Comte Louis de Baglion

(RENAISSANCE ITALIENNE)

PÉROUSE

ET LES

BAGLIONI

Étude historique d'après les Chroniqueurs, les Historiens et les Archives

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT

Académie des Sciences morales et politiques

(Prix P.-M. Perret)

ÉDITION NOUVELLE, ILLUSTRÉE DE VINGT PLANCHES HORS TEXTE



PARIS

ÉMILE-PAUL, ÉDITEUR

100, rue du Faubourg Saint-Honoré, 100

1909

*

PÉROUSE ET LES BAGLIONI



Aquarelle. Composit. de l'auteur.

Allégorie de la *Maison* de Baglion.

Comte Louis de Baglion

(RENAISSANCE ITALIENNE)

PÉROUSE
ET LES
BAGLIONI

Étude historique d'après les Chroniqueurs, les Historiens et les Archives

OUVRAGE COURONNÉ PAR L'INSTITUT
Académie des Sciences morales et politiques
(Prix P.-M. Perret)

ÉDITION NOUVELLE, ILLUSTRÉE DE VINGT PLANCHES HORS TEXTE



PARIS
ÉMILE-PAUL, EDITEUR
100, Faubourg Saint-Honoré, 100

1909

AVANT-PROPOS

L'ouvrage offert aux lecteurs, sous ce format réduit, contient l'étude historique, c'est-à-dire la partie principale du volume, grand in-4°, publié en 1907 sous le titre : Histoire de la Maison de Baglion. LES BAGLIONI DE PEROUSE ; *la seconde partie de cette édition princeps ayant été réservée à l'étude généalogique de toute la famille et au classement général des sources et des citations. Ainsi compris, l'ensemble du travail fut présenté à l'Institut —* Académie des Sciences morales et politiques — *par le regretté M. Achille Luchaire, président de cette Académie, avec une bienveillance dont l'auteur aurait désiré le remercier ici.*

La section d'Histoire voulut bien classer en première ligne le livre sur « Les Baglioni », pour un prix prélevé sur la fondation P. M. Perret : Etudes historiques (*Rapporteur M. Fagniez). Comme ce volume n'abordait aucun des sujets mis au concours par l'Institut et ne concernait qu'incidemment l'histoire de France, il obtenait ainsi la seule récompense à laquelle il pût prétendre aux « Sciences politiques ».*

L'auteur avait cru devoir éviter, dans le plan de son ouvrage, la méthode dite scientifique, parce qu'elle est appliquée et appréciée de façon diverse par les érudits et qu'elle ne donne pas à la majorité des lecteurs toute facilité pour parcourir agréablement le texte. Les meilleures bonnes volontés peuvent être rebutées par l'appareil du genre didactique et l'amas solennel des références ; ce mode d'exposition ne prouve, en somme, rien de plus que l'énoncé des sources dans une partie réservée à cet objet.

Suivant le complément de son titre : Les Baglioni... d'après les chroniqueurs, les historiens et les archives, *l'ouvrage devait citer les auteurs, même de seconde main, afin de fournir un aperçu, aussi complet que possible, des différentes opinions. Mais si certains noms de valeur diverse furent indiqués en même temps que les chroniques les plus autorisées, leurs cotes ne figuraient qu'au simple titre d'information. Dégagé d'une IIe partie, toute de notes et de généalogie, le nouveau volume présente au public le récit de faits dont la marche pourra peut-être l'intéresser. Les exemplaires de la première édition, aujourd'hui répandus dans de nombreuses Bibliothèques publiques, sont à la disposition des lecteurs qui tiendraient à vérifier les citations ou les données de l'ouvrage.*

PRÉFACE

Comme ami des livres, j'ai toujours eu pour les travaux historiques une prédilection marquée. Les ouvrages de ce genre consacrés à la Renaissance italienne me semblant plus intéressants par eux-mêmes, peut-être en raison des notes que j'y relevais sur ma famille, je devais être naturellement amené à entreprendre l'histoire des Baglioni. La signer de mon nom, néanmoins, peut éveiller des préventions ; je ne me le dissimule pas : « *Apologie* », diront certains ; cependant, j'opte pour cette façon de procéder, dont la franchise exclut tout sous-entendu.

Un ouvrage que j'ai entrepris, rédigé et terminé, non sans peine, après plusieurs années de recherches et d'études, devait porter ma signature. Si tous les relevés pris dans les archives et les bibliothèques ne pouvaient m'incomber, les spécialistes que j'en ai chargés en partie se sont bornés à l'apport des matériaux.

Ces pages n'auront pas prêté, que je sache, à des louanges injustifiées qui seraient déplacées sous ma plume ; le fait démentirait mon intention. Un nom peut impliquer des devoirs, mais ne justifie pas de morgue ; j'estime que, suivant le vieux proverbe : « Tirer vanité de son rang, c'est avertir que l'on est au-dessous. » Mais respecter le passé, chercher à dégager ses enseignements, apprécier les gestes héroïques et les belles actions, appartient aux vrais hommes de progrès ; c'est de leur façon de voir que je voudrais m'inspirer. Qu'il me soit permis, si mon impartialité est mise en doute, de compter sur celle du lecteur ; elle lui donnera, j'en suis certain, l'impression de mes efforts vers la vérité en dehors du parti pris.

Nombre d'auteurs hostiles aux Baglioni ont été consultés ; je ne me suis pas cru obligé d'adopter *ipso facto* leurs conclusions, non moins intéressées que celles du parti adverse ; mais j'en ai fait état. Nul ne me demandera de rester indifférent dans la question ; je devais m'efforcer d'être juste. C'est ce que je crois avoir fait, même en discutant certaines assertions acceptées par la foule. Toutes les sources de mon ouvrage sont indiquées et permettent de constater que les historiens ont été étudiés de près ; les documents d'archives complètent ces données.

Les événements auxquels furent surtout mêlés les Baglioni se déroulent au milieu des plus violents contrastes, dans l'éblouissement d'une société que nous ne concevons plus et qui nous étonne : élans mystiques et cliquetis d'épées, cris d'alarme et vivats, tournois et massacres atroces, « tension de toutes les facultés humaines » ; c'est la Renaissance. Aucune période de l'Histoire n'offre de sujets d'étude aussi captivants et d'un intérêt plus soutenu. Cependant, à travers ces splendeurs et ces misères, nous ne pouvons apprécier une époque qu'en nous pénétrant de ses mœurs ; précepte que Chateaubriand a développé comme il sait le faire : « Nous n'entendons plus aujourd'hui l'esclavage, nous ne con-« cevons plus comment un homme pouvait être la propriété d'un « autre homme, et néanmoins les Sages, les Philosophes, les « hommes les plus libres et les plus éclairés de l'antiquité, le « concevaient et le trouvaient juste.

« Nous ne comprenons plus comment un juge pouvait accepter « les biens de l'accusé qu'il avait jugé et condamné, et pourtant, « sous Louis XIV, les magistrats les plus intègres le comprenaient « et le trouvaient naturel... » Conclusion : « Sous certains rapports « généraux, nous valons mieux, hommes de notre siècle, ou « plutôt notre temps vaut mieux que les hommes et le temps qui « nous ont précédés, et cela, tout naturellement par le progrès de « la raison et de la civilisation ; mais nous sommes injustes quand « nous jugeons nos devanciers par les lumières qu'ils ne pouvaient « avoir et par des idées qui n'étaient pas encore nées. »

Quant aux agitations et aux luttes politiques, tout peuple libre doit s'y résigner ; l'Histoire l'enseigne, contredisant les utopies. « *Pour règle générale*, remarque Montesquieu, *toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui se donne le nom de République, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.* »

Il est néanmoins rationnel de songer, en face de tant de récits mouvementés et sanglants, que le bien fait moins de bruit que le mal. Nous sommes peu documentés sur les périodes d'accalmie, tant les textes deviennent sobres alors et se raréfient ; d'autre part, si la civilisation qu'impose le progrès voile les passions humaines, elle ne les détruit pas : c'est une chose de surface. A toutes les époques, ces passions sont identiques, leur forme seule varie, et encore la sauvagerie renaît-elle vite ; si nos mœurs se sont adoucies, notre énergie a subi la même dépression : constatations qui disposent à une compréhension plus calme des temps écoulés.

Cet ouvrage ne s'occupe qu'incidemment du sort de l'Italie, depuis la fin du XVIIIe siècle. Augurer de l'avenir de la Péninsule ne lui appartient pas plus que d'apprécier ce qui serait advenu de tout autre peuple, placé dans les mêmes conditions. Je me suis consacré à une étude du passé : même spécialisée à une seule

famille, elle pourra, me semble-t-il, retenir l'attention, en raison des événements auxquels les membres de cette famille ont été mêlés et du milieu qui les vit évoluer.

L'Italie de la Renaissance fut la reine du monde; déjà, dans l'Europe féodale, elle paraissait *une oasis de civilisation.* (*Cantu*) Elle est à l'avant-garde de tous les progrès dans les Lettres, les Sciences, l'Industrie, et la patrie de tous les arts, ceux de la paix comme ceux de la guerre ; les noms de ses grands hommes appartiennent à l'Univers ; ils inspirent tous les êtres pensants. Les Papes et les Républiques italiennes créent les ambassadeurs, dont l'usage va tant améliorer les relations internationales. Sous le rapport industriel, l'Italie produit à elle seule autant que tous les autres pays, et leur fournit tout leur luxe ; ses banques sont les aînées de toutes celles qui enrichirent l'Europe : la prospérité de ses cités et de ses moindres villages n'a d'égale nulle part. Sur son territoire, le paysan n'a pas de glèbe : déjà le métayage favorise son activité et sa liberté, en dépit des calamités ambiantes. On a remarqué que l'Espagne, sous le plus puissant des despotes, cédait le pas à l'Italie morcelée et partagée en vassalités ; c'est qu'elle était la souveraine du goût et des lettres, dominant mieux ainsi qu'un peuple ne l'eût fait par l'épée. Malgré son déclin, elle conservera longtemps ce rôle ; déchue et divisée, elle unira le prestige des beaux-arts à celui de l'art militaire ; les armées de l'Europe lui prendront leurs principaux tacticiens, stratégistes et ingénieurs. Ainsi les chefs italiens, de nom ou d'origine, se perpétuent dans un rayonnement de gloire et, à leurs côtés, paraîtront ceux des Baglioni dont l'Histoire a retenu les noms. Certes, pour tenter de donner sa mesure dans ce milieu, il fallait payer de sa personne.

Si loin qu'on puisse trouver trace des Baglioni, ils apparaissent gens d'épée, ayant les qualités et les défauts de leur rôle, fertile en risques, mais qui donne à l'énergie, à la bravoure et à l'abnégation le rang qu'elles méritent. « Il est naturel et légitime que celui « dont c'est le métier de jouer et de sacrifier sa vie pour le repos « ou l'honneur des autres, tienne la première place parmi eux. Il « est vraiment le premier ; car la vraie mesure de la grandeur « humaine, ce n'est pas l'intelligence, c'est le sacrifice. » (*J. Delafosse*)

L'examen de nombreux ouvrages d'histoire m'a permis de constater que leurs auteurs, même les plus autorisés, n'évitent pas d'assez nombreuses inexactitudes, et cette remarque, faite pour effrayer mon inexpérience, a tenu mon attention en éveil. Elle m'oblige à m'excuser des erreurs qui m'auront échappé, sans parler de celles que j'aurai prises ailleurs ; je m'empresserai de faire les rectifications justifiées. Naturellement les passages

émanant d'auteurs cités ne sauraient être en cause puisqu'ils figurent à titre documentaire.

Les multiples démarches exigées par la rédaction de ce travail m'ont mis en rapport avec des érudits, des lettrés et des artistes, dont je tiens à reconnaître la parfaite bienveillance ; qu'il me soit permis de leur en exprimer ma gratitude.

Je suis particulièrement obligé à MM. les membres de la section d'Histoire de l'Institut (Sciences politiques), qui ont bien voulu apprécier mon travail et lui décerner le prix des *Etudes historiques*. Dès que ce volume a été connu en Italie, le diplôme de sociétaire correspondant de la *Reale Deputazione di Storia Patria, per l'Umbria* m'a été adressé, ce dont je remercie le distingué Président et les membres de cette société savante. Merci à MM. les archivistes et bibliothécaires des départements pour les indications qu'ils m'ont fournies, sans délais, et merci enfin à tous ceux dont j'ai apprécié les aimables attentions et le désir de me venir en aide.

L'étude, les recherches et la continuité de l'effort laissent, malgré les difficultés, un charme indéfinissable. C'est sous cette impression que j'écris ces lignes, souhaitant à mon ouvrage d'intéresser ceux qui apprécient assez les récits d'autrefois pour se montrer indulgents au narrateur.

Comte L. de Baglion de la Dufferie.

Château de Badevillain, janvier 1909.

p. Usson-du-Poitou (Vienne).

INTRODUCTION

L'origine d'une maison féodale se confond avec les premières notions de la féodalité elle-même ; c'est la nuit des temps, *dernier recours des historiens qui concilient ainsi la diversité des opinions. S'inspirant de cette façon de procéder, Pierre de Quiqueran débute en ces termes dans son Livre de raison : « Comme la meilleure et la plus advantageuse marque de noblesse est d'en ignorer l'origine, nous pouvons présumer quelqu'advantage de ne scavoir pas où, ni par qui les Quiqueran ont commencé... » Ce serait presque le cas des Baglioni ou Baglion. Après examen des anciens documents et des chroniques, quelques éclaircies perceront les brumes du passé ; mais il aura fallu procéder par tâtonnements et se résigner à des lacunes.*

Devais-je ignorer les données légendaires relatives à l'origine des Baglioni et qui réclament ici leur place, au simple titre documentaire ? Je ne l'ai pas pensé ; chacun reconnaît, toutefois, qu'il n'appartient à aucune famille, si antique soit-elle, de se prévaloir de traditions sérieuses à l'époque dont il s'agit. Les faits échappent en grande partie, et fort rares sont les documents qui survécurent aux bouleversements des siècles ; encore risquent-ils d'être éliminés par la critique. Seules, les généalogies avancent des opinions aussi péremptoires que contestables.

Me bornant aux citations qui intéressent cette étude parce qu'elles émanent d'écrivains réputés (1), *je me garderai de conclure.*

(1) Raphael Volaterrani (le Volterran, ou de Volterre) : *Commentariorum Urbanorum*, I, liv. V, *Gæogr.*, p. LXIII. — *Archivio Storic. Ital.* XVI, IIe Part. (*Frolliere*). pp. 433, 434. — Cristoforo Brenzone : *Vita et fatti del valoros. capit. Astorre Baglioni*. p. 6. — Ariod. Fabretti : *Biograf. capit. ventur. umbr.*, t. III, *Vita di Braccio Baglioni*, avec citat. de

Le premier Baglione cité dans l'Histoire, celui que de vieux auteurs considèrent comme la souche initiale des Baglioni, est un comte Ballio, chef de marque dans l'armée impériale de Gratien ; Pacatus le qualifie de triumphalis *et prétend que ce* « Comes » *Ballio — alias* Vallio *— préféra la mort à la tyrannie de Maxime victorieux. Plusieurs historiens adoptent cette dernière version, au sujet de laquelle saint Ambroise, légat du très jeune empereur Valentinien, émet des réserves. L'évêque adresse à Maxime, qu'il considère comme l'assassin de Ballio, de vifs reproches rappelés dans sa correspondance* (Lettre XXVII) *d'une façon saisissante. La scène se passe à Trèves (383) : Maxime s'est plaint de l'accueil empressé fait par Valentinien aux anciens officiers de Gratien, lesquels, en grand nombre, désertent son armée ; à cela, saint Ambroise objecte que ces officiers, libres d'aller où bon leur semble, sont d'autant plus excusables de se soustraire à la disgrâce et à la mort :* « La mort de qui voulez-vous dire ? » *interrompt sèchement Maxime.* « De Ballion, par exemple, *précise l'évêque*, et cependant quel homme, quel guerrier c'était là ! Sa fidélité à son empereur devait-elle être pour lui une juste cause d'exil ? » « Mais, ce n'est pas moi qui l'ai tué », *reprend Maxime.* « Pourtant, on nous a dit que quelqu'un en avait donné l'ordre ! » *Et, cynique, le tyran de riposter aussitôt :* « S'il ne s'était tué lui-même, j'aurais commandé de le conduire à Cavaillon et là, de le brûler vif. » « C'est bien assez, *conclut l'évêque*, pour que vous puissiez être accusé de l'avoir tué ! Mais qui donc pouvait espérer se soustraire à vos sanctions après le meurtre d'un si brave guerrier, d'un si fidèle soldat, d'un comte si important ?... » *La réplique de Maxime a dérouté les historiens au sujet du décès de Ballio ; cependant Fallue, dans ses* « Annales de la Gaule » *puisées aux bonnes sources, spécifie que* « le comte Balion fut étranglé par les soldats bretons ». *Longtemps avant cet auteur, Claude de Rubys n'adoptait pas la version du suicide.* « Lors du meurtre de Gratien à Lyon, *écrit-il*, il n'y eut pas un de ses serviteurs qui fît contenance de s'en remuer : lorsqu'un brave seigneur de sa suite nommé Balio fut payé de la

la préface du « *Traité en VI codes* » de Baldo degli Ubaldi et des « *Appels* » de Filippo Franchi. — G. B. Vermiglioli : La *Vita di Malatesta IV Baglioni*, appendice, p. 79. — Bernard. Tomitano : *Vita di Astorre Baglioni.* — Biblioth. communale de Pérouse. Mss. de Tassi. t. I, f° 141. *De claritate Perusinorum.* — F. Ciatti : *Vita d'Adriano Baglioni*, pp. 14, 15. — Claude de Rubys : *Hist. vérit. de la ville de Lyon*, p. 138. — Breghot du Lut : *Catalogue des Lyonnais dignes de mémoire* (citat.).

même monnaie que l'empereur son maître. » *De Rubys remarque qu'il s'agit du* « Balio, duquel on dit que sont sortis ces Balions qui, par leurs prouesses, ont tant fait parler d'eux en Italie et ailleurs : et d'où nous avons des rejetons en notre ville de Lyon qui ne dégénèrent point de la vertu et valeur de leurs ancêtres. » *Breghot du Lut réédite cette hypothèse, acceptée par divers généalogistes.*

Quant à la descendance présumée de ce premier Balion, dont le nom devient Baglione en Italie, l'historien Fanuse Campano, consulté par Felice Ciatti, prétend, sur l'autorité des plus anciens auteurs, « con l'autorità di piu antichi scrittori », *qu'elle passait d'Italie en France en la personne d'un Oldarick vivant au temps de Charlemagne (798, 799).* — Ballio, *ou* Baglione *en italien, serait un prénom souvent usité dans une même lignée et devenu patronymique. Oldarick aurait été* « Ballioni » *comme fils, ou petit-fils, d'un ascendant de ce nom venu de Germanie en Italie. — Quoi qu'il en soit, Charlemagne couronné empereur d'Occident (800) voulut récompenser la valeur d'Oldarick en le mariant à Arminzia, issue de la haute noblesse saxonne. La Saxe, autant de fois soumise que révoltée, ne s'est pacifiée qu'en raison de sa conversion au christianisme ; Oldarick aurait été gratifié d'un important gouvernement dans cette région.*

Trois fils lui sont attribués : Carlo, Mariperto et Orazio ; ce dernier, père lui-même d'Oldarick II, qui eut pour fils : Almaro. Sur ce dernier subsisteraient quelques données : vigoureux et de belle mine, « bello di volto, e valoroso di corpo », *il est élevé par Othon II, empereur d'Allemagne (973, 983), à plusieurs dignités (975), récompense de sa conduite dans les guerres contre Esclavons et Francs. Puis à la suite de son prince, conte Ciatti, Almaro combat Lothaire, roi de France, usurpateur du duché de Lorraine pour son frère Charles ; en deux mois l'armée impériale parcourt le royaume, et Almaro, de nouveau signalé pendant la campagne, reçoit le comté de Boulogne en Picardie. Son fils Rodolfo, comte et plus tard duc de Boulogne, continue la descendance par ses fils Ottone et Eustazio ; ce dernier marié à Ida d'Ardenne, fille de Godefroid duc de la Basse-Lorraine.*

Les enfants d'Eustazio et d'Ida furent Godefroid, Beaudouin et Eustazio — ou Eustache II — classé IIIe du nom (1120) par le Père Anselme. — En eux nous trouvons des figures de connaissance ; elles comptent parmi les plus grandes de l'Histoire : c'est avec Godefroid de Bouillon, héritier de son oncle dans le duché de Lorraine (1009), Beaudouin le frère du héros

de la première croisade (1096) et son successeur sur le trône de Jérusalem ; c'est Eustache enfin, croisé comme eux, et le seul qui continuera la lignée.

Celle-ci, telle que la rapporte F. Ciatti, n'est pas conforme aux indications du Père Anselme, même en négligeant certains prénoms discutables. Au lieu des deux fils, Ugone et Lodovico, attribués par l'auteur italien à Eustazio, ou Eustache IIe (alias IIIe) de Boulogne, le Père Anselme indique une fille unique : Mathilde, comtesse de Boulogne, mariée à Etienne de Blois roi d'Angleterre (1135). Que la compilation du généalogiste français soit sujette à d'inévitables erreurs, c'est évident ; je ne me permettrai pas cependant de la contredire, n'étant point en mesure de le faire. Un membre de la famille des Baglioni vivait certainement à l'époque du Lodovico fils d'Eustazio II, ci-dessus ; peut-être s'appelait-il effectivement Lodovico ? Nous le retrouverons à sa place. Son point de jonction avec les Bouillon n'aurait point été mentionné sans cette circonstance particulière que de vieux chroniqueurs, et non des moindres, affirment le fait.

A première vue, le Roi Artus, ou Renaud de Montauban, surgissant au début de la généalogie des Baglioni, ne choqueraient ni plus ni moins la vraisemblance que Godefroid de Bouillon, leur émule en légendaires prouesses. En tous pays, les généalogistes s'ingénient aux raccords de ce genre, plus commodes à placer au chapitre des éloges qu'à celui des preuves. Tout lord anglais eut pour ancêtre Guillaume le Conquérant, ou l'un de ses compagnons ; tout gentilhomme d'Irlande compte dans ses ascendants un roi local, ce qui, au demeurant, ne tire pas à conséquence. Français, Espagnols et Allemands rivalisent en données non moins fastueuses ; les Italiens ne sont pas en reste.

Mais quand il s'agit d'un chroniqueur comme Raphaël le Volterran par exemple, dont les Commentaires *ne concernent les Baglioni qu'incidemment, on se demande sur quelles preuves l'auteur établit ses dires pour désigner Godefroid de Bouillon au nombre des ancêtres des Baglioni ? C'était là une opinion déjà acceptée par certains, au début du XVIe siècle ; naturellement, les auteurs de second ordre emboîtent le pas sans plus ample informé. Les Frolliere, Ciatti, Brenzone, Tomitano, etc., trop spécialisés dans l'histoire de la famille, le manuscrit de Tassi, les discours adressés à tel ou tel des Baglioni marquants, ne sauraient faire autorité.*

Cependant la tradition est constante ; et, pour fantaisistes qu'ils soient, les ouvrages généalogiques sont excusables d'y faire allusion après de nombreux précédents. L'origine des

plus grandes maisons repose, le plus souvent, sur la légende ; quand celle-ci émane d'auteurs réputés, elle retient l'attention. Ainsi en est-il pour les Baglioni.

A leur sujet, les éléments d'appréciation s'inspirent de la similitude absolue des armoiries de leur famille et de celles des Bouillon, la quasi identité des noms n'est pas moins curieuse : Buglioni et Baglioni sont prononcés en italien : Boullioni *et* Ballioni, *alors que les vieux textes montrent parfois Buglioni, mis pour Baglioni, sans qu'une erreur puisse toujours expliquer le fait ; l'origine notoirement germanique des Baglioni fit le reste.*

Ces particularités, à les prendre séparément, n'ont qu'une portée insignifiante ; réunies, elles ont créé la tradition ; à défaut de preuves, le lecteur en tirera les conclusions qui lui paraîtront les plus acceptables.

PÉROUSE ET LES BAGLIONI

ÉTUDE HISTORIQUE

CHAPITRE PREMIER

Pérouse et son gouvernement. Les premiers Baglioni signalés dans cette ville. Rivalité entre nobles et bourgeois dits « raspanti ». Baglione, Oddo et Pandolfo de' Baglioni. Intervention de Boniface IX en faveur des bourgeois exilés. Assassinat de Pandolfo. Biordo Michelotti au pouvoir.

Pérouse, l'antique capitale de l'Ombrie, fièrement campée sur son plateau élevé, découvre un des plus séduisants panoramas d'Italie. Les collines environnantes, coiffées de coquettes maisons, s'aplanissent en douces ondulations jusqu'aux rives du Tibre ; le fleuve serpente dans la vallée au milieu d'une végétation si riche, qu'elle donne à cette campagne le rayonnement d'un jardin. Taine réserve de pittoresques expressions pour décrire cette ville « *de défense et de refuge* » dont Bourget n'admire pas moins la farouche attitude. « *Nid d'aigle*, écrit-il, *qui menace au loin l'immense horizon où dorment Assise, Foligno et Spolète.* »

De ces fertiles vallées où luisent, entre les rideaux de peupliers, les méandres de rivières rejoignant le Tibre, parmi « des vapeurs de violette et d'or », se dégage un parfum de paix divine. Il pénètre le cœur en face d'une si lumineuse sérénité.

C'est ici le principal théâtre des gestes de ces Baglioni dont l'histoire est si intimement liée à celle de Pérouse. Dans la splendeur de ces diaphanes horizons se déroulèrent, au crépitement des incendies, les compétitions acharnées et les combats sans merci. Cette même région fut naguère le théâtre de grands événements de l'histoire romaine. Depuis lors, sur un paysage où palpitent de poignants souvenirs, plane l'ombre du passé.

A son origine reculée, Pérouse doit les innombrables vicissitudes

qui hachent ses annales. Plusieurs fois détruite, elle renaît de ses cendres pour subir les transformations qu'impose le cours des siècles. L'une des XII cités de la Confédération étrusque, elle est soumise aux Romains et convertie en municipe. Anéantie dans la lutte entre Octave et Antoine quand les soldats de ce dernier, assiégés là, n'eurent rendu qu'un monceau de décombres, elle reparaît pour devenir colonie romaine sous le nom d'Augusta Perusia, jusqu'à sa destruction nouvelle, après une résistance de sept ans aux Ostrogoths de Totila.

Il est difficile de démêler le sort de Pérouse dans les bouleversements entraînés par l'invasion barbare : la ville dut appartenir aux ducs de Spolète et faire partie de la Ligue de Toscane. Dans le chaos qui suivit l'effondrement de l'Empire romain, le besoin d'une organisation, au moins sommaire, s'étant imposé aux individus, les petits patriciens et les marchands se coalisent sous la protection simultanée du Pape et de l'empereur.

Pérouse est guelfe ; elle combat le plus souvent sous l'étendard à l'insigne du lion et fait preuve d'une réelle valeur. Les guelfes se méfient de ce qu'ils qualifient « *ambitions cléricales* », mais n'en demeurent pas moins les tenants du Pape contre les gibelins impériaux. Tel est l'état d'esprit pérousin. La cité a été comprise dans la concession faite au Pontife par Pépin le Bref, confirmée par Charlemagne, puis par Othon Ier. Il s'agissait au début d'une haute suzeraineté, « *alto dominio* », et les Papes, inconnus pour ainsi dire aux Pérousins, n'exerçaient, par le fait, qu'une autorité nominale. Les premiers de ces suzerains qui visitèrent la ville s'installèrent simplement, avec leur entourage, dans la grande salle de la Canonica, et la population, heureuse de voir en eux des protecteurs, ne prévit aucune des dissensions à venir. C'est que la Papauté, devenue puissance politique séculière, aura le droit et le devoir de conserver son État. Les moyens temporels et humains s'imposeront aux Pontifes contraints de s'adapter à leur milieu. D'autre part, la résistance des communes à leur suzerain n'impliquera aucune hostilité religieuse : la foi, la piété même, ne seront point en cause, mais bien les difficultés inhérentes au mode de gouvernement. Les aspirations d'indépendance n'excluront aucune pratique chrétienne ; car le citoyen distingue entre le spirituel et le temporel, non sans errer, mais souvent avec une indéniable bonne foi.

Tout d'abord, l'autorité ecclésiastique connaît l'ère des conflits endémiques avec les empereurs qui, par les donations de villes du territoire pontifical, accroissent l'influence de leur parti. Les Papes, de leur côté, concèdent des chartes identiques pour les mêmes seigneurs et les mêmes cités, en protestant contre l'usurpation impériale. Leurs nonces sont opposés aux nonces de l'empereur. De

ces rivalités résulte momentanément la liberté des citoyens, et ils s'y attacheront profondément. L'esprit d'indépendance survivra à toutes les vicissitudes, jusqu'à ce que la commune ne soit plus rappelée que par son nom.

C'est au cours de la troisième expédition de Frédéric Barberousse en Italie (1159-1162) que de vieilles chroniques signalent le premier Baglioni recevant de l'empereur l'investiture du vicariat impérial sur Pérouse. La ville constitue, en quelque sorte, une république indépendante gouvernée par une dizaine de consuls élus par elle. Déjà, la simplicité des âges primitifs tend à disparaître ; près du dôme va s'élever un palais destiné aux réunions des gouvernants dont les prédécesseurs se contentaient de discuter en plein vent, sur la place. Au début du XIIe siècle, Pérouse jouissait d'une tranquillité relative. Devenue un centre important, grâce aux avantages de sa position et à l'énergie de ses habitants, elle a vu d'importants personnages arriver de Germanie avec Barberousse et plusieurs de ceux-ci s'installer définitivement parmi les citoyens. Ils fondent de nouvelles familles.

Tels sont les Baglioni, qui n'en étaient peut-être pas à leur premier séjour en Italie (1). D'autres noms marquants de l'histoire pérousine accusent, à cette époque, une même provenance ; soit les Ermanni — *Hermann* — plus tard appelés della Staffa ; les Ranieri — *Rainer* ; — les degli Oddi — *Otto* —, ces derniers Hongrois, dit-on. De pareils appoints vont contribuer à l'illustration de Pérouse, et prêts à imposer sa puissance, seconderont son ambition. Mais le tableau comporte des ombres : ce sont les luttes intestines, véritables cauchemars qui se multiplient à ces époques troublées.

Pérouse, tenaillée par les factions, n'en réussira pas moins à étendre sa domination sur l'Ombrie. Villes et bourgades se soumettent à son autorité ; dès 1139, mention en est faite dans les documents officiels. On sait la commune accueillante aux bonnes volontés, implacable pour qui résiste. Ses voisins, malmenés en de fréquentes rencontres, sont forcés de lui rendre hommage. Bientôt, sur de nombreuses cités, le griffon pérousin profile son ombre victorieuse : il commande à Sienne, à Gubbio, à Cattania, à Arezzo et à Sarteano ; Montepulciano, Città di Castello, Todi, Spolète et Assise sont dans sa dépendance. Une partie de ces villes est annexée. Lorsqu'en 1282 Martin IV s'interpose en faveur de

(1) Tassi et divers auteurs supposent les Baglioni originaires de la région germaine voisine de la France, ce qui concorde avec la légende lorraine notée à l'Introduction. L'origine des ducs de Souabe et de Bavière, attribuée ailleurs aux Baglioni, s'expliquerait par le passage de la famille, ou de certains membres de celle-ci, d'une province dans une autre.

Foligno, Pérouse le prend de haut et insulte le Pape. Les suzerains n'étaient donc pas écoutés aisément des hardis Pérousins, dont la ville se présente sur une inquiétante défensive : elle garde le Tibre et domine les deux routes qui, de Rome, montent vers le Nord. La politique pontificale envisagera forcément Pérouse comme un point essentiel à occuper ; par suite s'imposera, pour cette cité, l'alternative de la soumission ou de la lutte. Elle regimbera souvent.

Pourtant, au cours du XII[e] et même du XIII[e] siècle, les rapports entre le Saint-Siège et Pérouse ne tournent qu'incidemment à l'aigre. Innocent III, le premier organisateur des États ecclésiastiques, est en bons termes avec les fiers habitants de la capitale ombrienne ; mais combien sa dextérité dut être mise à l'épreuve ! En septembre 1214, le Pape établissait la levée des contributions par tête, et non plus par propriété, en raison des conflits élevés à ce sujet entre la noblesse et le peuple. Les gentilshommes, ayant la plupart de leurs biens hors de la commune, ou dégrevés de charge par droit féodal, préféraient le second mode d'imposition. Innocent III sut leur faire accepter son arbitrage ; il conquit le respect et l'affection de tous. Les Pérousins se réclamèrent de son patronage, offrant même au Pontife d'exercer chez eux le pouvoir temporel.

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Si la qualité de vassaux de l'Église leur paraît acceptable, c'est qu'ils considèrent comme réservée la question de leurs droits et de leurs privilèges. Sur ce chapitre, Pérouse n'entend rien céder. Comme elle est en même temps très démonstrative de ses sentiments religieux, c'est aux noms du Christ, de la sainte Vierge, des saints Costanzo et Ercolano, ses patrons, qu'elle proteste avec véhémence. De sévères prohibitions visent les ecclésiastiques : nul cardinal ne devra pénétrer dans ses murs sans jurer à son chancelier qu'il vient en ami et non en légat, et que les droits de la commune ne sont pas en cause. Pérouse prétendra même interdire toute correspondance avec le Pape ou l'évêque, non revêtue du sceau communal (1319).

C'est au milieu des Pérousins, devenus ses amis, qu'Innocent III était mort en 1216. Dans la Canonica de la ville, le collège des cardinaux élut Honorius III, dont les tentatives conciliantes n'eurent pas le même succès que celles de son prédécesseur. Peut-être son intervention avait-elle laissé pressentir quelques velléités d'autorité directe. Mais au point de vue de leur tranquillité, les Pérousins ne gagnèrent rien à s'être montrés susceptibles. Vers la fin du pontificat d'Honorius, les nobles se heurtèrent violemment avec les plébéiens (1225), qui, vu leur nombre, eurent le dessus. Leurs adversaires, déjà bannis deux ans auparavant, durent repasser la frontière et le cardinal Colonna s'efforça vainement d'atténuer le conflit. Grégoire IX fut plus heureux : le calme se

rétablit avec le rappel des bannis (1228), ce que put constater le Pape venu plusieurs fois à Pérouse, au grand déplaisir des Romains délaissés.

La composition des factions pérousines est complexe et variable : les nobles, d'abord appelés *cavalieri*, puis *nobili*, sont ambitieux et turbulents ; ils ont le faucon pour insigne. Les plébéiens : *pedoni* — piétons, pédaille — ou *popolani*, forment naturellement le parti adverse, mais se scindent en deux fractions : bourgeoisie et menu peuple. Celui-ci ne demandera bientôt qu'à prêter main-forte à la noblesse, comptant ainsi sortir de la poussière. Que lui importent les injures des bourgeois, du « peuple gras », qui qualifient de *beccherini* — *bouchers* — leurs frères du « peuple maigre » ? Au dire des plébéiens nantis, ces beccherini sont jaloux et faciles à corrompre ; ils ne méritent que dédains. On saura leur tenir tête non moins qu'aux gentilshommes. Ainsi raisonne la faction bourgeoise, dite des *raspanti* — de « *raspare* », *voler*, — surnom que lui vaut le chat qu'elle a choisi pour emblème.

Par le fait, si guelfe et gibelin sont des partis adoptés le plus souvent en raison de compétitions d'ordres divers et non par opinion, il en est de même au sujet des factions noble et populaire. Au fond, toute grande maison, comme toute cité, ne sert invariablement qu'un parti : le sien propre. Tel citoyen se range d'un côté par l'unique motif qu'un adversaire personnel est de l'autre. Puis vient la cohue des mécontents ; l'arrivée aux affaires d'un personnage nouveau peut toujours leur être profitable.

Qu'on ne s'étonne pas de voir le populaire acclamer un chef d'antique lignée, pendant qu'une direction plébéienne est acceptée des gentilshommes (1) : une même famille fournit, à l'occasion, les têtes de factions en lutte ouverte. Du reste, les haines ne sont pas moins violentes entre guelfes, par exemple, qu'entre ceux-ci et les gibelins.

(1) C'est pourquoi le classement donné par les historiens, qui généralisent des situations essentiellement variables, ne doit pas être pris à la lettre. Tel verra les degli Oddi suivis de la noblesse pérousine contre les Baglioni guelfes (Crollalanza : *Annuaire de la Nobl. ital.* (1880), p. 249. — Jurien de la Gravière : *La Guerre de Chypre*, I, p. 190. — Burckhardt : *La Civilisat. en Italie au temps de la Renaiss.*, I, p. 35) ; alors que Bonazzi, historien pérousin, montre la majorité des nobles obéissant aux Baglioni (*Storia di Perug.*, II, p. 16), en quoi il s'accorde avec Matarazzo (*Archiv. Stor. ital.*, XVI, II, p. 101). — Dès lors, M. Angot, dans son « *Dictionn. de la Mayenne* » (I, p. 133), est excusable d'avoir qualifié les Baglioni d'ardents gibelins, bien que d'autres auteurs les rangent, avec plus de raison, parmi les guelfes de leur région, auxquels ils commandèrent beaucoup plus longtemps.

Conçoit-on, dès lors, la tension des rapports entre le Saint-Siège et Pérouse, et les tiraillements intestins de la cité ? Cela permettra de dégager une impression plus exacte des faits concernant les Baglioni.

Il est certain que l'appui et l'arbitrage de la Papauté furent souvent pour Pérouse des gages de sécurité : à de fréquentes reprises, la cité en appelle au Pontife. C'est près de lui que se réfugient les plus compromis du parti vaincu, quel qu'il soit. En pleine anarchie, l'imminence du danger affole les citoyens dont le recours suprême est forcément le Pape. Seulement, on négligera ses remontrances dans la bonne fortune. Pérouse toutefois justifie quelque peu, vis-à-vis du siège apostolique, sa réputation de fidélité, ce qui ne l'empêche pas d'être envahissante. Elle sait reconquérir des places pour l'Église, à la grande satisfaction de Benoît XII, dont l'impression se modifiera en constatant que la commune victorieuse refuse de lâcher prise (10 mars et 17 sept. 1337).

Les rapports entre les Papes et la capitale ombrienne se sont gâtés surtout à partir du XIVe siècle. La translation du Saint-Siège à Avignon (1309-1376) fut une calamité pour l'Italie, où va disparaître le régime communal, ruiné par ses propres excès. En attendant, les Papes de France sont mal écoutés des Pérousins ; et quand les successeurs de ces Pontifes reviendront à Rome, les conséquences de pareils précédents se feront sentir.

Au début du XIVe siècle, Pérouse est d'autant moins traitable qu'elle est prospère. Son gouvernement s'organise. La ville est riche et bat monnaie, de beaux palais transforment l'aspect rébarbatif de ses quartiers ; sa nouvelle Université, appelée à devenir célèbre, lui attire de nombreux étrangers. Aussi l'empereur Charles IV confirme-t-il les privilèges d'une cité déjà réputée (1335). Victorieuse des rébellions, Pérouse, égale de Florence et de Sienne, forme avec ces villes l'une des trois communes les plus puissantes de cette région italienne, « les seules jouissant d'une vie régulière ».

Exposer, même sommairement, l'organisation locale est un sujet dont l'aridité n'exclut pas l'intérêt, en raison de la place que tiennent dans les récits contemporains les questions relatives aux offices publics et aux diverses magistratures.

Les États de l'Église se divisent, dans le principe, en deux catégories : les uns, soumis médiatement, les autres immédiatement au Saint-Siège par inféodations dites *vicariats* dans les grands centres. Une province comprend plusieurs communes et reçoit un *gouverneur*, ou *recteur*, nommé par le Pape. Parfois deux fonctionnaires exercent simultanément la charge : un ecclésiastique pour les affaires spirituelles, un laïc pour les temporelles. La commune est représentée par un conseil dirigé par des magistrats dont le

nom varie d'une ville à une autre : ce sont, à Terni, les *Huit du Peuple ;* à Fano, les *Huit Sages*, etc. A Pérouse, au temps qui va nous occuper surtout, on appelle *Prieurs* les membres du gouvernement local auxquels sont adjoints les *camerlingues* préposés aux finances. (Leur désignation vient de *camera apostolica*, ou chambre apostolique ; finances de l'Église.) L'Ombrie est dite : légation de Pérouse. Cette capitale se subdivise en cinq quartiers recevant les noms des cinq portes principales de la cité. C'est pourquoi le mot *Porte* est constamment usité pour désigner un quartier, ou arrondissement. Les cinq quartiers, ou portes, de Pérouse sont appelés : *Saint-Pierre*, *Borgne* ou *Ivoire*, *Saint-Ange*, *Soleil* et *Sainte-Suzanne*. La désignation de cinq ou de dix délégués, souvent adjoints au gouvernement qui les élit et les constitue en commissions, s'opère par l'appel d'un ou de deux citoyens par Porte. Les Baglioni représentent constamment la porte Saint-Pierre, sans compter telle ou telle autre en surplus, jusqu'au moment où, détenteurs de l'autorité entière, ils paraissent en tête de tous les quartiers à la fois « *Pro omnibus Portis* ».

La suprématie dans Pérouse n'est pas confinée à l'enceinte de la ville ou à sa banlieue : elle s'étend sur l'État qui en dépend — province ou comté — et comprend des villes, des bourgades et des châteaux, ou fiefs, relevant de son autorité. L'ensemble constitue cette sorte de république, jouissant à maintes reprises d'une autonomie quasi absolue.

On conçoit combien diffère une municipalité de ce genre de notre échevinage français. Ses membres habitent le palais communal pendant la durée de leurs fonctions, qui est brève, variant de deux à six mois ; ils veillent aux statuts communaux et ont l'œil sur le podestat qui soumet les affaires à leur délibération. Deux conseils fonctionnent dans la commune : l'un est dit *général*, l'autre *ordinaire* (1). Aucun statut n'est faisable à Pérouse en dehors du conseil général, où l'on vote par assis et levé. C'est là que sont désignés les délégués, ou syndics, chargés de représenter la commune dans les grandes circonstances. Tous les deux mois, un premier magistrat, pris généralement parmi les membres du collège de la Mercanzia, est nommé à Pérouse. En droit, l'autorité de ce *prior priorum* — appelé aussi chef des magistrats, chef d'office —

(1) Pour ce dernier, il faut être né dans la commune, y avoir son domicile depuis dix ans, être âgé de 40 ans au moins, et taxé au cadastre pour 50 livres de biens. L'élection au scrutin secret se fait au conseil général, dont la composition est forcément à majorité plébéienne : chefs de famille, ou de métiers, etc. Elle comprend quatre à cinq cents individus. Les discours s'y prononcent à la tribune.

ne s'exerce que pendant la semaine qui suit l'élection ; de fait, elle subsiste pendant l'exercice entier. Certains jours sont choisis pour les élections solennelles des magistrats, par les membres du gouvernement. Après le chant du *Veni Creator* dans la chapelle, les noms des candidats, aptes aux fonctions, sont placés dans l'une de ces caisses ou urnes de bois décoré appelées « *Bourses* ». Désignation à retenir : les *Bourses des Offices* sont souvent en jeu dans les compétitions locales. Ordinairement un enfant retire de l'urne les noms qui s'y trouvent en nombre à peu près équivalent aux emplois prévus pour deux ou trois ans. Ces fonctions, impliquant une part dans le gouvernement, sont exclusivement réservées aux membres des grands collèges de la cité, dits « *collèges d'art* ». C'est pourquoi les citoyens attachent tant d'importance à être agréés dans l'une de ces corporations ; elles constituent les principaux foyers d'influence.

Pérouse comptait une quarantaine de collèges appelés : *del cambio* (*change*, *finances*), *della mercanzia* (*commerce*), etc., et qui classaient les divers modes d'activité.

La fondation de ces collèges remonte au XIIIe siècle. Au début, toutes les classes de la société y figurent ; mais, suivant les variations politiques, les nobles subissent l'ostracisme populaire, ou prennent le dessus pendant les périodes de réaction. Ils réussissent même si bien en dernier lieu — dans les premières années du XVe siècle, — que les plébéiens sont définitivement éliminés. Les gentilshommes restaient souvent étrangers aux travaux des collèges d'art dont ils faisaient partie ; ce qui s'explique de la part de chevaliers, de condottieri et d'hommes d'armes, dont la place, en tête de corporations, rappelle nos présidences de comices agricoles, ou de sociétés industrielles, exercées par un personnage décoratif. C'est là, question d'influence électorale ou autre. Il en était de même dans la plupart des républiques italiennes. A Florence, l'immortel Dante, tenu par ses contemporains pour un marchand doublé d'un diplomate, était *prieur de l'art des apothicaires*. Certes, un tel génie se préoccupait davantage de ses poèmes que des bocaux de ses commettants. Peu à peu la désignation des collèges pérousins cessa forcément de correspondre au but initial ; par bulle pontificale, leur recrutement fut imposé parmi les plus qualifiés des gentilshommes. Ainsi s'explique une attestation du premier magistrat de Pérouse, donnée beaucoup plus tard (1er novembre 1783) au sujet des Baglioni, et concluant à l'antiquité de leur noblesse, parce que nombre d'entre eux furent agrégés au collège de la mercanzia, ouvert aux seuls patriciens de marque.

Ces notions sur les collèges d'art pérousins sont essentielles, tant il est aisé de se méprendre en s'en rapportant à leur étiquette. Ainsi, M. Eug. Müntz, au sujet de Pérouse, motive un peu vite

ses griefs contre l'aristocratie en contant que les artistes d'autrefois, faute du patronage de l'État ou des municipalités, étaient encouragés par les fabriques des églises et les corporations. Il cite une « *simple corporation de changeurs* » dotant le *Cambio* des fresques du Pérugin. C'est par trop oublier la place prépondérante dévolue aux nobles dans ces collèges qui n'avaient plus de simple que le nom. M. Müntz aurait pu noter, peu avant la date qui l'occupe, un Baglione fils de Silvio Baglioni, prieur de ce même art du cambio (27 févr. 1489). Quant aux fresques justement vantées par l'auteur en question, si elles ne lui rappellent aucun patronage d'État, c'est par une singulière inadvertance. A cette époque, Giovan-Paolo Baglioni était tout-puissant dans Pérouse ; et Zeller, historien érudit, consent — en dépit d'une certaine hostilité — à lui rendre quelque justice : « *Derrière ses tours et ses bastions, il* (Giovan-Paolo) *régentait tout de son palais massif, et il faisait orner le Cambio, pour flatter les goûts du temps, d'une Adoration des bergers et d'une Transfiguration au milieu de dieux, de demi-dieux et de personnages de l'antiquité.* » Ces fresques, le bijou artistique de Pérouse, font aujourd'hui l'admiration des connaisseurs de tous les pays.

L'exercice de la justice appartient au podestat, fonctionnaire des plus éminents autrefois. Le podestat est juge, mais non jurisconsulte, ce qui l'oblige à grouper près de lui des docteurs ès lois devenus ses vicaires. Il est en même temps agent administratif, financier et militaire, bien qu'écarté du commandement direct. Élu par le conseil général de la commune, le podestat doit être agréé par le recteur de la provinee. Dans certaines villes, le Pape nomme lui-même un gouverneur ; ou bien, les citoyens élisent des candidats soumis au choix du recteur. Parfois, ce droit d'élection appartient à une cité voisine : ainsi Pérouse désignait le podestat de Spolète et de plusieurs villes du duché. Le titulaire est en fonction pendant un an, ou six mois. A l'expiration de sa charge, il fait élire son successeur, auquel il remet les registres, après avoir rendu compte publiquement de sa gestion.

En cas de guerre, le recteur convoque la milice urbaine, qui fournit un nombre déterminé de soldats. Les seigneurs sont avisés, en même temps, d'avoir à endosser le harnais pendant une période variable : soit une semaine, un ou trois mois. Dès le XIIIe siècle, pour éviter la partialité et l'influence locale d'une famille, le podestat ne put être choisi parmi les habitants de la ville qu'il devait gouverner ; mais la précaution n'allait point conjurer l'étouffement des républiques.

C'est que les citoyens ont, de plus en plus, préféré pour leur bien-être, payer une taxe, que servir en personne. Alors arrive le podestat étranger, escorté d'une bande de mercenaires. Cette force

devient prépondérante à mesure que disparaissent les milices communales. Au XIVe siècle, les capitaines — ou connétables — commandent une compagnie — *Bandaria* — et, sous leurs ordres, ont les hommes d'armes et les officiers que distinguent l'armure, la monture et la solde. Tous sont entretenus aux frais de qui les emploie ; ainsi naissent les compagnies dites d'Aventure.

Avant d'entamer le récit des faits rappelons-nous que l'arrivée au pouvoir d'un prince, condottiere de marque, devenant parfois le souverain de sa propre patrie, n'implique pas, pour les citoyens, le passage de la liberté à la servitude. Tyran signifie seigneur ou prince ; la qualification doit être prise dans le sens grec, non dans le sens français du mot. Que de pédagogues d'occasion s'étonneraient d'apprendre que le tyran antique était toujours du parti populaire contre l'aristocratie ! Aristote constate pourtant le fait, et le tyran grec remplit convenablement son rôle sous ce rapport. Le tyran italien, bon ou mauvais, s'est créé, dans une république présumée libre, un pouvoir souverain ; il devient par là même le rempart de l'indépendance communale. Né de l'ostracisme et des convulsions populaires, s'il se montre ici despote cruel, ailleurs ses qualités seront célébrées : prince avisé, il aura été l'arbitre d'une tranquillité rassurante pour ses concitoyens devenus ses sujets. Son administration ne saurait se piquer de mansuétude : l'oppression fut toujours la nature du pouvoir.

Monarchique ou républicain, le gouvernement, sur un perpétuel qui-vive et voué à d'impitoyables réactions, s'affole en répressions outrées. C'est, pour les familles en évidence, un constant chassé-croisé entre le pouvoir et la frontière. Les condamnations capitales assombrissent chaque page des histoires locales.

Somme toute, les nobles s'imposaient souvent. Devant l'imminence du péril, comment s'en remettre à des bourgeois ou à des marchands contre des troupes aguerries ? Les bavards restaient cois quand luisaient les épées. Vainement la démocratie guelfe, tapie naguère à l'ombre de la bannière seigneuriale, profitera d'une embellie pour exclure des charges les descendants des chevaliers. Sa défiance — justifiée, au demeurant — n'empêchera pas les nobles d'être constamment élus comme podestats, capitaines ou ambassadeurs ; car le populaire va d'instinct au plus pressé. Pour son salut, il se jette dans les bras du soldat dont il admire la résolution et l'énergie, même si ces qualités lui doivent être nuisibles. Confier à un seul la sauvegarde de tous n'est pas seulement la caractéristique de l'esprit latin : c'était souvent alors une nécessité. Seul, un maître de grande allure domptera l'irritation des partis. A vrai dire, la situation qui lui est faite le désigne pour le pouvoir absolu : gentilhomme, issu par conséquent d'une race puissante par

tradition, il est habitué à commander sur les fiefs et châteaux qu'il a conservés après être devenu citoyen. Mais, à sa place, un parvenu agira avec moins de ménagements encore et, malgré tout, le peuple passe outre. L'horreur du despotisme des médiocres lui est trop connue pour que ses vivats n'aillent pas au « chef » plus apte à discerner les capacités (1). « *Mieux vaut avoir affaire à un méchant qu'à un fou* », confesse Bernardo del Nero. — Et fou, s'entend ici dans le sens d'imbécile que sera fatalement l'omnipotence du nombre. Si mauvais soit-il, un despote aura des moments de lucidité ; un imbécile n'en a jamais.

Le tyran ne représente pas l'idole encensée par les courtisans prosternés ; c'est un belluaire qui fait ramper les fauves sous sa cravache. Son trône est sa selle d'armes. Maître choisi dans une famille princière, il s'est mis en évidence par son courage, ou tout au moins par son audace, et prétend fonder une dynastie, sans s'occuper outre mesure de la question de primogéniture. Dans les moments de crise, la valeur personnelle s'impose ; comme s'efface le droit d'aînesse devant cette sélection par « plébiscite ». Bien entendu, le prince en exercice rencontrera dans ses proches ses pires adversaires. Le cas est fréquent, mais ne se présente pas moins dans le système héréditaire, lequel peut mettre les citoyens à la merci d'un incapable, plus facilement que s'ils choisissent eux-mêmes un chef à l'heure du danger. Or, cette heure-là sonnait souvent à l'époque qui nous occupe. Et puis, toutes les monarchies furent d'abord électives : Charlemagne n'avait-il pas été élu à l'exclusion de ses neveux, ce que personne ne considéra comme illégitime ? La race carolingienne jouissait donc de ce pouvoir à la fois héréditaire et électif ; les grands désignant, dans la famille royale, le prince qui avait su conquérir leurs sympathies.

En Italie, les gouvernements monarchiques ou républicains, cherchant à se supplanter, circonscrivent le débat entre deux formes d'arbitraire.

A voir de quels principes s'inspirent nos modernes législateurs, découvre-t-on de grands changements dans les procédés ? Aujourd'hui, la force de la loi n'est souvent autre que la loi de la force. Et si les nobles basaient leur droit sur leur épée, les plébéiens, de leur côté, surent, de tous temps, aggraver le dédain des gens au pouvoir pour les intérêts d'autrui. Eux tourmentent, à l'occasion, non seulement les dirigeants d'une faction, mais une classe entière

(1) Reconnaissons ce même état d'esprit en France, au sortir de la Révolution.

« *Nous sommes partisans du Gouvernement d'un seul, parce que nous n'avons connu toute l'horreur du despotisme que sous le gouvernement de plusieurs.* » (*Mercure de France*, 10 fructid. an X.)

de la population : la noblesse, par exemple. Comme s'il suffisait, pour être libre, qu'un peuple chassât les despotes afin d'opprimer à son tour.

Ces conflits ne sont pas spéciaux à l Italie ; le monde féodal présente partout les mêmes aspects. Ce qui permettra aux nobles italiens de rester, plus longtemps qu'en France ou en Espagne, une aristocratie sans devenir une caste, ce sont les services généraux auxquels ils ont tenu à participer dans leur patrie, si restreinte soit-elle. Ils n'ont pas plus négligé le commerce que les magistratures urbaines, ayant compris la richesse comme force, et l'administration civile comme marchepied du pouvoir. Ferrailleurs, ils se battent le plus souvent pour conquérir ou garder cette prééminence. Moyens peu recommandables, mais qui ne valent pas moins que les coups d'épée échangés fréquemment entre gentilshommes français, pour rien ; nous dirions « par snobisme ». Les détails du procédé soulèveraient, de chaque côté des Alpes, d'égales critiques. Souvent lettré ou artiste, le gentilhomme italien tiendra à favoriser l'activité intellectuelle. Dès le Moyen-Age, sa patrie déchirée par les troubles civils, piétinée par les soudards, a vu se développer les qualités de la race. Forcée de se débattre dans les plus désavantageuses conditions, cette Italie en morceaux dut ruser contre la multitude des envahisseurs. Nous voyons aussi, dans nos révolutions, le mensonge sauver des milliers d'existences et les plus honorables citoyens se résoudre à toutes sortes de faux ; cela s'explique par le cas de légitime défense. De tels procédés, dit-on, jugent une époque et un gouvernement, bien plus que les gens qui en firent usage. L'Italien aux abois eut conscience de la force de l'esprit « *la plus grande qui soit au monde. Le premier dans tout l'Occident, il eut l'esprit moderne* » (*Gebhart*).

A coup sûr le particularisme entraînait de graves désordres : il incitait les communes à rechercher des prérogatives au détriment les unes des autres, résumant leur politique en jalousie réciproque. « *La patrie est faite de la commune ; la commune, du parti ; le parti, de l'individu* » (*Jusserand*). Le chef découvre donc en lui sa propre patrie et s'il a du sang sous la peau, les conséquences se devinent. Ce particularisme est en absolue opposition avec les libertés générales que nous désirons, sans pouvoir les concilier. Par liberté, la commune italienne entendait indépendance et ne s'illusionnait pas sur la liberté politique, irréalisable tant que tout le monde ne pensera pas de même. Sa conception particulière n'eut pas que des inconvénients puisqu'elle donna la splendide Renaissance dans la rivalité des cités somptueuses. Acceptons alors, comme inévitables, les conflits perpétuels « *dans le système des petits États, au milieu d'éléments hétérogènes qu'il fallait assimiler ou détruire* » (*Cantu*).

La justice se confondra avec la violence, car princes et républiques estiment le droit de châtier issu du droit de guerre et de vengeance. Nous savons aujourd'hui répudier ces sentiments vis-à-vis des personnes, mais nous les conservons avec raison à l'égard d'autres nations, quand la grandeur de la patrie en dépend. De ce que cette patrie se trouve constituée par un groupement plus ou moins important d'individus. s'ensuit-il que nous devions gémir à la pensée que la même idée, guidant nos pères, s'arrêtait à leur cité, c'est-à-dire à leur parti et, pour les princes, à leur famille ? Aujourd'hui, les nations confondent la justice avec leurs intérêts. Fera-t-on un grief au prince-condottiere de changer de bannière quand il ne se croit pas moins indépendant que nos gouvernements dans leurs alliances ? Nos grand États ne tiennent leur parole que lorsqu'ils y sont forcés, ou le trouvent avantageux ; Napoléon le proclame ; nul d'entre eux ne subit les traités que dans la défaite ou la faiblesse. tous les rejettent dès qu'ils se sentent en situation de le faire. Telles sont les variations du droit, subordonné à l'intérêt ou à la force.

Le prince italien n'agissait pas autrement. A l'époque de la Renaissance, la morale de l'homme d'État se confondait avec la sienne ; sa conscience s'inspirait de la nécessité, sa force créait le droit, son succès la justice. Vraiment, un saint, devenu chef d'État, aurait eu bien plus de difficulté à prendre la vertu pour règle, que s'il avait vécu pour lui-même.

Quant aux désignations de « coupable » ou de « rebelle », il faut les tenir pour ce qu'elles valent. L'obéissance n'étant obtenue que par la contrainte, elles s'appliquent en général à l'individu qui eut le dessous.

Nous avons vu le premier Baglione arriver à Pérouse au temps de Frédéric Barberousse (1). Les chroniques le désignent comme

(1) Références principales concernant ce chapitre.—Sources imprimées : Raf. Volaterranus : *Comment. Urbanor.*, liv. V, *Gæogr.* — Archivio storico ital , XVI, I (*Graziani*), II (*Matarazzo*) ; id. (*Frolliere*). — P. Pellini : *Histor. di Perugia*, I et II. — *Rerum. italic. script. ex Florent.* — Siepi : *Descrizione di Perug.* — Fr. Bartoli : *Storia della città di Perug.*, I. — Fr. Sansovino : *Famigl. illust d'Ital.* — Bonazzi : *Storia di Perug.*, I et II. — Ar. Fabretti : *Biograf. capit. ventur. umbr.* (vies de Biordo Michelotti ; de Braccio de Montone ; de Oddo Fortebraccio ; de Nicolo Piccinino et des principaux Baglioni). — Brenzone : *Vita del valor. capit. Astorre Baglioni.* — S. de Sismondi : *Hist. des républ. ital.* — Cantu : *Hist. des Italiens.* — H. de Lespinois : *Le gouvernem. des Papes.* — Leo et Botta : *Hist. d'Italie.* — G. Burckhardt : *La civilis. en Ital. au temps de la Renaiss.* — G. B. Vermiglioli : *Narraz. int. a Braccio Baglioni.* — Id. : *Vita di Malatesta IV Baglioni* — F. Ciatti : *Vita di Adriano Baglioni.* — G. Bianconi : *Cenni storici. provinc. di Perug.* — *Cronaca di Pietro-Angelo di Giovanni* (publ. p. M. Oscar Scalvanti . — J. Addington

l'un des chefs de l'armée impériale ; il aurait reçu de Frédéric le vicariat perpétuel sur Pérouse et le territoire de cette cité. Le nom de Baglione, avant de devenir patronymique dans le sens qui nous est familier, dut être — comme nous l'avons remarqué — porté de père en fils, non sans interruption, par plusieurs individus. Réitéré comme nom personnel, ou prénom, dans une même famille, il s'appliqua en définitive à tous les membres de celle-ci d'une façon générale.

Un fait indéniable dont les preuves subsistent, est que les Baglioni, déjà installés à Pérouse au XIIIe siècle, avaient un ancêtre direct nommé Oddo. Le ban de la commune, qui cite un Baglione en 1260, spécifie, suivant l'usage, les noms de son père et même de son aïeul : ce *Dominus Baglionus* est fils de *Guido*, lequel a pour père *Oddo*, et celui-ci peut bien s'identifier avec le compagnon de Barberousse cité par la tradition (1). Les anciens historiens voient en lui la tige des Baglioni de Pérouse. Ils le nomment parfois *Lodovico*, parce qu'une bulle impériale, relatée par P. Pellini, adopte ce nom. Mais la confusion est aisée. Souvent, un vieux texte établissant les ascendants directs d'un personnage saute une génération ; le bisaïeul est mis à la place du grand-père. Le premier des Baglioni relaté dans les archives de Pérouse comme fils de Guido put fort bien être, non le petit-fils, mais l'arrière-petit-fils d'Oddo. — Lodovico, son véritable grand-père, n'aurait pas été mentionné. — Dans le cas contraire, le nom d'Oddo fut peut-être, dans la rédaction primitive, suivi du nom de Lodovico son père ; puis le

Symonds : *Sketches in Italy*. — Marg. Symonds et L. Duff-Gordon : *Perugia*. - De Grimoüard : *Vie de la bienh. Colombe de Rieti*. — V. Ansidei : *Alcuni appunti per la stor. delle famigl. perug. Baglioni e degli Oddi*. — Id. : *Nuovi appunti*, etc., id.

Sources manuscrites (pour la plupart inédites).

Pérouse. Biblioth. comm. et Archiv. — *Annales Decemvirales* (voy. aux années citées dans le texte pour les principaux faits.) — *Liber ex bannitorum comunis Perusij.*, etc. — *Atti del consiglio maggiore dal 1259 a 1416*. — *Annal. variorum annor. dal 1226 al 1269*, etc. — et *Consilia varior. annor. saec. XIII*. — *Codici delle sommissioni al commune di Perug.* — Tassi : *De claritate Perusinor.* — *Mss. 1219*. — *Reg. matric. della Mercanzia*. — *Spoglio Brunetti*, tomes A et B.

Pérouse. Biblioth. ; voy. aux Cassettes (*Bulles*) et id. (*Contrats*). — Pérouse : Archiv. Notarile. — Pérouse : Archiv. episcop. *collect. Riccardi-Lancelotti*.

Rome : Archiv. Vatic. *Regest.* (Urbain IV), etc. — *Indice dei Vescovi*. — *Documenti delle Famigl. nobil.* — *Miscellanea*.

Florence : Archivio di Stato : *carte Strozziane*. — *Mss. H. V.* — Paris. Biblioth. Nation : *Dossiers bleus*, vol. L.

(1) Quand Lapaccini, au nom de la Répub. de Florence, harangue Malatesta IV Baglioni (1530), il rappelle l'origine de sa maison en désignant Oddo, prince Baglione, *Othonem quemdam Balionum principem*, à l'époque et dans les circonstances dont il est fait mention pour Lodovico Baglioni.



Peint par Camuccini. — Cliché Verri, Pérouse. Jadis au palais du Cᵗ G. Baglioni. Pérouse.

L'Empereur *Frédéric Barberousse* confère au duc *Lodovico* Baglioni l'investiture du vicariat perpétuel de *Pérouse*. — 7 sept. 1162.

scribe de la bulle, au lieu de transcrire *Oddo Ludovici*, se serait contenté du dernier nom. Enfin le même personnage pouvait porter un nom double.

Bref, les chroniques attribuent au premier Baglione la plus haute naissance : issu, suivant elles, des ducs de Souabe, il était cousin de l'empereur par les Hohenstaufen. Ayant guerroyé avec Conrad III, auquel l'attachaient de très proches liens de parenté : « *era strettissimo parente* » (*Ciatti*), sa valeur lui aurait mérité le titre de duc et le gouvernement de la Souabe. Ce premier Baglione n'a pas laissé seulement la mémoire d'un valeureux soldat ; on prétend qu'il protégea les lettres, et son nom figure parmi les écrivains d'Italie pour avoir rédigé des lois à l'usage des Pérousins. Nombreux sont les anciens ouvrages qui en font mention ; mais le plus important témoignage à son sujet émane du principal historien de Pérouse : Pompeo Pellini.

Celui-ci affirme avoir vu l'original de la bulle impériale par laquelle Frédéric Barberousse, alors à Cagli, ville du duché d'Urbin qu'il s'apprête à quitter pour gagner la Lombardie, laisse Lodovico Baglioni duc (gouverneur) de Souabe, son parent, *vicario dell' Imperio* en la ville et territoire de Pérouse, pour en jouir avec tous les honneurs et prérogatives appartenant à cette dignité. L'auteur ajoute que les sceaux étaient encore fixés au document sur lequel il a relevé la date de la donation : onzième année du règne et huitième de l'empire de Barberousse (7 sept. 1162).

Le sort de cette pièce est inconnu. Jadis on a dit à Pellini qu'elle figurait dans le chartrier de Giovan-Paolo IIe Baglioni, fils de Rodolfo et seigneur de Bettona, de Cannara et d'autres lieux de cet État; une transcription en avait été faite dans les dossiers publics de Pérouse. Mais Pellini ne dit point avoir vérifié la pièce dans les archives en question. Le texte de la bulle, que Francesco Bartoli publia dans son *Histoire de Pérouse*, est discuté et considéré comme apocryphe par des critiques sérieux. On ne peut savoir en définitive si ce texte est conforme à l'original.

Revenu en Allemagne après sa troisième expédition en Italie, Barberousse aurait, suivant Ciatti, concédé à titre de seigneurie l'antique fief de Spello à Lodovico Baglione. Du mariage de celui-ci avec Attilia Savelli, dont le père, Scipione, appartenait à la meilleure noblesse romaine, plusieurs descendants sont connus, au moins de nom : Guido d'abord, qui continue la postérité, alors que sur Frederico son frère les renseignements font défaut (1).

(1) Aucune identification ne me semble possible, entre ce Frederico et un membre d'une famille Baglioni de Sienne, portant le même prénom ; toutefois un singulier rapprochement se présente entre les deux personnages. Suivant la tradition, un certain Giovanni Baglioni aurait été

Quant à un Baglione classé à cette même génération, il correspondrait avec un personnage mentionné comme ambassadeur près du Pape, en 1213, et peut avoir été la tige de Baglioni fixés à Florence.

Le vicariat impérial à Pérouse ne devait pas survivre à la présence de l'empereur en Italie ; dès 1165, le pape Alexandre III rentre à Rome, en triomphateur, rappelé par les habitants. Qu'advint-il des fonctionnaires de Barberousse au retour de l empereur dans la Péninsule (1166) et lors de sa cinquième expédition (1174), terminée deux ans après par son écrasement à Legnagno ? Frédéric, par les traités de Venise, puis de Constance (1177 et 1183), restitue au Pape les droits souverains des domaines de Saint-Pierre et des possessions ecclésiastiques. Au cours de ces événements, la destinée des vicaires impériaux échappe à l'examen : on ne sait s'ils furent maintenus, ou remis en charge, suivant le cas, et d'après la bonne ou la mauvaise fortune de leur maître. Une administration aussi mouvementée qu'intermittente, ne disposait que d'une action mal déterminée. En fait, Pérouse s'administrant avec le titre de libre, retourna sous l'autorité pontificale. Mais de longues périodes d'indépendance montrent qu'elle put se soustraire à toute influence ecclésiastique et ne recula pas devant les hostilités contre le suzerain. Ainsi, le pouvoir papal ne dépasse pas cette suprématie de simple dignité que braveront les seigneurs et les républiques.

Dès cette époque, les Baglioni jouissent à Pérouse d'une importante notoriété. Ils se sont affirmés dans le gouvernement et sont cités les premiers, par Pellini, avec les gentilshommes dont l'influence est devenue prépondérante au début du XIIIe siècle.

substitué au tout jeune fils de Louis le Hutin roi de France et enterré à sa place en 1316. De nombreux historiens étudient ce fait : Monmerqué, de Puymaigre, Lat. Maccari, Eug. Tavernier, L. Boré, etc. Le véritable fils du roi, devenu alors Giovanni ou plutôt Giannino Baglioni, transporté en Italie, tenta de faire valoir ses droits ; ce dernier point est incontestable, de même que la reconnaissance de Giannino par le roi de Hongrie peut-être mal informé. Les Baglioni, près desquels le pseudo-fils de Louis le Hutin remplaçait le petit Giovanni décédé, habitaient Sienne, et nul lien de parenté n'est connu entre eux et les Baglioni de Pérouse ; leurs armes ne révèlent pas le moindre détail rappelant, soit l'écusson de la maison pérousine, soit le griffon du cimier. — Peut-on supposer qu'un rameau des Baglioni de Pérouse, sous le coup d'infortunes diverses, ait pu venir se fixer à Sienne pour tenter de se relever par l'industrie ou le commerce ; c'est possible, mais rien n'appuie cette thèse. Seulement, le premier ascendant connu du petit Giannino est cité en 1150 et le point curieux réside en ceci que l'ancêtre initial des Baglioni pérousins et celui des Baglioni siennois avaient, chacun à la même époque, un fils nommé Frederico, lequel est dit fils unique dans la généalogie siennoise et « sans détails connus » dans celle des Baglioni de Pérouse.

Le Baglione mentionné dans les archives en 1260 comme fils de Guido et petit-fils d'Oddo, avait plusieurs frères. L'un d'eux, Bongiovanni, a laissé une postérité appelée à se maintenir longtemps, non sans éclat. Baglione lui-même est mentionné à diverses reprises (de 1267-1277) : arbitre entre Pérouse et Città di Castello lors d'un important litige, il est plus tard secondé par sa propre ville contre les gens de Camerino. C'est à lui qu'il appartient de venir déclarer au conseil de Pérouse la soumission des habitants de Bettona exilés sur le territoire de Deruta. Baglione figure encore dans plusieurs ambassades près du Pape et du duc de Spolète. Peut-être, dans l'intervalle de ces fonctions, le *chevalier* Baglione fut-il vicaire et lieutenant royal à Florence ? Un Baglione des Baglioni occupe cette charge à la même époque.

Deux fils, au moins, continuent sa lignée : Giovanni et Guido. Suivant Tassi, ce serait ici le point de départ du nom de Baglioni appliqué à la famille. Il importe de distinguer désormais entre le nom familial réel et celui d'une famille alliée, ou amie, donné à diverses reprises comme prénom, suivant l'usage contemporain.

Giovanni (cité de 1283 à 1303), fils aîné de Baglione, « *tenu en haute estime et remarqué par les gentilshommes de son temps* » (*Tassi*), est successivement l'un des *Sages* élus pour la gestion des affaires communales, ambassadeur près de Boniface VIII, et nommé par Pérouse podestat de Castel della Pieve, soumise à l'autorité de sa patrie.

Dans les premières années du XIVe siècle, la noblesse échappait encore aux lois d'exception et les maisons Baglioni et degli Oddi, à la veille de se heurter furieusement, comptaient de nombreux membres exerçant ensemble les plus hautes dignités. Toutefois, la faction des raspanti, représentant l'élément populaire, voyait croître son influence en dépit des efforts de la noblesse menée par les degli Oddi. Une sourde rivalité s'envenime déjà entre ces derniers et les Baglioni, et Giovanni, le fils de Baglione, n'a pas le choix pour leur résister. Il faut payer de sa personne ou disparaître. Les raspanti, conscients de la situation, s'empressent de le mettre à leur tête, si bien que ce parti, appelé à s'acharner contre les Baglioni, commence par leur obéir en soutenant Giovanni contre Giacomo degli Oddi. Le capitaine de Pérouse a déjà fort à faire pour atténuer les effets de l'hostilité latente : l'avenir en réserve bien d'autres.

Cependant, un répit momentané s'accuse grâce au fils de Giovanni, Gualfreduccio (citations de 1283 à 1310), dont le jugement et la modération calment les ressentiments de famille. C'est un caractère. Gualfreduccio fait preuve de réelles capacités dans les dignités qui lui sont conférées ; plusieurs fois podestat de Castel

della Pieve, il figure également parmi les *Sages* élus par les consuls des arts pour décider au sujet des renforts à prêter à l'Eglise et à Boniface VIII. Antérieurement, la république florentine ayant décrété que son capitaine du peuple serait étranger, le *chevalier* Gualfreduccio est élu pour remplir cette charge. Quelques années après, il est inscrit au grand conseil de Pérouse comme *Nobilis et Potens Miles ;* c'est à sa décision que s'en rapportent Foligno et Spolète menacées par Todi. Elu ensuite podestat de Fermo, il voit le conseil des prieurs pérousins s'opposer à ce qu'il acceptât cette dignité, « *considérant que la présence du noble guerrier qu'est le Seigneur Gualfreduccio de Baglioni est d'un trop grand avantage pour la commune de Pérouse, à laquelle, ainsi qu'au peuple pérousin, son absence porterait un préjudice trop certain* ». C'est dire que Gualfreduccio ne cesse d'être investi des plus importantes fonctions : ambassadeur près de Clément V et du marquis de la cité d'Ancône, il remplit ces missions à la satisfaction de tous.

La postérité laissée par Gualfreduccio est si nombreuse qu'elle ne saurait être classée avec certitude : elle comprend une dizaine de fils, presque tous appelés à la notoriété. L'aîné, Baglione, particulièrement connu ; puis, Becello, chef d'armée ; Guidarello, dont la descendance se maintiendra longtemps avec distinction ; Cuccho, père de Colaccio, l'auteur de la branche française fixée au Maine. D'autres fils de Gualfreduccio, comme don Carluccio et Filipuccio, feront à l'occasion un emploi regrettable de leur énergie.

Baglione (cité de 1318 à 1361) est surnommé *le Nouveau (Novello)*, en raison de ce prénom déjà porté par son bisaïeul. Il se consacre à l'étude des lettres jusqu'au grade de docteur, ce qui lui facilitera l'accès des hautes fonctions. Endosser alternativement la cuirasse et la toge n'est pas un fait isolé dans la noblesse italienne ; il révèle son état d'esprit. La vie politique de Baglione de' Baglioni débute par une ambassade près du marquis de la Marche d'Ancône. Peu après, ses intérêts particuliers et ceux de ses frères feront l'objet de divers pourparlers entre Pérouse et ce même marquis, ce qui montre les Baglioni — cités dès cette époque, comme prépondérants dans leur patrie — possesseurs d'un important patrimoine. Certains de leurs fiefs étaient probablement situés dans la région d'Ancône.

Toutefois, les préoccupations du moment ne s'attarderont pas à la sauvegarde d'intérêts de ce genre : en face de la famille des Baglioni, celle des degli Oddi s'est désormais postée et chacun des deux groupes épie les moindres actes de son rival. Une circonstance fortuite suffira pour ouvrir l'ère des pires excès ; elle ne tardera pas.

Le siège épiscopal de Saint-Laurent, cathédrale de Pérouse, étant devenu vacant, semble aux yeux du chapitre convenir à Ugolino des Vibiani, abbé de Saint-Pierre. Mais un certain Vinciolo des Vincioli, appartenant à une notable famille, réfléchit qu'un cousin de son nom, le frère Alessandro, serait bien autrement indiqué pour la candidature. De là, cabale et rassemblement d'une sorte de conseil populaire à la dévotion de Vinciolo. Une combinaison de cet ordre suscite naturellement quelques réclamations qui sont, dans la circonstance, formulées par un éminent citoyen, Oddo de Longaro, membre de la famille des degli Oddi.

Jusqu'alors, Baglione et ses frères étaient en dehors du litige et n'auraient probablement rien tenté pour y prendre part sans l'intervention d'un Oddi. Que cette famille fût représentée d'un côté, sans qu'eux-mêmes aient leur place marquée de l'autre, leur parut inacceptable. Vinciolo escomptait le cas à son bénéfice et ne fut pas trompé : Baglione soutint énergiquement ses prétentions. Après les premiers pourparlers, personne ne s'inquiétait outre mesure de la candidature épiscopale ; on voulait se battre. Un tumulte s'ensuit et les prieurs de décréter contre les meneurs, qui sont exilés. La sévérité de la sanction exaspère les Baglioni compromis et leurs amis ; pour eux, la responsabilité de ce bannissement remonte à ce gêneur d'Oddo de Longaro, qui fera bien de se tenir sur ses gardes. Justement, Vinciolo a pour fils un ferrailleur d'une extrême violence nommé Cecchino, lequel se chargera d'actionner les représailles. Il est assez lié avec deux Baglioni frères de Baglione : Carluccio, le prieur de Fonte, et Filipuccio. Cecchino peut compter sur eux et, de fait, quand tout ce monde regagna Pérouse, l'exécution du projet de vengeance se précipita. Un groupe déterminé se poste dans une maison des Baglioni, devant laquelle on savait qu'Oddo passerait, dans la matinée, pour aller sur la place. Le malheureux est assailli dès qu'il paraît, et, affolé, se jette dans la maison même d'où viennent de sortir ses agresseurs ; il roule aussitôt, percé de coups.

De tels procédés n'étaient point encore susceptibles de soulever une bien forte émotion ; cependant, la façon dont le guet-apens avait été combiné, et surtout la qualité de la victime, grossirent l'événement. Les gouvernants montrèrent une irritation d'autant plus justifiée que le résultat dépassait leurs prévisions. Leur système avait consisté jusqu'alors à tenir sans cesse éveillée la rivalité entre les familles Baglioni et degli Oddi. Tant que les dissentiments pouvaient s'attiser en sourdine, l'exercice de l'autorité communale s'en trouvait plus à l'aise ; cette fois, les compétiteurs avaient outrepassé leur rôle ; le danger s'affichait. Toutefois, la fuite des coupables sembla ajourner de plus amples échauffourées ; contre eux et leurs parents ou partisans, pleuvent alors les bannis-

sements (30 janvier 1332) destinés pour certains à se prolonger pendant une vingtaine d'années. Les ferments d'inimitié y trouveront leur compte.

Ces mesures n'empêchent pas le gouvernement d'imposer d'office la paix entre Baglioni et degli Oddi, suivant l'usage. Le procédé, pour illusoire qu'il soit, contraste avec certaines autres coutumes pérousines. Ainsi, Venise ou Gênes possèdent un *Livre d'or* où sont inscrits les noms voués à la reconnaissance publique ; Pérouse use aussi d'un livre, le *Livre Rouge*, mais elle le réserve aux nomenclatures des rebelles, ce qui garantit la perpétuité des haines. Bien entendu, les culpabilités se décrètent d'après l'opinion du parti au pouvoir et en temps de gouvernement plébéien, les gentilshommes turbulents ont leur place indiquée au Livre Rouge (1).

Baglione, le fils aîné de Gualfreduccio, n'avait pris aucune part à l'agression d'Oddo de Longaro ; mais, appartenant de près au parti compromis, il était voué aux sanctions des magistrats. Aussi dut-il, dans la fortune adverse, envier le sort de son frère, Becello, éloigné des dissensions et récompensé de sa valeureuse conduite.

Pendant que plusieurs de ses frères sont entraînés dans la lutte des partis, Becello, à deux reprises podestat de Castel della Pieve, puis de Spolète, où il remplissait naguère une mission près du duc, s'est vu nommer général de cavalerie à la solde pérousine. A ce titre, il secourt Orvieto et passe dans l'Italie méridionale pour appuyer Robert II, roi de Naples. A son retour, Becello culbute près de Narni les soldats de Louis de Bavière supérieurs en nombre et leur prend trois étendards qu'il envoie à Pérouse. Enfin, promu capitaine-général d'Orvieto, il y devient l'arbitre de la paix, est comblé d'honneurs et proclamé seigneur de la ville par acclamation populaire (1331).

Tout d'abord, Pérouse semble avoir été affaiblie par le bannissement des gentilshommes ; quatre ans après (1335), elle fut battue

(1) Les Décrets d'exil du 30 janvier 1332 visaient : *Simone* fils de *Filipuccio Baglioni*, *Baglione* fils de *Gualfreduccio* et ses fils : *Oddo*, *Guelferio*, *Galeotto* et *Roberto* ; les fils de *Cuccho Baglioni* : *Colaccio* et *Pellino* ; et ceux de *Guidarello* : *Lodovico*, *Pone*, *Tomaso* ; les fils de *Giacomo* de *Nello Baglioni* : *Becello*, *Francesco*, *Pier-Matteo*, etc. ; ceux également de *Carluccio* : *Pietro* et *Nicolo*. — A la date du 14 juin 1333, les noms des *Baglioni* et des degli Oddi se succèdent nombreux au *Livre Rouge*. Parmi les premiers figurent les fils de *Gualfreduccio* : *Baglione*, *Guidarello*, *Cuccho*, *Filipuccio*, *Carluccio* et leurs fils. L'un des petits-fils de *Gualfreduccio* est spécialement désigné : *Giacomo* fils de *Nello*. Viennent ensuite : *Cola*, bâtard de *Giovanni* ; *Paolo*, *Percivalle* et *Baglione* fils de *Guido*, avec une partie de leurs fils. Tous habitent à Pérouse la *Porte* Saint-Pierre.

par Arezzo Il est vrai que sa vengeance sera sérieuse. Baglione, de son côté, n'étant pas homme à rester sur un insuccès, ne tarde pas à rentrer en grâce, soit lors de sa nomination comme podestat de Spolète, soit « *lorsqu'un membre de la puissante maison de Baglioni* », qui n'est autre que lui-même, *nommé podestat de Spello, eut refusé, à l'expiration de sa charge, de la quitter* » (1340 — *H. de Lespinois*). Baglione tente, en effet, d'y exercer la seigneurie sans aménité ; mais comme Pérouse avait le privilège de nommer le podestat de Spello, le fait démontre la faveur dont Baglione jouissait encore dans sa patrie. Il n'explique pas moins l'injonction adressée par Benoît XII à Pérouse responsable, afin qu'elle fît rentrer les choses dans l'ordre. Ceci présenta quelque difficulté. De nombreux Pérousins secondaient Baglione, que soutenait surtout Filipuccio, son frère, déjà réputé pour un hardi compagnon. Au sujet de Spello, les Baglioni avaient dû exciper d'autant mieux de la légendaire donation impériale faite à leur ancêtre, que leur ambition y trouvait son compte. Désireux toutefois de ne point pousser les choses à l'extrême, Baglione comprend qu'une diversion serait opportune ; aussi va-t-on retrouver le même personnage comme *recteur*, puis *podestat* de Florence et même *famoso podesta* (*Bonazzi*), fonction qui fait de lui le collatéral de Gautier de Brienne, duc d'Athènes, gouverneur de la ville pour le roi de Sicile. Chacun rend cette justice à Baglione, qu'il s'attira, dans un poste difficile, autant de sympathies que le despotisme ducal amoncelait de haines. Quand éclatent, en soulèvement furieux, les conjurations qui forcent Gautier à s'enfuir, non sans dommage pour ses gens dont un grand nombre jonchent les dalles. Baglione est entouré d'un absolu respect. Les Albizzi, pourtant ennemis du duc, l'abritent et le préservent des excès de la canaille. Craignant pour son palais quelque atteinte du désordre, les magistrats s'empressent d'en ordonner la sauvegarde aux meneurs du mouvement (28 août 1343). Le fils du duc d'Athènes est remis aux ambassadeurs pérousins accourus pour réclamer Baglione qui rentre, ainsi, fort honorablement dans sa patrie.

A Pérouse, les différentes classes de la population continuaient à se disputer avec conviction sous le joug du gouvernement des raspanti qui régentait, sans plus de ménagements, les administrations relevant de la cité. La faction au pouvoir exagérait son système de suspicion et de basse délation, au point d'exaspérer l'opposition et d'écœurer une partie de ses propres clients. Toute élection de noble était étouffée, dût-on, le cas échéant, faire culbuter les urnes par des énergumènes de choix ; qui plus est, divers décrets excluaient des fonctions publiques telle ou telle catégorie de candidats (1351). Un tel procédé eût été vraiment précieux si ceux qui en pâtissaient ne s'étaient jetés dans diverses

conjurations, comme ressources indiquées. C'est pourtant sur ces entrefaites que les Baglioni exilés, mais conservant la nostalgie de leur ville, tentent des ouvertures vis-à-vis des degli Oddi par l'entremise du gouvernement. L'acuité de leurs haines particulières s'étant atténuée, il importe de sonder les dispositions de leurs adversaires ; c'est ce que prétend expliquer Filipuccio Baglioni dans la pétition qu'il remet, en son nom et en celui de ses parents et amis, au capitaine de Pérouse. Celui-ci devra entraîner Giacomo degli Oddi et consorts vers l'apaisement nécessaire (1352) ; Baglione a signé en première ligne ce document, où figurent les membres de sa famille, bannis vingt ans auparavant.

Le gouvernement ayant sur les bras la guerre contre Cortone et l'archevêque de Milan, n'était pas fâché de recevoir du renfort. Mais pour enrayer les escarmouches intestines, il enjoint aux intéressés d'opter entre la sagesse ou l'amende. Tous les Baglioni n'acceptent pas l'amnistie : grâce aux menées de l'un d'eux, dom Carluccio le fougueux prieur de Fonte, et d'un Crispolti, la petite ville de Bettona échappe à Pérouse.

Carluccio garde rancune de ses démêlés avec les magistrats de sa patrie et s'est fait gibelin. Avec Crispolti, il ouvre les portes de Bettona aux soldats de Ranieri, seigneur de Cortone, et à ceux de l'archevêque de Milan ; puis, s'étant jeté dans la place avec ses trois fils accompagnés de Lodovico, fils de Guidarello Baglioni et d'un bâtard de la famille — dit de Mainardo, — il tiendra tête aux troupes pérousines après avoir chassé le podestat de leur commune. Les habitants de Bettona se sont empressés d'appuyer le mouvement, ce qui force Pérouse à réclamer l'appui de Florence pour en venir à bout. Ayant mangé leurs derniers chevaux, les assiégés se rendent et la ville est saccagée. Crispolti et le bâtard des Baglioni, faits prisonniers, sont décapités aussitôt ; plus heureux, Carluccio et ses fils réussissent à s'échapper. Mais le prieuré de Fonte ne leur offre plus d'asile, car les magistrats pérousins ont livré au pillage de leurs gens ce bénéfice dont Carluccio est abbé commendataire. Les matériaux de sa résidence écroulée vont être utilisés pour le nouveau palais des prieurs à Pérouse.

D'autre part, la cité a triomphé de Cortone, dont le seigneur s'est humilié devant ses représentants (1353). Seulement l'irritation qu'entretiennent les exactions du gouvernement n'est pas si facilement domptée, malgré l'échec de la conjuration, tentée cette même année ; les meneurs, et en particulier certains degli Oddi, sont châtiés sans pitié. C'est encore, pour les raspanti au pouvoir, l'occasion d'excès qui, cette fois, dépassent le but. La façon barbare, autant qu'irrégulière et clandestine, dont fut exécuté l'un des degli Oddi, indisposa le public, dont la mauvaise impression devait

s'accroître, en raison des hostilités maladroitement reprises avec Cortone soutenue par Sienne.

En attendant, Baglione fait partie d'une somptueuse ambassade envoyée à Pise (janv. 1355) pour complimenter l'empereur. Charles IV, de passage dans cette ville, accueille les Pérousins avec une particulière bienveillance. Cette même année, un superbe tournoi émerveille Pérouse ; Baglione y figure comme tenant principal avec Everardo de Montesperello et deux Baglioni : Pellino et Galeotto son fils. C'est peu après ces réjouissances que les Pérousins, dont la ville dominait largement au dehors, trouvèrent mauvais de se voir lancés par leur gouvernement dans cette nouvelle entreprise contre Cortone ; ils ne purent s'en tirer à leur satisfaction (1356). Pérouse connut cependant de beaux succès, et celui de 1358 marque un point culminant dans sa gloire. Les Siennois sont écrasés à Turrita ; 42 de leurs bannières, prises en trophées, sont traînées à la queue des chevaux dans la capitale ombrienne, alors que sous les pattes du griffon communal, les vainqueurs accrochent les chaînes du palais de justice de Sienne. Baglione, naguère ambassadeur à Arezzo, parut indiqué pour y remplir les mêmes fonctions, en réglant la pacification entre Pérouse et son infortunée rivale (30 oct. 1358).

Malgré tout, le parti populaire, dirigé par Leggiero des Michelotti, se désagrégeait ; et ce ne fut point un noble, mais le plébéien Tribaldino des Manfredini dont la tentative de conjuration enrôla les gentilshommes, mêlés à plus de mille roturiers. Le coup devait éclater vers l'Assomption (1361). Mais les gouvernants furent préservés par le nombre de leurs ennemis. Parmi ces derniers se glissèrent forcément des faux frères ; certains dénoncèrent le projet, ce qui entraîna d'immédiates sanctions : bannissement pour les uns, condamnations à mort pour les plus compromis, au nombre desquels sont signalés deux fils de Cuccho Baglioni : Colaccio et Pellino, avec Nicolo, fils de Carluccio, tous en fuite et déclarés contumaces.

Bref, les exécutions et les exils matèrent le soulèvement, et ce n'était encore que partie remise. Les bannis se multiplient en offensives pour rentrer chez eux, sachant les raspanti de plus en plus embarrassés dans leurs démêlés avec le cardinal Albornoz. C'est aux manœuvres de ce vaillant champion du Pape qu'on attribue la présence, à Pérouse et sur son comté (de 1361 à 1367), des compagnies d'aventure dont les mouvements tempèrent les velléités d'indépendance. Le fait est qu'à son arrivée d'Avignon, Urbain V, qui ne devait séjourner que trois ans en Italie, éprouva moins de difficultés à remédier aux désordres de ses États. Au début de 1367, l'entente se maintient entre le Pape et Pérouse, qui fournit des renforts au cardinal Albornoz contre Galeotto Malatesta de Rimini.

Mais le tour des Pérousins ne va pas tarder quand, à leur vif regret, ils se voient enlever Città di Castello et Assise. Vainement tentent-ils à Viterbe de maladroites représailles contre les troupes pontificales ; l'échec permet à Urbain V d'affirmer chez eux sa propre autorité. Le Pape y envoie son frère comme vicaire général et Pérouse ronge son frein. De quels éléments disposerait-elle pour résister, puisque ses gentilshommes sont en exil, ou bien font, de plus en plus, la guerre pour leur compte particulier ?

Désormais, les mécontents que la faction au pouvoir opprimera par trop, soit directement, soit dans leurs familles, leurs amis ou leurs biens, recourront au Pontife. Ce fut naguère la tactique de la cité dans les calamités ; Rome sera de nouveau le rendez-vous des citoyens malmenés, et le suzerain aura vite la haute main dans les affaires d'une commune qui compte avec lui. Actuellement, les nobles traqués et bannis se sont ralliés autour des Baglioni, « *famille très puissante par ses sujets nombreux et ses richesses* » (*Pellini*). Son chef actuel, Oddo, le fils aîné de Baglione, jouit déjà d'une incontestable notoriété (citations de 1332 à 1394).

Sansovino lui attribue des qualités de sagesse et de prudence, au sujet desquelles certaines réserves seraient de circonstance. Nommé gouverneur de Borgo San Sepolcro, il y était arrivé flanqué d'un collègue, Agnolo de Monte, à lui adjoint comme *Conservateur* ; mais les talents d'administrateur dont témoigna Oddo furent contestables. A vrai dire, la mésintelligence entre les deux délégués pérousins donnait aux citoyens une trop belle occasion de désordres pour qu'elle fût négligée : la ville passa par de fortes transes, et Agnolo, fort mal en point dans le tumulte, n'eut que le temps de déguerpir avec sa famille, pendant qu'exultait Oddo Baglioni, proclamé seigneur du lieu (1349). Seulement, les autorités pérousines, loin de ratifier ce langage, ordonnèrent une enquête, laquelle aboutit à la condamnation des deux collègues, frappés d'amendes, avec privation de la seigneurie pendant trois ans et autres menues pénalités.

Oddo devait se rattraper, passé le délai de sa peine, en méritant, comme podestat de Todi, les éloges publics de ses administrés. Il semble s'être assez bien tiré d'affaire au temps des pires excès des raspanti ; ce qui ne l'empêche pas d'être la cheville ouvrière du nouveau mouvement contre eux.

Il vient de traiter en secret avec le duc de Spolète. C'est une grosse entreprise, mais parmi les gentilshommes saturés d'exil et d'exactions, les recrues ne manqueront pas pour un coup de force assuré de l'appui du Pape, dont il consolidera l'autorité. Cependant, le meneur en question va trop de l'avant sans s'inquiéter de l'approbation de tous ses parents : la répugnance de certains d'entre eux à se compromettre dans une tentative, risquée en somme, l'eût

édifié. Hélas ! le sort en est jeté. Sans plus s'embarrasser des contingences, Oddo se consacre aux préparatifs et multiplie les entretiens avec le duc de Spolète, sur le territoire d'Assise, dans le palais Baglioni de Petrignano. L'abbé de Saint-Pierre, à Pérouse, membre de l'ancienne famille des Vibii et, par sa mère Baglioni, cousin-germain d'Oddo, adopte sa querelle. Il s'empresse de mettre son église à la disposition des conjurés qui vont y masser pendant la nuit un contingent de mercenaires. Il n'en fallait pas moins disposer de deux portes de Pérouse et, obligés d'entamer à ce sujet de dangereux pourparlers, les rebelles risquaient de se livrer eux-mêmes. C'était toujours la pierre d'achoppement. Cette fois pourtant, l'affaire paraît sérieuse : on s'assemblera sur la place, puis, aux cris de : « *Vive l'Eglise ! Mort aux raspanti !* » chacun devra se ruer, l'épée au poing, et besogner le mieux possible.

Le gouvernement, dont la défiance était sans cesse éveillée, eut quelques notions de l'orage ; les principaux intéressés et quelques-uns de leurs clients s'émurent. D'autres citoyens, parmi lesquels certains Baglioni, escomptant la furieuse répression qu'entraînerait un nouvel échec, tinrent à prendre leurs précautions et, dans ce but, un groupe de ces derniers se présente au palais des prieurs. Chacun se disculpe de toute connivence à une rébellion. C'était prêcher des convertis ; mais l'émotion des magistrats, soulevée déjà par les rumeurs du dehors, n'en est pas moins vive. Une commission d'enquête est nommée d'urgence; le traité combiné avec le duc de Spolète se découvre, d'autant mieux que la plaine de Bettona est encombrée de troupes levées chez le duc et dans les Marches. On constate, non moins aisément, la présence des Baglioni en tête du mouvement ; aussi quelle alarme ! Pourtant les magistrats ont beau dépêcher les ordres d'arrestation, seize Baglioni sont déjà hors d'atteinte et parmi eux Oddo et le fils de Cino Baglioni : Monte, condamné à mort.

Les mercenaires hongrois, à la solde de la commune, sont lancés à leurs trousses. Ils arrivent sans succès jusqu'à San-Crispolto de Bettona, et leur dépit n'est calmé que par l'arrestation d'un passant inoffensif, quoique Baglioni. Neveu de Percivalle, celui-ci est remis en liberté par le gouvernement, ce qui n'eût pas été si facilement accordé sans la haute influence d'un des prieurs, nommé Agnolino, parent du jeune prisonnier. Le même Agnolino venait de sauver les autres membres de la famille en les avisant de leur arrestation imminente. Sa fonction de juge s'utilisait de nouveau avec opportunité.

Quand le gouvernement eut tempéré sa colère par quelques exécutions et annulé certaines arrestations arbitraires, il lui fut loisible d'envisager la situation : elle n'était pas brillante. Oddo Baglioni se trouvait à l'abri ainsi que ses parents, y compris l'abbé

de Saint-Pierre et deux autres Vibii qu'avaient suivis quelques moines de son abbaye. Tout ce monde séjournait à Rome, car ce genre de recours était interdit par la commune avec autant d'insistance que d'inutilité. A mesure que les émigrés recevaient des nouvelles de leur pays, quand ils apprirent surtout l'exécution de quatre gentilshommes tombés aux mains des raspanti, leur ressentiment s'envenima. Grégoire XI voyait dans ces vaincus les soutiens de sa cause ; il s'interpose alors et sa voix s'élève avec d'autant plus de force que, récemment, Charles IV reconnaissait, à Vienne, les possessions ecclésiastiques au nombre desquelles figurait le comté de Pérouse. Les autorités communales doivent accepter les conclusions du Saint-Père, non sans une mauvaise grâce évidente (1367).

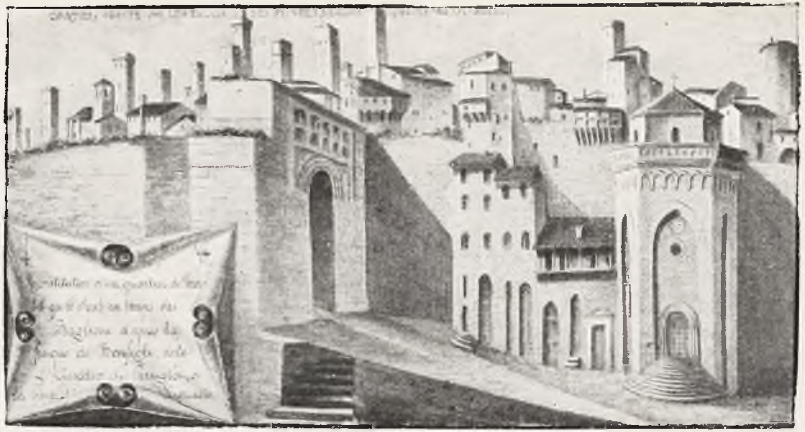
Dès l'année suivante, le gouvernement raspanti, aidé par les deux Montefeltre : Antonio et Guido, puis par Visconti, tente de secouer cette soumission imposée, mais en vain : après deux années de péripéties, il lui faut céder (paix de Bologne, 1370) ; c'est-à-dire reconnaître la souveraineté pontificale et recevoir les bannis. Oddo Baglioni, avec « *les plus fiers et arrogants gentilshommes* » (*Pellini*), s'était installé en dernier lieu à Avignon, d'où le tire le choix des nobles réfugiés près du Pape. Ses compatriotes s'en rapportent à lui pour traiter de leurs intérêts avec les magistrats pérousins.

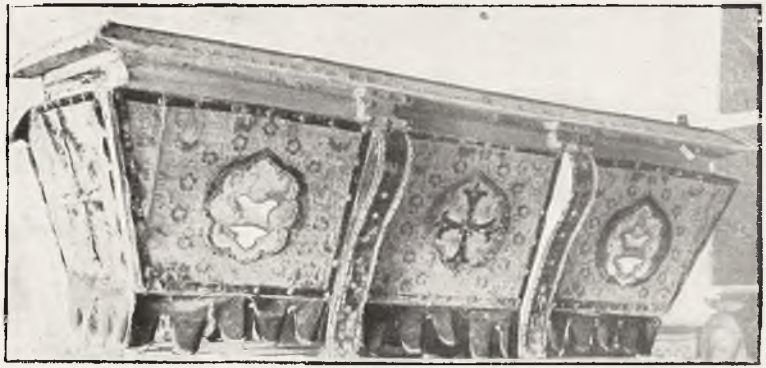
Le retour des exilés (janv. 1371), parmi lesquels font nombre plusieurs Baglioni, ne pouvait être un gage de paix, car toute concorde imposée est éphémère. Aux anciens griefs s'ajoutent de nouvelles rancunes, pour les affronts reçus et les misères endurées. Oddo, cependant, fait partie de diverses ambassades près du cardinal de Jérusalem et du Pape à Avignon ; ce qui n'empêche pas la mésintelligence de s'accentuer entre les factions. Les raspanti, qualifiés d'affameurs du peuple et de voleurs, ont la perspective d'un furieux assaut, quand Grégoire XI réussit à l'enrayer : c'est même un succès pour sa politique. Le temps n'est plus, toutefois, où Pérouse maintenait la tranquillité dans la province au bénéfice de l'Église. Non seulement l'esprit de résistance y domine, mais les sectes dites *Fratricelles* entretiennent la cité dans une sourde rébellion. Du reste, le meilleur gouvernement appliqué d'une façon défectueuse était voué aux échecs, et c'était le cas pour la politique pontificale. Elle ne pouvait être exercée que par des légats, difficiles à choisir et auxquels les aptitudes essentielles faisaient parfois défaut. Saint Antonin qualifie sévèrement les procédés de plusieurs d'entre eux. Certes, le vif désir du Pape était de remédier aux abus, surtout à ceux commis par ses délégués ; et il y réussissait souvent. Mais le Pontife habitait loin, et ses fonctionnaires opéraient sur place. Alors, du sein des troubles, surgissait l'ambition du pouvoir pour les seigneurs ; et pour les



Peint p. Fiorenzo di Lorenzo.

Pérouse. Pinacoth. — Un des Baglioni représenté dans les « Miracles de St Bernardin ».





Pérouse. Université. Housse du tombeau de *Braccio* Baglioni. (xve s.)

cités, celle de l'indépendance en face de l'arbitraire, ou de ce qui paraissait tel.

Pérouse n'avait pas été favorisée dans le choix de son gouverneur français, Gérard du Puy, abbé de Montmayeur. Ce délégué du sage Grégoire XI eut beau faire construire deux forteresses pour appuyer son autorité, la précaution ne lui réussit pas mieux que les décrets d'exil dans lesquels fut compris Becello Baglioni et qui aboutirent au renvoi des prieurs. Pellino Baglioni et ses collègues, chassés de leur propre palais (mai 1375), laissent un vide qui ne sera pas comblé. Le mécontentement populaire gronde, puis éclate en irrésistible révolte ; car les factions se sont unies dans la crise. Nobles et plébéiens, hier encore en appelant au Pape et acharnés à se proscrire, agissent de concert pour l'indépendance. Au dehors, la rébellion s'est étendue : Florence brandit l'étendard de la liberté et d'autres villes l'imitent. A Pérouse, l'orage ne connaît plus d'obstacle (6 déc. 1375) : c'est la fuite éperdue de Gérard du Puy, suivie de la proclamation de la république qui abolit l'autorité des Papes.

La ville s'abandonne à une allégresse aussi soudaine qu'irréfléchie pendant l'élection de son nouveau gouvernement, lequel, discernant mieux les conséquences, dépêche en ambassadeur Nicolo Baglioni pour obtenir l'alliance florentine. Sa mission réussit. Le choix d'un gentilhomme, en pareille occurrence, démontre assez la nouvelle orientation politique de Pérouse : trêve de haines entre concitoyens. L'ostracisme, maintenu par de sanglantes rigueurs, n'a que trop duré ; il soulève la réprobation générale. Une singulière conséquence de l'entente momentanée est l'accord entre Baglioni et degli Oddi, qui ne rivalisent plus que pour défendre la liberté.

Oddo Baglioni, le conjuré malheureux, ayant participé à la direction du mouvement, est au nombre des décemvirs élus pour défendre la ville. D'autres charges lui sont réservées ; il figurera dans les plus importantes commissions et sera député à Florence comme ambassadeur. Ce n'est pas tout : à titre de reconnaissance publique, le conseil général lui concède le fief fortifié appelé *Hôpital de Colle* avec les bénéfices et revenus en dépendant (14 janv. 1376). On n'en était pas encore à mesurer la gratitude due à ce Baglioni qui « *avec tous ceux de sa maison, offrit sa vie et ses biens pour la conquête de la liberté, pour l'honneur et la sauvegarde de Pérouse* » (*Annal. Décemv.*).

Les collèges d'art et les fonctions publiques ne sont pas plus tôt accessibles à la noblesse, que les Baglioni y paraissent en nombre : Pellino et Simone sont élus décemvirs par le gouvernement ; Nicolo de Lello est l'un des *Sages* attachés à la Justice ; un autre Nicolo, fils de Galeotto, est prieur, ainsi que Pietro, fils de Car-

luccio ; par ailleurs le fils d'Oddo, Pandolfo, est en ambassade à Amelia, et Lodovico de Guidarello, à Foligno.

Mais voici qu'en janvier 1377 le Pape, abandonnant Avignon, retourne à Rome et va s'empresser de raffermir sur ses États une autorité chancelante. Aussitôt surgissent les difficultés pour les communes. Dès le mois de février, les mercenaires à la solde pontificale, chargés de la répression de Césène et des Romagnes révoltées, opèrent avec rigueur. Grand émoi à Pérouse, en guerre ouverte avec le Pape ; les magistrats avisent des faits le général des troupes de la commune, Pellino Baglioni, et, par décrets, obligent les citoyens à s'armer pour la défense de la *sainte Liberté*. Peut-être, avec l'appui de Florence et de Milan, les Pérousins eussent-ils gagné la partie, si leurs chances de succès n'avaient été tout de suite paralysées par leurs discordes.

Après l'échec des premiers pourparlers avec le Pape (juin-août 1377), on dut recourir à des impositions nouvelles pour solder le fameux condottiere anglais Hawkwood — dit *Acuto* — alors qu'une partie des nobles, aigris par de nouvelles rivalités, faisaient des vœux pour le Saint-Siège. La guerre avait cependant rendu aux gentilshommes une influence prépondérante et « *la famille Baglioni, la plus illustre de ce parti, en avait profité pour s'emparer du gouvernement* » (*Sismondi*). L'historien veut probablement rappeler le fils de Galeotto Baglioni, Nicolo, alors au pouvoir, et certains de ses parents fort en évidence. Néanmoins, de nombreux Baglioni et degli Oddi, englobés dans les conjurations, se sont attiré les condamnations à l'exil et surtout aux amendes applicables aux frais de la guerre (1). L'agitation intérieure n'en fut pas atténuée. Tout de suite, les répressions dégénérèrent, ouvrant la voie aux anciens errements : exclusion du priorat décrétée contre les nobles, les bourgeois ou les rapatriés, au bénéfice exclusif du menu peuple. Oddo Baglioni, en raison de son absolu dévouement à la cause communale, est, par faveur, excepté de ces lois d'ostracisme. Bien mieux, prieurs et camerlingues s'inclinent devant ses mérites et ajoutent aux témoignages dont le gratifia naguère la gratitude populaire, le droit d'usufruit dans la commune de Renabianca (8 avril 1378).

(1) *Pietro*, fils de *Carluccio Baglioni*, est banni à Venise, *Pellino* de *Cuccho* à Aquila, puis l'un et l'autre à Lucignano. (Il est surprenant de voir *Pellino* compris dans cette sanction, car le 17 mars 1377 le même personnage était hautement félicité par son gouvernement pour son obstruction *au pouvoir clérical*.) *Guido*, prieur de San-Mutiola, avec *Pietro*, fils d'*Andreuccio* (alias *Andrucciolo*), sont exilés à Sarteano ; *Antonio* de *Cola* à Lucignano, *Simone*, fils de *Filipuccio*, et *Nicolo* de *Lello*, à Arezzo ; *Lodovico* de *Guidarello*, confiné d'abord à Trevi, doit ensuite gagner Foligno. De nombreux degli Oddi subissent des peines équivalentes.

Mais Oddo fera sagement de ne pas tabler sur ces libéralités : il a dû déjà rétrocéder ses privilèges sur l'hôpital de Colle, car les magistrats lui ont démontré le préjudice qui en résultait pour la commune et les indigents. La dignité du bénéficiaire ne pouvait s'en accommoder, ce qu'on aurait pu prévoir un peu plus tôt. Enfin, les plus flatteuses dispositions n'en sont pas moins prises officiellement en faveur du « *Magnificus Miles* » Oddo, dont on célèbre le grand caractère « *ainsi que la prudence à toute épreuve et la parfaite bienveillance* » (*Annal. Décemv.*). Confirmation lui est faite de Renabianca ; il importe, pour l'honneur de Pérouse, de son peuple et de sa liberté, qu'Oddo soit entouré d'un appareil militaire en rapport avec sa situation (23 et 29 avril). Sur ces entrefaites meurt Grégoire XI qui, après avoir excommunié Pérouse disparaît au moment d'une accalmie. Son successeur, Urbain VI, ne tarde pas à pacifier la ville en lui accordant protection, juridiction et une certaine autonomie, par traité conclu à Rome (4 janv. 1379). Les Pérousins, dont les privilèges seront confirmés par Martin V, Eugène IV et Clément VII, n'admettront pas facilement qu'on y porte atteinte : Paul III s'en apercevra.

Pour le moment, les incursions des bannis, hardiment menées, suscitent de continuelles entraves à la marche des affaires, surtout en temps de guerre, ce qui est le cas pour Pérouse brouillée avec Città di Castello. De nombreux fiefs tombent aux mains des rebelles, dont le centre d'opération, Castel d'Arno, ne peut être pris que par trahison (janv. 1382). Les bannis signalés par leur audace subissent de fortes aggravations de peines, contrastant avec les quelques adoucissements consentis aux plus raisonnables d'entre eux. Toutefois, la répartition de cette justice distributive n'obtient aucun résultat. Repoussés, non découragés, les rebelles tentent d'obtenir l'appui florentin, à la grande inquiétude de Pérouse, qui députe une ambassade à sa voisine pour dissiper l'équivoque.

L'année suivante, incursions et razzias reprennent de plus belle ; et Oddo Baglioni, si honorablement noté par son gouvernement, doit s'être quelque peu compromis avec la rébellion, car les revenus de Renabianca lui sont enlevés au profit de l'intendance communale. L'ex-usufruitier bénéficie d'une amnistie du moment (1383). Il est vrai que les habitants de Todi, ayant envoyé à Pérouse une députation pour assurer les bons rapports entre les deux villes, avaient plaidé la cause d'Oddo Baglioni et de ses fils, Pandolfo et Giovanni, atteints par les décrets de séquestre. Les magistrats pérousins ne se firent pas trop prier et, comme leur commune prenait avec Todi l'engagement mutuel de n'abriter aucun de leurs bannis, les Baglioni amnistiés furent autorisés à séjourner où bon

leur semblerait. Bien d'autres de leurs parents subissaient alors les conséquences d'une attitude plus agressive (1).

Depuis que les lois d'exception sont remises en vigueur, les nobles à la merci des plébéiens ne cessent de s'obstiner dans l'agitation. Elle touche presque au but, car les révoltes prennent de telles proportions que toute répression s'émousse contre la multitude des gens compromis. Le gouvernement perd pied, et c'est en face d'une pareille anarchie que s'impose nettement l'intervention d'un chef. Qui lui reprochera d'étouffer une illusoire liberté, s'il endigue les persécutions ?

Voici qu'un coup de foudre signale le début de 1384, à Pérouse, où le parti plébéien, dit raspanti, suit de plus en plus l'impulsion des Michelotti. Cette famille noble, dont l'ambition est favorisée par ce genre d'influence, semble n'avoir qu'à gagner au *statu quo* ; or, subitement est découverte une négociation entretenue par les fils de Ceccholino Michelotti : Nicolo et Michelozzo, avec Clément VII d'Avignon et le duc d'Anjou, en vue d'assurer, sur la commune, l'autorité pontificale. De la part d'un parti si empressé à reprocher aux nobles leurs recours au Pape, le cas semble typique ; il l'est plus encore si l'on n'oublie pas que les gentilshommes n'ont fait d'ouvertures au suzerain que dans la détresse. Les chefs des raspanti usent au contraire de leur autorité momentanée pour annihiler l'indépendance communale. Il y a une nuance. Clément VII, élu après Urbain VI déjà proclamé, avait été reconnu par la France, l'Espagne. l'Écosse et la Sicile, mais non par l'Italie, qui, avec l'Empire, l'Angleterre et les peuples du Nord, acceptait la légitimité d'Urbain VI. Elle redoutait surtout la puissance du duc d'Anjou que favorisait Clément VII pour la conquête de Naples.

Le cas des Michelotti était donc grave et, circonstance curieuse, les hasards de la politique leur ayant attiré quelques gentilshommes mécontents, plusieurs Baglioni les soutiennent. Parmi eux figure Michele, fils de ce Colaccio dont la fin tragique vouait les proches aux représailles contre les bannisseurs. Michele, promu successivement à la dignité d'écuyer de Louis Ier et de Louis II, ducs d'Anjou, suivra le premier dans sa campagne de Naples avant de

(1) *Pellino* fils de *Cuccho*, *Guido* d'*Andrucciolo* et *Nicolo* de *Lello*, en plus de leur bannissement, ont leurs biens confisqués. Par contre, *Pietro* fils d'*Andrucciolo*, *Simone* de *Filipuccio*, *Lodovico* de *Guidarello*, *Antonio* de *Cola* et *Pietro* de *Carluccio* voient leur exil limité à trois années, en janvier 1382. Le 7 mars de l'année suivante sont déclarés rebelles : *Pietro* fils d'*Andrucciolo*, *Lodovico* de *Guidarello*, et *Pietro* de *Carluccio*. Les degli Oddi ne sont pas mieux traités.

se fixer en France, au pays du Maine, où il deviendra la tige du rameau des Baglion français actuels.

Cependant, l'affaire des Michelotti avait coupé en deux tronçons le parti Raspanti. Les plus violentes passions se donnent libre cours, et le gouvernement, dont fait partie Pellino Baglioni, décrète sans merci contre les conjurés : mille florins d'or à quiconque pourra arrêter ou tuer un des Michelotti. Par contre-coup, les bannis nobles, la plupart étrangers à l'événement, bénéficient des faveurs officielles. Le moment semble opportun aux raspanti ébranlés, d'afficher leurs désirs de conciliation. Pour sa part, Oddo Baglioni s'est vu restituer son bénéfice intermittent de Renabianca, majoré d'un autre sur Sant'Egidio et le prieuré de l'hôpital de Colle (1384). Les inconvénients naguère dénoncés à ce sujet sont tenus pour négligeables — ou ne constituèrent jamais que des prétextes. — En dernier lieu, la concession attribuée à Oddo est faite à vie ; moyennant quoi, il résignera les divers bénéfices que lui consentit son gouvernement à diverses reprises.

Ce règlement ne comporta aucune difficulté. Il n'en fut pas de même quand parurent les exilés rappelés dans leur patrie pour y être remis en possession de leurs biens. Vainement les a-t-on déclarés aptes aux diverses magistratures (31 mars), leur attitude n'a rien de pacifique : mêlés au menu peuple et à ces individus pour qui tout revirement est profit, ils se ruent dans Pérouse et causent une épouvantable bagarre. En un instant, trente victimes ensanglantent le sol. D'immédiates mesures sont prises, avec succès, par le gouvernement qui complète ses sanctions en interdisant à tout le monde le port des armes. Oddo Baglioni, choisi avec les ambassadeurs florentins pour prêter main-forte aux magistrats, figure ensuite dans diverses ambassades près des Papes Urbain VI et Boniface IX et dans les négociations avec Florence et Sienne. Il fait partie des plus importantes commissions et, à trois reprises (1390, 92, 93), réunit les suffrages comme chef des prieurs. Boniface IX, dont l'arbitrage est réclamé par Pérouse, rend justice à Oddo en confirmant, sur la demande de la commune, les diverses concessions que celui-ci doit à la reconnaissance des Pérousins.

Parmi les enfants de ce même Baglioni, l'aîné, Pandolfo, est particulièrement en évidence à cette époque troublée (citations de 1376 à 1393). Certes, les tiraillements entre les factions noble et plébéienne dataient de loin ; mais les Pérousins, voyant chacune d'elles lutter à coups d'exil contre sa rivale, devaient en conclure que la situation serait lente à s'améliorer. Quant aux gentilshommes, ils se faisaient une raison. La plupart d'entre eux possédaient dans la région pérousine, ou aux environs, quelque forteresse d'aspect rébarbatif, dont le siège eût été compliqué. C'était

leur sauvegarde. Depuis une époque très reculée, les Baglioni occupent ainsi Deruta et Bettona, refuges assez semblables à « *d'énormes nids d'oiseaux préhistoriques* ». La vie y est rude, même pour ces fougueux seigneurs dont le temps d'exil se passe souvent en chasses au sanglier, pour se procurer des vivres, auxquels ont pourvu déjà de fréquentes razzias.

L'objectif constant des bannis est de rentrer dans leur cité, de gré ou de force, le jour ou la nuit. Dans ce but se multiplient leurs plus adroits coups de main. Nombre de ces gentilshommes préfèrent dominer seuls une localité isolée, qu'être un appoint dans une importante fédération. C'est l'ère des allées et venues continuelles, d'ambassades entre Pérouse et le Pape, ou Florence, près desquels le parti vaincu a cherché recours.

La crise bat son plein en avril 1384, car les nobles ont trouvé dans Pandolfo Baglioni un chef d'une trempe et d'une audace peu communes. Les raspanti subiront à leur tour ces décrets d'exil dont ils furent si prodigues envers les gentilshommes. Pandolfo, naguère membre de la commune (1376), puis ambassadeur à plusieurs reprises, se signale particulièrement dans les opérations contre les bannis raspanti, compromis dans la négociation avec Clément VII tentée par les Michelotti. Ces derniers dirigent maintenant contre Pérouse les efforts de leurs partisans, chassés comme eux, et qui trouvent au pain de l'exil une amertume particulière, depuis qu'ils en goûtent au lieu d'en gratifier les autres. Aussi leurs déprédations sur le territoire pérousin sont-elles constantes : les bannis aggravent même leur cas, en faisant appel à Florence contre leur patrie. Chargé de les mater, Pandolfo Baglioni les secoue d'importance. Soit qu'il seconde contre eux le condottiere anglais Belford à la solde de Pérouse, ou Bartolomeo degli Oddi ; soit qu'il opère directement à Monticorno, appuyé par les gens de Todi ; soit dans les deux affaires de Cannara, ou la reprise de divers châteaux, son activité ne se dément pas. Finalement, ses mesures inexorables étouffent toute tentative de rébellion.

L'exécution de semblables mesures n'empêche nullement Pandolfo d'être mêlé aux négociations avec Sienne, alors en si bons termes avec les Pérousins qu'elle les assimile à ses propres citoyens. Elle tient même à élire *Conservateur de sa Liberté* ce même Pandolfo, déjà, chez lui, le chef indiscutable. Lors de sa nomination comme podestat de Spello (1389), ses partisans tiennent une telle place dans la cité que les derniers opposants en évidence passent la frontière.

L'appoint que les beccherini du menu peuple prêtent à Pandolfo n'est pas étranger au rapide succès des nobles. Aussi, quelles diatribes de la part des bourgeois raspanti, à l'adresse de ces petites gens ! Les beccherini ne se recommandent évidemment pas d'une

sélection méticuleuse, ce qui n'empêche pas les bourgeois d'avoir la même origine. Pandolfo, de son côté, a la main lourde. Il est soupçonné d'avoir inspiré quelques exécutions sommaires aux dépens d'habitants de Deruta, venus exposer leurs réclamations relatives à des troubles signalés chez eux (9 juin 1390).

Quoi qu'il en soit, son parti, assuré de l'appui du chef en toute circonstance, agit sans discrétion. Que Pandolfo figure à Pérouse dans la commission de la guerre, ou qu'il arbitre les troubles d'Assise, peu importe ; de fait, il tient la barre du gouvernement et, secondé par ses parents constamment en fonction, devient le champion de l'indépendance. Les chroniqueurs en conviennent sans ambages : « *Rien ne se faisait dans Pérouse sans l'assentiment de Pellino et de Pandolfo Baglioni.* » (*Graziani, Montemarte, etc.*) Ainsi Pandolfo s'est emparé « *de l'accident d'une querelle pour renverser la république des bourgeois, chassant la caste abhorrée des raspanti et installant une plus large démocratie avec la forme républicaine, protégée par les nobles qu'il rappelle.* » (*Ferrari*) (1). Les secousses sont encore fréquentes et la politique des Baglioni s'annihilerait dans l'isolement, si Pandolfo, à l'exemple de Sienne, des maisons de Savoie, de Montferrat, de Gonzague et d'Este, ne recherchait l'alliance du fameux duc de Milan, Jean-Galéas Visconti. C'était le potentat de la haute Italie. Son père avait pu acheter à son intention une Fille de France, aussi aisément qu'un fils du roi d'Angleterre pour sa sœur.

La situation de Pandolfo suscitait naturellement de violentes rivalités dont les fils de Francesco degli Arcipreti prirent la direction. Et tout de suite, en face du groupement qu'ils réussissent à former, s'en dresse un autre, dirigé par le chevalier Oddo Baglioni, frère de Pandolfo. Les épées ne tardent pas à prendre l'air sans que les combattants aient oublié la distinction des costumes, en dépit des interdictions à ce sujet. Le jeune Oddo choisit, pour lui-même et ses amis, une tenue verte et pourpre rappelant le vert et le rouge adoptés par son frère et les tenants de sa cause. Les Arcipreti ne trouvent rien de plus seyant que de disposer les mêmes couleurs, en sens inverse.

Bientôt, le naturel violent du chevalier Oddo dramatise le conflit par le meurtre de Giacomo de Manarozzo (5 mai 1391). Une

(1) En dépit des déclarations catégoriques des anciens historiens, Bonazzi (*Storia di Perug.*, I, p. 531) s'efforce de conclure (en raison des rivalités des partis pérousins ou de l'opposition d'une fraction des magistrats) que Pandolfo Baglioni ne fut pas en réalité tyran, c'est-à-dire seigneur de Pérouse. C'est affaire d'appréciation, contre laquelle l'évidence des faits ne s'impose pas moins. Sismondi et Ferrari, tout aussi hostiles aux Baglioni que Bonazzi lui-même, basent sur des données identiques une conclusion opposée à celle de l'écrivain pérousin.

échauffourée s'ensuit, et les Ranieri étant accourus au secours des Arcipreti, Pandolfo Baglioni, pour équilibrer les partis, masse ses gens à Colle di Landone, au vif émoi des citoyens. Cependant de notables Pérousins et quelques ambassadeurs étrangers interviennent et calment les combattants. Pandolfo, qui ne veut pas s'être dérangé pour rien, livre au sac le château de Casalina, occupé par l'abbé des Guidalotti, l'un des meneurs de l'opposition.

Or, la paix entre Sienne, Florence et Milan clôturait juste à ce moment la campagne toscano-lombarde. Les Florentins, rassurés de ce côté, concentrent leurs inquiétudes sur les agissements de Pérouse. La perspective d'un incendie, prêt à flamber dans le voisinage et qui pourrait gagner une partie de la péninsule, leur suggère quelques mesures préventives.

Dans ce but, Florence insinue aux Pérousins d'inviter le Pape à fixer chez eux sa résidence. Ne serait-il pas opportun d'enrayer les difficultés en renonçant au vicariat, pour confier à Boniface IX plein pouvoir sur le gouvernement et les finances ? Au fond, les nobles, alors au pouvoir, ne répugnaient pas à cette solution, malgré leurs constants succès contre les rebelles, car l'état de guerre grevait par trop la commune. Ils députent donc près du Pape une ambassade, dont fait partie Nicolo, fils de Lello Baglioni.

Boniface IX accepte la proposition (17 oct. 1392), espérant affirmer son autorité et pacifier par son arbitrage. Mais ses illusions ne résistent pas à un mois de séjour parmi les Pérousins. L'éclipse de l'autonomie communale pèse déjà à l'indépendance de la noblesse qui cesse de se pénétrer des nécessités politiques. Le « *fier* » Pandolfo, son chef véritable, vise à la souveraineté absolue et, en attendant, impose ses vues au Pape, qu'il a contraint de licencier le capitaine Ghinolfo Conti, régent de Justice, soupçonné de favoriser les raspanti. A ce fonctionnaire en succède bien un autre, Domenico de Viterbe, mais on le sait là « *plus par la volonté des Baglioni que par celle du Pape* ». Boniface IX, de plus en plus inquiet, quitte le palais des prieurs pour se réfugier avec sa cour dans le monastère de Saint-Pierre, qu'il compte fortifier. Ses conseils tendent, avant tout, aux mesures de clémence : pas de procès, ni au civil, ni au criminel ; ce serait aggraver l'agitation des nobles. Sur ce point, le gouvernement entre aisément dans les vues du Pontife ; mais l'amnistie générale qu'il réclame pour les contumaces et les bannis est moins bien accueillie. Les gentilshommes ont encore trop présent le désordre de leur propre rentrée pour ne pas soulever quelques objections. Une commission, comprenant Nicolo Baglioni, est élue pour les exposer à Boniface, et lui démontrer le danger d'une mesure générale : la prudence n'impose-t-elle pas certaines restrictions ? Mais le Pape a pris des engagements et se voit obligé de déclarer que tout marchandage

dans l'amnistie entraînera son départ. Aussitôt le Conseil insiste pour écarter pareille éventualité (9 avril 1393). Carte blanche est donnée au Saint-Père, s'il accepte toutefois l'arbitrage de Florence. Boniface IX s'empresse de choisir les deux délégués florentins qui, naturellement, adoptent ses conclusions. Après divers colloques à Gubbio, à l'abbaye de Valdiponte, enfin à Bettona, tout est réglé entre les messagers pontificaux et les meneurs des rebelles. Au fond, les deux partis avaient préféré l'arbitrage florentin, ne laissant au Pape que la direction officielle des pourparlers.

Bref, 2.000 bannis environs se présentent aux portes de Pérouse qui leur sont ouvertes (1er juillet). A leur tête s'avance Biordo Michelotti (1), qui, par une coïncidence curieuse, se trouve apparenté à Pandolfo Baglioni, marié à une Michelotti.

Ex-condottiere des bandes de Visconti, Biordo est, comme Pérousin, chef du parti bourgeois, mais concilie parfaitement cette situation avec l'exercice du principat dans quelques villes voisines. Autour de lui se sont groupés les raspanti chassés de Pérouse, et c'est du château de Deruta, où il s'était enfermé, que ce chef de faction vient de transmettre au Pape les conditions de ses clients.

Dès leur entrée en ville, les amnistiés sont allés rendre hommage à Boniface IX, ce qui s'explique de reste. Il est décidé que l'élection des prieurs fractionnera le pouvoir en deux parties égales de cinq nobles et de cinq raspanti. Mais cette première tentative de conciliation ne peut même pas donner le change sur les inimitiés en présence : trop d'anciens conflits entretiennent les ferments de division. Les raspanti ne voient dans l'indulgence qui leur est témoignée qu'un moyen de ressaisir l'autorité ; les nobles, débar-

(1) Mlle Luigia Fabretti, dans son roman *Cuori di ferro*, pp. 71-174, exalte les mérites de Biordo Michelotti, illustre du reste, comme condottiere, ce qui n'empêche pas la dose de fiction émanant du texte de désarmer toute rectification historique. Toutefois j'ai été frappé de ce fait qu'à Pérouse, le rideau du principal théâtre reproduit, en peinture épisodique d'une assez bonne facture, le triomphe de ce même Biordo Michelotti (en juillet 1393). Il faudrait pourtant s'entendre. Si, comme le laisse supposer Mlle Luigia Fabretti, Pérouse jouissait d une ère de félicité avant l'exil des raspanti, il serait équitable d'indiquer pourquoi ces mêmes bourgeois et en particulier leurs chefs, les Michelotti, furent exilés en 1384. Ils avaient voulu remettre Pérouse au pape Clément VII d'Avignon non reconnu en Italie ; projet défendable en somme, mais éclairant singulièrement les idées d'indépendance des Michelotti en opposition avec celles de Pandolfo Baglioni. Se soumettre en sous main au Pontife d'Avignon, puis, en dernier lieu, profiter d'une amnistie imposée par Boniface IX : tels sont les deux points à l'actif des Michelotti. Le « triomphe » de Biordo (1393) ne suppose donc, ni un véritable effort, ni un trait de génie de la part du condottiere rapatrié, et il me semble que les Pérousins du XIXe siècle ont, cette fois, teinté leurs souvenirs patriotiques d'un peu trop d'illogisme.

rassés d'eux depuis neuf ans, n'ont pas oublié la cause de leur exil.

Il paraît inadmissible à ces gentilshommes de se soumettre aux exigences de ceux qu'ils ont battus, puis rapatriés par persuasion. C'est évidemment, de leur part, négliger les précédents dont ils avaient bénéficié eux-mêmes ; mais leur ressentiment s'explique, car le pouvoir ne leur était pas échu par le hasard d'un revirement. Après dix-huit années, le souvenir de la proclamation de l'indépendance survivait encore, non moins que le scandale de la négociation tentée pour la compromettre. Des annales officielles s'échappait le cri de la fureur populaire contre le « *nom abhorré* » des Michelotti dont les maisons avaient été rasées et les complices traqués... C'est pourquoi cette même famille se heurte à l'insurmontable répugnance du parti adverse. L'influence dont elle dispose, et que renforcent les appétits d'une faction aux abois, devient un brandon de discorde en face de Pandolfo Baglioni et de son cousin Pellino, qui dominent la situation. Le premier ne se gênera pas pour contrecarrer les anciens rebelles coutumiers des mêmes procédés. Avec Oddo son père, Pandolfo paya naguère de sa personne et de ses biens pour défendre la cause communale desservie par les Michelotti ; il s'en tient là, et son attitude nuit certainement à l'exercice de la légitime autorité pontificale. Pourtant, Boniface IX tempère assez son mécontentement, puisqu'il est soupçonné d'entente avec les Baglioni contre la faction bourgeoise.

La crise bat son plein et l'inquiétude des raspanti les incite à prendre les armes. Sans qu'on puisse établir de quel côté le branle est donné, le résultat ne diffère pas : c'est le désordre effarant. Chacun crie : « *Vive l'Eglise !* » et ajoute, suivant son parti : « *Mort aux raspanti !* » ou : « *Mort aux Baglioni !* » en se réclamant de Boniface IX, qui ne sait auquel entendre. Les vociférations ne lui permettent plus la moindre confiance dans la portée de son arbitrage.

Pour comble de malheur, une mission récemment confiée par le Pontife à Biordo Michelotti tient, éloigné dans les Marches, le seul chef capable d'en imposer aux bourgeois.

Une rixe éclate entre guelfe et gibelin ; ce dernier, soldat de Pandolfo, l'autre, émigré récemment rentré et qui est tué sur place. Poursuivi par la justice du podestat, le meurtrier en appelle à Pandolfo, qui s'interpose. C'était un abus de pouvoir, mais il entraînait des risques, et Bonazzi va un peu loin, dans la circonstance, en qualifiant Pandolfo de *Satan Pérousin*.

La fureur des raspanti ne connaît plus de bornes. Sur ces entrefaites, Pandolfo revenait du palais de justice entouré d'une vingtaine de familiers quand, tout à coup, une bande de forcenés

l'assaillent et le percent de coups. La plupart de ses compagnons sont traités de même (30 juillet). Les assassins s'acharnent sur l'un des frères de Pandolfo, sans oublier Nicolo Baglioni, ni le fils de celui-ci ; en plein palais des prieurs, ils courent massacrer Pellino Baglioni, « *le plus savant homme de Pérouse* » (*Rerum Ital.*), dont les conseils avaient révélé la modération et le jugement. Au total, cinq Baglioni, quatre-vingts gentilshommes, plus de cent plébéiens de leur parti, ont succombé ; la plupart des nobles sont exilés « *après cette boucherie* » (*Sismondi*).

Epouvanté, le Pape s'enfuit, cette nuit même (du 30 au 31 juillet), à Assise, en proie aux plus sombres réflexions. Quels terribles fruits avait portés son projet d'apaisement ! De son côté, Biordo Michelotti opère, dès le 3 août, son entrée dans la place déblayée ; 500 cavaliers le suivent. La réception faite au chef de faction salue en lui le pivot des agissements raspanti. Dans ces rues où il étale son facile triomphe, applaudi par ceux qui le lui ont préparé, que Biordo ne marchande pas ses félicitations aux assassins de Pandolfo Baglioni ! Ce sang va être lourd à porter pour certains. Tel qui, aujourd'hui, acclame le maître, sera bientôt traîné pantelant à la queue d'un cheval et ensanglantera le même parcours ; c'est que Malatesta, le fils de Pandolfo, n'aura pas oublié.

Le premier soin des prieurs et des camerlingues, aux ordres de Michelotti, est de lever les punitions encourues par ses amis. Comme toujours, la servilité devance la servitude. « *Pérouse retourna de cette manière au parti guelfe et à l'alliance des Florentins, mais elle y retourna affaiblie, menacée de nouveaux troubles et incapable de donner du secours à ses alliés.* » (*Sismondi.*) Le nouveau pouvoir débute par des désordres sans nom et les raspanti s'empressent de saccager, puis d'incendier le palais de Petrignano, qu'Oddo Baglioni possède sur le territoire d'Assise. Cependant la noblesse ne saurait se courber sous le joug « bourgeois » sans se débattre désespérément. En tête des gentilshommes se retrouvent les Baglioni, dont l'influence se maintient dans le quartier Saint-Pierre ; Oddo est de ceux qui conduisent le mouvement, comme au temps de la lutte pour l'indépendance. Mais la fortune trahit l'effort de la réaction. Alors, les mêmes bourgeois naguère déclarés traîtres à la liberté, aujourd'hui juges et toujours valets, s'en donnent à cœur joie contre la noblesse rebelle.

Biordo Michelotti est à son affaire. Qu'on ne lui suppose pas une politique contraire à celle de Pandolfo Baglioni au sujet de la souveraineté pontificale : Biordo ne s'incline que pour être appuyé de Boniface IX, dans la réduction de telle ou telle bourgade échappée à sa propre juridiction. Son gouvernement interdit aux gentilshommes bannis tout recours à Rome ou à Florence ; ce qui ne manque pas de piquant de la part de ces raspanti si em-

pressés à quêter les mêmes appuis. La confiscation des biens s'opère sur une large échelle et, suprême ironie, le fief de Renabianca, naguère concédé et reconcédé à Oddo Baglioni en témoignage d'éternelle gratitude populaire, constituera une part du butin de Michelotti (17 juin 1394). Dès septembre de l'année précédente, les nouveaux magistrats avaient séquestré la future récolte des vignes de Pandolfo l assassiné... Il ne leur restait qu'à condamner sa mémoire, ce à quoi ils pourvurent en ordonnant, par surcroît, la démolition des palais Baglioni, dont les matériaux sont utilisés pour réparer les routes. Ce fut le complément des mesures prises contre les nobles que le séquestre privait d'une bonne partie de leurs biens (1) (30 juillet 1393).

Vingt-trois années s'écouleront (du 30 juillet 1393 au 16 juillet 1416) entre la date de l'exil et celle de la rentrée victorieuse des nobles dans Pérouse. Les Baglioni emploient cette période à guerroyer ou à figurer dans la vie politique des cités voisines. Pendant ce temps, les raspanti s'empressent de réparer les dommages subis par leurs amis : ceux que le gouvernement noble avait frappés d'amendes pour désobéissance aux décrets d'exil, ou à titre de rançon comme prisonniers de guerre, sont dédommagés. S'étonnera-t-on que de tels procédés aient instruit ceux qui en payaient les dépens ? Les doléances ne sont pas de ce temps ; il s'agit d'être les plus forts pour la revanche, les spoliés n'auront pas d'autre but. Quand les Baglioni seront les maîtres, ils feront ployer leurs ennemis sous la loi du talion. Qu'est-il resté aux défenseurs de la liberté des vivats enthousiastes et des congratulations officielles ? La plèbe applaudit toujours au succès ; elle n'est fidèle qu'à sa haine contre l'infortune. Un jour, l'épée des Baglioni brisera toute résistance. Qu'ils s'inquiètent peu, alors, des diatribes intéressées à dénoncer leurs torts en dissimulant les motifs qui les expliquent ! Ils sont ambitieux et violents, c'est certain ; toute

(1) Parmi les *Baglioni*, les décrets d'exil et de confiscation atteignirent *Pandolfo*, assassiné au préalable, ce qui permettait de condamner plus aisément sa mémoire ; de même, pour son cousin *Pellino*, fils de *Cuccho Baglioni*. *Nicolo*, fils de *Lello*, est également massacré avant la saisie de ses biens. Les décrets d'exil et les confiscations visent : *Oddo Baglioni* et *Giovanni* son fils ; les fils légitimes et bâtards de *Pandolfo* ; *Giacomo* et *Luca* « *Prioris* » (fils du Prieur *Carluccio*) ; *Filippo*, fils de *Giacomo*, *Maffutio* et *Antonio* dit *le Rouge*, fils de *Bocconcio* ; *Becello* de *Becello*, *Ferrero* de *Nello* « *Prieur Boncij* » ; *Gaspare* de *Nicolo*. Sont exilés seulement avec faculté de résider à quarante milles au moins de Pérouse : *Giovanni*, *Guido* et *Pietro*, tous les trois fils d'*Andreuccio* ; *Nicolo* d'*Antonio*, *Francesco* de *Teo* ; *Angelo* de *Francesco*, *Baglionguido* de *Ciallo*, *Nicolo* de *Galeotto*. De nombreux degli Oddi subissent les mêmes mesures. Diverses commutations ou diminutions de peines sont décrétées le 30 août 1394.

soumission leur semble intolérable. Mais leurs adversaires n'usent point de procédés différents, et la haine spéciale de ces derniers contre Pandolfo Baglioni n'eut d'autre origine que les défaites qu'il leur a infligées par ordre de son gouvernement. Ces mêmes rebelles dont il supporta ensuite la rentrée n'ont eu rien de plus pressé que de dépasser, en massacres et en lois d'ostracisme, les pires agissements des gouvernements de faction. Comment s'attendre à quelque modération de la part de ceux qui transforment en « *très prudent et très fidèle citoyen* » tel des Michelotti dont la famille fut décrétée de haute trahison ? Les textes officiels, rédigés par des gens qui firent si bon marché de l'indépendance, deviennent caractéristiques quand ils succèdent, dans les annales décemvirales, aux témoignages d'admiration pour les sacrifices consentis à cette même liberté par les Baglioni, accusés aujourd'hui de constante rébellion. En somme, les Pérousins gagnèrent peu au change : « *Depuis qu'en 1393, les plébéiens et les guelfes, rentrés à Pérouse, s'étaient emparés de l'autorité, qu'ils avaient massacré Pandolfo Baglione et forcé leurs ennemis à la fuite, cette république, tour à tour en proie à des guerres civiles et étrangères, n'avait pas joui d'un instant de repos.* » (*Sismondi.*)

CHAPITRE II

Assassinat de Biordo Michelotti. Rentrée des nobles à Pérouse, après la bataille de Sant'Egidio gagnée par Braccio Fortebraccio qui est proclamé seigneur de la ville. Ses succès militaires ; sa mort à Aquila. Malatesta I[er] Baglioni devient prépondérant dans Pérouse ; ses funérailles. L'évêque Giovanni-Andrea Baglioni. Braccio I[er] Baglioni ; sa haute situation militaire, sa faute et sa pénitence. Affaire de l'anneau de la Sainte Vierge. Revendications de Carlo Fortebraccio. Braccio Baglioni, protecteur des lettres et des arts ; son palais à Pérouse (1).

Biordo Michelotti, devenu seigneur de Pérouse, comptait jouir de son succès tout préparé. Ayant réussi à chasser ceux qui, en dépit d'une répugnance démonstrative, ne l'avaient pas moins amnistié, il pouvait se considérer comme en bonne posture ; désormais les propositions d'arbitrage pontifical lui paraîtront négligeables. Biordo, en un mot, aurait envisagé l'avenir avec quiétude, si les gentilshommes volés et bannis n'avaient poussé l'outrecuidance jusqu'à prétendre reconquérir leurs droits et châtier les fauteurs de leurs maux. C'était le point noir. Les Michelotti scrutaient les frontières d'un regard inquiet, car ils savaient que, dans l'exil, la force et la cohésion des nobles croissaient sans cesse. L'appui plus ou moins déguisé du Pape leur était acquis, et les divisions intestines du parti raspanti servaient leur cause. Finalement, Biordo, qui n'était pas le premier venu, admi-

(1) Compléter les principales références concernant le chapitre I[er] (pp. 19, 20) par les indications suivantes : Sources imprimées :
Baldo de Ubaldis : *Comment. in VI cod.*
— Lorenzo Spirito : *L'Altro Marte.*
— Ant. Campano : *Vita di Braccio Fortebraccio de Montone.* — Michele Ferno : *Vita di Campano.* — Vasari : *Ragionamenti.* — C. Crispolti : *Perugia augusta.* — G. B. Vermiglioli : *Poesie inedite di Pacifico Massimi Ascolano.* — Rio : *L'Art chrétien.* — J. Addington-Symonds : *Renaissance in Italy.* — E. Müntz : *Raphaël.*
Les principales sources manuscrites sont indiquées p. 20. Ajouter ou compléter avec les ind. suiv. :
Pérouse. Bibl. Comm. : *Annal. Decemv.*
Rome : Archiv. Vatic. *Miscellanea* : *Absolutio Ballionum Perusin.* Pie II, t. XXXVIII, p. 99.
— Florence : *Carteg. Univers. della Repub. Fiorent.*

nistrait Pérouse depuis cinq années, quand le poignard d'un Guidalotti l'abat sur place (1398). Sous ce coup, la faction au pouvoir chancelle ; mais elle n'en repousse pas moins toute amnistie à l'égard des nobles. Plutôt que de s'entendre avec eux, elle sacrifie l'indépendance, en proclamant seigneur de la ville Jean-Galéas Visconti, duc de Milan (20 janvier 1400). A ce prix, les raspanti conservent l'autorité, ce qui est, pour eux, le principal. Mais leur décision mécontente fort Boniface IX, qui, s'alliant avec Florence, jalouse de Visconti, ne marchande pas son appui aux bannis pérousins. La guerre est imminente quand survient le décès de Jean-Galéas (1402) ; la duchesse de Milan, Catherine Visconti, s'empresse de faire la paix avec le Pape, auquel elle restitue Pérouse et d'autres cités importantes (paix de Todi, 1403). Les raspanti acceptent forcément ces conditions. Pourtant, à toute proposition d'amnistie en faveur des nobles, ils s'obstinent dans une fin de non-recevoir et exigent, entre Pérouse et ses gentilshommes, une distance de vingt-cinq milles. Eh bien, les nobles vont passer outre, l'épée à la main. L'art militaire prenait alors dans la Péninsule un remarquable essor ; en maintes rencontres se signalent les capitaines italiens dont les progrès éclipseront toute rivalité étrangère. Braccio Fortebraccio de Montone, de la maison des Fortebracci, et l'un des gentilshommes bannis de Pérouse, s'est révélé chef de marque. L'histoire le rangera parmi les plus illustres généraux de son pays et même de son temps. « *Attaché au parti des nobles et des Baglioni, il avait été fait prisonnier peu après la dernière révolution* » (*Sismondi*), mais s'était tiré d'affaire. Près de lui, le fils aîné de Pandolfo Baglioni, Malatesta (citations de 1390 à 1437), voué dès son jeune âge au métier des armes, s'y exerçait d'autant mieux qu'il faisait en exil ce rude apprentissage. Son seul courage devait lui ouvrir les portes de Pérouse ; Malatesta ne l'oubliait pas plus que l'assassinat de son père. Bientôt remarqué par son chef, le jeune Baglioni saura se perfectionner au point d'acquérir une véritable renommée, en devenant « *l'un des premiers et des plus illustres capitaines de Fortebraccio* ». En son nom, il s'empare de diverses places à la tête des bannis et se signale surtout à l attaque de Corciano, que défendaient vigoureusement les raspanti pérousins. Naturellement, l'objectif principal de Fortebraccio et des gentilshommes qui l'entourent est Pérouse. De leur côté, les bourgeois inquiets, mais entêtés dans leurs rancunes intéressées, s'en tiennent à leur refrain : « *Mieux vaut le joug étranger que la paix avec la noblesse.* » L'ostracisme se double de l'appel à la servitude. Cette fois, le choix des bourgeois se porte sur Ladislas, roi de Naples, qui, répondant à leurs avances, devient seigneur de la capitale ombrienne (1408). Il paraît même que Grégoire XII, désireux d'un renfort contre le Pape son rival, donna à Ladislas l'in-

vestiture de Pérouse ainsi que d'importantes fractions du domaine ecclésiastique, moyennant 25.000 florins de redevance annuelle. Naguère, Fortebraccio, condottiere de ce même roi de Naples, lui avait conquis Fano, Ancône et Cagli, quand le recteur pontifical réussit à le détacher de cette cause. Mais aujourd'hui, Fortebraccio, libre d'engagements, tâte le terrain du côté de sa patrie (1411), au vif ennui des Raspanti. Ces derniers ont remis la défense de Pérouse au condottiere Tartaglia. mais sans perdre leurs appréhensions ; aussi, supplient-ils Ladislas de les secourir. Cet appel est entendu, et le comte de Carrare amenait 500 chevaux de leur côté, quand il est battu par Fortebraccio. Celui-ci, néanmoins, juge inopportun de tenter une opération immédiate ; il s'éloigne. Les raspanti respirent bruyamment. Hélas ! le sort accable leurs suzerains du Sud comme ceux du Nord : Ladislas meurt le 6 août 1414.

Fortebraccio a maintenant la voie libre. Ayant jugé profitable à sa gloire, et surtout à son intérêt, de soumettre d'abord Bologne au Saint-Siège, il se dispose enfin à foncer sur Pérouse avant que ses adversaires aient eu le loisir de se réclamer d'une nouvelle vassalité.

Au début de 1416, le général commande à une armée solidement encadrée de nobles ; de leur côté, les Pérousins ont l'âme assez trempée pour résister à l'assiégeant, quel qu'il soit. Leurs magistrats font appel à Carlo Malatesta, seigneur de Rimini. Ses troupes s'ébranlent donc pour faire leur jonction avec celles de Pérouse qui obéissent à deux Michelotti : Guido et Ceccolino, auxquels est adjoint Angelo della Pergola. Entre les raspanti cramponnés au pouvoir et leurs victimes exaspérées, le choc sera d'importance.

Fortebraccio établit son monde entre Colle et Ponte San-Giovanni ; il a soin de choisir, parmi les gentilshommes bannis, les capitaines renommés, et leur confie le commandement de ses escadrons. Rien n'est négligé pour exalter leur courage, car l'ennemi est supérieur en nombre. En pareil cas, les anciens historiens ne manquent pas d'attribuer des harangues aux principaux personnages ; aussi, sommes-nous renseignés sur la pseudo-rhétorique de Fortebraccio. C'est au fils de Pandolfo Baglioni qu'elle s'adresse d'abord : « *Animez vos soldats, Malatesta ! pour qu'ils se ruent sur l'ennemi et soient les premiers à la victoire. Conduisez-les au plus fort de la mêlée, vous souvenant de Pandolfo votre père dont le cadavre fut traîné par les places..... Courage donc ! et votre postérité la plus reculée célébrera votre valeur qui lui aura rendu la jouissance du palais de ses ancêtres.* » De telles exhortations sont superflues ; celui qu'elles visent prouvera combien le châtiment des assassins de sa famille lui tient à cœur. Il sera plus malaisé d'en

finir avec ces Baglioni sur un champ de bataille, qu'à l'aide du poignard des spadassins.

Au début de l'action, le corps de troupes commandé par Fortebraccio en personne est contraint de plier. Alors, Malatesta Baglioni, auquel incombait de se porter sur le point le plus menacé, se précipite avec une telle violence qu'il pénètre comme un coin dans la masse ennemie et y fait une trouée sanglante. Les survivants fléchissent et se dispersent, laissant 70 chevaux aux mains de Malatesta. Telle fut l'une des phases décisives de cette bataille que Fortebraccio transforma en victoire, dite de Sant'Egidio, et qu'il disputa sept heures durant sous l'ardeur du soleil (15 juillet 1416). Une quantité de morts et de blessés jonchent le sol ; les deux Michelotti, ainsi que Carlo Malatesta et son fils, sont au nombre des 700 capitaines ou hommes d'armes faits prisonniers ; 3.000 cavaliers partagent leur infortune.

Abasourdi par un pareil désastre, le gouvernement raspanti, au souvenir de ses excès, supplie le vainqueur d'empêcher les représailles. Habitué à proclamer les seigneurs de Pérouse, il est prêt à reconnaître comme tel Fortebraccio, qui tient à ne rien décider sans l'assentiment de Malatesta Baglioni et des principaux de son armée. Tous l'acclament, et le nouveau seigneur fait à leur tête son entrée solennelle dans Pérouse (19 juillet). Il jette au feu les sentences criminelles émanant des raspanti (28 juillet) et, peu après, disparaissent des annales les noms des gentilshommes inscrits comme rebelles, ainsi que les élucubrations des autorités dépossédées. L'amnistie pleine et entière de tous les bannis et condamnés politiques, réhabilités en bloc, et la restitution de leurs biens séquestrés, complètent ces mesures.

C'est la réplique aux procédés des raspanti envers leurs propres partisans. Mais les nobles venaient de culbuter la faction adverse de haute lutte, et non en bénéficiant d'une concession. Fortebraccio récompensait ses compagnons d'armes, et, en favorisant les gentilshommes, se créait un puissant parti. En habile homme, il ménageait les susceptibilités républicaines pour atténuer les complications. C'est ainsi que survivaient les apparences des anciennes institutions ; plus tard, les Baglioni feront de même.

En face des collèges d'art, le lieutenant de Fortebraccio, secondé par un groupe de fidèles, concentre la réelle autorité. Prieurs et camerlingues sont annihilés de fait. Ces fonctions redeviennent naturellement accessibles à la noblesse, aussi bien qu'à l'élément populaire dont Fortebraccio ne suit pas en cela les errements d'ostracisme. De fait, la considération attachée aux magistratures communales survivant à leur pouvoir, attire les grands noms pérousins qui se sont de nouveau rangés dans les collèges d'art. La part faite

aux Baglioni (1) est d'autant plus large que Malatesta vient d'épouser la nièce du vainqueur : Giacoma Fortebracci, fille de Giovanni comte de Montone, propre frère du grand condottiere.

Pérouse, lasse des compétitions et des luttes, accepte tout d'un chef jaloux de son absolu pouvoir sur elle, et Fortebraccio, nullement embarrassé par l'engagement qu'il a pris de maintenir les statuts communaux, en ordonne la suppression huit jours après. Qu'un Lodovico Michelotti, soutenu par quelques mécontents, ne s'avise pas de faire du tapage ; ces façons ne se payent plus de la même monnaie qu'en 1393. Toute la famille Michelotti aussitôt bannie, ainsi que ses complices, peut s'en convaincre à ses dépens. Fortebraccio, en souvenir des exactions usitées par ce parti, se décide à des représailles et va jusqu'à décréter le séquestre sur les biens des femmes des bannis (1418). Ces mesures passent sans difficulté, tant l'agitation des Pérousins est dominée, cette fois, par un rayonnement victorieux. La cité va jouir d'une influence et d'une grandeur jusque-là inconnues, et désormais irréalisables à son profit. Aussi les impressions des citoyens, pendant les campagnes de leur prince, se reflètent-elles dans les vieilles chroniques où s'exalte leur fierté. Pérouse est transformée en capitale d'un royaume naissant ; elle reçoit les délégations humiliées des villes conquises. Certains confesseront que la gloire palliait la perte de la liberté. Et de quelle liberté ?

Cependant, les qualités militaires de Malatesta Baglioni s'affirment dans les combats. Trois ans après son entrée dans Pérouse, Fortebraccio, piqué de voir Montefeltre quelque peu favorisé par Martin V, lance contre Assise de forts contingents à pied et à cheval. Nicolo Piccinino et Malatesta Baglioni les commandent ; ils s'emparent de la place dans un bel élan, ce qui inspire Lorenzo Spirito, auteur du poème « *L'autre Mars* » :

...el poderoso Malatesta
Che fu nell'arme un altro paladino
...etc ..
Co le suoi gente venne inverso Asese

Con furia, con roina e con tempesta
E senza tema di l'altruy difese
Intrato per la porta a Santa Chiara
La città tucta discorrendo prese
(*L'altro Marte*, capit XXII).

...le puissant Malatesta
qui, dans les armes, fut un autre paladin... *etc*...
Avec ses troupes, il vint contre Assise

Déchaînant furie, ruine et tempête
Et narguant les défenseurs,
Il pénètre par la porte Sainte-Claire,
S'emparant au galop de toute la ville.

(1) Parmi les prieurs élus pour les bimestres qui suivent l'entrée au pouvoir de Fortebraccio figurent, comme *Baglioni* : *Pietro* fils de *Percivalle* ; *Filippo* de *Giacomo* ; *Domenico* d'*Angelo* ; *Filippo* de *Putio* ; *Mariotto* de *Nicolo* ; *Nello* de *Pandolfo*, *Lello* de *Nicolo* (*de Lello*), etc.

Le poète compare aux ravages de l'incendie les efforts de l'aîné des Baglioni contre le château qui cède aux coups de son artillerie. Malatesta plante aussitôt sur la ville conquise l'enseigne de Fortebraccio, au *mouton noir en champ d'or ;* elle y flottera jusqu'à la mort de ce prince. Vainement, Guidantonio de Montefeltre réussit par surprise à reprendre Assise si prestement enlevée : il en est aussitôt chassé par les troupes de Fortebraccio, lequel se montre inexorable et remet la place sous le gouvernement de Baglione — dit de Fortera — Baglioni (octobre 1419).

C'est lors de cette seconde affaire d'Assise qu'un certain Gragnuola, Pérousin jadis signalé comme l'un des assassins de Pandolfo Baglioni, tombe aux mains de Malatesta. Le fils de la victime estime qu'un exemple est nécessaire pour en imposer aux complices du misérable, et il s'y décide sans pitié. Ayant reconnu Gragnuola, en passant à Ponte San Giovanni, Malatesta le fait attacher à la queue d'un cheval que son cavalier lance à vive allure dans Pérouse. Le supplicié est traîné depuis « les Deux-Portes » près Saint-Pierre jusqu'en haut de la grand'place, avec retour par le même chemin. Mais il ne résiste pas à une pareille épreuve : quand sa dépouille repasse devant l'église Saint-Dominique, la tête est déjà arrachée du tronc qui continue à marquer le sol d'une traînée sanglante : « *Spectacle vraiment horrible et effrayant,* conclut Pellini, *mais fort instructif pour quiconque, dans les discordes civiles, commet des crimes inconsidérés contre de plus puissants que lui !* »

Les succès de Fortebraccio continuent leur rapide série : Monte-Leone, Piegaro, Montegabbione, qui tenaient pour les Michelotti, tombent en son pouvoir avec bien d'autres villes ou forteresses. Cela permet à Malatesta, signalé au premier rang, d'acquérir l'expérience et la réputation d'un *guerrier célèbre* et de mériter, plus tard, le bâton de capitaine-général de Pérouse (*Crispolti*). C'est à sa vigilante fidélité que Fortebraccio, occupé à défendre Spolète, échappe à la conjuration de Tartaglia prête à lui soustraire Orviéto.

Maître de l'Ombrie, Fortebraccio conçoit la royauté de l'Italie entière, et son rêve sera près de se réaliser. Il prend Rome et l'occupe momentanément. Le Pape, dépouillé d'une partie de son patrimoine et que le condottiere prétend réduire « *à dire la messe pour une baïoque* », ne peut que lui concéder, moyennant un cens annuel, le vicariat de la plupart des cités dont il s'est emparé. Par le fait, le traité publié à Pérouse (le 28 mars 1420) créait un État dans l'État, tout en évitant de reconnaître la souveraineté de Fortebraccio sur Pérouse. Il avait donc été inutile aux ambassadeurs de cette ville, députés pour féliciter le nouveau Pontife Martin V,

d'insister sur ce dernier point comme le prescrivaient leurs instructions.

Le Pape, édifié néanmoins sur la force du conquérant, écoute attentivement les propositions de Florence, offrant son arbitrage entre le Saint-Siège et le condottiere. Fortebraccio, après un échec infligé par Sforza, vient justement de remporter, à Viterbe, un succès éclatant ; ce n'est pas le moment de tergiverser. Le vainqueur se rend à Florence, fier d'y déployer un faste inouï. Il s'arrange avec le Pontife, et, en son nom, reprend Bologne. Puis, à la tête des troupes de la reine Jeanne de Naples et du roi d'Aragon, il bat, à Borgo Santa Maria, Sforza soldé par Louis d'Anjou ; ce qui vaut à l'heureux condottiere le titre de prince de Capoue. Les faveurs que lui prodigue la fortune se multiplient jusque dans sa vie privée : Nicole Varano, que Fortebraccio épousa en novembre 1420, lui donne un premier fils dix mois après (1421). Ensuite, Città di Castello, en dépit des résistances, reconnaît l'autorité du prince de Pérouse qui lui envoie, comme podestat, Nello Baglioni (1422), frère de Malatesta ; déjà l'on avait remarqué la présence de Nello en tête de l'escorte mandée pompeusement à Camerino, au-devant de Nicole. Si la main de fer du grand capitaine avait étouffé dans Pérouse l'autorité des prieurs, c'était forcément au bénéfice des podestats qui gouvernaient les cités conquises au nom de Fortebraccio. Aussi le choix de celui-ci se fixait-il sur les personnages dont les capacités et le loyalisme lui présentaient le plus de garanties : c'est ainsi qu'il unissait dans sa cause de nombreux Baglioni et degli Oddi.

Pérouse, voyant son seigneur victorieux des factions et des ennemis, en paix avec le Pape et avec ses rivaux, ne pouvait contenir son allégresse Qu'elle se hâte dans ses démonstrations, car l'étoile de Fortebraccio pâlit déjà ; elle va disparaître. Ébloui par les faveurs du sort, le redoutable condottiere est pris de vertige. Incapable de refréner son ambition, il se lance dans la campagne de Naples au cours de laquelle il succombe au siège d'Aquila (1424), tué, dit-on, par un raspanti pérousin. Les chefs réputés qui l'entouraient : Gattamelata, Baglioni, Piccinino, ne peuvent atténuer l'immédiate conséquence de la catastrophe ; c'est la déroute irrémédiable de leur armée. Parmi les prisonniers qu'il laisse à l'ennemi figure Malatesta, blessé, et qui bientôt sera convoqué à Rome. Martin V, en effet, escompte son influence dans les affaires pérousines. Empressé de réclamer l'élargissement d'un tel prisonnier, le Pape pourra le faire entrer dans ses vues, car, « *avec un sens aigu de la politique* » (*Ansidei*), Malatesta envisage nettement la situation. Il peut estimer que les intérêts de sa patrie se confondent avec ceux de son parti.

La mort de Fortebraccio décapitait le gouvernement des Pérou-

sins, que l'expérience rendait sceptiques sur les garanties données à leur indépendance par le régime démocratique. Qu'on acceptât ou non la suzeraineté pontificale, un fait restait constant : faute de prince, Pérouse subissait telle ou telle vassalité. Ce prince, récemment tombé dans la bataille, était de ceux qu'en aucun temps un peuple ne remplace à volonté. Ainsi s'imposait l'autorité du Pontife cantonné dans ses protestations contre l'autonomie : lui seul, pourrait calmer les dissensions et maintenir l'ordre. Cette façon d'envisager les choses convenait à Malatesta, auquel elle profitait. Les nobles n'y trouvaient pas moins leur compte : voyant les fonctions publiques ouvertes à leur activité et l'accroissement de leur influence, ils n'avaient à se prévaloir d'aucune autre solution. Personne, du reste, ne pouvait sérieusement tenter des velléités d'opposition, tant les campagnes de Fortebraccio avaient épuisé tout ressort. Le désarroi causé par la mort du maître contraignait à la paix.

Aussi fut-il loisible à Malatesta d'obtenir, non seulement sa liberté, mais l'assurance d'honneurs importants de la part du Pape, s'il disposait Pérouse à rentrer dans l'obéissance. Après avoir élaboré avec Martin V la convention dont il était l'instigateur principal, le chef des Baglioni gagne Pérouse (18 juin), où le grand conseil écoute, avec une faveur marquée, l'exposé de sa mission et son résultat. Malatesta donne lui-même lecture des lettres dont il est porteur.

Ainsi, les conséquences immédiates de la mort de Fortebraccio n'avaient troublé que superficiellement la vie des citoyens. Quand le fils naturel du défunt, Oddo, était accouru en hâte des Abruzzes pour se faire reconnaître par les autorités et une fraction de la noblesse, l'inexpérience de son âge ne lui avait permis aucun pouvoir effectif. Une commission de dix conseillers patriciens — parmi lesquels figurait Baglione de Fortera des Baglioni — nommée pour le soutenir, formait une oligarchie sans consistance. Elle n'était pas viable en dehors de l'entente avec le Pape, qui justement arrêtait ses plans avec Malatesta Baglioni. La tentative d'Oddo Fortebraccio s'évanouit donc à l'approche des troupes pontificales. Chacun promit obéissance, alors que villes et fiefs, naguère au pouvoir du grand condottiere, rivalisaient dans leur soumission. Malatesta l'avait aisément prévu. Dès lors, une ambassade pérousine, mandée à Rome, n'eut qu'à présenter au Pape les hommages de la cité et à plaider sa cause. Pérouse, avisée de la pacification dont elle bénéficie (22 juillet), témoigne par sa joie combien elle y découvre d'avantages ; son conseil ratifie aussitôt les conditions approuvées par tous. Si la souveraineté pontificale était reconnue, la commune voyait sauvegarder ses droits, et c'était une compensation dont Fortebraccio n'avait eu cure. Seulement, Martin V, prévoyant

que cette paix pourrait n'avoir de perpétuel que l'étiquette, envoyait à Pérouse un commissaire, puis un légat. Il appelait en outre près de lui et chapitrait Malatesta et trois des principaux Pérousins, dont il estimait l'approbation nécessaire aux conventions nouvelles.

Elles auraient pu constituer autre chose qu'un palliatif provisoire contre l'anarchie, et une ère de paix en serait peut-être résultée, si les dissensions n'avaient repris leur cours agité. La basse violence des raspanti avait creusé un tel abîme entre ce parti et celui des nobles, actuellement en fonctions, que les représailles ne pouvaient être étouffées. Exils perpétuels et confiscations reviennent à l'ordre du jour, au point que Martin V tente de s'interposer. Le Pape veut que la distance imposée aux bannis soit réduite et que les séquestres soient atténués, ou même levés, en cas de soumission. Dès lors, les rapports se tendent derechef entre la cour pontificale et le gouvernement pérousin.

Certes, l'attitude des rebelles ne disposait guère à l'indulgence, tant ils abusaient des incursions contre leur patrie. En dernier lieu, leur attaque contre Assise, l'arrivée d'une de leurs bandes que Lodovico Michelotti amenait du royaume de Naples, justifiaient les négociations des magistrats avec le Pape et quelques cités voisines, afin d'obtenir de leur part refus de séjour et de secours à l'ennemi. En somme, Pérouse, malgré les déboires causés par les condottieri étrangers pris à sa solde, prétendait attendre de pied ferme toute agression.

Cette époque, encore si troublée, permettait au frère Bernardin de Sienne d'obtenir, par le feu de sa parole et la sainteté de sa vie, un succès extraordinaire. Les Pérousins, en particulier, se signalent par un enthousiasme auquel l'excellent moine est très sensible. Seulement les décrets d'exil n'en chôment pas davantage, à une exception près, due à des considérations étrangères à la piété. Une ligue conclue alors avec le comte d'Urbin, chez lequel tout refuge est interdit aux bannis pérousins, ne semble pas s'être inspirée des exhortations évangéliques. Mais le frère Bernardin recevait des consolations de détail ; entre autres, une pacification entre les Baglioni et les Bufalini, de Città di Castello, dont les descendants chargèrent Pintoricchio de perpétuer le souvenir dans ses fresques de l'Ara Cœli, à Rome. L'épisode relatif aux deux familles est encore représenté dans la composition qui glorifie saint Bernardin.

Depuis l'avènement de Fortebraccio, nombreux sont les Baglioni mis en évidence dans les fonctions communales et les commissions adjointes au gouvernement. Chaque feuillet des chroniques pérousines signale Malatesta, puis Nello son frère, et ses parents

Baglione de Fortera et Mariotto Baglioni ; d'autres encore, d'importance moindre. Sans relever la part qu'ils prennent constamment aux arbitrages et aux délégations de diverses sortes, Nello, Baglione de Fortera et Mariotto Baglioni ne sont pas moins de quinze fois prieurs ou chefs des prieurs pendant une période d'environ trente ans. Pour sa part, Mariotto préside dix fois le gouvernement ; c'est son nom que rappellent le plus souvent les trente ambassades dont ces mêmes Baglioni font partie, alors qu'ils sont, dans l'intervalle, nommés plusieurs fois podestats de Città di Castello, d'Orviéto, d'Ascoli ou d'Assise. Les capitaineries de comté, les fonctions décemvirales complètent l'ensemble de leurs occupations officielles. Presque à la même époque, Nicolo, fils de Filippo Baglioni, est maître général (grand-maître) de l'ordre du Saint-Sépulcre, grand prieur de Saint-Luc à Pérouse dès 1409. Il assiste en cette qualité au concile de Pise. Ainsi, malgré la diminution d'influence dont la charge de prieur ne s'est pas encore bien relevée, les moyens d'action ne manquent pas à certaines familles en relief.

Malatesta, avec Nello son frère et Baglione de Fortera figurent à Pérouse comme témoins de la pacification d'Assise due, en partie, à leurs soins (février 1425) et, à cette occasion, Malatesta escorte le légat qui reconduit dans leur ville les délégués des factions momentanément d'accord.

Les conséquences d'un traité bien autrement important s'accusent maintenant pour les Baglioni : au retour d'une mission à Rome, Malatesta prend possession du fief de Spello, que Martin V lui a concédé, ainsi qu'à Nello son frère, en témoignage de gratitude pour son heureuse intervention entre le Saint-Siège et Pérouse. Naguère, Fortebraccio usait de moyens identiques pour s'attacher les plus qualifiés gentilshommes, et Malatesta recevait de lui le fief de Cannara. Mais il s'agissait alors de concessions à vie, tandis que celle de Spello, dont venait de disposer le Pape en faveur des Baglioni, constituait d'abord l'une des plus avantageuses de l'Ombrie et devait ensuite passer à la descendance du principal bénéficiaire par confirmation de Sixte IV. Du reste, les Pontifes donnèrent aux Baglioni les plus importants domaines : « *plus qu'à toute autre famille* », remarque Pellini à propos de Pérouse. Encore est-il juste de préciser le caractère de ces donations. Elles ne sont ni spontanées ni entachées de népotisme, mais correspondent à des services rendus. L'appréhension de troubles sérieux, après la mort de Fortebraccio, avait été fondée ; c'était, de la part de Martin V, rendre justice à Malatesta et reconnaître la portée de son arbitrage, que lui faire une concession territoriale. D'autres biens échurent à la même famille par suite de considérations de ce genre; on vit également plusieurs fiefs se donner de leur propre mouve-

ment à Malatesta, auquel il ne restait qu'à faire ratifier le fait accompli. Avec la Bastia, Cannara, Bettona, Bevagna, Coldimancio, Castelbuono, Limigniano et d'autres communes voisines, ajoutées ainsi à l'important patrimoine des Baglioni, la puissance féodale de leur maison s'accrut jusqu'à dominer absolument la noblesse pérousine. Les levées de troupes sur leur État constituaient une force avec laquelle il fallait compter, non seulement à Pérouse, mais aux alentours.

Qu'on ne compare pas, cependant, les rapports du feudataire avec le suzerain, à ceux de l'obligé avec son bienfaiteur : l'indépendance altière de ces races de soldats ne les confondait pas. Le Pape avait ajouté des appoints à un patrimoine préexistant qu'il ne créait pas de toutes pièces ; de leur côté, les bénéficiaires de possessions nouvelles, mettant celles-ci en regard de l'effort accompli, prétendaient n'en être pas diminués dans leur liberté d'action. Ils en feront usage contre toute opposition, d'où qu'elle vienne, négligeant à l'occasion les règles inhérentes au système féodal.

Telle sera l'attitude des Baglioni que « *l'Italie entière et l'étranger tinrent à un grand prix* » (*Pellini*). Bonazzi, en dépit de ses préventions contre eux, ne souligne pas moins leur puissance sur la noblesse de Pérouse. Selon lui, « *Ils étaient les plus abondamment pourvus de biens et de partisans ; seigneurs de nombreuses forteresses, leur famille ne dégénérant pas de la valeur militaire qui, de l'illustre Malatesta compagnon d'armes de Fortebraccio, aussi bien que du chevaleresque et libéral Braccio* (fils de Malatesta), *recevait un nouvel éclat. C'est pourquoi leur parti était considérable dans la cité parmi les nobles qu'attire surtout la carrière des armes.* »

L'influence acquise par Malatesta dans la politique de sa patrie s'est confirmée par les fonctions qui lui ont été confiées et les arbitrages dont il a été chargé. Ses intérêts particuliers tiennent une bonne place dans les pourparlers entre la commune et la cour pontificale ; le Pape, ne voulant pas être en reste avec lui, dégrève de toute contribution au trésor apostolique les fiefs concédés par l'Eglise aux Baglioni. Malatesta, de son côté, rivalise d'attention : grâce à ses bons rapports avec Nicolo Piccinino, il s'efforce de réconcilier le Pape avec le duc de Milan, et son insuccès à ce sujet lui parut d'autant plus regrettable quand il apprit la défaite que ce même Piccinino, condottiere du duc de Milan, venait d'infliger aux troupes ecclésiastiques, vénitiennes et florentines coalisées. (Castel Bolognese, 28 août 1434.)

Pérouse, à cette occasion, témoigna de son loyalisme au Pontife, puis se contredit en attaquant Assise, défendue avec succès par Francesco Sforza. Dans la déroute, Malatesta n'a que le temps de se réfugier à Spello pour échapper aux bannis pérousins acharnés à sa poursuite.



Pérouse. Cathédrale. Tombeau de *Giovanni-Andrea* Baglioni, évêque de Pérouse. (1451)

Désormais, la fin de sa carrière s'emploie à d'importants travaux destinés à renforcer et à augmenter les défenses de Pérouse, ainsi qu'à la mise en état de Colle di Landone ; le sac des immeubles des Guidalotti avait laissé là les traces du ressentiment populaire causé par l'assassinat de Biordo Michelotti.

Ce ne sont pas les seuls travaux entrepris alors sur l'initiative principale des Baglioni ; l'un de ces derniers, Giovanni-Andrea, ancien grand-maître du Saint-Sépulcre et, depuis lors, préconisé évêque de Pérouse (mars 1435) laisse le souvenir d'un administrateur prudent et d'un bâtisseur émérite. A son entrée solennelle (25 avril) la commune lui avait offert, en témoignage de particulière déférence, un superbe cheval blanc, tout de blanc caparaçonné et dont la housse était ornée du « *Griffon d'argent sur fond de gueules* », armoiries de Pérouse. L'évêque sut concilier la bonne gestion des intérêts de ses diocésains avec la reconstruction de leur cathédrale Saint-Laurent ; sur les ruines de l'ancien monument, il posa la première pierre du nouveau (1439), sans se douter que les membres de sa famille seraient contraints de le transformer en citadelle. Du reste, Giovanni-Andrea ne devait point voir aboutir des travaux qui se prolongèrent pendant plus de cinquante ans (1).

Malatesta était décédé peu avant qu'on les commencât ; il mourut à Spello (janv. 1437), âgé de 47 ans seulement, ce qui fit soupçonner quelque louche intervention. Un émissaire de gens de Foligno n'eut que le temps de s'esquiver après avoir constaté, non seulement l'effet du poison dont il s'était probablement servi, mais la colère de Nello Baglioni, frère de sa victime.

A la nouvelle du décès de Malatesta, les principaux fiefs des Baglioni tiennent conseil et acclament pour seigneur Braccio, le fils aîné du défunt ; leur décision est aussitôt ratifiée par les magis-

(1) Dans la cathédrale Saint-Laurent, sur la paroi du mur de droite en entrant, fut élevé en 1451 un beau mausolée à la mémoire de Giovanni-Andrea. Certains archéologues l'attribuent à Agostino ou Antonio di Duccio. Au sommet du monument, le prélat, revêtu de ses habits pontificaux, est étendu sur un tombeau orné de beaux bas-reliefs : *Sous l'évêque couché sont quatre femmes* (les vertus cardinales) *qui tiennent deux vases, une épée, un livre, d'une simplicité et d'une largeur admirables, avec une ample figure et une magnifique abondance de cheveux, réelles pourtant et qui ne sont qu'une empreinte plus noble d'un moule dont la vraie nature s'est servie.* (Taine, *Voy. en Italie*, II, p. 10.) Les petits anges, servant de supports à l'écu des Baglioni, paraissent *soavissimi* aux auteurs anglais de *Perugia* (Marg. Symonds et L. Duff Gordon). Suivant eux, les gracieuses *figures féminines, à l'aimable et douce expression, qu'on admire sur le sarcophage*, « offrent » *un contraste frappant avec la fière arrogance des personnages qui portèrent ce nom.*

trats pérousins. La perte du chef de la maison Baglioni devient un deuil public, et le gouvernement, d'accord avec les citoyens, prépare de somptueuses funérailles à celui qui avait été honoré du titre de « Père de la Patrie ». Rien ne devait être négligé pour donner à la cérémonie un éclat extraordinaire, et au dire de Burckhardt, le faste déployé alors rappela les pompes funèbres de l'ancienne Étrurie.

Le samedi 26 janvier 1437, le cercueil du capitaine-général est transporté à Pérouse, où, par ordre, sont clos magasins et boutiques ; *Madonna Giacoma*, la veuve de Malatesta, entourée de ses fils et des principaux de leur famille, voit les gentilshommes et les dames de la cité se grouper à ses côtés. Le cortège l'accompagnera au-devant du corps. Dans la foule des assistants on remarque nombre de gens venus de Spello, de la Bastia, de Cannara et des autres fiefs des Baglioni ; l'attitude de tous témoigne d'un grand respect pour les seigneurs et de la part prise à leur deuil.

Cependant un froid particulièrement vif et qu'aggravent des rafales de neige, oblige à déposer le cercueil à l'église Saint-François-des-Conventuels ; dans l'espérance d'une accalmie, la cérémonie est remise au 5 février. Ce jour-là, le seigneur de Foligno, de la maison Trinci, gendre de Malatesta, peut gagner Pérouse, et, comme au jour primitivement fixé, la population urbaine se mêle nombreuse aux habitants des campagnes ; le chroniqueur fait remarquer combien on a tenu à se vêtir de noir. Le gouvernement, voulant rendre à Malatesta un hommage spécial, ordonne que, sur le parcours du cortège, depuis la place jusqu'à l'escalier de Sant'Ercolano, résonnent les trompettes de la commune.

Sur la place, devant Saint-Isidore, un catafalque de grandes dimensions a été dressé : il est recouvert de superbes draperies tissées d'or fin où se répète la *fasce d'or en champ d'azur* des Baglioni ; près du catafalque brûlent, sans discontinuer, les torches de cire, pendant que se groupent, à quelques pas de là, une centaine de parents et d'amis en costume de cérémonie. Quelques-uns sont à cheval, et trois des cavaliers portent les étendards de deuil aux armes de Spello, de Cannara et de la Bastia ; un autre s'est chargé d'une bannière sur laquelle figure « l'Annonciation avec saint Jacques, saint Ambroise et saint François » ; un héraut tient l'étendard des Baglioni. La grand'messe a été chantée dans la matinée, à San Sydero, pendant qu'on célébrait d'autres messes des morts dans diverses églises. L'office terminé, le cortège se forme et s'ébranle.

Presque en tête marchent deux destriers tenus en main, l'un caparaçonné de noir, l'autre vêtu du « *roscio* » ; ensuite défilent à cheval les proches parents de la maison Baglioni, puis les hérauts, porteurs des étendards des fiefs qui précèdent un des familiers de

Malatesta, armé de pied en cap, sous son manteau blanc. De nombreux cavaliers se sont joints à lui ; comme amis du défunt, ils ont endeuillé leurs armures et tiennent en main leurs bannières. Le défilé s'allonge de tous les couvents de la ville ; les habitants des faubourgs, ceux des fiefs des Baglioni les suivent, et dans leur groupe, nombreux sont les costumes parti « noir et azur » qui rappellent la livrée de leurs seigneurs. Après eux s'avance le char de Pérouse. C'est ensuite la longue théorie des dames de la province et de la cité ; enfin, les membres du gouvernement, l'évêque, les autres prélats et docteurs présents à Pérouse. Toute la population, pour ainsi dire, figure dans cette imposante manifestation.

Autour du catafalque se sont rangés plus de 100 enfants, tenant des torches allumées, pendant que le cortège se déroule trois fois autour de la place, où des draperies noires sont fixées sur la plupart des maisons.

Quand on eut transporté le catafalque à l'église Saint-François, où le corps avait été déposé, les obsèques furent célébrées au milieu du recueillement et de l'émotion de tous. La foule se pressa encore, le lendemain, au service solennel célébré en présence de Nello Baglioni, des fils de Malatesta, et de ses petits-fils, ceux-ci enfants du seigneur de Foligno. Cependant le froid continuait à sévir et sa persistance compliquait les allées et venues de tout ce monde par le verglas et la neige.

Désireux de continuer aux Baglioni les témoignages de sa particulière attention, le gouvernement envoie des mandataires, l'un près du cardinal Vitelleschi, un autre près du Pape, pour leur recommander les fils de Malatesta, au nom du peuple de Pérouse.

L'étendard du défunt resta pendant une dizaine d'années dans l'église Saint-François. Mais l'usage de réunir dans les édifices religieux des bannières seigneuriales entraînait de graves inconvénients ; il arrivait, par exemple, qu'en plaçant une nouvelle bannière, on heurtait, ou l'on cachait, telle ou telle autre, et les intéressés s'en formalisaient. A la fin, un prédicateur, le Frère Roberto da Luce, pour éviter de nouveaux conflits, dénonça l'usage même comme blâmable, et ses instances réussirent à convaincre la veuve de Malatesta, qui admit l'enlèvement de la bannière des Baglioni en même temps que disparaissaient les autres. Pellini donne sur ce point une version différente ; celle-ci est généralement admise. Quoi qu'il en soit, l'église Saint-François ne conserva de Malatesta que sa dépouille mortelle.

De superbes cérémonies, mais d'un genre bien différent, fêtaient, en avril de cette même année, le mariage de Braccio, fils aîné de Malatesta, avec Toderina Fregosi. Il est spécifié par ailleurs que celle-ci était la nièce du doge régnant à Gênes ;

or cette haute fonction incombait alors à un Fregoso (ou Campofregoso), ce qui rend vraisemblable la version des historiens qui notent le mariage de Braccio dans cette importante famille génoise (1). Bref, une nombreuse délégation de gentilshommes et de citoyens gagne Pise, en cavalcade, pour assister aux fiançailles ; elle y rencontre la brillante escorte de Toderina (14 avril). Quelques mois après son mariage, Braccio commence la visite de ses fiefs, suivi d'une joyeuse bande d'amis et de familiers à cheval. La démonstration n'est pas du goût de tout le monde, car elle suscite une certaine effervescence à Cannara : aux vivats en l'honneur de Braccio, répondent quelques cris de : « *Vive le Peuple Pérousin !* » 8 nov. 1437. Toutefois le gouvernement dont se réclament les dissidents s'empresse de les calmer par quelques arrestations, si bien que Braccio, s'étant présenté en premier lieu à la Bastia, fut accueilli à Cannara sans le moindre désordre.

Le fils de Malatesta ne pouvait être que soldat ; dès sa vingtième année (1438), Braccio commande 25 lances avec lesquelles il fait campagne sous Nicolo Piccinino son compatriote. La réputation de ce condottiere était déjà bien établie, grâce à ses succès sur le comte d'Urbin et sur Carmagnola ; les services rendus par lui à Florence, après qu'il eut chevauché à la solde du duc de Milan, l'avaient également posé. Mais Piccinino trouva en Francesco Sforza un adversaire tenace et plusieurs fois heureux. Peut-être la tactique du capitaine pérousin fut-elle par trop entremêlée d'intrigues personnelles visant la seigneurie ? Sous ce rapport, ayant réussi à Bologne, il dut néanmoins se contenter, dans sa patrie, de gouverner au nom du Pape avec divers titres honorifiques ; de sorte qu'au total les Pérousins s'étaient vus astreints à payer trois taxes distinctes, mais simultanées : celle du Pape, celle de la faction noble alors au pouvoir, et celle de Piccinino. De là, des tiraillements préjudiciables aux opérations de ce dernier.

Débutant sous les ordres du même condottiere, Braccio Baglioni fut à bonne école pour apprendre à forcer la victoire et à réparer les défaites ; il assista peut-être à celles que subit Piccinino à Tenna (ou Peuna) et à Anghiari (29 juin 1440), et, par contre, put se familiariser ensuite avec quelques succès (1441). A cette époque, les partis aux prises s'en tiraient à bon compte, grâce aux progrès de l'armement si favorables au système alléchant des rançons. Mais la stratégie élargissait en même temps son rôle ; et ceux qui, au cours des « *grandes manœuvres* » du moment, profitèrent de ses

(1) D'autres historiens prétendent que Toderina, la première femme de Braccio Baglioni, appartenait à la famille des *Fieschi* de Gênes.

leçons, ne perdirent point leur temps, même en voyant perdre des batailles.

Pendant que se poursuivent ces opérations, Braccio Baglioni est signalé à Foligno, où il se rencontre avec le seigneur d'Urbin, allié de Piccinino. Ses occupations militaires ne lui font pas négliger les fonctions civiles qui lui permettent d'affirmer sa personnalité ; aussi, d'importantes missions lui sont-elles confiées. Il est chargé de réprimer des troubles sur divers points, et paie de sa personne, comme le prouve la blessure qu'il reçoit en défendant la Bastia (4 août 1442) contre les soldats de Simonetto, comte de Castel di Piero — d'une famille Baglioni, peut-être distincte de celle de Pérouse. — L'escarmouche avait été vive ; l'un des frères de Braccio et quelques gens au service des Baglioni y furent également blessés. Du reste Braccio s'était acquis chez lui de réelles sympathies, à en juger par l'aubade qui lui est offerte en septembre, lors de sa nomination comme capitaine de comté ; l'empressement de certains fiefs à se donner à lui n'est pas moins significatif.

Cependant, Francesco Sforza, après s'être emparé de la Marche d'Ancône aux dépens de l'Église, se trouvait en mauvaise posture en face de Nicolo Piccinino, alors au service pontifical, quand les subsides de Cosme de Médicis rétablirent ses affaires ; il bat définitivement Piccinino à Monte-Lauro (8 novembre 1443). Désespéré, le vaincu transmet le commandement à son fils Francesco. La nouvelle du désastre, parvenue à Pérouse deux jours après (10 novembre), émut vivement les citoyens : Braccio Baglioni, grièvement blessé à la hanche pendant la bataille, était tombé aux mains de l'ennemi. Le gouvernement, s'employant sans délai à obtenir sa libération, recourt à Eugène IV, qui l'autorise à députer une ambassade à Francesco Sforza, sous réserve du consentement de Nicolo Piccinino (8 décembre). Celui-ci se garda de la moindre hésitation, car il avait naguère été sauvé par Braccio d'un très grave danger. Tout s'arrangea donc et Braccio n'était pas encore remis de sa blessure quand il regagna Pérouse, dans le courant de décembre.

Le fils de Malatesta Baglioni ne tarissait pas d'éloges à l'adresse du vainqueur auquel il devait la vie : l'intervention de Sforza l'avait arraché aux bannis pérousins qui se disposaient à l'exécuter. Braccio ne pouvait oublier davantage les procédés si bienveillants de Bianca-Maria Visconti, la femme du général ennemi, sachant combien elle avait pris à cœur sa libération ; c'est pourquoi le jeune capitaine conservera, des circonstances relatives à sa captivité, un reconnaissant attachement aux Sforza. En dépit des revirements qu'entraîne la vie des condottieri, il ne pourra oublier et, plus tard, voudra resserrer son intimité avec cette famille en épousant, en secondes noces, la nièce de Francesco devenu alors duc de Milan.

Entre l'exercice du décemvirat ou d'un gouvernement à Spolète, Braccio continue à s'occuper de missions officielles : arbitrages ou répressions, suivant le cas, et, sous ce dernier rapport, le succès qu'il obtient contre le comte de Sterpeto, accusé de trahison, est particulièrement réussi. Soldats, montures, bagages de l'ennemi, voire même le fief qu'il occupe, tombent au pouvoir de Braccio (9 juin 1444). Sur ces entrefaites, Francesco Sforza écrasait complètement à Monte dell'Olmo (19 août) les troupes papales, commandées par les fils du malheureux Piccinino. Par camaraderie à leur égard, non moins que par devoir envers son suzerain, Braccio avait combattu près des Piccinini ; mais il était temps pour lui d'être fixé ailleurs, au sujet d'un commandement en rapport avec ses services. Aussi fait-il des ouvertures à Eugène IV, auquel les délégués pérousins l'ont recommandé avec son cousin germain Pandolfo. Le Pape accueille favorablement la demande de Braccio et met son épée au service de Florence qui sollicite l'appui du Saint-Siège contre Alphonse Ier, roi de Naples. Les vues du roi sur le duché de Milan inquiétaient, en effet, l'indépendance florentine. Braccio, qui aura son frère Carlo pour compagnon d'armes à la solde de Florence, est reçu avec les plus grands honneurs par Cosme de Médicis, auquel il amène 150 lances (juin 1447). Cosme l'envoie secourir le sénat de Bologne que menacent les bannis du lieu, commandés par Gaspare Canedoli ; ils sont bientôt réduits à merci. De son côté, le roi de Naples, après l'assaut inutile de Piombino (1448), estimant que l'échec de ce siège et les maladies qui déciment son armée le contraignent à la retraite, s'éloigne, et Braccio, cette campagne terminée, retourne à Pérouse, où sa situation lui permet d'agir avec plus de désinvolture que jamais.

Il ne s'inquiète pas de l'agrément des magistrats pour s'entendre avec le légat dans l'amnistie de nombreux bannis ; avec l'approbation du Pape, il règle à l'avantage de Galeotto Baglioni un important litige survenu à Bettona avec les Crispolti (1449). Son intervention sera, du reste, fort appréciée quand le capitaine du peuple, en butte aux fureurs de campagnards séditieux, y découvrira son salut.

A vrai dire, c'est au point de vue militaire que grandit surtout la situation de Braccio. Il reçoit le commandement des troupes du Saint-Siège et, à ce titre, figure au couronnement de l'empereur Frédéric III comme roi des Romains, par Nicolas V (1452). S'il décline les avances de Florence, menacée de nouveau par le roi Alphonse, ce n'est point pour rester inactif ; c'est qu'alors, il guerroie de concert avec Carlo Fortebraccio, condottiere de Venise, contre Alessandro Sforza ; ils le battent dans le Lodésan (juillet 1452). Ajoutons que la noblesse pérousine n'épousait point

la querelle de Florence et soutiendra cette république, simplement pour avoir la paix.

Les fonctions civiles, les arbitrages ou les pacifications, continuent de réussir à Braccio, ce qu'indique assez le choix constamment fait de lui, dans ce genre d'occupations. Mais, si ce n'est au milieu des camps, le général se trouve surtout dans son élément quand s'organisent des fêtes et des tournois ; combien il s'est pénétré du faible que témoignèrent toujours les Pérousins pour le déploiement du faste militaire ! La joute superbe qu'offre Braccio au retour d'un voyage à Rome (1454) est faite pour exalter sa popularité. C'est pourquoi le fils d'Agamennone della Penna, au souvenir de l'ancienne rivalité de sa famille — Arcipreti — avec les Baglioni, tint à lui donner peu après la réplique, au vif plaisir des amateurs.

Toutefois, cette même année s'achève dans le deuil, par suite du décès de la femme de Braccio survenu à la Bastia, et qui cause « un grand dommage à notre ville », remarque Pietro di Giovanni. C'est au cours de son veuvage que le général pensera à resserrer, avec les Sforza de Milan, les amicales relations qui dataient surtout de sa captivité près d'eux après la déroute de Piccinino. Le 4 juin 1456, Braccio est fiancé à Anastasia Sforza, fille de Bosio, comte de Santa-Fiore, et nièce de Francesco, duc de Milan, qui l'avait adoptée ; l'aîné des Baglioni « *s'apparentait ainsi à une race princière qui devint alors celle des plus puissants souverains d'Italie et qui, par alliances, se rattacha aux plus illustres maisons d'Europe.* » (*Vermiglioli*) (1). L'entrée de la jeune femme à Pérouse sera l'occasion de fêtes somptueuses, qui ne se prolongeront pas moins de quinze jours. Anastasia avait reçu en dot 8.000 florins d'or et, à ce propos, un détail noté dans la suite (1462) semble particulièrement significatif.

Braccio Baglioni, souvent qualifié comme ses ancêtres de *« Magnificus »*, de « *Nobilis et Potens Miles* » et même plus cérémonieusement encore (2), donne pouvoir à Filippo Buonaccorsi pour

(1) Le mariage eut lieu en juin 1462. Il avait été retardé par le deuil de Braccio à la suite du décès de sa mère et par les événements politiques.

(2) Sur l'une des procurations de Braccio ; celle du 11 mars 1456, donnée à Filippo di Bonaccorso (ou Buonaccorsi), l'aîné des Baglioni est dit « *magnificus ac generosus et strenuus armorum conductor Bracchius quondam Malateste de Baleonibus* ». C'est la seconde procuration au même Bonaccorso (le 3 avril 1462) qui désigne Cosme de Médicis comme « *florentini mercatoris famosissimi* ». Léo et Botta (*Hist. d'Ital., II, p. 478*) remarquent que les Baglioni avaient choisi, au lieu des occupations pacifiques des Médicis, le métier *lucratif* de condottiere. Ces messieurs pourraient convenir tout d'abord, en relevant les noms des mêmes Baglioni, tués à l'ennemi, que leur carrière comportait certains risques. Son côté lucratif était-il plus avantageux que celui dont bénéficiaient les marchands, ban-

toucher le complément de la dot de sa femme que doit verser, en grande partie, la banque de Cosme de Médicis établie à Milan. Le banquier, qualifié sur la procuration de « *marchand très fameux* », représentait une famille appelée à un bel avenir, surtout quand la cour de France — où le commerce est tenu pour dérogeance — usera d'accommodements pour en bénéficier.

Cependant Braccio, s'étant trouvé à Rome au moment de la mort de Nicolas V (1455), avait reçu, des mains de Calixte III, l'étendard de l'Église ; le nouveau Pape maintint 400 lances aux ordres du général sans lui confirmer toutefois le grade suprême, ni le commandement des troupes pontificales envoyées contre Piccinino. Froissé de ces déconvenues, Braccio regagne Pérouse, non sans un délai imposé par Calixte III, lequel regretta bientôt la préférence accordée à Pietro-Luigi Borgia au détriment de Baglioni. En effet, la santé du neveu favorisé de ses bonnes grâces laissa à désirer, de façon à compromettre la sécurité de l'État. Alors Calixte fait appel à l'ancien titulaire et Braccio, réintégré dans son grade de capitaine-général (20 décembre 1457), en jouit encore après le décès du Pontife et s'y distingue comme par le passé. Il maintient la paix dans Rome, en dépit des troubles suscités par Luigi Borgia, duc de Spolète, et force les barons trop remuants à la soumission. Vers cette même époque, Braccio, élu chez lui décemvir de la guerre (octobre 1458), se rend à Milan, accompagné de plusieurs Baglioni et d'une nombreuse escorte, dont le luxe rivalise avec celui de la cour ducale (20 novembre). Francesco Sforza réserve au capitaine-général de l'Eglise, en même temps son neveu, une grandiose réception, allant en personne à sa rencontre, à plus de deux milles de sa capitale ; il profite de la circonstance pour le nommer son conseiller avec traitement de mille écus.

Peu après, Pérouse se met en frais pour recevoir le nouveau Pape Pie II (1) et, dans le somptueux cortège qui suit le Pontife de-

quiers ou changeurs ? Sur ce point, la moindre enquête ne permet pas d'illusions. Le commerce du charbon, source initiale, disait-on, des richesses de Jean de Médicis, permit à Cosme, son fils, de se lancer dans les opérations de banque. Ses descendants, cousus d'or, peuvent se déclarer princes indépendants, devenir ducs et grands-ducs, tout en se tenant (à peu d'exceptions près) éloignés des champs de bataille. Que l'on mette en regard les difficultés dans lesquelles ne cesseront de se débattre les Baglioni, tous soldats ; il ne semblera pas que la Fortune ait réservé ses faveurs au métier des armes. Citerai-je les représentants de l'antique race de Savoie, encore à la solde étrangère comme condottieri, quand l'or facilitait aux Médicis l'accès des trônes ?

(1) On y nomme une commission (14 déc. 1458) pour organiser le festival ; plusieurs Baglioni en font partie : *Silvio* ; *Giovanni* (de *Cipola*) ; *Pietro* (de *Lodovico*).

puis Saint-Pierre jusqu'au palais communal (1er février 1459), Braccio caracole, l'étendard de l'Église à la main. Pie II maintiendra à la tête de ses soldats un chef si empressé à saisir l'occasion de lui offrir un festival de sa composition. Par ordre du général, en effet, on a construit un éléphant de bois surmonté d'un château, au sommet duquel se sont hissés des musiciens et des chanteurs ; ce concert aérien (4 février) parut une trouvaille. Plus tard, l'initiative de Braccio se reconnaîtra encore, au passage à Pérouse de Borso d'Este, duc de Modène et marquis de Ferrare, allant recevoir à Rome la couronne ducale ; le général et l'un de ses amis offrent deux coursiers de prix au grand seigneur qui, pour n'être pas en reste, remet à Braccio son insigne de l'aigle blanc.

Mais ce dernier fait anticipe sur un événement qui assombrit la mémoire du fils de Malatesta : ajoutons que le coupable expiera sa faute par une pénitence exemplaire. Il s'agit d'un différend de famille, dont l'origine remonte au décès de Nello Baglioni (11 *alias* 13 janvier 1457), frère de Malatesta et propre oncle, par conséquent, de Braccio.

Pandolfo et Galeotto, les fils de Nello, réussirent pendant deux jours à dissimuler la mort de leur père, précaution qui leur permettait d'éviter les réclamations de Braccio et de ses frères au sujet de Spello, naguère concédé aussi bien à Malatesta qu'à Nello. Donc Pandolfo, secondé par Carlo degli Oddi son beau-frère, eut le temps de mettre le fief en état de défense en y jetant quelques troupes, et naturellement, les fils de Malatesta trouvèrent le procédé plutôt leste. Trois ans après, les Pérousins apprennent (8 septembre 1460) que Galeotto, frère de Pandolfo, vient de mourir presque subitement à Spello. Alors les citoyens suivent en foule le cortège funèbre, qui se déroule en grand cérémonial, jusqu'à Saint-François de Pérouse où aura lieu l'inhumation ; de leur côté, les proches parents du défunt rivalisent d'empressement, sans que leur zèle paraisse aussi désintéressé. Certes, Biancola, sœur de Galeotto, — et mariée à Carlo degli Oddi, — n'ayant pu assister aux derniers moments de son frère, n'est accourue à l'église avec de nombreuses dames que pour le voir une dernière fois : démarche non moins hâtive que celle de son mari, quand il soutenait naguère les fils de Nello cramponnés à Spello ; mais Braccio et ses frères ont eu d'autres préoccupations. Instruits par un fâcheux précédent et forts de leur droit comme des vœux de leurs concitoyens, ils ont dépêché Guido, l'un des leurs, à Spello pour prendre possession. Le litige ne se règle pas si vite, malgré les instances du gouvernement près du Pape, afin que Spello et Collazzone soient régulièrement concédés aux fils de Malatesta. Le cardinal de Sassoferrato venait d'être mandé pour instruire l'affaire quand, sur ces entrefaites, Pandolfo obtient de Pie II ratification pour sa branche du

fief contesté (novembre). A cette nouvelle, Braccio et ses frères s'irritent d'autant plus qu'ils n'ignorent rien des visées de leur cousin au sujet de la prépondérance dans le gouvernement. Eux aussi aspiraient à la seigneurie de Pérouse, prétendant même, au nom de leur mère Fortebraccio, nièce de l'ancien prince du lieu, appuyer mieux encore leurs revendications. Leur ressentiment ne connut plus de bornes. Il leur paraissait intolérable que Pandolfo leur fît, en plus, échec à Spello, avec le concours des degli Oddi notoirement hostiles à leur famille. Profiter contre eux, sans leur permission, d'une alliance avec ces rivaux, devenait à leurs yeux l'acte d'un renégat, et les rapports entre cousins s'envenimèrent au point d'annihiler tout arbitrage. On ne s'attarde pas aux menaces ; le 13 novembre 1460, Pandolfo et son fils Nicolo sont tués sur la place, ainsi que Pietro Crispolti qui s'était précipité pour leur prêter main-forte, ou pour enrayer le pugilat.

Quels sont les coupables ? Braccio et Rodolfo, l'un de ses frères, avec le bâtard Giovanni, disent les uns ; d'autres insinuent que le forfait fut l'œuvre de sicaires à leurs gages. Bref, Braccio en porte la responsabilité, et c'est justice. Que la suppression brutale de l'obstacle rentre dans le jeu de la politique d'alors, qu'elle corresponde à l'âpreté des mœurs, ce n'est pas discutable. Aucune dynastie ni république contemporaines ne peuvent jeter la pierre aux Baglioni compromis ; leur faute n'en est pas plus excusable. Elle s'explique cependant, et fort rares sont les expiations aussi complètes que celle dont le principal coupable accepta de donner l'exemple. Le Pape avait immédiatement (18 novembre) notifié par bref son mécontentement aux magistrats et chargé le cardinal Oliva de faire une enquête, dont les conclusions accordèrent à Braccio les circonstances atténuantes. Du reste, la noblesse pérousine s'était scindée en deux fractions, la plus importante appuyant Braccio et ses frères ; le parti adverse n'étant autre que celui opposé à leur cause : les degli Oddi, les Crispolti, les della Staffa qui comptaient saper l'influence des Baglioni, nullement représenter la justice outragée. L'imminence du conflit inspira aux neutres, aux gens de sang froid, la sage inspiration d'élire les décemvirs dans les deux partis ; ainsi tout s'arrangea, et Michele Ferno conclut que les citoyens ne furent en rien détournés d'accepter l'absolue influence de Braccio.

Mais, devant lui, Campano, le futur évêque de Cortone, s'est posé comme saint Ambroise devant Théodose. Arrivant de son diocèse à Pérouse, il « ne voulut pas embrasser son ami avant que « la tache sanglante ne fût effacée de son front. Ce ne fut donc pas « au palais Baglioni qu'il se rendit d'abord, mais dans la maison « où la famille de Pandolfo portait le deuil de son chef. Plus la « honte et le remords empêchaient Braccio de se présenter devant



Pérouse. Madonna de *Braccio* Baglioni attrib. à Giov. Spagna. (Comm. du XVI[e] s.)



Cl. Alinari (A)

(A) *Braccio* Baglioni par Vasari (Florence).



Pérouse. Pinacoth. Urne pour les votes dite Bourse des Offices Publics. (XV[e] s.)



Pérouse. Cathéd. Reliquaire du St-Anneau.

« les six enfants qu'il avait rendus orphelins, et plus il suppliait son « ancien hôte, devenu son juge, de venir à lui et de ne pas rompre, « outre le lien d'hospitalité, d'autres liens plus sacrés encore. « Toutes ces supplications trouvèrent Campano inexorable. Au lieu « d'une entrevue secrète et d'un pardon imploré devant quelques « témoins, il fallut à Braccio paraître en coupable, d'abord dans « une église, et puis sur la place publique ; il lui fallut essuyer « les reproches les plus accablants à la face du ciel et des hommes, « et, après avoir pleuré devant cette multitude muette d'admira- « tion, il lui fallut la voir accompagner le nouvel Ambroise jusqu'à « sa demeure, et le laisser lui, tout souverain qu'il était, seul avec « ses remords et ses larmes ; enfin il lui fallut se faire absoudre « par le successeur de saint Pierre, qui était alors Pie II, et se « soumettre, en guise de pénitence publique, à faire pendant huit « jours, lentement et pieds nus, entre les heures de none et de « vêpres, le trajet depuis son palais jusqu'aux églises de Saint-Do- « minique et de Saint-Pierre. Ce moment fut le plus beau dans la « vie de Braccio ; et un redoublement de piété et de popularité fut « la récompense immédiate de cette glorieuse humiliation. A dater « de cette époque, il multiplia les fondations pieuses, non seule- « ment à Pérouse, mais dans les villes environnantes, particulière- « ment à Assise et à Sainte-Marie-des-Anges, à cause de sa dévo- « tion spéciale pour saint François. Par un privilège dont il n'y a « pas un autre exemple dans l'histoire des dynasties italiennes, il « y eut une image miraculeuse de la Vierge que le peuple appelait « la « Madonna di Braccio », et cette image, ayant paru belle à « tous ceux qui priaient devant elle, se grava dans l'imagination « des artistes comme un type qui pouvait les acheminer vers la « beauté idéale. Ce fut là le modèle qui posa le plus souvent devant « eux depuis le xve siècle, et sur lequel ils calquèrent, avec des « variantes plus ou moins marquées, la plupart des représentations « du même genre dans l'école ombrienne. Il ne tint pas à Braccio « Baglioni que cette image vénérée ne fût pour toujours à l'abri « des injures des hommes et de celles du temps, car il fit construire « pour elle, par deux architectes venus de Lombardie, un petit « temple octogone dont on retrouve le dessin dans certains opus- « cules architectoniques de Bramante, et qui, à une époque posté- « rieure, quand la symétrie l'emporta sur l'esthétique, fut stupi- « dement sacrifié à un alignement tracé par un conseil munici- « pal. »

Le texte de Rio méritait une citation intégrale ; qu'il soit néanmoins permis de remarquer l'âge qu'avaient les enfants rendus orphelins par la mort de Pandolfo Baglioni. Deux filles, sur les cinq qu'on lui connaît, n'étaient plus des enfants : l'une d'elles, au moins, était mariée ; c'est à considérer. Quant à l'élégant oratoire

dont Braccio avait ordonné la construction, le triste état où le réduisit, dans la suite, l'absence d'entretien, fut, en 1782, l'une des causes déterminantes de sa suppression ; à vrai dire, la mesquine chapelle élevée sur une partie de son emplacement (Borgo XX Guigno, nº 33) ne saurait donner la moindre idée de l'édifice primitif.

Braccio reprend bientôt le cours de ses campagnes et, sous les pontificats de Pie II et de Paul II, partage son activité, tant en son propre nom qu'au titre de capitaine-général de l'Église ; il réprime un violent tumulte à Spello, et, sûr de l'appui du gouvernement pérousin, punit les audacieux qui s'en prennent aux domaines concédés par l'Église aux Baglioni en récompense de leurs services. Ainsi sont vite ressaisis les fiefs dits Torre d'Andrea et de Chiusi, dont l'ennemi s'était emparé par surprise ; Braccio profite de la circonstance pour demander confirmation de ces possessions à son bénéfice et à celui de ses héritiers (1463). Le général ne sévit pas moins contre les agresseurs de tel de ses parents, et les viveurs qui profitèrent du carnaval pour assassiner Ascanio, fils de Baglione Baglioni, en font l'expérience (1465).

Repassant sur un plus vaste champ d'opérations, Braccio, sur l'ordre de Paul II, fait campagne en Romagne (juin 1469) contre les confédérés milanais et florentins de Frédéric de Montefeltre, lequel battit les troupes pontificales à Rimini. Braccio court de grands dangers pendant ces engagements (janvier 1470) ; il est de plus tombé gravement malade.

Quelque temps après mourait le Pape (1471) ; le collège des cardinaux adresse à Braccio les plus pressants appels pour qu'il vienne assurer la sauvegarde de l'Eglise. C'était autre chose que le grade de capitaine-châtelain de la rocca de Castel della Pieve, dont les magistrats pérousins gratifiaient peu auparavant le général. Sixte IV fait à celui-ci le meilleur accueil ; il lui remet un superbe anneau d'or et lui confirme ses seigneuries en y ajoutant d'autres fiefs sur Viterbe, « *parce que Braccio avait toujours victorieusement combattu les ennemis de l'Église* » (*Fabretti*). Ces avances correspondaient à l'attachement que le général témoignait au Saint-Siège en déclinant les avantageux commandements offerts par son oncle le duc de Milan, par Venise et par Ferdinand Ier, roi de Naples.

En dépit de contingences assez singulières, la piété de Braccio paraît alors dans son absolue sincérité. Ni ville ni territoire ne sont en cause ; il s'agit d'un simple objet d'albâtre, d'un anneau, mais c'est l'anneau de la Vierge Marie. Après avoir servi à son mariage, il aurait été transmis héréditairement dans une famille juive établie à Rome ; en dernier lieu, un certain Raniero, orfèvre de Chiusi, s'en était trouvé détenteur, et cet homme incrédule

aurait — d'après la légende — été converti par la résurrection de son propre fils. Un fait semble bien démontré : le vol de l'anneau dans l'église où il avait été déposé : un moine allemand, le frère Winter, s'en était emparé (1473) ; mais, en raison d'inextricables difficultés, n'avait pu réussir à l'emporter dans son pays. Winter, passant par Pérouse, va demander conseil à Braccio Baglioni et aux prieurs. Leur avis est unanime : Pérouse doit conserver l'anneau comme un palladium miraculeux. Cependant Chiusi, où le rapt avait été commis, ne partageant pas cette manière de voir, en appelle à Sienne, dont elle dépendait, et la république s'empresse d'appuyer ses réclamations en députant à Pérouse une ambassade chargée de notifier remontrances et menaces. Aux unes comme aux autres, le gouvernement pérousin oppose une fin de non-recevoir. L'élan est donné et Braccio, en vue de la lutte prochaine, se déclare prêt à « *sacrifier ses biens, sa vie et même ses enfants* » (*Rio*). Sur sa motion, une ambassade part pour Rome afin d'exposer au Pape *qu'aucune puissance humaine* ne fera renoncer Pérouse *à la possession de l'anneau sacré.* Une seconde délégation, dont Mariano Baglioni fait partie, tente d'obtenir l'appui de Ferdinand, roi de Naples. Pérouse élit sans désemparer ses décemvirs de la guerre, comprenant Braccio et son frère Guido, avec Mariano Baglioni. Jamais, même dans la jeunesse du général, on ne lui avait vu « *une pareille ardeur de combattre* » (*Rio*). Sienne n'insiste pas, mais garde rancune : « *Après la victoire vint la pompe triomphale, et ce fut notre héros qui, sans le vouloir, figura comme triomphateur dans la procession solennelle qui eut lieu, pour la première fois, le 1er novembre 1473* » (*Rio*).

A cette époque encore, les intérêts pérousins se confondent avec ceux des Baglioni. Braccio mène une rapide campagne contre Spolète et Todi, qu'il réussit à rendre au Saint-Siège en s'efforçant d'atténuer les ravages de la guerre (1474 et 1475). Il secourt le patriarche et l'évêque d'Assise assiégés dans la rocca de Castello par Nicolo Vitellozzi (octobre) ; Valmario et Oliviere Baglioni font partie de la petite expédition.

Le succès de ces opérations s'annihile alors pour Braccio, atteint au cœur par la plus poignante affliction. Grifone, le seul fils qu'il ait eu de son premier mariage, vient d'être tué à Ponte Riccioli par Bernardino, lieutenant du seigneur de Sassoferrato (1er mai 1477). L'infortuné laissait une jeune veuve, Atalanta Baglioni, sa cousine, l'ange de la famille ; elle attendait la naissance d'un enfant qui fut Frederico, ou plutôt Grifonetto, surnom sous lequel est surtout connu dans les chroniques ce fils posthume, voué aux plus tragiques destinées.

Luigia Fabretti retrace, non sans talent, les circonstances qui

accompagnèrent le deuil de Braccio. Elle dépeint l'attente fiévreuse d'Atalanta qu'entourent ses demoiselles d'honneur atterrées. Dans les cours et les galeries du palais, chacun chuchote et s'interroge à voix basse : en effet, un messager, couvert de sueur et de poussière, vient d'arriver, et, pour la vingtième fois déjà, les hommes d'armes et les familiers qui se pressent à ses côtés lui font raconter l'événement. Récit court, mais affreux ; nul n'ose le transmettre à la maîtresse du lieu. Atalanta, inquiète de l'absence prolongée de son mari, se demande quel danger il peut courir sur le territoire d'Urbin. « L'ombre envahit la vaste salle où elle se tient, car les demoi- « selles d'honneur n'ont même plus songé à l'éclairer. Anxieuse au « dernier point, Atalanta veut aller en personne aux informations. « Elle se dirige vers la porte pour gagner les appartements de « Braccio son beau-père, et interroger au moins quelque serviteur. « Ah ! Madame, s'exclament ses demoiselles, rappelez-vous « qu'avant peu vous aurez un fils ! Prenez courage en songeant à « l'héritier de votre race... » Au moment même la porte « s'ouvre... Suivi de gens portant des torches, Braccio entre, « pâle et silencieux ; la jeune femme devine la catastrophe : « Mort ?... » inter-roge-t-elle ; et le seigneur répond : « Assassiné ! » (*Luig. Fabretti.*)

Combien Braccio souffrait alors ! Le souvenir de sa faute lui tenaillait le cœur. Après dix-sept ans consacrés à l'expiation, à la prière, aux services rendus à l'Église, rien n'avait écarté la punition qui l'écrasait.

Dans cette poignante circonstance, les témoignages d'attachement lui vinrent en foule. Le duc d'Urbin, Frédéric de Montefeltre, sur le territoire duquel avait eu lieu le forfait, chargea de ses condoléances trois ambassadeurs en grand deuil, escortés de vingt-cinq cavaliers (7 mai).

Mais, à cette époque, l'existence des meneurs d'hommes ne pouvait faire trêve : Braccio se doit à l'action, et son parent Carlo Fortebraccio, l'un des fils de l'illustre condottiere, se charge de l'y contraindre. Des contestations au sujet du patrimoine familial fournissent un prétexte à Carlo, qui, par ailleurs, use d'un louche intermédiaire pour nuire à Braccio dans l'esprit des magistrats pérousins. Peu avant le deuil des Baglioni, Carlo, en dépit d'engagements formels, saccageait les environs de Città di Castello à la tête de cavaliers recrutés à la sourdine ; il prétend réveiller dans Pérouse l'ancien parti de son père. A vrai dire, les procédés de ce genre n'avaient qu'une portée limitée dans ces seigneuries italiennes où les questions dynastiques étaient complexes ; la valeur personnelle primait tout. Si les enfants de Malatesta Baglioni ajoutaient, par leur mère Fortebraccio, de nouvelles prétentions à celles de

leur propre lignée, le fait ne paraissait pas plus anormal que l'attitude du propre fils du grand condottiere. Fortebraccio n'ayant laissé, à sa mort, que de jeunes enfants, cette circonstance avait incité un simple bâtard à représenter sa cause ; vainement d'ailleurs. Mais les Fortebracci, excités par leur échec même, s'uniront dès lors aux degli Oddi contre les Baglioni.

Carlo Fortebraccio recourt aux expédients : il fait jeter en prison un comparse qui devra lui reprocher, à lui-même, sa mainmise sur des fiefs appartenant à Braccio Baglioni. Pressé de questions, le détenu révélera que Braccio l'a chargé d'empoisonner le fils de Fortebraccio. Aussitôt exécuté, ce batelage entraîne, de la part de Carlo, une démonstration de colère aussi vive que feinte, et pour jouer largement son rôle de victime, il s'empresse de publier le résultat de son enquête, ce qui laisse trop découvrir le bout de l'oreille. Malheur à Pérouse ! le descendant de son ancien seigneur va envahir son territoire et châtier le coupable.

Le gouvernement, un peu interloqué, fait preuve cependant d'une impartialité méritoire. Le chancelier communal est chargé de démontrer à Carlo l'inanité de ses soupçons, en absolue contradiction avec la valeur, la dignité et la correction de Braccio Baglioni. Comment un homme sérieux peut-il attacher la moindre créance aux calomnies d'un misérable dont peut s'occuper, uniquement, la justice du pays ? Ces observations, adressées à l'instigateur de l'incident, étaient sages mais superflues. Carlo n'attaque Braccio qu'en raison du pouvoir dont jouit celui-ci ; il ne peut dissimuler longtemps son jeu. Que l'on abroge les conventions consenties à la mort de son père : tel est le vœu du plaignant qui compte faire main basse sur les villes et les forteresses naguère au pouvoir de Fortebraccio. Alors Sixte IV ouvre l'œil : désirant néanmoins éviter un conflit, le Pape enjoint à Carlo de quitter son fief de Montone, trop proche de Pérouse, et lui propose, en compensation, un établissement sur les domaines de l'Église avec forte solde annuelle. Le condottiere pourrait attendre ainsi qu'un engagement lui fût offert (1477). Carlo hésite, mais ne continue pas moins à piller, et, cette fois, aux dépens des Siennois, auxquels il réclame un arriéré de solde dû à son père. Après cinquante-trois ans, la prétention paraît un peu forte et le Pape, à bout de patience, ordonne d'agir. Bien qu'en août Antoine de Montefeltre, capitaine de ses troupes, ait tout d'abord été battu. Frédéric de Montefeltre et Roberto Malatesta, soutenus par Braccio Baglioni, s'emparent de Montone le 2 septembre.

Carlo, alors au service de Venise, n'avait pu intervenir ; cette affaire lui coûtait cher et attirait à ses rares partisans dans Pérouse une sévère répression.

A ce propos, un incident fait honneur à Braccio. Cesare della

Penna, compromis dans le parti de Carlo, était conduit à Rome par un détachement de troupes de Frédéric de Montefeltre ; Braccio et quelques gentilshommes l'accompagnaient (18 octobre). Ce della Penna ne manquait pas de valeur et jouissait d'une certaine popularité parmi ses concitoyens ; c'est pourquoi, avant de le laisser partir en assez triste condition, Braccio tient à prendre la parole : « Vous voyez, mes amis, dit-il, la tournure qu'ont prise les affaires « de Cesare della Penna. Que son exemple ne vous incite pas « moins à vous soumettre à l'autorité de l'Église et du Pape, « comme l'a fait Cesare, acceptant sans objection l'ordre du gou- « verneur. Pour mon compte, j'agirais de même : et si quelqu'un « des miens n'imitait pas ma façon de faire, je m'emploierais de « toutes mes forces à l'y contraindre. » Cesare parut sensible à la déclaration de Braccio et, protestant de son innocence, demanda qu'on intervînt en sa faveur.

Quand Pérouse eut réclamé au Pontife la restitution de Montone au profit de la commune, et divers biens de ce territoire pour les Baglioni — légitimes héritiers, spoliés par Carlo Fortebraccio — l'incident parut clos. Il n'en était rien cependant, et pour cause : Braccio, uni au vice-légat, remettait Città di Castello sous l'autorité du Saint-Siège (1478), en dépit des Vitelli ; quand, la même année, un événement de bien autre importance contrecarrait à Florence la politique pontificale : l'échec de la conjuration des Pazzi (26 avril).

Les Florentins, soutenus par Louis XI de France, par Milan, Venise, Malatesta de Rimini et Ercole de Ferrare, combattirent les forces de l'Église, de Naples et de Sienne coalisées. Au cours de la campagne, Braccio Baglioni, qui commandait un contingent dans l'armée papale, fut atteint dans ses proches par un deuil nouveau : Oddo Baglioni son neveu, jeune officier servant sous le duc de Calabre, général des troupes napolitaines, fut tué d'un coup d'artillerie à Monteluco.

Le duc s'empressa, dans cette pénible circonstance, d'adresser à Braccio une longue lettre de condoléances (1).

(1) En voici un passage : « *Excessit e vita Oddo in bello armatus, stans in hostem. Optanda erat, quis negat, eximii juvenis vita. Quæ tamen aut honestior, aut laudabilior mors contingere ei potuit ? Quid ut facias « Deum laudare et illi etiam gratias agere » hortor atque rogo, moneoque ut Ferdinandum regem aut Alfonsum ejus filium qui hæc ad te scribit...*, etc. — *Nepos tuus fortiter pugnans recedit...* etc. »

Datæ in civitate Pientiæ, 3 sept. 1478.

Alfonsus.

A. Gaezo secret.

Adresse : *Magnifico viro Braccio de Balionibus de Perusia amico regio paterno et affectissimo.* — (Voy. Vermiglioli : *Narraz. int. a Braccio Baglioni*, pp. 130, 131.)

Cependant Florence avait le dessous, quand le secours de Venise changea la face des choses. Justement Carlo Fortebraccio, avec Deifobe Piccinino, cédés à Florence par les Vénitiens, s'étant emparés des places du pays pisan, s'enhardirent : Carlo profita de l'occasion pour émettre à nouveau ses prétentions qui cadraient avec le plan de Florence. Cette république ne désirait rien tant que pousser l'orage sur les voisins, aussi estima-t-elle que le prestige du nom des Fortebracci permettrait de créer une diversion sur le dos des Pérousins. Ces derniers s'inquiétèrent : vainement leurs magistrats auraient voulu s'en tenir à la neutralité dans des conditions assez anormales, puisque la cité relevait du Saint-Siège engagé dans la guerre. Qui plus est, Florence ne leur en sut aucun gré : le territoire de Pérouse fut envahi et les citoyens n'eurent plus qu'à se préparer à la lutte.

Carlo Fortebraccio et son collègue opèrent en personne : leurs soldats sont signalés aux approches de la ville (7 juin 1479) contre laquelle ils marchent, après avoir enlevé Passignano. Leur effort se porte du côté du quartier Saint-Ange, où Carlo suppose les habitants mieux disposés en sa faveur. Il lui faut en rabattre : Pérouse fait bonne contenance et, dans le péril, Braccio va être l'âme de la résistance. En hâte, il avait appelé de ses fiefs cavaliers et fantassins ; lui-même, bien qu'âgé de soixante ans, veille jour et nuit aux moindres préparatifs, comptant tenir l'ennemi en respect jusqu'à l'arrivée des secours demandés au Pape. Jamais le général n'avait fait preuve d'une plus tenace énergie ; mais, alors aussi, progressa le mal qui devait le terrasser.

Les assiégés ont repoussé l'assaut des troupes de Carlo, sans se leurrer pour cela sur leur propre sort en face de vieilles bandes aguerries. L'assiégeant déçu pille et tue autour de la ville ; il se fait la main aux dépens des localités tombées en son pouvoir, quand paraissent enfin les secours du Pape et de Naples. Pérouse, dont l'attitude vient de permettre cette intervention, est aussitôt dégagée. De toutes parts fuient les ennemis privés de leur général, mort de maladie à Cortone (17 juin).

L'autre armée, à la solde de Florence, n'est pas plus heureuse : surprise au Poggio Imperiale par le duc de Calabre, elle se débande en complète déroute (10 août). Pérouse n'avait plus qu'à panser ses plaies et à remettre toutes choses au point. Ses habitants et ceux de Florence sont trop proches voisins pour prolonger leurs mutuelles hostilités, et Braccio, assuré de l'approbation pontificale, s'emploie à les remettre d'accord. Il a qualité pour ce genre d'arbitrage en raison de la connexité des intérêts de sa famille et de sa patrie ; aussi les fiefs des Baglioni, fils de Malatesta, sont-ils mentionnés dans les négociations.

Une monographie de Braccio ne s'en tiendra pas au rôle du géné-

ral, mais relèvera l'ensemble des goûts et des aptitudes du grand seigneur. Les contrastes y sont curieux · d'une part, le déploiement d'un luxe fastueux et d'une représentation princière, cadrant avec la protection des lettres et des arts, qui mérite à Braccio le surnom de *Laurent le Magnifique* de Pérouse ; d'autre part, les témoignages de haute dévotion, les fondations pieuses, la charité révélant le chrétien convaincu. Aux chasses mouvementées succèdent les joutes et les tournois dans l'éclat des armes et la somptuosité des costumes ; la grand'place de Pérouse résonne alors des fanfares guerrières. Braccio prodigue de tels spectacles où il évolue avec succès ; il « *y reçoit le prix de sa valeur* » (*Bonazzi*). Après quoi, les banquets de gala réunissent la plus élégante jeunesse, à laquelle Braccio ouvre ses splendides jardins du quartier Saint-Pierre (1). Dans ce goût de réjouissances publiques, écrit Vermiglioli, il suivait l'exemple des Césars de Rome. Naturellement, le général est trop de son époque pour n'avoir pas élu une déesse, ou dame de ses pensées, aux pieds de laquelle brûle l'encens de toutes ces fêtes. Il a choisi, en tout bien tout honneur, Margarita de Montesperello, mariée à Francesco della Botarda, et cette jeune femme reçoit de son adorateur le surnon de *Diane* que justifie son éclatante beauté.

Le palais de Braccio était le rendez-vous de tout ce que le pays comptait de sommités, sous tous les rapports. Les conversations mondaines s'y mêlaient aux savants entretiens, pendant que se succédaient les chants et les danses. Décrire ce palais, le plus beau de Pérouse et l'un des plus remarquables d'Italie, a séduit les chroniqueurs ; les détails, à son sujet, tiennent une large place dans leur texte ; c'est malheureusement le seul souvenir qui en subsiste.

Commencé à la fin de 1436, en haut de la place, par Malatesta Ier Baglioni, il était terminé par les soins de son fils aîné, qui n'y épargna aucun luxe. Deux tours flanquaient les murs entièrement revêtus de fresques à l'extérieur, l'intérieur réunissant des peintures plus remarquables encore. Au fond de la vaste salle d'entrée,

(1) Près de la via Santa Anna, à Pérouse, subsista jusqu'au XVIIe siècle une des portes de la ville dite « *Porte Baglioni* » parce qu'elle servait d'entrée, pour ainsi dire, aux jardins de Braccio Baglioni. — La « Piazzetta dei Baglioni », près des palais de ce nom, devait être « merveilleuse » et du « plus beau caractère médiéval » (*G. Bacile di Castiglione*). La « Piazza Malatesta » (Malatesta Baglioni), dite aussi « des Servites », était limitée, à l'Ouest, par l'église Sainte-Marie des Servites ; au Nord, par la « Sapienza » nouvelle ; à l'Est, par le palais de Braccio Baglioni qui avait, du côté de la place, une autre tour avec horloge ; au Sud, par la muraille de l'enceinte antique. Tout cet emplacement a été absolument bouleversé lors de la construction de l'énorme forteresse Paolina (1540). — Le professeur Moretti put reconstituer le plan de la grande salle du palais de Braccio ; il le conserve encore chez lui, à Pérouse.

une femme « *au port majestueux et sévère* » était peinte sur la paroi : elle représentait Pérouse, dont le nom était inscrit au-dessus de sa tête : « *Perusia* ». Les parois de cette salle montraient les principales célébrités du pays faisant cortège à la figure centrale. Ces portraits de généraux, de docteurs, de savants renommés, avaient été exécutés avec le plus grand soin (1) ; sous chacun d'eux, une notice explicative suivait l'inscription du nom, et la légende avait réclamé sa part, puisqu'en tête des illustres Pérousins paraissait Euliste Trojano, le problématique fondateur de la cité. Devises et vers de Matarazzo s'entremêlaient là aux motifs de la plus riche ornementation, pour compléter un ensemble fait pour séduire ce milieu d'artistes et de lettrés. « Il serait injuste d'attri-
« buer à Sixte IV, ou aux Papes qui régnèrent avant ou après lui
« dans le cours du xve siècle, la principale influence sur les desti-
« nées si brillantes de l'école ombrienne » (*Rio*) ; «... Il y eut,
« ajoute l'écrivain, une dynastie qui laissa des traces bien autre-
« ment durables dans le souvenir des habitants de Pérouse... Cette
« dynastie, non moins riche en qualités héroïques que celle des
« Montefeltro d'Urbin, et plus heureuse qu'elle, sinon dans le
« patronage des lettres, du moins dans celui des arts, est la dynas-
« tie des Baglioni, représentée dans la période même qui vit la
« première floraison de l'école ombrienne par un des caractères
« les plus accomplis et en même temps les plus ignorés dont il
« soit fait mention dans les annales des cités italiennes. Je veux
« parler de Braccio Baglioni, le grand capitaine, le pénitent
« héroïque, l'humble et chevaleresque serviteur de la sainte
« Vierge, *etc.* »

Protecteur de toute activité intellectuelle, Braccio, qui cultivait les lettres « *pour elles-mêmes, bien plus que pour la vanité du patronage* », voulut dans leur intérêt « *fixer à Pérouse les imprimeurs ambulants récemment arrivés d'Allemagne* » (*Rio*). Vermiglioli confirme le fait. Parmi les écrivains qui bénéficièrent des libéralités de Braccio et furent parfois ses familiers, qu'il suffise de rappeler : Gian-Antonio Campano, Nicolo Rainaldi de Sulmona, les poètes Nicolo de Montefalco et Canneti ; d'autres encore, dont la lyre a fêté le Mécène : Francesco Matarazzo (*alias* Maturanzio),

(1) Le choix des personnages avait été fait avec le seul souci de réunir les célébrités pérousines, sans se préoccuper du rôle joué par telle ou telle d'entre elles, à l'égard des Baglioni. Au même titre que *Braccio Fortebraccio*, que les trois *Piccinini* : *Nicolo*, *Giacopo* et *Francesco*, ou que *Petruccio* dit *Nero Montesperelli*, on y voyait : *Biordo Michelotti*, *Oddo* et *Rodolfo degli Oddi*. — Voy. J. B. Vermiglioli. *Narraz. int. Braccio Baglioni*, p. 55. — L'auteur remarque que Leone Lapicida travaillait, en 1476, aux colonnes du palais de *Braccio Baglioni*. Bibl. Mariotti, nº 105.)

Leonardo Montagna, Pacifico Massimi. Ce dernier dédie les deux livres de ses *Triomphes* au « *Magnifico et Illustrissimo Principi et Duci Braccio de Balionibus de Perusio* », ou mieux : « *ad Caesareum et Divum Braccium de Balionibus* ». Les trois livres de poésies du même auteur, intitulées « *Draconides* », par allusion au Griffon-Dragon surmontant les armoiries des Baglioni, ne sont pas moins curieux.

Tout personnage passant à Pérouse tenait à saluer Braccio dans son palais. Son futur adversaire, le comte Carlo de Montone, — Fortebraccio, — s'y présente au cours de négociations avec Rome ; l'un des fils de Cosme de Médicis est reçu par Braccio peu avant l'engagement du général au service florentin. Puis se succèdent chez lui : Rodolfo, seigneur de Camerino, venu avec sa mère ; le condottiere Giacomo Piccinino ; les ambassadeurs vénitiens de passage à Pérouse, allant saluer l'empereur Frédéric III ; le seigneur de Pesaro, Alessandro Sforza, et Giovanni della Rovere, neveu du Pape. Sixte IV en personne, et toute sa cour, séjournèrent chez Braccio (1474) dans son château de Spello. Les princes et les plus grands seigneurs d'Italie, entre autres Laurent de Médicis, entretiennent avec le chef de la maison Baglioni une intéressante correspondance (1).

Chez Braccio « *était le point de jonction entre les Papes et l'Etat Pérousin. Sans que le maître de céans aspirât à la souveraineté proprement dite « tirannia », il se contentait de l'influence prépondérante que lui accordaient ses collègues* » (*Bonazzi*). Il est vrai que le commandement en chef des troupes pontificales atténuait, de la part de celui qui en jouissait, toute opposition sérieuse. Braccio fut « *le défenseur ardent du Saint-Siège contre les factions gibelines* » (*Rio*). « *Toutes les questions lui étaient soumises, et au sein des tumultes il était l'arbitre de paix. Il sut maintenir la noblesse en parfaite cohésion, pour mieux obtenir la soumission du peuple. Son faste royal embellissait la servitude pérousine.* » (Résumé d'après *Bonazzi*).

L'historien pourrait reconnaître que, si les citoyens étaient en liesse au lieu de s'entr'égorger, il y avait progrès ; chacun s'en trouvait bien, en pensant aux déboires antérieurs. Les Pérousins comparaient l'impulsion donnée à leur gouvernement par Braccio, avec l'ancien despotisme, parfois démagogique, au moyen duquel

(1) Le sultan Mohamed II aurait fait hommage à Braccio Baglioni de cadeaux superbes. F. Ciatti rapporte cette particularité qui surprend Ad. Rossi, annotateur de son étude historique sur « *Adriano II Baglioni* ». Ciatti, néanmoins, n'a point imaginé tout seul cet hommage du sultan, car Brenzone, dans la *Vie d'Astorre* (*II*) *Baglioni*, imprimée en 1591, le relate sans indiquer la source du renseignement. Peut-être Ciatti a-t-il puisé lui-même son indication dans l'ouvrage de Brenzone ?

les tribuns dits républicains sacrifiaient l'indépendance communale pour se maintenir aux affaires. La conclusion était favorable à la soumission que Bonazzi qualifie de servitude. Il oublie que la liberté de l'homme ne consiste guère qu'à choisir cette servitude ou à l'accepter.

Du palais de Braccio, où se rencontrèrent tant d'illustrations, où s'étaient succédé fêtes et galas dans la splendeur de la Renaissance, où tant de souvenirs justifiaient la fierté des Pérousins, rien ne subsiste. La forteresse Paolina a écrasé de sa masse ce monument de l'art ombrien, orgueil de la cité. A peine quelques tableaux, égarés dans les musées ou les collections particulières, échappèrent au cyclone dont les circonstances paraîtront à leur place dans ce récit.

Mais si les œuvres dues à l'initiative artistique de Braccio ont disparu, les actes du chrétien qu'il était lui survivent et fixent à sa mémoire d'attachants souvenirs. « Entre tous les Ordres religieux, « il avait préféré celui des Servites, parce qu'ils s'intitulaient les « Serviteurs de Marie par excellence : *Servi di Maria* ; c'est pour- « quoi leur église devenue son temple préféré fut tapissée des « trophées de ses victoires. » Rio, faisant allusion au litige du saint anneau, ajoute : « Ces trophées n'étaient rien à ses yeux « auprès de la conquête qu'il fit dans ses vieux jours en l'honneur « de la Reine des Cieux. »

Braccio s'intéressa spécialement à la construction de cette église des Servites, aux côtés de laquelle il fit édifier une chapelle dédiée à la sainte Vierge (1476). Dans ses propres jardins, l'aîné des Baglioni élevait un sanctuaire dit du « Crucifix », où il allait souvent méditer. Plus tard, ces deux édifices furent, par les soins de leur fondateur, annexés à l'église elle-même, et le vicaire apostolique Giovan-Battista Savelli approuva cette solution. L'église Saint-François du quartier Sainte-Suzanne possédait aussi une chapelle due à la libéralité de Braccio, dont le nom de « *Magnifique et Puissant Chevalier* » se retrouve encore, mêlé aux œuvres de bienfaisance. Braccio, pour contribuer au soulagement des pauvres infirmes, s'était affilié à une société de pharmacie (1470) et, quelques années plus tard, réorganisait une confrérie similaire.

Usé avant l'âge par la fatigue des guerres et de la maladie, il s'est rendu compte de sa fin prochaine, et réserve dans son testament (1478) la première place aux legs charitables. « *Défendu par son humilité toujours croissante contre les enivrements de la gloire et par sa piété chevaleresque, contre les affaissements de la vieillesse* » (*Rio*), Braccio meurt le 8 décembre 1479 (1) ; il est inhumé dans l'église Saint-François (11 décembre).

(1) Bien que certains auteurs attribuent à des fièvres le décès de Brac-

Pérouse, qui décrétait naguère de somptueuses funérailles à Malatesta Baglioni, ne pouvait faire moins pour son fils aîné, dont la renommée s'annonçait plus grande encore. Ainsi vit-on déployer au service en son honneur (8 janvier 1480) les 37 bannières d'infanterie et les 7 étendards de cavalerie pris à l'ennemi par le général victorieux. Francesco Matarazzo prononça son éloge funèbre. Sixte IV et le duc d'Urbin, par ambassades spéciales, transmirent au gouvernement leurs condoléances « *pour la perte d'un aussi illustre gentilhomme* » (*Pellini*). Braccio avait tenu à ce qu'une partie de sa dépouille fût déposée dans l'église Sainte-Marie-des-Servites, à laquelle il avait témoigné tant d'intérêt.

Ses enfants, ses frères, *e tutta quella nobilissima famiglia*, furent recommandés par Pérouse au Souverain Pontife afin d'obtenir, en leur faveur, le maintien des privilèges, honneurs et fiefs que leur avaient mérités les services rendus à l'État. Le gouvernement insistait sur la valeur dont Braccio avait fait preuve en toute circonstance (1). Plus tard, quand Vasari ornera de fresques le Palais Vieux de Florence, il placera le général parmi les personnages qui entourent Laurent le Magnifique, auquel les délégués des princes étrangers offrent de riches cadeaux. La scène est représentée dans la salle qui porte le nom de Laurent lui-même, « *et cet autre*, écrit Vasari, *tenant une enseigne qui porte une fasce d'or en champ d'azur, c'est Braccio Baglioni de Pérouse* ».

Que sont devenues les quelques « reliques » du fils de Malatesta confiées aux Servites ? Ceux qui en avaient la garde, changeant de quartier, transportèrent le coffret qui les contenait et le déposèrent dans leur nouvelle sacristie. Depuis lors, la trace en était

cio, il paraît certain que le général succomba aux suites d'un phlegmon dont il ne s'était pas remis depuis la campagne de 1470 (contre Frédéric de Montefeltre, aux environs de Rimini et de Pesaro). Cette mort, remarque Pietro di Giovanni, « *fut un très grand malheur pour notre cité* (Pérouse), *car il* (Braccio) *était homme de grande renommée, connu et apprécié de grands princes et seigneurs.* »

(1) G. B. Vermiglioli (*Narraz. int. a Braccio Baglioni*, pp. 132, 133) reproduit *in extenso* le bref de Sixte IV au gouvernem. de Pérouse relatif au décès de Braccio Baglioni ; certains passages donneront une idée de l'ensemble : « *Inter cætera autem vice vestra condolvit de obitu quondam Bracci de Balionibus, simulque dilectos filios Guidonem ac Rodulfum ac alios equidem Bracci fratres, et nepotes nobis plurimum commendavit. Nos profecto mortem ipsius Bracci doluimus admodum quippe qui eum, ob ipsius plures virtutes, et merita præcipuamque in Apostolicam Sanctam Sedem fidem et devotionem.... dilegebamus. Et cum totis illius familiæ semper fuerimus simusque affecti, eam more benevoli patris libenter favoribus et gratiis prosequimur, itaque in signum nostræ in eos charitatis, ac etiam exemplum aliorum, et de ipsa Sede, et Ecclesia Romana benemereri pari modo in dies fund.... contentamus* », etc.

Datum Romæ apud Sanctum Petrum sub annulo piscatorio die XXVIII Januarj MCCCCLXXX Pontificatus nostri anno nono. L. Grifius. (secret.)

quelque peu perdue, ce qui évitait aux restes du capitaine-général l'étiquetage d'un musée. Tel est, en effet, le sort réservé aux os du grand Fortebraccio ! Classés et exposés sous verre, on les montre à l'Université de Pérouse, tout comme des panneaux sculptés et des fragments de poterie... Dans la même salle, d'autres ossements abrités sous la « *magnifique housse en velours, du commencement du XVe siècle* », dont parle *Bædeker*, ont appartenu à un Baglioni : peut-être à Braccio, arrière-petit-fils du capitaine-général, peut-être à l'évêque Giovan-Andrea : les avis diffèrent. Il n'en est pas moins pénible de constater l'indifférence avec laquelle la moderne Pérouse traite parfois ses plus illustres enfants (1).

(1) Depuis que ces lignes ont été écrites, la « *Reale Deputazione umbra di Storia patria* » et, en particulier, son distingué secrétaire, M. le Prof. O. Scalvanti, émus de la regrettable négligence des Pérousins à l'égard de deux illustres personnages de leur histoire : Braccio Fortebraccio et Braccio Baglioni, ont entrepris d'obtenir, pour les dépouilles de ces grands citoyens, une sépulture décente. L'article de M. Scalvanti « *Per la sepoltura di Braccio Baglioni e Braccio Fortebraccio in Perugia* » donna le branle. Les os de Braccio Baglioni, placés dans une urne, furent déposés à Sainte-Marie Nouvelle par les soins du Municipe qui sut, ainsi, remplir un devoir sacré. Sur un parchemin enfermé dans l'urne figurent les indications suivantes : « *L'an 1908, le 28 février, le comte Luciano Valentini étant syndic de Pérouse, les os de Braccio II Baglioni, fils de Malatesta et de Giacoma sœur de Braccio Fortebraccio de Montone, né vers 1420, décédé le 8 décembre 1479, furent renfermés dans cette urne. D'abord ensevelis dans l'église Sainte-Marie des Servites, de la Porte d'Ivoire, les restes du valeureux condottiere, du généreux protecteur des arts et des lettres, avaient été transportés dans la sacristie de cette église, en 1543, lorsque le Pape Paul III, pour élever sa forteresse, fit détruire ladite église des Servites et les maisons des Baglioni : c'est pourquoi, en raison des événements imprévus et d'un déplorable oubli, ces restes, emportés de nouveau et pour longtemps mis sans nul soin dans un lieu indigne d'eux, furent enfin déposés ici avec honneur, par la Commune de Pérouse.* » L'urne est elle-même placée dans un tombeau convenable qui reçut l'inscription suivante : OSSA — BRACHII II DE BALLEONIBUS — QUI ANNOS N. P. M. LX OBIIT VI IDUS DEC. A. MCCCCLXXIX — AB ECCLESIA QUÆ FUIT S. MARIÆ DE SERVIS — IN SACRARIUM HUJUS ÆDIS TRANSLATA A. MDXXXXIII — HIC IN PACE QUIESCUNT — AB ANNO MDCCCCVIII. » — Voy. Comte Ansidei : *Ricordi nuziali di casa Baglioni*, pp. 39, 40.

CHAPITRE III

Guido et Rodolfo Baglioni. Les Baglioni sont, de fait, souverains de Pérouse jalouse de son indépendance à l'égard du suzerain. Les bourses des offices. Opposition aux Baglioni dirigée par les degli Oddi ; coups de main tentés par cette faction. Succès militaires des Baglioni. Le frère Bernardin de Feltre ; la sœur Colombe de Rieti. Alexandre VI à Pérouse. Rapports de Raphaël Sanzio avec les Baglioni. Fêtes du mariage d'Astorre Baglioni avec Lavinia Colonna : les « *Noces Vermeilles* » de Pérouse, ou « *Complot de 1500* » (1).

La disparition de Braccio Baglioni n'allait pas empêcher ses frères, Guido et Rodolfo, de sauvegarder leur cause. La maison Baglioni devra même à leurs succès d'exercer la souveraine autorité, en dépit des plus violentes compétitions. Déjà, Pérouse et son comté avaient obtenu, à diverses reprises, une sorte d'autonomie dont la principale période se rattachait au souvenir du fameux Fortebraccio. A la place naguère occupée par celui-ci, les Baglioni vont constituer une dynastie unique dans l'histoire locale, tant il était difficile d'annihiler la persistance des rivalités et de résister longtemps aux divisions de famille, créées ou exploitées par les partis adverses. Les faits offrent un intérêt soutenu ; car les Baglioni ne doivent leur situation qu'à eux-mêmes. Leur pouvoir, de fait sous l'étiquette républicaine, n'a pu s'affirmer que par la valeur personnelle, le mépris du danger, la constance de l'effort. Pérouse, devenue aussi indépendante que possible sous ses princes, pourra leur attribuer une bonne part de son illustration militaire.

Guido, à l'exemple de la plupart des siens, est signalé dès 1448

(1) Compléter les princip. références concernant les chap. précédents (pp.19, 20, 46) par les indications suivantes. (L'édition grand in-4º contient, sur Guido *trois* pages de notes en deux colonnes).

Sources imprimées.

— Infessura : *Diario Romano.* — Scip. Ammirato : *Istor. Fiorent.* — F. Guichardin : *Hist. des guerres d'Italie.* — G. Vasari : *Opere.* — Pastor : *Hist. des Papes.* — C. Ricci : *Pintoricchio.*

Sources manuscrites à joindre aux précédentes citations des chap. I et II :

Voy. surtout les *Annales Decemv.* de Pérouse aux années 1488 et suiv. — Le *Spoglio Brunetti* ; *Tassi* et le *Mss 1219* doivent être plus spécialement consultés pour ce chapitre.

dans les diverses fonctions officielles. Chef des prieures à plusieurs reprises, il favorise le développement commercial de la ville. Son nom paraît à chaque feuillet des annales décemvirales dès qu'il s'agit de commissions importantes et d'arbitrages à Pérouse ou aux environs. Il fait partie d'ambassades marquantes près de Nicolas V, de Calixte III, de Paul II, de Sixte IV et d'Innocent VIII. Naturellement sa vraie place est à la tête des troupes : dès 1457 il fournissait 100 lances à Sigismondo Malatesta contre les condottieri d'Alphonse d'Aragon. Agissant de concert avec Mariano Savelli dans le commandement général de la cavalerie pérousine, il contribue lui-même à la défaite des Florentins près de Cortone (1479). Désormais la situation des Baglioni s'impose ; il n'est si pauvre diable qui n'en espère son salut, comme le démontre l'anecdote suivante. La scène se passe à Assise, où c'est jour de fête ; un malandrin, pris en flagrant délit de vol, vient d'être suspendu par un bras à une potence. De sa position douloureuse, mais élevée, il aperçoit dans la foule les couleurs des Baglioni, car Guido et son frère Rodolfo, entourés de familiers, se promènent de ce côté. Aussitôt le supplicié de crier à tue-tête : « Braccio ! Braccio ! » par allusion au chef, encore vivant, de la famille. Un compagnon de Rodolfo entend l'appel et, sans nulle hésitation, tranche, d'un coup d'épée, la corde du pendu. Mais les gens d'Assise se courroucent. Un tel manque d'égards à leur justice ne peut être toléré sans protestations véhémentes ; elles dégénèrent aussitôt en échauffourées, si bien que le coupable, à peine délivré, apprécie les phases d'une lutte qui sème le sol de victimes, pendant que lui-même se trouve hors d'affaire.

Mais ce qui entraîne de bien autres conséquences, ce sont les compétitions entre familles : conflits d'ambition et représailles entretiennent de perpétuels ferments de haine.

Au temps de Fortebraccio, la tension des rapports entre Baglioni et degli Oddi s'était moins accusée, en raison des événements et des guerres qui tenaient les Pérousins en haleine. Mais dès que les Baglioni reparurent à la direction des affaires communales, la jalousie de quelques familles marquantes en prit ombrage : les degli Oddi surtout ravivèrent leurs anciens griefs ; à la moindre bravade le conflit pouvait tourner au tragique. Déjà, pendant que Braccio Baglioni occupait de grands commandements, un incident se déroulait à Pérouse, dans des circonstances peu rassurantes pour la tranquillité des citoyens. Certain soir de fête, une centaine de jeunes gens, amis des degli Oddi, s'étaient amusés à crier dans les rues le nom de cette famille. Nombreux et en armes, ils narguaient le danger, ce qui les incita à lancer leurs plus stridents appels sous les fenêtres des partisans des Baglioni ; sous celles des della Corgna, entre autres. Ces derniers avaient eu, peu aupara-

vant, maille à partir avec les degli Oddi ; ils prirent fort mal la plaisanterie. Quelques-uns des leurs se précipitèrent, les armes à la main, sur les provocateurs, dont plusieurs furent grièvement blessés (6 mai 1456).

Cette intervention n'était point pour déplaire aux Baglioni. Ils devaient s'en souvenir d'autant mieux que les della Corgna continuaient d'appuyer leur cause en les secondant, à Spello, contre les gens de Foligno.

Cependant les préoccupations des citoyens, au milieu de ces zizanies, redoublaient leur empressement naturel à jouir des fêtes et des réjouissances dont les grands mariages étaient l'occasion principale. Alors, quand Guido Baglioni et son frère Rodolfo épousèrent simultanément (28 mai 1456), le premier Costanza Varano, fille du seigneur de Fabriano, cousin de celui de Camerino ; le second Francesca, des Baglioni de Castel San Piero — fille de Simonetto, gentilhomme d'Orviéto et capitaine de marque à la solde florentine, — tous les quartiers de Pérouse, les châteaux et les fiefs de son comté, tinrent à organiser leur part de festival, ou à s'y faire représenter. La cérémonie fut éblouissante. Cosme de Médicis députa, en son nom, Pietro Fumagioli ; d'autres grands seigneurs rivalisèrent de luxe et de largesses : on fut émerveillé. Ces réjouissances n'avaient aucune chance de calmer la jalousie des degli Oddi, lesquels avaient trouvé un appui sérieux chez les Ranieri, alors en mauvais termes avec leurs adversaires. Le légat s'efforçait bien de seconder les prieurs pour arbitrer le différend entre ces familles ; une commission, comprenant Guido Baglioni lui-même, était élue (1481) à cet effet ; mais les éventualités ne semblaient pas moins menaçantes.

Lodovico, bâtard de Rodolfo, et quelques comparses tuent, dans une rixe, deux amis des degli Oddi (28 février 1482) ; aussitôt la bagarre éclate. Oddi et Ranieri d'une part, Baglioni et leurs nombreux alliés de l'autre, s'apprêtent à en découdre, quand l'évêque d'Assise, le trésorier apostolique et le gouverneur de Pérouse réussissent à s'interposer. Ils ont pu faire chasser de la ville nombre de bravi étrangers, fauteurs de désordres dont ils vivent, et toujours prêts à pousser les choses aux extrêmes sans s'intéresser aux partis. Les principaux gentilshommes en discussions iront à Rome exposer leurs griefs (1). Ainsi fut fait ; mais à peine les voyageurs

(1) La discussion entre Baglioni et degli Oddi ne supportait guère de tentative d'accord. Après réception d'un bref papal, appelant à Rome les plus importants gentilshommes en rivalité (17 mars 1482), Guido Baglioni et Simone degli Oddi vont s'entretenir tout d'abord avec le commissaire du Pape au sujet de ce bref (20 mars). Or, Guido prétend qu'en tuant

sont-ils revenus, que la lutte reprend de plus belle. Cette fois, les Baglioni, entourés d'une ardente noblessse, culbutent hors les murs les degli Oddi en déroute et les contraignent à leur laisser « *entièrement le gouvernement de la cité... après leur exil, ils* (les Baglioni) *n'ont plus en face d'eux aucune famille susceptible de s'opposer ouvertement à leurs volontés* (1482) » (*Pellini*).

Ce n'était, en somme, qu'un avertissement à la faction rivale, mais il était sérieux, et le Pape profite de la circonstance pour imposer à la ville la tenue d'un registre qui signalera les rebelles. La rédaction en est confiée à son lieutenant, qui, en butte aux réclamations des deux partis, dut trouver la besogne singulièrement ardue.

Mais, ce qui paraît absolument établi au sein de ces troubles entre Baglioni degli Oddi, Ranieri, ou Ermanni, etc., c'est l'attitude conciliante de Guido Baglioni. Non seulement on voit son arbitrage réclamé par les belligérants, mais lorsque de dévoués religieux tentent, le crucifix à la main, d'arrêter les combattants, Guido à cheval se penche pour embrasser le Christ en disant : « *Mon Dieu, faites qu'il y ait le moins possible de victimes !* » (*Pietro Ang. di Giovanni.*)

Enfin Sixte IV béneficie de l'accalmie. Ses brefs adressés à Guido et à Rodolfo Baglioni, ainsi qu'à d'autres seigneurs (décembre 1483) qu'il mande avec leurs troupes pour secourir Lorenzo Giustini assiégé dans le château de Celalba, sont ponctuellement suivis. Les assiégeants durent céder aux condottieri de l'Église, en dépit des efforts du capitaine ennemi, Nicolo Vitelli, d'autant plus obstiné qu'il savait son fils, Camillo, prisonnier de Giustini. Plusieurs de ses hommes subirent le même sort et les capitaines à la solde pontificale s'empressèrent de les faire diriger sur Rome. Le Pape ne ménagea ses félicitations ni à Guido Baglioni, ni à Rodolfo son frère qui l'avait bien secondé. Il importait de conserver à l'Eglise l'appoint de bonnes épées, quand les discussions entre Colonna et Orsini jetaient la capitale dans de sombres expectatives. Innocent VIII y appelle Guido (1484) pour renforcer ses soldats d'un bon contingent de cavalerie et d'infanterie, et le seigneur pérousin ne trompe pas son attente.

Guido aura, dès lors, la partie belle quand, à titre d'ambassadeur, il reviendra cette même année à la cour pontificale, pour

Giacomo des Tei, les degli Oddi ont privé la maison Baglioni de « son plus grand ami ». De même riposte Simone degli Oddi, qui déplore la perte de Naldino, le plus fidèle des partisans de sa famille. Le commissaire se garde bien de trancher un différend ainsi présenté ; il presse les deux contradicteurs d'aller à Rome exposer leurs mutuelles prétentions.

recommander Pérouse. A lui d'insister pour le maintien de ses franchises et d'obtenir des indemnités en raison des dommages subis par les habitants, lors de la guerre entre Florence et le Pontife précédent.

Croirait-on que cette même époque, où la violence batailleuse contraste avec le déploiement d'un luxe insensé, est signalée de nouveau par les élans d'une piété sincère autant qu'exaltée ? Les citoyens écoutent avec grande attention un simple frère mineur, Bernardin de Feltre, qui s'élève hardiment contre leurs luttes perpétuelles et leurs fastueuses prodigalités. La parole véhémente du prédicateur ne se dépense pas en vain : elle obtient qu'une commission soit élue pour étudier les restrictions à imposer au luxe. Guido, Rodolfo et Mariano Baglioni en font partie. Peut-être, dans le premier élan, les réformateurs vont-ils un peu loin, en décidant de quels costumes devront se contenter les deux sexes, en limitant les dots et autres libéralités alors usitées, même en dehors des mariages (1485).

Il est vrai que le naturel reprenait vite le dessus ; on l'avait bien vu lors des prédications de Bernardin de Sienne. Les succès oratoires de son excellent émule n'empêchèrent pas davantage les commissions de la guerre de fonctionner, ce qu'imposaient du reste les nécessités du moment. Cette même année, Guido et Rodolfo y figurent avec deux autres Baglioni. Le bon frère Bernardin de Feltre, joignant le geste à la parole, réussit toutefois à empêcher quelques désordres. Secondé par Guido Baglioni, il calme les Arcipreti et les Ermanni prêts à en venir aux mains (juin 1486). Mais si le Religieux ne peut compter sur une ère de tranquillité dans la ville que sa parole vient d'évangéliser, il a fait néanmoins de bonne besogne, même quand la trêve subit de tels accrocs que les arbitres sont contraints d'enjamber les cadavres des combattants pour remplir leur mission.

Ces dissensions avaient naturellement leur contre-coup dans les camps où des condottieri, appartenant aux partis rivaux, servaient sous la même bannière. En pareil cas cependant, les combats se pliaient souvent aux règles de chevalerie qui en atténuaient la brutalité. Ainsi, Malatesta, fils de Polidoro Baglioni, lance un défi à son compagnon d'armes Miccia degli Oddi (2 septembre 1486) comme lui à la solde du duc de Calabre. Le duc et les principaux de l'armée : Virginio Orsini, le comte de Pitigliano, le capitaine des troupes du duc de Milan, s'intéressent au différend et en règlent les détails officiels. A ce moment, l'armée du duc de Calabre campait sur le territoire pérousin. Son chef décide qu'une lice sera établie, et pendant que les deux champions s'en donneront à cœur-joie,

aucune manifestation, en faveur de l'un ou de l'autre, ne devra être tentée.

Deux pavillons sont dressés aux extrémités de la lice ; Malatesta et son adversaire les occupent, à cheval, la lance en arrêt. Au signal des trompettes, les deux cavaliers s'abordent « *avec toutes les élégances de la chevalerie* » (*Bonazzi*). Miccia degli Oddi réussit à frapper Malatesta, qui, se défiant de son cheval, ou plus expert dans un combat à pied, saute promptement à terre. La lutte devient tout de suite violente ; les coups retentissent sur les armures sonores. Si bien que le duc, édifié sur la valeur de ses condottieri, jette en signe de paix une baguette dans la lice et calme les combattants en leur enjoignant de s'embrasser. Chacun d'eux n'a plus qu'à regagner son pavillon avec l'appareil usité et reçoit les félicitations des arbitres et des capitaines de l'armée. Voilà des conséquences bien différentes de celles qu'entraînaient les luttes de factions ou les campagnes de mercenaires.

Sous ce rapport, les Baglioni prenaient leur métier au sérieux ; ce n'est pas à eux qu'on reprochera de s'en tirer avec des égratignures.

A cette même époque, Rodolfo Baglioni apprenait la mort de son fils cadet, Orazio, tué à l'ennemi près de Bénévent (juin 1486) dans le Napolitain. Il y servait sous le duc de Calabre au cours de la guerre entre Ferdinand, roi de Naples, et Innocent VIII. Peu après, Malatesta, frère aîné d'Orazio, succombait sur le territoire vénitien dans la campagne entre la République de Saint-Marc et l'Autriche (1487). Un message d'Agostino Barbarigo, doge de Venise, transmettait la nouvelle aux prieurs de Pérouse, en exprimant l'admiration et la gratitude de l'Etat pour la valeur de ce capitaine.

Ce double deuil affecta vivement les Baglioni. Lorsque Guido et Rodolfo, avec quatre de leurs fils, eurent châtié les gens de Foligno, agresseurs de Spello, ils regagnèrent Pérouse pendant la nuit (20 octobre 1487), de façon à éviter toute manifestation. Peu auparavant, les corps des deux fils de Rodolfo étaient arrivés sur le territoire pérousin ; déposés à Monte-Luce dans des maisons amies, ils devaient être transportés en ville le 21 octobre. Ce jour-là, aux côtés de la famille, parurent les membres du gouvernement au complet, les ambassades envoyées pour présenter les condoléances du cardinal del Conte et des communes de Sienne, de Trevi, de Foligno, de Montefalco, d'Assise, de Coldimancio, de Gualdo et de Todi, comme des fiefs des Baglioni. Les notabilités du pays se rencontrent, pour la plupart, à la cérémonie ; c'est dans le palais de Braccio que se réunit le deuil. Les fils de Nicolo Piccinino, le comte Nicolo de Pitigliano, le seigneur de

Santa-Fiore et autres gentilshommes de marque, ont tenu à venir en personne. Depuis Sainte-Marie de Monte-Luce, le cortège défile, pendant qu'au-dessus des rangs flottent deux étendards aux armes des Baglioni et 16 bannières portées par des hérauts à cheval. L'inhumation a lieu dans l'église Saint-Dominique.

Circonstance curieuse, presque à cinquante années d'intervalle, deux autres frères Baglioni, portant les mêmes prénoms de Malatesta et d'Orazio, et neveux des précédents, seront inhumés, ensemble, dans cette même église, après que leur cortège funèbre aura suivi le même parcours.

Les agitations des cités laissent peu de temps aux douleurs intimes. Pérouse en particulier, jalouse de son indépendance, fomentait de continuelles agitations ; et les Baglioni, constituant la cheville ouvrière des revendications communales, subissaient la poussée des événements.

Leur intervention avait été surtout signalée dans la question des bourses des offices (septembre 1486). Ces caisses de vote, ou de cautionnement, étaient avant tout un symbole, celui de l'indépendance ; et les citoyens, en plus de l'intérêt électoral, tenaient essentiellement à ce que ces bourses ne fussent pas mises en service hors de chez eux. Plusieurs Baglioni paraissent dans la commission chargée de la réfection des nouvelles bourses, c'est-à-dire des élections aux offices : Guido et Rodolfo d'abord, puis Mariano leur cousin et un autre de leurs parents : Baglione, fils de Silvio. Ils représentent divers quartiers et constitueront, les deux premiers surtout, l'obstacle à toute restriction des franchises.

Au dire de Bonazzi, la politique d'Innocent VIII, après le renouvellement de la ligue entre Pérouse et Florence, tendait justement à restreindre des libertés qui menaçaient de lui aliéner la cité. Les Baglioni, devenus en même temps le rempart de ces mêmes libertés, « *dalle istituzione popolari* » (*Bonazzi*), voient grossir leur parti et s'étendre leur influence.

Que le Pape eût, ou non, promis de maintenir à Pérouse la réfection des bourses, l'opération électorale dut, par ordre, se faire à Rome. Du reste, Innocent VIII, choisissant trente nobles pour discuter la question avec lui, avait fait preuve d'impartialité ; il venait de désigner Guido, Rodolfo, et d'autres Baglioni, dont l'attitude et l'influence ne pouvaient être appréciées à sa cour.

La délégation pérousine écoute d'abord, sans objections, les propositions du suzerain tendant à transférer les bourses à Rome ; l'un des gentilshommes propose seulement la suppression de ce mode d'élection : on s'en remettrait au choix direct du Pape pour la répartition des offices publics. Mais les Baglioni protestent : priver Pérouse d'élire ses magistrats c'est, d'après eux, l'attein-

dre dans ses franchises. Seuls, ils ont élevé la voix, et le Pape, pressentant l'orage, ordonne au légat de Pérouse d'accepter les objections de ces Baglioni avant de regagner son poste. A vrai dire, Innocent VIII avait profité du voyage des délégués pérousins pour nommer lui-même les magistrats de leur cité ; comptant que le fait accompli affirmerait son autorité. Il établissait même, peu après, un conseil ecclésiastique (1).

Mesures superflues : de continuels sursauts bouleversent cette époque de l'histoire pérousine. Ce sont ces convulsions, signalées par Dante à propos de Florence qu'il compare au malade privé de repos, et s'efforçant, pour en trouver, de changer sans cesse de position dans son lit.

Dès qu'en pleine tourmente se révèle un personnage de valeur, il est salué par les acclamations des citoyens. Les forces populaires vont à lui, aussi sûrement que les compétitions jalouses et que la diffamation. « Ceux qui ont réussi attirent toujours l'allé-« gation hypocrite, la calomnie; sûrement le blâme. Celui qui n'a « rien pu faire, ou n'a rien osé tenter, pardonne mal à qui s'élève : « et les républicains à la logique étroite qui prétendent vouloir « niveler le monde, gardent rancune aux belles plantes humaines « qui dépassèrent les limites prescrites, ramenèrent tout à elles « et s'imposèrent comme les grands arbres des forêts » (*A. Lebey*).

Ferrari, malgré un dénigrement systématique, convient que, dès 1466, les Baglioni réconcilièrent guelfes et gibelins. Ils « n'at-« tendent plus, écrit-il, qu'une occasion pour régner ouvertement. « Comment cette occasion leur aurait-elle manqué? En 1482, la « ville ne pouvait plus endurer sa propre liberté, et à partir de « l'année suivante, la commune inscrivait tous les ans sur les « registres qu'on violait les statuts, qu'on se battait le jour et la « nuit dans la rue, qu'on multipliait les violences et les meurtres, « et cette ritournelle sanglante ayant condamné les citoyens à « considérer tout acte désespéré comme très naturel, pour sortir « de ce chaos odieux et dévorant, en 1488, Baglioni chassa les « Oddi, brûla leurs maisons, se proclama seigneur et allié des « Varano de Camerino, des Vitelli de Città di Castello, des comtes « de Pitigliano ; il resta au poste le plus avancé, sous le feu de « l'Église ».

(1) Ce conseil ne comprenait pas moins de sept Baglioni : *Guido, Camillo, Malatesta* (de *Polidoro*), représentant la Porte d'Ivoire ; *Rodolfo, Mariano* et *Alberto* (tous deux fils de *Mariotto*) et *Baglione* (de *Silvio*) pour la Porte Saint-Pierre. En tout, 115 conseillers devaient seconder les prieurs et camerlingues (31 décembre 1486).

Le Pape aurait vraiment été qualifié pour perdre de gaieté de cœur une partie du patrimoine ecclésiastique ! Ferrari suit son idée. Mais ses diatribes ne révèlent pas moins que « *les Baglioni apparurent comme des sauveurs et des libérateurs... eu égard aux vipères qui foisonnaient dans toutes les maisons* ». Libre au même écrivain de parler des Baglioni, et par là même de Pérouse, en termes qu'il voudrait blessants et qui, simplement, cadrent avec sa thèse. Estime-t-il que Guido Baglioni sacrifie à son avantage personnel les intérêts de sa patrie quand seul, avec son frère et ses cousins, il s'oppose à toute restriction des libertés pérousines ? Les Baglioni ont tort vis-à-vis de Rome, ce n'est pas douteux ; malgré cela, l'historien local le plus incisif à leur endroit, reconnaît ce que Pérouse dut alors à leur intervention.

Reste à examiner la marche des événements qui amenèrent Guido au pouvoir souverain.

Braccio, Carlo et Sforza Baglioni, frères de Guido, n'avaient laissé à leur mort qu'une postérité de petits-enfants. Grifone le fils de Braccio, Oddo le fils de Carlo, avaient été tués : le premier, dans un guet-apens ; l'autre, à l'ennemi. Guido et son frère Rodolfo devenaient ainsi les chefs de leur maison. Or, la situation était difficile et leurs jeunes neveux ne se sentaient pas encore de taille à en affronter les risques. Baglioni et degli Oddi en sont arrivés à ce point d'hostilité que le Pape intervient encore directement. Par bref adressé à son vice-légat (31 mai 1488), il convoque pour une huitaine de jours à Rome, les gentilshommes les plus compromis. Mais le temps n'est plus où cette mesure produisait son effet ; à deux exceptions près, personne ne bouge. Aucun des Baglioni, soit Guido, Gismondo son fils, ou Rodolfo, ne s'inquiètent de l'appel ; on décide simplement qu'une délégation ira discuter avec Innocent VIII.

C'est que les Baglioni se gardent de quitter leur champ d'action, alors que les degli Oddi, appuyés par les Ranieri et les Arcipreti, deviennent de plus en plus entreprenants. Cette faction prétend imposer sa suprématie, si sa défaite n'est pas avérée ; autant dire que les familles ennemies ne peuvent se supporter plus longtemps dans les mêmes murs.

Cependant, en plus des bonnes troupes que les Baglioni lèvent dans leurs fiefs, ils ont su inspirer confiance à Laurent de Médicis, lequel, aspirant pour lui-même à la véritable mainmise sur Florence, s'applaudissait de voir des précédents chez ses voisins. Aussi s'empressait-il d'appuyer celle des factions pérousines qui lui semblait en mesure de réussir ; la patronner pouvait être très avantageux à sa propre politique. Quant aux Florentins, ils surveillaient avec une appréhension justifiée les agitations d'une

cité, toujours à la veille de mettre le pays en feu, et se montraient d'autant plus disposés à favoriser les Baglioni, qu'ils jugeaint seuls capables de maîtriser le désordre. Ainsi l'attitude de Laurent et de ses conseillers s'explique, non par simple bienveillance à l'égard d'un parti puissant, mais par précaution réfléchie : *Florence jugeant de son intérêt d'entretenir de bons rapports avec les principaux de Pérouse, s'était entendue avec Guido et Rodolfo Baglioni pour rendre cette ville indépendante* » (*Graziani*). Ces derniers, enrôlés dans la même ligue que Florence, devaient par leur influence gagner l'adhésion des centres circonvoisins : Viterbe, Assise, Foligno, Montefalco, Spolète.

Il va de soi que les susceptibilités pérousines demandaient des ménagements : officiellement, l'appui du Magnifique n'était pas avoué. Combien cependant sont négligeables les scrupules des intransigeants, dont le gouvernement préféré se réclamait naguère d'une vassalité milanaise ou napolitaine. Les Pérousins « *éprouvaient beaucoup de répugnance à s'unir au Pape, parce qu'ils le soupçonnaient de vouloir profiter de leurs divisions pour remettre leur ville dans une entière dépendance du Saint-Siège* » (*Guichardin*). Cet état d'esprit favorisait, avant tout, les Baglioni. Le Pontife était dans son rôle en prétendant affirmer ses droits ; mais, par ailleurs, le secours occulte de Florence n'avait aucun rapport avec une vassalité : Pérouse, au lieu de verser des annuités, en recevait ; au lieu de changer simplement de suzerain, elle prétendait reconquérir son indépendance sous les Baglioni qui s'engageaient à la lui maintenir. La différence avec l'ancienne politique des raspanti est appréciable.

Les Florentins s'imposaient de lourdes charges pour fournir des subsides aux Baglioni, « *ne fût-ce que pour leur amitié et sans tenir de soldats en selle* » (*Matarazzo*). C'était leur façon de s'assurer contre l'anarchie à leurs portes. Si les critiques, abordant une autre face de la question, déplorent la décadence de la liberté pérousine sous la tutelle d'une maison féodale, ils devraient, avant de censurer le *predominio Baglionesco*, rappeler les procédés des magistratures qui l'ont précédé. Pourraient-ils davantage s'émouvoir des subsides fournis aux Baglioni par les Médicis, ces auteurs qui tiennent en réserve de si ardents dithyrambes à l'adresse de la République Florentine, destinée à vivre sur les fonds du *barbare* François Ier ?

Pour le moment, les Florentins, ayant entraîné Pérouse dans leur ligue, prétendaient la pousser à la révolte dès 1486, alors qu'Innocent VIII était embarrassé dans la guerre avec Ferdinand roi de Naples.

Guido Baglioni, comme principal seigneur de Pérouse, s'en tient d'abord à la défensive. On le sait souvent à Spello, qu'il importe

de défendre contre les agressions, surtout des gens de Foligno. L'année précédente (septembre 1487), les amis des Baglioni, les della Corgna entre autres, ont été prêter main-forte aux princes pérousins ; depuis lors, Guido s'éloigne peu de son fief, car il s'attend à des complications motivées par son refus de répondre à l'appel du pape. Il se dispose à parer le coup, ce qui ne l'empêche pas de revenir à Pérouse et de s'y entretenir avec Francischetto Cibo (12 juillet 1488), qu'Innocent VIII a délégué pour apaiser les esprits. Aucun arbitre ne pouvait tenir de plus près au Pontife et le jeune Francischetto se fait fort de régler le conflit après trois jours de présence, ce qui ne donne pas une haute idée de sa perspicacité. Tout d'abord, il y a banquet dans le quartier Saint-Ange ; après quoi, l'arbitre déambule avec Rodolfo Baglioni (24 juillet), sans se douter que les troubles qu'il est venu calmer peuvent dégénérer, d'un moment à l'autre, en révolte ouverte.

Guido ayant regagné Spello, laisse écouler deux mois avant de se décider à un entretien avec le Pape. Enfin, parti pour Rome avec son fils Gismondo, il se présente devant Innocent VIII, revient à Pérouse après cette audience qui n'a rien réglé, et s'abouche avec le vice-légat en pourparlers parfaitement vains. Le fond du conflit est toujours représenté par les bourses des offices, qui servent de prétexte aux degli Oddi dans leur hostilité contre les Baglioni. Ils agissent par « *haine du peuple pérousin* », prétend Bonazzi. Le fait est qu'on les vit se poser en champions de l'autorité pontificale, en raison de la situation des Baglioni, chefs de l'opposition. Ceux-ci voulurent peut-être obtenir au rabais certains offices lucratifs, « *en écartant les concurrents par la violence au détriment du trésor pontifical* » (*de Grimouard*). En tous cas, si leur attitude est nettement en rapport avec les aspirations d'indépendance, les degli Oddi démontreront, en ce qui les concerne, que les vues de justice et d'équitable répartition les laissent indifférents.

Tout d'abord, les Baglioni tiennent à ne rien brusquer et pour mettre leurs adversaires au pied du mur, font proposer aux degli Oddi un double mariage entre leurs familles. Gismondo Baglioni, fils de Guido, épouserait une fille de Sforza degli Oddi, pendant qu'une fille de Rodolfo Baglioni serait donnée à un Pompeo de la maison adverse. Grand embarras des degli Oddi : décliner de pareilles propositions peut entraîner à la guerre immédiate ; les accepter effarouchera les importants de leur faction et mettra les meneurs en assez mauvaise posture en face du Pape dont ils soutiennent la politique. Somme toute, ils reculent. Les Baglioni, fixés sur l'impossibilité d'un arrangement, arguent qu'il n'a pas dépendu de leur bonne volonté de régler le débat ; ils se préparent aux éventualités et voient se grouper à leurs côtés une bonne partie

de la noblesse. Une circonstance fortuite suffira pour allumer l'incendie.

Or, à Passignano du Lac, Bernardo della Corgna est en mauvais termes avec son voisin de fief, Guido degli Oddi. La brouille entre leurs deux familles date de loin et le voisinage des biens la favorise. En septembre 1488 les choses prennent une vilaine tournure au vif regret d'Innocent VIII, qui s'empresse de convoquer Guido Baglioni et quelques notables, afin de remédier au mal. Comme il s'agit cette fois d'un litige particulier, Guido ne fait aucune difficulté ; il va soutenir à Rome la cause des della Corgna, ses parents et ses amis, tout en faisant preuve d'une modération méritoire. Mais à quoi bon ? Dès le mois suivant, Bernardo della Corgna, ne s'étant pas conformé à la trêve consentie, permet aux degli Oddi d'aller de l'avant ; les deux familles se heurtent aussitôt et les Baglioni de réclamer leur place dans le conflit. Ils courent appuyer leurs alliés, sans pouvoir supposer quelle lâche ingratitude paiera leur intervention.

Guido Baglioni a quitté Spello. Informé de l'aggravation des démêlés, il appelle en hâte des renforts, ne fût-ce que pour maintenir l'ordre ; de nombreuses troupes arrivent de ses fiefs et sont en partie casernées dans la cathédrale Saint-Laurent.

A la fin du mois, l'agitation est extrême. Les cris de « Baglioni ! Baglioni ! » défient constamment l'appel aux degli Oddi (25, 26 octobre 1488). Les membres de cette famille ne circulent plus dans Pérouse qu'avec circonspection ; ils usent même de curieux modes d'espionnage. Leandra, fille de Braccio Baglioni, ainsi qu'Isabella sa cousine, fille de Guido lui-même, ayant épousé des degli Oddi, sont, du même coup, passées à ce parti, tout en restant en bons termes avec leurs parents. Elles profitent de cette circonstance pour vérifier si les Baglioni disposent de troupes venues du dehors. Mais leur démarche trop hâtive ne les renseigne pas : les troupes appelées par Guido arrivaient le lendemain de la visite de ces dames, dont la promenade en plein palais Baglioni n'avait fait découvrir aucun rassemblement suspect.

Quant aux dispositions des degli Oddi, menées assez maladroitement, elles étaient bien connues de Guido, qui pressait d'autant plus ses ordres d'appel. Les maisons se remplissent de gens armés pour l'un ou l'autre parti ; les boutiques sont closes dans l'émoi général. Pas une ouverture de la cathédrale qui ne montre la gueule d'un canon ; le toit même est chargé de plusieurs pièces pointées du côté Nord, menaçant les immeubles des degli Oddi et de leurs amis. Le palais du podestat est aussi transformé en citadelle ; des chaînes barrent les rues. Partout s'exerce la surveillance des troupes des Baglioni, dont les allées et venues inquiètent l'ennemi. Celui-ci,

néanmoins, se fortifie et groupe ses renforts, sans oser attaquer (27 octobre).

Ceux des citoyens qui se tiennent en dehors du litige, les neutres, les paisibles, n'échappent plus aux contre-coups des hostilités. Aux observations de certains d'entre eux, les degli Oddi ont répondu évasivement. C'est que la faction de cette famille se sent en bonne posture, sûre d'être appuyée par le comte de Sterpeto qui commande le gros de ces troupes. Celui-là est tenu pour « *l'implacable ennemi de la maison Baglioni et de tous les Pérousins* » ; remarque qui en dit long sur la communauté d'intérêts des Baglioni et de la population. De pareilles émotions ne peuvent se prolonger.

Une querelle fortuite met deux jeunes gens aux prises (28 octobre) ; aussitôt, Baglioni et degli Oddi d'accourir ; ces derniers, plus nombreux, vont occuper la place, lorsque paraît le renfort opportun des della Corgna venus à la rescousse de leurs parents. Les troupes des Baglioni ont ainsi le temps d'arriver. Elles écrasent les degli Oddi, dont la barricade, élevée à La Coupe, est livrée aux flammes. Le feu gagne une maison bondée de soldats Oddi ; d'autres immeubles, appartenant à cette famille ou à ses partisans, s'écroulent dans l'incendie dont les lueurs éclairent les divers points où s'est fractionnée la lutte. Les blessés et les mourants encombrent les maisons.

Au plus fort de la mêlée, Guido Baglioni se multiplie pour arrêter les combattants. Graziani, Pellini, d'autres chroniqueurs sont unanimes sur ce point : contraint de prévenir les attaques de la faction rivale par une sérieuse défensive, Guido chapitre aussi bien ses amis que ses adversaires. Sans armes, un bâton à la main, il s'est campé au milieu de la route qui mène à la porte Sainte-Suzanne et, malgré la fatigue, reste à cette place pour ordonner à ses soldats de cesser la lutte. Courageuse attitude qui a, pour le moment, de sérieux résultats. Aucun plan n'ayant encore été arrêté, l'arbitrage de Guido entre degli Oddi et della Corgna obtient une trêve, dite d'une année, au cours de laquelle les familles ennemies s'en remettront à lui-même pour régler leurs différends.

Un fait donnera l'idée de la division qui régnait parfois sous un même toit. Deux frères Arcipreti : Agamennone et Girolamo, avaient groupé de nombreux amis en prévision des bagarres. Leur maison était barricadée ; tables et tonneaux bouchaient les ouvertures. Cependant, un point restait à éclaircir : pour qui allait-on batailler ? Agamennone, en présence de sa mère, interpelle son frère à ce sujet. « Je voudrais savoir ce que tu penses de la compétition présente ? pour moi, je prêterai main-forte aux degli Oddi mes parents. — Eh bien ! moi, réplique Girolamo, je suis avec les Baglioni, dont la parenté m'est plus proche encore que celle des

degli Oddi avec toi ! » Le ton de la discussion monte rapidement et Agamennone donne à son frère une heure pour réfléchir. Girolamo n'en demande pas tant et rejoint vite une bande de ses amis. Avec eux, il pénètre dans la cathédrale encombrée des troupes des Baglioni. Sur la demande des nouveaux venus, on leur livre des arquebuses. Pendant ce temps, sur le mont du quartier Soleil, Agamennone avec deux collègues prenait ses dispositions de combat. Il a interdit à son frère la maison familiale, tant que celui-ci s'obstinera dans le camp adverse ; Girolamo, de son côté, trouvant un peu forte la prétention de le chasser de chez lui, se prépare, aidé de ses amis, à forcer la consigne. Or, Guido Baglioni, cette fois encore, use de son autorité ; il arrête l'affaire et loge même Girolamo dans sa propre maison. Mais le différend, succédant à celui des della Corgna avec les degli Oddi, engendre de nouvelles complications et ravive les anciennes.

Tel fut le point de départ de tout le bouleversement. Vainement, Leandra et Isabella Baglioni, mariées aux degli Oddi, s'essaieront au rôle d'arbitres ; elles n'auront pas plus de succès que les franciscains dont la voix s'élève, au sein des bagarres, pour implorer l'union et la paix. L'un des frères s'est pourtant jeté au milieu des combattants en brandissant son crucifix. Partout reprennent les engagements qui durent jusqu'au soir (29 octobre). La convention, consentie à grand'peine par les degli Oddi sous l'arbitrage de Guido Baglioni, est déjà lettre morte.

Le jeudi 30 octobre, Rodolfo Baglioni, ayant quitté ses fiefs, rejoignait son frère, suivi de bons fanti. Il installe dans la cathédrale l'un de ses connétables avec son monde. Nobles et citoyens s'empressent autour de l'un ou de l'autre parti.

Cependant le Pape s'est ému et a député à Pérouse son propre frère, Maurizio Cibo, avec le titre de gouverneur. Celui-ci arrive à son poste dans cette même soirée du 30 octobre. Il est reçu avec respect. La cloche du palais est mise en branle à son intention, ce qui occasionne une curieuse méprise. Les degli Oddi, juste à ce moment, tentaient de mettre quatre pièces en batterie sur la place. Escomptant la complicité de Giulio Cesare della Staffa, alors chef des prieurs, ils n'ont pas plus tôt entendu la cloche qu'ils croient deviner le signal du mouvement et courent au palais avec assurance ; mais ils trouvent portes closes.

Pendant cette fausse manœuvre, le cortège du nouveau gouverneur s'avançait. Près de Maurizio se tiennent Guido, Rodolfo et Grifonetto Baglioni, et ces seigneurs approchent de l'escalier du palais que les degli Oddi, désappointés, viennent de quitter. Au bas de la place, les troupes des Baglioni se sont massées, mais sans intervenir. Tel est, en effet, l'ordre de Guido qui compte sur l'action conciliante du délégué pontifical.

Au moment où celui-ci, entouré des Baglioni, arrivait au palais, quelques pierres leur sont lancées et l'une d'elles frôle la croupe du cheval de Guido. Aussitôt ses soldats bondissent. Souffriront-ils que la bonne volonté de leur chef ne lui attire qu'insultes et menaces ? La bataille reprend, plus violente que jamais ; la nuit seule empêche le massacre des degli Oddi. Partout pétillent les feux de bivouac des troupes Baglioni, dont les patrouilles sillonnent, à la lueur des torches, les rues ensanglantées.

Guido a fait enjoindre à Simone degli Oddi de quitter immédiatement Pérouse, avec sa faction, s'il veut éviter d'en être chassé de force le lendemain, pendant que flamberont ses maisons et celles de ses amis. Comme les Baglioni n'ont cessé de recevoir des renforts, soit de leurs fiefs, soit de Camerino et de Città di Castello, leurs adversaires ne peuvent tergiverser. Le plus influent d'entre eux, Simone degli Oddi, homme d'âge et d'expérience, sachant qu'une partie de ses gens ont été congédiés au moment de l'accord éphémère, et que les choses tournent mal pour sa famille, engage les siens à la retraite. On l'écoute d'autant mieux qu'il avait conseillé d'éviter avec les Baglioni tout contact sérieux qui ne manquerait pas de se changer en déroute. Giulio Cesare della Staffa, le chef des prieurs gagné aux degli Oddi, Agamennone Arcipreti della Penna, Costantino Ranieri, d'autres notables du parti, appuient l'avis du personnage, En conséquence, la ville est évacuée le lendemain (31 octobre) par 37 des degli Oddi que suivent les gentilshommes de leur faction et 600 adhérents, presque tous habitants du quartier Sainte-Suzanne. Une fille de Braccio Baglioni, Drusolina, mariée à Bernardino Ranieri, avait tellement pris à cœur la cause de sa famille d'adoption, qu'elle faisait, peu avant ces événements, un esclandre dans l'église Sainte-Lucie. A l'occasion d'une fête, le recteur avait disposé sur les tentures du sanctuaire les armoiries des Baglioni ; Drusolina (1) prétendit les faire enlever. Aussi, quand la faction degli Oddi-Ranieri se trouva à la merci de sa

(1) Drusolina était femme réputée pour son énergie. Elle avait fait ses preuves, en particulier dans une contestation entre Ranieri (juillet 1474). Un de ses parents, Bartolomeo Ranieri, ayant appris qu'un membre de la famille, Giovanni Ranieri, venait de faire donation de ses biens au mari de Drusolina (Bernardino), prétendit que cet acte n'était pas valable, car il avait le défaut de lui nuire. Bartolomeo fit donc simplement saisir le malheureux donateur et le retenait prisonnier jusqu'à ce que l'acte de donation fût annulé. Or, pendant que Bernardino Ranieri était à Rome, sa femme Drusolina donna l'ordre à quelques amis d'empoigner le geôlier de circonstance Bartolomeo, et de le lui amener. Le coup, prestement exécuté, nécessita l'intervention de parents, d'amis et du lieutenant de Pérouse qui firent délivrer Giovanni (le donateur mis sous clef) en même temps que Bartolomeo, assez dépité d'avoir un moment perdu la liberté aussi bien que l'héritage convoité.

propre famille, la jeune femme se crut perdue. En l'absence de son mari, elle s'enfuit à pied, la nuit même du désastre, et, accompagnée de quelques familiers, gagna Casa Castalda, à douze milles de Pérouse.

Dès l'aube, les Baglioni, informés de la fuite de leurs adversaires, sont montés à cheval et parcourent la ville. Pérouse est devenue une citadelle sous leur « *autorité absolue* » (*Burckhardt*). Malgré leur défense, la multitude, outrée contre les vaincus, pille leurs maisons, ne respectant que celles des deux degli Oddi mariés à des Baglioni. Mais les chefs de cette famille font aussitôt dresser des potences près de l'immeuble de Simone degli Oddi : aux pillards de les étrenner, comme l'annonce l'édit que les Baglioni font publier au nom du gouvernement. En somme, dans le désordre d'une lutte acharnée, il est impossible de se faire obéir et les postes militaires établis par les Baglioni ne parviennent qu'à atténuer le pillage effréné qui ne respecte ni églises, ni hôpitaux. On savait que les fuyards y avaient entassé leurs richesses, comptant sur la garantie du lieu. Saint-François et Saint-Luc, dont jouissait Fabrizio, bâtard des degli Oddi, protonotaire apostolique, furent d'autant moins épargnés que la fortune du bénéficiaire était notoire.

Les Baglioni font occuper militairement les forteresses appartenant aux alliés de leurs adversaires ; partout, leurs armoiries sont mises à la place de celles des vaincus, que brisent les exaltés. En même temps, les étendards et les tentures aux couleurs degli Oddi, découverts dans diverses églises, sont arrachés et mis en pièces. Suivant l'usage, les biens des rebelles et bannis sont saisis : Guido Baglioni a pris possession du palais des prieurs, abandonné par della Staffa dès le matin du 31 octobre.

Les camerlingues de Pérouse, ardents partisans de l'indépendance sous la tutelle des Baglioni, se mettent à la tête de la foule et gagnent la « Casa Grande » où étaient déposées les bourses des offices. Les quatre caissettes, affectées à chacune des charges publiques, sont transportées sur la grand'place près de la fontaine de bronze et sont brûlées aux cris mille fois répétés de : Baglioni ! (1er novembre). Le lendemain sont proclamés les nouveaux prieurs, qui comptent naturellement plusieurs membres de la famille au pinacle. Ils entrent en charge sans attendre l'expiration de la précédente magistrature. Plein pouvoir est donné aux décemvirs de la guerre pour disposer de tout ce qui dépend de la cité en faveur des Baglioni (3 novembre) : « *per lo stata dei Baglioni* ».

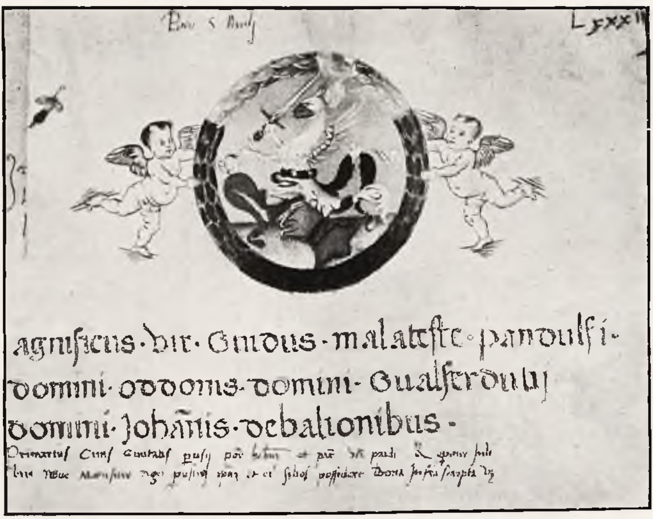
Tout de suite, ceux des citoyens qui s'étaient éloignés à la remorque des degli Oddi comprennent l'équivoque de leur situation ; la plupart s'empressent d'implorer des Baglioni l'autorisation de rentrer en ville. Aucune difficulté ne leur est faite. Les rentrants vont

offrir leurs hommages à Guido et à Rodolfo, qui les accueillent avec bienveillance. Peu à peu disparaissent les méfiances, même de la part des retardataires comme Everardo de Montesperello, qui n'est pas moins bien reçu (26 juin 1490).

L'autorité de leur famille est désormais souveraine. Peu importe que ses membres représentent tel ou tel quartier ; les seigneurs au pouvoir s'en tiennent à la fiction républicaine pour éviter de compliquer leurs débuts et les magistrats, à leur dévotion, sont, non seulement confirmés pour toute l'année 1489, mais pour une durée illimitée dès l'année suivante, « *ad beneplacitum Camerarium* ». En fait, c'est « le bon plaisir » des Baglioni. L'unanimité des gouvernants se conforme à leurs volontés, « *qui sont confondues avec la volonté de l'Etat* » (*Fabretti*). Les décrets se publient au nom des prieurs et des décemvirs ; mais ces derniers, sous les Baglioni, dominent de plus en plus leurs collègues. Tels des prieurs s'étant, au début, tenus sur la réserve, ne tardent pas à se montrer sensibles sux prévenances des seigneurs et s'entendent avec ceux dont ils subissent l'influence. Tous ces fonctionnaires vont bientôt rendre « *hommage au soleil levant* » (*Bonazzi*). En tête des documents officiels et des cadastres pérousins paraît l'écusson des Baglioni, seul, ou accompagné des armes du suzerain et de Pérouse (1). Deux anges, tenants habituels des armes pontificales,

(1) La remarque au sujet des armes des Baglioni reproduites seules à la place d'honneur, en tête des *Annales Decemvirales* (même lorsque nul membre de cette famille n'exerçait la charge de Prieur ou de Décemvir), peut être faite, à maintes reprises, au temps du pouvoir des princes pérousins. Eux-mêmes négligeaient quelque peu les fonctions qu'ils faisaient attribuer aux représentants des familles qui leur étaient dévouées. On peut noter comme preuves de cette donnée, le *fol.* 45 des *Ann. Decemvirales* (juillet-août 1491), puis, l'année suivante, à diverses reprises aux *fol. 102* et *147* (nov. et déc. 1492). Le même écusson, flanqué des armes du Pape et de Pérouse, se retrouve, en décembre de cette année-là, au *fol. 133*. Seul de nouveau, en 1499, au *fol. 174* et, cette fois, avec cimier (et les initiales G. V. indiquant GVIDO), il est peint en tête du cadastre de la paroisse Saint-Paul, *fol. 82*, et figure également à la feuille 82 du vol. 47 (noir) de l'ancien cadastre. Le comte V. Ansidei fait, à ce sujet, les réflexions suivantes : « En ce qui concerne le pouvoir des Baglioni — *predominio baglionesco* — sur les affaires de Pérouse pendant la seconde moitié du xv[e] siècle et les premières années du xvi[e], la démonstration est établie par les volumes des « *Réformes* » de cette époque. On voit là, presque constamment, les armes des Baglioni reproduites en miniature, même lorsque nul d'entre eux n'est Prieur ; ainsi paraît la tendance à concentrer le pouvoir au bénéfice d'un seul, comme le prouve clairement le feuillet des Annales de 1505, sur lequel les armes du chef des Prieurs, qui était alors Rodolfo di Monte Sperello, sont presque dissimulées dans un coin, alors que la fasce d'or des Baglioni, dont aucun n'exerçait de magistrature, brille en champ d'azur au sommet du feuillet, entre les deux lettres I et P, initiales du prénom de JOHANNES





Pérouse. Annales Décemvirales
Pièces officielles avec en-tête aux armes des Baglioni. (1492)

lui servent de supports ; le nom de Guido Baglioni, qu'accompagne une nomenclature d'ascendants, est qualifié de manière à concilier les susceptibilités de forme, « *primarius civis Civitatis Perusij* ».

Il ne suffisait pas d'avoir jeté dehors les degli Oddi et leurs principaux clients ; les événements devaient être exposés au Pape ; c'est ce qu'admit le nouveau gouvernement. Il députa à Rome une ambassade, avec mission d'obtenir du suzerain que les degli Oddi fussent déclarés rebelles. En attendant, les troupes des Baglioni continuent d'occuper diverses places de la faction adverse dont les tronçons se rassemblent hâtivement à Castiglione del Lago. Le marquis de Montone, devenu leur allié, en souvenir des malencontreux démêlés de Carlo Fortebraccio avec Braccio Baglioni, leur amène quelques renforts. Pour couper court à ces préparatifs, Rodolfo Baglioni marche sur ce point (5 novembre). Les troupes « *Baglionesche* » sont grossies des bandes de Camillo Vitelli et d'un contingent de Camerino : en tout 2.000 hommes environ et quelque cavalerie. La plupart des nobles récemment rentrés en grâce se montrent les plus zélés sous l'étendard à la « fasce d'or ». Dès le début de l'action, la tour du Borghetto, où s'était posté un détachement ennemi, tombe aux mains des Pérousins, qui ravagent le pays par de rapides razzias. Comme, en l'absence des troupes régulières, le pillage des maisons des degli Oddi a repris de plus belle, les bannis se trouvent atteints de deux côtés à la fois.

Cependant le comte de Pitigliano, campé avec les troupes de Florence à Camocina, villa de Cortone, appréhende les hostilités qui vont s'ouvrir à la frontière florentine et tente d'y remédier en se présentant au camp de Rodolfo Baglioni (6 novembre). Il offre son arbitrage amical entre les deux partis. De nombreux pourparlers s'ensuivent ; finalement les degli Oddi acceptent une transaction qui les oblige à rendre à Pérouse Castiglione del Lago et la rocca, moyennant restitution de leurs biens mobiliers et levée du séquestre mis sur les apports dotaux de leurs femmes. Quant aux bénéfices, ecclésiastiques ou autres, dont ils jouissaient, remise en sera faite au Pape, qui en disposera. Castiglione et la rocca, servant ainsi de caution aux degli Oddi, sont occupés, à ce titre, par le comte de Pitigliano ; ses gens vont y avoir des loisirs. Pour aboutir aux restitutions qu'ils demandent, les degli Oddi multiplieront en effet

PAULUS. » (Voy. « *Le Miniature alla Mostra d'antica arte umbra* » p. le comte V. Ansidei, 1907, p. 15.

Dans les délibérations des Décemvirs, les noms des Baglioni sont reproduits en or, au lieu de la couleur rouge adoptée pour les autres noms des gouvernants en exercice. La Convention de Paix entre le « *Potentis Status de Baleonibus* » et les comtes de Marsciano, en 1504, ne sera pas moins significative. (Voy. *Spoglio Brunetti*, vol. A, f° 157. *Actes du not. Giacomo di Cristoforo di Pietro, f° 403.*)

les entretiens et palabres auxquels manquera l'argument essentiel : la victoire. C'est pourquoi tant de délais s'écouleront avant qu'une solution, obtenue par le Pape et Florence, permette au comte de Pitigliano de restituer à Pérouse les points occupés par ses gens. Guido et Rodolfo Baglioni accepteront alors une haute solde au service florentin.

Pour le moment, Rodolfo et les siens reviennent à Pérouse où le chef rend compte de l'effet de sa démonstration (12 novembre). La présence des soldats arrête de nouveau le pillage des vaincus et fait renaître la confiance ; rien ne le prouve mieux que les fréquentes rentrées des fuyards du parti degli Oddi. C'est à qui profitera de la tolérance des seigneurs. « *Et, continuellement, tous les gentils-hommes de notre cité, aussi bien les contents que les mécontents, l'ensemble en un mot, va faire sa cour et se grouper chez les Baglioni, surtout chez Guido et Rodolfo* » (22 novembre. — *Graziani*).

Florence surveillait toujours de près les vicissitudes pérousines et son envoyé spécial, Nicolo Michelozzi, informait Laurent de Médicis et les Huit de ses entretiens avec les Baglioni. Ces derniers voulaient absolument en finir avec leurs adversaires et ne s'en cachaient pas. Rodolfo surtout, plus ouvert, plus vif en propos que son frère Guido, jouait cartes sur table et chargeait Michelozzi de faire part de ses projets au maître de Florence, en même temps son allié. « Nous voulons Pérouse pour nous et pour lui, disait-il, et nous la tiendrons jusqu'à la mort. Si nous ne pouvions nous y maintenir, nous ferions de sorte que la ville entière serait anéantie et qu'il n'y resterait plus pierre sur pierre ; ensuite, avec 12 à 15.000 hommes, nous irions habiter le territoire de Florence où nous avons placé toute notre confiance (1). » Quelque peu ému par une fanfaronnade de ce genre, le délégué a pu, en la transmettant, forcer la violence des termes ; mais le fond de la déclaration doit être exact. A Città di Castello, Camillo Vitelli la confirmera au même Michelozzi : les Baglioni ne lâcheront prise à aucun prix. Et pour préparer les voies, les ambassadeurs pérousins, à Rome, insistaient pour que degli Oddi et consorts subissent les conséquences régulières de la rébellion. Aucune réponse ne leur était donnée. Par ailleurs, Mariano Baglioni se voyait chargé d'obtenir que Laurent de Médicis (14 novembre) interdît à la faction en déroute le séjour sur le territoire florentin.

Le nouveau légat à Pérouse, Francesco Piccolomini, cardinal de Sienne, sondé par une délégation du gouvernement dès son arrivée, s'inquiétait des exigences maintenues par les Baglioni. Déclarer

(1) Voy. sur ces faits : Degli Azzi : *Il tumulto del 1488 in Perugia*, pp. 6, 10 à 15. — Avec citat. des lettres de Michelozzi à Laurent de Médicis, aux Huit de Pratique, etc.

rebelles les degli Oddi lui paraissait difficile ; c'était déjà beaucoup que leurs biens eussent été irrégulièrement séquestrés. La faction vaincue n'avait-elle pas adopté un biais lui permettant de se poser en soutien du Pape, et n'est-ce point en son nom qu'elle prétend encore garder ses forteresses ? D'autre part, le moment n'est pas favorable aux moyens dilatoires ; les Baglioni sont menaçants. Bien que courtois de formes, Guido se montre tenace et résolu en face du légat. Il fait valoir les services rendus à l'Eglise par les siens, n'oubliant pas son aïeul Malatesta qui, naguère, remettait Pérouse sous l'autorité pontificale, après la mort de Fortebraccio. Il sait que la destruction des bourses des offices, en pleine grand'-place, a été très sensible au Pape, aussi se défend-il d'y avoir participé. C'est le peuple qui agit alors de son propre mouvement ; lui-même, Guido, s'opposait à une pareille manifestation, et si les Baglioni ont pris les armes, c'est que les émeutiers, fort échauffés, auraient pu ne pas s'en tenir à l'incendie des caisses de vote. Après tout, la nomination des nouveaux magistrats — Prieurs et Dix — a été régulière ; il fallait bien remplacer les fuyards du parti degli Oddi. Et Guido insistait sur la peine qu'il s'était donnée pour remplir ses engagements et satisfaire le Saint-Père. S'il ne lui avait pas été possible d'étouffer le scandale, chacun par contre rendait justice à son attitude. A l'entendre, les Baglioni n'avaient point usé de représailles en rapport avec l'insolence de leurs adversaires ; sans quoi le pillage et l'incendie auraient pris bien d'autres proportions (*degli Azzi*). Ces déclarations compliquent la situation et, pour sortir de l'impasse, le légat adopte une solution moyenne : les degli Oddi sont déclarés bannis, mais non rebelles, ce qui leur permet de conserver leurs biens. Pour plus de précaution, la décision s'abrite derrière la ratification papale ; sans elle, aucun effet ne s'ensuivra. Mais le Pape, non moins perplexe que son délégué, ne décide rien.

Ce silence ne convient pas aux Baglioni, lesquels savent bien ce qui leur serait advenu en cas d'insuccès. L'expérience du passé survivait. Alors, quand ils eurent fêté leur victoire par de somptueux banquets, dont l'un fut offert par Rodolfo dans le palais de Braccio Baglioni (17 novembre), ils firent, de leur propre autorité, afficher à la porte de la cathédrale le décret de bannissement contre les degli Oddi ; l'approbation des décemvirs de la guerre leur étant acquise.

Informés du fait, les degli Oddi supposent que le Pape l'a autorisé, et, furieux, crient à l'ingratitude. Réfugiés à Gubbio, ils reprennent les armes et attaquent diverses places avec alternatives de succès et de revers. Les Baglioni étaient serrés de près : d'un côté, il leur fallait faire face aux degli Oddi ; de l'autre, tenir en respect le comte de Sterpeto et la continuelle offensive de Foligno

contre le fief de Spello. Sur ce dernier point, il est vrai, Rodolfo Baglioni obtenait un succès immédiat : battus, pillés et faits prisonniers, les agresseurs n'eurent plus qu'à demander miséricorde (3 au 6 janvier 1489).

Guido Baglioni s'était chargé du reste. Entouré de ses fils et de ses neveux, tous gens de guerre, signalés pour la plupart en diverses campagnes, il était encore secondé par de bons capitaines : Camillo et Paolo Vitelli, Ranuccio Farnèse, Ranuccio de Marsciano, et quelques autres. Il se préparait à intervenir, quand une décision du Pape faillit faire dévier le conflit : Innocent VIII, par l'entremise du cardinal de Sienne, sommait Angelo et Giovan-Giacomo Piccinini d'évacuer Sterpeto sous peine de rébellion, leur enjoignant de faire examiner leurs prétentions à Rome. Ces Piccinini, à l'inverse de leur père, soutenaient les Baglioni. Aussi, quand le duc d'Urbin, flairant l'aubaine, eut fait exposer à Guido Baglioni ses droits sur le château de Sterpeto, les deux frères ne s'émurent pas, tant ils se fiaient sur l'appui des Baglioni. Dans ces conditions, ils opposèrent la même fin de non-recevoir aux ordres du Pape et à ceux du duc. Ce différend secondaire fixa l'opinion : on constatait combien les affaires pérousines s'orientaient en faveur du nouveau pouvoir et le Pape prit le fait en considération ; d'autant plus que l'attitude hostile des Pérousins ne variait pas. Le premier secrétaire de la commune, jadis opposé aux Baglioni dans l'affaire des bourses, ayant été relevé de ses fonctions au bénéfice d'un ami des seigneurs, la plèbe ne s'était pas contentée de cette mesure ; toujours prête aux excès, elle pillait la demeure du magistrat révoqué et fixait sur sa porte les armes des Baglioni.

C'est sur ces entrefaites que Mariano Baglioni revenait de sa mission à Florence. Il avait obtenu plein succès (décembre 1488), ce qui contrastait avec le résultat de l'ambassade pérousine à Rome, où après deux mois d'attente environ, les délégués n'avaient été admis qu'à une seule audience. On les supposait, avec raison, plutôt agents des Baglioni que tout autre chose, ce qui n'était point de nature à leur attirer les faveurs de la cour pontificale. Mais Innocent VIII, nous l'avons vu, ne s'était pas moins rendu compte des nécessités. La situation pouvait s'aggraver et, sous ce rapport, le parti qui avait eu le dessus était le plus à redouter. Alors, pour éviter l'effusion de sang, le Pape accepte une bonne partie des prétentions des Baglioni : le bannissement des degli Oddi est décrété, sous peine de rébellion, cas qui entraînerait la confiscation des biens (5 mars 1489).

De leur côté, les Baglioni s'efforcent de donner à leur gouvernement une marche régulière : Pérouse, suivant un écrivain qui ne les favorise pas, « *jouit par intervalles d'une assez grande paix* ». (*de Grimouard*). Burckhardt, non moins hostile, convient « *qu'ils*

paraissent avoir conçu de sages projets, mis à la raison leurs propres partisans, et protégé les fonctionnaires contre les crimes des nobles ». C'était bien quelque chose. Le calme ne succède pas plus vite à la violence des luttes, que ne s'apaisent les vagues après la tempête. De son côté, le légat tentait d'enrayer le conflit, mais ses pourparlers avec les degli Oddi n'aboutissaient pas d'une façon plus appréciable que ses convocations à Guido ou à Rodolfo Baglioni (26-27 mars). Les principaux embarras concernaient les finances. Obéré par de continuelles hostilités, le Trésor exigeait une augmentation d'impôts, lesquels dépassèrent les charges consenties au Pape dans les dernières conventions communales. Naturellement, l'opposition fit flèche de ce bois : les partisans de l'Église profitèrent de l'occasion pour refuser obéissance aux décrets des Baglioni. Le quartier Saint-Ange se montra particulièrement réfractaire : ni argent, ni soldats à obtenir de lui. Enfin, les nombreux adhérents des seigneurs comblèrent, tant bien que mal, le déficit ; mais il n'en est pas moins certain que si les Baglioni, maîtres des forces de Pérouse, avaient voulu peser sur les récalcitrants, ces derniers n'auraient eu qu'à choisir entre la soumission ou la ruine. L'application de ce procédé eût entraîné bien moins d'embarras que la continuelle défensive contre les degli Oddi.

La maison régnante compta sur la modération pour corser son influence ; résultat qui lui importait avant tout. Dans le même but Guido et Rodolfo installent certains des leurs dans différents quartiers afin que les élections du 1er mai 1489 leur soient plus favorables. Giovan-Paolo, fils de Rodolfo, représente ainsi le quartier Sainte-Suzanne que n'habitent pas ses parents ; de sorte que Gismondo, fils de Guido, est facilement nommé chef des prieurs. Un prétexte avait justifié ses inscriptions : était-il juste de faire supporter à telle zone de la cité les conséquences des récents exils ? L'élection d'un Baglioni, au contraire, parait à l'absence des notabilités et l'équilibre rétabli permettait au quartier de ne rien perdre au change.

Ces combinaisons politiques n'empêchaient point de surveiller les degli Oddi, toujours en mouvement et qui ne demandaient qu'à parlementer, tout en razziant pour charmer leurs loisirs. Qu'ils remportent un vrai succès, alors ils élèveront le ton. Au préalable, Gismondo Baglioni et les siens, secondés par Paolo Vitelli, avaient repoussé leurs menées sur divers points (10 et 11 mars), à la Colombella, à Solfagniano ; contre eux marchait Rodolfo avec artillerie et renforts dont une partie obéissait au légat lui-même. Faute de rapports amicaux avec Rome, les Baglioni trouvent dans le délégué d'Innocent VIII un arbitre au jugement modéré, et l'arrivée de leurs troupes à Passignano suggère au comte Ranuccio, l'un des capitaines des rebelles, d'entrer en pourparlers au nom des degli

Oddi. Il traite et remet la localité au légat, obtenant pour ses clients le choix de leur résidence d'exil et mainlevée du séquestre sur les meubles.

Ces stipulations ne coulaient pas de source : le légat s'efforçait d'enrayer l'autorité que les Baglioni avaient conquise de haute lutte, et n'obtenait pas grand résultat. Ayant admonesté Rodolfo, puis Troïlo son fils, archiprêtre de la cathédrale, au sujet de l'emprisonnement à la Bastia (29 mars) d'un individu soupçonné de mauvais desseins contre l'un d'eux, il s'en prend plus particulièrement à Guido et, cette fois, les choses se gâtent tout à fait. Le chef des Baglioni prétendait ne pas ménager son gendre Giulio Cesare della Staffa, enrôlé dans la faction ennemie au même titre, du reste, qu'on voyait certains degli Oddi fonctionnaires du côté Baglioni. Or, un dépôt de fonds appartenant à della Staffa était tombé sous le séquestre des vainqueurs. Son propriétaire s'imagina, en raison de la transaction consentie, n'avoir plus qu'à le réclamer pour le recevoir. Guido refusa, faisant remarquer que l'intéressé, faute de s'être conformé au bannissement, perdait droit au bénéfice des conventions ultérieures. L'attitude du réclamant dans les troubles survenus à Pérouse avait contribué à entraîner les Baglioni et la cité à des frais considérables : que della Staffa en supporte les conséquences, de préférence aux contribuables déjà fort obérés ! Le légat, mécontent de son insuccès, quitte aussitôt Pérouse. Après quoi les Baglioni ne connaissent plus, en fait de juridiction, que la leur.

Qu'on ne s'imagine pas cependant toute courtoisie absente des rapports des princes pérousins avec le Pontife. Quand la femme de Maurizio Cibo vint à Pérouse (2 août), « *les dames des Baglioni* » allèrent à sa rencontre et lui firent une belle réception.

Elles devaient naturellement s'intéresser davantage à l'entrée solennelle de Giovan-Paolo Baglioni, récemment marié à Ippolita, marquise Conti, appartenant à la plus haute noblesse romaine. Déjà, le principal intéressé prépare l'opinion et convoque en conseil dans l'église Saint-Bernardin la jeunesse du quartier Sainte-Suzanne qu'il représente (5 décembre). Les églises étaient alors considérées un peu partout comme des maisons communes, où pouvaient se dérouler les fêtes officielles aussi bien que les cérémonies religieuses ; elles s'ouvraient aux réunions politiques et aux conférences, sans que les assistants fussent choqués par ces diverses affectations.

Simonetto Baglioni, de son côté, organise (6 décembre), dans l'église Saint-Dominique, une nouvelle réunion en vue de chauffer l'opinion des habitants de la porte Saint-Pierre. Restait la porte d'Ivoire (ou Borgne), aussi attachée aux Baglioni, et Guido en personne se charge d'en grouper les notables dans l'église Sainte-

Marie-des-Servites (7 décembre). Partout les projets de fêtes, d'escortes et de décorations reçoivent le plus favorable accueil ; loin de se refroidir pendant le délai prolongé qui retardera l'exécution de ces réjouissances, le zèle des Pérousins va s'aviver dans les luttes immédiates. Car il faut toujours être en mesure de repousser les assauts d'ennemis irréconciliables.

Les plans de festival cèdent donc aux mouvements des troupes que les Baglioni appellent de leurs fiefs et casernent, en partie, dans leurs immeubles (5 mars 1490). Ces préparatifs effarouchent les prieurs. Entre eux et les décemvirs dévoués aux Baglioni, la mésintelligence augmente et, finalement, les prieurs quittent la salle d'audience, ce dont leurs collègues prennent aisément leur parti ; ils se réunissent en permanence chez les Baglioni (1). Avec de nombreux gentilshommes et citoyens, ces magistrats escortent leurs princes quand ils paraissent dans les rues ; des gardes de belle mine rehaussent le cortège : Bonazzi s'en désole rétrospectivement. L'historien se représente Guido Baglioni accompagné de quelque décemvir et d'une centaine d'estafiers, déambulant à travers Pérouse ; et le même Bonazzi qui reprochait naguère au faste de Braccio Baglioni d'embellir *la servitude pérousine*, attribue maintenant à ces allures princières la froideur des citoyens — telle qu'il la suppose, — envers les Baglioni. Les mêmes causes auraient, à bien peu d'intervalle, produit des effets opposés. En revanche, l'auteur néglige les démonstrations enthousiastes de la population au retour de ses seigneurs, après quelque vigoureuse répression : ce serait avouer que l'antagonisme entre les Pérousins et les Baglioni n'existe que pour les besoins de sa démonstration. Bien réelle est, d'autre part, la lutte contre des voisins jaloux, alliés d'une faction aux abois ; et, circonstance significative, les appels des bannis ne trouvent aucun écho dans Pérouse, tandis que leurs coups de main réitérés indisposent plus que jamais leurs adversaires. Paolo Orsini échoue dans une demande d'amnistie faite en leur nom, à Guido et à Rodolfo Baglioni.

Ces derniers ont modifié la composition du gouvernement dans un sens plus aristocratique. Guido réserve aux seuls nobles les capitaineries des quartiers ; et si la facile approbation des décemvirs à ce sujet n'entraîne pas celle du Pape, le seigneur se borne à remplacer certains gentilshommes par d'autres. Avant la publication de ses décrets, il affecte de réunir les diverses corporations auxquelles il expose ses intentions : formalité destinée à prouver au Pape que le prince de Pérouse agit de concert avec la popula-

(1) « *E in loro nome governavano lo stato* » (*Pietro-Ang. de Giovanni*). « Et en leur nom gouvernaient l'Etat. » C'est le plus clair de la situation.

tion. Pourquoi, du reste, prolonger l'équivoque ? Rodolfo Baglioni ira présenter ses hommages au suzerain. Seulement, pour prévenir l'hostilité qu'il pourrait rencontrer à la cour, le méfiant Baglioni se met sous la caution de Laurent de Médicis. Ainsi prémuni, il part avec Giovan-Paolo son fils et suivi d'une simple escorte de 25 cavaliers (29 avril). Sa démarche réussit pleinement : Innocent VIII, convaincu par les arguments du seigneur de Florence, déclare rebelles les degli Oddi pour violation des limites assignées. Cette fois les vaincus perdent leurs biens ; Pérouse recouvre Castiglione del Lago et la rocca que le comte de Pitigliano gardait en caution. « *Le triomphe des Baglioni est complet* » (*Bonazzi*).

Rodolfo revient de Rome (21 juin), enchanté du succès de sa mission. Il ramène sa jeune belle-fille, Ippolita Conti, qui séjournera à Graffignano puis à Spello avant de faire, dans Pérouse, son entrée solennelle. Son mari, Giovan-Paolo, tient, en attendant, à paraître avec son père au milieu des Pérousins qui vont être bientôt renseignés officiellement sur les effets du voyage des Baglioni à Rome. Par bref pontifical adressé au gouvernement (1er juillet), Innocent VIII se déclare toujours disposé à accorder ce que demandera Pérouse par l'intermédiaire de Rodolfo. Le texte des documents officiels et le ton des chroniques ne sont pas moins instructifs. Un commissaire de Florence vient à Pérouse s'entendre avec les prieurs « *sur les intérêts de l'Etat des Baglioni* » (16 août) ; cinq jours après, la commune pérousine et les décemvirs de la guerre envoient, par ordre du *Stato Baglionesco*, divers intendants dans les châteaux du territoire pour veiller à sa sécurité. Par commission du même Etat, un délégué est chargé d'agir contre Castiglioncello (1er sept.), dont les contadins ont refusé obéissance aux prieurs de Pérouse. Les milices des Baglioni agissent en cette affaire de concert avec les fanti pérousins, sous les ordres de Marcantonio Baglioni et de Camillo Vitelli ; ces forces reviennent à Pérouse après trois jours d'absence, non sans avoir saccagé le château que les bannis n'ont pu secourir. Personne ne se rit plus des contributions à fournir ; Graziani parle de l'emprisonnement d'un récalcitrant : « *Ceci fut fait par ordre de l'Etat des Baglioni* » (4 sept.). Et ce n'est pas le seul cas.

Il va de soi que les mécontents, d'autant plus excités qu'ils se voyaient contraints de payer, tâchaient de protester de quelque façon. Toutefois, l'anonymat leur paraissant préférable, sur la place sont éparpillés de nombreux bulletins portant : *Mort aux tyrans*. Puis, c'est le tour des on-dit : les contributions en cours ne sont-elles pas destinées à rembourser Laurent de Médicis ? C'est bien autre chose quand paraissent (8 oct.) de nombreux fanti levés sur le pays, et des arbalétriers étrangers appelés par les Baglioni. Evidemment, ces seigneurs, avisés de la maladie du

Pape, se préparent à maintenir et même à augmenter leur autorité ! Que ne peut-on les diviser ! Ceux qui escomptèrent, dans ce but, l'incident d'une nomination épiscopale en furent cependant pour leurs vœux. Certes, Guido et Rodolfo ont voulu simultanément, pour l'un de leurs fils, la place laissée vacante par le décès de l'évêque de Pérouse : Guido a présenté Gentile. et Rodolfo, Troïlo. Peut-être les conseils de Camillo Vitelli n'auraient-ils pu enrayer des heurts regrettables. Mais la question fut simplifiée par le Pape lui-même, qui nomma l'un de ses secrétaires à l'évêché convoité.

Les Baglioni ont besoin de tout leur sang-froid pour des compétitions plus ardues. Bien que le mariage de Giovan-Paolo ait eu lieu au début de cette même année, les préparatifs de fête en l'honneur du jeune ménage ont dû être remis encore à une date plus favorable. En vain, dans le courant de juillet, la foule s'est entassée de nouveau dans les églises avec des préoccupations fort peu liturgiques ; les projets n'aboutirent pas. De même s'afficha en pure perte la mauvaise grâce des quartiers du Soleil et surtout Saint-Ange qui, inféodés aux Ermanni et aux Arcipreti tenants des degli Oddi, exploitaient les futures réjouissances comme devant entraîner de nouvelles impositions. Les Baglioni mirent une seconde fois la sourdine à l'enthousiasme officiel ; puisqu'on leur a offert et voté des fonds, ils les emploieront à renforcer la garnison et à mettre la ville sur un bon pied de défense.

En effet, les menées des rebelles sont inquiétantes. Malgré leurs insuccès, les degli Oddi préparent un nouvel effort et sont en pourparlers continuels avec les ennemis de Pérouse. Le duc d'Urbin, gagné à leur cause, favorise les incursions des gens de Sienne et de Gubbio ; ces enragés viennent jusqu'au quartier Saint-Pierre narguer les Baglioni dont ils pillent les maisons. Outrés d'une pareille audace, après tant de répressions partielles, les seigneurs de Pérouse finiront par agir sans ménagements ; personne n'en doute en ville quand on apprend que les bandes rebelles se disposent à l'action (15 mai 1491).

Alors, ceux des citoyens qui comptaient soutenir l'ennemi, ou tout au moins le laisser faire, sont pris de vertige : c'est un défilé, aux palais Baglioni, de gens pitoyables implorant miséricorde pour n'avoir pas révélé les préparatifs hostiles dès qu'ils les ont connus. Le cas était donc si sérieux ? Pourtant, les Baglioni pardonnent à tous ces pauvres gens, coupables ou non ; mais ils veillent au grain. Jour et nuit, la surveillance des postes redouble, les patrouilles se multiplient.

Rodolfo, accompagné de ses fils et de ses neveux armés de pied en cap, parcourt Pérouse sur divers points et met ses hommes en bataille sur la grand'place. Les rues sont sillonnées d'escouades. Après cette démonstration, le chef fait rompre les rangs et autorise

les soldats à regagner leurs casernements ou leurs maisons (17 mai). Les jours suivants sont employés à de continuels exercices ; même pendant la nuit, le rythme lourd des sabots de la cavalerie tient les habitants en éveil ; de tous côtés s'entendent les cris rauques des commandements ; enfin, le dimanche (22 mai) Rodolfo passe une revue générale des troupes à pied et à cheval, rangées en face Saint-Pierre. Une heure durant, 2.000 hommes, bien équipés, manœuvrent à l'aise, spectacle qui n'était pas sans action sur la partie du public mal disposée ou indécise. Cependant les Pérousins gardaient de sérieuses appréhensions : qu'un hasard favorise les bandes des degli Oddi, ce sera le sac immédiat de la ville.

Au milieu de ces transes intervient une femme étrangère à Pérouse, mais qui s'y est attiré le respect, l'admiration et la confiance de tous ; les citoyens tiennent sa présence pour une protection. C'est une simple religieuse dominicaine, sœur Colombe, arrivée en octobre 1488, de Rieti sa patrie. La circonstance fortuite d'un sauf-conduit qui lui fut donné, dit-on, grâce à Guido Baglioni, « *alors tout-puissant dans la ville* », aurait constitué « *le premier acte des bons rapports qui s'établirent entre la douce vierge et les hommes de fer de cette terrible famille* » (*de Grimouard*). Effectivement, la future bienheureuse fut favorisée par les Baglioni, et non seulement par les femmes appartenant à cette famille, mais par les rudes seigneurs eux-mêmes, auxquels elle ne ménageait pourtant pas les avis. Francesca, la femme de Rodolfo Baglioni, et sa fille mariée à Monaldo Boncompi ; Ippolita Baglioni mariée à Giovanni II des Gatti de Viterbe, Atalanta Baglioni surtout, « *femme d'une haute vertu et d'un grand caractère* », sont citées parmi ses plus fidèles protectrices. Les Pérousins ont quelque peu agi, à l'égard de la sœur, comme lors de l'affaire du saint anneau : ils l'ont arrêtée au passage. Colombe rappelée à Rieti, et même à Rome, par les principaux de son ordre, continuera de vivre à Pérouse en dépit des lettres pressantes et des censures transmises par un commissaire spécial : « *l'ascendant des Baglioni qui n'étaient pas gens à céder* » (*de Grimouard*) parera les coups. Il en sera de même quand Lucrèce Borgia prétendra attirer près d'elle la vertueuse dominicaine.

Pour le moment, les Pérousins, menacés par les plus graves dangers, réclament les prières de la sœur Colombe. Celle-ci, touchée de leur confiance, implore le ciel et, au récit qu'elle fait d'une de ses visions, la confiance renaît. Par contre, l'ennemi, informé des faits et gestes de la religieuse, lui voue une haine implacable, jurant de la tuer à la première occasion. C'est que les préparatifs des Baglioni effraient les rebelles qui, sans l'impulsion des degli Oddi, auraient lâché pied pour la plupart. Enfin, l'amour-propre aidant,

leurs bandes s'ébranlent ; leur principal capitaine, Antonello Savelli, fait étape avec son contingent à Foligno, quartier général de son parti. Spello, de nouveau attaqué pendant que les bandes d'Assise opèrent une diversion contre la Bastia, marque le début des hostilités : sur les deux points, les degli Oddi sont battus, ce qui ne les déconcerte pas, au contraire. Ils préparent un coup droit et le mènent rondement.

Le 6 juin 1491, à l'aurore, un de leurs gros détachements, venu de Gubbio, réussit à se faufiler jusqu'à la porte des Voûtes, dans le quartier Saint-Ange connu pour son opposition aux Baglioni. Les envahisseurs grimpent la colline dite mont du Soleil où, surprenant le poste, ils tuent les officiers et nombre de soldats qui dormaient sans méfiance ; puis, ils occupent le fort. Sans perdre un instant, Pier Matteo degli Oddi, suivi d'une solide compagnie, s'élance en plein quartier Saint-Ange, et tous vocifèrent : « Eglise ! Eglise ! vive le peuple ! » La bande se démène et hurle, mais en vain : personne ne bouge. A peine s'élèvent quelques voix : « Qui êtes-vous ? » Les degli Oddi pensaient, en raison de leurs perpétuelles menées, s'être au moins préservés de l'oubli. Leur nombre et la perspective des renforts qu'ils annoncent n'entraînent pas un adhérent. Fabrizio et Bertoldo degli Oddi se précipitent avec un étendard chez Girolamo della Penna, dont le frère servait dans leurs rangs. Girolamo était connu pour avoir donné naguère de sérieuses garanties aux Baglioni, mais sa mauvaise réputation n'était pas moins notoire ; il devait être sans consistance. Surpris dans son lit, La Penna comprend tout de suite l'impossibilité de décliner une invite si énergiquement présentée ; il opine dans le sens des envahisseurs ; mais sitôt qu'une arme lui tombe sous la main, on le voit appeler, non les amis des factieux, mais ceux des Baglioni qu'il court lui-même aviser à la porte du Soleil.

Sa démarche avait été prévenue. Debout à l'entrée de la place, Guido et Rodolfo Baglioni, l'épée à la main, donnent leurs ordres. A la première nouvelle de l'agression, ils ont rassemblé leurs gens, fait barrer les portes et sonner le tocsin ; quelques troupes les secondent déjà. Ce noyau d'élite se jette à l'assaut de la porte du Soleil pour reprendre le mont aux cris de : « Baglioni ! mort aux traîtres ! » Guido et son frère, flanqués de leurs enfants, la lance en arrêt, « *semblables à de légendaires paladins* » (*Graziani*), culbutent tout sur leur passage. Au même moment, Bertoldo degli Oddi, déjà blessé, est rejoint près de la maison de Girolamo della Penna par Giovan-Paolo Baglioni qui lui coupe la gorge ; ses compagnons sont tués pour la plupart.

Cependant, la résistance des rebelles a dû céder au mont du Soleil, sous la violence de l'attaque des Baglioni. L'ennemi atten-

dait de pied ferme le renfort de cavalerie que devaient lui amener Agamennone della Penna et d'autres capitaines ; mais quand son chef, Fabrizio degli Oddi, fut tombé, la poitrine traversée par l'épée du bâtard Filippo Baglioni ; quand un galop désordonné eut amené, non des renforts aux rebelles, mais Simonetto Baglioni et Everardo de Montesperello avec leurs hommes, l'écrasement des agresseurs fut complet. Deux heures de lutte avaient suffi pour que le plus grand nombre des bannis fût tué ou fait prisonnier. Antonio di ser Paolo raconte qu'une pluie torrentielle étant survenue après le combat, le sang répandu en abondance teintait l'eau qui bondissait, vermeille, dans les rues accidentées de Pérouse. Elle giclait sur les cadavres souillés par cette boue sinistre.

Or, l'un des officiers des rebelles, Costantino Ranieri, si jeune qu'on le surnommait « *il Toso* » (le petit garçon), allait s'échapper en sautant le mur de Sainte-Marguerite, quand la chute lui brisa le pied. Bientôt appréhendé, alors qu'il cherchait à gagner Valiano, il est remis à Rodolfo Baglioni, qui, le jetant sur la croupe de son cheval, le conduit, bon train, au palais des prieurs. Ranieri s'était particulièrement signalé contre les Baglioni ; ils lui en tinrent compte. L'un d'eux lui fait lier les mains et ordonne qu'il soit placé entre quatre piques fichées dans le sol ; après quoi, les 50 gentilshommes présents lui octroieront chacun un coup de lance (1). Le premier coup est donné au condamné par son oncle Everardo de Montesperello qui ne le ménage pas. Ranieri, traversé de part en part, roule à terre. Un seul des gentilshommes présents, Girolamo della Penna, pour des raisons personnelles, s'abstint de contribuer au supplice du malheureux qui respirait à peine en subissant les derniers coups. On piétinait dans son sang. Dès qu'il fut mort, son corps, placé près de ceux de Bertoldo et de Fabrizio degli Oddi tués au cours de la lutte, parut sur la place, exposé à quelques pas de Sainte-Marie *del Mercato*. Une soixantaine d'exécutions suivirent.

Ainsi échoua l'entreprise hardie des degli Oddi dont le succès avait dépendu de peu ; car l'arrivée de leurs renforts pouvait compromettre absolument la défense. Agamennone della Penna et quelques autres capitaines des assaillants étaient bien accourus de Chiusi, avec des troupes à pied et à cheval renforcées de Siennois ; mais quand la bande parut à la porte Saint-Ange, les Baglioni avaient eu le temps de la faire barrer. Il s'agissait de l'emporter de vive force ; et ceci parut compliqué dès que Giulio Cesare des

(1) Ce châtiment, quoique très cruel, ressemble assez à la façon de procéder des diverses justices militaires contemporaines. On faisait passer par les hallebardes : sanction qui donna lieu à la locution encore usitée : *passer par les armes*.

Ermanni eut reçu au bras un carreau d'arbalète tiré par Adriano Baglioni, son cher beau-frère. Les autres, impressionnés par les horions qui menaçaient de pleuvoir, n'insistèrent pas et décampèrent.

Les détails de cette affaire embarrassent un peu Bonazzi, qui résume ses doléances en qualifiant d'*apathique* l'attitude de la population. Comment, en effet, les misères dont la gratifie cet historien ne l'ont-elles pas poussée à seconder ses... libérateurs ? Les Pérousins réservent à Bonazzi d'autres surprises du même genre.

Cependant la sanglante répression du dernier assaut eut un contre-coup immédiat à Rome. Les vaincus auraient pu seconder la politique d'Innocent VIII qu'on supposait favorable à leur dessein, comme l'avait été le duc d'Urbin ; quoi qu'il en fût, le succès des Baglioni obligeait à d'autres combinaisons, et les princes de Pérouse prirent possession des biens de leurs ennemis, estimés 100.000 florins. Peu après, le Pape concéda aux Baglioni les bénéfices ecclésiastiques dont jouissaient les degli Oddi : Fabrizio, l'un d'eux, tué dans le combat, était protonotaire apostolique ; son parent, le prélat Bertoldo, possédait la riche abbaye de Saint-Sauveur de la Fratta et celle de Sainte-Sabine, lesquelles échurent à Troïlo Baglioni, archiprêtre de la cathédrale. Bref, tous les bénéfices des rebelles passèrent aux vainqueurs. Le 8 juin, les rues de la ville sont débarrassées des cadavres qui les encombrent et qui sont déposés à l'hôpital de la Miséricorde ; seuls se balancent encore, aux portes des palais Baglioni, quelques rebelles, pendus pour l'exemple. Avis à quiconque franchira en ennemi l'enceinte de Pérouse. Après leurs émotions, les citoyens respirent et reprennent confiance, bien que certains des capitaines des Baglioni, comme Camillo Vitelli, Paolo Orsini et Bartolomeo d'Alviano, habitués par trop au genre « condottiere », se permissent de traiter le territoire pérousin en pays conquis. La discipline des troupes laissait beaucoup à désirer à cette époque et les soudards finissaient par s'exaspérer dans les continuelles escarmouches.

Les troupes de Pérouse relancent les agresseurs de leur ville : Camillo Vitelli, accompagné des jeunes Baglioni, marche avec cavaliers et fanti contre Schifanoia (9 juin), où réside le père de Costantino Ranieri récemment exécuté. Tout y est livré au pillage et à l'incendie, ainsi qu'à Civitella, autre fief des Ranieri (10 juin). Après diverses représailles du même goût, auxquelles les degli Oddi devaient s'attendre en cas d'insuccès, les gens de Pérouse regagnent leur ville. Désormais, les femmes des rebelles ne seront plus tolérées sur le territoire communal ; elles sont exilées. Et Guido Baglioni voit s'éloigner ainsi sa fille, Penelope, mariée à Giulio Cesare des Ermanni (12 juin).

Au son des trompettes, deux décrets sont publiés par les prieurs et les décemvirs : le premier accorde une prime de 200 ducats à qui tuera tel des principaux factieux nommément désignés ; parmi les degli Oddi et les Ermanni, Agamennone della Penna et quelques autres complètent la liste. Prendre vivants les condamnés vaudra 100 ducats de plus. Le second décret interdit, sous peine de séquestre et de rébellion, toute correspondance avec les bannis. Que les âmes sensibles se calment au souvenir du châtiment infligé par ces mêmes rebelles à ceux qui tentèrent de tuer Bernardino Ranieri ; les degli Oddi les firent écarteler. Voilà qui ne paraît pas moins rigoureux que la promesse de 300 ducats pour la capture d'un ennemi en bon état.

L'effet produit sur le duc d'Urbin par la déroute des bannis, ses amis, ne se fit pas attendre : défense leur fut signifiée par lui de séjourner sur le territoire de Gubbio. On leur donnait trois jours pour aviser. Ces malheureux, qu'avaient soutenus dans leur coup de main 150 hommes de Gubbio même, durent être sensibles à la volte-face. Par ailleurs, les habitants de la petite ville de Castello di Agello, notoirement favorables aux degli Oddi, n'en menaient pas large et durent être plus effrayés que surpris de l'arrivée des troupes Baglioni, qui saccagèrent tout chez eux.

Quelqu'un, cependant, se trouva dans Pérouse pour parler un autre langage que celui de la vengeance : la sœur Colombe, dont les citoyens réclamaient les prières avant la bataille, avait le droit d'élever la voix en faveur de la paix ; elle en usa. Ses exhortations, ses pronostics de désastres frappaient les imaginations. « *Les deux chefs de la maison régnante* » (*Burckhardt*), Guido et Rodolfo, s'entretenaient souvent avec elle, et Bonazzi — dont c'est l'opinion gratuite — prétend qu'ils faisaient semblant de la prendre au sérieux. Les faits démontrent pourtant qu'ils ne jouaient pas la comédie et la sœur osa leur parler avec fermeté. Elle leur prédit de grandes calamités s'ils ne se décidaient au calme. En face des ennemis acharnés à leur perte, il n'est pas démontré qu'une ère de paix eût répondu aux bienveillants procédés des Baglioni ; mais l'intervention de la pieuse femme n'entraîna pas moins de grandes démonstrations de foi, tant les Pérousins aimaient la mise en scène sous toutes ses formes ! En mai 1492, 30 autels sont élevés sur la place et, pendant trois jours, 100 prêtres y célèbrent des messes pour les victimes de la dernière bataille de rues. La place elle-même est bénite de nouveau et de longues processions défilent sur le lieu du massacre pour le purifier. On peut, toutefois, supposer que les plus convaincus des manifestants ne devaient pas s'étonner outre mesure qu'une agression à main armée eût attiré quelques dommages à ses auteurs. Les rebelles, par leur obstination même,

avaient tenu les troupes pérousines en haleine ; ils en supportaient les conséquences. Ce n'est donc que plus tard, et dans un but déterminé, que la résistance des Baglioni et leurs représailles seront qualifiées d'acharnement contre les vaincus. Les contemporains n'étaient pas mûrs pour comprendre M. Addington Symonds. Bonazzi lui-même risque un aveu à ce sujet en convenant que « *le sincère désir des Baglioni était de vivre désormais tranquilles et de réparer les maux qu'ils avaient faits* ». Que pouvait-on leur demander de plus ? Attaqués, ils s'étaient défendus, sans qu'il leur fût possible, au cours de la riposte, d'éviter les dégâts à autrui.

Mais avant de songer aux cérémonies expiatoires, les Pérousins, débarrassés du cauchemar de la bataille, avaient aussitôt réclamé des réjouissances. C'était dans leur tempérament et même dans leur droit cette fois, car ils avaient à deux reprises (1) consenti des sacrifices pour un grand festival encore à venir. L'entrée solennelle de Giovan-Paolo Baglioni et de sa jeune femme ne pouvait être plus longtemps retardée. Jusqu'à présent, les occupations mouvementées avaient permis de prendre patience ; mais les vivats joyeux réclamaient leur tour.

Le 21 décembre 1491, les principaux gentilshommes accompagnent les Baglioni pour faire au jeune couple la plus brillante réception ; les ambassades et délégations des villes voisines, des châteaux et des fiefs, complètent le cortège. En tête s'avancent Guido et Rodolfo Baglioni, Camillo Vitelli, Ranulfe comte de Marsciano. Affluence du populaire, richesse des présents offerts par les villes et les places fortes, tout contribue au succès de la fête, sauf le temps : il pleut à verse.

Cependant il ne faut rire qu'à demi, et les Baglioni, surveillant les frontières, ne cessent de mettre la ville en état de défense. La cathédrale, en raison de son emplacement, est décidément transformée en citadelle ; les rues sont munies de chaînes ; de fréquentes patrouilles sillonnent les divers quartiers. En un mot, les Baglioni, sûrs de l'appui des prieurs et des décemvirs qui leur votent 25.000 florins pour les travaux défensifs, veulent mettre Pérouse à l'abri d'un coup de main. De cette façon, la sécurité des citoyens serait augmentée d'autant. Mais aussi la ville se transformait quelque peu en caserne.

Dès que leur pouvoir parut solidement établi, les seigneurs tentèrent d'améliorer leurs relations avec Rome, ce dont ils se trouvèrent bien, et sur ces entrefaites, Innocent VIII étant décédé, le

(1) Les réunions préparatoires, dans diverses églises de Pérouse, avaient été reprises les 18 et 30 juillet (1490), la fête étant alors fixée au 25 août.

conclave procédait à l'élection de son successeur. Les prieurs de Pérouse ordonnèrent aussitôt à tous les couvents de la ville de prier pour que les cardinaux aient soin de fixer leur choix suivant la volonté des Baglioni, *secondo la volontà deli Baglione* (*Pietro-Ang. di Giovanni*), ce qui n'était pas aussi facile à obtenir que les suffrages des Pérousins. Au renouvellement des offices publics (18 février 1492), il n'y a pas moins de sept Baglioni (1) sur vingt *insaccolatori*, chargés de décider les choix. En fait, toutes les charges dépendent de la même famille ; résultat fort explicable, puisque l'autorité des Baglioni est reconnue par la majorité des citoyens et des habitants du comté. Les deux quartiers, Saint-Pierre et Ivoire (ou Borgne), sont en entier représentés par des Baglioni auxquels les Montesperelli assurent la moitié du quartier du Soleil, et les della Corgna une même proportion dans le quartier Sainte-Suzanne. Autrement dit, les trois cinquièmes de la population leur appartiennent. Giovan-Paolo peut faire campagne pour son propre compte, ou comme condottiere de Florence ; aussi en profite-t-il pour soutenir, dans Assise, les gens de la ville haute contre ceux de la ville basse. Son cousin Marcantonio lui ayant amené l'appoint de bons fanti, leurs adversaires, en pleine déconfiture, sont pillés sans merci. Quatorze maisons flambent et l'église de Saint-François n'est point épargnée, en raison des objets de valeur qui s'y trouvaient entassés (15 novembre). Quant à Guido Baglioni, les circonstances lui permettaient de donner plus d'ampleur à ses projets, et il ne les négligea pas.

Sur ces entrefaites, le frère Bernardin de Feltre, dont les exhortations avaient émerveillé la ville huit ans auparavant, vient retrouver ses anciens auditeurs. Ayant tout de suite constaté combien la puissance des Baglioni s'est affirmée, absolue, il lance à leur adresse les plus véhémentes exhortations (1493). Guido, instruit du fait, suppose que sa présence au sermon calmera la fougue de l'orateur. C'était mal le connaître : le frère Bernardin, apercevant le maître du pays, passe en revue les plus fameux tyrans. « *Le terrible Baglioni lançait sur le Franciscain des yeux foudroyants* » (*de Grimouard*) ; mais, devant l'énergie du prédicateur, il s'émeut, s'agite et cède enfin, domptant sa propre colère. Plus tard il dira que le ministre de Dieu *l'a plus effrayé que ne l'aurait fait le retour de tous les degli Oddi*. En contant ce fait, l'historien remarque qu'*il y avait de la foi dans ces violentes natures* (*de Grimouard*). En effet ; et si l'anecdote met en valeur le

(1) *Rodolfo* et *Alberto*, pour la porte Saint-Pierre ; *Filippo* (de *Braccio*), porte du Soleil ; *Gismondo* (fils de *Guido*), *Giovan-Paolo* (de *Rodolfo*) et *Matteo* (de *Giovanni* Cipolla), porte Sainte-Suzanne ; enfin *Guido* lui-même, pour la porte d'Ivoire.

courage du prêtre, elle honore aussi Guido pour s'être maîtrisé, sans quoi, le frère Bernardin aurait couru de sérieux risques (1). Notons ce point de comparaison : quand Savonarole interpella du haut de la chaire, à Bologne, la femme de Bentivoglio, parce qu'elle arrivait trop tard au sermon, il faillit être tué, sur la chaire même, par deux des valets de cette dame quelque peu mécontente.

Le chef de la maison Baglioni réservait alors à la noblesse seule les capitaineries de l'Etat ; mesure qui lui parut insuffisante. Peu après, il prétend choisir les familles qui en seront favorisées (11 mai 1494), et ses intentions sont des ordres. Lui-même, du reste, vote en personne avec Rodolfo son frère, Alberto Baglioni, fils de Pietro, et Francesco fils de Lodovico. L'autorité de la famille ne soulève plus d'objection.

Mais voici qu'une circonstance de la plus haute gravité met le pays en émoi : l'invasion française. Jusque-là, les représailles aux dépens des rebelles et de leurs alliés entraînaient de sérieux ravages, la campagne des Baglioni contre le comte de Sterpeto et les gens d'Assise venait d'être particulièrement meurtrière ; mais ces hostilités, disputées à la Bastia ou d'un autre côté, étaient jusqu'à un certain point localisées, tandis que l'approche des Français menaçait tout le pays. Les Baglioni ayant déjà rabroué leurs ennemis particuliers, s'empressent de regagner Pérouse qui peut être en danger ; ils traversent rapidement ces régions où viennent d'évoluer leurs troupes. On en juge par le spectacle désolé qui s'offre à leurs regards : *dans la vallée, toutes les maisons furent rasées ; les champs restèrent sans culture...* (*Burckhardt*). Loups, sangliers, bêtes de toute sorte s'étaient rués à travers ces malheureuses campagnes, trouvant à se repaître sur les tas de cadavres. Ce n'était plus la guerre comme au temps de Piccinino !

Cependant, Charles VIII poursuit ses faciles succès ; de Rome il gagne le royaume de Naples (novembre 1494). A son retour, ses

(1) Un fait rapporté à cette époque (par Pietro Angelo di Giovanni) paraît assez singulier.

En décembre 1493, la commune de Pérouse offrait un très bel objet d'orfèvrerie (une sorte de vaisseau, ou nef, en argent) à César Borgia, alors cardinal. Cette œuvre d'art faisait partie du trésor des Prieurs, et le public estima que ses gouvernants avaient eu tort d'en dépouiller la commune Jusque-là, rien que de fort explicable. Ce qui l'est moins, c'est que, au dire du chroniqueur, le cadeau aurait été consenti pour faire plaisir aux Baglioni, « *a compiacenzza deli Baglione* ». Or, deux mois auparavant, Guido et Rodolfo recevaient, par bref pontifical, un blâme très sec au sujet de leur intervention (en août 1493) dans les affaires de Gualdo contre Foligno. C'est dire qu'en raison de leur caractère altier, les Baglioni devaient être peu disposés à gratifier d'un cadeau le si proche parent du Pape ?

bandes occupent Sienne qu'elles dévastent par leurs pillages et leur indiscipline. Les habitants, à la merci des soudards, s'exaspèrent contre les étrangers, et ces impressions éveillent les mêmes rancunes chez leurs voisins de Pérouse. Quand un corps de 12.000 Français environ prend ses cantonnements sur le territoire de cette ville, au Mercatello de Monte-Vibiano, les fils de Guido et de Rodolfo Baglioni n'en supportent pas la présence sans essayer d'intervenir. Ayant réussi à dissimuler un tel projet à leurs parents, ces fous de Giovan-Paolo et d'Astorre, avec leurs frères et les petits contingents dont ils disposent, s'échappent pour surprendre l'étranger. Guido et Rodolfo, aussitôt avisés, dépêchent des messagers pour arrêter l'équipée. Peu s'en faut que leur précaution ne soit trop tardive ; les jeunes Baglioni ne sont plus qu'à une faible distance de l'ennemi. Or il advint que celui-ci, ayant eu vent d'hostilités immédiates, préféra s'installer ailleurs, ce qui était un résultat. Il y en eut un autre, au dire du chroniqueur : Charles VIII, informé des faits, n'aurait pas dissimulé ses éloges à l'adresse des futurs capitaines.

Il appartenait à un auteur italien d'insinuer que ces derniers avaient agi par *orgueil de tyrans offensés* (*Bonazzi*). Et quand cela serait ? Si, par orgueil, ils tiennent l'envahissement du pays pour une calamité à laquelle ils refusent le concours de leur épée ; si les offres françaises n'ayant pu modifier leur résolution, Astorre et Adriano s'enrôlent sous la bannière de Naples, Giovan-Paolo et Simonetto au service florentin, Gismondo à la solde du préfet de Sinigaglia, Grifonetto à celle du duc d'Urbin ; bref, si ces Baglioni, sous n'importe quelle bannière, s'opposent à l'étranger, cet orgueil-là s'appelle patriotisme. C'est à un sentiment de ce genre qu'obéit Astorre quand il conjure ses parents *de ne laisser, sous aucun prétexte, les Français entrer dans Pérouse, dût-on défendre la liberté jusqu'à la mort*. C'est en patriote qu'il exhorte les habitants, qu'il insiste pour la mise en état des fortifications. Et ses conseils, *déjà si appréciés par ses concitoyens, comme par tout homme de mérite aux alentours* (*Matarazzo*), produisent un effet immédiat. Les travaux défensifs, prévus en partie pour la résistance aux rebelles, sont activés de toutes parts ; à ces ouvrages sont consacrés les fonds votés par la commune. Certes, la marche des événements fera du parti français un des principaux facteurs de la politique italienne, et à ce titre, les Baglioni pourront accepter du service sous le drapeau fleurdelisé. Mais le fait d'avoir, avant tout, pensé à protéger leur patrie ne saurait leur être contesté. Leur ferme attitude en face de l'étranger est assez significative. C'est Troïlo Baglioni se distinguant à Ostie, qu'il prend aux Colonna du parti français ; c'est le succès des troupes pérousines à Brettinoro ; c'est Giovan-Paolo Baglioni défendant Todi contre les Chiaravalli, alliés du roi de

France (1). Il va de soi que ces faits n'empêchèrent nullement les Baglioni de mettre à profit les difficultés entre Alexandre VI et Charles VIII, dans leur intérêt particulier ; la mainmise sur le pouvoir, sur les registres de la trésorerie, les caisses du légat et des impôts, le prouve. Tout leur appartient ; et si la solde militaire exige la suppression de quelques traitements, les titulaires peuvent se le tenir pour dit.

Pourtant, les factions bannies se coalisent pour mettre à profit l'éloignement des Baglioni au service étranger ; elles fomentent de sérieuses agitations. Urbin, Sienne, La Fratta surtout, leur servent de points de ralliement, et avec le concours des Siennnois, l'ennemi occupe Castiglione del Lago (22 mars 1495), puis prend Passignano, malgré la belle défense du bâtard Filippo Baglioni. Seules, les citadelles ont résisté. Un autre corps de bannis envahit le territoire pérousin du côté opposé. Aux Baglioni d'intervenir, car il en est temps : Astorre obtient congé du roi de Naples et prend la direction des opérations. Giovan-Paolo et Simonetto son frère, tous deux au service de Florence, veulent le seconder, mais la république leur refuse la licence nécessaire ; que leur importe ? Ils passent outre.

Aux environs de Passignano, près du lac, les troupes des Baglioni arrivaient en présence de l'ennemi, quand Astorre aperçoit de grands bacs chargés d'hommes d'armes dirigés vers le gros des rebelles. Il dispose aussitôt des arbalétriers et de l'infanterie pour empêcher le débarquement ; puis, sur deux points, attaque Passignano. Du côté de la montagne qui domine la ville, il charge Giro-

(1) A ce sujet, un incident est rapporté dans les chroniques. Les Chiaravalli, soutenus par les Colonna, avaient profité de l'invasion française pour rentrer à Todi après un long exil, dû à leur échec contre la faction opposée des degli Atti. Les Baglioni appuyaient ces derniers, d'autant mieux qu'une fille de Rodolfo Baglioni, Camilla, était mariée dans leur famille. Astorre et Giovan-Paolo coururent à la rescousse des degli Atti et, pendant la campagne, un des Chiaravalli, nommé Astorre, tomba aux mains des soldats de Giovan-Paolo. Celui-ci le traita avec courtoisie, ce qui déplut au contingent catalan qui servait à Todi pour le roi de Naples. Les Catalans voulaient exploiter la prise ; sur le refus de Giovan-Paolo, ils proférèrent injures et menaces contre Astorre Chiaravalli. Alors Giovan-Paolo et son cousin, très mécontents, quittèrent Todi, laissant les Catalans s'y débrouiller seuls. Le résultat ne traîna pas : les Français et les Chiaravalli reprirent la ville dès que les Baglioni se furent éloignés. Pendant ce temps, Giovan-Paolo témoignait toujours à son prisonnier la plus parfaite bienveillance, le traitant *en gentilhomme de haut rang* (*Matarazzo*). Il finit par le congédier, après un court délai, en le comblant de cadeaux de prix. Les Chiaravalli furent très sensibles à ces procédés. Et quand les bannis de Pérouse, dont un contingent renforçait les bandes des Colonna, voulurent piller le territoire de leur patrie, les Chiaravalli s'y opposèrent absolument.

lamo della Penna d'opérer avec ses gens ; lui-même se réserve l'assaut du côté du lac. Tout de suite la défense établie sur les murs de la ville est paralysée par les hommes de La Penna, car les assiégés, placés en contre-bas, se trouvent absolument sous le feu de l'assaillant. Leur débandade s'ensuit ; les soldats, Siennois pour la plupart, se jettent dans les bacs amarrés près de la ville mais dépourvus de rames. C'est une telle bousculade que nombre d'hommes, et même de femmes et d'enfants, entraînés dans la fuite, tombent à l'eau par grappes. Les bacs n'auraient, du reste, été d'aucun secours en raison de la surcharge. Ils coulent les uns après les autres, pendant qu'à coups de lances et d'épées les Pérousins harcèlent le reste des fuyards. Désastre complet, pendant lequel le général siennois, Bellanti, tombe grièvement blessé. Sans l'humanité d'Astorre qui mit fin au carnage, pas un ennemi n'eût échappé. Le convoi des prisonniers est dirigé sur Pérouse, où les locaux disponibles deviennent insuffisants ; bon nombre de ces malheureux sont relâchés sur parole par ordre des Baglioni, qui réservent même aux bannis pérousins de bienveillants procédés. Ainsi, Grifonetto Baglioni réclame Lodovico degli Oddi dont il fait panser les blessures et qu'il éloigne ensuite de la ville, afin de le mettre hors d'atteinte Astorre poursuit la série de ses succès, battant les rebelles à Mantignana, à Ponte de Pattolo, et prend le château de la Colombella. Au total, cette campagne rend aux Baglioni tous les châteaux et les fiefs dont leurs ennemis s'étaient emparés et qu'ils perdirent beaucoup plus vite, non sans laisser aux mains des vainqueurs un butin considérable.

Sur ces entrefaites, le succès des armes françaises contraignait Alexandre VI à quitter Rome ; par étapes, il gagne Orviéto, puis Pérouse, dont le gouvernement avait insisté pour le recevoir avant son voyage à Ancône. Les Baglioni savent gré à leur suzerain de son attitude envers leurs ennemis. De son côté, le Pape, hésitant entre son désir de recouvrer Pérouse et l'appréhension des dommages qu'entraîne toujours la guerre, s'est arrêté à cette dernière considération : il a informé le gouvernement pérousin (26 mars) de l'interdiction signifiée par lui-même au duc d'Urbin, aux seigneurs de Pesaro et de Camerino, ainsi qu'aux habitants des communes environnantes, de prêter main-forte aux rebelles. C'est donc de leur initiative particulière, et par jalousie, que ces confédérés renforcent les bandes des Oddi. Ceux-ci ont appuyé les revendications ecclésiastiques tant qu'ils y ont trouvé leur intérêt ; à part cela, peu leur importe les injonctions du Pape. Voilà leur loyalisme.

Enfin, Alexandre VI peut faire dans Pérouse une entrée solennelle : suivi de nombreux soldats, dont les contingents milanais

et vénitiens grossissent les rangs, il est reçu avec déférence par la capitale ombrienne (6 juin). Au nombre des cardinaux de son entourage, un jeune homme d'une vingtaine d'années ne perd rien du spectacle et met ses impressions à profit : c'est César Borgia.

Pendant quinze jours, le Pape demeure à Pérouse, bien traité par les Baglioni, *qui ne sont pas gens à se briser contre les difficultés* (*Bonazzi*). Les chances de la politique les favorisent : Alexandre VI, répondant à la correction de leur attitude, confirme pour un semestre les magistratures en cours. On raconte encore qu'il s'entretint avec la sœur Colombe, toujours fidèle aux Pérousins, et qui naguère chapitrait leurs seigneurs ; cette fois, la religieuse aurait parlé au Pontife avec une certaine sévérité. Les malins ajoutent même que les Baglioni lui avaient fait la leçon auparavant, de manière à intimider Alexandre et le jeune César Borgia. Ce n'est là que l'opinion sans portée de quelque comparse. En fait, nombre de cardinaux, informés de la vie extraordinaire de la religieuse, désiraient la voir, et l'un d'eux, Oliviero Caraffa, en sa qualité de protecteur de l'ordre de Saint-Dominique, tint à ce que les principaux maîtres de théologie du collège des dominicains se réunissent pour examiner les faits. La conférence eut lieu au palais de Guido Baglioni, dans les appartements de sa nièce Ippolita Conti, mariée à Giovan-Paolo ; la plupart des assistants en sortirent impressionnés.

Cette question n'empêchait point le Pape d'en laisser mûrir une autre, d'un genre différent, et qui concernait aussi bien l'indépendance de Pérouse que la situation des Baglioni. Attentif aux moindres détails, il avait parcouru la ville entière, visitant surtout les points fortifiés et les diverses citadelles : tout paraissait en fort bon état, ce qui n'était pas pour dissiper les appréhensions du Pape au sujet de son autorité méconnue. Il y avait même un obstacle primant tous les autres : la famille des Baglioni. Tant qu'elle serait à Pérouse, maîtresse de tout et disposant des fonctions, le pouvoir pontifical ne pourrait subsister ; gouverneurs ou légats étaient réduits au silence.

C'est que la commune, sous les Baglioni, ne plaisante pas avec ses libertés ; quiconque y porterait une main, même autorisée, se verrait aussitôt *jeté par le fenêtre* ; et ce ne serait pas une façon de parler. La ville n'est vraiment pas sûre aux parents des Papes ; on l'a constaté quand un neveu d'Innocent VIII, pris à partie par un simple citoyen, a été tué en plein jour. Tout mandataire pontifical, pour être accepté dans Pérouse, doit s'assurer au préalable de l'agrément de ses princes ; s'il tente ensuite la moindre opposition, mieux vaut pour lui disparaître au plus tôt.

Cependant la faction des degli Oddi, prête à se ressaisir après chaque revers, constituait un appoint dont le Pape pouvait tirer

parti. Mais le succès était aléatoire. C'est pourquoi le stratagème qu'on attribue à Alexandre VI ne manque pas de saveur. Il aurait exprimé à Guido Baglioni le désir qu'une fête somptueuse, tournoi ou spectacle militaire, fût organisée en son honneur. C'eût été, en effet, le moyen de plaire en même temps au Pontife et aux citoyens. Seulement, Guido avait remarqué l'appareil quelque peu guerrier dont Alexandre s'était entouré à son entrée dans Pérouse ; en politique habile, *astuto e sagacie* (*Matarazzo*), il soupçonne dans la mise en scène demandée un moyen de s'assurer de sa personne et de ses parents, d'un seul coup de filet. Sa réponse au Pape s'en ressent. Heureux de le satisfaire, il renchérit encore sur le projet du suzerain : en face du Pontife, de sa cour et de ses troupes, toute la population militaire de Pérouse va s'aligner en armes, avec Guido lui-même à sa tête et tous les condottieri de sa maison. Après quoi, on verra. Et ce fut bientôt vu, ou plutôt compris, au dire du chroniqueur, tout au moins.

L'anecdote paraît peu vraisemblable. Guichardin raconte, en effet, qu'Alexandre VI était suivi, depuis Rome, par 200 hommes d'armes, 1.000 chevau-légers et 3.000 fanti. Un contingent de cette importance éveillait par lui-même trop de méfiance, pour que la proposition attribuée au Pape ait pu avoir la moindre chance de succès. Alexandre ne dut même pas en avoir l'idée, mais bien plutôt constater tout de suite la difficulté de venir, par la force, à bout des Baglioni. Les frères, les fils et les neveux de Guido présentaient alors le type le plus complet de la race militaire. En eux se résumait le caractère du soldat, tel que le conçoit un écrivain de talent : *l'énergie que rien n'abat, le courage que rien n'étonne, le mépris de la douleur et de la mort, le mâle et tranquille orgueil des forts* (*J. L'Hôpital*).

Ainsi, ce n'était pas seulement Guido, mais son fils Astorre et son neveu Giovan-Paolo, au passage desquels *tous les citoyens laissaient leur travail pour les regarder avec admiration*, cheminant sur la place. — *Aucun étranger ne venait à Pérouse sans s'efforcer de les apercevoir. Quand paraissait Giovan-Paolo, les soldats sortaient en foule de leurs tentes, et quiconque se trouvait à ses côtés semblait aussitôt petit et insignifiant,* « *piccolo e insignificante* », *en comparaison de sa haute stature et de sa noble prestance* (v. *Matarazzo*). C'était encore Gismondo, l'un des fils de Guido, auquel le même chroniqueur donne, comme émule, Giuliano degli Oddi ; tous deux paraissaient si *sveltes et si adroits que c'était merveille ; quand ils se promenaient ensemble ou séparément, on ne pouvait les entendre marcher ; ils étaient plus lestes que des chats* (*id.*). Et quels cavaliers ! Gismondo surtout, qui *par simple distraction faisait bondir sa monture en se maintenant fixe et immobile sur l'arçon*, ce qui ravissait le public. Astorre soulevait

droit d'un coup de lance l'homme qu'il arrachait de la selle d'armes, et Adriano son frère, surnommé *Il Morgante* (1) (le Morgant), était de si martiale allure *avec sa taille très élevée et l'harmonie de ses proportions, qu'on déclarait couramment impossible de rencontrer en Italie un si beau seigneur à pied ou à cheval, avec ou sans armes* (*id.*). Et l'auteur anglais J.-A. Symonds, en dépit de ses préventions, cède un peu devant les impressions des contemporains : *Les hommes de cette maison*, écrit-il, *avaient tous autant de beauté que de force. L'Italie entière résonnait de leur nom, mais bien cruel fut l'exercice de leur seigneurie.* Il revient sur ce thème : .. *une des qualités caractéristiques des Baglioni, d'après les récits de leur historien, était une extraordinaire beauté physique, susceptible de leur gagner, de la part de ceux qui les approchaient, une admiration et un attachement que ne méritaient pas leurs qualités morales. Leur incontestable héroïsme personnel grandissant l'intérêt à leur sujet, et donnant à leurs actes une véritable puissance dramatique, rend la chronique de Matarazzo plus attachante qu'un roman.*

Bref, Alexandre VI n'assista à aucun tournoi dans Pérouse, et comme il apprenait, sur ces entrefaites, l'arrivée de Charles VIII sur le territoire siennois, il modifia ses projets en se dirigeant vers Rome. Son arbitrage n'avait pas arrangé les affaires pérousines. Les rebelles et les habitants d'Assise durent se consoler en pensant que leur suzerain *avait eu grand'peur des paroles que lui avait adressées Messire Guido Baglioni* (*Matarazzo*) ; mais cela ne simplifiait rien, et en particulier ne remédiait pas aux dépenses nécessitées par la défensive à opposer aux factieux soutenus par les villes rivales. Les frais montaient sans cesse.

La mise en état de l'artillerie occupe les Baglioni qui, par divers décrets, organisent également les milices : chaque famille est taxée à un ducat d'or, si elle ne fournit pas de soldat. Prieurs et décemvirs ratifient sans difficulté les mesures prises par Guido, à la disposition duquel sont mis canons, armes et munitions de la commune. Ce n'était pas de trop : les rebelles massés à La Fratta, leur dernier refuge, se sont fortifiés désespérément. Guido marche sur ce point avec un millier de fanti et 200 cavaliers : l'affaire est chaude (29 juin 1495) ; Astorre et Giovan-Paolo y sont blessés, et ce dernier a son cheval tué sous lui. Cependant les hostilités se multiplient parce que Foligno, Gualdo-Cattania, Gubbio et Assise surtout, se mettent de la partie. La retraite des Français rend disponibles une foule de routiers que les degli Oddi s'empressent de prendre en solde. Après deux mois et demi de lutte, le trésor pérou-

(1) Par allusion au héros du roman de Luigi Pulci : *Il Morgante Maggiore*, paru en 1488.

sin a dépensé 20 000 florins. En revanche, les résultats sont appréciables, car Adriano Baglioni vient de battre les gens de Foligno, agresseurs patentés de Spello. Leur acharnement à soustraire ce fief aux Baglioni, le secours envoyé par le cardinal Savelli dans la personne de son neveu Troïlo, soldé par eux, n'ont pas plus de succès que les renforts réclamés à Sinigaglia.

Contre le seigneur de Matelica et le duc d'Urbin, parent du Pape ; contre le seigneur de Pesaro, capitaine des troupes d'Assise liguée avec eux à l'instigation des degli Oddi ; contre Sienne, qui les soutient par rancune de l'affaire du saint anneau, Guido Baglioni, ses fils et ses neveux paient crânement de leur personne. Ils tiennent tête de tous les côtés.

Toutefois, la supériorité des forces ennemies aggrave la situation, si bien que le jeune Astorre a dû lever le siège de La Fratta pour accourir au secours de Pérouse. Les degli Oddi, maîtres de la campagne, se sont établis à Corciano dont les habitants, après quelque résistance, cédèrent au nombre (août). C'était une dangereuse étape ; d'un bond, l'ennemi pouvait retomber sur la ville. Les moments critiques réclamant toujours les bons offices de la sœur Colombe, les gouvernants recourent à son assistance et promettent, en cas de succès, de tenter de sérieuses réformes. Alors la bienheureuse se met en prières, et des pluies torrentielles survenant aussitôt, sont attribuées à son intercession. Elles entravent toute opération militaire.

Les degli Oddi, néanmoins, ne se rebutent pas, et leur opiniâtreté qui brave revers et répression, suppose de véritables qualités d'endurance. De son côté, la sœur Colombe, après huit jours d'exercices pieux, révélait à son confesseur une vision impressionnante et le priait d'en aviser les intéressés. « J'ai vu, avait-elle « dit, un roi d'une incomparable beauté ; il siégeait sur un trône, « entouré d'une cour brillante. Son aspect était imposant et sévère : « de la main gauche il tenait trois glaives aigus et dévorants dont « il menaçait la ville et une grande partie du peuple, à cause des « désordres qui s'y commettent. Mais une reine magnifique parut, « vêtue d'une robe d'or resplendissante ; elle s'approcha du trône, « s'agenouilla par trois fois et resta profondément prosternée. « Tout d'abord, le Divin Juge semblait inflexible, mais les instances « de la reine qui en appelait à sa miséricorde obtinrent que deux « des glaives fussent retirés ; seul, le troisième resta toujours « menaçant. » (Voir *de Grimouard*.)

Les Baglioni et leur gouvernement prirent les déclarations de la sœur pour un avertissement sérieux. Ils avaient été à la veille d'une ruine absolue, et n'étaient pas sans appréhension au sujet du troisième glaive. Deux jours après la communication de cet avis, les dames les plus qualifiées de Pérouse se rendent processionnel-

lement, et cierges en main, dans la chapelle de l'église Saint-Dominique consacrée à saint Michel. La sœur Colombe s'y trouvait. Elles en profitent pour demander son assistance, espérant que la religieuse voudra bien « *prier plus que jamais pour le salut public, et en particulier pour la noble famille Baglioni, à laquelle la plupart appartenaient* (*de Grimouard*). Leur émotion, leurs larmes touchent la religieuse, qui les console et les rassure au nom du ciel, mais non sans recommander que les princes de leur maison s'amendent, observent mieux la justice, et secourent le peuple. Dans le cas contraire, les sanctions divines ne les épargneraient pas.

Cependant Astorre, chef déjà réputé, « *homo pratico nel arte del soldo* (*Matarazzo*), manœuvre sa petite armée avec habileté. Il inquiète l'ennemi sans se compromettre et l'empêche d'avancer. Ayant mené ses soldats à L'Olmo, il s'installe lui-même à l'hôtellerie de cette localité où ses vedettes et espions viennent l'informer de l'approche d'un fort contingent rebelle. Guido et Giovan-Paolo Baglioni le rejoignent avec quelques détachements. La disproportion de leurs forces avec celles du parti adverse n'en est pas moins inquiétante ; il faudra se battre un contre trois. Les Baglioni restent toute la journée le casque en tête et la lance sur la cuisse ; leurs hommes laissent rôder près d'eux les coureurs ennemis en quête du point faible, et que calme la contenance des Pérousins. En effet, la faction rebelle, ne voulant pas gaspiller ses forces avant l'heure, remet l'attaque et, peu à peu, ses bandes disparaissent à l'horizon. Astorre, qui les retrouve sur tel ou tel point, les maintient encore à distance ; mais la continuité d'une lutte inégale use les forces des Baglioni. Les plus avisés parmi leurs ennemis, — Troïlo Savelli entre autres, — escomptant ce surmenage, seraient écoutés, si les degli Oddi, pour corser leurs chances, n'avaient alors en train des menées de trahison. Giulio Cesare Ermanni della Staffa, l'un de leurs meilleurs capitaines, entretient des intelligences avec son frère Lodovico, resté à Pérouse. Comment ne pas mettre à profit un pareil atout ? Les degli Oddi n'hésitent pas et leur décision se conçoit, étant donnée l'époque. Mais n'est-ce point dénaturer la vérité que faire aux Baglioni un grief inexcusable des châtiments appliqués aux adversaires qui leur en veulent à mort et usent de tous les moyens pour réussir ?

Pendant que les degli Oddi terrifient les environs de Pérouse par le pillage et l'incendie, Lodovico della Staffa besogne dans l'ombre. Certains auteurs le désignant alors comme décemvir de la guerre, le confondent probablement avec Cherubino, un autre de ses frères, cité un peu plus tard dans cette fonction. En tous cas, Lodovico était en charge et vendait les Baglioni qui l'avaient pro-

tégé. Soupçonnant une fuite dans les pourparlers en train, La Staffa envisage les risques d'une partie où il triche et presse l'exécution du coup de main. Il fait aviser les rebelles à Corciano, les adjurant d'agir dès la nuit prochaine (3 ou 4 sept.). Le moindre soupçon exigeait une décision immédiate et le traître fut compris. Les rebelles s'assemblent et tiennent conseil à quelque distance de Corciano, dans l'église Saint-Augustin. Là se retrouvent les meneurs de marque entourant les degli Oddi : Giulio Cesare Ermanni, Agamennone della Penna, Troïlo Savelli ; puis les délégués du duc d'Urbin, de Foligno, du seigneur de Matelica, etc. L'ordre du jour dénonce la découverte imminente du complot et préconise l'urgence de l'action. La trahison garantit aux assaillants l'entrée par la porte Saint-André ; quelle aubaine ! Néanmoins, les gens des fiefs ruraux et leurs officiers manquent d'entrain. En dépit des fatigues excessives subies par l'ennemi, ils estiment la ville solidement fortifiée et les Baglioni très redoutables, « *bellicosi* ». Le souvenir des tentatives antérieures, échouant dans le sang de leurs auteurs, n'était pas engageant. Bref, ces milices de campagne déclinent l'assaut et se retranchent derrière les arguments de circonstance. Ne vaut-il pas mieux harceler le territoire en razzias et pillages, ce qui permet de se partager la besogne et de se blottir, après coup, dans quelque solide forteresse ? Rien de tel pour se refaire et pour exténuer les Baglioni.

Ce plan était bien conçu, surtout s'il se combinait avec un autre mode d'attaque non moins redoutable : la calomnie. Toujours sous le feu, les Baglioni n'ont ménagé ni leur sang ni leur argent ; mais, avant que leurs dernières bandes soient anéanties en détail, ils se voient acculés à la difficulté inextricable qu'est la pénurie des finances. Pérouse est à bout de ressources, ce dont se rend compte la coalition qui l'obsède. Certes, l'acharnement des degli Oddi ne saurait attirer à cette faction une progression de sympathies ; mais la population, réduite aux expédients, pillée par les uns, imposée par les autres, est mûre pour accepter les menées insidieuses. Cette besogne revient de droit à certains tartufes, plus disposés à profiter des souffrances d'autrui qu'à faire face à l'ennemi. Ils imputeront aux Baglioni la détresse publique. Et si, pour vanter le passé, ces bons apôtres jugent trop présente encore l'anarchie ancienne, au moins prédiront-ils d'incalculables félicités s'ils arrivent eux-mêmes aux affaires (1).

(1) Les degli Oddi pouvaient bien écouter quelques objections avant une nouvelle tentative, eux dont les palabres et les appels à l'arbitrage pontifical se multipliaient, en cas d'insuccès, pour recouvrer leurs biens séquestrés. Il est vrai que cette façon d'agir n'empêchait pas l'un de leurs capitaines, Savelli, d'entraîner ses gens par l'attrait du pillage : *Cette fois, vous serez tous riches !* leur disait-il. Mais, vienne la déroute,

Les opposants à une marche immédiate sur Pérouse peuvent donc mettre en lumière des raisons plausibles ; à quoi bon ? Le conseil de guerre a son opinion faite ; les délégués d'Assise, de Foligno et des autres villes alliées aux rebelles, insistent aussi dans le sens de l'attaque sans délai. Elle est décidée.

Pendant la nuit du 3 septembre 1495, quelques vedettes des rebelles se postent au sommet du mont de La Trinité d'où les signaux s'aperçoivent facilement en ville. Les affidés du traître doivent allumer plusieurs feux près du mont Morcino. Bientôt, leur clarté perce la nuit et les vedettes répondent. A ce moment, les soldats de garde au campanile de Saint-François remarquent ces lueurs insolites. Intrigués, ils dépêchent un rapport à leurs princes qui, par une curieuse négligence, n'y attachent pas d'importance. Ils paieront cher cet instant d'insouciance. L'ennemi, assuré d'un solide abri dans Corciano, active sa marche. Ses capitaines, par crainte des défections, ont eu soin de dissimuler à la plupart de leurs hommes le but de l'entreprise ; précaution que facilite l'habitude des incursions aux environs de Pérouse. Les troupes ne devinent le plan qu'en cours d'exécution, presque en face des murs.

Lodovico della Staffa, muni d'une fausse clef, a groupé ses complices dont plusieurs portent des échelles ; ensemble, ils se présentent à la poterne du Piscinello, qui leur est ouverte sans difficulté. Personne ne se méfie de ce La Staffa, fonctionnaire des Baglioni. Néanmoins, les soldats se montrent curieux ; l'officier et quelques subordonnés interpellent les nouveaux venus qui, ayant prévu le cas, se tirent assez bien d'affaire. Ils annoncent l'arrivée de renforts et parlent de précautions à prendre, version qu'acceptent les soldats. Pas tous cependant et l'un d'eux court prévenir ses chefs. Cette fois, le danger paraît évident ; les Baglioni dépêchent un serviteur pour vérifier ce qui se passe.

Déjà, l'infanterie des degli Oddi, grimpée par l'une des échelles, descendait sans bruit par l'autre, et la porte Saint-André, grande ouverte, livrait passage aux cavaliers. Mais depuis que les Baglioni

aussitôt la mainmise sur les biens changera de qualificatif : d' « appât irrésistible » elle deviendra « affreuse exaction », puisqu'elle s'exercera aux dépens des degli Oddi. Il est curieux de voir ce genre d'appréciation à peine atténué dans certains récits historiques actuels. Deux protestations y sont formulées contre les Baglioni : pas de séquestre, pas d'impôts nouveaux. Ainsi, les Baglioni auraient supporté seuls les frais de la guerre qui leur était faite, non moins qu'à Pérouse. Ils étaient gens, du reste, à peu se préoccuper de pareilles prétentions ; ce qui ne les empêchera pas, un peu plus tard, d'offrir 50.000 ducats pour soutenir les Orsini contre les Colonna, dans la guerre où eux-mêmes combattront en bonne place.

avaient fait barrer les rues par de grosses chaînes, la marche des chevaux subissait de longs retards. Il fallait briser l'obstacle, et si les envahisseurs, munis d'instruments à cet effet, besognaient hardiment, leurs hommes d'armes n'en étaient pas moins cloués sur place, en attendant. Pendant ce temps, les gens de pied d'avant-garde débouchaient devant Saint-Luc en criant à tue tête : « *Feltro, Feltro !... Oddi !... Colonna ! Savelli !...* » Diversité d'appels indiquant l'origine variée des contingents racolés par la faction ennemie. Ce manque d'homogénéité leur sera nuisible en face des Pérousins, dont les troupes se pelotonnent au seul cri de : *Baglioni !*

Embarrassés par les chaînes qui restent à briser, les cavaliers n'atteignent pas encore la place. Toutefois, Nicolo degli Oddi y a conduit ses fanti. Saccageant tout sur son passage, il se dirige vers le mont de la porte du Soleil où, quatre ans auparavant, ses parents avaient été si rudement châtiés.

Sur ces entrefaites, le serviteur envoyé aux nouvelles par les Baglioni n'était pas parvenu encore à la poterne du Piscinello quand, à deux pas de Saint-Luc, il voit déboucher le premier flot des rebelles. Affolé, il rebrousse chemin et, dans sa course vers le palais de Guido, croise Simonetto Baglioni, levé dès la première rumeur : « *N'allez pas plus loin, Seigneur*, lui crie-t-il, *voilà l'ennemi ! il gagne la place !* » Froidement, le jeune Baglioni réplique : « *J'aime mieux mourir que mendier !* »

A peine vêtu, mais l'épée d'une main et un bouclier de l'autre, Simonetto, seul d'abord, va droit aux envahisseurs. Il les rencontre au moment où ils tournaient l'angle du palais des prieurs. A cet endroit, la rue, très étroite, ne permet guère le passage qu'à trois ou quatre hommes de front. Le jeune condottiere brandit son épée. « *Celui-ci avait plus de cœur et d'énergie que n'eut jamais un chrétien. Bien qu'il appartînt à une famille dont chaque membre rivalisait de courage et n'avait point d'égal pour les faits d'armes, jamais certainement Pérouse ne produira un soldat d'une aussi terrible valeur* » (*Matarazzo*). Simonetto était âgé de dix-neuf ans, à peine. Sans casque ni cuirasse, il manie son arme avec une telle dextérité qu'autour de lui gisent bientôt plusieurs corps, dans une mare de sang.

Mais les degli Oddi se sont lancés dans Pérouse par deux voies à la fois : la première fraction gagne le mont de la porte du Soleil ; l'autre arrive à la Maesta delle Volte. Celle-ci, maîtresse un instant de la place, se jette à la porte de la cathédrale-citadelle et somme la garnison d'ouvrir. Les assiégés ignoraient encore l'envahissement de la ville. Habitués aux mouvements assez confus, ils restent perplexes, mais, somme toute, refusent d'obéir. L'ennemi ne les réduit pas moins à la seule défensive, alors qu'il faudrait des hommes et

un certain temps pour répandre l'alarme, en pleine nuit, dans les quartiers éloignés. Puis, comment opposer à des adversaires en ordre le troupeau des soldats réveillés en sursaut ? Avant que les armures soient endossées et les chevaux harnachés, le terrible dissolvant qu'est la trahison fera son œuvre. Tout concourt à paralyser la résistance. C'est pourquoi Nicolo degli Oddi et ses gens, postés au mont de la porte du Soleil, attendent avec confiance l'arrivée de leur cavalerie sur la place.

Près du palais, Simonetto Baglioni, criblé de vingt-deux blessures, tient toujours ; à ses côtés, les cadavres lui servent de rempart. A peine secondé, contre 400 ennemis, par une poignée d'hommes accourus en hâte, il se sent à bout de forces ; encore un bon coup d'épée, puis ce sera fini. Sans crainte, le jeune héros ramène sur sa face son bouclier zébré de coups et s'étend à terre pour expirer. Mais, au même moment, un galop furieux ébranle les dalles : étincelant dans son armure lamée d'or, au casque sommé du griffon qu'entourent les plumes fouettées par le vent, un cavalier s'élance dans la mêlée. C'est Astorre Baglioni, « *beau, fier et irrésistible comme Mars lui-même...* » (*Burckhardt*). La violence du choc, au milieu d'ennemis embarrassés par leur nombre, les désagrège et permet à Simonetto de se relever. Chancelant, il gagne Saint-Laurent où les premiers soins lui sont donnés. Astorre, comme un *maestro di guerra*, frappe au plus épais des assaillants. L'avantage du cavalier bardé de fer contre les fantassins lui donne beau jeu, en un instant, dix hommes roulent, piétinés par le cheval devenu féroce. Cavalier et monture sont en nage. Astorre, pour reprendre haleine, reculait sans mettre pied à terre, quand il aperçoit les hommes d'armes ennemis tout près de la place, d'où ne les sépare plus que la chaîne fixée au palais des prieurs. C'est la dernière : pinces et barres la martèlent avec acharnement. En vain, Troïlo Baglioni, les prieurs et leurs familles, dirigent par les fenêtres du palais et celles d'une maison voisine, une défense désespérée. Les projectiles glissent sur les armures ; la situation est critique.

Or, quelques cavaliers, les premiers prêts, galopant à la rescousse des Baglioni, interpellent Astorre. Ce sont justement de ses hommes d'armes et leur appoint le ranime. Il éperonne son cheval pour foncer avec eux sur les fanti qui n'ont pas eu le loisir de s'organiser. Ces gens commencent même à faiblir, quand une bande d'infanterie pérousine, sous l'officier Ciotto, sort du palais du gouverneur où elle était logée. Elle court sus aux rebelles afin de protéger la chaîne qui résiste encore. Les Baglioni et leurs soldats, sans être en bonne passe, ont pu parer au plus pressé et la population ébahie, qui ne peut être d'aucun secours, voit ce dont est capable l'énergie suprême. Marcantonio Baglioni,

frère d'Astorre, galope avec ses gens vers le mont de la porte du Soleil où l'attend Nicolo degli Oddi. Le choc est des plus violents. Mais la place de Pérouse se couvre d'amis des Baglioni ; les principaux de la famille sont accourus à pied ou à cheval : Giovan-Paolo, Gentile, Gismondo, Carlo, Grifonetto, entourent le vieux Guido qui commande et agit avec « *tutto il resto del loro gran sangue* » (*Mat.*). Astorre leur apparaît, bataillant toujours du côté de la chaîne opposé à la meute hurlante. Alors, Carlo Baglioni s'élance à pied avec une bande de jeunes gens, pour franchir l'obstacle, quand un incident simplifie absolument la situation.

Du milieu des assaillants, entêtés à briser la chaîne et que pressent ou bousculent leurs cavaliers impatients de charger, s'élève un cri impérieux : « *Arrière... compagnie !* » L'ordre, mal interprété, devient pour l'ennemi le signal de la déroute. Giulio Cesare della Staffa a beau se démener pour rallier ses soldats, rien n'a prise sur la cohue. Les gens de pied se bousculent, éperdus ; ils sont jetés à terre et piétinés, pendant que les cavaliers, emportés par le flot, s'abattent avec leurs montures dans un vacarme de ferraille. Les fuyards roulent vers la porte Sainte-Suzanne et gagnent Sainte-Agathe, ayant à leurs trousses Carlo Baglioni avec ses fanti, qui leur font beaucoup de mal. Giacomo, Pantaleone et le bâtard Giuliano degli Oddi se multiplient pour endiguer le courant et organiser la résistance sur la place Saint-François. Personne n'y prend garde. Un de leurs officiers a l'idée de faciliter l'écoulement de la foule et veut jeter bas une des portes ; Pompeo degli Oddi s'y oppose. Bientôt, un cheval lancé à fond de train heurte un battant de cette porte et s'effondre avec son cavalier. En un instant, d'autres hommes d'armes, culbutés en plein galop par cet obstacle, forment une barricade qui arrête la cohue dans une épouvantable bousculade. On s'étouffe. Les troupes des Baglioni, fonçant dans cette confusion, frappent au hasard et font des prisonniers à volonté. Enfin les plus lestes des fantassins rebelles sautent le mur, soit à la place Saint-François, ou à La Coupe, soit sur quelque autre point des fortifications. La rue est jonchée d'armes de toute sorte, encombrée de cadavres et de blessés. Carlo Baglioni arrive à la porte Saint-André, livrée cette même nuit par le traître. Il y accable les derniers fuyards.

Pendant ce temps, la lutte, ardemment engagée au mont de la porte du Soleil, entre Nicolo degli Oddi et Marcantonio Baglioni, tourne en faveur de ce dernier dès que Giovan-Paolo et Astorre ont pu le secourir. Nicolo est tué raide ; son armure, aussi riche que le harnachement de son cheval, reste aux mains des vainqueurs.

Astorre voudrait harceler l'ennemi pour l'empêcher de se reformer dans la forteresse de Corciano ; mais impossible d'ouvrir

la porte d'Ivoire où il se présente. La clef est égarée ; il faut du temps pour la retrouver. Certains voudraient profiter de l'occasion pour dissuader leur chef : les ennemis sont nombreux encore, car plusieurs de leurs bandes n'ont pas réussi à pénétrer dans Pérouse ; ne voit-on pas que la lutte a désorganisé les défenseurs ? Une manœuvre irréfléchie suffirait pour justifier un dangereux retour offensif. Astorre n'entend pas de cette oreille : *L'important*, dit-il, *est toujours d'empêcher les fuyards de se reformer sur un point quelconque ; poursuivons-les donc jusqu'au bout.* »

Alors, narguant les censeurs, dès que cède la porte, il pique droit vers Piano de Massiano, suivi de cavaliers en désordre. Bientôt paraît au loin, près de la Madone de San Manno, un important escadron : cavalerie pérousine peut-être ? Elle a pu sortir par une autre porte. N'est-ce point plutôt un corps de réserve ennemi? Astorre s'avance seul et, à son approche, un cavalier se détache de l'escadron en vue pour galoper à sa rencontre. Le nouveau venu ne reconnaît point le fils de Guido : « *Quel désastreux contretemps pour nous*, s'écrie-t-il, *de n'avoir pu entrer ce matin dans la ville !* » Astorre n'insiste pas. Très proche, alors, du groupe rebelle, il revient sur ses pas, gagne une maison située à mi-chemin de Piano, où le rejoignent une dizaine de ses hommes, puis, sans attendre le reste, charge à fond à leur tête au cri de : Baglioni ! La réception fut chaude, conte Villani. Agamennone Arcipreti se trouvait parmi les chefs de l'escadron attaqué ; il riposte crânement à Astorre qui, « *comme un lion* », s'est précipité sur lui ; mais le rebelle roule à terre, traversé par l'épée du jeune capitaine ou par celle d'un officier pérousin. Nombre de cavaliers ennemis ne sont pas plus heureux. L'exemple d'Astorre électrise ses hommes, qui finissent par s'emparer de la plupart des rebelles survivants. Du reste, les troupes pérousines, accourues pour soutenir la pointe d'avant-garde si hardiment lancée, rejoignent à ce moment.

Astorre en prend le commandement et emporte Corciano de vive force. La garnison affolée sort par une porte pendant qu'il entre par une autre. D'un coup d'épée, l'un des amis du jeune Baglioni tranche le col d'un piéton avec une telle maestria que le décapité reste debout, un instant encore, la tête en place. Chevaux, armes, artillerie et bagages de toute espèce forment le butin des Pérousins. Le pillage fait rage, aux dépens des amis des vaincus. Bon nombre des plus compromis se balancent déjà le long de la muraille du château. Giovan-Paolo a mis la main sur une bannière rouge offerte aux degli Oddi par le commissaire de Foligno.

Chargés de trophées, les soldats des Baglioni regagnent leur ville. Mais quel spectacle sur le chemin ! La lutte s'est étendue depuis le mont de Pérouse, se déroulant à travers la place, les rues et plusieurs portes jusqu'à Corciano. Sur certains point, morts

et mourants sont entassés dans une boue sanglante ; les chiens s'attaquent aux corps avant qu'on ait le temps de les enterrer.

Quant à Lodovico della Staffa, le traître responsable en grande partie de cette tuerie, il a été empoigné à Monte Oliveto, grièvement blessé. Peut-être expia-t-il tout de suite son crime ; cependant Villani prétend qu'il réussit à s'échapper.

Un décret rendu par ordre des Baglioni prescrivit de présenter tous les prisonniers. Alors parurent devant Guido les trois frères degli Oddi : Giacomo, Pantaleone et le bâtard Giuliano, ce dernier assez lié avec Gismondo Baglioni avant la rupture complète entre les deux familles — et surtout les expédients employés en dernier lieu par les vaincus. — Gismondo réclame néanmoins son ami, qui lui doit d'être traité avec courtoisie. Troïlo Savelli arrive à son tour, et d'autant plus penaud qu'il avait présenté la lutte à ses soldats comme une fructueuse opération. C'est ensuite le défilé des chefs d'escadrons et des nombreux hommes d'armes. L'un des officiers, Frederico Bontempi, ressent en présence de Guido une émotion si violente, que le sang jaillit à la fois de ses oreilles, de son nez et de sa bouche. Guido remet lui-même à l'infortuné un linge pour s'essuyer la face, puis le fait conduire à son propre palais.

Mais la conséquence des récidives factieuses et des coups de main secondés par la trahison, est de rendre inflexible l'application de la loi martiale. Le lendemain de leur comparution, Bontempi avec l'un de ses frères et quelques rebelles marquants sont exécutés, puis exposés aux fenêtres du palais des prieurs. Ces rigueurs, appliquées à des gens accourus pour massacrer les Baglioni et piller Pérouse, s'expliquent de reste. Il n'en est pas moins notoire que de hautes interventions sauvèrent des condamnés, même des plus compromis, et nombre de comparses, sur la fuite desquels l'autorité ferma les yeux.

Cette fois encore la sœur Colombe, qui avait prié pendant la bataille, intercédait pour l'ennemi et sauvait ainsi Troïlo Savelli. Comment les Baglioni n'auraient-ils pas écouté leur amie, que plusieurs soldats prétendaient avoir vue paraître au-dessus d'eux dans la mêlée, avec sainte Catherine de Sienne ? 6.000 hommes environ s'étaient heurtés dans cette affaire ; certains auteurs estiment le nombre seul des assaillants égal à ce chiffre. En tous cas, Guido Baglioni et son fils Astorre, habitués aux expéditions militaires, assuraient n'avoir rencontré que bien rarement une telle proportion de gentilshommes aux prises. Superbes armures, pennons et bannières aux couleurs éclatantes et harnachements luxueux s'entassaient en trophées d'une grande richesse. Au partage des 200 chevaux pris à l'ennemi, Giovan-Paolo Baglioni reçut la monture de Troïlo Savelli, qui vainement offrit 300 ducats pour la

racheter. Ce cheval de grande race porta désormais le nom de Savello, sous lequel il maintint sa réputation.

Cependant l'assurance des degli Oddi, avant l'attaque, avait tellement convaincu leurs alliés, que le comte de Sterpeto d'Assise partait, suivi d'une bande nombreuse, pour applaudir à la débâcle des Baglioni. Enchanté d'arriver un peu en retard, il escomptait le pillage de tout repos après l'hécatombe. De leur côté, les gens de Foligno, prenant leurs désirs pour des réalités, proclamaient l'absolue défaite des Baglioni dont pas un n'avait échappé. Chacun se félicite, les boutiques se ferment, car personne ne se dispensera de courir au pillage assuré de Spello. Au milieu de ces joyeux transports, paraît un homme d'armes démonté et fort ému; il arrive de Pérouse et conte l'infortune de ses camarades absolument anéantis. L'entrain de Foligno se change en panique ; les habitants, terrés dans leurs maisons, appréhendent fort quelques dommages du genre de ceux qu'ils destinaient aux Baglioni. C'était de pure logique, et les Baglioni le comprirent ainsi. Il fallait en finir avec ces haines de voisinage et enrayer, une bonne fois, les menées envieuses toujours prêtes à seconder la rébellion. Foligno, principal foyer d'hostilités, pouvait compter sur un traitement de choix ; il l'eut.

Les Baglioni ont pris en solde le fameux Virginio Orsini avec ses bandes aguerries pour activer leurs représailles, ce qui n'empêche pas Astorre et Giovan-Paolo de se réserver, avec leurs frères, la marche sur Foligno. Leurs soldats sont bien réorganisés, et Guido objecte inutilement qu'une irruption précipitée pourrait être compromise par la bonne artillerie de la ville attaquée. L'effet moral de la récente victoire entrera bien en ligne de compte, répondent les jeunes Baglioni. Et l'événement leur donne raison. Contre leur élan, les défenseurs de Foligno ne résistent pas ; les canons mal servis font peu d'effet. Une cinquantaine de jeunes gens s'obstinent seuls à se faire tuer jusqu'au dernier pour l'honneur ; car la débandade est générale. Les femmes affolées se traînent en suppliantes à travers les rues, pendant que la ville, livrée aux soldats, est mise à sac ainsi que sa banlieue. La commune de La Fratta, si hospitalière aux bannis, se rend à merci (11 sept.). Corciano est définitivement annexée aux possessions des Baglioni ; Gualdo Cattania, assiégée en leur nom par Virginio Orsini, verse une grosse indemnité. Assise se débat quelque temps encore.

Astorre Baglioni, maître des forteresses qui entourent cette ville, bombarde ensuite le château des fils de Cagnio qui se rendent à discrétion, abandonnant une bonne artillerie et du matériel en quantité. Dans cette expédition, Carlo Baglioni agit de concert avec ses oncles Astorre et Giovan-Paolo ; il commande l'avant-garde. Les gens d'Assise, réduits à toute extrémité, rusent en désespérés.

Avisés du retour d'Astorre à Pérouse, ils députent à Giovan-Paolo, qui le remplace dans le commandement, un parlementaire chargé de lui demander un entretien pour négocier la capitulation. « *Qu'il plaise à Sa Seigneurie de venir aux portes de la ville* », où les conventions seront discutées avec les membres de la famille des Sterpeto et les délégués du peuple. Giovan-Paolo ne demandait qu'à clôturer les hostilités. Il fixe le jour et l'heure du rendez-vous, et s'y rend sous bonne escorte, après avoir chargé Carlo Baglioni de tenir un renfort prêt à toute éventualité. Bien lui en prit : à peine Giovan-Paolo s'est-il approché d'une porte d'Assise, que les délégués postés à son intention insistent pour qu'il entre en ville. Rien à craindre ! Ne sera-t-on pas mieux à l'intérieur pour discuter ? L'invite met Giovan-Paolo en méfiance : « *Ces gens-là méditent quelque félonie*, dit-il aux siens, *allons-nous-en !* » A ce moment, une bande d'assiégés, sortie par une autre porte, était déjà en bataille pour lui couper la retraite. Une cloche de la ville devait donner l'alarme en cas de renforts survenant aux Baglioni ; ainsi la combinaison se présentait à merveille. Toutefois Giovan-Paolo a pu faire avertir Carlo Baglioni, qui lui dépêche un chef d'escadrons d'Astorre avec de solides routiers. Il était temps. Giovan-Paolo tient encore tête aux soldats d'Assise ; mais le nombre l'écrase quand surviennent les renforts lancés au pas accéléré. Au premier choc, 60 ennemis sont tués ; les autres se débandent, laissant de nombreux prisonniers. Assise se trouvait désormais à la merci de l'assiégeant.

Ses habitants, n'ayant pu mettre à profit une trêve antérieure, implorent la paix (8 et 14 sept. 1497), amenés à cette extrémité « *per Magnificos et Generosos Dominos Guidum et Rudulfum et eorum filios et nepotes de Ballionibus* » (*Annal. Decemv.*). Les Baglioni prennent leurs précautions : à eux seuls appartiendra d'exclure des conventions et de maintenir dans un exil définitif telles des familles d'Assise qu'ils désigneront. Par contre, il importe de sceller la paix par une mesure d'ordre familial, et c'est pourquoi Giovan-Paolo Baglioni donne en mariage au comte Alessandro Fiumi de Sterpeto, l'une de ses sœurs bâtardes. Le représentant de la principale famille d'Assise, ainsi doté, échappe au bannissement, en devenant l'allié des Baglioni qu'il venait de combattre avec conviction.

Au cours de ces opérations, Pérouse a repris sa vie accoutumée. Les décrets dictés par les Baglioni s'y sont succédé ; certains même, relatifs aux bonnes mœurs, paraissent assez suggestifs (30 mars 1496). Peu à peu les répressions se sont calmées. Troïlo Savelli, traité avec égard, est relâché, ainsi qu'un Varano, fils de Giulio Cesare, seigneur de Camerino. Mais, en ménageant ce voisin perfide, les Baglioni font une dangereuse besogne. Quelques hommes



Phot. Giraudon. Paris.

Le St Georges du Louvre (fragment).



Phot. Alinari. Florence.

Fresque du châtim. d'Héliodore, au Vatican (fragment).



Phot. Giraudon. Paris.

Le St Michel du Louvre (fragment).

Astorre Baglioni trois fois représenté dans les compositions de Raphaël.

tombés entre leurs mains pendant la campagne prétendent servir sous leur bannière et sont casernés dans leur rocca de la Bastia.

De tels événements n'avaient pu se dérouler à Pérouse sans un retentissement considérable, non seulement à Rome ou en Toscane, mais dans l'Italie entière. L'étranger même s'intéressa à la victoire des Baglioni qu'une particularité artistique devait perpétuer. Suivant une opinion longtemps admise, Raphaël d'Urbin, alors à Pérouse, avait assisté à ces combats épiques. Le fait n'a rien d'invraisemblable : âgé alors d'une douzaine d'années, le jeune Sanzio étudiait la peinture sous la direction du Pérugin, lequel, à vrai dire, s'était fixé à Florence de 1493 à 1499. Mais les rapports du maître avec sa patrie devaient être fréquents et son jeune élève put séjourner à diverses reprises dans la capitale ombrienne. A coup sûr, Raphaël s'y installa en 1499 et connut intimement les Baglioni. Peut-être écouta-t il quelque récit de guerre fait par Astorre lui-même. Son *exquise impressionnabilité* fixait alors dans ses souvenirs les événements que Pérouse venait de voir se dérouler, avec autant d'étonnement que d'admiration. « *C'est pourquoi, dans le saint Georges* (du Louvre) (1) *et dans le cavalier qui chasse Héliodore* (Stanze du Vatican), *Astorre victorieux revit, à jamais immortalisé dans toute sa gloire, grâce à l'art du peintre divin. Le griffon servant de cimier au casque, l'aspect fier et attachant du jeune cavalier, le bras terrible qu'il dresse, la fougue de son cheval, rien ne manque à ce qu'avait pu voir Raphaël dont la mémoire s'était impressionnée pour toujours.* » (*J.-A. Symonds*.) L'artiste s'est encore souvenu du même personnage en peignant le saint Michel du Louvre. « *Si Astorre Baglione a trouvé sa transfiguration quelque part, c'est certainement sous les traits de cet archange.* » (*Burckhardt.*)

(1) Cette tradition n'échappe pas aux poètes, et M. Nic. Marchese, dans ses belles strophes de « *La congiura dei Baglioni* », y fait allusion :

Tardi, o Guido, Astorre il bello
colto il baccio ultimo, è morto.
Ma il figliol ti è già risorto
per virtù di Raffaello,
che gli diè lancia e destriero
di San Giorgio cavaliero.

(Voy. *Il Travaso*, journ. publ. à Rome, 26 juin 1902.)

De même M. Gabriele d'Annunzio, chantant Pérouse et les Baglioni (*La Città del Silenzio*) :

Ma nella cerchia di quelli occhi intenti
o Peroscia, è un divino testimonio :
talun nomato Rafaele Sanzio.

(Voy. *Nuova Antologia*, 1er déc. 1902.)

Les compétitions et les luttes locales n'accaparaient pas cependant toute l'activité des Baglioni. Célèbres comme condottieri, ils étaient réclamés sur divers points de l'Italie et, dans la mesure où leur absence ne pouvait compromettre leur pouvoir, intervenaient dans les conflits du dehors.

Astorre et son cousin Giovan-Paolo avaient mis leur épée au service de Florence (1495), lors de la révolte de Montepulciano qui s'était donnée aux Siennois. Les Florentins ayant voulu sauver au moins la rocca delle Chiane, solide point d'appui dans la région, Astorre et Giovan-Paolo, en dépit de sérieuses difficultés causées surtout par l'insalubrité de la région, gagnèrent la partie très compromise. Après avoir encloué l'artillerie ennemie, Astorre infligea une telle déroute aux Siennois que leur capitaine, Giovan Savelli, renonça désormais à toute offensive.

L'année suivante (1496), Astorre s'est emparé de Bibbiena pour le compte de Venise. Au cours des tentatives faites par cette république pour rétablir à Florence Pierre de Médicis, il servait sous l'étendard de Saint-Marc avec 100 lances, alors que 30 étaient confiées à ses jeunes neveux Grifonetto et Carlo, qui l'accompagnaient. Venise mit sur pied trois corps expéditionnaires à la tête desquels Giovan-Paolo Baglioni partageait le commandement avec les plus fameux condottieri de l'époque : Vitellozzo Vitelli, Paolo Orsini et L'Alviano. Il avait servi pendant ces mêmes campagnes (1496-1498), près de Simonetto son frère, du côté florentin, suivant les chassés-croisés habituels aux condottieri. Personne ne s'en étonnait. Guido Baglioni eût évidemment préféré voir ses neveux appuyer toujours son fils Astorre ; mais leur décision, subordonnée aux engagements du moment, n'était pas pour le surprendre.

Cependant l'intervention de Virginio Orsini causait, par ailleurs, quelques déboires aux seigneurs de Pérouse. Sismondi prétend que ledit capitaine, « *après avoir recruté sa compagnie sous prétexte de servir les Baglioni* », posait ensuite leurs drapeaux et, s'établissant sur la frontière siennoise avec 300 hommes d'armes et 3000 fanti, écoutait deux agents de Charles VIII. Ces derniers surent enrôler, au service français, ce même Virginio qui venait de rassembler ses hommes avec l'argent des Médicis et des princes pérousins. Nous verrons que si un pareil appoint fut à peu près le seul dont bénéficièrent les Français dans le Napolitain, ils n'en purent tirer parti. Seulement Virginio, à force d'instances près de Guido et de Rodolfo Baglioni, les avait préalablement décidés à lui confier chacun l'un de leurs fils. Ainsi durent marcher près du capitaine « français » Adriano et Simonetto, avec Carlo leur cousin germain, non sans une mauvaise grâce assez marquée et que devait fort aggraver la débâcle d'Orsini. Car l'arrivée de troupes vénitiennes permit au parti napolitain de menacer très sérieusement le duc de Mont-

pensier, dépourvu des renforts nécessaires. En avril 1496, les Français, contraints d'abandonner presque entièrement la Calabre, la Pouille et la Terre de Labour, s'enfermèrent avec Montpensier et Virginio Orsini dans Atella, place de la Basilicate (fin de juin) ; ils y furent réduits à capituler. Adriano, Simonetto et Carlo Baglioni, faits prisonniers en même temps que leur chef direct, eurent beau être fort aimablement traités par Guidobaldo d'Urbin, le général de la ligue, ils n'en perdirent pas moins chevaux et bagages. A vrai dire, Grifonetto Baglioni, alors sous les ordres de Guidobaldo, contribuait peut-être à tirer ses parents de ce mauvais pas, et en tous cas profitait du butin ; ceci démontre au moins un bon côté dans ces services acceptés sous des bannières ennemies par les membres d'une même famille.

Au fond, si les Baglioni appuyaient de leurs personnes et de leurs deniers Virginio, le chef des Orsini et le meilleur capitaine de ce nom, s'ils se rangeaient du côté des barons romains en rébellion contre Alexandre VI, c'est qu'ils prévoyaient que la ruine de ces Orsini entraînerait celle des feudataires de la Campagne de Rome. Les della Rovere et d'autres princes pensaient, naturellement, de même et le roi de France allait soutenir leurs intérêts. N'était-ce pas la défection des Orsini qui livrait naguère le Pape aux Français ? La déroute de ceux-ci vouait donc au châtiment la faction qui les avait particulièrement favorisés, et Alexandre VI, non content des décrets de confiscation lancés aux dépens des Orsini, chargea son fils Juan, duc de Gandia, de l'expédition dirigée contre eux. A ce jeune chef fut adjoint Guidobaldo, duc d'Urbin, ce qui était autrement sérieux. Mais si diverses places cédèrent facilement aux Pontificaux, les Orsini tinrent bon à Bracciano, dont le siège fut levé à l'approche des renforts qui leur arrivaient. Finalement, l'armée du Pape fut battue complètement près de Soriano (25 janv. 1497).

Giovan-Paolo se signale, en dernier lieu, sous la bannière de Florence dans la campagne de Pise (1498). Près de lui, sa femme, qui a tenu à le suivre, s'occupe de leur jeune fils Malatesta, âgé de sept ans et fort disposé à s'instruire dans le métier. Les Florentins, enchantés de la conduite du prince pérousin, augmentent son commandement et lui offrent deux lionceaux vivants, cadeau fort apprécié alors, bien qu'assez encombrant. Aussi Giovan-Paolo s'empresse-t-il de l'envoyer à son père. Plus tard, il en fera hommage à la commune de Pérouse.

Ces campagnes successives permettaient au vieux cri pérousin « Baglioni ! » de prendre libre essor ; Matarazzo remarque le fait avec la satisfaction du patriote. Il est heureux de la renommée grandissante de ses seigneurs, surtout quand Astorre et Giovan-

Paolo, guerroyant ensemble, ou chacun de son côté, attirent sous leurs étendards le plus grand nombre possible de soldats pérousins. Mais un événement d'importance minime, survenu alors, entraînera de telles conséquences qu'il nécessite des explications détaillées.

Près de la Magione vivaient, dans une sorte de place forte dite « Tour », deux descendants du célèbre condottiere Nicolo Piccinino : Angelo et Nicolo, cousins tous les deux. A la suite d'un différend quelconque, Angelo frappa Nicolo au point de l'estropier des deux mains. Le blessé s'enfuit aussitôt à Pérouse, où il tente de faire valoir ses revendications. N'ayant pu réussir, il s'installe à Camerino chez le seigneur du lieu, Varano, et, réflexion faite, cède à ce dernier ses droits sur le fief en litige. C'était donner au cousin Angelo un dangereux compétiteur. Varano, en effet, prend tout de suite au sérieux l'aubaine importante qui lui promet quelques-unes des belles terres dépendant de la rocca. Il adresse plusieurs messages à Angelo Piccinino, l'avisant de la cession effectuée et prétendant entrer en jouissance. Mais le copartageant, loin de répondre, rit des visées du seigneur alléché. Il prévoit néanmoins que certains embarras pourraient lui venir de ce côté ; aussi va-t-il, à son tour, se mettre à la remorque d'un puissant allié. Angelo est sans enfant ; il peut, sans dommage, céder sa part à un ami et, dans la circonstance, choisit Gismondo Baglioni. A cette nouvelle, la colère de Varano fut extrême. Entrer en compétition avec l'un des princes pérousins paraissait alors une mauvaise affaire ; le seigneur de Camerino, qui en est convaincu, prétend ne pas aborder de front cette question épineuse, mais se venger par procuration. Angelo Piccinino paiera la déception qu'il cause Et, tout d'abord, Varano, pour se créer des recrues, fait épouser ses deux petites-filles — sœurs de Carlo Baglioni — l'une à Girolamo della Penna, l'autre à Girolamo della Staffa. Ce dernier pourrait bien servir ses desseins ; en quoi Varano ne se trompait pas. Mais Girolamo della Penna, maintes fois affiché comme champion des Baglioni, serait d'un secours contestable si le seigneur de Camerino ne le tenait pour un individu aussi taré que violent, c'est-à-dire prêt à toutes les félonies intéressées. C'est justement La Penna qu'il charge de faire assassiner Angelo Piccinino La proposition est acceptée La Penna se crée des intelligences dans l'entourage d'Angelo Piccinino, puis, une certaine nuit, dépêche quelques bravi à la rocca. Ces derniers parlementent avec des commensaux du châtelain, puis, sous prétexte d'une lettre à remettre en mains propres, sont introduits traîtreusement dans la chambre du malheureux comte. Angelo allait se coucher ; surpris à l'improviste, il est aussitôt massacré par les coupe-jarrets (1498). Naturellement quelque pillage paraît de mise et La Penna se taille une belle part, y ajoutant les chevaux du châtelain. Toute cette affaire fit sensation ; non que le procédé menaçât

de tomber en désuétude, mais en raison de la qualité de la victime et de ses amicales relations avec les Baglioni. Gismondo fut outré et jura de tirer vengeance du crime. Tant qu'il n'y sera pas arrivé, il ne se rasera pas ; avis aux traîtres. Pour commencer, le jeune Baglioni, ne voulant pas perdre en même temps que son ami, la tour et ce qui en dépend, envoie de l'infanterie occuper la place. Personne n'ose résister et La Penna, fort effrayé, rend tout de suite les chevaux volés. Mais voilà l'ancien comparse du parti Baglioni, transfuge à leur cause et mûr pour assassiner ceux qu'il acclamait naguère.

Pourtant, une circonstance fortuite aurait pu amener une détente à défaut de solution. Sur l'incident de la tour des Piccinini vient s'en greffer un autre du même genre, et menaçant de dégénérer en conflit immédiat. Il s'agit encore d'une tour, ou lieu fortifié, appartenant cette fois au comte Francesco Bigazzini.

Il est bon de remarquer que ces donjons, constituant souvent de solides points d'appui, justifiaient les plus tenaces revendications. La tour Bigazzini, située sur les frontières de Pérouse et d'Urbin, avait suscité de « *grands conflits d'appétit* » (*Matarazzo*) entre Guidobaldo Ier d'une part, et de l'autre, les Baglioni et Pérouse. Dans la dernière guerre des Pérousins contre Assise soutenue par le duc d'Urbin, Giovan-Paolo Baglioni s'était emparé de cette forteresse et l'avait gardée pendant plusieurs mois, comme sûreté ; procédé que Bigazzini, le propriétaire, avait trouvé regrettable. Quand restitution lui eut été faite, ce dernier s'empressa de céder, en sous-main, sa tour au duc d'Urbin. Cet acte en faveur d'un ennemi de Pérouse, allié des degli Oddi et protecteur des factieux, n'était point pour convenir aux Baglioni. Que n'avaient-ils prétexté la nécessité de la défense du territoire pour laisser une garnison dans le donjon qui leur échappait ? Leurs tentatives pour le faire restituer pacifiquement à Pérouse n'ayant pas abouti, ils s'en emparent par surprise, avec l'aide des gens de Casa Castalda qui leur veulent du bien.

Le duc d'Urbin, désappointé, recourt aux moyens extrêmes : à la tête de ses troupes, il marche sur Pérouse, prenant pour premier objectif la Bastia, fief des Baglioni, que ces derniers mettent aussitôt en état de défense. L'activité n'est pas moins grande en ville ; mais, comme de juste, avant d'en découdre on parlemente, et les ambassades envoyées près des princes et des républiques du voisinage obtiennent des concours empressés pour arranger le différend. Les bons offices des délégués du Pape, de Florence et de Camerino sont appelés à un succès complet. Alexandre VI qui, peu auparavant, réconciliait les mêmes partis, adresse donc un bref aux Pérousins (8 juin 1498), annonçant l'arrivée chez eux du cardinal Giovanni Borgia, l'arbitre choisi. Troïlo Baglioni, alors protonotaire apostolique, va à sa rencontre jusqu'à Narni. Un mois ne s'écoule

pas sans que soient acceptées et ratifiées les clauses d'un traité de paix entre les Baglioni et Pérouse d'une part, et le duc d'Urbin de l'autre (6 juillet 1498).

Les tours de Bigazzini et de Coccorano, causes initiales du conflit, seront démolies ; Girolamo della Penna est amnistié ; par contre, le duc d'Urbin s'engage à ne recevoir aucun banni pérousin sur son territoire ; il se gardera de toute hostilité envers Pérouse et les Baglioni.

Toute cette affaire met en lumière l'action de ceux-ci sur le gouvernement : leurs intérêts sont assimilés officiellement à ceux de la commune ; leurs noms ratifient les actes publics. C'est bien la souveraineté effective. Non seulement Guido et Rodolfo Baglioni paraissent en tête des décemvirs qui signent le traité, mais leurs enfants signent immédiatement après les gouvernants en exercice, ou les intéressés (1). Pour la dernière fois, remarquons-le, se trouvent juxtaposées les signatures de ceux qu'une effroyable tuerie

(1) Extraits du Traité du 6 juillet 1498, conservé aux Archives communales de Pérouse (*Contratti. C. C. 63*) :

« Nous sommes heureux que la Magnif. Commune et l'État de Pérouse « et les Magnif. Baglioni assurent la sécurité de Girolamo della Penna « ainsi que celle de ses frères, neveux et parents, etc. De même S. E. le « duc d'Urbin prend l'engagement formel de n'offenser ni de ne faire « offenser la Magnif. Cité, l'Etat de Pérouse et les Magnif. Baglioni ; il « n'admettra sous sa protection ou juridiction aucun rebelle pérousin et « ne prêtera son concours, ouvert ou occulte, contre le présent Etat, les « Magnif. Baglioni, leurs terres et châteaux, *etc.* »

Le texte du Traité a publié in extenso dans le *Bolletino della Reg.* (*Deput. di Storia Patria per l'Umbria* (*vol. V, fasc. III, n° 14*) par le comte V. Ansidei. Les signatures, ainsi conçues, suivent l'énoncé des articles : « Moi, le Duc d'Urbin, j'approuve ce qui est stipulé ci-dessus « et je promets d'observer les conditions relatives aux bannis. L'article « concernant Bernardino (Ranieri) comprend aussi ses frères et neveux ; « de ma propre main. — Moi, *Guido Baglione*, je promets ce qui est stipulé ci-dessus et en toute loyauté j'ai signé de ma propre main. — « Moi, *Rodolfo Baglione*, j'approuve ce qui est indiqué ci-dessus... etc. « (id.). — Moi, Baglione de Monte Vibiano. Docteur en l'un et l'autre « Droit, etc. (id.). — Moi, Peritheo de Montesperello, Docteur ès « Lois... etc. (id.). — Moi, Pietro Paolo della Cornia.. etc... (id.). — « Moi, Cherubino degli Ermanni (id). — Moi, Rodolpho Signorelli... « (id.). — Moi, Hieronimo (Girolamo della Penna)... (id.). Moi, Diomede (della Penna) (id.). — Moi Bernardino des Ranieri... (id.). — « Moi, *Astorre Baglione* (id.). — Moi, *Giovan Paolo Baglion*... (id.). — « Moi, *Gismondo Baglione* (id.). — Moi, *Marcantonio Baglione* (id.). »

Afin d'éviter des confusions, certains noms sont orthographiés ici sous leur forme normale. Le papier de ce Traité a subi diverses détériorations, ce qui a fait disparaître une partie du texte facile à reconstituer. Les noms de *Gentile Baglioni*, alors Protonotaire apostolique ; d'*Adriano*, fils de *Guido* ; de *Troïlo*, alors Archiprêtre de la Cathédrale de Pérouse, et de *Simonetto*, tous les deux fils de *Rodolfo* : de *Carlo* et de *Grifonetto*, ses neveux, se trouvaient également mentionnés sur ce document.

va bientôt séparer; c'est ainsi que Girolamo della Penna a signé près de Gismondo Baglioni.

En principe, le traité clôture l'incident dit « des Tours » ; il sauve La Penna en calmant Gismondo. Mais les réalités ne correspondent pas à ce côté officiel des choses. Varano, plus envieux que jamais, réfléchit au moyen de nuire aux Baglioni; La Penna, transfuge et criminel, ne peut se persuader qu'il se tire d'affaire à si bon compte. Il ne dort pas deux nuits de suite dans le même endroit et va se terrer, tantôt à Ponte Pattoli, tantôt à Civitella Bonizzone, se faufilant la nuit, inquiet, torturé par la terreur « *et non par le remords* ». A peine ose-t-il, à de rares intervalles, paraître dans Pérouse. Et, s'il y rencontre Gismondo, il affecte à son égard une obséquiosité ridicule, se permettant même de le prendre amicalement par le bras. Gismondo, qui le regarde avec mépris, porte toujours sa barbe ; cela ne rassure pas La Penna. Aussi le misérable s'entoure-t-il des plus minutieuses précautions ; «... *tant était sûre la vengeance d'un Baglioni.* » (*Bonazzi.*) L'historien se trompe dans le cas présent. Si coupable qu'il dût être, le châtiment de La Penna aurait prévenu des crimes atroces en faisant réfléchir Varano. Les obligations que le seigneur de Camerino doit à ses parents Baglioni se sont transformées en insupportables griefs. En lui rendant son fils, fait prisonnier dans la campagne de 1495, les princes de Pérouse ont encore ajouté aux marques de leur bienveillance. C'est dominer de trop haut celui qu'exaspèrent leurs succès et qui vient encore de constater son impuissance. Il a tout pouvoir, désormais, sur l'esprit terrifié de La Penna son neveu, et puisque les Baglioni n'interviennent pas aux dépens de ce misérable, Varano saura l'utiliser.

Sur ces entrefaites, César Borgia, maître des Romagnes, tournait ses vues du côté de Camerino, et Varano se sentit perdu. Les Baglioni vont-ils être si aisément débarrassés de leur plus lâche adversaire ? Justement, Astorre Baglioni exerce un commandement dans l'armée pontificale. Mais, loin de faciliter l'entreprise, ce dernier s'y oppose de toutes ses forces, refusant même de marcher contre Camerino, « *bien que le seigneur du lieu le considérât bien plus en ennemi, qu'en neveu qu'il était* ». (*Matarazzo.*) Les difficultés soulevées par l'attitude d'Astorre donnent à Varano, revenu de sa première stupeur, le temps de se mettre en garde ; qui plus est, l'agression en perspective est ajournée. Cela dépasse toute mesure et Varano, devant jusqu'à son Etat aux Baglioni, compte leur faire payer d'un seul coup de si audacieux bienfaits. Il devient la cheville ouvrière de la plus odieuse machination.

Sous l'impression du traité de 1498, Pérouse, délivrée de la guerre imminente, ressent avec plus d'acuité les difficultés intestines. L'exercice du pouvoir y est entravé par de nombreux tirail-

lements, et ces menées, occultes ou non, entraînent par contre-coup des sanctions rigoureuses visant surtout les ennemis des Baglioni. Conséquence aussi naturelle qu'abusive, car les moins recommandables de leurs partisans n'ont plus aucun souci des juges. Les auteurs qui relèvent à ce sujet les doléances de Matarazzo, traitent avec une curieuse discrétion les dires du même chroniqueur, dès qu'ils spécifient que « *si quelque homme de bien venait à Pérouse, il était honoré par la magnifique maison Baglioni* ». Que Matarazzo déplore les excès du despotisme et le désordre endémique, parfait ; mais s'il ajoute que « *Pérouse n'était pas sûre en l'absence* » de tel ou tel des Baglioni, c'est bien différent.

En ville, le pouvoir papal est annihilé ; vainement le légat ose-t-il se présenter avec une escorte de 80 cavaliers et de 50 arbalétriers au milieu de tant de gens armés : aucune illusion ne lui est permise. Il ne peut pas davantage compter sur l'appui d'un chef de police — *bargello* — car les choses tournent immédiatement au tragique. L'auxiliaire, assailli et grièvement blessé, n'a que le temps de se blottir dans une boutique, et si quelques bons citoyens tentent de s'interposer, ce n'est point sans dissuader le malheureux agent de se mêler d'enquêtes et, en général, des affaires de leur commune.

Observations superflues, car le blessé succombe peu après. Fortement impressionné par le sort de son bargello, le légat s'empresse de regagner la cour pontificale, conscient de l'inanité de son autorité, non moins que des dangers auxquels elle l'expose. « *On peut imaginer les vives protestations qui furent adressées de Rome et les explications des Baglioni pour s'excuser.* » (*Bonazzi.*) Demandes et promesses de sanctions s'échangent sans que le coupable, un certain Mancino appartenant au parti des Baglioni, puisse autrement s'inquiéter, bien qu'ayant agi de sa propre initiative. En effet, l'affaire s'éternisa et tout fut dit. De pareilles impunités donnaient une idée de l'influence dont disposaient les seigneurs ; mais elles entraînaient de déplorables conséquences.

On peut, certes, reprocher aux Baglioni de n'avoir pas su refréner leurs passions, bien que les contemporains eussent été ébahis d'une si anormale exception. Guido négligea les avertissements de celle qu'une piété surhumaine vouait à la touchante sollicitude des Pérousins. Mais si la sœur Colombe ne fut point suffisamment écoutée des Baglioni, ces derniers ne lui étaient pas moins sincèrement attachés ; c'est à cette époque qu'ils déclinent les avances de Lucrèce Borgia, alors duchesse de Bisceglie, tendant à éloigner la sœur de Pérouse, pour l'attirer à Montefalco, sous prétexte d'un entretien avec elle. En réalité, Lucrèce prétendait s'en saisir et dans ce but avait usé, sans succès, des plus hautes influences.

Dédaignant les machinations de ce genre, la sœur multipliait ses

avis et ses exhortations ; elle chargeait même des hommes fort estimables de transmettre à Guido Baglioni le récit d'une de ses visions. « *Un noble corps humain* » lui était apparu, atrocement lacéré et coupé en trois tronçons. La sœur complétait cette description par des conseils de paix. « *Je vous exhorte à la crainte de Dieu ! vous en viendrez à vous tuer les uns les autres* », faisait-elle dire à Guido. « *Le superbe seigneur ne sut pas comprendre ce sévère avertissement ; il y chercha des interprétations imaginaires. Tout lui prospérait : cinq fils dans la force de l'âge, bien faits, vigoureux, intelligents, déjà connus par de grandes actions, lui faisaient une magnifique couronne ; et la paix dans la domination lui paraissait assurée au point d'écarter de son esprit toute ombre d'inquiétude* » (*de Grimouard*).

Guido avait, évidemment, le tort de comparer les agitations de Pérouse à celles qui secouaient les États voisins. Il mettait les désordres de sa famille en regard des exemples affichés ailleurs, un peu partout ; c'était se rassurer à trop bon compte. En bien des cas cependant, sa responsabilité doit être, sinon dégagée, du moins atténuée dans de fortes proportions. Lui-même, en effet, dont « *tout dépendait* », avait beau être « *sage et prudent* », il ne pouvait étouffer absolument les intrigues locales. (*Matarazzo*.)

Chaque famille marquante disposait de quelques troupes lui permettant de braver, peu ou prou, les décrets et les lois. Guido s'efforçait-il de réprimer leurs agissements, aussitôt les turbulents se coalisaient contre lui. Malgré les divisions qui rongeaient les familles, il fallait compter avec une opposition irréductible dès que la licence individuelle était en jeu. Guido constatait des symptômes de défection chez ses propres parents, et cela ne simplifiait pas ses préoccupations. Certes, la plus grande partie de la noblesse le soutenait, faisant en cela cause commune avec la majorité des citoyens ; mais, gouverner c'est mécontenter, dit-on, et Guido comptait avec les dangereux facteurs qui sont l'intrigue, l'envie et la rancune.

Grâce à lui, Pérouse avait surmonté de longues périodes d'agitations, résisté au pillage, chassé les envahisseurs, écrasé la rébellion. Si de tels résultats avaient grevé son budget, c'était vraiment une conséquence inéluctable. Les Baglioni, sans cesse aux aguets, soumettaient toute la jeunesse aux exercices militaires et tenaient ainsi, jusqu'à un certain point, le pays en état de siège. Mais les assiégeants n'étaient pas un mythe ; l'ennemi rôdait sans cesse autour de Pérouse, ce que personne ne contestait ; pas même les gens paisibles, navrés de cette fiévreuse activité, désastreuse pour leurs florins. Pouvaient-ils sérieusement reprocher à leurs princes un état de choses général, les rendre responsables des pestes, alors si fréquentes, ou des intempéries des saisons et de la cherté des grains qui en est le corollaire ?

Les Baglioni auraient pu se montrer plus rigoureux à l'égard de Girolamo della Penna par exemple, quand, en mai 1500, le légat d'Alexandre VI tenta un coup de vigueur à Pérouse, en destituant les décemvirs de la guerre. La disparition momentanée de ces magistrats, ne portant nul ombrage à la prépondérance des Baglioni, laissait ces derniers assez indifférents ; seulement La Penna et Carlo Baglioni, son beau-frère, protestèrent : eux et leurs clients se prétendirent lésés par cette mesure exclusive à leur préjudice. Ils fomentèrent une sourde opposition. La Penna se fit particulièrement agressif dans cette campagne de dénigrement contre les Baglioni ; ce qui, de sa part, était fort maladroit. Ainsi, voilà un factieux qui, de l'aveu même des adversaires des Baglioni, se multiplie pour agiter le borgo Saint-Ange qu'il sait assez mal disposé pour les seigneurs de la ville ; il le corrompt « *par ses ruses et son argent* » et les Baglioni le laissent agir. Ces princes font élire, pour tenter quelque arrangement, une commission de *Ricordatori* dont Guido lui-même fait partie, avec La Penna. Si les Baglioni savent — au dire de Bonazzi — user de mansuétude suivant les circonstances, l'événement prouvera qu'ils ont été cette fois mal inspirés. Nous voici à la veille des « *Noces vermeilles* » de Pérouse !

Semblables à l'embellie qui précède le déchaînement de la tempête, de splendides fêtes émerveilleront les citoyens, habitués cependant à de tels spectacles en rapport avec leurs rêves de « *pompes et de vanités* ». Grâce à l'amicale intervention du roi de Naples, Astorre Baglioni vient d'être agréé dans l'une des plus grandes maisons de la Péninsule ; il réalise ses plus ambitieuses visées en épousant Lavinia, fille de Giovanni Colonna et de Giustina Orsini. Colonna et Orsini appartiennent de trop près à l'histoire pour qu'il soit nécessaire d'en relever les illustrations. Rien de plus naturel que Guido Baglioni voulût, dans cette circonstance, témoigner hautement sa joie et son affection pour un fils qui en était parfaitement digne. Astorre avait à peine trente ans et son frère aîné, Gentile, ayant embrassé l'état ecclésiastique, avait laissé au jeune marié la charge présomptive de chef de sa maison. Leur père en jugeait ainsi et agissait en conséquence.

La popularité d'Astorre parmi ses concitoyens était toute spéciale, et due non seulement aux talents militaires dont il avait fait preuve, mais à son caractère. Ses qualités désarment l'hostilité des écrivains les plus acerbes; Bonazzi s'incline devant cette figure chevaleresque de gentilhomme « *né pour les hauts faits, beau d'une gloire sans tache, le premier des Baglioni qui mérita autant d'admiration que de sympathie* ».

L'enthousiasme des citoyens n'a pas besoin de stimulant à son égard ; chacun s'évertue aux démonstrations d'allégresse et de

loyalisme. L'entrée solennelle d'Astorre et de sa jeune femme est annoncée pour les derniers jours de juin.

Suivant l'usage, chaque « Porte » de la cité constitue en « *compagnie* » l'élite de la jeunesse des deux sexes qui la représentera. C'est à qui se distinguera dans la mise en scène, qu'on veut extraordinaire. Les façades des maisons sont remises à neuf ; les divers quartiers ne rivalisent plus que dans la préparation du « *Triomphe* » et du banquet offerts par chacun d'eux ; c'est une fête nationale.

« Dans cette circonstance, il semble que Pérouse se transformait « en un véritable jardin enchanté ; velours, brocarts et tapisseries « étaient suspendus aux fenêtres, et le chatoiement de leurs cou- « leurs variées s'harmonisait avec les longues guirlandes de lierre, « avec les plantes, les arbustes et les fleurs dont les rues étaient « ornées à profusion. D'énormes arcs de triomphe embellissaient « chacune des portes de la ville... *etc.* » (*Marg. Symonds. L. Duff-Gordon*). Les Pérousins avaient conservé le souvenir des fêtes splendides offertes à l'occasion des mariages de Guido et de Rodolfo Baglioni (1456) ; celles qui avaient signalé l'entrée de Ringarda Varano, mariée à Oddo leur neveu (1471), s'étaient déroulées avec une magnificence extraordinaire ; chacun s'était également mis en grands frais pour Ippolita Conti, la jeune femme de Giovan-Paolo (1491) ; mais cette fois les citoyens voulaient faire plus encore.

Néanmoins, l'ensemble du quartier Saint-Ange, obéissant aux suggestions de Girolamo della Penna et de la famille della Staffa, alliée des degli Oddi, boude et se cantonne dans une sourde hostilité. Il est vrai que Bonazzi et Symonds, ordinairement d'accord pour critiquer les Baglioni, s'entendent moins bien sur cette particularité : Bonazzi a spécifié que La Penna, l'exécuteur des hautes œuvres de Varano, n'a dépravé le quartier Saint-Ange, simplement douteux, qu'à force d'argent et de menées captieuses. Par contre, M. Symonds pourrait, sans surprendre personne, remarquer l'opposition d'une fraction des citoyens à l'égard des Baglioni, et même la grossir suivant les nécessités de sa démonstration. — Aucun gouvernement ne compte sur l'unanimité des suffrages. — Mais que les sicaires de Varano ou des degli Oddi, que les factieux subornés par La Penna, soient transformés en « *hommes tristes et silencieux, parce qu'ils ont horreur de ces tyrans* (Baglioni) *et ne veulent en rien participer à leur bonheur* (*Symonds*), voilà qui force un peu la note. La Penna et son parent Carlo Baglioni, entraîné par lui, se rendaient fort bien compte du mauvais effet produit sur l'ensemble de la population par leur conduite privée et leurs machinations. Le fait ressort des chroniques, et dispense de tout apitoiement à l'égard d'individus peu recommandables.

Simonetto Baglioni, heureux de témoigner à son cousin germain ses sentiments d'affection, se multipliait dans les préparatifs du

festival. Il faisait transporter des verdures de toute sorte pour décorer la porte Saint-Pierre, les balcons, les murs et jusqu'aux dalles des rues, dont on ne voyait plus trace. Il fournissait aux indigents le moyen de participer aux réjouissances, permettant ainsi à toutes les bonnes volontés de se mettre en œuvre. Contester, après cela, l'entente existant entre les Baglioni, serait faire preuve d'un indéniable parti pris. Simonetto a, de plus, fait élever à ses frais le bel arc de triomphe près de Saint-Dominique, ainsi qu'un monument plus durable : la fontaine du *Giglio* de Sainte-Croix, alimentée par le puits de Saint-Ercole. C'était une habitude chez les Baglioni de s'intéresser directement aux travaux d'utilité publique. Astorre faisait naguère paver la place de Deruta où il projetait d'établir, également sur sa cassette, une fontaine publique entraînant la construction d'un aqueduc, d'un mont à l'autre.

Matarazzo, empoigné par ses descriptions des fêtes de Pérouse, admire surtout le grand arc de triomphe en bois, bâti sur la place, et qui revenait à plus de 1500 florins. Ses panneaux peints représentaient les victoires d'Astorre, célébrées en des vers élogieux disposés un peu partout sur le monument. Ces essais poétiques, émanant du chroniqueur lui-même, le disposent à une indulgence fort explicable (1).

(1) Parmi les poésies contemporaines dédiées à Astorre Baglioni, celle que Troïlo della Matrice composa peu auparavant, mérite d'être rapportée. Elle fait allusion aux succès des Baglioni et de leurs alliés, les della Corgna, sur la faction des degli Oddi. Le poète désigne les familles par leurs armoiries ; les degli Oddi portaient : d'or, au lion d'azur ; — les della Corgna : coupé, au 1er, d'argent au mont de 3 copeaux de sinople surmonté d'un arbre de cornouiller du même, fruité de gueules ; au 2e, de sable à 3 bandes d'or, à la fasce d'azur brochant sur le tout ; et enfin les Baglioni s'armaient : d'azur à la fasce d'or.

Azzur nel campo d'oro un leon fero	Un farouche lion d'azur en champ d'or
A quel arbor gintil ch'or nel ciel salle	prétend dépouiller de son feuillage
Et ha sei barre appiè fra negre e gialle,	ce noble arbre qui monte vers le ciel
De so' fronde spogliardo have el pensiero.	et dont la racine est rayée de six barres noires et jaunes.
Ma una sbarra d'oro degna d'impero	Mais une fasce d'or en champ d'azur,
Nel campo azzur li fè voltar le spalle,	digne du suprême commandement, lui fait tourner le dos
Et abitare el fa fra bosche e valle,	et le force à se réfugier entre bois et vallées
Dove d'ira se rode quello altero.	où il se ronge de colère.
Onde prima che i dente e gli onghie indura,	Vers lui, avant qu'il ne puisse renforcer dents et ongles,
Gintilissimo Astor, qua prende el volo,	le très noble Astorre prend d'ici son essor

Dès qu'on a signalé l'escorte des jeunes époux, la population entière de la ville et les habitants des châteaux environnants marchent à sa rencontre. Pas un seigneur du voisinage qui ne tienne à figurer dans cette multitude où les collèges et les confréries se massent au complet. Le plus chétif citoyen a endossé ses plus beaux habits, afin de ne pas trop contraster avec la soie et le velours des riches bourgeois ; avec le brocart, les tissus d'argent et d'or de la noblesse. Les ambassadeurs, venus de tous côtés, forment un superbe groupe posté sur le passage du cortège ; ils feront hommage de riches orfèvreries et des tissus les plus recherchés. Ce sont là procédés honorables pour qui en use non moins que pour qui en profite. Astorre peut accepter avec émotion ce trésor « *aussi intègre que de bon aloi* ». (*Matarazzo.*)

Le jeune Baglioni paraît enfin : vêtu d'un costume entièrement tissé d'or, il porte au cou un splendide collier d'or massif, offert par la république de Venise. Près de lui, Lavinia Colonna n'est pas moins éblouissante dans l'or de ses vêtements aux manches de soie constellées de perles ; d'autres perles, en torsades, s'enroulent sur sa tête. Au milieu de ce faste royal, les jeunes époux s'avancent à cheval par la porte du borgo Saint-Antoine, ayant à leurs

Et questa impresa affin tirar procura :	et triomphe finalement dans ses desseins.
Però che la fortuna par che solo	Il est ainsi démontré que seul,
Asserbe de custui l'ultima cura,	il a détruit les forces de son adversaire
Per darte fama a l'uno e l'altro polo.	pour t'acquérir, Renommée, de l'un à l'autre pôle.

(Archiv. stor. ital. XVI, II, pp. 100 et 101.)

Gab. d'Annunzio rappelait récemment Astorre Baglioni (*La Città del Silenzio :* Nuova Antologia, fasc. 743) :

STROPHE 6.

Tace la piazza. Il Gonfalon s'affloscia	La place est silencieuse. Le gonfalon s'affaisse.
Vento d'odio o d'amor più non l'assale ?	Nul souffle de haine ou d'amour ne l'agite plus ?
Ecco Astorre Baglione, a Marte eguale	Voici Astorre Baglione, l'égal de Mars,
che cavalca con l'asta in su la coscia !	qui chevauche avec la lance sur la cuisse.

STROPHE 7.

Anco viene Gismondo a piè, con tanta	Et voici encore Gismondo, venant à pied avec tant
levità che assimiglia presta lonza :	de légèreté, qu'on le compare à la souple panthère :
lo scolare alemano i passi ammira.	l'écolier allemand admire sa démarche.

côtés princes, seigneurs et ambassadeurs pour leur faire une cour resplendissante. Le vieux Guido a rejoint son fils et sa jeune belle-fille. On remarque la noblesse de son attitude sous l'ample robe au scintillement de perles et de diaprures d'or. A mesure que s'avance le cortège, les quartiers de la ville l'acclament au passage.

C'est à grand'peine que les hérauts maintiennent cette multitude, excitée par les fanfares joyeuses dominant le cliquetis des armes et l'ébrouement des chevaux. Le jeune couple parvient au palais de Grifonetto Baglioni — l'ancienne résidence de Braccio, — réservé au nouveau ménage comme le plus somptueux de la ville. Le palais d'Astorre n'était pas encore terminé. Après les diverses réceptions, les invités vont au banquet, dont les tables sont dressées sur la place, entre le palais de Grifonetto et l'église Sainte-Marie des Servites. Chacun en admire l'ordonnance. Les chants et les danses alternent pendant que se succèdent les nombreux services.

Ebloui par tant de magnificences, Matarazzo voudrait n'en rien omettre. Il ne néglige pas la description du lit nuptial, dont l'ornementation, aux arabesques de soie et d'or, les tentures ruisselantes de perles, avaient particulièrement retenu son attention. Rien d'aussi beau ne peut s'imaginer, écrit-il, et jamais Pérouse ne vit pareil déploiement de richesses ! Tentures et tapisseries recouvraient les façades des maisons de la grande place au point de les masquer aussi complètement que l'était le sol sous les draperies et les feuillages. Et la population, charmée, jouissait du succès de son œuvre avec une allégresse et une ardeur qui n'étaient certes pas de commande.

Mais, dans la nuit qui suivit le festival (28 au 29 juin 1500), une terrible tempête se déchaîna sur la ville, brisant, saccageant, entassant en désordre, sur le sol détrempé, une grande partie des décorations. Les esprits s'impressionnèrent devant un si fâcheux contretemps dont les moins superstitieux auguraient fort mal. « *La jeune épouse romaine devait vraiment tressaillir d'épouvante, chaque fois que parvenaient à son oreille, dans les instants de répit laissés par la tourmente, les rugissements sinistres des lions des Baglioni !* » (*Marg. Symonds.*)

Les seigneurs de Pérouse tenaient, en effet, dans les servitudes de leurs palais, les lions offerts à Giovan-Paolo et à Astorre par la république de Florence, en témoignage de gratitude pour les services rendus aux armées. Grifonetto Baglioni en possédait également ; c'était un des grands luxes de l'époque.

Cependant, l'entrain des citoyens prit bien vite le dessus ; chacun s'ingénia à réparer les dégâts et, dès le jour suivant (lundi 29 juin), tentures et tapis, sommairement ajustés, retrouvaient leur place. Alors la compagnie du quartier du Soleil, « *toute habillée de velours et de soie, avec soubreveste de soie blanche* »,

vient faire au jeune couple son invitation officielle ; un vaste enclos tapissé de verdures et de draperies a été, par ses soins, construit sur la place et entouré de barrières. Astorre et Lavinia vont prendre place au déjeuner de gala qui leur est offert et où se retrouvent les membres de leur famille, les ambassadeurs, les seigneurs et les dames venus des alentours. On n'a pas oublié de convier les savants et les doctes personnages dont s'enorgueillit Pérouse ; encore moins les dames réputées pour leur beauté, plus aptes à donner du lustre aux réunions de ce genre ; le chroniqueur compte une trentaine de ces invitées comme réalisant le type parfait de la femme. Avec de pareils éléments, les danses ne chôment pas après le banquet. Vient ensuite la collation, qui clôture somptueusement la fête ; Rodolfo Baglioni, bien que fort souffrant, s'y fait porter afin de jouir du coup d'œil. Finalement, tous les convives escortent Astorre et Lavinia jusqu'à leur palais où, de nouveau, les tables s'alignent pour un dîner qui ne le cède point aux repas précédents.

Heureux les gens qui pourront se reposer le lendemain ! Le jeune ménage n'a pas de ces libertés ; il lui faut répondre à l'invitation du quartier Sainte-Suzanne (30 juin) et affronter le même cérémonial. Les invités, suivant l'usage, emportent une partie des gâteaux et des sucreries dans de petits sacs ou bourses, fixées à la ceinture des hommes.

Le mercredi et le jeudi (1 et 2 juillet) sont consacrés aux joutes et aux tournois ; cette fois, les ébats semblent tourner assez mal, grâce à Girolamo della Penna qui, plein d'assurance depuis qu'on le surveille moins, se mêle effrontément aux réjouissances détestées. Les Baglioni ayant toléré sa présence dans l'une des joutes, aussitôt surgissent les contestations : La Penna et Grifonetto Baglioni, débauché par lui, discutent avec Lodovico de Marciano et le juge-arbitre des passes d'armes, quand intervient Simonetto Baglioni, lequel estime correcte la sentence de l'arbitre. Il déclare qu'elle sera maintenue, à moins qu'on ne veuille avoir affaire à lui-même. En ne prenant pas prétexte de cette discussion pour s'assurer de La Penna, les Baglioni firent preuve d'une longanimité plus méritoire que judicieuse.

Enfin, les deux quartiers d'Ivoire et de Saint-Pierre, concertés ensemble, offrent un festival particulièrement réussi (3 juillet). « *Les Baglioni habitaient le quartier* (Saint-Pierre) *et y jouissaient d'une popularité toute spéciale.* » (*Matarazzo*) Simonetto Baglioni profite de la circonstance pour parcourir la ville, dans un char triomphal, en jetant dragées et sucreries « *avec autant de majesté que de largesse* ». (*Id.*) De toutes parts en Italie, on s'entretenait de cette série de fêtes « *d'un luxe presque fabuleux* » ; Pérouse venait de dépenser au moins 60.000 florins et le quartier Sainte-Suzanne

s'enorgueillissait d'avoir remporté la palme par ses prodigieuses décorations.

C'est dire combien les envieux des Baglioni s'exaspéraient dans leur impuissance haineuse ; rien n'avait pu atténuer l'enthousiasme populaire. Le succès des réjouissances éclatant sur toute la ligne obligeait donc l'ennemi à varier ses moyens d'action ; alors fut répandue la nouvelle du décès de Costanza Varano, femme de Guido Baglioni, et propre mère d'Astorre par conséquent. Fort âgée, elle habitait Spello, circonstance qui ne permettait pas de vérifier immédiatement le bien-fondé de l'insinuation. On ne s'arrête pas en si beau chemin,et les mauvaises langues, *male lingue*, « *s'efforçant de salir la maison Baglioni* », aggravent cette rumeur par une autre : Marcantonio Baglioni aurait succombé dans le Napolitain, ou, pour le moins, serait tombé aux mains des Colonna. Ce frère d'Astorre n'avait pu prendre sa part des fêtes, en raison de son état de santé qui le retenait à une saison de bains près de Naples ; Guido l'aimait particulièrement, sachant combien de sympathies étaient acquises à l'avant-dernier de ses fils. Ainsi, les fauteurs de mauvais bruits savaient choisir leurs sujets ; ils échouèrent cependant dans leurs malveillantes intentions : Guido et les siens furent rassurés avant que les deuils de commande aient pu assombrir les dernières phases du festival.

Enchantés de tout ce qu'ils ont vu, les invités étrangers commencent à quitter Pérouse (3 juill.), où les réjouissances se prolongent pendant plusieurs jours encore ; déjà, de lâches ennemis préparent à la fête un lendemain de leur façon. Matarazzo parle de pronostics effrayants divulgués par les astrologues : *la Mort des Grands ! « Morte di Magnati ! »* prédite dès la fin du siècle précédent, comme devant stupéfier Pérouse... C'est pourquoi les gens bien informés avaient été si impressionnés par la tempête déchaînée sur la cité en pleine allégresse : l'apparition simultanée de deux comètes sembla justifier encore les sinistres appréhensions. Quoi qu'il soit de ces signes avant-coureurs, un fait s'impose : « *le moment de la fortune adverse est venu pour la magnifique maison.* » (*Matarazzo*).

Giulio Cesare Varano, seigneur de Camerino, celui-là même qui doit aux Baglioni son Etat et son fils, travaille à l'anéantissement de ses bienfaiteurs ; sa haineuse jalousie de médiocre ne pardonne ni les bienfaits, ni surtout la puissance de ses voisins, en même temps ses alliés, car Guido Baglioni avait épousé sa proche parente— certains disent : sa cousine germaine. — Les dispositions prises de longue date par ce misérable révèlent une perfidie extraordinaire, même pour l'époque ; elles mèneront les princes de Pérouse à deux doigts de leur perte. Varano projette le massacre

des Baglioni qu'il ne compte certes pas attaquer en face, mais qu'il espère faire assassiner par des sicaires compétents : son forfait aux dépens du comte Piccinino, si lestement exécuté par les bravi de La Penna, lui a donné la vraie méthode. Subordonner des chenapans, payer des coupe-jarrets, pendant que le meneur principal se tient à l'écart, c'est l'enfance de l'art : la difficulté consiste à opérer sur les Baglioni, qui sont gens à ne point se laisser prendre au dépourvu. Mais il y a la trahison ! Varano s'y cramponne d'autant mieux qu'elle est de son goût.

Carlo Baglioni, fils de Ringarda Varano, est son petit-fils : âgé de 27 ans, tête chaude, viveur et brutal, c'est un triste sire. On l'a surnommé « *Barciglia* », peut-être en raison de sa démarche, ou de son cou trop long (1). Malgré sa force et son indéniable courage, Carlo ne jouit d'aucune considération, même parmi les soldats ; ses folies l'ont aux trois quarts ruiné, particularité faite pour séduire Varano. Ce dernier pèsera sans difficulté sur son petit-fils, orphelin de bonne heure, et dont il s'est beaucoup occupé. Il peut, par surcroît, le faire endoctriner par le transfuge Girolamo della Penna, beau-frère de Carlo. Les deux jeunes gens sont compagnons de plaisir, voire de débauches. Jusqu'alors, toutefois, Barciglia, moins dévoyé, s'est efforcé d'atténuer la rage de Girolamo contre ses anciens chefs. Mais il sera facile d'intervertir les rôles avec Carlo devenu besogneux, atteint ainsi dans ses goûts et son ambition. Comment une semblable nature resterait-elle insensible à l'attrait de la fortune et du pouvoir ? Carlo, véhémentement chapitré, cède « *pour complaire au seigneur de Camerino* ». (*Matarazzo*). Ce dernier l'a prévu, sans s'illusionner, du reste, sur l'importance du personnage : Carlo est un bras, non une tête ; or il faudrait, dans Pérouse même, une personnalité assez influente pour assumer une sorte de direction fictive du mouvement et rassembler quelques partisans au milieu du désarroi. Il importe d'opposer Baglioni à Baglioni.

Alors, Varano et La Penna jettent leur dévolu sur le jeune Grifonetto, l'unique petit-fils de Braccio Baglioni dont la renommée est encore très présente aux citoyens ; à tout prix, cet appoint devra être obtenu. Grifonetto, alors âgé de vingt-trois ans, s'était

(1) Silhouette de coq, au dire de certains auteurs, justifiant ainsi le surnom de Bargiglione, espèce de coq (*Bonazzi*), devenu par corruption « *Barciglia* ». D'autres supposent que Carlo ayant adopté dans ses armes un coq ou quelque autre animal chimérique (portant barbes de coq), aurait ainsi mérité son surnom. A ce propos, Matarazzo parle d'un « *Porciglione* », animal aquatique ; une autre opinion, enfin, considère le surnom « *Barciglia* », comme signifiant « *Le Louche* ».

montré avec honneur aux armées ; signalé dans les luttes contre les degli Oddi, il faisait preuve également de qualités militaires près du duc d'Urbin, sous les étendards de Naples ou de Venise : courage dans l'action, générosité dans la victoire. Sa mère, la belle et touchante Atalanta Baglioni, ne s'était donc pas dévouée en vain, quand veuve dès les premières années de son mariage avec Grifone Baglioni tué dans un guet-apens, elle consacrait sa jeunesse au fils posthume (1) qui résumait ses affections; à ce petit Frederico, ainsi désigné d'avance par amicale déférence pour le duc d'Urbin, mais qu'Atalanta appela Grifonetto en souvenir du père défunt. Aussi ne connaît-on que sous ce dernier nom, plus justifié, l'enfant, puis le jeune homme dont la fougue n'a pas été sans inspirer quelques inquiétudes.

Rien de grave cependant : ces espiègleries, d'un goût contestable, résultaient surtout de la camaraderie de l'adolescent avec Girolamo della Penna et Carlo Baglioni. Farces aux dépens de quelques « jeunesses » de la porte Saint-Ange ; irruption de vive force dans le cellier des religieux du même quartier : ce sont là peccadilles en comparaison du bouleversement qu'infligèrent, après boire, ces jeunes étourdis à la maison d'un malheureux citoyen qui, dit-on, n'y put survivre. Villani rapporte ces incidents, mais reconnaît, tout le premier, que les jeunes Baglioni, adulés et excités par une bande de garnements faméliques, n'étaient point d'âge à comprendre combien ces *joyeusetés* manquaient de discrétion. Les interruptions infligées par ces effrontés aux prédicateurs de Carême ne scandalisent pas moins la chronique : en pleine église Saint-Augustin, où la foule se presse pour écouter le sermon, ils ne trouvent rien de plus spirituel que de saisir la toque de tel ou tel d'entre eux pour la jeter au milieu des femmes réunies de l'autre côté de l'église. Naturellement, le propriétaire court à la recherche de son bien, non sans causer le plus d'émoi possible ; et si l'orateur intervient du haut de la chaire, quelques pommes sont aussitôt lancées dans sa direction.

Ces inepties, d'après le même Villani, auraient été « *plutôt le*

(1) G. B. Vermiglioli spécifie que le prénom de Frederico fut changé en Grifonetto après la mort de Grifone Baglioni, son père. Il est probable que cette remarque doit s'entendre, tout en admettant que Grifonetto naquit posthume. Et, dans ce cas, l'Elégie composée par F. Matarazzo à l'occasion du deuil d'Atalanta, serait dans le vrai sur ce point. L'ombre du fils infortuné de Braccio Baglioni recommande au duc d'Urbin :

Uxorem ante omnes dulcem et post funera natum
Scilicet incipiat, jam tener esse tuus.

Voy. l'Elégie *in extenso* dans l'append. ajouté par G. B. Vermiglioli aux *Poesie inedite di Pacifico Massimi*. Perugia, 1818, pp. 126 à 129.

fait des autres jeunes gens » que des Baglioni ; mais ces derniers, en raison de leur situation, portaient les responsabilités que Fabretti atténue sensiblement en ce qui concerne Grifonetto. C'était, dit-il, un jeune étourdi, ne s'entêtant jamais à mal faire. Enfin, jeunesse se passe et même rapidement pour lui, car sa mère l'a marié avant ses dix-huit ans ; son nom, sa fortune, son physique séduisant, faisaient du fils d'Atalanta un parti exceptionnel ; on lui trouva l'héritière rêvée dans Zenobia Sforza, fille de Guido, comte de Santa-Fiore, et de Francesca Farnèse. Ce Guido Sforza était le propre frère d'Anastasia, naguère mariée à Braccio Baglioni, grand-père de Grifonetto. Telle se présentait la fiancée, aussi belle que sage, dont le charme et la fortune correspondaient aux avantages de celui que Matarazzo compare à *Ganymède*. Ému devant ces jeunes époux si parfaitement assortis, le chroniqueur les tient pour « *deux anges du Paradis* ». Grifonetto et Zenobia trouvaient dans le palais Baglioni un cadre approprié à leur situation ; le luxe y dépassait tout ce qui s'était vu jusque-là dans Pérouse : c'était une perpétuelle affluence de gentilshommes, de prélats, de capitaines et de dames qu'entourait la foule des familiers, des serviteurs et des bouffons. Les écuries, remplies de chevaux de prix, et le reste à l'avenant, constituaient un ensemble fait pour séduire les contemporains, y compris les chroniqueurs intarissables à ce sujet ; en pénétrant chez les Baglioni, chez Grifonetto surtout, on avait l'impression d'une Cour royale, « *tanto era loro pompa...* » (*Matarazzo*).

Conçoit-on combien Grifonetto réalisait, pour Varano, le type du principal figurant dans le complot en gestation ? On persuadera à ce jeune seigneur qu'il ne tient qu'à lui d'être le premier des Baglioni, c'est-à-dire le Prince de Pérouse, quitte à abandonner quelques parcelles du pouvoir à l'ami Carlo Baglioni. L'insinuation s'explique de reste ; elle est plus malaisée à faire accepter : Grifonetto, en dépit de ses fredaines de jeunesse, n'est pas mûr pour les machinations de ce genre. Il entretient par ailleurs d'excellents rapports avec Guido Baglioni, le chef de sa famille, qui venait en personne le féliciter lors de la naissance de son fils aîné, Braccio. C'est dire l'inutilité des ouvertures faites à Grifonetto par un bâtard des Baglioni, nommé Filippo, récemment inféodé aux menées de Varano, grâce au prosélytisme de Carlo Baglioni.

Ce Filippo n'en assumera pas moins un rôle important dans l'odieuse entreprise. On le dit fils de Braccio, grand-père de Grifonetto, sans que le fait soit démontré, car un autre Braccio Baglioni, contemporain du premier, peut être tout aussi justement gratifié de cette paternité regrettable. Homme d'une quarantaine d'années, Filippo s'est acquis, par son expérience militaire et sa

camaraderie déférente envers un adolescent comme Grifonetto, une pernicieuse influence. Cela explique que Varano et La Penna aient tenu à le gagner : la qualité de gentilhomme lui sera régulièrement concédée, ainsi qu'une part dans le futur gouvernement : la seigneurie du quartier du Soleil. Il n'en fallait pas tant ! La mission de Filippo échoue néanmoins, alors que le temps presse : jamais une aussi bonne occasion d'en finir avec les Baglioni ne se présentera, après cette réunion de la plupart d'entre eux pour les fêtes en l'honneur d'Astorre et de sa jeune femme. Les coupe-jarrets de provenances diverses sont donc retenus, pendant que La Penna cuisine le quartier Saint-Ange, laissant à Carlo Baglioni le soin de recruter quelques bannis de San Severino. Remarquons que les conjurés jugent impraticable de soulever la population contre ses Princes.

Ces derniers, malgré la dangereuse quiétude due à leurs succès sur les degli Oddi et sur les coalitions du voisinage, ont une vague notion des menées dirigées contre eux, mais sont loin d'en soupçonner la portée ; en aucun cas ils ne supposeraient que tel ou tel des membres de leur propre famille ait pu se laisser entraîner dans un complot où figureraient certains gentilshommes comblés de leurs bienfaits ! C'est pourquoi, en dépit de quelques fuites compromettantes pour les pourparlers de Varano et de ses complices, les Baglioni ne prêtèrent qu'une oreille distraite aux données qui déjouaient les minutieuses précautions de leurs ennemis. Ils eurent aussi le tort de négliger de plus sérieux avertissements.

La sœur Colombe de Rieti venait de se signaler encore par une prophétie saisissante, lorsque Astorre Baglioni, peu avant les fêtes de son mariage, lui avait envoyé un officier de sa maison pour solliciter ses prières. La religieuse ne pouvait qu'estimer le fils de Guido, réputé pour la correction de sa conduite, sa bravoure et sa piété ; ce que la dominicaine lui fit transmettre par l'officier n'est donc en rien l'expression de reproches personnels : « *Rapportez au seigneur Astorre*, avait-elle spécifié, *ce que je vais vous dire... J'ai vu trois tentes sur une montagne et dans chacune d'elles un homme qui pendait crucifié ; puis, toutes les trois furent dévorées par les flammes. Une voix en même temps s'élevait disant : ceci est pour le seigneur Astorre* ! » La révélation décrite en présence du confesseur de la religieuse émut autant celui-ci que l'officier, et le prêtre, voulant en atténuer l'effet, s'efforçait de l'interpréter le mieux possible ; mais la sœur Colombe reprit sans commentaires : « *Répétez ce que j'ai dit* », ce qui fut fait dans l'église de Saint-Sylvestre. (*de Grimoüard.*) La concordance de cette vision avec l'une des précédentes, rapportée à Guido lui-même, et dans laquelle était apparu un *noble corps* divisé en trois tronçons sanglants,

présageait une terrible scission dans la maison Baglioni ; l'événement devait justifier cette interprétation.

D'autre part, une anecdote légendaire concernant le même Astorre Baglioni semble non moins significative. Peu de jours après son mariage, celui-ci revenait, avec sa jeune femme et de nombreux parents, d'une excursion aux environs de Pérouse ; la joyeuse cavalcade approchait du mur d'enceinte quand une vieille femme, au risque de se faire piétiner, se faufile à travers les chevaux jusqu'auprès d'Astorre et s'écrie : « *Messire, permettez-moi de baiser votre main, car vous avez épargné l'un de mes fils, fait prisonnier, bonheur qui prolongera ma vieillesse...* » Le cheval d'Astorre, arrêté brusquement, avait fait un écart l'éloignant du groupe ; alors la pauvre femme, rassemblant ses forces et son courage, tâche de s'approcher encore d'Astorre, en dépit des gambades de sa monture. Elle parvient à dire : « *J'ai entendu parler de projets sanguinaires contre vous, Messire ! Girolamo della Penna est un féroce adversaire. Ne l'oubliez pas !* » « *Mais*, réplique simplement Astorre, *n'ai-je pas ma bonne épée ? Je ne crains rien !* » puis il éperonne son cheval et rejoint ses amis. Arrivé à son palais, il aperçoit, en pénétrant dans la galerie, son bouffon préféré, Trillino, occupé à multiplier les sauts et les cabrioles. « *Le temps des gambades est passé, mon vieux,* « *mio vecchio* », lui crie Astorre. Et le bouffon de répliquer : « *Prenez garde, Messire, qu'il ne m'en reste beaucoup à faire, alors que vous ne serez plus à même que d'une seule et dernière* ! » (*Luig. Fabretti*). Chacun rit ; mais Simonetto Baglioni fronce le sourcil, il a l'intuition que ces plaisanteries portent plus loin qu'on ne le suppose.

Depuis un certain temps, l'attitude de La Penna donne prise à ses soupçons. Libre à Gismondo Baglioni d'étouffer son ressentiment dans le mépris ; son cousin estime que c'est par trop favoriser l'adversaire. Prompt aux mesures violentes, Simonetto veut prévenir le mauvais coup et le faire payer d'avance ; n'est-ce point tout ce que mérite un misérable comme La Penna ? Morte la bête, mort le venin ; les comparses réfléchiront et ce sera une économie de sang Reste à obtenir l'autorisation du seigneur de Pérouse, et Simonetto y compte, persuadé qu'il est de l'opportunité du projet. Il se trompe : Guido Baglioni refuse de le laisser agir et se voit approuver par son neveu, Giovan-Paolo.

Cette magnanimité, qui n'épargnera aucune invective à leur mémoire, voue Guido lui-même à la mort, ainsi que plusieurs des siens ; elle ébranle à jamais sa famille. La Penna profitera du répit pour se montrer plus enragé que jamais.

Cependant, les objurgations et les promesses des meneurs n'ont pu vaincre la répulsion qu'éprouve Grifonetto Baglioni pour un pouvoir payable avec le sang de ses parents. Le seigneur de Came-

rino varie alors ses moyens d'action ; c'est à lui, du moins, que Burckhardt attribue la responsabilité de la calomnie qui doit abattre l'obstination du fils d'Atalanta. Qu'elle émane de ce Varano ou de tel autre de ses complices, l'odieux du procédé les englobe de compagnie. On savait Grifonetto très épris de sa femme, dont il avait déjà quatre enfants ; ce sentiment va être exploité par les conjurés avec « *une astuce diabolique* ». L'infortuné mari apprend qu'il n'y voit pas clair dans sa félicité ; son cousin Giovan-Paolo, « *le plus bel homme de sa maison* » (*Matarazzo*), est autrement renseigné ; les assiduités de ce dernier près de la belle Zenobia ne sont-elles pas suggestives ?

D'abord stupéfait, Grifonetto, atteint en plein cœur, ne peut admettre tant de duplicité de la part de ses proches ; mais c'est le premier moment ; il faut au poison le temps de pénétrer. La défiance tenaille l'esprit du malheureux et va l'affoler au moindre incident : c'est ce qu'attendent les calomniateurs. Un jour que Grifonetto et Zenobia causent avec Giovan-Paolo, le mari averti croit remarquer des signes d'intelligence entre sa femme et son cousin ; une affreuse angoisse l'étreint : obsédé déjà par l'insistance enjôleuse de ses faux amis, il étouffe ses premières répulsions, admet la vilenie, ressent l'injure atroce. Retrouvant les conjurés, il leur dit enfin : « Je suis des vôtres. »

Les meneurs triomphaient ; Grifonetto pouvait-il leur échapper ! Si jeune encore, il n'avait ni père, ni frères, pour le guider de leurs conseils et dénoncer l'infamie. Varano dispose désormais d'appoints sérieux avec Girolamo della Staffa, entraîné par Carlo Baglioni, son beau-frère, le compagnon de sa jeunesse ; avec Bernardo della Corgna, ses deux frères Pietro-Giacomo et Ottaviano, ainsi que leur cousin Giovan-Francesco, jeune homme d'une vingtaine d'années. Si de sérieuses concessions s'imposaient pour gagner les della Corgna — naguère soutenus, contre les degli Oddi, par les Baglioni qui leur avaient continué leurs faveurs, — ce n'était, après tout, qu'une question de surenchère. Or il fut démontré à Bernardo della Corgna que le massacre des Baglioni lui vaudrait, ainsi qu'à ses frères, la prépondérance sur le quartier Sainte-Suzanne. A vrai dire, les fils de Pier-Filippo della Corgna, cousins des interpellés, en jouissaient pour le moment, mais il suffirait d'assassiner en surplus ces gêneurs pour simplifier le cas. Séduit par cette perspective, Bernardo ne trouva plus d'objections sérieuses ; après quoi Ottaviano della Corgna, bon soldat au demeurant, qui venait d'être particulièrement protégé par Astorre Baglioni, céda, lui aussi... A tous ces conjurés de marque fut assurée quelque part dans les affaires. Du reste, sauf une exception, les recrues de Varano étaient de tout jeunes gens ; habitués à la violence et aux coups de main plus ou moins justi-

fiés, ils se laissèrent leurrer par l'appât de la fortune et des places.

Sur ces entrefaites, un incident se produisit aux environs de Pérouse : quelques jeunes gens de Todi étant allés au château de Pantalla, sur leur territoire, saccager les récoltes de Simonetto Baglioni et de Sforzino, bâtard de Rodolfo, Giovan-Paolo, avec 250 cavaliers, courut sus aux pillards. Ces derniers, fort marris, s'empressèrent de parlementer « *pour que Sa Seigneurie daignât traiter avec leur commune* », promettant une complète réparation des dommages : petite affaire, curieuse seulement par la rapidité avec laquelle Giovan-Paolo venait de la terminer. Sa réputation de capitaine était sérieusement établie. On vit que le détail ne lui échappait pas, et ses concitoyens l'en félicitèrent, ce à quoi le seigneur n'attacha pas autrement d'importance. S'il avait pesé la sincérité de ceux qui l'acclamaient, il eût peut-être découvert les assassins parmi les plus empressés ; ceux qui « *avaient le miel aux lèvres et le fiel au cœur... comme Judas Iscariote en face du Christ* ». (*Matarazzo*) Pendant que Giovan-Paolo retournait chez lui (14 juill.), Vitellozzo Vitelli avec 300 cavaliers était campé sur le territoire de Todi, tout près de Pérouse ; on le disait en marche contre le comte de Marsciano, pour venger la mort de son propre frère Paolo, tué par les Florentins. Informé du passage de Giovan-Paolo, Vitellozzo s'empresse d'aller le voir pour lui demander de l'autoriser, ainsi que ses hommes, à camper avec le détachement pérousin ; le jeune Baglioni s'empresse de le satisfaire et les condottieri s'attablent ensemble, « *comme deux frères* » heureux de resserrer d'amicales relations. Ni l'un ni l'autre ne se doute qu'elles seront immédiatement mises à l'épreuve.

Les meneurs de la conjuration supposent qu'après une quinzaine de jours passés à Pérouse, les Baglioni retourneront chacun chez soi ; Adriano est déjà parti, mais voici Giovan-Paolo de retour ; vite à l'œuvre donc. Dès la nuit du 14 juillet, les affidés sont convoqués à Saint-Luc sous prétexte d'un banquet d'amis ; on se réunira ensuite chez Carlo Baglioni. Mais, au dernier moment, l'émotion de ces jeunes criminels est si violente que les défections paraissent inévitables ; seul Carlo, toujours ferme dans ses déterminations, ne bronche pas et remonte les défaillances. Finalement, quinze individus sont désignés pour tomber sur chacun des Baglioni surpris en plein sommeil ; encore joint-on à chaque groupe d'attaque de nombreux bravi pour prêter main-forte, cerner les palais, faire le guet et servir de réserves. Des solives et des madriers de chêne, liés ensemble, feront l'office de béliers pour enfoncer les portes, si besoin est ; la chute d'une grosse pierre, lancée du palais de Guido, sera le signal du massacre.

Ceux des Baglioni qui habitaient Pérouse occupaient des

immeubles séparés mais contigus — sur l'emplacement où s'élèvent aujourd'hui la Prefettura, l'Hôtel Brufani et diverses maisons ; — la plupart de leurs parents de passage logeaient naturellement chez eux. Ce qui démontre combien les prétendus despotes se fiaient, non seulement à leur courage personnel, mais au loyalisme des citoyens, c'est qu'aucune garde permanente ne surveillait leurs palais : voilà qui ne correspond en rien au caractère de la tyrannie, sans cesse inquiète et multipliant les précautions. D'autre part, les Baglioni, disposant de troupes solides, n'avaient pas besoin des avertissements d'Antiquari, le secrétaire du duc de Milan, pour se garder des mauvais coups.

Carlo Barciglia peut aisément sauter de sa maison dans celle de son oncle Guido (nuit du 14 au 15 juillet 1500) ; il est suivi de Fioravante, l'un de ses sicaires, désigné comme lui pour l'exécution de Simonetto Baglioni. Aucun obstacle ne les gêne ; les portes intérieures ne sont même pas verrouillées. A ce moment, la pierre roule avec fracas sur les dalles : tout de suite les conjurés se ruent à la besogne. Le bâtard Filippo, flanqué de l'ingrat Ottaviano della Corgna, arrive à l'appartement d'Astorre Baglioni. Filippo avait eu soin de se munir d'une fausse clef; on assure, du reste, qu'ayant appelé Astorre, celui-ci se leva sans méfiance et lui ouvrit la porte. Aussitôt assailli, l'infortuné tombe sous les coups des bravi qui envahissent sa chambre. A ce moment Lavinia Colonna, admirable d'abnégation, se jette entre son mari et les épées ; elle est blessée pendant que le capitaine expirant s'écrie : *Ah! malheureux Astorre! mourir comme un poltron !...* » Puis il succombe, et sur son cadavre s'acharne l'infâme bâtard, lui mordant le cœur avec une rage de cannibale : le corps est ensuite traîné, nu, dans la rue.

Pendant ce temps, Berardino d'Antignolla pénétrait à la tête de ses complices dans l'appartement de Guido Baglioni. Le vieillard, réveillé en sursaut, cherche vainement une arme, mais ne terrasse pas moins le premier chenapan qui l'approche. Alors la canaille s'acharne et Guido, se voyant perdu, dit simplement : « *Voilà donc mon dernier moment !* » ; les spadassins l'achèvent. Guido avait 75 ans.

Girolamo della Penna s'était chargé, bien entendu, d'assassiner Gismondo Baglioni, coupable de l'avoir épargné naguère. Tâche des plus simplifiées : Gismondo, engourdi par le sommeil, se détourne à peine pendant qu'on lui tranche la gorge. Cependant la rumeur s'est accrue ; le cliquetis des armes et les clameurs qui partent du palais de Guido ont mis debout Simonetto. Saisissant son épée, il crie contre la cloison : « *N'aie pas peur, Gismondo !...* » Au moment même paraissent Barciglia et quelques autres ; Simonetto n'a pas eu le loisir d'endosser sa cuirasse. Peu importe, le jeune condottiere a fait ses preuves dans d'aussi défavorables conditions :

un premier coup d'épée culbute un homme d'armes grièvement blessé, et, par un moulinet terrible, le fils de Rodolfo se dégage ensuite des assassins ; il est bientôt dehors.

Mais là, de nombreux bravi le guettent ; Simonetto tue le premier qui se présente à lui et en atteint gravement un autre ; les corps roulent lourdement, désagrégeant le groupe effaré. Le fier batailleur pourrait en profiter, fuir : non pas ; son courage causera sa perte. Les sicaires accourent, assaillent de tous côtés leur victime, qui s'affaisse râlant sur les dalles. «... *aucune langue humaine ne saurait exprimer la bravoure de ce guerrier ! Jamais il ne connut la peur au cours de sa vie, et jusqu'à son dernier souffle il fit preuve d'un indomptable courage* » (*Matarazzo*), comme s'il avait été possible de vaincre tant d'ennemis. Celui que célèbre le chroniqueur comptait à peine trente ans, « *mais, plus que tout autre, il avait glorieusement rempli sa carrière ; la renommée de sa valeur pouvait aller de pair avec celle des premiers capitaines de l'époque.* » (*Matarazzo*.)

La mission échue à Grifonetto dans le drame lui livrait Giovan-Paolo Baglioni ; c'était indiqué. Seulement la partie présentait de tels risques, que plusieurs della Corgna furent adjoints au champion principal, encore aidé par un important contingent de routiers. La bande, quelque peu retardée dans sa marche, est rejointe par Barciglia, qui force son rôle, comme le lui permet la mort de Simonetto. A peine les assassins ont-ils pénétré dans les appartements privés de Giovan-Paolo, qu'une méprise se produit : Barciglia, prenant pour le maître un familier ou camérier, l'occit sans plus ample informé. L'erreur est aussitôt reconnue ; mais quand les conjurés se précipitent dans l'escalier pour gagner l'étage supérieur, un spectacle inattendu s'offre à leurs regards.

A la dernière marche, Giovan-Paolo est debout, l'épée à la main ; près de lui, un de ses fidèles, l'homme d'armes Maraglia, brandit un épieu. Il en traverse la poitrine du premier spadassin lancé jusqu'en haut. Le corps, renversé sur les marches, gêne l'élan des camarades. Maraglia continue à jouer ferme de son arme et sauve Giovan-Paolo qui, seul en butte aux conjurés, s'est rendu compte de l'inutilité de la résistance. Une petite fenêtre est à sa portée : il saute par là, au nez de ses assassins hésitants, et se trouve sur la toiture du palais. L'instant est décisif ; bientôt, les criminels retrouveront ce même Giovan-Paolo dans une attitude différente : celle du justicier.

En attendant, l'évadé se glisse sur les toits et gagne ainsi le palais de Grifonetto. C'est le salut, pense-t-il, tant il est loin de supposer la participation de son cousin au carnage de cette nuit. S'il se sentait coupable lui-même envers Grifonetto, chercherait-il à pénétrer chez ce mari outragé ? Il se ravise, du reste, et la des-

cente, par une fenêtre de la *Sapienza nuova*, lui paraissant imprudente parce qu'on le guettera de ce côté, Giovan-Paolo gagne une maison quelconque, à la grande stupéfaction du propriétaire, un pauvre bourgeois. Le fugitif n'insiste pas ; toujours par les toits, il arrive à un autre gîte près de San-Biagio. Quelques étudiants de l'Université l'occupent et sont également terrifiés par la présence du nouveau venu ; l'un d'eux néanmoins, Achille de la Mandola, justifie son prénom en offrant d'exposer sa vie pour «*son Seigneur* ».

Sur ces entrefaites, Grifonetto et ses complices, déçus du côté de Giovan-Paolo, voudraient se rattraper sur son cousin Gentile, fils aîné de Guido. Gentile, protonotaire apostolique, habitait Sainte-Croix dans le quartier Saint-Pierre, où lui était parvenue la rumeur du massacre ; sautant à cheval près de l'escalier de Sant'Ercolano, il a aussitôt gagné la campagne à vive allure. Courons chez Rodolfo Baglioni, pensent les conjurés ; mais ce dernier est non moins renseigné. Dans les « entreprises » de ce genre, le premier moment seul est favorable. Rodolfo quittant son palais, situé au milieu des jardins du quartier Saint-Pierre, récemment arrangés par son ordre, vient de gagner Sainte Marie des Anges ; il se tient à quelques pas de l'église, près d'une petite porte qui lui permet de s'y réfugier sous des habits de femme. Infirme, en raison surtout des désordres de sa conduite, Rodolfo ne peut s'enfuir rapidement ; il réussit toutefois à monter à cheval et se réfugie à Cannara, laissant à ses assassins le loisir de se livrer à des exécutions moins intéressantes.

Le jour s'est levé (15 juillet). Giovan-Paolo, encore près des étudiants, s'efforce de démêler les données du complot auquel il vient d'échapper. Évidemment, tous les Baglioni sont visés, mais non pas tous massacrés ; d'autres ont dû avoir la même chance que lui ; lesquels ? C'est ce que se demande le capitaine, en proie à une compréhensible anxiété. Le temps presse ; ce n'est pas le moment de défaillir. Le prince accepte donc quelque nourriture, endosse un costume d'étudiant et part. Avant qu'il soit sorti dans la rue, un des jeunes gens s'est faufilé, scrutant les abords de la maison : rien en vue, Giovan-Paolo, accompagné de deux étudiants, arrive sans incident à la porte d'Ivoire (Borgne) ; là, ses compagnons le quittent, empressés de se mettre à l'abri chez eux, pendant que l'infortuné, hors de la cité, se dirige vers un jardin voisin de la fontaine de Veggio. C'est près de là, à Saint Laurent, qu'habite son frère, le protonotaire apostolique Troïlo, qu'il sait souffrant. Pourtant la maison est vide ; Troïlo, quelque peu rétabli, vient de partir, le matin même, pour La Fratta. Giovan-Paolo découvre une mule à l'écurie ; il l'enfourche et la lance au galop dans la plaine de Genna. Le voici à Ponte della Pietra, où il aperçoit Troïlo qui, tranquillement, chemine...

A Pérouse, les assassins besognent toujours. Faute de Baglioni

absents ou en fuite, ils s'en prennent aux familles connues pour leur dévouement aux seigneurs : à celle des Tei d'abord, dont une centaine de membres est au service militaire et irrégulier des princes pérousins. Mais, de ce côté aussi, la période des coups faciles est close ; l'alarme, partout répandue, a chassé les victimes : un bâtard de Rodolfo, Lodovico, s'est garé à temps. Malgré de telles déconvenues, les sicaires s'obstinent à rechercher parents ou amis des Baglioni ; deux citoyens ayant osé leur tenir tête, sont tués sur place. La population est épouvantée ; certes, les façons de ses princes lui ont souvent paru d'une violence excessive ; d'autre part, les vendettas aux péripéties tragiques lui sont assez familières, mais de celles-ci à l'hécatombe des seigneurs, il y a loin ! Timidement, la circulation reprend ; les plus hardis s'avancent sur les dalles ensanglantées, s'approchent des cadavres...

« *Lorsque le corps d'Astorre Baglioni fut trouvé gisant dans la rue, avec celui de Simonetto, les spectateurs, et surtout les étudiants étrangers, le comparèrent à celui d'un ancien Romain, tant les traits de la victime avaient de grandeur et de noblesse : ils retrouvaient encore, chez Simonetto, cet air d'audace et de fierté qu'il avait eu pendant sa vie ; comme si la mort elle-même n'avait pu le dompter.* » (*Burckhardt*)

C'était bien le jeune héros dont poètes et prosateurs avaient chanté les gestes : Simonetto l'indomptable, « *Indomitusque Simon...* » A défaut des qualités exceptionnelles de son cousin Astorre, il l'égalait en force et en courage.

Maintenant, la tourbe criminelle s'est lancée au pillage de Saint-Laurent et veut s'emparer du fortin de Saint-Ange ; elle trouve à qui parler. N'osant tenter un coup de force, les sicaires gagnent alors la maison de Baglione de Montevibiano, membre de l'ancienne famille des Vibii apparentée aux Baglioni. C'est un homme de grand sens, docteur ès lois, très écouté des princes pérousins auxquels il a maintes fois servi de conseil ; récemment encore, il signait avec eux la paix du 6 juillet 1498 comme syndic, procureur des prieurs, des décemvirs et de tous les Baglioni. De pareils antécédents le vouent aux attaques des factieux ; aussi croit-il sa dernière heure venue dès que paraît Carlo « *Barciglia* », suivi de spadassins armés jusqu'aux dents.

Baglione des Vibii ordonne à son fils de fuir ; mais le jeune Girolamo refuse et prétend partager le sort de son père. Les délégués de la bande exposent leur dessein ; il leur faut le fortin Saint-Ange, ce qu'obtiendra aisément l'important docteur dès qu'il se sera entretenu avec l'officier de garde. Comment refuser ? Vibio parlemente et gagne d'autant mieux sa cause que l'officier du fortin connaît ses attaches avec les Baglioni. Aussitôt levée, la herse livre

passage aux factieux commandés par un ami de La Penna, nommé d'emblée châtelain et en même temps geôlier ; car les amis des Baglioni arrêtés au cours des... opérations sont jetés dans ce poste.

Seulement, les exigences de Girolamo della Penna croissent avec les massacres ; il attribue la garde de Saint-Laurent à l'un de ses familiers, prétend à ceci et à cela encore, si bien que Barciglia trouve l'indiscrétion un peu forte. Comme il lui faut compter avec les nombreux bravi dont dispose son complice, Carlo se sent d'autant plus mortifié et prêt à le contrecarrer à son profit.

Ce même jour (15 juillet), il réunit de notables citoyens dans la salle de la Mercanzia et, orateur unique, tente de se justifier sous prétexte d'intérêt général. L'auditoire abasourdi reste de glace ; les Baglioni du type nouveau ne le séduisent pas et Carlo s'en rend compte. Aussi proteste-t-il de son désintéressement et de celui de Grifonetto au sujet du pouvoir : ce sont là sentiments bons pour les Guido, Rodolfo, ou autres Baglioni. Leur mort vient de sauver Pérouse, et cela grâce à lui, Carlo, bien entendu. Que les citoyens comprennent leurs intérêts au souvenir des difficultés créées par les Baglioni entre la cour pontificale et la cité ! Délivré de pareils opposants, le Pape ne peut qu'être disposé à bénir le nouvel ordre de choses. Reste la question de l'indépendance, mais Carlo a prévu l'objection : il suffira de s'en remettre à lui-même, et aussi à La Penna, son encombrant ami : ensemble, les deux compères trouveront un biais pour sauvegarder les libertés. L'orateur use d'arguments non moins solides, quoique différents, pour convertir les partisans résolus des anciens seigneurs : n'est-il pas le seul, avec Grifonetto, à porter ce nom de Baglioni? le droit de succession appartient donc aux représentants de la maison régnante. Qu'on sache bien que les faveurs des nouveaux princes dépasseront de beaucoup celles des Baglioni décédés.

Ces belles paroles se dépensaient en pure perte ; les amis des Baglioni, outrés de la prétention des assassins de succéder à leurs victimes, se tenaient à l'écart ; la plupart quittaient la ville pour gagner les fiefs de leurs princes. Débarrassée d'autant, la canaille exulte et les témoins de certaines évasions se gardent de l'inquiéter ; les plus malins abondent dans son sens, annonçant l'exécution d'Adriano Baglioni, alors à Spello. Ils rééditent la prise de Marcantonio par les Colonna et s'efforcent surtout de confirmer la mort de Giovan-Paolo, pour la plus grande satisfaction des misérables. Matarazzo rappelle à cette occasion la parole sacrée : « *Je frapperai le Pasteur pour disperser les brebis !* » Bien que le public n'acceptât aucune de ces supercheries, le désarroi étant toujours aubaine pour les criminels, ceux-ci s'en donnent à cœur joie : les plus audacieux prétendent même couper le doigt des cadavres pour

voler le riche anneau porté par chacun des Baglioni. Averti à temps, Grifonetto s'interpose, sans réussir toutefois à enrayer le pillage des palais de ses parents et de leurs écuries ; ainsi, les chevaux de prix tombent aux mains des sicaires, pendant que les cloches de la commune, mises en branle, célèbrent l'iniquité triomphante.

Surprise et indignée, la population reste impassible. Cependant la mésintelligence s'accuse parmi les conjurés ; la jeunesse tarée qui les a mis à l'œuvre est incapable de les diriger. Faute de capacités « *du genre de celles de Guido ou de Rodolfo Baglioni* », aucun conseil n'est tenu. Matarazzo remarque, en outre, que les factieux redoutaient vivement la colère du peuple, ce qui ne suppose pas grande aversion de sa part pour ses *tyrans*. Par édit spécial, toute représaille relative aux troubles est interdite sous les peines les plus graves ; mais la prohibition ne donne pas le change, même à ses auteurs, lesquels, persuadés qu'on n'attendra pas leur bon plaisir pour les châtier, s'empressent de députer une délégation au Pape et font parvenir à Varano l'exposé de la situation : c'était bien le moins. Pillages et exactions continuent de plus belle, car les habitants du quartier Saint-Ange ont répondu à l'attente de leur meneur Girolamo della Penna. Ceux du quartier Saint-Pierre, réputés pour leur attachement aux Baglioni, sont malmenés : « *comme le furent par les juifs les disciples du Christ, après son arrestation.* » (*Matarazzo*)

La soirée d'un jour si fiévreusement employé est consacrée à l'enterrement des cadavres ; Barciglia donne ses ordres en conséquence et, sans plus tarder, les corps de Guido et de ses deux fils, Astorre et Gismondo, sont placés dans trois cercueils sur lesquels on jette en hâte un morceau de lainage noir. Non sans peine, les porteurs sont racolés dans la foule désorientée. Alors la dépouille d'Astorre Baglioni est seule déposée à l'hôpital de la Miséricorde, lieu habituel de sépulture pour ceux qui succombaient par violence ; les deux autres corps sont transportés dans l'église Saint-François, pendant que la bière contenant Simonetto rejoint, dans l'église Saint-Dominique, les restes des deux fils de Rodolfo décédés antérieurement. Et les criminels qui trouvent bon pour le corps de Gismondo un vieux cercueil, à peine décent, se gardent de rendre le moindre honneur à leurs victimes. Dans les rues lugubres s'engagent les convois sans lumières, sans le moindre appareil. Ainsi, conclut Matarazzo, furent traités « *ceux qui, plus que nuls autres, devaient être honorés non seulement à Pérouse, mais à cent milles aux alentours. Exemple donné par Dieu aux grands de la terre !* »

La jeune veuve d'Astorre, s'enfuyant avec sa mère, accourue à la nouvelle de ses blessures, s'est réfugiée d'abord au monastère des pauvres près de la porte d'Ivoire ; toutes deux, peu après, se retirèrent au couvent de Sainte-Julienne. De son côté, Atalanta Baglioni,

apprenant avec stupeur la participation de son fils au massacre de cette horrible nuit, s'empresse, ainsi que Zenobia sa belle-fille, de prendre les vêtements de deuil. Ensemble, les deux infortunées maudissent le coupable qui leur tient de si près et jurent de ne plus reparaître dans son palais ; elles emmènent ses enfants, avec les deux fils de Giovan-Paolo Baglioni alors sous la garde d'Atalanta, qui leur sauve ainsi la vie. Parvenues à une maison que la mère de Grifonetto tenait de son père, à Colle di Landone — aujourd'hui le palais Donini, — elles prétendent s'y fixer désormais. Cependant Grifonetto accourait, insistant de toutes ses forces pour obtenir de sa mère un moment d'entretien ; indignée, Atalanta refuse absolument de le voir et ne cesse de le maudire. Vainement le coupable réitère ses démarches et supplie, torturé par le remords depuis qu'il a conscience des atroces machinations auxquelles il a cédé trop vite ; sa mère reste inflexible.

Bien d'autres que Grifonetto regrettent leur complicité criminelle, ne serait-ce qu'en songeant à leur sécurité : la situation est grosse de conséquences, qu'il n'est point en leur pouvoir d'arrêter. D'abord, plusieurs Baglioni survivent, ce n'est plus douteux : Adriano et Gentile sont à la Bastia, Rodolfo est à Cannara, Giovan-Paolo et Troïlo ont été signalés à Marsciano ; on s'effraierait à moins. Les meneurs informent vite de leur cas un ancien rebelle, Bernardino Ranieri, auquel ils garantissent amnistie entière s'il vient à leur aide. Cette démarche n'est pas généralement approuvée et la brouille augmente parmi les traîtres ; le bâtard Filippo, à titre de gentilhomme prépondérant du quartier du Soleil, se voit déjà au second rang par le retour de Ranieri et s'y oppose de toutes ses forces. Mais Girolamo della Penna, haussant de plus en plus le ton, prétend de sa propre autorité rappeler le banni, parce que lui, La Penna, est le maître.

Le procédé cadre avec ceux des meneurs révolutionnaires, en tous pays.

Pendant qu'on se dispute au camp des factieux, Giovan-Paolo agit et fait parvenir un appel d'urgence à Vitellozzo Vitelli, l'ami avec lequel il s'entretenait si cordialement la veille du massacre. Vitellozzo, campé à Pantalla, ignorait tout des événements. Pressé par Giovan-Paolo, il part à toute bride, avec quelques cavaliers, pour le château de Marsciano où se sont réfugiés Giovan-Paolo et Troïlo Baglioni ; ces derniers venaient d'apprendre le meurtre de Simonetto quand paraît le capitaine. C'est tout ce qu'ils peuvent lui dire : aucune nouvelle d'Astorre. La stupéfaction de Vitellozzo s'explique, mais Giovan-Paolo, ne s'arrêtant pas aux doléances, demande à son frère d'armes s'il veut immédiatement marcher avec lui sur Pérouse, auquel cas il devrait regagner Pantalla pour

former ses escadrons et aller de l'avant. Ce service-là ne sera pas oublié.

Tout à l'action, à l'appel des troupes et des partisans (15 juill.), Giovan-Paolo ne prend pas « *un instant de repos* » (*Bonazzi*). Les factieux peuvent piller, le châtiment s'organise : une foule d'amis et de soldats rejoignent les Baglioni. Adriano, impatient de quitter Spello pour courir auprès de ses cousins, conjure Gentile son frère, alors à la Bastia, de venir garder le fief en son absence ; Gentile refuse, car lui aussi veut être de la fête.

A Pérouse, Bernardino Ranieri s'est présenté sur ces entrefaites avec son fils Filippo et quelque infanterie ; certains sont allés les saluer ; accueil tiède, en somme. Mais Girolamo della Penna, sous le coup d'une attaque imminente, ne peut vraiment sélectionner ses recrues et convoque, à force, les routiers des environs, comptant avant tout sur les renforts de Varano de Camerino, qui seraient un appoint appréciable.

La distance entre la cité et San-Martino-in-Campo, où Giovan-Paolo masse ses gens, est assez faible pour que de tels préparatifs soient connus des émeutiers ; leur assurance s'en ressent. D'après leurs conjectures, Giovan-Paolo attaquera du côté de la porte Saint-Pierre, dont les habitants sont particulièrement attachés aux Baglioni ; Girolamo della Penna n'en doute pas et s'avise, pour parer à cet inconvénient, de contraindre les gens de ce quartier à se loger dans celui de Saint-Ange, dont les occupants viendront les remplacer. Carlo Baglioni bondit à l'exposé d'une pareille prétention ; c'en était trop, à la fin ! La Penna l'horripilait avec sa désinvolture de despote, dans cette ville où lui-même devait tout mener. Il est vrai que Baglione de Montevibiano, édifié sur l'ambition de Barciglia, lui avait savamment monté la tête pour le brouiller le plus possible avec son complice. Le renégat prétend donc ne pas souffrir une mesure humiliante pour les habitants du quartier Saint-Pierre, soupçonnés ouvertement ; Montevibiano n'en demandait pas davantage.

Les meneurs veulent tout au moins savoir ce que devient Giovan-Paolo ; mais deux arbalétriers à cheval de Grifonetto Baglioni, envoyés dans ce but à la Madonna del Trebio di Luciano, tombent dans ses avant-postes et ne reparaissent plus. Grand émoi en ville : l'émeute s'y tient pour assurée d'un châtiment inexorable et, sous cette impression, implore le vice-légat, Mgr Tomaso, évêque de Carculano, qui ne demande qu'à éviter l'effusion du sang. Un trompette est dépêché de sa part à Giovan-Paolo pour obtenir une trêve et, de même que les arbalétriers, traités en révoltés, non en ennemis, le trompette ne revient pas...

Sur ces entrefaites, Gentile Baglioni rejoignait son cousin avec le comte Mario de Marsciano, tous deux à la tête de quelques contin-

gents à pied et à cheval. De nombreux corps sont déjà formés et encadrés ; on les complète. De divers côtés sont portés, en hâte, les derniers appels de Giovan-Paolo aux amis de sa maison qui tiendront à punir les traîtres. Rien de ce qui se passe à Pérouse n'est ignoré au camp, grâce à l'arrivée continuelle de citoyens de toute classe ; c'est bien ce qui impressionne le plus les factieux. Ils tiennent l'attachement de la population aux Baglioni pour la difficulté principale, et prétendent recourir à de nouvelles saignées. Le jeune Girolamo des Vibii, ce fils de Baglione de Montevibiano signalé par sa courageuse attitude, est tout de suite visé par les misérables ; toutefois, pour dissimuler le mauvais coup à la population exaspérée par les tueries, on prendra ses précautions : Barciglia se charge de l'affaire. Sous prétexte d'une promenade à San Costanzo, il contraint le jeune Vibio à monter sur une mule et l'entraîne avec lui : quand les deux cavaliers seront loin, l'exécution ne traînera pas. Mais ils ne sont pas seuls en marche.

Satisfait d'être en si peu de temps à la tête d'une petite armée, Giovan-Paolo a foncé droit sur Pérouse (16 juill.). Ses soldats ont fière mine ; sous ses ordres, pas un ne doute du succès. Le premier escadron d'hommes d'armes, commandé par Gentile Baglioni, ayant réclamé l'avant-garde, est suivi de près par le gros des forces, qui bientôt arrive aux faubourgs du côté de Saint-Pierre.

Ayant étudié les moyens d'être le plus efficacement soutenu par ses amis, Giovan-Paolo fait sonner les trompettes ; aussitôt les rangs s'ébranlent, la première colonne d'assaut gagne la barrière de Monte de Corno. Justement Barciglia, ayant franchi la porte San Costanzo, allait de ce côté suivi du jeune Girolamo en grand danger d'y finir ses jours. La présence des assaillants le délivre ; Carlo, n'ayant que quelques hommes sous la main, s'enfuit, s'efforçant de refermer les portes derrière lui. L'avant-garde de Giovan-Paolo le talonne, et devant elle s'aplanit tout obstacle, grâce au concours des habitants. Les Baglioni seront bientôt en ville ; déjà Giovan-Paolo, ayant franchi la porte San Costanzo, gagne l'entrée dite les Deux-Portes que Barciglia n'a pu verrouiller, car on a mis adroitement du gravier dans la serrure. Un coup d'escopette suffit pour abattre un émeutier qui, roulant à terre avec son cheval, sert de marchepied aux assaillants. Le reste des factieux recule en désordre, circonstance dont un estimable citoyen, Berardino Caldore, profite à l'instant pour faire ouvrir, par le soldat Goro, la porte donnant sur la ville ; et Giovan-Paolo n'a plus qu'à marcher de l'avant, sans aucun embarras. Le voici, l'épée à la main, fièrement campé sur son cheval noir, « *commo uno San Giorgio* », (*Matarazzo*) et bondissant sur l'ennemi. Ses commandements enlèvent ses troupes, ses exhortations donnent du cœur à

ses partisans, jusque-là blottis dans leurs maisons et qui sortent nombreux et en armes, renforcés d'amis de Barciglia dont le crime justifie ces défections indignées : c'est bientôt une foule enthousiaste acclamant son prince qui l'exalte de la voix et du geste. En galant chevalier, Giovan-Paolo s'adresse même aux dames pour leur demander de prier à son intention, sa cause étant celle de la justice, « *et encore cet aimable chrétien dit à ceux qui se tenaient sur la route d'apporter du vin pour désaltérer les combattants ; ce qui fut fait.* » (*Matarazzo*) La ville entière est en bataille pour l'un ou l'autre des partis.

Cependant Grifonetto, torturé par le remords, assiste comme inconscient aux dernières péripéties de la lutte. Aucune supplication n'a pu déterminer sa mère à le recevoir, même un instant. Avant de s'éloigner, une dernière fois, de Colle di Landone, il a déclaré : « *Je ne reviendrai pas, et quand vous voudrez me parler, mère cruelle, vous ne le pourrez plus.* » Désespéré, aveuglé par les larmes, Grifonetto monte à cheval, quêtant la mort comme une délivrance ; il arrive à la porte Saint-Pierre où le croise Girolamo della Penna, galopant bride abattue. Le fuyard l'appelle au passage : Griffa ! Griffa !... puis disparaît.

Grifonetto reste seul. Barciglia lui-même, échappé à grand'-peine dans la panique des siens, vient de sauter les murs près de Sainte-Marie des Anges, à côté de la porte des Cordiers, pendant qu'une poignée de spadassins tient encore sur la place, autour du bâtard Filippo. Le fracas d'une rapide chevauchée parvient à Grifonetto impassible : c'est l'avant-garde des assaillants. Sur cette même place où, tout à l'heure, le bâtard tentait une suprême résistance, paraît Giovan-Paolo. « *Comme un faucon* » il se précipite sur un cavalier aperçu près de la porte de Sainte-Croix, et dont il reconnaît la monture volée à Astorre ; un coup d'épée fait sauter la tête du misérable. Sur les divers points, l'émeute écrasée se désagrège dans une fuite éperdue. Giovan-Paolo, lancé maintenant aux trousses de Francesco della Corgna, s'efforce, dressé sur ses étriers, de lui passer son épée au travers du corps, d'atteindre au moins le cheval, mais un galop vertigineux permet au factieux d'échapper à son adversaire, dont le coursier s'abat. De toutes parts se précipitent les soldats des Baglioni, prêts au carnage qui commence déjà ; seul, le vieux centre de Pérouse, dernier rempart des rebelles, pourrait n'être emporté qu'au prix de sacrifices sérieux, si l'élan des soldats ne bravait tout obstacle. Il culbute la résistance, et Giovan-Paolo, suivi d'une poignée de cavaliers, pénètre au cœur de la ville par la porte près de Sant'Ercolano, sous l'hôpital de la Miséricorde.

De ce même côté s'avançait lentement le morne Grifonetto ; comme il passait près de la partie de l'hôpital affectée aux hommes,

Giovan-Paolo le rencontre et lui met son épée sous la gorge : « *Adieu, traître Grifone,* lui dit-il... *te voilà donc! Va en paix* (1). *Pour moi, je ne suivrai pas ton exemple en trempant mes mains dans mon propre sang...* » Puis il relève son épée : déjà l'infortuné est sabré par les cavaliers. Est-ce Gentile Baglioni ou, ce qui paraît mieux établi, le chef d'escadrons d'Astorre, Filippo Cencie, qui porte le premier coup, toujours est-il que Grifonetto gît dans une mare de sang.

On dit qu'un vieux serviteur courut prévenir sa maîtresse Atalanta Baglioni, et n'eut que le temps de s'écrier : « *Accourez, Madame, Messire Grifonetto est à terre mortellement frappé !* » Qui donc pourrait croire, ajoute le narrateur, qu'en maudissant son fils une mère cessait de l'aimer ?

Atalanta et Zenobia se sont précipitées vers le lieu du drame, ne pensant plus qu'au suprême adieu. Devant ces femmes en larmes, les soldats s'écartent, respectueux, « *nul ne voulant passer pour le meurtrier de Grifonetto, afin de ne pas encourir la malédiction de sa mère* ». C'était méconnaître Atalanta, héroïque dans l'épreuve jusqu'au sublime. Grifonetto respirait encore. Atalanta se penche et dit : « *Voici ta mère, mon fils, qui voudrait te parler maintenant et ne le peut plus, comme tu le disais...* » Le mourant fixe sur cette femme adorée l'angoisse de son regard ; alors Atalanta sent son cœur se broyer devant l'expiation acceptée. Elle tombe à genoux, se jette sur ce corps ensanglanté, prodiguant à son fils ses plus affectueuses tendresses, l'exhortant surtout au pardon ; elle est comprise. « *De sa main défaillante, le noble jeune homme presse la blanche main de sa mère, puis il expire comblé des bénédictions de celle qui naguère le reniait justement.* » (*Matarazzo*) Quels moments ! Atalanta eût *préféré mourir sur l'heure que de retourner chez elle* ; Zenobia s'affaissait désespérée : sa douleur s'aggravait à la pensée de ses quatre enfants, dont l'aîné avait cinq ans à peine. A voir ces femmes éplorées cheminer dans leurs vêtements tachés de sang, les plus rudes mercenaires se sentaient émus et cherchaient à témoigner leur respectueuse compassion. Le cadavre de Grifonetto, déposé d'abord dans le plus proche hôpital, celui de la Miséricorde, fut ensuite exposé sur la place. C'était la justice du temps ; l'exemple adressé aux criminels de tout ordre. Matarazzo remarque que la sanction fut exécutée à 10 heures du soir, l'heure même où,

(1) Dans le texte de Matarazzo : « *Addio, traditore Grifone...* » est plutôt une expression de salut (comme : bonjour) suivant une habitude assez répandue dans le Midi. Quant aux mots : « *Va con Dio,...* » qui suivent et signifient mot à mot : « Va avec Dieu » comme : « Parais devant Dieu », il est préférable, je crois, de leur donner le sens adopté ci dessus.

la veille, le corps pantelant d'Astorre avait été jeté aux regards de la foule.

Désormais, Giovan-Paolo parcourt en tous sens la ville reconquise, balayant les derniers vestiges de l'émeute ; on suit la trace des rebelles aux cadavres qui jonchent les rues. Quittant la porte Saint-Laurent où crépite l'incendie, le vainqueur gagne le quartier Saint-Ange, sillonné par les renforts que lui amènent les Montesperelli. Les troupes des Baglioni sont à ce moment si nombreuses, qu'une partie n'a pu gagner la place quand y reparaît leur général. Celui-ci s'efforce de préserver les édifices au milieu du désordre et réitère ses ordres pour que la soldatesque s'en tienne au châtiment des criminels. Du reste, sur le conseil de Vitelli, Giovan-Paolo fit restituer le butin pris aux dépens des habitants de la porte Saint-Ange et des autres quartiers. La cathédrale avait dominé de près ces scènes de tueries ; elle fut lavée avec du vin et de nouveau bénite. Mais ce qui donnait surtout matière aux réflexions, c'était le bel arc de triomphe élevé à l'occasion des fêtes nuptiales et encore debout, avec ses peintures et ses devises en l'honneur d'Astorre Baglioni.

Les vengeurs de ce brave, en punissant quelques pauvres diables plus bernés que coupables, manquaient de générosité ; ce sentiment venait de leur coûter si cher qu'ils en étaient dégoûtés pour un certain temps.

Pérouse restait stupéfiée ; Matarazzo montre les amis et les serviteurs des Baglioni unissant leurs doléances dans ces palais, naguère étincelants, et désormais tendus de noir : lits, tables et bancs somptueux disparaissent sous les sombres draperies. Les officiers et les soldats pérousins ont, à l'exemple de leurs princes, endossé les costumes de deuil ; partout le noir éteint le chatoiement des couleurs sur les harnachements des chevaux. Hommes d'armes et stradiots endeuillent leurs boucliers, les flammes des lances et des trompettes ; bannières et pennons ont perdu leur azur rayé d'or. Plus de fêtes, plus de musique ni de refrains joyeux ; plus de pompeux défilés dans la ville devenue lugubre Qui oserait élever la voix ? la plupart des citoyens pleurent quelque parent, et ceux que n'émeut pas l'assassinat des seigneurs sont au moins atteints par l'exil des factieux et le pillage de leurs biens.

Certes, Alexandre VI n'avait pas à se louer de la puissance des Baglioni, mais l'atrocité de leur assassinat lui suggère de sévères sanctions contre les principaux coupables. Par décret pontifical, ils sont exilés à 50 milles, au moins, de Pérouse (Bref du 12 août 1500). Les Baglioni s'entoureront à l'avenir, dans l'exercice du pouvoir, « *in atto regale* », de hallebardiers sans cesse aux aguets ; plus tard,

quand par leur ordre les murailles de la ville seront réparées, on gravera l'inscription suivante sur une des portes :

EXACTIS NEFARIIS PARRICIDIIS
VICTORIBUS BALEONIBUS
VETUS INSTAURATA URBS (1).

Pendant qu'à Pérouse se déroulaient les tragiques scènes de la nuit du 14 juillet, le jeune fils de Guido, Marcantonio, continuait sa cure aux environs de Naples, tranquillement, en dépit des nouvelles pessimistes répandues sur son compte. C'était un condottiere de belle mine, avisé, énergique, de telle sorte qu'on le comparait à son père ; son temps se passait le plus joyeusement, à grand renfort de fastueuses distractions, sous l'œil bienveillant de la reine. Tout à coup lui parvient la sinistre nouvelle. Sans en connaître ni les détails ni l'importance, Marcantonio, obtenant aussitôt licence du roi de Naples, qui lui exprime ses vives condoléances, part précipitamment pour Pérouse. Il a rassemblé sa cavalerie éparpillée sur les terres des Colonna et qu'il devance pour gagner Rome en toute hâte, voyageant par eau, sous un nom d'emprunt. En cours de route, un ami le reconnaît ; c'est Domenico da le Giugliare, officier pérousin, qui l'informe non seulement de la multiplicité des crimes, mais de la répression infligée par Giovan-Paolo. Paolo Orsini rejoint aussi le jeune Baglioni, et avec lui arrive aux environs de Pérouse. Or la veuve d'Astorre, Lavinia Colonna, quittant la ville, regagnait avec sa mère le palais de ses parents, quand elle aperçoit les cavaliers venant en sens inverse. Marcantonio n'avait jamais vu sa belle-sœur ; on la lui nomme. Aussitôt le jeune Baglioni se présente lui-même et tous deux s'embrassent, mêlant leurs larmes dans un mutuel apitoiement. Marcantonio tient à escorter la jeune femme jusque chez elle ; après quoi il retourne sur ses pas et, violemment ému, entre dans Pérouse. « *Il n'y verra plus son malheureux père, ni ses frères bien-aimés ; quels vides affreux dans sa famille quittée à l'apogée de la puissance, au milieu des fêtes de toutes sortes...* » (*Matarazzo*) C'était trop d'émotion pour cette nature primesautière ; le regret de n'avoir pu seconder ses parents dans le châtiment des criminels exaspère Marcantonio, qui en perd tout repos. Comment ! lui, le fils de l'assassiné, n'aurait point sa part de vengeance. Justement, on l'informe de l'hostilité entretenue par La Penna dans le quartier Saint-Ange : puisque l'argent du traître y a semé la haine, le feu purifiera cet ulcère au flanc de la cité. Et

(1) *Après la déroute des misérables parricides,*
Les Baglioni victorieux
Restaurèrent l'antique Cité.



Phot. Alinari, Florence. (Zenobia Sforza) (Grifonetto) (Atalanta)

Rome. Galerie Borghèse. *La déposition de la Croix* peinte par *Raphaël* pour *Atalanta* Baglioni.



Rome. Pinacoth. Vatic. — *Les Vertus Théologales* peintes par *Raphaël* pour *Atalanta* Baglioni. (1507)

Marcantonio fait préparer les torches. Sans l'énergique intervention de son frère Adriano et de Giovan-Paolo son cousin, qui ne semblent point avoir abusé du talion, c'en était fait des maisons factieuses ; le bouillant condottiere se rend aux conseils de modération. Tristement, il s'en va errer à travers la ville et s'arrête devant l'arc de triomphe qui dresse sur la place le contraste de ses peintures héroïques ; le désespoir ébranle l'infortuné au point de mettre sa vie en danger.

Peu après ces sinistres scènes, Atalanta, voulant perpétuer le souvenir de ses angoisses, commandait à Raphaël « *La Mise au tombeau de Notre-Seigneur* », appelée aussi « *La Déposition de la Croix* ». « *C'est ainsi qu'elle mit sa propre douleur aux pieds de celle dont la douleur maternelle a été la plus sublime et la plus sacrée.* » (*Burckhardt*)

L'épisode a été reconstitué avec un réel souci d'exactitude : « Cinq années après (la conjuration de 1500), dans la chapelle de « Colle di Landone, Atalanta appuie son corps brisé de fatigue « contre le haut dossier du fauteuil sur lequel elle est assise, les « mains allongées sur les larges bras sculptés ; devant elle, le prie-« Dieu au velours usé indique assez les longues heures passées en « prières. Au bruit léger d'un pas, le front d'Atalanta se détourne, « découvrant les stigmates indélébiles de la douleur. Debout à la « porte de la chapelle, un serviteur prend la parole : « La personne « qu'attend Votre Excellence vient d'arriver. » Atalanta se lève pé-« niblement ; quelques instants après, elle entre dans la salle où « l'attend un jeune homme vêtu du costume élégant des artistes de « l'époque. Atalanta s'assied, indiquant du geste un siège à « son interlocuteur. « Asseyez-vous, Signor, » lui dit-elle ; mais « celui-ci préfère rester debout dans sa respectueuse attitude, la tête « découverte. « Je désire vous charger, Signor, reprend Atalanta, « d'un tableau pour la chapelle de ma famille ; il représenterait la « mise au tombeau de Notre-Seigneur et les traits de l'un des per-« sonnages rendraient ceux de mon cher fils. Faites en sorte que « cette toile, que je contemplerai si souvent, donne l'impression de « ma propre douleur ; que l'on plaigne, en la voyant, l'infortunée « mère et la jeune épouse... que l'on ne ressente pour le malheu-« reux Grifonetto qu'une compassion émue. » Le projet est accepté « par l'artiste, dont l'imagination est immédiatement frappée par « la physionomie d'Atalanta, si belle encore sous l'empreinte de la « souffrance. L'année suivante, Atalanta est à genoux dans la cha-« pelle de Colle di Landone, en face d'un tableau dont le premier « plan, à gauche du spectateur, représente trois hommes soule-« vant le pan du linceul qui soutient le corps de Jésus-Christ. L'un « des trois, celui qui se trouve placé justement au centre de la com-

« position, reproduit exactement les traits de Grifonetto, charmant « dans sa robuste attitude et la grâce de ses vingt-deux ans. Au lieu « de se voiler, douloureux, les regards d'Atalanta trouveront ainsi « à se reposer doucement. Une femme de toute beauté, inclinée en « larmes sur le cadavre du Christ, figure en même temps la Made- « leine éplorée et l'inconsolable veuve de Grifonetto ; un peu plus « loin, Atalanta Baglioni est d'une parfaite ressemblance sous le « costume de la Mère du Sauveur que soutiennent quelques pieuses « femmes. Toile superbe, d'une exécution bien difficile, sinon im- « possible pour un peintre ; mais non pour toi, Raphaël ! » (*Luig. Fabretti*) (1) Le même auteur écrit ailleurs qu'Atalanta, « *retirée du monde, priait devant ce tableau pour ses ancêtres, pour Grifonetto, pour la Patrie* »

Le portrait de Grifonetto a frappé les érudits. « *Une énergie si puissante, un tel courage, s'affirment dans ces traits, qu'on y devine sans peine un fils de cette héroïque race des Baglioni.* » (*Marg. Symonds*) Cette composition, qualifiée de *divinissima* par Vasari et due « *à la plus sublime inspiration de l'art* », (*Bonazzi*) fut terminée en 1508, après de longues études, dont les cartons et les esquisses du maître donnent la preuve ; aussi le retable qui accompagnait le sujet principal est-il également cité comme un chef-d'œuvre. A propos des efforts de Raphaël, M. L. Gillet écrit : « Cent dessins épars en Europe, au Louvre, à Vienne, à Oxford, aux Offices, racontent ses recherches, ses tâtonnements, ses doutes. Le résultat fut la peinture fameuse du casino Borghèse, une des plus illustres de Rome, par conséquent du monde, estimée trois millions, — le plus haut prix jamais fixé pour un tableau ; au total, une des pages les plus discutables du maître et l'un des innombrables malentendus de la peinture. » — Atalanta ne posséda qu'une année l'œuvre du Sanzio, car elle mourut le 18 décembre 1509.

Le drame de Pérouse n'a pas manqué d'inspirer aux poètes, aux artistes et aux auteurs de tout genre, des œuvres de valeur diverse (2). Récemment encore, Gabriele d'Annunzio, dont les poésies

(1) Le musée de Lille conserve un dessin très étudié et mis au carreau, fait pour Domenico Alfani, avec quelques lignes au dos de la feuille ; entre autres recommandations transmises à son correspondant, Raphaël ajoute celle ci : « *N'oublie pas de demander l'argent à Madame Atalanta, et aie soin que ce soit de l'or ; fais-le-lui dire aussi par Cesarino. Si je puis encore quelque chose pour vous, dites-le.* » — Voy. L. Gillet : *Raphaël*, p. 54.

(2) Parmi les plus récentes œuvres dramatiques sur ce sujet, je puis citer : la tragédie de M. Romain Rolland : *Les Baglioni* (1904). — *Die Baglionen*, drame histor. en 5 actes, par M. le Bon Karl von Beust (Trieste, Meneghelli, 1907). Voy. aussi les articles détaillés de M. le prof G. Mazzatini dans la *Rivista d'Italia* an VI, fasc. 34, mars-avril 1903), et *Die Bluthochzeit des Astorre Baglioni in Perugia*, par Mlle E. von Hœrschelmann (Munich, Calwey, 1907).

sur Pérouse résument, avec une admirable concision, la nuit sanglante de 1500, préparait une tragédie intitulée « *Atalanta Baglioni* ». Il est à noter que la plupart des dramaturges et même des poètes s'en tiennent assez fidèlement à la vérité historique, en attribuant l'initiative du crime au principal coupable : Varano do Camerino (1). Certaines appréciations d'auteurs modernes s'écar-

(1 Le poète Nicola Marchese s'exprime ainsi dans : *La congiura dei Baglioni* (*Il Travaso*, journ. litt. Rome, 26 juin 1902) :

STROPHE 2.	
Ma, beltà che le disgrada	Mais, beauté qui lui sera fatale,
vien Lavinia, ecco, da Roma :	Voici Lavinia qui vient de Rome ;
il meriggio ha nella chioma,	elle a le soleil dans la chevelure
e negli occhi ha la rugiada	et, dans les yeux, la rosée
onde piansero i giardini	où pleurèrent les jardins
dei Colonna e degli Orsini.	des Colonna et des Orsini.
STROPHE 3.	
Ieri, un falco dei Baglioni	Hier, un faucon des Baglioni
piombò su la colombella ;	fondit sur la colombe,
e, fra omaggi di castella,	et parmi les hommages des châteaux
e, fra onor di gonfaloni,	et le salut des étendards,
qui la trasse, in vorticoso	l'emporte ici, dans son vertigineux
vol, di Tevere a ritroso.	vol, en amont du Tibre.
STROPHE 5.	
Occhio all'ospital cugino ;	Veille au cousin qui t'offre l'hospitalité,
occhio, Astorre, a Grifonetto.	veille, Astorre, à Grifonetto
Non sai tu quel che gli ha detto	Ne sais-tu pas ce que lui a dit
il signor di Camerino	le seigneur de Camerino
per tre lingue, una dell'altra	par trois langues, plus maudites
più maledica e più scaltra ?	et plus rusées l'une que l'autre.

Même note dans la composition de G d'Annunzio (*La città del Silenzio*, cit.

STROPHE 9.	
Il magnifico Astorre a Porta Sole	Le magnifique Astorre, à la Porte du Soleil,
mena la donna sua del sangue Ursino	mène sa femme du sang des Orsini ;
Monna Lavinia in veste d'oro fino	Madame Lavinia, en costume d'or fin,
danza a suono di piffari e viole.	danse au son des fifres et des violes.
STROPHE 10.	
La mensa d'ogni frutto e fior redole,	La table est parfumée de fruits et de fleurs,
roca d'ogni ragion confetti e vino.	chargée de monceaux de toute sorte de confiseries et de vin.
In quell'ora il signor di Camerino	A cette même heure, le seigneur de Camerino
soffia a Carlo Barciglia sue parole.	souffle ses paroles à Carlo Barciglia.

tent bien autrement des chroniques qu'elles citent comme source principale d'information. Ainsi l'érudit J. Klaczko surprend quiconque a la curiosité de vérifier les anciens textes, car il dénonce Grifonetto Baglioni comme le grand criminel du moment, alors que Matarazzo insiste sur la répugnance du jeune homme à écouter ses pernicieux conseillers et spécifie les calomnies employées pour le décider : l'auteur ne pourrait-il remarquer la bâtardise de Filippo, qui tient ce triste individu en marge de la famille ? Le chroniqueur cité ne le classe pas autrement et lui attribue ce rôle tout indiqué de bâtard envieux. Gallenga Stuart charge également Grifonetto de toute l'initiative du complot, ce qui est injuste ; d'autre part, Zeller prétend que Giovan-Paolo Baglioni « *avait conquis l'autorité par le massacre de ses parents* ». Il faudrait s'expliquer : que ce farouche meneur d'hommes ait, par trop, donné prise aux reproches souvent mérités par les princes de son temps, d'accord ; mais échapper aux poignards, écraser l'émeute, épargner Grifonetto, conquérir de haute lutte l'autorité sur de criminels factieux, ce ne sont point les actes d'un buveur de sang. Les transformer en griefs, c'est se montrer sévère, mais injuste, envers celui qui empêcha l'exécution préventive de La Penna et les représailles sur le quartier Saint-Ange. Laissons Stendhal apprécier les faits à sa façon : « *Baglioni* (Giov-Paolo) *s'était assuré le pouvoir souverain en faisant massacrer plusieurs de ses cousins et de ses neveux*... etc. » L'Arétin méritera par contre les éloges de ce censeur... Cependant la palme des insinuations hostiles revient à M. E. Müntz. « *Restés seuls* (maîtres), *les Baglioni tournèrent leur rage contre eux-mêmes*... (etc.) *On vit une faction de la famille surprendre et massacrer les parents appartenant à la faction opposée*... » Ainsi, Varano l'instigateur principal, La Penna son bras droit, les della Corgna, Antignolla et autres, sont tous mués en Baglioni. Cette famille comptait peut-être alors vingt représentants mêlés à la vie publique de Pérouse, sans parler des rameaux secondaires. De ce contingent, assez coquet pourtant, un seul individu : Barciglia, est détaché, grâce à son étroite parenté avec Varano et La Penna. Les lettres de Varano lui-même, trouvées chez le transfuge (17 juill.), démontrent que ce dernier n'a cédé qu'aux instances de son oncle. Il a fallu, pour voler la complicité de Grifonetto, recourir aux calomnies qui, aujourd'hui encore, arment le bras de civilisés aveulis. Enfin, pour établir la moyenne des défections parmi les bâtards, il importerait d'opposer le seul Filippo aux autres enfants naturels du même nom ; ce qui, au temps de la Renaissance, entraînerait à d'importantes nomenclatures. Au total, contre tous les Baglioni, il s'en trouve à peine deux, pour « *tourner leur rage* » dans les conditions généralisées par M. Müntz. L'unique bâtard de Braccio reste en face de tous les autres. Qu'on juge l'appréciation ci-dessus.

John Addington Symonds est-il aussi surpris qu'il veut bien le paraître, en voyant Marcantonio, « *vrai fils de la maison Baglioni* », faire trêve à ses soupirs pour participer aux représailles ? La plupart de ses parents venaient d'être assassinés dans d'odieuses circonstances ; les alliés ou amis des Baglioni avaient été pillés, torturés, massacrés, et les seigneurs survivants n'auraient eu qu'à gémir sur cette boucherie et qu'à rivaliser d'égards envers les criminels... C'eût été beaucoup demander à ces gens de guerre, intraitables devant l'affront, fût-il adressé au moindre de leurs partisans.

La nouvelle du massacre des Baglioni épouvanta l'Italie entière ; le parti guelfe, et surtout les Orsini, en subirent le contre-coup. Nombreuses furent les condoléances envoyées de Lombardie et du royaume de Naples, où le malheureux Astorre avait été particulièrement apprécié. La réputation de ce chef s'imposait déjà, et les Florentins, qu'il avait servis dans de hauts commandements, lui destinaient le bâton de capitaine général. De son côté, le préfet de Sinigaglia, Giovanni della Rovere, frère du futur Jules II, adressait à Giovan-Paolo l'expression de ses regrets pour la mort de Gismondo Baglioni, son condottiere et son ami.

Certes, les misérables assassins, battus et décimés, n'eurent pas, dans le premier moment, le loisir d'apprécier les conséquences de leurs forfaits : ils auraient eu quelques motifs de se consoler. En dépit du châtiment, le crime laissait après lui un virus autrement pernicieux que le poignard : la division. Sous ce rapport, Carlo Baglioni, traître à sa famille, ne constituait pas pour elle une menace sérieuse, parce qu'il n'avait pas d'enfants ; c'était un isolé. Mais toute autre se présentait le cas de Grifonetto. La mentalité de l'époque, si tolérante aux perfidies, n'en était que plus exigeante pour inféoder l'individu à son groupement particulier : elle imposait la vengeance au fils du vaincu, en exaltant le soldat dévoué au chef, le client au patron, le gentilhomme au prince. Tout supérieur devait, par réciprocité, assister quiconque dépendait de lui ; peu importait le bien fondé du litige. Que Grifonetto ait déploré sa faute et accepté l'expiation, il n'est pas moins tombé sous les coups. Dès lors, la conception de l'honneur jette ses fils dans une opposition d'autant plus dangereuse qu'elle touche de plus près à leur famille. Inutile, cependant, de donner le change quand ces transfuges, lancés au premier rang de l'offensive, seront les premiers frappés. Combien la politique adverse y trouvera son compte !

Au sein de pareilles divisions, Atalanta n'eut que des reproches pour les fautes de son fils et que des paroles de paix pour ses justiciers. Mais ce contraste exceptionnel est presque une anomalie à l'aurore du siècle de Catherine de Médicis et d'Elisabeth d'Angle-

terre. Loin de renier la lutte, la femme de ce temps incite son mari ou ses enfants à défendre, par tous les moyens, ce qu'elle estime la dignité du nom ou le rang de la famille.

L'avenir réserve donc, aux dépens des Baglioni, de continuelles répercussions du forfait de Varano. La branche de Guido avait été particulièrement atteinte, puisque son chef succombait avec ses fils Astorre et Gismondo, alors qu'un autre de leurs frères, Ottaviano, avait été tué à l'ennemi dès 1494. Des trois fils survivants de Guido, un seul, Gentile, devenu évêque d'Orviéto, devait représenter cette lignée après les décès prématurés d'Adriano et de Marcantonio. Nous verrons cette circonstance affecter l'unique rejeton, voué au célibat, au point de le déterminer à l'abandon de son évêché après autorisation du Pape, afin de contracter mariage : Gentile, d'après cela, ne devait avoir été évêque qu'à titre bénéficiaire et non pas prêtre. Mais enfin une pareille mesure était bien faite pour déplaire à Giovan-Paolo, cousin germain de Gentile, et à ses fils, qui voient se perpétuer la scission de l'influence, de l'autorité et de la fortune familiales. Tout d'abord, la correction de leur attitude ne s'en ressent pas. L'ex-prélat, toutefois, rendu à la vie des camps, constate avec aigreur la supériorité militaire de ses proches, celle de Giovan-Paolo surtout ; il passe peu à peu à l'opposition pour en devenir le chef. Car les fils de Grifonetto, enchantés de cette nouvelle défection, se seront empressés d'épouser les filles du renégat. Très peu de Baglioni, des divers rameaux, vont se ranger de leur côté : ce ne sera pas moins la réalisation des prophéties de la sœur Colombe de Rieti : le « *noble corps* » séparé en trois tronçons.

Les deux fractions hostiles uniront leurs efforts à ceux des anciens rebelles et des États voisins coalisés, pour faire le jeu des revendications pontificales.

Que les Baglioni tiennent tête aux uns comme aux autres, qu'ils sachent, au cours d'un demi-siècle, écraser les factieux, anéantir les degli Oddi et déconcerter les dissidents : ils ne seront pas moins atteints dans leurs forces vives. L'étendard à la fasce d'or, si longtemps brandi dans la mêlée, s'inclinera enfin pour disparaître, entraînant dans ses plis l'indépendance communale.

CHAPITRE IV

Giovan-Paolo Ier et Adriano Ier (*Morgante*) Baglioni. Les degli Oddi sont définitivement écrasés. Giovan-Paolo condottiere de César Borgia. Pintoricchio travaille pour les Baglioni. Confédération des seigneurs-condottieri, à la Magione, contre Borgia. Giovan-Paolo contraint de quitter Pérouse qu'il reprend peu après la mort d'Alexandre VI. Colloques de Giovan-Paolo avec Machiavel et ses démêlés avec Jules II qu'une imprudence met à sa merci. Giovan-Paolo capitaine général de Venise. Ses chasses avec Léon X. Premières armes de Malatesta IV Baglioni. Rôle de Giovan-Paolo pendant la guerre d'Urbin et le siège de Pérouse. Exécution, à Rome, de Giovan-Paolo (1).

Echappé aux poignards des sicaires, Giovan-Paolo est le maître de Pérouse et n'a pas encore trente ans. Il s'impose, victorieux des bannis et des conjurés, par le prestige du capitaine et l'expérience du politique ; aussi le voit-on succéder, sans transition, à

(1) Compléter les princip. références concern. les chapitres précédents (pp. 19. 20, 46, 80) par les indications suivantes. (La 1re édition grand in-4° contient, sur le seul Giovan-Paolo, *huit* pages de notes en deux colonnes.)
Sources imprimées : J. Burchard : *Diarium Urb. Comment.* ou L. Thuasne : *Diarium Johannis Burchardi* — Archivio stor. ital., t. I. (*J. Pitti*), et *Diario della ribell. d'Arezzo* ; — t. VII (*Barbaro* : Storia veneta ; — t. XV et t. XVI, I et II, y compris *Teseo Alfani*. — Sciro Sciri : *Cronache di Perugia*. — Giulio di Costantino : *id.*, *id.* — Machiavel : *Legations, Lettres* et *Discours*. — Paris de Grassi : *Journal*. — Roscoë : *Vie et pontif. de Léon X*. — Ch. Yriarte : *César Borgia*. — Varillas : *Hist. de Louis XII*. — Id. : *Histoire secrète de la maison de Médicis*. — Leoni : *Vita di Franc. Maria duca d'Urbino*. — La Rochelle : *Les droits du Saint-Siège : Alexandre VI et les Borgia*. — Tofi : *Frammenti stor. di Bettona*. — C. Ricci : *Michel'Ange*. — A. Desjardins : *Négociat. diplom. entre la France et la Tosc.* — J. Klaczko : *Jules II*. — L. Pignotti : *Storia della Toscana*
Sources manuscrites à joindre aux précédentes citations des chapitres I, II et III :
Pérouse. Bibl. commun. *Mss. 206*, D. 24. — *Annal. Decemv.* — Voy. spécialem. à la Bibl. de Pérouse : Cass. 17 et 18. (*Diplômes*) et les *Carte Vermiglioli. Mss. 1542*.
Rome. Voy. en partic. le *Fonds Saint-Ange* : 29. 3. 62.
Florence. *Archiv. di Stato.* Actes publ. de la comm. de Florence, vol. V et VI, correspondances de Giovan-Paolo Baglioni et celles de Gentile Baglioni.

son oncle Guido, pour dominer une situation difficile, à force d'énergie et d'action [1].

En fait, son cousin germain Adriano partage tout d'abord avec lui les charges du pouvoir, pour ramener le calme et réparer les dommages de la dernière bataille de rues. Pendant que guerroie Giovan-Paolo, affermissant et défendant son autorité, ou comme condottiere à la solde d'États voisins, Adriano gouverne. Il s'attire même sous ce rapport les félicitations des historiens les plus prévenus, ce qui ne constitue pas un mince succès. Si, quelques années auparavant, Matarazzo déplorait l'aggravation des crises que Guido Baglioni ne surmontait pas toujours, le même chroniqueur voit aujourd'hui, dans les successeurs de ce prince, la suprême sauvegarde de sa patrie. En l'absence d'Adriano ou Giovan-Paolo, « *la cité n'était pas sûre* », écrit-il, sans retenir l'attention des auteurs opposés d'office aux Baglioni. Bonazzi, néanmoins, convient qu'Adriano « *use avec talent des pleins pouvoirs qui lui sont dévolus...* » et qu'il « *est le premier* (des Baglioni) *à donner l'exemple des châtiments appliqués aux partisans de sa maison, au même titre qu'aux autres coupables...* » Reconnaître encore que le fils de Guido témoigne autant de bonté aux pauvres que de justice envers tous, y compris les riches, n'est pas une louange banale de la part du même historien. « *Grâce à lui, les fortifications de Pérouse déjà commencées lors de l'arrivée des Français en Italie, sont menées à bonne fin. Ses efforts et son influence raniment l'esprit martial de ses concitoyens.* » (*Bonazzi*)

L'auteur classait déjà Astorre, frère d'Adriano, comme le *premier* Baglioni méritant non moins d'admiration que de sympathie : les deux fils de Guido seraient donc *ex-æquo* dans l'éloge de l'ennemi, auquel ils épargneraient une nouvelle exception. Ses remarques, en tous cas, renforcent singulièrement le panégyrique de Matarazzo, qui cite Adriano comme « un homme aussi « juste que droit, fermement résolu à réformer du mieux possible « la situation de Pérouse... Jamais il n'eût fait le moindre tort à « un citoyen, fût-il de la plus obscure condition. Sa préoccupation « constante était de savoir les indigents à l'abri du besoin et suffi-

(1) Mais, comme son oncle aussi, Giovan-Paolo négligera trop les avertissements de la pieuse dominicaine sœur Colombe de Rieti. Elle lui aurait envoyé, dit-on, un messager pour le détourner de commettre une faute résolue à l'insu de tous. Cependant, si Giovan-Paolo n'attache pas assez d'importance aux avertissements de ce genre, il ne cesse néanmoins de protéger la religieuse qui les lui adresse. Il s'occupera même de faire céder en toute propriété à ses compagnes la chapelle de Sainte-Catherine, dans l'église Saint-Dominique, y compris son autel « *avec le vénérable corps qu'il doit renfermer* », lequel n'est autre que celui de la sœur Colombe elle-même, encore vivante.

« samment protégés. Et si quelque infime habitant recourait, pour « une raison quelconque, à Sa Seigneurie, plus le demandeur était « pauvre, plus Adriano témoignait d'humanité et de bienveillance. « De sorte que tous l'adoraient et n'en parlaient qu'avec d'infinis « éloges. Qu'un membre de la magnifique maison Baglioni commît « quelque injustice, Adriano ne supportait à aucun prix d'encourir « le reproche de partialité à son égard... N'ayant point tout d'abord « séjourné dans Pérouse, pour ainsi dire, personne ne l'y connais- « sait ; mais la loyauté de son caractère *lui acquit bientôt l'estime « générale.* » Matarazzo s'étend sur la magnanimité d'Adriano en campagne, et s'enorgueillit du faste embellissant Pérouse sous les Baglioni. L'appareil « *royal et seigneurial* » dont s'entoure, au dehors, chaque membre de cette famille le charme particulièrement.

Il y a cependant d'autres questions sur le tapis ; tout d'abord les revendications du suzerain, qui tient à recouvrer Pérouse. Jusqu'à présent, la rupture n'est pas officielle : Giovan-Paolo, toujours sur la défensive, conserve les formes, et met à l'occasion son épée au service de l'Église, sans perdre de vue les agissements des rebelles. Ces derniers forment deux groupements distincts, unis par l'intérêt, mais qu'il ne faut pas confondre. Le premier, dit « des anciens bannis », comprend la faction des degli Oddi, battue un peu partout, mais constituant en somme l'opposition régulière, la rivalité. L'autre bande, celle des « nouveaux bannis », englobe les bravi et les criminels de tout poil compromis dans le massacre de 1500. La différence, on le voit, est grande entre les deux éléments factieux. Quelques individualités, supérieures à leur entourage, sont mêlées à la canaille par le hasard des mêmes desseins de représailles ; les fils de Grifonetto Baglioni, notamment, étrangers au complot de Varano et vengeurs de leur père. D'autres sont dans le même cas, mais c'est l'exception. Aussi, les Baglioni useront-ils de procédés bien différents pour les deux sortes de bannis, considérant les uns en ennemis, les autres en assassins.

Aux premiers seuls se rapportent les remarques de Matarazzo quand il montre « *le magnifique Giovan-Paolo qui, de sa nature, était toujours bienveillant* », faisant « *de nombreux prisonniers qu'il envoyait à sa tente pour leur sauver la vie* ». « *Beaucoup,* ajoute le chroniqueur, *lui durent ainsi leur salut.* » Ce n'étaient point procédés d'usage courant à cette époque, mais Giovan-Paolo peut se les permettre. Fermement établi dans Pérouse, il commande des troupes solides et a su profiter des innovations françaises en fait d'artillerie. Le concours du condottiere est donc sollicité en haut lieu, et avec succès, tant qu'il peut s'éloigner sans compromettre sa cause. Sous ses ordres le contingent pérousin, fort de 5.000 hommes, marche avec les levées de Spolète et de

Città di Castello, conduites par P. Orsini et V. Vitelli pour appuyer César Borgia. Le défaut de cohésion et l'indiscipline font durement peser ces bandes sur les régions qu'elles occupent Elles battent, il est vrai, les ennemis du Pape : Girolamo de Canale aussi bien qu'Attobello des Chiaravalli, de Todi, et Giovan-Paolo fait preuve d'humanité en s'efforçant d'atténuer les atrocités de ces luttes sauvages.

A la tête de 10.000 hommes, dont moitié de cavalerie, il marche sur Viterbe pour en chasser les gens des Colonna au bénéfice des Orsini. Et voici que les hasards de ces guerres le mettent en face de sa propre sœur, Ippolita, veuve de Giovanni II, des Gatti, famille prépondérante de Viterbe. Bien que sans héritier, Ippolita soutient avec une virile énergie la cause des gibelins, au même titre que son mari. «... *Femme de haute valeur et de prudence éprouvée, elle est très populaire à Viterbe dont le gouvernement et les citoyens ne lui ménagent pas les témoignages de leur estime.* » (*Matarazzo*) Acculée dans une impasse, Ippolita cède au nombre de ses adversaires et perd son État, désolée surtout d'avoir son frère pour vainqueur. Que ne lit-elle dans l'avenir ! Elle constaterait que l'appui prêté par Giovan-Paolo à César Borgia servira à miner, dans Pérouse, l'autorité de ce même Baglioni.

Suivant l'usage, le capitaine victorieux ouvre Viterbe aux bannis du parti adverse. Fiefs et châteaux se rendent à lui, au cours d'opérations rapides, favorables à l'indiscipline et au pillage.

Sous la bonne impression de ses succès, Giovan-Paolo comptait se présenter avec avantage à la cour pontificale. Alexandre VI le comprenait ainsi, lui qui, par bref adressé au gouvernement pérousin (27 septembre 1500), avait stipulé l'envoi des fanti à réunir sous les ordres du capitaine, et appuyé d'avance les sanctions de ce dernier contre tout récalcitrant. Giovan-Paolo, plein d'assurance, paraît donc devant le Pontife ; il est chaudement félicité. Restait à s'entendre sur Pérouse. Mais les services du condottiere, nécessaires encore à la politique d'Alexandre, écartaient cette question. Giovan-Paolo s'en était douté, et, se tenant sur la réserve, affectait de se contenter de la prépondérance dans les conseils du gouvernement. Cependant la république de Sienne, lui ayant fait remettre antérieurement le bâton de capitaine général avec haute solde, disposait seule de son épée. Alexandre VI négocie, car il tient à envoyer Giovan-Paolo près de César Borgia pour la campagne projetée en Romagne. Sienne entre dans ses vues et lui accorde son condottiere qui doit aussitôt quitter Rome, pour regagner Pérouse, après un court arrêt à Viterbe. Les offres de Florence, prête à lui confier un commandement, avec condotta *honoraire* de 30 cavaliers (1500) pour son petit Malatesta, âgé de 9 ans, ne devaient point séduire Giovan-Paolo. Il laisse Adriano, son cousin, bénéficier de

l'invite et se met lui-même en mesure de rejoindre son poste. Ainsi, par une singulière aberration, le seigneur de Pérouse marche allègrement à sa ruine. Il n'est pas le seul Comment, en effet, prévoir cet extraordinaire concours de circonstances, favorisant Borgia au point de justifier les plus élémentaires soupçons ? « *Avec une perfide dissimulation, le Valentinois cherchait à conserver l'amitié de Giovan-Paolo, et, dans une solennelle promotion de cardinaux faite par Alexandre VI, il l'invite, en même temps que les nouveaux porporati, les Orsini, et Vitellozzo qu'il trahit peu après, et d'autres, parmi lesquels Baglioni, conduisant d'une façon très remarquable les troupes d'Italie...* etc. » (*Vermiglioli*) Certes, l'armée de César réunissait « *l'élite de la milice italienne, commandée par des capitaines renommés* » (*Guichardin*) En dépit d'éléments assez peu homogènes, ces corps présentaient dans leur ensemble, comme ordonnance, discipline relative et direction, de quoi exciter l'enthousiasme et l'envie de Machiavel. Ils faisaient honneur à Giovan-Paolo et à Paolo Orsini qui les avaient organisés.

Borgia et Giovan-Paolo s'arrêtent à Deruta (novembre 1500) au grand chagrin des habitants, pillés par les mercenaires. Rapidement, la marche reprend vers la Romagne : Borgia assiège Faenza.

Débuts instructifs ; la façon de procéder du Valentinois et ses conséquences auront une influence décisive sur les résolutions de Giovan-Paolo désormais édifié. Astorre Manfredi, jeune orphelin, gouvernait Faenza avec intelligence. Très populaire suivant les uns : aux prises, suivant les autres, avec « *toutes les formes possibles de la trahison* », ce qui n'est pas incompatible, il envisage l'orage avec fermeté. Incapable pourtant de résister aux forces écrasantes de l'ennemi, Manfredi, voué au désastre d'autant plus sûrement que ses voisins effarés l'abandonnent, répugne à causer le sac de la cité ; il songe à disparaître. Mais une élite se groupe à ses côtés, elle entraîne la foule et permet la résistance. Borgia cède, car lui n'est pas homme à s'obstiner, sachant la revanche assurée. Alors seulement, le sort de Manfredi instruira les princes, ses pairs, qui l'auront combattu sous l'étendard du Valentinois.

En attendant, les troupes de Giovan-Paolo font mauvais ménage avec celles de César. Ce ne sont que disputes pour des futilités, rixes suivies de meurtres, rivalités sanglantes entre Pérousins et Espagnols. Borgia finit par se plaindre à son allié qui, fort désireux de le quitter dès la fin de son engagement, s'en tient aux réponses évasives.

Du reste, ses fonctions de capitaine général l'appellent à Sienne ; il est informé, par ailleurs, de menées factieuses aux environs de Pérouse. Comme toujours, la jalousie des voisins favorise ces incursions de l'ennemi ; son entrain, sur le territoire d'Urbin en

particulier, nécessite une répression immédiate et Giovan-Paolo s'en charge Chemin faisant, il demande au seigneur de Pesaro et au duc d'Urbin d interdire leur région à ses adversaires ; prétention assez favorablement accueillie. Le préfet de Sinigalia profite de la circonstance pour offrir à Giovan-Paolo ses condoléances au sujet du massacre d'Astorre et des autres Baglioni.

Cependant les troupes pérousines, en cours de marche, arrêtent l'un des plus fougueux bannis de leur cité : Giulio Cesare des Ermanni, lequel s'estime en fort mauvais point. Quelle est alors sa surprise de voir Giovan-Paolo, faisant preuve d'un « *caractère généreux autant qu'élevé* » (*Fabretti*), le convier à sa propre table, l'embrasser et lui accorder la liberté avec la vie (1).

En décembre, Giovan-Paolo, arrivé à Pérouse, envoie ses troupes prendre leurs quartiers d'hiver. La ville est inquiète : Carlo Baglioni et son compère La Penna rassemblent à Foligno de forts contingents rebelles et s'apprêtent à les masser à Bettona, au début de janvier (1501), sûrs de l'appui de Matteo Crispolti, gros notable de ce fief. Cet opposant aux Baglioni met ses terres à la disposition des factieux qui y installent leur monde, à proximité d'une forteresse pouvant servir de point d'appui. Mais Giovan-Paolo ne les perd pas de vue.

La veille de l'Epiphanie, il fait arrêter, près de Cannara, le Crispolti compromis et quelques comparses ; tous sont jetés à Spello et mis à la torture. Leurs aveux ainsi arrachés sont contestables, mais formels : Crispolti devait en personne conduire, cette nuit même, Carlo et La Penna à Bettona avec leurs soldats. Aussitôt Giovan-Paolo organise une embuscade dans laquelle tombe Carlo, qui échappe à grand'peine. Nombre de ses gens sont tués ou faits prisonniers ; le reste n'évite le massacre qu'en raison d'une pluie battante éteignant le feu des arquebusiers à cheval de Giovan-Paolo. Atterrées par ce désastre, Foligno et Camerino, aussi compromises l'une que l'autre, songent à leur propre défense, pendant que de nombreux appoints venus aux bannis, de Viterbe, d'Ascoli et de Todi, permettent à ceux-ci de reprendre l'offensive. Ils se ruent sur Nocera qu'ils saccagent avec 200 chevaux et 400 fanti. (février)

Ces dévastations exaspèrent les Baglioni alors que la mort de Rodolfo, père de Giovan-Paolo, survenue sur ces entrefaites, les oblige à surseoir aux répressions. Elles n'en seront que mieux pré-

(1 Les écrivains hostiles à Giovan-Paolo se résignent difficilement à quelques restrictions au sujet des cruautés qu'ils lui imputent. Au moins spécifient-ils que la générosité du tyran n'était jamais témoignée qu'à ses ennemis militaires. Ermanni, récalcitrant à son autorité, n'a cependant pas lieu de se plaindre...

parées. Ils font revenir des Romagnes leurs armes et munitions, restées au camp de Borgia, soldent les chevau-légers de Bandino de Castel della Pieve et obtiennent d'Ercole Bentivoglio, de Bologne, une centaine d'hommes d'armes. Cette fois, le duc d'Urbin, en expulsant les bannis pérousins de son territoire à Ponte della Pietra, fait preuve d'amicales dispositions à l'égard des Baglioni. Ces derniers se savent, en outre, appuyés par la majorité de leurs gentilshommes.

C'est pourquoi l'on s'inquiète tant à Foligno : la commune députe une ambassade à Pérouse, afin de s'entendre. Mais Pérouse et les Baglioni, c'est tout un. Foligno doit le reconnaître en apprenant qu'il faudra en découdre. Alors ses délégués se font humbles auprès du Pape pour obtenir sa médiation, bien que leur gouvernement l'ait récemment offensé : ils ne supplient que plus ardemment le Pontife d'écarter le péril, c'est-à-dire « *l'arrivée des Baglioni* ». Le meilleur argument de leur pétition consiste en une contribution de quelques milliers de florins. Alexandre VI adresse aux seigneurs pérousins, par l'entremise de son légat, un bref leur enjoignant de renoncer à leur projet sous peine de le mécontenter gravement. Suivant ses instructions, il appartiendra au légat de réconcilier les partis Ce prélat s'empresse de gagner Foligno (fin mars) sous escorte d'une centaine de cavaliers, lesquels effarouchent les habitants, au point que ceux-ci demandent au légat de les laisser hors les murs. Défiance justifiée, opine le chroniqueur, car cet escadron aurait pu faire le jeu des Baglioni dont le légat était *l'homme*. A l'en croire, ce cardinal « *n'était pas de si grand sens que les magnifiques Morgante* (Adriano) *et Giam-Paolo ; il se laissait conduire et dominer par eux, suivant toutes leurs volontés.* » (*Matarazzo*) Bref, Foligno, atteinte dans son commerce et fort émue par la disette, consent à tous les sacrifices : elle abandonne les divers châteaux pris par Adriano et son pouvoir sur Gualdo Cattania. (mars)

Les litiges, simplifiés de ce côté, s'envenimaient ailleurs, grâce à l'audace des bannis : Barciglia, quittant Nocera, s'était emparé du château de Fossato (7 avril), et les degli Oddi, pour n'être pas en reste, profitaient de l'appoint des factieux, et surtout des subsides de Florence, pour envahir le territoire de Cortone. Pompeo degli Oddi et Lodovico de Marsciano les commandaient. Le cas devient sérieux ; on conçoit que les Baglioni, qui le jugent tel, se soient empressés de s'entendre avec Foligno. Adriano, retenu à Pérouse par les affaires du gouvernement, donne à son frère Gentile le commandement d'une partie de ses hommes ; il solde 200 stradiots, et jette des fanti dans les forteresses les moins solides ou les plus menacées aux environs du Trasimène : Castiglione-Chiusino, Passignano et autres.

De son côté, Giovan-Paolo, éloigné de Pérouse avec des forces sérieuses, s'occupait des travaux destinés à priver l'ennemi des eaux courantes, quand lui parviennent les nouvelles. Impatient d'attaquer les rebelles, il est contraint par les intempéries de rester campé à Gualdo avec 1.800 chevaux, tant la neige a rendu les chemins impraticables (20 avril). Enfin de petits appoints d'infanterie lui sont envoyés par Adriano, occupé à ses préparatifs d'artillerie. Il importe de combiner une offensive immédiate, et dans ce but, Giovan-Paolo vient à Pérouse (24 avril) élaborer un plan avec son cousin, puis repart le lendemain pour Gualdo qu'il quitte sans désemparer avec ses gens, les menant, ce même jour, camper à Fossato. Mais la plupart des canons ne peuvent le suivre. Dans de pareilles conditions, inutile d'attaquer un château bien défendu sous Ottaviano della Corgna et Cherubino della Staffa, amis et complices de Barciglia : Giovan-Paolo le constate. Après quelques boulets lancés par ses pièces légères, il laisse un officier avec assez de soldats pour harceler l'ennemi quand il tentera de se ravitailler. Le cas se présente bientôt, et cette fois Giovan-Paolo se montre impitoyable : les prisonniers sont pendus sous les yeux des factieux assiégés, dont l'émoi se traduit par une fuite précipitée.

Rassuré de ce côté, Giovan-Paolo marchait sur Nocera quand un message d'Adriano l'avise des préparatifs des degli Oddi qui, arrivés à Cortone, ont été renforcés par le comte L. de Marsciano et de puissants bannis siennois. Les subsides et les renforts de Florence leur sont acquis, car cette république continue à leurrer les Baglioni en escomptant la ruine de Pérouse. Certes, les circonstances vont devenir graves si les degli Oddi réussissent à rejoindre l'autre fraction rebelle, celle de Barciglia et de La Penna. Les déprédations de ces derniers se multiplient à l'aide des 300 chevaux amenés par Muzio Colonna et de l'appui de Varano de Camerino : Collazzone et Spello leur servent d'objectifs et de points de concentration.

Le 5 mai, les bandes des degli Oddi marchent sur Passignano, où naguère Astorre Baglioni remportait, sur les mêmes ennemis, une éclatante victoire. L'ennemi occupe le faubourg, puis s'en prend au château. Mais les seigneurs de Pérouse ont fait murer l'entrée donnant sur Cortone ; par leur ordre également on a coulé les bateaux, ce qui concentre l'attaque de l'assaillant sur la seule porte du côté de Pérouse, où la résistance est préparée. Les degli Oddi perdent du monde et n'insistent pas ; ils campent au Borghetto surveillés par Adriano qui renseigne aussitôt son cousin, alors à Nocera, et prépare en hâte les fanti qu'il lui destine. Mais Giovan-Paolo n'a pas été plus tôt mis au courant qu'il est parti, cette nuit même, avec ses soldats pour Pérouse. Après entente, les deux cousins marchent, dès l'aube, sur Passignano, suivis de toutes leurs

forces. A peine s'arrêtent-ils à Monte-Colognola pour donner à leurs gens le temps de se rafraîchir, et, dès l'arrivé à Passignano, convoquent le conseil de guerre. L'ensemble des condottieri désapprouve l'action immédiate : les marches forcées de Nocera à Pérouse, puis de Pérouse à Passignano, cette dernière opérée en pleine nuit, ont éreinté les troupes ; les chevaux sont sur les dents. Attaquer dans ces conditions, c'est compromettre la partie. Malgré cela, Adriano et Giovan-Paolo sont d'avis contraire. Suivant eux, les meneurs de l'autre fraction rebelle profiteront du moindre délai pour s'agiter du côté de Spello et pour modifier la situation. Elle peut devenir critique, car les renforts du duc d'Urbin et de Sienne ont moins de chance d'arriver à temps au camp des Pérousins, que Barciglia d'accourir de Foligno avec ses gens. La cause est entendue et les trompettes sonnent au rassemblement.

La moitié de l'infanterie filera par bateaux pour prendre l'ennemi du côté du lac ; elle sera appuyée par la cavalerie légère, pendant que le reste des fanti et les hommes d'armes de Giovan-Paolo se hâteront de concerter leur mouvement par les hauteurs. Les escadrons sont en bataille autour des étendards, noirs en signe du deuil des Baglioni. A ce moment paraît un ambassadeur de Sienne, chargé de promettre 2.000 ducats à qui s'emparera d'un des capitaines ennemis, Baldassare Scipioni. Ce stimulant était superflu : les Baglioni ont décidé déjà que tout prisonnier et tout butin formeront une masse à répartir également entre les combattants. Ainsi les hommes, enchantés non moins que leurs chefs, s'occuperont plus de la victoire que du pillage isolé.

Adriano, à la tête des chevau-légers, marche sur le Borghetto où campe l'ennemi. Ses hommes se tiennent en ordre serré, dissimulant leur nombre (6 mai). Gonzaio de Pérouse doit charger le premier en tête de son escadron. L'attaque était prévue : fermes à leur poste de combat, les soldats des degli Oddi rassuraient leurs capitaines ; aucun ne pensait à Giovan-Paolo ni à sa marche rapide de Gualdo à Nocera, de là à Pérouse, enfin sur Passignano.

Dès le premier contact avec Adriano, les fanti débarqués appuient le mouvement de la cavalerie. Déjà Giovan-Paolo a harangué ses troupes et garanti la victoire ; il est passé dans les rangs pour interpeller joyeusement les hommes : « *Comment ne pas vaincre avec de pareils soldats !* » s'écrie-t il. Au même instant le vacarme des trompettes et des tambours éclate, assourdissant. Autant l'intérêt d'Adriano avait été de dissimuler ses forces, pour laisser ses adversaires s'engager à fond, autant son cousin tenait à effrayer l'ennemi par l'arrivée inopinée de gros renforts.

Les degli Oddi voient donc une seconde bannière noire claquer au-dessus des escadrons de Giovan-Paolo qui se ruent dans la mêlée. Tout plie sur leur passage : les La Staffa et La Corgna ne

sont plus écoutés de leurs cavaliers pendant que, l'épée haute, les deux Baglioni bataillent hardiment. Alors « *le magnifique Morgante* (Adriano) *Baglione fonce à travers le camp comme un lion affamé ; il se heurte au noble Carlo degli Oddi, dont il balafre le charmant visage d'un coup d'épée...* » Carlo, jeune homme de 24 ans, était un fier champion dont les cheveux blonds voltigeaient sur l'acier de l'armure. Comme il chancelait sous le coup porté par Adriano, il est reconnu par un cavalier qui l'interpelle et lui enjoint de se rendre. Le jeune condottiere, aveuglé par le sang, se cramponne sur sa selle : « *Qui donc es-tu ?* » réplique-t-il ; puis, voyant dans son interlocuteur un modeste soldat des Baglioni : « *Tu n'es pas digne*, ajoute-t-il, *qu'un gentilhomme de haute lignée se rende à toi. Vante-toi de m'avoir plutôt mort que prisonnier !* » L'infortuné retrouve des forces pour une lutte suprême ; mais son sang ruisselle à terre, son corps meurtri quitte l'arçon « et *roule sur l'herbe verte* ». Tant de courage force la compassion des hommes d'armes qui entourent le cadavre étendu, dans l'armure bossuée et défaite. (*Matarazzo*).

A ce moment, Adriano, armé d'une nouvelle épée, enfourchait un cheval frais pour charger encore, quand il constate de toutes parts les progrès de ses hommes. Pompeo degli Oddi, fait prisonnier par un de ses officiers, est emmené au Borghetto, pendant qu'emportés dans le flot des fuyards, les autres capitaines ennemis gagnent Cortone. Adriano les harcèle avec ses cavaliers, et leur prend beaucoup de monde avant qu'ils aient pu se blottir dans la ville. Les portes sont closes aussitôt.

La nuit seule préserve cette cité d'un assaut immédiat. Pendant que la cavalerie des Baglioni revient vers le Borghetto, elle rencontre les bestiaux et les convois de l'ennemi dirigés hâtivement vers Cortone ; ce fut la meilleure aubaine de la journée. Les prisonniers sont présentés à Giovan-Paolo et à son cousin. Parmi eux, Pompeo degli Oddi s'avance, accablé de douleur ; les Baglioni lui parlent avec bienveillance. Mais apprenant la mort de Carlo degli Oddi, le prisonnier ne peut contenir son désespoir. Lui-même n'est-il pas de ces meneurs qui à plusieurs reprises, se ruèrent sur Pérouse pour massacrer les Baglioni ? Il n'aura pas impunément semé la désolation dans sa patrie ; la déroute le voue au supplice. Enfermé dans la rocca de Borghetto, Pompeo est exécuté la nuit suivante (du 6 au 7 mai).

Tel fut l'écrasement final des degli Oddi, dont les hardis coups de main, secondés par de puissants alliés, avaient créé tant d'embarras à leurs adversaires. Le nombre des morts et des prisonniers perdus par la faction vaincue dans cette dernière bataille, ne lui permettait plus l'illusion d'une revanche, alors surtout que les troupes des Baglioni n'avaient presque pas souffert, grâce à l'élan

de l'attaque. Parmi les 250 cadavres ennemis se trouva un messager de Barciglia, dont les lettres saisies prouvèrent à Giovan-Paolo et à son cousin combien les degli Oddi étaient loin de soupçonner leur jonction. Sans quoi ils n'eussent pas accepté la bataille. La rapidité des marches, jointe à l'habile tactique des deux Baglioni, avait été l'appoint décisif de la partie.

Le lendemain de leur victoire (7 mai), Giovan-Paolo et Adriano reviennent à Pérouse, déployant la bannière prise à l'ennemi qu'ils fixent au milieu des trophées de leurs palais. A peine se sont-ils éloignés que les gens de Cortone se hasardent au milieu des débris et des cadavres, qu'ils enterrent au plus tôt.

Pérouse fête le succès de ses princes, et Sienne son alliée du moment, n'est pas moins expansive; elle oublie les anciennes rancunes tant que Giovan-Paolo commande ses troupes. Par contre, Foligno et le seigneur de Camerino s'inquiètent. Florence, fort embarrassée dans son double jeu, déplore la déroute de ses mercenaires, lancés contre les Baglioni, avec lesquels la république n'avait cessé d'entretenir de courtoises relations. Son gouvernement s'excuse au plus vite par ambassade envoyée aux Baglioni. Mais ces derniers ne pourront oublier avec la même désinvolture Toutefois « ... *les humiliations de leurs adversaires, non moins que les démonstrations des Florentins, ne manquaient pas de les satisfaire* : *ils se voyaient désormais tranquilles dans la possession de leurs Etats, après cette cette dernière victoire sur une si importante coalition.* » (*Fabretti*) Ayant, pour l'exemple, châtié les principaux rebelles, ils traitent avec prévenance les soldats prisonniers, qu'ils autorisent à regagner leurs foyers. Les capitaines recouvrent aussi facilement leur liberté, après avoir été gratifiés de riches présents. Ce n'était pas pour diminuer la réputation de générosité et de chevalerie acquise aux Baglioni, impitoyables seulement aux factieux obstinés. Libres de leurs mouvements, Giovan-Paolo et Adriano mettent leur épée au service des grands compétiteurs aux prises dans la Péninsule.

César Borgia s'était de plus en plus affirmé en Italie ; ayant de nouveau investi Faenza (avril 1501), il contraignait Astorre Manfredi à se rendre après une résistance acharnée, et le recevait dans son camp. De la part du vaincu, c'était placer bien mal sa confiance : ce jeune brave croyait-il avoir fléchi César par son attitude sous le feu ? Illusion de courte durée ; Astorre était emprisonné à Rome, et dès l'année suivante, le Tibre rejetait le cadavre du défenseur de Faenza...

Avis à qui tentera de tenir tête sans de sérieuses chances de succès ; peu importe l'héroïsme ; la résistance malheureuse voue au

supplice. C'est pourquoi les princes, témoins ou informés de pareils procédés, en font si promptement leur profit. Malgré tout, Adriano s'est décidé à opérer avec 100 lances devant Capoue, pour le compte de Borgia. Giovan-Paolo, appelé par Spolète contre Todi, raccommode ces deux villes, sans perdre de vue les allées et venues de Barciglia.

Justement se dessine un moyen d'en finir avec lui : Louis XII marche sur Naples. Il suffit de quelques intelligences avec son armée pour qu'un fort contingent français, rencontrant la bande de Carlo sur la route de Nocera où elle est postée en armes, l'écrase avec facilité. Giovan-Paolo y contribuera par ailleurs « *avec ses barons et ses condottieri* ». Il s'est entendu avec un certain Guerrier, capitaine français. Seulement, son projet transpire : Foligno, toujours défiante en raison de ses propres menées, croit être comprise dans l'affaire et implore de nouveau le Pape. L'offre d'une forte contribution séduit les troupes françaises qui, sans plus ample informé, passent par Sienne. Il est vrai que Barciglia et La Penna, mandés dans le Napolitain par les Colonna, s'éloignent avec 460 chevaux et 300 fanti, ce qui est un bon débarras. Carlo trouve là-bas à employer son activité, et fait bonne figure à la défense d'Aquila. Tombé aux mains des Français, il s'échappe l'épée à la main (mai 1501).

De son côté, Giovan-Paolo, à la tête des troupes siennoises, rejoint Vitellozzo Vitelli pour réduire avec succès, au nom de César Borgia, Giacomo d'Appiano, seigneur de Piombino (sept.). Continuant à figurer dans la campagne engagée entre Louis XII et Frédéric Ier, roi de Naples, le condottiere pérousin, avec Paolo Orsini, met à sac Rieti et s'empare du château de Castel di Pietro près de Graffignano. De moindres opérations l'occupent ensuite : il intervient pour Spolète contre Terni, dont il accule les milices aux portes de leur ville ; puis il se jette sur les Crispoti de Bettona, toujours de connivence avec les bannis pérousins. Sa cavalerie a bientôt fait de réduire l'opposition de ce côté. Bettona, en partie favorable aux Crispolti, n'évite le pillage qu'au prix d'exorbitantes conditions : tranquillité assurée aux amis des Baglioni compromis en leur faveur ; exil des fils de Fabrizio Crispolti « *tant que les bonnes grâces des Baglioni* » ne leur seront pas rendues ; interdiction à la commune de recevoir les bannis de Pérouse et de Todi, dont les noms figurent sur une liste dressée par ordre de Giovan-Paolo (Barciglia et La Penna n'y ont point été oubliés). Enfin, 3.000 ducats d'amende, pour chaque infraction, garantissent l'exécution de cet article ; c'est l'absolue mainmise sur ce fief important.

Au milieu des agitations belliqueuses, les Baglioni ne réservent pas moins aux arts une bonne part de leur attention. Pendant cette



(Annonciation.)



(Epiphanie)

Phot. Alinari. Florence.

Spello. Ste-Marie-Majeure. Fresques (fragments) de *Pintoricchio* pour la chapelle Baglioni. (1501)

même année 1501, Pintoricchio exécutait les belles fresques de leur chapelle à Sainte-Marie-Majeure de Spello, dont Troïlo Baglioni était alors prieur : l'*Annonciation*, l'*Adoration des Mages*, le *Christ enfant parmi les docteurs*. Dans cette dernière composition se reconnaissent encore le donateur Troïlo et Grifone Baglioni, malgré les graves détériorations qui mutilent ces œuvres remarquables, « *les plus fines, les plus personnelles, les plus puissantes de l'artiste.* » (*C. Ricci*) Dans l'*Adoration*, Pintoricchio a répété l'écusson des Baglioni sur le bouclier d'un soldat et sur le portique d'un château imaginaire ; il s'est réservé de représenter dans les plans éloignés de l'*Annonciation* la résistance de Spello, défendue par Adriano Baglioni contre les bandes de Foligno, en 1495. L'artiste, enchanté d'une lettre que lui écrivait Gentile Baglioni, tint même à la reproduire *in extenso* dans une de ses compositions : « *La Vierge et l'Enfant-Jésus accompagnés de quatre saints* » dans l'église Saint-André de Spello. Ce sanctuaire conserve encore l'original de la lettre, encadré avec soin (1).

Les petites guerres des seigneurs n'échappaient point à la perspicacité de César Borgia qui, sans cesse, agissait, donnant à ses projets une ampleur significative. Avant peu, il aura constitué à son bénéfice en Italie une principauté prépondérante, si les princes visés directement le laissent faire, et continuent d'escompter leurs mutuelles déchéances. S'efforcer de reconquérir états et cités qui, de longue date, relevaient de l'Église ; prétexter le refus de payer le cens annuel pour déclarer déchus les vicaires pontificaux, c'était, de la part d'Alexandre VI, se conformer à la politique exercée ailleurs pour remettre les seigneurs féodaux sous la coupe régulière du suzerain. Mais, après tant de dissensions, les républiques italiennes se cramponnaient à leur indépendance représentée par le souverain, ou tyran, qui les gouvernait. Le Pape découvrait là un grave sujet de conflit ; d'autres s'y ajoutèrent.

(1) En voici la traduction : « Excellent peintre à nous très cher ; nous avons reçu des lettres de sa magnif. seigneurie Pandolfo Petruccio de Sienne, dans laquelle il nous exhorte à vous aider, selon vos besoins, en nous priant de vous presser de retourner près de lui. Désireux d'être agréable à sa magnif. seigneurie, nous vous prions d'y retourner pour complaire en tout à sa seigneurie, par quoi vous nous ferez encore un très grand plaisir. En m'offrant à vous, par amour de s. m. S. et votre dévoué en toutes choses, je vous souhaite une bonne santé. *Ex arce nostra prope Mansione die XIII Aprilis MDVIII.* »

Gentiles BALIONUS
electus Urbevetanus.

Adresse : *Eximio viro pictori dignissimo magistro Bernardino Perusino alias el Pintorichio nobis cariss*°.

On eut lieu de se demander si César travaillait bien pour l'Eglise et non pour lui-même ; s'il ne perfectionnait pas outre mesure les plus contestables moyens pour arriver au but ? Les représailles, les troubles profonds bouleversèrent alors la Péninsule. Borgia, appuyé par les forces du Pontife et de la France, pouvait obtenir de faciles conquêtes ; les feudataires de Rome ne l'accusaient que mieux d'en profiter. Ne verront-ils pas Jules II, nouvellement élu, essuyer le refus de soumission de tous les capitaines détenant les places fortes des Romagnes, sous prétexte qu'elles appartenaient en propre à Borgia ? Les seigneurs rebelles étaient donc en partie fondés à prétendre que les capitaines de César négligeaient les droits pontificaux et ne s'emparaient des places que pour les dépouiller eux-mêmes au bénéfice d'un autre et non du Saint-Siège.

Borgia a quitté Rome ; il paraît en Ombrie et lance d'abord ses condottieri, le duc de Gravina et Oliverotto de Fermo, sur les terres des Varani de Càmerino. A vrai dire, le premier atteint dès le début des opérations est Guidobaldo d'Urbin, regretté d'une bonne partie de ses sujets (1501).

Giovan-Paolo réfléchissait. Que Giulio Cesare Varano, le lâche instigateur du complot de l'année précédente, expiât son crime d'une façon ou d'une autre, peu importait ; le rôle des Baglioni était tout tracé dans l'affaire : Varano, alors en compétition avec deux de ses neveux pour la seigneurie de Camerino, vit les princes de Pérouse appuyer ces derniers et soutenir leurs revendications en haut lieu. Lui-même est déclaré déchu ; mais, comme son État doit passer à César Borgia, ses neveux n'auront pas à se féliciter beaucoup de la solution. Ce point ne regardait pas les Baglioni : culbuter le misérable prime, à leurs yeux, toute autre considération, et le Pape peut compter sur eux. Le seigneur de Camerino comprend la situation ; il ne trouvera plus un Astorre Baglioni pour détourner l'orage, quitte à en être récompensé par la haine de l'obligé. Alors Varano désemparé implore le roi de France ; démarche opportune qui lui gagne un nouveau répit. Mais, dès l'année suivante (1502), Louis XII donne carte blanche au Valentinois et celui-ci comprend les Baglioni dans son appel aux principaux condottieri d'Italie.

Les seigneurs pérousins mettaient autant d'amour-propre à se montrer prévenants envers César qu'à lui amener de belles troupes ; la revue de leurs soldats fut superbe : « *Chaque quartier, massé autour de l'étendard à sa couleur, portait son emblème distinctif : de même, les cavaliers se reconnaissaient à leur soubreveste différente pour chacune des « Portes » ainsi qu'aux flammes des lances et au harnachement des chevaux. L'ensemble offrait le*



Pérouse. Pinacoth.
Le Père Éternel peint par *Raphaël* pour *Atalanta* Baglioni. (1507)



Phot. Alinari. Florence.

Spello. Eglise St-André. Tableau du *Pintoricchio* reproduisant (en bas) une lettre de *Gentile* Baglioni du 14 avril 1508.

plus beau coup d'œil. On n'avait en ville d'autres occupations que les préparatifs de cette guerre. » (*Crispolti*)

Giovan-Paolo, ayant passé la revue, fait défiler les troupes dont l'allure a grand air. Jamais, disait-on, un si bel appareil n'avait émerveillé la cité. Il fallait bien se mettre à la hauteur des fameux condottieri de Borgia qui « *éblouissaient les regards* » dans l'étincellement de leurs costumes ; « *ils montaient des chevaux napolitains qui fendaient l'air*, *et leurs épées étaient trempées à Damas même.* » (*Audin*)

Le seigneur de Pérouse marche sur la Toscane, où Pierre de Médicis, exilé de Florence, le cardinal du même nom, et Petrucci de Sienne fomentent des révoltes de fiefs que seconde Borgia.

Arezzo est ainsi soulevée contre la République Florentine par les condottieri du Valentinois : Giovan-Paolo, Vitellozzo Vitelli et Orsini, désireux comme le duc de pêcher en eau trouble (juin-juillet 1502). Toutefois, Giovan-Paolo, se fiant modérément à la loyauté de César, demandait à ce dernier, avant d'agiter Arezzo, une lettre lui enjoignant de travailler au rétablissement des Médicis dans Florence. Et, remarque mélancoliquement M. Charles Benoist, Borgia eut l'imprudence de remettre au Baglioni la missive en question... Bref, non seulement Arezzo passe au pouvoir des condottieri, mais Cortone, Borgo-San-Sepolcro, et d'autres places, au grand plaisir des Médicis qui voient leur cause prospérer. Les soldats de Giovan-Paolo et de Vitelli occupent maintenant Quarata, qu'ils mettent à sac. La route va être libre jusqu'à Florence si les bandes victorieuses, entrées dans le val d'Arno, poursuivent leur marche. Stupéfaite, la Seigneurie s'inspire alors des précédents, en implorant l'assistance de Louis XII. Elle est écoutée, ce qui donne aux généraux de Borgia l'occasion de se mieux pénétrer de la mentalité de leur chef.

C'était sur son injonction qu'ils avaient provoqué et appuyé l'émeute d'Arezzo en faveur des Médicis ; Giovan-Paolo conservait l'ordre écrit du Valentinois. Seulement Louis XII s'était montré fort mécontent de l'entreprise, et César qui avait encore besoin de lui, comprit que le coup était manqué. Se pliant aux exigences du moment, il s'empressa de retirer ses troupes de Toscane, et livra ses généraux désavoués à la colère du monarque.

L'expérience, dit-on, est une cicatrice ; sous sa morsure Giovan-Paolo fait son profit de cette vilenie à ses dépens. Privé de toute sauvegarde de la part de ceux qu'il sert de son épée, le condottiere songera d'abord à ses propres intérêts, ou sera voué à la ruine comme à la dérision. Quel fourbe ! diront les moralistes de circonstance.

Au moment du danger, Florence s'était empressée de solder Adriano Baglioni avec perspective du bâton de capitaine général

(juin 1502). Ainsi les deux cousins, l'un au service des Florentins et l'autre du Valentinois, s'étaient trouvés en guerre, sans atténuer pour si peu la cordialité de leurs relations, ni leur accord dans le gouvernement de Pérouse. Ce sont mœurs de l'époque. César n'en avait pas moins tenté d'attirer à lui Adriano, par l'offre d'un plus avantageux commandement, alors que Giovan-Paolo, désireux de ne pas combattre son cousin, insistait dans le même sens. Rien n'eut prise sur cette loyale nature, et Florence, dont la duplicité envers les Baglioni venait d'être démasquée, dut particulièrement apprécier une telle fidélité à sa cause.

Contraint de barrer la route à son cousin, Giovan-Paolo l'obligea à camper au Borghetto, avec ses milices, sans qu'Adriano pût obtenir de Sienne l'autorisation de passer par Valliano. L'insalubrité des marécages du Trasimème allait agir, bien plus rapidement que la bataille, sur ce contingent immobilisé ; les hommes d'Adriano sont décimés par les fièvres, lui-même, gravement atteint, doit s'aliter. Alors Giovan-Paolo et Vitellozzo Vitelli s'empressent de lui faire visite dans son propre camp. Combien sont loin leurs illusions sur les projets de Borgia ! Les deux condottieri mettent leur frère d'armes au courant de leurs inquiétudes, mais Adriano ne peut plus rassembler ses idées ; une seule pensée l'obsède : sauver Pérouse. Transporté au château de Passignano, où il sera plus à portée des médecins, le malade voit empirer son état et les soins se dépenser en pure perte. Fixé sur son sort, il appelle auprès de lui son frère Gentile : « *De toutes mes forces*, lui dit-il, *je te recommande le peuple de Pérouse...* » Telle est, jusqu'à la fin, sa préoccupation constante. Il meurt le 17 juillet, regretté de tous les gens de bien, et en particulier de ses soldats.

Mais Adriano n'est pas mort tout entier. La naïve sincérité des chroniques montre qu'au jeune chef survit le souvenir de ses vertus ; il s'ajoute au patrimoine familial. Matarazzo établit avec soin la nécessité qui s'imposa à Adriano de rester fixé, pour un temps, au gouvernement de Pérouse, pendant les campagnes de Giovan-Paolo aux dépens des factieux. « Et je ne voudrais pas que vous pussiez « supposer le magnifique Morgante inférieur dans l'art militaire, « en le voyant demeurer en ville au lieu d'aller à l'ennemi ; je vous « ferai comprendre que Venise, Florence, le Pape et le roi de « Naples rivalisaient d'instances pour le prendre à leur solde, en « raison de sa grande renommée. Mais si lui-même, ou le « magnifique Giovan-Paolo, laissaient le gouvernement de la cité, « les affaires périclitaient ; leur absence n'était pas moins préjudi- « ciable à la garde de leur État. Sage était le magnifique Morgante, « dont les procédés de gouvernement s'inspiraient d'une équité « absolue ; c'est dire combien lui était acquis le sincère attache-

« ment de tous les citoyens et surtout des ouvriers. Il savait hono-« rer chacun suivant son mérite ; soucieux, par surcroît, d'aviser « aux mesures susceptibles de bien approvisionner la cité sous tous « les rapports. Giovan-Paolo, de son côté, était un chef assez « expérimenté et assez heureux dans ses entrepri ses pour que nul « ne prétendît lui enseigner l'art de la guerre... » Le décès prématuré d'Adriano inspire au chroniqueur, imbu de quelque « paganisme », des déclarations encore plus significatives : « Et toi, « cher lecteur, si tu es surpris d'appréciations peut-être exagérées « à ton avis, je te répondrai que la nature et la justice obligent à « célébrer et à honorer le Juste après sa mort ; car la bonne renom-« mée est impérissable. Et il m'appartient d'autant plus de le louer « [Adriano] qu'il a conquis pour lui-même et pour la patrie pérou-« sine une immortelle gloire. Jamais nous ne pourrons trop exalter « ses vertus ; j'ajoute que nul n'en eut autant que lui. »

Non moins que la valeur personnelle d'Adriano, sa haute stature et son allure martiale frappaient la population. « Quand Sa Sei-« gneurie allait au camp, les soldats s'empressaient en foule pour « la voir, avec le même entrain témoigné naguère pour le roi de « France.

« Toute autre renommée fut éclipsée par la sienne. La nature, en « le dotant d'une si noble prestance, lui avait donné pour berceau « une antique et valeureuse patrie, fière et belliqueuse entre toutes, « toujours féconde en fameux capitaines pour grandir aux armées « son honneur et sa réputation ; elle avait fait aussi [d'Adriano] un « citoyen de notre ville de Pérouse dont il sut, si largement, « illustrer les fastes. Pour comble de faveurs, il était né de cet « antique et noble sang de la maison Baglioni, plus valeu-« reux dans les armes, plus impétueux qu'aucun autre en Italie ; « sang des vrais fils de Mars. Nous savons que ceux-ci [les Baglio-« ni] eurent, dès les temps reculés, la véritable intuition de l'art « militaire. Comme ses ancêtres et ses parents, Adriano s'y dis-« tingua, au grand honneur de l'Italie, de la belle Toscane, et enfin « de sa vieille cité pérousine, de sa noble lignée et de sa race. Il « honora également l'Allemagne, dont sa famille est originaire, « suivant les vieilles chroniques, par les qualités dont il donna la « preuve... *etc.*

« La nature voulut encore qu'il fût seigneur de terres et de châ-« teaux ; elle couronna la prodigalité de ses faveurs en lui donnant « le sens et le jugement qui lui méritèrent l'affection générale. Ses « ennemis mêmes lui rendaient hommage : pas un de ses hommes « n'eût hésité à donner sa vie pour lui. Plus que nul autre il fut « honnête et sérieux, parfait de correction et de dignité en ses « propos ; loin d'user de parcimonie, Sa Seigneurie montrait au « contraire une grande libéralité et une somptueuse munificence

« dans tout ce qui dépendait d'elle. Il [Adriano] s'était fixé et « gouvernait dans sa cour, ayant, à l'état ordinaire, l'entretien de « cent seize bouches, sans parler des amis ou des étrangers qu'il « recevait chaque jour, ainsi que sa famille... *etc*... » « Et nous « passons sous silence le luxe déployé par [ces seigneurs] dans leurs « costumes, encore qu'en dernier lieu ils fussent tous vêtus de noir, « depuis la mort affreuse du père et des frères d'Adriano.

« Je tairai son faste en chevaux, mules et chiens ; en éperviers « et oiseaux ; en bouffons et chanteurs, et en animaux sauvages ; « comme il sied, en un mot, chez les vrais grands seigneurs. Jamais « Adriano ne recourut à la moindre simonie et ne fit tort à per- « sonne ; il aurait même tenu pour son mortel ennemi quiconque « lui aurait fait de pareilles propositions:.. *etc.* Il m'est impossible « d'énumérer tous les avantages dont l'avait comblé la nature, ni « tout le mérite qu'il sut acquérir par lui-même ; mais, en termi- « nant, je ceindrai sa tête d'une couronne qui brille entre toutes « d'un splendide éclat : c'est celle du juste dont il eut le cœur « généreux et magnanime, en plus de ses autres qualités. Celui-ci, « en effet, montra, jusque dans ses moindres actes, toute équité et « droiture. Jamais Pérouse ne connut d'homme en donnant de « meilleures preuves ». (*Matarazzo*)

Le rôle d'Adriano dans le gouvernement des Pérousins justifie cette digression. Sa mort prématurée lui épargna les redoutables crises politiques contre lesquelles Giovan-Paolo allait se débattre par tous les moyens, y compris ceux dont il venait de faire l'apprentissage à ses dépens.

Les grands condottieri de Borgia, ceux en particulier qui, princes d'États italiens, avaient compté profiter des entreprises de leur chef, se rendent désormais à l'évidence : guerroyer sous sa bannière est le plus sûr moyen de déchoir. Sous ce rapport, le cas du duc d'Urbin, dépossédé sitôt qu'il eut prêté son concours, parut concluant. L'Etat de Camerino, plus empressé d'abandonner son seigneur, répudie Varano et ses deux fils, pour se réclamer du conquérant ; et si Giovan-Maria, fils aîné — *alias* cadet — du tyran tombé, échappe seul à l'exécution, c'est qu'en prévision du danger, son père l'avait envoyé à Venise. Le traitement infligé à l'instigateur des crimes de juillet 1500 correspondait à ses mérites ; c'était du moins l'avis des Baglioni, qui se firent un devoir d'y contribuer. « *Pour cette entreprise, les magnifiques Baglioni furent recherchés ; ils avaient encore imprimé au cœur le grave affront qu'il* (Varano) *leur avait fait, en ordonnant ce complot qui ébranla si violemment la maison de Baglioni.* » (*Matarazzo*)

Néanmoins, le jeune Giovan-Maria Varano, innocent des misérables intrigues de son père, ne devait pas en être rendu responsa-

ble. Giovan-Paolo le pensa, se réservant de lui faire restituer Camerino après l'orage ; il n'aura pas obligé un ingrat. Peu s'en était fallu, au cours de ces rapides campagnes, que le renégat Barciglia ne tombât aux mains de ses parents, encore sous la bannière de Borgia. Pris dans les rangs des Varani que culbutait le duc de Gravina, autre condottiere de César, Carlo, se trouvant à Urbin, s'était empressé de se présenter « *à son vainqueur qui le reçut à merci* ». Pour plus de sécurité, le prisonnier accepta de servir sous ses ordres : recrue digne d'un tel chef.

Voici donc Borgia, nanti de Camerino comme d'Urbin et peu disposé à s'en tenir là ; en fait, sa cause représentait les justes revendications du suzerain. Aussi Giovan-Paolo ne se demandait-il plus ce qu'il adviendrait de Pérouse. Il avait essayé de profiter du refroidissement survenu dans les relations de Louis XII avec le Valentinois ; mais les désaveux et les replâtrages ne permettaient aucune tentative sérieuse. Un point restait acquis : l'imminence de la débâcle pour les seigneurs particularistes. Évidemment, l'appétit de César lui suscitera quelques ennuis en dépit de l'appui français ; reste à savoir quels seront les princes étouffés sous l'écrasante supériorité de l'adversaire ? Gebhart estime que, si le Valentinois s'était arrêté après la reddition de Faenza, achevant la constitution du duché de Romagne, « *son œuvre avait des chances d'avenir. Il était limité par Urbin, Camerino, Pérouse, la Toscane et l'État de Bologne. L'erreur de César fut de combler le fossé qui le séparait du domaine de l'Église, de déposséder les Montefeltri d'Urbin, les Baglioni de Pérouse, les Petrucci de Sienne, de menacer les Bentivoglio de Bologne, d'inquiéter Florence par la prise de Piombino...* etc. ». « *Il effarouche l'Italie, la France de Louis XII...* »

Il émeut plus vite encore les seigneurs qui, s'étant taillé des principautés plus ou moins autonomes, en plein domaine ecclésiastique, étaient voués par là même aux premières attaques du Valentinois, après l'avoir servi. L'affaire d'Arezzo, suivie des menaces de Borgia à l'adresse de Vitelli, l'un des leurs, prouva aux condottieri que le tour de Bologne était proche. Or ces mêmes chefs, peu enclins aux scrupules, n'avaient pas moins passé avec Giovanni Bentivoglio de Bologne un traité qui les engageait personnellement à l'entente amicale avec lui. Cet arrangement avait été conclu au cours de la dernière campagne de César. Voyant celui-là même au nom duquel ils ont signé, exiger la violation du pacte, les condottieri, si cauteleux qu'ils soient, estiment qu'on les exploite trop : que Borgia exige l'attaque de Bologne parce qu'il compte sur les Français, il se heurtera aux protestations de ses capitaines. Eux se réclament de leur indépendance et s'apprêtent à la défendre par la rébellion.

Le 20 septembre 1502, les principaux de ces seigneurs se réu-

nissent à la Magione, « *quadrilatère énorme flanqué de tours* », jadis aux chevaliers de Malte et aux Templiers (*Schneider*), situé près du Trasimène. Giovan-Paolo est pour ainsi dire l'âme de la résistance, « *teneva quasi la prima parte* » (*Vermiglioli*) Peut-être est-il même chez lui, à la Magione, avec son cousin Gentile ; car, au dire de Cantu et de Thomasi, la réunion se tenait dans un palais de campagne des Baglioni. Comme eux sont accourus : Vitellozzo Vitelli, Oliverotto de Fermo, Ermès Bentivoglio, représentant son père pour Bologne, comme Antonio de Venafro remplace Pandolfo Petrucci de Sienne. Plusieurs Orsini — le cardinal, le duc de Gravina, Paolo et Franciotto — complètent l'assemblée. L'entente s'établit aisément entre ces dupes de Borgia répugnant à se laisser « *avaler l'une après l'autre par le dragon* ». Ce sont les expressions mêmes de Giovan-Paolo. (1) « *Tous*, écrit-il encore, *nous avons juré de mourir pour la réalisation de nos desseins... et nous venons, en effet, de passer en armes le Rubicon « et effecti sumus hostes » ; mais Dieu nous est témoin que c'est malgré nous.* » Aussitôt les confédérés réunissent leurs soldats et établissent les cadres ; ils constituent un faisceau de premier ordre. Nulle illusion cependant du côté de la France, de Florence ou de Venise, qui les laisseront se tirer seuls d'affaire ; Ferrare ne se montre pas moins prudente. Elle est même hostile, en raison du mariage de son prince avec Lucrèce Borgia. Qu'importe ! Il faudra compter avec les premiers capitaines d'Italie ; avec les 700 lances, les 400 arbalétriers, les 5.000 fanti dont ils disposent immédiatement : troupes aguerrries et bien équipées. Sauf en cas d'intervention française, Borgia est perdu ; il suffit à ses adversaires de rester unis. C'est ce que comprend fort bien le Valentinois qui, peu soucieux d'affronter la bataille, ruse pour détacher l'une après l'autre, de la coalition, ces têtes menaçantes.

(1) Sa lettre, datée du 11 oct. 1502, est ainsi conçue : « Samedi passé, Ursini, messer Giovanni, Pandolfo, Vitelli, et nous autres, pour le salut de tous et pour n'être pas un à un dévorés par le dragon, nous sommes unis et ligués ensemble, en bonne forme, et nous trouvons 700 hommes d'armes, juste en blanc, avec un grand nombre de chevau-légers et de fantassins. Dieu veuille illuminer l'esprit de mes Seigneurs [la Seigneurie de Florence] à concourir, avec les autres, à l'établissement et augmentation de leur liberté et [de celle] de toute l'Italie ; qu'on espère sous cette mère sortir bientôt de soucis et de crainte. Pourtant, il en sera ce que Dieu voudra ; et nous autres nous avons fait projet de mourir tous à cet effet ; et de toute manière, ceux qui resteront après nous auront d'autant plus de peine, qu'on n'aura rien tenté pour leur libération. J'ai envoyé aujourd'hui tous mes chevau-légers à Ogobbio, et demain les hommes d'armes ; et ainsi a fait Vitellozzo et feront les Ursini ; et en effet nous avons une bonne fois passé en armes le fleuve Rubicon, *et effecti sumus hostes* ; mais Dieu sait que *inviti.* »
(Cit. par Ch. Benoist : *César Borgia.*)

Cependant les confédérés, entrés tout de suite en campagne, battent les bandes de César. La forteresse de San Leone tombe en leur pouvoir ; Urbin, qui réclame son duc, voit celui-ci faire son entrée avec Paolo Orsini (15 oct.) ; les Espagnols, aux prises avec les troupes des condottieri à Gaïfa, sont finalement culbutés par Vitelli à Calmazzo, près de Fossombrone. Quant à Giovan-Paolo, d'abord posté en face de Cagli, il assiège la rocca de Gubbio et la fait sauter après une honorable résistance. Il met la main, du coup, sur une bande de bannis pérousins, parmi lesquels Girolamo della Staffa, beau-frère de Barciglia et connu pour avoir suivi les injonctions de Varano, lors du complot de Pérouse. Dirigé sur cette ville, le jeune meneur de 28 ans va immédiatement être condamné et exécuté.

Sans désemparer, Giovan-Paolo enferme Michelotto, le fidèle lieutenant de César, dans Pesaro et menace Rimini. On dit même que le seigneur pérousin pénétra dans Fano en laissant supposer qu'il servait encore le Valentinois. C'était prouver à celui-ci que ses enseignements profitaient à ses victimes ; elles se permettaient d'en tirer parti pour simplifier leur revanche et avoir, en définitive, les rieurs de leur côté.

Mais les lenteurs qu'occasionne toujours une action menée par plusieurs têtes donnèrent au fourbe la possibilité de mettre en œuvre ses menées corrosives ; de plus, « *Louis XII et Florence qui refusa d'aider à la ruine de César, empêchèrent la catastrophe.* » *(E. Gebhart)* Pour Borgia, gagner du temps, c'était le salut.

Paolo Orsini a l'inconcevable naïveté d'écouter ses avances. Il redevient son auxiliaire et sème la division parmi ses amis de la veille. La plupart hésitent, se résignent finalement à renouer des relations avec Borgia qui, certes, ne leur pardonnera jamais, ni leur attitude, ni les transes qu'ils lui ont causées. Ensemble, les condottieri venus à résipiscence, signent une convention dont l'unique effet sera de précipiter le dénouement. Reconnaissons que la plupart des historiens montrent les Baglioni, Giovan-Paolo et Gentile, rebelles aux avances du Valentinois.

Le bâton de capitaine général offert au premier, un important commandement au second, ne les gagnèrent pas plus que Troïlo Baglioni, auquel avait été proposée, dit-on, la pourpre cardinalice. Tous gardent leurs préventions sous la correction des rapports, jugés indispensables pour ne point trop se découvrir. Les lettres de protestation adressées par un Orsini, ou un Baglioni, à Borgia (23 oct.), ne rassurent nullement ce dernier sur une fidélité qu'il sait impossible. Croit-il donc que les messages officiels qu'il envoie, ou fait envoyer, endormiront ses adversaires ? Giovan-Paolo ne peut même pas étouffer d'amers reproches à l'adresse de ses collègues venus à composition. Le duc, de son côté, se garde d'accorder

audience aux délégués des seigneurs de Pérouse (2 déc.) et de Sienne : c'est dire que, mutuellement, Borgia et Giovan-Paolo ne pouvaient plus se leurrer.

Urbin et Camerino, à peine échappés au Valentinois, retombent en son pouvoir, grâce aux condottieri repentants : Paolo Orsini et Antonio de Venafro. Leur maître peut, jusqu'à un certain point, se poser en défenseur des revendications pontificales, justes en elles-mêmes, et Alexandre VI lui envoie d'importants subsides qui permettent d'assiéger Sinigaglia.

Aussitôt signalées, les bandes de Vitelli, et des Orsini, avant-garde de l'armée ducale, font fuir à Venise André Doria, gouverneur de la place. Son lieutenant, néanmoins, déclare ne rendre la citadelle qu'à César en personne. Quelle jouissance pour celui-ci quand, s'approchant de la ville, il voit venir à sa rencontre la plupart des coalisés de la Magione, aujourd'hui ses auxiliaires ! Voici Vitellozzo Vitelli, Paolo Orsini, le duc de Gravina, Oliverotto de Fermo. Borgia n'est pas sans quelque souci de l'absence des Baglioni, mais ne se montre que plus gracieux envers les condottieri confiants ou maladroits. A toute fête manque quelque invité ; laissons Giovan-Paolo s'excuser, prétexter un malaise et prétendre, à part lui, ne pas se fier au loup « *revêtu de la peau de l'agneau* ». (*Clément*) On dit même qu'outré de l'attitude de ses collègues, cet émule de Cassandre s'est écrié : « *Ce sera vraiment trop de chance pour eux, s'ils se trouvent bien de leur démarche !* » Tout de suite, le duc fait adroitement éloigner les soldats de ses amis ; sans difficulté, on les désarme. Alors les condottieri eux-mêmes sont arrêtés par ordre de celui qui vient de les saluer si gentiment. Le soir même de l'entrée de Borgia (21 *alias* 31 déc.), les uns sont suppliciés ; le tour des autres viendra un peu plus tard.

Bien joué, pensera Machiavel. Pourtant, les esprits familiarisés avec les procédés du genre sursautèrent devant un tel massacre d'alliés sans défense. Voudra-t-on expliquer que Borgia prenait les devants en supprimant de faux amis et de vrais rebelles, prêts à se jeter sur lui à la première occasion ? Version acceptable, mais non démontrée ; tant de fourberie d'une part, tant de naïveté de l'autre, déroutent la critique. Les gestes de Borgia, même comparés à ceux des Visconti, de Louis XI, des Sforza, de Ferdinand le Catholique ou de Gonzalve de Cordoue, indignent l'historien indépendant. Si quelques responsabilités s'atténuent, c'est au bénéfice de contemporains, privés des puissants moyens d'action du Valentinois, et qui ne mettent ses leçons à profit que pour lui tenir tête. Le bon sens s'accorde avec la morale pour blâmer leurs torts, mais aussi pour charger, avant tout, quiconque leur en donna l'exemple et fêta le succès obtenu par la plus lâche perfidie.

Informé des événements, Giovan-Paolo, pour les avoir prévus, n'en est pas moins anxieux : Borgia va fondre sur lui, le sachant dépourvu de tout secours efficace. Qui donc braverait les ressources du Valentinois pour endurer les tortures ? Fort de succès si facilités par l'appui de la France et les subsides du Pape, le duc a tous les atouts en main ; il peut solder des bandes, imposer ses plans et son heure. Son ennemi, réduit à l'isolement, est perdu d'avance.

Près de Giovan-Paolo se sont réfugiés un moment le duc d'Urbin, le jeune Varano et le neveu de Vitelli ; autant de seigneurs dépossédés, désorientés, qui, loin d'apporter du secours, en demandent. La terreur incite à toutes les lâchetés comme à toutes les trahisons. Que le seigneur de Pérouse se souvienne d'Astorre Manfredi, jeté à l'eau après la courageuse résistance de Faenza ; qu'il se pénètre du drame si récent de Sinigaglia : voilà le sort qui l'attend. A ces âmes de soldats, habituées aux périls des batailles, répugne le supplice infamant après la lutte impossible. Admettons l'habileté de Borgia comme chef militaire et son astuce comme diplomate ; mais lui prêter l'allure d'un foudre de guerre, c'est par trop narguer ses victimes. Sa bravoure n'est pour rien dans leur dispersion. Vraiment, les soudards de Charles VIII, qui l'ont vu s'enfuir du camp de Velletri, déguisé en palefrenier, trouveraient la prétention un peu forte.

Dans Pérouse, l'autorité de Giovan-Paolo s'est imposée ; contre elle, la rébellion, impuissante et impopulaire, se voit, en plus, fort maltraitée par un maître que l'expérience dispose peu à la mansuétude. Il prétend même prévenir les attaques, au risque de frapper à tort et à travers. Alors les mécontents paralysés doivent, pour unir leurs efforts à ceux des bannis, se résigner à attendre un appoint décisif et Borgia le représente. Les neutres, les indifférents et les malins passent de ce côté. L'heure du danger est toujours celle des défections ; le meilleur prince s'en persuaderait à ses dépens. Giovan-Paolo, qui ne réalise pas ce type exceptionnel, ne conserve aucune illusion sur l'affluence des citoyens résolus à s'offrir en holocauste.

Est-ce à dire qu'aucune preuve d'attachement ne lui a été donnée ? Non pas. Antérieurement au massacre de Sinigaglia, les membres du gouvernement pérousin, voulant sonder les intentions d'Alexandre VI, lui députèrent Roberto Scutassa, de Bevagna, pour exposer «... *combien, dans les calamités, les Baglioni s'étaient montrés les fermes soutiens de l'Eglise* » et faire ressortir l'obéissance de ces seigneurs au Souverain Pontife. Ceci ne devait pas être la partie la moins délicate de la mission. Enfin l'ambassadeur représentant Giovan-Paolo comme attaché au Saint-Siège, en appela à son passé et à ses services ; le Pape n'enlèvera pas ses bonnes

grâces à un prince capable de lui être fort utile. Au lieu de l'attaquer, il serait bien plus adroit de le laisser comme principal seigneur, entre les plus notables de Pérouse.

On devine le thème : il se justifiait assez faiblement, car Giovan-Paolo, champion de l'indépendance non moins que ses prédécesseurs, n'admettait la suzeraineté des Papes qu'au simple titre honorifique. Moins que tout autre, Alexandre VI ignorait ce détail. Les arguments du délégué pérousin se présentaient mieux, sous le rapport des services aux armées : Giovan-Paolo avait brillamment soutenu la politique pontificale tant qu'elle ne le gênait pas ; c'était tout.

Le côté intéressant de cette tentative près du Saint-Père, est qu'elle émane officiellement des magistrats. Ils sont dévoués aux Baglioni, dira-t-on ? Parfaitement ; mais ils ne représentent pas moins la population, dont la grande majorité les a nommés et les approuve ; leur insistance, en faveur de leur tyran, est en contradiction absolue avec les doléances que certains auteurs voudraient supposer à ce même peuple, affalé sous le joug.

Par lettre adressée aux prieurs de Pérouse (de Coridaldo, 2 janvier 1503), César Borgia leur démontre qu'il connaît mieux qu'eux-mêmes leurs véritables intérêts. Il a été désolé de la trahison de ses condottieri, traités par lui avec tant de sollicitude ; leur ambition et leur cupidité l'ont contraint d'en finir. Ceci posé, le Valentinois spécifie les vues du Pape : par ordre d'Alexandre, « *il doit, avec une armée, les délivrer de la tyrannie rapace et sanguinaire qui les opprime depuis longtemps* ». Qu'ils acceptent l'autorité pontificale et secouent tout autre pouvoir ; à eux d'en témoigner par l'ambassade qu'ils sont invités à envoyer au Pape pour stipuler leur entière et légitime soumission.

Divers notables, parmi lesquels figure Alberto Baglioni, sont désignés pour composer cette délégation. Il est vrai que César avertissait les Pérousins qu'un refus de leur part l'obligerait à passer outre pour les contraindre ; mais il en serait fort marri, tant il leur voulait de bien depuis son enfance... En même temps, ajoute Crispolti, un bref pontifical sommait les citoyens d'exiler Giovan-Paolo et ses partisans, sous peine de guerre et de censures. On comptait peu, d'après cela, sur l'initiative des « victimes ».

Somme toute, verrait-on Alexandre VI concéder Pérouse à César Borgia déjà quelque peu maître de Césène, de Fano, d'Ancône, d'Ascoli, de Fermo, de Foligno, de Città di Castello ? Restait une seule difficulté : s'emparer de la ville. Mais, après la défection des confédérés de la Magione, l'action isolée de Giovan-Paolo n'était pas praticable. Les bannis pérousins, les mécontents de toute sorte, s'empresseront de faire le jeu de l'adversaire. En face des moyens dont celui-ci dispose, Giovan-Paolo est condamné aux expédients

des Vitelli ou de Guidobaldo d'Urbin : il lui faut se terrer pour mieux guetter les fautes de César. Le vainqueur n'est pas celui qui marque le plus de points, mais celui qui obtient le succès final. Quiconque blâmera le seigneur de Pérouse de refuser le fer dans d'aussi désastreuses conditions, n'aurait pas assez d'invectives à son adresse, s'il sacrifiait la population à la conservation éphémère du pouvoir. Les bourgeois, terrifiés, le suppliaient « *de n'être pas cause de la ruine de la Cité* ». (*Zeller*) La liberté de se défendre dicte sa conduite : il gagnera la Toscane.

Le 5 janvier, Giovan-Paolo, sa femme et ses enfants, avec Troïlo Baglioni, alors évêque de Pérouse, et Gentile son cousin, partent pour Sienne, suivis de parents et d'amis, sous escorte de 800 chevaux et de quelque infanterie. Déjà, le duc d'Urbin s'est enfui à Pitigliano. A Chiusi, Giovan-Paolo reçoit les subsides de Pandolfo Petrucci, le seigneur de Sienne ; ils lui permettront de lever des troupes pour agir à la première occasion. En attendant, l'exilé laisse une partie de sa cavalerie à Castel della Pieve et, suivi du reste, passe les Chiane, jetant des garnisons dans Castiglione-Chiusino, la tour de Borghetto et celle de Boccatiquello.

Le départ de leur seigneur laissait les Pérousins agités et perplexes : ils ferment les portes de la ville et mettent les cloches en branle. Deux courants se dessinent dans l'opinion : amis et obligés des Baglioni manifestent leurs regrets, osant « *donner tous les témoignages possibles de sincère attachement envers cette famille, au milieu de si pénibles circonstances* » (*Pellini*). C'est faire preuve d'un certain courage ; car tout prince abattu ne saurait compter sur de nombreuses sympathies, sources de dangers, de dénonciations et de ruines.

Par contre, les faveurs étant réservées aux plus empressés à saluer le nouveau pouvoir, César peut escompter des acclamations : la majeure partie des citoyens attend de lui quelque bénéfice. Les petits nobles, ou individus de second plan, espèrent se hisser au premier et rétablir l'oligarchie. Laissés à eux-mêmes, les prieurs adoptent naturellement les vues des meneurs et nomment une commission de 24 membres pour organiser et appuyer leur administration ; ils dépêchent une ambassade à Sassoferrato, près du Valentinois, pour lui transmettre la soumission de la ville et l'informer du départ des Baglioni (5 janv). Le duc n'en espérait pas tant : radieux, il accorde aux délégués les restrictions qu'ils lui soumettent : ses troupes ne viendront pas prendre quartier sur le territoire pérousin et les bannis ne seront pas réintégrés. C'est entendu.

Le même Borgia avait maintes fois promis auxdits bannis de les rapatrier (*Bonazzi*) quand il s'agissait d'utiliser leur concours ;

mais puisque les Pérousins soulevaient quelque objection, l'affaire était remise. Quant aux ambassadeurs si heureux dans leur mission, ils peuvent s'en rapporter à la parole de César pour avoir des surprises.

Celui-ci, peu convaincu de son rôle de libérateur, s'était attendu, de la part des Baglioni, à une résistance renforcée ; l'obstacle disparaissait, c'était pour le mieux. Malheureusement, les Baglioni échappaient au « *vainqueur* », et cela gâtait son allégresse. Le duc se dirige vers Pérouse, passant par Gualdo, Assise, Torgiano, au grand dommage des campagnards que malmènent ses routiers. Les châteaux, sans action possible désormais, tombent l'un après l'autre en son pouvoir ; et Pantasilea Baglioni, l'une des sœurs de Giovan-Paolo, — mariée à Bartolomeo d'Alviano, capitaine déjà renommé, — ayant été prise à la Corbara par les soldats du Valentinois, se voit jeter dans le donjon de Todi.

A Pérouse, pendant ce temps, le légat, les notables délégués et les chefs de famille réunis, dans la cathédrale, cherchaient à s'entendre ; les ambassadeurs pérousins à Rome se faisaient l'écho de leurs dispositions de plus en plus conformes à la tournure des événements. On déclare les Baglioni rebelles, et leurs biens situés sur le Pérousin confisqués au profit du trésor communal ; les bannis sont rappelés. Ainsi fléchissent les idées d'indépendance ; la peur étouffe jusqu'au souvenir des conventions tout d'abord proposées. Elle fait oublier les démarches destinées à « *éloigner de Pérouse un changement d'état* » et l'appel à Florence « *pour aider les citoyens à maintenir leur Liberté* ». (Voy. *Pellini*, *Sismondi*, etc.) Aux Pérousins de recourir à Borgia pour secouer leur servitude et d'apprécier quelques-unes de ses méthodes. Pour commencer, Carlo-Barciglia, l'assassin de ses cousins, et client d'autant plus zélé du nouveau maître, bénéficie des biens et des principales dignités de Giovan-Paolo; une part de l'aubaine revient toutefois aux fils de Grifonetto Baglioni, transfuges obstinés. Les conseillers de la commune, de plus en plus dans le mouvement, décrètent mille ducats d'or pour l'érection, sur la grand'place du dôme, d'une statue équestre de Borgia. Une commission — comprenant un Baglione des Baglioni ! — est chargée d'en déterminer l'emplacement.

Délivrés, en somme, des violentes émotions qui avaient précédé et suivi immédiatement le départ des Baglioni, les Pérousins reprenaient confiance. Le calme dans la soumission succédait à la perspective de la guerre, quand on voyait les nouveaux magistrats, dans leur zèle de débutants, entraver les rixes et calmer les dissentiments entre nobles et bourgeois. La direction donnée en haut lieu ne manquait pas d'intelligenee ; à peu près partout, Borgia s'est révélé administrateur éclairé. Resterait à démontrer, sur une

certaine durée, les bons effets de son gouvernement, et c'est justement ce qu'on ne peut faire.

Ceux qui aimaient l'animation et la vie, ceux à qui le déploiement du luxe était presque aussi cher que l'indépendance, déploraient l' « *aspect morne* » de Pérouse, depuis qu'avait « *disparu la Cour de la maison Baglioni, où se réunissaient, pour l'honorer, tant de gens de condition, de gentilshommes, de docteurs, de chevaliers, de citoyens et d'étrangers, au milieu d'un grand concours de troupes et de condottieri* ». Matarazzo continue d'exhaler ses doléances, au souvenir du temps où la grande maison pérousine rayonnait « *sur toute la Toscane, parce qu'il n'était pas un seigneur de passage en notre pays qu'elle ne fêtât avec empressement* ». Ne tenait-elle pas aussi « *des soldats en grand nombre, largement payés, à commencer par le capitaine* », et quelle cavalerie, que de « *chevaux de belle allure* » rangés dans les écuries « *de Sa Seigneurie* » et dont plusieurs « *valaient plus de 800 ducats d'or* », sans parler de 40 mules, d'une foule d'autres coursiers » *et* (de) *tant d'animaux, qu'il ne fallait pas moins, chaque année, de 10.000 corbeilles* (*corbe*) *de viande pour leur entretien. Je ne m'étendrai pas davantage,* conclut-il, *sur la Cour que tenait Sa Seigneurie et le faste splendide dont elle s'entourait, au grand bénéfice de Pérouse, en raison des multiples frais occasionnés par une pareille affluence de troupes.* » Pellini n'est pas moins prolixe au sujet du vide causé dans la cité par la disparition des seigneurs ; il vante leur cour avec un égal enthousiasme. Giovan-Paolo surtout, par son train princier et l'appareil militaire de son entourage, avait exalté l'orgueil des Pérousins, personnifiant à leurs yeux la fierté communale. C'est donc avec une légitime satisfaction que Pellini énumère les 550 chevaux de guerre « *tous plus agiles les uns que les autres,* » que ce général tenait continuellement à son service.

Puisque rien de tout cela ne subsiste, trouvera-t-on, en revanche, de sérieuses garanties dans le nouvel ordre de choses ? Sous ce rapport, un point resté obscur justifie les appréhensions.

Le Pape a-t-il, vraiment, concédé Pérouse à César Borgia; auquel cas les citoyens, soumis à l'autorité effective de l'Église, n'auraient fait que changer de maître ? Nombre d'entre eux se refusent à le croire et surtout à l'admettre ; ils se retournent aussitôt du côté des Baglioni, dont les affaires prennent meilleure tournure.

En réalité, le gouvernement provisoire avait été, tout comme à Città di Castello, cassé par Alexandre VI et César Borgia, avec obligation d'élire 11 citoyens, qualifiés de *Conservateurs de la Cité*, pour une magistrature unique, dévouée au Saint-Siège. Mais, en homme habile, le légat de Pérouse atténuait les ordres venus de Rome et se gardait de rien bouleverser, afin de maintenir la paix, malgré l'anxiété et l'équivoque.

Enfin, César députe une délégation au gouvernement pérousin, pour exposer sa sollicitude à l'égard de la cité ; prémices onctueuses que suit un projet de ligue avec lui, entraînant Pérouse dans une alliance de 60 années. A titre d'alliée, elle doit permettre au duc de désigner quatre forteresses à lui remettre et d'envoyer, aux frais des citoyens bien entendu, 500 fanti à son armée campée près de San Leone : voilà. Avouons que l'énoncé ci-dessus rafraîchit les meilleures dispositions : terrifiés, les Pérousins se taisent, laissant aux anciens bannis degli Oddi, à Carlo Barciglia et à sa séquelle, le soin de faire bon visage aux délégués du maître. Ceux qui avaient été peu à peu réintégrés, puis comblés de largesses, en espéraient encore assez pour mettre les cloches en branle à l'occasion de l'entente conclue entre Borgia et la commune. Ce n'était pourtant que l'entrée de jeu.

Bientôt, 600 cavaliers allemands s'installeront en ville ; 3.000 hommes, tant à pied qu'à cheval, vont s'avancer sur le territoire ; on ajoute que Borgia lui-même paraîtra à la tête de bandes nouvelles. Bref, la main mise sur Pérouse devient tellement flagrante que les plus soumis s'effarouchent. Ne s'agit-il que de passages de troupes en marche sur Sienne, ou sur Florence, contre les Baglioni et leurs fidèles ? Mais ces mesures n'entraînent pas moins de frais pour la commune, à en juger par l'augmentation des impôts ; et puis, reste à savoir la tournure que prendra cette campagne ?

Sienne, à l'exemple des républiques du même genre, s'était remise, après maintes dissensions, au pouvoir d'un seul, à ce farouche Pandolfo Petrucci, si redoutable aux invariables bannis de la faction adverse. Naturellement, ces derniers se sont aussi raccrochés à Borgia, pendant que leur meneur principal, Baldassare Scipioni, ranime les défaillants au nom de la liberté. C'est la formule. Il vient de rentrer chez lui à la faveur des troubles, et compte grossir son parti parmi des compatriotes inquiets dans leur soumission à Petrucci et qui ne demandent qu'à s'émanciper. L'intervention prochaine de César exalte les mécontents et attire les arrivistes. Mais cette opposition modère son élan en face d'adversaires « *soutenus par Giovan-Paolo Baglioni, habile capitaine, très populaire et qui savait inspirer la confiance* ». (*Ch. Yriarte*) C'est pourquoi l'ex-seigneur de Pérouse devient le point de mire de la réaction agitée et menaçante ; il sait la braver. Revêtu de son armure, Giovan-Paolo s'avance à cheval, et fendant la foule s'écrie : « Quel motif m'a donc décidé à venir parmi vous, si ce n'est la « ferme volonté de défendre votre indépendance ? C'était mon « devoir. En souvenir des services que vous m'avez rendus, j'es- « time être votre obligé. Vos libertés sont menacées par un péril « d'une gravité incontestable. Vous êtes voués à une amère servi-

« tude par cet individu qui me semble bien plus votre ennemi que « votre compatriote, titre qui ne convient pas à un rebelle envers « sa patrie. Qu'importe si vous le reconnaissez pour l'un des vôtres, « à sa force, à sa parole et à son costume ? Je le tiens pour votre « adversaire, parce que ses discours et ses menées poussent à la « révolution populaire. De quoi s'agit-il donc ? Vous seriez mis, « vous citoyens, ainsi que votre ville si jalouse de sa liberté, sous « le joug d'un Borgia couvert du sang de Vitellozzo, d'Oliverotto, « et plus récemment de Paolo et de Franciotto Orsini, égorgés « dans le donjon de Castel della Pieve ! Voilà les gloires du Valen- « tinois ! C'est à ce prix qu'il vise au principat de l'Italie, faute des « talents militaires qui lui manquent, en dépit de l'hydre à sept « têtes peinte sur ses bannières. Et vous accepteriez qu'il s'empa- « rât de vos biens pendant que ses soudards déshonoreraient vos « femmes ! Écoutez les plaintes qui s'élèvent des campagnes « ombriennes où se sont multipliés outrages, violences, rapines et « cruautés de toutes sortes. Eh bien ! je dégagerai ma responsabi- « lité des calamités qui vous menacent ; je suis prêt à vous quitter. « Bientôt, peut-être, vous vous repentirez de votre attitude et vous « vous souviendrez de mes avertissements. Il sera trop tard. Ne « vous en prenez qu'à vous de ne m'avoir pas écouté ! » (*Fabretti*)

Pendant qu'en remous confus s'accusent les perplexités de la foule, l'armée ducale approche ; elle est signalée. Les exhortations de Giovan-Paolo ont néanmoins secoué les auditeurs au point d'entraîner l'exil de Baldassare Scipioni.

Or Borgia, de son côté, s'inquiétait de mauvaises nouvelles récemment arrivées : les barons romains, les Savelli et Giovanni Orsini en particulier, s'agitaient. Ce n'était pas l'heure de faire l'intraitable, et Sienne s'en tire à des conditions inespérées : elle accepte de se séparer de Petrucci, de Giovan-Paolo, et de quelques autres nobles, après avoir éloigné le meneur du parti contraire. Cela faisait une compensation (28 janvier).

Les seigneurs dépossédés de Sienne (1) et de Pérouse vont demander asile à Venise ; mais la fière république, en dépit de ses ressources, ne montre pas la générosité que Giovan-Paolo avait témoignée aux princes proscrits. Elle s'effraie et enjoint aux fugitifs de quitter son territoire pour laisser toute liberté d'action à Borgia. Alors Giovan-Paolo et Petrucci gagnent Lucques. Le premier se rend bientôt à Pise où on l'acclame ; en dernier lieu, il passe au

(1) Il importe de comparer le sort de Petrucci à celui de Giovan-Paolo ; les deux sont identiques. Pourtant, au dire de Machiavel, Petrucci gouvernait résolument, disposait de bonnes troupes avec l'appoint de celles du seigneur pérousin. Il n'avait pas d'ennemis sérieux. Que put-il faire de plus que Giovan-Paolo réduit à ses seules ressources ?

service de Florence, qui l'accueille avec distinction ; lui-même n'a qu'un but : épier le moindre faux pas de Borgia.

Tout à coup se répand une grave nouvelle ; Alexandre VI vient de mourir subitement. C'est partout le signal de l'agitation : le duc Guidobaldo retourne à Urbin, où il entre sans coup férir, salué par les vivats ; de même reparaissent les Vitelli à Castello, les Petrucci à Sienne, les Malatesti à Rimini et les Varani survivants à Camerino. A Giovan Paolo maintenant de se rétablir dans Pérouse. Le général quitte Florence (22 août), assuré de l'appui de cette république. Il passe les Chiane suivi d'un noyau de troupes : 100 chevaux et 300 fanti, gagne Castiglione-Chiusino, puis Panicale (23 août), et modère son allure afin de permettre aux renforts promis par Sienne de venir le rejoindre. Son escorte s'enfle peu à peu ; la garnison de Boccatiquello est restée fidèle aux Baglioni. Enfin, Giovan-Paolo campe à la Magione (24 août) dont il fait occuper le donjon, important au point de vue stratégique, puis évolue en territoire pérousin. L'ex-seigneur du pays n'a pas à compter sur une restauration facile. Cette méthode, dont ses pairs viennent de profiter, ne saurait convenir au transfuge Barciglia qui commande à Pérouse et y prépare la résistance. Contre ce meneur, Giovan-Paolo sait qu'il faudra s'engager à fond. Certes, les renforts de Sienne et de Florence permettraient de débusquer l'homme lige de Borgia ; mais ni l'une ni l'autre de ces républiques ne tient sa promesse. Giovan-Paolo est tout de suite fixé là-dessus, et quand, en septembre, il s'adressera à Guidobaldo d'Urbin, l'antienne ne variera pas. Guidobaldo s'excusera poliment, prétextant le danger d'éparpiller son monde ; il offrira néanmoins sa médiation et, dans ce but, viendra à Gubbio. Déplacement inutile ; Giovan-Paolo se sera décidé alors à ne compter que sur lui-même.

Toutefois, les déceptions auront sur ses actes une influence incontestable et ses proches ne les oublieront pas. Ils viennent de constater par trop ce que valent les engagements jugés inopportuns.

Contraint, pour le moment, de passer sur le territoire de Sienne, Giovan-Paolo y lève des recrues, pendant que Gentile et Troïlo Baglioni exercent l'intérim du commandement. De son côté, Carlo-Barciglia active les hostilités. Celui-là ne s'est pas attardé à la cour de Borgia au moment de la panique : il est arrivé à Pérouse, convaincu que Giovan-Paolo, démuni de troupes, sera facile à rabrouer par une offensive immédiate. Le traître se démène en préparatifs et en exhortations aux prieurs et aux citoyens : ne comprend-on pas qu'en pressant le mouvement, Giovan-Paolo, privé de ses renforts, est battu d'avance ?

Ahuris après tant de vicissitudes, les Pérousins tergiversent.

Ils voient à leur tête Barciglia, flanqué de bonnes troupes et prêt à tout, pour défendre sa situation : c'est la bataille en perspective, voire l'assaut, puis le pillage. Il ne s'agit donc que de se préserver le mieux possible. Au fait, les bandes des degli Oddi entassées dans la ville pourraient être de quelque utilité : ces forces coalisées permettraient de régler le différend aux moindres frais, et tiendraient l'assaillant à distance jusqu'au traité inévitable. Tout s'arrangerait. Plus convaincus encore de leur efficace intervention, les éléments factieux délirent absolument : « Tyrans de la Patrie, homicides, bandits, destructeurs de toutes lois divines et humaines ! etc... », telles sont les invectives de Barciglia à l'adresse de ses parents. Comme il faut batailler sans plus attendre, 4.000 fanti et 400 cavaliers quittent, dans ce but, Pérouse par la porte d'Ivoire (25 août).

S'il pensait que Giovan-Paolo allait bonnement laisser anéantir son petit contingent, Carlo se trompait : le général use de tactique et manœuvre de façon à inquiéter son adversaire. En suivant le lac, il feint une retraite sur le territoire siennois pendant que Barciglia, toujours aux aguets, se fie sur les dispositions des petites localités de cette région qui lui sont acquises. Les escarmouches énervent ses bandes, et Giovan-Paolo insaisissable, s'arrête au château de Mugnano, attendant l'ennemi de pied ferme. Le factieux risquera-t-il un coup décisif ? Il hésite, et finalement se niche dans le château de Cerqueto, continuant d'observer au lieu d'agir. C'est tout ce que voulait Giovan-Paolo, auquel arrivent sans cesse des gentilshommes et des garnisons de forteresses ; le noyau primitif devient une petite armée que son chef poste à Torgiano, tout près de Pérouse (27 août).

Barciglia a laissé échapper l'occasion ; il le constate et s'empresse de regagner la ville avec des gens moins présomptueux qu'à leur départ. De plus en plus se manifeste l'entraînement des campagnards en faveur de leur ancien prince ; les bannis ne maintiennent qu'à grand'peine Spello prêt à s'unir à la plupart des autres fiefs, pour acclamer spontanément les Baglioni. Aux côtés de Giovan-Paolo paraissent Bartolomeo d'Alviano, accouru de Venise ; Lodovico degli Atti, de Todi ; Francesco de'Barzi et nombre de notables seigneurs. Barciglia, par contre, n'a vu se joindre à lui que son complice. le bâtard Filippo, échappé au désastre de Borgia à San Leone. Inutile d'espérer des secours de Rome, où trop d'agitations bouleversent la cour ; sans parler de l'élection du nouveau Pape, bien autrement intéressante que la défense de Pérouse. Encore laisse-t-on entendre que certains cardinaux seraient plutôt favorables à Giovan-Paolo. Bref, il n'appartient plus qu'à Muzio Colonna de régler le conflit, à l'aide des solides renforts qu'il conduit en ce moment à Barciglia.

Giovan-Paolo fractionne ses soldats en deux parties ; l'une se fortifie à Colle, sous Gentile Baglioni ; l'autre campe à la Bastia. Barciglia, comptant sur l'arrivée imminente de Colonna pour prendre Giovan-Paolo entre deux feux, ne lambine plus et tente une sortie à Ponte San Giovanni ; mais Gentile le reçoit de telle façon qu'il doit se replier au plus vite sur Pérouse, dont les portes se referment derrière lui. Peut-être, à ce moment même, une marche rapide de Giovan-Paolo — alors à Marsciano — aurait-elle précipité le dénouement ? Gentile le pensait : son cousin crut imprudent de foncer, sans plus ample préparation, mais sitôt arrivé à Torgiano et dûment renforcé, il prépare l'assaut.

Sur ces entrefaites arrive au camp Pietro Martelli, délégué de Florence. C'est un peu tard ; enfin, les récriminations seraient déplacées, et Giovan-Paolo, tout à l'action, déploie l'étendard blanc orné du lion florentin que lui envoient les Dix. Avant huit jours, il flottera à l'entrée de la cathédrale ; le porte-étendard en fait le serment.

On s'inquiète fort du côté des assiégés : que fait donc Muzio Colonna, dont nulle trace n'a paru lors de la dernière sortie ? L'ennemi ignorait que Giovan-Paolo avait barré la route aux renforts, à la Bastia et à Collestrada, les obligeant à des marches et contremarches sur les routes de Gualdo, derrière les montagnes d'Assise. Privé de cet appoint, Barciglia avait dû regagner Pérouse plus rapidement qu'il n'en était sorti. Colonna paraissait enfin ; mais Giovan-Paolo, débarrassé du transfuge, culbutait aussitôt son avant-garde près du pont de Felcino. Girolamo della Penna, Giulio della Staffa et autres clients du traître, accourus à la rescousse, n'avaient pu qu'assister, du haut des collines, à la déroute de leur allié. Tous les châteaux des environs sont maintenant aux Baglioni : Ponte de Pattolo, la Colombella, Monte-Giuliano, etc., occupés par leurs gens, ferment à Barciglia toute voie de secours.

L'assaut de Pérouse est décidé pour le 9 septembre ; Giovan-Paolo, qui a fait des avances aux cardinaux réunis en Conclave, prétend bien tenir la ville avant l'élection du Pape. Ses bandes sont campées à Ponte de Pattolo. Il leur accorde un jour de repos (8 septembre), puis envoie une trompette sommer les assiégés : leur seigneur sera demain dans son palais « *non par trahison, mais par les moyens d'un loyal chevalier et la valeur de ses troupes* », qu'ils se le tiennent pour dit. Aux soldats maintenant d'exalter leur courage. « *J'aurai demain*, leur crie Giovan-Paolo, *la preuve éclatante de votre attachement et de votre discipline, car mon salut repose tout entier sur vos bras courageux !* » L'avant-garde s'ébranle ; elle passe les ponts de Valleceppi et de San Giovanni. Parmi les enseignes claque, en première ligne, la bannière blanche

au lion rouge de Florence ; de nombreux paysans rejoignent en armes, pendant que les escadrons continuent leur formation de combat.

Carlo Barciglia entendait dévotement la messe à Saint-Dominique quand le branle de la cloche d'alarme de Saint-Pierre parvient à son oreille ; il quitte aussitôt l'église et court s'armer. Les instants sont comptés : attentifs à leur surveillance, les guetteurs du campanile ont signalé les coureurs de l'avant-garde ennemie. Mais les préparatifs s'organisent rapidement à la porte Sant' Ercolano et aux Deux-Portes. Barciglia s'est multiplié. Seulement Giovan-Paolo lance son attaque ailleurs ; c'est par la porte Saint-Jérôme, arrachée par ses soldats, qu'il se jette en ville et pénètre dans le faubourg Saint-Pierre, dont la grande entrée est encombrée de troupes. D'autres assaillants sont lancés par la porte du Pin, pendant qu'autour des murs le général poste des arquebusiers et arbalétriers. Aussitôt dressées, les échelles ploient sous les files d'assaillants. Giovan-Paolo, au premier rang, s'expose au feu de l'artillerie et des fauconneaux qui, du campanile de Saint-Pierre, balaient la rue de plein fouet. 7.000 hommes ont déjà envahi les faubourgs et Gentile Baglioni ne cesse de lancer ses hommes en avant pour appuyer l'attaque.

Elle se dessine, saluée par les vociférations que coupent à chaque instant les décharges d'artillerie. Parfois, au sein de ce vacarme, perce le son éclatant des trompettes. Les Deux-Portes, murées et fortifiées, ne cèdent pas moins sous une poussée de front ; Sant' Ercolano tient mieux ; mais, sur divers points, crépite l'incendie. La petite église du Cambio est surtout menacée. Maintenant les combattants s'étreignent dans un furieux corps à corps, et Barciglia, réduit à ses dernières ressources, tente un effort suprême au cœur de la cité, sous la protection des murailles anciennes. Traqué dans ce dernier abri, il entend les vivats des Pérousins mêlés aux hourrahs de la soldatesque : c'est que Giovan-Paolo et Gentile, émergeant de la cohue, se voyaient alors longuement acclamés par les habitants des portes du Soleil, d'Ivoire et de Saint-Pierre, toujours fidèles à leur maison. Il n'est si prudent bourgeois qui ne se démène ; chacun court prêter main-forte aux assaillants et briser les chaînes qui barrent les rues. Du haut de Sant' Ercolano, une grêle de pierres tombe sur cette foule. Qu'importe ! Les arquebusiers postés par Giovan-Paolo sur une tour dominant la porte Marzia ripostent ferme ; sous leur protection, les cavaliers et les fanti de Gentile s'engouffrent par là et s'emparent de la porte Saint-Savin.

Tout à coup, deux hommes se sont rencontrés, et d'un mutuel élan se défient. Les regards se fixent sur eux, car l'un n'est autre que Barciglia, l'autre son cousin Gentile. « Tous les deux, tels des

« lions furieux, se frappent, non comme des parents, mais en irré-
« ductibles adversaires. Leurs épées martèlent rudement l'acier
« des armures ; preuve du mutuel courage des deux champions et
« des grandes qualités d'énergie et de valeur que Mars concéda à
« cette maison Baglioni, plus renommée en Italie que toute autre
« race militaire. Les yeux de Gentile lancent des éclairs et la
« colère fait grincer ses dents. Ses valeureux efforts pressent
« son adversaire avec une telle furie qu'ils le contraignent à
« céder... [etc.]... Perdant son sang par plusieurs graves bles-
« sures, abandonné de la plupart des gentilshommes et des citoyens,
« exténué de douleur et de soif, autant que par l'ardeur de Gentile,
« Carlo est forcé de fuir, d'abandonner le terrain ensanglanté,
« après l'avoir disputé pied à pied. Déjà ont disparu presque tous
« ses gentilshommes... » (*Matarazzo*)

Les choses n'avaient pas si bien marché du côté de la porte de La Mandorla — *alias* Amandola, — où les gens de Bartolomeo d'Alviano s'étaient heurtés à une opiniâtre résistance. Par trois fois repoussés, ils venaient de perdre assez de monde, quand l'envahissement de Pérouse facilita leur tâche. De toutes parts le torrent déborde dans les volutes de l'incendie ; ses remous emportent les dernières barricades. Barciglia a beau recourir aux fausses nouvelles : mort de Giovan-Paolo, retour offensif de Colonna, rien ne trouve d'écho dans la tourbe effarée. Les exhortations n'y sont pas écoutées davantage, même si l'évêque de Forli, Tomaso, gouverneur pontifical (vice-légat), va de l'avant et fait sonner les cloches. Leurs carillons ne raniment aucune défaillance ; ils semblent plutôt fêter Giovan-Paolo qui, maintenant, caracole sur la place.

Barciglia, emporté dans la débandade, disparaît avec Bernardino comte de Marsciano, et quelques complices, les plus menacés comme les plus compromis. Alors, sur la porte de la cathédrale, l'étendard de Florence flotte au vent... C'est le triomphe, acclamé par les vivats des troupes ; Giovan-Paolo n'en veut pas abuser. Un jour ou l'autre, quiconque aura nargué son autorité paiera cette imprudence ; rien ne presse, quand la population étreint son prince et l'assourdit par ses clameurs, comme si la victoire venait d'apparaître, agitant ses ailes au-dessus de lui : « *Viva el gran Capitano !* » Giovan-Paolo salue de l'épée.

Il descend enfin de cheval, et sans plus tarder pénètre chez le vice-légat, lequel s'en effraie. En soutenant Barciglia, allié compromettant et qui travaillait pour son propre compte, le prélat avait fait son devoir, parce que ce transfuge devenait le défenseur des intérêts pontificaux. Mais on ne s'en tirait pas, en cas d'insuccès, avec des remarques judicieuses sur la fortune des armes. C'est pourquoi le pas de Giovan-Paolo, alourdi par l'armure, résonnait lugubrement dans le palais muet. Quelle fut la surprise du fonc-



Clichés P. Bardy, Paris.

Médaille de Mgr *Leone* Baglioni

Collect. Valton. Paris.



Pérouse. Pinacoth. *Giovan-Paolo* Baglioni
par *Bernardino di Mariotto* (comm. du xvi[e] s.)



Revers de la médaille ci-contre.

tionnaire en constatant que son interlocuteur n'avait pour lui que de courtoises paroles. Cela semblait une gageure ; mais non, le seigneur paraissant ensuite dans le faubourg Saint-Ange empêchait le pillage, et, « *suivant l'usage de sa famille, faisait relâcher les prisonniers.* » (*Bonazzi*) Remarque intéressante.

Les troupes, avides d'exactions profitables, sont calmées par la perspective des supplices, ce qui explique l'enthousiasme de plus en plus manifeste des habitants.

De nouveau, Giovan-Paolo est l'arbitre suprême ; avec Gentile, qui l'a bien secondé, il se voit élire Décemvir de la guerre (9 septembre), formalité à l'adresse des susceptibilités républicaines, mais peu rassurantes pour les opposants. Ceux qui, parmi ces derniers, auraient des velléités d'agitation, vont réfléchir à la vue de quelques exécutions (19 novembre).

Le prince de Pérouse n'est pas homme à rester inactif ; l'exemple de Biordo Michelotti et du grand Fortebraccio, soucieux l'un et l'autre de tenir leurs soldats en haleine, dicte sa conduite. A vrai dire, Biordo ne cherchait qu'à piller, et Fortebraccio qu'à conquérir, alors que Giovan-Paolo besogne pour se maintenir au pouvoir ; cela en vaut encore la peine. Il s'empresse de députer à Rome Baglione des Vibii, pour aviser le collège des cardinaux de sa restauration. Les patriciens de Pérouse ne se sont-ils pas intitulés *Défenseurs de l'Etat ecclésiastique ?* Leurs hommages officiels sont donc acquis à la cour, que les citoyens assurent de leur loyalisme, tant qu'elle ne se mêle pas trop de leurs affaires. Il est de bonne politique de la rassurer, et Giovan-Paolo, pour faciliter l'entente, se garde d'émettre la prétention de régner ouvertement. Francesco Matarazzo, envoyé à Florence, renouvelle avec les Dix de Balie l'alliance d'autrefois. Entre Pérouse, Guidobaldo d'Urbin, les seigneurs de Rimini, de Camerino, de Pesaro, de Città di Castello et d'ailleurs encore, une ligue s'organise en vue d'entraver désormais toute tentative « à la Borgia ».

Qu'est-il advenu de ce dernier, si redoutable dans ses campagnes de Marche, de Romagne et d'Ombrie, tant qu'il était appuyé par les forces du Pape et du roi de France ? Sa déconfiture est complète : les milices pérousines occupent, à la place de ses gens, les donjons de Castiglione del Lago, de La Fratta et de Castel della Pieve ; diverses places, et en première ligne le château de Montone, se sont réclamées de la commune. Redevenus « *Juges et arbitres des contestations politiques* », (*Fabretti*) les Baglioni rendent Assise au comte de Sterpeto, secourent leurs amis un peu partout et surveillent le Valentinois. Seuls, ou flanqués de Bartolomeo d'Alviano, du comte de Pitigliano, des condottieri des Orsini et des Savelli que

soutient l'Espagne, ils acculent ses soldats, chassent les Gatti de Viterbe au bénéfice de la faction adverse, opèrent de même à Montefiascone et à Todi où, grâce à eux, les degli Atti remplacent les Chiaravalli. Pareilles opérations ne vont point sans dégâts et tueries. Et si Giovan-Paolo cède le pas au capitaine espagnol de Borgia dans une seconde affaire à Viterbe, ses escadrons, lancés aux trousses de Bernardino de Marsciano, l'allié de Barciglia, n'en occupent pas moins les châteaux de Poggio-Aquilone, de Migliano, de Parrano et de Civitella. Le seigneur de Pérouse avec les 100 lances fournies par Florence, s'empare lui-même de la Magione ; l'alliance de Sienne et des Vitelli lui permet de chasser peu à peu de son territoire les dernières bandes ducales.

Que de changements pour le Valentinois depuis l'époque, si récente, où ses forces lui permettaient de dicter ses conditions et d'ordonner ses supplices. Vainement, l'éphémère Pie III cherche à le protéger : Giovan-Paolo n'a cure du bref pontifical (du 25 septembre), il lui faut la tête de celui qui le chassa de Pérouse. Borgia se débat dans d'inutiles intrigues Hautain encore, il était rentré dans Rome, osant patronner un candidat à la tiare pour effrayer le Sacré Collège ; l'échéance est arrivée ; le Valentinois doit se battre ou abdiquer. Il l'a compris et, soudoyant les gardes de la porte Viridaria, il s'échappe et tente, hors les murs, de rassembler ses bandes. Mais leur éparpillement ne permet aucune illusion ; Giovan-Paolo le bat à Bracciano, et la cavalerie des Orsini lui barre la route. A toute bride, César regagne le Vatican où lui parviennent, coup sur coup, les pires nouvelles : c'est la déroute de ses bandes réfugiées en pays pérousin, dans l'espoir d'un sauf-conduit de Florence. Elles viennent d'être prises en queue par les Baglioni, les Vitelli et les contingents de Sienne, pillées par les Florentins et privées de leur capitaine espagnol. Ce désastre des chevau-légers et des hommes d'armes de Borgia n'est pas le seul ; un autre condottiere espagnol de son parti, assiégé sur le territoire d'Orviéto par Mariano de Marsciano, à la solde de Giovan-Paolo, court les plus grands dangers. Et douze jours ne se sont pas écoulés, depuis que César essayait d'en imposer encore aux Romains stupéfaits ! Que pensent les ironistes, si prompts à bafouer les seigneurs abandonnés aux vengeances ducales quand, faute de moyens défensifs, ils s'échappaient, le poing tendu ?

L'attitude de l'ennemi n'est pas moins curieuse. Les proscrits de la veille réclament la bataille, dès qu'ils sont en mesure d'en courir les chances ; et « *l'hydre* » qui faisait le vide à l'ombre des puissances prépondérantes, réduite maintenant à ses propres forces, se change en anguille et cherche les anfractuosités. Tapi dans quelque coin du Vatican où montent les vociférations du dehors, Borgia, gardé à vue par ordre du nouveau Pape, subit les affres de la

défaite. Peut-être distingue-t-il les cris de l'Alviano : « *Mort ou vif !...* » et, en devinant l'adresse, désespère-t il d'attendrir ceux qu'il a tourmentés. Fabio Orsini et Renzo de Ceri ont attaqué le borgo fortifié par lui ; ils l'ont pris entre deux feux. L'ex-potentat est perdu si les cardinaux Borgia, de Salerne, d'Arborea et de Sorrente ne peuvent lui ménager une fuite éperdue. Grâce à eux, Borgia s'engage dans le souterrain qui, de Saint-Pierre, mène au fort Saint-Ange ; « *traqué comme une bête fauve* », il disparaît dans l'ombre, traînant les petits ducs de Nepi et de Sermoneta pendus à ses vêtements. Il échappe enfin, alors que Giovan-Paolo assiste, impassible, au sac de son palais. Ne reprochait-on pas au seigneur de Pérouse de ne s'être pas laissé étrangler dans sa patrie conquise, pour attendre, l'épée à la main, une saute de vent ?

La pitoyable disparition du Valentinois passa inaperçue au milieu des compétitions franco-espagnoles. Naples était l'enjeu : aux condottieri de toute provenance, cette guerre offrait de fructueuses perspectives; restait à bien choisir son camp.

Giovan-Paolo et l'Alviano son beau-frère ont, à toute éventualité, rassemblé des forces sérieuses en Ombrie. Décidé à servir Ferdinand le Catholique, l'Alviano entraîne de ce côté les Orsini dont un seul, Gian-Giordano, reste fidèle aux Français. Giovan-Paolo, pour sa part, cédant au cardinal de Rouen, se range sous les fleurs-de-lys. Ainsi l'attitude des deux beaux-frères prouve que certaines méthodes de Borgia n'ont pas été perdues : c'est la vengeance de ce vaincu. Sa politique s'exerça sur le dos des seigneurs, au point de leur en faire adopter quelques procédés, comme facteurs essentiels du succès. La fin a tellement justifié les moyens ! Et ces gens de guerre, à la correction douteuse, bernés par des gouvernements exploiteurs, surveillent les événements pour tirer du jeu leur épingle. Nul des plus qualifiés partenaires ne leur épargne les leçons; si la déloyauté soulève quelques critiques, c'est que des maladroits auront été scandalisés par leur propre insuccès. Sous ce rapport, l'exception confirme bien la règle.

Louis XII ratifie l'engagement de Giovan-Paolo et de Gentile Baglioni comme capitaines des troupes florentines (25 oct.). Mais, tout en servant les Français, le premier prétend ne pas se brouiller avec le roi d'Espagne. Il a, près de Ferdinand, un sincère interprète de sa bonne volonté, dans Bartolomeo d'Alviano ; les deux beaux-frères touchent une haute solde de chacun des partis ; système avantageux tant qu'on évite les compromissions, c'est-à-dire le champ de bataille. De là, l'inaction momentanée de Giovan-Paolo. Il paraît peu de temps dans le royaume de Naples, et revient prendre quartier sur le Pérousin où, sans zèle, il recrute des troupes à pied et à cheval.

Ces lenteurs désolent Machiavel : prôneur d'expédients d'une fourberie raffinée, ce dernier s'indigne à la pensée que d'autres en font leur profit, aux dépens de la cause qu'il sert lui-même. Pareille outrecuidance gêne ses projets et l'exaspère ; ses lettres révèlent la plus vive amertume. Que ne peut-on atteindre Giovan-Paolo dans sa solde? Mais le seigneur eut soin de traiter directement avec Florence — endettée envers le roi de France son protecteur, à raison de 60.000 écus, dit-on. — Giovan-Paolo fit entrer son engagement de 150 hommes d'armes en déduction de cette dette, et se soucie peu des réclamations du trésor français. Que le cardinal de Rouen, Georges d'Amboise, ému de la tournure que prennent les affaires de son maître, presse le condottiere de gagner les Abruzzes dès les premiers jours de novembre, celui-ci ne s'en émeut pas et prétexte divers motifs : Florence ne lui a pas versé sa solde. La Seigneurie s'étant exécutée, Giovan-Paolo ne se presse pas davantage ; il s'entend tacitement tout au moins, avec l'Alviano. Quand tous deux levèrent des troupes à destination opposée, ce ne fut pas avec l'intention de s'entre-détruire. Florence s'impatiente donc mais se résigne, parce qu'elle considère comme plus compromis encore les fonds versés pour payer la protection française. Elle tient à ne pas s'aliéner les capitaines susceptibles de la servir. L'objectif de Giovan-Paolo s'explique assez ; peu importe que le vainqueur soit de France ou d'Espagne quand lui-même prétend, avant tout, maintenir son pouvoir sur Pérouse, qu'il veut indépendante L'essentiel est, en conséquence, de ne se brouiller avec personne. Justement, les deux rois ennemis sont disposés, tout comme Florence, à financer pour neutraliser un chef renommé dont le concours leur échappe.

La cause des Français est de plus en plus éprouvée : au Carigliano, leurs troupes décimées par la maladie, les privations et les désertions, faute de solde, cèdent à Gonzalve de Cordoue (27 déc.) Pellini prétend que Giovan-Paolo prit part, du côté français, à cette malheureuse journée ; Bonazzi le conteste. A coup sûr les Pérousins figurent comme tenants de Louis XII dans le traité de paix qui suivit la trêve entre Français et Espagnols (janv. 1504) ; par contre, leurs seigneurs y sont classés dans le parti adverse : c'était le résultat des transactions entre Giovan-Paolo et l'Alviano. Grâce à cet expédient réussi, mais d'une correction contestable, Pérouse, considérée comme puissance distincte, se tient pour très flattée. Elle est à l'absolue dévotion de son prince, qui dispose de tous ses décemvirs (5 déc. 1503), pendant que les délégués pontificaux, vestiges d'une autorité disparue, subsistent dans leur seul rôle d'ombres. (*Guichardin*)

Loin de chicaner sur l'attitude de Giovan-Paolo, Florence a maintenu l'engagement de ce capitaine auquel elle adressait une

haute solde avec 120 hommes d'armes. Car l'appoint du seigneur pérousin est indispensable contre Pise. Les décemvirs florentins le pressent, ainsi que d'autres condottieri, de ravager le territoire ennemi. Et Giovan-Paolo part, indécis. Il devine derrière lui les menées prêtes à se multiplier en son absence ; aussi, ne tarde-t-il guère à demander licence à la Seigneurie pour quitter la Toscane. Ces menées n'étaient pas un prétexte ; de plus en plus, Gentile Baglioni, seul représentant de la branche de Guido, passe à l'opposition pour lui apporter ses rancunes, autrement dangereuses que ses capacités. La supériorité de Giovan-Paolo l'exaspère. Pourtant, si la défection de Gentile satisfait les fils de Grifonetto Baglioni voués aux représailles contre leur famille, peu de nouveaux transfuges se joignent à eux ; un seul s'est mis récemment en évidence : Taddeo Baglioni.

La popularité de Giovan-Paolo est aussitôt minée par une active propagande ; de main en main circulent des billets où son gouvernement est vilipendé ; on les sème à profusion dans les quartiers les plus fréquentés de Pérouse. Tant que le pouvoir appartiendra au fils de Rodolfo : justice, bien-être et paix seront lettres mortes. Aux lecteurs de conclure qu'il en serait tout autrement, si les Baglioni opposés arrivaient aux affaires.

Le plan de la réaction ne pouvait échapper à Giovan-Paolo ; elle n'attend que son éloignement pour braver toute circonspection. Déjà les bannis relèvent la tête ; ils s'agitent et complotent sous la protection de Guidobaldo d'Urbin, devenu gonfalonier de l'Église. Et les prieurs de Pérouse implorent leur prince, seul en mesure d'enrayer le pillage et de s'opposer à toute occupation du territoire.

Si la cavalerie d'Urbin vient disputer aux infortunés Pérousins les rares vivres que leur laisse la disette ; s'il leur faut subir les razzias, en même temps que la peste, ce seront par trop de fléaux à la fois ! On ne peut nier que ces perspectives, jointes aux trames des rebelles, n'aient agi sur l'esprit de Giovan-Paolo.

Cependant les Dix de Florence, s'en tenant à la lettre de son engagement, s'irritaient de la décision d'un condottiere, plus attentif à secourir ses compatriotes qu'à seconder leurs propres plans. Mécontentement naturel, mais imprudent ; car il ne suffit pas aux Florentins de contester les obligations invoquées par Giovan-Paolo, pour réussir dans leurs instances. Le cas de force majeure était patent ; Giovan-Paolo ne le dénonçait qu'avec des formes, envoyant tout d'abord à sa place Bartolomeo d'Alviano pour garder Pérouse à l'aide de quelques escadrons. La Seigneurie prend mal cet ordre et prétend obliger Giovan-Paolo à le rapporter ; mais ce dernier, impatienté, veut suspendre ou rompre son traité avec les Florentins. C'était leur dessiller les yeux : consciente du résultat obtenu par son intransigeance, la Seigneurie s'inquiète plus que jamais.

La valeur militaire de Giovan-Paolo, sa souveraineté sur Pérouse, dont l'importance stratégique n'était pas niable, constituaient des atouts qu'elle ne pouvait perdre à la légère. Laisserait-elle derrière ses troupes, dans une quasi-hostilité, une ville de cette force ? Ce serait plus qu'une faute : un danger, et qui justifierait vraiment trop les avertissements prodigués par le cardinal de Rouen : « Sauvez donc d'abord vos propres murs, si vous voulez sauver la Toscane ! » Or, les défenses de Florence contre Gonzalve de Cordoue sont le Pape, Sienne et Pérouse. Il lui faut, à tout prix, l'amitié et le concours de Giovan-Paolo ; voilà le fait, il prime toute autre considération.

C'est pourquoi la Seigneurie, fort perplexe, députe au prince-condottiere son plus rusé diplomate : Nicolo Machiavel. Celui-ci devra sonder ses intentions, constater si, oui ou non, il refuse son concours et, dans cette dernière alternative, ses objections. Giovan-Paolo ne fait pas de périphrases ; il refuse net : que Florence ne compte pas sur lui quand les Colonna et ses ennemis particuliers rivalisent d'audace. On complote jusque dans Pérouse ! La Seigneurie prétend-elle lui demander le sacrifice de son Etat pour répondre à ses sollicitations, justifiées peut-être, mais étrangères ? Ce serait faire fausse route. Mieux vaut refuser tout de suite la solde consentie et dénoncer l'engagement, que lâcher pied en pleine lutte. Le seigneur ne peut oublier, après une seule année, les dangers que son absence a attirés à Pérouse et à sa propre cause ; on ne l'y reprendra pas. Comment ! les appels réitérés de ses décemvirs seraient tenus pour négligeables, et lui-même en passerait par le bon plaisir des Florentins ; s'ils lui refusaient licence d'aller secourir ses partisans ? Sur simple injonction, il n'aurait qu'à congédier l'Alviano, détaché seul pour rassurer les Pérousins, qui pourtant réclamaient leur prince ? Non pas ! ce serait le méconnaître. Du jour où son autorité nécessite sa présence, sa place et son devoir sont à Pérouse ; inutile de lui parler d'intérêts étrangers : Florence peut compter, à l'occasion, sur sa bonne volonté ; c'est tout.

C'était assez pour ennuyer Machiavel, qui, n'étant pas homme à le laisser paraître sans nécessité, attaque en sous-œuvre la résolution de Giovan-Paolo. Il se dépense en vain, tant son interlocuteur est pénétré encore des procédés florentins à son égard. Sans s'étendre à ce sujet, le condottiere se borne à reprocher à Florence de l'avoir désobligé, en prenant en solde Fabrizio Colonna : la Seigneurie réservait maladroitement au chef jugé nécessaire le coudoiement de ses ennemis personnels. Comment le décider ensuite ? Florence n'ignorait rien de l'hostilité des Colonna et des Savelli contre les Baglioni, ce qui ne l'empêchait pas de les réclamer, au lieu de solder les Vitelli, par exemple, ou l'Alviano, pour sauve-

garder plus sûrement ses intérêts. Etait-il simplement correct de tolérer sur le territoire de Cortone les agglomérations de ces bannis pérousins, dont les menées contraignaient justement le général à une intervention directe ?

Giovan-Paolo ajoute qu'après cela, la Seigneurie peut l'accuser d'infidélité ; il sait à quoi s'en tenir, ayant consulté chez lui des légistes qui l'ont rassuré. Bref, l'entretien tournait à l'aigre. Machiavel pouvait, à son gré, dénier les motifs de mécontentement de son interlocuteur et ses appréhensions au sujet de Pérouse, pour conclure au maintien du traité. C'était aussi facile que de dénigrer le condottiere dans son rapport à la Seigneurie. Mais la réfutation des objections coulait moins de source ; Machiavel le sentait, et, recourant au sarcasme, tentait une diversion : Giovan-Paolo s'imaginait donc être l'homme indispensable ? Florence lui prouverait le contraire ; elle choisirait ailleurs pour le confondre.

La confusion s'accusait d'abord dans les arguments du diplomate ; aussi prononçait-il, imperturbable : « Quiconque endosse la cuirasse et tient à s'honorer sous le harnais, préférera tout perdre que de compromettre sa fidélité. » Ces justifications, ajoutait-il, ne signifient rien, sinon un aveu, puisqu'elles supposent l'erreur et, à ce titre, doivent être absolument évitées ? Giovan-Paolo prêta déjà aux mêmes reproches dans ses rapports avec les Français ; il abuse vraiment. Certes, Machiavel comprenait l'injustice de sa comparaison entre l'attitude du seigneur envers les Français, et celle qu'une force majeure lui imposait à l'égard de Florence. Mais l'essentiel était de finasser : « *Et je le piquai ainsi*, continue-t-il, *par le droit et par le travers...* » Par le travers surtout ; les roueries du diplomate firent pâlir le visage du soldat. Ce que Machiavel ne lui pardonne pas, au fond, c'est d'opposer à sa ruse, la ruse acquise par l'expérience. Giovan-Paolo ne s'est pas laissé entamer ; tout au plus concède-t-il qu'à titre d'ami, non d'obligé, il marchera en Toscane avec une cinquantaine d'hommes d'armes si Florence attaque Pise. Il enverra son jeune fils Malatesta, comme otage près de la Seigneurie pour garantir ses intentions.

Cependant Machiavel ne travaillait pas seulement le général ; il espionnait ses sous-ordres, escomptant quelque indiscrétion sur le plan du chef. Sur ce point, ses ruses aboutirent ; la répugnance d Giovan-Paolo à batailler au loin, quand son foyer était menacé, ne faisait doute pour personne. Ses hommes pensaient bien ne pas quitter le territoire pérousin. A coup sûr, les Orsini, l'Alviano, Pandolfo Petrucci, s'entendaient avec leur seigneur ; Petrucci s'était même, peu auparavant, rencontré avec lui près de Chiusi, sous prétexte de chasse.

Machiavel comprit à demi-mot : les ennemis de Florence gagnaient le temps nécessaire à leurs préparatifs pour lui prendre

Pise, en neutralisant Giovan-Paolo. Comment ce dernier aurait-il apprécié la désinvolture de la Seigneurie, au sujet d'objections les mieux fondées ? Florence, en prenant les Colonna en solde pour lui faire pièce, avait commis une autre maladresse ; elle permettait au condottiere de justifier, plus encore, son inaction.

Du reste, entre Machiavel et Giovan-Paolo. toute entente devenait impossible, par ce seul fait que les difficultés pérousines étaient indifférentes au gouvernement florentin, non moins qu'à son secrétaire. L'un et l'autre pensaient les régler en les niant. Si répréhensible, dès lors, que l'on juge la conduite de Giovan Paolo en cette affaire, elle mérite moins le blâme que celle de Machiavel, quand le rusé Florentin jouit de l'énervement et de l'indécision du prince après leur premier entretien. « *On me rapporte*, écrit-il à la Seigneurie, *que Giam-Paolo a été deux mois comme en extase et n'a pas ri une seule fois de bon cœur.* »

C'était constater l'infériorité du général en fait de scepticisme. Il y avait encore de la ressource, et Machiavel redoublera d'instances, pour démontrer les avantages de ses arguments sur ceux de son interlocuteur. Le malin secrétaire se vante même de lui avoir prouvé que la conservation de Pérouse ne venait qu'en second lieu : « *Crois-moi*, lui aurait répondu Giovan-Paolo, *j'y ai bien des fois* (*plus de six fois*) *songé. J'ai attendu que le ciel m'éclairât sur le meilleur parti à prendre...* »

La plus curieuse intervention dans ces démêlés émane de Louis XII. Ce monarque avait félicité Florence du choix, fait par elle, de Giovan-Paolo, comme capitaine général dans la campagne projetée contre Pise. (*Lettre de Mâcon ; 25 nov. 1503*) Mais le souverain français est-il qualifié pour offrir à la même république ses condoléances au sujet du « *mauvais et meschant tour que Jehan-Paul Baillon* » lui a fait (*Lettre de Blois ; 8 mai 1554*) ? Que Louis XII, fort préoccupé, ait oublié la démarche des agents de Charles VIII qui décidaient Virginio Orsini à passer au service français, avec ses troupes, soldées par les Baglioni, c'est vraisemblable Giovan-Paolo devait avoir plus de mémoire.

Ce que le roi connaissait à fond, c'était sa propre façon d'agir et celle de son favori Georges d'Amboise. Sans rappeler la confiance des princes italiens démentie par ce même Louis XII « raccordé » avec Borgia, n'était-ce point avec Florence qu'il traitait en 1501, et tirait de la Seigneurie une grosse subvention, à titre d'une soi-disant protection française ? Or M. de Beaumont, son capitaine, justifiait mal les sacrifices des bailleurs de fonds. Parti pour prendre Pise, il laissait ses officiers conter fleurette à l'ennemi et insulter Florence, affaiblie par un gouvernement de pacotille. Dans sa détresse, la Seigneurie consentait une nouvelle

capitulation ; elle versait encore des sommes importantes (1502). Hélas ! la défense de son territoire, ou de ses possessions, se réduisait à la prise d'Arezzo par le capitaine Imbault, lequel refusait de s'en dessaisir... On peut juger, après cela, ce que valait la protection royale accordée à Petrucci et à Sienne, moyennant 40.000 ducats ; surtout, quand Louis XII eut regagné la France ! (Sept. 1502.)

Giovan-Paolo déclinant la solde des Florentins qu'il estime ne pouvoir servir, est en bonne posture pour négliger les observations du roi de France. « *Les instructions données par les Dix* (de Florence) *les montrent de la même école que Machiavel à qui ils les donnent.* » (*Perrens*) Mais les condoléances de Louis XII leur font concurrence (1).

Les pourparlers entre Machiavel et Giovan-Paolo eurent tout au moins ce résultat de mécontenter gravement le seigneur de Pérouse. Mûr désormais pour l'hostilité contre Florence, il est chapitré par l'Alviano, Pandolfo Petrucci, les Orsini, les Vitelli, et souscrit à leur plan, arrêté en présence du cardinal de Médicis. La réunion des confédérés s'est tenue au château de Piegaio, près de la frontière siennoise. Elle a opté pour deux objectifs : pénétrer dans Pise avec l'assentiment des habitants ; inquiéter Florence par des incursions sur son territoire, accentuées suivant les circonstances.

L'Alviano assume le commandement en chef. Brouillé avec Gonzalve de Cordoue, après la pacification franco-espagnole qui biffait les soldes, ce capitaine a du temps libre. Il augure bien de la campagne, sachant Giovan-Paolo, Orsini, Vitelli et Petrucci prêts

(1) La suite des événements ne va pas modifier cette impression. Louis XII abandonnera son allié Bentivoglio et lancera ses troupes contre lui, ne demandant à Jules II, ainsi appuyé, que de faire vite. Après quoi, le roi estimera fort cher son intervention. Les capitaines français qui acceptèrent les présents et l'argent de Bentivoglio s'arrangent pour flouer celui-ci d'une part et le Pape de l'autre (1506). Leur souverain n'en est pas gêné dans ses serments à l'ambassadeur vénitien auquel il affirme : « *qu'il préférerait être trahi de tous ses amis, que d'en trahir un seul* » (1508) ; ironie dont l'interpellé est excusable de ne pas apprécier le sel, car il s'est procuré copie du projet d'alliance préparé entre Louis XII et l'empereur, contre Venise. Que le même roi livre donc, pour un bon prix, aux Florentins, la malheureuse Pise son alliée (1509). Manières italiennes, dira-t-on ? Elles sont en effet usitées dans les divers gouvernements de la Péninsule, sans constituer une spécialité ; l'histoire des pays voisins en témoigne. Louis XII pouvait ne paraître qu'importun quand il régentait ses imitateurs ; s'il s'en était tenu à son rôle de soutien des intérêts ecclésiastiques, nul n'y eût trouvé à redire. Mais accepter, puis vendre, la foi des seigneurs qui représentaient, chez eux, l'indépendance communale, ce n'était pas chevaleresque. Il est vrai que le roi réservait bien d'autres surprises à ses dupes, quand il organisait un concile pour déposer le Pape lui-même ! Son appui est bien donné et retiré, suivant les exigences de la politique.

à se déclarer de son côté au moment opportun. Déjà, Rieti et Castello s'agitent sous la poussée de ses amis. Malgré cela, Giovan-Paolo, auquel incombe l'occupation d'Orvieto, tient à ce qu'on garde le secret. Ce n'est pas scrupule de sa part à l'égard de Florence ; le vainqueur de Passignano a trop présent encore l'appui prêté en sous-main par cette république à ses ennemis, et ses excuses après leur déroute ; mais il importe de limiter les soupçons, et, dans ce but, Giovan-Paolo dépêche aux Florentins son fils Malatesta, avec 15 hommes d'armes.

La démarche était inutile : Petrucci faussait déjà compagnie à ses collègues en avisant les Dix de l'approche de l'Alviano, lequel allait, en effet, gagner Piombino par les maremmes de Sienne. De son côté, Giovan-Paolo, acceptant la solde de cette république avec 60 hommes d'armes, se tenait pour assuré de ne point rester sans condotta, tout en ne s'éloignant pas de Pérouse, ce qui n'arrangeait nullement Gentile son cousin, ni le factieux Taddeo Baglioni.

Bref, l'Alviano, prêt à agir, rencontra de sérieux obstacles : Pérouse et Sienne, au lieu d'envoyer les renforts promis, flairaient le vent, ce qui paralysait l'attaque et assurait un échec. Il eut lieu à la tour de Saint-Vincent (17 août 1503), aux dépens de la cause des Médicis. Les hésitants s'en consolèrent, à la pensée que leurs vœux stériles n'avaient pas dû les compromettre à fond ; mais Giovan-Paolo se savait personnellement découvert. Pris entre le danger des conspirations pérousines et celui d'une brouille avec la Seigneurie, il ne pouvait échapper aux conséquences de l'un ou de l'autre. Restait à se préserver le mieux possible des représailles, et le général en était là de ses réflexions, quand une préoccupation bien plus grave s'imposa à lui.

En plein consistoire, Jules II venait de se déclarer contre Pérouse et Bologne, les deux principales cités de l'État pontifical ; il prétendait les soumettre en personne et ce plan prenait d'autant plus de portée qu'il était appuyé par le roi de France. Louis XII s'entendait avec les ambassadeurs florentins pour détruire le pouvoir des Baglioni. Viendrait ensuite le tour des Petrucci, puis des Bentivoglio. 500 lances françaises entreront immédiatement en campagne, à la vive satisfaction de Florence qui ne pouvait trouver un meilleur moyen de se venger des condottieri. On leur apprendra ce qu'il en coûte de suivre les procédés de la Seigneurie. Du moment que les Florentins ne sont point en litige avec le Pape, ils prennent sa cause à cœur, et déclarent « sainte » sa résolution ; leur premier soin est de fournir 100 hommes d'armes pour aider à chasser Giovan-Paolo.

Les relations entre ce dernier et Jules II avaient passé par des alternatives diverses : Varillas écrit qu'au temps de Sixte IV l'un et

l'autre étaient amis intimes ; un on-dit les aurait brouillés. Le cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens (futur Jules II) crut Giovan-Paolo disposé à soutenir contre lui César Borgia, ce qui l'avait forcé à fuir rapidement.

Quoi qu'il en fût, le secours français était maintenant nécessaire pour atteindre le seigneur de Pérouse, et la mésintelligence existant entre ce dernier et le roi de France garantissait l'envoi de troupes. Mais Louis XII n'estima pas de bonne politique de laisser dépouiller Giovan-Paolo. Toujours d'après Varillas, il fallut, pour décider le monarque français, lui consentir des faveurs sérieuses et maintenir, en plus, le cardinal Georges d'Amboise comme légat du Saint-Siège en France en assurant, par surcroît, la pourpre à ses deux neveux. Après ses négociations avec les *barbares*, Jules II se trouve enfin à même de marcher contre Giovan-Paolo et Bentivoglio,

Le premier s'était tiré de périls bien redoutables. Après une courte éclipse, son autorité avait survécu aux revendications d'Alexandre VI et aux menées du Valentinois ; l'orage actuel s'annonçait pire. Jules II, réclamant lui-même Pérouse pour l'Église, ne laissait pas un intermédiaire profiter de la restitution : on ne pouvait se prévaloir du contraire, ni contester sérieusement le droit du Pape. Alors Giovan-Paolo, peu disposé à abandonner le gouvernement, hésitait entre deux partis : la résistance à main armée, ou la soumission provisoire. Ce qui embarrassait surtout le prince, dans le premier cas, c'était d'ignorer s'il avait en face de lui le Pape seul ou toute une ligue ; pour son propre compte, il savait que personne ne lui viendrait en aide.

Dira-t-on que c'était la conséquence de sa désinvolture en fait d'engagements ? Allons donc ! Si l'intérêt de Giovan-Paolo s'était confondu avec celui d'un allié puissant, il eût été aussi sûrement secondé qu'il fut lâché dans le cas contraire. La politique fait fi de la plus exceptionnelle loyauté ; Bentivoglio en saura quelque chose. Par contre, elle oublie, suivant ses besoins, les plus grosses fautes.

Si Giovan-Paolo prétend interdire à Jules II, son suzerain, l'accès de Pérouse, il se met *ipso facto* en révolte ouverte ; c'est la détermination que combattent avec insistance le duc d'Urbin et plusieurs cardinaux. Non sans peine, le seigneur écoute leurs conseils et se résoud à la soumission, en principe, quitte à savoir ce que le Pape décidera de lui-même et de la cité.

Afin d'éclaircir la situation, les prieurs de Pérouse députent à Jules II une ambassade chargée, en même temps, de plaider diverses affaires courantes et de modifier l'impression du Pontife sur Giovan-Paolo et les Baglioni. « *Ils honorent*, dirent les délégués, *tout autant la ville de Pérouse par leurs actions, qu'ils sont à tort*

calomniés ! » (*Pellini*) (1) Varillas, pourtant fort hostile à Giovan-Paolo, remarque que « *les bourgeois étaient résolus à mourir plutôt de famine, que de changer de maître...* » Remarque aussitôt atténuée par le portrait de Giovan-Paolo, « *tout ensemble le plus méchant et le plus déterminé des hommes* » ; mais non moins pusillanime qu'adoré de ses administrés, ce qui n'est pas une conséquence ordinaire.

Jules II déclare, en définitive, que les forteresses et les tours des portes de Pérouse devront lui être remises ; ceci posé, il permet de continuer les négociations dont Machiavel épie les vicissitudes. Voici, en effet, près du Pape, le secrétaire florentin, continuant sa petite police, et empressé à tenir son gouvernement au courant. A son avis, Jules II laissera Giovan-Paolo à Pérouse, mais au seul titre de citoyen et sans hommes d'armes à ses ordres. Ce plan pourrait être modifié comme impraticable, et aussi par suite des observations des partisans de Giovan-Paolo, nombreux dans l'entourage pontifical. Le seigneur pérousin dispose de bonnes troupes ; il a, pour sa garde immédiate, 100 hommes d'armes et 150 chevau-légers parfaitement équipés ; cela ne facilite pas les moyens de se débarrasser de lui. Mieux vaudrait s'en servir que l'attaquer ; d'abord parce que ses qualités de chef permettraient peut-être à Giovan-Paolo de tenir tête, ce qui compromettrait la campagne de Bologne. Poursuivre un double objectif, c'est risquer un double échec ; ne pourrait-on retomber sur Pérouse après la soumission des Bolonais ?

Ainsi raisonne Machiavel, et les conseillers du Pape abondent dans son sens ; si bien que Jules II adopte leurs conclusions. D'autres personnages, il est vrai, remarquaient en sourdine que Giovan-Paolo se tirerait de l'impasse en gagnant du temps : ainsi Antonio della Rovere, légat de Pérouse, le cardinal de Pavie et le duc d'Urbin, particulièrement empressés à soutenir le seigneur menacé, pesaient sur la détermination du Pape. Leurs arguments décidaient même Jules II à prendre en haute solde Giovan-Paolo, dont l'expérience et les soldats rendraient les plus grands services contre Bologne.

Tenu au courant de tous ces pourparlers, le principal intéressé réfléchissait, fort contrarié de n'être pas fixé sur les forces françaises

(1) Dans les mêmes circonstances, la délégation de Bologne défendra ses seigneurs. Pastor en conclut que les habitants étaient terrorisés ; admettons-le. Il n'est pas moins clair que si les ambassadeurs pérousins ou bolonais étaient venus conjurer le Pape de débarrasser leur patrie de Baglioni ou de Bentivoglio, le même Pastor tirerait parti de ce fait pour démontrer l'intolérable despotisme de ces princes. On devait s'attendre, en ce qui concerne Pérouse, à voir Pastor considérer la majorité des citoyens comme opposée aux Baglioni.

dont pouvait disposer le Pape. Puisqu'on ne peut tergiverser davantage, Giovan-Paolo s'arrête aux moyens pacifiques.

A la tête de cinquante cavaliers, il part pour Orvieto (8 sept. 1506) et, à l'heure de vêpres, paraît devant Jules II, se prosterne et lui parle avec une absolue correction [1]. « *Ces démonstrations d'humilité de la part d'un homme d'une telle noblesse et d'une pareille valeur touchèrent Jules II ; lui disant de se remettre debout, il l'embrassa avec tendresse.* » (*B. Baldi*) Entre le Pape et le seigneur, l'entretien s'engagea sur la remise des forteresses du Pérousin et des tours de la ville aux fonctionnaires ecclésiastiques. Giovan-Paolo avait donné ses ordres dans ce sens ; il le déclara, acceptant de marcher sur Bologne avec 150 hommes d'armes et de servir loyalement ; ses deux fils, Malatesta et Orazio, envoyés à la cour d'Urbin, devaient garantir sa parole. Jules II, de son côté, casernerait 500 fanti dans Pérouse même et une cinquantaine à chaque porte.

Dans l'entourage du Pape figurent, naturellement, de nombreux bannis pérousins, avides de profiter des circonstances ; les déboires de leur ennemi et la convention qu'il vient d'accepter les comblent d'aise. Giovan-Paolo, par contre, supporte mal la présence de rebelles près d'un suzerain avec lequel il s'est accordé. Il ne le cache pas, et Jules II juge opportun de ne pas le contrarier. Sait-on comment les Pérousins recevront leur Pontife ? Bref, au château de Passignano, les bannis sont informés qu'ils n'entreront pas en ville et demeureront en arrière, tant que le Pape n'aura pas résidé deux ou trois jours à Pérouse ; alors « *leur cas passerait bien* ». Qu'ils se gardent de modifier leurs bonnes intentions à l'égard du Saint-Père, dont le désir absolu est d'abaisser Giovan-Paolo et de les rapatrier en sûreté. La remise des forteresses et

(1) Comment ne pas rappeler la scène du même genre qui mettait, quatre ans plus tard, la république de Venise aux pieds de ce Pontife ? Pourtant, les Vénitiens étaient autrement armés pour la lutte que le petit peuple de Pérouse ! Afin de rentrer en grâce avec Jules II, ils n'envoient pas moins de six sénateurs qui, prosternés humblement, renouvellent à deux reprises leurs excuses complètes. De même agit Alphonse d'Este en 1512. — Ceux qui feraient à Giovan-Paolo un grief de l'opposition entretenue dans sa patrie, reliront avec profit l'Histoire des autres républiques italiennes. Celle de Bologne en particulier, où la population, aussi violente dans ses vivats à l'adresse des Bentivoglio, que dans son empressement à détruire leurs demeures, voit Jules II utiliser les matériaux des palais démolis pour construire, chez elle, une solide forteresse. Les mêmes gens, soulevés contre le Pontife, briseront sa statue avec laquelle Bentivoglio, revenu, fera fondre un canon. Voilà bien les contrastes des foules ; nombre de citoyens obéissent indifféremment aux meneurs des partis opposés. Rien n'a changé depuis lors ; les grands ne doivent compter sur l'attachement du peuple que dans la bonne fortune.

l'installation en ville des troupes pontificales n'ont pas d'autre but. Il suffit de songer aux fils de leur adversaire, détachés à Urbin, pendant que Giovan-Paolo lui-même doit se tenir près du duc, sans hommes d'armes à portée ; conçoit-on l'importance de pareilles garanties ?

Elles satisfont, en effet, Florence, enchantée qu'un prétendu ami des Médicis soit malheureux ; les bannis se montrent plus exigeants. C'est une vive déception pour eux de se voir négligés par le Pape, lors de son entrée dans Pérouse ; chacun pensait exploiter l'occasion au mieux de ses propres intérêts. Ces gens s'inquiètent du contre-temps comme d'un succès de Giovan-Paolo. Quant à compter sur le duc d'Urbin, nul d'entre eux n'y songe, tant sont de notoriété les bons rapports entre ce prince et leur ennemi. Mais enfin, Jules II est décidé à sévir contre Giovan-Paolo ; cela console de bien des choses, encore que le Pape ait déclaré ne point retenir les anciens différends et viser seulement quelques torts du seigneur.

Assez perplexe après ses pourparlers avec le Pontife, Giovan-Paolo « *il Duce Perugino* » (*Bonazzi*) retourne chez lui. Décidé à laisser au suzerain libre entrée dans la ville, il prétend la préparer de bonne grâce : le palais des prieurs, son propre palais et celui des plus notables citoyens, sont mis, avec divers monastères, à la disposition du Pape, du Sacré Collège et des personnages de l'escorte pontificale. Jules II ne pourra qu'être sensible au procédé ; Giovan-Paolo le suppose ; la commune, qui s'est mise en frais, et les prieurs, drapés dans de nouveaux manteaux rouges, ont toute raison de le croire. Jusqu'à présent leur prince a cédé : il a résigné la souveraineté effective, admis le retour d'une faction hostile prête aux représailles et accepté même de servir l'Église contre Bologne. Sont-ce là autant de titres de sécurité pour lui ; ou bien doit-il s'attendre, justement parce qu'il a consenti de tels sacrifices, à être chassé du territoire, ou à devenir simple citoyen en face d'adversaires réintégrés ? Sa vie même ne sera-t-elle pas menacée ? Sur ces entrefaites, Jules II et son escorte passent la frontière : le Pape prend possession, en toute facilité, des châteaux qu'il visite au passage et laisse des capitaines à sa dévotion dans les forteresses de Castel della Pieve, de Castiglione del Lago et de Passignano. Le 12 septembre, le cortège arrive à Corciano où le cardinal François-Guillaume de Clermont attendait Jules II pour lui remettre une lettre de Louis XII relative à Bologne (1). On sut bientôt dans l'entourage pontifical que le délégué français avait déconseillé, au nom de son maître, l'expédition contre Bentivoglio, ce qui eût été

(1) Guichardin (*Hist. des guerres d'Italie*, I. p. 555) prétend que le cardinal rejoignit le Pape à Pérouse même.

pour Giovan-Paolo un son de cloche bien instructif, s'il avait pu l'entendre. Enfin le Pape arrive sous les murs de Pérouse et s'empresse d'y faire son entrée solennelle (13 sept.) accompagné de 24 cardinaux, de grands seigneurs comme le duc d'Urbin et Jean de Gonzague, de l'ambassadeur de Venise et de nombreux barons. Salué par la population, Jules II, sur un siège de soie et d'or, gagne le palais des prieurs par la route de Saint-Pierre.

Cet événement nécessite certains éclaircissements : quelles forces militaires soutenaient le Saint-Père à son entrée dans la ville ? Aucune, dit Guichardin. C'est exagéré, mais, à coup sûr, le total de ses gens d'armes, présents en ville, n'était pas en mesure d'intimider les troupes de Giovan-Paolo ; en outre, la place de Pérouse n'était pas occupée par les Pontificaux, les portes non plus ; le duc d'Urbin avait tout organisé à la légère. Le Pape, impatient d'entrer, devançait ses fanti au lieu de les suivre et négligeait d'élémentaires précautions. « *Il laisse ses troupes en dehors ; et, pour prouver sa sécurité, entre sans forces dans Pérouse.* » (*Sismondi*) L'auteur s'est informé et précise «... *sans s'être fait livrer les portes de la ville* ». Machiavel, Crispolti, Fabretti, d'autres encore s'accordent sur ces points. Et si les annales officielles, rédigées en somme par quelque notaire à gages, parlent d'un grand nombre de soldats pénétrant en ville à la suite de Jules II, leurs allégations n'offrent, sous l'enflure de commande, qu'une sûreté contestable. Elles n'insistent vraiment pas assez sur ce point pourtant établi : à peine entrées, les troupes pontificales sortirent nombreuses pour gagner leurs quartiers hors les murs. C'est dire que l'opinion des auteurs cités, de ceux-là même qui furent les adversaires de l'Église, est en bonne partie acceptée par les historiens sans préventions.

Giovan-Paolo, édifié sur la politique de son temps pour en avoir suffisamment pâti, sait qu'au plus adroit échoit le succès et que traités et paroles n'ont de valeur que suivant leur opportunité. Il sait surtout, que les revendications papales, pour légitimes qu'elles soient, ne le dépossèdent pas moins. Si le retour de ses pires ennemis a été retardé sur sa demande, c'est partie remise ; avant peu, tous rentreront indemnisés et menaçants.

Or, le Pape est à sa merci. Le seigneur, que n'embarrassent pas les scrupules, peut l'arrêter avec toute sa cour. Aussi, Guichardin, surpris et mécontent d'une indécision si anormale, fait-il ressortir, dans son Histoire, qu'en de bien moindres occasions Giovan-Paolo n'avait pas hésité dans le choix des moyens. Imbu des idées contemporaines, le Florentin blâme ce seigneur menacé, d'avoir laissé bénévolement échapper l'occasion de « s'illustrer à jamais ».

Par un crime, n'est-ce pas ? Certes ; et il est méritoire d'y répugner quand le crime politique s'affiche comme l'un des plus puissants

facteurs du *jeu de ce monde*. Combien n'auraient vu là qu'une réplique à l'imprudence du Pape ? On devine les conséquences : Jules II prisonnier et en péril, Giovan-Paolo arbitre de la situation et entouré, comme l'est toujours le plus fort. Un Pape disparu, c'est une puissance annihilée, une élection en perspective, un nouveau centre d'influences. Le prince ne pouvait redouter immédiatement ni les mécontents locaux, ni les partisans de l'Église. Certes, les Pérousins aspirent à la tranquillité et nombre d'entre eux comptent sur Jules II pour l'imposer ; mais combien aussi, parmi eux, sont les champions de l'indépendance, et ceux-là ne se recrutent pas parmi les plus paisibles. Les débris des factions vaincues sont sans cohésion, les gens d'armes pontificaux peu nombreux ; pour arriver sur place, il faudrait à l'infanterie de l'Église un délai qui laisse à Giovan-Paolo ses coudées franches.

Du reste, les divers contingents susceptibles de s'interposer ne marcheraient plus de concert quand leur chef suprême serait pris ; ils ne pourraient se passer d'unité de direction. Giovan-Paolo, au contraire, dispose encore de solides troupes tant à pied qu'à cheval, soldats prêts à tout sur un signe de leur général. Il est chez lui, dans son élément, sur une scène connue. Et si l'on objecte que ses fils sont en otage à la cour d'Urbin, rappelons les relations amicales de ce duc avec le seigneur de Pérouse ; les deux voisins ont besoin l'un de l'autre.

Bref, que les gens du Pape aient, ou non, dépassé les portes ; qu'à peine entrés, ils se soient dirigés vers leurs quartiers en dehors de la ville, ou leurs garnisons dans les châteaux voisins, le fait subsiste. Jules II s'est montré téméraire ou imprudent ; mais, dans les deux cas, Giovan-Paolo pouvait en tirer parti et ne l'a pas voulu.

C'est pourquoi on l'outrage ; personne n'a un mot de sympathie pour ce soldat qui, le cœur ulcéré, s'est contenu : les uns ergotent sur la somme de dangers courus par le Pape ; d'autres narguent l'indécision de son adversaire. Machiavel en est bouleversé ; sa haine du prêtre, plus venimeuse que celle dont il honore Giovan-Paolo, lui arrache les pires invectives. Si le prince épargne celui qui vient lui ôter l'Etat et qui se trouve à sa discrétion avec son collège, « *ce sera par sa bonne aventure et par son humanité* ». « *Par lâcheté, Baglioni n'a pas su, ou, pour mieux dire, n'a pas osé exécuter un coup de main qui s'offrait à lui, qui eût fait honneur à son intrépidité, et qui lui eût assuré une renommée éternelle*... etc... *il eût été le premier... qui eût réussi dans l'accomplissement d'un acte dont la grandeur dépasse de beaucoup tout le scandale et tous les dangers qui pouvaient y être attachés*... » Entre les fautes que le diplomate reproche à Giovan-Paolo, celle-ci, surtout, lui paraît enviable. Il lui répugne que le seigneur pérousin se soit conformé

aux conseils de son ami le duc d'Urbin, en ne prenant pas, de prime abord, le parti de la violence. « *Plus habile que le secrétaire de la République de Florence, Jean-Paul Baglioni savait qu'aucun poignard ne pouvait faire reculer la restauration indispensable contre la France.* » (*Ferrari*) Et Bonazzi, expliquant que les Baglioni savaient remettre leurs vengeances, conclut que l'événement justifia la décision de Giovan-Paolo.

Correct dans son infortune, il laisse s'installer dans son palais Galeotto Franciotto della Rovere, cardinal de Saint-Pierre-ès-Liens ; lui-même se contente d'une maison qu'il possède dans ses jardins, près Saint-Pierre.

Jules II, devenu le maître, s'empresse de l'affirmer ; après les années d'indépendance sous l'illusoire tutelle des fonctionnaires pontificaux, Pérouse devra se soumettre. Le Pape casse ses décemvirs de la guerre qui, de fait, gouvernent sous les Baglioni. Ce ne fut cependant, disent Leo et Botta, qu'après le départ du suzerain que les bourgeois abolirent « *la balia par laquelle les Baglioni, et particulièrement Giov.-Paolo avaient régné* ». Le Pape se montre bienveillant aux prieurs des arts, dont la fidélité lui importe, et comme ancien étudiant de leur Université, accorde un important subside aux délégués pérousins. Peut-être eut-il le loisir d'admirer les splendides fresques dont Vannucci venait d'orner le Cambio « *quelques années auparavant, dans la capitale des Baglioni* ». (*J. Klaczko*) Sa pensée est ailleurs néanmoins ; les bannis doivent être réintégrés et Jules II l'exige ; c'était prévu.

Le mécontentement de Giovan-Paolo n'en est pas moins cuisant et ne s'effacera plus. Cette clause, non seulement lui donne un dessous, mais entraîne la restitution des biens, fort mal accueillie par les actuels détenteurs qui en bénéficièrent à la suite de succès militaires. Deux exceptions sont stipulées : Carlo-Barciglia et La Penna, considérés comme plus coupables, ne sont pas graciés. Ainsi, après dix-huit ans d'exil, les survivants des degli Oddi et leurs amis Ranieri, della Staffa et autres regagnent leurs foyers. Dans la matinée du 20 septembre, Jules II célèbre une grand'messe d'action de grâces pour son exaltation au trône pontifical ; il a choisi à cet effet l'église Saint-Pierre, se souvenant de ses années de jeunesse, humblement passées dans ce couvent. Aujourd'hui, c'est à l'intervention papale que les exilés doivent de se réconcilier avec les Baglioni et les patriciens dévoués à leur cause. Pacification factice non moins que solennelle, conclue en présence du suzerain, des cardinaux, du marquis de Mantoue, du duc d'Urbin et des notabilités de leur entourage. Une foule nombreuse jouit du spectacle ; il en vaut la peine. Le bref pontifical, daté de la veille (19 sept.) et lu à haute voix, stipule la restitution des biens aux amnistiés ; un

notaire dresse l'acte de pacification que garantissent 5.000 ducats d'amende.

Cependant l'exécution n'est pas plus tôt décidée que les difficultés surgissent. La lutte des partis a entraîné de mutuels dommages dont la réparation est difficile à déterminer ; qui plus est, l'attitude de Giovan-Paolo inquiète. Interrogé au sujet des bannis amnistiés, il a simplement répondu : « *Eh bien ! qu'ils reviennent à leur gré ; s'ils sont massacrés je n'en serai pas responsable...* » La caution fournie par lui l'engage seul, avec sa famille ; elle ne saurait concerner les étrangers rapatriés. Giovan-Paolo le précise et les bannis déchantent.

On croit encore dans Pérouse à la menace des lances françaises ; quand elle aura disparu avec le Pape, la puissance des Baglioni redeviendra complète. Nul n'ose cautionner qui que ce soit contre elle. Mais alors, si les ex-bannis doivent éviter la ville, que vaudra la restitution de leurs biens ? C'est dire qu'un second bref sera nécessaire l'année suivante (14 sept. 1507) pour trancher les difficultés et obtenir un silence momentané.

En attendant, l'horizon s'éclaircit pour Giovan-Paolo, assuré que Pérouse, remise au Pape sans lutte ni vengeance, lui reviendra aisément ; il y compte trop de partisans pour en douter. Tout dépendra de la durée du pontificat actuel. Après tout, Jules II et son vassal tendent à s'accorder, depuis qu'un commandement a été confié au seigneur dépossédé ; celui-ci vient d'ordonner le rassemblement de ses escadrons et bataillons sur la grand'place.

Le Pape assiste à la revue et reste « *émerveillé devant un aussi grand nombre de fantassins et de chevaux, tous si parfaitement équipés* ». (*Machiavel*) Réfléchit-il sur l'usage qu'aurait pu en faire leur chef ? Il n'y avait pas de quoi se rassurer rétrospectivement, même en observant, comme le faisait Jules II, au monastère de Saint-Pierre, la *monstre* des gens d'armes pontificaux dont les files s'alignaient, au loin, dans les champs de l'église San Constanzo et del Frontone. Ces troupes, flanquées de celles de Pérouse, vont s'acheminer vers Bologne.

Cependant les nouvelles de France ont été fort décevantes, puisqu'il est désormais avéré que Louis XII, en prévision d'une invasion de Maximilien dans le Milanais, ne peut fournir les 50 lances promises. Ainsi, l'incertitude au sujet du secours français, prémices d'appui plus sérieux, avait permis au duc d'Urbin de corser ses arguments près du Pape en faveur de Giovan-Paolo et, d'autre part, ses conseils de modération près de son ami menacé ; mais, au total, le roi se dérobait ; son concours n'avait été que fumée. Jules II reste donc fort embarrassé, et finalement crée Giovan-Paolo gonfalonier de l'Église. Après huit jours passés dans la capitale ombrienne, il quitte les Pérousins stupéfaits (21 sept.).

Que le Pape ait eu de larges vues en politique, cela n'est pas plus contestable que les bienfaits inhérents à son influence dans les villes soustraites aux seigneurs. Dès lors, Giovan-Paolo, « *se laissant prendre des mains la plus belliqueuse cité d'Italie* », permettait à Pérouse « *de reconquérir, sous les Clefs, les privilèges d'une cité libre* ». Ainsi s'exprime Cantu avec sincérité. Mais ce dernier point se réduit à ceci : ou bien les auteurs qui « *confondent la tyrannie des Baglioni avec la liberté pérousine* » (*Bonazzi*) sont des rêveurs ; ou leur dire s'appuie sur l'existence d'un grand parti local, dévoué à ces mêmes seigneurs. C'est ce qu'il appartiendra aux événements de démontrer.

Jules II est en marche. Il passe pendant la nuit à La Fratta, et arrive à Gubbio (22 sept.) ; le voici à Cantiano, puis à Urbin. Avec lui chemine Giovan-Paolo, dont le fils, Malatesta, sert sous Bino Signorelli ; Gentile fait aussi partie du voyage. 150 chevaux sont sous les ordres directs des Baglioni. L'armée pontificale pousse jusqu'à San Marino, où Jules II apprend que Louis XII, trahissant la parole donnée à Giovanni Bentivoglio, charge Chaumont de renforcer les troupes ecclésiastiques pour déposséder ce prince de Bologne.

Bentivoglio avait fait plus de tapage que Giovan-Paolo, mais moins de besogne ; son apostrophe à Pirro de Médicis sentait la poudre. « *Si vous entendez dire que j'aie été chassé, il ne faudra pas le croire. Croyez plutôt que je me serai fait tailler en pièces.* » C'est que, loin d'être visé par Louis XII, comme son collègue de Pérouse, Bentivoglio avait la parole du roi ; il s'y fiait, l'imprudent. Aussi, quelle déception pour lui de se voir abandonné au moment du danger ! C'était à envier le sort de Giovan-Paolo, qui, du moins, n'avait compté sur personne.

L'armée de Jules II est à Césène (2 oct.). Bentivoglio, en fort mauvaise posture, compte plus sur des négociations que sur ses bandes pour se tirer de l'impasse ; aussi gagne-t-il bientôt le territoire milanais. Sans perdre de temps le Pape prend possession de Bologne (10 nov.). Sous son étendard, Giovan-Paolo continue la campagne des Romagnes de façon à n'encourir aucun reproche. Absent de chez lui, il offre par là même au Pontife le double avantage de l'utiliser comme général et de le combattre comme prince ; ce à quoi s'emploie activement le légat de Pérouse. Ce prélat consolide de son mieux l'autorité ecclésiastique et s'assure des fonctions qui en dépendent. Chaque jour est ainsi un appoint pour le suzerain et un dessous pour les Baglioni ; le résultat devrait répondre à tant de facilités. Or, les citoyens se taisent ; une forte pesée a été nécessaire pour abolir la magistrature des décemvirs de la guerre. On a compris combien était vivace encore l'antagonisme entre l'in-

fluence du Pape et celle des Baglioni ; à ces seigneurs restent fidèles les notables et une fraction du peuple, sans cesse croissante. Par les commandements qu'ils exercent, les membres de l'ancienne maison régnante se maintiennent en évidence ; à peine sont-ils signalés sur le territoire pérousin que renaît leur prépondérance. Malatesta occupe, avec une garnison, la forteresse de Castel della Pieve, puis Giovan-Paolo paraît en personne ; et vers lui gravitent aussitôt les intelligences des principaux commandants de places. Le gouvernement ne traite plus une affaire de quelque importance sans son assentiment.

Comment Jules II sauvegarderait-il ses intérêts à Pérouse au milieu des soucis qui l'accablent ou l'attendent : Ligue de Cambrai et Sainte-Ligue. Est-ce « *par amour, par crainte, ou par habitude invétérée, que Pérouse subit encore l'influence des Baglioni* » ? Devant l'évidence, Bonazzi reste perplexe : il tente la nomenclature des crimes qui reprennent leur cours de faits divers, énumère les rivalités locales, relate les pourparlers engagés avec Rome. A l'entendre, la cité aspire à la liberté sous l'autorité ecclésiastique, ce que justifient difficilement son attrait, sans cesse plus accusé, vers Giovan-Paolo, et la diminution du légat qui avait pourtant la parti belle. Pendant trois jours (sept. 1507), l'ex-tyran offre aux Pérousins des joutes superbes où Baglioni, degli Oddi, della Corgna, Baldeschi, Montemellini et Montesperelli, rivalisent d'adresse et de force. Salués par les fanfares et les vivats, les vainqueurs sont proclamés ; ce sont Sforzino Baglioni et Antonio des Tei. L'allégresse publique s'affiche, en raison de la tranquillité momentanée : c'est toujours autant d'obtenu grâce à la surveillance pontificale, non sans quelques secousses, bien entendu. Ces émeutes causées, soit par la disette, soit par une fête qui tourne mal à la porte Saint-Pierre, favorisent l'intervention des exaltés du parti de Giovan-Paolo. Ils les provoqueraient au besoin, mais l'exécution de deux meneurs tempère leur ardeur ; ce qui n'empêche nullement le Baglioni de redevenir maître de Pérouse et d'y traiter royalement ses hôtes. A deux reprises, François-Marie duc d'Urbin vient le visiter. Reçu la première fois (14 juilll. 1509) dans le propre palais de son ami, il est accompagné, l'année suivante, de la vieille duchesse Elisabeth de Gonzague et d'une escorte de nombreux barons.

La Ligue de Cambrai bouleverse l'Italie : Louis XII, Maximilien, Jules II et Ferdinand d'Aragon sont coalisés contre Venise. Giovan-Paolo, exerçant encore son commandement dans l'armée pontificale, assiste aux prises de Cervia et de Ravenne (1508). Avec Ludovic de La Mirandole, il malmène Jean-Paul Manfrone à Brisighella, où celui-ci s'était jeté, suivi de 800 fanti et de quelques chevaux. Mais

les revirements de la politique unissent bientôt Jules II à cette même Venise qu'il combattait la veille, ce qui permet à Giovan-Paolo de passer sous l'étendard de Saint-Marc.

Or, le commandement suprême des troupes vénitiennes perdait, coup sur coup, deux titulaires : Nicolo Orsini comte de Pitigliano, décédé en février 1510, et Lucio Malvezzi. mort en exercice. Alarmés par les dangers qui menacent la patrie, les sénateurs espèrent tout d'un nouveau capitaine général. De préférence aux premiers hommes de guerre de l'époque : à Renzo de Ceri, à Antonio Colonna, à Gaspare de San Severino, ils choisissent Giovan-Paolo qui, pour la seconde fois, reçoit le bâton. Jules II aurait même appuyé cette nomination (*Frollicre*), qu'accepte le seigneur de Pérouse (25 août 1511). Un commissaire de la république, mandé en hâte près de lui (sept.), vient l'arracher officiellement à ses Pérousins pour la défense de Venise en péril : 200 hommes d'armes, 500 chevau-légers, 200 fanti, préposés à sa garde en campagne, sont placés sous ses ordres immédiats. Venise concède en même temps à son général 3.000 ducats d'or annuels pour sa table.

On peut épiloguer sur les motifs qui dictèrent ce choix ; de pareilles avances honorent celui qui en est l'objet. Giovan-Paolo lève 2.000 fanti sur le territoire pérousin et les dirige sur Pesaro, d'où les vaisseaux vénitiens les transportent en terre ferme. Ainsi parviennent-ils à Chiozza (11 oct.), puis à Padoue. De son côté, Giovan-Paolo marchait vers cette ville dès le 20 septembre, accompagné des meilleurs capitaines pérousins : Ranieri, degli Oddi, Mansueti, etc « *Que Dieu lui accorde bonne chance et prompt retour...* » conclut Teseo Alfani. A Padoue, Giovan-Paolo reçoit l'étendard de Saint-Marc et le gonfalon de la république. Venise avait alors en solde de nombreux mercenaires levés par l'Alviano sur le territoire pérousin et que la disparition de celui-ci, prisonnier du roi de France, laissait sans condottiere. Informés de l'arrivée de Giovan-Paolo, ces soldats ne se tiennent pas de joie et sont les premiers à courir au-devant de lui, à l'acclamer comme leur ancien seigneur et leur chef suprême. Du reste, l'enthousiasme est général : « *Jamais condottiere ne fut reçu avec plus d'impatience, comme si l'unique salut de la république reposait sur son épée !* » (*T. Alfani*)

De l'avis de ses plus malveillants détracteurs, Giovan-Paolo ne devait pas démentir cette confiance. Venise, dans les désastres de la Ligue de Cambrai, s'empressera de recourir à ses conseils contre de formidables ennemis, et s'en trouvera bien.

Le premier soin du général est d'organiser les forces mises à sa disposition : elles sont très restreintes. Décimée par tant de luttes, l'armée vénitienne doit se borner à la défensive, et c'est pourquoi

Jules II, voulant pousser Giovan-Paolo contre Bologne révoltée, en est pour ses exhortations. Son gonfalonier, Raymond de Cardona, se passera de l'appui de Venise, préoccupée avant tout de défendre son propre sol. Giovan-Paolo marche sur Vérone; lui-même, suivi de 500 cavaliers-stradiots, compte se saisir de cette ville, qu'il sait faiblement défendue. Il s'agit d'abord de bouleverser le pays et d'intercepter les convois de vivres de l'ennemi. Janus Fregoso et Guido Rangone sont, en conséquence, chargés d'arrêter 300 cavaliers allemands du comte de Rosnich en marche sur Trévise. Mais Rangone tombe aux mains de ses adversaires, ce qui va tout compromettre, quand arrive Fregoso pour battre les Allemands et délivrer les prisonniers. Alors, les confédérés reculent : les Français sur Vérone, les Allemands vers leur pays avec le duc de Brunswick, et Giovan-Paolo revendique Vicence pour la république.

Les Vénitiens escomptent déjà la prise de Brescia, où Lodovico Avogado, ennemi du parti français, s'est chargé de leur livrer la porte des Piles. L'étendard de Saint-Marc est assuré là d'une ovation, en haine de l'étranger. Ainsi fut fait : devant l'envahissement de la ville, la garnison française, sous du Lude, n'eut plus qu'à se barricader dans le château (3 févr. 1512). Peu après, Bergame tombait au pouvoir des troupes du doge. Mais le jeune et valeureux Gaston de Foix veillait.

Profitant d'un ouragan de neige, il pénètre dans Bologne (nuit du 4 au 5 févr.); et, sans perdre du temps à recouvrer Brescia où du Lude tient toujours, continue sa marche. Du Lude se fiait sur les renforts demandés en hâte ; à vrai dire les renforts n'étaient pas moins nécessaires aux Vénitiens pour se maintenir en ville, et André Gritti les requiert. Son gouvernement lui dépêche Giovan-Paolo qui, partant de Castel-Franco, rejoindra les soldats de Gritti vers l'île della Scala, avec 300 lances (ou 400 hommes d'armes joints à 4.000 fanti), et gagnera Brescia. Gaston de Foix marchait toujours; il a traversé le territoire neutre du marquis de Mantoue, hors d'état d'imposer sa permission, et, grâce à ce procédé, peut oindre à temps Giovan-Paolo.

Les deux armées se heurtent à la tour de Magnano, vers 4 heures du matin. « *Le choc des lances fut terrible de part et d'autre, et l'on combattit ensuite de près avec d'autres armes plus d'une heure; mais les Vénitiens s'affaiblissaient insensiblement, tandis que les troupes françaises arrivaient de moment à autre. Ils rétablirent néanmoins plusieurs fois le combat, mais à la fin accablés sous le nombre* », (*Guichardin*) les Vénitiens sont dispersés. Giovan-Paolo roule sous son cheval blessé, perd 300 hommes sur place et d'autres encore, au passage d'un fleuve. Guido Rangone, condottiere de Venise, dont l'effort s'est inutilement dépensé, et Baldassare

Signorelli sont prisonniers. En conséquence. Gritti voit Gaston de Foix rallier la garnison du château de Brescia ; la ville tombe elle-même peu après au pouvoir des Français, après un sanglant combat de rues (18 févr.).

Mais la bataille de Ravenne (11 avril), que les Français payèrent de la mort de Gaston de Foix, allait devenir pour eux la plus funeste des victoires. Le temps n'était plus où Jules II faisait appuyer ses revendications par Louis XII ; les troupes ecclésiastiques venaient de partager la défaite des Espagnols, ce qui désolait le Pontife. Parmi les officiers des vaincus, le fils aîné de Giovan-Paolo, Malatesta, avait été grièvement blessé.

Déjà signalé comme enseigne de cavalerie vénitienne, dans une charge qui repoussait jusqu'à Bologne un corps de cavaliers français, ce jeune officier est cité par Cantu comme l'un des plus réputés condottieri engagés dans la Sainte-Ligue, sous les ordres du futur Léon X, Jean de Médicis. A Ravenne, Malatesta s'est jeté au fort de la mêlée, suivi de ses 50 hommes d'armes : 47 sont tués ou pris, à ses côtés. Lui-même lutte encore avec les trois derniers, puis s'abat, criblé de coups. Après la bataille, un Français, ancien serviteur de Giovan-Paolo, reconnut Malatesta parmi les cadavres ; son corps saignait par vingt blessures, dont l'une, sur le crâne, paraissait mortelle. Le blessé, transporté à Pérouse avec les plus grands soins, resta plusieurs jours en grand danger ; enfin, sa robuste constitution prit le dessus (1).

Cependant Jules II, impatient de chasser les troupes françaises hors de la Péninsule, appelle les renforts suisses et allemands :

(1) Les Pérousins, fiers du courage signalé du jeune Malatesta, s'intéressaient vivement à son sort. Les sujets des fiefs des Baglioni profitèrent de l'occasion pour témoigner de leur loyalisme. Ceux de Collazzone, en particulier, firent exécuter un tableau votif (1512) où Malatesta, la tête entourée de bandages, était représenté étendu sur un lit de parade que surmontaient ses armoiries. Au sommet de la composition, la Sainte Vierge apparaissait dans les nuages, tenant l'Enfant Jésus et entourée d'anges. Des personnages en prières, au bas du tableau, figuraient les gens du fief. Le sujet était ainsi dédié : « *Les habitants de Collazzone, à S*[te] *Marie Consolatrice, pour avoir rendu à la vie, des approches de la mort, Malatesta Baglioni, Prince émérite, dont elle a guéri les glorieuses blessures.* »

(*Colazonis Incolae Divae Mariae Consolatrici ob Malatestam Baleonum Principem bene meritum, a media morte restitutum ad vitam, dum vulnera laudem perpetuam paritura tulit.*)

Le *Journal Hérald.* a publié cette inscription (oct. 1821, p. 47) d'après G. B. Vermiglioli, qui l'a fait paraître dans le tome III de ses *Opuscules*. Le même auteur l'a également intercalée dans la *Vita de Malatesta IV Baglioni*, pp. 159, 160.

12.000 hommes pénètrent dans le Véronais par la route de Trente (mai) et rejoignent, à Villafranca, les Vénitiens de Giovan-Paolo. Ce général commande à 400 hommes d'armes, 800 chevau-légers, 6.000 fanti ; en tout 10.000 soldats ; il a une forte artillerie. La disproportion entre les forces vénitiennes et françaises, ainsi intervertie, n'a pas permis à Chabannes La Palice d'arrêter les renforts étrangers. Le chef français apprend que l'armée de Giovan-Paolo et les bandes suisses ont traversé le Mincio sur les terres du marquis de Mantoue, habitué aux libertés de ce genre ; Giovan-Paolo s'est conformé au précédent, dont Gaston de Foix avait tiré parti contre lui. La Palice a beau jeter des garnisons à Bologne, Brescia et Bergame : il ne peut tenir, même sur l'Adda, et se retire à Pontevico, qu'il abandonne aussi, en raison de la défection de ses Allemands. Ce sera la revanche de Giovan-Paolo qui va, pour une bonne part, contribuer à priver Louis XII du duché de Milan. Solidement renforcé, il s'empare, ou seconde la prise, de Valeggio, de Crémone, de Bergame et de Crême. D'autres places se rendent à lui, au grand dommage des Français ; la Lombardie arbore les insignes des Sforza ; le Pape reprend la Romagne.

Mais il faut compter avec les changements à vue : voici que Venise s'allie avec Louis XII et revendique Bergame, Brescia, Crémone et La Ghiradadda, d'autant plus âprement que Maximilien disposa de certaines de ces places en faveur du nouveau duc de Milan. Cette dernière ligue, prête à rallumer partout l'incendie, atterre le Pape, dont les jours sont comptés. Il meurt sous cette pénible impression (20 fév. 1513).

Sur ces entrefaites, Bartolomeo d'Alviano, remis en liberté par convention entre les belligérants, reprenait le bâton de capitaine général de Venise, dont se débarrassait, sans difficulté, Giovan-Paolo. Car les préoccupations du seigneur pérousin sont concentrées du côté de l'Ombrie. Informé du décès de Jules II, il laisse son fils Malatesta comme lieutenant à Padoue et gagne en hâte Pérouse, comptant culbuter encore Barciglia, naguère soldé par le Pape défunt, pour chasser ses amis. Cette fois, tout pliera immédiatement à l'approche du seigneur : 500 fanti des fiefs de sa famille se sont jetés dans la ville, à la première nouvelle d'une vacance du Saint-Siège. Le parti des Baglioni se rassure ; mais la réception réservée à Giovan-Paolo n'en est pas moins significative (5 mars). C'est en foule que les citoyens se pressent à sa rencontre, le fêtant « *presque comme un Dieu* ». (*T. Alfani*) A peine est-il descendu de cheval pour répondre de plus près à ces démonstrations enthousiastes, qu'il se voit environné, pressé de toutes parts au point de mettre plus d'une heure à passer de la maison des Montesperelli à son palais (*Pellini*) « *Pareille ovation*, conclut Bonazzi, *équivalait*

à la main-mise sur le gouvernement pérousin. Il (Giovan-Paolo) *avait à sa dévotion les plus zélés partisans ; la gloire militaire acquise à la tête de ses troupes était de nature à séduire une population guerrière comme celle de Pérouse ; d'autre part, le peuple entendant, à de si faibles intervalles, carillonner pour les Baglioni, ou pour les Papes, partageait l'impartialité de ses cloches.* » D'autres historiens s'étonnent de faits en si flagrante contradiction avec les sentiments attribués aux citoyens « *tyrannisés* » ; on le conçoit. Faisant même large part aux vivats toujours acquis au succès, comment dénier l'élan du peuple et l'absence de toute résistance, alors que les moyens la permettaient ; que dire de l'inutilité des efforts du légat pour soustraire les citoyens à l'influence seigneuriale ? Ou les adversaires des Baglioni jouissaient d'un crédit bien limité, ou l'attachement de Pérouse à son prince s'imposait. Giovan-Paolo, tout-puissant dans sa patrie, profite des circonstances pour assurer la prééminence de son parti et affirmer devant la cour pontificale « *sa puissance indomptée et indomptable* ». (*Fabretti*)

Tant d'acclamations lui ont tourné la tête ; après dix-huit jours passés chez lui, c'est à Rome même qu'il prétend faire figure. Une centaine de seigneurs, au nombre desquels on reconnaît Sforzino et Giovan-Taddeo Baglioni, lui servent d'escorte d'honneur que viennent renforcer de nombreux amis du voisinage ; 2.000 cavaliers (*Fabretti*) sont de service en la circonstance (12 *alias* 23 mars). Bref, le cortège, fort de 3.000 personnes (*Alfani*) et rutilant de velours et de brocart d'or, gagne la capitale des Papes où Giovan-Paolo saluera le successeur de Jules II, nouvellement élu. C'est le prétexte ; en réalité, le prince veut, en face de Léon X, montrer « *son invincible puissance. Il était venu à Rome, au milieu d'une telle affluence de haute noblesse, suivi de tant de cavaliers et de fantassins, et dans un tel luxe de costumes et d'ornements, que ses intentions ne pouvaient laisser aucun doute.* » (*Bonazzi*) Giovan-Paolo comptait que le suzerain n'inquiéterait plus son pouvoir ; il se croyait des droits à la faveur des Médicis et, prétend Bonazzi, ne négligeait pas l'intrigue. N'avait-il pas été à bonne école ? Léon X, de son côté, fait au général un bienveillant accueil : au fond, le Pape pouvait compter déjà sur l'hostilité de Gentile Baglioni, pour tenir en échec le hautain seigneur ; inutile de rien brusquer. La plupart des cardinaux et des prélats ne sont pas moins aimables pour Giovan-Paolo, qui regagne Pérouse, enchanté de sa démarche, libre de politiquer à sa guise et rassuré sur son cas au point d'aller guerroyer en Lombardie (11 avril).

Entre les Pérousins et Léon X, les rapports se maintiennent en bonne harmonie. L'élection de ce Pontife avait été, pour la cité, l'occasion de déléguer (23 mars) une ambassade dont Ercole

Baglioni faisait partie et qu'escortaient 36 cavaliers. Par ces intermédiaires, la commune demandait confirmation de ses privilèges. Elle comptait sur la bienveillance du suzerain pour favoriser Giovan-Paolo et Gentile Baglioni : au premier, le trésor apostolique donnerait une honorable condotta et continuerait au second sa pension, quelque peu augmentée. Si la cour confisquait les biens des factieux compromis dans les assassinats des Baglioni et leur interdisait tout séjour à Pérouse et sur son territoire, ce serait le meilleur moyen d'en finir avec les dissensions. D'autres demandes suivaient. A cet exposé, le Pape répondit favorablement, au moins en ce qui concernait les Baglioni. (*Crispolti*)

Alors, Giovan-Paolo, affermi dans son pouvoir, sans préoccupation immédiate, guerroie au loin pour le compte de Venise ; il a accepté un commandement en second sous son beau-frère l'Alviano qui le remplace comme capitaine général. Tous deux continuent à donner l'exemple de la plus constante camaraderie militaire. Avec 1.200 fanti et 60 hommes d'armes, Giovan-Paolo s'empare de Legnano, ayant « *la gloire d'emporter d'assaut cette place, dont on fit sauter les fortifications* ». (*Daru*) Les Espagnols qui la défendaient, tués pour la plupart y compris leur capitaine, laissent au vainqueur une artillerie considérable Cette affaire fit grand effet au sénat vénitien, qui s'empressa d'adresser une lettre des plus élogieuses à son général ; lui-même voit renforcer sa fraction d'armée, qui monte à 2.200 fanti, 200 hommes d'armes et 350 chevau-légers. Accompagné de son fils Malatesta, il occupe Trévise pendant que l'ennemi se jette dans Vérone. Mais les Vénitiens doivent promptement quitter la place et les Baglioni en sortent, avec André Gritti, peu avant la catastrophe qui fond sur la république et qu'annonce aux Pérousins (13 oct.) une estafette envoyée par Petrucci, de Sienne. Il s'agit de la bataille de Vicence, perdue par l'Alviano dans des conditions faites pour démentir ses qualités ordinaires. Prospero Colonna commandait les Impériaux, qui, massés dans d'étroites positions, pouvaient être pris, ou littéralement affamés, si l'Alviano usait simplement de prudence. Il est assez difficile de démêler les motifs auxquels obéit le général vénitien : certains prétendent que Loredano, l'un des provéditeurs délégués à son armée, se permit de le narguer, lui reprochant d'hésiter à tomber sur des ennemis déjà en fuite. (*Guichardin*) Giovan-Paolo combattit absolument cette proposition, acceptée par son beau-frère : au lieu de prendre l'adversaire, presque sans coup férir, on emportera ses positions de vive force. Giovan-Paolo n'a plus qu'à marcher à la déroute qui est complète. « *Alviano et ses troupes, avec Paulo Baglion, bon et vaillant capitaine aussi, ainsi qu'en porte la race de longtemps, donnèrent fort furieusement et firent un bon échec.* » (*Brantôme*)

A grand'peine, l'Alviano s'enfuit dans la débâcle au cours de laquelle sont pris les provéditeurs. Giovan-Paolo, ferme à son poste près Creazzo, tombe également aux mains des Espagnols, ayant perdu ses deux frères naturels, les capitaines Trojano et Girolamo Baglioni, tués sur place. L'émotion est grande à Pérouse; tout de suite le gouvernement envoie un messager aux ducs d'Urbin et de Ferrare, au marquis de Mantoue et à d'autres seigneurs importants, pour aviser à la libération de Giovan-Paolo. « *Dieu veuille pourvoir aux intérêts de Sa Seigneurie et de notre Cité !* » écrit T. Alfani. Le prisonnier dut être sensible à ces témoignages d'attachement et de sympathie. Il est libéré dès le 18 octobre; nouvelle que le duc d'Urbin s'empresse de faire parvenir à Pérouse et aux Baglioni. Laurent de Médicis, captif lui-même des gens d'Espagne, écrira encore pour recommander Giovan-Paolo au vice-roi de Naples et au cardinal Jules de Médicis. (*Lettres des 19 et 20 octobre 1513*)

Or, le seigneur de Pérouse s'était engagé, envers les capitaines impériaux, à obtenir du sénat vénitien, en échange de sa libération, celle du capitaine espagnol Caravajale, pris dans une précédente affaire. La permutation obtenue, Caravajale est conduit de Venise à Padoue. Mais, là, le commandant de place émet des objections et conteste l'échange; si bien que Caravajale meurt au cours des pourparlers. Le cas n'avait pas été prévu : contraint de faire relâcher le capitaine espagnol, Giovan-Paolo avait rempli ponctuellement son engagement et se prétendait libre, comme étant resté étranger aux difficultés soulevées par l'ennemi. Néanmoins, ses détracteurs saisiront ce prétexte pour en constituer un de leurs principaux griefs.

Giovan-Paolo ne reparaît que le 20 février 1514 à Pérouse, ayant dû séjourner quelques mois à Rome pour régulariser sa libération. Le Pape et plusieurs cardinaux ont eu soin de sa personne et de ses affaires; c'est pourquoi les Pérousins lui trouvent si bonne mine à son retour : « *e torno robusto e di buon aspetto.* » (*T. Alfani*) Il prouve tout de suite qu'il se sent très en forme.

Grand chasseur, comme la plupart de ses parents, Giovan-Paolo profite de la présence de Léon X sur le territoire de Viterbe, où le Pape Médicis est venu chasser, pour lui montrer ce que savent faire les princes pérousins dans ce genre de sport. On connaissait le goût du Pontife pour la vénerie qui lui permettait des diversions nécessaires, après ses multiples occupations de Rome. C'est en octobre 1414 que Giovan-Paolo rejoignit l'équipage pontifical :

A Peroscia la fama fu palese	A Pérouse vint la nouvelle
che luie verso Viterbo era seguito :	qu'il (Léon X) s'était dirigé vers Viterbe ;
Giovampavol Baglion(e), che questo sente,	Giovan-Paolo Baglioni l'ayant appris
in ordin (e) se trovó co molta giente (Strophe 3.)	s'y rendit, suivi d'une escorte nombreuse et bien équipée.

Une pièce de vers, composée pour la circonstance, nous renseigne sur cette expédition cynégétique. Suivant l'usage des grands seigneurs de l'époque, les Baglioni entretenaient des poètes pour célébrer leurs gestes ; celui qui était alors de service près de Giovan-Paolo — un certain Bigatini, ou Bigazzini, croit-on, — doué d'un talent médiocre, rachetait ce tort par une évidente bonne volonté.

Giovan-Paolo a rallié les chasseurs, auxquels il amène environ 50 chevaux : Léon X le reçoit à merveille. Ensemble, le suzerain et le seigneur entrent dans Viterbe, aux acclamations de la foule. Dès le lendemain, on est en chasse ; perdrix et lièvres tombent sous les serres des autours, des faucons ou des éperviers ; les chiens ne leur laissent pas de répit. Cependant, le Pontife, posté sur une éminence, observe avec intérêt les efforts des cavaliers qui galopent dans la plaine : cardinaux, évêques, ducs et marquis rivalisent d'adresse pendant que résonnent les fanfares et les roulements du tambourin. Résumant ses impressions à la fin de la journée, Léon X paraît surtout frappé par l'adresse d'un faucon appartenant à Giovan-Paolo. Il demande à examiner de près un animal si parfaitement dressé, et le seigneur s'empresse de le satisfaire. Tout de suite une perdrix est relâchée ; en deux tours, le faucon s'abat sur elle avec une merveilleuse précision.

Le lendemain les chasseurs se remettent en campagne ; chacun redouble d'entrain et de bonne humeur. Dans les groupes animés, on reconnaît tout d'abord les Médicis : Giuliano et Lorenzo, neveux du Pape ; puis le cardinal du même nom (futur Clément VII) allant de compagnie avec quelques-uns de ses collègues, les cardinaux d'Aragon, Sanseverino, Cybo et Cornaro, ces deux derniers, de tous jeunes gens alors. Ce jour-là encore, le faucon de Giovan-Paolo fut incomparable, et, de nouveau, Léon X tint à féliciter l'heureux possesseur d'un pareil oiseau. Le général n'attendit pas une troisième série de compliments ; il chargea un page d'offrir son faucon à Léon X. Le cadeau

Fu gratamente recento il messo	fut reçu avec grand plaisir
dal Papa e dal magnifico Giuliano,	par le Pape et par le magnifique Julien,
mostrando averlo caro e molto spesso	montrant combien il l'appréciait, très souvent
el prennieva e tenielo in sua mano. (Strophe 25.)	il le prenait et le tenait dans sa main.

Bref, le Pontife exprima à Giovan-Paolo la joie que lui avait causée son gracieux procédé ; mais les chasses sont finies à Viterbe et après dix jours de déplacement, le seigneur pérousin veut revenir près des siens. Il se présente devant le Pape :

Piacendo a Voi, Santo Padre e Signiore,
al mio tornare io sonno aparechiato.
— « *Figliol(o), Dio te conserva a tutte l'ore :*
commo fidel de me sempre sei stato,
se aiuto te bisogna nè faore,
d'acontentarte i'ò deliberato. »
Rengratiò assai Giovampavol Baglione,
e lui li dè sua beneditione.
(Strophe 32.)

« Si vous le voulez permettre, Saint-Père et Seigneur,
Je suis prêt à retourner chez moi. »
« Mon fils, que Dieu te garde toujours ;
car tu n'as pas cessé de me rester fidèle,
Si tu as besoin de quelque faveur,
Je suis décidé à te l'accorder. »
Giovan-Paolo remercia avec empressement
et le Pape lui donna sa bénédiction.

Le poète regrette infiniment d'être obligé de s'en tenir là pour cette fois ; il lui faut bien suivre son prince à Pérouse, quitte à se rattraper, car Giovan-Paolo organise, sans désemparer, d'autres déplacements aux alentours. La chasse qu'il offre au cardinal-légat, Mgr Vitale, paraît des plus réussies ; elle se déroule aux bords du Trasimène. L'équipage est passé par la Magione, les îles du lac, Poggio della Pieve, Castiglione et Petrignano ; Gentile Baglioni accompagne son cousin qu'entourent les courtisans habituels : Baldeschi, della Corgna, Signorelli, etc., tous chasseurs réputés. Non seulement citation en est faite par le narrateur, mais les bons chiens de meute ne sont pas davantage oubliés (1). La calvacade gagne ensuite Montepulciano où le cardinal célèbre la Messe. Après la cérémonie, les joyeux compagnons traversent Chiusi, Panicale, Pacciano, Monte-Petriolo, et la partie reprend de plus belle.

Les vers du commensal de Giovan-Paolo chantent encore d'autres expéditions du même genre ; seulement de tels accents ont ce point de commun avec toutes les histoires de chasses, qu'ils s'allongent en perpétuelles redites.

Six ans plus tard, Léon X réservera à Giovan-Paolo une chasse d'un tout autre genre, où le seigneur sera pris lui-même ; mais, n'anticipons pas...

Actuellement, le prince et son suzerain sont au mieux ensemble.

(1) On constate ainsi que les principaux chiens de l'équipage portent les noms de : *Teverino*, *Compagnone*, *Bizzarro*, *Ciufolone*, *Fracassino*, *Balzanello* : ou encore : *Turca rossa*, *Turchetta*, *Giudea*, *Serpe*, *Mora*, *Favorita*, *Bianca*. C'est avec respect que l'auteur parle du chien préféré de Giovan-Paolo, le *valoroso* « *Turco* » *di Monsignore*, comme il le désigne.

Léon X tient particulièrement à voir Giovan-Paolo faire campagne sous sa bannière, et suivant conventions arrêtées à Rome entre sa cour et les délégués de Pérouse, Baglioni doit troquer le service vénitien pour celui de l'Église.

Le cas soulève un incident ; l'ambassadeur impérial, cardinal de Gurck, arguant d'un engagement antérieur, pris par le général lors de son séjour en Tyrol, mande à celui-ci de rejoindre au plus tôt les troupes de Maximilien. Léon X dénie cette prétention ; peu importe le motif invoqué, Pérouse relève de l'Église : c'est dire que Giovan-Paolo, appelé à commander dans l'armée pontificale, ne peut servir l'étranger contre le gré de son suzerain. Qu'il excipe de la volonté du Pape, pour décliner l'appel du cardinal de Gurck et s'excuser près de Maximilien. Les Allemands n'insistent plus.

Alors, Giovan-Paolo lève 3.600 fanti et quelque cavalerie, tant sur les fiefs de sa famille que sur le Pérousin ; en somptueux appareil, il se présente à cheval pour les passer en revue sur la grand'-place de la cité, salué par les drapeaux, au son des trompettes (15 août 1515). Tout ce monde va filer sur Bologne (29 août), où le général fait campagne pendant les mois de septembre et d'octobre, sans toutefois perdre de vue ses intérêts particuliers. La situation se maintient bonne à Pérouse où les rapports entre le gouvernement et Léon X se ressentent forcément des services militaires rendus au suzerain par le condottiere. Ce dernier en profite largement ; il n'est si mince cérémonie concernant sa famille, qui ne prenne un caractère d'ostentation. L'année précédente, à l'occasion du baptême d'un de ses bâtards, Lorenzo (27 août 1514), le faste dépassa tout ce qu'on avait vu jusqu'alors pour les enfants de la maison Baglioni : le vice-légat archevêque Sipontino, les évêques de Pérouse et de Iesi, le trésorier Alfano, l'archiprêtre Vincenzo de Erculanis et d'autres personnages se réunirent à la cathédrale pour tenir le nouveau-né sur les fonts baptismaux. Trois mois après, l'enfant mourait ; et le même luxe s'étalait à ses funérailles (22 novembre). On ne pouvait faire moins à l'occasion du mariage d'Orazio, fils cadet de Giovan-Paolo, avec Francesca Petrucci, fille de Pandolfo, seigneur de Sienne. Une délégation de nobles pérousins, en grand costume, escorte la jeune femme et la conduit à son beau-père, qui lui réserve une pompeuse réception. Ce jour-là (19 mars 1515), Castiglione del Lago, où habite Giovan-Paolo, devient le rendez-vous de la meilleure noblesse pérousine et siennoise.

Le mois suivant (1er avril), les gentilshommes, y compris Gentile Baglioni, cavalcadaient encore en gala somptueux derrière leur prince, pour honorer Monaldesca Monaldeschi (1), femme de Ma-

(1) Le mariage de Malatesta avait été combiné de longue date par son

latesta, fils aîné de Giovan-Paolo, lorsqu'elle quittait Pérouse, pour rejoindre à Padoue son mari, alors sous la bannière vénitienne.

La carrière de ce dernier s'était poursuivie à la solde du doge, de manière à retenir l'attention. Devenu le second de l'Alviano son oncle, Malatesta marchait avec les renforts de Padoue et de Trévise, appelés à Salice pour y rejoindre l'armée du général en chef, lequel concentre alors la guerre dans le Frioul.

Visant Pordenone, l'Alviano chargeait le provéditeur Jean Vettori d'attaquer, avec l'avant-garde, cette place défendue par Rigazzo. Mais une sortie de reîtres rabrouait Vettori de manière à tout compromettre, quand survint Malatesta avec 100 hommes d'armes. Arrêtant les cavaliers allemands, il bondissait sur leur capitaine, géant bardé de fer, le blessait au visage et, l'empoignant à bras le corps, le démontait et le faisait prisonnier (29 mars 1514). De là, dans les rangs allemands, grand désordre dont profita l'Alviano pour intervenir avec l'élite de ses gens. Il se saisit peu après de la ville. Pordenone, pillée, laissa 400 cavaliers et 200 fanti aux mains des Vénitiens ; succès qui mit Malatesta en plein relief.

Le jeune capitaine continuait à se signaler sous l'étendard de Saint-Marc, à Muzzana et encore ailleurs, harcelant l'ennemi souvent supérieur en nombre. Envoyé à Padoue, Malatesta opérait sur

père. L'une des filles de Giovan-Paolo Baglioni, déjà mariée à Pier-Jacopo Monaldeschi, venait de perdre son mari, encore fort jeune et sans enfants, quand Malatesta épousait la sœur du défunt. — Pier-Jacopo et Monaldesca avaient pour père et mère : *Francesco*, Sgr della Ternara, et *Imperia Monaldeschi* (maison d'Orviéto appartenant à la meilleure noblesse). Giovan-Paolo aurait laissé entendre aux *Monaldeschi* que les Orviétains étaient quelque peu responsables du décès de leur fils. Soupçons d'un modèle courant, à cette époque. La disparition de Pier-Jacopo Monaldeschi, possesseur de nombreux châteaux, faisant non moins l'affaire de Giovan-Paolo, ce dernier avait pu s'appliquer à égarer des recherches compromettantes. De leur côté, les citoyens d'Orviéto le dénigraient, dans l'espoir de gagner les châteaux à leur commune. Mais le litige allait être tranché, après le mariage de Malatesta : au titre d'*Imperia Monaldeschi*, sa belle-mère, celui-ci s'empara de certains des châteaux contestés (1511), y compris Collelungo (1513) ; il devint même patron de la chapelle Sant'Edigio, dans la cathédrale d'Orviéto. Plus tard, au cours de ses campagnes, Malatesta reçoit de Léon X, comme mari de *Monaldesca Monaldeschi*, concession de divers biens tenus par cette maison de la libéralité de Boniface IX. La façon particulièrement bienveillante dont ce Pape accueille Malatesta, les lettres affectueuses qu'il lui adresse, le choix qu'il fait de lui comme exécuteur de sentences judiciaires à Pérouse, montrent la bonne entente qui existait alors entre le Saint-Siège et les Baglioni ; d'autant que Giovan-Paolo commandait les troupes pontificales (1515). Les compétiteurs d'Orviéto en furent pour leurs intrigues et réclamations. Plus tard (1516-17), Malatesta sera nommé, en même temps que son père, comte de *Bettona* avec « *pleine et moyenne justice* ». (Erection de Léon X.)

ce territoire, de concert avec Mercure Bua, pour battre deux compagnies espagnoles, près de Camisano, et si complètement, que le contre-coup s'en ressentit au camp du vice-roi, à la Bevilacqua. Malatesta marchait ensuite sur Vérone, avec Giovanni de Vicovano et le même Mercure Bua. Ensemble, ces capitaines passèrent l'Adige pendant la nuit, malgré une solide palissade de poutres ferrées. Après quoi, le fils de Giovan-Paolo, par la route de Zevio, et ses deux collègues par celles de Saint-Jean et de Sainte-Marie, pressèrent leurs soldats de façon à surprendre l'ennemi endormi sous la tente et à le disperser, non sans grand carnage. 300 cavaliers prisonniers, une quantité d'armes, de munitions et de harnachements constituèrent le butin des capitaines, dont les hourrahs saluèrent le camp, au retour. L'Alviano fit à ses officiers une chaude réception. Il chargea encore Malatesta, dans les premiers jours d'octobre 1514, de surprendre le château d'Este avec un millier d'hommes d'armes et 200 cavaliers, qui dispersèrent gaillardement Allemands et Espagnols de leur ganison. Le même succès attendait l'Alviano quand, flanqué de ses principaux capitaines, il attaquait Rovigo.

Cette fois, Malatesta, entré le premier avec sa cavalerie dans le Polésine, chargea jusqu'aux portes de la ville, ne s'arrêtant qu'au milieu de la place, encombrée de paysans (21 octobre). C'était jour de marché : devant l'irruption des cavaliers, les gens de toutes classes s'éparpillèrent dans une confusion indescriptible. La garnison du château, prise au dépourvu, se rendit bientôt. A ces heureux coups de main succéda un armistice, non moins utile aux vainqueurs qu'aux vaincus ; car, entre l'Alviano et Renzo de Ceri son collègue, la zizanie menaçait de paralyser l'action commune. Malatesta prit place au banquet qui réunissait les deux chefs, chez Domenico Contarini, pour sceller leur réconciliation (12 décembre). Ainsi mis en belle humeur, l'Alviano organisait peu après, à Padoue, une superbe joute (février 1515) où rivalisèrent 60 des plus fiers champions d'Italie, sans compter quatre Espagnols autorisés à s'y rendre : un homme de Malatesta, le lanspessade Bindo, de Pérouse, gagna le prix de la première journée. A son tour, le fils de Giovan-Paolo, entrant en lice le lendemain, — dimanche du carnaval, — lutta avec six cavaliers contre l'escouade égale du comte Sertorio de Collatto et obtint la palme.

C'est avec de telles façons que Malatesta affirmait sa réputation, méritait l'estime des troupes et les félicitations des siens ; il n'avait que 25 ans. Combien étaient encore étrangères, à son esprit avide de prouesses, les menées de la tortueuse diplomatie ! L'envie, la duplicité sans cesse en éveil à ses côtés et souvent à ses dépens, ne s'en prendront pas impunément à sa jeune gloire. Saura-t-il hésiter dans le choix des moyens pour se défendre ou se venger ? Sur ces entrefaites, Monaldesca, sa femme, le rejoignait à Padoue ;

elle était accompagnée de Laura Signorelli dont le fils, Ottaviano, allait prendre rang sous les « *stendardi del Baglioni* ».

Quelques mois après, Malatesta, rapidement monté en grade, commande la plus grande partie des troupes de l'Alviano à la bataille de Marignan (14 septembre). Au moment où les Vénitiens interviennent pour appuyer François Ier et compléter sa victoire, il s'enfonce dans le gros des Suisses, dont son impétuosité augmente le désordre. Peu après, le capitaine mandait aux Pérousins la mort du vaillant Bartolomeo d'Alviano (octobre).

Que devenait-on, à Pérouse, au cours des opérations ? Bonazzi montre l'effronterie des fauteurs de désordre qui s'affichent comme attachés aux Baglioni. Machiavel, bien entendu, renchérit sur ce thème et prétend avoir appris de Giovan-Paolo un projet d'exécution sommaire de quatre opposants (avril).

Le fait est possible, et n'a pu tant scandaliser le cynique diplomate : entre les moyens usités par les partis de gouvernement et d'opposition, l'analogie était complète ; Machiavel le savait bien. Toutefois, la ville est tranquille ; Léon X la surveille et son légat, cardinal de Sainte-Praxède, y institue par son ordre une magistrature susceptible de faire pièce aux prieurs. Mais ses 12 membres, dits *du Bon Gouvernement,* deviennent peu sympathiques. En somme, ni le Pape, ni son délégué, ne contrecarrent directement les Baglioni. Le bref pontifical dont le légat donne lecture aux Pérousins (15 juin 1516), proclamant les décemvirs de l'*Arbitrio*, place Giovan-Paolo et Gentile Baglioni avant tout autre membre du gouvernement. Eux seuls priment sur l'ensemble des quartiers ; situation hors de pair que leur reconnaît le suzerain, faute de pouvoir s'en défaire. Les susceptibilités républicaines en sont émues : nombre de fidèles à l'étiquette démocratique accepteraient mieux le despotisme de fait qu'une modification de forme dans le gouvernement populaire. Il va de soi que la combinaison de Léon X a un but déterminé : égaliser autant que possible l'autorité des deux Baglioni, mutuellement en froid ; soutenir Gentile, pour saper la prépondérance de Giovan-Paolo. A Bonazzi de déplorer le sort de Pérouse sous « *la double tyrannie du Pape et des Baglioni* ».

Les citoyens n'en profitent pas moins de fastueux répits : fêtes pour les grands mariages de la noblesse, fêtes pour l'entrée des légats ou la consécration des évêques, ou pour le passage du Pape à Castiglione del Lago. C'est un coquet bilan de chômages ; mais les hommes de guerre n'en sauraient jouir longtemps, car Léon X vient de s'engager dans la campagne d'Urbin.

A François-Marie della Rovere, neveu de Jules II et que ce dernier fit adopter par le duc d'Urbin, Guidobaldo de Montefeltre, le

nouveau Pape substitue, à son tour, son propre neveu Laurent de Médicis. Les prétextes abondaient contre le titulaire François-Marie; mais ses torts relatifs aux devoirs d'un vassal envers le Saint-Siège ne l'empêchaient pas d'attendre les événements sans sourciller. Ils vont se précipiter : le jeune Laurent de Médicis reçoit le commandement des troupes pontificales, ce qui serait de nature à rassurer son adversaire, si Léon X, pour suppléer à l'impéritie du pseudo-général, n'avait placé à ses côtés les plus réputés capitaines.

A ce titre, Giovan-Paolo est dans l'état-major; il n'a pu se dérober. Attaquer le duc d'Urbin, ou tel autre souverain, nuira forcément au prince qui gouverne Pérouse dans des conditions presque analogues ; Baglioni en est d'autant mieux persuadé qu'il se souvient des précédents, au temps de Borgia. Mais François-Marie, voyant à ses trousses son ami de la veille, pourra lui savoir gré de ne pas abuser des circonstances. Elles sont inquiétantes et en raison de la supériorité numérique des assaillants, le duc menacé adopte l'habituelle tactique qui consiste à disparaître pour épier l'occasion. Giovan-Paolo n'est pas moins embarrassé que son adversaire ; seulement, le trésor apostolique n'ayant pas lésiné à son endroit, en fait de faveurs ou de solde, le Pape trouve que le condottiere ne lui en donne pas pour son argent. C'était bien quelque chose, que cette belle seigneurie de Bettona concédée à Giovan-Paolo (15 déc. 1516), érigée pour lui en comté et dont il avait pris possession avec les plus grands honneurs (fin déc.) (1).

Cet appoint à la puissance des Baglioni a exaspéré les transfuges et les opposants, assurés d'une direction, tant que vivra Barciglia. Ce traître à la solde de Léon X, qui en a fait le capitaine de ses gardes, apprend coup sur coup la fuite de François-Marie d'Urbin et sa prompte rentrée dans le duché, grâce au renfort de 5.000 Espagnols. Barciglia n'a plus qu'une idée : soutenir l'ex-duc pour nuire à Giovan-Paolo. Si le Pape s'est imaginé gagner le transfuge en lui confiant un grade élevé près de lui, il sera désabusé rapidement ; peu importe à Barciglia la bannière qui le guidera contre les siens : celle de François-Marie est opposée aux couleurs de Giovan-Paolo, pour le traître, c'est la bonne. Dès que François-Marie pourra prendre l'offensive, il sera à ses côtés, et Léon X suivra curieusement les péripéties de cette cam-

(1) Bianconi établit que Giovan-Paolo Baglioni fut le premier comte de Bettona. La concession pontificale (du 15 décembre) stipule la durée de jouissance jusqu'à la troisième génération. Les *Conti Feudatari* (Feudataires) *di Bettona*, tous Baglioni, sont signalés dans un intéressant fascicule du même auteur. Plus tard, Clément VII, confirmant cette érection (bref du 3 juin 1527), donnera à Orazio Baglioni, fils de Giovan-Paolo et à ses descendants, le titre de comte « *in perpetuum* ».

pagne, dite des « *Cappelets* », en raison du petit chapeau porté par les Espagnols.

Ayant dépossédé François-Marie, d'Urbin, de Fano, de Pesaro et de Sinigaglia au bénéfice de Laurent de Médicis, le Pontife ne peut que regretter les succès de l'ancien titulaire. Mais si celui-ci argue du secours prêté par Giovan-Paolo à son suzerain pour envahir l'Ombrie, s'il prétend réintégrer les bannis, créer au seigneur pérousin tous les ennuis possibles et s'efforcer de le renverser, le cas devient piquant : la campagne de représailles contre le Saint-Siège pourrait fort bien servir la cause du Pape, à Pérouse, tout au moins. Laurent de Médicis, profitant de la diversion sur ce point, serait d'autant plus tranquille dans les places qu'il occupe encore. Peut-être réussirait-il à reprendre Urbin ?

Seulement Giovan-Paolo envisage la question sous un angle différent : il compte débrouiller son cas le plus adroitement possible, nullement pressé de laisser Léon X bénéficier des désagréments que lui-même s'attire à son service.

Les Pérousins, voyant s'amonceler l'orage, tentent d'en pallier les effets et réclament l'appui du Pape ; Giovan-Paolo en personne se rend à Rome pour plaider leur cause. Par la même occasion, le général s'explique avec Léon X sur diverses contestations concernant ses parents dépossédés dans les luttes intestines.

A ce moment, Carlo-Barciglia jouissait de son commandement dans la garde pontificale. Avisé de l'arrivée du seigneur de Pérouse, le renégat prétend renouer les relations à sa manière : un soir que Giovan-Paolo, suivi de quelques cavaliers, regagnait le Borgo, des sicaires embusqués se jettent sur lui, le blessent et le mettent en grand péril. Il échappe néanmoins pendant que, de part et d'autre, plusieurs combattants mordent la poussière. Barciglia avait tout dirigé ; le coup manqué, il s'enfuit au plus vite (janv. 1517).

Mais cela avait été une vilaine besogne pour le capitaine des gardes du Pape. Aussi Léon X, fort irrité, promet-il 500 écus à qui livrera le coupable, mort ou vif ; en attendant, ses biens sont confisqués. Giovan-Paolo ne devait guère prolonger son séjour à Rome ; revenu dans son pays, il lève 3.000 fanti, puis marche sur Urbin avec son cousin Gentile. Laurent de Médicis est toujours en cause. Après la jonction entre les bandes des Baglioni et celles du Pape (30 janv.), les opérations reprennent avec des phases diverses ; néanmoins, François-Marie ne se déconcerte pas et réussit à entretenir ses hommes en dehors du territoire d'Urbin.

Combien Giovan-Paolo agissait à contre-cœur dans cette campagne ! Sa correspondance avec le duc Laurent, ou avec le chancelier de celui-ci, Goro Gheri, en témoigne abondamment. Toutes ces lettres, datées de février 1517 et envoyées de Borgo-San-Sepolcro,

de La Fratta, dalle Lame (villa près de Città di Castello), de San-Pietro-in-Bagno et de Rimini, montrent, en dépit de protestations de loyal concours, le désir qu'avait leur auteur de voir différer et même abandonner la partie. Giovan-Paolo met en évidence l'attachement des gens d'Urbin à leur ancien duc et les obstacles sérieux qu'oppose la région aux mouvements de troupes. Il dénonce la défection de Vitelli qui lui refuse son concours et conteste les projets d'entreprise sur Sant'Angelo et Mercatello combinés par Laurent lui-même ; il examine enfin, sans enthousiasme, les plans relatifs à l'occupation de Seracino, de Césène, etc. Chargé du commandement de l'avant-garde, le seigneur de Pérouse a, près de lui, son fils Orazio, son petit-fils, un de ses neveux, sans parler de son cousin Gentile et de nombreux amis. Une pareille mise en évidence le voue aux premières représailles de François-Marie, dès que ce dernier pourra se retourner ; conséquence prévue au début et qui n'en est pas plus rassurante, malgré les renforts pontificaux en perspective, car la campagne s'annonce désastreuse pour Léon X. «... *Le mal fut que Rentin* (Renzo de Ceri) *et Vitelli, voulant avoir le pardessus de Paul Baleon, capitaine plus accort qu'ils n'étaient tous deux ensemble...* » (*Nestor*) commirent de grosses fautes. Laurent de Médicis lui-même fut blessé au moment du passage de « *la rivière Métaure* » par les troupes de François-Marie «... *Voilà le déplaisir que le seigneur Laurent reçut en cet endroit, à cause du haut point que ces deux voulurent avoir pardessus Paul Baleon n'étant moindre qu'eux, mais possible supérieur en toutes choses.* » (*Nestor*) Par ailleurs, Constantino Baglioni, neveu ou bâtard de Giovan-Paolo — peut-être les deux — est blessé et pris dans un vif engagement de cavalerie légère, comme il quittait le château de Barti en tête d'un peloton d'avant-garde. Giovan-Paolo fait l'impossible pour le délivrer ; si bien que son corps de troupes passe de l'avant à l'arrière de l'armée. Attentif aux fausses manœuvres de l'ennemi, et embarrassé pour ravitailler ses gens dans une région dévastée, François-Marie va se jeter en Ombrie.

Aussitôt Giovan-Paolo d'accourir à Pérouse (6 avril). Les préparatifs y sont activés de toutes parts : fortifications réparées, bastions construits, rues barrées de chaînes, portes murées enfin, sauf les indispensables que l'on garde fortement. Aux environs, les châteaux reçoivent des garnisons pendant que les recrues, venant surtout des fiefs des Baglioni, affluent dans la place. Le Pape se résignerait aisément à tout embarras suscité au gênant seigneur du lieu, mais la préservation de la ville importe avant tout ; Léon X et les Médicis promettent des secours. Giovan-Paolo est l'âme de la résistance ; on le rencontre partout, tenant les défen-

seurs en haleine. Gentile et Orazio Baglioni ont quitté Spello, pour lui amener 400 chevaux.

Cependant François-Marie continuant sa marche en Ombrie, Pérouse en reçoit bientôt des nouvelles (7 mai). Sigillo, Fossato, Casa-Castalda, tombent aux mains des bandes ennemies composées d'Allemands, d'Espagnols et de Gascons, voire de stradiots grecs, d'Albanais et de Levantins au costume turc. Pareille horde ne cherche que massacre, pillage et incendie ; elle arrive en vue de Pérouse. François-Marie, secondé par Barciglia, fait camper ses gens à Ponte San Giovanni, laissant ses cavaliers fourrager à leur guise aux environs. Les paysans terrifiés constatent que les citadins, déshabitués du maniement des armes, ne font pas meilleure contenance ; ils voient des familles entières s'entasser dans les îlots du Trasimène. A Orviéto, à Montepulciano, ailleurs encore, se précipitent de nombreux fuyards. De quelles forces disposait donc François-Marie ? Suivant Alfani 12.000 réguliers constituaient le noyau de son armée, doublée par le ramassis d'aventuriers qui saccageait la région : « *Ma Dio risguardo li nostri bisogni !* » conclut le chroniqueur.

L'ex-duc d'Urbin, oubliant les amicaux procédés que lui témoigna Giovan-Paolo, ne perd pas un instant pour lancer son *ultimatum* : un trompette se présente en son nom. Conduit devant les magistrats en exercice, il explique que la réintégration de Carlo-Barciglia et de ses amis satisfera seule François-Marie. Celui-ci n'exigerait, en outre, que des vivres pour ses soldats ; aux Pérousins de le comprendre : s'ils refusent, c'est l'attaque immédiate. On se défendra : tel est l'avis de Giovan-Paolo, approuvé par quiconque, dans la ville, manie une épée. Cette attitude entraîne les citoyens, fort perplexes néanmoins, en raison des dangers qui menacent leurs biens, leurs femmes et leurs vies. Chacun court aux armes et se presse aux remparts (16 mai). Justement un bref du Pape (du 14 mai) vient d'annoncer des secours : Léon X encourage la résistance sous la direction du vice-légat, de Giovan-Paolo et de Gentile Baglioni ; il avise le gouvernement de la prochaine arrivée de son commissaire, Antonio Tucci, clerc de la chambre apostolique. Trois jours après, nouveau bref exprimant la joie du Pontife qui sait Pérouse, sous la direction de Giovan-Paolo, décidée à résister les armes à la main. Cette fois, le Pape annonce l'arrivée d'Ercole Baglioni, élu évêque d'Orviéto, et son commissaire chargé de veiller à toutes les nécessités de la défense. L'ennemi, de son côté, ne restait pas inactif et travaillait la place avant de se jeter dessus, s'efforçant de connaître sur quelles trahisons il pouvait compter, grâce aux amis de Barciglia. Ses menées ne se dépensent pas toutes inutilement. Un jour Giovan-Paolo, revêtu de son armure, mais sans casque pour voir plus à

l'aise, se dirigeait à cheval du côté de Saint-Dominique ; tout à coup, deux hommes se détachent d'un groupe équivoque et lancent sur le général deux coups d'espadon.

Giovan-Paolo est blessé à la tête. En un clin d'œil, soldats et passants se précipitent sur les assassins et leurs compagnons ; la plupart sont écharpés. On reconnaît alors deux des Baglioni de la faction dissidente : Eusebio et Taddeo. Ils gisent inanimés ; près d'eux, Francesco Spirito, que certains avaient vu lancer l'un des coups d'espadon, n'est pas en meilleur point ; seul a fui un Giovanni (?) Baglioni, présumé complice dans l'affaire. Il s'en était fallu de peu que l'impulsion donnée par Barciglia à ses affidés n'obtînt un vrai succès. L'enquête mit à jour les détails du complot : Giovan-Paolo devait être assassiné ; puis, à la faveur du désordre qui s'ensuivrait, les conjurés ouvriraient, avec de fausses clefs, deux portes de la ville. Les chaînes barrant les rues seraient détendues sur le parcours prévu, de façon que l'ennemi, secondé par la racaille, pût entrer et évoluer à l'aise. Giovan-Paolo n'avait pas l'attendrissement facile, et en pareille circonstance il sévit sans pitié. Piquées aux crocs de la grille qui entoure la fontaine de la grand'place, des têtes dégouttantes de sang parmi lesquelles se reconnaissaient celles d'Eusebio et de Taddeo Baglioni, servirent d'avertissement aux traîtres et aux conspirateurs à venir. D'autres exécutions avaient immédiatement paralysé la réaction.

Cet intermède n'arrêtait point les menaces du siège : une foule de citoyens et de femmes de toute condition se pressaient aux pieds de la statue de saint Ercolano, exposée sur les gradins de la cathédrale. A vrai dire, l'ennemi, informé de la punition immédiate de ses émissaires, s'est un peu éloigné des murs ; mais il paraît décidé à l'action et Giovan-Paolo d'exhorter les bons bourgeois qu'il voudrait remettre d'aplomb. Depuis l'attentat contre leur seigneur, ceux-ci ont compris la violence et l'effronterie du parti d'opposition. Aux factieux, en minorité mais résolus, il suffirait d'un coup heureux pour bouleverser la défense et faire la voie libre à l'assiégeant. Cela impressionne les notables. Leur zèle se tempère à la pensée de la guerre civile, prenant à dos les défenseurs de la place et les paroles rassurantes de Giovan-Paolo ne modifient guère leur émotion ; même quand elles se font pitoyables aux égarés, pour ne point les exciter davantage. Le général insiste pourtant sur les difficultés qui gênent l'ennemi, assez dépourvu d'artillerie et de munitions, alors que Pérouse reçoit des renforts. Il en arrivait de Città di Castello, de Sienne et de Todi, dépêchés par ordre du Pape. Les contingents florentins rejoignaient de même, ainsi que 600 chevaux français sous Giacomo Trivulzio. Bientôt Malatesta Baglioni, suivi de deux cavaliers, accourt de Venise pour seconder son père. « *Il est reçu avec des démonstra-*

tions de respect et d'estime aussi complètes qu'il ait pu les souhaiter. » (*Vermiglioli*)

Au total, la ville assiégée compte, à la mi-mai, de 18 000 à 20.000 soldats, suivant certains chroniqueurs. Chiffre manifestement exagéré, mais qui, à prendre au plus juste, aurait permis une défensive heureuse, sans deux inconvénients majeurs : l'affluence même des troupes, que la ville était hors d'état de nourrir et de payer ; le défaut d'homogénéité de ces bandes qu'il était impossible de souder, au fur et à mesure de leur arrivée, en plein siège. Barciglia, impatient d'agir, tente sans succès deux diversions contre la Bastia et Cannara. Malheureusement, plus les opérations traînent en longueur, plus se répandent aux environs la ruine et la désolation. Les cavaliers grecs et albanais pourchassent et pillent les paysans, dont le désespoir n'est pas sans influencer leurs compatriotes, enfermés dans la place. Peu à peu filtrent quelques projets d'accord ; les viriles résolutions du début ne peuvent plus contrebalancer l'anxiété de tous. Léon X, pour sa part, renseigné sur la supériorité des bandes assiégeantes, envisage avec tristesse les dégâts immenses qui résulteront, pour les États pontificaux, de la campagne en cours. Il y avait de quoi atténnuer la satisfaction du suzerain au sujet des difficultés créées à Giovan-Paolo par François-Marie. Les Pérousins continueront peut-être à faire bonne contenance, leur garnison pourra même tenter des sorties plus ou moins heureuses ; un seul résultat sera acquis : l'aggravation constante des dommages. Alors Léon X se résigne à écrire au seigneur pérousin, pour lui conseiller l'accord.

Celui-ci avait pris de sérieuses mesures, voulant tenir en main tout son monde. Il était malaisé d'être obéi par ces aventuriers, aux bandes disparates qui gênaient presque autant qu'elles renforçaient la défense. Les mercenaires durent renoncer aux escarmouches, tentées au hasard, et se conformer, pour toute sortie, aux ordres de la place. C'était le seul moyen d'user les finances de l'assiégeant, sans risquer un coup maladroit, ou s'attirer un assaut par surprise. Seulement les ressources de Pérouse fléchissaient avec non moins de rapidité ; elles ne donnaient pas le temps d'organiser un groupement, en mesure d'entamer et de disperser l'ennemi. Giovan-Paolo se rendait à l'évidence, n'ignorant ni les inquiétudes des citoyens, ni le peu de confiance des soldats, pas davantage les desseins du Pape d'en venir à la pacification. Que le conseil de guerre se prononce donc. Giovan-Paolo le convoque, et rassemble le vice-légat, Gentile Baglioni, les décemvirs, les capitaines de cavalerie et d'infanterie, avec les patriciens et notables (21 mai). En définitive, la majorité des membres présents décide d'envoyer une délégation à François-Marie, afin d'essayer une entente à l'amiable. La réponse de l'assiégeant ne les fait pas lan-

guir, elle est insensée : François-Marie exige 10.000 ducats d'or, six jours de vivres pour ses bandes, 100 pelles et autant de pics de fer, 200.000 livres de poudre ; il n'oublie même pas la restitution de quelques mulets, pris à l'un de ses capitaines. Les Pérousins se raccrochent à leur élan belliqueux. Mais on n'est plus au début ; la confiance ne saurait renaître. Ce sont les plus riches citoyens qui, soucieux de préserver leurs biens, pèsent sur la décision de Giovan-Paolo et lui forcent la main. Les détracteurs du prince en conviennent ; ne voient-ils pas, dans la ratification des pourparlers avec François-Marie (26 mai), un moyen d'abaisser l'influence des Baglioni ?

Quand le danger sera passé, la question des ducats à payer fera prime ; ceux qui viennent de lâcher Giovan-Paolo s'en prendront à lui des sacrifices consentis et l'accuseront de partager l'impôt de guerre avec l'ennemi. Allégation dénuée de preuves, simple commérage relaté par Giulio de Costantino, mais que rendent vraisemblable les mœurs de l'époque. En fait, Malatesta Baglioni paya de ses deniers une bonne partie de l'indemnité ; quitte à s'arranger en sous-main, insinuera-t-on. Bref, les ménagements obtenus par Giovan-Paolo dans les conditions de François-Marie, sont contrebalancés par le délai restreint (quinze jours) stipulé pour le versement des fonds. Payé et content, l'ennemi lève ses tentes et gagne la Marche en rançonnant les villes au passage. Pérouse respire ; mais le Pape n'est pas satisfait. Ayant examiné le traité passé entre Giovan-Paolo et François-Marie, il a lu que « ... *ni Baglioni ni ses sujets ne pourront, pour quelque motif que ce soit, traiter en ennemis les territoires sur lesquels François-Marie commande en prince, ni prêter leur concours à Laurent de Médicis, dans ses revendications.* » Alors, reviennent à la mémoire de Léon X la mauvaise grâce dont fit preuve Giovan-Paolo dans la campagne d'Urbin, et son opposition à cette même guerre (1). Le seigneur de Pérouse a probablement ménagé son ami François-Marie et, ce qui ne paraît guère plus douteux, il devait souhaiter la ruine de Laurent de Médicis, mal vu des gens de guerre en comparaison des

(1) Sur l'attitude de Giovan-Paolo dans la campagne d'Urbin, un point a particulièrement prêté aux controverses. Suivant les uns, Giovan-Paolo aurait refusé le commandement en chef ; Goro Gheri, de son côté, prétend que le général, désirant le titre de gonfalonier de l'Eglise, n'aurait reçu alors que de bonnes paroles ; circonstance expliquant, pour une part, son mécontentement ? Cependant, aux archives de Florence (Carte Strozz. ; tome VIII, f° 117), Giovan-Paolo, par lettre adressée à Laurent de Médicis, le 15 février 1517, dit qu'en sa qualité de capitaine général il fera tout ce qui dépendra de lui pour obtenir le succès final et annonce l'arrivée de son fils cadet Orazio.

(V. sur ces faits : *Fabretti*, *Alfani*, *Bonazzi*, *Vermiglioli*.)

Renzo de Ceri et des Vitelli. Par le fait, Giovan-Paolo, qui savait combien toute difficulté à lui créée par l'ex-duc d'Urbin ferait l'affaire du Pontife, n'avait soutenu que mollement les intérêts des Médicis. Nous sommes au temps de la politique individuelle. Il en résulta que le traité de Pérouse mécontenta également le Pape et le seigneur ; car les insinuations des citoyens, irrités de payer, furent très sensibles à ce dernier.

Il se retire dans son château de Castiglione del Lago, négligeant les affaires pérousines, évitant de paraître au conseil du gouvernement. Lui-même vit seul, depuis que la mésintelligence a désuni son ménage. Bientôt, du reste, lui parvient la nouvelle du décès de sa femme (4 fév. 1519), assassinée par un émissaire d'une dame en procès avec elle : vengeance féminine, assez mal expliquée. Giovan-Paolo n'en pouvait être affecté, mais restait le point de vue des convenances et, au dire de certains, le veuf n'en tint pas suffisamment compte. Pérouse se dispensa de porter le deuil habituel en pareille circonstance.

En fait de politique, tout ce qui nuit au pouvoir du seigneur de Pérouse favorise d'autant son cousin Gentile Baglioni, et le jeu de celui-ci se démasque ; la sollicitude du Pape lui est acquise. Léon X ne peut qu'appuyer des revendications utiles à ses intérêts de suzerain. Il n'est pas jusqu'à la faction de Barciglia qui, du même coup, ne se sente encouragée. Mais alors que l'hostilité de celle-ci date de loin, la scission entre Giovan-Paolo et Gentile, envenimée graduellement, ne s'affiche que depuis peu. Elle était fatale : Gentile n'ayant pu se faire à l'idée de l'extinction de sa branche au bénéfice des descendants de Rodolfo, avait obtenu du Pape l'autorisation de déposer sa crosse ; ainsi le siège épiscopal d'Orviéto passait à Ercole Baglioni son neveu (1511). Profitant alors des dispenses obtenues, Gentile épousait, à 50 ans, la jeune et gracieuse sœur d'Alessandro Vitelli, capitaine de haute réputation. Par cette alliance avec les seigneurs de Città di Castello, l'ex-évêque se créait un point d'appui qu'il comptait utiliser. Tout d'abord, Giovan-Paolo et ses fils dominèrent la déconvenue que leur causait cette série d'événements invraisemblables ; Malatesta Baglioni figura même dans le cortège des seigneurs et d'amis qui fêta les noces de son oncle (septembre 1513). Mais quand, après quelques années de mariage, Gentile fut devenu père de plusieurs enfants, il sentit s'exaspérer en lui l'envie du pouvoir dont jouissait Giovan-Paolo, lequel avait des fils en mesure de lui succéder. Gentile jalouse surtout ses talents et ses mérites ; leur éclat l'obsède au point de prévaloir sur les intérêts de sa propre branche et sur les rancœurs d'une situation secondaire. De son côté, Giovan-Paolo regarde avec hauteur l'ex-prélat qui s'est montré médiocre sous la chappe comme sous la cuirasse ; brave à l'occasion, mais

cette habitude de famille ne peut le distinguer. Quel zèle Gentile apportera désormais à la défense de la politique pontificale ! Ses bénéfices sont à ce prix, ce qui eût bien étonné le fier Guido Baglioni. son père.

Toutefois. le nouveau dissident n'ignore pas les dangers auxquels l'exposent ses menées ; l'air de Pérouse est malsain aux conspirateurs, c'est pourquoi l'ex-évêque s'éloigne. Bonazzi cite, à ce propos, Giulio de Costantino, opposé à Giovan-Paolo et convenant néanmoins que ce prince ne chassa pas Gentile de la ville. Les allégations contraires paraissent plus malveillantes que fondées. Gentile s'éclipsa par précaution, non par ordre. Après la dernière campagne contre François-Marie della Rovere, les rapports entre les deux cousins sont tendus, mais pas tout de suite à l'extrême ; Gentile ne pouvait activer si aisément sa défection. En dernier lieu, Malatesta Baglioni, chargé d'élire les cinq capitaines de la province, s'était désigné lui-même avec quatre amis dévoués, gentilshommes de marque. De ces officiers dépendait la sécurité de la région ; c'était un mauvais son de cloche pour les opposants, forcés de se taire. Malatesta, du reste, réputé comme soldat, faisait preuve de sérieuses qualités civiques ; il maintenait l'ordre et matait les émeutiers.

Certain jour, Fabio Montesperelli reçoit une blessure du bargello. officier de police dont la corporation n'est pas précisément chère aux Pérousins ; le fait dégénère vite en soulèvement (12 nov. 1517). Parents et amis de la victime, flanqués de nombreux vauriens, courent vociférer sous les fenêtres du légat et, finalement, mettent le feu à la porte de l'évêché et à la stalle du bargello. Sept heures durant se prolonge le tapage. Le fonctionnaire avait décampé ; mais le vice-légat, n'ayant pu le suivre, n'osait regagner sa demeure, tant le contact avec la foule furieuse lui paraissait inquiétant. Malatesta intervient ; avec les prieurs, il reconduisit jusque chez lui le prélat fort impressionné à la vue de quelques cadavres gisant sur les dalles. Des mesures énergiques sont immédiatement décrétées pour désarmer les citoyens, et Malatesta réussit à se faire obéir, ce qui présentait autrement des difficultés. Bien entendu, les parents de Fabio Montesperelli, trop occupés à protester, négligèrent le blessé, qui mourut promptement, faute de soins.

Au cours de ces incidents, Gentile se ronge au Borghetto. Giovan-Paolo s'étant lui-même fixé à Castiglione del Lago, ces points constituent les deux centres de mutuelles hostilités et de sourdes colères. Vainement les magistrats pérousins tentent d'en enrayer les effets ; les circonstances favorisent trop le tapage ! Après la campagne d'Ombrie, François-Marie della Rovere a congédié de nombreux routiers dont les groupements désœuvré circulent, inquiétants ; ils ont bientôt flairé, dans la division entre

Baglioni, l'aubaine rêvée, et accourent, en foule, renforcer les bandes de l'un ou de l'autre (fin de 1517). L'horizon s'assombrit de plus en plus. Giovan-Paolo, agacé par les menées d'opposition, n'en supportera pas le développement sans un éclat de sa façon ; on le suppose dans le camp adverse, non sans appréhension. Pourtant les hostilités cèdent parfois le pas aux réjouissances ; chacun reprend alors ses esprits pour mieux se guetter ensuite. La naissance du fils aîné de Gentile devient ainsi l'occasion de fêtes superbes (7 avril 1518), auxquelles Giovan-Paolo a la bonne grâce de n'apporter aucun trouble. Trois mois après, les salves d'artillerie annoncent aux Pérousins la naissance du fils de Malatesta. Pour ce petit Rodolfo recommence le festival (1er juillet), et les feux de joie pétillent : *Plaise à Dieu qu'il grandisse pour le bien de notre cité et de ses habitants.* » (*T. Alfani*) En attendant, les coups menacent de pleuvoir : Giovan-Paolo avec Malatesta se dispose à tomber sur Gentile et Filippo Ranieri, aux environs du Trasimène. A grand'peine le vice-légat de Pérouse, Matteo Ugone, évêque de Famagouste, obtient un armistice et le Pape, de son côté, convoque à Rome les deux cousins qu'il essaie de réconcilier, sans plus de succès. Peut-on espérer une détente, quand plusieurs Baglioni ont mis leur épée au service de Giovan-Paolo leur chef menacé ? Ses fils, Malatesta et Orazio, sont en permanence près de lui ; d'autres Baglioni comme Cesare, Sforzino et Galeotto ne demandent qu'à le seconder. Ce ne sont pas là préparatifs d'églogue. Gentile comptait aussi quelques recrues ; mais, de ce côté, la place était dangereuse. Alberto Baglioni et Pietro Baldeschi, qui s'y étaient risqués, avaient payé de leur vie cette imprudence. Les tenants de Giovan-Paolo se montraient non moins expéditifs aux dépens de Mariotto Baglioni, homme de valeur, compromis dans la même faction dissidente (11 avril), et personne n'avait soufflé mot « ... *par crainte de César* » (. . *propter metum Caesaris.*) (*T. Alfani*) C'est qu'on avait cru reconnaître, dans deux de ces exécutions, l'ordre de Giovan-Paolo, et chacun devinait dès lors l'impuissance des sanctions pour étouffer les vendettas dirigées à coup sûr. Les citoyens restaient perplexes, partagés entre leur obéissance au Pape ou aux Baglioni. « *Le pire du mal venait de l'incertitude et de l'instabilité de la domination de Giovan-Paolo, constamment sur la défensive ou l'offensive.* » (*Fabretti*). Croirait-on que cette fièvre n'altérait pas trop la tranquillité relative de Pérouse, « *tant le pouvoir de son prince y était respecté* ».

Par suite du décès de plusieurs membres de sa famille, Giovan-Paolo s'était vu allouer, par le gouvernement, d'importants biens à Torgiano, à Brufa, à Miraduolo qui, de longue date, relevaient des Baglioni : ils devaient compenser les pertes et dommages subis par le seigneur de Pérouse au service du pays, dans les dernières

années. Peu auparavant, Orazio Baglioni son fils bénéficiait d'un précédent du même genre, Léon X lui ayant attribué les biens d'Eusebio Baglioni, tué pour avoir participé au guet-apens contre Giovan-Paolo. Sur ces entrefaites, ce dernier est élu gonfalonier des conservateurs d'Orviéto ; dignité qui pourrait bien se transformer en souveraineté réelle. D'autant mieux que l'opposition au seigneur pérousin vient de perdre l'un de ses plus acharnés meneurs avec Carlo-Barciglia, décédé à Milan (décembre). Léon X s'émeut ; l'accroissement de la puissance seigneuriale à Pérouse nuit trop à son autorité. C'est dire que la plupart des vœux, soumis au Pape par les Pérousins sont lettres mortes ; par contre, Gentile Baglioni semble de plus en plus indiqué pour appuyer les revendications du suzerain.

Pourtant, dans une circonstance particulièrement chère aux Médicis, Léon X témoignait aux Baglioni une attention déconcertante. Jean de Médicis, le fameux Jean des Bandes-Noires, avait annoncé au Pape la naissance de son premier fils, événement capital pour l'avenir de la famille. Léon X le juge tel et, au sujet du nouveau-né, s'exprime en ces termes : « Je l'accepte pour mon « propre enfant, mais je veux, et j'ordonne, que pour faire revivre « le plus sage, le plus prudent et le plus valeureux homme qu'ait « eu jusqu'à présent la maison des Médicis, on lui donne le nom « de Cosme ; faites repartir le même serviteur qui a apporté cette « nouvelle, et qu'il aille annoncer de ma part comment je lui « donne ce nom ; les parrains seront le Cardinal de' Rossi et le « Seigneur Malatesta Baglioni : je recommande expressément « qu'on récompense bien celui qui nous a apporté cette bonne nou- « velle. » (*P. Gauthiez*) Le filleul de Malatesta deviendra le duc de Toscane. Que d'événements d'ici là ! Quoi qu'il en soit, le choix du fils de Giovan-Paolo, comme parrain de ce petit Médicis, n'implique-t-il pas une certaine aisance dans les rapports entre la cour de Rome et les Baglioni ? Pourtant, dès l'année suivante (1520), Giovan-Paolo sera fixé.

Actuellement, son adversaire Gentile déménage souvent en raison de ses inquiétudes ; on le retrouve à Passignano, puis dans la rocca du comte Angelo Piccinino (1520). Son intention serait d'appeler près de lui sa famille, à Città di Castello, dont le séjour lui semble plus sûr. Il ne cesse de veiller au grain. Or Giovan-Paolo vient d'accorder la main de sa fille Elisabetta au fils de Paolo Orsini, Camillo, appelé à une belle célébrité militaire ; de grandes fêtes se préparent chez les Baglioni à Castiglione del Lago. Orazio, fils cadet du seigneur pérousin, vient d'y arriver ; il séjournait en dernier lieu à Rome, comme ambassadeur de la Cité, et a

fait route avec son futur beau-frère. Tous les deux sont bientôt rejoints par Malatesta, auquel son commandement, sous l'étendard vénitien, laisse un moment de loisir. Ces jeunes gens, habitués des camps, ne rêvent plus que réjouissances quand leur parvient une grave nouvelle. A Sienne, à Florence, à Camerino, à Castello, se massent par ordre pontifical, cavalier et fantassins sous des capitaines tels que Varani, ou Vitelli. Ces forces ont pour objectif Pérouse, c'est-à-dire Giovan-Paolo, qu'elles se préparent à renverser. Voici donc une perspective de nature à jeter un froid sur les joyeux ébats : elle excite la nervosité des intéressés. Néanmoins, Malatesta, Orazio et Orsini estiment que la fête de famille. si troublée soit-elle, peut favoriser un rapprochement avec Gentile ; peut-être, au moment du danger, celui-ci se décidera t-il à faire bloc de leur côté.

Ils l'invitent à plusieurs reprises (mars 1520) ; mais Gentile, blotti dans la rocca de Piccinino, décline leurs avances. Entre le Pape et les Baglioni, il n'y a point place pour les bons offices du dissident auquel profite tout échec à sa maison. Les fils de Giovan-Paolo auraient dû le prévoir ; sans convenir du fait, leur oncle allègue tranquillement ses craintes de contrarier la politique papale.

A vrai dire, les Baglioni avaient trouvé, dans Camillo Orsini, un appoint capable de compenser avantageusement la défection de Gentile. Ce nouvel allié, au nom illustre et à la réputation personnelle bien établie, aurait convenu à une Médicis, et l'on prétend que Léon X, froissé du mariage de Camillo, tentait vainement de gagner ce capitaine. (*Bonazzi*) Certes, de plus sérieux griefs poussaient le Pape à intervenir ; il s'agissait d'en finir avec Giovan-Paolo. Or ce prince était sur ses gardes ; il avait appris l'arrestation, à Rome, de cinq individus, soupçonnés d'être ses émissaires pour un mauvais coup, assez imprécis. A toute éventualité, de nombreux fanti viennent, de ses fiefs, se caserner à Pérouse ; Malatesta et Orazio amènent d'autres renforts à leur père. Ainsi, la réception qui attend l'armée pontificale se prépare.

Les détachements des assaillants n'ont point encore gagné la cité quand Léon X entre en scène : il convoque Giovan-Paolo à Rome. En quoi consista cet appel du Pape ? Le point, pour important qu'il soit, ne se dégage pas bien des versions qui en sont données. Sauf-conduit, disent les uns ; mais, parmi ceux-ci, les ennemis de l'Eglise font nombre. D'autre part, Vermiglioli nie le sauf-conduit ; Giovio et plusieurs auteurs pérousins se taisent à ce sujet ; de sorte que le bref, ou passeport, doit être une légende. Il est cependant difficile d'admettre que Giovan-Paolo, dont la perspicacité avait déjoué les invites de Borgia, se soit dirigé tranquillement sur

Rome sans garanties, au moins verbales. Quel que pût être le mode de convocation employé par Léon X, il s'adressait à un homme défiant et prévenu ; le Pape le savait. Alors, de quels moyens usa-t-il pour décider Giovan-Paolo ? Ce fut, prétend Bonazzi, en lui laissant entrevoir sa nomination officielle comme seigneur de Pérouse. Rien n'appuie cette donnée, à laquelle Giovan-Paolo ne pouvait se laisser prendre. Il n'était pas parent du Pape et Léon X ne pouvait sanctionner, sans dédommagement familial, le démembrement des Etats ecclésiastiques, quand une pareille faveur n'avait pas été accordée à Fortebraccio, au faîte de sa puissance et maître de Rome. Giovan-Paolo dans sa situation, souveraine de fait, mais non moins précaire, serait-il donc mieux traité que le grand condottiere ? Des avances de ce genre, loin de le leurrer, auraient plutôt redoublé sa méfiance. S'il ne décline pas l'appel du Pape, est-ce donc par amour-propre, bravade ou politique ? En premier lieu, il prétexte son état de santé pour envoyer à sa place son fils Malatesta, auquel Léon X fait, dit-on, le plus aimable accueil. Mais un mandataire ne saurait convenir pour l'entretien demandé ; Giovan-Paolo doit venir en personne. (*Vermiglioli, L. Pignotti*).

Informé des instances du Pape, le seigneur de Pérouse prête l'oreille à des opinions contradictoires : ne serait-il pas intéressant d'avoir l'avis de l'ennemi ? Entre Gentile et Giovan-Paolo, une certaine amélioration dans les rapports permet d'échanger quelques impressions. Gentile est fort bien en cour et peut émettre une indication utile. Giovan-Paolo se décide à le consulter : Gentile conseille l'abstention. Or, la prévention latente entre les deux cousins amène ce résultat, que l'un suppose préférable de prendre le contre-pied de l'avis donné et que l'autre, en prévision de cette déduction, parle de décliner la convocation, pour décider son rival au voyage. Du moins, Bonnazi insinue cette version qui demanderait confirmation. Peut-être, en cette circonstance, Gentile s'est-il souvenu de son nom.

Une opinion dont la portée fut autrement sérieuse émana du nouveau gendre de Giovan-Paolo, Camillo Orsini. Le seigneur de Pérouse avait rendu les plus grands services à cette famille, n'ayant « *jamais manqué d'accourir à* (son) *secours avec deux ou trois mille hommes, au premier ordre* ». (*Varillas*) Camillo lui-même, favorisé non moins que son frère l'archevêque, des attentions de Giovan-Paolo, lui était absolument dévoué, et le prouvera. Comment s'étonner alors que le seigneur convoqué ait écouté son gendre, qu'il savait son obligé et son ami ? Camillo Orsini ne soupçonna pas le moindre dessous à l'appel de Léon X ; bien plus, Malatesta, revenu de Rome sous la bonne impression de son entretien avec le Pape, partagea, dit-on, cette manière de voir. Et

Giovan-Paolo se rangea à leurs conclusions. L'influence dont jouissait la maison Orsini semblait une véritable garantie ; puis Giovan-Paolo prétendait, comme ancien allié et condottiere des Médicis, pouvoir compter sur leur gratitude. N'avait-il pas préféré mécontenter à leur profit la Seigneurie florentine et le roi de France ; n'était-ce pas à lui que cette famille « *avait la principale obligation de son rétablissement à Florence* » ? (*Varillas*) Cela compensait les torts dont ces Médicis lui tenaient rigueur à la suite de la guerre d'Urbin... En tous cas, Camillo Orsini et d'autres, non moins attachés aux Baglioni, le jugent ainsi et leur illusion entraîne Giovan-Paolo. Il se refuse à tenir compte d'une prédiction faite à Pérouse, cette même année, par l'astrologue Luca Gaurio. Certes, les circonstances sont sérieuses, et avant son départ, le fier seigneur, en chrétien convaincu, met ordre à sa conscience. Puis il s'achemine vers Rome, escorté d'amis et de nombreux gentilshommes pérousins, auxquels se sont joints Camillo Orsini et plusieurs de ses parents (vers le 15 mars). Un détachement d'hommes d'armes marche en serre-file. Seulement, Malatesta Baglioni et Camillo Orsini son beau-frère doivent, en l'absence du prince de Pérouse, regagner sans délai la cité pour y maintenir l'ordre par leur présence. Profitant de l'occasion pour tenter une nouvelle démarche près de Gentile Baglioni, ils offrent à ce dernier une part d'autorité. C'est faire fausse route ; le transfuge, si impatient de gouverner, se tient obstinément à l'écart, prétendant rester étranger aux litiges entre le Pape et les siens. Qu'on ne compte pas sur lui. Les Baglioni n'y compteront plus, en effet, et le sang de Giovan-Paolo va le marquer au front.

Le seigneur pérousin, arrivé à Rome, est aussitôt invité à paraître devant Léon X au château Saint Ange ; il s'y rend. Sur un signe de Guido Rangone, capitaine des gardes et son ancien compagnon d'armes, il est arrêté séance tenante. Son procès est immédiatement instruit en secret ; la torture arrache au captif des aveux que cette façon de procéder ne met pas précisément en valeur.

Giovan-Paolo avait à se reprocher d'injustifiables torts dans sa conduite privée ; sa carrière était ternie par quelques-uns de ces crimes dont les princes de ce temps voyaient autour d'eux de constants exemples. On peut accepter contre lui nombre de griefs, plus ou moins démontrés, mais non sans tenir compte des mœurs ambiantes et des conséquences inhérentes à la souveraineté. Si l'assassinat, sous ses diverses formes, était parfois prévenu au lieu d'être châtié, les individus compromis en connaissance de cause s'y attendaient et s'en glorifiaient. Objectera-t-on que Léon X désirait sévir pour « réformer » ; combien alors l'histoire de sa propre famille devait l'importuner !

Le moyen employé pour se saisir de Giovan-Paolo, n'eût-il pas

le caractère que certains lui imputent, paraît encore inadmissible aux historiens, même hostiles aux Baglioni. Gravement coupable, Giovan-Paolo n'a pas commis le mal pour le mal, sans que ses torts aient été atténués par de sérieux contrastes. Nombreux sont les traits à l'honneur de son caractère ; ils s'imposent à ses plus constants détracteurs qui, parfois, remplacent leurs invectives par des aveux

Comme capitaine ou chef d'armée, Giovan-Paolo s'est montré brave, expérimenté, généreux ; combien le virent pitoyable aux victimes des guerres, bienveillant aux prisonniers, même aux principaux d'entre eux, comme ce Chiaravalli dont la gratitude fut une exception. Les rebelles et leurs alliés, pris les armes à la main, eurent à se louer de sa magnanimité, et parmi ses pires adversaires un Ermanni ou un La Penna lui durent la vie. Quand, victorieux de Barciglia, Giovan-Paolo pénétra dans Pérouse, il n'eut que des paroles de paix pour le légat qui venait de le combattre ; plus tard, envers Jules II, qu'une imprudence mettait à sa merci, le seigneur dépouillé optait pour la soumission, au lieu des représailles. La correction de son attitude sous l'étendard pontifical le vouait-elle au rôle de bouc émissaire ; dira-t-on que tous les moyens de répression étaient justifiables contre lui ? Ce serait oublier le parti que ses enfants et petits-enfants tireront du précédent : leur vengeance sera impitoyable. Si, au milieu de ses souffrances, l'ancien prince de Pérouse avait eu l'intuition des conséquences qu'elles allaient entraîner, il aurait vu des flots de sang couler en paiement du sien, plusieurs têtes mises en balance de la sienne, ses fils acclamés dans Pérouse reconquise, Gentile et ses complices payant de leur vie le bénéfice de son exécution, enfin le nonce supplicié comme lui.

De pareilles scènes seront présentées comme émanant d'incorrigibles énergumènes ; mais il aura fallu pour cela dissimuler leur vrai caractère de représailles ; celui que le poète Agostino Bindoni a mis dans la bouche de Giovan-Paolo :

La fama mia non potra mai morire,	Ma renommée ne saurait périr,
Che lascio doi figlioli, che ognuno è Marte.	Car je laisse deux fils égaux en faits de guerre.
Che a chi nol pensa ancor faran pentire !	Ils feront repentir tel qui n'y songe pas encore !
	(*Elégie de G.-P. Baglioni*)

Les tortures s'achèvent. Giovan-Paolo a trop souvent nargué la mort pour la craindre. Mourir dans cette geôle répugne à son âme de chef, mais qu'importe ; le condamné brave le sort qui s'acharne, car deux gardes échouent dans une tentative d'évasion. Le courage

de l'infortuné ne faiblit pas, et la résignation dont il fait preuve dans son agonie atroce, force l'admiration de ses ennemis, la pitié de ses bourreaux. A plusieurs reprises, le rude meneur d'hommes s'est révélé chrétien sincère ; il a confessé ses fautes, se confiant dans l'infinie miséricorde. Les frères chargés de l'assister affirment qu'il est mort « *comme un saint* ». Avant l'exécution, Léon X, voulant distinguer le fidèle dans le coupable, lui envoyait les indulgences pontificales.

Enfin, le samedi 11 juin 1520, dans ce château Saint-Ange devenu sa prison dès son arrivée, Giovan-Paolo était décapité ; il avait 49 ans. Le soir même, on enterrait son corps dans l'église Sainte-Marie « Traspontina ».

Les historiens ont épilogué à l'infini sur les motifs qui déterminèrent Léon X à traiter de cette façon le seigneur pérousin. Le suzerain l'aurait mandé à Rome pour être plus à même d'appuyer la cause de Gentile et des membres dissidents de la maison Baglioni ; c'est une version. D'autres insinuent que Giovan-Paolo se serait compromis dans la conjuration du cardinal Petrucci contre Léon X en personne, mais le fait n'est nullement démontré. La prétention attribuée au prince de Pérouse de se créer également souverain d'Orviéto, après en avoir été élu gonfalonier, put gâter encore ses affaires aux yeux du Pape. Ce qui semble incontestable, c'est le mécontentement de Léon X, en raison du peu d'entrain apporté par Giovan-Paolo dans la guerre d'Urbin ; l'accord conclu entre le défenseur de Pérouse et François-Marie della Rovere fut sévèrement jugé en cour de Rome. Serait-ce au scandale de sa conduite privée que Giovan-Paolo dut sa perte ? Il était cependant difficile alors de lui jeter la première pierre. C'est pourquoi Fabretti conclut que la principale faute du seigneur avait été de maintenir sa patrie indépendante et sous la souveraineté des Baglioni, au lieu de celle des Papes. D'autres princes avaient subi les conséquences d'une situation à peu près analogue : Alphonse, duc de Ferrare, devait s'estimer heureux, au cours de cette même année 1520, d'échapper au châtiment. Seul « *restait Giovan-Paolo, le plus illustre des vicaires pontificaux* », voué, par conséquent, aux sanctions du suzerain ; elles ne l'épargnèrent pas.

La mémoire de Giovan-Paolo Baglioni est restée vivante dans l'histoire de son pays ; on rappelle sa haute taille, la blancheur de sa carnation, ses yeux et ses cheveux châtains, sans oublier sa barbe blonde. Au dire de ses contemporains, la fierté de son regard inspirait la crainte et le respect. Peintres et graveurs ont reproduit cette figure, avec un succès inégal. De leur côté, les poètes, prosateurs et auteurs dramatiques trouvèrent dans Giovan-Paolo un

personnage marquant pour leurs études ou reconstitutions historiques. Pris à partie par les écrivains de tendances opposées, vanté par des contemporains dévoués à sa cause, le caractère de ce chef se dégage, au hasard des attaques, des aveux et des éloges. Soldat avant tout, Giovan-Paolo s'est montré prince fastueux, diplomate avisé, sinon correct, lettré et artiste à ses heures. C'est un type intéressant de ces grands seigneurs de la Renaissance (1).

Parmi les écrivains qui lui sont hostiles, Addington Symonds reconnaît que Giovan-Paolo s'acquit « *la plus haute réputation, à travers toute l'Italie, par son indomptable courage et son habileté, sous le double rapport militaire et politique* ». Léo et Botta le montrent servant « *fidèlement les Papes depuis sa soumission à Jules II* » et reconnaissent que « *récemment encore dans la guerre d'Urbino, cette fidélité avait été mise à l'épreuve...* » Même opinion, non seulement dans Vermiglioli bien disposé, mais dans Sismondi, qui classe « *Jean-Paul Baglione seigneur de Pérouse* » parmi les plus illustres condottieri. Le même historien prétendait que nul, en Italie, ne se fiait en la foi de ce prince ; il n'en est pas plus embarrassé pour se démentir ; Giovan-Paolo, écrit-il, « *se* « *montra digne de la confiance que le sénat de Venise mit en lui* ». « Il avait été appelé par les Vénitiens à commander leurs armées « pendant la guerre de la Ligue de Cambrai et il y avait fait bril- « ler sa prudence, sa connaissance des lieux, des hommes et de « l'art de la guerre ; en sorte que, malgré plusieurs revers, les « Vénitiens ne lui avaient point retiré leur confiance. » Suit l'allusion à la campagne d'Urbin, au sujet de laquelle Sismondi montre Léon X « *persuadé que Baglioni ne pouvait voir sans chagrin la ruine de ce dernier des feudataires de l'Eglise* (François-Marie), *son voisin et son ami.* »

La fierté que l'attitude de son prince inspirait à Pérouse, perce dans cette remarque d'un chroniqueur pourtant hostile : « *Il était redouté de tous, et aucun soldat ne se hasardait à mettre, contre sa volonté, le pied sur le sol pérousin.* » (*G. de Costantino*)

(1) Vermiglioli, Mazzuchelli et autres, classent Giovan-Paolo parmi les écrivains de son temps. — Bernardino de Mariotto en a peint le meilleur portrait, le seul donnant quelque idée du modèle, et Signorelli l'a représenté, avec Orazio Baglioni, dans les fresques de la cathédrale d'Orviéto (*Sermon de l'Antéchrist*). Le portrait de Giovan-Paolo figure encore dans un des palais Vitelli, de Città di Castello, avec celui des conjurés de la Magione. — Par contre, les gravures qui subsistent du Sgr de Pérouse sont très mauvaises ; (celle, entre autres, d'Aliprando Capriolo (dans les *Portraits des Capit. Illust.* de Roscio ; une autre, dans les « *Eloges* » de Paolo Giovio, etc.) — Récemment, M. Curzio Donini donnait, à Pérouse, un drame : « *Giovan-Paolo Baglioni* », et M. Francesco Guardabassi mettait le même personnage en scène dans son « *Pietro Perugino* ».

Bonazzi, si indulgent pour les cruautés de Fortebraccio, ménage moins les Baglioni et en particulier Giovan-Paolo : « *Ayant, sur le champ de bataille, la valeur et la générosité d'un Bayard, il lui manqua, comme prince, les remarquables qualités de Fortebraccio; car il s'inspira plutôt des procédés du Valentinois, pour finir sa carrière comme un Oliverotto de Fermo.* »

Enfin le texte de Frolliere donne la note favorable. Suivant ce chroniqueur, Giovan-Paolo « était d'un aspect aussi séduisant que « beau ; d'une remarquable éloquence et d'une prudence éprouvée... « Très serviable, même aux inconnus, la bienveillance de ses pro- « cédés lui méritait ainsi de nombreuses sympathies. A vrai dire, « Giovan-Paolo, fort amateur du beau sexe, dut à sa distinction et « à son allure seigneuriale de multiples succès. Tacticien émérite « autant que preux chevalier, ses conseils étaient d'une sûreté et « d'un sens extraordinaires : en maintes circonstances, il en a « donné les preuves. »

CHAPITRE V

Malatesta IV et Orazio Baglioni reprennent Pérouse à la mort de Léon X. Campagnes de Malatesta à Lodi, puis à Crémone. Tension des rapports entre Orazio et Gentile Baglioni qui est bientôt exécuté. Orazio tué au siège de Naples. Malatesta, sollicité par les Florentins, cède à leurs instances ; ses démêlés avec Clément VII. Attaque de Spello, puis de Pérouse, par les Impériaux et Pontificaux coalisés qui vont ensuite assiéger Florence. Malatesta, capitaine général, chargé de défendre cette ville ; combats, capitulation. Mort de Malatesta (1).

Grande avait été l'émotion des Pérousins à la nouvelle de l'arrestation de Giovan-Paolo Baglioni ; comment imaginer, de la part du méfiant condottiere, une telle inconscience du danger, au moment où la ville se préparait à la résistance ? Bientôt l'on sut l'inutilité des protestations que les parents et les amis du prisonnier prodiguaient en haut lieu. Camillo Orsini, dont les illusions avaient pesé sur la détermination de son beau-père, fut particulièrement affecté de la tournure que prenaient les événements.

(1) Compléter les principales références concernant les chapitres précédents (pp. 19, 20, 46, 80, 173) par les indications suivantes. (L'édition, grand in-4°, contient sur le seul Malatesta *douze* pages de notes en deux colonnes.)

Sources imprimées :

Archiv. stor. ital., IV, I (*Sassetti*), vita di Ferrucci. — II, lettres de Ferrucci. — XVI, II (*Alfani*, *Bontempi*, etc.). — Varchi : *Storia Fiorent.* — Bianconi : *Morte e funerali del IV Malatesta Baglioni* — Crispolti : *Guerre civile di Perugia*. — Falletti : *Docum. offic. des archiv. florent.* — J. Nardi : *Istor. della città di Firenze.* — Molini : *Docum. d'Istor. ital.* — Segni : *Istor. Fiorent.* — Alberi : *L'Assedio di Firenze.* — Pierrugues : *Assedio di Firenze.* — Busini : *Lettres à Varchi.* — Paolo Giovio : *Opere.* — Perrens : *Hist. de Florence.* — Zeller : *Italie et Renaiss.* — Patriz de Rossi : *Mémoires histor.* — L. Fumi : *Relaz. della presa di Perugia* (1522). — Lanz : *Cartul. de Charles-Quint.* — Ulysse Robert : *Philibert de Chalon.* — J. Addington Symonds : *Life of Michelangelo.* — R. Rolland : *Vie de Michel-Ange.*

Sources manuscrites :

Voyez aux archives communales de Pérouse en particul. — *Annal. Decemv.* etc. — Rome, Archiv. Vatic. (déjà citées) et *De Re Beneficiali.* — Miscellanea : *Capitula et conventiones pacis inter Clementem VII et Comm. Perusinam ac Malatesta de Ballionibus.* — Florence : *Archiv. de Stato*, Fds d'Urbin. — *Carte Strozz.* — *Documenti degli archiv. toscan.* — *Lettere de Principi a Principi.*

Dans Pérouse stupéfiée, à peine osait-on prononcer le nom de l'ex-seigneur, pendant les trois mois de sa détention. Ses fils, Malatesta et Orazio, d'abord perplexes, s'impatientent en raison d'inquiétudes de plus en plus justifiées. Ils n'avaient su que décider, tout d'abord, en l'absence de leur père. Le gouvernement et la défense de Pérouse présentaient de sérieuses difficultés, en face de l'attaque imminente des troupes pontificales ; l'exécution de Giovan-Paolo coupa court aux hésitations. Outrés de colère, les deux Baglioni quittent Pérouse avec leurs hommes d'armes, ne rêvant que vengeance. Ils gagnent leur fief de Spello, partent ensuite pour Aquila, d'où ils se dirigent vers le royaume de Naples ; on les signale encore à Padoue et sur divers points de la Péninsule. Tous deux, au dire de Frolliere, étaient condottieri d'avenir, *doi folgori di guerra*, « *qui, en maints endroits et dans de nombreuses campagnes, prouvèrent hautement l'ardeur, la force et l'énergie de leur généreux sang* ». Dans leur patrie subsiste un parti puissant, à leur dévotion et qui compte sur eux. Il leur suffira de profiter des circonstances, sitôt passé le désarroi du premier moment.

Léon X ne doutait pas de leurs intentions, et bien qu'en mesure de les refréner, s'inquiétait ; les Orsini n'allaient-ils pas prêter main-forte aux révoltés ? Pour neutraliser ce concours, celui de Camillo Orsini en particulier, le Pape (suivant *Fabretti, Crispolti et Orologi*) aurait proposé au gendre de Giovan-Paolo de rompre son mariage. Cette insinuation laisserait sous-entendre que la cérémonie religieuse n'était pas accomplie. Une Médicis aurait pris la place d'Elisabetta Baglioni, apportant à Camillo : seigneurie, gratification et titre de général de l'Église. Quoi qu'il soit de ces avances, elles furent déclinées ; Camillo Orsini resta fidèle aux Baglioni.

Gentile, lui, est au pinacle ; revenu à Pérouse avec Vitelli, après la disparition de Giovan-Paolo, il s'est vu placé en tête du gouvernement par ordre pontifical et bénéficie des biens du supplicié. On n'en suppose que mieux sa participation occulte au drame ; qu'il veille aux faits et gestes de ses neveux... Fut-il assez maladroit pour plaisanter lourdement sur le sort de Giovan-Paolo ? En tous cas, des réflexions imprudentes lui sont attribuées. L'ex-seigneur de Pérouse avait pris pour devise : « *Avec les ongles, le bec et les ailes, contre l'ennemi* (1). » Gentile aurait fait remarquer que son cousin ne l'avait pas justifiée : « *Ce méchant oiseau n'a pas eu d'ailes, comme autrefois, pour éviter le piège* » (*Fabretti ; P. Giovio*). Ces racontars étaient superflus : entre le nouveau chef du pouvoir et les fils du décapité, ce sera la guerre à mort, en dépit d'illusoires alternatives. Gentile et les rares Baglioni attachés

(1) « *Unguibus et rostro atque alis in hostem* », sous-entendu « *armatus* », par allusion au griffon pérousin qui surmonte les armoiries des Baglioni.

à sa fortune paieront, avec leur sang, leur défection. Division de famille qui va constituer pour la maison prépondérante à Pérouse le principal facteur de sa ruine : « *elle inquiéta les citoyens et facilita les revendications pontificales.* » (*Fabretti*)

Pour le moment, la haute situation de Gentile entraîne l'arrivée aux affaires de ses amis, les « *mosceschi* », comme on les surnomme ; mot pris dans le sens de *taciturne*, que justifient l'aspect froid de Gentile et la sobriété de son langage. Sous son administration, Pérouse *prend un aspect ecclésiastique.* (*Bonazzi*) Gentile montre plus de zèle pour les choses d'Église qu'au temps de son épiscopat ; néanmoins, de solides condottieri l'entourent, ce qui est plus sûr ; ses parents Vitelli d'abord, puis Renzo de Ceri et autres bons officiers. Avec un état-major de cette trempe, les Pérousins pourront être maintenus sous l'obéissance régulière. Chaque semestre est élu un conseil de 60 citoyens, avec l'agrément des prieurs et du vice-légat. Les délégués du Pape ne sont plus là pour l'apparence ; c'est au tour des prieurs et des camerlingues de s'effacer ; leur présence ne sert qu'à donner force de loi aux nouveaux décrets. (*Bonazzi*) Gentile n'est pas sans quelque aptitude gouvernementale (*Sansovino*) et les gentilshommes, forcés de lui faire bon visage, s'en tirent, pour le plus grand nombre, avec correction. On le vit bien à l'occasion des funérailles de son fils aîné (11 août 1520). Mais ce sont là vaines démonstrations ; en somme, les affaires languissent, pendant que Gentile, forcé de surveiller les agissements de ses neveux, se multiplie en conciliabules.

Venise avait trop apprécié la valeur de Malatesta Baglioni pour ne pas mettre un commandement à sa disposition ; Orazio fut compris dans cette attention. Le premier reçut, à Vérone, une compagnie d'hommes d'armes ; le second devint capitaine de Brescia. Ensemble ils font campagne en Lombardie contre les Impériaux et Pontificaux, et se retrouvent à Vérone (août 1521), où commandait le duc d'Urbin, comme eux dépossédé et exilé. C'est avec ce même François-Marie qu'ils tiennent conseil et s'exhortent mutuellement aux revanches futures. Peut-être le roi de France, au cours de ses brouilles avec Léon X, leur prêtera-t-il assistance? Mais voici que le décès du Pape donne immédiatement corps à leurs projets.

Malatesta insiste pour être relevé de son commandement ; Orazio qui s'exaspère à Brescia, comptant plus sur les forces présentes de Florence que sur l'appui promis par François Ier, abandonne sa condotta. Pendant que parlemente le conseil vénitien, il accourt à Vérone, près de son frère. Tous deux obtiennent leurs licences et lèvent aussitôt quelques troupes à Ferrare, de concert avec François-Marie, ci-devant duc d'Urbin : 200 hommes d'armes, 300 chevau-

légers, 3.000 fanti. Ces chiffres correspondent mieux à leurs ressources qu'à leurs besoins.

Mais Camillo Orsini s'annonce de Spolète. avec des renforts à pied et à cheval ; Sigismondo Varani et Fabio Petrucci se préparent également à les rejoindre ; les Baglioni peuvent tenter l'aventure. Dès le début néanmoins, il paraît évident que la protection du roi de France — sous laquelle les confédérés se sont placés — se bornera à des promesses ; Venise n'est pas d'un plus grand secours, tant ses déboires en Lombardie lui font redouter une brouille avec le Saint-Siège. En somme, les gouvernements français et vénitien autorisent ceux de leurs gens que séduit l'entreprise à rejoindre François-Marie et les Baglioni. Plusieurs officiers de François I[er] profitent de la licence et marcheront sur Pérouse avec leurs troupes.

Cette campagne grandit d'importance en ce qu'elle prend l'aspect d'une revanche française sur le parti pontifical. La petite armée part de Ferrare, munie d'artillerie qu'elle doit à la bienveillance du duc ; elle pénètre, par les Romagnes, dans les duchés d'Urbin et de Camerino et pousse jusqu'à Pesaro, sans obstacle sérieux. Les populations acclament leurs anciens seigneurs. Appuyé par les Baglioni, François-Marie della Rovere se rétablit aisément chez lui. Ainsi, cette partie du programme, menée rapidement, permet d'entamer sans délai l'affaire de Pérouse. Le duc d'Urbin, réinstallé, veut rendre la pareille aux fils de Giovan-Paolo et marche avec eux.

Cependant Florence s'émeut : divisée dans sa politique, elle suit en partie les vues des Médicis. La faction influente du moment veut prendre Jean des Bandes-Noires à la solde de la Seigneurie. Mais ce dernier décline l'invite, n'étant pas sûr de ses hommes, « *Pérugins, en grande partie, et partisans des Baglioni...* » ; « *cela,* ajoute-t-il, *ferait l'effet contraire à celui que l'on cherche* ». (*P. Gauthiez*)

Déjà, le château de Collelungo (du patrimoine des Monaldeschi, au pays d'Orviéto) est occupé par les Baglioni. Camillo Orsini, ayant quitté Rome et passé la Nera, culbute les gens réunis en hâte, au compte du Sacré-Collège, par Angelo de Todi et qui n'ont pu intercepter la route de Pérouse. Il rejoint ses beaux-frères avec un petit appoint de 200 fanti et de 60 chevaux. Pirro de Gonzague et le comte Guido Fiumi amènent, en plus, un millier de fanti. Mais ces renforts étaient minces en comparaison des troupes dont disposait Gentile Baglioni qui, résolu à défendre sa situation, secoue son flegme habituel pour préparer ses hommes à une action sérieuse. Il sait que Florence, par ordre de son gouverneur Jules de Médicis, s'est décidément ralliée à la cause des assiégés et qu'elle va de pair avec Sienne, Cortone, Castiglione-Aretino et Arezzo, pour leur en-

voyer de 2.600 fanti et 200 cavaliers sous Guido Vaina (20 déc. 1521). Vitello Vitelli, ne pouvant être en reste, amenait de Città-di-Castello une centaine d'hommes d'armes et autant de cavaliers (26 déc.) ; il se chargeait en outre d'organiser l'artillerie. Ces forces mercenaires, jointes aux milices locales, sont un réconfort pour Gentile, d'autant moins disposé à s'entendre qu'il n'espère de ses parents aucun pardon sincère.

Cependant Malatesta a été signalé au borgo de Fontenuova ; bientôt les Pérousins pouvaient distinguer au loin ses étendards (23 déc.). Circonstance curieuse : à environ vingt ans d'intervalle, c'est la seconde fois que les Baglioni se heurtent chez eux, non à l'hostilité des citoyens, mais à l'opiniâtreté d'un transfuge. S'ils n'ont pas été beaucoup plus aidés que leur père, Malatesta et Orazio comptent un peu sur le cardinal Soderini, pourvu d'argent et d'hommes par François Ier, pour comploter contre les Médicis (janv. 1522). Le prélat voudra peut-être profiter de la diversion faite à Urbin et de celle que tentent les Baglioni ? Somme toute, l'appoint principal de ces derniers n'est autre que l'attachement des Pérousins à leur cause, et Gentile se prépare de sérieuses déconvenues, s'il table sur les milices du pays. En ville grondent des rumeurs significatives dont l'approche des Baglioni fut le signal. D'anciennes et vives sympathies vont aux fils de Giovan-Paolo ; des meneurs osent les prôner en pleine rue. Il s'ensuit quelques tumultes où percent des cris de mort à l'adresse de Gentile et des vivats en l'honneur de ses ennemis. Serait-ce la guerre civile avant le siège ?

L'avant-garde de Malatesta a d'abord campé à Monterone, puis à Ponte San Giovanni et aux environs ; le gros des forces la suit de près, avec les Baglioni. Quand leurs bandes passent à Civitella et à Ponte Valleceppi, ce ne sont qu'acclamations à leur adresse. « *Par amour* », les fiefs des Baglioni et nombre de châteaux pérousins rivalisent d'entrain pour s'offrir à Malatesta. A peine paraît-il à la Bastia, que l'allégresse ne connaît plus de bornes ; « *la population s'empressait d'accourir à ses logements lui jurant fidélité* ». (*Vermiglioli*) Peu à peu, ces nouvelles filtrent en ville où l'on est aussi fixé que Malatesta lui-même, sur l'attachement à l'ancienne maison seigneuriale et sur l'impopularité de Gentile. Ce dernier ne s'entête qu'en dénombrant ses mercenaires et les renforts qui lui arrivent. Il espère bien tenir tête, tant à l'intérieur de Pérouse qu'au dehors. Cela ne rassure pas la cour pontificale, effrayée des ravages en perspective. Suivant l'usage, les pourparlers s'échangent, nombreux, avant les hostilités ; inutilement d'ailleurs. Que les Baglioni soient convoqués à Rome pour essayer d'une conciliation, en leur promettant, paraît-il, d'éloigner les Florentins ; que les prieurs des arts s'abouchent avec Mario Orsini, délégué par Camillo

beau-frère des Baglioni, et avec ces derniers eux-mêmes ; que Bernardino de' Conti et l'archevêque Orsini, envoyés par le collège des cardinaux, interviennent à leur tour : le résultat est identique. Bino Signorelli, autorisé en dernier lieu par Malatesta et Orazio, à discuter dans Pérouse avec Gentile, le vice-légat et le gouverneur, n'est pas plus heureux (3 janv.). Ce témoignage de bonne volonté, de la part des Baglioni, échoue surtout parce que Gentile prétend faire comprendre Vitelli dans la capitulation ; ce à quoi se refusent absolument ses adversaires. De part et d'autre, les factions ne céderont qu'aux armes. Gentile n'a-t-il pas combiné déjà, avec le cardinal de Cortone Passerini, légat à Pérouse, l'expulsion immédiate des plus zélés partisans de sa famille ? Par ordre du gouvernement Giulio Cesare della Corgna, les fils de Pietro Paolo Ranieri et ceux de Rodolfo Signorelli avec leur père, ont dû quitter Pérouse ; d'autres encore furent visés, tel ce Giovanni de Montesperelli, avec ses trois fils, dont le sort est à retenir. Suivant la teneur des décrets, les uns gagnèrent Rome, les autres Cortone et Castello. Cette façon d'éliminer l'opposition ne sera pas oubliée par les Baglioni.

Qu'on juge des illusions que pouvaient conserver les prieurs de Pérouse, quand ils adressaient à Malatesta une missive comminatoire contre quiconque troublerait la paix. N'avait-on pas vu l'orage gronder de plus en plus dans la cité, à la seule apparition des étendards des Baglioni flottant près de Pianello, de Torre Chiusina et de San Gilio ? Le peuple ne s'en tenait plus aux murmures ; il menaçait, prêt à se soulever. Malatesta fait pointer sa petite artillerie où servent les sept pièces prêtées par Ferrare ; on ouvre le feu. Bientôt les assaillants occupent le faubourg Saint-Pierre, délogeant les mercenaires assez maltraités et qui rétrogradent jusqu'à l'église Saint-Dominique pour se rassembler aux Deux-Portes. Alors les pièces, hissées par les soldats de Malatesta sur le campanile de Saint-Pierre, fouettent les murailles de la ville ; ce qui n'empêche pas l'irruption des assaillants d'être arrêtée. Ils n'ont pu faire sauter la porte nécessaire au passage Leur effort principal se concentre contre les murs de San Cataldo (Porte d'Ivoire) jugés les plus faibles. Sur divers point, de grandes échelles permettent de lancer les colonnes d'assaut ; mais la résistance des mercenaires les tient en échec aux portes Saint-Pierre et du Soleil.

Orazio Baglioni et Pirro de Gonzague, postés à la maison dite de Menilcorne. dont l'occupation favorise l'attaque ; le duc d'Urbin, qui s'obstine contre la porte Sainte-Julienne, et Malatesta, avec Camillo Orsini, contre celle de Saint-Pierræ, se dépensent à l'envi. Ces derniers, lancés un moment dans l'enceinte, sont contraints de plier sous le feu. L'engagement se prolonge toute la journée (4 janv.), sans résultat décisif pour les Baglioni qui perdent envi-

ron 200 hommes. Les chefs ont cependant payé de leur personne ; tous sont blessés : Pirro de Gonzague au bras, d'un coup d'escopette ; Orazio Baglioni grièvement atteint sous l'œil par une pierre et qui, pour si peu, n'a pas quitté la bataille ; le duc d'Urbin, blessé à l'épaule, et Malatesta, à la cuisse. Décidément, la garnison de Gentile lui en a donné pour son argent. Bien abritée, elle a peu souffert, en dépit du mauvais vouloir populaire dont s'étonne tant Bonazzi.

Il est vrai que Vitelli a été blessé au pied droit d'un coup d'arquebuse en défendant la muraille de San Cataldo. C'est pour Gentile un fâcheux contre-temps, à peine compensé par la résistance déployée aux Portes Saint-Pierre, du Soleil et de Sainte-Julienne. Juste à ce moment s'élève en ville un tumulte, plus violent encore que les autres : des classes populaire et bourgeoise sortent de nombreux mécontents, l'injure à la bouche ; ils se disent prêts à ouvrir les portes à Malatesta. On voit jusqu'à de nobles et riches citoyens se mêler à la multitude, pour manifester contre Gentile. Contraste singulier de la part de la foule, toujours amoureuse du succès acquis. Ces symptômes n'échappent pas à Vitelli qui, de son lit de douleur, entend gronder l'émeute et en pèse les conséquences. Après tout, la cause de son parent l'intéresse d'autant moins qu'elle semble très compromise : les Baglioni n'épargneront pas l'allié du transfuge ; Vitelli le sait et ne compte nullement donner sa vie pour un enjeu perdu. Aucune contrainte ne pourra dompter l'attachement des Pérousins à leurs anciens princes. Le blessé n'a pas besoin de réfléchir longtemps sur ce mode pour prendre une détermination. Il la signifie sans délai à Gentile, l'avertissant qu'il va gagner Castello. Cette nouvelle est enveloppée dans quelques bons conseils ; en premier lieu, celui d'accepter les exigences du moment qui épargneraient la guerre civile à Pérouse et, à Gentile, une sanction inquiétante. Interloqué tout d'abord, le chef de la résistance repousse de haut la solution proposée. Cependant il s'en pénètre malgré lui, en face des haines populaires. Son allié va le quitter avec ses 200 soldats, ce qui sera d'un effet déplorable ; c'est trop, par surcroît, d'avoir à combattre assiégeants et assiégés. Alors Gentile se résigne ; avec Vitelli et d'autres gentilshommes, dont Annibale Baglioni, il part pour Castello, laissant sa femme et sa fille dans la maison amie de Bolgare de Montevibiano. Quelques détachements suivent l'état-major déconcerté ; le reste des bandes, ayant bien besogné, refuse de s'éloigner avec un capitaine qui désespère de sa propre cause.

De leur côté, les assiégeants se disposaient à un nouvel assaut quand leur parvinrent les nouvelles. A cinq heures du matin (5, *alias* 6 janv.), quelques bandes de Malatesta, hommes d'armes, cavaliers et fanti, massés dans le faubourg Saint-Pierre, attendaient le signal de l'attaque, escomptant le pillage. Tout à coup, les fan-



Peint par Camuccini. — Grav. p. G. B. Borani.

Entrée triomphale, à Pérouse, de *Malatesta* IV Baglioni et de son frère *Orazio* (6 janv. 1522).

fares secouent la torpeur de l'aube et, au même instant, les cloches de Pérouse sonnent à toute volée. Plus de doute, l'obstacle a disparu ; Malatesta et Orazio vont répondre à l'appel des citoyens en faisant parmi eux leur entrée triomphale. Pleins de joie et d'espoir, les Pérousins ne sont pas, cependant, sans quelque appréhension au sujet de l'irruption des troupes. La discipline n'était pas le fort des gens de guerre de ce temps. En hâte, bien des magasins se barricadent ainsi que des maisons particulières ; les riches dissimulent ce qu'ils ont de précieux. Malgré cela, la foule se rue au-devant des vainqueurs. Ceux qui n'ont rien à perdre dans les bagarres forment néanmoins une masse si imposante que les timorés se rassurent, même quand des clameurs, d'abord confuses, se précisent à l'approche des Baglioni. Malatesta s'avance à cheval, ayant près de lui Orazio, son frère. Ils sont suivis du vice-légat. Francesco Pitta, et des prieurs des arts, absolument oublieux de leur lettre envoyée à l'assiégeant. Ces magistrats ont trop bien constaté d'où venait le vent pour ne pas se montrer dociles, voire obséquieux, s'en remettant à la clémence de Malatesta pour épargner la cité. Par leurs soins, une distribution « préventive » de vivres et d'argent a été faite aux troupes. Le vice-légat, de son côté, n'avait pas attendu, pour saluer les Baglioni, de les voir caracoler au milieu du peuple. Lui aussi s'était rendu avec les décemvirs au monastère de Saint-Pierre, afin d'offrir dons et hommages aux vainqueurs — y compris le duc d'Urbin — et les inviter à faire, à la tête de leurs hommes, l'entrée inévitable. De toutes parts retentissent les vivats ; et, comme le jour paraît à peine, c'est à la lueur des torches que Malatesta pénètre dans le palais du gouvernement. Touché par l'élan des Pérousins, il cède aux instances des prieurs en prescrivant d'éviter tout dommage à la ville ; ses ennemis mêmes bénéficient de cette mesure. Tel fut l'appréciable résultat des sacrifices consentis par les autorités. On ne les transformera en griefs contre les Baglioni qu'après tout danger écarté ; c'est l'usage, bien qu'au dire de Bonazzi les avances faites à la soldatesque n'eussent « *point suffi à tous ces gens avides de pillage, sans l'irrésistible ascendant exercé par Malatesta sur ses troupes* ». Dès le lendemain de l'entrée des fils de Giovan-Paolo, Pérouse est toute à la confiance et à l'allégresse.

Le souvenir d'un événement si mémorable pour la ville sera perpétué par une médaille frappée en l'honneur de Malatesta : effigie couronnée de lauriers, comme celle d'un empereur romain ; la modération du vainqueur lui vaut d'être appelé : *Père de la Patrie* (1). Il n'avait alors que 29 ans. Le duc d'Urbin, installé dans

(1) Cette médaille porte en exergue (côté face) l'inscription suivante : MALATESTA. BALIONVS. PATER. PATRIAE. — Au revers, le fils

le palais de Gentile, considéra sa mission comme terminée du moment que les Baglioni recouvraient le pouvoir. Ayant, dit-on, conseillé la clémence à Malatesta disposé à l'écouter, il partit le 10 janvier, emmenant quatre pièces de canon, car il comptait passer par Pesaro pour en prendre possession. Sans oublier ni le rôle de Gentile, ni surtout son attitude lors de la mort de leur père, les Baglioni avaient été trop favorisés par le sort pour songer tout de suite aux représailles. Mais un inqualifiable crime réveilla dans leur cœur la plus fougueuse hostilité.

Nous avons vu que Gentile, effrayé par l'opposition des Pérousins au moment du siège, avait obtenu des décrets d'exil contre les plus qualifiés amis des Baglioni. Parmi ces bannis figuraient les trois fils de Giovanni-Orso Montesperelli. Quand Gentile et consorts se furent décidés à quitter la partie, le gouvernement, par amnistie régulière, rouvrit Pérouse aux exilés ; les Montesperelli, entre autres, quittèrent alors Castello où ils avaient été confinés, pour se rendre chez eux, sans défiance. A quatre milles de la cité, un groupe de clients de la faction vaincue s'était posté en embuscade. Il comprenait même deux Baglioni dissidents : Galeotto et Sforza. Au moment où passent les Montesperelli, ces forcenés se jettent sur eux et les tuent (8 janv.).

La responsabilité d'un pareil guet-apens remonta orcément jusqu'à Gentile et à Vitelli son allié. Sans y avoir participé, ils avaient, tout au moins, mal surveillé leurs gens. Bref, les Baglioni s'exaspèrent à cette nouvelle qui, peut-être, ne leur était pas encore parvenue au moment du départ de François-Marie ; eux qui venaient d'épargner les tenants de Gentile mis à leur merci par les circonstances, jugèrent le forfait d'autant plus odieux. En dépit des atermoiements qu'imposeront telles ou telles circonstances, jamais les fils de Giovan-Paolo ne pardonneront (1).

de Giovan-Paolo est représenté coiffé du casque antique et cuirassé à la romaine ; de la main droite il tient l'épée ; la main gauche s'appuie sur un trophée. En exergue est la devise : INVIDIAM. QVOQVE. SVPERAVI.

Il est à remarquer que, pour plus d'analogie avec l'antique, Malatesta est imberbe, ce qui modifie beaucoup sa physionomie. (Voyez : Vermiglioli : *La vita di Malatesta IV. Baglioni*, pp. 44, 45, et note 88 à la p. 176 des notes. — L'auteur connaît un exemplaire de cette médaille au cabinet des antiq. de Pérouse ; il en a publié un dessin dans le *Giornale araldico* (octobre 1821), p. 47, et dans ses *Opuscules*, III, p. 121. L'œuvre est attribuée à Lantizio, orfèvre pérousin. — Voy. Armand : *Les médailleurs italiens de la Renaiss. aux XVe et XVIe s.*, t. III, p. 230 : descript. de la même médaille.)

(1) Qu'on juge, après cela, de la bonne foi ou de la logique des détracteurs d'Orazio Baglioni, quand celui-ci fera payer à Gentile et à Galeotto le sang de ses amis. De pareilles exécutions répugnent à la morale, c'est entendu ; mais nous sommes au XVIe siècle. Il n'était pas

Mais, pour mériter tout d'abord « *l'affection populaire* » (*Vermiglioli*), les Baglioni n'ont rien de plus pressé que de rétablir toutes choses dans l'état où elles étaient avant la prépondérance de Gentile. Çe dernier, peu disposé à supporter l'affront qu'il vient de subir, prépare quelque retour offensif sous l'égide de Vitelli, resté en armes. Malatesta et Orazio ne doutent pas de la manœuvre. Ils lèvent immédiatement des troupes, sachant leurs ennemis excités par Florence, qui obéit à l'impulsion du cardinal Jules de Médicis.

Entre ce dernier et le cardinal Soderini, il y a rivalité pour obtenir la tiare. Or, les partis espagnol et français étant les facteurs principaux des affaires d'Italie, le cardinal de Médicis fait des avances au premier et son concurrent au second. Somme toute, l'incertitude du Sacré-Collège au sujet de l'élection d'un Pape paralyse la pacification des États ecclésiastiques, dont le cardinal Jules de Médicis (futur Clément VII) s'établit le défenseur ; lui-même compte sur le cardinal Petrucci pour seconder sa politique à Sienne où, comme un peu partout, la famille seigneuriale est divisée.

Contre les Petrucci au pouvoir luttent les Petrucci dépossédés, et les Baglioni se considèrent comme solidaires de ces derniers ; c'est pourquoi Orazio, laissant Malatesta malade à la garde de Pérouse, marche sur Sienne avec le duc d'Urbin. Orazio prétend même se faire la main en rétablissant Francesco degli Atti à Todi, avec l'aide des deux Orsini : Camillo et Mario, et de Onofrio Santa-Croce. Le passage de cet état-major à Deruta se signale par un banquet en pleine nuit.

Le parti Petrucci, opposé au cardinal de ce nom et à l'influence étrangère, devrait facilement seconder l'expédition, dès qu'elle sera en vue de Sienne. Les capitaines savent leurs amis en majorité, mais ils n'ont pas d'autre donnée. Cependant l'approche de leurs troupes ne suscite aucun mouvement dans la ville en faveur des Petrucci exilés ; les partisans de ces derniers et les capitaines venus à leur secours échangent quelques pourparlers ; c'est tout.

La demande, faite par le duc d'Urbin au gouvernement local, de réintégrer ses protégés est rejetée. Ainsi l'affaire s'annonçait mal, car les tenants du cardinal Petrucci, alors au pouvoir, s'intimidaient d'autant moins qu'ils savaient Jean de Médicis prêt à se lancer aux trousses de leurs interlocuteurs, avec ses Bandes-Noires et 5.000 Suisses. Ces forces étaient à une journée de Sienne et disponibles au premier appel. Le duc d'Urbin et Orazio Baglioni,

loisible aux gens d'organiser un guet-apens et de se considérer ensuite comme victimes, si les représailles les atteignaient. Orazio Baglioni s'est érigé en justicier, suivant les mœurs de son temps.

informés à temps, n'eurent plus qu'à se replier après une éphémère apparition sous les murs de la ville (13 janv.). La disproportion entre leurs 7.000 soldats environ et les bandes ennemies paraissait trop accusée et leur retraite trop compromise, car les capitaines avaient négligé de s'assurer des nombreux châteaux restés derrière eux aux mains de l'autre faction siennoise.

Ils s'estimèrent heureux de regagner Pérouse sans encombre (25 janv.). mais l'ennemi marchait sur leurs talons.

Les bandes soldées par Florence et Sienne, sous les ordres de Jean de Médicis, d'Annibale Rangone et de Guido Vaina, s'étaient lancées à l'instigation du cardinal Jules de Médicis. Gentile a trouvé sa place marquée dans cette armée qui campe à l'Ossaia, sur les confins de Pérouse et de Cortone. Les alliés du transfuge prétexteront d'autant plus aisément qu'ils veulent pour lui de meilleures conditions, tout en espérant profiter de l'occasion pour s'emparer de Pérouse. A peine sortie d'un siège, la ville a donc la perspective d'un autre. Ses magistrats, encore sous l'impression des misères du peuple et de la pénurie des finances, voudraient parlementer et poussent Malatesta dans ce sens ; leurs délégués proposent au camp ennemi la médiation des prieurs des arts et de l'évêque de Famagouste, gouverneur apostolique (27 janv.). Si Gentile refuse d'y adhérer, il n'est pas un Pérousin qui ne le combatte jusqu'à la mort ; que l'assiégeant le sache bien. Gentile, il est vrai, fixé sur l'antipathie que lui vouent ses concitoyens, se sent peu porté à subir leurs injonctions ; trop de haine le sépare des Baglioni ; trop de dépit l'irrite, en face de leur situation. Ces motifs sont autrement puissants que le zèle du transfuge à soutenir la politique pontificale. Une seconde délégation pérousine, venue pour plaider les intérêts de Malatesta, n'est point écoutée par l'assaillant.

Alors, c'est la bataille : Passignano, dépourvue de bons moyens de défense, tombe aux mains de l'ennemi qui pille les habitants coupables d'avoir résisté de leur mieux sur des murs croulants. Les tentes ennemies sont plantées à l'Olmo, à trois milles de Pérouse ; la Magione se voit également occupée par quelques détachements de cette armée, forte de 7.000 fanti et d'un millier de cavaliers. Malatesta cependant n'a pas perdu un instant ; sans disposer de nombreux combattants en dehors des milices organisées en hâte, il peut compter comme appoint principal sur « *l'amore del popolo* », l'amour de ce peuple qui s'attache à sa personne et déteste Gentile. Les murailles sont mises en état et armées d'artillerie ; des gentilshommes dévoués aux Baglioni vont être postés près des capitaines de provenances diverses et veilleront à leur fidélité. Camillo Orsini garde la porte Saint-Pierre ; Orazio celle de Saint-Ange ; la défense des autres portes incombe à des

amis éprouvés : Orsini, Signorelli, Santa-Croce, della Corgna, Ranieri, Tei. Malatesta se tiendra au cœur de la ville, sur la Place, prêt à courir au plus pressé.

L'ennemi gravit la Colline des Colommate et tente un premier assaut contre la porte Sainte-Suzanne (2 fév.). C'était mal choisir le point d'attaque, en raison de son escarpement hors des murs ; la cavalerie des Baglioni aborde et rejette les bandes florentines, qui s'éparpillent dans la campagne, où elles se rattrapent par le pillage. Alors, Jean de Médicis rallie ses gens, mais non pour s'entêter contre les murs. Il a reçu l'ordre d'aller, en compagnie de Gentile, razzier le territoire d'Urbin pour punir le duc François-Marie de son alliance avec les Baglioni. Gentile ne demandait pas mieux, s'étant rendu compte des difficultés qu'offrait la prise de Pérouse ; il n'insistait plus que pour sauver la face. On discuta de nouveau en aigres pourparlers (5 et 8 févr.), ce qui n'empêcha pas l'assiégeant d'escarmoucher encore. Bref le cardinal de Cortone, Giulio Passerini, dernier légat à Pérouse, mandé de Rome au camp des alliés, tente un arrangement. Peut-être favorise-t-il Gentile, bien qu'il s'en défende comme arbitre, et ne parle que de pacification ; le soupçon subsiste et paraît fondé. Gentile écoute sans grand émoi le cardinal exposer aux prieurs des arts les conditions demandées aux Pérousins, lesquels sont disposés à toutes les concessions acceptables. Et la solution s'annonce d'autant meilleure que, parallèlement aux pourparlers du cardinal Passerini, Camillo Orsini en entame d'autres avec Jean de Médicis. Les deux capitaines s'abouchent sur la route, près de San Cirice ; finalement, Orazio Baglioni lui-même vient, au nom de Malatesta, trouver Gentile et converser avec lui à San Manno (L'Olmo) en présence de délégués des deux partis (9 févr.) ; c'est dire que les voies avaient été bien préparées. Les deux Baglioni se donnent l'accolade ; aussitôt les toasts de s'échanger. Tout est à la paix ; il ne reste plus aux délégués pérousins qu'à regagner leur ville, une branche d'olivier à la main, pour publier l'heureuse nouvelle. Les citoyens l'accueillent avec une légitime satisfaction et s'intéressent aux détails ; ils apprennent qu'un grand banquet doit, dès le lendemain (10 févr.), sceller la réconciliation ; Orazio et Gentile ont promis de s'y rencontrer. Le festival aura lieu au monastère des Olivétains, situé hors les murs, à San Manno, où tout se prépare activement. Les deux Baglioni vont donc rivaliser de bonne grâce pour s'entendre ; cependant, le ciel ne reste pas longtemps serein.

Au jour dit, Orazio paraît à San Manno. Jean de Médicis également — suivant les uns, mais d'autres nient le fait — en tous cas, ni Gentile, ni le cardinal Passerini ne se présentent. Mauvais signe ; personne n'ignore l'antipathie du cardinal pour les fils de Giovan-Paolo et surtout pour leur pouvoir ; le prélat se dépense

donc en explications superflues non moins que variées. Il a, dit-il, manqué au rendez-vous en raison de son état de santé et des craintes de Gentile qu'il n'a pu dissiper. Cela ne tempère pas les critiques des Pérousins à son égard. Les prieurs et les camerlingues ne l'écoutent qu'avec une attention modérée, quand il leur rappelle son attitude de protecteur de la ville ou d'arbitre, arrêtant les troupes florentines et empêchant le pillage. Finalement, le prélat ajoute que les Baglioni doivent aller à Rome soumettre leur cas au collège des cardinaux. Cet expédient était peut-être indiqué, car le cardinal, laissé à lui-même, ne semble pas avoir agi absolument dans le sens des instructions qui lui avaient été données. Mais le seigneur de Pérouse préféra rester chez lui, sur une prudente défensive ; il laissa le cardinal en mesure de compromettre, avec ses conférences, une pacification précaire. Toute cette diplomatie fut, en définitive, anéantie « *par l'adresse de Malatesta* » (*Bonazzi*) qui accepta de licencier ses troupes recrutées de côté et d'autre, à la condition que les soldats florentins disparaîtraient. Ainsi fut fait : la convention, valable depuis le 4 mars, reçut, le 11, un commencement d'exécution. De leur camp levé, les bandes florentines s'éloignèrent, non sans commettre maints dégâts à Castello et au borgo ; il fallut huit jours pour en être débarrassé (19 avril). Alors fut réglée une transaction entre les cardinaux Passerini et Jules de Médicis. Jean des Bandes-Noires, dont les assauts n'étaient pas la spécialité et qu'agaçaient toutes ces combinaisons embrouillées, ne demandait qu'à abandonner la partie. Il avait trop bien constaté l'attachement des Pérousins « *favore del popolo* » (*Bonazzi*) pour Malatesta, dont la présence à la tête des bonnes troupes n'avait rien d'engageant. Mieux valait ne pas insister ; c'est pourquoi la situation s'éclaircit rapidement, avec une sorte d'accord obtenu entre Baglioni et dissidents. Affaire de forme évidemment, car aucune sincérité dans l'oubli n'est vraisemblable ; mais enfin, Pérouse peut se rassurer : son gouvernement veille et Gentile, débouté par plus malin que lui, se garde de paraître tout de suite en ville. N'avait-il pas été, en quelque sorte, désavoué par l'éphémère Pape Adrien VI (élu le 9 janvier 1522), qui interdisait naguère leurs pilleries aux bandes florentines, et à Gentile, son obstination à s'imposer aux Pérousins ? Le Pontife, persuadé que tout cela aboutissait à ruiner le pays, ne pouvait être invoqué par les prétendus champions des intérêts ecclésiastiques.

Alors, Gentile et ses fidèles Galeotto et Sforza Baglioni — ces derniers exilés depuis leur participation au guet-apens contre les Montesperelli — vont batailler un peu plus loin. Ils lèvent des troupes et les concentrent à Panicale pour le compte de Florence, dit-on ; toutefois les Florentins ne semblent pas au courant ; ils s'effraient jusqu'à ce que le cardinal de Médicis

et leur gouvernement aient endormi Gentile par des lettres flatteuses.

Les Baglioni se sont plus sérieusement pacifiés avec leurs voisins les Vitelli. Il est même curieux de constater la manière dont l'entente s'affirme. La fille d'un des Baglioni (de Malatesta, suivant Bonazzi ; d'Orazio, au dire d'Alfani), bref, une enfant d'un an environ, est fiancée au fils de Nicolo Vitelli, qui ne compte pas 24 mois. Et le père de la future fait le voyage de Castello tout exprès pour ratifier ces conventions (6 avril) ; cela peint l'époque. Du reste, la médiation des cardinaux Passerini et Médicis a causé un temps d'arrêt dans les succès politiques des seigneurs ; ces derniers, ayant eu gain de cause, sont à la disposition des divers gouvernements de la Péninsule. De part et d'autre, l'objectif principal est toujours l'intérêt. Au cours des derniers pourparlers, les Baglioni avaient été reçus en grande pompe à Rome et en étaient revenus (29 mars) confiants dans leur force. Sur ces entrefaites, l'exemple de François-Marie della Rovere incitait Orazio à seconder le cardinal Jules de Médicis et à accepter la solde des Florentins, lesquels se montraient prévenants à l'égard des Baglioni, dont ils avaient besoin. Orazio, en conséquence, quitta Pérouse (15 mai), et la réception que lui réservait, à Florence, le cardinal de Médicis et la Seigneurie parut telle « *que jamais, à cette époque, pareilles démonstrations de bienveillance ne furent faites à aucun seigneur* ». (*T. Alfani*) Malatesta cependant ne se décidait pas : reçu avec de grands honneurs, en même temps que son frère, à Florence comme à Rome ou à Venise, il négociait avec ces divers gouvernements sans arrêter son choix. Orazio aurait voulu, dès le début de son propre engagement, le voir s'enrôler avec lui sous l'étendard florentin ; mais le fils aîné de Giovan-Paolo, déclinant les avances, prétextait un engagement envers Renzo de Ceri. Il devait envoyer 2.000 fanti et 100 cavaliers à ce capitaine, alors au service du roi de France, contre Florence et Sienne. Au fond, Malatesta voulait choisir la meilleure « occasion » ; il voyait le cardinal de Médicis prépondérant dans le gouvernement florentin, allié des cités de Toscane et très influent dans le Sacré-Collège. S'il allait ceindre la tiare, quelle serait son attitude envers le seigneur de Pérouse ? Lui laisserait-il l'autorité, ou soutiendrait-il, contre lui, la faction de Gentile suivant la méthode de Léon X ? Guetté par l'hostilité de Florence, de Sienne, du Pape ou des Baglioni dissidents, Malatesta pouvait éprouver quelque embarras à prendre une décision.

Le nouveau Pape Adrien VI se montrait bienveillant ; deux brefs à l'adresse de Pérouse avaient calmé les esprits (1) ; mais une

(1) La durée des bourses des offices était réduite de douze à sept ans et demi ; ce que préféraient les citoyens. Le cardinal Passerini venait de

saute de vent pouvait tout remettre en question. Ce qu'il fallait à Malatesta, c'était quelque amitié solide parce qu'intéressée ; un important commandement la lui donnerait probablement. Telle était la portée du choix en suspens.

Cependant Renzo de Ceri, auquel Malatesta devait envoyer des troupes, ne recevait de lui que des nouvelles de sa santé ; encore étaient-elles mauvaises. A Rome néanmoins, Malatesta ayant touché sa solde (mars) était passé des atermoiements aux actes, expédiant à son collègue les renforts convenus, avec quatre fauconneaux. Après avoir ainsi appuyé la cause française, chère au cardinal Soderini, le fils de Giovan-Paolo se gardait du côté adverse, en promettant au cardinal Jules de Médicis de ratifier la condotta florentine consentie, en son nom, par son frère Orazio. Il n'attendait même pas pour cela l'expiration de son engagement avec Renzo de Ceri ; mais il demandait une explication : comment Florence, soldant Gentile Baglioni, l'autorisait-elle par surcroît à lever des hommes sur le territoire pérousin ? Il y avait là de quoi choquer Malatesta, réconcilié pour la forme avec le transfuge, mais peu disposé à entretenir des relations avec lui. Les imposer éveillait sa méfiance et celle des Pérousins. Alors, les Huit du gouvernement florentin donnèrent, par lettres, des éclaircissements assez confus, d'où il ressortait que leurs préparatifs militaires ne visaient ni Pérouse ni ses seigneurs.

A cette même époque, Gentile tente de rares apparitions parmi ses concitoyens ; ses amis fêtent sa venue, sans pouvoir empêcher le peuple de le regarder de travers (oct.). Le prudent chef de l'opposition ne cesse d'entretenir avec Malatesta et Orazio des pourparlers aussi agités qu'inutiles (juin et déc.).

Sachant combien est précaire la situation de son parent, Malatesta va guerroyer au loin, sans autre souci que de s'attirer quelque puissant appui, joint à une solde avantageuse. Dès avril et mai 1522, il a fait campagne pour Venise ; on le voit peu après (21 juill.) rejoindre les troupes de Saint-Marc et acclamé à son passage à Pesaro. Ses rapports avec Adrien VI, sans être rompus, sont compromis : Malatesta se prétend lésé par le Pontife, qui lui a repris diverses concessions datant de plusieurs années, à Chiusi du Lac. Il voit dans ce fait un manque d'égards qui lui suggère quelques amères protestations (Lettre du 14 juin 1523) avec rappel de ses campagnes au service de l'Église et de ses nombreuses

refaire ces « *Bourses* » à Rome. On se souvient que les magistrats du gouvernement étaient alors élus par les ministres du Pape, mais avec le consentement des Baglioni : « *non senza consenso dei Baglioni* ». (*Bonazzi*)

blessures reçues à Ravenne. Un point lui échappe : c'est que son seul nom constitue le drapeau des revendications communales. Toutefois, jusqu'au décès d'Adrien VI (sept. 1523), rien ne l'eût troublé dans son pouvoir, sans les difficultés créées par la fougue inquiète de son frère. Les discussions entre ce dernier et Gentile, pour âpres qu'elles fussent, n'entravaient cependant pas trop les affaires ; mais le légat Passerini s'employait inutilement à les calmer. Orazio et Gentile sitôt en présence se menaçaient. C'est qu'Orazio, moins patient que son aîné, prétendait secouer les transfuges, ceux, en particulier, qui avaient bénéficié de la mort de son père. Le légat finit par exiler un pareil gêneur et, pour faire preuve d'impartialité, se résigna à bannir aussi Gentile (janv. 1523). Seulement la sanction décrétée contre celui-ci s'adoucissait bientôt : le transfuge pouvait regagner Pérouse, preuve évidente de la faveur dont il jouissait officieusement et la peste ayant coïncidé avec le retour de cet « *oiseau de mauvais augure* » (*Bonazzi*), la population se permit quelques rapprochements défavorables. A la fin, Adrien VI convoqua les deux irréconciliables parents (mars) ; après s'être dépensé en exhortations pacificatrices, il mourut sans avoir obtenu de résultat.

Aussitôt le Pape décédé, Orazio regagne Pérouse, voulant se dédommager des contraintes passées. Alors le pillage et l'incendie anéantissent les biens des clients de Gentile, y compris le château de Petrignano, au comté d'Assise, dont le transfuge est protecteur. Ce bel exploit accompli, le frère de Malatesta retourne tranquillement à Rome présenter ses hommages au nouveau Pontife. C'était Clément VII, l'ex-cardinal Jules de Médicis, disposé à essayer aussi des arbitrages, mais sans négliger à cet effet les moyens radicaux : Orazio et Gentile, convoqués par lui à Rome, sont tout bonnement écroués ensemble au château Saint-Ange (27 janv.). Mais, cette fois encore, le Baglioni dissident bénéficie d'une prompte amnistie. Orazio, au contraire, malgré l'intervention du cardinal Colonna, prépondérant dans le Sacré-Collège, restera trois ans, enfermé dans cette enceinte, où le souvenir de son père supplicié ne doit pas l'inciter au calme.

Du moment qu'Orazio est sous clef et que Malatesta guerroie loin de chez lui, les fonctionnaires pontificaux se sentent les coudées franches ; à eux de s'occuper des Pérousins. Le chef de police (ou bargello de la campagne romaine) va châtier les bannis et factieux de tout genre, sans cesse embusqués dans les fiefs des Baglioni. Avec les troupes à sa disposition, il gagne Spolète d'où il se dirige bientôt sur Spello. A son approche, les bannis quittent la place, comptant se terrer plus efficacement à la Bastia, autre fief des seigneurs de Pérouse. Par-ci, par-là, les soldats du bargello

font encore déguerpir les factieux ; cependant la Bastia et Bettona, mises en état de défense par les bandes traquées, nécessitent un siège en règle. Le vice-légat vient prêter main-forte au bargello, désormais à la tête d'une bonne infanterie, de jeunes miliciens pérousins, et surtout de l'artillerie amenée de Pérouse, de Foligno et de Città-di-Castello. Les défenseurs de la Bastia se rendent après plusieurs jours de siège. Alors, sous le pic des démolisseurs, s'écroulent le château et la forteresse ; nombre de prisonniers sont pendus ou envoyés aux galères.

Reste Bettona, dont Messer Antonio, lieutenant des Baglioni pour cette place, s'enfuit à la vue des nombreuses bandes assiégeantes. La résistance s'en trouve paralysée et tout un petit contingent de bâtards Baglioni est en même temps sacrifié ; ce sont : Leone, Sforzino, Costantino, bâtards de Giovan-Paolo ; Alessandro de Troïlo et Annibale de Gismondo. A deux exceptions près, tous peuvent disparaître. Leone et Alessandro, tombés seuls aux mains de l'ennemi, sont enfermés dans la rocca d'Assise, puis transférés à Rome. Actes de sévère impartialité, remarque Bonazzi en souvenir des exactions récentes d'Orazio sur les biens de Gentile ; toutefois les contemporains, moins oublieux des procédés de ce dernier contre ses parents, comprenaient autrement la marche des représailles.

Pendant que les troupes pontificales opèrent sur le Pérousin, Malatesta fait toujours campagne. A vrai dire, les agents ne lui manquent pas pour surveiller de près sa cause, représenter son pouvoir et défendre un peu partout ses prétentions (1). Profitant de ses évolutions en Lombardie (1525), le légat Passerini crée un nouveau mode de conseil public pour refréner son influence (2) ; mais le résultat est nul : ni légat ni évêque ne sauraient tenir à

(1) Après la mort d'Imperia des Monaldeschi, belle-mère de Malatesta, Monaldesca sa femme émet des prétentions sur une part de l'héritage de Pier-Jacopo Monaldeschi.

De là procès, en raison de l'origine de propriété qui est assez confuse. Les gens d'Orviéto profitent également du décès d'Imperia pour revendiquer des châteaux dont Malatesta avait pris possession au nom de sa femme ; en l'absence de leur redoutable compétiteur, ils s'emparent de ces forteresses, se réclamant d'un testament d'Achille Monaldeschi (aïeul paternel de Monaldesca) qui les leur attribue à défaut de descendance mâle Monaldeschi ; mais Malatesta veille, et le capitaine chargé par les gens d'Orviéto de garder les châteaux en litige disparaît, exécuté, dit-on, par son ordre. Dès que le seigneur pérousin se sera occupé des démêlés avec les Orviétains, ceux-ci perdront tout vestige de leur facile conquête.

(2) Au conseil public sont adjoints des citoyens et notables élus, à cet effet. En même temps fonctionne un petit conseil d'une trentaine de membres.

Pérouse sans l'assentiment, tacite au moins, des Baglioni. Suivant Bonazzi, les tiraillements entre les politiques pontificale et pérousine se résument, suivant l'intérêt du moment, par l'opposition de l'autorité du Pape à celle des Baglioni et *vice versa*. Les administrés n'ont plus qu'à y trouver leur compte, et Malatesta, rassuré sur des intérêts bien gardés en son absence, peut s'illustrer sous la bannière de Saint-Marc.

Pavie marque une date fatale dans les affaires françaises en Italie (24 février). Leur relèvement nécessite l'appui de Francesco Sforza, de Venise et de Florence, après la libération de François Ier ; ce sera la Sainte Ligue, dont le Pape et Henri VIII se déclarent les protecteurs (22 mars 1526). Venise confie alors le commandement de 4.000 fanti à Malatesta, sous la haute direction de François-Marie della Rovere, duc d'Urbin. Ce dernier tente une opération sur Lodi, dont les habitants, saturés d'exactions par leur garnison hispano-napolitaine, se réclament du duc de Milan. Mais les 1.500 étrangers, bien menés par leur capitaine Fabrizio Maramaldo, sont en mesure de faire bonne contenance. C'est pourquoi François-Marie commence par se créer des intelligences dans la place. Un certain Lodovico Vistarino, d'une honorable famille locale et qui sert alors l'Espagne, n'ayant pu atténuer les déprédations de ses compagnons d'armes, s'offre pour répondre aux vues de l'assiégeant ; attitude plus patriotique que correcte. Bref, Malatesta, chargé de mener à bien l'entreprise, part de Crême (1) avec 2.000 fanti et 3.000 hommes d'armes et chevau-légers. Son plan est d'approcher de Lodi, du côté du bastion qui fait face à Milan et à Pavie ; Vistarino pourra alors paraître et l'introduire. Il crée, en effet, une diversion sur ce point ; mais tant d'Impériaux accourent, que Vistarino, entouré et blessé, se voit rejeté hors du bastion. Heureusement pour lui, survient Malatesta. A la tête de ses hommes, il escalade le bastion et pénètre au cœur de la place dont les défenseurs, refoulés en désordre, n'ont que le temps de se blottir avec leur capitaine dans la forteresse (24 juin 1525).

Le coup de main venait de réussir, malgré l'état de santé de Malatesta, compromis déjà par une vie dissipée. Grâce au renfort d'artillerie et de troupes fraîches dépêché par François-Marie, le fils de Giovan-Paolo s'établit solidement pour faire, aux 300 cavaliers du marquis du Guast accourus de Milan, une réception de choix. Il s'empare même du château-forteresse, dernier rempart des Impériaux. Vainement les renforts espagnols tentent un furieux

(1) Malatesta était à Crême en février 1526. Par lettre datée de cette ville (18 février) et adressée à Jean des Bandes-Noires, il recommande un page. (*P. Gauthiez*)

assaut pour délivrer leurs camarades. Repoussés avec pertes, ils doivent au plus vite repasser la porte, abandonnant leurs deux principaux capitaines, Fabrizio Maramaldo et Herrera, le premier criblé de blessures, le second tué sur place. Lodi était un point d'importance pour la marche sur Milan. Malatesta laisse une bonne garnison dans cette ville, qui est occupée au nom de Francesco Sforza, et Venise, heureuse du fait d'armes crânement mené à bonne fin, nomme le fils de Giovan-Paolo capitaine général de son infanterie (29 juin 1526) « *en récompense de sa valeur et des services signalés qu'il vient de lui rendre* ». Les Pérousins apprirent (8 juillet), avec fierté, la remise solennelle du bâton à leur seigneur.

Cependant l'intervention de Vistarino dans l'affaire de Lodi n'avait pas seulement attiré à celui-ci les éloges de ses concitoyens avec le titre de « Père de la Patrie » ; elle mécontentait la plupart de ses compagnons d'armes, entre autres, Sigismondo Malatesta de Rimini. Ce dernier va jusqu'à traiter de félon Vistarino, pour avoir trahi l'empereur qui le payait. Il lui lance un défi (11 juillet) ; Vistarino le relève et trouve, pour lui servir de témoins, les plus réputés capitaines : Jean des Bandes-Noires, Malatesta Baglioni et Camillo Orsini. Le combat s'intercale dans les opérations de la campagne en cours. Il se livre (15 août) près du château de Malegnano, où le duc d'Urbin avait son quartier général. Une nombreuse assistance, mélange de soldats français, espagnols, allemands, suisses et italiens, s'y donne rendez-vous, ce qui montre l'importance prise par l'événement. Vistarino, vainqueur, trouve là un point de départ pour un brillant avenir (1). Mais les condottieri ne peuvent se laisser longtemps distraire par cet intermède, car les bandes de la Ligue, concentrées peu auparavant pour le siège de Milan, ont de l'occupation en perspective.

Ce siège entamé par le duc d'Urbin n'avait pas empêché ce général d'attaquer en même temps Crémone et c'était jouer gros jeu. Deux opérations de ce genre, conduites à la fois, étaient en contradiction avec les principes de l'art militaire ; de plus, la garnison de Crémone se composait de soldats résolus : 1.600 réguliers, dont 100 hommes d'armes, 200 chevau-légers, 1.000 fantassins allemands et 300 espagnols. Malatesta, chargé de les attaquer, était parti avec 600 cavaliers, moitié hommes d'armes et chevau-

(1) Une grande cavalcade organisée à Lodi, en juin 1905, rappela les divers épisodes du combat singulier entre Vistarino et Sigismondo Malatesta. Prétexte à défilés et à exhibition de costumes somptueux. Malatesta Baglioni était représenté par le signor Mario dell'Avo. (*La Lombardia* (Milan), nº du 8 juin 1905.)

légers ; 5.000 fanti le suivaient (5 août). L'affaire devait, semblait-il, lui procurer un succès relativement facile ; il fallut déchanter. Crémone tint ferme, beaucoup mieux montée en artillerie, munitions et vivres qu'on ne l'avait supposé.

Le matin du 7 août, les canons de Malatesta ouvraient le feu ; on préparait deux tranchées sur la place du château. Les quatre fauconneaux pointés dans cette direction par l'assiégé n'ayant point eu d'effet utile, le travail avait été facilement exécuté, sans que l'infanterie ennemie pût susciter grand embarras. L'assaut fut donc livré en confiance ; mais, désillusion amère, les défenseurs se montrèrent de force à résister. Déçu devant cette difficulté inattendue, Malatesta fut d'autant plus mécontent des délibérations du sénat vénitien, dont les lettres révélaient les tergiversations et l'incompétence. Sur ce, lui parvenait un contingent de soldats italiens, suisses et allemands, sous le provéditeur Pierre Pesaro, et ce fonctionnaire s'efforça, sans grand succès, de rétablir l'entente entre les capitaines assiégeants. Leur mésintelligence entravait l'effort commun. Malatesta fit alors pointer quatre pièces d'artillerie entre la porte de Saint-Luc et le château, afin de s'emparer d'un bastion (13 août). Nouvel échec ; un détachement d'infanterie allemande refoula ceux de ses hommes qui gardaient la tranchée. Chassés à leur tour dès le lendemain, ces étrangers n'en avaient pas moins paralysé la tentative du général vénitien. C'est sur ces entrefaites qu'avait lieu le combat singulier entre Vistarino et Sigismondo des Malatesti, auquel assistait Malatesta Baglioni. Dans la nuit du 15, cinquante brasses de muraille s'écroulaient, sur le point menacé la veille par le seigneur de Pérouse ; une pièce d'artillerie était entraînée dans les décombres.

Un nouvel assaut semble indiqué ; mais, soit hésitation de la part de Malatesta, soit retard entraîné par l'organisation de ses troupes, les assiégés ont le temps de se mettre en garde. Ils repoussent deux colonnes, pendant qu'une troisième, du côté de la batterie dite de Sainte-Monique, s'embourbait dans un fossé plein d'eau, face à de solides murailles. Le provéditeur Pesaro avait payé de sa personne. Peu à peu, les renforts survenus à l'infanterie vénitienne lui faisaient dépasser 8.000 hommes. On établit une nouvelle tranchée (23 août), qui permit, après un long engagement, de couvrir un flanc des assiégés. Malatesta dirige en personne une batterie (nuit du 25 au 26 août), secondé par son beau-frère, Camillo Orsini opérant de même à la porte de la Mussa. Les pièces de Malatesta, établies sur un terrain marécageux, manquent d'aplomb et par conséquent de précision ; chaque coup modifie le pointage et les boulets, passant trop haut, ne préparent pas suffisamment l'offensive. Pourtant, les fanti de Malatesta traversent résolument l'eau du fossé et parviennent jusqu'au pied des murailles ; mais le

feu de l'ennemi les tient en respect pendant que, du côté du château, l'attaque est également arrêtée. Évidemment, les dommages causés aux fortifications ne compensaient pas l'indiscipline des mercenaires vénitiens. Superbe sur tous les points, la garnison de Crémone bénéficiait aussi de l'absence du capitaine général ennemi. Car, sans l'appui immédiat de François-Marie della Rovere, Malatesta ne disposait, sur ses sous-ordres de toute provenance, que d'une autorité relative et même contestée. Qu'importait son ingéniosité pour protéger ses pionniers de diverses façons ? (*Guichardin*)

Le duc d'Urbin finit par arriver avec un corps d'élite et profite des efforts de son devancier. 2.000 sapeurs, accompagnant une artillerie bien approvisionnée et des instruments militaires de toute espèce, garantissent le résultat. Tranchées et fossés se continuent pendant plusieurs jours, au bruit des décharges vénitiennes, qui battent les murs sans trêve. L'assiégé n'en subit pas moins plusieurs assauts avant de se rendre. Il y consent enfin : s'il ne lui arrive aucun secours impérial dans un délai stipulé, la garnison quittera Crémone. Ainsi la ville passe, comme Lodi, sous l'égide de Francesco Sforza. Mais officiers et soldats des contingents italiens, particulièrement éprouvés au cours du siège, ne vont pas conserver une bonne impression de cette conquête, qui donne à Malatesta une si mince satisfaction.

Peu après, celui-ci paraît, avec Frédéric de Bozzolo, dans un joyeux banquet organisé par l'Arétin (4 oct.) ; on fête l'entente obtenue entre le duc d'Urbin et Jean des Bandes-Noires. La réunion se tient chez Jean lui-même ; elle n'est qu'une courte trêve au milieu des dangers. Malatesta, avec les condottieri de Venise sous le commandement en chef de François-Marie d'Urbin, passe l'Adda pour aller coopérer à l'attaque contre Georges Frondsberg, qui, dès novembre 1520, occupait Trente avec 14.000 fanti. C'était une désolation pour l'Italie. Coup sur coup s'engagent deux affaires (nov.) et au cours de la seconde, à Borgoforte dans le Mantouan, Jean des Bandes-Noires est mortellement blessé.

Sur ces entrefaites, Malatesta, informé des difficultés qui lui étaient suscitées chez lui, obtenait licence de Venise pour y mettre ordre. De toutes parts, l'orage grondait sur les États de l'Église ; Pérouse, en particulier, pouvait en appréhender les éclats.

Gentile Baglioni était sorti du château Saint-Ange accompagné de deux cardinaux et d'une imposante escorte de seigneurs (30 juin 1525). Il avait aussitôt repris son épée et s'en était allé, par ordre pontifical, batailler dans le royaume de Naples. Mais son éloignement ne se prolongeait guère ; dès l'année suivante, il

reparaissait à Spello (mai 1526), aigri par les tribulations et les rancunes. Posté à proximité de Pérouse, il n'en constatait que mieux la puissance des Baglioni, absents pourtant, et s'irritait en la comparant avec sa propre situation. C'est dire qu'il reprit, plus que jamais, son travail de sape contre sa maison ; n'ayant pas le choix des moyens, il redevenait le champion des intérêts pontificaux, par opposition à ceux de ses parents. Ses menées avec le cardinal Passerini n'eurent pas d'autre but : il s'empressa d'aller lui offrir ses hommages à Florence et, comme jadis, se recommanda à sa bienveillance. Le cardinal tolérerait-il la pitoyable position faite au tenant de sa politique ? Gentile protestait d'une fidélité d'autant moins mitigée qu'elle constituait pour lui l'unique moyen de reconquérir le pouvoir ; il tâchait de prendre patience en servant Clément VII. Mais cela n'allait pas être brillant. Passé avec d'autres capitaines sur le territoire de Sienne, où le Pape, aidé de Florence, voulait rétablir les bannis, Gentile trouvait à Centina le ramassis de routiers destinés à l'expédition. Aussi mal soldée que peu disciplinée, dépourvue de vivres non moins que d'artillerie, cette armée n'attendait que la débandade, et les Siennois, rassurés, apprenaient bientôt que leurs condottieri, Giulio et Camillo Colonna, l'avaient aisément obtenue. Cependant Camillo Colonna s'était lancé à la poursuite des fuyards avec une furia telle, qu'il avait été pris par Braccio Baglioni, gendre de Gentile (juin) et alors capitaine au service de Florence. Braccio, tout fier d'emmener son prisonnier à Rome où les Colonna tracassaient le Saint-Siège, fut obligé de le relâcher sans rançon.

En somme, l'expédition avait avorté ; il en eût fallu d'un peu plus heureuses pour rehausser le prestige de Gentile ; c'est pourquoi celui-ci rentrait à la muette dans Pérouse (18 juill.) et se faisait très conciliant à l'égard du gouvernement. Il avait deviné l'opportunité d'une intervention profitable à ses propres affaires ; que lui importaient les sacrifices d'amour-propre, avant d'engager une partie simplifiée par l'éloignement de ses parents ? Malatesta entamait le siège de Crémone ; Orazio se rongeait toujours en prison ; parfait. Si l'autorité pontificale entravait, à l'occasion, les combinaisons du transfuge, cela ne pourrait être bien gênant, puisque le légat était lui-même absent et le Pape aux prises avec d'innombrables difficultés.

On vit alors le pseudo-champion des intérêts de l'Eglise profiter sans hésitation des embarras de Clément VII pour travailler à son propre compte. Un noyau d'ambitieux et de faméliques, toujours intéressés au changement, s'est groupé autour de lui. Effacée, timide au début, l'influence de Gentile grandit pour s'imposer peu à peu dans les conseils. Restait à l'y fixer et Gentile, ébloui

par son ambition ou son succès, perdit de vue les risques du jeu : les Baglioni le surveillaient...

C'est alors que l'attention de Malatesta mise en éveil, malgré ses occupations militaires, se manifesta, de loin d'abord, mais d'une façon constante. Un danger plus direct encore menaça Gentile : Orazio Baglioni sortait du château Saint-Ange (11 janv. 1527).

Gentile connaissait de reste le caractère altier du fils cadet de Giovan-Paolo : n'ignorant pas qu'à ses yeux il représentait la cause initiale des plus acerbes démêlés entre les Baglioni et le Saint-Siège, il prévit l'échéance impitoyable et, bousculé par ailleurs, s'éclipsa.

On peut reprocher à Orazio la violence de son caractère et la ténacité de ses rancunes ; il n'en est pas moins constant que de chaudes et utiles sympathies lui étaient acquises. Son courage et son énergie les lui méritaient. C'est pourquoi les cardinaux Farnèse et del Monte, d'autres grands seigneurs et prélats, avaient insisté près de Clément VII pour obtenir sa libération ; Venise s'était déclarée dans le même sens. A la fin d'août 1526, le Pape s'entretenait de cette question avec l'ambassadeur de Saint-Marc : « *Il serait utile de laisser quitter le château à Orazio Baglioni qui est de la faction Orsini... et un chef de haute marque contre ses ennemis.* » La difficulté était de préserver Gentile. La libération d'Orazio entraînait pour lui des dangers, sur la gravité desquels Clément VII était fixé. Mais, en face des menaces et des exactions des Colonna et des Espagnols, le Pontife avait trop besoin de bons capitaines pour ne pas céder aux instances d'Alessandro Farnèse et de nombreux cardinaux et prélats de son entourage. Dès le 20 septembre 1526 il avisait, par bref, le gouvernement pérousin de ses appréhensions, que justifiaient les menées de ses ennemis ; Rome allait être assiégée. Le Pape avait écrit également à Gentile Baglioni, son général, pour faire appel à son dévouement dans de pareilles conjonctures. Maintenant que le danger menaçait de plus en plus, la défense de la capitale devait primer les divisions de ceux qui pouvaient y concourir ; en conséquence, Clément VII armait pour son service le bras redouté d'Orazio Baglioni, enfin rendu à la liberté

Dans cette circonstance, le frère de Malatesta fait preuve de sagesse. Après les tristes années passées au château Saint-Ange, il ne ressent à l'égard de Clément VII que des sentiments d'inimitié ; mais, réprimant l'émoi de son cœur ulcéré et l'élan de son tempérament vindicatif, il s'apprête à soutenir la cause d'un libérateur qu'il est plus disposé à combattre qu'à remercier. « ... *Sans cesse l'épée à son service et négociant avec le vice-roi* » (*Gregorovius*), il va justifier la confiance du Pontife. Pérouse est enchantée de la

délivrance d'Orazio ; et ses prieurs des arts s'empressent (février 1527) d'exprimer au Pape, par l'intermédiaire de leur ambassadeur Richard Bartolini, la bonne impression qu'en ressentent les citoyens.

Les instructions transmises à Bartolini sont formelles : « *Vous remercierez Sa Béatitude, au nom de la cité tout entière, d'avoir tiré des fers l'illustre Orazio Baglioni, le premier de nos grands, et de l'avoir avec une extrême bienveillance reçu en grâce et rendu à l'ancienne liberté.* » « ... *La famille Baglioni,* ajoutent les magistrats, *fut de tout temps l'honneur et la principale illustration de la cité ; elle a fait preuve d'une constante fidélité au Siège Apostolique.* » (*Annales Décemv.*) (1).

Orazio marche avec les troupes pontificales jusqu'à Ferentino, afin d'encourager la garnison de Frosinone. Vitello Vitelli va agir de concert avec l'ex-prisonnier en saccageant le pays occupé par les Colonna et les Espagnols. Puisque Clément VII tente une expédition sur Naples, Orazio avec 2.000 hommes pénètre dans le royaume et rejoint les bandes du Pape et de Venise ; il se distingue à la prise de Salerne, si bien que Vaudémont lui en remet la garde avec quatre galères. Or, en l'absence de Vaudémont, le prince de Salerne tente un retour offensif sur la ville et s'y introduit avec de bonnes forces par le chemin de la citadelle. Mais Orazio n'est pas pris au dépourvu ; chassant les mercenaires des Colonna, il contribue à la débâcle d'Hugues de Moncade, lequel se blottit dans Naples même. C'était une belle entrée en campagne pour Orazio qui, avant le siège, déclinait les avances du connétable de Bourbon. Ainsi, la

(1) Cette dernière assertion reproduit l'argument exposé naguère à Alexandre VI, par l'ambassadeur pérousin plaidant la cause de Giovan-Paolo ; elle peut surprendre, tant nous avons peine à concevoir les situations respectives admises à cette époque. Toutefois, en parlant de la fidélité des Baglioni à l'égard du Saint-Siège, le gouvernement pérousin néglige le point de vue particulier de sa propre indépendance et présente la question dans toute son ampleur : champions des libertés italiennes et, par conséquent, du parti guelfe que patronne le Pape, les Baglioni sont presque toujours en lutte contre le parti gibelin et impérial. Voilà le fait, tel que le conçoivent les magistrats de Pérouse. Toute autre considération de particularisme n'est pas plus en cause que la foi catholique. Cela n'empêche nullement les factions pérousines de se réclamer du Pape contre les Baglioni, ou des Baglioni contre le Pape, suivant les nécessités. Les contemporains ne trouvaient là rien d'illogique, eux qui entendaient qualifier de « *si fidèle aux Papes* » leur propre ville, par le même Clément VII. (Bref au gouvernement pérousin, du 20 septembre 1526.) L'expression, émanant d'un Pontife gravement menacé, n'avait rien d'ironique ; il s'agissait de lier plus étroitement à la cause ecclésiastique une cité dont les visées d'indépendance étaient à dessein oubliées. Tout comme ses seigneurs, Pérouse avait bravement appuyé le parti guelfe, donc pontifical ; Clément VII se gardait de placer la question sur un autre terrain. Pouvait-il s'étonner, au sujet d'Orazio Baglioni, que l'ambassade pérousine eût agi de même ?

rancune du Baglioni envers Clément VII se maîtrisait encore de façon à dérouter les prévisions.

Maintenant, les bandes du connétable approchent de Rome terrifiée (30 avril). C'est du côté des assiégés que se range Orazio ; avec Renzo de Ceri il est chargé de la défense du Ponte Molle, dont il écarte les lansquenets allemands qui avaient voulu traverser le Tibre dans des barques, près de la porte du Peuple.

C'est encore avec Renzo qu'Orazio malmène les fuyards des milices romaines et les recrues, qui abandonnent leur poste aux murailles (5 mai). Après l'envahissement de la ville, livrée au plus affreux pillage, le frère de Malatesta s'est posté dans le château Saint-Ange où il retrouve le Pape en proie aux pires angoisses. Vainement Clément VII a imploré le secours de François Ier en lui démontrant combien les politiques française et ecclésiastique se confondaient dans la circonstance ; il n'a obtenu que de belles promesses. Orazio, en bonne place pour constater le fait, aurait bien dû en démontrer la portée à son frère Malatesta... De la part de ses sujets ou de ses alliés, le Pape n'a trouvé ni attachement, ni résolution : quelles doivent être ses réflexions quand il nomme Orazio Baglioni chef de ses milices et commandant de ce même château Saint-Ange où il l'avait fait enfermer ?

A relever la boutade (1) attribuée par Benvenuto Cellini à l'ex-prisonnier — son chef du moment, — on constate que ce dernier aurait encore été sous l'impression des tristes heures passées dans cette forteresse, ce qui ne l'empêchait pas d'agir avec fermeté. Le 26 mai, il fait une sortie qui coûte plus de 600 hommes aux assaillants. Enfin le Pape se rend aux Impériaux (juin).

Dès le lendemain, Orazio, accompagné de Benvenuto Cellini et suivi de 300 hommes de la garnison du château, s'éloigne avec armes et bagages, enseignes déployées. Quatre compagnies impériales escortent pendant quelques milles ce petit contingent, sur la route de Pérouse.

Circonstance à noter dans cette campagne de Rome, Braccio Baglioni, fils de Grifonetto et gendre de Gentile, vient de servir

(1) « *J'avais encore près de moi*, écrit Cellini, *le signor Orazio Baglioni qui me voulait beaucoup de bien. Un jour que nous causions ensemble, son attention fut attirée par une hôtellerie située hors de la porte du château*, etc. » D'après le bruit venant de ce côté, Orazio suppose que des soudards y font ripaille et dit à Cellini de pointer son demi-canon sur un soleil rouge peint entre deux fenêtres closes. Benvenuto objecte que l'explosion pourra culbuter un gabion, rempli de pierres, placé près de la gueule du canon : « Si le gabion tombe, riposte Orazio, et que le Pape le reçoive sur la tête, il y aura moins de mal que tu ne penses. » Le coup fit, en effet, choir le gabion qui ne causa, du reste, aucun accident. (Benv. Cellini : *Œuvres compl.*, traduct. Leclanché, pp. 97, 98.)

dans les mêmes rangs qu'Orazio Baglioni. Il s'est vaillamment comporté à la tête de 100 chevau-légers contre les bandes de Bourbon, à Fiorentino « *monstro incredibile valore* » (*Crispolti*) et, pendant le siège, n'a pas mérité moins d'éloges. Ainsi, la défense du Pape obtint une trêve dans les conflits entre Baglioni, plus facilement que les appels à la conciliation. D'autre part, deux des Baglion, devenus français par suite de l'installation au Maine d'un Baglioni pérousin (à la fin du XIVe siècle), ayant pris du service sous le connétable, combattirent les représentants italiens de leur maison. L'un et l'autre succombèrent dans cette expédition.

Après de multiples vicissitudes, voici Orazio en vue de Pérouse ; il est passé par Deruta, afin d'aller saluer dans ses quartiers François-Marie, duc d'Urbin, qui lui a préparé la besogne. C'est pourquoi redouble l'inquiétude de Gentile Baglioni : de récents déboires venaient de le contraindre à un effacement immédiat ; il va être traqué de deux côtés à la fois. Le duc d'Urbin, à la tête de l'armée de la Ligue, dont Clément VII déplorait naguère l'absence, s'était posté en Ombrie, à proximité de Pérouse, où Malatesta Baglioni l'avait chargé de surveiller ses intérêts. De là ce retard dans la marche de l'armée vers Rome, retard dont le duc avait mieux pris son parti que le Pape.

Campé à Deruta, François-Marie adressait d'abord à la commune de Pérouse une demande de vivres, que la disette du moment rendait inadmissible. En fin de compte, il intima à Gentile l'ordre de quitter la ville : c'était la volonté expresse des confédérés de l'armée, elle ne souffrait pas d'objections. Le duc daigna pourtant « colorer » une pareille sommation en prétextant certains soupçons auxquels le dissident aurait donné prise, comme ami des Impériaux. En tout cas, la décision des prieurs de Pérouse ne se fit pas attendre. L'armée de la Ligue pesait sur le pays affamé et, puisque les bandes pillardes ne devaient s'éloigner qu'après le départ de Gentile, l'argument devenait péremptoire, même aux yeux du vice-légat : ce dernier, avec les circonlocutions nécessaires, pria l'intéressé de céder au plus fort.

Gentile s'inclina : avec ses gendres Braccio et Galeotto Baglioni, leurs familles et quelques amis ou parents, il se retira chez lui à Spello (13 mai), où il retrouvait sa femme qui l'engagea vivement à se fixer dans ce fief. Que ne l'écouta-t-il ! Sans plus tarder, le duc d'Urbin, avant de s'éloigner un peu, combla les vides laissés par Gentile et consorts dans les fonctions publiques ; il y introduisit les amis de Malatesta et d'Orazio (1).

(1) D'importantes modifications sont faites dans le choix des citoyens.

C'est sur ces entrefaites que ce dernier paraît au camp du duc à Deruta, puis s'installe à Pérouse (12 juin). Il offre à Benvenuto Cellini le commandement des soldats qui venaient de les accompagner depuis Rome ; mais l'artiste, pressé de regagner Florence pour racheter son exil, décline cette faveur et n'en est pas moins promu capitaine par Orazio, qui le recommande au délégué florentin. De nombreux vivats avaient salué, dans Pérouse, le retour du frère de Malatesta. Bientôt, tout semble à la paix ; le Pape et les Espagnols s'entendent tant bien que mal et, de son côté, Gentile, après avoir séjourné à Camerino, se rapproche de Pérouse. Il y rentre avec le consentement d'Orazio et du gouvernement. Pourtant, à travers campagnes, intrigues, réconciliations de commande et brouilles réelles, le fils de Giovan-Paolo ne poursuit qu'un but : venger son père et ses amis sur ceux qui participèrent à leur mort ou en tirèrent profit. Gentile n'aurait jamais dû l'oublier. Evidemment la puissance municipale de Pérouse, en plein effet et jouissant d'une quasi-indépendance, ne peut que perdre à de nouveaux conflits. On en est si convaincu dans le gouvernement qu'une élection de deux gentilshommes par quartier est faite, en vue de maintenir le semblant d'accord entre Baglioni et dissidents : Orazio partage avec Gentile le commandement militaire : toutefois, le second ne peut se maintenir que par l'appui pontifical. L'avenir semblerait serein, si des pacifications de ce genre pouvaient subsister autrement qu'en façade. Orazio, apprécié de la population qui se fie à son épée, imite les procédés du cardinal Passerini en applaudissant aux nouvelles libertés qu'il souhaite plus grandes encore (*Bonazzi*). De leur côté, les magistrats désirent non moins vivement voir ce fier soldat réconcilié avec Gentile mieux qu'en simples paroles. Non pas que le Baglioni dissident leur soit sympathique ; mais les règlements de compte dont il est menacé ne peuvent qu'entraîner de sanglants conflits, c'est ce qu'il importe d'éviter. Prieurs et camerlingues insistent donc pour qu'un pacte de paix, garanti par serment solennel, calme les deux adversaires ; cela confirmerait les tentatives antérieures du même genre. Y manquer entraînerait de graves sanctions aussitôt décrétées : confiscation de biens et amende de 10.000 ducats d'or, sans compter la résolution des magistrats de s'armer, en personne, contre le délinquant.

délégués près des magistrats. Une première élection de 500 membres forme un conseil qui choisit 20 citoyens chargés de nommer une assemblée plus importante. 500 noms, désignés à nouveau de cette façon, forment le groupement qui appuiera les Prieurs, et 50 délégués, issus de cette dernière assemblée de 500 membres, devront trancher les affaires qui ne nécessitent pas un vote général.

Nombreuses sont, en plus, les décisions prises et que renforcent mandats et décrets de toute sorte.

Tout d'abord, Orazio et Gentile se prêtent à la formalité, et se donnent une vague accolade. La scène se passe chez Gentile. On voit ensuite les deux Baglioni déambuler ensemble sur la place sans mettre l'épée à la main (6 juin) ; c'est un résultat. Mais s'il réjouit les pacifistes, les sages restent sceptiques : peu leur importent les carillons joyeux fêtant la réconciliation obtenue, ce sera toujours partie remise. Orazio et Gentile ne s'entendent que pour vouloir leur patrie puissante. Tant qu'ils président le conseil des Cinq-Cents et veillent aux armements des milices et aux réparations des fortifications ; tant qu'il s'agit de refréner les pilleries des bandes de la Ligue ou des Impériaux, à leur passage sur le Pérousin, les heurts s'évitent encore. Mais les rancunes n'y perdent rien et au cours des pourparlers avec les gens de guerre, Orazio, se trouvant de nouveau en rapport avec le duc d'Urbin campé à Ponte Nuovo, lui expose, à sa façon, la situation faite dans Pérouse aux vrais Baglioni et à leurs amis. La Ligue et le parti français ont tout intérêt à les soutenir ; qu'attend-on, alors, pour expulser définitivement Gentile, dont l'attitude est bien assez suspecte ? Et Orazio fait allusion aux relations, plus ou moins sérieuses, entretenues par Gentile avec les Impériaux. Peut-être n'était-ce là qu'un racontar ; en tous cas, le duc d'Urbin l'accepte avec empressement, comme le meilleur prétexte d'intervention. Plusieurs capitaines, dont Frédéric de Gonzague dit de Bozzolo, accompagnent Orazio à son retour du camp à Pérouse. Ils se présentent devant les prieurs et le grand conseil, et leur exposent les intentions de François-Marie enveloppées dans d'onctueuses formules. Le duc d'Urbin n'a en vue que le bien de l'État, qu'il voudrait savoir dirigé d'une façon stable et sérieuse ; ceci, naturellement, n'est possible qu'en agissant d'accord avec la Ligue. Or, toute entente sera précaire de ce côté, tant que Gentile pourra à son gré continuer ses menées suspectes avec les Impériaux... etc. En somme, Gentile, visé directement, aurait dû s'esquiver ; par une singulière aberration, sa méfiance naturelle sommeilla juste à ce moment. La phraséologie des capitaines de la Ligue voilait la préparation d'un coup de force.

Dans la nuit du 2 août, 2.000 arquebusiers, sous prétexte de veiller à la sécurité de Pérouse, arpentent la rue qui mène au palais de Gentile. A 2 heures du matin, Frédéric de Bozzolo pénètre dans l'appartement où se tient celui-ci ; il est tranquillement à table. Bozzolo, avec toutes les formes voulues, lui fait part des soupçons que la Ligue a conçus à son endroit, soupçons qui ont surpris, et même peiné, les officiers de cette armée ; aussi se voient-ils dans l'obligation de s'assurer de Pérouse, sans fracas, autant que possible ; Gentile peut réclamer les garanties nécessaires à sa propre sécurité, on y fera droit. Quelque peu troublé par ces préliminaires, l'interpellé prend mal les explications du capitaine.

Qu'on ne compte pas peser sur sa conduite avec de pareils procédés ; ce serait le pousser à bout et on en verrait les conséquences. D'ordinaire froid et pondéré, le fils de Guido s'exalte sous l'affront, si bien qu'il se laisse aller, envers la Ligue, à d'amères et imprudentes paroles.

Sans se départir de son flegme, Bozzolo lui conseille de se calmer et de croire que les capitaines ligueurs n'interviennent que dans son intérêt. Il dépend d'eux, après tout, d'imposer leur manière de voir. Gentile relève le défi : s'il a entretenu des pratiques avec les Impériaux, c'est par patriotisme, non pour déposséder celui-ci ou chasser celui-là à son profit. L'entretien tourne mal.

A ce moment, un bruit d'armes et de pas précipités révèle la présence de soldats qui se mettent à portée : Bozzolo hausse le ton. Ce n'est pas de Pérouse seulement, c'est de Gentile en personne qu'il est venu s'assurer ; son interlocuteur doit choisir dans les États de Pérouse, de Florence ou d'Urbin, le lieu qui lui conviendra pour passer un temps d'exil nécessaire à l'apaisement des esprits et à la disparition des soupçons. Voyons, Gentile n'a rien à craindre pour sa sécurité, puisque, suivant un ordre formel, il doit être conduit au camp, sain et sauf. Malheureusement, la colère de l'interpellé répugne à tout raisonnement : partir, lui ? jamais. Il parlera au peuple, et s'il se voit accusé, il se justifiera publiquement ; pour le pays, il est prêt à sacrifier sa vie, mais il ne fuira pas. Ces déclarations manquaient plus d'opportunité que de crânerie ; déjà, le palais était cerné par les arquebusiers qui en barraient les portes. Ils occupaient les principales rues des environs. Bozzolo s'approche de Gentile et l'arrête au nom de la Ligue. Il le remet ensuite à Gigante Corso, colonel des Vénitiens ; puis, prenant son rôle un peu trop au sérieux, fait main basse sur l'argenterie, dont l'exquis travail l'avait favorablement impressionné.

Gentile n'a pas le loisir d'assister au pillage : écroué dans une salle voisine, il est bientôt rejoint par six bravi armés qui l'assassinent. Quatre heures du matin sonnaient à ce moment. Fileno, protonotaire apostolique, et Annibale, fils de Gismondo, tous les deux bâtards de Baglioni, attachés à la faction de Gentile, ont été arrêtés en même temps que lui ; ils partagent son sort. On les enterre à Sainte-Marie des Servites ; quelques comparses sont aussi mis à mort.

Qu'une pareille besogne, froidement exécutée, ait frappé les imaginations, qu'elle soit absolument condamnable, cela va sans dire : elle ne s'explique pas moins. On peut en charger la mémoire d'Orazio Baglioni, alors maître de Pérouse et inspirateur du coup de force ; mais Gentile ne s'était-il pas voué lui-même à d'implacables représailles ? S'il n'a pas provoqué l'exécution de son cousin

germain Giovan-Paolo, il s'est empressé d'en bénéficier, prétendant par surcroît prendre sa place dans Pérouse. Sans cesse en lutte avec les fils du décapité, il s'est efforcé de leur nuire, jusqu'à être accusé d'une certaine complicité dans le guet-apens où périrent les trois Montesperelli. C'était jouer une partie dangereuse : Gentile l'a perdue, sans s'être, un seul instant, fié à des pacifications dont il connaissait d'autant mieux le néant qu'il ne les acceptait qu'à contre-cœur. Exécré du peuple, il sentit le sol se dérober sous lui au moment du danger, ce qui ne l'empêcha pas de mourir en brave.

On ne peut mieux concevoir l'âpreté des mœurs ambiantes qu'en voyant des exécutions de ce genre dirigées par un Gonzague — Bozzolo — dont la réputation était des mieux établies, et par son collègue Gigante Corso. soldat illustre et valeureux. (*Varchi*)

Cependant Gentile n'avait pas encouru seul le châtiment ; ses gendres, Braccio, Sforza et Galeotto Baglioni, s'étaient affichés, non seulement en complices, mais en inspirateurs de ses menées. Fils de Grifonetto, ils avaient fait leur chose de cet ambitieux aigri, prêt à toutes les défections ; les deux plus jeunes s'étaient même, cinq ans auparavant, mêlés aux agresseurs des Montesperelli ; attitude odieuse, que les Baglioni ne leur pardonnaient pas. Orazio estima le moment venu de le prouver. Galeotto est le premier qui lui tombe sous la main. Blotti dans Torre d'Andrea, fief situé sur le comté d'Assise, ce dernier comptait lui échapper en raison de la bonne situation et des moyens de défense de la forteresse. Mais Orazio avait prévu le cas ; à sa requête, le duc d'Urbin envoie cavalerie et infanterie pour occuper ce point contre lequel Orazio offre de faire conduire l'artillerie nécessaire, si le duc n'y trouve pas d'inconvénient. Voyant l'orage prêt à crever sur sa tête, Galeotto Baglioni entre aussitôt en négociations avec François-Marie et, sur la parole de celui-ci, va pour se présenter au camp de la Ligue. Orazio prévient sa démarche ; parti pour Torre d'Andrea, il aperçoit à temps son adversaire, en route sous escorte des soldats du duc. De son côté, Galeotto, ayant reconnu le frère de Malatesta, est atterré et demande à réintégrer la forteresse ; officiers et soldats lui remontent le moral, quittes à le livrer un instant après, au nom des capitaines de la Ligue. Galeotto est perdu : que ce soit Orazio lui-même ou Sforza de Sterpeto qui l'ait exécuté sur l'heure, le fait importe médiocrement. En somme, le duc d'Urbin paraît avoir sciemment laissé transgresser sa parole.

On peut reprocher plus encore à Orazio de s'être montré impitoyable, bien que sa victime se fût peu souciée autrefois de l'autorisation donnée aux infortunés qu'elle massacrait. Le coupable Galeotto fut payé de la même monnaie, et ses deux frères purent s'estimer heureux d'avoir été hors de portée. Braccio, l'aîné, capi-

taine dans l'armée florentine, s'occupait avantageusement ailleurs. Il avait de bonnes raisons de deviner les projets d'Orazio. On disait même que, comme gendre de Gentile, il tentait de mettre ce dernier en garde, deux ou trois jours avant son exécution ; mais que, ne l'ayant pu convaincre, il s'était empressé de prendre le large, après une seule soirée passée dans Pérouse. Après la mort de Galeotto, plusieurs arrestations suivies d'exécutions eurent lieu à Bettona, où Orazio prétendait intimider la famille des Crispolti, inféodée à l'opposition aux Baglioni. Le duc d'Urbin, étranger à ces affaires, chercha à se mettre à couvert en ordonnant à Cantuccio, commissaire florentin, d'aller à Torre d'Andrea refréner les effets du talion ; ce genre d'avis n'était point encore accepté.

Ainsi se résumaient les événements, quand Malatesta Baglioni, obtenant licence de Venise, reparut parmi les Pérousins. Les motifs de son retour étaient d'ordres divers ; sa santé lui imposait des ménagements, et les vengeances exécutées ou projetées par son frère ne cadraient pas avec sa propre manière d'agir. Le fils aîné de Giovan-Paolo usait de circonspection en ces matières. De plus, l'ambition d'Orazio demandait à être non moins surveillée que ses excès.

Evidemment, la situation s'est assez simplifiée dans Pérouse ; ni Gentile, ni tel ou tel de ses plus zélés clients, ne troubleront plus l'ordre, en sapant l'autorité des Baglioni. Acclamé par les citoyens dont les cris : « Malatesta ! Malatesta ! » et « Baglioni ! » retentissaient de tous côtés, le général a fait son entrée solennelle le 2 septembre. Il faut toujours compter avec les mécontents ; cependant personne n'a protesté ; Frolliere décrit l'ovation émanée de l'ensemble des habitants « *con somma letizia di tutti* ».

Clément VII, informé du fait, ne boude pas un seigneur, gênant à coup sûr, mais si populaire. Il reconnaît l'autorité des fils de Giovan-Paolo sur les importants fiefs de Spello, de Cannara, de la Bastia, de Bettona, de Collazzone et de Coldimancio.

Nombreux sont les citoyens qui voient dans le retour désiré de Malatesta un gage de paix et même d'amnistie. Ce n'est point une illusion ; Malatesta s'oppose immédiatement aux représailles projetées encore par son frère.

Or, sur ces entrefaites, Braccio Baglioni et Alessandro Vitelli tombent aux mains des soldats de la Ligue, près d'une abbaye, entre Spello et Foligno. Voir ses deux irréductibles ennemis en piteuse situation au camp des Ligueurs, suffit à la vengeance de Malatesta ; il s'emploie à les faire relâcher, ce qui n'aurait certes pu s'exécuter si Orazio Baglioni n'avait été malade à ce moment même. Ses efforts pour outrepasser les injonctions de son aîné n'aboutissent qu'à quelque froissement entre eux.

Braccio Baglioni, signalé à Deruta avec un groupe de bannis, avait bientôt constaté son impuissance à troubler Pérouse et s'était éloigné, non sans piller les habitants (22 déc.). Il ne semblait pas alors bien redoutable ; mais quels arguments aurait donnés au fougueux Orazio la connaissance de l'avenir ! Naguère, en sauvant Girolamo della Penna des atteintes de Simonetto Baglioni, son père Giovan-Paolo ajoutait un assassin de plus à la bande que lui destinait Varano ; ce sera tout comme, cette fois-ci. Malatesta aura sans cesse en face de lui ce même Braccio, empressé à lui nuire avec l'acharnement de l'ingratitude. La place du fils aîné de Grifonetto est à la tête des dissidents privés de leur chef Gentile ; comme lui il exploitera, dans son intérêt, l'appui que son attitude prête aux revendications du suzerain. Orazio n'avait-il pas eu le pressentiment de ces conséquences ? Il se décide pourtant à seconder son frère dans le gouvernement de Pérouse, qui fonctionne sans secousses apparentes.

A l'exemple de son père, Malatesta, dont l'autorité est complète, reçoit pour la forme les magistratures publiques : la seule distinction réservée officiellement aux Baglioni consiste dans la qualification d' « *Illustrissimi Domini* » (1). Si quelques troubles ont signalé leur rétablissement, la fougue de leurs partisans en est certainement responsable pour une bonne part ; de même, l'excès d'une réaction qui se sent à l'abri des sanctions, agite leurs fiefs. Mais Bonazzi convient que ces troubles passagers ne sont pas l'œuvre des Baglioni eux-mêmes. Personne ne s'étonnait de quelques violences partielles ; et quand Giovan-Francesco, bâtard de Giovan-Paolo Baglioni, tue un certain Marsolo, puis est tué lui-même, cela a tout juste l'importance d'un fait divers.

Heureusement pour la liberté d'action de Malatesta, Orazio gagne Foligno avec les troupes de la Ligue : Florence venait de le nommer capitaine général de ses fameuses Bandes-Noires, veuves de leur premier chef, Jean de Médicis. Après avoir, sous leur nouveau maître, contribué à la prise et au pillage de Frosinone, d'Aquila et de Montefalco, ces routiers se dirigent vers les forces françaises d'Odet de Lautrec et s'apprêtent à s'illustrer dans la campagne de Naples ; Charles-Quint en saura quelque chose.

En attendant, Lautrec ayant vainement offert, à plusieurs reprises, la bataille au prince d'Orange, général des Impériaux, prétendait forcer l'ennemi dans ses logements dès que les Bandes-Noires d'Orazio l'auraient rejoint. Mais Orange tenait ces Bandes pour la

(1) Le conseil des Mille en deux fractions réunies et celui des Cinq Cents tombent en désuétude. Suivant l'usage antérieur, un conseil de trente membres est rétabli.

meilleure infanterie de la Péninsule; au lieu de les attendre, il se retirait vers Naples et organisait la résistance.

Cependant, au cours de leur marche, Orazio Baglioni et Pietro Navarro ont attaqué Melfi, y lançant trois assauts, après un court bombardement. Ils sont d'abord tenus en échec ; mais, renforcés par 3 à 4.000 hommes et une douzaine de canons, ils emportent la place dans un bel élan soutenu par les habitants. Si un succès de ce genre entraînait une affreuse tuerie des soldats du prince de Melfi (23 mars 1528), il ne permettait pas moins au prince d'Orange de continuer ses préparatifs dans Naples.

Enfin, Orazio peut seconder Lautrec pour assiéger cette ville. Il se porte, à la tête de ses Bandes, au-devant d'un gros d'Impériaux qui tente une sortie entre le fort des Basques et La Maddalena (22 ou 23 mai). Ayant fait reculer l'ennemi jusqu'à la porte de Nola, Orazio pénètre dans la ville, dont toutes les maisons étaient barricadées ; à ce moment, il aurait été frappé à mort. Santoro et Paul Jove donnent, de ce fait, une version différente, adoptée par la plupart des historiens.

Suivant eux, Orazio, secondé par de vaillants capitaines, arrêtait une attaque de Jean d'Urbina et de quelques officiers impériaux, puis s'avançait avec témérité loin des retranchements, sans avoir eu la précaution d'endosser son armure. Ayant constaté que ses hommes, dont la discipline laissait à désirer, tenaient peu de compte des roulements de tambourin, il voulait les commander en personne pour les faire obéir. Comme il arrivait vers la porte Saint-Janvier, un fantassin basque ou navarrais, « *vil fantaccino Navarrese* », sans reconnaître le général, le frappa d'un violent coup de hallebarde. Orazio, atteint à l'épaule ou à la poitrine, s'affaissa ; il mourut sans reprendre connaissance, et ce fut « *grand dommage* », conclut Martin du Bellay. Ainsi disparaît glorieusement, à 35 ans, le fils cadet de Giovan-Paolo, qu'un de ses plus constants détracteurs reconnaît pour un « *homme d'un courage et d'une force incroyables* ». (*Varchi*) C'est au son des cloches et au bruit des salves d'artillerie que les Impériaux clament cette mort aux Napolitains. Les soldats d'Orazio transportent avec respect la dépouille de leur chef jusqu'à Spello, pendant que les Dix de Florence, au nom de la république, députent Antonio Alberti près de Malatesta et de la veuve d'Orazio, Francesca Petrucci, pour leur transmettre leurs condoléances. Malgré les excès de ses représailles, Orazio n'avait pas moins simplifié la besogne de pacification échue à Malatesta.

Ce dernier, encore engagé avec Venise, ne pouvait accepter aucune autre condotta, ni s'enrôler dans la Ligue dont le Pape faisait partie. Certes, de tels scrupules ne sont pas de ce temps ; alliances, ruptures, confédérations et défections, alternent entre Etats, avec

une fantaisie que les condottieri, pris dans l'engrenage, s'efforcent d'imiter.

Comment prendre au sérieux les alliés de la veille, ennemis le lendemain et prêts à se confédérer de nouveau avec leurs adversaires? Malatesta, sollicité par les Florentins qui le désiraient à leur solde, laissait donc négocier et voyait venir.

La république florentine se maintenait alors par la grâce de François I[er] et, consulté sur le cas de Malatesta, le roi s'était montré favorable à son enrôlement. C'était un point acquis, au milieu des agitations qui venaient de se succéder.

Quand le cardinal de Médicis était revenu à Florence, il avait eu maille à partir avec les républicains prêts à l'éconduire (janv. 1522). Forts de l'assentiment et de l'appui de la France, du duc d'Urbin et des Baglioni rétablis dans Pérouse, les conjurés de ce parti se firent illusion sur le résultat, et si les circonstances paralysèrent leur effort, elles ne les découragèrent pas.

A peine Charles-Quint eut-il des bandes sur le sol toscan que ces mêmes républicains, menés en sous-main par les notables désireux de reparaître dans le gouvernement, soulevèrent le peuple. Ce fut la révolution au nom de la liberté, entraînant la déchéance de la maison de Médicis et la fuite d'Hippolyte et d'Alexandre, neveux de l'ex-cardinal devenu Clément VII. L'appui du cardinal Passerini leur avait été inutile. Ce départ, pour pacifique qu'il fût (16 mai 1527), avait été suivi d'excès bien faits pour attrister le Pape : les statues et les emblèmes de sa famille, déclarée *rebelle*, avaient été renversés, arrachés et jetés à la voirie, pendant que la populace hurlait sa haine.

En raison des affres de l'invasion, du sac de Rome et de son propre emprisonnement, Clément VII n'était pas en mesure d'intervenir. Le parti avancé de Florence en avait profité pour changer la forme du gouvernement : un conseil général créa les Dix de Liberté et de Paix, les Huit de Pratique et les Quatre-vingts de Consulta (21 mai). Nicolo Capponi était nommé gonfalonier de Justice. Avec les Strozzi, Ridolfi et Vettori, il venait de se mettre en évidence dans la révolution ; son choix avait paru indiqué. Du reste, Florence ne reconnaissait pour souverain que le Christ. Toutefois, le temps n'était plus où Savonarole pouvait enflammer ses auditeurs ; les élans mystiques s'en ressentaient.

Ce fut sur ces entrefaites que les Dix firent sonder les projets de Malatesta Baglioni par d'adroits émissaires. L'engagement officiel du seigneur de Pérouse finissait en mai 1528. Les Florentins, qui avaient présentes à l'esprit la valeur de Giovan-Paolo Baglioni et sa haute réputation, savaient que son fils s'était lui-même illustré à la tête des armées, faisant honneur à son nom et aux enseignements de l'Alviano. Ces considérations expliquaient

leur désir de prendre Malatesta en solde ; elles n'étaient pas les seules. Les Baglioni devaient, avant tout, détester les Médicis : l'un d'eux, Léon X, avait fait exécuter Giovan-Paolo, et de quelle façon ! C'était à l'impulsion d'un autre, le cardinal de Médicis, actuellement Clément VII, que Malatesta et Orazio attribuaient une bonne part des difficultés créées par Gentile. Cette communauté de haines frappait si bien les Florentins empressés à en tirer parti, qu'ils n'envisageaient pas le point faible de la situation : elle était momentanée.

Actuellement, Clément VII ménage Malatesta ; entente éphémère, de l'avis unanime, et sur laquelle le prince de Pérouse n'a pas d'illusions ; mais il ne fait pas fonds davantage sur l'appel de Florence. Une conformité de vues et de sentiments unit aujourd'hui la république et les Baglioni ; que demain l'intérêt des Florentins exige une autre orientation, Malatesta sera abandonné et fort compromis, s'il s'est trop avancé. Il lui importe de jouer serré, et surtout de ne pas rompre complètement avec le Pape.

Le seigneur continue donc de traiter avec Clément VII des questions importantes, pendant qu'à la muette s'échangent les négociations avec Florence. Il a en main, pour ce genre d'office, des compatriotes de marque, hostiles au nouveau Pontife : Cristoforo de Pacciano, chancelier d'Orazio Baglioni, Benedetto Alessi (*alias* Aleggi), Vincenzo Colombi. Malatesta ne veille que mieux à l'exercice du pouvoir, à l'administration de ses fiefs et des nouvelles possessions qu'il doit à la libéralité de Pérouse et à la succession d'Imperia des Monaldeschi, sa belle-mère. Devant Clément VII réfugié à Orviéto, il peut se présenter avec assurance, étant maintenant l'un des généraux de cette Ligue dont le Pape s'est déclaré grand protecteur ; le duc d'Urbin et le marquis de Saluces l'accompagnent. Fera-t-on un reproche à Malatesta de ce que la politique pontificale à l'égard de Florence rend déjà les intérêts de Clément VII opposés à ceux de cette même Ligue ? Le maître de Pérouse, jaloux d'une indépendance de fait, accepte comme ses devanciers, comme l'ensemble des Pérousins, la suzeraineté de l'Eglise et agit en conséquence : « *Seulement, les traditions féodales s'étaient bien modifiées...* » (*Bonazzi*) En son nom comme en celui de son gouvernement, Malatesta fait valoir aux yeux du Pape les motifs susceptibles de mériter sa bienveillance ; il y met du tact. Clément VII tient pour assez problématiques l'attachement des Pérousins, qui n'ont pas bougé pendant son emprisonnement dans Rome. S'il ne ménage pas ses largesses, il laisse deviner de justes reproches. Les tènements de Chiusi sont accordés aux magistrats de Pérouse pour 2.000 ducats d'or ; concession est faite des chasses de Chiusi du Lac à Malatesta lui-même qu'il importe de ménager, afin de l'éloigner des relations dangereuses. Son frère

I



II





Portraits de *Malatesta* IV Baglioni.
I. A la Pinacoth. de *Bettona*. — II. A la Galerie de Florence.
Pérouse. Biblioth. Dédicace des *Statuts communaux* à *Malatesta* IV Baglioni. (1528)

Orazio, bien qu'à la solde de Florence avec ses Bandes-Noires, bénéficie également de cette autorisation avantageuse, en raison de la disette causée alors par les déprédations des Ligueurs. Bref, le Pape et son prétendu vicaire se quittent dans une mutuelle défiance.

Cela n'empêche nullement Pérouse d'exhaler sa joie; on y vit au jour le jour. La population estime que son seigneur mérite les plus éclatants témoignages de reconnaissance ; et, suivant l'impulsion du moment, les magistrats relatent la conduite officielle de Malatesta dans les registres d'État. On le voyait représenté dans une gravure en tête des statuts de la cité; il paraît juste de mentionner en termes pompeux les services que le général a su rendre à la patrie : « *sans cesse il pensa qu'il est beau et honorable de mourir pour son pays, lui qui, glorifié à tant de titres, mériterait de ceindre une couronne d'or en rapport avec sa valeur, et d'être exalté par les hommages et les dignités.* » (*Annal. Décemv.*) Ce n'est pas assez encore : dans la salle du Palais communal, le portrait de Malatesta est placé en évidence et le quatrième volume des statuts de Pérouse, imprimé cette même année 1528, lui est dédié avec les qualifications de « TRÈS ILLUSTRE ET INVINCIBLE PRINCE (1) ».

Cela n'empêche pas que, sous la courtoisie des rapports, des trames parfaitement hostiles se dissimulent entre Clément VII et le seigneur de Pérouse. On s'épie de part et d'autre. Aux yeux de la cour, le danger n'est pas douteux : Malatesta, général réputé, est ou va être sollicité par Florence et répondra à ses avances ;

(1) ILLVSTRISSIMO AC INVICTISSIMO PRINCIPI MALATESTAE BALIONO VENETAE MILITIAE DVCI STRENVISS. HIERONYMVS CHARTV-LARIVS FAELICITATEM.

(Hieronymi (ou Girolamo Cibbi, alors archiviste de la commune, est représenté comme tel dans la gravure, offrant le volume des Statuts à Malatesta.)

Suit le développement de la Dédicace « *Diu cogitanti mihi, Invictissime Princeps Malatesta. Cuinam inclytae civitatis Perusiae Cōstitutionum elegans quartum volumen dedicari posset. Prae caeteris tua mihi evestigio dignitas in mentem subit : cui labores isti non iniuria dicari queant ac elargiri. Etenim non ab re videtur fore iura legesve privas clarissimae Urbis Perusiae Illustrissimo Principi perusino dicari*... etc..., etc. » Puis viennent les allusions aux campagnes de Malatesta sous l'étendard vénitien. « *Jure ergo optimo celeberrimae urbis Perusiae praeclarissima decreta tibi praeclarissimo Principi dedicamus*..., etc... » La mise en état de la cité par Malatesta est rappelée, ainsi que la façon dont il l'a défendue et les avantages qu'il a su obtenir pour elle. « *Bene vale Princeps Serenissime.* » — Voy. Vermiglioli : *Vita de Malatesta IV Baglioni*, pp. XXIV, XXV, XXVI, de l'Appendice (pièce *in extenso*). Copie de la Dédicace du IVe volume des Statuts de Pérouse = v. Gallenga Stuart : *Perugia*, p. 149.

c'est fatal. Que l'on envisage au plus tôt cette éventualité pour en atténuer la portée. Justement Clément VII a sous la main l'homme nécessaire : c'est Braccio Baglioni.

Le gendre de Gentile ne demande qu'à prendre la direction du parti opposé à sa famille ; c'est le dissident rêvé. Lui-même comprend que, gracié par Malatesta, il ne peut mieux faire que de le harceler. Bientôt, quelques troupes du Pape s'avanceront sur le territoire pérousin et, pour émouvoir bourgeois et ruraux, on répandra le bruit que non seulement Malatesta, mais Rodolfo son fils et Giovan-Paolo son neveu (fils d'Orazio), sont engagés à la solde florentine.

Malatesta ne semble pas inquiet et garde, à l'égard de Clément VII, une attitude déférente ; il l'a remercié correctement de ses aimables procédés à son endroit. L'essentiel est de ne pas briser absolument des rapports déjà tendus. Le seigneur de Pérouse vient d'être informé de la mort de son frère au siège de Naples ; seul désormais, à la tête des Pérousins, il paiera sa plus grande liberté d'action d'un affaiblissement indéniable.

Sur ces entrefaites, le Pape quittait Orviéto (1er juin), pour aller à Viterbe et se rapprocher de Rome. Clément VII tient à se servir de Malatesta, afin de le surveiller de plus près ; c'est pourquoi il le charge de marcher avec Colonna-Pirro de Castel San-Pietro (Baglioni) sur Rimini, dont les habitants ont invoqué son appui contre leur tyran : Sigismondo des Malatesti.

En cette affaire, le capitaine de l'Eglise, Giovanni Sassatello, bien secondé, réussit à souhait ; il entre dans la ville qui sera désormais occupée par les troupes du Saint-Siège (juin). Deux brefs viennent ensuite confier à Malatesta Baglioni une action immédiate sur le territoire d'Assise, où deux des Nepis profitèrent de la détresse du Pape pour se saisir, par ruse, de la grande et de la petite forteresse de la ville. Leurs bandes rebelles doivent en être chassées. (23 juin)

Malatesta fait venir de l'artillerie et se présente devant la petite forteresse, qu'il occupe aisément, après avoir fait de conciliantes propositions aux assiégés (3 juillet). Seulement plusieurs de ceux-ci n'en sont pas moins exécutés « comme coupables d'exactions antérieures ». Deux nouveaux brefs adressés à Malatesta lui enjoignent de remettre au lieutenant d'Assise deux des principaux rebelles désignés (7 juillet). Le Pape insiste sur l'occupation de la grande forteresse (8 juill.) ; Malatesta recevra les biens des rebelles en récompense de ses services.

Alors, l'opération ne languit pas et le général va lui-même en exposer les péripéties au Pape, lui renouvelant ses hommages. Il juge même adroit d'inviter son suzerain à venir habiter Pérouse, dont la situation de premier ordre et la bonne garnison sont

susceptibles d'intimider tout assaillant. L'argument avait une certaine portée après les misères de Rome; le pape dut néanmoins prendre la proposition pour ce qu'elle valait, ce qui n'empêcha pas Malatesta de suivre son idée.

Toujours en pourparlers avec Florence, il lève des hommes sans fracas, mais sans arrêt, et presse dans Pérouse l'organisation des recrues et la mise en état. Naturellement, les magistrats s'inquiètent ; alors Malatesta, ayant prévu les objections, sert son prétexte : cette invitation adressée à Clément VII de venir s'installer près de lui. Cela justifiait ses agissements et permettait, en outre, d'imposer aux Pérousins une partie des frais qu'ils entraînaient. A l'entendre, le Pape, disposé à profiter de la proposition, ne peut qu'approuver les mesures de sécurité qui le garantiront d'une seconde invasion. C'était vraisemblable ; beaucoup comprenaient le désir de leur suzerain « *d'avoir un lieu de retraite dans le besoin* » ; (*Varchi*) n'y avait-il pas le précédent d'Alexandre VI, lors de sa fuite devant Charles VIII ?

Mais les charges nécessitées par les préparatifs de Malatesta obèrent le trésor pérousin et causent une gêne que l'annonce de nouveaux renforts n'est pas faite pour atténuer. A la fin, les magistrats osent exposer le cas au Pape, lequel, ne partageant pas leurs illusions sur le but poursuivi, se décide à intervenir. Par un ban officiel, où les termes généraux s'emploient adroitement, Clément VII interdit à tout soldat ou à tout condottiere, sujets de l'Église, d'accepter de servir une cause étrangère, sans avoir au préalable obtenu pleine et entière autorisation.

C'était viser Malatesta ; à lui de se pénétrer des pénalités qui appuient la prohibition ci-dessus. Elles n'entraînent rien moins que la confiscation des biens et les censures ecclésiastiques, y compris la mise en interdit de la ville où est né le coupable. Le seigneur de Pérouse relève la sanction : agissant en souverain, il ordonne que le ban du Pape ne soit ni mis en circulation, ni imprimé, ni écrit, ni lu dans aucun lieu public de l'État pérousin. De là, grand mécontentement de Clément VII qui constate l'insuccès de sa mesure et tente d'atteindre par ailleurs le récalcitrant. C'est que Pérouse est un appoint capital dans une entreprise contre Florence. Le pape Médicis, convaincu de cette nécessité, lance sur Malatesta, Braccio et Sforza Baglioni, les deux fils de Grifonetto, et Colonna-Pirro — des Baglioni d'une autre lignée. — Ces capitaines ne demandaient qu'à se ruer sur le Pérousin et en particulier sur les fiefs du seigneur détesté ; leurs pilleries s'y multiplient. Seulement le général n'en perd rien : solidement campé dans Pérouse, soutenu plus ou moins directement par les Florentins soucieux de se l'attacher, il se prépare à fondre sur l'ennemi.

Or, Clément VII, après cette démonstration, ne se montre point

décidé à poursuivre les hostilités. Il cède même à l'idée qu'un chef de la trempe de Malatesta, ouvertement placé à la tête de Florence, créera des embarras sérieux à la politique pontificale. Combien, au contraire, le concours du même condottiere lui serait précieux ! Alors, changeant de tactique, le Pape revient au système des libéralités.

Malatesta, absous dès le 4 juillet de l'excommunication, se voit confirmer les concessions apostoliques « *de haut domaine sur les châteaux assujettis* ». (*Fabretti*) De nouveau, Spello, Cannara, la Bastia, Bettona, Coldimancio et Collazzone sont officiellement placés sous sa dépendance. Le fils de Giovan-Paolo n'est pas seul à profiter des bienveillantes dispositions du Saint-Siège : les Florentins en ont leur part. Il suffisait à Clément VII « *d'être reconnu, sinon comme leur concitoyen, au moins comme Pontife ; qu'ils lui rendent la duchesse sa nièce et n'accablent pas ses parents et amis, d'emprunts et d'impôts continuels ; ainsi se résumaient ses aspirations* ». (*Varchi*) Malheureusement, à Florence comme à Pérouse, la méfiance était à l'ordre du jour.

Les Pérousins, pris dans leur ensemble, se montrent non seulement sceptiques, mais hostiles ; il suffit au vice-légat de prohiber le port des armes aux citoyens, pour qu'un tumulte s'ensuive, avec insultes à son adresse et à celle des délégués ecclésiastiques. On pense bien que si Malatesta lançait ces gens-là dans une résistance ouverte, la grande masse suivrait et se grouperait derrière lui. Raison de plus, puisque Pérouse est nécessaire au Pontife, d'en appeler encore à Braccio Baglioni et aux autres du même bord. Devant l'insuccès de ses avances, Clément VII se résigne à les remettre en campagne. Mais que sont de pareils intermédiaires en regard de la coalition qui se prépare : l'alliance du Pape et de l'Empereur ! Elle est dans l'air et explique le langage pontifical, devenu plus sec. Deux brefs enjoignent aux communes de congédier les bandes de la Ligue. Mais sous l'influence des Baglioni et de leurs partisans la sommation reste sans effet ; on a trouvé un biais. L'effort des contingents bannis, des Pontificaux et des Impériaux coalisés, met Pérouse en danger ; c'est indéniable. Son gouvernement est excusable de s'en émouvoir ; il charge Annibale Signorelli de transmettre ses doléances au Pontife (fin de févr. 1529) : que le suzerain veuille bien accorder aux Pérousins un secours efficace, étant donné le voisinage des bandes impériales ; ainsi la commune, qui lui verse annuellement 4.000 ducats, affecterait cette somme à sa propre sauvegarde en soldant des fanti ; un emprunt d'une valeur égale lui étant nécessaire en plus, les prieurs osent le demander à la générosité du Pape. En cas de refus sur ces deux articles, ils devront recourir à des moyens radicaux que justifie le danger, mais sans hostilité contre le Saint-Siège.

Clément VII ne pouvait accepter un exposé de ce genre. Déjà, le gouvernement pérousin avait prétendu se tenir en dehors du conflit entre Rome et Florence, dans une neutralité qui lui interdirait de recevoir amis ou ennemis. Cela n'était pas admissible, et de telles propositions furent tenues pour négligeables. Malatesta aussi voulait être fixé ; il charge donc l'un de ses familiers, Fabio des Tei, d'une mission à Spolète, où celui-ci se rendra compte des préparatifs en cours. On sait que le marquis du Guast et Ferrante de Gonzague sont partis des Abruzzes pour l'Ombrie ; tout cela n'est pas rassurant. Sur ces entrefaites le seigneur de Pérouse préside le conseil (2 mars) et compatit aux angoisses municipales. La situation devient menaçante ; déjà les soldats impériaux campent à La Matrice, localité dont ils se sont emparés et qu'ont terrorisée leurs massacres ; quand de pareils soudards espagnols, italiens ou allemands (dont certains se sont signalés au sac de Rome) se jetteront sur Pérouse, ce sera sa ruine. Pareille perspective donne du cœur aux plus hésitants ; le gouvernement vote des fonds pour solder de l'infanterie (1), sans prévoir le léger répit qu'allaient accorder les circonstances. Malatesta n'a pas encore pris parti ; continuellement occupé aux fortifications de Pérouse et à la levée des troupes, il lui faut pourtant avouer le but de ces préparatifs ; comment resterait-il neutre entre le Pape et les Florentins ? Clément VII est mécontent et ne le cache pas ; il se plaint de François Ier qui, dit-on, a pris Malatesta en solde. Un bref adressé à celui-ci et que transmet Mariotto Gallesi lui rappelle ses obligations à l'égard du Saint-Siège et la ligne de conduite qu'il doit suivre, ainsi que Rodolfo son fils : l'un et l'autre sont « *sujets de l'Eglise* ». De plus, le Pape, affectant de considérer encore Malatesta comme général vénitien et payé sur le trésor pontifical, lui fait parvenir le quartier représentant le quart de solde convenu. Un second bref, apporté cette fois par Bernardino Coccio (2 avril), presse encore Malatesta de revenir à l'obéissance ecclésiastique et l'engage vivement à repousser toute avance des ennemis de Clément VII. La réplique du seigneur pérousin ne se fait pas attendre ; elle est hautaine.

D'après Malatesta, ni pacte ni texte n'existent entre le Pontife et lui-même, l'empêchant d'adopter le service militaire de tel ou tel parti. Il a été fort surpris de voir les cardinaux Passerini et del Monte transformés en instigateurs d'hostilités à ses dépens ; c'est par eux que Braccio Baglioni a été lancé sur le territoire de Pérouse, et en particulier sur ses propres fiefs ; le fait n'est pas contestable.

(1) Le total des fanti à lever immédiatement était de 500. Dans ce but, 100 citoyens sont désignés pour chacune des cinq portes de la ville ; chacun d'eux paiera un fantassin pendant un mois.

Engagée sur ce ton, la discussion n'avait aucune chance d'aboutir. Vainement l'évêque Jérôme Vicentino, ministre du trésor pontifical, joignait ses instances à celles du Pape. Malatesta, qui savait tels de ses mortels ennemis — comme Sforza Baglioni — comblés de faveurs et d'amicales démonstrations par les neveux de Clément VII, n'était nullement disposé à céder ; d'autant moins encore que ses pratiques avec Florence touchaient au but. Cela n'avait pas marché tout seul.

En pareille circonstance, chacun envisage son point de vue particulier et suppute les chances à courir : Malatesta ne devait pas agir autrement. Comme général, il avait eu de hautes prétentions et les justifiait. En effet, Raffaele Girolami, commissaire florentin, n'était pas plus tôt arrivé incognito à Pérouse, que le seigneur lui communiquait les brefs et les lettres du Pape ; il lui faisait constater quels risques le menaçaient lui-même et les Pérousins. A tout prix, Clément VII le voulait sous sa bannière au moins pour une année, et lui interdisait formellement tout autre engagement, surtout avec Florence. Le cas était donc très clair : à moins d'un parti pris évident, le commissaire florentin devait admettre le bien-fondé des prétentions de Malatesta, qui ne lui dissimula pas, du reste, sa répugnance à commander en second sous Ercole d'Este. C'était le capitaine général de Florence, le chef nominal en exercice. En raison des dangers qui menacent Pérouse, Malatesta considère comme indispensable pour lui, un engagement formel avec François Ier, protecteur avéré de la république florentine. Il ne signera rien sans son assentiment et devra recevoir, de sa part, le commandement de 100 lances. Enfin, le général fait remarquer que le collier de Saint-Michel ne lui a pas été encore assuré, comme il en avait été question. Ces divers points avaient laissé tout en suspens ; ils demandaient une prompte solution après avoir ajourné la conclusion des pourparlers.

Ainsi, Malatesta activait lui-même sa propre infortune : François Ier, qui s'est engagé à secourir les Florentins, cédera aux instances de Clément VII, et laissera faire... En signant la présente convention, Malatesta se perd avec la république. Cet événement va entraîner de telles conséquences qu'il est nécessaire d'en étudier de près la marche.

L'élection de Malatesta à la tête des armées florentines était faite à l'unanimité des membres du gouvernement. Ce choix n'avait donc pas prêté immédiatement aux appréciations contradictoires des dirigeants. Pourtant, certains historiens insinuent le contraire; c'est qu'il leur plaît de jouer les « prophètes après coup », tâche aisée vraiment, car le public, amateur de « clichés », néglige les documents. On s'explique que Perrens, très dur pour Malatesta,

mais érudit, et comme Français moins inféodé aux questions de parti dans Florence, prétende remonter aux sources. Ses appréciations au sujet du général sont à retenir : « *C'est de sa nomination*, écrit-il, *que Florence se montra joyeuse, et cette joie ne fut point un feu de paille. Huit mois plus tard, un siècle en de pareilles épreuves, les Dix exprimaient encore leur confiance en ce puissant capitaine.* »

Que l'on s'imagine l'état d'esprit des Florentins, en proie aux plus sombres alternatives ; aucune contradiction ne pourra surprendre. Le sort ordinaire des plus graves décisions d'un gouvernement aux abois est d'être violemment discutées ; les crises sont l'élément de l'opposition. A Florence, les mécontents trouvaient une mine facile à exploiter en s'en prenant à la dynastie des Baglioni.

Comment prétendait-on remettre le salut de la liberté des autres au représentant d'une famille qui régnait sur une population voisine, ou mieux, sur une république réduite à l'étiquette ? Fort bien, objectait le parti adverse, mais il nous faut un chef expérimenté, et c'est le cas. Issu d'une race de braves, Malatesta n'a pas menti à son origine ; dès sa jeunesse il s'est illustré en défendant avec vaillance la cause italienne, et c'est criblé de blessures qu'il tombait, à vingt ans, sur le champ de bataille de Ravenne. En Lombardie, en Vénétie, il ne s'est pas montré moins bon tacticien que soldat. Peut-on l'oublier ? Comment ! un Baglioni, fils de Giovan-Paolo et impatient, par conséquent, de se venger des Médicis, ne serait pas pour les Florentins la plus formelle garantie ; il aurait gardé, moins fidèlement qu'eux-mêmes, le souvenir de l'exécution de son père, dont l'épée servit parfois leur cause ? Ce n'est pas tout ; nous savons le genre de pratiques que les Médicis actuels entretiennent avec les plus acharnés ennemis de Malatesta, autrement dit les transfuges de sa maison...

Ce raisonnement, éliminant les objections, simplifiait la question ; irréfutable dans sa première partie, il restait complexe dans la seconde. Reconnaissons, en effet, que les liens de famille n'avaient qu'une valeur relative pour les capitaines, en même temps princes et diplomates. On pouvait croire Malatesta disposé à tirer vengeance de procédés qu'il jugeait hostiles ou arbitraires, mais non jusqu'à répudier les intérêts primordiaux de sa patrie et de sa propre situation. Le fils de Giovan-Paolo saurait attendre. « La vengeance est un plat qui se mange froid. » Quiconque escompterait une action immédiate pourrait faire fausse route : Orazio, le propre frère de Malatesta, n'avait-il pas, après trois années passées au château Saint-Ange, accepté de défendre le Pape qui l'y avait enfermé ? Pourtant ce capitaine, autrement violent et vindicatif que le seigneur de Pérouse, avait dû faire de sombres réflexions

dans sa prison, au souvenir du supplice de son père ! Ces faits ne pouvaient échapper aux Florentins. Dira-t-on que Malatesta, afin de se maintenir prince dans sa patrie, pouvait se considérer comme ennemi de Charles-Quint parce que, dans l'entreprise contre Florence, l'empereur était l'allié du Pape ? L'objection serait acceptable, mais non péremptoire. Pour sauver Pérouse et sa propre souveraineté des atteintes impériales, Malatesta avait sondé les intentions de Philibert d'Orange, principal capitaine de l'empereur : il lui écrivait pour lui proposer, avant toute autre combinaison, une alliance avec son maître, et ses offres de service n'avaient pas été déclinées. Elles « *eurent d'abord ce résultat de faire défendre en haut lieu d'inquiéter Malatesta dans Pérouse, avant la réduction de Florence* ». (*U. Robert*)

Ce ne fut donc qu'incidemment, et par la force des choses, que le prince pérousin se trouva l'homme de François I[er] protecteur des Florentins. Ces derniers, renseignés sur les préférences du roi de France pour Malatesta, se déterminèrent en conséquence, alors qu'un autre motif, non moins sérieux, pesait encore sur leur décision.

Aucun capitaine florentin ne présentait assez de relief pour faire un chef d'armée : Francesco Ferruccio, appelé à s'illustrer au cours du siège, était alors parfaitement inconnu ; Ercole d'Este, le pseudo-capitaine général de Florence, avait bien accepté les 20.000 écus versés par elle, mais s'était gardé de paraître. Il suivait en cela, disait-on, les injonctions de son père, le duc de Ferrare, lequel n'en contribuait que mieux à renforcer les ennemis de la république volée par l'inaction d'Ercole. Il est bon également de noter que ce général, marié à Renée de France, fille de Louis XII, n'avait été nommé que grâce au parti français (25 nov. 1528). Bref, l'antipathie attribuée aux Florentins par Sismondi contre Este et Baglioni, n'empêche pas cet historien de relever la particularité suivante comme les ayant influencés en faveur de Malatesta.

Soldant de nombreux condottieri, ils « *étaient obligés de ménager l'orgueil de tous ces petits princes qui, n'ayant point de grade dans une armée déjà formée, ne voulaient reconnaître d'autre supériorité que celle du rang des souverains* ». Le reste des officiers aurait refusé obéissance à d'autres capitaines, fussent-ils meilleurs, prétend encore Sismondi. Perrens adopte cette version. « *On pouvait, on devait penser que le fils devait venger le père* (Giovan-Paolo) *sur la famille du meurtrier, et qu'il était bon de s'attacher un seigneur assez considérable pour que les autres condottieri ne fissent pas difficulté de lui obéir, assez fort dans son importante position de Pérouse pour fermer la Toscane à une armée venant de Rome ou de Naples !* » Citant les capitaines réputés que Florence soldait

alors : Stefano Colonna, Palestrina, Mario et Napoleone Orsini, Giorgio Santa-Croce. Perrens conclut : « *Malatesta Baglioni éclipsait tous ses rivaux d'aventure.* »

Il semble à Cantu que, confier les commandements à des capitaines comme Malatesta, Colonna et Orsini, était une « *excellente mesure* » ; mais « *tardive*, ajoute-t-il, *alors que la barque était entr'ouverte* ». En effet, la situation de Florence justifiait les plus vives appréhensions.

Les Florentins sont tiraillés par les factions ; leur gouvernement républicain n'est pas né viable, de l'aveu même des historiens qui le glorifient. « *La république restaurée ne jouissait même pas de ces jours heureux qui, au sortir des révolutions, donnent l'illusion éphémère de la concorde et d'un lendemain assuré.* » (*Perrens*) Et Marco Foscari écrit, dès le début des hostilités : « *Même devant une armée ennemie, les Florentins pensent, non à l'intérêt général de leur ville, mais à l'intérêt particulier de leur secte. Jugez quelle peut être la solidité de cette république !* »

Bientôt, les meneurs patriciens, débordés, feront la part de plus en plus large à l'élément populaire, c'est-à-dire « extrême ». Le budget est en désarroi. Jalouse de sa liberté, la ville, déshabituée des armes qui l'auraient pu défendre, a perdu les vestiges de l'esprit militaire. Non que les habitants manquent de courage, ils prouveront leur énergie au cours du siège ; mais l'entraînement et la discipline ne s'improvisent pas.

Enrichis par le négoce et les affaires, les citoyens se sont amollis et gâtés dans les douceurs de la civilisation ; combien leur semble insipide et fatigant le port de la hallebarde ! Puisque les soldats sont une nécessité, ils en paieront ; cela arrangera tout. On ne considérera ces gens, destinés à se faire tuer, que comme une vague marchandise.

De leur côté, ces mêmes soldats, qui prennent l'argent des Florentins parce qu'il faut vivre, opposeront compromissions à marchandages et ne supporteront pas gaîment les fatigues du métier, à la place de bons vivants qui « *saignent par les blessures d'autrui* ». Sacrifiés à l'occasion, ils adopteront aussi leur propre intérêt comme objectif principal et mépriseront les bailleurs de fonds ; car le dévouement n'est jamais à vendre.

Or ce sentiment, uni à la valeur disciplinée, peut seul préserver la patrie ; Machiavel l'avait compris. Il s'était efforcé, mais trop tard, de rendre à ses concitoyens l'aptitude militaire. Hélas ! les milices ainsi levées, « *bonnes contre Sienne ou Lucques* », étaient incapables de tenir devant les routiers aguerris de Charles-Quint.

Telle se présentait la situation à tout Florentin sensé, quand la

tâche de sauver une partie très compromise était confiée à un étranger : Malatesta Baglioni.

« *Défiante et économe* », la république, dès le renvoi des Médicis, avait supprimé la condotta de François de Gonzague ; elle ne gardait alors en solde qu'Orazio Baglioni (1). Et quand le danger, devenu imminent, aurait exigé la présence de ses capitaines, « *les trois principaux sont absents : Ercole d'Este en Lombardie, Malatesta Baglioni à Pérouse, Michel-Angelo, gouverneur des fortifications, en mission à Ferrare* ». (*Perrens*)

Reste un point essentiel à examiner, auquel Florence et Malatesta sont aussi intéressés l'un que l'autre : la protection française. François Ier l'avait promise aux Florentins et à leur général ; mais retenons tout de suite que la politique royale se fera, à travers les duplicités du moment, une place de choix. Elle trompera Florence, dont elle était l'unique sauvegarde, et Malatesta, qu'elle va acculer au choix des fautes. François Ier avait procuré à la république le renouvellement de la Ligue (7 déc. 1527) entre lui-même, le Pape, le roi d'Angleterre, les ducs de Milan et de Ferrare, le marquis de Mantoue et Venise. Bientôt s'étaient modifiés les intérêts de plusieurs des coalisés ; dès lors, sans l'appui français, Florence, déchirée par les dissensions, n'était pas défendable contre le Pape uni à l'empereur. Conçoit-on qu'un chef étranger serait venu endosser un revers, prélude de ruines dont il aurait été rendu responsable, même en étant victime ?

Ceux qui imputent à Malatesta les vices inhérents au système des condottas ne le supposent pas stupide ; loin de là. Il l'eût pourtant été, en assumant la défense d'une république abandonnée et divisée dès ses débuts et dont la catastrophe devait l'anéantir, en lui faisant perdre Pérouse. Mais avec la garantie du secours français les choses changeaient de face ; pour précaire qu'il fût encore, le cas des Florentins devenait intéressant. Malatesta pouvait être mis en vedette, sinon par une victoire déjà problématique, au moins par la diplomatie.

Arbitre entre des belligérants alors sans égaux : le Pape et l'empereur d'un côté, les rois de France et d'Angleterre de l'autre avec leurs alliés, un rôle de grande allure s'offrait à lui.

Clément VII et Charles-Quint seraient forcés de compter avec un gouvernement appuyé par la France et encouragé par les Anglais. De cette façon, les Florentins obtiendraient vraisemblablement des conditions plus favorables ; peut-être le maintien de leur liberté. Quel succès pour le fils de Giovan-Paolo ! Sa souveraineté

(1) Avec 150 chevau-légers, 1.000 fanti, 15 pièces de grosse artillerie et un peu plus de petite.

deviendrait inébranlable dans Pérouse. Les intérêts du général sont donc intimement liés alors à ceux de Florence et la partie paraît jouable. Elle séduit Malatesta, qui ne peut imaginer la défection de François Ier après tant d'engagements et de formelles assurances... Aurait-il même soupçonné un leurre dans les promesses du « roi chevalier », que la haine de celui-ci contre l'empereur, le désir de lui faire pièce et de se venger de ses succès l'eût rassuré ! Sans compter l'intervention du roi d'Angleterre, qui approuvait hautement la résistance.

En somme, les véritables griefs contre le seigneur pérousin devraient se cantonner dans cette erreur initiale. Il est trop facile de présenter son cas comme réduit à l'alternative de faire triompher Florence ou de l'abandonner ; gloire ou honte. Ceci posé, Varchi dénie toute hésitation de la part d'un mortel auquel on procure bénévolement « *la plus grande occasion qu'ait jamais eue un capitaine, non seulement de se faire célébrer, mais encore adorer à jamais* ». Cela dispense de peser les conditions dans lesquelles l'offre était faite. L'historien florentin peût arrondir de belles phrases ; ce ne sont que des phrases.

Le 16 avril 1529, Bernardo de Verrazzano, délégué par les Dix de Florence, conclut l'engagement du seigneur de Pérouse. Malatesta accepte le commandement général de l'infanterie et de la cavalerie florentines ; il est tenu expressément de se conformer à la direction des commissaires généraux de la république et à celle, moins gênante, d'Ercole d'Este, tant que ce dernier sera capitaine général, ce qu'il n'est que *sur le papier*. L'engagement de Malatesta comporte 1.000 fanti ; une provision de 2.000 florins lui sera allouée pour lui-même et 100 ducats d'or par mois, en temps de paix, à charge d'entretenir dix capitaines. Chaque fois qu'il lui conviendra de chevaucher, 2.000 gens de pied lui seront fournis par François Ier, outre les 1.000 promis par Florence. Ce point est stipulé par un second engagement fait à part, avec le concours du représentant du monarque français, le seigneur de Velly, en résidence à Florence. Par le fait, François Ier n'a pas encore été dûment avisé et ne paraît là que « *pour la forme plus imposante* » (*Varchi*), car le temps presse. Malatesta acceptant, en principe, de ne pas attendre les 2.000 gens de pied français pour marcher, permet de passer outre. Naturellement, le seigneur de Pérouse ne prétend pas moins tirer au clair les intentions du roi de France et envoie à sa cour deux délégués : Benedetto Alessi et Benedetto Montesperelli, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, qui devront exposer ses prétentions et presser le mouvement.

De son côté, la république s'engage à soutenir et à défendre Malatesta, ainsi que Rodolfo son fils et Giovan-Paolo son neveu,

non moins que les amis ou adhérents de sa suite. Tous devront être compris dans les accords et capitulations que le gouvernement florentin pourra conclure avec qui que ce soit. Retenons ce point, il est capital. Rodolfo et son cousin germain Giovan-Paolo n'étaient alors que des enfants. Par une prévenance particulière, Florence, augurant bien de leurs dispositions, les gratifie d'une condotta de 50 chevaux, avec 250 florins de provision annuelle ; les condottieri en herbe ne seront pas tenus d'être eux-mêmes à cheval ; ils auront des lieutenants pour marcher à leur place. L'acceptation au nom de Malatesta, faite par Cencio Guercio, est authentiquée par Bernardo de Verrazzano et Benedetto Alessi, puis solennellement ratifiée par le général, en présence de Chirone de Spello et de Blasio Stella (20 avril).

Cependant les rapports entre Clément VII et Malatesta, pour tendus qu'ils soient, subsistent encore, bien que le Pape n'ignore rien de l'entente de François Ier avec le seigneur pérousin. A travers les périphrases diplomatiques et les assurances de commande, on sent la défiance mutuelle, sans cesse en éveil, dans la correspondance entre le suzerain et le général. A propos de son engagement, Malatesta a écrit de Pérouse à Clément VII deux lettres (8 et 18 avril) dont voici les principaux passages : « ... Je réponds brièvement que Votre Sainteté doit se rappeler que mon engagement n'a pas été de plus d'une année en ce qui me concerne, alors qu'Elle pouvait le terminer, à son bon plaisir, chaque jour de cette même année. Je n'ai nullement entendu que ce bon plaisir fût autrement promis. Je la prie donc de consentir qu'à l'expiration de cet engagement je puisse, avec sa bonne grâce, donner suite à mon dessein qui consiste à chercher un parti présentant plus de largeur et de sécurité. On verra dans la suite, par de bons effets, qu'il rend service à Votre Sainteté et au Siège Apostolique. Ce ne sera donc pas un motif, pour cette ville de Pérouse qui vous appartient, de ne plus persister dans ce qu'elle vous doit de fidélité et de dévotion, aussi bien que si je me trouvais à la solde de Votre Sainteté elle-même, qui sera dûment informée, par le susdit seigneur commissaire, de mon entière fidélité et soumission ; je me recommande avec respect à la bonne grâce de Votre Béatitude, *etc.* »

La seconde lettre rééditait ces mêmes données : « ... Il y a trois jours, j'ai reçu par le Révérend M. Bernardino Coccio, nonce de Votre Sainteté, ses lettres dont j'ai respectueusement pris lecture ; et j'ai appris diffusément, par ce même Bernardino, les volontés de Votre Sainteté au sujet de ma conduite. En peu de mots je réponds que les pratiques et pourparlers entrepris ces temps derniers, en sont à ce point qu'il m'est absolument impossible d'en empêcher, ni la conclusion, ni l'acceptation. J'ai lon-

« guement entretenu de ce fait le susdit Bernardino, qui en parlera « à Votre Béatitude. Elle voudra bien s'en rapporter à lui comme « à ma propre parole. Je baise avec humilité les pieds très saints « de Votre Béatitude et me recommande à ses bonnes grâces (1). »

Ces assurances ont été transformées, avec autant de soin que d'animosité, en pièces accusatrices contre Malatesta ; « ... *déjà, Baglioni s'entendait avec le Pape pour trahir Florence* ». Fabretti, moins agressif d'ordinaire, opine dans ce sens. Toutefois, bien peu de temps après l'envoi de ces lettres, douze jours après la réponse de Clément VII, les hostilités directes s'ouvraient contre le seigneur de Pérouse, sur injonction du Pape.

A froidement examiner les extes, comment y découvrir autre chose que ces formules d'un usage courant entre diplomates, même

(1) De Rome, le 2 mai 1529. Clément VII faisait répondre en ces termes à cette lettre de Malatesta :

« Illustrissime Seigneur,

« Notre Seigneur a éprouvé, par la relation de M. Bernardino Coccio, « un vif plaisir à apprendre que les causes qui ont engagé Votre Sei- « gneurie à accepter du service près d'autres gouvernements que le sien « soient telles. qu'on n'y puisse découvrir nul motif, pour V. S., de « cesser d'avoir confiance dans les bonnes dispositions de Sa Sainteté « envers elle, comme il en pouvait être auparavant. Mais, d'autre part, « il lui a été très désagréable d'être informée que V. S. a été plus « disposée à se formaliser de la présence de ses ennemis sur le territoire « ecclésiastique et des procédés employés contre elle auprès de Sa Sain- « teté par le Rév. (cardinal) de Cortone, de bonne mémoire, qu'à con- « server la foi due au Pape. Quoi qu'il en soit, il est agréable à Sa « Sainteté de savoir l'intention de Votre Seigneurie de continuer de la « servir en abandonnant, si possible avec la bonne grâce du Roi Très « Chrétien, les pratiques tenues pour s'engager avec Sa Majesté, et si Sa « Sainteté a soin d'éloigner ses ennemis de son voisinage. Sur le pre- « mier point, nous sommes convaincus que si le Roi T. Chrét. eût pensé « mécontenter Sa Sainteté en ayant V. S. à son service, il n'y aurait « peut-être pas songé ; nous croyons même qu'il n'hésiterait pas, aujour- « d'hui encore, à lui rendre sa liberté. Si Sa Majesté n'était pas dans de « pareilles dispositions, nous ne pensons pas que, pour cela, V. S. « devrait cesser d'agir de son propre mouvement... *etc.* »

Suivent les avances que consentait le Pape à Malatesta : éloignement des troupes pontificales de Foligno et des localités voisines, où elles étaient un sujet d'appréhensions pour lui. Il aurait suffi au seigneur de Pérouse de demander cette mesure au Pape pour qu'elle fût prise aussitôt. Clément VII regrette de voir Malatesta estimer qu'on ne tient pas en assez grande considération ses services, à la cour de Rome. Le Pape n'est pas actuellement en mesure d'offrir à Malatesta les conditions qu'un autre a pu lui consentir. Mais il est toujours possible à Sa Sainteté de le récompenser, ne fût-ce qu'au sujet des choses ecclésiastiques. Que Malatesta ne s'étonne pas de cette nomination à l'évêché d'Assise, faite en dehors de ses préférences ; Sa Sainteté avait déjà promis ce poste. Il surviendra bien d'autres occasions de satisfaire le général.

(Voir ces lettres *in extenso* dans A. Fabretti : *Biograf. Capit. Ventur. Umbr.* IV. *Vie de Malatesta Baglioni.* Elles sont extraites de l'Archiv. Medic. *Carte Strozz.* filz. XIII, 31, et *Lettres de Princes à Princes*, 11-133.)

ennemis ? A ce sujet, la déclaration de Bonazzi est curieuse. Si, dans l'amas des lettres échangées à cette époque, il suffit de prélever deux pièces du modèle ordinaire pour imposer à leurs expressions une portée qu'elles n'eurent jamais, on créera aisément des preuves accablantes ou des arguments. Seulement, la vraie critique répugne aux procédés de cette nature ; parmi les historiens, même hostiles aux Baglioni et fervents de la cause florentine, il s'en trouve pour protester. Ceux-là n'admettent pas l'injustice d'un choix opéré avec intention, dans la correspondance générale. Ils savent qu'en prenant au pied de la lettre les écrits diplomatiques contemporains, on arriverait à l'incohérence et à l'absurde. Personne n'aura l'idée de faire état des assurances que tel ou tel des confédérés de la Magione donnait, par lettre, à César Borgia afin de se garder le plus longtemps possible ; Giovan-Paolo, le propre père de Malatesta, n'avait pas négligé ce moyen en 1502. Comment ne voit-on dans sa lettre qu'une manœuvre usitée ? Tout simplement parce qu'elle ne constitue pas le grief nécessaire. De part et d'autre à ce moment, aussi bien qu'au temps de Malatesta, les correspondants savaient à quoi s'en tenir sur leurs mutuels compliments. Nous ne sommes pas plus dupes aujourd'hui des formules reçues dans le monde, officiel ou non.

Si Malatesta, sous la correction des rapports, ménage les susceptibilités du Pape, les magistrats pérousins agissent de même ; Florence aussi, non moins que François Ier. Et, prendrait-on dans son sens propre le mot « *service* » employé par le général, qu'il est au moins un cas où le triomphe de la cause florentine servait Clément VII.

Retenons, naturellement, que les lettres incriminées sont d'une époque où la défection du roi de France n'était pas prévue ; on doit alors supposer Florence appuyée par ce souverain. Elle est en mesure de résister d'abord, et même de prendre ensuite l'offensive ; Malatesta peut rendre au Pape un appréciable service, en lui épargnant de s'engager à fond dans une mauvaise affaire. Là encore, le général serait forcément devenu l'arbitre du conflit ; grâce à lui, Clément VII aurait pu s'estimer heureux d'accorder aux Florentins les conditions réclamées par leur politique. Ceux-ci, par contre, auraient dû le salut de leur liberté au chef dont les propres intérêts n'auraient été que mieux servis. Ce succès sur toute la ligne n'était-il pas réalisable ?

Reste l'insinuation d'un marché entre Clément VII et Malatesta, disposé à payer de sa défection à la république, la reconnaissance de sa propre souveraineté sur Pérouse.

Etant donnés les heurts violents entre les soldats pontificaux et ceux du seigneur de Pérouse après l'échange des lettres en cause,

il est difficile d'admettre, à ce moment, la « *ratification* » reprochée. Il faut attendre : mais on verra alors François Ier renier sa parole, ce qui anéantira pour la république ses dernières chances de salut et, du même coup, la plus grande part d'efficacité d'une intervention de Malatesta. Clément VII sera le premier à le constater. Le seigneur pérousin, réduit au rôle de défenseur désillusionné d'une cause perdue, n'aura plus qu'à s'exposer, au point d'obliger les commissaires florentins à l'arracher à la mêlée ; ses plus fidèles Pérousins se seront fait tuer ou blesser à ses côtés. Si tous jouent la comédie, convenons qu'ils poussent un peu loin leurs rôles de « *traîtres* ».

Certes, l'imminence du naufrage va forcer Malatesta à dégager son cas et celui des siens, compromis dans la défense de Florence ; à sauvegarder aussi sa patrie, atteinte par contre-coup. Mais, quand on constate les désertions parmi les ambassadeurs florentins eux-mêmes, exigera-t-on d'un étranger l'absolu sacrifice de tout ce qui lui tient à cœur ? En résumé, la reconnaissance officielle de la souveraineté des Baglioni sert de pivot aux attaques contre Malatesta, c'est le prix présumé de sa défection avant le siège.

Quelle valeur cette question, ainsi présentée, avait-elle aux yeux de l'intéressé ? Une très faible, à coup sûr : et peut-être aucune. Malatesta ne pouvait être assez naïf pour compter obtenir du Pape la reconnaissance formelle de sa souveraineté de fait. M. C. Ricci déclare bien que le général, espérant recouvrer « *la Seigneurie de Pérouse qui avait été dans sa famille, (il) se garde de déplaire au Pape et trahit.* » C'est péremptoire, mais non probant. Que les Baglioni aient régné sur les Pérousins, le fait n'était pas douteux ; il n'avait pas eu lieu, toutefois, par permission des Pontifes ; au contraire. Dans la population de cet Etat, avide d'indépendance, il s'était produit avec les ascendants de Malatesta un de ces courants qui créent des sortes d'engagements ; les Baglioni représentaient la liberté locale, telle que beaucoup la concevaient. De cette circonstance émanait surtout leur pouvoir de seigneurs ; à qui donc Malatesta avait-il demandé la permission d'en jouir ?

Laissons cette présomption déjà réfutée à propos de Giovan-Paolo et impliquant un démembrement des Etats ecclésiastiques, par le Pape lui-même, au profit d'une maison étrangère. Supposer le Pontife prêt à résigner son droit, est en contradiction absolue avec l'Histoire. Malatesta, qui connaissait au moins celle de Pérouse, devait, au lieu de caresser une utopie, craindre plutôt pour ceux de ses fiefs qui n'avaient pas été donnés à perpétuité. Le prétendu marché avec le Pape n'aurait constitué aucune sécurité pour l'ensemble, en raison des cas de disgrâce aussi fréquents que justifiés.

Le fils de Giovan-Paolo n'ignorait pas davantage que les garanties de son pouvoir reposaient sur son courage, ses alliances et

surtout l'attachement des Pérousins ; à ces appoints, la reconnaissance officielle du Pape n'eût rien apporté. On l'avait bien constaté à Urbin, par exemple. Là, Giovanni della Rovere ayant épousé la fille de Frédéric III de Montefeltre, Sixte IV, oncle de Giovanni, érigeait Urbin en duché, vassal du Saint-Siège ; don fatal pour les Montefeltre. La nature de leur souveraineté, ainsi modifiée, entraînait des devoirs de vassalité d'où sortirent les principaux motifs allégués, justement d'ailleurs, pour enlever au petit-fils de Frédéric son État héréditaire ! Qu'importait la gradation conventionnelle dans la hiérarchie princière ? Les bouleversements n'avaient pas été plus épargnés à Urbin qu'à Pérouse, où la souveraineté des Baglioni n'était pas plus exposée, par cela même qu'elle n'était pas reconnue du Saint-Siège (1).

Au fond, le plus urgent pour Malatesta comme pour les Florentins était de ne pas pousser à bout Clément VII. Si les violents de la république devaient négliger cette précaution, il ne s'ensuivait pas, pour le général, l'obligation de perdre les notions de sa plus élémentaire sauvegarde.

Bref, lorsque Clément VII, renseigné sur l'entente entre François Ier et Malatesta, eut tenté sans succès de nouvelles avances près du général (2 mai), son mécontentement ne se contint plus. Le ministre du roi à Florence eut beau lui représenter qu'offenser Malatesta, c'était atteindre son souverain, ses desseins n'en furent pas troublés. Braccio Baglioni, suivi d'une bande de 3.000 hommes, envahit les fiefs du seigneur pérousin, et si ce dernier se demande à quelle instigation obéit son parent, une lettre du cardinal Hippolyte de Médicis (à ce même Braccio), adroitement interceptée, le fixe absolument. Ce cardinal, neveu du Pape, venait d'être nommé légat à Pérouse (9 mai) en remplacement du cardinal Passerini, et Malatesta saisissait parfaitement la portée de ce coup droit contre lui. Mais le plus pressé était de se défendre : le général fonce sur le transfuge qui l'attaque et le chasse de Bevagna. Faisant ensuite bonne figure à mauvais jeu, il accueille bien Frederico Bontempi, familier du cardinal de Médicis, et chargé de présenter au gouvernement pérousin les bulles d'élection du nouveau légat. Ces bulles

(1) Faut-il rappeler ce qui advint, dans la suite, à Ferrare ? Charles-Quint ayant tranché le différend entre le Pape et Alphonse d'Este (1529), celui-ci devait recevoir l'investiture moyennant 100 000 ducats payables tout de suite et un tribut annuel de 7.000. Cela ne libérait nullement son fils Ercole de reconnaître tenir entièrement et posséder toutes ses terres en « féod » du Saint-Siège. Il refusa cette reconnaissance, mais non sans encourir l'obligation d'un accord avec Paul III, qui le fit vassal du Saint-Siège plus étroitement que par le passé. Voilà des avantages bien faits pour tenter Malatesta.

sont lues en présence de Malatesta et des autorités (20 mai). Cependant Bontempi agira prudemment en se tenant tranquille. A bout de patience, le seigneur du lieu pourrait bien riposter d'une façon regrettable. et si le délégué des Médicis profite de son séjour pour favoriser en sous-main Braccio Baglioni, il risque d'avoir des digestions troublées par le poignard ou le poison. Braccio vise spécialement Malatesta ; mais ce dernier ne préviendra-t-il pas cette fois toute atteinte ? Bontempi le craint et s'esquive.

Cependant Malatesta défend ses fiefs avec ses propres fanti et les hommes qu'il lève sans cesse pour Florence. Sous son impulsion, Pérouse, humant la bataille, se fortifie et se garnit de troupes. Clément VII en est fort contrarié, car les protestations de fidélité des Pérousins ne lui donnent pas plus le change que la correspondance de Malatesta (1). Vainement, les quatre gentilshommes élus pour plaider les intérêts de l'Etat, de concert avec le vice-légat, tentent d'atténuer les réclamations des Impériaux au sujet des mesures défensives prises par Pérouse ; le Pape n'est pas dupe. Il ne se montre pas convaincu davantage, quand les délégués tentent d'expliquer l'attitude belliqueuse de leur ville, par la nécessité d'éviter les pilleries avérées des bandes impériales. Et Fabretti, n'ayant plus besoin de prendre les textes au pied de la lettre, — puisqu'ils n'émanent pas de Malatesta, — convient que les déclarations suppliantes des ambassadeurs pérousins pouvaient « *n'être pas, en chaque partie, la légitime et fidèle expression des volontés populaires et civiles* ». Les croit-il plus conformes aux intentions du gouvernement qui avait fait la leçon à ses délégués ?

Les premières bandes de l'empereur sont en marche. Par lettre (12 juin), Clément VII fait remarquer aux intéressés que le prince d'Orange, destiné au commandement de ces forces, n'a pas l'intention d'occuper Pérouse, mais seulement de la débarrasser des ennemis. De vive voix, le Pape, s'adressant à Luc-Alberto Podiani, manifeste ses rancœurs en présence des délégués pérousins : vraiment, l'armée de Charles-Quint n'a pas lieu d'être satisfaite de leurs concitoyens, qui doivent s'accuser eux-mêmes des dommages qu'ils subissent.

Ces déclarations n'empêchent pourtant pas Pérouse de s'obstiner à se défendre ; ses magistrats essaient seulement de biaiser un peu, avant la partie : si le Pape ne se fie pas aux troupes préposées à la sauvegarde de la ville, qu'il veuille bien diminuer tel ou tel impôt ou envoyer des fonds ; on lèvera d'autres soldats. Annibale Signorelli, de nouveau envoyé à Rome par le gouvernement, essaie

(1) Ces déclarations de loyalisme, rédigées par les magistrats de Pérouse, n'ont point été retenues par les détracteurs de Malatesta ; elles étaient inutiles à leur système.

d'obtenir de Clément VII l'autorisation de garder, ne fût-ce qu'une année, 3.000 fanti équipés. En raison de cette charge, les Pérousins prétendraient ne pas verser le denier de tribut annuel ; naturellement l'infanterie en question éviterait tout contact avec les Impériaux, auxquels elle ne porterait ainsi aucun ombrage.

Le Pape n'accueille pas ces propositions et cela s'explique ; il voit dans ces fanti, à la solde de la commune et sous les ordres de Malatesta, un obstacle latent à ses desseins, juste au moment de leur exécution. Alors les Pérousins, louvoyant entre leur crainte de trop mécontenter Clément VII et leurs aspirations d'indépendance sous Malatesta, hésitent à choisir un parti. Leur seigneur, en tous cas, n'a pas d'illusions : le premier soin des coalisés, Impériaux et Pontificaux, sera de se jeter sur lui. Il le sait et insiste pour obtenir des renforts de Florence : si la République lésine et le contraint à se débattre tout seul, qu'elle ne s'étonne pas des conséquences. Malatesta dispose de peu de moyens ; celui qui lui sera imposé par les circonstances pourra n'avoir pas l'heur de plaire aux Florentins. Habituée à tout subordonner à son intérêt, la capitale toscane craint d'être imitée par son général sous l'étreinte des nécessités. Elle se méfie de ce chef qui lui est indispensable, mais elle comprend que le rebuter serait la pire maladresse : on se résignera à lui envoyer des renforts.

Au cours de ces pourparlers, le pape ne cessait de solliciter Malatesta, espérant toujours le détourner de son attitude hostile ; une lettre de Jacques Salviati venait confirmer ces instances, en proposant de hautes conditions.

C'était renouveler, en mieux, la démarche de Bernardino Coccio : Malatesta communique au gouvernement florentin la lettre de Salviati, comme preuve formelle des tiraillements qui l'obsèdent. En aucun cas, son intention ne consiste à se sacrifier complètement à la cause du voisin ; comme il suffit d'un revirement dans la politique ou dans la situation de Florence pour lui faire abandonner son général, celui-ci entretient à Rome un agent qui veillera à ses intérêts. Ce n'est point agir autrement que la république députant ambassadeurs et délégués au Pape ou à l'empereur. Evidemment le malentendu entre les Florentins et Malatesta s'accuse ; Pérouse et son seigneur peuvent subir tels ou tels dommages, la Seigneurie n'en aura cure, sauf en ce qui retardera l'attaque de ses propres murs. De là, cette divergence d'appréciation, prête à annihiler l'action commune.

A ce moment, les Dix de Florence étaient avisés par Baldassare Carducci, leur ambassadeur à la Cour de France (lettre de Paris ; 17 juin 1529), de l'accueil particulièrement cordial fait par François I[er] au chevalier Montesperelli, délégué de Malatesta. Le roi, agréant les prétentions du général relatives à la solde et au collier

de Saint-Michel, avait donné ses ordres à Robertet au sujet des fonds, et au grand-maître en ce qui concernait le collier.

Malatesta est aussitôt averti par le gouvernement florentin qui, rassuré de première main, aime à transmettre d'aussi encourageantes nouvelles. De fait, en présence de l'ambassadeur de la république, le monarque avait protesté avec véhémence de son attachement pour Florence et se considérait comme absolument forcé d'intervenir. Cette cité lui tenait à cœur, tout autant que si elle était sienne. Naturellement, le grand-maître de François Ier renchérissait sur les paroles royales. « *Ambassadeur*, avait-il dit à Carducci, *si vous découvrez de la part de Sa Majesté une convention quelconque avec l'empereur, dans laquelle vous autres Florentins ne soyez nommés et compris au premier chef, loin de me considérer comme un homme d'honneur, ne voyez plus en moi qu'un traître* » *!* A Florence comme à Rome, les ambassadeurs français se font cassants en face des réclamations du Pape ; la présence des bandes florentines sur le territoire de Pérouse sert de base à la discussion. Suivant les Français, elles ne doivent point recevoir l'ordre de se retirer, tant qu'Impériaux et Pontificaux seront en vue. François Ier, de son côté, renouvelait en même temps ses protestations d'attachement à Florence devant les délégués de la république, «... *il sacrifierait sa vie et celle de ses enfants plutôt que d'abandonner les confédérés !* » Et la régente de faire chorus, assurant de sa protection les Florentins, dont tous les droits devaient être respectés !

En attendant de voir les actes succéder aux paroles, la Seigneurie redevenait anxieuse. Aucun préparatif ne se faisait au nom du roi de France ; aucun signe de son intervention n'était signalé. Et l'on était à la mi-juin.

Le plus clair pour la république est la marche contre elle d'une puissante armée impériale ; Charles-Quint, dit-on, accompagné du Pape, paraîtra en personne. Autant avouer que les Florentins sont perdus si leurs alliés les abandonnent. Or, le duc de Suffolk n'en est encore qu'à louer, au nom du roi d'Angleterre, l'attitude des citoyens menacés ; le reniement n'est pas loin.

Cependant les troupes du Pape agissent et se massent à Norscia pour intimider Pérouse. Au premier rang de ses capitaines est Braccio Baglioni, occupé surtout à gêner Malatesta. S'étant entendu avec les officiers impériaux à Pitigliano et à Orviéto, le transfuge se jette sur Spello. Contre ses 3.000 fanti et ses 200 cavaliers, les assiégés résistent ferme (19 juin), mais Braccio réussit le lendemain à pénétrer nuitamment dans Assise, dont le capitaine, Sforza de Sterpeto, peut s'enfuir à grand'peine. Ce n'est qu'en longeant les murs, et au prix de grands dangers, que l'infortuné rejoint

Malatesta. Alors Braccio et son collègue Colonna-Pirro continuent leurs razzias en Ombrie, attaquant Bevagna, Montefalco et quelques petites places sans défense ; tout le territoire de Todi les subit. Seulement, un tel champ d'action est trop vaste pour ces pillards ; leurs efforts se volatilisent, dans une confusion extrême, sans grand dommage pour leur adversaire, qui intervient facilement et rétablit le comte de Sterpeto à Assise.

François Ier suivait toujours de près la partie, semblant s'y intéresser. Une nouvelle lettre de Carducci (23 juin 1529) précise les attentions du roi à l'égard de Malatesta : le collier de Saint-Michel allait lui être porté par un chevalier de l'Ordre ou un gentilhomme de la cour. C'était une belle avance pour le général, en comparaison des événements qui s'accomplissaient coup sur coup...

Le Pape et l'empereur concluaient leur alliance à Barcelone et Charles-Quint, s'engageant à remettre Florence aux Médicis, permettait à Clément VII de recouvrer Modène, Reggio, Rubierra, voire même Cervia et Ravenne, alors occupées par Venise.

Solidement appuyé désormais, le Pape pense tout de suite à Malatesta qui doit être chassé de Pérouse, et sans délai. Pourtant, l'usage oblige à négocier tout d'abord ; c'est pourquoi, dans un nouveau bref (11 juill.) aux prieurs pérousins, Clément VII exprime ses regrets de voir une cité qui lui est chère continuer des menées compromettantes : que deviendra-t-elle en face du prince d'Orange et de ses Impériaux, prêts à la soumettre à l'empereur et au Saint-Siège ? Vraiment, l'impossible a été fait pour éviter un pareil danger, et c'est la seule volonté de Malatesta qui compromet le salut du pays Ne devrait-il pas, en vrai patriote, épargner les calamités de la guerre aux Pérousins ? Enfin le Pape a conscience de n'avoir ménagé ni avertissements ni conseils ; c'est sa consolation.

Les magistrats, placés entre l'obéissance au Pontife ou à Malatesta, s'estimaient probablement menacés autant d'un côté que de l'autre. A leur point de vue, le sort de la cité était lié à celui des Baglioni ; leur cause s'identifiait aussi avec celle de Florence, pour la défense de l'indépendance. Mais les droits du Saint-Siège subsistant, on en revenait aux biais : les Pérousins paraissaient-ils ennemis des Papes? rien de plus erroné ; aucun péril ne les effraierait pour soutenir la gloire du Siège Apostolique. Clément VII restait sceptique ; fixé sur le compte de Pérouse par les annales de l'Ombrie, il avait moins encore oublié l'indifférence des citoyens, au moment du sac de Rome. Et pourtant, en cette occurrence, un homme de guerre pérousin, à peine sorti de la prison où le tenait enfermé le Pape, s'était exposé aux coups pour le défendre. Seulement, ce capitaine s'appelait Orazio Baglioni ; mauvaise recommandation. Ne désespérant pas, malgré tout, de s'attacher Malatesta,

Clément VII lui réitère ses appels bienveillants ; il lui découvre ses conventions avec Charles-Quint et sa volonté absolue de reprendre Florence. Le général ne voudra pas se compromettre d'une façon irrémédiable, en laissant échapper cette dernière planche de salut ; qu'il sache que tout retour sur une pareille décision serait inutile ; lui-même aurait précipité sa ruine.

Un exposé de ce genre suscitait quelque réflexion : Malatesta, devant la mauvaise grâce des Florentins à le secourir, redouble près d'eux d'instances que transmet Cencio Guercio. La défense de Pérouse exigeait des renforts et la République, si méfiante qu'elle fût, se rendit à l'évidence ; il était temps. Par les lettres que le seigneur pérousin adresse, de chez lui, à la duchesse Léonora d'Urbin (9 et 17 juill.), on constate que les détachements de lansquenets approchent. Peut-être 1.500 hommes envoyés par Florence rejoignirent-ils le général vers la mi-juillet ; appoint dont Clément VII eut connaissance. Malatesta avertissait la duchesse d'être, plus que jamais, sur ses gardes, en raison de la marche imminente d'Ascanio della Corgna sur Urbin ; lui-même avouait n'avoir plus d'illusions à se faire : le Pape, disait-il, prétend s'emparer de Florence et de Pérouse.

Naturellement le général tenait la Seigneurie au courant des injonctions pontificales : s'il met son épée au service étranger, il encourt la déclaration de rébellion avec conséquences des plus sérieuses ; qu'on l'aide donc franchement. Lui-même n'est pas homme à s'émouvoir ; mais le péril a des exigences ! Et Malatesta en appelle encore aux délégués de France, de Ferrare et surtout de Venise, cette république étant particulièrement menacée. C'est à son service que le fils de Giovan-Paolo acquit une bonne part de sa réputation ; il estime avoir quelque chance d'en être écouté.

L'un de ses fidèles, Francesco Gentili, va, sur son ordre, exposer le cas à Carlo Capello, ambassadeur de Saint-Marc à Florence (12 juill.). Il lui démontrera combien l'appui du doge importe à l'ancien général vénitien. En revanche, Malatesta se déclare prêt à soutenir Venise de toutes ses forces ; qu'elle veille, au moins, à ce que l'ennemi ne puisse faire irruption par la Pouille. Capello abonde en bonnes paroles ; il a même de véhémentes exhortations à l'adresse du seigneur de Pérouse, qui aurait tort de se fier au Pape. Et, bon apôtre, l'ambassadeur du doge cherche à raviver dans la mémoire du général l'exécution de son père et l'emprisonnement d'Orazio Baglioni. Quant aux secours demandés, aucune appréhension à ce sujet n'est possible : Venise tiendra ses engagements. Gentili n'avait plus qu'à transmettre à son maître d'aussi chaleureuses promesses, pendant que Capello, mettant en valeur son propre zèle, avisait son gouvernement de la manière dont il entrait dans ses vues.

Malatesta est donc amplement fourni en paroles ; on le gâte. Il eût préféré quelque réalité ; prétention importune vraiment, à l'égard de ceux qui, prêts à le lâcher, lui réservent leurs insultes.

Cependant, dans ce même mois de juillet, Clément VII envoyait à Pérouse Achille della Volta pour sonder définitivement les intentions du général ; le délégué est vite renseigné. C'est pourquoi l'éloignement des troupes étrangères au parti pontifical ne suffit plus au suzerain ; par bref, celui-ci veut mettre Malatesta dehors. On conviendra peut-être que l'attitude du général ne correspond guère aux défections qu'il sent de plus en plus probables. François Ier tergiverse, prêt à renier sa parole ; déjà, son ambassadeur a répondu à Malatesta « *qu'il n'avait pas de fonds pour le secourir, mais qu'il mandait bien au seigneur Renzo* (de Ceri) *d'opérer de façon à empêcher l'ennemi de partir du royaume* (de Naples). » Rien à espérer de Sienne, hostile à Florence et qui contribue pour une part dans les troupes du Pape. Ferrare s'éclipse ; le ministre du duc enveloppe à peine sa reculade ; il écrira à son maître, mais ne dissimule pas que Malatesta « *aura besoin d'autres forces que de celles de Son Excellence* ». Reste Venise, qui garde encore quelques formes avant la défection. Ainsi, au moment du péril, Florence a pour seul réconfort son attachement à la liberté ; c'est quelque chose ; mais que vaut cet appoint contre la coalition de l'empereur et du Pape ? Alors, en face de tant de désillusions, Malatesta hésite ; il a le tort de ne ressentir aucun attrait pour la ruine en l'honneur d'une république voisine, souvent ennemie des siens. Son état d'esprit est deviné par Baldassare Carducci, l'ambassadeur florentin près de François Ier : « *Malatesta est en mauvaise passe* », écrit-il à son gouvernement.

Or, un grave ennemi allait modifier l'attitude encore déférente du général à l'égard de Clément VII. Pendant que les délégués, Montesperelli et Alessi, naguère députés par Malatesta à la cour de France, revenaient après avoir accompli leur mission, leur seigneur réussit à les informer qu'il serait prudent d'éviter le passage sur le territoire de Ferrare où le duc préparait, disait-on, un coup de filet à leur intention. (De cette façon, l'argent des malheureux Florentins gardé par l'inactif Ercole, fils du duc, produirait contre eux-mêmes quelques intérêts.) Les deux Pérousins naviguent alors sur l'Adriatique pour prendre le large ; mais un gros temps les jette sur la plage de Rimini. Aussitôt appréhendés par ordre de Clément VII et traités, par ses ministres, en prisonniers de droit commun, ils sont attachés à la corde et enfermés dans la rocca de Forli, avec perspective de traitements fort sévères.

A cette nouvelle (22 juill.), Malatesta fut exaspéré. « *Ce n'était pas un mince outrage fait à sa réputation de Chevalier et de*

Prince. » (*Fabretti*) Il était, en tous cas, peu disposé à le supporter. Notons que 3.000 écus, représentant le quartier de solde remis par François Ier aux délégués, avaient été saisis sur eux ; ainsi le général n'aurait ni alliés ni argent, au moment critique, cela lui parut excessif. Furieux, il se dirige avec quelques familiers vers le monastère de Saint-Pierre, où se trouvait Ennio Filonardi, évêque de Forli et vice-légat du cardinal Hippolyte de Médicis. Sans explication, le prélat est arrêté et mis sous bonne garde ; de même advient à Alfano Alfani, trésorier pontifical, empoigné en plein palais apostolique, et si le cardinal de Trani, alors à Piegaro, évite un pareil sort, ce n'est pas la faute de Malatesta. Les prélats emprisonnés n'exerçaient, de fait, aucune autorité, sans quoi leur séjour à Pérouse eût été impossible : mais ils représentaient le Pontife. Passés au rôle d'otages, ils s'inquiètent, non sans raison, d'autant que Malatesta prétend les tenir sous clef jusqu'à ce que Montesperelli et Alessi soient relâchés et les 3.000 écus rendus. Il l'a fait savoir aux prisonniers et au Pape.

Mais la partie n'est pas égale : contre Malatesta, Clément VII dispose, en plus des armes temporelles, des sanctions ecclésiastiques et en frappe le rebelle qui, du reste, atténue ses rigueurs. Après trois jours de détention dans leurs propres demeures, les ministres pontificaux voient s'améliorer leur sort. Le vice-légat est autorisé à regagner le monastère de Saint-Pierre où les soldats le garderont à vue, ce qui ne laisse pas d'être un peu gênant. La présence de ces estafiers, aux couleurs des Baglioni, est bien faite pour troubler un fonctionnaire compromis dans le litige ; il craint de ne pouvoir longtemps en apprécier les phases. Mais peut-être obtiendrait-il qu'un de ses amis, Giovanni-Battista Baldeschi, allât s'entendre à son sujet avec le cardinal del Monte sur le territoire de Gualdo ? Ce dernier demanderait ensuite à Malatesta l'autorisation, pour le prisonnier, de se rendre au même lieu, en vue d'importantes communications à faire.

Le seigneur pérousin se prête à ce petit plan. Il laisse au cardinal et à l'évêque le loisir de combiner la meilleure marche à suivre pour apaiser le différend entre Clément VII et lui-même. Giovanni Baldeschi, revenu à Pérouse, expose à Malatesta, au nom du cardinal, les conséquences qu'entraînera son attitude envers les fonctionnaires pontificaux. Veut-il ouvertement empêcher le suzerain de gouverner par leur intermédiaire et la cité de se soumettre au Saint-Siège ? Vraiment, le cardinal, qui conservait de bonnes relations avec le seigneur, se verrait contraint de modifier ses sentiments à son égard. Pareilles déclarations laissent froid l'intéressé, qui proteste contre les procédés de Clément VII à son endroit et les qualifie d'arbitraires. Ils compromettaient effectivement ses intérêts du côté de François Ier, et son crédit aux yeux

de ses gens. C'est ce qui explique les complications suscitées au sujet du trésorier Alfani, toujours enfermé. Que de pourparlers entre le cardinal del Monte et Malatesta, par l'intermédiaire de Baldeschi, à Gualdo, à Matelica et à Fabriano ! La pierre d'achoppement était cette restitution des 3.000 écus saisis à Rimini. Le général prétendait absolument se les faire rendre ; en conséquence Baldeschi, Cesar Bontempi, Molfetta, Pellini et d'autres notables, durent se résigner à servir de caution jusqu'à concurrence de 5.000 ducats (1).

Cependant Clément VII, qui n'avait nullement prévu les représailles, en fut extrêmement affecté. Par bref (24 juill.), il sollicite de nouveau les Pérousins de licencier leur garnison florentine, vrai prétexte à déprédations pour les Impériaux.

Et sincèrement le Pape s'étonne et s'afflige du peu de cas qu'on fait, dans la cité, de ses avis et de ses ordres. Les citoyens prétendent-ils donc commander au lieu d'obéir ? Qu'ils prennent garde à l'arrivée d'Orange et de ses troupes !

Philibert de Châlon, prince d'Orange, remplit bien l'emploi d'épouvantail ; ses nombreuses bandes de routiers le lui permettent. Néanmoins, les Pérousins s'obstinent à garder leur garnison pour résister, quittes à se passer de l'autorisation pontificale. Les coureurs de Philibert ne sont pas plus tôt signalés en Ombrie, que les prieurs, sans attendre la réponse de Clément VII à leurs dernières propositions, convoquent le conseil général (28 juill.). On y décrète ferme : Pérouse sera défendue, des commissions sont élues pour y pourvoir. Naturellement, le commandement général appartient à Malatesta, qui choisit les treize membres de l'Arbitrio et les vingt de la guerre, au sujet desquels les magistrats abandonnent toute initiative. C'est, pour le fils de Giovan-Paolo, le plein exercice de la souveraineté (2). Malatesta place dans les commissions les membres des familles dont le dévouement lui est acquis : Montemellini, Baldeschi, della Corgna, Montesperelli, Vibii, etc. Au-dessus figurent, à ses côtés, son neveu Giovan-Paolo, fils d'Orazio Baglioni, et un autre de ses parents : Galeazzo Baglioni. Son lieutenant Antonio Valenti communique les noms des nouveaux titulaires au lieutenant du vice-légat, Raffaelo Petroni, qui ne risque nulle objection. Le temps presse et l'horizon s'obscurcit.

(1) L'intransigeance de Malatesta, en cette affaire, ne le montre pas despote impitoyable. Bien d'autres princes, à sa place, eussent agi avec plus de sévérité, et les prélats arrêtés pouvait s'attendre aux pires traitements, en raison de la violence usitée. Il n'en fut rien. Alors que Montesperelli, l'un des délégués de Baglioni, ne redevint libre qu'à la fin de septembre 1529 (lors des conventions entre le prince d'Orange et Malatesta), l'autre, Alessi, fut délivré un an après.

(2) Le Pape lui-même avait naguère admis ce genre de concession.

Marguerite, tante de Charles-Quint, achève à Cambrai, où elle l'a commencé, l'arrangement avec Louise de Savoie, mère de François Ier (5 août 1529 — paix des Dames). C'en est fait : l'empereur et le roi de France s'accordent, et si le premier n'oublie aucun de ceux qui l'ont aidé, le second abandonne Florence, Venise, les princes italiens qui le servirent et ses partisans à Naples qu'il laisse « *exposés à l'exil et aux galères* ». (*Cantu*) François s'interdit même de donner asile à quiconque combattit Charles-Quint.

Voilà de quoi édifier Malatesta qui n'est pas au bout de ses peines. Pour sa part, le duc d'Urbin, dont l'appui lui eût été utile, s'éloigne du camp vénitien avant de consentir à quelque opération dans le Milanais. Ce duc ne s'inquiétera pas moins de la marche du prince d'Orange sur l'Ombrie et la Toscane, pour expulser Malatesta de Pérouse et rétablir les Médicis à Florence. Il voudra « *voler à leur secours* » et volera en effet, mais en sens inverse.

Les brefs de Clément VII ne se trompaient pas si facilement de direction. Leur ton va « *crescendo* », à en juger par les expressions qu'emploie en dernier lieu le Pontife, s'adressant aux prieurs pérousins (11 août). Malatesta y est appelé « *tyran perfide et usurpateur du sang de cette cité* ». Sans compter que les lansquenets vont aller de l'avant ; le seigneur de Pérouse en est informé et les attend dans la première quinzaine d'août. Juste le 15, paraissent sur le territoire de Rieti les premières bandes impériales, prêtes au sac. A vrai dire, le prince d'Orange, parti d'Aquila, venait d'avoir avec Clément VII, en passant à Rome, d'aigres discussions motivées surtout par la question de solde ; Philibert devait admettre en outre que, sitôt prise, Pérouse serait restituée au Saint-Siège.

A ses objections, le Pape répliquait par d'aimables arguments, laissant, dit-on, entrevoir à son interlocuteur une alliance possible avec sa nièce Catherine de Médicis. Mais il en était de Catherine comme de Pérouse ; Orange devait d'abord la délivrer. Cette princesse, bien jeune encore, se trouvait en effet au pouvoir des Florentins, qui l'avaient transformée en otage, sans lui épargner de sombres perspectives.

Enfin le Pape et le prince ayant fini par s'entendre, ce dernier gagne Terni (19 août), puis Spolète, avec 1.300 chevaux. Les habitants de cette ville, tout en restant sur le qui-vive, ont soin de manifester leur bon vouloir, ce qui leur permet de se tirer assez bien d'affaire. Le condottiere impérial ne les fatigue pas longtemps de sa présence et part pour Foligno où, rejoignant les troupes allemandes, il prend le commandement. Colonna-Pirro sert sous ses ordres ; en avant-garde des coalisés, marchent à vive allure Braccio et Sforza Baglioni ; ils ont pénétré pour la seconde fois dans Assise avec leurs contingents de fanti et 150 chevaux. La petite garnison de Malatesta, après trois jours d'une courageuse résis-

tance, s'est repliée sans désordre, quittant la rochetta et Saint-François pour gagner rapidement Bettona (17 août). Bevagna et Montefalco cèdent ensuite, revoyant, à deux mois d'intervalle, Braccio et consorts.

L'ennemi est maintenant tout proche de Pérouse ; ses coureurs ont paru à San Gilio et à Colle. Or, un simple messager de Malatesta nommé Cagnaccio, tombé aux mains de Braccio, est aussitôt pendu pour ce seul motif (1) : cela promet.

Pendant ce temps, Malatesta, continuant de servir « *de boulevard aux Florentins*, « insistait encore pour en être secouru. Son raisonnement ne manquait pas de justesse. « Si, leur disait-il, vous pré-
« tendez sauver votre liberté, efforcez-vous au moins de tenir la
« guerre à distance. Vos vendanges sont à la veille de se faire ; ne
« choisissez pas ce moment pour livrer au pillage les campagnes,
« déjà bien éprouvées par ailleurs. Vos garnisons de Cortone et
« d'Arezzo ne sont nullement indispensables : envoyez-moi, au
« plus tôt, l'une et l'autre, en y joignant les fonds dont vous les
« soldez ; cela me permettra de tenir tête à l'ennemi. Pendant
« que je serai sous le feu, vous aurez le temps de garer vos richesses,
« vous transporterez en ville et dans les forteresses voisines les
« récoltes de vos campagnes. »

Placée de façon à inspirer le respect, Pérouse possédait une population réputée pour son énergie.

Malatesta fait immédiatement couper tous les arbres à fruits des environs, afin d'en priver l'ennemi. Partout l'élan est donné, ce qui fait qu'au sujet des Impériaux, Nicolas Raince écrit à Anne de Montmorency (24 août) : « *S'ilz s'en approchent* (de Pérouse) *et en veullent menger, ils seront taillez d'estre aussi bien frottez que furent oncques gens.* » (Citation d'*U. Robert*). Mais c'est là trop d'optimisme, en raison de la faible garnison dont dispose Malatesta.

Certes, l'armée impériale ne se compromettra pas, en laissant derrière elle une place de cette importance. Malatesta, dans ce cas, pourrait s'unir au duc d'Urbin pour la prendre en queue pendant qu'elle ferait front aux Florentins ; on y pourvoira.

Cependant Florence, informée de la marche d'Orange depuis son départ de Naples, s'émeut vivement et députe à Malatesta deux commissaires : Francesco Ferruccio et Benedetto de Verrazzano, qui lui remettront officiellement le commandement des milices avec 5.000 écus de provision ; il importe aussi d'arrêter un plan de

(1) Si le transfuge, froidement impitoyable, se retrouvait une seconde fois au pouvoir de Malatesta, croit-on vraiment qu'il serait épargné ? Son châtiment viendrait donc renforcer la thèse de ceux qui, si facilement, s'apitoient sur les victimes des seigneurs de Pérouse.

campagne. La république s'est décidée à envoyer à la petite garnison pérousine un renfort de 3.000 fanti, pour la plupart routiers des Bandes-Noires. Ils doivent rejoindre sans tarder ; Stefano Colonna vient d'être pris à la solde de Florence. Voilà de sérieuses mesures ; elles expliquent l'insistance des commissaires pour déterminer Malatesta à résister : avant tout, que la route soit barrée aux Impériaux.

Survient un autre commissaire de la république : Zanobi Bartolini, auquel le général fait part de quelques idées : il voudrait voir les Florentins masser leurs troupes éparses et renforcer l'élite de leurs gens, ces Bandes-Noires que commandait naguère Orazio son frère. Bartolini approuve ; son gouvernement, informé, se montre satisfait et disposé à passer à l'exécution.

De son côté, le prince d'Orange travaillait Malatesta, lui faisant, au nom du Pape, les plus larges promesses s'il consentait à traiter. Le général devrait simplement quitter Pérouse ; la conservation de ses Etats et de ses biens propres lui serait garantie ; il pourrait aller en absolue liberté à la défense de Florence. C'était là une concession d'autant plus appréciable qu'en l'absence du seigneur, ni Braccio ni Sforza Baglioni, pas plus que ses autres ennemis, ne mettraient les pieds dans la ville. Orange en appelait à l'expérience militaire de Malatesta, pour lui présenter cette solution comme la seule possible. Contre les 3.000 hommes dont disposait son adversaire, le condottiere impérial pouvait lancer le quintuple de soldats, sans compter les renforts attendus. Malatesta refusa.

Alors, sur la route de Foligno, le prince passe une revue de ses bandes ; tant Allemands que Pontificaux, plus de 15.000 hommes défilent, « *belle et bonne gent* », avoue Varchi.

Cette armée va parfaire l'entreprise de Braccio Baglioni contre Spello, que Malatesta tient en propre de sa famille, suivant concession apostolique. La petite garnison qu'il avait là comptait 500 fanti et une vingtaine de chevaux ; encore ce faible noyau manquait-il d'homogénéité. Il se composait de ces petits détachements forcés, par l'irruption de Braccio, d'abandonner les places de Bevagna, de Montefalco et d'Assise. Malatesta leur avait assigné ce poste de concentration, où commandaient le capitaine Paolucci et Mgr Leone Baglioni (1), archiprêtre de la cathédrale de Pérouse,

(1) La belle médaille frappée en 1557 à l'effigie de Leone Baglioni a été reproduite par Vermiglioli dans son ouvrage : *La vita et le imprese militari di Malatesta IV Baglioni* — Plusieurs exemplaires de cette médaille sont connus : au musée de Pérouse ; au Cabinet imp. de Vienne ; dans la collection de M. Valton à Paris, etc. — voy. Armand : *Les médailleurs italiens de la Renaiss. aux XVe et XVIe s.*, t. III. p. 82.

frère naturel du général. Les défenseurs de Spello rejettent les premières propositions de l'ennemi et quand, sur cette poignée d'hommes, une batterie ouvre le feu du côté des monts, on lui riposte avec énergie (28 août). Sur les murailles croulantes, Impériaux et Pontificaux tentent l'assaut ; ils se servent d'échelles apportées de Spolète et les appuient contre le château (nuit du 29 août). Ils sont repoussés et leurs échelles rejetées. Après ce premier contact sans résultat, Philibert somme les assiégés de se rendre ; mais Leone Baglioni lui répond « *que s'il veut la ville, il faut la gagner* ». Et l'on continue de tirailler. Orange a perdu du monde : pendant que Jean d'Urbina, l'un des premiers officiers impériaux, tente une reconnaissance pour examiner de quel point l'artillerie produit le plus d'effet, il est blessé à mort (30 août) ; ainsi disparaît l'émule du marquis du Guast et l'un des plus féroces pillards de Rome. Cependant les projectiles pleuvent dru sur les murailles, déjà éboulées en grande partie (31 août et 1er sept.). Pour éviter l'absolue destruction, Leone Baglioni se résout à traiter.

Ceux qui n'ont pu dissimuler son attitude au début de ce siège de Spello, où il se montra plus soldat que prêtre, ajoutent vite qu'après cette tentative de résistance, le même Leone redevint plus prêtre que soldat. Admettons pour justifiée cette appréciation ; mais quelle portée avait la défense de Spello ? Celle d'un temps d'arrêt infligé aux coalisés, répit obtenu pour Florence, le plus long possible, mais qui ne pouvait vraiment entraîner le sacrifice complet des Pérousins. Ceux-ci ont fait de leur mieux ; car la cause qu'ils défendaient ne leur tenait pas à cœur, après le peu d'empressement des Florentins à les secourir. Non seulement Leone Baglioni, mais Borghese, banni siennois qui servait sous ses ordres, et les autres officiers assiégés, ne virent d'autre solution que de se rendre à discrétion (1er sept.). Pouvaient-ils prévoir que les vainqueurs allaient se déshonorer par le sac de la petite ville coupable de s'être défendue ? Le massacre y fut du reste relativement modéré ; mais les assiégés apprécièrent à son prix la parole du prince d'Orange qui les laissait injurier et voler.

La perte de Spello, l'un de ses meilleurs fiefs, affecte Malatesta qui ne repousse pas moins l'idée de résister avec sa petite garnison, quelque peu renforcée. Il écrit dans ce sens aux Florentins, leur réitérant l'avis de concentrer leurs troupes sur les confins de la Toscane. Qu'on lui envoie de nouveaux renforts, c'est indispensable : en rappelant quelques garnisons de ses propres fiefs, lui-même pourra tenir l'ennemi en respect ou le harceler par derrière, s'il passe outre pour gagner Florence.

Les Impériaux sont maintenant à Ponte San Giovanni (début de sept.). On voit les Espagnols du marquis du Guast et les cavaliers

de Ferrante de Gonzague pousser leurs pointes, à cinquante pas de Pérouse, escarmouchant avec les soldats du seigneur. Depuis trop longtemps en éveil, les citoyens se tourmentent ; parmi les bruits tendancieux qui se répandent chez eux, il n'en est pas de mieux accepté que celui d'un accord entre Orange et Malatesta. Philibert a renouvelé ses propositions ; il doit réussir.

Ces renseignements déplaisaient beaucoup à Florence. Que ferait son gouvernement à la place de Malatesta ? On devinait la réponse, et la méfiance des citoyens à l'égard du général croissait en raison des difficultés qui l'assaillaient. Pérouse va être occupée par l'ennemi, cela ne fait pas de doute, et c'est infiniment regrettable ; là ne se trouvent, en réalité, que 2.800 fanti à la solde de Florence, le reste n'ayant pu rejoindre encore, faute de temps ou d'ordres. Qu'adviendra-t-il de ce contingent ? Et la république hésite entre deux alternatives également fâcheuses : adresser à Malatesta les renforts qu'il ne cesse de réclamer, et ce sera dégarnir d'autant la capitale toscane ; décliner les appels du général, mais alors celui-ci n'exposera pas Pérouse au carnage, pour le bon plaisir de gens qui l'abandonnent. Il ne continuera pas davantage à laisser ses fiefs sous les coups de routiers qui viennent de donner, à Spello, la mesure de leur humanité.

Aussitôt cette petite place occupée, Orange adresse un message au gouvernement pérousin. A l'en croire, il ne s'agit que de remettre la cité sous les clefs de l'Eglise ; certes, le Pape a lieu d'être mécontent de l'attitude des citoyens ! qu'ils réfléchissent au peu de fidélité dont est susceptible une bonne partie de la garnison que commande Malatesta, puisqu'elle est à la solde florentine. Ce ne sont pas là de sérieux défenseurs. Par contre, lui, prince d'Orange, se fera un devoir de livrer Pérouse au pillage ; de sorte que la situation n'a qu'une issue : le départ du général, autorisé à emmener les mercenaires florentins.

On pouvait s'en rapporter à la soldatesque, signalée dans les atrocités commises à Rome, pour opérer de même chez les Pérousins. Cependant les prieurs font bonne contenance et prétendent ne rien décider sans le consentement de Malatesta. Libre aux Florentins d'envisager le sang-froid, la ruine de Pérouse, incident déplorable en ce qu'il cesse de retarder l'ennemi ; c'est pour eux la question. Elle est comprise autrement par Malatesta et ses administrés.

Certains historiens accusent le général de vouloir justifier sa conduite, en poussant au noir la situation. Pérouse pouvait être livrée au sac : voilà le fait. Elle tombait, en plus, sous l'interdit pontifical, ce qui entraînait la privation de ses écoles et de ses franchises ; deux nonces, envoyés par Clément VII au camp du prince d'Orange, avaient nettement précisé ces sanctions. N'était-ce rien ?

Il parut un peu fort aux défenseurs et aux habitants de se sacrifier corps et biens, pour gagner à Florence quelques semaines de préparatifs, ce qui eût attiré en plus grand, à leur ville, le sort de Spello.

Après tout, les affaires de la république menacée ne regardent pas ces Pérousins, qui attribuent à la ferme contenance de leur seigneur la douceur des propositions faites par l'ennemi. Aurait-on pu espérer que Malatesta serait autorisé à marcher, en tête de ses troupes, au secours de Florence, pendant qu'Orange lui conserverait la seigneurie de Pérouse ? Cela pourtant était promis. Alors les citoyens ne comprenaient pas que des conditions « *honorables et avantageuses* » (*Sismondi*, *Perrens*) fussent déclinées, pour les sacrifier eux-mêmes. Ils auraient dû pressentir dans la chute de Florence un coup décisif à leurs libertés ! Mais n'est-ce point demander, à une population directement compromise, plus de clairvoyance que n'en auront les plus grands États de la Péninsule ? Que l'on tienne compte aussi des excitations dont usaient, contre Malatesta, les clients de Braccio Baglioni auxquels l'imminence du péril donnait beau jeu. Le seigneur eût-il exigé de ses Pérousins une abnégation complète, qu'il se fût heurté à des résistances justifiées et donnant barre sur lui à la faction rebelle. On découvrit, dans certaines maisons, des bannières impériales toutes neuves ; le fait paraissait significatif.

Cet état d'esprit n'a pas échappé à Bonazzi : agressif par principe contre les Baglioni, il fait de la situation critique dans laquelle se débat le fils de Giovan-Paolo, la résultante de son ambition. Le piquant des observations de cet historien ne s'accusera bien que dans la suite, quand il déplorera le sort de l'indépendance pérousine après la mort de Malatesta. Voici, en attendant, le prononcé des arrêts que Bonazzi rend avec onction : « *il Duce Perugino* » dut sentir de quel prix il payait sa soif du pouvoir ; « bloqué dans Pérouse, au « lieu de se trouver dans quelque grande cité vénitienne, voyant, « au loin, s'approcher l'armée ennemie. Quel champ se serait alors « offert à sa valeur et quelles émotions puissantes eussent fait « battre son cœur, quand, au bruit des hourrahs des valeureux sol- « dats Saint-Marc et aux mâles accords des trompettes, il au- « rait entendu le hennissement joyeux de son cheval de Ravenne « et de Lodi ! Voyez-le, au contraire, entouré d'une population « atone et mécontente, disposant de troupes qui, en bonne partie, « ne connaissent pas la voix de leur capitaine, n'étant pas de celles « qu'il conduisit naguère à la victoire. Il lui faut subordonner ses « plans à de mesquins calculs d'ambition misérable. Que pourra- « t-il faire ? Résister ? Mais, dans Pérouse même, il va se heurter à « une furieuse opposition et ne trouvera que de froids partisans. « La ville se refusera à voir son territoire servir de champ de ba-

« taille pour des conflits qui ne la regardent pas. Malatesta aura-« t-il le dessous ? Adieu alors, forteresses et châteaux de ses an-« cêtres ; adieu, remparts de la patrie qu'il ne reverra plus jamais. « Permettra-t-il, au contraire, à Orange de passer sans résistance ? « Mais alors, c'est perdre sa condotta et faillir à l'honneur. Jamais « Orange ne laissera sur ses derrières une ville solide et approvi-« sionnée ; et le Pape partage cette manière de voir. Ainsi offre-« t-on à Malatesta le seul parti acceptable : quitter la ville avec « toutes les troupes, sans être inquiété par l'armée impériale, qui « se mettra en marche deux jours après lui. En l'absence de Mala-« testa, ni Braccio, ni Sforza Baglioni ne pénétreront dans Pérouse. « Sa souveraineté, « *la sua sovranità* », sera garantie sur les fiefs « concédés ; il sera libre de réintégrer Pérouse à titre de simple « citoyen... *etc.* »

Sur ces entrefaites, une délégation de capitaines impériaux et de commissaires apostoliques entre dans Pérouse ; elle vient insister pour l'acceptation des propositions. Du reste, le cardinal del Monte, alors à Gualdo, est détenteur d'un bref de Clément VII (du 26 août) dont l'application sera immédiate ; il absout complètement Malatesta, ainsi que ses amis et partisans.

Cependant le général ne transige pas et subordonne son acceptation à l'agrément des Florentins. Qu'ils décident et ne manquent pas d'envoyer un millier de fanti, s'ils veulent la résistance ; ils devront, en outre, faire tête à l'Ossaia avec un corps de troupes. Dans le cas contraire, ils ne peuvent qu'autoriser l'acceptation de propositions plutôt avantageuses. Tel est l'exposé que leur fait soumettre le seigneur pérousin.

Le gouvernement républicain, mis au pied du mur, est aussi mécontent que perplexe ; son commissaire Zanobi Bartolini flaire des pièges dans ces pourparlers et ne le dissimule pas. Enfin arrive de Florence Giovan-Battista Tanaglia, suivi de 1.500 hommes et porteur des décisions. La république rappelle ses fanti de Pérouse ; (16 sept.) ; Malatesta, de son côté, reçoit plein pouvoir pour se tirer d'affaire ; il se rendra ensuite à Arezzo afin d'y rejoindre Bartolini.

Ainsi à couvert, le général souscrit en son nom et en celui de Pérouse aux conditions du prince d'Orange, lequel, après avoir traversé le Tibre, s'occupait en escarmouches avec les soldats du Baglioni. Giovan-Battista et Enea Baldeschi, gentilshommes du pays, rédigent, avec les commissaires apostoliques, les articles d'une convention définitive Trois ou quatre jours après, au bourg de Castro Cesario près Pérouse, Malatesta et les commissaires la signent (1). Orange, campé à Ponte San Giovanni, et le cardinal

(1) La date de la remise des pouvoirs à Malatesta et celle de la signa-

del Monte, donnent leur approbation. Malatesta va quitter Pérouse, dont ce prélat prendra possession au nom du Pape ; les Impériaux laisseront au général et à sa petite armée la voie libre pour gagner Florence. Aucun dommage ne sera commis sur le Pérousin ni sur les fiefs de Malatesta, lequel est autorisé à envoyer à Pesaro, ou dans quelque autre place de l'État d'Urbin, 12 pièces de canon qui lui appartiennent en propre ; cette artillerie ne doit servir ni contre le Pape, ni contre l'empereur. Tant que le général recevra une solde de prince et d'ennemi de Clément VII, le séjour de Pérouse lui reste interdit, comme à ses adversaires particuliers, Braccio, Sforza Baglioni et consorts ; ces deux dissidents, quoique réintégrés dans leurs biens héréditaires, ne peuvent paraître sur le territoire de Pérouse ni dans les châteaux de Malatesta. La cité, de son côté, reçoit confirmation de ses conventions antérieures avec le Saint-Siège, tant qu'elle restera soumise au Pape. Le chevalier de Montesperelli, délégué de Malatesta, arrêté à Rimini, sera libéré sous dix jours ; avant ce délai, les fonds perçus arbitrairement devront être restitués.

Au nom du Pape, le prince d'Orange s'engage sur l'ensemble de ces articles qui entraînent, pour Malatesta, les membres du gouvernement pérousin et les citoyens, absolution de leurs fautes. L'arbitrage des difficultés relatives à la convention ci-dessus est remis au capitaine de l'empereur et aux commissaires pontificaux ; Pérouse consigne 4 otages jusqu'au départ de Malatesta, lequel donne pour garantie sa parole de gentilhomme ; Orange fait de même. A en croire Varchi, les termes de cette convention furent soumis à Clément VII, sur l'ordre de Malatesta, par Galeazzo Baglioni, chargé à Rome de ses intérêts ; c'est possible. Le fait n'atténue en rien la valeur d'un arrangement d'ailleurs honorable. Il n'implique pas davantage une trahison à l'égard de Florence qui agit et agira de même. En ce qui concerne particulièrement le seigneur de Pérouse, les engagements suivants auraient été consentis, au nom de Clément VII, par l'évêque de Faenza et Ieronimo Meniconi, ainsi que par le prince d'Orange : promesse de Nocera, avec la vallée de Topina, puis Bevagna, Tunigiana et Castelbono (*aliàs* Castellabono), fiefs, groupés et concédés avec le titre de duc ; enfin, Rota Castegli et la moitié de Chiusi. A son fils Rodolfo était promise la fille du duc de Camerino. Toutes contestations avec les gens d'Orviéto, à propos de châteaux, seraient réglées (1).

ture des conventions sont avancées de quelques jours, peut-être avec raison, dans diverses relations. Cela ne modifie en rien la marche des faits.

(1) Pour la ratification papale, voir aux pp. XLVII et XLVIII de l'Appendice de Varchi dans *Storia Fiorentina*, p. 433, — et Vermiglioli : *Vita de Malatesta IV Baglioni*, pp. 82, 83.

Ne peut-on considérer comme négligeables les virulentes critiques dirigées contre Malatesta à propos des articles ci-dessus, à la pensée que ceux qui s'en font une arme réserveraient des diatribes équivalentes, si Pérouse avait été anéantie par l'obstination de son prince ? On distingue, il est vrai, des notes discordantes parmi les récriminations. Bonazzi a tenu l'acceptation du général aux propositions d'Orange, pour la seule solution possible, « *essendo l'unico possibile per lui* ». Il se borne à noter qu'en son absence, le Pape pourra travailler Pérouse autrement qu'avec les Impériaux. Si Malatesta se résigne à s'éloigner, il lui faut donc éviter d'exaspérer Clément VII, ce qui l'oblige à user de ménagements. Segni, de son côté, ose écrire que Pérouse fut sauvée « *par l'adresse et le dévouement de Malatesta* », qui préféra abandonner la suprématie dont il jouissait, comme souverain effectif de sa patrie, que vouer les Pérousins à la ruine. Ainsi, les appréciations d'auteurs hostiles aux Baglioni se rapprochent de celle de Pellini, historien presque contemporain des événements, et qui loue hautement le patriotisme de Malatesta. A son avis, les Florentins n'ayant répondu qu'avec mauvaise grâce aux appels réitérés de leur général, ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes de leurs déboires.

Dans la soirée du 10 septembre, le cardinal del Monte entre dans Pérouse ; deux jours après, Malatesta passait la revue de ses soldats pérousins, florentins et corses, dont les vingt bannières claquaient au vent. Il quittait la ville et s'éloignait par la mauvaise route du château de Freggio et de la vallée de la Pierla, évitant, de cette façon, les bandes espagnoles, dont on ne pouvait trop se méfier.

Après être passé à Cortone, le général entre, le 12 au soir, dans Arezzo : il croit avoir tiré le meilleur parti possible d'une situation critique, en préservant Pérouse et en obtenant du Pape et du prince d'Orange les plus avantageuses conditions, sans froisser personne outre mesure. Aux objections qu'on pourrait lui faire, la réponse était indiquée : il n'appartenait pas à la république qui, sous prétexte de prudence, lésinait sur les renforts indispensables, de critiquer les conséquences de cette faute ; libre à elle d'en faire partager la responsabilité aux Pérousins peu enclins à se sacrifier pour autrui. L'acceptation des conventions n'en était que plus justifiée.

En cours de route, Malatesta reçoit une lettre de Clément VII (datée du 13 sept.). Le Pape, satisfait de l'acceptation et de la ratification du traité de Castro Caesrio, confirme au général ses anciens privilèges, au nombre desquels figure l'érection de Bettona en comté ; il l'absout de tout crime de rébellion et d'homicide. Une autre lettre pontificale, adressée en même temps au gouvernement

pérousin, le félicitait de sa soumission et de sa participation à l'accord.

C'est qu'il importe de tirer parti des circonstances : la marche des Impériaux crée une divergence d'appréciation entre les Pérousins et Malatesta, en tant que général de Florence. C'est pourquoi le légat, cardinal del Monte, aura toute facilité pour remettre la ville sous le pouvoir papal. L'ordre et la justice doivent s'en trouver au mieux ; et comme la première phase de restauration implique d'ordinaire l'élection de conseillers de renfort, le prélat n'a garde de l'oublier. Dès la fin de septembre, les nouveaux élus sont mûrs pour le serment d'inviolable fidélité au Pontife ; deux ambassadeurs vont à Rome interpréter, près de lui, la reconnaissance de leurs concitoyens échappés, grâce à sa vigilance, aux plus manifestes calamités.

Cependant Carducci, le nouveau gonfalonier de Florence, avait pris sur lui d'ordonner à Antonio Francesco degli Albizzi, commissaire de la Seigneurie, d'évacuer Arezzo ; résolution qui devait convenir à Malatesta pressé d'occuper son véritable terrain d'action. Ce dernier gagne Montevarchi, accompagné d'Albizzi, contraint d'y faire halte pour attendre son matériel de guerre. Il apprend que les Espagnols du marquis du Guast, marchant sur ses talons, menacent Cortone. C'est à ce moment, semble-t-il, que l'appel du gonfalonier au général lui-même parvient à son adresse, avec l ordre de laisser une garnison dans Arezzo.

Malatesta devait céder ; il renvoie donc en arrière son cousin Ottaviano Signorelli et Giorgio Santa-Croce, avec un millier de fanti, disent les uns, 200 seulement, prétendent les autres. Du reste, quand le détachement arrivera en vue d'Arezzo, les deux capitaines, se ravisant, rétrograderont pour rejoindre leur chef (1).

Le soir du 16 septembre, Malatesta entre dans Florence, où son épée va peser « *d'un certain poids dans la balance* ». (*Perrens*) Les citoyens ont été mécontents de l'abandon d'Arezzo et blâment Albizzi, lequel avait agi par ordre du gonfalonier. C'est l'habitude du populaire de trancher et de juger les questions qu'il ignore ou connaît mal. Albizzi a-t-il donc été effrayé ? s'est-il laissé influencer par Malatesta ? Pourquoi tarde-t-il à reparaître ?

Sur ces entrefaites, l'infanterie florentine rentre en ville : nouvelles inquiétudes, car c'est là un indice certain de l'approche des

(1) Mais ce même Giorgio Santa-Croce, qui devait être tué au cours du siège près de Malatesta, n'en sera pas moins qualifié de « *dévoué patriote* » par M. Ulysse Robert, particulièrement acerbe contre Malatesta. La mort sera intervenue bien à propos. Que ne secourut-elle aussi le général qui s'exposa assez aux mêmes risques !

Impériaux, lesquels, du reste, donnent bientôt de leurs nouvelles. Cortone, qui s'est rendue au marquis du Guast (17 sept.) après une courageuse résistance, vient d'être livrée au pillage. C'est ensuite le tour de Castiglione-Fiorentino, également mise à sac ; puis d'Arezzo, où le détachement envoyé par Malatesta s'est d'autant plus laissé désirer, qu'il a fait demi-tour. A vrai dire Arezzo n'était pas facile à défendre ; les habitants détestaient le joug de Florence et comptaient sur l'empereur pour retrouver leurs franchises. Maintenant le prince d'Orange est à Montevarchi ; (24 sept.) alors le gouvernement florentin renouvelle près de lui une démarche, déjà tentée en Ombrie : ses ambassadeurs vont parlementer avec ce chef qui jouit de pouvoirs étendus au sujet de la république. Philibert reçoit bien la mission et ne dissimule pas sa répugnance à combattre les Florentins. Mais la conclusion n'en est pas plus modifiée qu'elle ne le sera, trois mois plus tard, quand les délégués de la malheureuse cité offriront de l'argent au condottiere impérial. Ces mœurs de marchands n'atténueront pas l'unique ressource qui reste aux citoyens : l'accord avec le Pape, par le rétablissement des Médicis.

Ce qui complique à l'extrême le cas de Florence, c'est la division des factions : trois, au moins, s'y disputent la préséance. Les palleschi, ou partisans des Médicis, nombreux et composés en grande partie de riches notables ; la majorité du clergé et des monastères les soutient. Ce parti ne contrecarrait pas autrement Nicolo Capponi, le prédécesseur de Carducci comme gonfalonier, chef d'une seconde faction, celle des libéraux, aux yeux desquels l'exil des Médicis n'est pas indispensable pourvu que ces citoyens laissent leur patrie tranquille. Les libéraux justifient leur qualification en aspirant à la liberté, au moins politique ; il leur semble insuffisant de voir simplement la tyrannie changer de côté. Malheureusement, la liberté politique perd beaucoup de sa valeur à Florence, en ce sens qu'elle n'existe que par François I[er] ; c'est « *être libres, à genoux* ». D'illustres Florentins comptent aussi dans cette faction, où paraissent d'anciens adeptes de Savonarole, les piangoni — pleureurs — auxquels les dominicains soufflent l'enthousiasme. Reste un troisième parti, inhérent à toutes les époques critiques : celui des violents. Ces *arrabiati* (enragés), petites gens en majorité, font corps avec les exaltés de bonne foi, avec les inconscients et les énergumènes, sans parler des exploiteurs de la misère publique. « Enragé » signifie forcément intransigeant : ni Médicis, ni accord ; tel est le programme de ce parti et s'il n'avait dépendu que de son vote, le Christ n'eût point été élu roi de Florence. Au sein d'une population enfiévrée et méfiante, sa violence est une force d'autant plus certaine qu'elle s'exerce avec soin, au nom de la liberté. A elle de dominer la

division des familles, où le fils s'oppose au père, le frère au frère : l'un « Médicis », l'autre « Capponi ». Jusque chez les nonnes des Murates — dites de la Santissima Annunziata — où vit, confinée, Catherine de Médicis, la même division s'accuse ; chaque fraction prie pour la victoire de ses amis. (*Reumont*). L' « enragé » emporte tout, parce qu'il est résolu à outrance.

En homme pondéré, prévoyant les pitoyables effets des divisions de sa patrie, Nicolo Capponi a déjà entamé des pourparlers avec le Pape, afin d'obtenir des conditions acceptables. Peut-être sauverait-il la forme du gouvernement et des lois ? Charles-Quint, d'autre part, n'a pas été négligé : quand la Seigneurie eut appris son arrivée à Gênes, (16 août) elle lui députa une ambassade dans laquelle figurait Capponi lui-même.

A ce moment, la mort de Lautrec (15 août), entraînant la ruine des intérêts français, déterminait le triomphe espagnol, ce qui compromettait plus encore Florence. Pourtant le conseil des Quatre-Vingts (20 août) aurait voulu, à tout prix, obtenir un accord, fallût-il modifier « *le présent gouvernement* ». (*Perrens*) Mais Clément VII avait prié l'empereur de faire la sourde oreille. Les ambassadeurs lui exposèrent leur cause : convaincus de l'imminence d'une catastrophe, ils implorèrent, les bras en croix, le pardon des offenses qu'ils avaient pu commettre contre Sa Majesté ; c'était la liberté seule qui leur tenait à cœur. Charles-Quint resta inflexible : « Rendez honneur au Pape, » dit-il. En d'autres termes : restituez aux Médicis, biens, dignités, patrie. Sur ce point, l'ambassade n'avait aucun pouvoir ; que n'aurait-elle pas tenté pour fléchir le sort ? Désorientée, elle offre des fonds au monarque ; vaines et maladroites avances : tant que les délégués n'auront pas qualité pour trancher le différend avec le Pape, rien ne sera pris en considération. Alors, sur leur demande, la Seigneurie envoya ses instructions lesquelles étaient formelles quant au maintien de la république. C'était l'échec complet. Une seconde ambassade venait d'être envoyée près de Clément VII, quand arriva Malatesta, et les Florentins, bientôt avisés d'un nouvel insuccès diplomatique, s'inquiétèrent davantage. Le Pape s'était cantonné dans les formules générales ; il n'avait pas l'intention d'altérer la liberté et on constaterait qu'il ne voulait que le bien de sa patrie. Ensuite, d'autres négociateurs s'abouchèrent avec le prince d'Orange, sans plus de succès. L'archevêque de Capoue ayant tenté finalement une inutile démarche dans le camp impérial et à Florence, la situation se résumait en ces deux alternatives : soumission ou disparition.

Toutes ces négociations, ces allées et venues d'ambassadeurs embarrassent Varchi et cela s'explique : elles paralysent les dia-

tribes destinées à Malatesta. C'est pourquoi l'historien blâme les tentatives de ses concitoyens, d'abord parce qu'elles ont échoué ; ensuite, parce qu'entre autres inconvénients elles donnent « *sujet à Malatesta* » d'abandonner Florence, « *pour la raison qu'elle n'aurait pas manqué de l'abandonner, lui, si elle eût pu faire son accommodement* ». Justement. Le général avait, envers Florence, un engagement formel mais réciproque ; ses parents et amis, compromis avec lui pour la république, devaient être compris dans tous accords et capitulations. Or, coup sur coup, la Seigneurie députe ses ambassadeurs au prince d'Orange, à l'empereur et au Pape, sans que Malatesta ait aucun délégué dans ces missions. Il ignore si l'on pense à lui ; bien mieux, il se voit déjà parfaitement négligé, ainsi que les siens, si les intérêts des Florentins doivent pâtir le moins du monde de ces cas particuliers. Et dans de pareilles conditions, les républicains lui reprochent d'avoir fait parler au Pape pour son propre compte ! Certes, dans un engagement mutuel, celui des contractants qui chercherait seul à tirer son épingle du jeu au moment critique améliorerait son cas, ou bien serait perdu de toute façon. Mais que vaudraient ses griefs contre l'autre contractant, coupable de l'avoir imité ?

Comparer le rôle de Malatesta à Florence, avec celui d'un commandant de place du XIXe siècle, ne correspond en rien aux réalités ; c'est juger le passé à travers les lunettes du présent. Fabretti le comprend et tait, au moment opportun, ses appréciations ; car les pourparlers engagés, dès août, par les Florentins avec leurs puissants partenaires, constituent des précédents trop favorables à la justification du général.

Mais les « enragés », vaguement informés à ce sujet, ont eu plus de logique ; ils ont fomenté des troubles de façon à renverser Capponi. Place aux plébéiens et à Francesco Carducci, avec grand renfort de mesures radicales. Seulement l'intransigeance n'a sa raison d'être que lorsque chacun est résolu à s'ensevelir sous les décombres ; elle sera, dans le cas présent, d'une opportunité contestable, en éloignant plus encore Clément VII de tout terrain d'entente.

C'est dire que la situation est des plus compromises quand paraît le fils de Giovan-Paolo ; il est tout de suite fixé. Le 28 septembre 1529, il adresse à Montmorency une longue lettre, en entier de sa main, pour remercier des bienfaits obtenus de François Ier, prémices de ceux qu'on ose en espérer encore : le général communique les conventions de Pérouse et expose l'état précaire dans lequel il vient de trouver les moyens défensifs de Florence. Il fera, dit-il, tout son possible pour y pourvoir (1) et

(1) Il est certain que Malatesta apporta le plus grand soin aux travaux

rappelle l'arrestation de Montesperelli, son délégué, non moins que la saisie de l'argent français. Ce contretemps rend particulièrement opportun le versement de sa solde.

Notons surtout les remarques de Malatesta relatives aux ouvrages de défense : nous sommes loin des appréciations de certains écrivains locaux sur le même sujet. Depuis trois mois, Michel-Ange Buonarotti, surintendant des fortifications, avait vigoureusement poussé les travailleurs, mais son génie manquait de pratique, au point de vue militaire ; rien d'étonnant à cela ; en convenir serait simplement équitable. Toutefois, comme le fait entraîna des retards et des fausses manœuvres, alors que le temps pressait, on spécifiera que Malatesta trouva tout en parfait état.

Il y a plus, et les détracteurs du général sont contraints d'aborder un autre sujet dans de si désavantageuses conditions que leur bonne foi en souffre. Huit jours avant la lettre adressée par Malatesta à Montmorency, Michel-Ange désertait. Le 30 septembre, il était au nombre des fuyards que le gouvernement déclarait rebelles, s'ils ne rentraient le 7 octobre. De dévoués intermédiaires agirent aussitôt en faveur du Buonarotto, auquel la Seigneurie promit son pardon en lui faisant porter un sauf-conduit à Venise. Par la même occasion, l'artiste recevait dix lettres d'amis le conjurant de regagner son poste. Et pourtant Michel-Ange revint si lentement que son cher Battista della Palla, parvenu jusqu'à Lucques à sa rencontre, en était désespéré. Enfin, le 20 novembre, les Florentins revoient leur concitoyen qui, désormais, va faire son devoir. Trois jours après son arrivée, la Seigneurie lève la sentence de bannissement en ce qui concernait Michel-Ange, auquel, néanmoins, le grand conseil restera fermé pendant trois années. Ces faits sont indéniables, et s'ils n'enlèvent rien à l'incomparable valeur de l'artiste, ils compromettent quelque peu ses qualités de patriote. Michel-Ange, disent ses apologistes, soupçonnait Malatesta ; ayant blâmé la façon dont telle section d'artillerie était utilisée, il s'était pénétré des confidences de Mario Orsini. Le surintendant eut, en outre, des griefs contre la Seigneurie. D'autres amis conviennent que Michel-Ange, effrayé pour Florence, ne craignit pas moins pour lui-même.

Soyons nets : que Malatesta, comme général engagé au service de Florence, ait eu, dès ce moment, certains torts à son actif, —

de ce genre, qu'il s'agît de remparts élevés par son ordre à la porte San-Gregorio, ou de la construction de divers bastions, dont l'un dans les jardins Pitti. Il veillera même au sauvetage des pièces d'artillerie qu'entraîneraient les ruines d'un pan de murailles, abattu par les boulets impériaux.

ce qui n'est pas démontré, — le devoir du surintendant était bien de les relever et de les transmettre à qui de droit, mais il importait de fournir aussi quelques preuves, et c'est ce dont s'abstint Michel-Ange. Peut-on dès lors constater avec surprise que le gonfalonier Carducci, au lieu de le remercier, « *le réprimanda injurieusement et lui reprocha d'être toujours soupçonneux et peureux* » (voy. *Condivi*). Car il existait, sur le compte du Buonarotto, des précédents fâcheux : on l'avait vu s'enfuir de Florence, en 1494, à la suite de visions racontées par son ami, le poète Cardiere. « Ce fut, écrit M. R. Rolland, le premier accès de ces terreurs superstitieuses qui se reproduisirent plus d'une fois dans la suite de sa vie, et qui le terrassaient, quelque honte qu'il en eût. » Quand éclata la révolution de Florence (en 1527), Michel-Ange, compromis dans le mouvement, ne cesse d'écrire aux siens de prendre garde, de se taire et de fuir à la première alerte. « Ses frères et ses amis raillaient ses inquiétudes et le traitaient de fou. » (*R. Rolland*) Mais enfin, si le tremblement perpétuel de ce grand homme n'a, au dire de l'auteur ci-dessus, rien qui prête à rire ; si l'infortuné était plutôt « à plaindre pour ses misérables nerfs, qui faisaient de lui le jouet de terreurs contre lesquelles il luttait, sans pouvoir s'en rendre maître », on comprend pourtant l'attitude de Carducci, en face du surintendant terrifié, qu'il tient tout au moins pour un poltron. Il est clair que le sang-froid manquait à Michel-Ange pour peser, par exemple, les propos d'un Mario Orsini, sous-ordre envieux du général en chef. Et l'on ne saurait objecter, d'autre part, que les griefs personnels de l'artiste contre le gouvernement aient justifié sa désertion. En fait, nul ne peut contester l'attitude qui s'imposait au surintendant, et ceux-là même qui font de ses réflexions autant d'armes contre Malatesta, sont gênés en opposant à l'étranger venu s'exposer aux coups, les judicieuses critiques du citoyen qui abandonne sa patrie menacée (1).

(1) Exposant les motifs qui décidèrent l'illustre Florentin à la fuite, M. R. Rolland écrit : « Malatesta apprit la dénonciation de Michel-Ange : un homme de sa trempe ne reculait devant rien, pour écarter un adversaire dangereux ; et il était tout-puissant à Florence, comme généralissime. Michel-Ange se crut perdu ». Peut-être remarquera-t-on qu'au retour tardif de Michel-Ange, Malatesta était tout aussi puissant dans la ville assiégée et non moins fixé sur l'attitude de son détracteur. Or, il ne lui causa nul dommage. Comment n'en être pas assuré par le silence même des auteurs favorables à Michel-Ange, lesquels, dans le cas contraire, saisiraient la balle au bond ? Il eut pourtant été facile au capitaine-général, surtout dans le désarroi final, de terrifier, autrement qu'en rêve, celui qui n'avait cessé de le discréditer. Hélas ! quand succombera Florence et quand le départ forcé de Malatesta ouvrira l'ère des proscriptions, Michel-Ange donnera de nouveau sa mesure comme

Tout de suite, Malatesta a quelque raison d'être mécontent de la Seigneurie, soit en ce qui le concerne personnellement, soit au sujet de ses hommes ; les Florentins, maltraités par la fatalité, se montrent tâtillons et maladroits, ce qui est, du reste, bien excusable. A peine devraient-ils conserver la moindre illusion sur la foi de François Ier. Ses exhortations et ses promesses de secours ont l'air de valoir ses assurances, données naguère, de comprendre honorablement la république dans son traité avec l'empereur. Carducci, l'ambassadeur florentin à la cour, est positivement écœuré : quand la délivrance des Fils de France est entrée en ligne de compte dans les conventions, aucun engagement antérieur n'a résisté. La reine mère s'est décidée au plus coquet « lâchage ». Pour un seul de ses petits-fils « *mille Florence eussent été sacrifiées* » ; ainsi s'est-elle exprimée et, cette fois, avec une incontestable franchise. Comment, après cela, les Florentins purent-ils accorder la moindre créance aux dires de François Ier ? C'est qu'un point subsistait, bien fait pour entretenir leurs rêves : l'envoi de fonds. Le roi finançait et promettait plus encore, de façon à détourner la Seigneurie d'une entente quelconque avec l'ennemi. Le maintien des difficultés créées au Pape et à l'empereur servait si bien la politique française ! Venise, de son côté, ayant refusé de tendre la main à Malatesta, voilait à peine la déloyauté de son attitude. Médusée par la vengeance impériale, elle se garde d'envoyer à Florence aux abois les 3.000 fanti promis en son nom par le duc d'Urbin. Bien mieux, elle demande des subsides au lieu d'en fournir, tout en chargeant son ambassadeur de pousser les infortunés Florentins à la résistance irréductible. C'est qu'avant tout il lui importe de les détourner d'un arrangement avec Charles-Quint. Pas de convention ni de capitulation : Venise voit déjà les Impériaux, libres de leurs mouvements, envahissant ses possessions : périsse Florence pour la sécurité provisoire des lagunes ! Certes, Pérouse avait ouvert ses portes au prince d'Orange, mais seulement à la veille du bombardement et du pillage. Venise, l'alliée de Florence, renchérit sur le procédé et ne montre pas plus de clairvoyance ; car sa cause pèsera peu quand l'empereur, restaurateur des Médicis, sera le maître en Italie. La république de Saint-Marc se borne à offrir son arbitrage entre Clément VII et Florence qu'elle abandonne... « *Une fourberie si consommée serait de la haute comédie, si la tragédie n'était si près !* » (*Perrens*). Et c'est du doge de Venise que seront

patriote : faible et tremblant d'abord, il ira jusqu'à courtiser Valori, le proscripteur, celui qui venait « de faire mourir son ami, le noble Battista della Palla ». (*R. Rolland*) Ses amis ? mais ils sont défunts ou bannis ; Michel-Ange les renie.

indéfiniment citées les invectives à l'adresse de Malatesta Baglioni...

Le bilan des défections se complète par celle d'Alphonse d'Este, vraiment réussie. Ce duc souffle également aux Florentins abnégation et résistance, pendant qu'il quémande au Pape l'indulgence nécessaire au maintien de son pouvoir.

Allons ! les censeurs empressés à vilipender ceux qui se débattent dans la fournaise devraient avouer la complète stérilité de la compassion italienne pour la capitale toscane. Il leur convient, vraiment, de dénoncer les regrettables compromissions, quand ils feignent d'ignorer qu'au moment même où Clément VII et Charles-Quint tiennent leurs conciliabules et que les assiégés anxieux attendent le secours français, Venise, Ferrare et Urbin se réjouissent de l'écrasement des Florentins. Ces États pensent être oubliés pendant ce temps-là, c'est clair ; leurs orateurs ne se sont-ils pas accordés avec l'empereur ?

Malatesta débute dans son commandement par un exposé écrit qu'il adresse à la Seigneurie. Ses projets d'organisation et de défense y sont spécifiés, ainsi que le nombre de batteries, de sapeurs et d'armes diverses qu'il juge indispensable. Plus tard, Michel-Ange s'engagera à élever une statue équestre à François I[er] s'il tient ses promesses ; Malatesta estime plus justifiée la fonte d'une coulevrine qui pèse 18.000 livres. Pointée près de la porte San Giorgio, cette énorme pièce reçoit des jeunes citoyens le surnom d'*Arquebuse de Malatesta*. Le général a insisté de nouveau sur la provision de vivres et de munitions imposée par les circonstances ; qu'on l'écoute, il promet une défense énergique, sinon efficace, et ne manquera pas à son devoir.

Le gouvernement s'intéresse vivement aux plans d'un chef que sa réputation classe parmi les premiers de l'époque. Il aura sous la main 7.000 hommes de vieilles troupes ; sans compter la milice locale, pleine d'entrain. Un vent belliqueux exalte cette foule armée, ces marchands qui troquèrent l'aune pour la hallebarde ; il ne s'agit plus de réfléchir, mais de se battre. Le gonfalonier n'ira pas par quatre chemins pour refuser tout accord avec le Pape : vite, aux remparts ! Malatesta et son lieutenant, Stefano Colonna, prodiguent leurs encouragements, activent les travaux qu'inspecte l'ingénieur Leandro Signorelli, secondé par Ottaviano Signorelli son parent. Avec eux, Galeazzo Baglioni sert la cause florentine ; tous sont Pérousins, très attachés à Malatesta, et vont être appelés aux grades les plus élevés. Leandro Signorelli deviendra même capitaine général de l'artillerie (13 décembre 1529).

Cependant le parti de Capponi, réfractaire à l'exaltation guerrière, suppute les gros effectifs de l'ennemi et les éléments de la défense ; cela n'est pas rassurant. Composée de Corses ou de

Pérousins des Bandes-Noires, l'élite de la garnison qui forme l'armée particulière de Malatesta est dévouée à son général, non à la république. Or la Seigneurie, habituée aux marchandages, procédés naturels des boutiquiers qui la composent, ne saisit pas les nécessités de la guerre ; par d'épineuses discussions, elle agace Malatesta et ses capitaines, ce qui naturellement mécontente les troupes.

Sur ces entrefaites, Raffaele Girolami, revenant d'une ambassade à Gênes, dénonce les points faibles des affaires impériales, assez embrouillées en Italie et compromises en Hongrie par les armées turques. On conçoit l'accueil fait à une pareille démonstration ; Girolami se taille un succès, sans dissiper toutefois les hésitations de ses auditeurs. Les uns s'obstinent dans leur confiance en François Ier ; les autres escomptent un accord avec Charles-Quint. « *Tous les maux de Florence découlèrent de cette oscillation entre la France et l'Empire.* » (*Fabretti*)

Et l'ennemi approche ; on le signale à Figline et à Incisa. Dans les derniers jours de septembre, les Florentins croient distinguer les enseignes impériales ; il n'y a plus de doute à ce sujet, au début d'octobre. Les commentaires vont leur train, aigrissant les esprits déjà montés contre la direction militaire : chacun vante un plan de salut pour la cité et la république. Les travaux ont été mal conduits, au dire de certains ; d'autres reprochent à Malatesta de laisser perdre un temps précieux ; il n'est si mince courtaud de boutique qui, subitement devenu tacticien, ne mette « *ses pattes d'insectes dans les traces du lion* ». En même temps s'exalte le sentiment religieux. Par le fait, de nombreux capitaines expérimentés ont reconnu les énormes difficultés qui paralysaient alors la défense de Florence. Malatesta, saturé d'inepties et de puériles bravades, peut s'en convaincre plus que quiconque, tandis que Varchi et autres Gianotti, dont les écrits servent de clichés aux diatribes à son adresse, sont forcément dominés par l'esprit de parti.

Cela n'empêche nullement de reconnaître à la bourgeoisie florentine, rangée sous 16 étendards, une bonne volonté incontestable ; elle s'exerce au maniement des armes pendant que trois commissaires, désignés comme surintendants de la défense, confèrent avec Malatesta logé au palais Seristori. Dès juillet, le gouvernement a taillé dans le vif, en ordonnant la destruction de toute habitation, riche ou pauvre, élevée dans un rayon d'un mille autour de Florence ; les propriétaires auront à se faire indemniser par l'Etat. Certes, l'esprit de sacrifice ne manque pas aux patriotes, mais les ruines ulcèrent bien des cœurs. Les désertions augmentent, surtout parmi les amis des Médicis ; puis l'influence, de plus en plus envahissante, du parti avancé, envenime les décrets jusqu'à l'exaspération : les Espagnols résidant en ville sont consignés dans leurs

demeures ; tout citoyen suspect par ses propos ou ses actes est exposé au châtiment. Avant peu s'ouvrira l'ère des condamnations capitales et des confiscations arbitraires, ayant même un effet rétroactif. Alors nombre de gens lésés, à tort ou à raison, quittent la place. Notables pour la plupart, ils vont se retourner contre leurs persécuteurs, c'est-à-dire contre Florence, puisque ces derniers en assument la défense ; et l'assiégeant prétendra mieux encore qu'il n'opère que pour rendre la ville à elle-même. Un nombre sans cesse grandissant de citoyens partagera cette opinion dès que Raffaele Girolami aura succédé, comme gonfalonier, au malheureux Carducci.

Les premières escarmouches s'engagent (4 octobre) et les Florentins s'y comportent bien. Mais l'ennemi n'a pas plus tôt reçu son artillerie (14 octobre) retardée dans les fondrières des routes, qu'il s'avance sur les plaines de Ripoli, avec des hourrahs joyeux : « *Apporte tes brocarts, dame Florence, nous venons les acheter à la mesure de nos piques !* »

Le prince d'Orange s'installe dans la maison des Bandini. Sur son ordre, les collines des Montici, du Gallo et de Giramonte, naguère abandonnées par les Florentins pour éviter l'éparpillement, sont occupées par les Impériaux. Alors, pour se conformer à la décision des Dix, Malatesta se présente aux bastions de San Miniato où retentit aussitôt un épouvantable vacarme de trompettes et de tambourins. Cette démonstration, archaïque et ridicule, figure le défi lancé à l'adversaire ; on l'a assez reprochée au général, bien que Fabretti, particulièrement agressif à son endroit, ait spécifié d'où venait l'ordre. Après ce beau tapage, un trompette est dépêché au camp des assiégeants et signifie à Orange la résolution des Florentins de s'en remettre au sort des armes. Nulle réponse n'ayant été donnée, la musique reprend de plus belle aux bastions, renforcée cette fois d'une grosse décharge d'artillerie.

L'ennemi reste toujours parfaitement indifférent ; il est occupé à ses tranchées. Pourtant, comme les projectiles lancés par deux pièces établies sur le campanile de San Miniato gênent ses travailleurs, il prend bientôt pour cible ce point armé par Michel-Ange et matelassé soigneusement du côté de l'attaque. Le campanile va résister à 150 coups de canon tirés, en trois jours, par quatre pièces.

Mais ce qui semble évident, c'est la lenteur probable des opérations ; Florence devra s'armer d'autant de patience que de courage. Les escarmouches reprennent (2 et 4 novembre) sur divers points, enlevant à chacun des partis quelques bons officiers ou soldats. Bientôt s'engagent des affaires plus sérieuses : Francesco Ferruccio, commissaire général des Florentins à Empoli, tente de ce côté de

fréquentes sorties. Ayant obtenu de la Seigneurie un renfort de 100 cavaliers, il culbute à Valdesa un parti à peu près égal d'Espagnols (7 novembre). Florence apprend un nouveau succès obtenu à la tour de San Romano par Ceccotto Tosinghi, autre commissaire ; enfin, Ferruccio, Arsoli et Bichi reprennent San Miniato aux Impériaux.

De part et d'autre, on rivalise de cruautés envers les prisonniers.

Orange, qui voit traîner les choses, craint de paraître oisif aux yeux du Pape et décide l'assaut. Profitant d'une nuit pluvieuse et d'autant plus défavorable à l'artillerie, il s'avance jusqu'aux murs de la ville suivi de l'élite de ses bandes (10 novembre). Mais l'assiégé est aux aguets ; en dépit des 400 échelles que le prince a fait venir de Sienne, ses gens sont repoussés. Après ce contact plutôt malheureux, Orange gagne Bologne afin d'exposer à Clément VII et à Charles-Quint la nécessité de grossir leurs effectifs et de financer davantage : les Impériaux cantonnés en Lombardie lui paraissent indiqués comme renforts. Qu'on ne s'illusionne pas ; Bernardino de Castiglione lui a péremptoirement déclaré que Florence aimait mieux disparaître que céder.

Naturellement, Philibert obtient, de cette façon, hommes et argent : le Pape, pour sa part, garantit 60.000 ducats mensuels et reprend la série de ses brefs. Le dernier en date (2 décembre) menace ses sujets de confiscation et les tient pour félons s'ils acceptent tout autre service que celui de l'empereur. Personne à Pérouse ne doute que ces sanctions ne s'adressent à Malatesta et aux Pérousins sous ses ordres.

De leur côté, les Florentins se résignent à des sacrifices : passant de leurs accusations contre le général à un accès de confiance nécessaire, ils majorent sa solde de 500 écus pour mettre à sa disposition deux nouveaux capitaines et renforcer les troupes de 30 lanspessades.

Cela n'épargne pas aux assiégés deux échecs successifs. Les places de Nippozzano et de la Lastra leur échappent (7 décembre), ce qui coupe la route servant au transport des vivres d'Empoli. Colonna-Pirro, lancé par Orange contre cette ville et contre Volterre, a défait deux compagnies florentines.

Alors Stefano Colonna, capitaine des milices bourgeoises et rurales, propose (10 décembre) de tenter une surprise. Sans entrain, Malatesta en approuve le plan, pour lequel sont requis 500 fanti et autant d'arquebusiers, les quatre cinquièmes revêtus de cuirasses et munis de hallebardes ou de pertuisanes. Ces hommes vont endosser une chemise par-dessus leurs armures, de façon à se reconnaître dans l'obscurité. Au moment de l'attaque,

Mario Orsini fera tonner l'artillerie du bastion de San Francesco, décharge qui servira de signal aux autres troupes prêtes à franchir les différentes portes. A Malatesta de surveiller les mouvements ; il ordonnera la rentrée, en temps opportun, par une sonnerie de cor. Après tout, si l'ennemi devenait trop entreprenant, le feu des remparts saurait le calmer.

A 10 heures du soir (11 déc.), Colonna et ses gens quittent la ville ; la nuit est sombre ; il pleut ; la tête de colonne, parvenue sans bruit près des sentinelles ennemies, les tue dans l'ombre sans provoquer d'incident. Et la longue bande silencieuse se faufile entre Rusciano et Giramonte, jusqu'à Sainte-Marguerite de Montici. Les gardes de Sciarra Colonna occupaient ce poste : attaqués à l'improviste, ils perdent du monde, le reste fuit en désordre, donnant l'éveil. Il était temps : déjà les Florentins portaient des coups terribles aux hommes surpris en plein sommeil. En un instant, le camp est debout, car une circonstance fortuite vient d'ajouter à son émoi. Dans leur élan, les Florentins ont enfoncé la porte d'une étable d'où s'échappe aussitôt un troupeau de porcs affolés qui mettent partout le désordre. Les assaillants n'ayant plus à se contraindre, poussent de grands cris, pendant que trompettes et tambours font rage. Surviennent alors les renforts de la ville, lancés en avant sous la protection des canons ; le combat redouble quand, soudain, le cor retentit. Malatesta estime la tentative assez poussée. Elle coûte aux Impériaux 200 tués et une centaine de blessés, tandis que les Florentins ont peu souffert. Alors on discute dans les rangs de ces derniers, au moment de la retraite : pourquoi rétrograder avant l'écrasement de l'ennemi ? Et le soldat, incapable de voir au delà de l'heure présente, établit de quelle façon on eût remporté la victoire décisive ; Malatesta en jugeait autrement ; tel qui le blâme reconnaît que cette « *victoire n'aurait mené à rien* ». (*Perrens*)

Orange, édifié sur la façon dont se gardaient ses gens, fait établir remparts, tranchées et bastions de protection. On double les cordons de sentinelles ; partout la vigilance est imposée. Du reste, l'armée du prince, pour importante qu'elle fût, avait ses points faibles. Fabretti parle de la pénurie d'argent et même de vivres dont souffraient les impériaux. Cela s'expliquait par la difficulté des transports sur un terrain détrempé et par la dévastation du pays ; toutefois cette dernière remarque est sujette à caution.

Nous savons que Malatesta, encore à Pérouse, avait donné à la Seigneurie un avis formel au sujet des vivres. L'avis ne fut pas suivi. Il est maladroit de reprocher au général les conséquences de cette négligence, car lui-même décidait les Pérousins à de sérieuses destructions pour gêner les coalisés. « *Il est urgent*, écrivait-il au

même moment aux Florentins, *de faire rentrer en ville toutes les récoltes et tous les grains de vos campagnes afin qu'aux environs de Florence l'ennemi ne puisse trouver sa subsistance.* » Mais cette mesure entraînait la suppression des gabelles ou octrois ; elle déplut donc et ne fut appliquée que trop tard et d'une façon insuffisante. Considérons même cette année-là comme particulièrement féconde ; il n'en ressort pas moins que la répugnance du gouvernement à sacrifier les gabelles ralentit son zèle. Giovio impute nettement une telle inaction à son avarice ; Pellini n'est pas moins précis : « Nous tenons, dit-il, à ajouter encore pour sa défense « [de Malatesta] que si, dès le début, les Florentins s'étaient « conformés aux ordres de Malatesta qui, de longue date, pré- « voyait l'importance de cette guerre, ils auraient fait rentrer les « récoltes des campagnards des environs, et auraient levé les « gabelles comme il le recommandait. Mais, pour ne pas perdre le « bénéfice des entrées, les Florentins se refusèrent à l'écouter, ce « qui leur fut très préjudiciable et les contraignit ensuite à en « passer par ce qu'ils avaient redouté. De fait, la capitulation fut « bien due à la famine. Or, si tous les vivres avaient été accumulés « dans Florence, c'était la prolongation possible du siège pendant « plusieurs mois : ce n'est pas douteux. Peut-être alors les troupes « impériales, maintenues de force à cette entreprise par l'empe- « reur et déjà fort ébranlées, auraient-elles quitté le camp ? Le « Pape, peu prodigue de son argent, serait resté seul pour conti- « nuer les opérations : c'eût été la levée du siège et le maintien de « la liberté pour cette noble cité. Au lieu de cela, les citadins, « restés sourds aux avis de Malatesta, laissèrent la majeure par- « tie des grains et des autres récoltes à la disposition de l'ennemi, « lequel s'en empara ; alors qu'eux-mêmes, en perdant la partie, « durent se courber sous la servitude qu'ils craignaient tant. » Cependant la sortie de Stefano Colonna avait enchanté Florence qui s'en exagérait la portée. Presque en même temps Francesco Ferruccio remportait une série de succès : sachant que Colonna-Pirro se dirigeait vers Montopoli, il s'était posté entre ce point et Palaio et avait battu le colonel impérial, lui prenant sept étendards (12 déc.)

Quatre jours après, Malatesta, accompagné de quelques capitaines, allait inspecter le travail des fortifications dans le jardin de San Miniato. Pendant que cet état-major discutait là, très en vue, sur certain ouvrage trop saillant, un boulet de coulevrine, tiré d'un bastion de Giramonte, heurta le pilastre d'un portique à deux pas du groupe. Des débris de briques et de moellons furent projetés avec une violence telle que Mario Orsini, blessé deux fois, et Giorgio Santa-Croce, atteint à la tête, furent tués sur place, à côté de leur général. Huit hommes succombèrent en même temps, sans



Phot. de J. Lowy. Vienne.

Vienne (Autriche) Galerie I. et R. — Malatesta IV Baglioni par Le Parmesan.

parler d'autres, grièvement frappés. Quel mauvais service ce boulet rendit à Malatesta en l'épargnant ! Sa mort n'eût évidemment pas désarmé la calomnie « *nécessaire* » ; mais elle eût épargné au chef, tombé à son poste, les reproches qu'encourt la fin de la carrière. Coup sur coup, plusieurs détachements rejoignent le camp impérial, soit 8.000 hommes environ — et quelque artillerie — envoyés des villes lombardes par suite de la convention entre Charles-Quint et le duc de Milan (23 déc.). Orange va bientôt disposer de 40.000 hommes : « *Toute espérance que la république s'en sauvât était morte dans les cœurs italiens* » (*Fabretti*). Personne ne vient la secourir ; bien au contraire, Sienne profite de son infortune pour lui faire payer ses anciennes exactions et s'arrondir à ses dépens. Alessandro Vitelli, à la solde siennoise, bat le condottiere florentin Napoleone Orsini, — dit l'abbé de la Farfa, — auquel il tue 300 cavaliers. Voici Prato, Pistoie où commandait Bernardino Baglioni, Pietra-Santa et Mutrone, qui secouent le joug de la Seigneurie pour se donner à l'empereur et au Pape. Les assiégés se raccrochent à l'idée que les Impériaux céderont aux maladies, aux discussions, à la pénurie d'argent et de vivres ; cet espoir les encourage, mais ils n'en conservent pas moins leurs divisions. Les palleschi n'acceptent pas de bonne grâce le décret de vente des biens des rebelles, même justifié par la nécessité. C'est que, tout ami ou partisan des Médicis exilés est rebelle de plein droit ; c'est le paria « d'office », si bien que l'excès de ses maux devient pour lui un gage de salut. Il comprend que les fureurs populacières, les basses insultes à l'adresse du Pape et les provocations aussi ridicules qu'impuissantes, entraînent la république à sa perte. Alors ce sera le tour des palleschi dont l'ambition, d'abord assez confuse, ne demande qu'à s'affirmer : il leur suffira de patienter. Les énergumènes travaillent pour eux en paralysant l'intervention des vrais patriotes et en rendant impossible toute tentative de conciliation. Florence, broyée dans un cercle d'ennemis sans cesse renforcés, doit céder tôt ou tard ; ses admirateurs ne dissimulent, à ce sujet, ni leurs appréhensions, ni leurs reproches. « *Les ennemis de Florence ont coutume de dire que les folies des Florentins ramèneront les Médicis dans leur ville.* » Ainsi s'exprime Baldassare Carducci dans une lettre à son parent le gonfalonier. L'aveu se lit entre les lignes. Reumont conclut que l'état de choses « *ne pouvait durer, lors même que l'inégalité des forces eût été moins grande* ». Quelle attitude s'imposait alors à Malatesta ? « *Il était à Florence pour la défendre, non à un autre titre.* » C'est évident en prenant son engagement à la lettre. Mais devait-il subir les injonctions du gouvernement passé aux mains de forcenés, quitte à faire table rase des droits de l'humanité ? Le cas ne se résoud pas si facilement.

Florence comptait deux partis, sur trois, opposés à l'irrémédiable : d'abord les palleschi, bien entendu ; puis les piangoni qui, après avoir de leur mieux servi la république, prétendaient ne pas suivre les « *enragés* » jusqu'au suicide de la patrie. Il est même à noter que les citoyens se détachaient en grand nombre du parti violent, par cette considération : ceux-là comprenaient que la destruction de Florence ne sacrifiait pas moins la liberté qu'une capitulation honorable. Mais ce n'est pas là raisonnement d'exalté ; pour lui, la perte du pouvoir vaut bien les horreurs d'une prise d'assaut. Une part des responsabilités incombait à Malatesta. lequel n'envisageait pas la catastrophe avec la même sérénité. Il faut convenir que la question n'était pas pour le général d'être ou de n'être pas coupable, mais d'opter entre deux culpabilités. Si, conscient de la catastrophe, il ne fait rien pour l'empêcher en se contenant dans l'exécution de son mandat, évitera-t-il les diatribes ? C'est peu probable ; ses détracteurs modifieront simplement leur thème.

Il semble au seigneur pérousin qu'une résistance opiniâtre, traînant les choses en longueur, pourrait seule donner un résultat : c'était affaire d'approvisionnements. Faute d'un succès impossible, on userait peut-être ainsi la ténacité de l'assiégeant dont la cohésion n'était pas le fort. Gênerait-on simplement les desseins de l'empereur et du Pape, que leurs conditions pourraient s'adoucir d'autant ! Mais ce plan impliquait des sorties tentées au bon moment et calculées de façon à ne point gaspiller les forces des assiégés. Il suffirait d'une seule, poussée trop à fond, pour que les Florentins, tombés dans le vide, vissent leur retraite coupée. Ni Français, ni Vénitiens n'attendent le moment de leur donner la main ; toute armée de secours est problématique.

Voilà ce que la république ne devrait, en aucun cas, perdre de vue. Perrens le remarque, quand Baldassare Carducci et la Seigneurie prétendent convaincre le général de l'opportunité des sorties. Seconder Ferruccio paraît très bien en théorie ; mais peut-être Malatesta émettant ses objections « *avait-il raison* » et « *eût-on couru à un désastre* » ? Cette question des sorties sera, au cours du siège, le cauchemar perpétuel. Malatesta en commande-t-il, pour tenir les vieux routiers en haleine et aguerrir les jeunes milices ; on clabaude aussitôt. Ce moyen d'éviter la démoralisation, plus funeste que les armes de l'ennemi, est déclaré prétexte ; le général veut détruire les troupes en détail et amuser le peuple. C'est un traître. Piqué au jeu, Malatesta refuse les mêmes sorties réclamées à grands cris par les habitants ; c'est alors un traître également ; même s'il juge, lui chef, ces affaires sans autre résultat possible qu'un sacrifice de combattants. En fait, il se prêtera presque toujours à ces expéditions, qu'il en conteste ou non la

nécessité ; il saura même y payer de sa personne. Donc, si leur général agit à contre-cœur, les Florentins n'obtiendront pas moins des succès de détail. Mais Malatesta devait-il céder à l'opinion au point d'engager à la légère de grandes batailles et de risquer le tout pour satisfaire le parti avancé (1) ?

Jamais, objecte-t-on, il ne fut dévoué à Florence dans le sens vrai du mot. C'est exact ; mais ce n'est pas un crime. Malatesta, étranger à la chose qu'il défend, ne saurait ressentir l'élan qui empêche l'examen réfléchi des situations critiques. Il sert « *dans son intérêt propre de seigneur* », lequel n'est pas « *toujours d'accord avec celui des Florentins* » ; disons simplement des « *enragés* ». Et si la ruine de Florence entraîne celle du général et met Pérouse dans les plus grands embarras, il y a matière à réflexion pour le prince du lieu ; il sera disposé à favoriser les vues des modérés et prêtera aux soupçons des autres. Pourtant, quiconque, parmi ces derniers, est susceptible de penser, comprend que le triomphe de Florence et de la liberté est matériellement impossible ; de là, les vœux de tant de citoyens pour le succès des tentatives pacificatrices dont s'occupera Malatesta. Ce dernier s'est quelque peu engagé à défendre l'ensemble de la population, et s'il est répréhensible sous ce rapport, son tort, peu dissimulé en tout cas, incombe pour une bonne part au système des condottas qui condamne un général à se perdre pour l'amour-propre étranger.

(1) A ce sujet, Bonazzi donne à l'examen des faits le pas sur ses habituelles critiques. Il ne peut, écrit-il, s'empêcher *de lever les épaules* en voyant les tacticiens de rencontre, tels que Varchi, Segni, Nardi et Guicciardini, rivaliser d'explications sur les sonneries de retraite ordonnées par Malatesta. Suivant eux, elles empêchaient non seulement la victoire, mais la clôture des hostilités. « *Nous ignorons vraiment si cette sonnerie peut surprendre davantage que l'inlassable docilité de tant d'officiers expérimentés envers un chef dont ils se méfient, ou que l'inconcevable apathie de ce chef, en supposant qu'il laisse volontair ment échapper la victoire quand ses Pérousins et ses Corses besognent si bien à leur poste... etc.* » Bonazzi admet d'autant moins les rectifications des stratèges en chambre, qu'aujourd'hui encore les batailles sont contées de façons fort diverses par les militaires qui en furent témoins. Et voilà Donato Giannotti, secrétaire de la république, et l'écrivain Busini, qui font pièce contre Malatesta de tous les cancans populaires, sans oublier les ferments d'envie. On conçoit vraiment leur valeur technique ! « *Et il y a pis encore. — Les accords de Barcelone et de Cambrai contraignaient de plus en plus les Florentins à céder. Cependant, si le roi chevalier, après avoir signé une paix honteuse en ne pensant qu'à lui-même, continuait à exciter les Florentins qu'il souhaitait obstinés à fond et, vis-à-vis d'eux, s'engageait à une nouvelle campagne ; s'il faisait joindre à ses messages prometteurs des envois d'argent ; si ces assurances ne devaient pas être fausses et mensongères ; qui sait, alors, si Malatesta n'eût pas trouvé là cette belle et grande occasion de transmettre à la postérité un nom béni et honoré, sans perdre la souveraineté de Pérouse ?* » (*Bonazzi*).

Sur ces entrefaites, l'évêque de Faenza, Pio de Carpi, pénètre en ville (27 déc.). On le dit envoyé par le Pape à titre de commissaire apostolique. Il y eut, évidemment, entente avec Malatesta, non moins qu'avec la Seigneurie, car l'évêque loge dans le palais même du général et y séjourne deux semaines. Les « enragés » ne sauraient tolérer une pareille démarche ; ils agissent facilement sur un peuple exaspéré de misère et de méfiance. Le prélat, sachant sa présence de notoriété publique, continue ouvertement les pourparlers engagés avec Malatesta et les Dix de la guerre ; à ces derniers, il ne cesse de conseiller l'entente avec Clément VII. Plus tard on avancera sans preuves que Pio de Carpi « *n'est venu que pour corrompre son hôte* », ce qui supposerait que cet hôte ne l'était pas déjà. Au fond, pour admettre l'influence du prélat sur les opérations de guerre, il faut oublier que les avis des capitaines cadraient avec ceux de leur général (1).

De plus en plus s'accentue la répugnance de Malatesta à supporter la suprématie nominale d'Ercole d'Este, quand lui seul fait face à l'ennemi et endosse les responsabilités. La paix de Bologne vient d'être proclamée (1er janv. 1530) ; elle précipite encore le dénouement en permettant à 20.000 Allemands ou Espagnols de renforcer les lignes qui étreignent Florence. C'est le moment, ou jamais, de conférer à Malatesta le grade suprême. Non seulement Ercole d'Este, dont l'engagement n'expire qu'à la fin de 1530, ne donne pas signe de vie, mais il s'obstine à palper par procuration l'argent des malheureux assiégés, même après que son père, Alfonso duc de Ferrare, s'est soumis au Pape et à l'empereur. Le duc a cédé au premier, Cervia et Ravenne, au second, ses possessions dans le Napolitain (23 déc. 1529). On pouvait s'y attendre ; Alfonso avait donné sa mesure en faisant arrêter les délégués de Malatesta. Il abandonnait allègrement la Ligue et renchérissait sur son parjure à l'égard de la Seigneurie, en envoyant aux coalisés 2.000 sapeurs et 4 pièces d'artillerie pour activer le siège, mesure complétée par le rappel de la cavalerie fournie aux Florentins lors de l'engagement d'Ercole.

La présence, même nominale, de ce dernier à la tête des assiégés devient une bouffonnerie lugubre. Cependant Malatesta affecte de se tenir sur la réserve. « *Je suis soumis au roi de France, c'est lui qui m'a envoyé ici.* » Telle est sa réponse aux importuns ; que ne força-t-il cette extrême circonspection dont parle Varchi ! Aucun

(1) Du reste, Clément VII niera avoir envoyé l'évêque de Faenza. Celui-ci n'est-il donc venu que pour compromettre Malatesta ? auquel cas il n'y aurait eu, d'après Perrens, « *qu'à renvoyer cet agent de discorde* ».

chef, pas même Stefano Colonna, ne contestait son droit au bâton de capitaine-général. Colonna avait ses clients, mais leurs propos frondeurs n'allaient pas jusqu'à le désigner lui-même ; ce petit clan s'appliquait simplement à faire ressortir le triste état de santé de Malatesta. Remarque fondée, du reste, mais qui ne pouvait altérer la confiance du seigneur pérousin dans une nomination inévitable. Il disposait du gros des troupes ; de plus, les diverses factions florentines approuvaient, en somme, sa candidature. Le général ne s'était inféodé à aucune d'elles ; étranger, il devait, dans la mesure du possible, se concilier toutes les sympathies. S'il usait, dans ce but, de raisonnements appropriés à chaque parti, c'était dans son rôle : il plaisait aux amis des Médicis en justifiant la politique pontificale, seule en mesure de régler le conflit ; les libéraux et les neutres appréciaient ses recommandations pacifiques et ses théories de gouvernement par une élite ; enfin, les paroles de liberté qu'il savait prodiguer à l'occasion, étaient bien accueillies par les « enragés ».

A ce sujet pourtant, un témoignage d'approbation enthousiaste est intéressant parce qu'il émane d'un personnage appelé à s'illustrer au cours du siège: Francesco Ferruccio. L'énergie, le caractère et le patriotisme feront de ce marchand, transformé en capitaine, l'une des principales figures de l'époque. Il déplut d'abord aux soldats, surtout comme intrus parmi eux ; mais cette prévention va disparaître quand ses hommes l'auront vu au feu. Informé de la décision de la Seigneurie au sujet du général, il écrit aux Dix, le 5 février 1530 : « *Je suis très heureux de la remise du bâton au Seigneur Malatesta, parce qu'en vérité sa loyauté ne méritait pas moins. En raison des fatigues endurées et de son absence de chez lui, il est nécessaire que la Seigneurie le récompense d'une manière perpétuelle jusque dans ses enfants, comme exemple de ce que peuvent espérer ceux qui servent avec droiture et talent.* » (Voy. *Perrens*, etc.) L'assentiment de ce patriote peut contrebalancer, dans une certaine mesure, les insinuations attribuées à Michel-Ange, ex-déserteur. Du reste, Sismondi, fort prévenu contre le général, résume l'impression du public sur sa nomination, en déclarant qu'il fut choisi « quoique affaibli et presque estropié par de longues « maladies ». « Il n'était pas moins distingué, ajoute-t-il, par son « courage que par son talent militaire... Il avait servi avec distinc- « tion dans les armées vénitiennes ; il savait se faire aimer et res- « pecter des soldats, tout en les maintenant sous une sévère disci- « pline, et encore que l'expérience prouvât ensuite qu'il préférait son « intérêt personnel à son devoir, il eut, même en manquant au « dernier, des ménagements avec son honneur, objet que les « condottieri négligeaient le plus souvent. » Busini, agressif jusqu'au pamphlet, est tout aussi affirmatif : « *Il n'était monté subite-*

ment, écrit-il, *que par son mérite ; car, parmi les mercenaires, il y en avait peu qui le valussent, et c'est seulement plus tard qu'il se montra atteint de ce vice de trahison presque général chez tous ceux qui font la guerre pour de l'argent* (1). »

On peut attribuer à un état de santé déplorable l'atonie intermittente de Malatesta ; entre les crises de son infirmité, le malade vaquait difficilement aux accablantes occupations de sa charge. C'était le châtiment d'anciens écarts de conduite ; malgré cela, ses adversaires insistent un peu trop sur l'origine du mal. La débilité reprochée ne résultait pas en tous points de la dissipation, les blessures y contribuaient.

Dès sa jeunesse, Malatesta avait été très éprouvé comme soldat. Que son état se soit beaucoup aggravé, par suite de torts inexcusables, c'est certain ; mais il est difficile d'opposer à son cas celui de nombreux contemporains, et non seulement des militaires, pouvant offrir quelque contraste. Malatesta payait ses malsaines fantaisies ; d'autres jouisseurs, non moins coupables, furent épargnés. Voilà la différence ; elle n'est pas la seule : tous ces amateurs de plaisirs faciles n'avaient pas été laissés pour morts sur le champ de bataille ; l'organisme de tel ou tel d'entre eux, plus longtemps indemne, permettait de farouches pudeurs. Elles n'excluaient pas quelque tartuferie. Acceptons le blâme que réserve Perrens aux libertés de mauvais aloi prises par Malatesta, mais sans trop scruter sa logique. Le même historien traite en effet Pio de Carpi, l'évêque de Faenza, de « *prélat bien singulier ; car, en ce siècle de mœurs impures et cyniques, il se vantait d'être vierge !* » Comment condamner ensuite, si lestement, un habitué des camps, coupable de n'avoir pas fait concurrence au prêtre injustement bafoué ?

Malgré la santé chancelante de Malatesta, le conseil des Dix et celui des Quatre-Vingts décident de lui remettre le bâton. L'imminence du péril fixe un tel choix ; Varchi le déclare. Plus tard seulement, on évoquera les capitaines décédés avant le siège et qui eussent tout sauvé ; naturellement.

Les magistrats florentins spécifient qu'en s'en remettant à Malatesta pour défendre la liberté, ils n'ont « *pu mieux confier un tel fardeau, sur de plus dignes épaules que celle de cet Illustrissime Seigneur* », car ils en ont apprécié « *naguère et surtout dans le présent siège, les vertus aussi élevées que nombreuses* ». Malatesta ratifie cet engagement (15 janv. 1530) dont les conditions sont sé-

(1) Busini s'en tire avec deux omissions : il n'explique pas comment un étranger pourrait faire la guerre sans compensation, et ne reproche pas à ses concitoyens d'avoir trop longtemps évité les dangers et les fatigues du métier militaire, en payant des gens pour s'exposer à leur place.

rieuses. Comme capitaine-général, il devra marcher en personne, *même contre le Siège apostolique et Sa Majesté Très-Chrétienne* : 200 hommes d'armes sont placés sous ses ordres directs avec provision de 100 florins ; lui-même touche annuellement 9.000 florins de carlins et commande aux 17.000 soldats, prétendus disponibles d'après le relevé fait le 11 janvier. Ce chiffre doit être augmenté ; mais les mesures traîneront non moins que les préparatifs d'armement ; à peine pourra-t-on mettre sur pied 10.000 miliciens. Avant d'en venir à cette pénible constatation, Florence fête son nouveau capitaine-général (26 janv.) : le lion d'airain, emblème du parti guelfe, le fameux « *Marzocco* », comme on l'appelle, est ceint de la couronne d'or réservée aux jours de grand festival. Les troupes de toutes armes font cortège à Malatesta, depuis son palais jusqu'à celui de la Seigneurie. Le général, vêtu de somptueux habits, est coiffé de la sobre barrette de commandement, ornée d'une médaille où se lit ce seul mot : *Libertas*. En grande pompe, Raffaele Girolami, le gonfalonier, présente à l'élu le bâton, le heaume, l'étendard et, du haut de la ringhiera où se pressent les seigneurs, il le complimente en termes pompeux : « Le même motif, très Illustre « et Valeureux Seigneur, qui déjà conseilla à notre haute et noble « République de remettre, avec tant de confiance, en tes invincibles « mains, le commandement de tous ses gens d'armes, tant à pied « qu'à cheval, l'incite, aujourd'hui encore, à placer avec la même « confiance et dans les mêmes mains, non seulement le commande- « ment, mais la complète autorité, toute la puissance et la seigneu- « rie ; l'absolu arbitrage, en un mot, et l'entier gouvernement de « ces mêmes troupes. En plus, elle te donne le soin et la garde de « toutes ses forteresses et munitions avec l'appellation et le titre « de capitaine-général, comprenant tous honneurs, grades, préémi- « nences et émoluments dont jouissait auparavant le Seigneur D. « Ercole d'Este, tant qu'il fut notre général. Ce motif ne réside pas « dans la noblesse de ta très illustre Maison dont sont sortis autant « de généraux que de sujets, ni dans les graves injures que tu re- « çus, ainsi que tes ancêtres, de nos communs ennemis [— suit « le rappel du *magnanime et valeureux Giovan-Paolo Baglioni* » « exécuté, à Rome, par ordre de Léon X], mais bien uniquement « dans ta valeur hors de pair, ton éminente vertu et la confiance « que tout ce magnifique et généreux peuple florentin eut en ton « honneur. Cette confiance s'impose à ce point que l'exemple le « plus récent d'une perfidie manifeste n'a pu l'altérer. Si D. Alfonso « d'Este nous a trahis en violant sa foi et ses promesses, un tel « exemple ne sera pas suivi par le seigneur Malatesta Baglioni. Et ne « vérité, s'il nous est impossible de contester que cette cité entière « ne soit très grandement l'obligée de ta valeur, puisque tu l'as si « bien gardée et défendue, avec autant de prudence que de courage

« contre une armée aussi nombreuse que puissante ; de ton côté, « tu ne dois pas renier tes engagements envers notre ville. Elle a « placé et confié ce qu'elle place et confie plus encore de nouveau « en ta volonté et ta puissance : non seulement la fortune et la vie, « mais encore l'honneur de ses habitants, celui des enfants et des « femmes, celui de ses descendants. Elle t'a donné toute facilité « pour montrer, à défaut des forces d'un corps si entraîné par l'exer- « cice, et d'une si robuste constitution, bien qu'il soit aujourd'hui « aussi débile qu'infirme par suite d'une longue et pénible maladie « dans un âge peu avancé ; pour montrer, dis-je, la vigueur et l'élan « du cœur et prouver à tous, en un mot, combien grandes sont ta « fidélité, ta science, ton expérience de l'art militaire, et par là « même rendre ton nom et celui de la Maison Baglioni très glorieux « et très célèbre dans tous les siècles et chez tous les peuples, et « l'immortaliser enfin dans le cœur des hommes qui, sans cesse, « l'exalteront dans une perpétuelle acclamation. »

Girolami intarissable continue d'enfler ses périodes ; il promet à Malatesta une place de choix au-dessus des Decius, Claudius, Fabius et autres héros en « us » parmi lesquels tranche honorablement le nom des Scipions : « Reçois donc, Illustrissime Sei- « gneur ; reçois, très valeureux guerrier, très preux champion, et « notre invincible général, reçois sous d'heureux auspices pour toi, « comme pour nous, de moi-même, gonfalonier de cette illustre et « haute Seigneurie, au nom de tout le magnifique et généreux « peuple florentin, ce gonfalon et cet étendard carré où figure le « lys, ce heaume qu'émaillent aussi les lys, armes de la commune « de Florence, et ce sceptre de sapin rude et rugueux, en signe, « selon notre antique coutume, de ton autorité et commandement « sur toutes nos troupes, munitions et forteresses ; te souvenant « que ta renommée ou ta honte éternelle réside, en même temps « que notre salut ou notre ruine, en ces insignes que tu vois là ! » Malheureusement pour Florence, l'alternative se réduisait à obtenir son salut par des pourparlers ou à encourir la destruction.

Bien entendu, les appréciations des citoyens varient au sujet de cette remise du commandement. La majorité est favorable, et Alexis Lapaccini, secrétaire de la république, se charge par sa harangue de donner à cette appréciation l'ampleur convenable. Les vertus du « *Très illustre Prince et très réputé Général* » (*Illustrissime Princeps et Florentinae militiae Imperator clarissime*) mises en relief émergent d'interminables développements (1).

(1) Notons un exposé des origines de la maison Baglioni, donnant l'idée de l'opinion en cours à cette époque. Le premier Baglioni, venu avec Frédéric Barberousse en Italie et laissé par lui dans Pérouse à titre de vicaire impérial, est nommé Otto. Ce nom correspond bien à celui

Après citation des principaux personnages de la maison Baglioni, l'orateur, s'en prenant à Malatesta lui-même, rappelle sa conduite à Ravenne où, couvert de blessures, on l'avait vu tomber au milieu des corps de ses soldats. Il vante son courage sur le territoire vénitien, son succès à Lodi, son mérite démontré par la défense actuelle de Florence. Ce déluge de latin fut renforcé un moment par une pluie battante ; bon ou mauvais présage, suivant les dispositions des auditeurs. En résumé, après ses protestations d'absolue confiance et ses éloges dithyrambiques, la Seigneurie était peu qualifiée pour contrecarrer les avis de son général. Les discours une fois terminés, Malatesta déambule par la ville, à cheval, escorté de la plupart des capitaines et des soldats. Il regagne enfin sa résidence : le palais Seristori, près de la colline de San Miniato ; il est bien posté là, pour surveiller le quartier d'outre-Arno, le plus menacé.

A partir de cette période du siège, les dernières illusions de Malatesta vont disparaître ; il devrait donc, plus que jamais, résigner ses fonctions et quitter cette ville dont personne, en fait, ne saurait assurer la sauvegarde. Si les intérêts des Pérousins et des Baglioni exigent la présence du général au dénouement du drame, c'est là un point de vue particulier, sérieux à la vérité, mais qui se transformerait en grief fondé contre le fils de Giovan-Paolo. Sa cause s'en trouverait compromise absolument, si... le nœud de la question n'était ailleurs.

Peu avant sa nomination au grade suprême, le seigneur de Pérouse recevait, ainsi que Stefano Colonna, des injonctions secrètes, mais pressantes, de la part du roi de France : François Ier tenait absolument à voir Malatesta continuer sa condotta « *en attendant les secours annoncés* ». Ainsi, malgré les contradictions

de l'aïeul direct de Malatesta, cité officiellement, en 1260, dans les *Annales Décemvirales* de Pérouse : Otto était le grand-père de Baglione « *dei Baglioni* ». Les ascendants de ce premier membre de la famille remonteraient à Godefroid de Bouillon dont l'orateur célèbre la gloire. Après quelques effets de rhétorique concernant le rang suprême occupé dans Pérouse par les Baglioni, Lapaccini passe en revue les sujets marquants de cette même famille : *Malatesta* (*Ier*) et ses succès à la tête des armées pontificales ; le Pape lui a concédé plusieurs cités du Pérousin ; *Rodolfo*, signalé par ses commandements militaires, au cours desquels il soutint la cause florentine ; *Malatesta* (*III*) bataillant jusqu'à la mort sur le territoire vénitien ; *Giovan-Paolo* (*Ier*), illustre général dont Florence a des raisons particulières de se souvenir, car il commanda ses armées. L'orateur ne peut oublier *Orazio* (*II*), le propre frère de Malatesta auquel il s'adresse, et le lui montre « *comme du doigt* » (*quasi digito ostendisse*), rappelant les services rendus par *Orazio* à la république florentine jusqu'à sa mort glorieuse au siège de Naples « .. *l'on peut soutenir*, remarque-t-il, *que cette mort entraîna la levée du siège, et changea la fortune des Français.* »

voulues, ceux qui maudissent le général comme ayant continué d'exercer son commandement sans se leurrer sur le résultat ; ceux qui lui reprochent l'accord, fatalement conclu à la fin, ignorent ou préfèrent « ignorer » les raisons déterminantes de son attitude. Ils ne sauraient oublier que Malatesta devait à François Ier, protecteur attitré de la république, sa situation à la tête des troupes florentines. A les entendre, le général n'avait plus qu'à disparaître : vraiment ? mais à qui attribueraient-ils ensuite l'absence des secours français ?

Nous avons vu Pio de Carpi, installé chez Malatesta au su de tout Florence, conseiller à la Seigneurie de s'aboucher avec le Pape. On escompte de bonne source les dispositions de Clément VII, et le général appuie cette proposition ; il a même observé qu'en refusant en temps opportun des conditions avantageuses, ou tout au moins acceptables, « *on s'exposait à subir plus tard celles qu'il plairait au vainqueur d'imposer* ». C'était clair ; le gonfalonier Girolami n'a pu avoir le moindre doute sur l'opinion du seigneur, puisqu'à l'occasion ce dernier s'en est ouvert à lui-même : « *Vous savez*, a-t-il dit, *Messire Raffaele, que mon père a été tué par ordre de Léon X et que, pour mon compte, j'ai de multiples raisons de considérer le Pape Clément comme mon plus grand ennemi, ainsi que la maison de Médicis, ce qui n'est pas peu dire. Je n'en tiens cependant pas moins à vous répéter qu'il ne vous reste aucune chance de salut si vous vous refusez à une entente. Car si moi-même, homme de guerre, n'ai su, ni pu, à la tête de vos fanti, défendre Pérouse, vous serez dans le même cas pour Florence. De là, mes instances pour que vous vous arrangiez au mieux avec le Pape, dont vous obtiendrez, je crois, de bonnes conditions et un accord acceptable* » (voy. *Vermiglioli*, citant *Busini*).

Voilà comment la Seigneurie, avant de confier le bâton à Malatesta, était fixée sur sa façon de penser. Elle la partageait même, car ses membres, en proie à une émotion bien explicable, avaient soumis au grand conseil, dès le 6 janvier 1530, la proposition d'envoyer une nouvelle ambassade à Clément VII désireux d'entamer des pouparlers. L'avis favorable était passé à une forte majorité. Quand Girolami remettait officiellement les insignes du commandement au capitaine-général, les deux ambassadeurs marchaient déjà vers Bologne. L'un et l'autre : Lodovico Soderini et Andreol Nicolini, réputés pour leur attachement à la république et leur parfaite honorabilité, avaient reçu un mandat comprenant trois points principaux : sauvegarde de la liberté, revendications territoriales, maintien de la forme actuelle du gouvernement. Malheureusement, ce dernier point annihilait toute entente et compromettait absolument le résultat de la démarche.

Dès son arrivée à Bologne, la délégation est houspillée par les

employés des gabelles : admise enfin devant Clément VII, elle fait adopter les deux premières propositions de la Seigneurie, mais se heurte à un refus formel quant à la troisième. Suivant le Pape, le pouvoir est actuellement, dans Florence, aux mains d'un gouvernement sans foi, passionné et assassin. Le Pontife nie avoir envoyé Pio de Carpi, ce que Cherubino Furtini, membre de la mission, conteste aussitôt « *au nom des seize gonfaloniers* ». Naturellement, Clément VII s'en trouve froissé. A quoi servira-t-il ensuite aux ambassadeurs de présenter des lettres de créance à quatre cardinaux ? Les prélats se cantonnent dans de bonnes paroles. Même attitude de la part des cardinaux florentins : Médicis, Soderini, Salviati, Gaddi, qui ajoutent seulement l'expression de leur infructueuse commisération. Vainement, l'ambassade tente une seconde démarche près du Pape (25 janvier) ; celui-ci estime avoir témoigné une bienveillance marquée en sollicitant l'envoi de cette délégation qui lui soumet un exposé bien fait, vraiment, pour le mécontenter. Aussi s'élève-t-il en amères paroles contre les assiégés. Clément VII va jusqu'à enjoindre à ses interlocuteurs d'insister près de Malatesta, pour qu'il cesse de concourir à la défense de Florence et s'éloigne au plus tôt. Désemparés, les délégués se raccrochent aux ministres de l'empereur. C'est encore pis, de ce côté ; ils apprennent que Charles-Quint est décidé, en cas d'échec de ses troupes, à mettre sur pied une seconde armée. Cette déclaration fixe la situation ; il sera impossible aux « enragés » de bonne foi de ne pas s'en pénétrer. Tout d'abord cependant, les ambassadeurs masquent leur déception par une contenance appropriée, dont ils n'ont pas lieu de se féliciter. « *Plutôt raillés que ouïs* », narre Varchi, ils regagnent Florence où les opposants à toute tentative conciliatrice triomphent bruyamment : pour ces derniers, le souci des responsabilités ne compte pas. Certes, leurs panégyristes s'étendent sur la pénurie, l'énervement et la dislocation latente des bandes assiégeantes. Quoi qu'il fût de ces difficultés, elles ne pouvaient leurrer tout homme de bon sens contre la volonté du plus puissant monarque contemporain, maître de la moitié de l'Europe et de toutes les Indes. Ce potentat garantissait renforts et argent, alors que Florence, tenaillée par des misères non moins sérieuses, se voyait assurée du plus complet abandon.

Telle était l'inégalité entre les belligérants ; elle fixait le dénouement, sans recours possible. Les clabauderies de parti n'y pouvaient rien. Sur ces entrefaites, un envoyé de François Ier pénètre en ville ; c'est Mgr de Clermont, porteur d'ordres officiels. Le roi fait spécifier à Malatesta et à Stefano Colonna d'abandonner le service florentin ; il s'excuse près du gouvernement qu'il a sacrifié dans son traité avec l'empereur, et lui conseille de s'en remettre à ce même Charles-Quint pour tout litige avec le Pape, sauf au sujet

de la liberté. En même temps, le seigneur de Velly, délégué du roi à Florence, est révoqué. Au premier abord, cette mission de Mgr de Clermont paraît d'une absolue netteté ; mais il y a un second abord ; c'est même le seul sérieux : François Ier n'engage Malatesta et Colonna à résigner leurs commandements que pour leur enjoindre le contraire, en sous-main. Et ceci continue à démontrer l'impulsion du monarque français dans les faits et gestes de Malatesta.

Le roi-chevalier, favorisé des bonnes grâces de Clément VII et de Charles-Quint, avec lesquels il échange d'aimables pourparlers, pousse Malatesta à leur ménager des embarras devant Florence. La révocation du délégué français n'est pas plus sincère ; elle masque l'entrée en scène d'un agent secret du roi qui relèvera les courages par de nouvelles promesses ; Florence peut y compter sitôt que la rançon de François Ier sera payée et que ses fils lui auront été rendus... Et pendant que le porte-parole remonte le moral des assiégés, son maître interdit aux commerçants florentins fixés en France d'envoyer des fonds à leur patrie en danger. En un mot, la république est frappée au cœur ; son protecteur trompe en même temps qu'elle le Pape, l'empereur et Malatesta.

Le capitaine-général devait avoir quelque embarras à se pénétrer des injonctions contradictoires, non seulement de François Ier, mais de Clément VII. S'il faut en croire Varchi, le Pontife n'aurait intimé au seigneur de Pérouse l'ordre de quitter Florence que pour le presser officieusement d'y rester ; alors, le condottiere n'avait plus qu'à tirer lui-même son épingle d'un jeu aussi truqué.

L'amoncellement des difficultés, loin d'assagir le parti des enragés, le précipite dans l'intransigeance absurde ; le général pérousin en a été pour ses exhortations. Du reste, les capitaines, empoignés comme lui par le souffle de la résistance, se sont réunis dans l'église Saint-Nicolas où, après la célébration d'une messe solennelle, chacun jure sur l'Evangile de défendre la ville jusqu'à la mort. Malatesta et Colonna, présents à cette cérémonie, veulent fermer les yeux à l'évidence. Dans l'enthousiasme momentané, nombre de citoyens se reprennent à espérer le secours français ; Lodovico Alamanni, délégué florentin à la cour de François Ier, ne vient-il pas de transmettre de nouvelles assurances ? Elles serviront tout au moins à la réélection de Raffaele Girolami comme gonfalonier pour mars et avril : réplique au couronnement de Charles-Quint par Clément VII qui vient d'avoir lieu à Bologne (24 février). C'est dire que la coalition contre Florence fait ses preuves ; elle rend une nouvelle opportunité aux exhortations dont les assiégés sont gratifiés. On leur montre toujours la victoire en perspective, et un certain Benedetto de Foiano se distingue telle-

ment par la chaleur de sa parole qu'il lui en cuira au dénouement.

Cependant de fréquents contacts entre belligérants se succèdent pendant février et mars, en deçà et au delà de l'Arno ; ils mettent en évidence, de la part des assiégés, plus de courage que de discipline. Un jour (11 février), l'officier Anguillotto, de Pise, avait tenté avec de solides compagnons une sortie du côté de San Gervasio. Le prince d'Orange aperçoit le groupe et fond sur lui, avec des forces quadruples : Anguillotto se défend, mais il tombe, et Buti, l'un de ses collègues, meurt à ses côtés. Alors Jean de Vinci, l'officier chargé de la garde de la porte Santa Croce, par laquelle s'était faufilée la petite troupe, s'élance avec un camarade pour secourir ses amis. Trop tard ; Philibert a déjà repassé l'Arno. Or, Malatesta apercevait, juste à ce moment, la débandade des Florentins : 140 sur 500 d'entre eux mordent la poussière ; il ne reste du bataillon que 80 hommes absolument valides. Le capitaine-général ne plaisantait pas sur la discipline ; on le constatait d'après la tenue de ses soldats. Le voilà fort mécontent : non seulement des subordonnés ont transgressé ses ordres en risquant cette expédition en amateurs ; mais Jean de Vinci s'est permis d'abandonner son poste. Il faut un exemple : qu'on étrangle le coupable ; la corde est prête. Heureusement que Vinci, prévenu, peut se blottir dans San Salvio. Le premier moment d'humeur passé, Malatesta fait grâce à l'infortuné, mais il le casse de son grade qui échoit à Francesco Segni. Bien entendu, la sévérité du général pour les faits d'indiscipline ne l'empêche pas d'apprécier à sa valeur un coup d'audace mené avec intelligence et opportunité. Il fait remettre dix écus d'or à un soldat qui s'est adroitement faufilé jusqu'au camp impérial, où il a pris un drapeau.

Mais comment ne pas tenter d'enrayer ces sorties partielles, exécutées suivant le caprice de tel ou tel officier ? En un seul jour (28 février), on se bat, hors les murs, sur trois points à la fois : à San Gallo, au Prato et à San Giorgio. Les Florentins, ainsi éparpillés, ont le dessous et perdent quelques officiers distingués. On priait pour eux en ville, non moins que pour le succès des armes de la république ; de longues processions sillonnaient les rues, pendant qu'au loin tonnaient les salves de l'ennemi annonçant l'arrivée de la solde. Il n'en paraissait pas moins évident que toutes ces escarmouches, menées sans ordre, coûtaient cher sans aucun résultat. C'est pourquoi les commissaires adoptent les vues de Malatesta et se réclament de son autorité ; lui-même, ne demandant qu'à intervenir, défend absolument les sorties : les miliciens indisciplinés ne tarderont guère à passer outre. La jeunesse, avide d'émotions, cherche à secouer d'une autre manière la torpeur du siège et provoque les Florentins de la faction Médicis, qui servent sous la

bannière impériale. Un défi, lancé dans les formes, avec l'autorisation d'Orange et de Malatesta, est soutenu avec énergie par deux champions de chaque parti : le combat reste indécis (12 mars).

Mais le capitaine-général, résolu à un effort sérieux, va lancer, de plusieurs points à la fois, ses colonnes d'attaque, fortes de 1.800 fanti. L'ennemi eut-il vent du projet, et cela par un transfuge pérousin ? Quoi qu'il en soit, les Florentins trouvent à qui parler : un terrible corps-à-corps s'engage, au milieu duquel les arquebuses sont brandies comme des massues. L'affaire tourne finalement à l'avantage des assiégés (21 mars), qui se signalent encore avec succès dans deux nouveaux combats (23 et 24 mars). La canonnade ennemie continuait sans cesse, mais sans grand résultat ; à peine les boulets ont-ils pu ébrécher la seule tour conservée dans Florence près de la porte San Giorgio. Combien les habitants déplorent la destruction des autres tours qui auraient pu si aisément contrarier les travaux de l'ennemi !

Une nouvelle constatation s'impose : les assiégeants, si prodigues de coups de canon, ne cherchent nullement à préparer de nouveaux assauts ; dès lors, le plan d'Orange est clair, il affamera tout simplement la ville. Déjà les privations y sont réelles ; la viande, devenue rare, est réservée aux combattants. En regard de ces misères, de plus en plus aiguës, la volonté de Clément VII ne faiblit pas. C'est pourquoi François Ier, embarrassé par sa conduite à l'égard des Florentins, députe au Pape l'évêque de Tarbes pour plaider leur cause. Vraiment, après les accords de Barcelone, de Cambrai et de Bologne, pareille intervention devient une plaisanterie d'un goût contestable. Le prélat, renseigné sur place, ne doute pas un instant de l'appui impérial assuré au Pontife, et comprend qu'aucun sacrifice pécuniaire ne sera épargné. Clément VII proteste de ses bonnes intentions ; il ne désire pas la ruine de Florence, « *mais ne peut abandonner ceux qui se sont exposés pour lui* ». Constatant l'inutilité de ses observations, l'évêque de Tarbes en vient à proposer la médiation directe du roi ; on devine le succès d'une telle ouverture.

Au cours de ces pourparlers, les Florentins supportaient crânement les privations ; le samedi saint, Malatesta a fait tuer un âne et convie à sa table ses amis et les membres de la Seigneurie pour manger ainsi l' « agneau » pascal. Dans la ville surexcitée, les rixes et les meurtres se multiplient, pendant qu'au dehors reprend la série des escarmouches interdites ; elles réussissent le plus souvent, mais ne sont d'aucune conséquence contre un ennemi résolu à réduire la place par la faim.

Francesco Ferruccio s'est mis de plus en plus en évidence par le brio de ses opérations : ayant attaqué Volterre, qui venait de secouer

le joug de Florence, il châtie rudement les révoltés après une victoire disputée (26 et 27 avril). Ce point est l'un des plus importants de la campagne en cours ; il immobilise de nombreuses forces impériales. D'autre part, Ferruccio ne peut que difficilement mettre sa conquête en état de défense, étant donnée la haine des habitants contre la Seigneurie. Tout le mois de mai se passe en engagements aux alentours. Certes, la patriotisme suscite le courage et la résolution, mais il ne saurait improviser la science ni la tactique ; on le constate par la lourde faute que commet Ferruccio en abandonnant Empoli, » *forteresse avancée de Florence* ». Lui-même reconnaîtra, trop tard, combien cette place était facile à défendre : il eût suffi de la garnir des troupes nécessaires pour prendre les Impériaux entre deux feux, en combinant une action avec la capitale. Justement Malatesta ne s'était prêté aux sorties que du côté d'Empoli, parce que cette ville tenait encore. « *Avec ce point d'appui, une diversion pouvait être utile ; ailleurs, non. Que tenter contre 28.000 fanti et 2.800 chevaux ? Savait-on seulement que le Pape tardait à les payer, ou qu'enfin il avait effectué les paiements en retard ? Supposons même une victoire qui eût dispersé les Impériaux : elle n'eût fait qu'appeler les vengeances de l'empereur. Malatesta n'avait donc pas tout à fait tort.* » (*Perrens*) En d'autres termes, s'il n'était nécessaire d'accuser le général, celui-ci n'aurait pas tort du tout. Que l'on fasse « chorus » avec ses détracteurs, parce que les écrivains du parti républicain représentent théoriquement la cause de la liberté et du patriotisme, cela n'est pas moins oublier leur flagrante partialité. Que valaient, au fond, le noyau d' « enragés » et de mécontents dont ils se réclament ? Il se trouvait certainement là des gens pour déplorer la ruine de leur faction avant celle de leur patrie, et ceux-là ne peuvent s'imposer seuls au jugement de l'Histoire.

Du moment que le parti avancé déclare Malatesta opposé à la victoire, Colonna deviendra son homme ; ce dernier, en effet, « *jaloux d'un rival préféré* », « *soutenait toujours l'avis contraire* » (*Perrens*). C'était plus facile que de disposer du succès. Et les propos de s'envenimer de plus belle ; on démontre que l'intérêt du Pape correspond à celui de Malatesta : « *l'un veut ravoir Florence, l'autre conserver Pérouse. Ce n'est pas sans calcul que Clément VII* (lui) *avait laissé cette place et accordé la permission de servir les rebelles florentins. On ne réfléchissait pas*, ajoute Perrens, *que, de cette permission, longtemps Malatesta n'avait point fait usage : d'où il suit que rien ne prouve qu'il eût dans le principe formé le projet de trahir.* » Perrens croit-il que ce raisonnement échappait à tous les adversaires du général et que tous oubliaient sa ferme attitude à Pérouse ? Elle avait arraché au prince d'Orange les honneurs de la guerre et la faculté de gagner Florence avec armes et bagages ; c'étiat un

point acquis. Les brefs comminatoires de Clément VII contre Malatesta, les dommages causés à ses fiefs, ne l'étaient pas moins. C'est pourquoi Falletti conclut, non sans hardiesse, que les actes du seigneur pérousin sont exempts de toute trahison, pendant la première partie de son séjour à Florence. Contre le chef étranger, on use simplement des injures en cours, lesquelles n'épargnent ni le Florentin Albizzi évacuant Arezzo par ordre, ni le *glorieux Ferrucci*, le futur héros du siège, mais qui, en attendant, voit sa conduite livrée aux soupçons des forcenés et des imbéciles.

Reprocher à Malatesta de n'avoir rien voulu pousser à fond est soutenable ; encore devrait-on prouver que Florence pouvait profiter d'une action comprise ainsi. Perrens fait ressortir l'inconvénient d'une victoire pour le capitaine-général ; elle lui eût, dit-il, fait enlever Pérouse par Clément VII : thème connu.

Ce qui paraît mieux établi, c'est qu' « *une défaite aurait rendu ses services inutiles aux Florentins. A leur tête, il était plus puissant que seul. En prolongeant la résistance, il pouvait espérer du Pape de meilleures conditions. Il voulait donc amener les Florentins, par le plus long chemin qu'il serait possible, à un accord qu'il jugeait aussi inévitable pour eux, qu'avantageux et nécessaire pour lui.* » (*Perrens*). Le difficile, en tous cas, était de mener les opérations sans les subordonner à l'opinion, c'est-à-dire aux incompétents ; or, la masse réclamait à toute force de nouvelles sorties. Le gonfalonier et les membres de la Seigneurie risquaient gros à la contrarier et préféraient lui obéir en prêchant Malatesta, sans réussir à le convaincre. Leurs efforts se tournaient alors vers les autres capitaines, mais tous approuvaient leur général ; c'était net. Que répondre cependant aux agitateurs peu disposés à admettre l'avis d'un chef expérimenté, fût-il partagé par les gens du métier ? Les exigences du public primaient toute autre considération ; donc, si les hommes de guerre soutiennent l'opinion de Malatesta, c'est qu'ils sont ses créatures et de connivence avec lui. Récemment le capitaine-général a quitté le palais Seristori pour s'installer près de la porte San Pietro Gattolini ; mesure dont se sont immédiatement émus les ergoteurs à l'affût de ses moindres gestes : Malatesta n'a déménagé que pour être mieux à même d'ouvrir la porte à l'ennemi. Et Fabretti adopte cette insinuation, partie d'aussi bas que les précédentes. Qu'importe si d'autres objectent que le nouvel emplacement est plus solide et mieux disposé ; qu'on y peut mieux combiner des sorties, sans s'exposer à les voir éventer ? Ce sont là propos indépendants, donc superflus.

Si bien que le général subit la poussée de l'opinion, comme une force brutale avec laquelle aucune composition n'est possible. Toute sortie sera sans utilité comme sans gloire ; mais puisqu'on l'exige, il en essaiera encore et s'y prêtera lui-même. Il prétend

s'exposer aux coups, dût-il, en raison de sa santé, se faire traîner une partie du trajet dans une chaise à porteurs ; ce sera sa réplique aux injures. On marchera le 5 mai.

Ce jour-là, le général se met en route suivi de ses lanspessades ; plusieurs bandes, capitaine en tête, ainsi que 30 des plus fortes compagnies, sont de service. Au premier rang, s'avancent les capitaines et officiers pérousins. L'affaire est sérieuse et se dispute pendant plus de quatre heures ; elle ne finit qu'à la nuit. Malatesta a ordonné d'emporter le couvent de San Miniato, occupé par les Espagnols ; lui-même surveillera le mouvement. Impotent, il se tient d'abord au revers d'un fossé et voit l'ennemi, après une opiniâtre résistance, céder à l'élan des Florentins. C'est que des renforts, sortis par la porte San Friano, ont pris les Espagnols à revers. Berracano, leur capitaine, est tué ; les Florentins sont bientôt maîtres du monastère. A ce moment Orange accourt et, lançant son infanterie italienne, fait tirer les batteries de Giramonte de Barduccio et des nouveaux retranchements. Les canons de Florence ripostent ; on perçoit, dans le bruit, les décharges de la fameuse *arquebuse de Malatesta*. L'artillerie n'empêche pourtant pas Ferrante de Gonzague de charger, à la tête de la cavalerie impériale, les escadrons florentins massés avec quelque infanterie aux abords de la porte San Giorgio. Malatesta appelle aussitôt les renforts. Ils accourent et Orange, présumant une sortie en masse, fait entrer ses Allemands en ligne. Corps à corps terrible ; impossible de se reconnaître dans la confusion et la fumée. On n'entend pas les commandements.

Malatesta éperonne sa monture et lève les bras, cherchant à transmettre ses ordres par ces mouvements visibles dans une éclaircie. Puis, rassemblant toute son énergie, il se multiple et à plusieurs reprises veut se précipiter dans la mêlée. C'est à ce moment que les commissaires florentins attachés à ses pas : Zanobi Bartolini, Tomaso Soderini et Antonio Giugni se jettent sur lui et, cramponnés à ses vêtements, l'arrachent à la mort libératrice. 200 des plus braves soldats de Florence sont tués là avec plusieurs capitaines, la plupart pérousins ; les pertes des Impériaux sont encore plus sensibles. Tel est l'exposé de la bataille d'après l'ensemble des données contemporaines ; passons aux commentaires.

Malatesta s'était-il encore décidé à rompre le contact en pleine action ? Bonazzi le nie. Ulysse Robert, si hostile, écrit : « *Il est probable que les Florentins fléchissaient.* » Du reste, un fait, survenu le matin même de la bataille, avait irrité le général.

Il avait désigné pour le commandement d'une des trois bandes prêtes à marcher : Amico de Venafro. Quelle fut sa surprise en

apprenant que Stefano Colonna venait de le faire exécuter ! Cette surprise, la ville entière, « *douloureusement impressionnée* », la partageait. Non seulement l'impitoyable sanction lui était préjudiciable, en raison de la pénurie de capitaines ; mais soldats et citoyens estimaient que le motif invoqué ne la justifiait pas. Colonna avait autorisé une femme à s'en aller avec ses effets ; Amico de Venafro refusa de la laisser circuler : une altercation s'ensuivit. Telle était l'origine du litige ; elle parut mince, même à certains des enragés, toujours prêts à opposer Colonna au capitaine-général.

Enfin la sortie n'avait pas moins été menée rondement. A peine les troupes ont-elles regagné Florence, que les clabauderies reprennent, sans nouveaux frais d'imagination : pourquoi les forces des assiégés n'ont-elles pas été engagées en plus grand nombre ? pourquoi avoir encore refusé la victoire définitive ? pourquoi ce nouvel ajournement à la levée du siège ? etc. Segni écrit qu'au retour de la bataille, Malatesta questionnait les hommes pour se rendre compte de leurs impressions. Les difficultés que leur réservait un ennemi aussi vigoureux avaient de quoi faire réfléchir. Mais peut-on espérer, de la part de subalternes, assez de jugement et de sang-froid en pleine crise, pour dominer leurs dispositions naturelles à accueillir les reproches et les soupçons contre le chef ? Bonazzi ne dissimule pourtant pas son appréciation dans la circonstance : « *S'il est un traître* (Malatesta), *comment n'a-t-il pas préféré faire donner toute la garnison, plutôt que de consentir à de telles pertes parmi ses chers Pérousins, et à causer tant de mal à « son ami » le prince d'Orange* ? » Ce sont, en effet, ses parents, ses intimes les plus dévoués, que le général vient de sacrifier pour la république ; lui-même, enviant leur sort, ne doit la vie qu'à l'intervention des commissaires florentins. Combien, parmi ses détracteurs, s'offrirent avec cette abnégation aux mêmes dangers ? Il leur était plus facile d'ameuter le peuple « intra muros » et de s'afficher davantage dans les processions que devant l'ennemi.

Le 16 mai est passée une grande revue des troupes florentines : les milices comptent encore 5.000 hommes de 18 à 55 ans ; tout ce monde défile devant les personnages officiels. On fait, de nouveau, serment de lutter jusqu'au bout.

Ce qui se renouvelait moins facilement, c'était le trésor ; sa pénurie exigeait toujours des expédients auxquels on pourvût par la vente des biens des rebelles, décrétée dès le 18 mars précédent ; elle donna 6.600 florins d'or. Les contributions des citoyens et l'aliénation de divers objets précieux fournissent un autre appoint de 53.000 ducats. En compensation de tels sacrifices, Florence reçoit de bonnes nouvelles de Francesco Ferruccio qui, encouragé par son succès à Volterre, s'est constitué quelques renforts, et a voulu

reprendre San Gimignano, puis Colle. C'était le moyen de barrer la route de Sienne aux convois de vivres des Impériaux De ce côté, les choses tournent assez bien. Mais, chacun des partis en voulant aux provisions, voilà que le prince d'Orange essaie, en même temps, d'une diversion sur Empoli, le marché des vivres pour les Florentins. L'attaque des Impériaux contre le château d'Empoli est repoussée (28 mai) ; seulement les habitants, en haine de Florence, traitent secrètement avec l'ennemi la nuit même qui suit le combat et, circonstance curieuse, les deux commissaires de la république approuvent cette reddition. Qu'ils aient obéi aux circonstances imposées par l'hostilité de la population, c'est évident ; ils agissent prudemment, néanmoins, en ne reparaissant pas dans Florence où l'on ne plaisante pas sur les défections et les malchances. Inutile de s'y excuser d'une perte aussi sensible que celle d'Empoli, point sur lequel les troupes florentines devaient se masser pour harceler l'ennemi. Les assiégés sont consternés ; il importe de les distraire par ailleurs, c'est ce que comprend Stefano Colonna, assez mal en point dans l'estime publique, depuis le meurtre d'Amico de Venafro. Colonna prône une nouvelle qui sera pour lui une occasion de se réhabiliter dans l'opinion ; peut-être affirmera-t-il, du même coup, sa supériorité sur le capitaine-général. Nouvelle chance de le supplanter !

Alors Colonna propose de marcher sur les Allemands campés à San Donato-in-Polveresa, ce qui permettrait d'ouvrir la voie de Prato et de Pistoie. Le gonfalonier consulte Malatesta, les délégués de la guerre et quelques notables ; tous approuvent à l'exception du capitaine-général, qui fait remarquer les solides défenses des Allemands. Mais son opinion ne l'empêche ni d'accepter le plan de ses collègues, ni de concourir à son succès ; il l'a déjà prouvé.

Bref, Colonna, suivi de 2.000 hommes, sort en pleine nuit (du 10 au 11 juin) par la porte de Faenza. A l'aube, Pasquino Corso doit le rejoindre ; il a ordre de s'arrêter à mi-chemin, jusqu'au moment où l'action sera engagée, pour marcher alors vers le point le plus faible. Malatesta, posté avec 1.500 fanti aux rives de l'Arno, doit barrer la route au marquis du Guast, susceptible de secourir les Allemands. Tout de suite, Corso commet une faute en outrepassant ses instructions : après avoir fractionné en deux ses 1.500 Corses, il s'approche trop, avec l'une des sections, des tranchées ennemies. Signalé par les sentinelles, il permet d'organiser contre les siens une résistance immédiate Pourtant, les hommes de Stefano Colonna, dans leur ardeur à se ruer sur les assiégeants, se sont frayé un passage. Victorieux, ils pillent et s'acharnent dans l'obscurité sur les Allemands débandés, tuant les femmes et les malades. Nouvelle faute et, celle-ci, beaucoup plus grave que la

précédente ; elle donne le temps au comte de Lodrone d'aligner 2.000 piétons dont les piques hérissées arrêtent net l'élan des Florentins. Et Corso n'arrive pas. Vainement Colonna lui dépêche plusieurs estafettes ; ce n'est pas le renfort qui paraît, mais le jour. Corso prétendra plus tard s'être égaré dans les cannes et les vignes. Pendant ce temps, Malatesta, gêné par les batteries de Monte-Oliveto, pense ne pouvoir empêcher la cavalerie ennemie de passer le fleuve à gué ; risquant « *d'être serré de trop près par cette cavalerie pour pouvoir rentrer et se défendre contre les troupes fraîches de Philibert* » en cas d'attaque de celles-ci (*V. Robert*). Il ne permet pas qu'on engage plus avant une tentative avortée. Alors Colonna blessé d'un coup de hallebarde au ventre, et les dents brisées, recule en bon ordre. Mais il est furieux et s'en prend à Pasquino Corso, dont l'inaction a tout compromis ; il reproche également aux troupes florentines de s'être amusées à piller, au lieu de continuer la lutte. Malatesta ne pouvait être oublié ; Colonna se plaint de lui avec d'autant plus d'amertume que le général affecte de n'avoir vu dans cette camisade « *qu'une affaire d'enfants* » Peu importait à ce dernier qu'un nouveau grief vînt, à ses dépens, s'ajouter aux autres ; il était excédé. L'acuité des haines grandissait avec les misères du siège. Quant à rester à la merci d'un coup de folie, Malatesta s'y refuse désormais ; ses fanti gardent les portes et les escaliers de son palais ; lui-même ne correspond plus guère que par écrit avec la Seigneurie. S'il faut absolument discuter de vive voix avec les magistrats qui la composent, il va les trouver sous escorte.

C'est à ce moment, en juin, que le général parle du rétablissement possible des princes bannis dans Florence, avec l assentiment de la Seigneurie. Il n'impose nullement cette solution, qu'il croit nécessaire en raison des circonstances, mais se borne à la soumettre, quitte à faire son profit de l'opposition qu'elle soulève. On le verra bien, le mois suivant, quand Malatesta se montrera avec Orange tout aussi intransigeant que le gouvernement « enragé » au sujet des Médicis. Comment la Seigneurie, fixée sur l'opinion de son général, le maintient-elle en fonctions ? C'est immédiatement, et non plus tard, qu'il importe de le congédier pour cause de divergence de vues... On aurait constaté alors le résultat. Au lieu de cela, les gouvernants, assez inquiets à ce sujet, attendaient, avant de renier Malatesta, d'en avoir tiré tout le parti possible pour leur cause. Ils laissaient les rapports se tendre de plus en plus entre eux et leur condottiere, chacun des deux partis s'efforçant d'être le moins dupé.

Les choses en étaient là quand Malatesta fut informé d'une vi-

lenie à laquelle il se refusa de prêter la main ; la Seigneurie voulait faire empoisonner le Pape. Certes, le général n'aimait pas Clément VII ; de là à le laisser assassiner, il y avait toutefois une certaine marge ; aussi ne cacha-t-il pas son opinion, faisant même demander au colonel impérial, Colonna Pirro, de lui envoyer du camp un homme sûr, auquel il ferait une importante confidence. Colonna-Pirro, ou Philibert d'Orange lui-même, seraient informés de cette façon. Le messager se présente et Malatesta lui révèle le projet : un émissaire, de connivence avec le bouteiller de Clément VII, doit partir dès le lendemain matin. Orange, mis sur ses gardes, ne perd pas un instant ; il fait arrêter l'individu sur lequel on trouve des fioles et un certain remède destiné au Pape ; cinq de ses serviteurs sont compromis. Le prince n'a plus qu'à informer sans délai Clément VII et à lui transmettre le poison, tout en gardant sous clef l'émissaire. Malatesta avait tenu à ce que le Pontife sût que l'avertissement venait de lui et on le comprend. « *Pour Philibert, ce renseignement était un bon signe ; il en conclut que Florence était à l'extrémité, et qu'en prévision d'une prochaine capitulation, Malatesta cherchait à se « rhabiller » avec le Pape* ». Et pourquoi pas ? *L'idée n'était pas si mauvaise* », ajoute Ulysse Robert. Ce qui l'est davantage, c'est la démonstration du même auteur, établissant que Malatesta tient déjà Philibert au courant de la situation. Comment arranger cela avec la lettre d'Orange lui-même, à propos de cette affaire d'empoisonnement ? Le général de Charles-Quint, intéressé le premier dans la question, est encore réduit, au mois de juin, à ses seules conjectures ; il croit Malatesta brouillé avec le Pape, puisque l'attention du seigneur pérousin à l'égard de son suzerain lui semble une tentative de rapprochement. Que devient alors la connivence entre le capitaine-général et l'ennemi ? que valent les accusations contre ce Malatesta qui n'a pu, depuis neuf mois, modifier le tir d'une coulevrine sans qu'on crie à la trahison ? Il est clair qu'en éventant le dessein criminel de quelques exaltés, le général empêchait l'arrivée au pouvoir du successeur de Clément VII. Peut-on vraiment lui en faire un grief ? Ce successeur eût levé le siège, c'est vraisemblable ; car après deux Papes Médicis si rapprochés, le nouvel élu, choisi dans une autre famille, n'eût témoigné qu'un médiocre intérêt au rétablissement des princes de Florence. D'autre part, il n'aurait pu être, à l'égard de Malatesta, plus hostile que Clément VII ; au contraire, puisque leurs mutuels rapports auraient été exempts d'un passé fertile en démêlés.

Bref, les admirateurs du parti « avancé » qui reprocheraient au général son intervention contre les empoisonneurs, devraient comprendre qu'en étouffant la tentative, Malatesta se retirait le bénéfice d'un siège jugé par eux surtout, irréductible à ce moment-là.

Ils admettraient ensuite que si les opérations s'étaient terminées par le changement de Pontife, la situation du seigneur Pérouse eût été grandie, dans sa patrie, de la gloire qui lui aurait été attribuée (1). Il suffisait, pour obtenir ce résultat, de se taire ; mais ce silence devenait une complicité.

De mauvaises nouvelles se succèdent à Florence : la citadelle d'Arezzo s'est rendue aux Impériaux et Borgo-San-Sepolcro au Pape ; c'est beaucoup de déboires, en regard de quelques succès partiels. L'ennemi occupe maintenant tout le territoire de la république, sauf Pise et Volterre. Alors, tout l'espoir de la Seigneurie se raccroche à Ferruccio, ce capitaine improvisé dont la bravoure et l'esprit d'initiative ont fait l'un des principaux champions des assiégés. Ne pourrait-il conjurer le péril ? Le gouvernement l'élit, avec de grands pouvoirs, commissaire général de Volterre et des campagnes florentines (14 juillet). Ferruccio se voit comblé de privilèges, hors de proportion avec sa charge et sa situation ; il peut, à son gré, céder villes et territoire, traiter tout accord avec l'ennemi, etc. Néanmoins, on lui donne quelques instructions préliminaires ; qu'il abandonne Volterre pour s'unir à Giovan-Paolo Orsini sur les terres de Pise. Renforcé le plus possible, il devra ensuite gagner Florence en tâchant de reprendre Prato et Pistoie pendant la route ; s'il échoue, sa marche est tout indiquée sur Fiesole. Dans Florence, les commissions s'ingénient à le pourvoir du nécessaire : c'est l'homme nouveau, donc le sauveur.

A vrai dire, la liberté d'action dont le pourvoit la Seigneurie fait en quelque sorte de Ferruccio le collègue de Baglioni auquel il porte ombrage. Ses fonctions embarrassent la direction militaire et nuisent à l'unité de commandement. Le nouveau commissaire général fut l'un des plus chauds partisans de l'élection de Malatesta : mais ne conçoit-on pas que l'étendue anormale des pouvoirs qui

(1) Dans cette affaire d'empoisonnement, Varchi se borne à disculper ses concitoyens ; c'est son point de vue personnel. Mais la lecture des pièces contemporaines ne conduit pas si facilement à la même conclusion. Varchi n'a décidément la partie belle qu'en discréditant Malatesta. S'il se permet de censurer le prince d'Orange, M. Ulysse Robert cesse d'emboîter le pas et démontre (alors seulement) la « *rare naïveté* » de l'historien florentin. Pourtant, lorsque ce dernier accuse Orange d'avoir, par ses pertes au jeu, dilapidé la solde envoyée aux troupes par Clément VII, il semble s'être renseigné. Le prince aurait même tenté des avances secrètes à Malatesta, en vue de hâter la capitulation de Florence. Orange était joueur : c'est un fait acquis. Si les conséquences de sa déveine sont non moins exactes, il a pu se laisser aller à quelques tripotages et les Florentins avaient des chances de bénéficier de ses embarras. Malatesta aurait donc agi dans leur intérêt, en insistant pour régler leur cas au meilleur compte possible, telle que le lui offrait une circonstance fortuite.

lui sont remis va compliquer leurs mutuels rapports ? Les désaccords intermittents naîtront des divergences de vues. Baglioni s'énerve et Ferruccio s'aigrit ; ce dernier pourra accueillir, comme certains le prétendent, telle ou telle insinuation défavorable à son collègue ; par exemple, sa correspondance présumée avec Orange. On objectera que Ferruccio lui-même n'a pas été épargné par les soupçons de trahison : ce n'est même pas la seule peine que lui aient réservée ses compatriotes. Quelle n'a pas dû être son indignation s'il a eu « *vent, comme c'est probable, des négociations que la malheureuse Florence s'obstinait à poursuivre* » ! (*Perrens*)

Malatesta dut être froissé de l'engouement manifesté pour Ferruccio ; néanmoins, cet engouement émanait d'un gouvernement dont lui-même n'avait plus rien à craindre, ni à espérer. Pour relever contre le seigneur de Pérouse l'opinion de Ferruccio, ses détracteurs en antidatent l'expression ; car la lettre du futur commissaire général, si flatteuse pour Malatesta, et expédiée le 5 février 1530, les gênerait beaucoup. D'autres en atténuent la portée ; d'après leurs dires, Ferruccio ignorait alors la trahison de son chef. C'est négliger la vraisemblance : à ce moment, les auteurs de l'objection ont démontré, sinon la trahison du général, au moins les soupçons qui la dénonçaient ; le fait était d'absolue notoriété. Eux-mêmes le proclament. Comment Ferruccio serait-il resté indifférent à de pareils bruits ? Ce patriote dut peser et contrôler l'accusation publiquement colportée. Malatesta n'en était pas à son coup d'essai contre Florence, nous répètent les « enragés » ou leurs amis ; raison de plus pour s'informer. Seulement, Ferruccio, renseigné, ressentait quelque mépris pour les données de ce genre. Il savait que si Malatesta avait, comme lui-même, abandonné Empoli, les plus odieuses accusations l'auraient accablé sans grand bénéfice pour la cité.

Elle subit maintenant une nouvelle série noire : l'un de ses condottieri, Ercole de Berzighella, se rendant avec ses gens à Empoli, vient d'être écrasé par Colonna-Pirro, qui cantonnait ses soldats entre Peccioli, Montopoli et Pallaia. Qui plus est, les répressions impitoyables n'empêchent pas les défections de se multiplier. Décidément, les Médicis et surtout le parti dit de la paix ont en ville de chauds adhérents depuis que la catastrophe finale est avérée ; l'exemple du supplice infligé à Lorenzo Soderini n'a pas suffi pour les raréfier. Ce malheureux, fasciné par les promesses de Clément VII, avisait Baccio Valori, commissaire pontifical dans le camp ennemi, des décisions militaires prises à Florence et de l'état des esprits. Il ne s'en tenait pas là et fournissait ailleurs encore ses indications. Soderini fut pendu le 4 juillet ; dix jours après, au moment de la remise des pleins pouvoirs à Ferruccio, les Flo-

rentins apprenaient (14 juillet) que François Ier avait recouvré ses fils. Quels carillons alors dans leurs clochers, quel rayon d'espoir pour ces infortunés s'obstinant à se faire leurrer jusqu'au bout ! Le roi de France avait oublié sans retour Florence, acculée aux pires mesures et forcée de jeter hors les murs nombre de pauvres diables, comme bouches inutiles. Cependant, un frisson de pitié étreint la population et gagne son gouvernement, qui annule cette décision.

Malatesta aura désormais pour objectif principal de n'être pas englobé dans la ruine qu'il s'est efforcé de conjurer.

C'est alors seulement, quand Florence est perdue, que les plans du capitaine cèdent aux menées du diplomate. Malatesta, obsédé d'instances au sujet des sorties, laisse crier « *l'assalto !* » sans varier d'opinion : les Florentins doivent se résigner à la fatalité. Puisque leurs ambassades près du Pape, de l'empereur et d'Orange ont successivement échoué, Baglioni lui-même interviendra : il échangera des pourparlers avec le condottiere impérial et son second Ferrante de Gonzague ; c'est l'unique moyen d'obtenir les moins pénibles conditions. Cencio Guercio, l'un de ses fidèles, va lui servir d'intermédiaire. Loin d'assumer en cachette la responsabilité des négociations, le général exprime tout de suite le désir que Philibert transmette ses conditions au conseil des Quatre-Vingts. Le prince promet d'envoyer un délégué. Mais la question reste insoluble, car le retour des Médicis est imposé et Malatesta repousse les autres articles comme excessifs. Il a fait soumettre à son partenaire les limites extrêmes des prétentions et s'en tient là, demandant que Ferrante de Gonzague vienne en personne s'aboucher avec les magistrats. On aura plus de chance de s'entendre ainsi, puisqu'il le faut absolument. Ulysse Robert explique la fin de non-recevoir opposée par le seigneur pérousin aux premières propositions d'Orange : « *Malatesta comprit qu'il ne pouvait, sans être accusé de trahison, traiter sur ces bases.* » Cette accusation-là, le fils de Giovan-Paolo en était saturé ; il se fût décidé bien tard à y prendre garde. L'auteur veut-il dire que Malatesta ne pensait nullement commettre l'acte d'un traître ?

Bref, si conciliantes que fussent ses contre-propositions, Orange refusa d'y souscrire. Ce n'est point Ferrante de Gonzague, mais Colonna-Pirro qui vint discuter avec Baglioni pendant deux jours consécutifs. Fixé sur la résolution de la Seigneurie, le général ne pouvait s'exposer à un désaveu ; il ne voulut rien entendre au sujet des Médicis : « *Plutôt pas d'accord* », dit-il. Ce n'était pas une solution. Naguère le conseil des Quatre-Vingts montrait moins d'intransigeance en acceptant, dès août 1529, de modifier la forme du gouvernement. De son côté, Clément VII chargeait quelques

Florentins de son parti, en résidence à Rome, de négociations similaires (18 juill.). Elles portaient sur trois points principaux : 1° débattre la contribution que fournirait Florence pour éviter le sac ; 2° compensation revenant à Malatesta (mais le voisinage de Pérouse, dont celui-ci voudra être remis en possession, présente un danger pour Naples ; ce point sera en grande partie négligé et la faible indemnité attribuée au général passera quand même pour le prix de sa trahison) ; 3° affectation à donner aux troupes assiégeantes ; dernier article et non le moins épineux. On espérait le régler en maintenant 3 à 4.000 Espagnols, après licenciement du reste.

Ainsi, Malatesta a, de sa propre autorité, tâté le terrain du côté des Impériaux, à charge de soumettre les données obtenues au gouvernement florentin. Aucune feinte n'existe entre lui et Orange ; ce dernier croit à l'entente préalable de la Seigneurie avec le capitaine-général. C'est même sous cette impression qu'il demande un sauf-conduit aux magistrats pour Ferrante de Gonzague, après le 20 juillet, date de la reprise des pourparlers. Philibert s'est, en effet, décidé à envoyer son second en ville, et la Seigneurie, heureuse de profiter d'une situation déblayée en dehors d'elle-même, accorde à Gonzague le libre parcours. Bien mieux, elle dépêche au camp impérial Bernardino de Castiglione, qui transmettra son acceptation à l'accord, pourvu que les Médicis ne soient pas imposés. C'est toujours la pierre d'achoppement ; la même se retrouve dans les données de la Seigneurie, comme dans celles de Malatesta, ce qui prouve que le général négociait de façon à être approuvé ; sans quoi il eût passé outre, puisque tel était son avis. Cette question Médicis, paralysant tout, arrange très bien l'ennemi ; le condottiere impérial, désireux de prolonger le débat, gagne le temps nécessaire pour préparer une opération contre Ferruccio.

On blâme Malatesta d'avoir fait exposer au Pape ses démêlés avec la Seigneurie avant l'effondrement prévu ; il ne résulta cependant de ce fait nul retard défavorable aux assiégés. Le général ayant dû se montrer inflexible sur une question qu'il jugeait inévitable, pressentait d'autant plus sûrement l'imminence de la catastrophe. Il tenta, au pis-aller, une sorte de réconciliation pour son salut et celui des Pérousins ; c'était là précaution prise dans la marche à l'abîme, non quand des chances de salut subsistaient encore. Le surplus des insinuations dictées par l'eprit de parti est sans fondement, au moins démontré ; dût-on blâmer désormais l'entrevue qui eut lieu (24 juillet) entre Orange et Malatesta. On « *ignore ce qui se passa entre eux* » (*U. Robert*) « ... *les documents ne permettent pas de (l') établir* » (*Perrens*). La conjecture du seul Varchi, notoirement partial, a été transformée en affirmation ; c'est plutôt insuffisant.

Suivant Varchi, Malatesta aurait engagé Orange à marcher contre Ferruccio et, pour mieux se compromettre, le capitaine-général qui l'entretient verbalement avec le prince, lui aurait remis un billet de sa main, pour garantir la tranquillité du camp impérial en l'absence de son chef. Que l'imprudence insensée d'un pareil acte obtienne du succès à l'Ambigu ou dans quelque roman « à la Dumas », passe encore ; mais aucune opinion ne saurait s'y intéresser sur un simple on-dit. L'événement cadre avec l'interprétation de Varchi, objectent certains ; cela reste à démontrer, comme on le verra par la suite. Bonazzi range la prétendue lettre de Malatesta parmi les vulgaires calomnies. S'il y eut, suivant toute vraisemblance, échange de vues entre les généraux des deux partis, c'est au dernier acte du drame et pour éviter le sac ; non pour compromettre une cause perdue. Orange ne pouvait ignorer les discussions intestines des Florentins, ni la haine vouée à la Seigneurie par les villes soumises à son joug. De pareils éléments simplifiaient sa besogne, sans qu'il fût nécessaire d'en ramasser de contestables ou de faux. Segni convient qu'une victoire de Florence n'aurait rien sauvé : forcément précaire, écrit-il, elle l'eût jetée plus bas encore. Il reconnaît qu'une entente entre Orange et Malatesta n'impliquerait, de la part de ce dernier, que le désir de sauver la ville. Version parfaitement acceptable, quand on constate que les officiers approuvaient le plan du capitaine-général.

Ce plan, remarque Giovio, tendait à ne pas s'écarter des remparts, pour aller au loin perdre définitivement la partie. Il concordait avec les moyens dont disposait la république, tandis que l'intransigeance de ce gouvernement envers les Médicis rouvrait le champ aux hostilités, dont l'issue ne pouvait être modifiée. Sous ce rapport, Malatesta et Stefano Colonna sont du même avis. Convoqués par le gonfalonier en présence des autorités militaires, ils apprennent la décision des magistrats : c'est la sortie suprême dictée par la pénurie de vivres ; on va risquer le dernier coup de dé. Malatesta fait observer qu'Orange a peu dégarni son camp pour sa marche contre Ferruccio ; la sortie sera un acte insensé qui va compromettre définitivement l'issue du siège. Qu'on y songe. Pour lui, son opinion ne saurait varier sur l'unique planche du salut : l'accord.

Aussitôt Francesco Carducci se lève et réplique que le général n'a pas à conseiller un arrangement, mais à combattre en s'en tenant à son office. Cette altercation encourage un capitaine qui demande la parole ; à l'entendre, le prince d'Orange a tiré de nombreuses troupes du camp. Sur interrogation de Malatesta, qui voudrait savoir si l'officier a pu se rendre compte des forces ennemies restées disponibles : « *Je l'ignore* », répond celui-ci. Le

Conseil est bien avancé ; c'est pourtant la base principale des accusations contre le fils de Giovan-Paolo.

Qu'importe ! Raffaele Girolami résume le débat : par une patriotique allocution, il relève les courages, exhorte les chefs et promet la victoire ; puis, s'adressant au capitaine-général, il le prie d'excuser le peuple qui l'a parfois injurié de ses soupçons. Un si bel élan enlève les suffrages. Comment Malatesta n'eût-il pas été sensible au procédé de l'orateur, quand personne ne résistait à son ardeur communicative ? Toute objection tombait. Florence devait s'ensevelir sous ses ruines.

Alors les troupes mercenaires et les milices se préparent, pendant que le gonfalonier harangue le peuple dans le grand conseil ; il annonce l'arrivée de Ferruccio avec son contingent de cavaliers et de fanti. A l'ennemi ! En cas de défaite, les Florentins n'auront plus qu'à se tuer avec leurs femmes et leurs enfants, et à incendier la ville en holocauste à la liberté.

Ce plan grandiose avait l'inconvénient de mettre en relief les conséquences de l'exaltation et plusieurs auditeurs se ressaisirent ; en même temps, l'enjeu parut formidable à la responsabilité de Malatesta. Que le général ait, un moment, perdu le sens de la réalité, c'est indéniable ; réflexion faite, il blâme ouvertement le coup de folie en préparation. Alors, deux délégués lui sont dépêchés par la Seigneurie, qui veut absolument l'attaque immédiate et toutes les troupes dehors, avec le gonfalonier en tête. Deux ordonnances suffiront à garder les murs et les bastions.

En face d'une aussi formelle mise en demeure, Malatesta et Colonna ne se bornent plus à des observations verbales ; ils écrivent (2 août). Le fait n'empêche pas les Florentins de reconnaître, ce même jour, les lignes ennemies, sans perte de temps. Le capitaine-général a spécifié les points qu'il est impossible de négliger : deux routes seulement s'offrent aux assiégés du ctôé de la montagne ; l'une, celle de Rusciano ; l'autre, vers le Gallo ; impossible d'en approcher utilement en formation de bataille, car les retranchements qui les séparent sont trop éloignés. Par San Frediano, les pièces d'artillerie de Monte-Oliveto font face ; derrière sont Allemands de San Donato-in-Polveresa. Par San Pietro Gattolini, les retranchements ennemis paraissent à moins d'une portée d'arquebuse de la ville, l'ordre de combat ne saurait se déployer ; par San Giorgio, l'artillerie du Barduccio barre la route. « *Nous n'avons donc pas l'embarras du choix.* » Dût-on, par impossible, s'emparer des retranchements, que les 6.000 Allemands et Espagnols postés là auraient beau jeu dans le flottement des troupes florentines. Reste le côté de l'Arno ; mais les

cavaliers ennemis y opèrent en terrain plat, alors que les Florentins n'ont plus de troupes montées : « *Nous n'en sommes pas moins prêts*, conclut Malatesta, *à exécuter les ordres de vos Seigneuries et à faire, au péril de notre vie, ce que le gonfalonier a plusieurs fois promis.* » (*U. Robert*)

Il s'agit, en somme, d'élucider deux questions : Orange a-t-il, oui ou non, dégarni son camp de façon à permettre aux assiégés une action efficace ? en second lieu, les obstacles démontrés par Malatesta sont-ils imaginaires ou exagérés ? Autrement dit : les Florentins risquent-ils de courir à deux désastres à la fois ? Tout est là. Or, sur ces deux points, les invectives tiennent lieu de démonstration ; il est certain que la Seigneurie, frappée par la netteté de l'exposé du capitaine-général, n'ose plus d'elle-même réitérer l'ordre de marcher : elle convoque la Pratique. Aussitôt la discussion dégénère en tempête jusqu'à ce que les violents l'emportent, comme toujours : il faut vaincre ou disparaître : « *admirable enthousiasme, mais insigne folie !* » (*Perrens*) On conçoit que Malatesta et Colonna, sûrs « *de donner un coup d'épée dans l'eau* », aient manqué de zèle à ce moment. Ils savent au prix de quels tiraillements la résolution de marcher au désastre leur a été renouvelée ; de là, leur seconde protestation (3 août) tendant à obtenir de la Seigneurie l'autorisation d'envoyer deux délégués au prince d'Orange. Si ce dernier repousse tout moyen raisonnable de conciliation et veut Florence à discrétion, que les assiégés se sacrifient alors, dans l'écroulement final. Avant de l'affronter, Malatesta et Colonna se permettent de demander l'assentiment formel du conseil général.

Ce moyen de mettre à couvert leur responsabilité ne saurait étonner de la part de chefs qui ont insisté sur l'impossibilité d'un effort utile. On ne peut dénier ni la supériorité numérique de l'ennemi, ni la pénurie de vivres en ville, ni la maladresse d'une attaque des coalisés dans leurs retranchements ; opération contraire, en l'occurrence, aux plus élémentaires règles de la guerre. Ce n'est pas seulement aux magistrats, c'est à tout notable florentin jouissant de son bon sens, que Malatesta démontrait, en ces derniers temps, l'inutilité de la lutte à outrance contre le Pape et l'empereur. Une transaction acceptable reste seule possible. « *Le conseil n'était point déraisonnable, et d'autres qu'un traître pouvaient le donner, le donnaient même : par exemple le Vénitien Capello, qui avait si longtemps encouragé une résistance dont profitait sa patrie.* » (*Perrens*) Du reste, le gros de la population est en absolu désaccord avec le gouvernement des « enragés ». Combien partagent, au fond, l'avis de Patrizio de Rossi, ami des Médicis, qui prétend que les magistrats au pouvoir aimaient mieux mourir, pourvu que la patrie mourût avec eux, « que vivre avec

elle » ! Il ne s'agissait plus de donner sa vie à sa patrie ; c'était à la patrie de succomber pour entraîner la mort de ses propres enfants. (voy. *P. de Rossi.*)

Tous les capitaines ont adopté les avis de Malatesta ; seuls, les officiers florentins se tiennent sur une réserve qu'exige leur dignité. Colonna a fait taire ses anciennes rancunes en contresignant les lettres de Malatesta à la Seigneurie ; tous deux affirment que les conditions du prince d'Orange ont été transmises au gouvernement et à eux-mêmes de façons différentes. C'est afficher leurs propres pourparlers avec le condottiere impérial. Finalement, Malatesta, laissant toute latitude au conseil sur la marche des négociations, spécifie qu'il ne s'agit plus de tergiverser. Tout nouveau retard peut perdre la ville ; lui-même se considère comme obligé de « *pourvoir à son salut* ». Voit-on ici la moindre équivoque ? Il faudrait tenir pour traître celui qui ne trompe personne sur les sentiments et les actes qu'il ne dissimule pas. Approuvés hautement par un grand nombre de citoyens, les deux généraux ne sauraient convaincre la fraction extrême du parti enragé. De ce côté, aucun argument n'a prise ; les meneurs escomptent encore la rivalité de Colonna qu'ils espèrent s'attacher. C'est faire fausse route ; Colonna décline leurs avances et demande son congé, fort illégalement d'ailleurs. De plus, les bandes corses et pérousines, renseignées sur le différend entre Malatesta et la Seigneurie, refusent de sortir en armes.

Bref, ces deux jours agités ont été employés : le premier (2 août) en reconnaissances préparatoires ; le second (3 août) en convocation de la Pratique par la Seigneurie et en discussions insolubles. Pendant ce temps, le drame s'accomplissait du côté de Gavinana : Florence avait passé en alerte la nuit du 3, quand lui arriva, dans la matinée, la nouvelle du désastre de Ferruccio.

Sur l'ordre du gouvernement, le commissaire général, quittant Pise, s'était mis en marche contre son gré. Son plan aurait consisté en une audacieuse diversion vers Rome ; il comptait qu'une bonne partie des assiégeants partiraient pour défendre la capitale. L'idée pouvait se soutenir ; mais la Seigneurie, en ayant jugé autrement, avait imposé à Ferruccio une décision qu'il jugeait « *dangereuse et d'un résultat fort douteux* ». (*Perrens*) Il ne croyait pas, en effet, à l'opportunité d'une action combinée avec Malatesta. Plus tard seulement, les stratégistes à thèse démontreront que le capitaine-général fit échouer l'opération ; cela leur est aussi facile que d'imposer rétrospectivement leur opinion à Ferruccio. Celui-ci a laissé une garnison dans Pise et s'achemine, sans artillerie, mais solidement armé, par les terrains accidentés de Pistoie. Sans attendre son arrière-garde, il approche de Gavinana, quand, en face de lui, Fabrizio Maramaldo se démasque avec 6.000 hommes. La lutte

s'engage, acharnée. Tout à coup, Orange, accouru pour secourir ses gens, tombe frappé à mort d'un coup d'arquebuse. Les Impériaux, ébranlés, fléchissent et fuient, répandant eux-mêmes dans Pistoie la nouvelle de leur déroute. Mais Ferruccio et son collègue Giovan-Paolo Orsini avaient à peine eu le temps de laisser souffler leurs soldats, qu'Alessandro Vitelli fonçait sur eux avec un gros de lansquenets. De nombreux fuyards sont revenus renforcer cette bande et, pour comble de malheur, la pluie paralyse l'effet des *trompes à feu* florentines. Les troupes de la république sont perdues. Les capitaines florentins luttent avec l'énergie du désespoir, mais sont contraints de se rendre ; Maramaldo a la lâcheté d'assassiner Ferruccio blessé.

Florence tressaillit en apprenant la catastrophe (4 août) ; on en veut à Ferruccio dont les plans sont critiqués. « *Son ignorance, son orgueil, sa hardiesse imprudente* » ont été autant de facteurs d'un échec. (voy. *Perrens*) « *Qu'importe*, écrit néanmoins Eug. Benoît, *si l'historien nous montre, comme il est vrai, qu'en étendant le cercle de ses opérations, Ferruccio offrait un plus grand nombre de points vulnérables à la force et à la perfidie.* » Comment... « qu'importe » ? La première conséquence du désastre est d'enfler le parti des Médicis : les libéraux pleurent la fin de toute résistance sensée. Mais la Seigneurie, changeant de tactique, se cramponne à ces capitaines qu'elle accusait naguère de complicité avec Malatesta, parce qu'ils en approuvaient les plans.

Elle prétend renouveler l'engagement de 72 d'entre eux, avec promesse de paie à vie. A cette dernière proposition, Malatesta répond par un refus. Et les soupçons de redoubler ; le conseil des Quatre-Vingts et la Pratique dénoncent Zanobi Bartolini, aussitôt révoqué comme suspect d'approuver le Baglioni. L'infortuné n'évite le bannissement qu'en raison de sa fortune et du crédit dont jouit, malgré tout, le capitaine-général. Le piquant de l'incident est que ce même Bartolini s'évertuait, l'année précédente, à mettre Florence en garde contre les embûches ; il est servi. En même temps, les commissaires de la guerre sont cassés, sauf un seul : Andreol Nicolini ; de chauds « enragés » les remplacent ; ce sont là autant de décisions faites pour mécontenter Malatesta. Nicolini n'est autre que ce sénateur qui passe pour avoir proposé de l'assassiner, à son entrée au sénat.

Puisque Florence se débat dans le désordre, le général se décide à intervenir immédiatement. Par l'entremise de Cencio Guercio et d'un secrétaire de Stefano Colonna, il s'abouche avec Ferrante de Gonzague, successeur du prince d'Orange à la tête des Impériaux. Giovio prétend que ce fut avec l'assentiment de la Seigneurie, ce qui paraît contestable. Bref, Gonzague et Baccio Valori, délégué

de Clément VII, consentent à ce que Florence conserve la liberté, mais elle recevra le Pape ; l'empereur doit régler et organiser le gouvernement dans le délai de quatre mois.

Ces conditions ne sont point le résultat de pourparlers occultes ; Cencio Guercio les a conduits « *sans mystère* » (*Perrens*) « *presque ouvertement* ». (*E. Benoît*) Ils sont connus jusqu'à Rome. C'est au nom de Malatesta que Guercio se présente à la Seigneurie pour l'exhorter à la résignation, autrement dit, à recevoir les Médicis. Mais les esprits sont surexcités au suprême degré : il « *fut heureux* » pour Guercio « *d'avoir de bonnes jambes pour se soustraire à [la] folie furieuse* » (*P. de Rossi*) des magistrats. Ceux-ci le menaçaient de le faire supplicier.

Il n'en est pas moins établi que la Seigneurie a discuté et discute encore ouvertement avec Malatesta sur les résolutions à prendre, dût-elle s'obstiner, dans son ordre du jour, à l'irréductible résistance. Malatesta en a assez et le dit publiquement ; il est venu pour défendre la ville, non pour autoriser sa destruction. Plutôt que de livrer au sac cette noble et riche Florence, il affrontera l'ineptie et la haine ; qu'on ne compte pas sur lui pour être le témoin impuissant de l'hécatombe. Par une troisième lettre au gouvernement, il demande son congé : le témoignage de sa foi et de son honneur « *devant Dieu et devant les hommes* » se base sur ces données, écrites par lui-même en toute liberté et contresignées par son collègue Stefano Colonna. Une quatrième et dernière missive adressée par les généraux à la Seigneurie (8 août) rappelle que le grand conseil n'a pas été assemblé comme ils en avaient manifesté le désir. Ils se voient contraints d'aviser, pour n'être pas englobés dans la ruine commune ; qu'on en finisse ; les hommes de guerre se refusent à concourir au sinistre dénouement. Le bien-fondé de cette protestation n'échappe pas à tous les gouvernants. Busini convient « *qu'ils furent persuadés... de compromettre plutôt, et de ne pas perdre la liberté, que de risquer le sort et perdre, en même temps, la liberté et la vie. Ils pourraient de cette façon conserver l'une et l'autre.* »

Pourtant, le travail de l'opinion ne peut s'opérer sans heurts, au sein d'une pareille agitation. Les exaltés s'imposent ; fort mécontents des résultats obtenus par les raisonnements de Malatesta, ils tentent un nouveau genre d'obstruction. Malatesta n'a-t-il pas voulu intimider la Seigneurie ? On voit les citoyens affluer chez lui, au quartier Santo Spirito « *où il règne en maître* » ! Voilà ce qui le pousse à abuser de son intervention. C'était atteindre l'opinion des magistrats dans son point faible ; on va le constater. Puisque Malatesta préfère son congé à la soumission au gouvernement, qu'il soit pris au mot ; Florence saura se passer des Corses et des Pérousins qui ne marchent qu'à l'ordre du capitaine-général. Cette

décision est adoptée. Pourtant, les Dix de Pratique, fixés sur l'attachement des troupes à leur chef, ne rédigent le décret de congé qu'à grand renfort d'éloges : si le gouvernement se résigne à se séparer de Malatesta, ce n'est, disent-ils, que pour enrayer les absurdes propos du populaire. On espère ainsi en maîtriser l'audace. Périphrases inutiles ; l'intéressé est fixé sur les sentiments des « enragés » dont il gêne les desseins.

Deux sénateurs délégués vont le trouver : l'un est Andreol Nicolini — celui qui voulait le faire assassiner, — l'autre Francesco Zatti. Un notaire et deux massiers les accompagnent, de façon à entourer la signification de congé des formes officielles.

Malatesta s'était montré fort mécontent des sévices et injures prodigués par la Seigneurie à Cencio Guercio, son homme de confiance ; notons, en plus, que la présence de Nicolini dans la délégation n'était pas de nature à le bien disposer. Les sénateurs et leur escorte arrivent à l'entrée de la rue Maggio où se trouvaient les premiers postes du capitaine-général ; les soldats laissent passer le petit groupe, mais chuchotent avec quelque impertinence. La délégation est introduite près de Malatesta. Étendu sur le lit où le cloue souvent son infirmité, celui-ci répond à peine, d'un léger mouvement de tête, au salut des sénateurs. Alors commence l'avant-propos de lourde flatterie qui tourne à l'ironie quand vient l'énoncé du congé. Malatesta croit à un affront ; furieux, il se lève, le poignard à la main, et frappe Nicolini qui lisait le décret. C'est un tumulte inénarrable ; les massiers y perdent leurs masses d'argent dont s'emparent les soldats, narquois ; Nicolini affolé s'enfuit, abandonnant son manteau et sa monture ; son collègue Zatti, qui s'est d'abord jeté à genoux, les mains jointes, décampe à son tour plus mort que vif. Bref, l'escorte florentine allait passer un mauvais quart d'heure sous la poussée des soldats pérousins quand Malatesta s'interpose. Il ne semble pas s'être acharné contre Nicolini. « *Ce n'est pas toi que je vise,* lui a-t-il dit, *mais ce grand coquin de Carducci* » ; puis il ajoute : « *Allez dire à vos seigneurs que, de gré ou de force, ils s'accorderont avec le Pape. Florence n'est pas une écurie à mulets. Je la préserverai bien, malgré les traîtres !* »

En somme, Nicolini n'a été que légèrement atteint. Mais l'acte de Malatesta, vraiment inexcusable, n'a pas besoin d'être dénaturé par ceux qui en dissimulent les motifs. Ils ont applaudi aux menaces déversées sur Guercio, le messager du capitaine-général, lequel rendait au Sénat la monnaie de sa pièce.

D'abord, l'émotion et l'indignation bouleversent les magistrats, qui convoquent les ordonnances ; le gonfalonier de la République

paie de sa personne : « *Aux armes !* clame-t-il sur la place, *mon cheval ! ma cuirasse !* » Hélas, le feu sacré est éteint. A peine si la moitié des gonfalons se décide à le suivre ; les autres prétendent n'avoir pour seigneur que Baglioni. L'affaire s'engage assez mal ; malgré cela, Malatesta paiera de sa vie l'affront fait à Nicolini, et Girolami se charge de le congédier si les plus violents enragés lui en laissent le temps. Car ces gens-là ne parlent que de tuer : un certain Giovan-Battista Cei crie plus fort que les autres, ce qui est toujours imprudent, comme il le verra par la suite ; un capitaine de Gascons s'offre également pour l'opération. Tout ce branle-bas arrive un peu tard : 400 jeunes gens et de nombreux citoyens, massés sur la place de Santo Spirito, barrent la route aux assaillants. Ceux-là sont excédés par leur gouvernement d'exaltés et acclament Malatesta ; quelques palleschi profitent de l'occasion pour risquer des vivats en faveur des Médicis. Inutile de dire que les 800 fidèles qui suivaient le gonfalonier se sont volatilisés ; à peine si le quart d'entre eux tient encore. Busini s'en désole : « *On va remercier, adorer Malatesta !* » écrit-il. Le général a prévu cette effervescence : des ferments de haine, exploités par les violents, sortirait l'anarchie, prélude de la destruction, si la majeure partie de la population ne facilitait sa tâche. Défalcation faite des amis de Médicis, des trembleurs et des égoïstes, les hommes d'ordre sont assez nombreux pour se faire respecter ; ils estiment en avoir assez fait pour sauver l'honneur et se refusent à subir les atrocités inutiles.

Malatesta pense de même ; pour lui, la campagne est virtuellement terminée. Il ne sagit plus que du règlement, au sujet duquel toute entente est impossible avec la Seigneurie dominée par les « enragés. » Le général avait prévenu qu'il se déciderait à faire seul l'accord, puisqu'on n'en finissait pas ; il y pourvoit en laissant introduire dans les bastions le colonel Colonna-Pirro avec ses gens. Un Pérousin, Margutti, se charge de rompre la porte San Pietro Gattolini d'où le capitaine Altoviti s'enfuit, sans demander son reste. Par ordre de Malatesta, les rues conduisant au pont « a la Carraia », au Ponte-Vecchio, ailleurs encore, sont barrées ; seul est laissé libre le quartier que garde Stefano Colonna d'accord avec son chef. En même temps, les canons placés au sommet des tours San Friano et San Pietro-Gattolini sont pointés sur la ville ; c'est le moyen de convaince la Seigneurie et ses derniers fidèles. Trois portes et une poterne étant à la discrétion de Malatesta, les discussions sont vaines, car les Impériaux serrent les murs de plus en plus près. Du reste, le général n'avait nullement tenu à être témoin de l'inévitable reddition et s'était muni d'un sauf-conduit de Ferrante de Gonzague pour quitter Florence avec ses troupes suivies par les palleschi. Les enragés auraient ensuite manœuvré à leur guise.

Mais les citoyens, qui redoutaient autant les mesures des exaltés que le pillage des Impériaux, n'eurent pas plus tôt vent de la détermination de Malatesta, qu'ils voulurent y remédier. Ils firent sommer les « enragés », par la voix autorisée de Cecotto Tosinghi — le vainqueur des coalisés, à la tour San Romano — d'avoir à clore leurs élucubrations ; c'était autoriser Baglioni à conclure l'acte qu'imposaient les circonstances.

A partir de ce moment, le général est le maître ; en face de lui n'existent plus ni gouvernement, ni factions. Il va tout régler. Pour son propre cas, il fera valoir aux yeux du Pape que, l'ayant combattu, il n'a pas moins réussi à éviter la destruction de Florence ; ce sera un palliatif. Clément VII attachait à ce résultat une non moindre importance que la majorité des citoyens. Avant la chute d'Empoli, alors que l'issue de la campagne ne pouvait déjà laisser aucun doute, Malatesta avait fait tâter le terrain à la cour pontificale, par Galeazzo Baglioni : de cette façon étaient soumises à l'approbation du Pape les conventions concernant le capitaine-général et les Pérousins servant sous ses ordres. Il importait d'être fixé, puisque les soldats originaires des États de l'Église encouraient les mêmes peines que le seigneur de Pérouse ; tous, par le fait de leur participation à la défense de Florence, devenaient contumaces et rebelles ; leurs biens tombaient sous la saisie et le pillage. C'était assez sérieux pour exiger quelques précautions. Les Pérousins avaient payé de leur personne ; nombre d'entre eux s'étaient fait tuer ; mais pour ceux-là seulement la question s'était simplifiée. Malatesta, répugnant à endosser le désastre, prétendait ne pas ruiner non plus ses amis, ce qui eût été perdre doublement la partie ; on ne s'étonnera pas de le voir contrecarrer les « enragés » en vue d'épargner à Florence la catastrophe qui l'entraînait lui-même avec ses compatriotes.

Il obtient du Pape leur pardon en même temps que le sien, la restitution des biens saisis et le libre retour à Pérouse ; honneurs et dignités lui seront conservés. Ses adversaires : Braccio et Sforza, déchus de tout bénéfice concédé lors de la reddition de Pérouse, ne pourront demeurer dans les États de l'Église ou sur le territoire florentin ; même sanction contre les bannis des fiefs du général. Divers points spéciaux, concernant tel ou tel de ses alliés ou parents, sont réglés par la même convention. Malatesta reçoit garantie d'exécution de tous les engagements qui lui furent consentis au nom du Pape par l'évêque de Faenza, Meniconi, et par le prince d'Orange; ils comprennent la concession des seigneuries de Nocera avec la Valtopina, de Bevagna, de Limigniano, de Castelbuono, de Rocca-Castelli et de la moitié de Chiusi ; plus, la promesse d'un évêché, un bénéfice de 8 à 10.000 écus d'entrée par an assuré à Giovan-Paolo, neveu de Malatesta ; et à Rodolfo, fils du général,

la main de la fille de Varano duc de Camerino (1). Les différends entre Malatesta et les gens d'Orviéto sont tenus pour réglés.

Les historiens s'accordent sur l'ensemble de ces conventions; certains objectent, au sujet de la fiancée de Rodolfo, que Malatesta avait souhaité dans ce rôle Catherine de Médicis. Une alliance avec les Varani devait, en effet, le séduire médiocrement, en raison des démêlés dramatiques naguère soulevés entre les seigneurs de Pérouse et de Camerino. Par contre, la fortune si rapide des Médicis faisait de Catherine un parti exceptionnel. Comme otage des Florentins, cette jeune princesse venait de passer par de cruels moments ; elle devait, surtout à Malatesta, d'en être sortie indemne. Quoi qu'il en soit, il est à remarquer que les deux généraux en présence au cours du siège, Orange et Malatesta, visèrent le même but en fait de mariage : l'un pour lui-même, l'autre pour son fils — lequel épousera Costanza Vitelli, des seigneurs de Città di Castello. — Le principal intérêt du règlement en cours concerne les concessions faites au capitaine-général. Nous les reconnaissons ; elles résument, à très peu de chose près, celles que les coalisés consentirent à Malatesta lors de la convention de Pérouse. Or, ce fut à cette même convention que Florence dut de recouvrer son contingent détaché en Ombrie ; ce fut elle encore qui ouvrit à Baglioni et à ses Corses et Pérousins la route de Toscane ; elle enfin qui permit aux assiégés de prolonger une résistance compromise par la seule défection de François Ier. Mais le parti pris ne discute pas ; il s'agit de dénoncer les concessions, obtenues avant le siège de Florence, comme le prix de la trahison et du sang. Malatesta avait pourtant eu le droit d'émettre des prétentions proportionnées aux dommages et aux difficultés endurés, aux efforts tentés, aux périls affrontés et parfois conjurés. Qu'il ait, du même coup. rendu service au Pape, d'accord ; mais Clément VII lui prodiguait-il sa gratitude en consentant des privilèges accordés antérieurement ? Le Pape, au dire de tel ou tel, fut effrayé des revendications de

(1) Pendant la marche de Lautrec à travers la Romagne pour gagner Naples (1528), Giovan-Maria Varano, duc de Camerino, était décédé en août, ne laissant qu'une fille de Caterina Cibo. Cette héritière devint le point de mire du duc d'Urbin et d'Orazio Baglioni (frère de Malatesta), chacun pour leur fils. Sur ces entrefaites, Sciarra Colonna attaquait Caterina (la veuve de Giovan-Maria) et livrait la seigneurie à un bâtard du dernier duc : Rodolfo Varano, devenu ainsi régnant dans la rocca de Camerino, sous la tutelle des Colonna. Mais ce Rodolfo tombe aux mains des soldats de la Ligue que commande, en Ombrie, le duc d'Urbin ; alors Orazio Baglioni l'enferme dans le château delle Presse. De cette façon, la fille de Giovan-Maria devait être particulièrement bien disposée pour les Baglioni ; d'autant plus que Sciarra Colonna n'obtint la délivrance du bâtard prisonnier qu'en évacuant Camerino.

Malatesta ; c'est vraisemblable, car le service était acquis, alors ! Les mêmes craintes eussent-elles produit leur effet si le salut de Florence eût encore dépendu du seigneur pérousin ? D'autres considérations vinrent ensuite assaillir Clément VII : celle, par exemple, du pouvoir dont jouissait Malatesta chez lui et qui gênait tant le Saint-Siège. Le général saura bientôt à quoi s'en tenir.

En attendant, il presse la conclusion du traité entre Clément VII et Florence ; son intention serait d'entrer au service vénitien avec 5 ou 6.000 fanti d'élite. Mais la république de Saint-Marc, qui usa à son égard des mêmes reculades qu'avec Florence, n'a point envie de se l'attacher.

Les magistrats florentins viennent de changer l'orientation de leur politique. Zanobi Bartolini s'en aperçoit ; de nouveau, il est en vedette et chargé d'apaiser la colère de Malatesta, qui seul peut mener à bien les pourparlers. La camaraderie du général avec l'assiégeant en atténuera les exigences, et chacun tablant là-dessus, les injures sont remises à plus tard. Bartolini, escorté d'un massier et suivi d'un détachement de miliciens, remplit son mandat et reçoit bon accueil. L'unique condition posée en principe par Malatesta concerne la Seigneurie qui devra envoyer au camp impérial des ambassadeurs approuvés par lui-même.

Nous sommes loin du congé signifié au général ; c'est à qui lui fera fête. De nombreux jeunes gens ont, dans ce but, quitté leurs gonfalons ; une foule sympathique se presse aux abords de son palais ; les Rossi, Buondelmonti, Cavalcanti, Ridolfi, Gondi et autres principaux notables le tiennent pour l'homme nécessaire. Ils ont « *loué hautement* » son attitude et « *blâmé l'imprudence du gonfalonier* ». Galeazzo Baglioni et Bino Signorelli, revenus près de leur seigneur, jouissent du spectacle ; naturellement, Bartolini n'a pas été réélu commissaire sans voir Malatesta proclamé de nouveau capitaine-général. Les citoyens devaient avoir une certaine peine à s'y reconnaître.

Quatre ambassadeurs sont élus par le Conseil des Quatre-Vingts réuni par la Seigneurie ; cette délégation est destinée à Ferrante de Gonzague. On n'a pas davantage oublié Clément VII, dont le commissaire, Baccio Valori, s'est, dit-on, abouché avec Malatesta. Une ambassade de quatre membres lui est également envoyée pendant que deux *orateurs* se rendent près de Charles-Quint. Le mandat de ces diplomates, tel que l'a approuvé Baglioni, stipule la conservation de la liberté et l'amnistie pour tous ceux qui, de près ou de loin, se sont compromis dans la résistance. Ferrante de Gonzague s'obligera non seulement en son propre nom, mais en celui du pape et de l'empereur.

En ville, c'est le chaos ; lès rixes entre bandes de provenances

diverses menacent de dégénérer en mêlée : Florentins, Corses, Gascons et Pérousins ne cessent de se provoquer. Le seul point sur lequel s'accordent les factions locales, c'est que Florence est à la discrétion de Malatesta. Et quand plusieurs soldats ou amis du capitaine-général, agacés des propos à son adresse, font afficher dans les endroits les plus fréquentés, des cartels de défi contre quiconque osera l'accuser de trahison, personne ne bouge. Pas un de ces « enragés », qui tenaient pour secondaire l'existence de la ville, ne s'offre pour braver l'adversité ; ces fougueux patriotes attendent de n'avoir plus besoin du Baglioni. Point d'épée ni de mousquet ; ce sera une plume envenimée que le ressentiment mettra aux mains de ses détracteurs. Les palleschi triomphent « *comme des gens qui ont le vent en poupe et se sentent les maîtres de demain* » ; leurs vivats ne sont pas pour plaire au capitaine-général, plus sensible à ceux des infortunés sortis des geôles (10 août) ; ces malheureux ne savent comment exprimer leur gratitude à « *leur libérateur* ».

Enfin les négociants ont abouti; le texte des articles transmis à Florence (11 août) par ses ambassadeurs, reçoit le lendemain l'approbation de la Seigneurie ; les signatures sont données dans la villa Marocchi, près Florence. Il s'ensuit que l'empereur établira et ordonnera la forme du gouvernement dans les quatre mois qui suivront l'accord ; la liberté sera conservée ; les détenus pour cause d'attachement aux Médicis devront être libérés, en même temps que seront rappelés les exilés et bannis de leur parti. Même effet se produira à Pise, à Volterre et dans les autres dépendances de la république. Florence est imposée de 80 000 écus, dont 40 à 50.000 au comptant ; le reste, dans un délai de six mois, ce qui permettra à l'armée d'évacuer au plus tôt son territoire. Gonzague pourra recevoir, jusqu'à concurrence de 50, les citoyens qu'il lui plaira de désigner pour servir d'otages, tant que les conventions n'auront pas été complètement exécutées. Pise, Volterre, Livourne et leurs forteresses, en un mot tout ce qui dépend des Florentins, devra obéissance au gouvernement établi par l'empereur. En présence des magistrats, Malatesta Baglioni et Stefano Colonna renonceront à leur serment envers Florence ; ils s'engageront par-devant Mgr Balançon, gentilhomme de Charles-Quint, à prolonger leur commandement dans la ville jusqu'à plein accomplissement des conventions et dans un délai prévu de quatre mois. Ils devront se conformer aux ordres de l'empereur pour les sorties nécessaires. Florence va recouvrer ses territoires tombés aux mains des coalisés ; le Pape usera de clémence et de mansuétude. Les ratifications de Clément VII et de l'empereur seront garanties par leurs délégués.

Ces conditions étaient pénibles, mais elles s'imposaient et au-

raient pu être pires : l'oubli des mutuelles injures, la remise des peines encourues, la patrie ouverte à tous et les biens rendus, constituaient autant de gages de concorde ; il suffisait de se conformer loyalement à cet énoncé. Le maintien de la liberté était fait pour plaire à l'amour-propre florentin. Malatesta avait obtenu un gouvernement « *pratique et ferme* », susceptible de terminer la guerre étrangère et même la guerre civile ; à lui encore, Florence était redevable de conditions que le conseil des Quatre-Vingts n'osait espérer au début. Que de souffrances endurées depuis, de façon à atténuer les aspirations des vaincus ! On évalue à 80.000 hommes et à 80 capitaines les pertes de la république au cours des opérations ; sans parler des nombreux décès causés dans le menu peuple de la ville ou de la campagne par la famine, le surmenage et le feu de l'ennemi.

Stefano Colonna s'est empressé de quitter Florence, laissant à Malatesta le soin de régler seul les difficultés et de recevoir les ordres impériaux. Le plus pressé concerne l'indemnité ; en conséquence, la Seigneurie impose de lourdes prestations sur toutes les classes de citoyens. C'est la revanche des palleschi ; naguère, étrillés sans merci, ils se voient épargnés par les présentes mesures. Du reste, la perspective de l'irruption de la soldatesque stimule les sacrifices, seuls en mesure de l'éloigner.

De son côté, le Pape reprend le cours de ses lettres ; l'une d'elles (datée du 13 août) parvient à Malatesta par l'entremise de Bernardino Coccio. Clément VII, instruit, depuis un certain temps, de la sollicitude que Malatesta n'a cessé de témoigner pour la sauvegarde de Florence et en même temps la fortune des Médicis, l'exhorte à persévérer dans cette voie, avec promesse de l'en récompenser. Ce à quoi le général se permet une réponse, soigneusement passée sous silence dans l' « Histoire » de Cambi. Le seigneur a rappelé que ses nombreux mécomptes justifient de hautes prétentions, et par une nouvelle lettre (24 août) Clément VII lui exprime encore sa gratitude (1).

(1) Brefs de Clément VII à Malatesta Baglioni :

(I°) Clément PP. VII.

« Cher fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Nous avons appris par notre cher fils Dominique Centurionio notre camerlingue, ce que depuis longtemps nous savions déjà au sujet de l'attachement, cher fils, et du zèle témoignés par vous pour garder cette ville qui est notre patrie et pour le bien de nos affaires. Cela nous est si agréable et s'imprime tellement dans notre cœur, que nous ne pourrons jamais oublier tous les bienfaits dont nous vous sommes redevables ainsi que notre patrie. Car si toute notre sollicitude tend à la conservation de cette ville, il est de toute justice, puisqu'en cela vous êtes notre principal appui, que nous vous en soyons reconnaissants. Notre fils

Peu à peu, quelques-uns des Florentins qui viennent de faire campagne contre la république rentrent en ville ; c'est le moment. Un nombre sans cesse croissant de citoyens, même parmi les ex-enragés, ne tiennent plus pour honteux de recevoir les Médicis, « ...*cette famille n'était point étrangère à la ville : elle lui avait donné de la gloire et surtout du repos.* » (*Perrens*) Par contre, les meneurs, particulièrement compromis, pressentent les réactions et, peu soucieux d'en supporter les conséquences, s'éloignent. Parmi eux, deux prédicateurs se sont signalés au cours du siège par la véhémence de leur langage. Leur opposition ouverte à tout moyen de conciliation fatigua Malatesta, si bien que les deux confrères ne doutaient plus de ce qui les attendait. L'un réussit à fuir sous des habits de paysan ; l'autre, le dominicain Benedetto de Foiano, arrêté par un soldat pérousin et remis au capitaine-général, fut envoyé à Rome où il ne devait pas être épargné.

Le palais de Malatesta ne désemplit pas ; toutes les Pratiques s'y tiennent, et la Balie, ou délégation de 12 citoyens, y a ouvert sa première séance (20 août). Nommée pour restituer, dans les formes, honneurs et dignités aux Médicis, elle commence par interdire le port des armes aux citoyens : ceux qui se conformeront au décret vont être en belle posture pour tenir tête aux arrivants. Barto-

bien-aimé Bernardino Coccio que nous envoyons vers vous, et aux paroles duquel vous ajouterez foi, vous développera plus encore notre pensée.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 13 août 1530 et la septième année de notre Pontificat.

« Signé : Blosius »

Au revers : « A notre cher fils Malatesta Baglioni, Capitaine-Général de l'armée florentine. »

(II°) Clément PP. VII.

« Cher fils, Salut et Bénédiction Apostolique.

« Nous constatons de plus en plus, par vos lettres, l'affection que vous nous portez ; nous vous exhortons, ô mon fils, à terminer ce que vous avez commencé avec tant de sollicitude ; plus vous vaincrez de difficultés, et plus vous aurez de mérites auprès de nous qui ne pourrons jamais oublier tout ce que vous avez fait pour notre patrie. Cependant, bien que votre ami Galeazzo (*Baglioni*) vous ait longuement écrit à ce sujet comme nous le pensons, notre familier bien-aimé, Martino Agrippa, qui vous remettra les présentes, vous l'expliquera abondamment ; vous pourrez lui accorder toute votre confiance.

« Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le 24 août 1530, septième année de notre Pontificat.

« Blosius. »

Au revers : « A notre cher fils Malatesta Baglioni, » etc.

Voir Vermiglioli : *Vita de Malatesta IV Baglioni*, pp. CXI et CXII. *Appendices* XXVIII et XXIX.

lomeo Valori est en faveur, puisqu'il s'agit de reconstituer le gouvernement, avec Giovanni Corsi comme gonfalonier (1er septembre). L'ordre renaît ; les palleschi s'en montrent les auxiliaires empressés ; rôle facilité par les armes qu'on leur laisse. Du reste, Malatesta n'est pas disposé à ménager les agitateurs : deux bans publiés par ses trompettes prescrivent la tranquillité aussi bien aux citoyens qu'aux Impériaux, pendant leur séjour. Leurs allées et venues du camp dans Florence et « vice versa » sont réglées par lui-même. Bientôt les acclamations s'élèvent plus nourries, en faveur des Médicis : Palle ! Palle ! (les boules ! les boules ! allusion à leurs armoiries) ; à mesure qu'ils reprennent confiance, les opportunistes saluent le soleil levant. Tout cela n'empêche pas Clément VII de désirer l'éloignement de Malatesta, dont le crédit et l'autorité le gênent ; Giovan-Antonio a été chargé de lui signifier son congé et celui de ses troupes.

Simplement, le général a répondu que son départ livrerait la ville désarmée à la cupidité des soudards ; l'empereur ne lui a-t-il pas enjoint de maintenir l'ordre jusqu'à la refonte du gouvernement ? Si le Pape insiste, il s'éloignera, « *désirant avant tout aller se reposer dans sa patrie et se remettre de tant de fatigues et de peines si longtemps endurées* » ; il écrit dans ce sens à Clément VII (3 septembre). (Voy. *Perrens*, *Vermiglioli*). Après avoir été au danger, avoir préservé Florence et tenté au moins de maintenir le principe de sa liberté, était-ce présomption de sa part que prétendre remettre en personne cette ville aux mains des princes rapatriés ? Mais Clément VII voudrait le savoir loin.

Il a obtenu à son intention un nouveau sauf-conduit de Ferrante de Gonzague (6 septembre) où rien n'est oublié : sur le parcours que devra suivre Malatesta à travers les territoires florentins et siennois, les approvisionnements seront préparés pour lui et ses troupes ; il sera traité partout avec distinction, comme un personnage de marque, bien vu de l'empereur.

Le Pape souhaitait tout autant le départ des Impériaux, dont la présence n'était pas sans danger. Déjà, les Italiens de Colonna-Pirro, en querelle avec les Espagnols, les ont battus, et Ferrante de Gonzague a profité de l'incident pour dénoncer une entente des Italiens avec les Florentins, contre son camp. Aussitôt, Allemands et Espagnols de s'unir pour un pillage en règle, au cours duquel les Italiens, leurs alliés de la veille, en verront de dures ; on eut beaucoup de peine à rétablir le calme. Tel fut l'adieu des Impériaux (9 septembre).

Les Corses et les Pérousins de Malatesta ne pouvaient être en reste ; irrités par les insinuations et les injures qui leur avaient échauffé les oreilles, ils profitent de leur départ pour se mutiner. Leurs bandes s'agitent sur la place Santa Croce ; on crie : *Au sac*

Malatesta paraît, « *et son dernier acte n'est pas d'un ennemi, ni même d'un homme irrité ou blessé.* » (*Perrens*) Il s'avance sur sa monture de voyage, ce qui calme aussitôt ses gens ; le général fait néanmoins arrêter, pour l'exemple, le capitaine Pasquino Corso (12 septembre). Est-il besoin d'ajouter qu'une fois leurs appréhensions dissipées, les citoyens regarderont l'acte du Baglioni comme une feinte et le tumulte des soldats comme un chantage pour leur extorquer 10.000 ducats ?

Ainsi partit Malatesta, « *la tête haute, la conscience tranquille* », ayant, à maintes reprises et sans trouver de contradicteurs, parlé de sa fidélité « *démontrée en tous temps par ses actes* ». (*Perrens*) Un long convoi de munitions et d'opulentes fournitures suit le général, auquel le gouvernement florentin vient d'offrir dix canons, deux lionceaux et un assortiment des plus riches draperies. A ces témoignages de gratitude s'ajoute un étendard d'honneur, qui sera gardé jusqu'au XVIIe siècle par les Baglioni (1).

Combien vite se modifiera l'attitude de ceux qui, au moment du péril, s'entassèrent dans les antichambres de Malatesta ! Tels des plus faméliques n'attendirent que d'être rassurés sur leur vie ou leurs biens pour se redresser jusqu'à l'insulte contre celui dont ils venaient de lécher l'épée. Pourtant, Malatesta ne s'est pas plus tôt éloigné que les Florentins comprirent la portée de son arbitrage ; par ordre de Charles-Quint, ils passèrent sous le commandement d'Alessandro Vitelli, puis sous celui d'Alexandre de Médicis, proclamé chef de la république par décret impérial, daté d'Augsbourg (20 octobre). Fi des conventions que renient maintenant d'impitoyables représailles ! Malatesta n'est plus là. Malheur aux « enragés » compromis au premier chef : ils sont décapités, les prisons s'encombrent, les proscriptions battent leur plein, sans parler des exils volontaires.

Au cours de ces tristes événements, des fêtes splendides se préparent à Pérouse pour saluer le retour du seigneur.

Le rôle de Malatesta envers Florence n'a cessé de soulever les plus violentes polémiques. S'il paraît instructif de remonter à leur source, même au prix d'études longues et peu variées, le résumé de toutes ces diatribes n'en éclaire pas mieux la question, tant il est impossible à ceux qui se haïssent de se juger. Prétendre que Malatesta amusa les Florentins jusqu'à la reddition fatale, pour le bénéfice de Clément VII, c'est calomnier son attitude, au moins dans

(1) Malatesta V Baglioni, évêque de Pesaro et ancien nonce à Vienne (arrière-petit-fils du capitaine-général), en fera hommage à sa ville épiscopale qui le conserve encore.

le première partie du siège ; c'est aussi faire bon compte des impossibilités matérielles au milieu desquelles s'est débattue Florence, de l'avis des gens de guerre (1).

Alors, objectent les intransigeants, pourquoi Baglioni ne laissa-t-il pas la cité se vouer à la destruction ? cela valait mieux qu'une lente agonie. C'est bientôt dit : le nombre, sans cesse croissant, des citoyens qui envisageaient le sac avec un effroi d'autant plus justifié que leur liberté n'y gagnait rien, ne pouvait être sacrifié avec cette désinvolture. Les vœux et les aspirations de tout ce monde pesèrent sur la conduite du chef.

Il s'était arrangé avec le Pape, plutôt mal que bien, en quittant Pérouse pour aller défendre Florence, quand survint la série des reniements, avant-coureurs de la ruine. Devait-il l'accepter en témoin indifférent, c'est-à-dire y contribuer et assumer la responsabilité d'un tel vandalisme ? Le mécontentement de Clément VII contre lui se fût accru du même coup, c'est vrai ; et une considération de cet ordre n'était pas négligeable. Mais la destruction de la ville ne suscitait l'enthousiasme que d'un petit groupe ; beaucoup de citoyens ne se gênaient pas pour manifester l'opinion contraire. Suivant eux, Malatesta, quoique étranger, s'attachait plus à leur sauvegarde que leurs compatriotes. En somme, malgré les gardes qui escortaient le général, les occasions de l'assaillir n'avaient pas manqué ; les officiers florentins, les miliciens surtout, pouvaient se révolter. Seulement les plus excités croyaient, comme leurs concitoyens, que la disparition du chef aurait entraîné la catastrophe, laquelle ne faisait pas l'affaire du grand nombre. Il ne s'agissait donc que de clabauder pour la forme. Nerli le comprend et dit : « *Malatesta fut favorisé par l'autorité et la raison* (2). » On peut

(1) «... Les Florentins, écrit Guichardin, avaient soutenu avec obstination, pendant sept mois, un siège qu'on les eût crus impuissants à soutenir pendant sept jours ; de telle sorte que leur victoire n'eût plus étonné personne, tandis que tous, au début, les avaient crus perdus. Cette obstination eut surtout pour cause leur foi dans les prédications de Savonarole qui leur avait promis qu'ils ne périraient pas. » Ce passage des *Ricordi* cité par M. E. Ollivier (*Michel-Ange*, p. 166) pourrait laisser supposer que la direction militaire de la défense contribua quelque peu à prolonger l'effort des Florentins.

(2) Sur ce point, le raisonnement de Perrens paraît discutable. L'historien considère Malatesta coupable : « *uniquement, il importe de le remarquer*, pour) *avoir voulu traiter, sans tenir compte de la volonté contraire chez le peuple dont il n'était que le bras salarié* .. etc. » Mais n'est-ce point plutôt en favorisant les aspirations des citoyens que le général donne prise à la critique ? Il les a écoutées de préférence aux injonctions du parti extrême qui, bien qu'au pouvoir, cessait d'être en communion d'idées avec les Florentins. L'ambassadeur vénitien, Carlo Capello, reconnaît que les avis de Malatesta et de Colonna étaient partagés alors par beaucoup d'entre les grands, par les gens de guerre et une bonne partie de la ville.

résumer les invectives à son adresse en s'en rapportant aux accents de Venise, qui dominent le tapage, comme il est naturel.

Entre tous les alliés de Florence, cette république a su donner le plus d'ampleur à sa défection. Fabretti montrait naguère Capello, l'ambassadeur vénitien, empressé à chapitrer Malatesta pour le jeter dans l'inextricable aventure toscane ; il s'ingéniait alors à réveiller les ressentiments du seigneur pérousin, à l'enjôler par les promesses de secours, multipliées par son gouvernement ! Eh bien, après la catastrophe, le haineux témoignage de ce même Capello sera requis contre le capitaine-général comme celui d'un homme « *très prudente en tout avis diplomatique* ». (*Fabretti*) Je crois bien ! Et ce n'est pas assez d'ironie ; le doge de Venise avait rassuré l'ambassadeur de Florence en protestant que sa république, n'ayant jamais fait de « *choses aussi indignes* », ne voudrait pas débuter par l'abandon de ses alliés florentins, etc. Ce prélude à la trahison, en pleine guerre, n'empêche nullement Matteo Dandolo de résumer ses diatribes en phrases lapidaires, toujours citées contre Malatesta. Etait-il si loin le temps où, abandonnée de tous, et à la veille de succomber, Venise acclamait Giovan-Paolo, père de ce même Baglioni, venant mettre son épée à son service (1) ? Ce n'était pas rancune de la part du condottiere, naguère chassé avec Petrucci par cette république à laquelle il demandait asile (1503). Au lieu de craindre Charles-Quint. Venise craignait alors Borgia ; la façon de procéder ne varie pas. Le fils de Giovan-Paolo n'a-t-il pas servi avec distinction sous la bannière de Saint-Marc, à Marignan, à Lodi, ailleurs encore ? Ces détails échappent moins facilement aux historiens pérousins ; aussi Frolliere écrit-il que le sénat sérénissime, en butte aux attaques acharnées des princes chrétiens, reçut de Malatesta « *les plus formelles preuves de son expérience et de ses talents* » ; il se montra, en effet : « *l'un des premiers capitaines et guerriers de son armée par de multiples efforts pour sauver sa cause* ». Malgré cela, les faits d'armes à son actif sont biffés et les torts grossis ; c'est très simple.

Venise se sent à l'aise pour vanter les héroïques Florentins que son propre abandon a condamnés aux pires misères. Suivant elle, Malatesta empêcha la ville assiégée de venir seule à bout du Pape et de l'empereur. Les dissensions intestines, la disproportion des forces ou la famine importent peu à la sérénissime république, bien fixée sur un dénouement auquel elle a contribué. Son secré-

(1) Sismondi (*Hist. des Répub. ital.*, X, p. 203) reconnaît que Giovan-Paolo « *se montra digne de la confiance* » que mirent en lui les Vénitiens. Dira-t-on qu'il ne témoigna jamais d'attachement aux Florentins lui qui, jadis, fut trop l'ennemi de César Borgia « *pour n'être pas ami de Florence et, pour ces motifs, resté fidèle* » ? (*Perrens*)

taire, Donato Giannotti, se montre particulièrement agressif contre Malatesta, qui ne s'est rendu aucun compte des positions autour de Florence ; qui a laissé, sans difficulté, l'ennemi marcher jusqu'aux portes et ne lui a causé nul dommage. Opposé à la victoire, ce général condamnait les assiégés à de perpétuels insuccès. L'historique du siège relate de multiples contacts heureux pour les Florentins ; mais cela n'empêche pas Fabretti de partager l'opinion du secrétaire vénitien.

L'historien qui, naguère, attribuait la ruine de la république à l'indécision de sa politique, estime que Malatesta n'a montré ni hardiesse, ni prudence. Il a voulu se faire tuer ? la belle affaire ; il a vu ses plus chers Pérousins tomber à ses côtés ? mais ce sont là procédés de trahison. On peut juger de sa prudence par son opposition aux sorties inutiles ; ce qui dénote assez l'intention de gaspiller les hommes. Fabretti néglige l'avis des capitaines au moment du siège, quand il a pour lui Giannotti, lequel sait tout par les commérages populaires. Les citadins sont autrement qualifiés que les militaires pour discuter tactique et plans de guerre. Parlons des fortifications qui préoccupèrent si peu Malatesta, puisqu'il s'est borné à en activer la mise en état, dès son arrivée. Mais laissons de côté tel sujet épineux, relatif aux avis que réitéra inutilement le général au sujet de la rentrée des récoltes ; oublions ses demandes de secours, pour la défense préalable de Pérouse, réduits, retardés ou refusés par la Seigneurie.

Après tout, l'attitude de Venise ne diffère pas de celle des États amis et voisins de Florence ; tous trahirent sa cause. Certains se rangèrent parmi ses ennemis, ce qui ne les embarrasse pas pour éreinter Malatesta, chargé, comme il convient, des fautes d'Israël.

En ce qui concerne Florence, ses écrivains, « *ayant fait preuve de remarquables qualités littéraires, ont perpétué les légendes qui pouvaient flatter l'amour-propre de leur cité* ». Chacun s'en rapporte à eux, presque exclusivement, ce qui n'est pas sans inconvénient au point de vue de la vérité. « *Florence doit au génie littéraire de ses panégyristes d'avoir aujourd'hui encore l'oreille du monde* » (*Langton Douglas*) (1). Il est difficile d'apprécier l'attitude de condottieri qui n'eurent pas l'heur de satisfaire tous les partis ; les conditions de la guere étaient si différentes des nôtres (2) ! C'est

(1) Il est facile de prendre le change. « *Nous acceptons docilement la version des Florentins ; il n'y a pas jusqu'à un Gregorovius qui ne prête foi aux plus niaises calomnies inventées par les écrivains de Florence pour salir la race* (siennoise) *qui a brisé et anéanti la leur dans la vallée de l'Arbia.* » (T. de Wyzewa : Etude sur l'Histoire de Sienne par Langton Douglas.)

(2) Pierre Gauthiez justifie la conduite de Jean des Bandes-Noires par une réflexion appropriée : « *Quand on aura trouvé dans ce pays, à cette*

pourquoi Delécluze, ne se bornant pas aux seules données fournies par les adversaires de Malatesta, trouve sa conduite « *difficile à expliquer* », car « *les historiens varient beaucoup dans les jugements qu'ils en portent* ». Varieraient-ils à ce point, en s'efforçant de savoir, non si Malatesta paraît coupable, mais s'il a cru l'être ? Bonazzi écrit : « *sa défection prit presque, pour lui, l'aspect d'un devoir* » ; Perrens est non moins précis : «... *devant un Pape soutenu par toutes les armées de Charles-Quint, il n'y avait pas d'avenir pour un peuplel ibre.* »

Convaincu de l'inutilité d'un suicide national, Baglioni qualifie de traîtres ceux qui préfèrent la ruine de la patrie à la perte du pouvoir, et Perrens le croit sincère. Le général prétendait à la reconnaissance des Florentins pour avoir sauvé leur ville du pillage, en désobéissant au parti avancé : « *Salus populi, suprema lex.* » C'est à Clément VII en personne que le fils de Giovan-Paolo expose sa pensée. « *On a remarqué avec raison qu'un traître peut bien se défendre en public du reproche de trahison, mais non pas en écrivant à l'instigateur de la trahison.* (*Perrens*) Certes, les intérêts de Pérouse et ceux de son seigneur se sont de plus en plus liés à la conservation de Florence après la défection française ; de même l'appoint dont bénéficièrent les Médicis. Mais cette tournure des choses était fatale. Elle n'est pas le fait de Malatesta que les amis des Médicis exaltent à tort ; on ne mérite pas d'éloges à commettre une faute, fût-elle inéluctable. Puisqu'il fallait opter entre les lois de la guerre et celles de l'humanité, aucun penseur impartial ne reprochera à Malatesta le choix qu'il a fait : Florence n'avait rien à attendre, non seulement de lui, mais de tout condottiere étranger, dont elle eût escompté la ruine. Qu'on en juge par l'abandon où elle s'est trouvée à sa dernière heure ; elle recueillit alors « *les fruits amers de la haine que sa dureté, depuis des siècles, avait implantée dans tous les cœurs* ». (*Perrens*) Son gouvernement, sous ses formes diverses, avait rarement hésité entre son intérêt et ses engagements ; il trahit à plusieurs reprises les Baglioni avec une désinvolture plus pratique qu'honorable : précédents peu faits pour exciter les Pérousins à se sacrifier à la Seigneurie. Pellini, le premier des historiens de l'Ombrie, donne à ce sujet des appréciations que rendent intéressantes la clarté du style et la documentation de l'auteur, vivant au XVIe siècle. Et récemment, Püy de Labastie fait, en ce qui concerne le rôle du duc d'Urbin, des réflexions mieux applicables à celui de Malatesta quand il parle

époque, l'homme ou la chose qui n'était pas à vendre, on pourra blâmer, s'il est vrai que l'histoire ait un autre rôle que de comprendre et d'exposer. » Au sujet de Malatesta, l'écrivain sort, toutefois, de la voie qu'il trace lui-même.

des « douloureuses susceptibilités de ce patriotisme irrité et injuste, « commun à toutes les époques de grands désastres, et qui, aimant « à se faire des illusions sur les grandeurs et les forces de son pays, « se console et se venge à la fois de ses humiliations et de ses « défaites, en rejetant sur quelque chef renommé la responsabilité « tout entière de ce qui était l'effet d'une foule de causes auxquelles « il n'était souvent pas possible à ce chef de remédier d'une ma- « nière efficace et surtout conforme aux exigences de l'opinion (1). »

Noterai-je les réflexions d'un lettré, M. Broussolle, en si complète contradiction avec les clichés reçus ; ne flattant pas les préjugés, elles garantissent leur auteur contre les succès faciles : « Ce nom de Malatesta faisait revivre une autre figure, celle de « l'infâme, comme je l'appelais alors, du traître qui, sous pré- « texte de je ne sais quelle religion, livra Florence, la fière « république, à ce Pape complice de Charles-Quint pour l'offrir « ensuite à son triste Alexandre, autre descendant anonyme de la « famille de Médicis. — Cette sortie intempestive me vaut une « leçon d'histoire. Malatesta, jadis, fut comte de Bettone ; ici « même, le 24 décembre 1531, il mourut, non point méprisé et « honni, mais estimé, aimé, regretté de tous. Le peuple supers- « titieux voulut trouver jusque dans le ciel des signes extraor- « dinaires du deuil universel. A Bettone d'abord, puis à Pérouse, « des funérailles splendides lui furent faites, et la population « tout entière y accourut. Faut-il accuser les Florentins d'avoir « inventé la légende de Malatesta, le traître, le maudit ? Ont-ils « connu la correspondance du capitaine et tous les documents « établissant l'état misérable où la ville se trouvait réduite à la « veille de la capitulation et l'impossibilité absolue de continuer « la résistance ? Ne devaient-ils pas se souvenir encore que la « prétendue trahison de Malatesta a sauvé leur patrie d'un pillage « inévitable ? Les bandes Allemandes et Espagnoles qui n'avaient « pas hésité devant le sac de la Ville Sainte, auraient-elles reculé « devant celui de Florence, la ville des fleurs ? » J'ajoute que j'ai constaté, non sans surprise, certaines concessions à la vérité historique dans un récent article du « *Capitan Fracassa* » (Rome, 27 août 1904), feuille répandue en Italie ; sous le pseudonyme de Matamoros leur auteur écrit : « *Qui aurait, par exemple, le courage d'affirmer que le Malatesta Baglioni de Francesco Domenico Guerrazzi est vraiment le Malatesta Baglioni de la*

(1) Cette remarque se rapproche de celle qu'inspire à M. E. Ollivier la capitulation de Florence « ...depuis ce jour, un nuage a plané sur le nom de Malatesta Baglioni. Les peuples sont ainsi : fanfarons et oublieux, ils taxent de trahison les mesures de salut qu'ils ont imposées. » (*Michel-Ange*, p. 167)

réalité et de l'histoire ? » Guerrazzi, en effet, dans son roman, suppose à ses lecteurs une dose de crédulité peu ordinaire.

Par deux lettres (16 et 17 sept.) Clément VII lève l'excommunication lancée sur Malatesta et se réconcilie avec lui puisqu'il vient d'arracher sa patrie au pillage ; le premier de ces brefs absout le général et sa suite; non sans lui rappeler son opposition aux troupes ecclésiastiques, lors des siéges de Pérouse et de Florence. Satisfait de ses procédés, aussi conciliants que pacifiques après la guerre, le Pape tient à témoigner au général sa gratitude, suivant en cela le précepte du Christ qui conseille de pardonner les fautes des enfants de l'Eglise dès que ceux-ci manifestent de bons sentiments et des signes évidents de respect et de fidélité envers elle. Clément VII oublie les offenses passées, « *veteres offensas* » : absolution de toutes censures est accordée à Malatesta, ce qui entraîne la même mesure en faveur d'Annibale degli Atti, de Sforza, fils d'Alessandro comte de Sterpeto (diocèse d'Assise), et de quatre Baglioni : Sforzino et son fils Simone, Costantino et Alessandro, etc. Sont également absous tous les hommes qui accompagnèrent Malatesta, cavaliers ou fantassins, dont le général donnera les noms au Pape dans le délai d'un mois à partir de la date des présentes lettres ; tous ceux, enfin, qui combattirent avec lui contre le Pontife, à Florence, et qui firent preuve de calme après le siège.

Suivant quelques historiens pérousins, Malatesta devait remettre au vice-légat l'autorisation pontificale qu'il venait de recevoir pour rapatrier tous les bannis et condamnés, antérieurement sous ses ordres en Toscane. Il lui était loisible, en outre, de guerroyer, ainsi que les membres de sa famille, dans toute l'étendue des Etats ecclésiastiques.

C'est la réédition de bref du 26 juillet, en ce sens que les concessions stipulées pour Malatesta, son fils et son neveu (1), confirment simplement l'accord établi naguère, à Pérouse, entre Orange et le seigneur du lieu. Mettons qu'elles représentent la reconnaissance papale pour la sauvegarde de Florence (*Pellini*) ; elles ne sauraient, en tous cas, sans faire double emploi, payer la trahison ou la capitulation.

(1) Concession de Chiusi (une partie des entrées de ce fief) ; investiture donnée à Malatesta, à Rodolfo son fils, et à Giovan-Paolo son neveu, de : Bevagna, Limigniano, Castelbuono, etc. Accord définitivement réglé le 10 septembre 1529 et qui permettait au général d'aller défendre Florence. Malatesta fit classer les Brefs pontificaux relatifs aux Baglioni et à lui-même ; le notaire Bartolomeo di Giovanni Antonio en ayant fait la copie officielle, celle-ci fut conservée dans les Archives des comtes Oddi, à Pérouse, où Vermiglioli a été autorisé à en prendre connaissance.

Fabretti prétend que les contemporains s'étonnèrent de tels articles. Pas tous, si ce n'est dans le sens opposé à celui que voudrait insinuer l'écrivain : « Si l'on examine attentivement le « texte de Giovio qui, plus qu'aucun autre, s'étend sur cette « guerre, il est impossible de blâmer Malatesta avec d'honnêtes « raisons. — Le Pape avait le plus grand désir de clore cette « campagne en épargnant la ville et le sang des habitants. Si, pour « éviter à Florence les pires catastrophes, il s'est trouvé en « conformité de vues avec Malatesta convaincu lui-même de « l'impossibilité d'une résistance armée, il a tenu à reconnaître « cette attention de Malatesta envers sa patrie, conforme à ses « propres désirs. C'est effectivement par gratitude que le Pape « pardonne à Malatesta, ce qui ne saurait surprendre, et qu'il lui « fit d'importantes donations. » (*Pellini*)

De son côté, Frolliere, ayant spécifié les raisons majeures de l'accord entre les Florentins et Clément VII, déclare : «... *C'est ainsi que furent démontrés sa gloire éclatante* (de Malatesta) *ainsi que son talent, sa grandeur d'âme, non moins que son expérience de la guerre.* »

Vermiglioli suppose Clément VII d'autant mieux disposé envers le général qu'il le craignait, « *Perchè lo temea* », et Giulio de Costantino, dont cet auteur s'inspire, n'est pas moins affirmatif : « Le nom et la renommée du seigneur Malatesta étaient « partout réputés, non seulement en Italie, mais à l'étranger ; « surtout pour avoir tenu tête avec honneur aux Espagnols, au « Pape et à l'empereur. Le Pape le redoutait plus encore depuis « son retour dans Pérouse ; aussi, ne faisait-il aucune modifi- « cation sur ce territoire et « *laissait-il courir le cheval* » à la « volonté du seigneur Malatesta. Remarquez que ce dernier était « dans un déplorable état de santé depuis longtemps ; songez, s'il « s'était bien porté, quelles conséquences autrement importantes « aurait pu entraîner son attitude ? »

Informés de l'approche de Malatesta, les prieurs de Pérouse consignent (18 sept.) 40 livres de poudre au *modérateur* de l'artillerie pour honorer l'*Illustre Seigneur*. L'entrée de celui-ci avait lieu deux jours après (20 sept.). A sa rencontre se sont portés les gentilshommes en cavalcade ; leurs riches costumes émergent de la foule accourue de toutes parts. Superbe est le défilé des troupes au son des cloches, et dans le tonnerre de l'artillerie ; soldats, officiers et capitaines, ayant été gratifiés d'une haute paie, se sont équipés en conséquence, beaucoup d'entre eux portent au cou une chaîne d'or. Trois jours durant se succèdent fêtes et réjouissances ; une partie seulement des troupes a été casernée en ville ; le reste s'est dirigé sur le château de Chiugiana à l'Olmo.

Les Pérousins s'étonnent de l'aspect de Malatesta ; ce n'est plus le solide guerrier qu'ils avaient si souvent acclamé quand il parcourait leurs rues, à la tête de ses hommes. Il semble être aujourd'hui Macbeth en personne. (*Bonazzi*) Miné par la maladie, aigri par les rancœurs, fatigué d'un siège aux phases si pénibles, il prévoit l'ingratitude de ceux qu'il a sauvegardés et les devine prêts à noyer leurs méfaits dans leurs rancunes. Entre le Pape et lui-même, les rapports se tendront de nouveau, dès qu'il aura repris le pouvoir ; combien pèseront peu ses services ! Son unique ambition désormais est de couler des jours plus calmes, « *entouré de l'affection de ses concitoyens* ». (*Bianconi*)

Son absence a été mise à profit par le gouvernement pontifical qui a repris, non sans raison, la direction des affaires. Voilà qui est de nature à démontrer la connivence entretenue par Malatesta avec Clément VII... pour « se ruiner soi-même ». Les anciens partisans de Gentile Baglioni, tenaces dans leur opposition, étaient revenus en foule. Craignant de trop braver l'opinion, ils avaient d'abord gardé une sage réserve, mais leur tour, semblait-il, ne tarderait pas, car les hommes d'action étaient loin alors ; les uns à Florence, sous les ordres de Malatesta ; les autres, avec Braccio et Sforza Baglioni, dans les rangs impériaux. Ainsi les deux partis en compétition, assez désemparés pour le moment, permettaient au Pape, par le seul fait de leur rivalité, d'opposer encore Baglioni à Baglion pour se faire écouter. Il y avait quelque tirage ; ainsi, les deux frères Pontani refusèrent de s'emparer des récoltes en grains appartenant aux Pérousins qui servaient la cause florentine. Ce refus aux ordres pontificaux montre que la déclaration de rébellion, appliquée aux défenseurs de la république voisine, n'était pas une plaisanterie.

Clément VII n'accepte qu'à contre-cœur le pouvoir renaissant du Baglioni, déjà officiellement remis au gouvernail ; il laisse deviner son intention de lui enlever toute concession et d'étouffer son influence. Ses projets sont divulgués à ce point, qu'au passage des troupes coalisées de l'empereur et du Pape — en route vers Naples — on prévoit une attaque contre Malatesta. Le seigneur en est persuadé, et se préparant à tenir tête, lève de nombreux fanti, requiert du gouvernement artillerie et munitions, obtient enfin un crédit de 20.000 ducats. Cette attitude n'est pas sans résultat ; quand paraissent les premières bandes (1er mai 1531), elles se font « *douces comme brebis* » (*G. de Costantino*), demandent poliment passage et paient tous les vivres qui leur sont nécessaires. Quelle différence avec leurs procédés chez les Siennois ! C'est que le marquis du Guast a donné des ordres ; il est, dira-t-on, l'ami de Malatesta, mais sa correction dans la circonstance ne lui a pas moins été suggérée par les préparatifs du général. Ce dernier eût-

il consenti à tant de frais, s'il s'en était rapporté à d'anciennes relations avec l'ennemi ?

Au moment du passage des Espagnols dans Pérouse (7 mai) se produisit un commencement d'émeute, vite calmé par l'autorité de Malatesta. Cela n'empêche pas le légat Hippolyte de Médicis, revenu à son poste, de le contrecarrer sourdement ; comme il le souhaiterait loin de la ville ! Eh bien ! satisfaction va lui être accordée ; Malatesta, désabusé de tout et de tous, renonce à lutter d'influence. Certes, les derniers brefs que lui adressait Clément VII étaient des plus bienveillants ; mais le seigneur n'en fait pas état. (A Fabretti de prendre au pied de la lettre les documents diplomatiques, suivant le cas.)

Il se retire dans son vieux fief de Bettona (mai), où l'attirent la pureté de l'air et la paix du lieu ; sa vie va s'y écouler, presque indifférente à la politique, mais non sans quelque méfiance ultime. Il s'intéresse à l'arrangement de vastes jardins sur des terrains nouvellement acquis à Pérouse, près de la porte d'Ivoire et la fontaine de Veggio.

Par ailleurs, il poursuit la construction d'un superbe palais commencé par son père à Castiglione del Lago et qui deviendra plus tard la Chambre Apostolique, avant de passer aux ducs della Corgna. Malatesta croit prudent de s'entourer de quelques lansquenets et Suisses, à la solde desquels les Pérousins voudront bien contribuer sur sa demande ; il paraît que le général ne s'est pas tant enrichi qu'on le croirait. De plus en plus affaibli, il sent l'approche de la mort et dicte à son fidèle Cencio Guercio quelques notes et souvenirs qu'il ratifiera de sa main (15 déc.). Il lui remet aussi des lettres adressées aux principaux personnages en relations avec lui, soit : Camillo Orsini son beau-frère, le doge de Venise, les ducs de Ferrare et de Mantoue, auxquels Malatesta recommande la sauvegarde de ses fiefs et explique vraisemblablement les motifs de sa conduite à Florence Il appelle ensuite à ses côtés son fils Rodolfo, âgé d'environ 14 ans, et qu'il prétend mettre en garde contre les difficultés et les misères réservées à tout capitaine dont l'épée sert les princes ou les républiques. Il voudrait, par son propre exemple, démontrer l'instabilité de ce genre de fortune et détourner son héritier d'accepter la solde des uns et des autres De nombreux assistants entourent le lit du malade ; Malatesta leur adresse la parole et résume ses impressions dernières : « *Aidez-moi si vous le pouvez ; car, après ma mort, vous serez mis sous le joug et vous tirerez la charrette comme des bœufs* ! » Le fait lui donna pleinement raison, conclut Frolliere qui rapporte l'entretien ; « *non seulement nous avons dû supporter le joug, mais aussi le bât et même le bâton* ».

Assisté des secours de la religion, Malatesta, dans sa quaran-

tième année, rend le dernier soupir à Bettona, le 24 décembre 1531 : mort prématurée, et qui eût pourtant été la bienvenue deux ans plus tôt. « *Il eût laissé de lui une si belle renommée qu'aucun condottiere italien n'eût mérité mieux.* » — *Quant'altra mai ne lasciasse condottiero italiano* (*Bonazzi*). — Tel est le témoignage d'un adversaire. L'effet produit fut considérable, ce qui ne saurait surprendre après les pronostics notés par Giulio de Costantino avec une naïve sincérité : « Le ciel donna des signes à l'approche de sa « mort, comme il était arrivé pour César. Une comète, c'est-à-dire « une sorte d'étoile, parut plusieurs mois auparavant ; elle avait « un énorme rayonnement et, brillante entre toutes, scintillait au- « dessus du mont Malbe par rapport à Pérouse, son rayon tourné « vers cette ville. On l'aperçut pendant plusieurs soirées consécu- « tives, ce qui fut considéré comme le présage du décès d'un grand « personnage. Peu de jours avant la mort [de Malatesta], il sur- « vint des vents pluvieux d'une extrême violence qui, non seule- « ment firent rage, mais arrachèrent toutes les couvertures des « maisons orientées de leur côté ; ils soulevèrent même les per- « sonnes. Ce fut au point qu'une fois cette tempête apaisée, on ne « pouvait marcher dans les rues sans écraser des tuiles ou des « débris. La pluie, la grêle, le tonnerre et divers autres signes « marquèrent la nuit même où il [Malatesta] mourut. »

Pérouse tient à rendre à son prince des honneurs « *dignes de lui et de la Cité* ».

Sitôt que les prieurs sont avisés du décès, ils se réunissent en conseil et décrètent l'organisation des funérailles. Clément VII approuve cette exceptionnelle mise en scène ; que craindrait-il maintenant ? Le jour du service célébré à Bettona (26 déc.), le Pape exprime dans la lettre de créance remise à son commissaire apostolique, Ascanio Veterano, son désir de voir les Pérousins rester calmes à cette occasion ; Ascanio, ainsi accrédité, va prendre sa place officielle de délégué pontifical à la cérémonie, qui a lieu le lendemain (27 déc.).

Le corps de Malatesta est transporté à Pérouse avec celui de son frère Orazio, naguère inhumé à Spello. Tout ce que la cité compte de couvents et de notabilités, à commencer par le vice-légat, défile, cierge en main, entre une double haie de citoyens recueillis ; le cercueil de Malatesta, drapé de brocart d'or, et celui d'Orazio, de velours noir, sont portés par les consuls de la mercanzia et les auditeurs du cambio, alternant avec les principaux gentilshommes. On remarque, à leur suite, de nombreux officiers, vétérans des guerres au cours desquelles les deux capitaines-généraux avaient commandé. Ces longues théories se déroulent, bannières au vent, depuis l'église des Clarisses de Monte-Luce jusqu'à celle de Sainte

Marie des Servites, près des palais Baglioni (1) ; les cloches de la ville entière sonnent à toute volée. « Beaucoup de dames attachées « par les bienfaits, l'affection ou la parenté, avec la famille la plus « puissante de la cité, attendaient, dans leurs vêtements de deuil, « le funèbre cortège ; avec elles se trouvait la veuve de Malatesta, « vêtue de brocart d'or. Par suite d'une ancienne coutume, les « magistrats pérousins enlevèrent à cette dame son riche vêtement « pour y substituer une draperie blanche, symbole de son veuvage. » (*Fabretti*) A plusieurs reprises, Monaldesca prononce le nom de Malatesta à travers ses sanglots pendant que, confiné dans le palais Baglioni, son jeune fils Rodolfo pleure et réfléchit. Après le service, les dépouilles des deux frères sont remises aux chanoines qui les

(1) J'ai fait remarquer une coïncidence qui frappa alors les assistants. Près d'un demi-siècle auparavant (1487), ce même couvent de Monte-Luce recevait en dépôt les corps de deux frères portant les mêmes prénoms de Malatesta et d'Orazio Fils de Rodolfo Baglioni, oncles propres des deux capitaines-généraux, et comme eux, condottieri, ils avaient été tués à l'ennemi ; la conformité des noms, des lieux et des circonstances parut curieuse.

Plusieurs portraits de Malatesta IV Baglioni méritent une mention ; celui qu'exécuta Francesco Mazzuola (dit le Parmesan) est d'une très belle tenue et parfaitement conservé ; il fait partie de la galerie impériale de Vienne. Un autre portrait du même personnage, conservé dans la Pinacothèque communale de Bettona, ne manque pas d'allure ; et la belle esquisse placée en tête de sa vie par G. Vermiglioli donne une meilleure idée du modèle que son portrait par Camuccini. Malatesta à cheval figure, en effet, dans l'une des quatre grandes compositions autrefois placées dans le palais du comte Giuseppe Baglioni à Pérouse : « *L'Entrée de Malatesta IV Baglioni et d'Orazio son frère à Pérouse, en 1522.* » Cette toile fait aujourd hui partie de la collection de M. le chevalier R. Bertanzi, au palais La Penna, à Pérouse. Vermiglioli note d'autres portraits de Malatesta par Pomarancio et Vasari (voir : *Vita de Malatesta IV. B.*, pp 63, 64, 122.)

Récemment (1906), l'exposition dite des *Belle Arti*, à Rome, comprenait un petit tableau, par Bozzetto (30 × 40c environ), représentant Malatesta avec un autre personnage ; composition assez indistincte. Le musée de l'Académie des Beaux-Arts, à Pérouse, compte également un portrait du fils de Giovan-Paolo dans la collection des peintures exécutées par les meilleurs élèves. Le personnage est en pied : physionomie lugubre et geste tragique ; bref, l'artiste lui a donné un air fatal, genre 1830, d'un effet contestable.

Diverses gravures reproduisant les traits du capitaine-général sont conservées dans les bibliothèques de Pérouse, de Florence ou de Paris, etc. ; elles sont d'une facture quelconque, voire au-dessous du médiocre.

Une empreinte, en plâtre, du grand sceau de Malatesta, comme capitaine-général des Florentins, figure au Musée de l'Université de Pérouse, au nº 477. Le dessin du sceau, sur ovale très accentué, est d'un joli relief. La première édition du présent ouvrage reproduit, p. 188, une autographe de Malatesta avec le petit sceau, conservés à la Pinacothèque de Bettona.

transportent dans l'église Saint-Dominique ; Mario Podani, chevalier du Saint-Sépulcre, prononce l'oraison funèbre.

Voulant perpétuer le souvenir de leurs princes, les Pérousins établirent, en leur honneur, deux grands sarcophages contre la paroi de l'église, ce qui donnait quelque peu aux défunts la silhouette de « bienheureux » placés de chaque côté de l'autel principal. Plus tard, Paul V décrétera l'enlèvement des corps de toutes les églises, et cette mesure générale fera disparaître les monuments des deux frères.

Quelques carreaux suffisent à recouvrir, non seulement les cendres des Baglioni ; mais, avec elles, les vieilles aspirations d'autonomie pérousine.

CHAPITRE VI

Rodolfo II Baglioni ; son coup de main sur Pérouse. Il est condottiere de Cosme I[er] de Médicis. Les Pérousins viennent le réclamer lors de la guerre « du Sel » contre Paul III. Pérouse capitule ; les palais Baglioni sont rasés ; la « *Rocca Paolina* ». Rodolfo capitaine général du duc Cosme ; sa conduite à Cérisoles et pendant la guerre de Sienne. Il est tué à l'ennemi. Ses descendants (1).

Le décès de Malatesta portait à la cause de l'indépendance pérousine un coup non moins sensible qu'à celle des Baglioni ; par contre, le pouvoir pontifical avait toute facilité pour regagner le terrain perdu. C'est pourquoi Bonazzi, en dépit de son hostilité, note tristement les modifications qui s'opérèrent sans retard dans la cité : « *Tout change d'aspect* », écrit-il. Non moins agressif contre l'autorité des Papes que contre celle des Baglioni, l'historien relève avec aigreur les aggravations d'impôts et la « *main mise* » sur les institutions ; signe caractéristique, suivant lui, du changement de régime. Podestats et capitaines du peuple sont supprimés ; d'autres mesures encore n'ont pas l'heur de lui plaire (2).

En un mot, la volonté du Pape s'opposera aux velléités d'auto-

(1) Compléter les princip. références concernant les chapitres précédents (pp. 19, 20, 46, 80, 173, 258) par les indications suivantes. (L'édition grand in-4° contient, sur Rodolfo II, *quatre* pages de notes en deux colonnes.)

Sources imprimées :

— Archivio stor. ital. II (*Aless. Sozzini*) : Hist. de Sienne — XVI, II. (*Frolliere*)

— A. Mariotti : *Saggio di memor. di Perug.*

— G. B. Adriani : *Istoria di suoi tempi.*

— Brantôme : *Œuvres.* — Bianconi : *Documenti inediti di stor. Umbr. tratti dell'archiv. munic. di Bettona.*

— A. Desjardins : *Négociations diplom.* (cit.)

Sources manuscrites :

— Pérouse. Bibl. Comm. *Ms.* 114 (guerre du Sel). — Id. : *Archiv. episcop.* — Id. : *Annal. Decemv.*

— Rome : *Archiv. vatic.* (cit.)

— Florence : Archiv. Medic. : *Carteg. di Cosimo de Medici.* — *Fds Urbin.*

(2) Bonazzi cite entre autres : la renonciation faite par la commune à l'hôpital de Colle ; les décimes établis sur les biens religieux, pour la guerre contre les Turcs ; mesure qui semble pourtant indiquée.

nomie, ce qui correspond tout au moins avec le droit du suzerain. Mais alors, comment le même Bonazzi, opposé à l'exercice de ce droit, n'a-t-il pas compris dès longtemps le rôle des Baglioni, ne fût-ce qu'à son point de vue ? Il ne semble ni logique de sa part de les attaquer constamment, ni adroit de relater avec tant de soin les moindres troubles signalés sous leur gouvernement ; car les émeutes ne cessèrent pas de sitôt après leur chute.

Débarrassé d'un personnage encombrant, Clément VII prétend enlever pour l'avenir toute semence de discorde et de rébellion chez les Pérousins. Malatesta disparu, son fils Rodolfo, recommandé par lui aux plus hautes protections, est abandonné ; c'est dans l'ordre. « *Que Dieu l'aide !* » soupire Bontempi. Si cet adolescent n'a pu que pleurer pendant qu'on enterrait son père, ses pleurs sécheront dans la lutte. Sur injonction du commissaire apostolique — envoyé par Clément VII aussitôt après la mort de Malatesta, — il est chassé de Pérouse et doit partir pour Rome (26 janv. 1532).

Braccio Baglioni, éloigné également, va être traité d'une tout autre façon ; ce qui montrera combien son genre d'opposition est apprécié.

Au moment où Rodolfo arrive à Ronciglione, un contre-ordre lui parvient ; le Pape désire qu'il n'aille pas plus avant. Son sort va se dessiner : Rodolfo et Giovan-Paolo, son cousin germain, tous les deux bannis, sont déclarés rebelles ; leurs terres et châteaux tombent sous la confiscation, au bénéfice de la chambre apostolique (27 mai). Saisie est faite des canons naguère offerts par Florence à Malatesta Baglioni, et ce n'est pas tout.

Le prélat Leone Baglioni, oncle des jeunes bannis, est contraint de quitter Pérouse (1532) en raison de ses attaches avec l'ex-seigneur.

Peu après, la mère et les deux sœurs de Rodolfo seront elles-mêmes confinées à Foligno (1533) ; la mesure sera complète. Forcés de vivre loin de leur patrie, les jeunes Baglioni errent à l'aventure, sans appui ni ressources, pendant que, de Rome, le dissident Braccio régente les Pérousins. Deux mois ne s'étaient pas écoulés depuis la mort de Malatesta, que ce même Braccio et son frère Sforza soulevaient déjà maints litiges contre Rodolfo, au sujet de l'héritage de son père : un procès s'engageait (1532). Rodolfo, désemparé, n'a pour ressource que son épée et s'y cramponne. Pour vivre, en bravant le sort, il oubliera les recommandations paternelles ; à lui aussi de batailler sous tel ou tel étendard pour se faire la main : «... *à cause de son nom magnanime et glorieux, il est tenu en haute estime; partout l'attend le plus bienveillant accueil.* » (*Frolliere*)

Les premiers cavaliers mis sous ses ordres sont à la solde florentine ; bientôt on entendra parler de lui.

Cependant il ne suffit pas que les Baglioni soient dehors pour que tout marche bien dans Pérouse ; les tenants de Braccio sont si empressés de profiter du désarroi, qu'ils dépassent le but. Ils ont salué avec conviction leur chef, revenu chez lui dès le 4 juillet 1532 avec l'agrément du Pape et du cardinal-légat de Médicis ; mais leur désir d'exterminer les amis et partisans des anciens seigneurs leur fait abuser des assassinats, au point que citoyens et magistrat protestent contre la clémence accordée en haut lieu à Braccio et consorts (*Bonazzi*). On entend même les réclamations des quelques familles cantonnées jusque-là dans une prudente neutralité.

C'est que tous voudraient la paix, alors que les agités bravent le gouverneur B. Ferratino (nommé le 10 fév.), arbitre sévère, s'efforçant à l'impartialité. Peu à peu l'ancienne faction des Baglioni, encore nombreuse, se ressaisit ; elle tient tête, en dépit des renforts venus à ses adversaires de Città di Castello, d'Orviéto et de Todi. Particularité curieuse, on qualifie de guelfe le parti des Baglioni indépendants, et de gibelin celui du Pape ; mais quelle que soit l'étiquette, les coups pleuvent et le sang coule. Si bien que Baldassare della Staffa, bras droit de Braccio, projette l'anéantissement des tenants de l'ex-maison seigneuriale : ainsi succombent Febo des Tei et divers comparses, assassinés au vif émoi de la population. Or, le nouveau gouverneur (18 mars 1533), Cinzio Filonardi, évêque de Terracine, semble, au dire de Bonazzi, mitiger les sanctions encourues par les coupables. Jeu dangereux ; un adolescent épie ses actes et s'en souviendra ; les procédés du gouverneur fouettent son énergie. Rodolfo Baglioni sait que ses amis, houspillés par l'autre parti et les renforts étrangers, ont dû se blottir à Bettona et à Torgiano. Sur ces deux points, ils font bonne contenance ; pour déloger des gens si bien entraînés, le gouverneur Filonardi comprend qu'il faudra en découdre et lance 1.500 fanti contre les châteaux de Perrano et de Poggio (oct. 1534). Galeazzo Baglioni en subit quelque dommage. Suivi de bannis à pied et à cheval, il avait pillé Montevibiano pour faire échec au dissident Braccio ; c'était la juste réplique.

Sur ces entrefaites meurt Clément VII (septembre) et trois semaines après, Braccio Baglioni est avisé (13 oct.) de l'élection de Paul III Farnèse. La politique pontificale va sévir de plus belle contre les perturbateurs ; un commissaire arrive à Pérouse (20 oct.), chargé de la pacifier sans oublier les Baglioni. Or, Braccio avait reçu 500 fanti de renforts envoyés par le duc d'Urbin et Vitelli et les avait casernés dans les couvents et les églises. Allait-il les congédier parce que le commissaire pontifical prétendait désarmer les deux partis ? Pour désagréable qu'elle fût, la solution parut plausible quand ce fonctionnaire eut chargé le duc d'Urbin d'arbitrer le litige entre Baglioni. Les deux fractions de la famille acceptèrent de

s'en remettre à la décision de ce prince, qui appuya son intervention d'une démonstration militaire : Rodolfo et son cousin Giovan-Paolo, fils d'Orazio, déléguèrent a Urbin leurs procurateurs pour soutenir leur intérêts. L'accord est conclu (26 oct.) ; le Pape y a mis la main.

Informés du fait, les Pérousins ne perdent en rien leurs inquiétudes, car Rodolfo et ses partisans bannis, restent confinés hors de leur ville. On compte recevoir avant peu de leurs nouvelles.

En effet, autour des adolescents que sont encore les fils de Malatesta et d'Orazio, l'un avec ses 16 ans, l'autre de cinq ans plus jeune, de nombreux nobles se groupent. Parmi eux l'on retrouve beaucoup de gens de bien, « *uomini da bene* » (*Bontempi*), et non moins d'émigrés qui s'éloignèrent de la cité par crainte des représailles ; tous sont hommes déterminés, préparés à la lutte immédiate. A leur tête marchent Rodolfo et Giovan-Paolo, auxquels leur âge ne permet pas encore de commander réellement ; Bino Signorelli, chargé de ce soin, s'en acquitte en rude capitaine. Ce n'est pas incognito, mais à visage découvert que les Baglioni prétendent reparaître dans Pérouse.

Cependant Braccio, sur appel du Pape qui veut entendre ses explications, s'est rendu à Rome, avec Baldassare della Staffa (26 oct.). Informé du mouvement qui se prépare en Ombrie, le dissident et son acolyte accourent pour défendre Pérouse, c'est-à-dire leur autorité personnelle ; déjà leurs gens ont escarmouché à l'Olmeto avec l'avant-garde des exilés. Le danger est pressant ; mais ce n'est pas au sort des armes, c'est à la répulsion populaire que l'ancienne faction de Gentile devra céder encore.

Les jeunes Baglioni ont bousculé leurs adversaires et passé sur le ventre des plus résolus. L'opération se présente bien pour leur tentative, puisqu'en raison de l'accord récent, les gens de Braccio furent en bonne partie licenciés. Pérouse est désarmée, ce dont les deux partis ont lieu de se féliciter, car le peuple soutiendrait les nouveaux arrivants, et le conflit s'étendrait sensiblement.

Le 1er novembre 1534, dans la soirée du dimanche, l'irruption s'élance à grand fracas par la porte Saint-Pierre ; Rodolfo Baglioni entre à cheval, suivi de ses gentilshommes et d'un millier de fanti. Il est bientôt sur la grand'place ; loin de rencontrer le moindre obstacle, les assaillants voient « *toute la cité leur faire grande fête* ». Ce ne sont que cris de « *Vivent les Baglioni* ! » (*Arch. Stor. Ital. I.* citant *Villani*) ; et della Staffa de s'enfuir au plus vite, pressentant les huées. Tout de suite, Bino et Cecco Signorelli, avec Silvestro Baldeschi, se dirigent vers le palais des prieurs où s'était installé le vice-légat. Celui-ci venait justement d'y arriver pour

écouter le chevalier Montesperelli, envoyé en parlementaire par Rodolfo.

Les deux Signorelli et leurs compagnons arrivés à la porte du palais, parlent poliment, de façon à se faire ouvrir sans difficultés. Mais à peine sont-ils entrés, que la présence du vice-légat les courrouce ; ils voient, assis au milieu des prieurs à sa dévotion, ce même prélat, naguère si indulgent aux meurtriers de leurs amis. Alors les bannis tirent l'épée, voulant que l'exécution de Giovan-Paolo, les déboires de Malatesta et l'exil de Rodolfo soient payés du même coup ; c'est au nom des Baglioni qu'ils agissent. Bino Signorelli saisit Mgr Filonardi par la barbe, le tire à lui et le tue ; même traitement est infligé au prieur Giovanni Stefano et au chancelier de la commune. Au milieu de ce bouleversement, l'un des magistrats fait preuve de fermeté ; interrogé sur le lieu où se cache l'auditeur, il refuse de répondre et reçoit trois blessures, pendant que l'infortuné fonctionnaire, trouvé sous le siège des prieurs où il s'était blotti, expire sous les coups de Silvestro Baldeschi. Tout de suite, les corps sont jetés par les fenêtres. Cecco Signorelli et Caidone, d'Assise, courent à la maison habitée par Marco Filonardi, frère du vice-légat. C'était un brave homme installé de longue date à Pérouse, où il s'était marié ; il y vivait tranquille avec ses enfants. Mais son nom le perd ; les bannis ne veulent voir en lui qu'un Filonardi et l'exécutent.

En peu de temps, le quartier Saint-Ange, où s'étaient recrutés les assassins des amis de Rodolfo, est saccagé ; d'autres maisons sont envahies : il suffit pour cela qu'elles abritent quelque client de Braccio, ou de della Staffa, connu pour son projet de massacre du parti Baglioni. Ces scènes brutales sont éclairées par l'incendie du palais du vice-légat, dont il ne reste rien, et de celui de l'évêché, qui perdit toutes ses archives. Certains prétendent que, parmi les hommes de Rodolfo, il s'en trouvait dont la conscience était aussi chargée que leurs dossiers ; de là, leur empressement à détruire les pièces compromettantes.

Bontempi, qui relate ces événements, en attribue la cause à la mauvaise administration et aux mesures despotiques des magistrats du moment : « *Remercions le Dieu Tout-Puissant*, conclut-il, *pour n'avoir subi, grâce à sa protection et à son amour, aucun dommage au milieu des grands dangers dont nous avons été menacés* ! » De son côté, Maltempi prétend que le vice-légat ne laissait nul regret ; le coup de main s'était accompli avec la complicité de la population. Cela semble incontestable.

Sans désemparer, Rodolfo va assiéger Bettona, que lui avait enlevé le Pape, au grand plaisir de la faction Crispolti. Le jeune Baglioni envoie Matteo Francesco Montesperelli (9 nov.) pour som-

mer ces derniers de quitter la place ; mais loin d'être reçu correctement, le parlementaire est atteint d'un coup d'arquebuse dont il meurt cinq jours après.

Cependant, à Pérouse, la situation ne peut se prolonger : Braccio Baglioni, avec ses partisans, et Colonna-Pirro son allié disposent de renforts importants que flanquent les troupes pontificales. On les signale à Deruta (nov.), prêts à se jeter sur la ville ; il faut négocier. Giovan Francesco de Pitigliano, parent de Paul III et ami de Rodolfo et de Galeazzo Baglioni, intervient alors entre les belligérants et se présente à Pérouse pendant qu'un délégué pontifical arrive à Deruta. Finalement, on s'entend aux conditions suivantes : désarmement des étrangers venus guerroyer sur le Pérousin ; le fief de Bettona remis libre aux mains du Pape ; interdiction de séjour à tous les Baglioni, y compris leurs adhérents qui devront se fixer à 40 milles, au moins, de Pérouse. Ainsi Braccio n'a pas, tout d'abord, la faculté de se réjouir bruyamment ; il quitte Deruta, suivi de ses routiers qui manifestent leur humeur par le pillage et l'incendie.

Le cas de Rodolfo est insoluble ; dans la cité désemparée, on ne peut faire fonds sur ces jeunes Baglioni dont l'un, Giovan-Paolo, est encore un enfant. Certains prévoient quelque rivalité probable entre les deux cousins, qui ne supporteront pas mieux le partage du pouvoir que la soumission. Leurs pères n'ont cependant pas fait pâtir les citoyens de leurs discussions ; mais l'un et l'autre étaient des hommes, non des adolescents ; aussi le comte de Pitigliano obtient-il de se faire écouter. Les Baglioni se refusent à profiter d'un éphémère succès quand le « *salut de la patrie* » (*Frolliere*) dépend de leur attitude. A leur âge, on ne rétablit pas de souveraineté ; ils partent le 22 décembre et gagnent Alviano. En ville, restent deux délégués pontificaux, chargés de gouverner provisoirement, avec deux compagnies sous leurs ordres.

Le drame qui s'est déroulé dans la capitale ombrienne prête aux amplifications ; elles n'ont pas manqué, mais résistent mal aux rectifications établies d'après les témoins oculaires. Il a paru plus « scénique » de montrer Rodolfo Baglioni, le banni, le petit-fils de Giovan-Paolo, faisant torturer le vice-légat avant de le livrer aux exécuteurs ; certains l'accusent même d'avoir, en personne, tué le fonctionnaire pontifical, puis allumé l'incendie. C'est pousser en couleur, au point de dénaturer les faits. Bonazzi, qui ne laisserait pas échapper une si bonne occasion de dauber sur les Baglioni, n'attribue à Rodolfo que la responsabilité des excès commis après l'irruption en ville. Sans doute, les bannis et les mécontents s'étaient groupés au cri de « Baglioni ! » et ce même appel les avait salués à leur arrivée ; mais nous avons constaté que les fils de Malatesta et d'Orazio n'exerçaient pas encore de commandement

réel. Les noms et les détails, fournis avec précision, par Bontempi entre autres, restituent à chacun sa part dans la scène ; Léo et Botta auront beau prétendre que Rodolfo se rendit tout de suite impossible par ses violences et ses exactions, leur donnée est de pure fantaisie.

Bonazzi se borne à remarquer combien l'*atmosphère politique* s'était modifiée, et son insistance à ce sujet n'appartient guère à l'historien qui reconnut combien l'attachement de la cité aux seigneurs avait de profondes racines. Sa remarque sur les politiques pontificale et communale, opposant encore Baglioni à Baglioni, peut être exacte ; elle n'est pas neuve.

Loin de Pérouse, Rodolfo, dont les biens sont confisqués, met au service d'Alexandre de Médicis son épée de condottiere ; il est reçu avec de grands égards à Florence où l'attend un commandement. Et les Pérousins s'agitent ; les partisans de l'exilé s'affichent à ce point qu'un tumulte s'ensuit dans le palais communal (3 mai 1535). Spello, Cannara, la Bastia, Bettona et les autres fiefs des Baglioni dont la cour de Rome n'a rien de bon à attendre, sont harcelés par quelques bandes à la solde du Pontife, sous les ordres de Giovan-Battista Savelli ; Pérouse reste passive. Bonazzi, heureux de le noter, remarque néanmoins la décision de Paul III, « *résolu d'en finir avec les Baglioni et tout vestige de la liberté pérousine* ». Ces disparitions sont donc solidaires ? Pour un « avancé », l'écrivain doit expliquer sa joie, qui cadre mal avec ses utopies ; il s'en tire par une distinction. Les malins Pérousins feraient, suivant lui, deux parts dans les réclamations comme dans les châtiments : ils ne trouveraient justes que leurs propres instances, et méritées, que les sanctions visant les Baglioni. Comme la disparition de ces derniers entraîne, suivant le même Bonazzi, celle de la liberté, on ne saisit pas bien ce qui peut le réjouir dans cette conséquence. Les fiefs des Baglioni sont saccagés sans intervention des Pérousins dont lesdits seigneurs soutinrent les prétentions ; à merveille, dit Bonazzi. Reste à savoir à qui s'adresseront ces mêmes citoyens au moment du danger ? S'ils implorent les Baglioni, — et le fait est hors de contestation, — l'historien admettra-t-il que les anciens princes, alors en paix avec le Pape qui leur a rendu leurs biens, répondent aux Pérousins affolés : « Votre exemple nous a appris les *distinctions* nécessaires. »

A coup sûr, la ville est dans un continuel état de fièvre ; nuit et jour on s'épie, on s'agite dans un cliquetis d'armes (août) ; car les gentilshommes attachés à Rodolfo refusent de se dessaisir de leurs épées en face d'adversaires irréconciliables. Ils supposent que ceux-ci guettent leur soumission au décret de pacification, pour rétablir Braccio. Le Pape s'est décidé à revenir à Pérouse ; en bannissant

les deux Baglioni rivaux, il tente d'apaiser les esprits. L'accord avec la cité date officiellement du 29 septembre ; dès le lendemain, Paul III regagne Rome, laissant comme légat le cardinal Mariano Grimani avec les troupes ; les fiefs des Baglioni reçoivent des détachements de cavaliers : 60 à Bettona, 40 à Montalera. Le cardinal a pu chasser de ces deux localités les tenants des anciens seigneurs ; il choisit, à Pérouse, le palais de Gentile Baglioni pour s'y installer et s'empresse de faire préparer de nouvelles prisons. Le beau palais de Braccio Ier Baglioni lui semble indiqué pour cet emploi. Déjà les auditeurs de rote y ont élu domicile et, comme la place ne manque pas, les soldats de la garde du cardinal s'y trouvent également casernés ; mais, on peut s'arranger pour que d'autres occupants leur soient adjoints. C'est ainsi que la grande salle des « capitaines », où les anciennes fresques immortalisaient les héros pérousins, est transformée en geôle, à la stupéfaction des patriotes... Le légat a soin de faire communiquer ce palais avec celui de Gentile, pour avoir tout le monde sous la main.

Au cours de ces événements, Rodolfo est fort occupé à Florence, où l'on joue de la dague en famille : Lorenzino, dit Lorenzaccio de Médicis, vient d'assassiner son cousin Alexandre (6 janv. 1537), suscitant parmi ses concitoyens une effervescence bien naturelle. Les nombreux bannis se voient déjà réintégrés dans leur patrie, l'épée à la main, et projettent (11 janv.) d'y proclamer la liberté ; ce serait en même temps leur arrivée au pouvoir, but pratique de toute agitation de parti. Seulement, Cosme de Médicis, nommé successeur d'Alexandre (9 janv.), crée des difficultés aux républicains en chargeant Alessandro Vitelli et Rodolfo Baglioni de les refouler. Ces capitaines, à la tête de troupes prises la plupart à Cortone et à Arrezzo, s'acquittent promptement de leur mission ; le contingent de bannis qui marche sous les cardinaux Salviati et Ridolfi, parvenu à Montepulciano, s'arrête, apprend la marche des Espagnols et l'arrivée, à Ponte de Chiane, de Rodolfo suivi de sa grosse cavalerie. Ce dernier commandait naguère à Pistoie ; il avait opéré avec rapidité. Le soulèvement de Borgo San Sepolcro est bientôt étouffé ; à Sestino et à Montemurlo, les républicains complètement battus, en dépit des efforts de leur principal capitaine, Pierre Strozzi, perdent de nombreux prisonniers (2 août) (1).

(1) Vasari, en peignant les fresques de la salle dite « de Cosme Ier » au Palais Vieux de Florence, a représenté Alessandro Vitelli et Rodolfo Baglioni. Dans l'une des fresques, ces capitaines assistent à la proclamation de ce même Médicis comme duc de Toscane ; dans l'autre, ils lui amènent les prisonniers de Montemurlo. — Rodolfo est coiffé d'un casque à cimier. La seconde de ces compositions comprend également Colonna-Pirro Baglioni qui figure près de Rodolfo. Certains noms, mis après coup

Ayant ainsi appuyé la cause des Médicis, Rodolfo ne pouvait qu'être appelé par Cosme à un brillant avenir militaire; suivant Alexius, il serait à ce moment passé en France pour batailler dans les rangs catholiques et aurait reçu d'importants commandements de François Ier. En tous cas, sa réputation grandit alors; Rodolfo est apprécié en haut lieu, au point que des personnages en vedette interviennent pour le réconcilier avec Paul III (fin de 1538), qui lui rend tous ses fiefs. La mère et les sœurs du condottiere ne tardent pas à bénéficier de l'amnistie (1539).

Ainsi, les Baglioni sont en bons termes avec le Saint-Siège; l'irruption mouvementée dans Pérouse est oubliée, tout est au calme. Il est important de constater le fait, en raison des événements qui suivent. Ajoutons que, dès le 25 août 1535, le commissaire pontifical, appliquant les pouvoirs donnés par Paul III, absolvait ceux qui avaient secondé le fils de Malatesta dans son coup de force (1).

Or, juste à ce moment, Rodolfo va être jeté dans de cruelles perplexités; Pérouse le rappelle. Il s'agit de la guerre dite « du Sel », dont les circonstances nécessitent quelques explications.

Entre les Papes et la commune existaient d'anciennes conventions auxquelles les citoyens tenaient autant qu'à leur liberté : les unes dataient d'Urbain VI (1379); d'autres de Martin V, confirmées par Eugène IV (1431). Celles-ci exonéraient les Pérousins de tout nouvel impôt; du moins, les intéressés les comprenaient ainsi. Et voici que Paul III, dans le consistoire tenu en novembre 1539, décide une augmentation de trois *quartiers* par livre de sel vendue dans ses États; interdits, censures spirituelles et peines sévères visent les insoumis. Cette charge nouvelle se justifiait par l'intérêt de la Foi, en butte aux attaques des Turcs d'un côté et des Luthériens de l'autre : il importait de la défendre, de lutter, et par conséquent de faire des frais. Mais payer ne sourit jamais aux contribuables; les Pérousins en particulier accueillent fort mal la mesure, épluchent les motifs invoqués par Paul III et, naturellement, les contestent. A les entendre, l'intérêt des Farnèse est plus visé que celui de la Religion. Rome est bientôt encombrée de

sur les casques ou les vêtements des personnages, donnent des indications qui ne correspondent pas toujours avec celles que Vasari fournit lui-même dans ses « *Raisonnements* », sous forme dialoguée. Je me suis conformé aux explications du peintre ; elles sont parfaitement claires : « *...il me semble que ces prisonniers sont conduits par certains capitaines au nombre desquels je reconnais le seigneur Alessandro Vitelli et le seigneur Ridolfo Baglioni* », etc.

(1) Le bref, daté du 13 août 1535, est adressé à Gaspare Aguso, commissaire pontifical. Les auteurs du meurtre du légat étaient exceptés de l'absolution, qui ne s'appliquait pas davantage aux fauteurs de graves désordres.

délégués venus pour plaider la cause des communes. Ceux de Pérouse font ressortir le contraste qui résulte des nouvelles charges, au détriment de leurs droits ; ils rappellent l'état malheureux du pays, les services rendus au Saint-Siège, les 50.000 écus votés l'année précédente : partie en impôts nouveaux, partie pour fournir des rameurs aux galères papales ; enfin les dégâts récents commis par les mercenaires de leur suzerain. Vainement rappellent-ils les prérogatives de la cité, renouvelées et confirmées par le Pape actuel ; rien n'y fait. Paul III écoute, mais enjoint la soumission ; divers cardinaux, pressentis par les délégués pérousins, répondent dans le même sens. Si bien qu'un nouveau bref arrive à Pérouse (20 fév. 1540), pressant l'exécution de l'ordonnance sous peine de confiscation des biens, d'excommunication, de privation de tous privilèges, etc.

Alors, le mécontentement de la population devient inquiétant ; le premier prieur, Alfano Alfani, tente sans succès de l'apaiser ; l'esprit d'indépendance se réveille, irrésistible. Après plusieurs réunions de conseils et divers modes d'élection, contestés d'ailleurs, le gouvernement trouve un terrain d'entente avec le vice-légat pour élire vingt-cinq délégués (26 mars). Deux Baglioni figurent dans cette commission : Lorenzo-Maria, fils de Francesco, pour la porte Saint-Pierre, et Polidoro, de Malatesta II, pour la porte d'Ivoire. Un Crispolti remplace Alfani comme chef des prieurs, lesquels gouverneront conjointement avec les vingt-cinq délégués. Mais ces derniers, élus en raison de la résistance, voient croître si vite leur autorité sous la poussée du peuple, que les clefs de la ville leur sont remises, ainsi que l'artillerie payée par le Pape ; dès lors le vice-légat, débordé, quitte Pérouse. C'est la guerre ; chacun s'y prépare, les jeunes gens sont convoqués pour être formés en milices. Seulement, la cohésion et la discipline font défaut. Déshabitués de la vie des camps, les Pérousins devraient se bien persuader que leur cas ne vaut pas mieux que celui de Florence ; leurs troupes improvisées n'ont aucune chance de tenir contre les vieilles bandes à la solde du Pontife. Mais à quoi bon raisonner des emballés ? Les Vingt-Cinq, qualifiés désormais de *Défenseurs de la Justice et de la Cité de Pérouse*, donnent le branle aux préparatifs, réforment les rouages de l'administration suzeraine et, au nom de la commune, en prennent à l'aise avec les possessions ecclésiastiques du voisinage.

Paul III, voyant s'amonceler l'orage, se dispose à l'action : ses ressources lui permettent de tenir pour jeu d'enfants une rébellion de cette importance ; il faut néanmoins faire la part de l'imprévu. Le Pape dénonce ses projets en consistoire, et aussitôt le légat de Pérouse offre ses bons offices pour tenter encore d'arbitrer le différend. Paul III accepte, on le conçoit : Pérouse n'est pas seule

en mouvement et toute guerre civile appauvrit l'État ; mieux vaut négocier, et même sans délai, car un prince étranger pourrait intervenir. Malheureusement le légat, venu de Foligno à Pérouse (6 avril), échoue dans sa mission.

Fort mécontent, le Pontife se résigne aux hostilités et donne le commandement en chef de son armée à Pier-Luigi Farnèse, sous les ordres duquel marcheront également 3.000 Espagnols. Comme suprême tentative de conciliation, le cardinal del Monte (Ciocchi del Monte, le futur Jules III) écrit aux Pérousins, avec l'assentiment du Saint-Père. Ses longs séjours chez eux lui donnent quelque espoir d'être écouté ; aussi se fait-il persuasif, démontrant la justice de la mesure parce que celle-ci est générale et motivée : lutter un contre cent, c'est tenter Dieu, conclut-il, sans pouvoir convaincre, ni les Vingt-Cinq, ni leurs adhérents. Au nom des vieilles franchises communales, les délégués jurent de combattre plutôt que de céder. Des messagers sont aussitôt envoyés aux alentours afin de conclure quelques alliances indispensables : décidément, l'abandon dans lequel s'est trouvée Florence ne tempère aucune illusion chez ses voisins. Les imprudents comptent être secourus au moment même où se désagrègent les confédérations.

Leur appel n'est écouté ni à Spolète, ni ailleurs ; Cosme de Médicis fait la sourde oreille et Ascanio Colonna, tout atteint qu'il est par le nouvel impôt, agit de même. Pietro Aretino transmet les condoléances de Venise cantonnée dans de verbeuses sympathies... Combien s'accuse alors l'un des grands inconvénients du système des condottas ! Pérouse, pépinière de capitaines renommés, ne dispose plus, à peu d'exceptions près, de bonnes épées pour sa sauvegarde ; ses plus valeureux fils sont à la solde de tel ou tel gouvernement, et si certains d'entre eux se décidaient à braver les interdictions, avouons que la situation de leur cité les détournerait de cette résolution. Dépourvue de moyens de défense non moins que de troupes entraînées, Pérouse ne peut que s'en remettre aux négociations et ce n'est pas l'affaire de gens de guerre. Leur rôle est de s'exposer aux coups avec quelque chance de succès, non de s'offrir aux outrages qu'entraîne forcément la voie des pourparlers, c'est-à-dire des transactions. L'âme d'un soldat répugne à cette perspective.

Inutile de relever l'insuccès des ambassadeurs pérousins auprès de Charles-Quint ; ces infortunés suivent la voie douloureuse des Florentins et l'empereur réédite ses injonctions d'obéissance pure et simple au suzerain. Il est vrai que la guerre contre les Luthériens obligeait le potentat à ménager le Pape. Malgré tout, les Vingt-Cinq, croyant s'être trop avancés pour reculer, réunissent le peuple dans les églises que l'interdit pontifical (du 17 mars) a désaffectées et exposent les projets de Paul III : leur unique espoir

réside dans la justice de Dieu ; aux citoyens de les soutenir et de s'unir tous pour la défense de la patrie. Et l'assistance entière clame le serment de la résistance. C'était prévu et les délégués, en gens avisés, font inscrire par-devant notaire, les noms des assistants, sur un document qui stipule l'assentiment absolu des Pérousins à la campagne projetée. Du reste, nulle contradiction ne s'est élevée de cette foule, avide de bataille et prête à faire fi de la réponse impériale. Cependant, après avoir mis leur responsabilité à couvert dans la mesure du possible, les Vingt-Cinq gardent leurs inquiétudes et prétendent s'abriter encore derrière une commission de dix membres, élus deux par porte, chargés de les appuyer dans le gouvernement.

Parmi les motions votées d'enthousiasme dans la réunion populaire, celle qui concerne les Baglioni (1) n'est pas la moins suggestive. Que ne sont-ils à Pérouse ! s'écrie-t-on de divers côtés. Et surexcitée, la foule veut qu'ils reparaissent immédiatement, qu'ils soient rappelés en hâte, au nom de la patrie ; c'est la suprême ressource. Nul ne se plaint alors de leur tyrannie ; nul ne se souvient d'avoir laissé piller leurs biens. Toute délibération à leur sujet est jugée fastidieuse ; il faut des conclusions, lesquelles sont rédigées et votées aussitôt à l'unanimité ; les voici : *Considérant que la très illustre maison Baglioni a, de tous temps, été la première de Pérouse et de la plus grande valeur dans les armes ; que de remarquables sujets et les plus réputés capitaines n'ont cessé d'en sortir ; que les Baglioni témoignèrent un constant amour à leur patrie et qu'il importe de se confier pleinement à leurs talents éprouvés, à leur courage et à leur expérience. Estimant que, pour être défendus et délivrés d'un si grand péril, et régler la situation de la meilleure et de la plus honorable façon, il suffit de s'en rapporter à leurs soins, à leur prudence et à leur gouvernement...* etc. » (*Frolliere*) Les considérants font encore valoir que « *la patrie fut puissante et vénérée, grâce à eux surtout, dont la réputation militaire est florissante aujourd'hui encore...* (*Fabretti*) Bref, des ambassadeurs sont dépêchés à Braccio, aussi bien qu'à Rodolfo, à Astorre et à Adriano son frère. « *Leur présence va améliorer la situation des Pérousins et du pays. C'est l'espoir de ceux qui, de tous temps, ont témoigné et témoignent encore autant de foi que d'attachement aux*

1 Les *indispensables* Baglioni, comme l'écrivait avec aigreur Bonazzi, satisfait également de voir leurs fiefs saccagés par les routiers de Savelli, à la solde du suzerain. Combien l'historien approuvait ses concitoyens de n'être pas intervenus alors ! Il se sent maintenant assez mal à l'aise pour expliquer l'appel de Pérouse à ces mêmes Baglioni, dont l'absence se fait apparemment sentir.

personnages de cette maison. » (*Frolliere*) Mais Braccio est un dissident, un adversaire des Baglioni indépendants ; on ne peut l'appeler sous la même bannière ; du reste, il se dérobe. Tranquillement installé à Acquapendente, âgé, fatigué après de nombreuses campagnes, — celles d'Orient, en particulier, — il ne serait, dit-il, d'aucun secours avec sa santé délabrée. Au fond, Braccio, parent du Pape, redoute toute compromission et tient à rester neutre. Quant aux fils de Gentile, Astorre et Adriano, ce sont des enfants : l'aîné a 14 ans ; tous deux habitent Città di Castello sous la tutelle de leur oncle, le général Alessandro Vitelli, auquel Paul III vient de remettre un commandement pour marcher contre Pérouse. En aucun cas, les jeunes Baglioni n'auraient été autorisés à combattre dans les rangs des révoltés ; inutile d'insister.

Reste Rodolfo, qui jouit d'une condotta de cent hommes d'armes à la solde de Cosme de Médicis ; l'espoir entier des Pérousins se fixe sur lui. Lettres pressantes et ambassades réitérées l'assaillent, pour lui démontrer que le salut de sa patrie dépend de son courage et de son dévouement ; jamais il ne trouvera une occasion de rentrer dans Pérouse avec plus de gloire et d'amour du peuple.

Rodolfo entend ou lit ces beaux arguments, développés à satiété, et reste songeur. Naguère, en pareille circonstance, un Baglioni eût immédiatement tiré l'épée ; aujourd'hui le souvenir de Malatesta est trop vivant dans la mémoire de son fils, pour ne pas tempérer l'émotion du premier moment Supplications et promesses, faites à l'heure du péril, deviendront calomnies et injures demain, si la disproportion des forces en présence paralyse la résistance. Rodolfo reconstitue le *scenario* pour en avoir souffert dans son affection filiale ; il répond donc assez froidement aux délégués. Et si les paroles que lui prête le chroniqueur, heureux de les présenter à la manière des discours, ne reproduisent pas ses propres expressions, elles correspondent certainement à son état d'esprit. « *Trois choses sont indispensables pour l'entrée en campagne : les préparatifs, les troupes, le commandement. J'entends par préparatifs : les fonds, les vivres et les armes. Non seulement la solde de 2.000 fanti mercenaires vous est nécessaire, en plus de vos milices non payées, mais il vous faut une réserve de numéraire, en cas de prolongation de la guerre.* » (*Frolliere*) Le capitaine fait ensuite remarquer que si les hostilités débutent en verbiages, les moyens violents ne tardent pas à s'imposer. Ce ne sont pas les prodromes du litige qu'il faut examiner, mais ses conséquences, et s'occuper surtout des ressources dont dispose Pérouse en comparaison des moyens d'action d'un ennemi très supérieur. L'important est de sauver l'honneur en préservant la ville ; Rodolfo conclut : « *Dites en mon nom aux Pérousins que s'ils veulent de moi à leur tête, ils doivent se charger des préparatifs que je viens d'énumérer. Ce n'est pas en pleine action*



Florence. Palais Vieux. — *Rodolfo* II Baglioni par Vasari.
(Fragm. de la fresque des Prisonniers de Montemurlo.)



Sépia. Compos. de l'auteur.

Rodolfo II Baglioni réclamé par les Pérousins. (1540)

qu'il s'agira de pourvoir au nécessaire. Je me charge du reste, c'est-à-dire de la direction de la guerre et de la répartition de la solde. » (*Frolliere*) Ayant insisté pour que ses paroles soient fidèlement rapportées aux prieurs, aux Vingt-Cinq et au peuple, pour qu'on ne voie pas, dans ses explications, des prétextes à négliger ce qu'il estime son devoir envers sa patrie, il affirme que son intention est uniquement d'éviter les critiques à venir. « *Mieux vaut ne pas tenter l'aventure que céder honteusement ensuite.* » (*Frolliere*)

L'exposé de l'entretien de leurs ambassadeurs émut vivement les Pérousins, car le résultat de la démarche paraissait compromis, Aussitôt, conseils et réunions se multiplient, donnant libre cours à toutes sortes d'avis. La difficulté est de trouver les fonds pour payer le plus urgent, comme l'a recommandé Rodolfo. Alors le gouvernement se résigne aux plus grands sacrifices ; il vend une bonne partie de l'argenterie des prieurs, l'une des plus riches et des plus artistiques d'Italie. Frolliere en donne le détail qu'on ne peut lire sans tristesse, à la pensée que la plupart de ces chefs-d'œuvre vont être réduits en monnaie. Le reste, cédé en gage à de riches particuliers, devait faire retour à la commune ; on l'espérait du moins, mais, plus tard, tout sera confisqué comme biens de rebelles et passera au trésor apostolique. Les magistrats décrètent, en même temps, de lourds emprunts aux dépens des riches ; meubles et immeubles communaux sont, en grand nombre, vendus ou mis en gage. Il va de soi que les saignées faites aux bourses calment immédiatement l'enthousiasme ; seuls, certains patriotes font preuve d'une abnégation illimitée. Mais combien s'affiche déjà l'impopularité des Vingt-Cinq, coupables d'avoir si mal géré les affaires ! Leurs actes sont blâmés, leurs noms vilipendés. On constate tout de suite que la solde de 2.000 fanti, pendant un mois, dépassera les ressources du budget ; pourtant, la guerre peut se prolonger et, par surcroît, aucun effort n'est possible sans un chef, un vrai capitaine Il faut absolument décider Rodolfo Baglioni à venir ; de nouveaux délégués lui sont envoyés pour le conjurer de répondre à l'appel de ses concitoyens.

Au sein de cette agitation, la population donne l'exemple d'une extraordinaire piété. Elle distingue parfaitement entre la religion et la politique ; entre le successeur de saint Pierre et le suzerain ; la foi du chrétien n'est en rien gênée par les revendications du citoyen. De longues processions se déroulent dans les rues (8 avril) ; un grand Christ est placé sur la porte latérale de la cathédrale, au-dessus d'un portrait de saint Ercolano représenté en habits sacerdotaux. Au pied de la croix, les clefs de Pérouse sont déposées avec solennité. Jour et nuit, les citoyens viennent en foule s'agenouiller devant le Christ ; les uns se donnent la discipline, d'autres se prosternent en vêtements de deuil ; tous prient. Les troupes, au passage,

font une génuflexion et inclinent leurs étendards. Mario Podiani, chancelier de Pérouse et orateur réputé, interprète les sentiments des habitants en adressant au ciel d'ardentes supplications au nom de la liberté ; il recommande le salut du peuple et l'honneur des armes. Dans la suite, cet orateur véhément réussira à prévenir une dangereuse arrestation. En attendant, les citoyens n'offrent pas seulement au Seigneur les clefs de leur ville, mais aussi leurs enfants et tout ce qui leur appartient; c'est pour le Christ qu'ils prétendent lutter.

Toutefois, l'horizon politique ne s'éclaircit pas : « *Aucun secours, aucun refuge, ne sont espérés en dehors du seigneur Rodolfo.* » (*Frolliere*) On le harcèle donc d'ambassades. En dernier lieu, les délégués pérousins ont garanti une provision de 300.000 écus ; tout ce que le prince a déclaré indispensable pour entrer en campagne a été préparé ; chacun le lui affirme. Pérouse n'attend plus que sa seigneurie, « *qu'appellent les vivats et les plus ardents désirs du peuple entier* ». (*Frolliere*)

Ainsi Rodolfo devient, à 22 ans, l'arbitre d'une crise effrayante ; ce n'est pas rien que combattre le Pape, dût-on trouver injustifiées les nouvelles charges qu'il impose aux Pérousins. La disproportion des forces est flagrante et les résultats se devinent ; Pérouse sera matée. Or, Rodolfo relève aussi de Paul III, qui lui a restitué ses fiefs et rendu ses bonnes grâces. Rebelle, le fils de Malatesta a tout à perdre, rien à gagner ; va-t-il encourir les plus graves mécomptes en bravant la répression certaine ? Dans cette perplexité, le cri d'angoisse de la patrie tenaille son cœur. Tout l'espoir de Pérouse réside dans son épée, on ne cesse de le lui dire, et Rodolfo se décide ; dans la catastrophe, il réclamera sa part. Au pis aller, peut-être sera-t-il possible d organiser une direction politique qui permettrait de faire assez bonne figure devant l'ennemi. Evidemment, la cité cédera : mais il y a la manière, ne serait-ce qu'en échappant aux pires dommages. C'est tout ce qu'on peut souhaiter pour sortir de l'impasse où l'exaltation d'un jour vient de précipiter les citoyens ; de cette façon, le Pape et Pérouse s'en tireraient au meilleur compte. « *Ainsi fit-il*, ajoute Frolliere ; *c'est la pure vérité de reconnaître que si Rodolfo n'était pas venu, s'il n'avait pris en mains, du mieux possible, les affaires et la défense de Pérouse, c'en était fait à jamais pour elle de ses biens, de ses habitants et de ses privilèges. Dieu inspira à Rodolfo d'accourir pour notre salut et la sauvegarde de sa patrie : dans ce seul but, il répudia ses propres intérêts et sa tranquillité.* » En présence du descendant de leurs anciens princes, les ambassadeurs attendaient, anxieux, la réponse qui devait décider de leur cause ; Rodolfo les rassure : « *Avant peu*, leur dit-il, *je serai des vôtres.* » Mais il insiste encore pour que les engagements qui lui ont été consentis soient tenus et

pour qu'on ne manque pas d'assurer les fonds nécessaires ; lui-même amènera un détachement de cavalerie et quelques fanti.

Un personnage que la marche des événements inquiétait fort, c'était Cosme de Médicis. Peu solide dans son gouvernement, il voyait avec effroi les hostilités se préparer à sa porte : l'intervention de Rodolfo, alors à sa solde, le mêlait à l'aventure, qu'il le voulût ou non. Pouvait-il empêcher ce Baglioni de rejoindre les Pérousins ? Cosme se l'était demandé et, se conformant néanmoins au désir de Paul III, faisait transmettre par l'ambassadeur florentin à Rome sa propre soumission (29 mars) aux volontés pontificales, en ce qui concernait la capitale ombrienne. Il sera interdit à Rodolfo de gagner cette ville. Cependant, l'état d'esprit du Médicis se modifie au cours des événements, comme en témoigne sa lettre aux ambassadeurs espagnols (1er mai) : le duc insiste sur les graves inconvénients qu'entraînera le refus de licence imposé à Rodolfo et sur le danger pour le Pape de recourir à l'empereur. Les Pérousins ne songeront-ils pas à se réclamer du secours français ? Peu après (9 mai), l'ambassadeur pérousin Niccolini devient le porte-paroles de Cosme, qui veut démontrer à Charles-Quint combien il est difficile d'empêcher Rodolfo de rallier ses compatriotes. N'est-il pas imprudent de réduire les Pérousins au désespoir ? L'empereur assumerait une part dans les responsabilités, s'il accordait des troupes au Pape.

Dès lors, l'attitude de Cosme à l'égard de Rodolfo se devine ; la licence nécessaire, permettant au capitaine de partir, est accordée ; le duc se borne à tenir les ambassadeurs d'Espagne (21 mai) au courant du départ « *qu'il n'a pu empêcher* ». Rodolfo s'est engagé à ne point agir contre l'empereur ; c'est tout ce qu'on a obtenu de lui. Deux jours après, nouvelle lettre du prince florentin, cette fois à son ambassadeur à Rome, pour offrir ses bons offices d'arbitre entre Paul III et les Pérousins. Ces derniers, de leur côté, vont se prévaloir des services rendus au duc de Florence par Rodolfo, pour en espérer quelque appui. Pure illusion, du reste ; Cosme et Rodolfo ont déjà été avisés par les ambassadeurs pérousins de l'insuccès de l'appel à Charles-Quint. La cause se présente de plus en plus mal ; en fait, elle est perdue et le duc n'en doute pas. Mais le fils de Malatesta marchera quand même ; il essaiera d'enrayer le danger immédiat par une entente avec Paul III ; « *plus qu'une victoire des Pérousins, les bons offices de Rodolfo pourront la mener à bien.* » (*Frolliere*)

C'est ce que comprit parfaitement le Pape. Irrité tout d'abord de l'attitude du duc de Florence, qui laissait partir Rodolfo en dépit d'assurances contraires, il se calma vite, pensant que le procédé réussirait peut-être à éteindre l'incendie avant que les dégâts fussent irréparables. Certes, le dommage qui menaçait Pérouse in-

quiétait le Saint-Père, car en domptant les rebelles, il s'atteignait par contre-coup sur un point important de l'Etat ecclésiastique. Mais Rodolfo, accouru au secours de la patrie, n'a nul pardon à espérer... Maintenant les troupes pontificales sont à Foligno, où s'est réfugié le légat de Pérouse. Pier-Luigi Farnèse, gonfalonier de l'Église, leur général, y arrive, accompagné de son état-major et d'un contingent de chevau-légers, casernés en dernier lieu à la Bastia, fief des Baglioni. Les troupes avancent sans encombre sur le territoire pérousin, non sans inquiéter les citoyens. Pourtant l'opinion publique pousse à l'action immédiate, parce que les premiers ennemis en vue semblent peu nombreux ; on les culbutera avec le secours des campagnards. En conséquence, sont élus des capitaines qui conduisent leurs milices à Ponte San Giovanni, mais ne tentent aucun contact sérieux. L'armée de Paul III se complète par de nombreux détachements de cavalerie et d'infanterie ; elle ne semble nullement pressée d'en découdre. Autant les soldats sont peu zélés pour cette campagne, autant le succès leur est assuré par la supériorité numérique ; alors chacun prétend toucher sa solde le plus longtemps possible. Pérouse est simplement vouée à la famine.

Cependant, la perplexité des assiégés croît et se justifie à mesure que s'étendent les lignes ennemies ; plus que jamais on réclame, on veut Rodolfo. L'approche des troupes papales lui a été immédiatement signalée et les délégués pérousins lui ont réitéré les plus complètes assurances au sujet des soldats, des fonds, des vivres et des munitions : tout étant déclaré prêt, Rodolfo n'a plus qu'à paraître. Ce dernier, suivi d'un groupe d'officiers instruits sous ses ordres, s'est mis en route avec quelques troupes à pied et à cheval ; passant par Cortone, il va saluer sa mère, qui ne pouvait s'illusionner sur le sort réservé à son fils. Monaldesca pressent les insultes et la haine ; de toutes ses forces elle dissuade Rodolfo d'intervenir dans une circonstance qui ne permet aucun effort utile au point de vue militaire ; cela tombe sous le sens. L'entreprise n'entraînera ni gloire ni honneurs, en raison des faibles ressources dont disposent les Pérousins déjà divisés. Bref, la veuve de Malatesta multiplie ses arguments ; tous échouent devant la résolution de Rodolfo qui, les ayant pressentis et reconnus justes, passe outre, parce qu'il a donné sa parole.

De Cortone, quelques capitaines sont envoyés par lui aux Vingt-Cinq de Pérouse, afin d'activer les derniers préparatifs. L'un de ces officiers, Girolamo della Bastia, réputé pour son expérience, a été « *élevé à la rude école de Giovan-Paolo Baglioni* » et de ses fils. (*Frolliere*) Cette délégation va rassurer les citoyens en annonçant l'arrivée de Rodolfo, sitôt qu'ils seront en mesure de soutenir le siège. Le capitaine attend à Cortone le moment propice : « *Son*

énergie ne se ralentissait pas pour appeler de nouvelles recrues sous sa bannière. » (*Fabretti*)

Pendant ce temps, de nombreuses bandes enflent de plus en plus l'armée ecclésiastique ; une foule d'officiers se sont offerts pour commander, flairant les bénéfices faciles. Bientôt, Pérouse apprend que 3.000 Espagnols sont cantonnés du côté d'Assise ; les appréhensions augmentent en rapport : que fait donc Rodolfo ? Les plus résolus se laissent gagner par la panique, et nombreux sont ceux qui déplorent cette malencontreuse rébellion. Bien entendu, ce revirement de l'opinion s'opère au préjudice des Vingt-Cinq, dont la stupide direction accule les citoyens aux pires expédients : on le proclame sans réticences. La ruine est proche ; les serments de sacrifier fortune, enfants et existences... sont absolument oubliés ; chacun accepterait aujourd'hui l'impôt du sel, fût-il agrémenté de quelques autres charges. Mais à quoi bon se lamenter, quand les coureurs ennemis galopent aux environs ? S'ils n'ont à redouter que les miliciens ou la poignée de fanti envoyés à leurs trousses, leur promenade se poursuivra sans encombre.

Tristement les citadins déambulent par les rues, échangeant les plus amères réflexions en ce jour de Pâques, fêté naguère avec tant de solennité... Et voici qu'au loin se fait entendre un bruit, sourd d'abord, puis distinct bientôt pour chacun ; tout à coup, dans un fracas de tonnerre, 40 cavaliers s'engouffrent par la porte Sainte-Suzanne et n'arrêtent leur galop que sur la place (1). De tous côtés accourent les gens intrigués, ébahis ; on entoure le groupe, pendant que les chevaux s'ébrouent dans un cliquetis d'acier. Déjà, le chef du détachement, un jeune homme, a mis pied à terre ; on le reconnaît, c'est Rodolfo Baglioni ! Alors les esprits s'exaltent dans une émotion telle, que le désastre imminent est tenu pour impossible. Les bérets volent en l'air ; c'est l'explosion des vivats et des cris joyeux de la foule, aux remous insensés. Le premier mouvement de Rodolfo a été de s'agenouiller devant le grand Christ, témoin de la ferveur populaire ; à peine peut-il commencer une courte prière qu'il est saisi, enlevé par la multitude, et se voit transporté dans le palais du gouvernement. De toutes parts pétillent les feux de joie ; les fanfares éclatent joyeuses, accompagnées par le carillon des cloches et les salves d'artillerie (16 mai).

C'est par de pareilles démonstrations que l'armée de Luigi Farnèse apprit l'arrivée de Rodolfo. Est-il besoin de noter les rapprochements inspirés à de nombreux Pérousins par la venue du

(1) D'après Bontempi (dont Fabretti adopte la version), une partie de la population aurait eu le temps de courir au-devant de Rodolfo, « *chacun se réjouissant de son arrivée* », et l'aurait accompagné jusqu'à la place.

Baglioni, coïncidant avec une tempête affreuse qui, récemment, avait soufflé sur la ville pour cesser tout à coup ; cela parut de bon augure. Rodolfo prend un peu de repos ; il soupe et s'installe le mieux possible dans les salles qui dépendent de la cathédrale. Cependant l'émoi a été vif parmi les Pontificaux , Farnèse et ses capitaines : Girolamo Orsini, Alessandro Vitelli et l'évêque de Casale, lieutenant général de Paul III, échangent leurs impressions. Personne ne voudrait admettre que Rodolfo ait osé traverser les lignes assiégeantes et se jouer de l'état major. Le surlendemain, les belligérants continuent à se faire la main, en escarmouchant près de Ponte San Giovanni qu'ont dépassé les Pontificaux. Rodolfo s'informe de leurs forces qui sont très importantes et ne cessent de grossir; par contre, les milices pérousines n'ont qu'un semblant d'organisation. Il importe d'y pourvoir et de solder au moins 2.000 fanti ; Rodolfo nomme les capitaines qui entreront immédiatement en charge. Parmi eux, Bartolomeo della Staffa, l'un des Vingt-Cinq, offre spontanément d'équiper à ses frais une compagnie et tiendra parole sans défaillance. Plus tard, Paul III dira de lui : « *Si Pérouse avait compté 25 Bartolomeo, je n'en serais jamais venu à bout.* » Dans l'intimité de Rodolfo figure à ce moment un dévoué Pérousin, Benedetto Aleggi (nommé ailleurs Alessi, suivant les textes historiques) ; c'est un ancien secrétaire de Malatesta Baglioni, réputé pour son bon sens et son attachement aux seigneurs pérousins. On le surnommait « *Vecchia* », la vieille, un peu comme on aurait dit « le sage », et sa correspondance avec Ugolino Cerboni, secrétaire du duc Cosme de Médicis, justifie cette interprétation. Aleggi est un renseigné ; il connaît assez les forces dont dispose Pérouse pour combattre nettement le décision de Rodolfo qu'il voit se perdre à plaisir. C'est là, nous l'avons vu. prêcher un converti ; le fils de Malatesta sait que, dans l'infortune inévitable, la main tendue vers le médiateur a bientôt fait de le frapper au visage. Sa résolution, que n'a pu fléchir l'insistance de sa mère, ne cédera pas aux raisonnements du plus dévoué des sous-ordres.

Dès que les 2.000 fanti eurent été levés à Pérouse, les fonds manquèrent d'un tiers au moins Alors le gouvernement tente un emprunt au duc de Florence, pendant que « Vecchia » ricane tristement : « *Ne l'avais-je pas dit ?* » Rodolfo ne s'était pas non plus payé de mots ; il ne peut, cependant, dissimuler quelque mécontentement à l'adresse des Vingt-Cinq, dont les assurances avaient été formelles. Leurs engagements sont loin d'être tenus, même en partie ; pris pour attirer le capitaine, ils s'évanouissent au premier contact avec la réalité. Copieusement dégoûté, Rodolfo veut partir... « *Mais le péril de sa patrie et le sacrifice de tant d'innocentes victimes l'émeuvent de pitié ; dût-il payer sa décision de sa vie, il*

restera. » (*Frolliere*) Enfin, l'infanterie reçoit un mois de solde au lieu de deux et le gouvernement décrète : aucune espèce de provision, en argent ou en nature, ne pourra sortir de Pérouse sans autorisation, sous peine de confiscation et d'une punition exemplaire. Or, un paysan ayant prétexté la remise de certains objets à un ami, s'y prend maladroitement, est arrêté et trouvé porteur de valeurs appartenant à l'un des Vingt-Cinq : Tindaro Alfani. Ainsi, l'exemple de l'insoumission vient de haut, les membres du gouvernement s'en mêlent ; constatation bien faite pour irriter la population. Le coupable doit s'estimer heureux d'être jeté en prison, où on l'oubliera jusqu'à la fin du siège. Il y a mieux : on apprend la fuite d'un de ses collègues, et le déserteur, avant de décamper pendant la nuit, s'est borné à laisser une lettre d'excuses pour les Vingt-Cinq devenus vingt-trois. C'en est trop ! les citoyens furieux se soulèvent, prêts aux violences, et leur attitude s'explique en face d'une commission directrice qui se désagrège, dénonçant par là même l'imminence du péril.

Rodolfo garde son sang-froid ; il voit lui-même aux moyens de défense et à l'organisation des combattants. En somme, la forte situation de la ville permettra de ne céder qu'après une honorable démonstration.

Les troupes de Paul III serrent de près le château de Torgiano où commandent deux braves capitaines : Andrea d'Arezzo et Ascanio della Corgna, disposant l'un et l'autre d'une compagnie ; c'est toute la garnison. Mais Ascanio est un officier de premier ordre ; fort apprécié pour ses travaux de génie militaire, il a profité du peu de temps laissé à la défense pour établir de solides retranchements. Les canons de Luigi Farnèse ne pouvant les entamer, les assiégeants ne tentent pas d'assaut. Ascanio n'a pas moins saisi l'occasion de harceler l'ennemi par d'adroites sorties ; il lui tue ou lui prend quelques hommes. Bien plus, certain jour que Luigi Farnèse en personne passait le pont de Chiagio, suivi de sa cavalerie, quelques soldats assiégés l'aperçoivent et le visent ; un coup d'arquebuse atteint la croupe de son cheval qui s'abat. Ce petit incident achève de fixer l'état-major sur la défense imprévue de Torgiano : le commandement hésite, un peu dérouté, finalement Vitelli reçoit l'ordre de rester ainsi que les Espagnols de Sanche d'Alarçon, pour continuer le siège. Le gros des forces en Allemands, Espagnols et Italiens, soit 12.000 fanti et 600 chevaux, marche sur Pérouse par Ponte San Giovanni. Sur ce point les troupes rencontrent une certaine résistance ; mais elles peuvent s'avancer avec la sécurité de la force : la cavalerie va razzier les campagnes environnantes, qu'elle terrorise par le pillage et l'incendie. Il s'ensuit quelques défaillances de la part des petites garnisons de forteresses, qui se rendent pour échapper à la destruction.

Rodolfo a fini par obtenir un peu d'ordre dans ses troupes et fait fond sur leurs cinq capitaines, qu'il a choisis exprès parmi les Vingt-Cinq. Sous son commandement direct, le petit contingent a sa propre solde — si allègrement entré dans la ville — opère avec un certain succès. Ces soldats déterminés, se risquant en enfants perdus, soulèvent les campagnards, ramènent quelques prisonniers et même des chevaux. D'autre part, les Vingt-Cinq députent plusieurs messagers à Valerio Orsini, avec du numéraire, pour obtenir de nouveaux escadrons. Les travaux ne chôment pas aux fortifications. Mais tout cela ne saurait arrêter la marche des troupes pontificales, qui déjà paraissent à la villa dite de Pretola, aux bords du Tibre. Une sortie est tentée et, cette fois, les Pérousins prennent vraiment contact ; les tués et les blessés sont nombreux, au dire de Frolliere ; ses compatriotes font aussi quelques prisonniers. Bien entendu, pareilles démonstrations ne peuvent être que vaines : l'armée ecclésiastique étreint Pérouse de plus en plus, on voit passer ses bandes au borgo de Fonte Nuova ; d'autres occupent Monte Luce, où, sans ordre, une bande de jeunes gens tentent une sortie inutile. Les assiégeants s'étendent depuis la porte de Fonte Nuova jusqu'à celle de Saint-Antoine (20 mai). Mais là le combat s'engage ; contraint d abandonner le borgo Saint-Antoine, l'ennemi perd du monde, en particulier sur les hauteurs de la porte du Soleil. Rodolfo a fait pointer quelques pièces dont le feu balaie la route découverte « des Capucins » ; seulement, les Pérousins comptent aussi de nombreux blessés et ces diverses escarmouches n'avancent en rien leurs affaires. Faute d'argent et de vivres, la reddition est fatale ; de plus, la place de Torgiano, abandonnée à ses seules ressources et manquant de tout, vient de capituler : Ascanio della Corgna n'a pu braver plus longtemps la force des choses. L'ennemi lui accorde les honneurs de la guerre, et Pier-Luigi, louant sans réticence le chef qui vient de tenir tête dans les plus mauvaises conditions, lui offre un commandement en haute solde sous ses ordres. Mais Ascanio décline l'invite, en raison de la détresse de ses concitoyens. Libres maintenant de leurs mouvements, Vitelli et les Espagnols se portent en hâte sur Ponte de Pattolo, dont ils saccagent la région encore épargnée. C'est alors qu'une sortie, tentée sous la direction de Ponto Almenni, entraîne certains dommages pour les gens d'Espagne ; quelques prisonniers de cette nation sont ramenés en ville, avec le butin saisi sur eux, et dont les assiégés les soulagent, afin de rentrer un peu dans leurs frais.

Sur ces entrefaites, Rodolfo, voulant verser la solde aux troupes, apprend que les caisses sont vides ; plus rien : les mercenaires s'agitent aussitôt, fort en désordre. Rodolfo, froissé d'avoir été à ce point trompé sur le véritable état des ressources, parle encore de

partir avec ses gens et, de nouveau, l'angoisse de Pérouse le rive à ce poste. Les rancunes s'enveniment contre les Vingt-Cinq, auxquels ne sont pas épargnées les menaces d'exil ou de mort ; chacun de ces malheureux ne songe plus qu'à son propre cas et certains, malgré les prohibitions et la surveillance, réussissent à fuir avec ce qu'ils ont de précieux. Ces défections réitérées soulignent l'approche du désastre que les citadins pressentent, non moins sûrement, en apercevant du sommet des tours la fumée des incendies qui tournoie au loin. 400 maisons, villas ou palais s'effondrent ainsi dans les flammes, et les fuyards effarés, en se repliant sur Pérouse, annoncent les redditions de forteresses et décrivent la panique.

Un conseil est convoqué (25 mai) devant lequel Luca Alberto Podiani expose, sans ambages, la gravité de la situation. Pour la première fois de vagues paroles de reddition sont risquées officiellement ; Rodolfo se tait. Pourtant, six jours après, un nouvel emprunt de 20.000 écus est voté par le conseil, ce qui n'implique pas un désespoir absolu. Il est vrai que, dès le lendemain, le vent tourne ; les citoyens, assemblés en conseil général, arrêtent, sous l'impression des pires catastrophes, une décision tendant à députer à Paul III deux ambassadeurs pour implorer son pardon. Cette motion n'est pas suivie d'effet ; on hésite. L'espoir de tous se cramponne encore à Rodolfo ; de lui seul dépend le succès des négociations nécessaires. On le supplie de traiter, et ce n'est certes pas à lui que s'adressent les reproches sur le pitoyable état de la ville ; pareille absurdité est prématurée, quand aucun des Vingt-Cinq ne se fait d'illusion sur la répartition des responsabilités. Ni le gouvernement, ni les administrés n'ont pu sérieusement douter de la ligne de conduite imposée au capitaine par l'isolement même de la rébellion ; la voie des négociations était seule ouverte ; c'est par elles que le seigneur préservera les Pérousins des plus graves dommages, avant la rentrée dans l'ordre. A ce jeu-là, Rodolfo perd ses biens et les bonnes grâces du Pape, ce qui est quelque chose ; mais les assiégés n'ont pas le loisir de peser de telles conséquences ; ils tablent sur les relations du fils de Malatesta dans l'état-major pontifical, pour régler au mieux leur cas, et cette combinaison prévaut.

De fait, Rodolfo a l'un de ses parents près de Pier-Luigi Farnèse ; c'est Girolamo Orsini, avec lequel il est eu excellents termes. A la fin de mai, ou dans les premiers jours du mois suivant — Bontempi parle du 1er juin 1540, — les pourparlers s'engagent entre les deux chefs. Dans l'église Sainte Marie-Nouvelle, une entrevue est ménagée au cours de laquelle Girolamo insiste pour que Rodolfo sache profiter des conditions favorables offertes par les Pontificaux. Rodolfo ayant demandé à Orsini s'il parle en son

nom personnel ou comme intermédiaire qualifié, son interlocuteur convient avoir exposé son propre point de vue. Mais il s'inspire de son affection pour les Pérousins et pour Rodolfo ; comme seigneur et comme vassal du Pape, ce dernier doit chercher un terrain d'entente pour les deux partis.

Tenus au courant de ce premier échange de vues, les prieurs et les délégués de Pérouse décrètent, en assemblée, qu'il appartiendra à Rodolfo Baglioni de régler l'accord au nom de la ville dans les meilleures conditions ; on lui donne pleins pouvoirs. Aussi, pareil fait est-il relevé par Bonazzi... « *Tous ces gens trompés le prient de rester, et ceux qui soupçonnaient ses procédés tortueux joignent leurs instances à celles des autres, craignant pis encore d'un changement de médiateur.* » L'insinuation se passe de commentaires, mais j'y reviendrai. Rodolfo envoie au camp pontifical un héraut qui s'adresse à Girolamo Orsini et le charge d'obtenir du général en chef l'autorisation de débattre une convention. Orsini accepte, puis fait répondre qu'il s'entretiendra volontiers avec *son cher et aimé parent.* Cette fois, l'entrevue a lieu à Monte-Luce : Baglioni et Orsini s'y rendent, suivis l'un et l'autre d'une brillante escorte. « *Tous les deux attiraient l'attention, comme rejetons de deux des premières familles d'Italie ; leur harnais de guerre et, plus encore, leurs prouesses, les mettaient en évidence.* » (*Frolliere*)

Rodolfo rappelle les liens de famille qui l'unissent à un compagnon d'armes dont il sait apprécier la droiture ; cette considération l'a poussé à entamer les pourparlers avec lui. Les bons offices d'Orsini aplaniront certainement les difficultés : « *Si mes Pérousins,* dit Rodolfo, *se sont soulevés les mois derniers, c'est sous l'impulsion de la multitude furieuse, toujours prête aux moyens extrêmes. Fatalement, il est arrivé que ni les nobles, ni les sages, n'ont eu l'influence nécessaire pour la calmer. Vous ne pouvez admettre, n'est-ce pas, que la suite des événements ait découlé de l'approbation unanime ?* » Le capitaine fait remarquer que nombre d'infortunés, poussés par le désespoir, ont estimé être en cas de légitime défense : « *Pour moi,* ajoute-t-il, *je ne suis venu en ville que sous l'impulsion de ce qui tient le plus au cœur de l'homme : l'amour de la patrie. Mon intention n'a nullement été d'offenser le Pape ; j'ai osé espérer, en remettant les Pérousins sous son autorité, régler plus avantageusement leur cas que n'auraient pu le faire des intermédiaires moins dévoués, capables de les ruiner absolument. Si maintenant vous estimez que nous avons fait fausse route, le peuple pérousin et moi-même, nous le reconnaîtrons sans difficultés et nous nous en excusons. Pérouse vous saura gré de l'avoir sauvée, si vous plaidez sa cause devant le duc Pier-Luigi et en écrivez au Pape, en les assurant l'un et*

l'autre que tout notre désir, après avoir assez souffert, est de rentrer en grâce. » (*Frolliere*) Rodolfo aurait encore fait valoir, au dire du chroniqueur, que Paul III ne pouvait désirer la ruine d'une des principales villes de son État.

A cet exposé, Orsini répond que son affection pour Rodolfo l'a incité à mettre tout en œuvre pour assurer le succès des négociations : il compte qu'elles réussiront. Après les courtoisies d'usage, les deux gentilshommes regagnent leur poste respectif. On juge de l'intérêt avec lequel les Pérousins écoutent le récit de l'entrevue fait par Rodolfo lui-même ; toutefois, l'anxiété subsistera tant qu'il n'y aura pas de conclusion, et celle-ci ne tarde pas.

D'après le règlement définitif, Rodolfo ne doit plus séjourner à Pérouse, si ce n'est dans le délai nécessaire à la conclusion du traité ; il quittera alors la ville, en sûreté, avec ses troupes en bataille, enseignes déployées. Après quoi, Pier-Luigi entrera, suivi d'une garde personnelle italienne et sans nul Espagnol, sauf gens de qualité. Le logement des troupes ne sera pas imposé à discrétion ; le duc prendra possession de Pérouse au nom du Pape et la maintiendra dans l'état où elle se trouvait avant les hostilités. La sauvegarde des citoyens est assurée, ainsi que l'honneur des femmes et la conservation des biens ; trois jours sont accordés à ceux qui préféreront s'éloigner en emportant leurs richesses, à volonté. Pier-Luigi Farnèse et Girolamo Orsini garantissent sur l'honneur l'exécution de ces conditions inespérées (3 juin). Étant donnée leur détresse, les Pérousins semblent donc échapper à bon compte au désastre ; malgré cela, ceux des Vingt-Cinq encore à leur poste se méfient ; ils ne sont pas les seuls à disparaître avec leurs familles et ce qu'il leur est possible d'emporter. Beaucoup vont se blottir à Florence, à Sienne, ailleurs encore, prévoyant les représailles. Bontempi est dur pour les membres de l'ancienne commission dirigeante, qu'il accuse d'avoir « *causé leur propre ruine et celle de Pérouse, en s'obstinant à refuser toute entente au sujet de l'impôt du sel, alors qu'on le pouvait sans dommage pour les citoyens. A vrai dire, ils ne se fiaient pas au Pape, mais n'en ont pas moins réussi à ruiner la ville. Dieu les a châtiés comme ils le méritaient.* »

Le 4 juin, Rodolfo part à la tête de ses gens, 2.000 hommes environ, drapeaux au vent ; nombre de gentilshommes et de citoyens en profitent pour le suivre ; plusieurs familles disparurent ainsi pour toujours de Pérouse. C'est dire le peu de confiance inspirée par les exécuteurs de la convention. Farnèse n'attendait que l'éloignement du Baglioni pour faire son entrée ; il pénètre en ville dès le lendemain avec 1.500 fanti et 300 cavaliers d'escorte. Ses capitaines semblent de fort mauvaise humeur, surtout Allessandro Vitelli, froissé de l'interdiction du pillage. Se souvient-on qu'au-

trefois Malatesta Baglioni sauvait la vie à ce condottiere tombé aux mains de ses Pérousins ? Vitelli en a gardé rancune et combine une petite scène qui permettra aux pillards d'agir en toute sécurité. Son plan, qui fait le bonheur de quelques amis, est élémentaire : en pleine nuit, on criera « Baglioni ! Baglioni ! » et cet appel à l'indépendance justifiera le sac de la ville. Peu s'en fallut que le coup ne réussît. Mais Girolamo Orsini et l'un de ses collègues, en ayant été informés par hasard, avisent Pier-Luigi, lequel fait immédiatement comparaître Vitelli et lui enjoint de se tenir tranquille. Ainsi, l'amitié d'Orsini pour Rodolfo, non moins que l'engagement de sa parole qu'il prétendait faire respecter, épargnèrent à Pérouse les premières conséquences de la défaite. Vitelli se rattrape par quelques « grattages » de second ordre ; il réclame, au nom des bombardiers, la grosse cloche de la ville, comme butin de guerre. Sur un nouveau refus du duc, le tenace quémandeur prétend s'approprier l'une des belles appliques en fer forgé qui servent pour éclairer la façade du palais communal, et cette fois, Pier-Luigi excédé, autorise le rapt pour avoir la paix.

Tout de suite commence l'application de sévères mesures aux dépens des Pérousins ; la teneur des divers décrets publiés fixe les contribuables : ils devaient s'y attendre. En effet, ceux qui avaient voulu faire du zèle en se rendant à la rencontre de Farnèse, recevaient contre-ordre à moitié chemin, non sans pourparlers désobligeants. « *Après un gouvernement, tempéré et bienveillant, de deux cent trente-sept ans, l'assemblée des prieurs, si intimement mêlée à toutes les gloires locales et italiennes, voit ses membres regagner lamentablement leurs demeures, sans un salut du peuple, sans un adieu amical.* » Ainsi gémit Bonazzi, qui constatait naguère combien, en nombre de cas, ces prieurs agissaient sous l'impulsion des Baglioni ; c'est faire bon marché des misères attribuées à ces mêmes princes et dont l'historien se constitue l'écho vengeur. Bien entendu, la suppression des prieurs ne suffit pas ; les Vingt-Cinq sont déclarés rebelles, les armes et l'artillerie tombent sous la saisie. De fait, la plupart des canons appartenaient au Pape, qui rentrait ainsi dans son bien. L'interdit est levé (12 juin) ; mais Pérouse ne perd pas moins son gouvernement particulier et la jouissance des territoires de son État : 700 Allemands sont appelés pour sa garde. Est-il besoin d'ajouter que l'impôt du sel, cause initiale du conflit, est accepté sans difficulté ?

Pier-Luigi Farnèse s'en va ensuite, laissant comme lieutenant-général, avec pouvoirs étendus, l'évêque de Casale Bernardino Castellario, connu sous le surnom de Mgr de la Barbe. C'est la continuation des mesures de répression ; les lourdes chaînes barrant les rues pendant la nuit sont enlevées — elles revenaient à 20.000 écus

d'or; — les portes, sauf les cinq principales, vont être murées. Tout cela n'est rien encore ; quand Pier-Luigi reparaît, après une courte absence, il annonce le projet d'une vaste construction sur l'emplacement même « *où la fière race des Baglioni avait fixé son nid* ». (*M. Symonds*) Ce sera la forteresse Paolina. En attendant leur démolition, les palais sont occupés, en partie, par Ottavio, duc de Camerino, avec sa cavalerie ; ce condottiere va recevoir le commandement d'un millier de fanti.

Le 28 juin 1540, la première pierre de la forteresse est posée ; rapidement s'effondrent, avec les murs des palais Baglioni, les derniers remparts de l'autonomie. « *Au lieu des anciens seigneurs* » qui la représentaient, « *on ne voit plus qu'un Magistrat appelé : Conservateur de l'obéissance à l'Eglise* ». (*Ferrari*) Ainsi disparaissent à jamais les fresques splendides dont Braccio et ses descendants avaient fait décorer les salles de leurs demeures, à la grande admiration des citoyens (1). Les plans de l'architecte Antonio San Gallo entraînent encore la disparition de nombreux immeubles, dont certains laissent de vifs regrets : la « Sapienza nuova » entre autres. Des églises, des monastères, 500 maisons, sont emportés dans le cyclone, et l'amas de leurs décombres se transforme, à grands frais, en constructions rébarbatives ; bien plus, de nombreuses tours, orgueil de la cité et sérieux points d'observation, fournissent leurs matériaux. On convoque une multitude de gens de la province

(1) En pénétrant dans la cour de la forteresse Paolina (démolie en 1848), on apercevait les casernes, à gauche du porche ; la plus grande, construite, dit-on, sur l'emplacement des salles de Giovan-Paolo Baglioni. La Prefettura actuelle occupe le point principal de la forteresse. La promenade établie devant cette Prefettura (sur la haute terrasse), l'hôtel Brufani et divers immeubles, du côté de la Porte d'Ivoire, représentent une bonne partie de l'emplacement des palais Baglioni, contigus au principal. J. Burckhardt démontre, avec une certaine complaisance, l'impossibilité d'en finir avec les seigneurs de Pérouse, même en démolissant leurs demeures à deux reprises et en pavant « *les rues avec les tuiles qui les recouvraient* ». Ces procédés seraient faciles à signaler ailleurs, à Bologne par exemple ; on apprécierait le résultat. Mais, en ce qui concerne les Baglioni, la réalité justifie quelque peu la légende ; seulement il faut s'entendre. Quand les immeubles en question furent rasés la première fois (1394), la faction des Michelotti donnait le branle avec d'autant plus d'ardeur qu'elle n'était rentrée à Pérouse qu'en vertu d'une pacification acceptée par les Baglioni, sur demande expresse de Boniface IX. La seconde démolition est la conséquence de la part prise par Rodolfo à la défense de sa patrie ; la liberté communale croulait du même coup. Tels sont les faits. Les soupçonne-t-on, d'après le texte de Burckhard, qui ne montre nullement la population contrainte de participer à la destruction de ces palais en 1540 ? S'il ne souffle pas mot des regrets manifestés par de nombreux Pérousins pour le gouvernement des Baglioni, le cas ne s'en est pas moins présenté, et certains détracteurs de ces princes osent être moins discrets que Burckhardt.

pour aider aux travaux. Mais la convention ?... elle ne paraît pas avoir été prise à la lettre...

Le duc Cosme de Médicis avait écrit aux ambassadeurs d'Espagne (13 juin) qu'en raison de l'extrême pénurie dans laquelle se trouvaient les Pérousins, ceux-ci ne pouvaient espérer mieux ; il ajoutait que Paul III devait s'estimer heureux d'avoir clos l'incident sans trop de dommages. Cosme, qui l'a secondé pour apaiser les difficultés, pense être entré dans les vues de l'empereur ; à coup sûr la présence de Rodolfo vient d'épargner des conséquences dont le Pape n'aurait pas eu beaucoup plus à se louer que les rebelles. Cependant le seigneur de Florence prévoit les mesures que Paul III destine au fils de Malatesta ; déjà, le duc de Castro distribue les châteaux de l'exilé. Cosme relève le fait et prétend ne pouvoir abandonner Rodolfo en pareille occurrence, tant il a constaté la droiture de ses intentions envers Charles-Quint et Pérouse. Que ne peut-on faire valoir ses services pour apaiser le Pape ?

Au fond, le Médicis n'était pas sans appréhensions personnelles. Il avait été informé, par une lettre du marquis d'Aghilara à Giovanni de Luna, que le Pontife possédait une cédule datée de Pérouse (28 mai 1540) et stipulant l'envoi d'une ambassade pérousine à l'empereur pour lui offrir la commune, par l'entremise de Cosme en personne. Les Pérousins émettaient le vœu de voir Rodolfo Baglioni déclaré leur gouverneur, à charge d'un tribut de 15.000 ducats versés à Charles-Quint.

Stupéfait par une pareille nouvelle, le duc avait, sans difficulté, démontré la fausseté du document en question. Suivant Cosme, l'empereur ne pouvait oublier les paroles des ambassadeurs de Pérouse, ville qui ne s'était nullement réclamée du patronage impérial ; il ajoutait qu'en dépit des charges imposées par le suzerain, l'attachement des Pérousins au Saint-Siège était incontestable. Conclusion : l'histoire de la tutelle impériale est tout simplement une calomnie émanée d'ennemis personnels du prince florentin ; que l'empereur soit édifié sur sa bonne conduite, c'est l'essentiel.

Pareil exposé si craintif en face du maître, montre bien les Médicis devenus ducs en même temps que fantoches dans les mains impériales.

Aux premiers jours de juillet, les bandes espagnoles quittent le territoire pérousin pour gagner les Romagnes. A la place des prieurs supprimés, vingt citoyens sont élus, quatre par porte, pour un délai de deux mois, au cours desquels ils expédieront les affaires en tant que « Conservateurs de l'obéissance au Pontife ». Modestement vêtus de noir, ils ne reçoivent aucun traitement et se réunissent dans la salle de la Mercanzia. On devine que les Baglioni des principaux rameaux sont, avec soin, oubliés ; restent les sujets de second plan, comme Girolamo, — fils d'Euliste, — Baglioni de tout

repos qui représente la porte du Soleil. Bientôt ces Conservateurs sont réduits de moitié, vu le peu d'importance de leurs délibérations. Finalement, Pérouse dut envoyer 25 ambassadeurs au Pape pour implorer son pardon, et parmi eux se retrouve Girolamo Baglioni. Paul III accueille la délégation avec bienveillance et se rend à ses sollicitations.

C'est maintenant au tour des ex-Vingt-Cinq d'apprendre la démolition de leurs maisons (15 août) ; à eux d'encourir l'exil et la déclaration de rébellion. Mais l'application des conventions vient d'être telle, qu'on ne s'étonne plus. Suivant Bonazzi (1), la population

(1) Les raisonnements de Bonazzi, au sujet de la guerre du sel, sont assez spécieux. Embarrassé par les appels réitérés des Pérousins aux Baglioni, appels en si formelle contradiction avec sa thèse, il prend sa revanche à grand renfort d'insinuations. Rodolfo n'a pu partir sans licence de Cosme de Médicis qui, dépendant de l'empereur, voulut au moins un engagement donné par le capitaine, de ne rien tenter contre Charles-Quint. Il fallait promettre ou rester. Bonazzi n'ignore pas l'alternative, mais objecte aussitôt que le Pape et l'empereur étant alliés, Rodolfo se soumettait au premier, en s'engageant à respecter le second. Pourtant, les deux alliés pouvaient se trouver en contradiction sur tel point de la politique. Les Pérousins le comprenaient ainsi, puisqu'après avoir en vain exposé leurs revendications à Paul III, ils députaient à Charles-Quint une ambassade pour implorer son secours. Si l'empereur et le Pontife ne faisaient qu'un, à quoi bon cette démarche dont Bonazzi relève lui-même les péripéties ? les délégués n'ayant rencontré qu'à Anvers un potentat si occupé (p. 181). Passons au prétendu désir de Rodolfo de conserver, avant tout, ses propres fiefs, ce qui l'incitait à presser la conclusion de la paix. Bonazzi a dû reconnaître les bons rapports qui existaient entre Paul III et Rodolfo, lors de la déclaration de guerre des Pérousins. A ce moment, Rodolfo avait un bon moyen de sauvegarder son patrimoine : l'abstention, quitte à souhaiter bonne chance à ceux qui venaient l'implorer. Son départ pour Pérouse le vouait à tous les risques, et Bonazzi, incapable de supposer à Rodolfo plus de dévouement pour sa patrie que d'attachement à ses biens personnels, se borne à constater l'absence des capitaines pérousins restés prudemment sur la réserve. Quelques-uns pensaient aux Bonazzi à venir...

Notre homme relate seulement, dans cette campagne pitoyable (et pour cause) la seule affaire de Monte-Luce, parce qu'elle fut engagée sans l'assentiment de Rodolfo ; elle reste toutefois insignifiante. Bonazzi n'en devait pas douter d'après les récits des auteurs qu'il cite : Bontempi, Frolliere, etc. Mais l'essentiel était d'accuser Rodolfo de trahison. L'auteur oublie même ses propres réflexions au sujet de Florence (1529-30) ; il dénonçait alors l'incapacité des historiens civils pour traiter des choses de la guerre. A l'entendre, Rodolfo a négligé les assiégés de Torgiano et n'a pas enrayé le pillage du territoire ; il devait aborder l'ennemi à Ponte San Giovanni, etc. Bref, avec 2.000 mercenaires, mal payés au point d'être en plein désordre ; avec des milices sans consistance, il fallait culbuter en rase campagne les 12.000 Pontificaux. On devine le résultat. Rodolfo est, du reste, non moins coupable de s'être évertué à la mise en état des fortifications (p. 187). Qu'importe si la disproportion entre assiégés et assiégeants contraignait les premiers aux escarmouches, sous les murs réparés le mieux possible ? Au fond, Bonazzi se rend compte de la situation et ne peut regretter que le désastre n'ait pas été

avait vu les Espagnols pénétrer en ville à volonté, ce qui justifiait la fuite des femmes épeurées ; les récoltes ont paru si menacées, que nombre de pauvres gens se sont résignés à rentrer leurs propres grains avant maturité, afin de les battre chez eux. Quand, sous les plus graves sanctions, écrit Maltempi, les citoyens reçurent l'ordre d'aller détruire les immeubles des Vingt-Cinq, l'exécution fut particulièrement pénible à certains démolisseurs parents ou amis des propriétaires. Enfin, la forteresse s'élève, le branle est donné et

aveuglément précipité. Mais le parti pris le domine, et après la question des remparts vient celle des ressources : Rodolfo « *feignit* » d'avoir été trompé sur leur pénurie ; du moins, Bonazzi le prétend. Certes, le capitaine avait assez prévu et annoncé que Pérouse devrait surtout compter sur les négociations ; en eût-il douté que les instances de sa mère et du fidèle Vecchia l'auraient fixé. Mais la pénurie a des degrés ; ce fut sur son étendue que les Vingt-Cinq trompèrent Rodolfo pour l'attirer. Convaincus des éventualités désastreuses qu'entraînait l'emballement, ils n'ont vu qu'un Baglioni en mesure d'y remédier. Intervenir dans une cause en détresse et connue comme telle exige plus d'abnégation que la perspective (même fort mince) d'un succès ou d'un bénéfice. Bonazzi pourrait se pénétrer de cette vérité au lieu de supputer à quel point Rodolfo fut gêné par l'enthousiasme des Pérousins (p. 185). S'il y eut gêne dans l'esprit du jeune chef, ce ne put être qu'en constatant l'irréflexion du peuple qui rendrait plus amères les désillusions. Rodolfo prévoyait les résultats, moins nettement que les Vingt-Cinq trop bien renseignés, mais il en savait assez pour deviner l'issue du conflit. Cruelle ironie, continue Bonazzi, si, pour éviter une reddition à discrétion, Rodolfo n'est venu qu'en médiateur et non en libérateur ; il voulait satisfaire le Pape et non Pérouse ; il craignait seulement pour ses fiefs (p. 190). Inutile de revenir sur cette affaire des fiefs que Rodolfo pouvait si facilement résoudre en se tenant coi. Si la reddition de la ville ne fut pas à discrétion, à quelle circonstance est dû le fait ? Bonazzi le sait parfaitement ; c'est à la seule présence de Rodolfo, lequel est innocent des événements qui renièrent l'accord accepté ; l'auteur n'ignore pas davantage les idées des Vingt-Cinq sur le rôle de médiateur réservé à Rodolfo. Aucune autre attitude n'était possible ; on le constate d'après les récits contemporains. C'est même comme « médiateur » que le fils de Malatesta fut invité avec tant d'insistances.

Rodolfo conduisit des soldats, à ses frais, au secours de ses concitoyens ; détail qui lui mériterait autre chose que des invectives. Malgré cela Bonazzi, sans accuser le capitaine d'agir de connivence avec Paul III et Cosme de Médicis, laisse soigneusement supposer le procédé. Que Rodolfo ait rendu service à l'Eglise en arrêtant les progrès de l'incendie, parce qu'on est tristement vainqueur sur ses propres terres, c'est certain. Mais Pérouse n'aurait rien gagné à l'écrasement final, et en le lui épargnant, servait-on moins ses intérêts ? Après ses périphrases, Bonazzi passe rapidement sur les sanctions encourues par le fils de Malatesta, sur la saisie de ses fiefs et la démolition de son palais, sans nulle indemnité, alors que Braccio Baglioni touchait un dédommagement ; en somme, l'écrivain devrait conclure que le crime de Rodolfo fut d'avoir tenu parole en marchant, sans illusions, au secours des Pérousins. Ne comptons pas sur un tel aveu ; Bonazzi, contraint de reconnaître le courage de Rodolfo (prouvé jusqu'à la mort devant l'ennemi), remarquera que cette « *valeur, au service des autres, et non pour sa patrie* », lui valut, dans la suite, de recouvrer ses biens...

chacun s'y soumet, de gré ou de force. Les injonctions sont sérieuses ; les pauvres doivent contribuer aux frais en transportant les matériaux, et vivement, car les bâtons des Allemands caressent l'échine des retardataires. Alors reviennent en mémoire les paroles de Malatesta mourant : « *quand je ne serai plus là...* »

Circonstance à noter, une autre guerre « du sel » éclata sous le même pontificat et aux dépens d'Ascanio Colonna, qui naguère refusait de secourir Pérouse. Ce dernier dut reconnaître, sans surprise dans l'état-major des troupes papales, quelques-uns des capitaines qui venaient de commander les Pérousins abandonnés.

Au cours de l'année qui suivit la reddition de Pérouse, Paul III juge opportun d'y paraître (sept. 1541), et son lieutenant général, Mgr de la Barbe, organise l'enthousiasme. Vainement les docteurs et les notables tentent de regagner à la commune ses anciens honneurs ; Bonazzi prétend que, si Paul III concède ceci, il établit cela, si bien qu'au total les citoyens y perdent. Ascanio Parisani, leur nouveau gouverneur (20 mars 1542), n'est pas plus apprécié que son prédécesseur, et sa famille laisse en ville de regrettables souvenirs. Maintenant la forteresse Paolina est terminée ; reste à l'armer. Paul III, de nouveau l'hôte des Pérousins, se montre satisfait, sans que les libertés locales bénéficient, dit-on, de ses témoignages de bienveillance. Au cours des trois années suivantes (1543-1545), le Pontife reparaît à trois reprises en ville ; il y est encore signalé en 1547. Les travaux entrepris dans la cité n'ont pas cessé de l'intéresser ; voilà sa forteresse absolument en état. Quelle eût été la surprise de Paul III si une révélation de l'avenir lui avait montré la foule en délire battant les murs édifiés à tant de frais, pendant qu'au sommet de la citadelle, le gonfalonier Benedetto Baglioni donne le premier coup de pioche, signal de la destruction (1848). Singulière ironie des événements politiques !

En attendant les représailles futures, le nouveau légat cardinal Crispo (14 avril 1545) met du baume sur les plaies de ses administrés, en laissant certains vestiges de l'indépendance reparaître dans le gouvernement.

Les citoyens ne perdent pas de vue Rodolfo Baglioni, qui continue à se signaler, l'épée à la main ; on l'a rencontré à Volterre, où l'envoya le duc Cosme de Médicis (1543). Peu de temps après, une estafette apprenait aux Pérousins (18 avril 1544) qu'une importante bataille venait de se disputer, quatre jours auparavant, entre Impériaux et Français. Les premiers ont été battus, non sans pertes sérieuses et, de leur côté, le marquis du Guast est parmi les blessés, ainsi que Rodolfo qui a fait preuve de son habituelle valeur. Il s'agit de la journée de Cérisoles : Cosme, à titre d'allié de l'empereur, avait envoyé « *un beau secours de huict cens chevaux, conduitz par ce brave Astolfe* (Rodolfo) *Baillon au marquis del Gouast* ». (*Brantôme*)

Au début de l'action, les Impériaux parurent l'emporter ; mais le comte d'Enghien, lançant sa cavalerie, rétablit les chances en faveur des Français. « *Les premiers des ennemis que nous vîmes entrer dans la plaine, venant devers nous, ce furent les 7.000 Italiens que le prince de Salerne conduisait, et à leurs côtés 300 lanciers commandés par Rodolphe Baillon qui étaient au duc de Florence.* » (*Montluc*) Cristiano Pagni, délégué de Cosme, transmet à son maître les péripéties de la bataille : Rodolfo ayant aperçu un escadron de gens d'armes français, lancés pour entourer les troupes allemandes, s'est jeté résolument à sa rencontre. Il n'avait que 150 cavaliers à opposer aux 400 ennemis, mais le secours des Allemands lui paraissait acquis ; c'était une erreur. Pourtant, malgré la défection de ces gens, Rodolfo faillit, par la violence de son choc, rebuter les cavaliers français et prit leur chef, M. de Termes. On assurait alors que, sans l'intervention de Baglioni, les gens d'armes ennemis auraient aisément pu s'emparer du marquis du Guast. Ce dernier, voyant la débâcle des Allemands, profita des efforts de Rodolfo pour gagner Asti ; une fois à l'abri, il atténua de son mieux les responsabilités, dissimulant les fautes manifestes de certains et tâchant de ne prendre personne à partie. Ce sont les expressions de P. Giovio ; suivant cet auteur, le marquis se plaignait surtout de la Fortune et « *donnait souveraine louenge à Baglion qu'il disoit, le testifiant aussi le seigneur de Termes, avoir presque seul excellemment satisfait en faisant très vaillant devoir au prince Cosme duquel il estoit envoïé et à la renommée de ses pères et ayeulx* ». En somme, l'opinion fut que si toute la cavalerie avait donné, la victoire serait restée aux Impériaux. Rodolfo, ayant eu son cheval tué sous lui, s'était empressé d'enfourcher la monture d'un de ses hommes ; on reconnut que l'ascendant exercé par ce chef sur ses soldats égalait celui dont avaient joui son père, son oncle ou son grand-père. Rodolfo n'hésitait pas, le cas échéant, à foncer la hallebarde en main. Il avait vu, autour de lui, tous ses cavaliers tués ou faits prisonniers, lui-même tombait sérieusement atteint ; à cette façon de batailler, Malatesta, le blessé de Ravenne, eût reconnu son fils. Nombre de braves, qui entouraient celui-ci, n'ont été frappés ou pris que pour n'avoir pas voulu abandonner leur capitaine.

Cristiano Pagni va voir Rodolfo, que l'on avait transporté à Alexandrie pour panser ses blessures. La fièvre affaiblit le jeune seigneur ; mais, sitôt rétabli, il devra, suivant les prescriptions de Cosme, transmises par Pagni, conduire en Toscane les débris de la cavalerie ; le ralliement des hommes s'opérera par ses soins, de concert avec le marquis du Guast et Domenico Ottavanti. Peu après, Cosme envoie un renfort de 2.000 soldats à du Guast, désormais en mesure de prendre l'offensive avec l'appoint de quelques renforts

fournis par l'empereur. Le marquis se montre enchanté d'avoir avec lui Rodolfo, qui commande le contingent envoyé par Cosme ; « *il mérite vraiment cette distinction*, dit-il, *qu'il doit à sa valeur personnelle et à ses capacités* ». La victoire de Cérisoles allait être d'un mince bénéfice pour les Français, privés de ressources financières. De leur côté, les Impériaux occupaient de solides places, mais leur discipline n'était pas brillante ; quand Pierre Strozzi eut passé le Pô, le désordre et la désertion décimèrent ses gens qui murmuraient contre du Guast. A ce moment, Rodolfo est à Stradella avec sa cavalerie et ses fanti ; il y a rejoint le prince de Salerne et ses gens de pied. Une sédition éclate parmi les auxiliaires envoyés par Cosme ; impossible au prince de Salerne, à Rodolfo ou aux autres capitaines, de leur faire entendre raison ; les insultes pleuvent à l'adresse des chefs, voire même du duc de Médicis. Rodolfo ne cache pas que de fortes sanctions sont nécessaires : officiers et soldats mutins dépendent de Cosme, lequel pourra, en temps voulu, retrouver et punir les meneurs. D'ici là, on ne s'étonnera pas qu'en ce même mois de juin 1544, Pierre Strozzi et le comte de Pitigliano subissent un échec entre Novi et Serravalle, malgré la vigoureuse attitude de Rodolfo. Peu s'en faut que ce dernier ne soit fait prisonnier ; c'est à lui toutefois qu'il appartient de présenter huit enseignes au duc de Toscane. Néanmoins, si l'armée du marquis du Guast clabaude sans cesse, les Français n'en profitent pas, obligés qu'ils sont de repasser les Alpes pour courir au plus pressé, sur un autre point de leurs frontières : du Guast peut garder simplement la défensive jusqu'à la fin des hostilités, échappant ainsi à la déroute probable.

Rodolfo a dirigé sur Milan l'infanterie florentine (1544) ; passant ensuite par Ratisbonne pour conduire à Charles-Quint la cavalerie de Cosme, il y est tombé malade. C'est sa façon de prendre quelque repos. Guéri, il va combattre les protestants aux bords du Danube (1547) et, sous l'étendard impérial, retrouve ses cousins, les fils de Gentile ; Astorre et Adriano Baglioni. De nombreux capitaines italiens sont cités parmi leurs compagnons d'armes. Après la défaite des hérétiques et l'emprisonnement du duc de Saxe, le légat regagne l'Italie accompagné des trois Baglioni. Rodolfo, qui a reçu de l'empereur d'honorables distinctions, reparaît à Florence (24 févr.), où le bâton de capitaine-général de la cavalerie ducale lui est remis, avec 800 ducats de majoration de solde.

Cependant, par suite du décès de Paul III, Rodolfo voudrait profiter de la vacance du trône pontifical pour se rapprocher des Pérousins (1549). Il eût même, suivant de Thou, « *pris les armes pour soutenir ses droits et se fût jeté sur le territoire de Pérouse, si*

le duc de Florence, qui lui avait donné le commandement des troupes auxiliaires envoyées deux ans auparavant à l'empereur, ne l'eût détourné de ce dessein et ne lui eût persuadé d'attendre un temps plus favorable ». Évidemment, Cosme appréhendait quelque esclandre dans son voisinage. Sur ces entrefaites, la nomination de Jules III (1550) va améliorer la situation des Baglioni et de Pérouse ; le nouveau Pontife, proche parent des della Corgna, écoute Ascanio della Corgna, marié à Giovanna Baglioni, l'ami et le frère d'armes de Rodolfo. Ce dernier se voit bientôt restituer ses fiefs, mesure bienveillante que justifie son attitude dans la campagne de Parme et de Plaisance, aux dépens des Farnèse. Rodolfo s'étant distingué parmi les condottieri pérousins qui enlevèrent à l'un d'eux, Orazio, le duché de Castro, c'est lui que choisit le Pape pour occuper militairement, comme capitaine-général, le territoire conquis. De tels services mettaient bien en cour le fils de Malatesta ; le bref pontifical qui lui restitue ses biens date du 16 octobre 1551. Ensuite les troupes impériales et pontificales agissent de concert, pour chasser de Lombardie Ottavio Farnèse que secondent Astorre et Adriano Baglioni.

Les Pérousins ne tardent pas à revoir Rodolfo (10 nov. 1551), auquel le Saint-Siège ne ménage pas ses bonnes grâces, au moins provisoirement (1). Le général trouvera-t-il ses compatriotes plus heureux qu'au temps de ses pères? Nullement, prétend Bonazzi, qui estime l'influence des della Corgna, alors en faveur près du Pape, plus préjudiciable à Pérouse que celle des Baglioni indépendants. On sent, dans l'amertume de cette remarque, comme un regret à l'adresse des anciens seigneurs et, de la part de leur détracteur, cette émotion est assez inattendue. Bref, Jules III ayant amnistié tous les Baglioni, Braccio et deux de ses fils, Grifone et Carlo, rentrent en ville (24 févr. 1552). Cette même année, Rodolfo pourvoit au gouvernement de ses « états » en confiant leur administration à son oncle Mgr Leone Baglioni (7 sept.) (2). Pérouse reprend haleine ; une partie de ses anciennes franchises lui ont été restituées et le Pape, en rétablissant les prieurs, méritera la statue que vont lui élever, près de la cathédrale, les citoyens reconnaissants.

L'intérêt du moment, en Italie, se concentre sur Sienne, qui

(1) La restitution des biens ne paraît pas avoir été faite de bon gré à Rodolfo, car, quelque temps après, l'archevêque de Rossano, gouverneur de Pérouse, remettait de nouveau ces fiefs sous l'autorité ecclésiastique. (Voy. Pellini, III, chap. VIII.)

(2) Le document, daté de Straggia 7 septembre 1552, est signé : *Rodolfo Baglioni*, et au-dessous : *Antonio Romeo secret*°. Il se termine ainsi : « *En foi de quoi nous avons signé la présente de notre main et l'avons scellée de notre grand sceau habituel.* » *G. Bianconi.*)

lutte héroïquement pour son indépendance contre l'empereur, en se réclamant de la France (1552). On vit alors ce dont était capable une de ces petites républiques, dès que ses alliés la soutenaient au lieu de la trahir. Florence, puis Pérouse, n'avaient cédé que dans des conditions trop désavantageuses; ces cités n'étaient pas inférieures à Sienne, vaincue jadis par Pérouse et entraînée dans son orbite. Cette fois, grâce à l'appui réel du roi de France, l'élan des Siennois va s'affirmer fièrement devant l'ennemi le plus redoutable.

Les motifs de la guerre remontaient au siège de Florence (1529-30) : Sienne, cédant alors à de vieilles rancunes, s'était rangée du côté impérial. Elle s'aperçut, après la capitulation des Florentins, qu'elle serait désormais à la merci de Charles-Quint, lequel se chargea d'apaiser les dissensions des Siennois, sous prétexte de parer à l'influence française. Bientôt une garnison impériale, sous les ordres de don Diègue Hurtado de Mendoza, vint renforcer les troupes dont l'empereur disposait en ville Mendoza n'était pas tendre et, par surcroît, entreprit la construction d'une forteresse dont le but ne pouvait se dissimuler. De plus en plus écrasés, les citoyens complotent avec les Farnèse et le parti français; le comte de Pitigliano et Adriano Baglioni sont introduits dans la place. On se monte la tête, et comme les Siennois comptaient quelques amitiés dans le voisinage, à Pérouse notamment, ils trouvaient là de sérieux points d'appui. Assurée du concours d'importants personnages parmi les Farnèse, les Orsini et les Baglioni, Sienne se soulève, chasse la garnison espagnole et ne croit plus avoir qu'à fêter ce succès en démolissant la forteresse de Mendoza.

Hélas, Charles-Quint prend mal l'événement ; occupé au siège de Metz, il dépêche Pierre de Tolède pour rétablir ses affaires dans le Siennois. Ce capitaine marche avec son fils, don Garcia, à la tête de 12.000 hommes, pendant que Ferrante de Gonzague expédie, par mer, d'autres renforts. De plus, Jacques de Mendoza avait obtenu licence du Pape de lever des troupes sur les terres de l'Eglise. C'est ainsi qu'Ascanio della Corgna, acceptant la solde impériale, accompagne Mendoza à Pérouse, puis enrôle 3.000 fanti d'élite et d'autres contingents. Question de surenchère ; ainsi, grâce aux habitudes militaires du temps, La Corgna, qui aurait aussi bien soutenu la cause siennoise, va combattre son parent et ami Adriano Baglioni, fidèle au parti français. Adriano lui-même se trouve, du même coup, opposé à son cousin Rodolfo Baglioni, qui guerroie du côté impérial adopté, comme de juste, par son prince : Cosme de Médicis.

Celui-ci, convoitant le territoire siennois, avait attendu le prétexte, qui peut toujours facilement se découvrir. Quand les troupes de Charles-Quint devinrent menaçantes, les magistrats de Sienne

s'adressèrent au roi de France et, dans leurs engagements avec lui, omirent de mentionner le duc de Toscane. Cosme, sous l'impression de cette maladresse, saisit l'occasion de travailler ouvertement à ses intérêts et poste son capitaine général, Rodolfo Baglioni, sur la frontière siennoise, prêt à donner la main aux Espagnols. Vainement le Pape propose son arbitrage : les Siennois, résolus à se défendre, présument que leur territoire va être envahi par La Corgna du côté de Chiusi ; ils envoient donc Adriano Baglioni à Montichelli, où ce capitaine s'illustre par une résistance sur laquelle j'aurai à revenir. Cependant Henri II avait fait munir de garnison, non seulement cette petite place, mais Chiusi, Grosseto, Portercole et autres lieux, sans compter Sienne. M. de Termes commandait les Français, pendant qu'au nom de leur souverain, le cardinal de Ferrare gouvernait la république. Par ailleurs, Pierre Strozzi, ennemi des Médicis, et son frère le prieur Leone, étaient envoyés, le premier à la tête d'un corps français, le second par mer, avec des renforts d'élite.

C'est alors que Cosme entre en scène par l'intermédiaire de Rodolfo, dont le commandement est étendu, en plus de la cavalerie ducale, aux milices de Cortone, d'Arezzo, de Montepulciano et du Val d'Arno. Baglioni franchit la frontière siennoise et rejoint le marquis de Marignan. De nombreux Pérousins figurent dans l'un et l'autre des partis ; ils sont toutefois en minorité du côté français où s'enrôlèrent les Ranieri, Signorelli et Graziani, avec Adriano et Grifone Baglioni. Sous l'étendard impérial, les La Corgna, La Penna, La Staffa et Selvaggi comptent beaucoup de compatriotes auxquels s'ajoutent les Ciatti et Alamanni servant, sous les ordres de Rodolfo, dans le contingent ducal qui va se mettre en relief. Au cours de cette campagne, Rodolfo est signalé à Pise, puis à Volterre comme commandant de place ; il paraît à Staggia, puis à Montepulciano, sans cesse aux prises avec les Siennois de plus en plus éprouvés. Le marquis de Marignan le charge de prendre la petite ville d'Ajuola, où le capitaine Mino résiste malgré les renforts d'artillerie fournis à Rodolfo par son chef. L'intervention du marquis lui-même est nécessaire pour enlever la ville ; Mino se rend à discrétion à Rodolfo. Malheureusement, le marquis de Marignan ternit son succès par d'impitoyables pendaisons qui n'épargnent ni le brave Mino, ni Paolo Credi, son lieutenant ; après quoi, les troupes de Rodolfo prennent leur part au pillage d'Ajuola. Ces cruautés étaient voulues ; Marignan prétendait traiter de même « *quiconque attendrait, dans une citadelle, un coup de canon* ». Il tint parole, et le patriotisme siennois fut ainsi poussé au désespoir. Sorti de Foiano, Rodolfo marche sur le territoire de Lucignano, et prend part au combat, perdu sur ce point, par le capitaine des Franco-Siennois (2 juill. 1554). En effet, Marignan « *donna*

bataille à Monsieur de Strozze et la gaigna et le deffit, autant par sa prudence et valeur, que des siens et bons capitaines qu'il avait avec lui, comme Astolfe Baillon, aucuns disent Rodolphe. » (*Brantôme*) C'est après cette déroute que le brave Montluc, envoyé par Henri II sur la demande de Strozzi, et nommé lieutenant royal à Sienne, passe du second plan au premier ; ses *Mémoires* montrent combien il a été frappé par la valeur de ceux que les Français venaient secourir.

Pendant que les Impériaux signalent leur passage par des ruines et des pilleries, Pérouse suit encore les gestes de Rodolfo qu'elle nomme chef de ses prieurs, ainsi qu'Ascanio della Corgna, au cours de l'année 1553 (1).

Sur ces entrefaites, Marignan échoue dans une première tentative contre Sienne. Alors Cosme de Médicis, levant de nouvelles troupes, en donne le commandement à La Corgna, ce qui accroît l'émulation entre ce capitaine et son parent Rodolfo Baglioni ; ce dernier ne laisse pas échapper une occasion de payer de sa personne. Un gros de fourrageurs du marquis de Marignan s'étant heurté à de l'infanterie française, soutenue par quelques cavaliers sous Cecco Signorelli, les Impériaux sont culbutés et semblent en fort mauvais cas, y compris Pepoli leur capitaine, quand survient Rodolfo qui dégage ses compagnons d'armes. Mais le dénouement est proche. Le capitaine-général se présente, avec Ascanio della Corgna, sous les murs de Chiusi (1554) où ce dernier a pratiqué quelques intelligences : Ascanio compte se saisir par ce moyen de la forteresse, sans grande difficulté, tant il se fie à un certain Santaccio, le principal « négociateur ». Par un singulier pressentiment, Rodolfo qui ne partage pas l'opinion de son collègue, s'efforce de le mettre en garde ; mais Ascanio reste convaincu. Alors Santaccio le trahit loin de voir réussir leur coup de main, les deux chefs tombent dans une embuscade et se débattent en désespérés contre les forces de Pierre Strozzi. A peine Rodolfo venait-il d'arrêter son cheval sur une éminence, qu'un coup d'arquebuse, tiré de bas en haut, l'atteint sous l'oreille gauche ; sans proférer un mot, le général s'affaisse dans les bras d'un de ses hommes, Gioachino Ciatti, et meurt quelques instants après. « *C'était, de sa nature, un hardi batailleur, ne prenant nulle précaution pour sa propre sauvegarde en dépit des plus grands dangers. Non content de lutter, il exhortait encore ceux qui l'entouraient, pour leur remonter le moral.* » (*G. B. Adriani*) Rodolfo avait 36 ans. Ascanio della Corgna est fait prisonnier avec

(1) Le 26 mai 1553, Rodolfo promet à l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem de répondre de l'emploi de divers fonds, en qualité d' « administrateur de la commanderie de Saint-Jacques » à Campo Cerbolini (Florence).

de nombreux officiers, au milieu de la débâcle ; ses hommes et ceux de Rodolfo sont tués, capturés ou mis en fuite (23 mars).

Ainsi tombe, en face de l'ennemi, le fils de Malatesta Baglioni, après avoir prouvé, par son énergie et sa valeur, de quel appoint eût été sa présence parmi les Pérousins, si ces derniers avaient été en mesure de soutenir leurs prétentions. Un an après la mort de Rodolfo, Sienne épuisée se rendait au marquis de Marignan.

Rodolfo ne laissait qu'un fils de deux ans, Giovan-Paolo ; mais sa veuve, Costanza Vitelli, accouchait peu après d'un second héritier, qui reçut le prénom de son père. Cosme de Médicis avait tenu à faire part lui-même de la mort du capitaine-général à la commune de Bettona, en exhortant les vassaux des Baglioni à rester fidèles au petit Giovan-Paolo : les prieurs de Bettona répondirent (28 mars) en jurant de leur loyalisme. Nulle trace alors de difficultés exploitées plus tard à ce sujet ; c'est qu'il ne s'agira que de clabauderies. Avant de regagner Florence (en 1550), Rodolfo avait exilé de Bettona les membres influents de la famille Crispolti connus pour leur continuelle opposition à sa maison ; le capitaine Carlo Crispolti s'était même chargé d'organiser un soulèvement prétendu populaire, et qui tourna mal pour les meneurs. Ceux-ci restèrent aux aguets, et l'on reconnaîtra leurs convoitises, quand les « vœux » de la population de Bettona seront mis en avant, contre les officiers de Baglioni.

(II)

A l'éphémère pontificat de Marcel II (1555) succède, la même année, l'élection de Paul IV, de la famille Caraffa. Le nouveau Pape avait trois neveux qui pensèrent profiter des circonstances. Sans tarder, le cardinal-neveu Caraffa s'occupe de Pérouse, et cette attention n'a rien de rassurant pour les intérêts des jeunes Baglioni. Costanza Vitelli, comme tutrice de ses fils mineurs, Giovan-Paolo et Rodolfo, posthume, a confié le gouvernement militaire de leurs fiefs à un parent, Simonetto Baglioni, chargé surtout de tenir en respect l'offensive continuelle des Crispolti, à Bettona. Ceux qui, naguère, pressaient imprudemment leurs menées, au temps de Rodolfo, songèrent à la revanche dès que le capitaine général fut décédé ; contre une femme et de jeunes enfants, leurs attaques judicieusement menées pourraient aboutir.

« *Comme le soleil, après une journée orageuse et sombre, s'éclaire lentement, à travers les nuées chassées vers le couchant ; ainsi cette race Baglionesca, maintenant que les dernières trompettes se sont tues au sommet de ses châteaux élevés, que les bannières armoriées ont été amenées et que le rideau s'est baissé sur le dernier drame de*

ses Giovan-Paolo et de ses Malatesta, s'achemine sans éclat, pendant un siècle encore, au milieu des balbutiements du jeune âge, vers son propre épilogue... » (*Aless. Bellucci.*) La gent Crispolti, qu'enchantait cette perspective, devance l'heure en se démenant de toutes ses forces. Une première fois, le cardinal Caraffa charge le colonel Toralto de remettre Bettona sous la dépendance pontificale. Le fief était défendu par un vieux routier des bandes de Rodolfo, le capitaine Lucalberti, qui avait rappelé divers bannis ; attaqué par trop forte partie, celui-ci ne peut empêcher Toralto de pénétrer dans la place par stratagème, avec 3.000 fanti (1557). Bien entendu, le succès du coup de main dépendit surtout des Crispolti, comme le proclama avec complaisance le capitaine de ce nom. Seulement, les jeunes Baglioni trouvent un protecteur dans leur oncle et futur tuteur, le cardinal Vitellozzo Vitelli, lequel accompagné du cardinal Caraffa, vient à Pérouse, peu après les incidents ci-dessus, et présente au vice-légat un bref pontifical rendant Bettona à qui de droit. Grave dessous pour les Crispolti et contretemps préjudiciable à leur zèle. En effet, ces champions des intérêts ecclésiastiques tournent casaque dès qu'il leur faut céder le pouvoir ; leur meneur principal refuse obéissance au vice-légat, Fabio Mirto, évêque de Gaiazzo, qui le somme de restituer la place. Le Crispolti en question se raccroche à des arguties de mauvais aloi, prétendant détenir Bettona au nom du Pape par l'intermédiaire du seigneur Zoraldo : à ce dernier seul appartient, dit-il, de lui notifier son changement. Il ne s'agissait que de gagner du temps, Crispolti ayant dépêché à Rome un délégué pour plaider sa cause.

Mais le vice-légat, homme de décision, charge Bino Signorelli de prendre Bettona, mesure rapidement exécutée par les 3.000 fanti du condottiere ; les principaux magistrats du lieu sont arrêtés et conduits à Pérouse. Ces événements s'étaient déroulés sans intervention possible du Pape, faute d informations, et, une fois encore, les Crispolti se trouvaient à la porte. Survient la nomination de Pie IV (1559), qui leur semble favorable à un nouvel effort. Ils s'agitent alors, et si bien que le Pape les écoute : ayant réglé les litiges pendants entre les fils de Gentile Baglioni, Astorre et Adriano, et ceux de Rodolfo au sujet de la répartition des fiefs, Pie IV excepte Bettona de l'arrangement. Les Crispolti exultent et se félicitent des « *sinistre informazioni* » répandues par eux avec succès. Bonazzi, empressé à prendre leurs agissements pour les vœux du peuple contre les officiers des jeunes Baglioni, se réjouit de la solution qui respecte ces vœux, au détriment des seigneurs. Or, les Crispolti, dont le souci est de prendre la place d'autrui pour se payer des déboires antérieurs, courent au-devant de nouvelles déceptions.

Cosme de Médicis prend la défense des mineurs, fils de son an-

cien général ; il leur fait restituer et maintenir leur héritage. C'est sa façon de reconnaître les services rendus par Rodolfo. L'intervention ducale est de trop d'importance pour n'avoir pas d'effet immédiat : Pie IV confirme deux fiefs aux Baglioni (22 déc. 1560), et le cardinal Borromée annonce de Rome aux Pérousins que Giovan-Paolo et son jeune frère ont recouvré Bettona (22 janv. 1561). Costanza Vitelli, encore tutrice, veille aux intérêts de ses fils et remet en mains sûres le gouvernement et la direction militaire de leurs « états » (lettres des 19 mars et 1er mai). Quelques années après, Pie V se montrait favorable aux intérêts des Baglioni (2 déc. 1566) et, dans la suite, confirmait par bref (5 juin 1570) possessions et pouvoirs aux membres de leur famille ; Giovan-Paolo et Rodolfo sont désignés ensemble dans ce document.

Cette série d'incidents typiques au sujet de Bettona n'avait pas empêché les Baglioni d'occuper encore parmi les Pérousins une situation privilégiée, vestige de leur souveraineté disparue. Ils ont été inscrits en tête du conseil des nobles (1555) ; on vit un Girolamo Baglioni chef des prieurs, sous le pontificat de Pie IV, lequel a, du reste, montré sa sollicitude envers Pérouse en lui rendant certaines prérogatives. Il n'est plus question d'opposition de Baglioni dissidents, même avant que Braccio ait disparu de la scène politique. Après une vie aussi mouvementée que féconde en attaques contre sa famille, ce dernier s'était retiré dans son fief de Montalera, « *souverain solitaire de quelques talus* » (*Bonazzi*) ; il est décédé à Monte Colognola, le 6 novembre 1559. Loin de continuer ses menées, ses fils n'ont à cœur que la guerre contre les Turcs et les hérétiques ; ils servent Venise, la France et l'Empire. L'un d'eux, Frederico, se fera tuer à Famagouste ; un autre, Grifone, après s'être signalé à Montichelli dans la guerre de Sienne, combat vaillamment avec son frère Carlo, sous le duc de Guise, lors de la prise de Calais. Carlo continue à guerroyer avec distinction, en Hongrie, contre les Turcs (1566), en France, contre les hérétiques (1567-68), enfin, à la bataille de Lépante.

Pendant que de hautes influences défendent leurs intérêts, les fils de Rodolfo grandissent et se disposent à imiter leurs devanciers ; dès son adolescence, Giovan-Paolo montre de particulières dispositions pour les armes. Condottiere, lors de la campagne de Navarrino (1), il sert ensuite la maison de Savoie, avec le titre de mestre-de camp ; le duc de Savoie lui donne une condotta de 2.000 fanti et de 300 cavaliers. Retenu parmi les siens, Giovan-

(1) Il doit y avoir là une faute d'impression dans Bianconi, s'il s'agit de Javarrino ou Raab en Hongrie ; Adriano II Baglioni jouissait alors d'un haut commandement dans l'armée impériale opposée aux Turcs sur

Paolo s'occupe de l'administration de son patrimoine ; une de ses lettres à son frère Rodolfo montre l'intention des deux Baglioni d'organiser, dans leurs fiefs, une solide milice d'infanterie. Par un curieux revirement du sort, le commandement en est confié au capitaine Giovan-Antonio degli Oddi (lettre de Cannara, 1er fév. 1578) : les anciennes rivalités sont loin. « *Par la présente*, écrivent les fils de Rodolfo, *nous l'élisons et le députons, suivant notre plaisir, comme capitaine et colonel* (colondello) *de notre Etat* ; *avec l'autorité, la juridiction, la prééminence, les prérogatives, honneurs, charges, grâces et privilèges accoutumés.* » C'est assez complet, et la confiance des Baglioni paraît d'autant plus sincère que la fonction octroyée donnait pouvoir sur les podestats, prieurs, massiers, conseillers, communes et sujets, des fiefs et localités relevant des Baglioni à titre féodal. Le capitaine en question commandait aussi les troupes levées sur ces territoires et tous les gens qui en dépendaient.

Pareille entente avec un degli Oddi se complète par l'accord entre les deux branches dissidentes des Baglioni : celle de Giovan-Paolo Ier et celle de Gentile son cousin germain — autrement dit les branches de Bettona et de Spello. — Représentées par Giovan-Paolo II et Rodolfo son frère d'une part, et de l'autre, par Astorre et Adriano fils de Gentile, elles n'ont plus aucun grief mutuel pour les diviser ; les compétitions d'autorité seraient sans objet. Quant aux questions en suspens, relatives au patrimoine familial, elles ont été réglées par la bienveillante intervention de Pie IV (1560). Plus tard, Giovan-Paolo scelle l'accord définitif en épousant Giulia, fille d'Adriano Baglioni (1570), et ce dernier, jouissant alors d'une grande situation, obtient de l'ambassadeur vénitien à Rome un engagement avantageux pour son gendre (1). Giovan-Paolo, âgé de 56 ans, meurt en 1608 ; Pérouse lui fait de belles funérailles. Dans l'église Saint-Ange, on voit encore un grand tableau qui représente « *Ezéchiel ordonnant aux morts de ressusciter* », composition exécutée et peinte en une nuit, dit-on, à l'occasion de cette cérémonie.

ce point (1565), et Giovan-Paolo n'aurait eu que 13 ans, ce qui est peu pour un condottiere. Toutefois, le service aux armées réclamait de bonne heure les fils de grandes familles, qui faisaient souvent acte de présence sans commandement effectif.

(1) Une médaille attribuée à Jacopo da Trezzo fut frappée pour Giovan-Paolo, qui est représenté en buste, à droite, avec une cuirasse dont la forme rappelle l'un des modèles adoptés à la fin du xvie siècle. Les mots IO. PAVLVS... LIONE sont seuls lisibles en exergue (côté face). Les lettres B A G ont été ajoutées sur la partie fruste et détériorée. Il y a tout lieu de croire néanmoins qu'il s'agit bien d'un Baglioni. (Collection Valton, Paris.)

Rodolfo III, frère de Giovan-Paolo II et comme lui condottiere, va guerroyer dans les Flandres ; il sert ensuite les Médicis, puis Grégoire XIV (1590) et Clément VIII (1592). On le retrouve en France, où il a reçu des emplois militaires en évidence « *rilevanti incarichi* » et de hautes récompenses. (*G. Bianconi*) Passé en Hongrie, il fait la campagne d'Erztergom (Gran ; ou, en italien, Stregonia), quand Vincent de Gonzague amena des secours à l'empereur contre les Turcs (campagnes de 1595-97). De retour dans sa patrie, Rodolfo, souffrant et fatigué, meurt à Conegliano, au cours d'un déplacement ; il avait 42 ans. (1596)

La descendance des seigneurs de Pérouse, représentée pendant trois générations par Giovan-Paolo Ier, Malatesta IV et son fils Rodolfo II, va s'éteindre, en tant que maison pérousine, avec les trois petits-fils de ce dernier, nés de Giovan-Paolo II et de Giulia Baglioni. A partir de la prise de Pérouse par Pier-Liugi Farnèse, l'autorité souveraine des Baglioni a disparu en même temps que l'autonomie communale. Toutefois, la famille des princes si longtemps prépondérants dans la cité ombrienne conservera jusqu'à la fin une situation quelque peu en rapport avec son passé, ses services et le relief des personnages qui illustrèrent son nom. Malatesta V, l'aîné des fils de Giovan-Paolo II, se destinant au sacerdoce, aborde l'étude du droit jusqu'au grade de docteur, conquis à Padoue avec un brio exceptionnel. Remarqué pour ses talents précoces, il éveille l'attention de la cour pontificale ; Clément VIII le distingue, Léon XI, dont Malatesta est le neveu, s'intéresse à son avenir et, vers 1605, le nomme référendaire apostolique. Paul V n'a pas en moindre estime le jeune Baglioni et lui confie le gouvernement de quelques villes comme Forli, Todi, Piceno, avant de le nommer à l'évêché de Pesaro. (1612) Dans ce poste, Mgr Baglioni, entouré d'un faste princier, montre une munificence rappelée par plusieurs inscriptions de la cathédrale. (1625, 1633) et que les historiens relatent avec conviction. Malgré ses dépenses parfois exagérées, la façon dont le prélat administrait son diocèse avait frappé le dernier duc d'Urbin, François-Marie, lequel remet à Malatesta le gouvernement de ses Etats. L'évêque devient surintendant général de la maison ducale, et, à ce titre, lui incombe la pénible mission d'apprendre à François-Marie la mort inopinée de son fils, pauvre déséquilibré, usé par la débauche (29 juin 1623). Se rendant aux conseils de Malatesta, le duc fit donation de ses Etats au Pape, auquel ils devaient faire retour ; ses biens allodiaux passèrent à Florence. Urbain VIII, après avoir mis sous séquestre la partie lui revenant à la mort de François-Marie, en nomma gouverneur son propre neveu, le cardinal Barberini A ce propos, on n'a pas manqué d'écrire que les services rendus par Malatesta lui méritaient la pourpre ; certaines menées l'en privèrent et le projet fut annihilé

surtout par suite du décès de Carlo Barberini, frère du Pape. (*Crispolti*) Du reste, la cour de Rome ne cessa de tenir Mgr Baglioni en particulière estime : nommé gouverneur général de la Marche, Malatesta est un peu plus tard créé nonce apostolique à Vienne (1634), où il figure en cette qualité près des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III. Le prélat, conservant toujours un faible pour Pérouse, avait offert au gouvernement de cette cité (1630) l'épée de son frère Orazio, tué au service vénitien dans la campagne contre les Autrichiens (1617) et faisait, en même temps, hommage à ses compatriotes de la statue équestre du général, réplique du monument élevé à Venise par la république (1). Aussi, quand le prélat parut à Pérouse (9 août 1634), lui fit-on la plus solennelle réception.

Malatesta est cité comme nonce à la diète de Ratisbonne sous Ferdinand II, lors de l'élection du futur Ferdinand III, fils du précédent, à la dignité de roi des Romains (oct 1636). (*id*) Passé en Hongrie, Mgr Baglioni assiste, au nom du Pape, à plusieurs diètes locales, à celle de Presbourg notamment, où fut couronnée l'impératrice Marie. (*id.*) Dans ces réunions, le prélat s'est fait remarquer et de l'empereur et du roi de Pologne, lequel, passant en Moravie, se montra d'une courtoisie toute particulière à son égard. Rappelé par le Pape en Italie, Malatesta regagne son évêché de Pesaro, mais y séjourne peu, ayant demandé à se rapprocher de ses terres, dont l'administration l'intéressait. Si l'on connaît de lui un ban d'expulsion contre des condamnés d'ordre divers (1639), il n'a pas laissé, pour cela, la réputation d'un homme à poigne ; bien au contraire, ses cartons sont pleins d'« *instances, de rémissions et de péroraisons* » (*A. Bellucci*), en faveur de quiconque se réclamait de sa bienveillance. Nul ne s'en privait, tant son intervention était assurée contre les punitions infligées par le podestat. Qualifié, à cette époque, de : marquis de Bettona, comte de Graffignano, seigneur de Cannara, de Coldimancio, de Limigniano, Castelbuono, Collazzone, etc. (*Crispolti*), le prélat voit donc de plus près à ses affaires, dans son nouveau poste, à Assise (1641). Sensible aux témoignages d'attachement manifestés par ses premiers diocésains, il leur a fait remettre un étendard ayant appar-

(1) La statue que Malatesta V offrit à Pérouse (après l'avoir reçue de la république de Venise en même temps que l'épée d'Orazio Baglioni) est en bois de cyprès. Elle rappelle assez fidèlement, quoique avec un art inférieur, le monument équestre, en bronze doré, élevé par les Vénitiens dans leur église des SS. Jean et Paul. L'œuvre donnée par Malatesta orna, jusqu'au début du XIXe siècle, la salle des décemvirs de Pérouse. Transportée ensuite au musée de l'Université, elle fut, peu après, placée à l'Académie des Beaux-Arts. L'épée d'Orazio est restée au musée de l'Université.

tenu à son aïeul, Malatesta IV, et que les habitants de Pesaro gardèrent avec soin. On le sortait chaque année, en grande cérémonie, le jour de la fête de saint Terrention, patron de la ville; une inscription latine, au palais communal, rappelle ce souvenir.

A vrai dire, quand le prélat s'était installé à Assise, il avait pu se convaincre de l'inconvénient de ses dettes excessives, contrastant avec l'étendue de ses propriétés. Héritier d'une bonne partie des fiefs des Baglioni, il dut en résigner l'administration non moins que la juridiction et vit un économe de la trésorerie générale fonctionner à la demande de nombreux créanciers (1644). Qui plus est, le prélat déplora les... abus que certains familiers, honorés de sa confiance, commirent à son détriment : pénibles constatations faites pour assombrir la fin d'une carrière dont les résultats appréciés survivaient à la bonne fortune. Par un mémoire royal, contresigné de Loménie et daté du 15 novembre 1647, le marquis de Fontenay, ambassadeur extraordinaire à Rome, est ainsi avisé des choix qui seront agréables à Louis XIV, si le Pape relève de ses fonctions le nonce Bagni : « *En troisième lieu, le Seigneur Baglioni, qui est un sujet qui a beaucoup de mérite et a été Nonce près de l'Empereur, avant le cardinal Mathei...*, etc. » Le chapeau rouge, habituelle récompense d'une nonciature en France, allait échapper encore, et de peu, à Malatesta ; ses jours étaient comptés, il meurt à 68 ans, le 11 février 1648. Sans aucun appareil, son corps fut inhumé dans l'église Sainte-Marie, près de l'évêché. Les travaux littéraires de l'évêque Baglioni lui méritent une place parmi les écrivains italiens; diverses relations sur l'État d'Urbin, sur la législation en Allemagne ; des constitutions de gouvernement ecclésiastique, subsistent parmi ses œuvres marquantes. Les bibliothèques Riccardiana, à Florence, et Oliveriana, à Pesaro, conservent : l'une, la correspondance du prélat avec la cour de Rome pendant sa nonciature, exercée également à Venise en 1635-36; l'autre, une cinquantaine de ses lettres.

Les deux frères de Malatesta V l'ont précédé dans la tombe : Orazio, le général au service de Venise, tué à l'ennemi (1617); Adriano, mort avant quarante ans (1623), laissant le souvenir d'un homme intelligent et droit (*Bianconi*). La branche des Baglioni, investie du comté de Bettona « *et des territoires annexes, et qui avait exercé la souveraineté sur Pérouse* » (*id.*), disparut donc avec l'évêque d'Assise. Aucun rameau de la famille n'était d'assez proche parenté pour prétendre à un héritage, d'ailleurs fort obéré ; alors les fiefs féodaux firent retour à la chambre apostolique. Mgr Lomelli, comme trésorier de cette chambre, prit les mesures indiquées pour régulariser la situation ; de même, le conseil de Bettona pourvut à la subsistance des couvents et monastères

« *afin d'obtenir le secours de la Providence* ». Peu après, le gouverneur d'Assise s'installait dans ce fief à titre de commissaire, en ayant pris possession au nom de la chambre apostolique. Bettona, comme les autres domaines de l'État des Baglioni, continua de payer longtemps encore le tribut annuel de vassalité institué par ses seigneurs.

Orazio, le cadet de Malatesta, ayant suivi la carrière des armes, débutait en Hongrie dans la campagne d'Erztergom (Stregonia) où il suivait son oncle Rodolfo III Baglioni ; il n'avait pas encore quatorze ans, mais sut néanmoins faire ses preuves (1595). D'un physique remarquable et très robuste de santé, Orazio séduit le cardinal Caetani, qui se l'adjoint dans son voyage en Pologne, puis en Hongrie. Le jugement et la précoce énergie du jeune homme ne font que confirmer la bonne impression du prélat à son endroit. Clément VIII remet bientôt à Orazio le commandement d'un contingent d'infanterie, levé et soldé presque en entier sur les fiefs des Baglioni ; à la tête de ses hommes, le nouveau chef se signale par sa fougue et son adresse. Sur ces entrefaites, la cour de Rome soutenait de nouveau l'effort des Impériaux dans la campagne de Mathias, frère de Rodolphe II, contre les Hongrois révoltés qu'appuyaient les Turcs : Orazio, avec le grade de colonel, mène 2.000 fanti au camp impérial et se distingue au cours des opérations. Le traité de Vienne (1606) clôt les hostilités, ce qui permet au condottiere de retourner chez lui ; il ne disposera que d'un congé très bref.

Venise met 3.000 fanti sous ses ordres dans l'armée que commande le procurateur général Priuli. Tenant essentiellement à la sécurité sur les mers, la république de Saint-Marc s'était fatiguée des attaques opérées par le ramassis de brigands et de transfuges formé en tribu dite des Uscoques. Ces pirates s'attaquaient tantôt aux Turcs, tantôt à Venise ; dans le second cas, ils allaient s'attirer un châtiment sérieux. Cantonnés autour de la ville de Segna, qui appartenait à Ferdinand d'Autriche, les Uscoques se fiaient à la protection de cet archiduc. Elle n'intimida pas autrement les Vénitiens, qui ravagèrent le territoire de Ferdinand (1601 et 1615) ; de là, représailles des sujets de l'archiduc et guerre entre ce dernier et Venise.

Les Vénitiens pillent les environs de Trieste et se saisissent du château de Novi ; de leur côté, les Autrichiens envahissent le Frioul. Au cours des opérations, Venise prend le dessus ; ses troupes occupent presque tout le comté de Goerz. Avec Camillo Trivisano, provéditeur de la cavalerie albanaise, Orazio Baglioni attaque le premier les Autrichiens dans leurs logements ; il occupe Malborghetto, Trévise, Chiaretto, Lucconiso, Zara, sans compter divers

autres points aux environs de Goerz et de Gradisca. Bientôt, sous le commandement de Pompeo Giustiniani, les 12.000 hommes de l'armée vénitienne paraissent devant cette dernière ville (déc. 1615); mais, fatigués et de médiocre qualité, ils ne se décident pas à l'assaut, malgré les objurgations de leurs officiers. A Giustiniani, tué peu après, succède Jean de Médicis : le temps presse, car l'ennemi, mettant à profit l'hésitation des Vénitiens devant Gradisca, pénètre de nouveau dans le Frioul. Au cours d'une nouvelle campagne (1617), Orazio jouit de la même condotta avec le grade de « *Soprainten-dente-general* » de l'infanterie. Les Vénitiens culbutent les bandes d'Uscoques dans Sorissa ; mais leur république s'inquiète, non sans motif, de complications intestines. Menacée en outre par don Pedro de Tolède, elle s'allie avec le duc de Savoie et les Pays-Bas. Pendant que l'Istrie subit les dévastations des belligérants, le blocus de Gradisca recommence.

C'est alors qu'Orazio, suivant Crispolti, aurait en vain conseillé à Jean de Médicis d'occuper le fort de Barco di Rubiera, pour n'être pas obligé ensuite de le reprendre aux Autrichiens. Effectivement, ces derniers s'y établirent de telle façon qu'on ne put les en déloger jusqu'à la paix, bien que leur général y eût été tué. Envoyé avec un détachement de 500 fanti contre un corps important de cavalerie, Orazio tente de secourir le fort de Stella près de Gradisca ; il lance ses gens et les exhorte avec véhémence, quand un coup de feu l'étend raide mort. (13 sept.)

Venise dut en passer, finalement, par l'intervention de la France unie aux Espagnols, pour la contraindre à la paix.

La république élèvera un superbe monument au général tombé pour sa cause : Orazio Baglioni est représenté à cheval, lancé par-dessus les cadavres ennemis. Cette statue dorée, qui ne manque pas de caractère, existe encore dans l'église des SS. Jean et Paul où sont réunis les tombeaux des doges ; elle se détache de l'ensemble d'un monument bien proportionné, près de l'autel de saint Pierre martyr. C'est à l'occasion de son érection que le gouvernement vénitien offrit à Malatesta V, évêque de Pesaro, l'épée d'Orazio et une réduction en bois sculpté de sa statue.



Phot. Salviati. Venise.

Venise. Eglise des SS. Jean et Paul. Monument d'*Orazio* III Baglioni,
Général tué à Gradisca en 1617.

CHAPITRE VII

Astorre II et Adriano II Baglioni. Le siège de Pesth et la campagne contre les protestants d'Allemagne. Siège d'Afrika. Campagnes des Farnèse. Astorre au service de Venise est promu capitaine général, puis envoyé à Chypre Siège de Famagouste par les Turcs ; défense héroïque ; capitulation ; massacre d'Astorre et des principaux officiers. Adriano Baglioni à Montichelli pendant la guerre de Sienne. Il passe en France pour servir Henri II, puis en Hongrie sous la bannière de Maximilien II. Retour d'Adriano en France où il combat les protestants. Sa mort accidentelle à Rome (1).

La descendance de Giovan-Paolo Ier ne s'était pas seule mise en relief ; Gentile Baglioni — l'ancien compétiteur de l'autorité familiale, — marié sur le tard, avait laissé deux fils. Ils échappèrent aux responsabilités de son attitude, pour contribuer largement à l'illustration de leur maison.

L'aîné, Astorre, naquit le 3 mars 1525 (*alias* 1526) et fut baptisé le mois suivant, en grande solennité, par l'évêque de Pérouse, Mgr Spinola, entouré des cardinaux de Cortone, légat du Pape, della Valle et de Santi Quattro, auxquels s'était joint le cardinal-dataire ; tout ce que Pérouse comptait de sommités dans la noblesse ou les lettres prit part à la fête. « *Dieu fasse que ce soit pour le plus grand bien de la cité !* » souhaite Teseo Alfani en relatant la cérémonie. Le chroniqueur ne pouvait soupçonner à quel point son vœu serait exaucé. Une année s'était à peine écoulée que le petit Astorre avait un frère, Adriano, appelé à devenir son émule à la tête des troupes.

(1) Compléter les princip. références concernant les chapitres précédents (p. 392) par les indications suivantes : Sources imprimées : Bern. Tomitano : *Vita di Astorre Baglioni.* — Crist. Brenzone : *Vita del valorosiss. capit. Astorre Baglioni.* — G. B. Vermiglioli ; *Biogr. dei scrittor. perug.* — A. M. Graziani : *De bello Cyprio.* — De Hammer : *Hist. de l'Emp. Ottoman.* — P Bizarre : *Hist. de la guerre entre Vénit. et Turcs.* — Contarini : *Veneti histor. de bello Basileæ.* — Farochon : *Chypre et Lépante.* — Rio : *Les Quatre Martyrs.* — F. Ciatti : *Vita d Adriano Baglioni.* — Archiv. stor. ital., II (*Aless. Sozzini*), Hist. de Sienne. — Omero Tortora : *Historia.* — Dom Jauna : *Hist. des Royaumes de Chypre et de Jerus.*
Sources manuscrites : Archiv. citées de Pérouse, de Florence et de Rome. — Paris : Bib. Nat., *Pièces orig.*, vol. 166, mss. — Id., *Mss. franç.*, 3141. — Id., *Cabinet des titres.*

L'enfance des fils de Gentile fut exposée à de sérieux dangers. Après l'assassinat de leur père, qui payait ainsi ses menées contre les Baglioni, eux-mêmes pouvaient se trouver compris dans les exécutions ; les clients du défunt les préservèrent. Grâce à leur concours, la veuve de Gentile, Giulia Vitelli, put gagner Spello puis Camerino. avec ses fils, dont l'aîné avait un an et demi et le cadet neuf mois à peine.

Peu après, les deux enfants sont transportés dans le royaume de Naples, près d'Ascanio Colonna, dont la bienveillance leur facilitera, en temps opportun, l'accès de la carrière militaire. Colonna tient compte « *du mérite de leurs ancêtres* » (*Ciatti*) et se charge des deux enfants, les faisant jouir des avantages et du titre de vice-ducs de Tagliacozzo, son propre État. Sur ces entrefaites, Orazio Baglioni tombait, l'épée à la main, au siège de Naples (1528). Aussitôt rassurés, les amis de Gentile font revenir Astore et Adriano près de leur mère ; on les installe tous les deux à Città di Castello, où leur oncle Alessandro Vitelli, l'un des généraux réputés de l'époque, les initie à l'art de la guerre et même aux belles-lettres. Ses enseignements ne sont pas perdus ; Vitelli le constate à mesure que grandissent ses élèves, auxquels il veut attirer la protection du Saint-Siège. Quand son ami, le cardinal Alessandro Farnèse, eut été élu sous le nom de Paul III, (15 oct. 1534) Vitelli s'empressa de lui présenter ses neveux en même temps que ses félicitations. Astorre avait à peine dix ans. Le Pape accueille avec bienveillance les héritiers de Gentile et les confie aux soins de ses petits-fils : l'aîné vivra près du cardinal Farnèse et le cadet près du duc Ottavio, son frère ; suivant ses recommandations, les deux Farnèse devront pourvoir à la situation de ses jeunes protégés auxquels leur mère prodiguait, entre temps, de sages préceptes. C'est donc à Giulia Vitelli que revient surtout le mérite d'avoir fait d'Astorre et d'Adriano des hommes « *de hautes vertus et valeur, comme ils le démontrèrent les armes à la main, prouvant qu'ils étaient vraiment les rejetons de cette illustre et généreuse maison Baglioni.* » (*Frolliere*)

Mais alors Pérouse, se décidant à repousser le nouvel impôt décrété par Paul III, n'oubliait ni Astorre ni Adriano dans son appel aux Baglioni. L'âge des fils de Gentile rendait inutile une démarche de ce genre ; qu'auraient-ils pu faire, obligés qu'ils étaient des Farnèse ? L'occasion de s'aguerrir et de s'illustrer dans de meilleures conditions ne les fera pas languir.

Adriano, placé dans le milieu de bons capitaines et condottieri dont s'entourait Ottavio Farnèse, débute avant son frère. En effet, Guidobaldo d'Urbin se prétend alors héritier de Camerino, du chef de sa femme Giulia Varano, fille de Giovan-Maria, le dernier duc, et Paul III destinant le même Etat à Ottavio Farnèse

rappelle l'incapacité des femmes à succéder aux fiefs ecclésiastiques. Engagées à ce sujet, les hostilités sont tout de suite défavorables au duc d'Urbin, qui cède au Pontife ses prétentions. Adriano Baglioni accompagnait son chef direct sur le territoire de Camerino ; il fit son apprentissage avec une condotta de 300 fanti, presque tous ses compatriotes et naguère au service de son père. Le bénéfice du conflit échut, comme de juste, à Ottavio Farnèse, créé duc de Camerino.

Mais une campagne bien plus intéressante réunira les deux Baglioni sous le même drapeau : l'archiduc Ferdinand s'efforce d'endiguer l'invasion turque en Hongrie et prétend délivrer Pesth (1540), tombée aux mains des infidèles. Au nom de la Foi, il appelle à lui les seigneurs allemands et hongrois, qui le rejoignent en grand nombre, malgré les premières atteintes de l'hérésie luthérienne. Le Pape, ne pouvant rester neutre, envoie à l'archiduc 3 000 fanti sous les ordres d'Alessandro Vitelli ; d'autre part, Charles-Quint, qui appréciait les capitaines italiens, comptait sur eux pour fournir des chefs à son armée cantonnée aux bords du Danube. Jean de Médicis la commandait et se vit bientôt entouré de nombreux amis.

On devine la joie d'Astorre et d'Adriano Baglioni, à la nouvelle de leur entrée en campagne sous la direction de Vitelli. Celui-ci concède à ses élèves une petite condotta de 300 fanti, Pérousins pour la plupart, et sortis des fiefs des Baglioni ; c'est dire l'attachement de ces hommes à leurs officiers. On « *s'émerveillait* » dans l'armée en voyant le célèbre Vitelli, sans cesse accompagné de ses neveux au milieu des péripéties de la campagne. Les Baglioni se trouvaient à rude école et en firent leur profit, « *se montrant capitaines avant d'être soldats* ». (*Ciatti*) Leur conduite fut remarquée par Giovanni-Angelo de Médicis, commissaire et payeur du contingent pontifical, lequel appelé à devenir Pape sous le nom de Pie IV, prouvera qu'il sait se souvenir.

Les sorties des Turcs, à Pesth, causaient de grands dommages, en particulier dans les troupes italiennes. C'est le moment, pour Astorre, de montrer son énergie ; il se lance en tête des colonnes d'assaut et voit tomber près de lui, atteint d'un coup d'arquebuse, l'officier qui plantait l'étendard chrétien sur la muraille. Astorre saisit cet étendard, le brandit pour encourager les soldats et le maintient sur la brèche. A ce moment, un Turc s'avance vers lui, la main tendue en signe de paix et s'adresse même au jeune Baglioni, pour le plaindre de s'être mis, lui Italien, au service d'un empereur étranger. Astorre interrompt ses condoléances : répliquant qu'il combat pour la Foi du Christ, il marche l'épée haute sur son interlocuteur.

Hélas ! l'assaut, insuffisamment préparé par une artillerie mal pointée, s'achève en échec meurtrier pour les Impériaux. Toutefois, le cardinal Farnèse, informé de la conduite de son protégé, en est enchanté, et le Pape, mis au courant peu après, se réserve de récompenser Astorre. Celui-ci s'en aperçoit dès son retour à Rome avec le cardinal Farnèse ; il est envoyé par Paul III près du duc Pier-Luigi, à un poste de choix. Le jeune officier séjourne ainsi à Plaisance et à Parme (1546), mais doit s'en éloigner inopinément à la suite d'une altercation avec le comte Giulio Landi. Ce dernier ne paraît pas avoir joué le beau rôle dans l'affaire ; l'attitude de ses amis le prouve : ils témoignent leur estime à son contradicteur, et finalement, le duc d'Urbin, gendre de Pier-Luigi, arrange le différend, ce qui ne rend pas moins opportun le départ d'Astorre. Du reste, la campagne d'Allemagne va s'étendre aux dépens des protestants (1547) ; le fils de Gentile sera mieux à sa place sous les étendards de Charles-Quint, où il retrouvera son frère et d'illustres condottieri italiens.

Alessandro Vitelli commande l'infanterie, les escadrons marchent sous Giovan-Battista Savelli, Colonna-Pirro Baglioni de Stipicciano, est conseiller de guerre ; autour d'eux sont groupés de nombreux contingents sous les Farnèse, Sforza, Monaldeschi, Orsini, Este, Conti, etc. Désormais entraînés, Astorre et Adriano comptent sur les faits de guerre pour s'illustrer ; la présence de leur cousin Rodolfo Baglioni à la tête de la cavalerie du duc Cosme, pique leur émulation. Astorre marche sous la direction du cardinal Farnèse, sans quitter néanmoins son oncle Vitelli. Le cardinal lui a destiné une compagnie de 300 fanti ; mais Astorre, ayant exercé un plus important commandement lors du siège de Pesth, décline l'offre dont bénéficie son cadet. Adriano est toujours sous les ordres d'Ottavio Farnèse, qui profite de son intimité avec l'empereur pour lui présenter son protégé, que Charles-Quint accueille avec de flatteuses paroles.

L'ennemi est en forces à Ingolstadt, sous les ordres de Jean-Frédéric, électeur de Saxe, et de Philippe, landgrave de Hesse ; ces généraux ont en main 80.000 fanti, 10.000 chevaux, et 130 pièces d'artillerie. Dès les premiers contacts, la compagnie d'Adriano est aux prises avec l'avant-garde de Philippe de Hesse, qu'elle contribue à refouler. Cependant le combat s'aggrave au point que Vitelli charge pour seconder les siens ; Astorre l'accompagne, et son élan charme les soldats, qui voient ce débutant battre un officier ennemi. L'arrivée de Vitelli vient d'assurer le succès des Impériaux.

Mais voici qu'un nouvel incident oblige Astorre à quitter provisoirement le cardinal Farnèse. Un capitaine impérial s'était engagé envers le jeune officier à céder sa compagnie à un capi-

taine pérousin, ami de ce dernier ; puis le vendeur, se ravisant, cherche un biais pour ne point tenir sa parole. Comme il pressent, néanmoins, le ressentiment d'Astorre, il s'efforce de mettre dans son jeu le cardinal Farnèse, lequel accepte de calmer son protégé et le fait appeler. Astorre était, à ce moment, rentré dans son logement pour se désarmer ; il arrive. En présence du cardinal et de nombreux officiers, on l'informe des prétextes invoqués par le capitaine vendeur pour renier son engagement : ses soldats, à l'entendre, refusent obéissance à l'officier pérousin. Astorre prend le motif pour ce qu'il vaut et donne à son interlocuteur un démenti formel. Grande colère du capitaine, qui ose frapper le fils de Gentile avec la toque qu'il tient en main. Dès lors, l'insulté ne se soucie plus du respect dû au légat et aux chefs de l'armée ; peu lui importe son âge, en face d'un vieux routier bardé de fer, alors que lui-même vient de quitter son armure. Il saisit son épée et menace son adversaire, tombé en garde, mais qui n'en est pas moins gratifié d'un bon coup sur la nuque. L'incident, survenu en pareille compagnie, était fort incorrect, mais il révélait de la part du jeune Baglioni une si ardente fougue que le légat s'abstint de sévir ; pour sauvegarder les convenances, Astorre est éloigné de lui. Mesure provisoire qui n'entraîne aucun ressentiment de la part du prélat ; bien mieux, quand ce même cardinal Farnèse retourne à Rome, après la campagne d'Allemagne, il tient à se faire accompagner par Astorre et Adriano, frère de celui-ci, ainsi que par leur cousin Rodolfo.

Astorre avait continué son service contre les hérétiques en se mettant sous les ordres de Charles de Savoie, prince de Solmona, général de la cavalerie (1547). Charles-Quint voulant dégager le Danube, centre d'opérations pour l'ennemi, l'action s'étend alors entre Ulm, Donawert et Augsbourg. Ciatti raconte qu'au moment où l'état-major impérial discutait les divers moyens de l'engager, Adriano Baglioni chuchotait son opinion à son voisin, Ascanio della Corgna ; l'empereur s'en aperçut et sourit, voulant être informé de l'idée germée dans cette jeune tête. Fort embarrassé, Adriano cède aux encouragements d'Alessandro Vitelli et d'Ottavio Farnèse ; or, à la surprise de tous, son exposé est écouté par Charles-Quint, qui s'en montre satisfait et en tire parti. Au cours des hostilités, Astorre, près du prince de Solmona, assiste à la prise de Donawert et se lance l'un des premiers dans la place. Son attitude l'a popularisé parmi les soldats, qui disent de lui : « Que fait donc le Baglioni ? il joue avec la fortune. » Peu après, le duc d'Albe organise une embuscade avec 3.000 arquebusiers à pied, postés dans un bois ; Adriano est là, avec sa compagnie. Par ailleurs, le prince de Solmona, auquel incombe d'inquiéter l'ennemi, attaque les protestants et les attire au bon endroit

par une retraite stimulée. Quand l'ennemi s'est exposé au feu des arquebusiers d'embuscade, les cavaliers du prince chargent à fond, et Astorre, dans son élan, culbute un reître, brise la lance d'un autre et se fraie un passage à coups d'épée, jusqu'à ce qu'une secousse violente l'ait désarçonné. A peine étourdi, il se relève, châtie de main de maître celui qui l'a jeté à terre et ne court que mieux au fort de la mêlée. Cité pour ce fait à l'empereur, — déjà favorablement impressionné par la conduite des deux Baglioni, — Astorre s'attire un élogieux pronostic : « *Celui-là*, aurait dit le souverain, *sera certainement un soldat hors de pair.* » Adriano ne s'était pas moins signalé, en tuant d'un coup d'arquebuse le capitaine du détachement ennemi ; Charles-Quint appuya les éloges à son adresse d'une recommandation au cardinal-légat et lui remit un riche collier d'or.

Sur ces entrefaites, Pier-Luigi Farnèse était assassiné à Plaisance. (1547) Comme les Baglioni venaient de rentrer en Italie, Paul III appelle Astorre à Rome et l'en nomme gouverneur. Dans cette fonction, exercée pendant trois ans environ, le fils de Gentile s'attire l'estime générale ; à la mort du Pontife (1549), les cardinaux lui témoignent leur confiance absolue et ajoutent à son commandement le poste important du château Saint-Ange. Enfin Astorre est agréé, à titre de reconnaissance publique, dans la noblesse romaine, transmissible à ses descendants, avec honneurs, prérogatives et immunités de ce patriciat ; de plus, on lui confère la dignité de sénateur. Ayant eu, dès le début de son séjour à Rome (1548), un millier de fanti sous ses ordres, Astorre figurait avec eux dans le festival offert par les cardinaux français, au peuple romain, à l'occasion de la naissance du duc d'Orléans (14 mars 1549). Toutefois, le capitaine ne s'est pas laissé absorber par les seules préoccupations militaires ; il a été séduit par les qualités et le charme d'une jeune fille de la haute noblesse, alors fixée à Rome avec sa famille, Ginevra Salviati, dont le père, Lorenzo, avait pour frères le cardinal de ce nom et le prieur de Rome, également cardinal un peu plus tard. La mère de Ginevra, Costanza Conti, appartenait à cette antique lignée romaine alliée naguère aux Baglioni par le mariage d'Ippolita Conti avec Giovan-Paolo Ier. Un jour, Ginevra, accompagnée de sa mère et de Francesca Petrucci, sœur du cardinal, et veuve d'Orazio II Baglioni, se rendait à l'église Saint-Pierre pour vénérer la sainte Face et d'importantes reliques exposées à cette date de l'année ; Astorre rencontre la jeune fille au cours de son pèlerinage et, désormais, ne l'oubliera plus. Seulement, les Salviati avaient d'autres visées pour leur héritière : le gouverneur de Rome, spolié par les séquestres et confiscations dus à l'attitude de son père, ne possédait

pour tout bien que son épée ; ses « condottas » ne l'avaient pas enrichi ! Il va néanmoins tenter une démarche décisive quand, brusquement, son devoir de chrétien et de soldat l'oblige à s'éloigner.

Jules III, récemment élu, veut appuyer Charles-Quint contre le redoutable pillard qu'est le turc Dragut. Doria dirige l'expédition (1560) ; son plan est d'aller châtier les corsaires dans leurs repaires principaux, ce qui promet de chauds engagements. Don Garcia de Tolède, don Juan de Vega et le grand hospitalier Claude de la Sangle, forment le conseil supérieur de l'armée chrétienne. Giovan-Battista del Monte, neveu du nouveau Pape, escompte l'occasion pour payer de sa personne, et Astorre lui promet son concours. Ensemble ils rejoindront le contingent pontifical, ne supportant pas de rester oisifs dans Rome, quand la bannière de la religion est au feu. Avant de quitter la jeune fille qui résume ses plus chères aspirations, Astorre charge son frère Adriano de plaider sa cause, en son absence, près des Salviati. Et comme de tels sacrifices ne supportent pas d'hésitation, lui-même, laissant le neveu de Jules III s'attarder à ses préparatifs, s'embarque sur une frégate légère avec quelques gentilshommes déterminés. Tout de suite, l'amiral Doria remarque l'intrépidité du nouvel arrivant, qui se signale à la tête d'un contingent florentin aux sièges de Kélibia et de Monastir (Tunisie). La prise de cette dernière ville n'aboutit qu'après de grandes difficultés surmontées par un imprudent assaut. Astorre, grâce à son élan et à sa perspicacité, retient l'attention des principaux de l'armée ; il a tué l'un des pachas et plusieurs infidèles ; on l'a même vu s'emparer d'une galiote par un beau coup d'audace. Bref, à l'assaut ou dans la mêlée, il n'a cessé de braver le danger.

Sur ces entrefaites, l'armée coalisée se porte sur Afrika, où de sérieuses déceptions la guettent. Décimés par la maladie, les hommes se laissent aller au découragement, précurseur des déroutes ; seul, le contingent de Malte, resté inébranlable, s'obstine à l'offensive. Sa fermeté va tout sauver. Don Garcia reçoit justement un millier de soldats toscans ; en même temps, deux fortes compagnies de Malte rejoignent La Sangle sous les ordres d'Astorre lui-même (1). L'assaut est décidé. Par privilège indiscuté, l'Ordre

(1) Le prénom d'Astorre II Baglioni, souvent modifié dans les anciens textes, devient : Ettore, Estorreou Hector. (Voy. Vermiglioli. *Biograf. degli Scrittori d'Ital.* I, note de la p. 80.) Farochon adopte le prénom d'Ettore dans son ouvrage « *Les Chevaliers de Rhodes et de Malte* », pp. 309-310. Il ajoute (note 1, p. 309) : « *H. Baglione, homme de guerre de grand mérite, se signale encore à Malte et en Grèce ; puis fut autorisé à passer à Chypre avec un secours de la Religion, défendit brillamment Famagouste, avec le célèbre Bragadino, et eut la tête tranchée après la capitulation. Il était très*

de Saint-Jean réclamait toujours le premier rang : les chevaliers forment donc l'avant-garde, autour de l'étendard « à la croix d'argent » porté par le commandeur de Giou. Près de lui, prennent place les commandeurs de Guimaraens et Coupier, avec Astorre Baglioni. « *Ces quatre vigoureux guerriers devaient se succéder dans le soutien de l'étendard et la direction de l'assaut, si de Giou tombait, frappé grièvement* : « *comme il est bien probable* », *avait dit tout haut La Sangle en leur donnant ses ordres. Cette élite était suivie du bataillon formé par les autres chevaliers et les volontaires.* » (*Farochon*)

Les troupes de Naples et les Espagnols s'étant disposés pour marcher en deux échelons successifs, les trompettes sonnent et le canon se tait, pendant que la colonne de Saint-Jean se lance au pas de course. En un instant elle paraît sur la brèche. Dans le feu terrible qui l'accueille, les soldats, prêts à l'appuyer, aperçoivent l'étendard qui oscille, disparaît, se redresse encore, maintenu haut et ferme au milieu de la fournaise. C'est que de Giou, tout de suite atteint de deux coups d'arquebuse, était tombé sur les genoux ; il a jeté ce seul cri : « *A vous... Coupier !* » et Coupier brandissait la bannière... Astorre, suivi d'un groupe de Florentins et d'Italiens dévoués, chargeait en pleine mêlée, quand une pierre l'atteint violemment à la tête. Il roule inanimé à la merci des Turcs, mais son habituelle énergie lui permet encore de surmonter la douleur ; chancelant, il se relève, reprend ses sens et fonce de nouveau, entraînant ses hommes de la voix et du geste. Déjà, les assaillants se ruent dans la ville envahie. Or, près des murs d'enceinte, Giordano Orsini, avec une poignée d'hommes, est cerné par une multitude d'Arabes : Astorre, apercevant la bagarre, saute sur un cheval de rencontre, galope à la rescousse et dégage ses compatriotes. Afrika est prise ; ses rues sont encombrées de morts et de mourants dans un épouvantable désordre (10 sept. 1550) : 1.800 tués, 7.000 captifs pris les armes à la main, constituent les pertes principales des Turcs.

A son retour à Rome, Astorre, acclamé par le peuple qui lui fait cortège, reçoit les félicitations empressées du Pape et des seigneurs.

pieux. » Je n'ai pu relever le prénom d'Astorre, sous ses diverses formes, dans les listes des chevaliers de Malte. Le capitaine en question fut certainement aux sièges d'Afrika et de Famagouste. Ce qui semble étonnant, s'il n'était pas chevalier de Malte, c'est qu'on l'eût choisi, avec trois commandeurs de l'Ordre, pour porter l'étendard de Saint-Jean à l'assaut d'Afrika. Dans « *Chypre et Lépante* », Farochon écrit encore (p. 108, note 1) que ce même Baglioni, chevalier de Malte, avait obtenu de servir à Chypre avec plusieurs de ses compagnons. « *Baglione* (*le chevalier Baillon, comme dit Brantôme*) *était de beaucoup le meilleur général de Chypre, et il le montra par tous ses actes.* »



Pérouse. Université. Photog. de la cuirasse d'*Astorre* II Baglioni.



Astorre II Baglioni

Capitaine général supplicié à Chypre par les Turcs (1571)

Estampe de la Bibl. Nat Paris.
Cliché Sauvanaud.



(L'original appartient à la collect. I. et R. de Vienne.)

Mais ce qui lui tient à cœur dépend de Ginevra Salviati ; aussi est-il heureux de constater que non seulement Adriano, mais les personnalités qualifiées pour seconder ses projets, ne l'ont pas oublié. Jules III et son neveu, Giovan-Battista del Monte, très lié avec le prétendant, l'ambassadeur du duc Cosme, le général des Carmélitains Giovan-Battista de Rossi et d'autres importants intermédiaires, ont assuré le succès de sa cause, et d'autant plus facilement que la principale intéressée y a mis toute la bonne grâce désirable. L'alliance est bientôt conclue : elle apparente Astorre aux ducs de Toscane et d'Urbin, ainsi qu'à la reine de France : Catherine de Médicis ; Ginevra était en outre petite-nièce de Léon X et de Clément VII, Médicis tous les deux.

De son côté, Adriano Baglioni fixait son avenir en épousant Eleonora Baglioni, fille de Colonna-Pirro, des seigneurs de Stipicciano, adoptés par la maison Colonna dont ils portent le nom (1).

Mais se figure-t-on les Baglioni jouissant d'un peu de repos, fût-ce à l'occasion de leur mariage ? En ce qui concerne Astorre, l'appel du cardinal Farnèse — jadis si bienveillant pour les fils de Gentile — lui parvient peu après la cérémonie. Le souvenir des services rendus par les Farnèse dut impressionner les deux Baglioni, mais la cause pour laquelle on les enrôlait l'un après l'autre n'avait, à part cela, aucune chance de leur plaire. Il s'agissait de la résistance qu'Orazio et Ottavio Farnèse opposaient au Pape, dans les Etats de Pier-Luigi, leur père, litige qui remontait au pontificat précédent.

Quand Pier-Luigi avait été assassiné (10 sept. 1547) à Plaisance, la ville, fortement agitée, s'était donnée à Ferdinand de Gonzague, gouverneur de Milan, qui s'en emparait au nom de l'empereur (12 sept.) ; Parme, ne se montrant pas plus sûre pour l'Eglise, proclamait seigneur Ottavio Farnèse. Alors Paul III, en dépit des liens de famille les plus puissants, prétendit remettre ces deux fiefs sous la dépendance ecclésiastique, mais il vit se tourner contre lui son propre sang, c'est-à-dire les fils de Pier-Luigi : l'un, Orazio, se réclamant des Français ; l'autre, Ottavio, escomptant, pour s'adjuger tout l'Etat, l'appui de l'empereur son beau-père. Il groupa des forces considérables et accourut, mais sans succès, pour occuper Parme. Ces déboires affectèrent le Pape au point de le mener au tombeau (10 nov. 1549). Jules III son successeur, favorable aux Farnèse, ne pouvait néanmoins les ménager indéfiniment. Ottavio, auquel il avait fait restituer Parme, menacé dans son pouvoir par le gouverneur de Milan, se tourna, lui aussi, du côté de la France ;

(1) F. Ciatti (*Vita d'Adriano Baglioni*), d'après P. Giovio, les considère comme une branche des Baglioni de Pérouse.

alliance fort mal vue du Pape, qui n'avait pas réussi à l'empêcher. Jules III déclare Ottavio rebelle : et l'empereur, réflexion faite, se décide à soutenir le Pontife son allié, en prenant divers territoires à ce même Farnèse. Puis, pour enlever au révolté toute prétention sur Camerino — au cas où il serait expulsé de Parme — le Pape concède cet État à son propre frère et nomme Giovan-Battista, fils de celui-ci, porte-étendard et général de l'Eglise. Alors Ottavio, chassé de Parme, se voit à la veille d'évacuer la Lombardie ; Orazio son frère perd le duché de Castro, que le capitaine-général Rodolfo Baglioni occupe au nom de Jules III.

Voilà dans quel guêpier Astorre Baglioni était appelé à se jeter ; à vrai dire, le cardinal Farnèse assurait au jeune marié que le duc Ottavio lui destinait le commandement de ses troupes. Mais les hésitations du capitaine résistaient à cette perspective, d'autant plus qu'il n'était pas sur place, comme Adriano son frère, dès longtemps au service de ce même Ottavio. Enfin, les instances de son ancien protecteur décident Astorre, qui mande à ses officiers de rallier sa bannière et rejoint le Farnèse. Or, le commandement qu'on lui avait fait entrevoir n'était déjà plus disponible ; Paolo Vitelli en jouissait. Astorre déçu n'abandonne pas la partie ; il chevauchera en indépendant. Un jour, en compagnie d'Adriano son frère et de Jules d'Ascoli, il conduisait, par ordre, quelques troupes à pied et à cheval sur le territoire de Colornio, pour attaquer les cavaliers impériaux de Ferrante de Gonzague et du comte de Gaiazzo, quand, à la Fontanella, les gens des Baglioni, surpris par un gros d'arquebusiers, sont taillés en pièces ou mis en fuite. Ascoli, Astorre et Adriano tombent aux mains de l'ennemi et sont conduits sur le territoire de San Secondo. Informé du fait, Jules III, qui appréciait les fils de Gentile, s'empresse de leur faire rendre la liberté, par l'entremise d'Ascanio della Corgna, l'un de ses capitaines. Pour toute condition, Astorre et Adriano s'engageront à ne plus servir les Farnèse ; obligation qui leur tire une épine du pied. Ils acceptent donc sans objection, et arrivent à Rome. Mais là, leur cas se complique : le Pape comptait, en raison du service rendu, les avoir à sa disposition, c'est-à-dire contre les Farnèse ; c'était s'illusionner sur leur caractère. En restant neutres, les Baglioni n'ont pas accepté de combattre des amis, dont ils ont eu trop à se louer ; tel est leur raisonnement et il leur vaut d'être écroués au château Saint-Ange.

Heureusement pour eux, de hautes influences s'emploient à les délivrer, après quelques jours de détention. Sitôt libre, Astorre court à Bologne, près de son ami Giovan-Battista del Monte, neveu du Pape, gravement malade, et lui témoigne la plus sincère sollicitude. Puis, cédant à des instances réitérées, il accepte un commandement dans l'armée pontificale « *avec 100 écus par mois et d'honorables traitements pour ses gentilshommes* ». (*Ciatti*)

A ce moment, la campagne se continuait entre le roi de France, protecteur d'Ottavio Farnèse, et l'empereur uni au Pape : l'armée de Jules III, sous les ordres effectifs d'Alessandro Vitelli, entame le siège de La Mirandole (juin 1551) Près de cette place, au cours d'une escarmouche contre un convoi, Astorre est grièvement blessé au côté gauche : un coup d'arquebuse défonce son armure, entraînant les éclats avec quelques fragments de velours du justaucorps, jusqu'à l'intestin qui est lésé. Le blessé surmonte la douleur et se maintient en selle ; il rallie ses gens, mais à ce moment, ses forces le trahissent. Transporté dans une hôtellerie, il parvient, après un certain temps, à tracer quelques lignes destinées à sa femme. Les médecins désespèrent de le sauver, et ses amis qui l'entourent ne peuvent dissimuler leur émotion ; lui, ne faiblit pas et compte que « *Dieu le gardera encore pour son service...* » On réussit à lui faire gagner Bologne, puis, sur sa demande, Montevecchio où sa sœur Panta (Pantasilea), comtesse du lieu, le soigne avec la plus constante sollicitude ; elle conjure le danger.

Astorre convalescent se rend à Padoue pour suivre un traitement, et, quand ses forces le lui permettent, s'installe à Venise où de nombreux amis s'intéressent à lui. Matteo Dandolo, procurateur de Saint-Marc et naguère ambassadeur à Rome, y avait connu Astorre gouverneur de la place ; l'ayant apprécié, il s'empresse d'obtenir à son intention un grade élevé dans l'armée vénitienne. Astorre commande d'abord un millier de fanti et, en attendant son complet rétablissement, la république lui confie un gouvernement. Avec l'expérience acquise dans cette fonction à Rome et à Castello, le fils de Gentile devait satisfaire le sénat ; il s'attire même des éloges si mérités que ses pouvoirs s'étendirent successivement à plusieurs villes empressées à le réclamer. Remettre les fortifications en état, apaiser les troubles, organiser l'administration civile et militaire, telles sont les principales occupations où se dépense l'activité d'Astorre à Bergame, à Peschiera, à Padoue, où les séduisantes qualités de Ginevra sa femme, contribuent à lui mériter tous les suffrages. On le retrouve à Vérone, commandant de place pendant quatre années ; il y réussit sous tous les rapports et fonde l'académie des *Filotimi* (1565) (1), destinée à lui survivre jusqu'à nos jours. Son dévouement ne se dément pas et le gouvernement tient compte de ses observations pour les travaux défensifs d'Udine.

Dans l'intervalle laissé libre par l'exercice de ses fonctions, Astorre s'est rendu à Rome pour surveiller le règlement de ses propres affaires ; mais son frère Adriano intervenant dans cette question, j'aurai à y revenir. Paul IV reçut Astorre avec affabilité

(1) Cette Académie se fusionna, en 1718, avec l'Académie Philharmonique aujourd'hui existante à Vérone.

et lui offrit le commandement général de son infanterie ; offre fort avantageuse mais que déclina le capitaine parce qu'il l'estimait incompatible avec ses engagements envers Venise. Ce désintéressement est assez exceptionnel, alors, pour retenir l'attention. Le Pape approuva la réserve d'Astorre, qui recevait peu après le gouvernement général (colonello) de Corfou et des territoires environnants, sous la dépendance vénitienne. La république lui donne ensuite le commandement général de sa cavalerie légère, dont l'équipement, le recrutement et l'organisation faisaient l'un des plus beaux corps militaires d'Europe. C'est que le nouveau chef était réputé pour savoir mettre en relief les troupes placées sous ses ordres. Pendant son séjour à Vérone, il avait fait assister Luigi Mocenigo, général des forces de terre ferme, à une revue si réussie, que ce dernier s'était empressé de transmettre ses impressions au gouvernement, dès son retour à Venise. Astorre recevait de ce fait une gratification de 1.000 écus. Après l'élection de Pie IV, les Baglioni réglaient peu à peu leurs intérêts de famille, grâce au concours du Pontife, et Pérouse, s'intéressant aux princes dont elle est fière, attribue la charge honoraire de Chef de ses Prieurs à Adriano (1555 et 1569) et à Astorre (1560).

Mais de graves soucis ne permettront pas à ce dernier de s'en occuper : peu après la convention définitive concernant la patrimoine de sa famille, il est envoyé (1569) par la république à Chypre, avec mission de remettre Nicosie en état. Astorre va du reste être nommé gouverneur général de l'île entière. Il s'embarque en mars (*alias* avril 1569), arrive à Chypre à la fin d'avril et fait, le 1er mai, son entrée solennelle à Nicosie. Que de difficultés l'attendaient, grâce à la direction imposée par la métropole ! A vrai dire, Venise, vouée à l'indifférence et à l'abandon des États chrétiens, ne pouvait guère compter que sur elle-même contre les Turcs ; seuls les secours du Pape lui étaient assurés. Dès lors, les déceptions subies par la république sont à sa décharge dans les responsabilités qui la concernent ; elles expliquent certaines des fausses manœuvres de sa politique.

Le premier soin d'Astorre fut, suivant Bonazzi, d'activer l'instruction des recrues, véritables brutes levées par Venise sur ses possessions les plus sauvages. Désireux de s'attacher les habitants pour s'en faire des amis et des auxiliaires, Astorre propose d'améliorer leur sort, car la république tyrannisait absolument les Cypriotes ; le général prétend, en outre, faire libérer une catégorie d'esclaves, maintenus tels par le gouvernement avec une irréductible âpreté. Sur ce dernier point il n'obtient pas gain de cause. Toute son attention se fixe sur les parties du littoral exposées à un débarquement ennemi ; il signale comme particulièrement vulné-

rable le lieu dit « *Les Salines* » et prétend le mettre, sans délai, en état de défense. Malheureusement, on ne comprendra qu'un peu plus tard l'opportunité de cette mesure ; quand 300 vaisseaux, unis aux bâtiments légers de la flotte ottomane, bloqueront l'île entière. En attendant, les arguments d'Astorre, approuvés par le provéditeur de Famagouste, Marcantonio Bragadino et par Tiepolo le grand juge, échouent devant l'entêtement du premier fonctionnaire de Chypre, Nicolo Dandolo. Celui-ci remplaçait au pied levé et sans pouvoirs réguliers Lorenzo Bembo, lieutenant de la République, qui venait de mourir. Or, comme un sot trouve toujours plus sot que lui pour l'admirer, le Nicolo découvrait dans ce rôle Eugenio Singlitico, connu sous le nom de comte de Rocas et principal notable du lieu. Au demeurant, benêt pontifiant sous les distinctions honorifiques, mais dangereux en ce sens qu'il appuyait Dandolo, lequel, par réciprocité, lui promettait de contrecarrer les chefs de l'armée (1). Tels étaient les fantoches appelés à discuter avec des hommes de la trempe de Baglioni ou de Bragadino.

Astorre ne se rebute pas. Devant l'incorrigible sécurité des habitants grecs et leur répugnance à travailler aux fortifications de Nicosie, il réunit ses gentilshommes, ses officiers et ses soldats et, à leur tête, va lui-même transporter les pierres aux bastions. La leçon est comprise ; non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants rivalisent d'ardeur à la besogne. On voit les clergés latin et grec, les moines et les religieux mettre « la main à la pâte ». Ce serait parfait si les travaux défensifs étaient seuls en cause. Mais le général déplore l'insuffisance de la garnison et veut que l'on recrute 8.000 chevaux dans l'île, susceptibles de servir à un corps de soldats par moitié lanciers et « escoupettiers ». Avec eux « *il se chargeait de rendre impossible le débarquement, si l'armée voulait l'appuyer de loin.* » (*Farochon*) Impossible de vaincre l'opposition du gouvernement local ; « *les discussions en vinrent à un tel point d'animosité, que le vigoureux guerrier, s'arrachant les moustaches de colère, jura qu'il irait se faire tuer seul, à la tête de ses clients, plutôt que de laisser le Turc pénétrer sans obstacle sur une terre chrétienne* ». (*F.*) Lui-même écrit au sénat vénitien, spécifiant que la défense de Chypre exige 20.000 fanti et 4.000 cavaliers.

Émus par cette révélation, les sénateurs réunissent un conseil de guerre et, sans mentionner l'auteur du message, soumettent la question à leurs capitaines. Les avis sont partagés ; cependant, Girolamo Martinengo s'étant offert pour aller avec 2.000 hommes

(1) « *Parmi ces derniers, il y en avait deux hors de pair : Astor Baglione, commandant les troupes régulières, et le provéditeur Marc-Antoine Bragadino.* » (*Farochon*)

au secours de la colonie, chacun approuve et tient l'affaire pour réglée. Seulement. le dévoué capitaine allait bientôt succomber à Candie par suite de fièvres et, pour insuffisant qu'il fût, son appoint manquera aux Cypriotes. Une coïncidence avait pourtant frappé les sénateurs : quand, sur leur demande, les capitaines du conseil de guerre eurent établi le système de défense concernant Famagouste, leur plan se trouva concorder avec celui que proposait Astorre dans sa lettre parvenue précédemment. Cette unité de vue prouvait que le général, opérant sur place, était aussi entendu que le conseil entier. Telle fut l'opinion du sénat, qui prétendit obvier à la parcimonie des renforts en augmentant les attributions de son condottiere : il aura désormais toute l'artillerie sous ses ordres. Combien Astorre eût préféré à cette fiche de consolation l'envoi de quelques troupes, plus en rapport avec les nécessités de la situation !...

Voilà que la rivalité entre villes cypriotes se greffe sur le désaccord des hauts fonctionnaires. Famagouste, boulevard de l'île, était vouée à la principale attaque des Turcs ; elle envie donc les préparatifs destinés à Nicosie, la capitale. Enfin, les deux villes reçoivent une garnison égale, et les blés moissonnés leur sont répartis de même. Toutefois, Astorre prétend détruire le surplus des provisions et Dandolo s'y oppose, objectant que ce surplus doit être mis en réserve dans un port pour ravitailler les problématiques flottes de secours. Bien entendu, l'aubaine sera pour les Turcs. Déjà suivant Brenzone, Astorre avait envoyé ses principaux gentilshommes, y compris son cousin le mestre-de-camp Frederico Baglioni, sur une galère commandée par Nicolo Donato qui devait gagner la Caramanie pour surveiller les mouvements de l'ennemi. Ainsi fut fait, et l'équipage revint à Nicosie après avoir pillé divers points du littoral.

La flottille turque d'avant-garde paraît devant Paphos à la fin de juin 1570. Elle est commandée par Mohammed-Sciurocco, qui jette à terre deux bataillons, aussitôt culbutés par un escadron d'Epirotes. Mais c'était là simple reconnaissance des Turcs. Mohammed avait ramassé quelques prisonniers qu'il conduisit au général en chef Moustapha, occupé à faire son enquête. D'après les réponses des malheureux mis à la question, le général pointe sur Lefcara près de Limassol. C'est là que se portera le gros des forces conduit par Piali-pacha, grand amiral : 70.000 hommes dont environ 10.000 janissaires, 2.000 cavaliers, 30.000 pionniers ou conducteurs et le reste en infanterie. Les défenseurs de Chypre déplorent alors l'absence de cavalerie et le refus opposé à Astorre d'organiser plusieurs escadrons. Moustapha se disposait à étreindre Famagouste, quand la délation d'un déserteur, l'avisant des discussions entre chefs chrétiens, modifie son plan. Il marche sur Nicosie (22 juill.),

flairant un butin considérable. En quinze jours, 100.000 hommes le rejoignent, prêts à assaillir les quelque 12.000 défenseurs de la place. A vrai dire, ce faible effectif aurait pu être triplé en armant les campagnards des environs, les habitants de la plaine, en fuite dès l'apparition de l'ennemi et réfugiés dans les gorges du Troïlos. Astorre s'était évertué à démontrer que leur appoint permettrait d'utiles diversions sur les flancs des Turcs ; mais Rocas et Dandolo avaient fait échouer cette proposition. Bref, dès le 22 août, les batteries ottomanes ouvrent le feu sur un pourtour de huit kilomètres. Malgré l'impéritie du commandement, les soldats chrétiens font bonne contenance ; ils repoussent trois assauts, sans pouvoir compenser par leur vaillance, ni l'absence d'ordre et de cohésion, ni l'entêtement ou l'ineptie de Dandolo. Les Turcs vont se ruer dans Nicosie dont les défenseurs, décimés et débordés, ne pourront échapper aux pires désastres.

Dandolo n'a pas attendu cette perspective immédiate pour s'inquiéter. Il s'est résigné à implorer ceux qu'il avait contrecarrés et s'adresse à Famagouste « *où commandaient trois hommes de cœur : Baglione, Bragadino et Tiepolo.* » (*F.*) La première difficulté était de leur faire parvenir un émissaire. Un seul, le capitaine Colombani — *alias* San Colombano — arrive jusqu'à la place, échappant aux supplices réservés à ses collègues. Les habitants de Famagouste sont fort inquiets : que la stupidité de Dandolo et de Rocas entraîne la perte de Nicosie, ce n'est plus qu'une question d'heures ; mais après ? l'effort des Turcs se portera sur Famagouste. Est-ce donc le moment de la dégarnir de soldats et de la sacrifier, quand elle est prête à donner à l'Europe chrétienne le temps d'intervenir ? Avant tout, il faut seconder sa résistance : Astorre néanmoins, en raison « *des affronts que lui avait prodigués Dandolo* », (*F.*) craint de voir son abstention mal interprétée ; il veut gagner Nicosie. Alors Bragadino et Tiepolo protestent : suivant eux, la présence du général ne sauvera pas cette ville et perdra Famagouste. Le débat s'agite devant l'infortuné Colombani, qui ne peut qu'accepter tacitement les raisons de Bragadino. Ses larmes prouvent qu'il ne parlera pas contre les ordres qu'on lui a donnés. Il s'éloigne en silence, désespéré et dédaignant toute précaution. Un essaim de cavaliers l'entoure ; Colombani tue cinq hommes et roule à terre percé de coups.

Sur ces entrefaites, Nicosie succombait (8 sept.) au milieu d'atrocités inouïes ; après quoi, les petites villes ou places du littoral : Kerynia, Paphos, Salamis, etc., terrifiées par le sort de la capitale, tombaient sans coup férir aux mains des Turcs.

Ivre de sang et de convoitises, l'armée ottomane n'a plus qu'à se jeter sur Famagouste. Vainement, Pie V s'est multiplié pour obtenir une intervention des Etats chrétiens : l'Anglais est à la merci de

l'hérésie, la France en proie aux dissensions. Maximilien II menacé dans ses frontières se sent défaillir à la seule idée de mécontenter le sultan. Sigismond-Auguste, roi de Pologne, n'est pas plus d'aplomb. Quant au Portugal, il est absorbé par ses difficultés aux Indes et au Maroc, sans compter la peste qui le désole. Malgré tout, les secours auraient pu encore venir de Malte et d'Espagne. Mais les navires de la Religion, déjà fort éprouvés, avaient été menés à un récent désastre par l'incapable Francisco San Clemente et d'autre part Philippe II, au lieu des 100 galères qu'espérait le Pape, n'en lançait à la rescousse que 50, sous Jean-André Doria ; encore ralliaient-elles bien lentement (20 août) l'étendard de l'Eglise confié à Marcantonio Colonna. Ces décevantes nouvelles n'avaient pu décourager le Saint-Père. Négligé, ou à peine secondé, par les princes qui se qualifient à l'envi de très chrétien, de très catholique, voire de défenseur de la Foi, Pie V s'est adressé aux monarques musulmans : au shah de Perse, aux souverains d'Arabie et d'Ethiopie. A qui n'eût-il pas écrit ? Sans succès, naturellement ; mais quelle constance dans la résolution ! Et combien ce Père des fidèles eût voulu atténuer au moins les jalousies et les rivalités de préséance dans le commandement. Car on en était là au moment le plus décisif. Allons ! les Turcs avaient la partie belle.

Un de leurs officiers, flanqué d'un trompette et de 200 cavaliers, s'avance jusqu'à Famagouste (16 sept.) et s'arrête près de la porte de Limassol, dite du Sud. Il plante en terre une pique, sommée d'une tête humaine ; puis, le trompette sonne l' « invitation à la chamade ». L'officier, ayant ensuite lancé un de ses gants aux écailles d'acier, s'éloigne avec ses gens, sans proférer une parole. Tiepolo sort avec quelques soldats et reconnaît sur le fer de la pique la tête de Dandolo : « *Voilà*, dit-il simplement en la désignant, *une moins grande perte que celle dont elle est l'indice.* » C'est ainsi que le désastre de Nicosie fut connu à Famagouste, bloquée peu après par 80.000 hommes et 120 galères, sous Moustapha et Piali. Tout le long de la côte orientale de la place, les Turcs construisent une série de tours fortifiées et y installent de puissants canons ; tranquillement, ils attendent la belle saison et le retour de leur flotte. Ils auraient pu subir quelque déception.

Marco Quirini, dit Stenta, officier de l'escadre vénitienne d'observation — amiral Girolamo Zeno — réussit à faire entrer dans la ville un renfort d'hommes et de munitions. Sa flottille avait forcé le blocus, causant de sérieux dommages à l'ennemi, dont les vaisseaux étaient alors en fort mauvais point. Mis en goût par ce succès, Quirini revient (13 janv. 1571) avec douze navires ; il coule bas deux galères, enlève à l'abordage un gros transport et ravitaille encore les assiégés.

Malheureusement, les amiraux Zeno et Doria n'étaient pas doués d'une pareille audace, sans quoi, leur intervention eût modifié la face des choses. Moustapha pouvait, à leur gré, être enfermé dans sa conquête comme dans une impasse ; au lieu de cela, les amiraux observent et exécutent des manœuvres contradictoires. Marcantonio Colonna, le général de l'Eglise, Giustiniani et Romegas, du contingent de Malte, épuisent leurs instances contre le manque de résolution de Zeno et les objections de Doria. Du reste, le sort accable Famagouste : les forces de Colonna, en bonne partie anéanties par la tempête et l'incendie, en vue de Cettaro, sont achevées par les maladies et par l'offensive des Turcs. Que Venise châtie son amiral indécis, ou que l'Espagne traite le sien avec déférence, car le dommage n'atteignait pas Philippe II aussi directement ; au total, la ligue organisée par Pie V, au prix de tant de peines, se désagrège. Moustapha investit Famagouste ; sa cavalerie empêche les défenseurs de fourrager hors des murs ou de se ravitailler. Ayant échoué dans deux tentatives d'assaut, le général turc demande de gros renforts à Constantinople.

Nous savons que « dès le début de la guerre, les forces régulières disponibles dans l'île avaient été presque entièrement partagées, ainsi que les approvisionnements, entre les deux seules places capables d'une longue résistance : Nikosia et Famagouste, « et que le vigoureux autant qu'habile guerrier Baglione (Astor), « après avoir vu repousser successivement tous ses avis par les impéritics coalisées de Rocas et de Dandolo, avait obtenu à la fin « d'être désigné pour le commandement des troupes régulières « mises dans Famagouste, que l'on croyait devoir être assiégée la « première Le podestat ou gouvernement ordinaire de la place, « Marc-Antoine Bragadino et le grand-juge Lorenzo Tiepolo, « commandeur de Malte, étaient de dignes compagnons de Baglione « pour l'énergie, le talent et l'expérience. » (*Farochon*).

Astorre, ayant eu de trop pénibles raisons d'être édifié sur la situation, adressait, dès le 3 novembre 1570, au duc d'Urbin, une lettre datée de Famagouste, où il spécifiait l'interdiction opposée à son départ pour Nicosie. La suprématie du provéditeur l'avait obligé à en tenir compte ; il déplorait la pénurie de soldats dans la capitale ; à peine un millier d'Italiens et le reste en soldats grecs, pour protéger 100.000 âmes. Le général s'étendait ensuite sur la mise en état des fortifications et sur l'urgence d'un envoi de renforts. Trois mois après, c'est au gouvernement pérousin que s'adresse Astorre pour lui communiquer les plans de fortifications de l'île (25 févr. 1571). Ses appréhensions se sont de plus en plus justifiées (1).

(1) Lettre d'Astorre aux Prieurs de Pérouse (citée par Bonazzi : *Storia di Perug.*, t. II, p. 236, note 1, et par Fabretti, etc.).

Moustapha, pour empêcher une diversion du côté de l'Est, détache un corps d'élite de 3.000 hommes, et ceux-ci trouvent à qui parler. Astorre les fait observer et les écrase par une irruption soudaine : « *à peine en put-il échapper un.* » L'ennemi renouvelle sa tentative sans plus de succès ; l'arrière-garde turque, poursuivie par le Baglioni, perd 500 hommes en vue du camp. Mais les appels au pillage, réitérés dans tout l'empire ottoman, ont été entendus : 60.000 volontaires rejoignent Moustapha en cinq semaines et deviendront autant de pionniers pour boucher les vides causés par la maladie, le feu et la désertion. Du reste, le général turc ne compte pas miner que les fortifications ; il s'en prend au moral des chrétiens. Pendant tout le mois de mars, des émissaires, racolés parmi les paysans hébétés, répandent par son ordre les pires nouvelles dans Famagouste : récits des atrocités commises à Nicosie, impossibilité d'être secourus, instances pour une soumission nécessaire afin d'éviter le massacre. Finalement, Moustapha députe (6 avril) à Bragadino deux illustres Cypriotes : le comte L. Podocatero et le baron J. Suzzomini, qui lui remettent ses conditions écrites.

Astorre, Tiepolo et l'évêque Ragazzoni étaient près de Bragadino, quand parurent ces deux malheureux réduits à l'état le plus lamentable. Ému jusqu'aux larmes, le provéditeur les embrasse et, dans son trouble, ne sait quels termes employer pour affirmer la résolution des chefs de ne pas rendre la ville. « *Pourquoi vous attendrir*, dit le comte Podocatero, *vous ne sauriez mieux répondre, ni pour Famagouste ni pour moi. Ce sera la fin de mes maux.* » « *Ils vous tueront !* interrompt Astorre. *Gouverneur ! je requiers que nous gardions avec nous ces seigneurs ; le baron Suzzomini est un ingénieur de mérite et le comte...* » Podocatero reprend la parole. « *Je ne suis pas ingénieur*, dit-il, *l'âge et les*

Aux très Magnifiques Seigneurs que je révère MM. les Prieurs de Pérouse.

Très Magnifiques Seigneurs,

J'envoie à Vos Seigneuries le dessin de Famagouste afin que vous puissiez vous rendre compte de l'imperfection de nos moyens de défense et le parti qui m'a paru préférable pour y pourvoir ; n'ayant disposé ni des moyens, ni du temps nécessaires pour établir des défenses réelles, je n'ai pu agir qu'avec une extrême difficulté. J'estimais qu'il était préférable de sortir et de gagner le territoire en combattant, ne trouvant pas de quoi me munir en ville. Si, telle qu'elle est, mon œuvre réussit en cette occasion au service de Dieu et à la satisfaction générale, que Vos Seigneuries soient assurées que ce n'est point par ambition personnelle que j'aurai agi, car mon unique désir est de faire honneur à ma Patrie.

Je me recommande aux bonnes grâces de Vos Seigneuries.

Astorre Baglioni.

souffrances m'ont trop brisé pour me permettre un rôle utile dans la lutte. Si je reste avec vous, le pacha fera égorger ma famille qui est en son pouvoir. Evêque, recevez ma confession et bénissez-moi. (F.) A peine le comte est-il absous, qu'il remercie et part, le sourire aux lèvres. Le lendemain, les Turcs lui tranchaient la tête en présence de sa femme et de ses enfants. Quand à Suzzomini, gardé de force, il allait rendre d'importants services.

Bientôt l'horizon se couvre de voiles (16 avril) ; c'est la grande flotte ottomane commandée par Mouezzin-Sidi-Ali, dit Ali-pacha. D'autres renforts arrivent de Caramanie, sous Perthau-pacha, pendant que rallient les escadres turques de Rhodes, de Nègrepont, de Tripoli et d'Alger. Famagouste se débattra contre 120.000 hommes (1) et 250 vaisseaux de guerre servis par 80.000 marins : elle est perdue. Pourtant ses 8.500 défenseurs, dont les deux tiers, soldats improvisés, sont des laboureurs ou des pêcheurs, jurent de résister jusqu'à la dernière extrémité et vont tenir parole.

Les Turcs sont de terribles remueurs de terre : leurs travaux d'approche, poussés activement, étreignent la place par un réseau serré de galeries, que fortifient de nombreuses redoutes. Celles-ci permettent aux gros canons de fouetter les remparts et l'intérieur même de Famagouste. La place n'est que médiocrement munie d'artillerie pour la riposte ; alors que 40.000 pionniers ouvrent en même temps la tranchée, avec l'appui d'autant de soldats. Les travaux sont poussés, en dix jours, à moins de deux cents mètres des remparts. Sur ces entrefaites, 300 soldats grecs tentent une sortie, sans ordre, et sont à peu près anéantis ; l'événement permet à l'état-major chrétien de rappeler les hommes à la discipline.

Du 25 avril au 8 mai, les pièces turques ont foudroyé la ville, comme en témoignent de nombreuses ruines. Or, à diverses reprises, les boulets épargnent Astorre, et parfois dans de singulières circonstances. Logé dans le palais de la reine, il était sorti quand ce point fut fortement atteint par les premières décharges ; peu après, un projectile s'enfonce dans une demi-lune du côté de l'arsenal ; Astorre, enveloppé de poussière, a son béret jeté à terre : lui-même ne ressent aucun mal. En dernier lieu, le général, indisposé, s'était étendu sur son lit, quand un boulet, trouant la muraille, atteint le malade sans lui causer aucune lésion grave.

(1) « Une armée de quatre-vingt mille hommes campée dans la plaine « spacieuse qui s'étend en arrière de Famagouste, une flotte devant « laquelle toutes les marines de la Méditerranée réunies se seraient vues « contraintes de battre en retraite, tel était le formidable état des forces « mises en mouvement par le Grand Seigneur pour briser la résistance « d'une poignée de soldats héroïques. » (*Jurien de la Gravière*)

(*Brenzone*) Après cela, il semblait aux soldats que la Providence conservait leur chef pour le salut de tous.

Cependant, les habitants des quartiers les plus exposés au feu s'entassent sous d'épais hangars au ras de l'eau, dans le port ; Bragadino leur fournit des vivres, mis en consommation régulière. De leur côté, les Turcs piétinent et s'énervent ; leurs pachas délibèrent. Perthau insiste pour que tout l'effort soit porté contre les fortifications. Alors, pendant que les 74 grosses pièces continuent de tonner, les Akindjis travaillent la nuit à pousser les galeries jusqu'à la contrescarpe ; ils y pratiquent de solides réduits, où se logent 2.000 tireurs volontaires dont l'adresse est stimulée par de hautes primes. Leur feu rend impossible le service des canons sur les remparts ; toute tête apparaissant dans une embrasure devient une véritable cible.

Enfin, l'ennemi réussit à combler le fossé en face d'une brèche (22 mai) ; aussitôt 20.000 hommes, dont 4.000 janissaires, se massent dans la tranchée. Astorre prévient leur attaque et lance une fausse sortie de ce côté. Ses soldats sont ramenés, mais, à leur suite, 200 Cypriotes, dirigés par Maggio, sèment des milliers de grenades et de « feux explosifs » dans les approches turques. La colonne lancée aux trousses des chrétiens n'a pas plus tôt abordé le fossé que, de tous côtés, éclatent les explosions : 1.200 cadavres jonchent le sol, et Moustapha est contraint d'ordonner la retraite.

A vrai dire, le feu de l'artillerie assiégeante occupe trop les défenseurs pour leur permettre de penser aux travaux souterrains. Cependant Suzzomini, toujours aux aguets, découvre à temps six galeries, poussées à la fois sous les bastions, et fait sauter les plus avancés des pionniers. Ce contre-temps ralentit un peu l'attaque ; Astorre en profite pour diminuer la garde des remparts dont les hommes ne tiennent plus debout. Mais les assiégés doivent désormais subir les mesures extrêmes : par ordre de la place, 10.000 individus, considérés comme bouches inutiles, sont éloignés avec un jour de vivres ; l'ennemi se borne à les piller. Cinq jours après, le bastion Nord sautait. Tiepolo n'avait pas envisagé le danger de ce côté, en raison de la digue ; l'eau devait, pensait-il, envahir les travaux de sape ; c'était compter sans l'ingénieur Hafiz-bey, l'inventeur de la galerie « étanche ». Le séraskier n'ayant pas manqué le spectacle de l'explosion, organise l'assaut. Pourtant, Astorre, Raganasco et Giovanni Quirini, échappés au danger, rassemblent tous les mariniers dont les barques viennent de couler sous les débris. « *Payez-vous là-dessus !* » disent-ils à ces pauvres gens en les lançant sur les Turcs. Et l'ennemi, vigoureusement ramené, subit de grosses pertes par le feu des bataillons de Sacile et de Bragadino, venus à la rescousse. A cinq reprises,

Derwich-pacha et ses Anatoliens s'obstinent à gravir la brèche : ils sont écrasés par deux compagnies de Cypriotes armées de petites coulevrines qui lancent des « boîtes à balles » et de la mitraille.

Déjà, un fort retranchement remplace la tour écroulée et permet à l'artillerie réorganisée d'agir avec efficacité par des coups « *d'embrasure* ». En deux jours, elle démonte 24 grosses pièces turques, sur les 38 des trois batteries de brèche, placées au centre : on voit comment Suzzomini dressait ses pointeurs. Fortement engagée au nord et au centre, la défense néglige un peu la partie sud. L'ennemi s'en aperçoit... Une nuit, dans un épouvantable fracas, la porte de Limassol saute avec la demi-lune et le bastion attenant ; sous la violence de l'explosion, le terrain ondule et se fendille. 200 hommes de garde sont broyés et de nombreuses maisons croulent, éventrées. Astorre accourt ; abordant les agresseurs lancés en torrent furieux prêt à l'entraîner, il réclame du renfort à Bragadino, qui en danger lui-même sous la poussée simultanée d'autres colonnes, ne peut rien envoyer. L'instant est critique, mais le désespoir exalte les cœurs : les femmes prennent les armes et l'évêque Ragazzoni, tenant en main la croix de la cathédaale, va au feu avec ses prêtres, pour ramasser les blessés et absoudre les mourants. Après six heures d'efforts, l'assaut se brise dans une rageuse impuissance. Outré de colère, Moustapha insulte ses hommes et, plus que jamais obstiné à en finir, fait amener les canons des navires d'Ali-pacha ; on les pointe, en surplus, aux endroits favorables. Aussitôt un déluge de feu broie l'enceinte : 500 boulets de gros calibre sont, en un jour, lancés par une seule des 22 batteries de siège ; l'ouragan change en décombres fumants la plus grande partie des murailles. Sur leurs débris, quelques compagnies établissent d'élémentaires épaulements. Parfois, les chrétiens sont anéantis au cours de leur travail ; d'autres s'offrent pour combler les vides. Puis Maggio et Suzzomini installent, sous l'amas des ruines, un quadruple fourneau de mine ; ce sera l'adieu des héros..

Une sorte de trêve se produit le 28 juin ; de part et d'autre on compte les pertes : Moustapha, prodigue de ses innombrables soldats, n'accuse pas moins de 24.000 tués ou disparus ; par contre, les vaisseaux lui ont amené 8.000 hommes de renfort. Famagouste, de son côté, a les deux tiers de ses défenseurs primitifs tués ou blessés. Le mestre-de-camp Frederico Baglioni — fils de Braccio II — est parmi les morts, ce qui affecte péniblement le capitaine-général. Comme tous les individus valides se sont enrôlés au cours du siège, le total de 6.000 combattants, plus ou moins improvisés, se maintient aux remparts. Deux bastions émergent des décombres déjà transformés en défenses d'une ville où 22 maisons restent seules intactes, avec quatre églises...

L'énergie des chrétiens ne faiblit pas ; Astorre trouve, à l'occa-

sion, des exhortations pour l'exalter. Au plus fort du siège, pendant que. sur la place, l'évêque Ragazzoni célèbre la messe, le général prend la parole au moment de l'élévation ; il conjure les fidèles pressés autour de l'autel de profiter de ces moments décisifs pour se réconcilier avec Dieu et pour oublier tout ressentiment personnel. « *Pour moi*, ajoute-t-il, *dont la vie entière s'est passée à batailler pour la Foi en Hongrie, en Allemagne, en Afrique, en Asie et aujourd'hui à Chypre, je supplie humblement mon Dieu de vouloir bien ajouter à ces marques de sa bienveillance le suprême honneur de sauver cette ville !* » (*Tomitano*) Puis, le premier, Astorre jure sur l'hostie de lutter sans défaillance : officiers et soldats l'imitent au milieu de l'émotion de tous. Les défenseurs étaient du reste absolument dévoués au chef qu'ils savaient aussi ardent sous le feu que généreux à leur égard (1) ; les Turcs eux-mêmes l'estimaient.

Le 30 juin, nouvel assaut : les assiégeants se ruent sur quatre points à la fois. En queue de leurs colonnes, les contingents de réserve convergent du côté de la porte principale, celle de Limassol détruite par l'explosion. En avant marchent le séraskier et ses officiers qui voient, après deux heures de lutte acharnée, leurs gens gagner du terrain. Les bandes syriennes et albanaises envahissent les rues ; 4.000 janissaires bleus, grimpés sur les éboulis, vont s'élancer sur la première barricade intérieure. Astorre, suivi des plus dévoués soldats, prévient le choc ; il se jette sur les Turcs, dans un élan fou, dont le premier effet est de dégager le bastion. Faisant aussitôt sonner la retraite, le général laisse passer les quelques minutes nécessaires à ces soldats pour se garer, puis lui-même allume une mèche soufrée. Une immense clameur retentit, « *la terre se soulève, un nuage épais, opaque, obscurcit tout et retombe en pluie terreuse et sanglante* ». (*Farochon*) 3.000 Turcs environ viennent d'être broyés ; l'arrière-garde, tapie dans un coin du quartier Nisika, est anéantie par le bataillon corse, de 650 hommes, lancé par Astorre. Moustapha, écumant de rage, passe des injures aux atrocités, et fait enterrer vifs, à hauteur du cou, les chrétiens prisonniers ; il ordonne ensuite à ses troupes de s'aligner hors du camp, sur les bords du Pidias, et de défiler devant les cadavres d'une centaine de Corses atteints par l'explosion. Aux Turcs de saluer les chrétiens comme leurs maîtres ! Cette démonstration exaspère les pachas et les soldats ; plusieurs députations relancent le général enfermé dans sa tente et le conjurent d'or-

(1) L'attention d'Astorre pour le bien-être de ses hommes lui méritait le titre de « Père du soldat ». On l'avait vu se dépouiller d'une riche pelisse de velours et la jeter à un stradiot signalé pour sa bravoure. Ne disposant dans la crise présente d'aucune récompense, Astorre voulait que le simple soldat « *n'attendît pas* ». (*Brenzone*)



Sépia. Composition de l'auteur.

donner un nouvel assaut. Le vieux matois comptait sur cette démarche. Il affecte l'indifférence, et quand on lui demande son jour et son heure : « *Demain à midi,* » réplique-t-il.

C'était le 4 juillet. L'ardeur des Turcs est si violente que les quatre points d'attaque sont escaladés à la fois. Heureusement, l'explosion précédente formait, du côté sud, une défense naturelle ; deux compagnies s'y dévouent, sous Tiepolo et Bragadino. Entourés de leurs derniers soldats, ceux-ci réussirent à rejeter l'assaillant dans le fossé, après deux heures de corps à corps. « L'impétueux « Baglione s'élançait comme un lion sur toutes les brèches qu'il « voyait envahies. » (*Rio*) « Sur la brèche que la canonnade avait « le plus élargie, on voyait l'intrépide Baglione accomplir, avec « une poignée de braves, des exploits qui tenaient véritablement « du prodige. Il y eut un moment où tous les regards se fixèrent « sur lui, ce fut quand on le vit se jeter comme un lion sur un « Turc qui montrait par dérision un drapeau chrétien pris à « Nicosie, le tuer de sa propre main et revenir couvert de sang, « de sueur et de poussière avec ce trophée reconquis. Ce jour-là, « non seulement l'exaltation fut à son comble, mais elle fut par- « tagée par les femmes et les jeunes filles qui venaient porter, et « même quelquefois lancer, des pierres et des flèches » (*id.*) (1). Brenzone conte que, tenant l'étendard pris à l'ennemi, Astorre l'aurait présenté au provéditeur accouru à l'aide. Bragadino l'accepte, mais le rend au général en disant : « *C'est au combattant courageux et victorieux qu'appartiennent vraiment les trophées !* » Déjà, le représentant de la république avait été l'interprète de tous en disant à Astorre : « *Baglione ! vous êtes bien le défenseur de la Foi et le gonfalon de Saint-Marc.* » (*Brenzone*) Cependant, blessé à l'épaule et à la jambe, le général avait dû s'asseoir dans une encoignure de porte. On achevait de le panser quand éclatent de grands cris ; les Corses reculaient lentement, face à l'ennemi, pendant que, sur le terre-plein, la première ligne de derviches à cheval s'avançait en hurlant. « *La victoire ou la mort !* » A sa suite, piques baissées, fonçaient les trois colonnes de janissaires dirigées par Moustapha lui-même, à pied, avec les sept pachas de l'armée. « *Devant ce torrent tout pliait...* » (*Farochon*) Astorre fait le signe de la croix ; il s'arrache aux mains des chirurgiens, se précipite, chancelant encore, dans la mêlée, saute sur un derviche qu'il étrangle et désarçonne ; puis, enfourchant sa monture, galope au troisième bastion. Là, tous les hommes présents répondent à son appel, laissant aux seules femmes la garde du rempart, pour se précipiter sur le flanc de la colonne victorieuse, la couper dans

(1) Suivant d'autres relations, Astorre aurait également pris un étendard turc.

un élan furieux et en sabrer les tronçons. Astorre a escaladé le sommet de la muraille et jette ce seul cri : « *Gare aux mines!* » Immédiatement les assaillants se terrent dans les fossés, s'éparpillent en cohue que chargent les chrétiens, assurés de n'avoir, en réalité, aucune mine sous les pieds.

Moustapha n'entend pourtant pas céder ; cramponné à l'angle d'une maison, il n'en est arraché qu'à grand'peine par ses Khodjas. Ainsi finit le septième assaut, qui fait monter à 35.000 hommes le compte des pertes turques.

Pendant qu'une poignée de braves tient en échec les forces de l'empire ottoman, la ligue des États chrétiens se conclut de nouveau et se dispose à intervenir. A vrai dire, il n'y a plus d'illusions possibles pour Famagouste, dont la perte est imminente ; vainement ses défenseurs espèrent qu'on ne les sacrifiera pas ; que ne peuvent-ils activer l'envoi des secours ! A deux reprises, des barques tentent de forcer le blocus ; mais Ali-pacha les saisit et les refoule vers le port, après avoir fait crucifier les chrétiens sur leurs bancs. Malgré tout, Bragadino prétend laisser à Astorre ses pouvoirs de provéditeur et tenter l'aventure ; mais l'évêque Fra Hieronimo Ragazzoni, un dominicain, réclame sa place : « *Il m'appartient*, dit-il, *de me dévouer pour mes brebis.* » Le prélat part la nuit, réussit à passer, non en barque mais à pied, à travers le camp ennemi et parvient à Trikino ; se jetant dans un bateau ponté, il gagne alors, au prix des plus grands dangers, Candie puis Venise. Le voici au Sénat : en face des magistrats trônant dans leurs stalles, Ragazzoni lit d'une voix ferme les plaintes de Bragadino et ses reproches pour l'abandon de Chypre : Nicosie a de ce fait été vouée aux massacres, et Famagouste à une situation désespérée. Alors l'un des sénateurs, se faisant l'interprète de ses collègues scandalisés, réplique sèchement : « *Venise demande compte à ses enfants de leurs devoirs et non de leurs douleurs.* » Frappé au cœur, l'évêque tombe à genoux ; il proteste que ce n'est pas pour lui qu'il se permet de parler, mais pour le peuple confié à sa sollicitude. Reprenant courage, il continue à lire les dernières volontés que Bragadino adresse aux siens : qu'ils restent chrétiens fidèles et se souviennent, avant tout, du salut de l'Etat. « *Nous le jurons sur la Croix !* » s'écrient les parents du provéditeur, présents à cette scène. Pareil incident dramatise un peu trop une scène embarrassante pour les sénateurs ; sous prétexte que leurs délibérations en sont entravées, ils font évacuer la salle aux intéressés. Mais alors une voix, celle de Ginevra Salviati, s'élève pour protester. La femme d'Astorre vient de quitter la salle ; malgré l'angoisse qui l'étreint, elle harangue la foule et les

gens du port ; à la face de tous, elle dénonce la lâcheté du sénat. Les magistrats s'en émeuvent et dès le lendemain, le Conseil des Dix lui envoie une délégation pour la blâmer, mais ce défi est relevé. « *Vous savez*, réplique Ginevra, *que pendant vingt ans mon mari a fait l'impossible pour l'Etat. Abandonnerez-vous vos défenseurs ? Dieu aussi vous abandonnera ; je serai la première, je vous le déclare, à en donner le signal. J'irai à Calvi ; ignorez-vous que sept cents Corses combattent dans Famagouste ?* » Les magistrats envisagent surtout l'antique rivalité de leur république avec celle de Gênes, dont la Corse est une province ; l'abandon de ses soldats ne fera pas bon effet de ce côté. Ginevra entre au sénat, suivie de plus de 40 dames nobles ; une foule de femmes du port les accompagnent. La courageuse patricienne s'adresse aux sénateurs : « *Seigneurs, ceux qui meurent pour vous en Chypre vous ont envoyé le compte de leurs actes ; ils vous le devaient. Mais nous, femmes, nous venons vous demander compte du sang de nos époux et de nos fils. Si nous avons mis ce sang à votre disposition, ce n'est pas pour qu'il soit inutilement versé : vous devez le consacrer au bien de l'Etat, ou bien il chargera vos mains et vos consciences !* » En même temps, Ginevra envoyait vendre ses bijoux et ses biens à Pérouse. L'un de ses oncles y levait même un corps de troupes avec lequel l'héroïque femme prétendait s'embarquer « *pour délivrer son mari ou mourir avec lui* ». (*Farochon*)

Le sénat, assez perplexe, commence par lui interdire de mettre son projet à exécution, puis donne l'ordre d'organiser un corps d'arquebusiers, sous Onorato Scotto, pour gagner Famagouste avec deux galères et deux transports chargés d'hommes et de provisions. Le chef d'escadre Donati reçoit le commandement du convoi et va mouiller à la Canée. Mais là, quelle est sa stupéfaction en voyant le chevalier Marino Cavalli, provéditeur de l'île, mettre l'embargo sur ses vivres, sous prétexte d'approvisionner Candie en cas d'attaque : c'était vouer sciemment les défenseurs de Famagouste à l'hécatombe. Donati ne peut s'empêcher de communiquer ses impressions à son collègue, Quirini Stenta, lequel, édifié de longue date sur les procédés du gouvernement, met les choses au point : « *Comment*, répond-il à son interlocuteur, *votre expérience en est là après dix-huit ans de services pour la Seigneurie ? Vous croyez au devoir, à l'honneur, dans la bouche de ces gens-là ? Votre armement est arrêté, dites-vous ; c'est par ordre, croyez-le bien. Par ordre également, Cavalli vous dépouille !* » Et Quirini, s'échauffant tout à fait à ses propres constatations, hausse le ton : « *Combien*, ajoute-t-il, *tous ces ventrus qui occupent les dignités et nous commandent, sans bouger de leurs palazzi, auraient besoin d'apprendre que sans nous, soldats, hommes de peines et de misères, ils ne*

seraient rien (1) *!* » De son côté, Scotto, le colonel des arquebusiers, faisait remarquer à Donati que, si le chef d'escadre Quirini avait raison, il était néanmoins fort osé de le crier ; son arrestation pourrait bien s'ensuivre. Heureusement pour le brave marin l'ordre de rejoindre à Messine la flotte vénitienne l'éloigna sans retard. L'amiral Veniero, enfin prêt, va voguer vers Lépante.

Par ailleurs, les tentatives d'amis dévoués ne devaient être d'aucun secours à Astorre Baglioni. Ni Paolo Orsini duc de Bracciano, ni Doria avec Vincenzo Vitelli, — ces derniers revenus d'une expédition en Espagne, — ne réussirent à le seconder : Veniero retint Onorato Scotto et Prospero Colonna, dont le concours était indispensable à la bataille prochaine. Tous les autres efforts vers Chypre se dépensèrent en pure perte. Pourtant, les soldats levés avec les fonds de Ginevra Salviati étaient pleins d'entrain ; presque tous originaires des fiefs des Baglioni, ils tenaient à secourir leur prince. Embarqués sous les ordres de Nicolo Danzetta, brave capitaine qui emmenait aussi un détachement à sa solde, ils ne sont pas plus tôt débarqués à Candie que s'élèvent les difficultés « vénitiennes ». Marino Cavalli prétend encore immobiliser le contingent pérousin, enjoignant cette fois d'attendre l'arrivée de don Juan d'Autriche avec ses escadres ; Danzetta s'y refuse et réussit à s'embarquer avec une poignée de soldats d'élite. Mais la tempête les contraint de jeter à la mer provisions et munitions ; à grand'peine parviennent-ils en vue de Chypre, pour apprendre l'agonie de Famagouste et constater l'obligation de rebrousser chemin.

« Harcelés, tenus en éveil jour et nuit, réduits à une garnison de
« 800 Italiens, tous malades ou blessés, les héroïques chefs de la
« défense tinrent jusqu'à la dernière minute, espérant toujours voir
« arriver enfin le secours qui tardait depuis onze mois. » (*Farochon*)
Maintenant, Astorre et quelques compagnons d'armes, Bragadino, Tiepolo, Martinengo, couchent tout habillés sur les remparts : on

(1) On rapprochera les réflexions suggérées aux officiers par l'attitude du Sénat, des critiques acerbes dirigées contre Malatesta IV Baglioni par un des plus qualifiés fonctionnaires vénitiens. Ce dernier s'en prend au capitaine-général de Florence de la capitulation de la cité, alors que les circonstances l'y contraignaient d'autant plus, que Venise l'avait trahie (1530). Et quand Astorre Baglioni se dévoue pour garder Chypre à la République de Saint-Marc, celle-ci n'intervient même pas. Certes, on ne peut comparer le cas de Malatesta avec celui d'Astorre, en ce sens que le général de Florence n'avait à sacrifier ni la population, ni lui-même, pour une cause politique acceptée ou rejetée, suivant l'orientation des partis. A Chypre, la Foi était en cause ; Astorre la confessait et bataillait, sans compromission possible avec l'infidèle.

ne songe plus à se préserver du feu des Turcs. Dans ces affres terribles, trois assauts sont encore repoussés, pendant qu'à deux reprises sautent les travaux des pionniers ennemis. Quand, sur l'ordre du sultan Sélim II, le pacha fournit l'état des pertes, elles montent à 60.000 tués du côté des Turcs (30 juill.). La place a subi 26 assauts de tous genres. « *Cette résistance surhumaine devait avoir un terme.* » (*F.*)

Le 1er août, sur la demande des habitants, Bragadino tient conseil : il reste deux jours de vivres, sept barillets de poudre et 120 gargousses ; 600 soldats survivent, sur 6.000 rassemblés à la fin de juin ; les bourgeois restent à 200. Et tous les hommes, malades, blessés, privés de sommeil depuis quatre jours, sont dans un tel état de faiblesse qu'ils doivent s'aider entre eux pour charger leurs armes. Sur onze points, l'enceinte est écroulée ; elle est forcée sur six. Pourtant, Moustapha n'est maître que de l'enceinte extérieure ; après la ville, il lui faudra réduire la citadelle ; mais, faute de moyens de défense, le résultat n'est pas douteux pour les chrétiens. Les Turcs, moins bien renseignés, se rattrapent par les bravades ; leur chef promet le sac de Famagouste en organisant l'assaut « final ».

Avant le massacre Bragadino convoque un dernier conseil de guerre : faut-il céder ? Astorre est d'avis contraire. « Ne traitons « jamais avec cet ennemi, aurait-il dit en substance, défendons-« nous, non seulement avec nos armes, mais avec nos mains et « nos dents, jusqu'à la mort... Seigneur Bragadino, que nous « soyons vainqueurs ou écrasés, au moins, dans ce dernier cas, « nulle renommée ne primera la nôtre. Vaincus, que nous im-« portent nos épées et nos vies ? Notre âme aura le ciel, et notre « honneur, la gloire ! » Brenzone fait longuement discourir le général sur ce thème. En somme, la capitulation était inévitable ; elle fut décidée. Fixé désormais par la démarche des chrétiens, Moustapha se garde d'émettre des objections et reçoit avec de grands éloges des délégués de Famagouste ; la capitulation est signée dans la soirée du 3 août : elle garantit vie, honneur et biens aux habitants ; les honneurs de la guerre seront rendus aux défenseurs survivants, qu'une division turque transportera, sous pavillon parlementaire, sur un point désigné de Candie. Dès l'aube (4 août), l'embarquement commence : « *Les chrétiens pouvaient se présenter la tête haute devant l'armée turque ; ils venaient de s'illustrer par une des plus belles défenses que l'Histoire ait enregistrées.* » (*Farochon*)

Le 5 août, Bragadino à cheval, accompagné d'Astorre, de Martinengo, de Tiepolo et de quelques officiers, s'avance pour se présenter devant Moustapha. Le groupe, précédé des trompettes, arrivait à sa tente, quand Astorre, fixant Bragadino, murmura

quelques paroles : il a cru remarquer des mouvements insolites parmi les gardes ottomans et, pressentant la félonie, veut se frayer un passage ou tomber l'épée à la main. Puis, sa naturelle loyauté atténue ses soupçons.

Au pacha maintenant d'interroger Bragadino et de lui chercher querelle au sujet de l'embarquement, article accepté dans la convention : c'est là batelage de traître. Moustapha a déjà fait signe à un groupe en armes qui se jette sur les chrétiens. Astorre interpelle violemment le pacha (*Brenzone*) ; il est aussitôt garrotté, aussi bien que Martinengo et que Quirini. On les traîne hors de la tente. Tous les trois sont massacrés ; d'autres officiers ont également la tête tranchée. Comme représentant la république, Bragadino est réservé à d'atroces supplices, au milieu desquels ils témoignera d'un courage surhumain. Les défenseurs de Famagouste faits prisonniers sont mis à la chaîne, jetés dans les cachots, ou tués. Enfin, les têtes d'Astorre et de Bragadino, peut-être aussi celles de quelques autres chefs, sont empaquetées dans des caisses garnies de sel et envoyées à Constantinople. Sélim examinera à loisir ces faces de héros qui terrifièrent ses soldats. Toutefois, ce potentat a l'âme moins vile que son subordonné ; il ordonne que ces crânes ne soient pas jetés aux bêtes, mais qu'on les enterre dans un lieu convenable. « Ainsi, remarque Brenzone, Dieu voulut que ces braves fussent honorés dans la capitale même des infidèles. » Désormais Chypre est turque ; Venise l'avait naguère ravie à ses rois chrétiens, le Croissant la paie de la même monnaie. Mais le sang des assiégés n'a point coulé en vain : autour de leur ville, le sultan a fait de telles pertes dans ses troupes d'élite, que ses réserves ne les combleront pas. Famagouste vient de préparer Lépante.

Astorre laissait au moins un fils, Guido, auquel il avait adressé, pendant le siège, une lettre pleine de conseils attentifs. Son vœu était que ce fils, âgé alors de huit ans environ, se distinguât dans la carrière des armes ; le glorieux souvenir de ses devanciers devait primer dans son esprit les souffrances endurées par son père. Que Guido conserve avant tout la crainte de Dieu, le respect de sa mère et l'horreur du vice. Venise tint à honneur de continuer à Ginevra Salviati une partie de la solde de son mari et le jeune Guido, traité avec grande distinction par les sénateurs, fut, à plusieurs reprises, lorsqu'il parut parmi eux, appelé à prendre place « *à la droite du Prince* ». Son oncle Adriano Baglioni, parvenu au sommet de la hiérarchie militaire, obtint pour lui, de la république, un commandement de 100 chevau-légers. Guido passe en Flandre dès que son âge lui permet de guerroyer ; il fait cam-

pagne contre les révoltés et, en digne fils d'Astorre, tombe sur le champ de bataille (1).

Le drame de Famagouste n'avait point été d'abord connu en Italie dans toute son horreur. Ginevra Salviati-Baglioni, comblée de témoignages d'intérêt par tout ce que Venise comptait de personnalités, avait espéré revoir son mari, suivant les termes de la capitulation. En Flandre, le duc d'Albe, aux prises avec la révolte, recevait même confirmation de nouvelles dans ce sens ; il en faisait part au comte Chiappino Vitelli, ajoutant aux éloges prodigués sur la conduite d'Astorre, que le sort de ce général l'intéressait autant que « s'il s'agissait de son propre fils ». Bref, soldats et officiers, citoyens et magistrats, rivalisaient d'attachement pour le héros de Chypre. Quand parvinrent les nouvelles des exécutions, la consternation fut absolue : plusieurs villes décrétèrent des cérémonies ou services funèbres à la mémoire d'Astorre Baglioni... De longues processions se déroulèrent dans Pérouse ; Bergame se surpassa en démonstrations consacrées à son ancien gouverneur.

Nombreux sont les récits, études ou éloges, en prose et en vers, concernant les gestes du général. On les répandit dans toute la Péninsule ; ils passèrent même les monts, car Brantôme dut être mis au courrant par quelque document de ce genre. L'écrivain français confond du reste Astorre avec Rodolfo Baglioni son cousin, ce qui est assez explicable. Attribuant à ce dernier, sous le prénom d'Astolfe, une bonne part de la victoire remportée par Marignan sur Strozzi — guerre de Sienne, — il ajoute « ... *je ne scay si c'est luy, ou son filz, ou son neveu, qui fit si bien dans Nicotie en Cypre, assiégée par le grand Turc, de laquelle guerre j'espère en parler une fois.* » Plus loin, Brantôme rappelle cet « *Astolpho, ou Rodolpho Baillon, d'une brave et vaillante race, qui depuis fist si bien dans Famagoste en Cypre, et mourut martyr : j'en parle ailleurs*... etc. » Bonazzi, de son côté, se résoud à quelques concessions sur le même personnage : « L'âme et la vie de toutes les « expéditions pérousines étaient alors trois illustres guerriers : « Adriano Baglioni, Astorre II Baglioni et Ascanio della Corgna. « Tous les trois firent preuve d'une même qualité qui les montra « toujours les plus résolus dans les conseils de guerre où, à maintes « reprises, ils figurèrent avec Andrea Doria, Colonna, Gonzague, « Tiepolo et Dandolo. Les heureuses conséquences entraînées par la

(1) La descendance de Gentile (branche de Spello) ne devait pas survivre au petit-fils d'Astorre. Il n'est même pas certain que Guido, son fils, ait laissé un descendant ; les données à ce sujet sont rares et assez contradictoires. L'extinction de la branche devenait imminente par ce fait qu'Adriano, seul frère d'Astorre, n'eut qu'une fille, Giulia, mariée à Giovan-Paolo II Baglioni, des seigneurs de Bettona.

« mise en pratique de leurs avis, comme les déboires survenus « dans le cas contraire, démontrent encore qu'en plus de leur vail- « lance ils possédaient de véritables qualités de stratégistes. Ainsi, « leur héroïsme n'était pas de la témérité. Tous les trois acquirent « la plus grande réputation... [etc.], et tous les trois encore eurent « cette commune destinée de mourir prématurément... Astorre II « est, dans la famille Baglioni, une figure d'ange Gabriel... Loyal « dans ses engagements, respectueux de l'autorité, déférent à l'é- « gard des femmes, des vieillards et des malheureux, il témoignait « pour les souffrances d'autrui une sensibilité féminine qui ne l'em- « pêchait nullement d'être un héros devant l'ennemi, « *era un « folgore di guerra* ». Sa candeur et sa modestie contrastent avec les « procédés de sa famille et les mœurs de son époque. Il honorait la « vertu et compatissait aux prisonniers ; quiconque usait de ruse « ou de dissimulation était voué à une invincible répulsion de sa « part .. Ame délicate et poétique, au sein d'un monde corrompu, « s'il était naturellement mélancolique ou véhément, suivant les « situations, le premier de ces sentiments n'altérait en rien sa « bonté, son affabilité, ou sa libéralité envers tous ceux qui l'appro- « chaient ; le second n'était à craindre que pour les insolents « ou pour quiconque manquait au devoir et à l'honneur... »

En même temps que l'art de la guerre, Astorre (1) avait cultivé avec succès les lettres et les sciences, surtout en tant que poésie et cosmographie ; ses œuvres classent en bonne place, parmi les écrivains d'Italie, celui dont le Tasse parle avec éloges et auquel écrit l'Arétin. Erudits et artistes étaient assurés de sa protection constante. C'est ainsi que le général se lia avec Roscetto, peintre et architecte réputé, qu'il aurait voulu emmener à Chypre ;

(1) Le peintre véronais Orlando Flacco (*aliàs* Fiacco), élève de Francesco Torbido, dit « il Moro », a exécuté le portrait d'Astorre de façon à mériter les éloges de Vasari, qui le qualifie de « *bellissimo* ». Le capitaine-général, alors gouverneur de Vérone (vers 1565), est représenté en armure, à mi-corps. De maladroites retouches ont détérioré cette toile, qui figure actuellement au Musée Civique de Vérone. Le même peintre avait également fait le portrait de Ginevra Salviati ; tableau perdu. Au début du XIXe siècle (1812), Gaspare Landi, dans une des toiles qui décoraient le palais du comte Giuseppe Baglioni (Pérouse), montre Astorre au siège de Pesth plantant l'étendard chrétien sur la muraille de la ville. Adriano Baglioni, son frère, figure également dans cette composition, près d'Alessandro Vitelli : toile conservée au palais La Penna, via Podiani, chez M. le chevalier Raf. Bertanzi. Récemment (1858), le peintre pérousin Franc. Moretti s'inspira d'une scène de la vie d'Astorre pour une composition primée et placée à l'Académie des Beaux-Arts de Pérouse : « *Astorre Baglioni devant Mustapha qui le fait massacrer.* » Les gravures représentant Astorre, conservées dans diverses bibliothèques publiques (à la Bibliothèque Nationale de Paris entre autres), sont de facture médiocre pour la plupart.

heureusement pour l'artiste, son état de santé s'opposa à l'exécution de ce projet.

Nous avons vu Adriano, le cadet d'Astorre, guerroyer avec lui en Hongrie et en Allemagne, puis soutenir, à ses côtés, la cause des Farnèse. Mais lorsque son aîné, à peine remis de la blessure reçue à La Mirandole, passe au service vénitien, Adriano accepte la solde du roi de France dans la guerre de Sienne, et désormais les deux frères vont poursuivre leur carrière sur un théâtre différent. Sienne, pour défendre son indépendance, s'étant réclamée des Français contre les Impériaux, reçoit, nous le savons, Adriano avec le comte de Pitigliano qui en activent le soulèvement. Les Espagnols sont chassés (1552). Après l'intervention de Cosme de Médicis contre les Siennois, ceux-ci envoient Adriano à Montichelli et dans cette modeste forteresse, sans défenses sérieuses, le capitaine, qui ne dispose que de trois compagnies, saura arrêter l'ennemi, ce qui donnera à la république un répit profitable.

Ayant passé la Chiana avec ses 4.000 Impériaux, Ascanio della Corgna s'est attaqué vainement aux murs croulants de Montichelli. Il tente un assaut de nuit, déjoué par Adriano qui inflige des pertes sérieuses à son adversaire ; Ascanio lui-même a la mâchoire fracassée par un projectile. La blessure ne fait qu'exciter davantage l'assaillant, qui redouble d'efforts avec une assurance justifiée par l'appui de don Garcia de Tolède. Malgré de véritables difficultés, en raison des pluies de mars, leurs canons sont hissés sur les points les mieux choisis ; mais les défenseurs bravent les boulets. Charles-Quint, informé de cette belle résistance, se souvient d'Adriano lors de la campagne d'Allemagne et ne dissimule pas de bienveillantes appréciations à son égard. Coup sur coup, deux assauts ont échoué, malgré le pitoyable état où les murs sont réduits par l'artillerie. Ce n'est qu'après vingt jours de siège qu'Adriano, à bout de minutions et de vivres, rend ces talus illustrés par une défense qu'admire don Garcia lui-même (21 mars 1553). Les soldats désarmés sont laissés en liberté ; Adriano, comme prisonnier de guerre, est conduit à Pienza avec ses officiers, y compris Annibale Ranieri son beau-frère, et son cousin, Grifone Baglioni, âgé de moins de quinze ans.

En témoignage d'admiration pour la conduite de son capitaine, le conseil du peuple de Sienne lui concède officiellement le titre de citoyen, c'est-à-dire la « bourgeoisie » réservée aux personnages illustres (4) août. La défense de Montichelli n'a pas échappé à Brantôme, qui la mentionne dans ses souvenirs : « *Il y a eu aussi le seigneur Adrian Baillon, vaillant gentilhomme romain, fort sage, brave, et qui a commandé à des troupes italiennes en Toscane et y a faict très bien, mesme au siège de Monticello : aussi estoit-il de*

ceste race noble et brave de Baillons, d'où sont sortis force braves et vaillans personnages. Cestuy-ci fust for aymé du roy Henri III, et pour ses services et valeurs, fust faict gentilhomme de sa chambre. C'estoit le plus doux homme que jamais j'aye veu, pour estre si brave et vaillant : il estoit très bon François, et vint encor en nos guerres civilles servir le roy Charles. » Quelques seigneurs pérousins ayant, au cours de la campagne de Sienne, attaqué avec succès les Espagnols sur le territoire d'Orviéto et pris le marquis de Torre-Maggiore, bon capitaine, ce fait permit de libérer Adriano, échangé contre le marquis. Ses compagnons d'armes reçurent congé en même temps et tous s'empressèrent de rallier la bannière fleurdelisée (1).

Encouragé par l'attitude des Siennois, Henri II, loin de rester inactif, a levé de nouveaux renforts et mis le comte de la Mirandole à la tête de ses troupes. Adriano reçoit sous ce général un important commandement. Sur ses entrefaites, le Pape chargeait son gonfalonier, le duc d'Urbin, d'obliger Pérouse à refuser passage aux Français. Justement, une forte bande de ces derniers tente de gagner Sienne, en pénétrant dans le Lucquois par la Garfagnana : elle aborde les gens de Cosme de Médicis commandés par Marcantonio Oddi. Mais l'avant-garde française, sous Adriano, balaie l'obstacle, s'empare des fourgons ennemis et ouvre la route jusqu'au territoire de Sienne. C'est au cours de ces événements que Rodolfo Baglioni succombait, près de Chiusi, dans les rangs impériaux. Les Français rayonnent maintenant autour de cette place et Leonide Malatesta, posté à Montepulciano, est chargé de les contenir ; il venait de razzier de nombreux bestiaux, quand la cavalerie d'Adriano tombe sur son convoi qu'elle disperse en prenant deux capitaines. Ce coup de main vaut à celui qui l'a combiné, le commandement de Chiusi. Adriano n'en a que plus de zèle pour envoyer Betto, l'un de ses capitaines pérousins, avec 1.200 hommes, sur Valliano, fief des Oddi, emporté sans difficulté. Évidemment, l'issue de la guerre ne pouvait être modifiée par des faits secondaires ; avec la capitulation de Sienne (21 août 1563) tombe toute résistance sur son territoire. Villes et châteaux subissent la loi du vainqueur, et Chiusi dit adieu à sa garnison française. Adriano s'est obstiné jusqu'au bout ; on le vit commander la compagnie, dite de Saint-Aubin, pour défendre Sarteano, « *lieu d'importance, ayant besoin d'un chef capable d'initiative* ». (*Trucchi* cité par

(1) L'auteur possède dans ses archives un « *Rolle de la monstre et reveue faicte au camp de Montezonne* » le 12 juillet 1554, concernant le capitaine *Adrian Baglion*, commandant 100 hommes de guerre italiens « *armez et montez à la légière* » (chevau-légers) pour le compte du roi de France. Pièce orig. sur parchemin.

Cialti) Il doit finalement regagner Pérouse et en profite pour tenter de pourvoir à ses intérêts fort compromis.

Deux causes principales avaient obéré le patrimoine des Baglioni : la lutte pour l'indépendance soutenue au premier rang par les seigneurs ; la scission entre ces derniers. Dans le premier cas, les Baglioni avaient été privés de leurs biens, sous Paul III, en même temps que disparaissaient les franchises communales ; dans le second, Gentile Baglioni, père d'Astorre et d'Adriano, payait de sa vie son opposition à sa famille : par là même, son lot tombait sous le séquestre de ses parents. Mesures assez confuses, qui entraîneraient dans des explications peu intéressantes. Bref, la branche princière de Bettona, représentée par Rodolfo II Baglioni, bénéficiait, en dernier lieu, d'une amnistie méritée par les services rendus à la Papauté. Jules III récompensait le capitaine-général de sa conduite dans la guerre contre les Farnèse en lui restituant une bonne partie des fiefs de sa famille (1552). Il est vrai qu'en parent dévoué, Ascanio della Corgna avait activé ce règlement. Toutefois, les intérêts des fils de Gentile Baglioni restaient en suspens. Deux ans après, Rodolfo était tué à l'ennemi : Astorre et Adriano profitent naturellement de l'ouverture de sa succession pour faire valoir leurs droits. Leur démarche n'aboutit pas, car les hautes protections de Cosme de Médicis et du futur cardinal Vitellozzo Vitelli agissaient pour les jeunes fils de Rodolfo. Astorre et Adriano, comme fils d'une Vitelli, pouvaient pourtant escompter la bienveillance des mêmes personnages ; mais il avait suffi que leur cause parût moins intéressante pour la faire négliger. Les intérêts des fils de Rodolfo furent du reste en péril dès l'arrivée au pouvoir de Paul IV Caraffa ; les neveux du Pape ayant manifesté des prétentions qui aboutirent, pour les jeunes Baglioni, à la perte de Bettona, le cardinal Vitelli dut intervenir encore pour leur faire restituer ce fief.

Seulement, le cardinal Caraffa avait aussi englobé dans ses projets d'annexion le marquisat d'Ascanio della Corgna, les États des Colonna et des comtes de Bagno ; ces visées déplurent en haut lieu au duc d'Albe, vice-roi de Naples, à Cosme de Médicis et à leurs amis. Le premier s'attacha Ascanio della Corgna, occupé alors aux fortifications de Velletri : excellent appoint pour la cause espagnole, ce condottiere va tirer les marrons du feu et, plus tard, en supportera les inconvénients avec le cardinal son frère. En attendant, Paul IV, privé des talents de la Corgna, jette les yeux sur Adriano Baglioni, qu'il estimait beaucoup. Ciatti prétend qu'il lui fit entrevoir la restitution de ses biens pour le gagner ; quoi qu'il en soit, Adriano, ainsi que ses gentilshommes, reçoit une forte solde. Adjoint au duc de Paliano, neveu du pontife, il marcha

sur Velletri avec diverses troupes, comprenant entre autres plusieurs compagnies de fanti commandées par ses cousins Grifone et Carlo Baglioni. Les Colonna, si souvent rebelles au Saint-Siège, s'étaient posés en champions de l'Empire, pour résister dans le Napolitain aux entreprises des Caraffa. Et, sous la direction du duc d'Albe, Ascanio della Corgna joua un rôle important dans cette campagne, désastreuse pour les Pontificaux, que la défaite de Saint-Quentin privait de leurs alliés français rappelés en hâte. L'armée espagnole réduisit Rome et le Pape aux partis extrêmes, si bien que Paul IV consentit à faire la paix avec le duc d'Albe (1) (14 sept. 1557).

A ce moment, Adriano Baglioni, convaincu d'avoir loyalement servi les Caraffa, se permet de rappeler ses propres affaires. Mal lui en prend ; le cardinal Vitelli, protecteur de ses cousins, s'arrange de façon à conserver aux Caraffa les biens en question, puisque les fils de Rodolfo Baglioni n'en jouissent plus.

Adriano, désappointé, met aussitôt son épée au service de la France ; ses cousins Grifone et Carlo Baglioni passent avec lui les Alpes et continuent de servir sous ses ordres. Henri II concède au capitaine une haute solde, et l'envoie près du duc de Guise. C'est dans l'armée de ce prince que les Baglioni prennent part à d'importantes opérations ; Adriano se distingue à la prise de Calais (8 janv. 1558) et de diverses forteresses, enfin à l'assaut de Thionville (22 juin), au cours duquel Pierre Strozzi, son intime ami, est tué à ses côtés. Le roi, dans la « *monstre* » générale de son armée, à Pierrepont (août), complimente Adriano et lui offre une gratification de 8.000 livres. Mais le coup de lance de Montgommery clôt brusquement le règne de Henri II ; vers la même époque, disparaissent Charles-Quint et Paul IV.

Cette fois, Adriano espère réussir à se faire restituer ses biens, tout au moins obtiendra-t-il une transaction avec ses cousins ? Les fils de Rodolfo n'ont contre lui, ou contre son frère, aucun motif de brouille ; bien au contraire. Il est évident que les descendants de Gentile ne peuvent indéfiniment supporter les conséquences de l'attitude paternelle ; la seule difficulté réside dans la répartition des fiefs, suivant des droits assez contradictoires.

Adriano comprend qu'il faut être sur place pour aboutir. Or, le cardinal de Guise, se rendant au conclave qui va s'ouvrir par suite du décès de Paul IV, exprime au capitaine le désir de l'avoir pour compagnon de route ; l'invite ne pouvait arriver plus à point.

(1) On vit alors Marcantonio Colonna, en tant que rebelle, et Ascanio della Corgna exclus de cette convention ; déclarés contumaces, ils sont absolument sacrifiés. Et l'on s'étonne que les condottieri se soient parfois réservé une porte de sortie ; qu'ils aient joué serré avec les gouvernements qui les laissaient se compromettre pour eux, puis les abandonnaient !

Adriano l'accepte, sans se douter que le cardinal, l'estimant d'une façon toute particulière, va le garder à sa portée dans le conclave même. Il en résulte, au dire de Ciatti, une curieuse conséquence pour le fils de Gentile Grâce à ses anciennes relations avec le cardinal Farnèse, il devient l'intermédiaire indiqué entre ce prélat et le cardinal de Guise : ces deux *porporati* étaient prépondérants. Adriano attira facilement de leur côté le cardinal Sforza, cousin de Farnèse, ainsi que ses deux collègues Caraffa, avec lesquels il était resté en bons termes, malgré ses déceptions particulières ; ces cinq prélats font l'élection (1559) et, dans le nouveau Pape, Giovan-Angelo de Médicis, nous reconnaissons l'ex-cardinal si bienveillant à l'égard des jeunes Baglioni, à leurs débuts aux armées de Hongrie et d'Allemagne. Pie IV montra qu'il avait bonne mémoire ; comme obligé d'Adriano, dont les démarches avaient contribué à créer la majorité, il lui témoignera une gratitude inaltérable, jusqu'à se faire le « *panégyriste de ses mérites* ». (*Ciatti*)

Adriano peut se tranquilliser sur ses intérêts ; Pie IV s'en charge. Il répartit les fiefs entre Astorre et Adriano, qui reçoivent Spello, la Bastia et quelques autres biens de Gentile Baglioni (1) ; d'autre part, Giovan-Paolo II et Rodolfo fils de Rodolfo II jouiront des autres états de leur maison, y compris Bettona, après maintes difficultés (1560) aplanies par l'intervention de Cosme de Médicis. Désormais, le souvenir des discordes disparaît et l'accord définitif entre les Baglioni est scellé par le mariage de Giulia, fille d'Adriano, avec Giovan-Paolo II.

Sur ces entrefaites, la guerre se rallumait en Hongrie, où Soliman II avait été appelé par Jean-Sigismond, qui s'intitulait roi de Transylvanie, prétendant disputer la Hongrie à l'empereur Ferdinand I[er] (1564). Le fils de ce dernier, Maximilien II, requiert, dès son avènement, le secours des princes chrétiens. Puisqu'il s'agit d'en découdre avec les Turcs, Adriano n'hésite pas ; il gagne, avec son cousin Carlo Baglioni, la cour de Maximilien, et celui-ci, avisé de leur arrivée, manifeste à plusieurs reprises, devant les princes de son entourage, la satisfaction qu'il en éprouve. Lui-même va au-devant des deux Baglioni, répétant « *qu'un des plus valeureux chevaliers d'Italie lui prête son concours.* » (*F. Ciatti*) Cette première impression se confirmera. Mais, dès le début, au conseil des seigneurs tenu pour désigner le chef des condottieri, chacun est dûment fixé sur l'opinion du monarque. Quelques

(1) La restitution des biens aux Baglioni est officiellement annoncée par un bref du cardinal d'Urbin à l'évêque de Nocera, vice-légat de Pérouse (1561), confirmé par un autre bref du cardinal Borromée. Le 13 mars 1561 a lieu la prise de possession. Ce n'était plus, en fait, qu'un vicariat exercé réellement au nom du Pape.

princes ayant proposé le duc de Ferrare, Alphonse d'Este, Maximilien demande à l'assistance si elle s'en remettrait à lui-même du choix à opérer : à l'unanimité, la réponse est favorable. L'empereur désigne alors Adriano Baglioni, et ajoute « *qu'il préférerait combattre sous ses ordres que commander aux autres capitaines* ». (*Ciatti*) C'est dire le succès de la candidature d'Adriano, acclamée par tous les membres du conseil. Le général a, sous ses ordres, les représentants de la meilleure noblesse comme Alphonse d'Este, Aurelio Fregosi, capitaine des troupes toscanes de Cosme, le jeune duc de Guise, venu avec 400 chevaux français, etc. Tous sont pleins d'entrain.

Ce n'est certes pas en se conformant aux avis d'Adriano que l'armée perd, sous Raab (Hongrie ; en italien : Javarino) un temps précieux : de toutes ses forces, il s'était opposé à ce plan désastreux et poussait ses condottieri, puis l'archiduc Ferdinand, à presser l'action contre les Turcs. Un incendie, fortuit ou non, détruit alors Raab en grande partie ; de plus, de graves discussions s'élèvent entre soldats d'origines diverses de l'armée impériale : Allemands et Italiens, voisins de campement, se jalousent et se menacent. Mécontents de la tournure que prennent les choses, Adriano et le duc de Ferrare veulent intervenir et ne cèdent qu'aux instances de Ladislas Pernestein, baron de Bohême. Enfin, Soliman meurt sur ces entrefaites (1566), ce qui simplifie la situation. L'armée, si peu homogène, de Maximilien, se désagrège aussitôt ; toutefois l'empereur insiste pour conserver Adriano, lequel décline ses offres, s'estimant engagé à l'égard du roi de France. Maximilien comprend l'objection ; loin de s'en formaliser, il honore Adriano d'une distinction particulière. On voit, en effet, le souverain enlever de son cou un beau collier d'or et le passer à celui du général.

Suivi de son fidèle cousin Carlo et de quelques seigneurs pérousins ses parents ou ses amis, Adriano passe en France et rejoint Charles IX. On se préoccupait fort, à la cour, de la guerre contre les huguenots. Sans désemparer, Adriano entre en campagne, paraît à la bataille de Saint Denis où il est blessé (1567), et continue à se mettre en évidence au cours des opérations, sous le duc d'Anjou (1568). Pie V avait naturellement pris à cœur d'appuyer la cause catholique, et les contingents qu'il dépêche au roi de France sont répartis sous les ordres de Paolo Sforza, d'Adriano Baglioni, de Giulio Orsini et d'autres chefs italiens. C'est ainsi qu'à la reprise des hostilités, Adriano se jetait finalement dans Poitiers avec quelques renforts de cavalerie (1) ; le duc de Guise

(1) Dans ce contingent figure Fabrizio Signorelli, proche parent d'Adriano par son mariage avec Zenobia Baglioni, fille de Braccio et (dit Ciatti) de Costanza, sœur d'Astorre et d'Adriano.

commande la place (1569). Or, s'il faut en croire Ciatti et Fabretti, ce prince, écoutant l'avis du conseil de guerre, aurait déclaré la ville incapable de tenir contre les protestants de Coligny, quand Adriano se serait offert pour résister jusqu'au bout avec ses compatriotes. Il y avait de quoi, en effet, entraîner le duc et l'assistance. Un fait indéniable est que près de 40 des Italiens marquants se sont fait tuer pour la cause catholique, et parmi eux Cesare Baglioni, cousin d'Adriano. Les huguenots tentent sans succès plusieurs assauts contre Poitiers ; rebutés, ils se font, peu après, écraser à Moncontour par le duc d'Anjou, et Adriano prend part à cette sanglante journée. Pour récompenser sa conduite, Charles IX, auquel on le signale encore au siège de Saint-Jean-d'Angély comme devant la Rochelle, le nomme général au titre français et lui remet le collier de son ordre. En plus, le roi le gratifie d'un apanage en France et de plusieurs milliers d'écus que le bénéficiaire partage avec ses officiers (1). Sous l'impression des succès de cette campagne, Adriano apprend la reddition de Famagouste et l'exécution d'Astorre. Le vif chagrin qu'il en éprouve ne peut l'empêcher de remercier Dieu « *d'avoir illustré sa maison par le martyre de son frère dont le sang venait d'être répandu pour la foi du Christ* ». (*Ciatti*) Il songe immédiatement à protéger son neveu Guido, auquel, nous l'avons vu, il fait concéder par Venise une belle condotta. Retourné à Pérouse, Adriano voit au règlement définitif de ses intérêts, puis va, peu après, se fixer à Rome avec sa famille.

Il n'y restera pas inactif : Guidobaldo d'Urbin le charge d'étouffer un soulèvement populaire (1572) qui est maté avec sévérité ; Grégoire XIII lui confie ensuite un important commandement, et par son ordre le général conduit des troupes dans l'Etat de Fano. En même temps qu'il inspecte les forteresses de cette région, Adriano prépare le nécessaire en vue d'hostilités imminentes dans l'Etat d'Urbin (1573). Chargé enfin par le Pape de continuer les fortifications d'Ancône, commencées par Ascanio della Corgna, il est nommé gouverneur de cette ville, puis sert avec distinction comme lieutenant général des armées pontificales pour le duc Giacomo Buoncompagni. C'est alors que, profitant de son influence et de ses relations avec l'ambassadeur de Venise, Adriano obtient de la république un commandement pour Giovan-Paolo II Baglioni, son gendre.

Les gestes du frère d'Astorre, en Hongrie, en Italie, en Autriche et en France, non moins que la courtoisie de ses procédés, lui avaient mérité l'estime de tous. Lors d'un grand tournoi donné à

(1) Naguère gentilhomme de la chambre de Henri II, Adriano jouissait encore de cette charge sous François II et Charles IX.

Rome, à l'occasion du carnaval, il était élu chef des arbitres et applaudissait aux passes d'armes des principaux gentilshommes quand, tout à coup, un éclat de lance brisée le frappe au front. Cet accident cause sa mort (1er avril 1574). La population entière unit ses regrets à ceux des princes et des seigneurs italiens, qui se pressèrent nombreux aux funérailles solennelles du général. Son tombeau existe encore à Rome, dans l'église de l'Ara Cœli, avec une inscription due à sa fille Giulia.

CHAPITRE VIII

Pérouse après la chute des Baglioni. Quelques mots sur les représentants actuels de leur maison, en Italie et en France (1).

Par l'extinction ou la disparition, au point de vue historique, des branches de Spello, de Bettona et de Montalera, se terminaient les lignées principales de la maison Baglioni, celles dont les sujets avaient été le plus intimement liés aux vicissitudes de leur pays. D'autres branches, d'intérêt secondaire, comme celles de la Fortezza, del Giogo, etc., après avoir fourni quelques personnages intéressants, s'éteignent ou, tout au moins, ne laissent pas de traces. En définitive, deux branches de Baglioni se perpétuent jusqu'à nous ; l'une en Italie, fixée à Pérouse et aux environs ; l'autre en France, au pays du Maine (2).

(I)

L'auteur des Baglioni dont la descendance survit en Ombrie, est Guido, cité à la fin du XIIIe siècle comme appartenant à la IVe génération depuis l'arrivée en Italie du premier personnage de la famille. C'est exactement avec Percivalle, fils de ce Guido, que commence une lignée dont les représentants sont d'abord mêlés aux faits mouvementés concernant leurs parents. On les retrouve

(1) Compléter les princip. références concernant les chapitres précédents (pp. 19, 29 et 46) par les indications suivantes. Sources imprimées : Aug. Oldoini : *Athenæum August.* — Ughelli : *Italia sacra.* — Vermiglioli : *Biograf. degli scrittor. perug.* — Mazzuchelli *Gli scrittor. d'Italia.* — E. Sol. Archiv. Ombr. I. *Arch. Oddi-Baglioni.* — (Voy. les auteurs pérous. déjà cités.)

Sources manuscrites : Voy. les fds cités des Biblioth. ou Archiv. de Pérouse, Florence et Rome.

(2) Une troisième branche, paraissant avoir la même origine passa également en France plus d'un siècle après l'arrivée de Michele Baglioni au Maine et se fixa en Lyonnais. Elle s'éteignit au moment de la Révolution. Je n'ai pas eu connaissance des preuves de sa jonction avec les Baglioni de Pérouse.

alternativement au pouvoir ou en exil, suivant la marche des conflits entre nobles et plébéiens. Leurs noms figurent souvent dans les ambassades envoyées au Pape, aux républiques et aux princes du voisinage ; on les relève dans les listes de décemvirs et de capitaines de comté, comme dans les commissions adjointes au gouvernement.

Tels d'entre ces mêmes Baglioni accusent un certain relief : Paolo, capitaine du parti guelfe (1312), vicaire royal et podestat de Florence (1320) ; Nuccio, général des troupes pérousines (1318) ; Baglionguido, capitaine de la ville de Naples (1397) ; Nicolo, souvent ambassadeur et, en 1380, podestat de Lucques. Au cours du siècle suivant paraissent : Angelo, évêque de Macerata (1409) et de Recanati ; Lodovico, diplomate éprouvé et capitaine de milices (1432-1477) ; Lello, podestat de Castel della Pieve (1440) ; Galeotto, six fois chef du gouvernement et, en 1450, podestat de Camerino. Dans la seconde moitié de ce même xve siècle, alors que les Baglioni gouvernent en souverains leur patrie, la branche en question s'est créé une existence à part : elle va désormais rester — à une exception près — en dehors des événements au milieu desquels les « *grandi Baglioni* » dépensent leur activité.

Consacrés aux lettres et aux arts, les descendants de Percivalle se classent, à plusieurs reprises, parmi les écrivains d'Italie. Au xviie siècle, les Baglioni de cette branche font constamment partie des académies et des sociétés savantes de leur province ; sans négliger, pour cela, le service aux armées où ils paraissent en bonne place. Gottifredo et Francesco, fils du comte Pietro Baglioni, meurent au service de l'Empereur, dans les campagnes d'Allemagne, où Jean Sobieski s'illustra contre les Turcs (1683) (1).

Mais il arrivera, par la force des choses, que ces Baglioni perpétués en dehors des conflits de leur famille, devront à leur nom d'être mêlés aux événements politiques, lors de la tourmente soulevée par les invasions françaises.

Bien terne a été la vie de Pérouse depuis la chute de ses princes : loin de gagner en félicité ce qu'elle perd en histoire, la cité s'annihile ; du moins, Bonazzi le prétend, et ce contempteur

(1) Une estampe ancienne, conservée à la Biblioth. Comm. de Pérouse, représente la Religion et Hercule, sous les traits de l'empereur, qui repoussent les entreprises des Turcs, lesquels, après maintes dévastations, prétendaient encore marcher sur Vienne. Campagne de 1683. Comme légende : *Flagravit et profligravit*. Cette allégorie fut composée par le comte L. de Montevecchio, noble pérousin, en l'honneur du jubilé d'Innocent XI. La dédicace de l'estampe est ainsi conçue : *Appresso il Costantini che indrizsa la presente breve relatione agl' Illustrissimi Signori Baglioni che militano in Germania. In Perugia : con licenza dei Superiori 1683.* » Il s'agit de Gottifredo et de Francesco Baglioni, les fils de Pietro et d'Almena Bigazzini. (Renseignem. commun. par le Cte V. Ansidei.)

du précédent régime semble moins satisfait encore par l'administration qui l'a remplacé. Comme historien, il continue de présenter ses récits au travers de ses doléances, remarquant qu'au XVIIe siècle, lorsque peu à peu les diverses classes de la société se sont modifiées, seule, la noblesse a relativement peu changé. Les « *nombreux partisans des Baglioni* », écrit-il, ont renoncé à tout espoir de rébellion efficace contre le gouvernement pontifical ; leur rôle doit se résoudre à l'acceptation de cette autorité, comme autrefois, quand les dissensions menaçaient de bouleverser Pérouse, après la mort de Fortebraccio. Les Baglioni d'alors, avec la noblesse, paraient de cette façon aux éventualités, et Martin V, qui leur avait semblé la seule sauvegarde possible, s'était montré reconnaissant de cette constatation. Bonazzi le remarque, mais oublie qu'une telle façon de voir n'émanait pas des seuls gentilshommes, lesquels étaient approuvés par quiconque avait à perdre dans l'anarchie.

Certes, le pouvoir papal en Italie devait, comme dans tout pays de féodalité, profiter de l'accalmie des esprits pour arriver à l'exercice absolu : ce ne fut pas sans heurts, ni sans regrets de la part des Pérousins pour leurs anciens seigneurs. Ceux-ci ont disparu, quand Bonazzi classe les représentants d'autres branches de leur maison (en 1648) au premier rang de la noblesse locale. A l'en croire, les Baglioni du moment jouissent toujours d'autant de puissance que d'influence. Nous sommes loin toutefois des Baglioni historiques, et l'écrivain déclare avec aigreur que les représentants actuels des grands noms pérousins se contentent du rôle de sacristains, « *s'agrestani* » : à ce prix, dit-il, le Pape les laisse commander, jouir des fonctions, donner fêtes et réceptions. L'état d'esprit s'est modifié en ceci, qu'au temps des Baglioni la rivalité s'accusait, soit entre la noblesse et le clergé, soit entre cette même noblesse et l'élément populaire ; aujourd'hui, noblesse et clergé forment un parti, opposé au parti du peuple. « *On ne joue plus de l'épée, que personne n'a plus au côté.* » Est-ce vraiment à Bonazzi de regretter les héroïsmes désappris qui entraînaient à de bien graves licences ?

Pérouse subit, atone, le contre-coup des événements signalés dans la Péninsule ; elle est prise en 1708 par le duc de Savoie, faible avant-goût de ce que lui réservent les armées françaises de la République et de l'Empire. Devenue préfecture du département du Trasimène (1797), la cité passe aux Autrichiens (30 août 1799), gouvernée par la régence impériale jusqu'à l'arrivée du délégué apostolique (5 juill. 1800). Après avoir été réintégrée dans les États pontificaux jusqu'au 11 juin 1809, elle se trouve englobée dans l'Empire français, mais comme simple sous-préfecture, au bénéfice de Spolète.

A cette époque, le comte Alessandro Oddi-Baglioni (1), appelé à Paris par Napoléon, est nommé auditeur au Conseil d'Etat, poste occupé peu après par un de ses neveux. Lui-même devient membre du Corps législatif (1811) et son frère, le comte Giuseppe, baron de l'Empire (1813). Le comte Alessandro va être mêlé à des revendications aussi pénibles qu'inutiles pour sauvegarder les œuvres d'art de Pérouse, menacées du rapt impérial. Le maire de la ville, Cesarei, en s'adressant à lui, pouvait compter sur son dévouement ; lettres et pourparlers s'échangent ; en somme, le comte obtient du duc de Cadore, intendant général de la couronne, une lettre qui remet le litige à la décision du préfet du Trasimène, d'accord avec une commission nommée à ce sujet. Après ordres et contre-ordres, il va de soi que Pérouse est dépouillée de ses principaux chefs-d'œuvre.

Survient la chute de Napoléon et la restitution au Pape du patrimoine ecclésiastique ; mais la fermentation des esprits ne cesse pas. Elle se manifeste surtout lors de la crise de 1848, dans les aspirations d'unité italienne. Néanmois, la marche des événements ne correspondra qu'au prix de maints déboires aux visées des partis avancés, Lorsque les Piémontais de Charles-Albert entrent en Lombardie, l'appoint des milices de la Péninsule ne pouvait leur être d'aucun secours contre les Autrichiens, alors surtout que l'action des Italiens manquait de direction. C'est ainsi que Jean Durando, général du contingent pontifical, hésitant entre l'impulsion populaire et les répugnances de Pie IX, reste inactif à La Brenta, pendant que son collègue Ferrari, battu à Cornuda (9 mai 1848), doit se rfuégier à Trévise. Après quoi Durando capitule à Vicence. Dans la débandade qui termine cette campagne, les miliciens pérousins n'étaient pas revenus seulement de leur enthousiasme ; ils avaient abandonné leur poste dans un beau désordre. En conséquence, un conseil de guerre présidé par le comte Marcantonio Oddi-Baglioni, fils du comte Alessandro, est

(1) Lors de son mariage (vers 1784) avec Caterina Oddi, dernier rejeton de cette famille, le comte Alessandro Baglioni, fils du comte Francesco, s'était engagé à porter et à faire porter par son fils aîné et ses descendants le nom d'Oddi, joint à celui de Baglioni. Ainsi, le comte Marcantonio devint la tige des Oddi-Baglioni, ou Baglioni-Oddi, comme il serait rationnel de dire (bien que la manière inverse d'accoler les deux noms et les deux armoiries ait prévalu). Les Oddi appartenaient à une ancienne famille patricienne de Pérouse, ayant fourni des notabilités à l'Eglise (trois cardinaux), à l'armée et à la magistrature. Suivant l'opinion des érudits, cette famille serait distincte de celle des degli Oddi, les anciens compétiteurs des Baglioni dans le gouvernement de Pérouse. Les degli Oddi se traduisent en latin : *de Oddis, de Oddonibus* ; les Oddi s'écrivent *Oddi* simplement ou *Oddones novelli*. (v. Bonazzi. *Storia di Perug.*, II, pp. 388-389. — Sol. *Archiv. Ombr.* (*Oddi-Baglioni*), fasc. I. p. 32.)

tenu à Pérouse et fait une enquête pour satisfaire l'opinion. Pure formalité, en effet ; pouvait-on faire peser sur des soldats improvisés les responsabilités encourues en haut lieu ? Contre le commandement se multipliaient les accusations outrées que suggère l'infortune, alors que la défense de Bologne avait uni pour la dernière fois l'Italie et Pie IX.

Déjà, les angoisses et les rancunes émanées des revers se tournent en prodromes de révolution ; les émeutes secouent l'Etat pontifical et n'épargnent pas la capitale : le Pape se réfugie à Gaëte.

A Pérouse, les esprits se sont mis à l'unisson ; la cité se déclare indépendante et l'agitation se signale par une curieuse coïncidence : le comte Benedetto Baglioni, frère du comte Oddi-Baglioni, donne, en qualité de gonfalonier, le premier coup de pioche à la forteresse Paolina, vouée à la destruction par l'antipathie populaire (13 déc. 1848).

Ainsi, trois siècles après que Paul III Farnèse avait fait raser les palais des Baglioni, pour élever sur leur emplacement et avec leurs matériaux ses farouches bastions, la foule mettait à sa tête un Baglioni pour donner le branle à leur démolition. C'est dire qu'à Pérouse, ce sont aussi « *les morts qui parlent* », fût-ce à tort et à travers ; c'est la fièvre populaire, subissant dans ses soubresauts l'impulsion de l'élément factieux.

Bientôt la ville tombe au pouvoir des Autrichiens (31 mai 1849) ; elle se soulève de nouveau, dix ans après, et chasse le légat. Pie IX, contraint de sévir, envoie le colonel Schmidt avec 2 000 Suisses (20 juin 1859), et la bataille, commencée dans l'après-midi, se prolonge pendant trois heures, faisant de nombreux tués ou blessés. Circonstance significative, c'est le quartier Saint-Pierre, l'ancien rempart des Baglioni, qui est le plus éprouvé ; le futur Pape Léon XIII, alors évêque de Pérouse, écrit (25 juin) que les rebelles s'étaient retranchés là et qu'ils « *s'obstinaient à se défendre, refusant de se rendre, même lorsqu'ils se virent envahis* ». Finalement, les Suisses occupent la ville, non sans causer des dommages appréciables. Mais le cours des événements n'en peut être arrêté : un an après l'entrée du colonel Schmidt, le général Manfredo Fanti prenait possession, au nom de Victor-Emmanuel, de la capitale ombrienne évacuée définitivement par les étrangers (14 sept. 1860). Un peu plus tard la province est annexée à l'Italie (17 décembre). Enfin, quand Garibaldi, échappé de Caprera après la démission de Ratazzi, gagne Florence, puis Pérouse, c'est de ce point qu'il marche sur Rome à la tête de ses bandes, que devait arrêter la victoire des Français unis aux Pontificaux (Mentana, 3 novembre 1867).

Quels revirements dans les aspirations de ces Italiens ! Naguère

Pérouse, à l'exemple des autres républiques de la Péninsule, luttait pour son autonomie et défendait énergiquement le particularisme communal ; sa résistance aux Pontifes visait exclusivement le suzerain : désormais, à la suite de Garibaldi, les insurgés se réclament de l'unité et, par conséquent, de la centralisation absolue ; l'athéisme combat la religion. Combien ces revendications sont opposées à celles des ancêtres ! Toutefois, les Baglioni actuels ont à se louer des procédés du Pape et y répondent, le plus souvent, par la correction de leur attitude.

Quelque temps inactive, la pioche des démolisseurs fait disparaître peu à peu (de 1860 à 1870) la forteresse Paolina ; à sa place s'élève un monument sobre et de belle allure : la Prefettura ou Palazzo Provinciale, d'où la vue s'étend, splendide, sur le panorama ombrien. Récemment, le nouveau palais recevait une plaque de marbre dont l'inscription rappelle les circonstances qui présidèrent à sa construction :

« Le treize décembre 1848 — Pérouse, toujours indocile au joug, « a voulu abattre les remparts de la tyrannie, et le comte Benedetto « Baglioni, Gonfalonier, en témoignage des temps nouveaux, a « renversé la première pierre de l'édifice élevé sur les ruines des « habitations de ses ancêtres (1). »

De la place que domine la Prefettura partent les deux principales voies de la cité : l'ancien corso, devenu « *Corso Vannucci* » en l'honneur du Pérugin, gloire artistique de Pérouse, et la « *via Baglioni* », dont le nom rappelle une large part de sa gloire militaire et ses revendications d'autonomie.

Que l'impulsion populaire confonde, dans son incohérence naturelle, les plus diverses situations ; qu'elle oppose aussi bien le nom de Baglioni aux prétentions plus ou moins intéressées d'un César Borgia, qu'à l'autorité légitime de Pie IX, le fait ne saurait surprendre : aux yeux des Pérousins, ce nom est, depuis des siècles, la synthèse de leur indépendance et souvent de leurs libertés. A ce titre, il reste un drapeau aux mains des partis, parfois opposés sous le double rapport religieux et politique. C'est que les Baglioni de l'Histoire furent de ces ferments d'énergie « *par lesquels tressaille la vitalité d'un peuple* ».

(1) « IL 13 DECEMBRE 1848 — PERUGIA — SEMPRE INDOCILE « AL GIOGO — VOLLE ABBATTUTI — I BALUARDI DELLA TIRANNIDE — E IL CONTE BENEDETTO BAGLIONI GONFALONIERE « — COL ROVESCIARE LA PRIMA PIETRA — DELL' EDIFICIO « SURTO — DELLE DESTRUTTE CASE DEI SUOI MAGGIORI — « I TEMPI NUOVI TESTIMONIO. »

Cette plaque a été posée lors d'une fête de vétérans des guerres de l'Indépendance italienne — 13 décembre 1898.

(II) (1)

A la sixième génération qui suit le premier Baglioni pérousin, commence la seconde branche de cette famille, encore existante. Elle s'est subdivisée en deux rameaux ; l'un français, le seul représenté actuellement ; l'autre italien, disparu dans les premières années du XVII[e] siècle. L'auteur commun de cette branche est Cuccho Baglioni, fils de ce chevalier Gualfreduccio que nous avons vu podestat de Castel della Pieve puis de Fermo, capitaine du peuple, enfin ambassadeur près du Pape (pp. 23 et 24.)

La branche issue de son quatrième fils, Cuccho, se sépare de la filiation principale, alors que Percivalle Baglioni, souche des Baglioni italiens actuels, formait déjà une lignée distincte.

Cuccho joue un certain rôle comme podestat de Nocera (1320), surtout en raison des ennuis que lui réservent les gens d'Assise soulevés contre le parti guelfe. Fait prisonnier dans la mêlée, le fils de Gualfreduccio est bientôt délivré par les troupes pérousines et gratifié de diverses fonctions publiques. Ses fils, Colaccio, *alias* Coluccio, tige du rameau français, et Pellino, auront une carrière bien autrement mouvementée.

Bannis ensemble de Pérouse, lors des décrets visant surtout Filipuccio Baglioni (30 janv. 1332), à la suite du guet-apens contre Oddo de Longaro, ils y reparaissent après une vingtaine d'années. Ensemble encore, Colaccio et Pellino ne tardent pas à se compromettre dans les menées des nobles contre le parti bourgeois. Finalement, les deux frères s'enrôlent dans la fameuse conspiration de Tribaldino des Manfredini, suscitée par les excès des raspanti au pouvoir (1359-1361). Trahis, les Baglioni en question disparaissent avec les plus compromis, poursuivis par les sanctions impitoyables : suivant l'usage, ils multiplient les retours offensifs, et Colaccio va payer cher cette façon de procéder ; Pellino, plus longtemps en évidence, ne sera pas plus heureux.

Mieux noté au cours de son exil, ce dernier rentre dans sa patrie après dix ans d'absence et voit rapidement croître sa situation politique. On le nomme ambassadeur près du Pape à Avignon (1371) et l'un des prieurs de Pérouse ; c'est lui que le gouverneur Gérard, abbé de Montmayeur, chasse du palais communal avec ses collègues (1375). Le soulèvement populaire rend la pareille au gouverneur et Pellino reprend sans délais ses fonctions officielles, soit comme ambassadeur près de Barnabo Visconti, seigneur de

(1) Voy. les sources impr. et mss. citées aux pp. 19 et 20.

Milan (1376), soit la même année comme chef de l'armée pérousine.

Cependant son rôle devient assez confus lors des démêlés de Pérouse avec le Pape, quand la Commune, pour remédier aux dangers de ses dissensions, sévissait contre les nobles dévoués au suzerain. Le même Pellino qui, en mars 1377, recevait les félicitations de son gouvernement pour son obstruction au « *dominio clericale* », tombait, trois mois après, sous le coup des décrets d'exil. Il avait donc participé aux agissements des gentilshommes dans le sens pontifical ? Après tout, ces volte-face d'un usage courant, répondaient aux nécessités des luttes de partis. Pellino rapatrié se compromet encore avec la noblesse, contre les raspanti au pouvoir, ce qui lui vaut le pillage de sa maison et son propre bannissement (1380) ; il devait y être habitué. Alors reprennent les incursions factieuses auxquelles Pellino s'adonne de façon à subir de sérieuses aggravations de peines (1381).

Sur ces entrefaites, les Michelotti qui gouvernaient les Pérousins comme chefs du parti raspanti, sont convaincus de négociations avec Clément VII d'Avignon ; de là grosse émotion, scission dans la faction compromise, exil des Michelotti et rappel des nobles (1384). Le pouvoir échoit bientôt à Pandolfo Baglioni leur chef. Pellino l'assiste ; mais, pour la seconde fois, son attitude ne se dessine pas nettement. Il est un des cinq « *notables et très fidèles* » élus (avril 1384) pour diriger les opérations contre les Michelotti soutenus par Assise, et néanmoins, bien que P. Pellini n'en fasse pas mention, la connivence de Pellino avec les Michelotti est signalée dans leurs ouvertures à Clément VII. Le fils cadet de Cuccho aurait négocié de concert avec plusieurs Baglioni dont Michele son neveu, fils de Colaccio. Sitôt leurs menées découvertes, les conspirateurs malheureux sont visés par les plus sévères pénalités. Toutefois Pellino, réussissant à atténuer ou à dissimuler sa part de responsabilité, se tire d'affaire et, de toute façon, la guerre d'Assise devient pour lui une bonne occasion de rentrer en grâce près de ses concitoyens. Sa conduite ne s'expliquerait pas autrement que sept ans auparavant, quand il était, à tour de rôle, félicité pour sa résistance au pouvoir du Pape, puis banni pour l'avoir appuyé. Il a pu adopter les vues de ceux qui considéraient, en 1384, l'autorité pontificale comme la meilleure garantie contre les agissements plébéiens ; peut-être alors s'est-il joint aux chefs dissidents du parti raspanti, quitte à sévir contre eux au moment de l'échec, en tant que membre du gouvernement ? Certes, les Michelotti n'avaient fait le jeu de la noblesse que dans un intérêt personnel, et si le parti noble bénéficia de leurs négociations avortées, ce fut parce qu'eux-mêmes s'étaient coulés ; dès lors, les gentilshommes compromis dans

l'affaire devenaient des isolés et l'échec éclaboussait tout le parti raspanti. Une considération rend vraisemblable la participation de Pellino aux menées des Michelotti rompant avec une bonne fraction du parti plébéien, c'est qu'il en voulait à ce parti de l'avoir, naguère, banni et volé.

En définitive, il reçut le bâton de capitaine-général de Pérouse (1384-85). Désormais zélé pour Urbain VI, Pellino commande les deux cents lances de son escorte entre Lucques et Pérouse (sept. 1387) ; réputé comme érudit hors de pair, il occupe les plus hautes charges militaires et civiles, dominant la cité de concert avec Pandolfo Baglioni, son cousin. Mais le partage du pouvoir entraînait celui des risques ; ensemble, les deux Baglioni sont assassinés par des raspanti récemment amnistiés (1393).

Le fils de Pellino, Polidoro, saura se frayer un chemin avec maîtrise ; mentionné dans plusieurs ambassades, il est, par faveur exceptionnelle, armé chevalier à Rome par l'empereur Sigismond, (31 mai 1433). Podestat de Florence, deux ans après, il retourne dans la capitale de l'Eglise, convoqué par le Pape qui le crée sénateur (1436). Polidoro continue à se signaler à Pérouse comme capitaine de comté, ambassadeur, ou chef des prieurs ; dans l'intervalle de ces fonctions, exercées à plusieurs reprises, on le nomme podestat de Pavie, de Recanati, puis encore de Florence ; il meurt dans l'exercice de cette charge (1457).

Baldassare, son fils aîné, l'y remplace : après avoir été armé chevalier à son tour, celui-ci occupe le même poste à Ancône (1458), redevient podestat de Florence (1460) et enfin de Fermo (1462). Lui aussi préside plusieurs fois les prieurs pérousins, alors que Malatesta, son frère, se signale par sa valeur militaire et retient l'attention par son combat singulier contre Miccia degli Oddi (sept. (1486). — Voy. pp. 84, 85). —

La lignée de ce Baglioni subsiste jusqu'aux premières années du XVII[e] siècle, après avoir fourni des notabilités au gouvernement et à l'armée ; c'est ainsi que Polidoro, fils de Malatesta, devient l'un des vingt-cinq conseillers qui organisent à Pérouse la guerre « *du Sel* » contre Paul III. Un nouveau Malatesta sera chevalier, puis commandeur de Saint-Etienne (1605).

Mais, à la descendance de Pellino survit celle de Colaccio. Après avoir été, à deux reprises, banni, puis rappelé avec son cadet, celui-ci rend impossible à son bénéfice un troisième rapatriement et se compromet à tout jamais. La fraction des rebelles à laquelle il appartient comme chef des nobles, grossie d'éléments divers, fait pièce au gouvernement pérousin en prenant Tuoro, puis Montefontegiano (août 1363) ; elle se fortifie solidement sur ce dernier point qu'elle occupe pendant trois mois. Les troupes de Pérouse ne

peuvent l'en déloger qu'au prix de pertes sérieuses, après une résistance désespérée ; Colaccio Baglioni, avec quelques-uns de ses frères d'armes, est fait prisonnier. Enfermé à Sainte-Croix de Montefontegiano, il est décapité (nov.).

Par une singulière ironie, Alessandro Vincioli, jadis créé chevalier sur le champ de bataille de Turrita, où Pérouse écrasait Sienne, subit le même supplice que son ami Colaccio, pour avoir, comme lui, compris le patriotisme autrement que la faction opposée. Colaccio laissait un fils, Michele, et de ce rejeton sortira la branche française encore existante.

La confiscation des biens de ses parents, l'exécution de son père et son propre bannissement, forçaient Michele Baglioni à ne compter que sur lui-même. Retiré en France auprès de Clément VII, il profite du passage du duc d'Anjou pour s'attacher à sa fortune. En 1382, ce prince, après avoir été couronné roi de Sicile par Clément VII à Avignon, fait voile vers l'Italie pour prendre possession du royaume de Naples, à lui légué par Jeanne de Sicile. C'était marcher à un désastre. Sans avoir pu chasser du trône Charles de Duras, Louis I[er] meurt à Bari le 21 septembre 1384 et Michele Baglioni, devenu écuyer ordinaire du malheureux duc, voit, une fois encore, s'évanouir l'espoir de sortir d'embarras. Qu'il se trouvât ou non aux côtés du prétendant lors de son décès, on le signale cette même année à Avignon, comme mêlé dans les négociations des fils de Ceccolino Michelotti avec Clément VII. Projet avorté qui attire aux conjurés les plus sévères sanctions de leur gouvernement : têtes mises à prix, maisons rasées, confiscations (1[er] et 6 mars, 14 avril et 15 oct. 1384). Michele dut être englobé dans la dernière en date de ces mesures ; à coup sûr, son cas passait de mauvais à pire.

Mais la fidélité qu'il avait témoignée à Louis I[er] d'Anjou lui fut une recommandation près de Louis II son fils ; le nouveau duc l'éleva également à la dignité d'écuyer près de sa personne. C'est avec ce titre que Michele est signalé en France, avec son prince, en 1385. Louis II, couronné quatre ans plus tard à Avignon par Clément VII, poursuit l'entreprise paternelle sur Naples : tenu d'abord en échec par Ladislas son compétiteur, il reprend l'avantage, sans pouvoir toutefois occuper le trône. Michele Baglioni fit-il cette seconde campagne ? le fait n'est pas démontré. On sait que, banni d'Italie pour son attachement au parti d'Anjou, le fils de Colaccio reçut de Louis II, en même temps comte du Maine, un établissement dans la baronnie de Mayenne. Ce témoignage de gratitude consista probablement dans le mariage de l'écuyer avec une héritière de marque ; c'est, en effet, grâce à l'initiative ducale que Michele épousa (avant 1400) Ysabeau de Surcoulmont, et son installation près de Mayenne, dans la paroisse du grand Oisseau, paraît avoir été définitive. Comme fille de Joachim de Surcoulmont et de

Marie de La Dufferie, Ysabeau appartenait à la noblesse chevaleresque ; du chef de sa mère, elle va transmettre à son mari cette seigneurie de La Dufferie, maintenue, pendant plus de trois siècles, chez les Baglion descendants de Michele. Ceux-ci, en effet, se succèdent, jusqu'à nos jours, figurant sans cesse aux armées, tout d'abord sous le harnais d'hommes d'armes des ordonnances, puis comme officiers, au service de la France (1).

(1) Voy. à l'appendice III, pp. 537-539. — *L'édition grand in-4° de cet ouvrage donne un résumé historique des Baglion de La Dufferie de la p. 314 à la p. 320). Les notes sont classées de la p. 492 à la p. 516 du même ouvrage intitulé :* Les Baglioni de Pérouse. *Poitiers. Société Franc. d'Imp., 1907.*

CHAPITRE IX

Remarques complémentaires. Les principaux fiefs des Baglioni. Gouvernement particulier et général exercé par ces princes. Mœurs belliqueuses des Pérousins. Condottieri. Cruautés. Popularité des Baglioni à Pérouse; leur goût des arts et des lettres. Armoiries. Etymologie du nom. Extinctions présumées (1).

Quot Priamus dederat, quot tu Menelae dedisti
Tot Domus armorum dat Balionia Duces.

(*Pacif. Massimi*) (2).

Un historique concernant les Baglioni se compléterait naturellement par l'étude de leur gouvernement sur leur patrimoine et l'Etat pérousin. M. Alessandro Bellucci prétend même que l'historien désireux de faire vraiment revivre, par un récit approprié, les gestes *Baglioneschi*, devrait aller s'établir et s'inspirer dans ces fiefs qui constituèrent le domaine propre des seigneurs de Pérouse. Plus encore que dans cette ville, il trouverait aux archives de Bet-

(1) Les sources relatives à ce chapitre sont indiquées sur deux colonnes, de la p. 531 à la p. 540, de l'édition in-4°.

On peut consulter spécialement comme sources imprimées :

G. Bianconi : *Cenni istor. nella provinc. di Perug.* — Id. : *Notizie di cinque communi dell' Umbr.* — Id : *Morte e funerali del IV Malat. Baglioni.* — *Augusta Perusia* (Revue de Pérouse, juill.-août 1906, art. de A. Bellucci). — *Cronaca di Pietro-Angelo di Giov.* — G. B. Vermiglioli : *Poesie inedite de Pacifico Massimi.* — Id. : *Vita di Malat. IV Baglioni.* — (Voy. les auteurs ital. et franc. cités pour les chap. précédents.)

Sources mss. : Les Archiv. de Pérouse (Biblioth. comm. etc.) — Rome, Archiv. Vatic. : *Documenti delle famigl. nobil.* : *Hispelli pro comunitate contra Baliones*, etc. — Paris. Bibl. Nation. *Mss. pièces orig.*, vol. 166, et *Dossiers bleus*, vol. 50.

(2) « *Autant Priam en avait donné ; autant tu en as donné, Ménélas — Autant la Maison Baglioni donne de chefs d'armée.* » — Le poète a composé le distique suivant sur le même thème :

Hæc Balionia Domus flammis mea viscera versat,
Hæc Domus est ignis maxima causa mei.

(Vermiglioli : *Poesie de Pacifico Massimi*, pp. 112, 116.)

tona, de Cannara ou de Coldimancio, les données particulièrement intéressantes. Mais de telles recherches dépassent le plan que j'ai dû m'imposer ; je me borne donc à réunir dans ce dernier chapitre quelques remarques complémentaires.

Gouvernement. Etat particulier. — Les Baglioni exerçaient un pouvoir, particulier ou général, suivant qu'il s'agissait de leurs propres seigneuries ou de l'Etat de Pérouse. Dans le premier cas, la souveraineté féodale émanait de concessions apostoliques, car leurs possessions relevaient du Saint-Siège ; les Papes avaient concédé une partie de ces biens aux Baglioni pour services militaires ou politiques ; d'autres fiefs leur étaient échus par leurs alliances. Sur ces terres, les Baglioni levaient des troupes, qu'ils s'entendaient particulièrement à dresser et dont l'ordonnance était réputée ; en toutes circonstances, ils trouvaient chez leurs vassaux les hommes d'armes nécessaires. C'est avec de tels appoints, et l'attachement de la majorité des Pérousins, que leur dynastie disposa de la souveraineté effective, sur la capitale de l'Ombrie et sur son territoire. Comme princes, les Baglioni purent maintenir leur autorité par l'accroissement et la fidélité de leur parti, en dépit de multiples péripéties.

Au début du xv[e] siècle, les chroniques rappellent les couleurs portées par ces seigneurs et leurs proches : on connaissait bien, dans la région pérousine, leurs brillants costumes où le vert et le rouge furent longtemps intervertis, pour les chausses et les manches, non sans quelques variantes. La « grève » de l'armure, toute blanche sur la jambe droite, contrastait avec le noir adopté par les degli Oddi, pour un côté du vêtement — l'autre côté s'égayant de rouge et de blanc.

L'Etat féodal particulier des Baglioni, « *lo Stato feudale Baglionesco* », hors du territoire pérousin proprement dit, s'était formé surtout au temps de Malatesta I[er], qui peut en être considéré comme le fondateur. Si Fortebraccio lui concédait jadis Cannara, en *Governo* à vie, il s'agissait bien de *Sovranità* pour Spello, remis aux deux fils de Pandolfo par Martin V (1425). Les Baglioni en avaient, dit-on, été inféodés de longue date ; cette fois, l'appoint était réel et transmissible. Nicolas V confirme le pouvoir de Malatesta et de ses fils, restés bientôt sous la tutelle de leur mère, la « *principessa valorosa* » Giacoma Fortebracci. (*Al. Bellucci*) Nouvelles ratifications sous les pontificats de Paul II et de Sixte IV. Le domaine féodal, rapidement accru, va former un ensemble divisé en deux fractions principales ; la première, dite : Etat ancien — *Stato vecchio*, — a pour chef-lieu — *capo-luogo* — Spello, avec adjonction de : la Bastia, Cannara, Bevagna, Limigniano, Castelbuono, etc. ; la seconde intitulée ; Etat nouveau — *Stato nuovo* — ayant Bettona

pour chef-lieu, comprend : Coldimancio, Collazzone, etc. (1). Par suite d'autres alliances ou concessions, il faut ajouter à ces éléments nombre de communes, fiefs ou châteaux. Ainsi Giovan-Paolo Ier possède Passignano et Castel-di-Piero, du chef de sa mère Francesca, des Baglioni comtes de Castel-di-Piero ; sur le territoire d'Orvieto, c'est Graffignano, Collelungo, Ripalvella, San Venanzo, dont Malatesta IV Baglioni prend possession à titre d'époux de Monaldesca des Monaldeschi. Le patrimoine des Baglioni englobe encore : Collemaggio, Torgiano (2), Torre d'Andrea, Costano, Corsciano, Canalicchio, Montalera, etc. Sur le territoire de Deruta les deux paroisses de Castel-Leone au diocèse de Pérouse et de Pomonte, au diocèse d'Assise, sont inféodées aux « *Potenti Baglioni* » qui les occupaient autrefois.

Sur l'ensemble de leur patrimoine, les Baglioni exercent la juridiction complète ; en leur nom, les deux fractions de leur Etat sont gouvernées par un lieutenant-général dont dépendent tous les fonctionnaires, les officiers, le chef de police et la cour de justice. Un podestat ordinaire, étranger au pays qu'il administre, réside dans chacun des fiefs et reste en charge pendant un semestre. De nombreux textes, conservés aux archives locales, démontrent la sollicitude des seigneurs pérousins pour leurs sujets ; Bettona, notamment, révère encore ce souvenir des Baglioni. Giovan-Paolo est son premier comte, par érection en comté de ce fief (*Bulle de Léon X, 1 déc. 1516*) ; le Pape récompensant ainsi son général auquel il faisait en outre verser 10.000 ducats, pour l'indemniser des frais de guerre. Par contre, Giovan-Paolo devait lui donner, chaque année, une livre de cire, le jour de la Saint-Pierre. Ayant pris possession à la fin de 1516, le titulaire nomme un lieutenant qui gouverne de concert avec le podestat local. Plus tard, Giovan-Paolo, fixera une indemnité à verser aux prieurs et approuvera les statuts (1519). Mais ce n'était pas là débuts d'autorité à Bettona pour les Baglioni ; peu auparavant (1501), le fief avait reconnu Adriano « *pour son seigneur et patron* » (*Matarazzo*), et à la même date, Giovan-Paolo stipulait des conventions avec Bettona forcée d'élargir les partisans des Baglioni et d'exiler les Crispolti, leurs adver-

(1) M. le docteur Aless. Bellucci, du R. Istituto tecnico, de Pérouse, a fait paraître dans les ff. IV-V du *Bolletino della Societa Geograf. Italiana* (Rome 1903) une notice concernant une carte dressée par le célèbre cosmographe pérousin Ignazio Danti. Cette carte, exécutée sous les auspices de Grégoire XIII (Buoncompagni) et gravée en 1580 par Cartori, représente le territoire pérousin, avec indication des principaux fiefs des Baglioni : DELLO STATO DELL' ILLUSTRISS. SS. BAGLIONI).

(2) A Torgiano existe un château qui passa au XVIIe siècle sous la possession en commun des Graziani, Baglioni et Ansidei, patriciens de Pérouse. La période d'autorité se répartit entre eux.

saires. La commune s'engageait en outre à ne recevoir aucun rebelle pérousin. Ainsi, la nomination du « comte » régularisait une prépondérance déjà marquée : à vrai dire, elle ne simplifiait pas les aléas.

Le fief fournit dans la « *compagnie de bataille* » environ 300 fanti, bien équipés et disciplinés. Quant à l'administration proprement dite, les Baglioni y apportent leurs soins par des réformes sérieuses et d'utiles décrets. « *Étant donnée l'époque, c'est une législation aussi sage que complète, gardienne vigilante des propriétés.* » (*G. Bianconi*). Bien entendu, les procédés judiciaires se ressentent des mœurs ambiantes. Au temps de ses comtes, résident à Bettona : un auditeur-général de l'Etat, un chancelier criminel et un trésorier de la maison Baglioni ; toute négligence du podestat ou des autres officiers est passible de privation de traitement et de destitution. Chacun peut accuser, mais sous serment ou à l'aide de témoignage incontestable ; les amendes sont réparties pour un quart au trésor, « *alla Camera del Baglioni* », un quart à la commune, un quart à l'officier et le dernier quart au dénonciateur. Pour éviter les fraudes et les contraventions, il fut décidé en conseil et décrété par lois, que nul étranger ne pourrait être agréé citoyen de Bettona s'il n'appartenait à l'État et n'était sujet des Baglioni. La régularité des mœurs n'est pas négligée ; sous ce rapport, les gens de la Renaissance réservent toujours quelques surprises : on voit tel des Baglioni, comme Malatesta IV, dont la vie privée est fertile en écarts, réprimer sans grande indulgence les scandales signalés sur son territoire. Ce prince néanmoins gouverne avec modération et sagesse : ses décrets prouvent un souci réel du bien-être de ses sujets, ne fût-ce qu'au point de vue des vivres, question fort compliquée alors. Si Malatesta ne plaisante pas dans la répression des abus, son intervention n'est pas moins appréciée dans les affaires spirituelles, comme en fait foi l'exemple suivant.

A quelque distance de Bettona, les deux monastères de Saint-Jacques et de Sainte-Catherine étaient dans un tel délabrement, que les religieuses avaient dû s'installer dans la petite ville ; mais les quelques maisons qui les abritaient provisoirement ne permettaient plus ni observance, ni clôture. C'est pourquoi, dès la fin de 1518, les religieuses de Sainte-Catherine s'adressaient à la commune et au seigneur Giovan-Paolo Baglioni, afin d'obtenir concession de l'emplacement dit de « l'Hôpital » où elles feraient construire un nouveau monastère. La réponse fut favorable, ce qui n'empêcha pas divers retards ou formalités d'ajourner l'affaire. Une nouvelle requête était présentée, quand de jeunes viveurs profitèrent des circonstances pour risquer quelques correspondances avec les sœurs ; les plus hardis se présentaient même dans les maisons changées en couvent, espérant obtenir plus facilement des entrevues. On juge du scandale causé parmi les religieuses

pourchassées. Malatesta IV Baglioni alors au pouvoir en est instruit ; il fait aussitôt publier un édit interdisant à qui que ce soit d'entrer, le jour ou la nuit, dans les immeubles en question, sans permission expresse et écrite de l'évêque ou de son vicaire général. Encore faudrait-il la présenter au podestat de Bettona. A la première infraction : amende de dix écus et trois coups de corde ; de même à la seconde, avec augmentation de quarante écus ; à la troisième enfin, décapitation sans recours.

Les vicissitudes de la seigneurie de Bettona démontrent assez de quelle sécurité jouissaient les possessions de ce genre aux XVIe et XVIIe siècles. Tout d'abord, Léon X reprend le fief dès qu'il eut fait exécuter Giovan-Paolo Baglioni (1520), ce qui n'empêche nullement les habitants d'acclamer Malatesta, le fils aîné du décapité (1522), et de se donner en toute liberté aux Baglioni. Malatesta et Orazio, comme champions de l'indépendance pérousine, s'aliènent forcément la cour de Rome ; ils ont, par ailleurs, maille à partir avec les compétitions d'usage. Alors leurs ennemis les atteignent à Bettona : calomniés « *calunniati* » (*G. Bianconi*), ils sont privés de ce fief par Clément VII (1524) dont un bref annule l'investiture donnée à leur famille ; le Pape décrète, en outre, des confiscations contre les Bettonais disposés à la résistance par fidélité aux seigneurs. Mais, remarque A. Bellucci, « *un homme redoutable* « *formidabile* » *par sa pénétration et son énergie, comme le grand Malatesta, ne pouvait être facilement molesté* » ; Clément VII compte avec lui et lui rend Bettona (1528), où le général lève officiers et soldats pour la campagne de Florence. Sa mort vient à point rassurer la curie apostolique, inquiète du groupement croissant des fiefs *Baglioneschi* ; alors Bettona est confisquée par le Pape (1532). Mais Rodolfo, fils du défunt, tente de s'en emparer de vive force et y conduit de l'artillerie (1534). Il arrive plus promptement à ses fins par une autre façon de procéder ; en considération des services militaires qu'il rend à Jules III, Bettona lui est restituée (1550). Nous savons que ses enfants, privés de cette partie de son patrimoine par l'intervention des Caraffa, sous Paul IV (1557), recouvrèrent Bettona jusqu'à ce que Pie IV leur eut repris ce bien, qu'il leur rendit peu après (1565). Le dernier décret législatif des Baglioni date de 1584 ; il est confirmé en 1614 par Malatesta V et Adriano son frère, petits-fils de Rodolfo.

Les archives de Bettona possèdent de nombreux documents sur les Baglioni « *suoi Conti Feudatori* » dont le pouvoir cesse, en 1648, par le décès de Malatesta V, évêque de Pesaro, puis d'Assise, nonce à Vienne, dernier survivant de la lignée investie (1).

(1) A l'entrée du palais Baglioni, à Bettona, était un buste de Giovan-

A Coldimancio subsiste, flanqué d'une tour, un château en assez pitoyable état, mais qui, sous la seigneurie des Baglioni, « fut bien muni pour la guerre, soutint des assauts et vit des fuites ; « il reçut des cortèges princiers à l'occasion de fêtes et de réjouis- « sances. Là, on entendit résonner le roulement martial du tam- « bour, pendant que, des parapets, la voix des arquebuses emplis- « sait la vallée et que la fumée menaçante des bombardes tour- « noyait au-dessus du donjon ». (*A. Bellucci*) Aujourd'hui, le délabrement de la maison commune et la conservation défectueuse des archives ne permettent qu'une étude sommaire du passé ; l'érudit G. Bianconi signale simplement (en 1856) un écusson de Malatesta V Baglioni dont les ancêtres ont, pour ainsi dire, créé l'histoire de cette « rocca » de Coldimancio. Compris dans la paix conclue entre le Pape et Pérouse (1403), le fief guettait l'heureux sort qui lui permettrait d'échapper aux zizanies et aux fluctuations du gouvernement pérousin. Aussi s'empressa-t-il d'acclamer Malatesta Ier et de se donner librement à lui et à sa maison. L'exercice du pouvoir des seigneurs Baglioni sur Coldimancio se divise en deux périodes, dont la première débute avec le xve siècle pour continuer jusqu'en 1531. Alors surviennent les multiples vicissitudes qu'entraîne la mort de Malatesta IV ; pendant trente ans, le fief est enlevé aux Baglioni (1531-1561) ; restitué en 1561, il est sous leur juridiction jusqu'au décès de l'évêque Malatesta V. On vivait, dit-on, « *très allègrement* » à Coldimancio sous les princes de Pérouse, ce qui ne veut pas dire que la préparation militaire y fût négligée : en 1577, « *par ordre et mandement du magnif. Podestat de Coldimancio, d'ordre exprès de l'Illustre seigneur Giovan-Paolo* II *Baglione, un ban est publié enjoignant à tous ceux du château de Coldimancio qui sont inscrits sur le rôle de la milice de Sa Seigneurie Illustriss. d'avoir... à se munir d'habits et d'armes nécessaires et propres à la guerre ; de comparaître ensuite et de se présenter à ladite revue* ». Le plus souvent il s'agissait, sans doute, de parades et de fêtes, comme l'indique un décret ultérieur (1581) ainsi conçu : « *Le 10 juin, le seigneur Adriano viendra avec sa famille ; tous les soldats de Coldimancio, de Limigniano et de Caltelbono devront se trouver, en armes et habits convenables, à la revue et l'on fera battre le tambour.* » Ce fief de Coldimancio, bien « *exposé au soleil, salubre et romantique* », (*A. Bellucci*) attirait naturellement ses seigneurs ; ils y

Paolo II qui fut acheté (en même temps que cet immeuble) par les frères Mazzi vers 1780. Ceux-ci l'emportèrent pour le placer dans une de leurs villas appelée « Le Capanne » (près du lac Trasimène), où M. le professeur Mariano Rocchi en a fait l'acquisition (1886). Comme marchand d'antiquités, il le tient à la disposition du public : via Nazionale, n° 243. Rome. (Renseignements communiqués par M. Rocchi.)

séjournaient fréquemment ; les « *dames de la Maison Baglioni* » le préféraient même, comme résidence, s'y trouvant peut-être plus en sûreté. Giacoma (Fortebracci) l'habite et plus tard Monaldesca femme de Malatesta IV, ainsi que sa belle-sœur Francesca Petrucci, mariée à Orazio ; de même, Giulia Vitelli y paraît, aux premiers temps de son mariage avec Gentile (1513), et enfin Giulia, fille d'Adriano. Nous avons vu cette dernière épouser Giovan Paolo II Baglioni, dont on conserve une lettre assez intéressante adressée au podestat de Coldimancio (1581) «... *comme je pars pour Rome, je laisse la charge du gouvernement de l'Etat et de toutes mes affaires à la dame mon épouse : Sillani, de Spolète, l'assistera par procurateur fiscal. Ne manquez pas de l'aviser de tout ce dont vous pourrez avoir besoin* ; *obéissez-lui et la révérez...* » Avec Malatesta V, fils du précédent, disparaît l'administration particulière de Coldimancio réuni désormais à Bettona ; les Ughi de Cannara reçurent les biens « patrimoniaux » du dernier de ces Baglioni.

Pendant de longues années, Cannara fit partie du même domaine féodal ; les armes des Baglioni subsistent à l'angle de la tour communale. Ces seigneurs rendirent dans leur fief des décrets ou statuts (1536) dont le texte est conservé aux archives. Dans divers chartriers particuliers se retrouvent de nombreux manuscrits de Thesorieri di Andria, secrétaire d'Orazio et d'Astorre Baglioni ; c'était un lettré et un criminaliste dont les divers travaux rendent un réel service à l'historien. Dans la suite, le palais des Baglioni, à Cannara, devint la propriété de la famille Pesci-Feltri-Majolica. On a signalé certains portraits des seigneurs de Pérouse, sur le compte desquels je n'ai pu être exactement renseigné. C'était à Cannara que les Baglioni, grands chasseurs, avaient leur chenil principal ; leurs chiens de race étaient réputés pour l'allure, dans toute l'Italie. De temps à autre, les chroniques parlent de ces belles chasses où excellaient les Baglioni : ainsi Pietro-Angelo di Giovanni cite les exploits de Guido, à Chiusi, où de nombreux amis l'ont accompagné. Trois jours suffisent à l'équipage pour prendre 24 chevreuils, 4 cerfs et 2 loups ; en déplacement à Piegaio, la meute de Malatesta, neveu du précédent et fils de Rodolfo, mérite aussi une mention pour la prise de 12 sangliers, dont 2 sont jetés aux chiens, au son des fanfares et des tambourins (janv. 1482).

Collazzone possédait l'une de ces forteresses appelées « *rocche* » où les Baglioni faisaient garder les plus dangereux des prisonniers soumis à leur juridiction. Nous avons vu les habitants de ce fief se cotiser pour faire exécuter un grand tableau votif, en souvenir de la guérison du jeune Malatesta IV Baglioni, si grièvement blessé, à Ravenne (1512).

La Bastia appartint longtemps aux mêmes seigneurs qui en jouis-

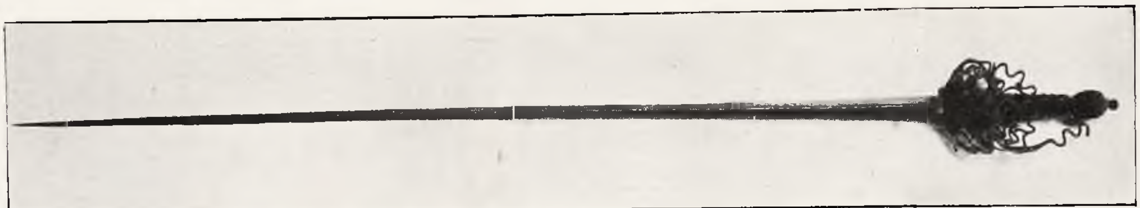


Pérouse. Le Palais communal.



Clich. Alinari. Florence.

Pérouse Place del Municipio.



Pérouse. Collect. de l'Univ. Epée d'*Orazio* III Baglioni, général de troupes vénit., tué en 1617.

saient de vieille date avant d'en recevoir garantie de Clément VII en 1528, ou concession de Pie V, un demi-siècle après (1586) ; un lieutenant-général y rendait justice en leur nom. Lorsque ce fief fit retour directement au Saint-Siège, il fut administré par un gouvernement de Consulta jusqu'à la période française.

La nomenclature des fiefs, seigneuries et terres, possédés en Italie par les divers rameaux de la maison Baglioni, nécessiterait un chapitre spécial, très développé. De son côté, la branche française de cette famille, fixée dans le Maine, se constitua par ses alliances un patrimoine important, non seulement au pays de Mayenne, mais en Touraine et en Anjou ; le temps surtout avait fait son œuvre, car les Baglion de la Dufferie, souvent nombreux à chaque génération, ne quittaient leur province que pour aller chevaucher au service du souverain.

Les Baglion de Saillant et de La Salle, en Lyonnais, qui, peut-être, se rattachent aux Baglioni de Pérouse suivant les dires d'écrivains contemporains, groupèrent également dans cette région, comme en Charolais et en Bourbonnais, des biens d'une réelle valeur (1).

***

Gouvernement général : Pérouse, Ombrie. — C'est dans la seconde moitié du XVe siècle que l'influence des Baglioni sur Pérouse, déjà accentuée deux siècles auparavant, se transforme en souveraineté de fait ; comme princes, ces descendants du compagnon de Barberousse se transmettent le pouvoir pendant quatre générations, en dépit des interruptions et des vicissitudes. Ils jouissent de prérogatives indéniables : action concertée de leurs troupes avec celles de la commune ; leurs noms mis en tête des traités comme

(1) Parmi les Seigneuries et Terres possédées, du XVe au XVIIIe siècle inclusivement, dans le Maine, la Touraine, l'Anjou, etc., par les Baglion de La Dufferie, se relèvent le plus fréquemment les désignations suivantes :

Ambrières, Beaucé, la Bellobière, le Bois-André, le Bois-Belleray, le Bois-Flèche, Boüere, Bourg-Guesdon, Champlivré, Cissé, la Dufferie, la Durantière, Epiez, les Essarts, le Ferré, Fléchigné, les Fontaines, la Forêt (en Courcité), la Fourmondière, la Garde, la Giboizière, la Guichardière, la Guimonnière, la Guyardière, Hierré, Laubinière, Lenay, les Marchérues, la Marie, Marson (*Baronnie*), la Masure, la Melletière, la Ménursière, la Morcelière, la Morlière, le Moulinet, les Moulins, la Motte d'Aron, la Motte-Husson, les Noyers, le Pin, Presle, le Plessis, Pocé (*Baronnie*), la Poydevinière, la Ribardière, la Richardière, le Taillis, Vaugarou, Vaumartin, la Vezouzière, etc. – Nombreux moulins du Bas-Hambers, de Belluet, Boussard, etc.

Les Baglion de Saillant et de La Salle étaient possesseurs, en Lyonnais, Bourbonnais, etc., de : Blomart, la Dargoire, Feuliant, Ions (*Baronnie*), La Salle (*Comté*), Mionay, Pouilly, Quincieux, Ronnet, Saint-Marcel, Saillant, Serre, La Vatte, Vaux, Vigousset, etc.

leurs armoiries sur les actes officiels ; choix des magistrats et des officiers de l'État réservé à leur décision ; bref, leurs propres revendications confondues avec l'autonomie si chère aux Pérousins.

C'est pourquoi les chroniques locales désignent à maintes reprises Pérouse comme Etat Baglion ; « *Stato Baglionesco* ».

Pendant les périodes de puissance de ces seigneurs, la cour de Rome était, nous l'avons remarqué, privée de tout pouvoir effectif sur le Pérousin et souvent aussi des contributions qu'elle en réclamait : légats et gouverneurs durent accepter la suprématie des Baglioni ou disparaître. Faut-il répéter que ces luttes contre l'autorité suzeraine ne visaient pas le chef spirituel de l'Eglise ? Cet état d'esprit des communes, à l'époque féodale, explique la plupart des événements.

Que les degli Oddi, dont les seigneurs de Pérouse écrasèrent les tentatives de rivalité, que les Baglioni dissidents, se soient trouvés par là même, servir les intérêts du Saint-Siège, le fait n'est pas douteux, mais ne prouve rien en faveur du loyalisme des opposants, lesquels n'avaient d'autre objectif que de prendre la place des princes au pouvoir. On les voit cesser d'écouter les avis de Rome, dès que la cause pontificale ne cadre plus avec leurs visées ; les Papes étaient fixés sur ce point. C'est même ce qui explique que degli Oddi et consorts n'aient jamais reçu d'eux, à titre de reconnaissance, ce que la prudence et la crainte leur firent concéder aux Baglioni. (*Bonazzi*) Evidemment, ceux qui rêvent pour Pérouse la liberté idéale, attaquent aussi bien les Papes que les seigneurs ; cela les dispense d'admettre le bien fondé des revendications suzeraines et, d'autre part, l'impossibilité d'y résister sans le secours de chefs déterminés.

Ces Baglioni, disent les uns, ne furent qu'en apparence les tenants de la liberté ; au fond, ils bataillaient pour leur propre cause. La remarque n'est pas négligeable ; encore faut-il oublier que, de tous temps, la politique consista surtout à déguiser l'intérêt particulier en intérêt général. Tel relève le fait à la charge des Baglioni, qui voit leur cause s'identifier avec « *les droits du Peuple* ». (*Bonazzi*) Laissons à ces esprits chagrins la consolation de quelques formules d'étiquette démocratique ; relevées par eux avec un soin jaloux, elles prouvent, avant tout, que les susceptibilités pérousines ne demandaient qu'à être rassurées pour la forme. Du petit au grand, c'est le cas de la Rome impériale, où Tibère faisait modestement un discours à ses collègues du sénat. Le rapprochement établi entre les Médicis de Florence et les Baglioni de Pérouse est assez exact pour frapper de nombreux historiens. Laurent le Magnifique s'arrangeait en effet pour paraître simple citoyen, voulant donner le change aux envieux, alors que rayonnait son pouvoir :

Les BAGLIONI souverains de PEROUSE (1).

Oddo-Lodovico BAGLIONI, duc, vicaire impérial de Pérouse pour l'Empereur Frédéric Barberousse.	1162
[Retour de Pérouse à l'autorité pontificale, vers 1200, jusqu'en 1393, avec de fréquentes périodes d'indépendance.]	
Pandolfo BAGLIONI exerce le pouvoir effectif.	1384 à 1393
[Révolution et arrivée au pouvoir de Biordo Michelotti ; il en jouit jusqu'en 1398. Pérouse devient ensuite vassale de Milan, puis de Naples. En 1416, Braccio Fortebraccio de Montone est proclamé seigneur de Pérouse qui est remise sous l'autorité pontificale à la mort de Fortebraccio (1424).]	
Braccio BAGLIONI exerce le pouvoir effectif. .	1449 à 1479
[La suzeraineté pontificale coexiste avec le pouvoir des Baglioni jusqu'en 1488.]	
GUIDO BAGLIONI, souverain de PÉROUSE.	1488 à 1500
GIOVAN-PAOLO BAGLIONI, souverain de PÉROUSE	1500 à 1502
[Carlo Baglioni, dissident, exerce le pouvoir sous la tutelle de César Borgia (1502 à 1503).]	
GIOVAN-PAOLO BAGLIONI, souverain rétabli.	1503 à 1506
[Retour de Pérouse à l'autorité pontificale (1506-1513).]	
GIOVAN-PAOLO BAGLIONI, de nouveau au pouvoir avec intermittences.	1513 à 1520
[Gentile Baglioni, dissident, gouverne sous la tutelle de Léon X (1520-1522).]	
MALATESTA BAGLIONI, souverain de PÉROUSE.	1522 à 1529
[Retour de Pérouse à l'autorité pontificale (1529-1530.]	
MALATESTA BAGLIONI, souverain rétabli.	1530 à 1531
[Braccio II Baglioni, dissident, gouverne sous la tutelle de Clément VII (1531-1534).]	
RODOLFO BAGLIONI, souverain de PÉROUSE.	1534 à 1535
[Retour de Pérouse à l'autorité pontificale (1535-1540).]	
RODOLFO BAGLIONI, rétabli comme seigneur de fait.	1540
[Retour de Pérouse à l'autorité pontificale (1540).]	

(1) Il s'agit d'une souveraineté de fait, comme l'a spécifié l'auteur qui s'est conformé, pour cette chronologie, à partir de Guido Baglioni, au travail de M. Luigi Fumi : *Relazione della presa di Perugia, 1522. — Vatican. cod. Urbin*, 921) p. 6. —Voy. également Matarazzo. (Arch. Stor. Ital. XVI, II, p. 101) cité à l'appendice II du présent ouvrage, p. 534.

LES BAGLIONI DEVANT L'ENNEMI (1)

NELLO BAGLIONI ; condottiere de milices pérousines. Tué à DERUTA : 1370.

ODDO BAGLIONI ; condottiere au service napolitain. Tué à MONTE-LUCO : 1478.

MALATESTA III BAGLIONI ; condottiere au service vénitien. Tué à TRENTE : 1486.

ORAZIO Ier BAGLIONI ; condottiere au service napolitain. Tué au roy. de NAPLES : 1486.

OTTAVIANO BAGLIONI ; condottiere au service florentin. Tué au pays PISAN : 1494.

SIMONETTO BAGLIONI ; condottiere. Tué en combattant les bravi de VARANO : 1500.

TROJANO BAGLIONI ; condottiere au service vénitien. Tué à la bataille de VICENCE : 1513.

GIROLAMO BAGLIONI ; condottiere au service vénitien. Tué à la bataille de VICENCE : 1513.

DENIS BAGLION de LA DUFFERIE ; écuyer français au service du connét. de BOURBON. Tué en ITALIE : 1527.

PHILIPPE BAGLION de LA DUFFERIE ; écuyer français au service du connét. de BOURBON. Tué en ITALIE ; 1527.

ORAZIO II BAGLIONI ; capitaine-général des BANDES-NOIRES (service florentin) Tué à NAPLES : 1528.

RODOLFO II BAGLIONI ; capitaine-général au service florentin. Tué à CHIUSI : 1554.

JEHAN (IV) BAGLION de LA DUFFERIE ; écuyer français. Tué à SAINT-QUENTIN : 1557.

CESARE BAGLIONI ; condottiere au service français. Tué en combattant les CALVINISTES : 1570.

ASTORRE II BAGLIONI ; capitaine-général au service vénitien. Tué à FAMAGOUSTE ; 1571.

FREDERICO BAGLIONI ; mestre-de-camp-général au service vénitien. Tué à FAMAGOUSTE : 1571.

GUIDO III' BAGLIONI ; condottiere au service espagnol. Tué en combattant les FLAMANDS : 1573.

ORAZIO III BAGLIONI ; surintendant-général au service vénitien. Tué à GRADISCA : 1617.

JACQUES BAGLION de LA DUFFERIE. Lieutenant-colonel. Mort au service français : 1652.

N. BAGLION de LA SALLE ; officier, mort au service français : 1680

GOTTIFREDO BAGLIONI ; officier au service impérial. Tué en combattant les TURCS : 1683.

FRANCESCO BAGLIONI ; officier au service impérial. Tué en combattant les TURCS : 1683.

(1) Cette liste de Baglioni, morts sous le harnais de guerre, est forcément très incomplète ; l'auteur ayant relevé, pour l'établir, les noms trouvés au cours de ses premières recherches. A peu d'exceptions près, le sort des Baglioni appartenant à des rameaux secondaires reste inconnu ; surtout aux XIIe, XIIIe et XIVe siècles. J. A. Symonds (*Sketches in Italy*, p. 63) parle, d'après les anciennes chroniques, de 27 Baglioni tués dans une même circonstance, puis étendus côte à côte sur les dalles de la cathédrale de Pérouse ; pas un seul prénom de ces Baglioni ne nous est parvenu. Bien d'autres membres de la famille succombèrent, l'épée à la main, dans les luttes particulières entre communes ou factions.

« *Il n'est pas Seigneur de Florence mais citoyen,* déclare un ambassadeur milanais, *et quoiqu'il ait un peu plus d'autorité qu'il n'en devrait avoir dans sa condition, il est tenu d'être patient et de se conformer à la volonté du plus grand nombre* (1). » Bref, Laurent, le plus puissant des Médicis, jouissait de l'autorité sans sa forme extérieure, au lieu de la forme sans la réalité dont se contenteront forcément les Médicis ses successeurs, affublés de titres pompeux, mais réduits au rôle de vagues préfets impériaux.

J'ai fait remarquer qu'aux yeux de l'historien, les gestes des Baglioni présentent d'autant plus d'intérêt que ces seigneurs ne doivent rien qu'à eux-mêmes. On ne les voit pas à la remorque d'un membre de la famille élevé au pontificat par un vote ; ils ne bénéficient pas davantage des faveurs capricieuses de cour. Point de chimériques prétentions : sur le damier politique de l'Italie, ils ont voulu être joueurs et pas seulement pions. A quoi bon les qualifications ? C'était le tempérament « *prince* » qui importait à ces entraîneurs d'hommes. Crispolti, notant leurs inscriptions tombales, qui subsistaient à Pérouse dans l'église Saint-François des Conventuels, est frappé de leur laconisme : « *Sur les sépultures des Baglioni, aucun titre n'est attribué à ceux qui, de leur vivant, exercèrent la souveraineté sur Pérouse et furent si abondamment pourvus de distinctions et d'honneurs.* »

Il serait intéressant de savoir, au moins approximativement, sur quel chiffre de population s'étendait l'autorité des Baglioni, mais certaines données essentielles manquent à ce sujet. Pérouse, fière de ses 700 tours, comptait à coup sûr de nombreuses villes, communes, forteresses (*castelli*) ou localités fortifiées (*rocche*) soumises à son influence directe ou indirecte. En fait, l'exercice de sa juridiction se modifie constamment (2). Aux XIVe et XVe siècles, sa population était plus dense que dans la suite ; encore faut-il tenir compte

(1) Les qualifications usitées par la Chancellerie Pontificale à l'égard des Médicis, vont être identiques, dans leur officielle simplicité, à celles employées envers les Baglioni. Les Médicis sont dits : « *Laurentio iuniori et Juliano de Medicis domicellis Florentinis* » (voir Reumont). De même Clément VII écrit à Malatesta IV Baglioni : *Dilecto Filio Malatestae de Balionibus Domicello Perusino* ». (v. Vermiglioli : *Vita de Malat. IV, Baglioni.*)

(2) La carte d'I. Danti publiée par M. Ales. Bellucci dans le *Bollet. della S. G. I.* 1903) reproduit les divisions du comté de Pérouse, par porte ou quartier : le lac Trasimène est compris dans le *Rione* de la Porte Sainte-Suzanne ; le *Rione* de la Porte Saint-Ange s'étend jusqu'au château de Montone, ce qui donne bien l'idée de l'étendue de ces Portes hors la ville et de la division du territoire. La carte (gravée en 1580) stipule pour l'Etat de Pérouse : 9 rocche, 238 forteresses, nombre de villes ou localités, 13 abbayes, 10 commanderies de Saint-Jean de Jérusalem, 2 de Saint-Etienne, 1 de Saint-Lazare ; le pourtour est de 138 milles.

des guerres de Fortebraccio, en raison desquelles des vides s'accusèrent parmi les habitants. Leur nombre fléchit sensiblement et les lois en faveur de la repopulation, les avantages consentis aux étrangers qui viendraient à Pérouse, démontrent le souci de remédier à cet inconvénient. Songeons aussi aux périodiques apparitions de la peste qui opéraient des ravages terribles dans les agglomérations urbaines. Malgré tout, l'équilibre se rétablissait assez rapidement ; à certaines époques, les habitants pullulent, ce que démontrent les recensements contemporains. Ainsi, dans le voisinage de Pérouse, Todi, aujourd'hui quelconque avec ses 3.000 âmes, en a compté 20.000 et, au premier appel, levait 5.000 fanti et 2.000 cavaliers ; les Siennois, adversaires malheureux des Pérousins, passent de 200.000 ou 100.000 à 13.000 ou à 6.000, en raison des pestes, guerres et misères de toutes sortes. Milan comptait 128.000 âmes lors de l'expédition de Charles VIII ; et l'importance de ces belles cités italiennes ne s'apprécie qu'en tenant compte de l'état de nos capitales actuelles à la même époque : Paris avec ses 13.000 maisons, Londres avec ses 40.000 habitants. Dans les dernières années du XVIe siècle, puis au siècle suivant, l'Italie centrale est décimée. En calculant sur de pareils déficits, puis sur la progression actuelle, on peut estimer les récentes statistiques comme se rapprochant des données réelles au temps de la Renaissance. Le recensement de 1901 reconnaît à Pérouse — ville et commune — 60.822 habitants, chiffre dans lequel la ville entre pour environ 25.000 (1). La chute des Baglioni n'avait permis aucun essor à la population urbaine, qui passait de 35.000 à 15.000 âmes (1581-1680). Spello, l'un des chefs-lieux des « *Etats Baglioni* », compte aujourd'hui 5.560 habitants ; Bettona, l'autre fief important, 3.445. Parmi les possessions des seigneurs de Pérouse, nous relevons à la Bastia, en fait d'habitants, 4.473 ; à Collazzone, 3.201 ; à Cannara, 3.040 ; à Bevagna, 5.906 ; à San Venanzo, 2.552 ; à Graffignano, 1.021, etc.

Au relevé de la population pérousine, sous les Guido ou les Giovan-Paolo Baglioni, il conviendrait d'ajouter les troupes de toute provenance qui renforçaient les milices levées dans les fiefs des seigneurs eux-mêmes et en Ombrie. Quant à la partie budgétaire, une évaluation établie en 1427— avant l'arrivée au pouvoir de Guido Baglioni ; 1488 — attribue à Pérouse un revenu mensuel de 2.000 florins, ce qui met cette cité sur le même pied que Parme, Plaisance ou Pavie.

(1) La population globale de la province de Pérouse monte à 675.352 habitants répartie sur six arrondissements (*Circondari* ou *Distretti*) qui sont : Perugia, Foligno, Orvieto, Rieti, Spoleto, Terni. La province de Bologne est inférieure à celle de Pérouse de plus de 100.000 âmes ; celle de Mantoue n'arrive pas à la moitié, et celle de Sienne compte seulement un peu plus du tiers.

Mœurs belliqueuses des Pérousins. — Dans la Péninsule entière, les habitants de Pérouse étaient réputés pour leur énergie, leur courage, leur entrain à la bataille ; sur ce point, les historiens étrangers s'accordent avec les auteurs italiens. Ils montrent ces fiers citoyens sautant tout armés de leurs murs, lors du siège de la ville par Fortebraccio, pour aller ferrailler de près avec l'assiégeant. « *D'autres*, écrit-on, *se faisaient descendre avec des cordes pour ne pas conserver sur l'ennemi l'avantage du terrain.* » A la tête d'une pareille population, il fallait des chefs d'une bravoure à toute épreuve et d'une incontestable prépondérance féodale ; les Baglioni réalisaient ces conditions,et les chroniqueurs, fiers de leurs actions, ne sont pas les seuls à le reconnaître. Pellini écrit bien qu' « *ils s'étaient, par leur remarquable valeur militaire et par l'autorité dont ils jouissaient sur Pérouse, acquis un très grand crédit entre tous les princes et seigneurs d'Italie* » ; mais Pellini, comme Pérousin. est particulariste ; non moins que Matarazzo, Alfani ou Frolliere, etc., dont les citations enthousiastes seraient superflues, il subit l'ascendant de quiconque grandit son pays. Passons aux appréciations des écrivains les plus opposés aux seigneurs du lieu : « *Honorer les chefs de cette maison*, écrit Bonazzi, *était d'autant plus naturel qu'à l'avantage de la naissance se joignait, chez eux, la gloire des armes.* » Et le même auteur d'ajouter : « *Les degli Oddi, bien que valeureux et loyaux, n'eurent jamais l'envergure de leurs adversaires* (les Baglioni) ; *c'est une tradition inexacte de représenter les deux familles comme rivalisant pour conquérir la souveraineté de Pérouse.* » De l'aveu de Bonazzi, ces mêmes Baglioni, « *en dépit de leurs violences et de leurs dissensions de famille,* (*ils*) *sont estimés et honorés pour la valeur dont ils firent preuve contre les Turcs ou les Huguenots, tantôt au service de François Ier, tantôt à celui de Charles-Quint, du duc Cosme de Médicis ou de Sienne.* » L'Anglais Addington Symonds, dont les études sur la Renaissance italienne font autorité, est non moins précis ; faisant appel à ses souvenirs d'érudit, il constate qu' « *excepté peut-être les Malatesti de Rimini* », nuls princes d'Italie n'égalèrent les Baglioni « *en hardiesse et en farouche énergie* ». « *C'est*, écrit-il ailleurs, *à leurs aptitudes et à leur vigueur que les Baglioni durent leur supériorité sur leurs rivaux degli Oddi, dans les dernières années du XVe siècle. Mais la résistance au pouvoir papal et les dissensions intestines rendirent précaire le pouvoir de cette famille sur Pérouse.* » Gallenga Stuart ajoute de son côté : «... *ils resplendirent dans leur brève gloire dans le sang et la pourpre, au cours d'un demi-siècle environ, à travers les plus grandes maisons princières d'Italie..* » De la part du Florentin Varchi ou de l'Allemand Burckhardt, l'un et l'autre hostiles aux seigneurs pérousins, les aveux ne sont pas moins significatifs. On devine les appréciations des contemporains.

Au temps de la Renaissance, le courage des Baglioni était déjà légendaire ; dans Pérouse s'imposaient d'antiques traditions, relatant qu'on avait vu jadis, étendus sur le pavé de la cathédrale, les corps de vingt-sept Baglioni, « *the same great house* » (*Symonds*), tués dans l'une des effroyables luttes du moment. Et les citoyens ne cherchaient pas à dégager de ces récits les données plus ou moins exactes ; ils avaient sous les yeux les preuves de leur vraisemblance. C'était Simonetto Baglioni, affrontant seul les envahisseurs et tombant criblé de coups, pour recommencer peu après, jusqu'à la mort, le même exploit insensé ; c'étaient ses cousins : Astorre et Adriano, égaux en bravoure ; c'était Malatesta IV, laissé pour mort sur le champ de bataille de Ravenne, où, près de lui, gisaient quarante-sept sur cinquante de ses hommes d'armes ; c'était Orazio, l'autre fils de Giovan-Paolo, tué au siège de Naples, en s'exposant comme un simple arquebusier ; c'était encore Rodolfo, son neveu, illustré à Cérisoles, où ses cavaliers tombaient à ses côtés pour n'avoir pas voulu l'abandonner ; lui-même mourait bientôt, en plein combat, à sa place. C'était un nouvel Astorre, le martyr de Famagouste, et un autre Adriano, son frère, et ce troisième Orazio qui, à la tête de troupes hésitantes, se faisait tuer pour leur donner l'exemple... Les Baglioni morts à l'ennemi sont monnaie courante : « *Plus on les fauchait, plus ils florissaient.* » (*A. Symonds*)

On conçoit, dès lors, l'attachement des troupes pour cette race ; soldats et chefs se comprennent, car les Baglioni sont de ceux qui « *parlent par la bouche de leurs blessures* ». (*Proverbe esp.*) Et les citoyens subissent l'entraînement, parce que dans le souverain ils voient le capitaine ; parce qu'ils préfèrent le despotisme d'un brave au despotisme du nombre ; parce que, patriotes, ils savent que les frontières de l'Etat furent tracées avec le sang de ces Baglioni. De même Fabretti, qui leur est souvent défavorable, adopte le point de vue particulariste de Pérouse, en reconnaissant que Giovan-Paolo et Malatesta enrayèrent les efforts des suzerains : Alexandre VI, Jules II, Léon X et Clément VII. Il prétend que sous Paul III, victorieux du parti Baglioni, s'éclipsèrent les derniers vestiges de la liberté de ses rêves : « *Avec les Baglioni s'éteignirent la valeur et l'antique énergie des citoyens et Pérouse, à l'exemple des autres cités, disparut, passive, dans la politique de l'avenir.* » Après avoir succinctement conté le massacre des Baglioni (1500), Gallenga Stuart s'arrête à la même idée : « *Désormais, dans les salles silencieuses des palais magnifiques, le griffon pérousin, fort au temps des libertés populaires, glorieux dans les victoires des condottieri, splendidement hardi (feroce) sous la seigneurie des Baglioni, repliait ses vieilles ailes.* » Si Jules II, pour avoir momentanément brisé le pouvoir de Giovan-Paolo, est considéré par de nombreux auteurs

comme conquérant de Pérouse, son succès ne lui fut néanmoins possible qu'en maintenant la plupart des franchises communales. Les Pérousins s'en rendaient compte.

C'est pourquoi leur conception des faits et des hommes diffère de celle de M. Eug. Müntz, critique spécialisé dans les études d'art en Italie. Ce dernier résume ses griefs contre les Baglioni par une déclaration péremptoire : « *Il était rare*, écrit-il, *qu'un Baglioni mourût de mort naturelle...* (1) » et la remarque ne manque pas de justesse en ce qui concerne les branches historiques de cette maison. Il est même probable qu'en étudiant les rameaux secondaires, ailleurs que dans les cadastres ou les archives de notaires, les décès par l'épée, le poignard ou le poison, présenteraient, aux mêmes époques, des proportions analogues. Cela renforcerait la thèse de M. Müntz. Seulement l'idéal de la mort diffère pour le professeur et pour le soldat. M. Müntz ne s'imagine pas que ses élèves viendraient l'écouter s'il ne savait pas enseigner ; qu'il admette que les troupes ou les partisans n'auraient pas suivi avec zèle les Baglioni, généraux ou chefs de faction, s'ils n'avaient pas su mourir avant l'heure.

Soldats, ils sont chefs d'école pour l'art militaire et constituent

(1) Certains écrivains usent même d'une curieuse surenchère, et si M. Eug. Müntz remarque qu'il était rare de voir un Baglioni mourir de sa belle mort, M. Gab. Faure ne peut faire moins que d'ajouter : « ...*comment ne pas songer à cette terrible famille dont on a pu dire que les enfants naissaient avec l'épée au côté et dont pas un des membres ne mourait de sa mort naturelle ?* » (*Heures d'Ombrie*, Rev. des D. Mondes, 1 nov. 1907 p. 140.) Le prochain auteur, en mal de Toscane ou d'Ombrie, se doit de déclarer qu'il y avait, chez les Baglioni plus de morts violentes que d'individus ; il lui suffira de compter les cadavres à la façon de M. L. Gillet. Parlant des princes de cette même famille massacrés lors du complot de 1500 — cinq en tout, y compris Grifonetto — l'auteur de la vie de *Raphaël* (p. 22) estime que « *plus de cent Baglioni, réunis pour le mariage de leur chef Astorre, furent exterminés* ». A vrai dire, la surenchère ne s'en tient pas à ce genre de dénombrement. Il est avéré, par exemple, que Giovan-Paolo Ier Baglioni donna prise dans sa conduite privée à de graves reproches ; Giulio di Costantino, puis Guichardin et quelques autres, parlent d'inceste. Naturellement nombre d'auteurs s'empressent ensuite de faire chorus et l'accusation peut être fondée, étant données les mœurs contemporaines et la liberté d'allure du personnage. Mais enfin, on ne saurait multiplier le cas à l'infini ! Déjà sur ce point délicat M. de Grimoüard déclare avec circonspection que « *Guichardin ne peut être cru sur parole, tant il accepte facilement tous les mauvais bruits.* » Cette façon d'apprécier les faits n'avait pu convenir à Stendhal, qui, sans fournir de preuves ni de références, accorde plusieurs bâtards incestueux au même Giovan-Paolo. Et encore l'accusation (pêchée à une source suspecte ?) paraît-elle modeste en regard de celle que lance M. Ch. Benoist pour excuser, par comparaison, les mêmes écarts chez César Borgia : « *A supposer*, écrit-il, *qu'ils soient prouvés, la demeure des Baglioni en était pleine.* » Mais ces incestes-là ne sauraient, n'est-ce pas, avoir besoin de preuves ?

une telle pépinière de condottieri qu'on disait d'eux « *qu'ils naissaient l'épée au côté* » (*Sansovino, Ph. Monnier*, etc.) et que, dans leurs lignées, « *on comptait autant de généraux que de sujets* ». (*Lapaccini*, cité par *Varchi*) Leurs filles épousent les plus renommés capitaines : Camillo Vitelli, Bartolomeo d'Alviano, Ascanio della Corgna, Camillo Orsini, etc. C'est près des Baglioni, des Orsini et des Bentivoglio, que les futurs officiers de Charles-Quint, les Giovanni de Cardona ou les Ugo de Moncade, font leurs premières armes. Pendant six générations, on voit les Baglioni tenir le bâton de capitaine-général des principaux États de la Péninsule : l'Eglise, Venise ou Florence ; ils s'illustrent dans les hauts commandements non seulement en Italie, mais en France, en Autriche, en Allemagne, en Hongrie, en Grèce, à Chypre et à Malte.

Certains prétendent qu'il leur a manqué, pour jouer un plus grand rôle, un théâtre proportionné à leur valeur ; sur celui dont ils disposaient, tels d'entre eux se sont révélés de véritables politiques. Que les conflits de nation à nation, auxquels nous sommes habitués, ne diminuent pas, à nos yeux, ces luttes entre petits Etats ; l'action n'était pas moins grave, car elle englobait l'indépendance de la patrie et l'honneur du drapeau. De même, pour le gouvernement : il y a quelque chose de grand dans l'emploi d'une volonté décidée à réussir et qui ne faiblit pas. Quant à la marche des révolutions, elle se retrouve identique dans les soulèvements de villes et dans ceux d'un peuple : intérêts et passions se ressemblent. Les héros ne sont pas à imiter en tous points, il s'en faut ; mais leurs actes intéressent toujours, parce qu'ils permettent de juger une époque. Or, « *si une race peut, à elle seule, représenter complètement le bien et le mal de cette période de l'histoire italienne dont nous avons parlé* (Renaissance), *avec ses clartés et ses ombres, aucune n'est plus indiquée que la race des Baglioni.* » (*Ales. Bellucci*)

Condottieri. — Les Baglioni sont condottieri, en tant que gens de guerre, parce qu'à leur époque, en dépit de variantes diverses, on ne guerroyait pas autrement dans toute l'Europe (1). A ce sujet, me permettra-t-on une digression ?

Le principe des condottas datait de loin : rappelons simplement qu'au temps d'Auguste, les armes constituaient déjà une profession ; les soldats étant à la disposition de qui les payait. Ce sont des

(1) « *A Pérouse, les Baglioni, condottieri de père en fils, étaient maîtres de cette ville toute féodale, perchée sur une hauteur bastionnée qu'environnent les sommets noirs de l'Ombrie. Ils habitaient le sévère et massif Palazzo del Governo. L'ecole ombrienne, dite du Pérugin, école de peintres religieux, naissait à l'ombre de leur épée vénale....* etc. » Ce qualificatif employé par Zeller, n'est pas absolument indiqué au sujet de chefs d'armée dont le tort était de se conformer aux usages de leur temps.

forces de ce genre que fourniront les « *Scholæ* » impériales ou prétoriennes. Pour se borner au Moyen Age italien, il est clair que les républiques commerçantes, avant même de se déshabituer des fatigues militaires, ne pouvaient donner, pour leur compte particulier, un grand nombre d'hommes d'armes ; alors, le condottiere étranger bénéficiait chez elles d'une hausse appréciable. Princes, chevaliers, aventuriers de tous pays, courent exploiter cette florissante contrée et rivalisent pour réclamer leur solde aux divers Etats de la Péninsule. C'est dire que les qualités ou les défauts des « meneurs d'hommes » sont internationaux. Jusqu'à la moitié du XIVe siècle, les condottieri italiens seront souvent au second plan chez eux ; mais l'épée trouvera des adeptes de plus en plus nombreux dans ces populations, si persuadées soient-elles qu'il est plus avantageux de commercer que de se battre. Les exigences injustifiées de l'étranger auront eu ce résultat. L'Italien va prouver que, sous le rapport militaire, ses aptitudes peuvent aussi supporter toutes les comparaisons, et le dernier des « *barbares* » en évidence, l'Anglais Hawkwood, voit se former une école, en quelque sorte nationale, dont les sujets vont remplacer puis éclipser tous leurs émules. S'ils avaient pu concevoir leur patrie unifiée, c'en était fait des parasites : l'Italie, délivrée par ses enfants, n'eût pas été contrainte, pour son salut, de paralyser les monarchies d'Europe les unes par les autres. Mais, longtemps encore, toutes les difficultés seront tranchées par le condottiere à surenchère. Attendons, pour distinguer entre la lutte pour la solde ou pour le pays, que l'idée de patrie soit éclose, telle que nous la concevons ; cela n'empêchera pas de saluer au passage quiconque, par exception, sacrifiera son intérêt à celui de la terre natale, ou au devoir.

Morcelée et riche, l'Italie ne connaît que des mercenaires ; aux siens propres s'ajoutent les Français, les Allemands, les Espagnols ou les Turcs, etc., dont les grands condottieri sont : Charles VIII, Maximilien, Ferdinand ou Bajazet. Elle voit dans son argent le véritable levier de son bien-être et de sa sécurité. Ses banquiers ne sont-ils pas les maîtres financiers du monde ? Tout lui semble achetable. Ainsi avait pensé Carthage ; ainsi pensera la Hollande et plus tard l'Angleterre : défalquer des conquêtes ou des résistances la perte des mercenaires, puis faire le total. Il est toutefois périlleux d'abuser de ce calcul qui néglige un facteur essentiel : l'abnégation. Méprisé par les soldats à ses gages, le riche citoyen ne sera garanti, ni par ses biens, ni par sa civilisation, contre toutes les servitudes, s'il perd les vertus qui se contractent seulement face à l'ennemi. Malgré tout, les condottieri ont rendu d'incontestables services : leur influence civilisatrice est certaine. Chaque nation doit à des étrangers quelques pages glorieuses de son

histoire, et le compte des mercenaires entrés en ligne dans certaines victoires « nationales » est souvent curieux.

Ces résultats ne compensaient pas les graves inconvénients du système : vénalité, mauvaise foi, froideur au combat.

« *Il n'est point de forteresse imprenable, quand un mulet chargé d'or y peut monter* », remarquait déjà Philippe, roi de Macédoine. Les condottieri, obligés d'attendre tout de leur métier, moissonnaient avec l'épée comme les mercenaires antiques ; l'épée devait procurer, en même temps, fortune et subsistance, à une époque de passions effrénées. Ce n'est pas en Italie, néanmoins, que le jongleur Marcabrun (XII[e] siècle) s'écrie : « *Rapacité et non-foi désolent le monde* ! » Les Croisades, sauf au début, furent pour beaucoup l'occasion de battre monnaie ; Renaud de Châtillon prince d'Antioche, qui servait à l'enchère Latins ou Arméniens dans leurs guerres fratricides, ne manqua pas d'imitateurs. On comprend les pressentiments de Pons de Capdeuil : « *Aveugles, les rois, s'ils continuent à guerroyer pour un peu d'or* ! » En France, les satires populaires dénoncent souvent l'avidité des hommes de guerre ; Jehan Dupin prétend que la noblesse ne fait rien sans « *loyer* », sinon « *le cuer lui faudrait* ». Ce ne sont pas les doléances des chevaliers, pour leurs gages, au camp de Gascogne (XIV[e] siècle), qui lui donneront tort. Sous Philippe de Valois, le fier seigneur marchande son salaire, qu'il perçoit aussi bien de l'ennemi.

Ceci dit, pour spécifier que les Français n'eurent pas à se corrompre, autant qu'on le supposerait, dans les campagnes d'Italie ; leurs rapports avec les Turcs, pendant les Croisades, avaient au moins préparé la voie. Ils auraient du reste guerroyé un peu partout, sans beaucoup plus de profit moral. Certes, l'Italie d'alors, instigatrice de tous les progrès, détenait la première place pour les vices, contre-partie inévitable d'une civilisation plus raffinée. Il est facile de constater combien les procédés criminels se développent ailleurs, en même temps que le bien-être et le luxe ; à Versailles, à Madrid ou à Londres, les preuves en sont constantes. On les trouverait en France, bien avant que les relations directes avec l'Italie aient permis aux intrigants de ce pays de se ruer chez nous, comme le feront les Français de même espèce, en Espagne ou en Westphalie (1). Mettons que chaque nation a sa manière propre ; le fond ne varie pas.

(1) Au temps de Napoléon, par exemple. En fait de reproches du même genre adressés par un peuple à l'autre, ceux des Anglais ne manquent pas de piquant : Anne Boleyn se serait, paraît-il, corrompue en France, comme si les cours de Henri VII et de Henri VIII étaient moins dépravées que celle de François I[er].

Quant à la question d'intérêt dite « d'argent », elle fut de tous temps la pierre de touche universelle ; les exemples probants fourmillent en Europe. Jehan Le Bel dénonçait la bassesse et la vénalité allemandes, avec autant de raison que les flétrit Mirabeau et qu'on reviendrait aujourd'hui sur ce thème. Les cas répréhensibles se sont multipliés dans les divers États, si bien que l'Histoire ne retient que les plus en évidence. Avant de s'effaroucher sur les procédés des mercenaires italiens, il est rationnel de constater le côté pillard du brave Étienne Vignolles, dit La Hire qui, à l'exemple de ses pareils, ne connaissait d'autre droit ou d'autre foi que son épée. Aux « délicats » d'ignorer Brantôme, empêché par hasard de passer à l'ennemi ; Guise, pensionné par l'Espagne ; don Juan d'Autriche, traître à son roi, à son frère, à son bienfaiteur ; Bassompierre, au plus offrant ; Monk, si facilement parjure.

Ils ne rechercheront pas d'où provenait l'or touché par Coligny ou par Henri IV et négligeront les procédés des seigneurs de la Fronde. Il est vrai qu'en dénonçant leur chantage, nos historiens oublient parfois que Turenne, « *honnête et vertueux* », prétendit entraîner ses troupes hors du devoir pour conquérir un village de plus à son propre frère ; Condé, de son côté, dépassait vraiment de trop haut ses compagnons de défection.

Admettons qu'en servant l'étranger, il était reçu qu'on changeait simplement de maître ; mais dans ce cas, l'intérêt individuel continuait de faire prime. Et cette appréciation, entrée dans les mœurs, s'y perpétue si longtemps, qu'un vrai patriote, comme La Tour d'Auvergne-Corret, pensera à la solde espagnole. Aussi, pour condamner les batailleurs de la Renaissance et constater les progrès de la vertu, faut-il attendre que les façons de guerroyer se soient radicalement modifiées, et que les chefs n'aient plus à lever, équiper ou remplacer leurs contingents de la même façon. Supposons nos hommes d'État ou de guerre, hors de notre époque paperassière déprimante pour l'initiative individuelle, et exposés aux mêmes nécessités, tentations et facilités que les condottieri. On pourra alors seulement comparer les caractères, en tenant compte du progrès et de l'adoucissement relatif des mœurs. Le résultat laisse rêveur. Louis XIV avouait déjà : « *Dans ma cour, très peu de fidélité sans intérêt, et par là mes sujets, en apparence les plus soumis, autant à charge et à redouter que les plus rebelles.* » Si nous passons tout de suite à Napoléon, ce sera pour entendre ce potentat confesser qu'il n'a gorgé ses maréchaux et généraux de dotations ou de donations, que pour enrayer leurs pillages ; il prétend se les attacher par l'intérêt, ce qui, en bien des cas, est dorer leur trahison. Que penser alors des condottieri et n'est-ce point les juger vite que les qualifier d'aventuriers dans le sens où

nous comprenons ce mot ? Ils ne furent aventuriers qu'à la façon dont le concevaient nos aïeux ; quand les grands seigneurs allaient de pair avec les soldats de fortune. La qualification d' « *adventureux* » était flatteuse, et Froissart s'affligeait à l'idée de ceux qui, signalés par trop de méfaits, se voyaient parfois bien mal récompensés. Y a-t-il plus prodigieux roman d'aventures que l'histoire de la Renaissance ? Ce sont encore les mâles passions des capitaines de ce temps qu'exaltera Corneille : ambition, vengeance, orgueil du sang, gloire. Pareille mentalité entraîne de sombres contreparties ; elle n'en est pas moins « la marque des races saines et fortes ». Si la vénalité ne choqua pas nos devanciers autant que nous le voudrions, c'est parce que la probité, comme bien des règles de morale, est chose d'époque ; et si l'on excusait, plus que les autres, les gens de guerre, c'est que le courage était la première des vertus. Faites donc comprendre cela à ceux dont « *la peur* » est la « *dernière divinité* » ? La peur n'eut jamais trouvé grâce autrefois. Conscient du pouvoir de la vénalité, le sage s'indignait des manœuvres cyniques, surtout lorsque les diplomates, les magistrats ou certaines gens de cour en abusaient ; ceux, en un mot qui, par métier, ne risquaient pas leur peau. Evidemment, les lords anglais stipendiés par la France, les seigneurs français par l'Espagne, ou réciproquement, n'étonnaient guère, puisque la diplomatie luttait à coups de corruption. L'excès de leurs pratiques répugnait davantage ; aussi les satires se font-elles plus virulentes contre la rapacité des courtisans, des magistrats et des légistes. « *Chacung scayt*, écrit encore Chantonnay à Catherine de Médicis, *combien les juges séculiers... sont dépravez ou la pluspart timides et non chaillans* ». Il n'était pas jusqu'aux artistes pour justifier, à l'occasion, la boutade de Cellini : « *Je sers qui me paie.* »

Niveau moral pitoyable, et pourtant, en plein XVIIIe siècle, un de nos hommes « de progrès », Diderot, l'abaissera encore. Redresseur d'abus en France, il se fera l'adulateur fervent et pensionné de Catherine de Russie, dont l'empire réclamait bien d'autres réformes que sa patrie. Naturellement ce philosophe n'a pas la spécialité du genre ; alors, malgré le raffinement de notre civilisation, soyons plus équitables pour les soldats dont l'existence, sans cesse exposée, n'est jamais vile. Ils valent mieux que ces prôneurs qui ont « *la raideur des principes sans les principes eux-mêmes* » (*Barbey d'Aurevilly*) et qui réhabiliteraient les condottieri, jusqu'à mettre en valeur les « bravi » eux-mêmes. Le misérable qui vendait son coup de poignard, ne paraît pas plus taré que le folliculaire qui vend sa diffamation ou que le député qui vend son vote ; ces produits de notre civilisation le dépassent en hypocrisie. Les bas procédés, usités à une époque où les exécutions sommaires suppléaient à la justice, où rarement l'on tenait à crime une mort

susceptible de donner la paix, sont moins méprisables que ceux des policiers de Napoléon. Les guet-apens n'avaient pas, comme certaines commissions militaires, la lâcheté de s'abriter sous l'apparence de la légalité.

La mauvaise foi reprochée aux condottieri, et bien souvent à juste titre, serait aussi facilement dénoncée ailleurs qu'en Italie ; nulle tare n'a peut-être été si constamment renouvelée des Grecs. Le vieil Homère vantait le grand-père d'Ulysse « *qui l'emportait sur tous, dans l'art de ravir de nombreux bestiaux et d'en imposer par la feinte et les serments ambigus* » ; il allait être compris des Romains, qui donnèrent le plus bel exemple de la force unie à la perfidie. Combien de chevaliers du Moyen Age se pénétrèrent ensuite des procédés de Thibault le Tricheur, comte de Champagne, qui « *fut plein d'engein et plein fut de feinté* » ! Machiavel réduit simplement en maximes les pratiques de Louis XI ; précédents qui n'étaient pas de nature à faire rougir les gens de la Renaissance sur leur propre conduite. Leur époque, renommée pour ses perfidies, fut, sous ce rapport comme sous les autres, un épanouissement préparé de longue date.

Les condottieri jouent au plus malin avec les gouvernements qui les emploient et les exploitent ; leur « *furberia* » signifie adresse et leur « *onore* » prestige du succès, au même titre que la qualification d'honnête désigne, au XVIe siècle, beaucoup plus le rang que la vertu, et que « finesse » signifie encore mensonge pour les diplomates. Diplomate, le condottiere était forcé de l'être, non moins que soldat ; il cumulait les défauts des deux emplois, allongeant « *la peau du lion de celle du renard* ». Certes, les chroniqueurs prétendent avec sincérité qu'un gentilhomme doit haïr toute bassesse ou déloyauté ; mais les opinions sur ces points varient sans cesse, et nous ne pourrions les comprendre comme un noble des XVIe et XVIIe siècles.

Le rôle des condottieri sur les champs de bataille a suscité maintes controverses. Inutile de s'étendre sur les paniques qui ne furent le monopole d'aucune des nations aux prises en Italie, et dont la belle époque chevaleresque offre des exemples saisissants : « *Avec tout ce, les chevaliers et écuyers, qui retournés étaient de la bataille, en étaient haïs et blâmés par les communes.* » Ainsi s'exprime Froissart à propos de la déroute de Poitiers. Quand évoluaient les capitaines d'aventure, les grandes batailles étaient l'exception, sans quoi les belligérants, sans cesse exposés, eussent été bientôt anéantis : les hostilités se déroulaient en razzias, incendies, embuscades, négociations, avant et pendant les affaires ou les sièges. Tant que le sort des armes dépend de

mercenaires, ou des armées de métier, les mêmes phénomènes se produisent ; aussi bien au XIII[e] siècle que pendant la guerre de Sept Ans ; on voit encore à ce moment la victoire obtenue sans bataille, par le simple jeu des manœuvres. Toutefois, le beau temps des condottieri (soit de la fin du XIV[e] à la première moitié du XV[e] siècle) se signale par un fait exceptionnel : l'art de la défense a devancé celui de la destruction ; les armures, en plein effet, favorisent les fructueuses rançons. Bien entendu, les condottieri, n'ayant aucun intérêt à s'entre-détruire, feront autant que possible dévier les batailles en démonstrations ; mais l'artillerie paraît et, réclamant une place de plus en plus large, modifie les conséquence des rencontres. Ce sera le moment où les Baglioni vont être surtout en scène. Que les derniers majors de table d'hôte ne se gaussent pas trop cependant des batailles antérieures où parfois, tant morts que blessés, tout le monde se portait assez bien (1). Ces mêmes condottieri, mêlés aux luttes intestines de leur patrie respective, besognent de toute autre façon ! Il leur suffit de s'intéresser au litige. Qui plus est, leurs procédés de guerre entraînent un immense résultat, en créant la stratégie, les lois de la tactique ; de moins en moins le succès appartiendra au plus brutal ; il passera au plus intelligent.

En résumé, pour que tel capitaine accuse son relief en bien ou en mal, au temps des Baglioni, il importe d'étudier les précédents, les contingences et les analogies, sans indulgence ni paradoxe : la première pardonnant à tâtons et le second par l'absurde. Efforçons-nous d'être justes, non seulement au sujet des questions militaires, mais pour celles de moralité et d'usages, constamment controversées.

Cruautés. — Popularité des Baglioni à Pérouse. — Français, nous serons moins stupéfiés des atrocités fréquentes en Italie, au cours du Moyen Age et de la Renaissance, si nous nous pénétrons des exploits de nos Écorcheurs, Bourguignons et Armagnacs, ou des horreurs des guerres de Religion. Messieurs les Anglais voudront bien se souvenir que leur histoire, ne serait-ce que sous les Tudors et les Stuarts, « *devrait être écrite par la main du bourreau* » (*Voltaire*) ; et les voisins feront de même.

Etudiés surtout par les Florentins, dont les dires sont encore acceptés un peu partout, les Baglioni furent traités comme ceux dont la vie est écrite par l'ennemi ; nombre d'auteurs voudraient substituer à leur actif la honte de se faire détester à l'honneur de

(1) Les campagnes de Jeanne d'Arc, en France, font encore peu de victimes dans la bataille ; c'est après qu'on s'acharne sur les vaincus. A la prise de Jargeau (1429), les Français n'ont pas vingt tués ou blessés ; deux ou trois hommes meurent à la bataille de Patay, etc.

se faire craindre. Il va de soi que parmi les principaux de cette famille, certains sacrifièrent par trop aux vices contemporains. Pareils torts n'empêchèrent cependant pas Pérouse de s'attacher à ses seigneurs, à ceux mêmes qui furent les plus répréhensibles. C'est que les citoyens les comparaient aux Visconti, aux Malatesti, aux Borgia, aux Este, aux Scaliger, aux Trinci, aux Malaspina, etc. ; ces princes, à la place des leurs, n'auraient point agi avec plus d'aménité et se seraient plutôt montrés pires. Les Baglioni gagnaient à la comparaison. Alors leurs ennemis, faute d'élan populaire en faveur d'un changement, mettaient en œuvre les forces des cités envieuses de Pérouse. Mais les soldats des seigneurs menacés se coalisaient avec leurs partisans, fussent-ils les plus humbles, pour braver l'offensive, surtout quand les condottas éloignaient les Baglioni du centre d'action.

Cette même population, dont les conjurés de 1500 redoutaient la colère (*Matarazzo*), celle qui, au retour de Giovan-Paolo (1513), le recevait « *come uomo divino* » (*T. Alfani*), et, plus tard, ne ménageait pas à ses deux fils de semblables démonstrations, regrettera la puissance de la maison Baglioni. Malatesta IV l'avait prévu et les citoyens justifièrent sa prédiction, en rappelant Rodolfo son fils. Chroniqueurs ou historiens montrent la majorité des gentilshommes, la bourgeoisie entière et la plus grande partie du peuple, agissant de concert ou séparément, pour appuyer les mêmes princes ; Matarazzo, Pellini et les autres sont prolixes à ce sujet, et il faut que la thèse adoptée par M. Eug. Müntz ait de fortes exigences, pour lui dicter le contraire. A entendre ce dernier, la bourgeoisie pérousine, « *honnête, pacifique, laborieuse*... etc... *l'immense majorité de la population* » ne se rencontrait avec ses seigneurs que sur le terrain religieux (1). On objectera que ce terrain voisinait trop avec celui des combats, pour qu'il fût possible à ceux qui s'y coudoyaient de s'ignorer ailleurs. Du reste, les historiens les plus acerbes contre les Baglioni n'ont point toujours imité M. Müntz pour renforcer leurs appréciations : Léo et Botta conviennent que ces Baglioni étaient soutenus par « *toute la bourgeoisie* ». « *Les bourgeois, alors fort braves*, écrit Stendhal, *s'exerçaient aux armes et suivaient avec le plus vif intérêt les entreprises de Jean-Paul Baglione, le petit tyran fort habile qui régnait dans leur ville*... etc. » Le même écrivain, pourtant fort agressif, ajoute : « *avec son armée, sa ville de Pérouse perchée au sommet d'une montagne, et le secours des habitants*, (Jean-Paul) *se moquait de tout le monde.* » Addington Symonds cherche évidem-

(1) Relire, à ce sujet, historiens ou chroniqueurs ; Matarazzo entre autres : « *Et nel currere che fecero costoro, tutta Peroscia se armo, grande e piccolo.* » (Arch. Stor. Ital., XVI, II, p. 31.)

ment à tempérer une constatation du même genre : à son avis, les Pérousins sont mêlés, mais bien à contre-cœur, aux luttes de leurs princes (complot de 1500) ; encore a-t-il l'imprudence de citer Matarazzo dont les déclarations sont catégoriques. Bref, Symonds, frappé par l'orgueil du citoyen de Pérouse pour les Baglioni, en fait la conséquence de l'esprit particulariste ou « esprit de ville (1) ». Il conclut ailleurs que ces princes « *n'étaient pas pires que les autres nobles italiens* », et par contre les a reconnus pour les plus braves, puisqu'une seule famille lui semble les avoir « *peut-être* » égalés sous ce rapport. Ces tyrans ne se trouvent donc pas en trop mauvaise posture, même si l'on prétend tenir pour des forcenés ceux d'entre eux qui appliquèrent le talion aux assassins de leurs parents et amis.

Ne voyons-nous pas, en France, Froissart vanter Gaston Phœbus meurtrier de son fils et qui fit périr dans des supplices raffinés les compagnons innocents du jeune homme ? Le bon chroniqueur n'en est pas gêné pour prétendre que ce Gaston fut un prince « *si très parfait qu'on ne le pourrait trop louer* ». Cela donne tout de suite le ton. Laissons l'annotateur des Archives historiques italiennes exulter en relevant les reproches de tyrannie ou d'arbitraire adressés par Matarazzo aux Baglioni : « *Quel aveu*

(1) Un autre auteur anglais, Selwyn Brinton, non moins hostile, arrive aux mêmes conclusions. (v. *The Master of Perugia.*) « Voilà donc, « nous disions-nous, cette vieille cité de Pérouse encore indomptée « dans sa vigueur farouche avec ses tours, sur lesquelles le maître « papal, qui allait venir, n'avait pas encore porté la main ; voilà la ville « telle qu'elle se dressait dans ces jours où les Baglioni faisaient la loi « dans ses murs. Car aucune tragédie dans les annales italiennes (et « Dieu sait s'il s'en trouve !) n'est plus fascinante que cette étrange et « sauvage histoire des Baglioni. Race de gentilshommes du dehors, qui « avaient de grandes seigneuries à Spello, à Bettona et à Montalera, « dans le duché de Spolète et les cités ombriennes ; hommes d'épée et « condottieri de profession, fameux à travers l'Italie par leur courage et « leur beauté personnelle, ils conquièrent graduellement le pouvoir dans « la cité, finissent par la dominer entièrement, chassent leurs rivaux et « ennemis, bâtissent leurs palais aux grandes tours de guet, là où « Paul III éleva plus tard son propre château, la Rocca Paolina... [etc] « Ce furent des jours de sauvagerie et de férocité que ceux dans lesquels « les Baglioni tinrent le pouvoir ; ceux que rappelle le chroniqueur « Matarazzo, avec un regret auquel se mêle une nuance de sympathie « ou d'orgueil... » Cette nuance ne s'est pas effacée ; aujourd'hui encore, Alessandro Bellucci écrit : « *Quelle admirable trempe d'individus s'élevant au-dessus du vulgaire, que ces Baglioni ! quelle étoffe de héros* (*stoffa di eroi*) *et de glorieux sujets ! Race issue de la Renaissance italienne dont elle est faite et qui disparut silencieusement, sans laisser trace de son dernier descendant, sitôt que l'histoire d'Italie, annihilée après la paix de Cateau-Cambrésis, fut tombée dans l'universelle suggestion de l'Espagne...* » (Revue *Augusta Perusia*, juillet-août 1906, p. 104, art. s. Coldimancio et les Baglioni historiques.)

à retenir, de la part d'un homme si attaché à la Magnifique Maison ! » L'aveu, en effet, est instructif, car le lecteur ne se croyant pas condamné à n'accepter que le blâme, appréciera la sincérité du chroniqueur par ses réserves, et les Baglioni n'y perdront pas.

Leurs vengeances, dit-on, étaient tenaces ; c'est exact. Sur ces natures ardentes, l'outrage ne glissait pas ; on les vit souvent impitoyables. Raidis dans leur volonté comme dans leur armure, les Baglioni ignorèrent la douceur, en face d'ennemis qui ne concevaient d'autre principe que la force ; pitié ou pardon, représentant alors faiblesse ou crainte, également vouées au mépris et aux bravades. On peut supposer que les sanglantes félonies d'un Varano, d'un La Penna, d'un Vitelli, d'un transfuge comme Braccio Baglioni, tous épargnés à l'occasion par les seigneurs de Pérouse, n'étaient pas faites pour attendrir ceux qui en devenaient victimes. Et le piquant des sévérités de Bonazzi à l'égard des « tyrans » de sa patrie, s'accuse quand le même historien qualifie de « *benevole* » Fortebraccio de Montone. Qu'il y ait à tenir large compte, à cet illustre guerrier, des mœurs contemporaines : d'accord. Ne voit-on pas, néanmoins, ses exécutions outrepasser celles-là même dont Bonazzi fait un grief aux Baglioni ? Aucun de ces derniers n'a broyé, sur l'enclume d'un couvent, la tête de dix-neuf moines coupables de n'être pas de son avis ; aucun n'a aussi allègrement précipité trois malheureux du rempart d'Assise ; ou, par-dessus certain pont de Spolète, un messager porteur innocent de mauvaises nouvelles. Les procédés des seigneurs pérousins n'en restent pas moins redoutables ; à les relever, on conçoit le temps qu'il fallut au christianisme pour opposer la notion du devoir aux suggestions de l'ambition ; la raison, à la passion. Non seulement le brave et loyal Montluc assure encore qu'il n'y a rien qu'un grand cœur n'entreprenne pour se venger ; mais un moine réellement pieux, Bartolomeo Sereno, relatant le coup de poignard donné trop lestement par Prospero Colonna à Giustini, a l'air de trouver que le pardon des injures ne saurait concerner les gentilshommes. A cette façon de concevoir certains « droits », ajoutons les machinations d'un Borgia, justifiées par le succès aux dépens de tel ou tel Baglioni ; elles mordront sur ces âmes de soldats comme un acide sur l'acier.

Goût des arts et des lettres. — Les chroniqueurs pérousins décrivent à l'envi les palais Baglioni ; ils vantent les fresques et les ornements, célèbrent le luxe, dénombrent les officiers et les serviteurs, sans oublier l'entretien général, y compris celui des chevaux de prix et des animaux féroces. Le sincère enthousiasme des contemporains, fiers, pour leur cité, du faste de cette cour,

perce dans leurs remarques sur l'affluence des capitaines et des prélats, des savants, des lettrés et des artistes, auxquels les seigneurs du lieu réservaient toujours le plus bienveillant accueil. On s'imagine l'empressement des gentilshommes et le charme des dames dans le chatoiement des costumes, l'or des parures, l'éclat des armes ciselées ; sur cet ensemble tranchait la pourpre des princes de l'Eglise. Ce sont là réunions comme en présentait la Renaissance ! Quelques pans de murs et de rares vestiges épars dans les collections publiques ou privées, subsistent seuls de ces demeures, balayées par la tourmente de 1540 ; à peine les archéologues s'entendent-ils pour déterminer l'emplacement des palais Baglioni. Ils croient que les deux principaux ne s'élevaient pas absolument à la place de la Prefettura actuelle, mais plus en avant, sur la terrasse d'où l'on découvre le panorama ; l'un était à l'angle sud-est, l'autre, du côté de l'hôtel Brufani. Les plus remarquables de ces palais appartenaient à Braccio et à Rodolfo : ces deux-là contigus et touchant la « Sapienza nuova ». Vis-à-vis d'eux s'élevait le palais de Gentile. Il est spécifié toutefois que, lors de l'exil de Rodolfo II, le légat fit communiquer ce dernier immeuble avec le palais de Braccio ; ces constructions devaient donc avoir quelque point de contact (1). On rappelle encore les jardins splendides des Baglioni, particulièrement admirés dans une cité passionnée, de longue date, pour les cultures florales.

La protection accordée aux artistes par les seigneurs de Pérouse, cet « *exquis sens de l'art qui fut l'une des qualités* » de leur race (*Al. Bellucci*), se révèlent aussi dans les admirables fresques du Pérugin, exécutées au Cambio alors que gouvernait

(1) En plus des palais Baglioni proprement dits existaient, à proximité, divers immeubles occupés par des membres de la famille moins en évidence. Une des maisons situées en contre-bas, face à la haute terrasse de la Prefettura (via Carlo-Alberto, n° 1), date du XIVe siècle et appartint à Giovanni, bâtard de Malatesta Ier Baglioni. Elle est actuellement habitée par M. le professeur Franc. Moretti, qui en a fait restaurer avec soin l'intérieur. Lui-même fournit, au sujet de cette maison, d'intéressants renseignements d'après les anciens cadastres. Le bâtard Giovanni, en assez mauvais termes avec le chef de la famille (Guido), prétendit le frustrer en léguant son immeuble à la paroisse Saint-Savin ; puis Guido l'aurait racheté dans les dernières années du XVe siècle. La maison a beaucoup souffert extérieurement, surtout par suite d'un énorme remblaiement côté du boulevard, qui lui fit perdre sept mètres d'élévation. Mais une des salles, restaurée avec goût, reste fort belle ; elle comporte des arcades en plein cintre, dans le genre de celles qui ornent la belle Salle des Notaires au Palais Communal. M. Moretti a su lui restituer ses peintures décoratives : rinceaux jaunes et rouges sur noir, d'après les anciens fragments échappés au vandalisme. Il a rendu aux fenêtres leur belle forme cintrée et leurs vitraux à disques de plomb.

Giovan-Paolo. A la Pinacothèque, les huit tableaux épisodiques concernant saint Bernardin, qu'on attribue surtout à Fiorenzo di Lorenzo, ornèrent d'abord les palais des Baglioni (1), dont le nom est encore rappelé par la « *Madonna di Braccio* », œuvre du Spagna, dit-on ; par les fresques et les tableaux de Pintoricchio dans la chapelle Baglioni à Sainte-Marie Majeure de Spello et dans l'église Saint-André de cette ville (2) ; à Pérouse, par le tableau de « *la Toussaint* », dû à Gian-Nicola, élève du Pérugin, dans l'église Saint-Dominique — celui qui m'a été montré semble plutôt représenter la Pentecôte, — et par celui d'Ezéchiel dans l'église Saint-Ange. Comment oublier la célèbre « *Déposition de la Croix* » ou « *Mise au tombeau* », exécutée par Raphaël pour Atalanta Baglioni (3) ? Le pinceau du Sanzio immortalise ainsi plusieurs

(1) Ces compositions relatives à saint Bernardin sont attribuées aussi à Mantegna, etc. (Voy. Vermiglioli : *Illustraz. del Medag. di Nicolo Piccinino.* — *Album de Rome*, 1839. — G. B. Rossi-Scotti : *Guida illustr. di Perugia*, p 68. — MM. Symonds et L. Duff-Gordon : *Perugia*, p. 234, en note, parlent des Baglioni qui figurent dans ces tableaux. Les couleurs des sgrs de Pérouse se reconnaissent d'après les descriptions données par Graziani et Matarazzo (*Archiv. Stor. Ital.*, XVI, I, p. 251, et II, p. 99). Le personnage reproduit (voy. p. 38) debout, une canne à la main, est vêtu d'un costume vert, avec veste rouge fortement échancrée et ornée de cygne ou de fourrure blanche. C'est ainsi que les chroniques indiquent les couleurs de Pandolfo Baglioni (1390), vert et rouge, et celles d'Oddo son frère, vert et pourpre. « *Nous pouvons nous représenter comme de jeunes patriciens de ce genre, insolents et splendides, tous ces Baglioni dont les prénoms étranges semblent à demi légendaires et dont on célébrait la beauté : Astorre, Grifonetto, Simonetto, ou encore Gismondo et Morgante, quand ils sortaient de leur aire pour se pavaner à travers les vieilles rues de Pérouse.* » Voy. M. A. Selwyn Brinton : *The Master of Perugia. The Renaiss. in ital. art.*, p. 108. — La Pinacothèque de Pérouse conserve l'un des portraits des capitaines célèbres qui ornaient la salle d'honneur du palais de Braccio. Ce portrait est très détérioré ; à peine distingue-t-on les principaux traits d'un chevalier en pied. Quelques fragments d'inscription ont permis d'établir son identité ; il s'agit du comte Oddo. Lors de la démolition de la forteresse Paolina (1848), ce fragment a été mis à jour après 300 ans d'éclipse sous un mur énorme. De là, son état pitoyable.

(2) J'ai parlé de la fresque exécutée par le même peintre, à Rome, dans la chapelle des Bufalini (plus tard Origo) à l'Ara Cœli. Cette « *Glorification de saint Bernardin* », commandée par les Bufalini en souvenir d'une réconciliation obtenue par le saint, entre eux et les Baglioni, paraît bien conservée. Les armoiries de ces derniers y sont encore visibles. A Torre d'Andrea, près Pérouse, dans l'église paroissiale (maître-autel), est un tableau sur bois attribué au Pintoricchio : « *La Présentation au Temple* », sur lequel figurent plusieurs Baglioni. Du moins, certains amateurs reconnaissent Braccio, Grifone son fils, et son petit-fils Grifonetto ; on y relève également le portrait de Gismondo (voy. Corr. Ricci. *Pintoricchio*, p. 11 ; — *L'Umbria*, Revue (10 juin 1898), pp. 84, 85, article de L. Manzoni. — *La Rassegna d'Arte*, Milan, août 1907.)

(3) On voit encore, à la Pinacothèque de Pérouse, certaines des com-

membres de la famille, non moins que dans les deux tableaux du Louvre, saint Michel et saint Georges, et qu'au Vatican, dans la fresque d'Héliodore. D'autres portraits des Baglioni, signalés parmi les meilleures œuvres de Bernardino di Mariotto, de Luca Signorelli, d'Arrigo Fiamingo, de Lattanzio Pagani, de Matteo Roselli, de Giorgio Vasari, d'Orlando Flacco, du Parmesan, de Camuccini, du Landi, de Manno, etc., prouvent assez la place méritée par les princes pérousins comme protecteurs ou inspirateurs des artistes. Les chapelles ou églises, non moins que les palais et châteaux qu'ils ont fait édifier ; les collections réunies par leurs soins (1), les œuvres artistiques, scientifiques et litté-

positions qui accompagnaient ce tableau, le « Père Eternel avec des chérubins » et les motifs d'ornements : de petits anges se répétant pour couronner des griffons ; entre chaque sujet, un casque est posé de face. Les dessins sont jaunes sur fond d'azur, couleurs des Baglioni. On sait que les « Vertus Théologales », qui figuraient sur les prédelles du même tableau, font actuellement partie des collections du Vatican.

(1) Parmi les chapelles édifiées par les soins des Baglioni, on cite celle du « Saint-Esprit » dans la cathédrale de Pérouse ; je n'ai pu y relever ni les armes, ni les initiales de Mgr Leone Baglioni, qui l'aurait commencée ? (xvie siècle). — Un des palais des Baglioni, *grandioso palazzo* (*Siepi*), subsiste à Castiglione-del-Lago, fortement endommagé. Passé à la Chambre apostolique, après l'extinction du rameau principal de la famille, il devint ensuite la propriété des ducs della Corgna. Dans le palais moderne des Baglioni, via Baglioni à Pérouse (édifié à la fin du xviie siècle par son propriétaire lui-même, le comte Pietro), un descendant de celui-ci, le comte Giuseppe, fit adapter (au début du xixe siècle : 1810) une superbe salle dans laquelle peinture, sculpture et architecture rivalisaient, pour mettre en valeur les bons artistes du temps. L'architecte Gabriele Sterni donna à la salle une forme ovale, d'un bel effet avec sa corniche corinthienne, et Filippo Pecci, alors débutant, fit apprécier son concours par l'architecte principal. Huit compartiments divisaient cette salle : quatre pour les tableaux et quatre, comportant des niches, où furent placées des statues de Filippo Macedone d'après Canova : Hébé ; Pâris tenant la pomme ; une danseuse antique et la Vénus de la galerie de Florence. Deux des tableaux, peints par Vincenzo Camuccini, étaient superbes ; 1° *Barberousse donnant au duc Lodovico Baglioni l'investiture de Pérouse ;* — 2° *L'entrée triomphale de Malatesta IV et d'Orazio Baglioni à Pérouse ;* les deux autres, dus au Landi, moins bons : 1° *Départ de Giovan-Paolo Baglioni à l'approche de Borgia* ; — 2° *Astorre et Adriano Baglioni au siège de Pesth.* Ces quatre grandes toiles font partie aujourd'hui (1908) de la collection Bertanzi, au palais della Penna, via Podiani à Pérouse. Le contrat relatif à leur commande est entre les mains de M. le chevalier Gius. Bertanzi, à Umbertide, près de cette ville ; il a bien voulu m'en aviser (17 juillet 1901). Le peintre Manno compléta l'ensemble de ces compositions par une grande allégorie représentant les « *Gloires du Passé* », et Giovanni de Luigi, par ses sculptures ornementales, contribua à donner à la salle une décoration appropriée. Dans le palais Baglioni étaient réunies des œuvres de maîtres, parmi lesquelles un des premiers dessins de Raphaël, de sa propre invention : saint Martin à cheval ; sur le revers de la feuille, le Pérugin avait dessiné un baptême du Christ commandé pour l'église des Augus-

raires qui leur ont été dédiées ; les nombreux sujets fournis par leur famille dans les diverses branches de l'activité intellectuelle, démontrent que, chez eux, le goût et les aptitudes allaient souvent de pair. Plus de trente Baglioni sont cités avec les écrivains, les savants, les artistes ou les poètes d'Italie. Ce fait explique la remarque de Vermiglioli, à propos des poètes Cione et Domenico Baglioni, qu'il prétend n'avoir pas été les seuls à cultiver les Muses « *in questa splendida famiglia* ». A diverses reprises, on constate que les plus marquants des Baglioni furent nommés « *Sapienti* » ou « *Massari* » au Studio de Pérouse, ce qui constituait une sorte de professorat d'honneur conféré par l'Université aux grands seigneurs connus pour la protection qu'ils accordaient aux Lettres.

Après ce rapide aperçu, il y aurait lieu d'être encore surpris des appréciations de M. Eug. Müntz, si l'on n'était fixé sur sa façon de penser ; l'auteur fait tout de suite bon marché des efforts, pourtant intéressants, de l'école de l'Ombrie, « *coin du monde qui vit éclore le rêve d'art le plus touchant, le plus amoureusement mystique et humain à la fois* » (*P. Bourget*). La place justement revendiquée par cette école, la part qui revient sans conteste aux Baglioni pour son développement, n'échappent pas au plus superficiel examen. Mais M. Müntz n'en a cure, même après avoir consulté et cité souvent Rio, lequel montre la dynastie des Baglioni « *plus heureuse* » que celle des Montefeltre dans le patronage des arts. Libre, après tout, au confrère de discuter ces appréciations ; suffit-

tins de Pérouse (1502). Cette double composition est actuellement au Staedelsche-Institut de Francfort-sur-Mein. Une Vierge avec deux groupes de bienheureux, autre dessin du Pérugin ; une belle toile du même maître, « Madone et Enfant tenant un livre ouvert », puis des tableaux de Bandiera (Vierge et Enfant), de Scip. Angelini. d'Alessio de Marchiis, de Francesco Appiani, de Rosa, etc., avec des paysages de l'école flamande et de nombreux dessins de valeur, comptaient dans cette même collection. — Plus tard, un musée Oddi-Baglioni réunit diverses pièces intéressantes dont un bas-relief d'ivoire, « Déposition de la Croix », avec Vierge évanouie que secourent les saintes femmes ; œuvre exécutée d'après un dessin de Michel-Ange et qui fait partie aujourd'hui du musée sacré du Vatican ; un miroir étrusque, trouvé en janvier 1797 près de la villa Pallazzone, propriété des Baglioni aux environs de Pérouse ; la Parque Atropos avec Méléagre, Atalante, Vénus et Adonis servent d'ornements à cette œuvre d'art, acquise depuis par le musée de Berlin. Du reste, les tombeaux étrusques découverts à peu de distance de cette même villa Pallazzone présentent un intérêt capital. L'Empereur François I[er], de passage à Pérouse (11 juin 1819), tint à visiter les collections des Baglioni à la villa Sant'Erminio ; une inscription rappelle ce fait. Avant 1850, les Oddi-Baglioni conservaient dans cette villa de bonnes toiles, des fresques curieuses et de nombreux spécimens de l'art étrusque. Ils en firent hommage, en cinq lots consécutifs, au Musée, à la Pinacothèque et à l'Université de Pérouse.

il, néanmoins, d'en prendre le contre-pied, sans preuves, pour démontrer que « *les Baglioni ignoraient la magnificence, aussi bien que les goûts littéraires de la cour d'Urbin* », en reniant les textes contemporains et les documents qui survivent ? Nous savons, par contre, combien les historiens comparent souvent le rôle des Baglioni à Pérouse, à celui des Médicis à Florence ; Zeller lui-même montre l'école ombrienne naissant « *à l'ombre* » de leur épée. M. Müntz fait table rase de ces données et peut ensuite dénoncer le contraste qui s'imposait à Raphaël entre les cours d'Urbin et de Pérouse. Seulement, l'étude des principaux personnages connus de l'artiste dans ces deux cités, ne permet pas de lui supposer des appréciations conformes à celles de son biographe. Le Sanzio savait que le père de Grifonetto Baglioni — représenté lui-même dans sa « *Déposition de la croix* » — avait été l'un des brillants habitués de la Cour des Montefeltre, lesquels entretenaient avec les Baglioni de constantes relations. De plus, l'artiste pouvait être renseigné sur François-Marie della Rovere, devenu duc d'Urbin, et se trouvait ainsi mieux qualifié que M. Müntz pour comparer les procédés en usage dans les deux milieux. Alors, sans contester la judicieuse protection accordée par les Montefeltre et leurs successeurs aux érudits et aux artistes, mettons certains de leurs gestes en regard de ceux des princes pérousins ; on devinera mieux ainsi l'opinion de Raphaël à ce sujet.

François-Marie della Rovere, comme mari d'Éléonore de Gonzague, voyait les proches de celle-ci, nombreux dans son entourage. Or, sur les Gonzague et les Este — famille à laquelle appartenait la mère d'Eléonore — il serait facile de multiplier les citations de meurtres, d'assassinats ou d'atrocités susceptibles de faire une redoutable concurrence aux procédés des Baglioni ; tenons-nous-en au principal personnage connu par Raphaël. Bon tacticien au demeurant, François-Marie n'assassine pas moins, à Urbin même, Andrea Bravo, l'amant de sa sœur comtesse Varano, et le favori de Guidobaldo, son père adoptif (1507). C'était le moment où le Sanzio travaillait pour Atalanta Baglioni ; il est douteux que les agissements du duc d'Urbin l'aient reposé de ses émotions, au récit des événements de Pérouse. Le même duc, en mauvais termes avec le cardinal de Pavie, Alidosi, fait jeter celui-ci dans un cachot d'où le tire à grand'peine le Souverain Pontife. Peu après, François-Marie poignardait, en pleine rue, le même cardinal (24 mai 1511), puis mourait, empoisonné dit-on, mais non sans avoir au préalable assassiné une des suivantes de Marguerite de Navarre. « *Le bon duc d'Urbin, grand philosophe, et d'exaltation fort récente, s'était débarrassé par un coup de poignard d'une jeune fille de la simple noblesse que son fils aîné aimait et voulait épouser* » (*de Maulde*, d'après *l'Heptaméron*). En remon-

tant la chronologie on rencontre, par exemple, Oddo-Antonio de Montefeltre assassiné « *ex odio suorum civium* » (1444), ce qui contraste, en effet, avec les Baglioni massacrés à l'instigation d'étrangers à leur ville. Tout ceci n'est, bien entendu, qu'un reflet des mœurs ambiantes ; à l'occasion, les gens d'Urbin acclameront leur seigneur. Il importait toutefois de noter que, si le contraste entre cette cité et Pérouse existe dans l'imagination de M Müntz, on ne le retrouverait pas ailleurs. A l'encontre de nombreux exemples contemporains, les actes les plus blâmables des Baglioni dénotent plus les excès du soldat que ceux du bourreau.

Armoiries. — La maison Baglioni portait pour armes : « *d'azur à la fasce d'or* » ; suivant F Ciatti, l'origine de cet écu remonterait à Oldarick, ancêtre présumé des seigneurs pérousins et qui vivait au temps de Charlemagne. La soubreveste bleue « rayée d'or » de ce chef germain aurait fixé le choix des couleurs. Bref, les anciens textes, y compris la chronique de Matarazzo, décrivent ces armoiries que l'on retrouve sculptées sur certains monuments, ou peintes sur les fresques et les tableaux exécutés pour les Baglioni. Diverses modifications y furent introduites pour tel ou tel des nombreux rameaux de la même famille, par suite d'alliances, de concessions ou de substitutions. Pareils exemples sont fréquents dès l'époque féodale (1). En principe, la branche aînée d'une fa-

(1) J'ai parlé (à l'Introduction) de la similitude d'armoiries notée entre Baglioni et Buglioni ou Bouillons, comme l'une des preuves d'identité d'origine. Godefroid de Bouillon s'armait *d'azur à la fasce d'or* ; tel se retrouve son écu sur son tombeau à Jérusalem et sur sa statue, à Bruxelles, place Royale. Cependant, le héros chrétien avait modifié ses armes, quand le succès des Croisés lui eut donné la couronne de Jérusalem. Il n'en était pas à sa première innovation ; les armes de Lorraine : *d'or à la bande de gueules chargée de trois aigles d'argent*, rappelleraient, suivant Silv. Petra-Santa, un de ses succès cynégétiques. Godefroid aurait, d'une seule flèche, transpercé trois aigles à la fois. Pour invraisemblable que soit le fait, on conçoit le plaisir qu'avait l'auteur à le perpétuer. Comme variations d'armoiries, celles de sa Maison sont assez curieuses : Eustache, comte de Boulogne, frère de Godefroid, portait : *d'or à trois tourteaux de gueules* ; armes également attribuées à Josselin de Courtenay ; d'autre part, Hugues de Saint-Omer est désigné par un écu identique à celui que portaient primitivement le roi de Jérusalem et les Baglioni ?

Si nous examinons les mêmes cas, dans la Maison de France, nous voyons Robert, comte de Dreux, fils de Louis VI, charger ses armes d'un franc-quartier aux couleurs d'Agnès de Beaudement-Braine sa femme ; puis, ses descendants transforment le franc-quartier en armoiries spéciales à leur branche. Ainsi Robert II comte de Dreux, petit-fils du roi, ne porte plus une seule fleur de lys. On multiplierait les exemples. Quant aux armoiries personnelles, je citerai celles de Cosme de Médicis (1661), *un vaisseau voguant surmonté d'étoiles*, avec la devise : *Certa*

mille portait seule les armoiries type ; toute autre les brisait d'une ou de plusieurs pièces, variant aussi les émaux jusqu'à changer parfois totalement la composition initiale. Les princes et les seigneurs adoptent, à l'occasion, des armoiries personnelles, que transmet une circonstance fortuite. Que dire des modifications arbitraires émanées des commissaires chargés, en France, de la perception des taxes sur les armoiries ! Les recherches pour identifier l'origine des lignées se sont compliquées d'autant.

D'autre part, si de nombreux exemples de modifications régulières ou régularisées d'armoiries se relèvent dans une même maison, il n'est pas moins constant que des familles homonymes, mais distinctes, s'efforcèrent d'adopter un écu rappelant le mieux possible celui de la plus illustre d'entre elles. Le cas s'est présenté pour les Baglioni dont le nom, je l'ai fait remarquer, est assez répandu en Italie, comme ceux qui appartiennent à l'Histoire. Il faut donc, pour distinguer entre les familles, de tout autres données que les armoiries. Comme sénateurs de Rome, les Baglioni ajoutèrent à l'écu primitif un chef d'argent chargé des quatre lettres : S. P. Q. R. (de sable, probablement). D'autres branches modifièrent les émaux ; la fasce devint d'argent sur champ d'azur ou de gueules, voire d'azur ou de pourpre sur champ d'argent ; ou bien d'or sur sinople, sans qu'il soit possible de reconnaître la part de fantaisie ou d'erreur introduite par les sculpteurs, peintres ou graveurs, ni la diversité réelle des lignées, d'après cette indication unique (1).

fugent sidera ; genre d'écussons ou d'emblèmes qui arrivaient parfois à se transformer en armes véritables et transmissibles.

Les armoiries des Baglion ne furent pas seules exposées aux modifications, plus ou moins arbitraires, des commissaires « ad hoc » : celles des La Dufferie varient plus encore. Le grand Armorial de d'Hozier (p. 901), oubliant le chevron d'or qui surmonte *un trèfle du même, en champ de sable*, les décrit : *d'argent à une croix de gueules chargée en cœur d'une quintefeuille d'or*, pour Catherine de La Dufferie, et ailleurs (p. 1355), pour Marie-Anne : *de gueules à une lune d'argent accompagnée de quatre étoiles dor*.

Remarquons surtout qu'à la suite des arrêts du 4 décembre 1694 et du 23 janvier 1697, Adrien Vannier, chargé de percevoir les sept millions édictés sur quiconque portait armoiries, dépêcha des commis dans les provinces. Loin d'attendre les déclarations pour les inscriptions, ces derniers attribuaient les écussons à tort et à travers, voire même à qui n'en voulait pas ; le principal était d'enregistrer le plus d'armoiries possible, formalité obligeant à payer. C'était bien, on le voit, l'essentiel. Combien de modifications émanèrent ainsi de délégués aussi ignares que peu scrupuleux ! Nombre d'entre elles ne se sont pas moins transmises, sous leurs formes fantaisistes, par suite de circonstances diverses, négligence ou ignorance des intéressés.

(1) De longues recherches seraient indispensables pour identifier, avec

La branche des Baglioni de Pérouse, séparée de longue date, et encore existante, se subdivise en deux rameaux à la fin du XVIIIe siècle : le premier adopte nom et armes des Oddi, dont la famille s'éteignait avec Caterina, mariée au comte Alessandro Baglioni. Depuis lors, les Oddi-Baglioni s'arment : *Parti, au premier, chapé-ployé d'argent et d'azur, chargé de 3 annelets, de l'un dans l'autre, posés 2 et 1*, qui est Oddi ; *au second, d'azur à la fasce d'or*, qui est Baglioni. Ne pas confondre ces Oddi avec les degli Oddi qui portaient : *d'or au lion d'azur.* Les Oddi-Baglioni se sont subdivisés un peu plus tard en Oddi-Baldeschi, lorsque Lodovico Oddi-Baglioni, fils cadet du comte Marcantonio et petit-fils d'Alessandro, épousa Isabella Baldeschi ; les armes de cette famille : *d'or, à deux fasces de sable*, sont entrées dans la composition de l'écusson Oddi-Baglioni.

Un autre rameau des Baglioni de Pérouse, fixé à Ferrare sous Ercole II d'Este, portait pour armoiries : « *d'azur, au lion léopardé d'or couronné du même.* » Selon les dates et la vraisemblance, il doit s'agir, comme chef de ce rameau, de Rodolfo (1554 † 1596), fils cadet de Rodolfo II Baglioni et de Costanza Vitelli (1).

Le lion, emblème du parti guelfe, fait encore pendant, à Pérouse, au griffon communal, à l'entrée du palais des prieurs. Les Baglioni ayant longtemps appartenu à ce parti, il est naturel que le lion guelfe ait été adopté par telle ou telle branche de leur

les Baglioni de Pérouse, ou séparer d'eux comme distinctes, les familles : Baglioni, à Bergame : (*de sinople à la fasce d'or*), à Ghisella (*fascé d'or et d'azur*), à Pesaro : (*d'azur à la fasce d'argent*), à Venise et en Sicile (*parti au 1er : d'argent à la fasce d'azur ; au 2e échiqueté d'azur et d'argent*), etc.

(1) Ce rameau des Baglioni de Pérouse, fixé à Ferrare sous Ercole II d'Este, mérite une mention particulière. Il descendait d'un Gentile et d'un Malatesta, l'un et l'autre fils de Rodolfo, lequel peut en effet s'identifier avec le fils cadet de Rodolfo II Baglioni. Gentile fut conseiller et Malatesta capitaine du duc Alfonso II en 1561 ; et par ce Gentile — qui lui-même eut pour fils un nouveau Rodolfo et un Giovanni attaché à la personne de don Cesare d'Este en 1598 — la postérité se continua. Giovanni eut effectivement un fils posthume, encore vivant en 1660 et père de Rodolfo et de Paolo, alors au service du roi de France. La *Rivista araldica* (Rome, nov. 1907) qui donne ces détails sur les Baglioni de Ferrare, ajoute que Giovanni s'était fait préparer un tombeau dans la basilique de Sainte-Marie *in Vado* avec cette inscription : SEPULCRUM MAG. JOANNIS DE BAGLIONIS ET HÆREDUM SUORUM. MDLXXXI. La même revue n'attache qu'une médiocre importance aux armoiries écartelées, attribuées par Maresta aux mêmes Baglioni ferrarais, (et que rapporte le *Dizionario storico-blasonico*, de Crollalanza, p. 79) : « *au 1er et 4e de... au lion léopardé de... ; au 2e et 3e d'argent à 3 fasces d'azur ; une barre brochant sur le tout. Et en abîme un écu chargé d'un aigle de sable en champ d'or* ». Ces armes relevées sur un sceau ne déterminent pas les émaux ; mais l'écusson central rappelle le parti de l'Empire auquel appartenaient les Baglioni en question.

EXTRAIT GÉNÉALOGIQUE RELATANT SEULEMENT LES PRINCIPAUX BAGLIONI HISTORIQUES ET LES CHEFS DE BRANCHES

I. *Oddo-Lodovico* (cit. 1162), dont : II. *Guido* (rapp. en 1260), père de : III. *Baglione* qui suit et de *Bongiovanni* dont descendent à la VIIe gén. *Baglione* de Fortera (cit. 1417 † 1443), père de : VIII. *Giovan Andrea*, évêq. de Pérouse (cit. 1427 † 1449).

III. *Baglione* (cit. 1260, 1277) a pour fils : IV. *Giovanni* qui suit et *Guido* (cit. 1289) dont l'un des fils : V. *Percivalle* (cit. 1320, 1333) est la tige des Baglioni et Oddi-Baglioni actuels, à Pérouse.

IV. *Giovanni* (cit. 1283, 1309) a pour fils : V. *Gualfreduccio* (cit. 1283, 1310), père de : VI. *Baglione* (Novello) qui suit et de nombreux fils : *Becello* (cit. 1321, 1331). *Guidarello* (cit. 1260, 1352), tige de la branche della Fortezza. *Cuccho* (cit. 1320, 1329), père lui-même de VII. *Colaccio* (cit. 1332 † 1363), tige de la branche française actuelle des Baglion de La Dufferie par son fils : VIII. *Michele* (cit. 1384, 1412).

VI. *Baglione* (Novello) (cit. 1318, 1361) est le père de VII. *Oddo* qui suit et de *Galeotto* (cit. 1332, 1368), tige de la branche del Giogo.

VII. *Oddo* (cit. 1332, 1394) eut pour fils aîné VIII. *Pandolfo* (cit. 1376 † 1393), père de :

IX. *Malatesta Ier* (né en 1390 † 1437).

- X. (Branche de Spello)
  - *Carlo* (cit. 1448 † 1466).
    - XI. *Oddo* (cit. 1471 † 1478).
      - XII. *Carlo Barciglia* (cit. 1473 † 1518).
  - *Guido* (né en 1425 † 1500).
    - XI. *Astorre Ier* (né v. 1470 † 1500).
    - XI. *Adriano Ier Morgante* (cit. 1483 † 1502).
    - XI. *Gentile* (né en 1466 † 1527).
      - XII. *Astorre II* (né en 1526 † 1571).
        - XIII. *Guido* (né v. 1563 † 1573).
      - XII. *Adriano II* (né en 1526 † 1574).
    - XI. *Gismondo* (cit. 1488 † 1500).
    - XI. *Marcantonio* (cit. 1487, 1500).
    - XI. *Ottaviano* († 1494).
      - XII. *Ercole* bât. évêq. né en 1475 † 1520.
- X.
  - *Braccio Ier* (né en 1419 † 1479).
    - XI. *Grifone* (cit. 1472 † 1477).
      - XII. *Frederico* dit *Grifonetto* (né v. 1477 † 1500).
        - XIII. (Branche de Montalera)
          - *Sforza* (cit. 1521 † 1532).
          - *Braccio II* (cit. 1495 † 1559).
            - XIV. *Grifone* (cit. 1553, 1558).
              - XV. *Braccio III*
            - XIV. *Carlo* (cit. 1557, 1571).
            - XIV. *Frederico* (cit. 1568 † 1571).
          - *Galeotto* (cit. 1516 † 1527).
- X. (Branche de Bettona)
  - *Rodolfo Ier* (né en 1430 † 1501).
    - XI. *Orazio Ier* († 1486).
    - XI. *Troilo*, évêq. (né en 1463 † 1506).
    - XI. *Malatesta III* († 1487).
    - XI. *Giovan-Paolo Ier*, (né en 1471 † 1520).
      - XII. *Malatesta IV* (né en 1491 † 1531).
        - XIII. *Rodolfo II* (né en 1518 † 1554).
          - XIV. (Branche de Ferrare) *Giovan-Paolo II* (né en 1552 † 1608).
            - XV. *Orazio III* (né v. 1582 † 1617).
            - XV. *Malatesta V*, év. (né en 1581 † 1648).
            - XV. *Adriano* (né en 1585 † 1622).
          - XIV. *Rodolfo* (né en 1554 † 1596).
      - XII. *Orazio II* né v. 1493 † 1528.
        - XIII. *Giovan-Paolo* (né en 1523, 1534)
      - XII. *Leone*, bât. (cit. 1524, 1552).
    - XI. *Simonetto* (né en 1476 † 1500).

L'édition grand in-4° de cet ouvrage contient l'arbre généalogique, aussi complet que possible, des Baglioni avec toutes les alliances connues.

famille, puis transmis, même quand les circonstances modifiaient le rôle politique d'un rameau séparé. Or cette même modification de l'écu primitif se retrouve dans la branche française des Baglion de La Dufferie, qui porte encore le même lion d'or. Il n'est pas établi, toutefois, qu'il en était ainsi dès son arrivée au Maine ; elle s'arme : *d'azur, au lion léopardé, la patte dextre de devant appuyée sur un bâton (ou tronc d'arbre) écoté ; le tout d'or. Trois fleurs de lys d'or rangées en chef, surmontées d'un lambel, à quatre pendants, du même.*

Suivant P. d'Hozier, Pernetti, L'Hermite-Soliers, A. Steyert, etc., François Ier, roi de France, aurait concédé aux Baglioni — dans la personne de Malatesta IV (1530) — les trois fleurs de lys de France, qu'ils rangèrent, en fasce, au chef de leurs armes ; les cadets auraient, dit-on, ajouté le lambel d'or ou de gueules, comme brisure, au-dessus des fleurs de lys. A ce sujet, le P. Chesnon, prononçant à Poitiers l'oraison funèbre de Mgr de Baglion de Saillant, évêque du diocèse (5 mars 1698), faisait l'allusion suivante au sujet de la famille du prélat : «... *Enfin, Maison illustre par les services qu'elle a rendus à l'État, si considérables que le Roy François Ier voulut bien allier les armes de France avec l'écu d'armes des Seigneurs de Baglion, pour estre un monument éternel de leur fidélité et d'une gloire qui leur est commune avec la plus auguste Maison de l'Univers.* »

Le bien fondé de cette concession des fleurs de lys ne paraît point établi. François Ier entretint avec Malatesta IV Baglioni des rapports directs, dont ce dernier n'eut pas lieu, à vrai dire, de se féliciter ; mais les stipulations entre le monarque français et le capitaine-général de Florence ne spécifient aucune concession relative aux armoiries. S'agirait-il d'un privilège consenti à part ? A ce sujet, je ne vois qu'une donnée, insuffisante pour être transformée en preuve ; elle émane d'une lettre de l'érudit C. Voysin, adressée à M. de La Dufferie au château de La Vezouzière (1). Rappelant l'origine pérousine des Baglion de La Salle, Voysin écrit : « Pour ce qui est de Camille, c'est le même que ce Camille « frère de Pierre, qui vint en France si bien accompagné ; car « ayant derechef lu l'épître de Guichardin, je remarque qu'il le « loue de cela mesme pour les fleurs de lis. L'on peut dire, comme « j'ay mis, que tous les Baglions les prirent après que Malatesta « les eut reçues du Roy ; et il faut ne les mettre en chef de vos « anciennes armes que depuis ce temps-là, car Messieurs de Saillant, Baillis de la ville de Lyon, ne les ont pas eues non plus par « succession... [etc.] »

(1) La date manque, la lettre doit être de 1660. Voir Bibliothèque Nationale, Cab. d'Hozier, vol. CXXIV.

Seulement les armoiries portées par Michele Baglioni, le premier des sujets de la maison de Pérouse fixé en France, n'étaient pas connues d'une façon certaine ; et cela se conçoit. Antérieurement à l'époque où les Baglion adoptèrent nom et armes de La Dufferie (Testament de Cath. de La Dufferie, 13 mars 1502), les documents ne relatent pas régulièrement les blasons des gentilshommes ; ainsi, les preuves de noblesse fournies par Jehan Baglion (1460) n'en font pas mention. Il arriva que ses descendants, à partir de la substitution des nom et armes de La Dufferie, au début du XVIe siècle, n'eurent plus à spécifier leurs armes, en tant que Baglion, dans les maintenues de noblesse devenues plus explicites. Ce ne fut qu'à la fin du XVIIe siècle que René de La Dufferie, pour couper court à un chantage fastidieux, obtint plusieurs jugements et fut autorisé à porter, à son gré, les armes des Baglion ou celles de La Dufferie. Il s'agissait alors de reconstituer le blason des Baglioni, *tel que le portait* Michele. Mais les recherches sérieuses de documents ne sont pas de ce temps : puisqu'une famille de Baglion vivait en Lyonnais, ses armes furent adoptées pour les Baglion du Maine, sans que l'identité d'origine des deux familles inquiétât autrement. En fait, les Baglion de Saillant et de La Salle, pour Florentins qu'ils sont, constituent peut-être un rameau des Baglioni de Pérouse ; mais leurs armes pouvaient fort bien différer de celles que portaient les Baglion de La Dufferie, venus en France plus d'un siècle avant eux, sans avoir jamais habité Florence. René Baglion de La Dufferie, le principal intéressé dans la question, n'était pas grand clerc ès science héraldique, comme en témoigne ce passage d'une lettre adressée par lui à P. d'Hozier : « *Nous n'avons mis que trois fleurs de lys aux armes des Baglions, les ayant veues de mesme dans une vieille médaille que je trouvée en ma maison et anquore vu une autre du sieur de Saillant, qui porte le mesme nom. S'il en faut quatre, mettez-les* » (1). Après cela, on devait

(1) Cette lettre de René Baglion de La Dufferie adressée à « P. d Hozier *demeurant à l'Hôtel de Nevers, à Paris* », est datée de La Vezouzière, le 15 janvier 1660. (Bibliothèque Nationale, Mss. Cabin. d'Hozier, vol. CXXIV.)

Pierre d'Hozier, alors âgé, préparait au moins en principe la généalogie des Baglion de La Dufferie que rédigea, de fait, l'abbé Le Laboureur. René savait à quoi s'en tenir sur les manœuvres de certains voisins, fort mécontents d'arrêts rendus contre eux ; il insistait donc pour que l'étude sur sa famille fût sérieuse. « *Nous ne manquerons pas de censeurs* », remarque-t-il dans cette lettre, dont voici le passage principal :

« Je vous envoye un arrest donné en 1486 contre les susdits habitants
« (d'Oisseau, au Maine) à l'advantage d'un de mes devanciers, par lequel
« il est maintenu en sa qualité de gentilhomme ; et un autre de la Cour
« du Parlement, rendu en 1630 contre un Receveur des Tailles qui a une
« terre dans la même paroisse dont La Dufferie relève, qui croyet, en
« disputant la calité à mon père, avoir les honneurs d'Eglise à son pré-

confondre mieux encore les armoiries des Baglion de La Dufferie avec celles des Baglion de Saillant.

En somme, la circonstance suivante expliquerait l'adoption réelle des trois fleurs de lys, dans l'écusson de Michele Baglioni, soit au-dessus de la « fasce d'or en champ d'azur », si l'écuyer du duc d'Anjou portait l'écusson original ; soit en chef du lion léopardé, si cette figure était adoptée par la branche dont il était issu, comme par celle de Ferrare.

Il ne s'agirait plus de François Ier. Longtemps avant lui, dans les luttes entre guelfes et gibelins, les tenants du parti impérial chargeaient souvent leur écu de « l'aigle de sable en champ d'or ». De son côté, le parti guelfe adoptait parfois les fleurs de lys, encore visibles dans les ornements de la principale porte du Palais communal, à Pérouse. De même, les gentilshommes de ce parti les ajoutaient sur leur écu, par concession des princes français, rois de Naples ; les fleurs de lys étaient, alors, surmontées du lambel de gueules (ou d'or), conforme à la brisure de la branche d'Anjou-Sicile-Naples (1).

Or, Michele Baglioni, écuyer de deux ducs d'Anjou, a pu se conformer aux modifications adoptées dans leurs armes par nombre de seigneurs de la même faction. Le lambel surmontant les fleurs

« judice. Je né voulu les mettre dans ma Généalogie, non plus que « quatre sentences des commissères qui sont venus de temps en temps, « rechercher la noblesse, n'étant, ce me semble, de besoin pour justifier « ma condition que mes contrats de mariage, partages, offres de foy et « hommage et certificats de services. Si vous croyez que ces pièces soyent « nécessaires et qu'il les faille insérer avec les autres titres, je vous « envoirai ceux qui me restent. Mons. des Chesnes (Chesnais) est à Paris « qui vous dira que tout ce qu'il a articulé a esté pris sur les originaux. « Je croy aller bientôt dans votre ville, je vous les porterai, vous voyrez « qu'il n'y a aucune fausseté et que n'aurez de reproches de ce que vous « mettrez au jour, etc. »

(1) On retrouve constamment, à Florence par exemple, des armoiries portant en chef les trois fleurs de lys, sous le lambel à quatre pendants. — Charles d'Anjou était, du reste, élu chef de la seigneurie dès 1267. Au Bargello, dans le vestibule d'entrée (armures), les écussons peints à fresque montrent souvent les lys de France et le lambel ; tels ceux des Battifolle, Robertis, Fixiraga, Grassi, etc. ; cette dernière famille vint se fixer à Lyon pour y exercer le négoce. (v. W. Poidebard, *Notes hérald. et généal. concern. les pays de Lyonnais, Forez, Beauj.*) D'autres familles italiennes, comme celle des Colangelo, à Monte-Leone (Pouilles. v. *Revista dell. Collegio Arald., octobre 1903*), des Gatti (Rome), Graziani, etc., offrent cette particularité dans leurs armes ; de même Benvenuto Cellini (Cellini, *Œuvres*, I, p. 131) ; les Malatesti, à Fano (Ch. Yriarte, *Rimini*, p. 73), et L'Alviano ; ce dernier portant quatre fleurs de lys sous un lambel à cinq pendants. Place de la Seigneurie, à Florence, le palais Uguccioni (nº 6) conserve aussi des armes surmontées des fleurs de lys et du lambel. Les citations se multiplieraient, même pour les villes comme Ancône, Gubbio près Pérouse, Prato, etc.

de lys, dans l'écusson des Baglion, est dit tantôt d'or, tantôt de gueules. S'il indique, suivant la vraisemblance, la brisure de la maison de Naples, toute autre maison attachée au parti de celle-ci n'a pas à choisir cette même pièce pour désigner ses cadets.

Quant aux Baglion du Lyonnais, originaires de Florence, ils ont probablement reçu leur écusson d'ascendants guelfes, à l'exemple de beaucoup de familles florentines.

Bref, les jugements ou maintenues concernant la noblesse des Baglion de La Dufferie, rendus au XVIIe siècle, leur attribuent — en tant que Baglion — des armes semblables à celle des Baglion de La Salle, parce que celles-ci étaient présumées identiques à l'écusson des Baglioni de Pérouse; on n'avait pas sérieusement vérifié le fait, et les Baglion de La Dufferie portaient depuis trop longtemps les armes de cette dernière famille, pour être en mesure de rectifier d'après leur blason primitif. Ce n'est qu'au siècle suivant que leur nom patronymique, Baglion, reparaît — lorsque Jacques-Bertrand épouse Marie-Rose Des Champs ; 8 oct. 1749 — avec les armoiries alors dites des Baglioni. Sans interruption jusqu'à nos jours, les actes officiels et l'état civil portent les deux noms de Baglion et de La Dufferie (1).

Le cimier des Baglioni, décrit par les chroniqueurs au XVe siècle et célébré dès cette époque par le poète Pacifico Massimi, est un griffon d'argent couronné, armé, becqué et membré d'or ; le bec lançant des flammes et la patte dextre tenant une épée à lame d'argent et poignée d'or. Le griffon, les ailes éployées, se termine en queue verte armée d'un dard. Il s'agirait donc plus exactement d'un dragon, ou plutôt d'un griffon-dragon ; car au point de vue héraldique, si le griffon a la partie supérieure de l'aigle et l'inférieure du lion, le dragon porte des ailes de chauve-souris, ce qui n'est pas le cas pour le griffon des Baglioni. Les reproductions de leur cimier, sur tel ou tel document officiel, s'en tiennent souvent au griffon « issant » au-dessus du casque ; ce cimier fait certainement allusion aux armes de Pérouse : *de gueules, au griffon d'argent couronné, becqué, armé et membré d'or.* Il évoque la pré-

(1) A vrai dire, l'abandon des armes de La Dufferie allait contre le testament de 1502. Mais l'obligation qu'imposait ce document fut tenue pour caduque après plus de deux siècles, bien que l'adoption perpétuelle eût certainement été dans l'esprit de la testatrice. Les Baglion de La Dufferie ont pris cette détermination après que plusieurs jugements les eurent reconnus, sur pièces authentiques, comme descendants de Michele Baglioni, issu lui-même des Baglioni de Pérouse. Arrêts et Lettres royaux autorisent les intéressés à reprendre les armoiries des Baglioni, sans formuler aucune objection relative au testament de Catherine de La Dufferie ; de cette façon, les auteurs d'insinuations calomnieuses à l'endroit des Baglion du Maine se le tinrent pour dit.

pondérance des Baglioni dans l'État. De nos jours, Addington Symonds remarque encore au Palais communal « *la descente des marches de marbre... sous la garde du Griffon de bronze de Pérouse et des Baglioni* ». Ce même emblème est rappelé par les prénoms de Grifone et d'Astorre portés par plusieurs membres de la famille ; parfois, en effet, le griffon devint autour (*astore*) ou faucon d'or. Sous ces diverses formes il scintillait dans la mêlée, cramponné sur le casque, et n'était pas moins en évidence dans les tournois chers aux Baglioni, qui s'étaient acquis la réputation d'acharnés jouteurs. Non seulement les principaux d'entre eux se signalent, la lance au poing, dès le XIVe siècle, puis lors des fêtes offertes par Braccio Baglioni ; mais des sujets de moindre importance ne leur cèdent en rien sous ce rapport (1). Tel ce Gabrielo, fils de Polidoro Baglioni, vainqueur d'une des joutes organisées par Braccio, et qui s'y surmena au point de mourir cinq heures après (16 févr. 1466). On sut, plus tard, faire une dépense plus judicieuse des forces humaines, lorsqu'en 1586 par exemple, un tournoi splendide émerveilla les Pérousins. Galeotto Baglioni figurait là sous le vocable de « *Florindo* », et paraissait retenu dans un château dit « du Dragon » ; appellation dérivant sans doute de l'emblème adopté par *son illustre Maison.* (*Vermiglioli*). Au cours de la fête, fertile en scènes caractéristiques, une enchanteresse venait exercer son pouvoir magique ; alors un immense dragon, exécuté sur le modèle du cimier des Baglioni, luttait avec un paladin qui en triomphait, non sans élégantes passes d'armes. C'était le bouquet ; les chevaliers « *enchantés* » et tous les jouteurs ayant rivalisé d'entrain, défilaient ensuite, au son des fanfares et des tambourins, salués par les applaudissements de la foule.

La branche des Baglion de La Dufferie conserva toujours, comme cimier, le griffon pérousin, avec deux autres, supportant les armoiries. Non moins que le cri : *Baglioni !* également transmis, ces emblèmes rappelaient l'origine de la famille après l'adoption du nom et des armes de La Dufferie.

Toutefois, plusieurs Baglioni remplacèrent le griffon de Pérouse par un cimier de leur choix : Astorre II adopte dans ce but un éléphant ; Rodolfo à Ferrare un chien « issant ». Les Baglion de Saillant et de La Salle en Lyonnais portent des lions comme cimier et supports.

Les devises subissent, naturellement, plus de variations encore ; Giovan-Paolo Ier prend « *Unguibus et rostro, atque alis in hostem* », par allusion au griffon de son casque. En exergue de la

(1) Parmi ces Baglioni de second plan, cités comme jouteurs distingués, figurent : *Giustiniano*, *Gualmario*, *Giovan-Battista*, *Giovanni*, *Orazio* (dit *il Boldrino*), *Baldassare*, *Gabrielo*, *Sforzino*, etc.



Dessin de l'auteur. Cliché Thiollier. Poitiers.

médaille frappée pour Malatesta IV, fils du précédent, se lit la devise peut-être spéciale au personnage : *Invidiam quoque superavi.* Celle d'Astorre II correspond à l'éléphant femelle du cimier : *Nascetur...* « Il naîtra ». La femelle de l'éléphant porte très longtemps sa progéniture ; ne désespérons donc ni du temps, ni des difficultés. Les Oddi-Baglioni s'en tiennent à la devise de la famille dont ils ont adopté nom et armes : *Semper idem.* Les Baglion de La Dufferie rappellent, par la première partie d'un vers d'Ovide, leur arrivée en pays étranger : *Omne solum forti patria est.* « Toute terre est une patrie pour l'homme courageux. » Les Baglion fixés à Lyon prirent : *Stat gratia facti.*

La composition réunissant ici les armoiries des Baglioni s'explique ainsi : au centre, l'écusson-type de la maison seigneuriale : *d'azur à la fasce d'or,* placé sur un écu : *parti au 1er d'azur, au lion léopardé, la patte dextre de devant appuyée sur un bâton écoté, le tout d'or ; et trois fleurs de lys d'or rangées en chef, surmontées d'un lambel à 4 pendants du même,* qui est Baglion (au Maine et en Lyonnais) ; *au 2e, de sable, au chevron d'or accompagné en pointe d'un trèfle du même,* qui est La Dufferie. Sur l'écu, un casque posé de face ; la visière en partie relevée et accompagnée du manteau, rappelle la souveraineté sur Pérouse, sous la suzeraineté papale ; la couronne ducale fait allusion à l'origine des ducs de Souabe et de Bavière attribuée aux Baglioni. Comme cimier, le griffon d'argent couronné, becqué, armé et membré d'or, le corps terminé en queue de dragon ; de la patte dextre, il tient l'épée nue. Deux bannières sont maintenues par les griffons de supports : l'une, d'azur à la fasce d'or (*Baglioni*) ; l'autre, de gueules au griffon d'argent (*Pérouse*). Les canons en sautoir remettent en mémoire ceux qui furent offerts à certains membres de la famille ; par Florence, notamment, à Malatesta IV après le siège de 1530. Le bâton de capitaine-général figure en souvenir des nombreux commandements exercés par les Baglioni ; la noblesse militaire, « *prole militari* », les chefs d'armée et les condottieri ont ici l'épée pour emblème. Plusieurs colliers de l'ordre de Saint-Michel représentent ceux que les rois de France remirent à Malatesta (1) et à Adriano Baglioni ; à René Baglion de La Dufferie ; à Pierre et à Léonor Baglion de Saillant et de La Salle. Diverses décorations reçues par les Baglioni ou Baglion complètent l'ensemble : croix de Malte, de Saint-Louis, Etoilée, Légion d'honneur, etc., auxquelles pourrait s'ajouter la principale croix du Saint-Sépulcre, ordre dont deux Baglioni furent grands maîtres.

(1) Il n'est pas certain que Malatesta ait reçu le collier, mais l'engagement pris officiellement par François Ier de le lui faire remettre est formel.

En ce qui concerne les titres de noblesse, cette étude historique mentionne, tels quels, ceux que transmettent les chroniqueurs, les historiens ou les documents. Certaines notions ont seules été retenues, relatives à des titres concédés aux Baglioni, à Bettona, à Montalera, etc., parce qu'il s'agit de distinctions féodales correspondant à des réalités importantes, les Baglioni étant feudataires de l'Église. Mais, pour tous les autres titres, les vérifications demanderaient un travail spécial, sans intérêt pour l'Histoire. Je les cite, comme je les ai rencontrés au hasard des recherches, car la régularité d'un titre ne correspond ni à une prééminence entre gentilshommes, ni à une antiquité plus ou moins démontrée de leur race. Nombreux sont les nobles n'ayant pour eux que l'origine, et dont la famille, par son illustration réelle et sa valeur, égale ou dépasse une famille titrée. « En bonne conscience, la véritable noblesse est la noblesse historique, celle-là est de notoriété ; elle « n'a pas besoin de lettres, puisqu'elle est elle-même une patente « scellée du sceau de la conviction publique ; les faits sont ses « garants ; l'argent, la faveur, l'intrigue, le caprice, n'y peuvent « rien ; elle honore nos fastes comme elle en est honorée, et la reconnaissance publique est sa couronne. » (*Dom Bétencourt*).

Étymologie du nom. — Les recherches sur l'étymologie du nom des Baglioni n'ont abouti à aucune solution satisfaisante. Polidori, l'un des annotateurs des Archives historiques italiennes, suppose que ce nom dériverait de *Bajulus*, qualification d'un fonctionnaire ; Bajulus serait devenu nom de famille, par transmission, au même titre que Visconti ou Conti ? L'hypothèse n'est pas sérieusement établie. Les Baglioni sont originaires de Germanie, suivant l'unanimité des chroniques , Bonazzi remarque, en outre, que leur nom ne se latinise pas aisément : *Balleoneus*. Cependant, dès les temps reculés, le nom du chef mentionné dans l'armée de l'empereur Gratien (voir l'Introduction) était devenu en latin : *Balio* ou *Ballio*, voire même *Vallio*. en raison de l'emploi fréquent du B pour le V ; bref, on ne peut rétablir ce nom, dans sa forme initiale, à travers les modifications entraînées par les traducteurs. En Italie, les noms de provenance germanique, comme celui des Baglioni, s'altèrent parfois jusqu'à devenir méconnaissables ; Hohenstein devient *Owestagno* ; Baumgarten, *Bongardo*, le nom anglais d'Hawkwood se change en *Acuto*, etc. Une particularité facilita peut-être la traduction en Baglioni du nom primitif des seigneurs pérousins : *Ballione* était connu dans l'ancienne Rome, Cicéron le cite au cours de sa plaidoirie pour Roscius, en l'agrémentant d'invectives comme en usaient les avocats pour les seuls besoins de leurs causes. Il va de soi que la langue italienne, employant le *g* pour deux *l* (Famiglia, Figlia, etc.), modifie *Ballio* ou *Ballione* en *Baglione*, et au

pluriel : *Baglioni*. Historiens, scribes et membres de la famille se sont exercés, par négligence, ignorance ou fantaisie, aux plus excentriques transformations. C'est l'usage. Ainsi rivalisent les traductions latines avec : *Balconus*, *Balleoneus*, *Balionus*, *Baglonus*, *de Baglionibus*, *de Balglonibus*, etc., italiennes, en : *Baglione*, *Baglioni*, *Bajone*, etc., françaises, comme : *Baléon*. *Baglin*, *Baguelin*, *Ballion*, *Baillon*, *Baiglione*, *Baiglion*, *Baillony*, *Bayon*, etc.

Sous sa forme primitive, quelle qu'elle fût, nous savons que Baglione était un nom personnel, à l'époque où les noms de famille n'étaient pas usités ; quand on disait : Pierre fils de Paul, fils de Jacques, ou plus sommairement : Pierre de Paul, de Jacques, et ces désignations se sont continuées en Italie, longtemps après l'adoption des noms de famille. L'emploi fréquent d'un nom ou prénom dans une même lignée créait aisément le nom patronymique ; ce fut le cas pour les Baglioni.

Leur nom s'est, du reste, répandu dans la Péninsule, ce qu'expliquent plusieurs raisons :

1° Connu à l'époque romaine, il a pu se perpétuer sous sa forme italianisée.

2° On remarque en Italie, pour les noms patronymiques et autres, le même fait qu'en Écosse où, par suite de l'ancienne organisation des clans, les grands noms de : Stuart, Bruce, Douglas, etc., courent les rues. Telle famille de princes italiens, en évidence par sa situation à la tête d'un grand parti ou de nombreuses troupes, voyait ses partisans ou ses soldats désignés sous son nom. On disait : un Orsini, un Salviati, un Baglioni, pour tel ou tel individu de ce parti ; puis le surnom devenait le nom véritable de quelques comparses et se transmettait. De même en Corse, où de nombreuses familles portent de grands noms italiens, sans avoir la moindre parenté avec les maisons désignées par eux. La remarque ne surprendra pas en France, car les noms de Maillé, Bourbon, Chabannes, etc., sont répandus dans le peuple, en certaines régions.

3° L'usage italien de donner comme prénom à un enfant le nom d'une famille, alliée, amie, ou pour laquelle on avait quelque obligation. Si le nom réel de la famille avait subsisté dans les actes officiels, la coutume n'aurait présenté qu'un médiocre inconvénient ; mais il n'en était rien : au seul prénom d'un individu s'ajoutaient ceux du père et du grand-père, parfois de ce dernier seul, en sautant une génération. L'omission du nom familial devient ainsi une source constante d'erreurs. En ce qui concerne les Baglioni, la fille de Gualfreduccio (fin du XIVe siècle) ayant épousé un des Vibii, seigneurs de Montevibiano, le nom de Baglioni est donné fréquemment aux descendants de celle-ci ; dès lors, les Vibii, sous la dénomination de « *Baglioni de Montevibiano* »,

sont maintes fois confondus avec les seigneurs de Pérouse, leurs alliés. On désigne encore ces mêmes Vibii comme : *Baglioncelli* ou *della Baglioncella* ; mais cela ne garantit que rarement contre les méprises. De leur côté, les Baglioni reçoivent les prénoms de *Baglione, Braccio, Sforza* ou *Malatesta*, etc., tous noms de famille, qu'il importe de ne pas confondre. On voit les archives notariales de Pérouse désigner, avec le prénom de Baglioni, des gens de toutes les classes, et plusieurs familles, à force de transmissions de ce genre, adoptent le nom pour elles-mêmes. Quand il s'agit d'un vrai Baglioni, la famille est souvent spécifiée par la particule « *dei* » (des Baglioni), ou en latin, « *de* » *Ballionibus ;* c'est là, théorie ; la pratique laisse beaucoup à désirer. Un Baglioni est constamment désigné par son seul prénom et par ceux de ses deux ascendants directs, faciles à confondre avec les homonymes.

4° En France, les méprises sont non moins fréquentes, en raison des noms de lieux semblables à certaines adaptations du nom de Baglioni : *Baillon, Bayon*, etc. Les possesseurs de ces fiefs ou terres en prenaient le nom : de là une première source d'erreurs. Une seconde résulte de ces mêmes noms de *Baillon, Bayon, Baglin, Baguelin, Ballion*, etc., portés par diverses familles, sans rapport aucun avec les Baglioni. Enfin, l'ancien usage de ne désigner les gentilshommes, les nobles et même les bourgeois, que sous le nom de telle ou telle de leurs seigneuries, prêtait aux interprétations fantaisistes ; comment deviner qu'un seigneur, comte ou baron *de La Motte, de Pocé, de La Salle* ou *de Saillant*, fût un Baglion, alors que de nombreuses familles distinctes portaient ces noms, à la même époque ?

C'est aux preuves seules de déterminer les distinctions ; sur elles repose l'authenticité des origines, sans qu'il appartienne à une famille de reconnaître ou non pour siens, les rameaux séparés, suivant son caprice ou son intérêt. La prononciation défectueuse du mot étranger « *Baglioni* » prêtait aux altérations. Qui plus est, l'existence d'une seigneurie dite : *La Baguelinière*, au Maine ; les noms de *Baguelin* ou de *Baglin*, répandus dans la province, motivaient la transformation de « Baglion » (déjà prononcé à tort *Baguelion*) en *Baguelin* ou *Baglin*. Mais les actes du début du XVe siècle subsistent en partie et précisent l'origine pérousine des Baglion, désignant comme « surnom » l'appellation en Baglin : « *Baglion dit Baglin* » ou « *Baglin de Pérouse* » ; « *Baglioni* » reparaît même, le cas échéant. La traduction de ce nom en *Baillon* a été adoptée par nombre d'anciens auteurs ; Brantôme écrit : « *Il faut parler un peu aussi des braves Italiens...*, etc., *ces Colonnes, ces Ursins, ces Gonzague, ces Baillons...* » Puisque, sous cette forme, le nom n'était pas moins répandu en France, où Baillon et Bayon, désignant tels seigneuries ou châteaux, étaient

portés par diverses familles, le subtil Charles d'Hozier réfute péremptoirement ses confrères généalogistes, en déclarant français les Baillons, ou Baglion de La Salle. Alors, Chérin se voit contraint de le contredire pour la bonne raison qu'il a vu les pièces fournies par le comte de Baglion de La Salle et qu'elles sont indiscutables sous ce rapport.

Parmi les Baglioni existants sur divers points de la Péninsule, ceux, entre autres, que cite en IIe Partie la première édition de cet ouvrage, comme rameaux ou noms isolés de familles peut-être distinctes, il en est dont l'origine s'identifierait vraisemblablement avec celle des princes pérousins. Ce serait affaire de recherches longues et compliquées. Par contre, d'autres Baglioni, aussi bien en Italie qu'en France (Baillon, Bayon, etc.), n'appuyant sur aucune preuve leurs prétentions facilement explicables, doivent être négligés.

Extinctions présumées. — Une façon de procéder assez curieuse est celle qu'emploient certains historiens pour anéantir la famille, à leur gré, sans examen : « *Dernier de sa maison* », la formule ne manque pas de cachet : elle est adoptée même par ceux que leur réputation justifiée semblait préserver des affirmations à « l'aveuglette ». Burckhardt voit dans Rodolfo, fils de Malatesta IV, « *le dernier rejeton de la famille* » ; qu'importent ses deux fils : Giovan-Paolo II et Rodolfo, condottieri de marque, et ses petits-fils : Malatesta V, nonce à Vienne ; Orazio, le général vénitien, et Adriano ? — Giacobilli, dont Oldoini reproduit les dires, laisse un peu plus longtemps subsister la descendance, qu'il éteint seulement en la personne de Malatesta V, le dernier « *gentis suæ* ». De là, protestations des survivants d'une autre branche, qui obligèrent Oldoini à rectifier son texte. — Mazzuchelli, pour n'être pas en reste, remarquait néanmoins, au sujet de Malatesta V, « *e manco in esso la linea di questa antica e nobilissima famiglia* ». Nouvelle extinction, d'après Sansovino et Crispolti, à la mort du petit-fils d'Astorre II ; Crispolti spécifie qu'après lui ne reste aucune « *altra reliquia* » de la race en question. Addington Symonds, en érudit spécialisé dans la Renaissance, décide tranquillement que « *les représentants actuels de l'illustre famille Baglioni* » en descendent par les femmes et sans titres sérieux ; il remarque, avec non moins de justesse, qu'Orazio Baglioni — fils de Giovan-Paolo Ier — ne laissait pas de postérité : « *He left no son* ». Pourtant, le fils de ce même Orazio, Giovan-Paolo, né à Spello le 31 mai 1523, paraît dans de nombreux documents : mort jeune, à vrai dire, il ne figura pas moins près de Rodolfo son cousin germain, dans le coup de main sur Pérouse (1534). En ce qui concerne la branche des Baglioni actuellement représentée en Italie, les actes de notaires et les

chroniques suffisent pour établir sa jonction, sans intervention féminine anormale ni solution de continuité. M. Symonds n'avait pas à entrer dans ces détails ; mais pourquoi tranche-t-il une question complexe dont il néglige absolument les plus élémentaires données ? Miss Margaret Symonds dans « Perugia » y met plus de formes (1). Enfin, à ce sujet, la plus curieuse confusion émane d'un Pérousin, M. Giuseppe Ansidei, auteur d'un tableau généalogique où les descendants de Braccio II Baglioni — de la branche de Montalera — disparaissent : 1° avec Dejanira, fille de Grifone III, et qui épousa Settimo des Eugenii (1621) ; et 2° avec Zenobia, petite-fille de ce même Grifone, mariée à Fabio Signorelli. Or, M. Ansidei intitule son tableau : « *Ultimi rami dell'antica et preponderente casa Baglioni* » ; d'après lui, la famille s'éteignait en 1648. C'est déjà plus de survivance que n'en accordaient les précédents historiens ; mais c'est aussi, comme eux, confondre l'extinction d'un rameau avec celle de la famille entière. Quand un érudit se donne la peine d'examiner de près les documents, il ne résoud pas si lestement le problème ; ainsi, le comte P. Litta, auquel j'ai recours, à propos des Baglioni florentins (II[e] Partie, de la I[re] édition, section IX), est bien près de conclure à la survivance des trois principales branches des Baglioni : celles de Spello, de Bettona et de Montalera. L'extinction de celle-ci lui paraît d'autant moins probable, que le dernier représentant connu, Grifone III, n'eut pas moins de neuf fils et peut-être quatre petits-fils ; il est vrai que la trace en est absolument perdue.

(1) « Perugia », p. 66, en note. « Le nom de Baglioni existe encore à « Pérouse, porté par quelques-unes des meilleures familles ; diverses « villas superbes près de Torgiano et de Ponte San Giovanni sont « habitées par des personnes qui portent « *il gran nome di Baglioni* ».

APPENDICES

I

PRÉCIS ANALYTIQUE

La situation occupée historiquement par les Baglioni peut se résumer ainsi : à partir du XIIe siècle et au cours des six siècles suivants, leur maison fournit aux armées, au gouvernement, aux lettres et à l'Eglise des personnages dont la réputation dépasse parfois les frontières du pays.

Pellini rapporte que le premier d'entre eux fut installé à Pérouse comme vicaire impérial par Frédéric Barberousse, son parent ; ce Baglioni devint la souche de toute la famille. Ses descendants vont dominer peu à peu les compétitions locales, comme chefs de faction, jusqu'à ce que leur influence aboutisse à la souveraineté de fait ; les périodes d'autorité exercées par les Baglioni représentent un siècle. *Oddo*, *Pandolfo*, *Malatesta I*^er et *Braccio* Baglioni précèdent, dans la direction politique de Pérouse : *Guido*, *Giovan-Paolo I*^er, *Malatesta IV* et *Rodolfo*, qui leur succéderont d'une façon plus complète. Deux d'entre eux, *Malatesta I*^er (1435) et *Malatesta IV* (1522), sont qualifiés : *Pères de la Patrie*. Chaque page des annales pérousines montre les Baglioni occupant les fonctions en évidence : chefs des Prieurs ; ambassadeurs près des Papes, des souverains et des républiques ; décemvirs ou capitaines de comtés ; membres des commissions des collèges ; délégués du gouvernement. Récemment encore (1848-49) un Baglioni était gonfalonier de Pérouse.

Mais leur véritable place est à la tête des troupes ; c'est là que, du XIIe au XVIIIe siècle, leurs noms se relèvent constamment, grâce aux chevaliers, aux capitaines d'armées et aux condottieri fournis par leur maison. Ils guerroient non seulement en Italie, mais en Allemagne, en France, en Autriche, en Hongrie, à Chypre ou à Malte, etc., dans les campagnes les plus meurtrières ; bon nombre d'entre eux sont tués à l'ennemi. Peu de familles donnent autant de capitaines-généraux, dans une égale période de temps, pendant laquelle les Baglioni tiennent, de père en fils, le bâton de commandement. Les plus connus de ces généraux en chef sont, du XIVe au XVIIe siècle, en Ombrie : *Nuccio* (1318), *Pellino* (1378), *Malatesta I*^er (1435), avant que la politique pérousine se soit identifiée avec celle des Baglioni.

Astorre Ier exerce le commandement général (1495) quand le chef de sa famille gouverne depuis sept ans déjà sa patrie. Naguère, *Becello*

avait les troupes d'Orviéto sous ses ordres (1331) ; désormais, d'autres Baglioni commanderont les principales forces d'Italie : *Braccio*, les armées du Saint-Siège (1452) ; *Giovan-Paolo Ier*, capitaine-général de Sienne (1500), puis de Florence (1503), gonfalonier de l'Eglise (1506), capitaine-général de Venise (1511), enfin, gonfalonier d'Orviéto (1519). *Orazio II* est capitaine-général des Bandes-Noires (1528). *Malatesta IV*, son frère aîné, commande dans le même grade les troupes de Florence (1530) ; *Rodolfo II*, la cavalerie ducale de Toscane (1553). De même, *Astorre II* est capitaine-général de cavalerie pour Venise (1563), et *Adriano II*, son frère, a sous ses ordres les condottieri de Maximilien II, empereur d'Allemagne (1565) ; il devient lieutenant général des armées du Saint-Siège (1573). *Oràzio III* est surintendant-général de l'infanterie vénitienne (1617). D'autres Baglioni sont mestres-de-camp-généraux (*Frederico*, 1570 ; *Giovan-Paolo II*, 1572), ou occupent divers grades élevés. Du XVIe siècle à nos jours, après l'organisation des régiments, les Baglioni, ou Baglion, fournissent en Italie et en France, dans la cavalerie et l'infanterie, des colonels et lieutenants-colonels, des officiers supérieurs et des capitaines, etc. Leurs noms se retrouvent aux Gardes-du-Corps et dans la Marine, comme autrefois parmi les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem (*Francesco*, 1431 ; *Marco*, 1437 ; *Gismondo*, 1454 ; *Pietro*, 1556 ; *François*, 1627 ; *Alessandro*, v. 1631).

Ils sont gouverneurs des plus grandes cités italiennes : *Baglionguido* à Naples (1397) ou *Astorre II* à Rome (1548) ; *Malatesta V* est gouverneur de la Marche (Etats de l'Eglise, v. 1633), après avoir rempli la même fonction à Forli, Todi et Piceno. D'autres Baglioni occupent un poste similaire à Città di Castello, Borgo-San-Sepolcro, Brescia, Bergame, Peschiera, Padoue, Vérone, Ancône, Assise, etc. Plusieurs membres des rameaux français exercent divers gouvernements dans leur pays d'adoption. Les îles de Candie, de Corfou et de Chypre furent également gouvernées par des Baglioni (*Alberto*, v. 1566 ; *Astorre II*, 1567 et 1569). Nombreux sont les membres de cette famille qui dès le début du XIIIe siècle, deviennent podestats de villes italiennes comme Florence, Spolète, Orviéto, Lucques, Pérouse, Camerino, Recanati, Narni, Fano, Terni, Fermo Nocera, Città di Castello, Ascoli, Spello, Castel della Pieve, Montefalco, etc. Dans certaines de ces villes, et non les moindres, plusieurs Baglioni occupèrent la même fonction.

Contrastant avec l'intervention de leur maison dans les dissensions italiennes, tels ou tels Baglioni multiplient les constructions d'églises, de chapelles et de couvents, ainsi que les fondations pieuses. Ils fournissent de nombreux prélats parmi lesquels certains sont signalés par de réelles qualités. On cite les évêques de Macerata, puis de Recanati (*Angelo*, 1409) ; de Pérouse (*Giovanni-Andrea*, 1435, et *Troïlo*, 1501) ; d'Orviéto (*Gentile*, 1507, et *Ercole*, 1511) ; d'Alexandrie (*Agostino*, 1569) ; de Pesaro, puis d'Assise (*Malatesta V*, 1512 et 1541) ; ce dernier nonce à Vienne, près des empereurs Ferdinand II et Ferdinand III. Les évêques de Tréguier, puis de Poitiers (*François Ignace*, 1679 et 1694), de Mende (*Pierre*, 1707) et d'Arras (*François*, 1725). Les Baglioni donnent deux grands-maîtres de l'ordre du Saint-Sépulcre, dits maîtres-généraux (ou grands prieurs de Saint-Luc de Pérouse) (*Nicolo*, 1409, et *Giovanni-Andrea*, 1427), alors que cette milice avait le pas sur tous les autres ordres (1) et comprenait encore plus de 2.000 maisons en

(1) Sauf la Toison d'Or, fondée seulement en 1429. Voir comte Couret : *Notice histor. sur l'Ordre du Saint-Sépulcre de Jérus.*, pp. 4, 68 à 70, 80. Ne pas confondre l'ordre primitif du Saint-Sépulcre, fondé en 1099, avec

Europe. Deux généraux d'ordre sortent également de cette famille (*Evangelista*, des Franciscains, † 1494 ; *François-Ignace*, des Oratoriens, 1679). On compte des Baglioni parmi les référendaires et protonotaires apostoliques, les auditeurs de rote, les chanoines, prieurs, archiprêtres et abbés commendataires d'importantes abbayes, en Italie et en France (ces derniers aux XVIIe et XVIIIe siècles à Saint-Vincent de Senlis ; Bonnevau, près Poitiers ; Saint-Vincent de Laon), les camériers du Saint-Père, les abbesses et prieures de différents couvents.

Dans les fonctions civiles, des Baglioni sont sénateurs de Rome (*Polidoro*, 1446; *Astorre II*, 1548) et de Florence (*Camillo*, 1592). Ils comptent deux commandants de la noblesse des Lyonnais, Forez et Beaujolais (*François* et *Artus*, XVIIe siècle), trois prévôts des marchands de la ville de Lyon (*Pierre*, 1600 ; *Léonor*, 1638 ; *François*, 1658), première charge consulaire ; le titulaire représentant la cité.

Erudits et lettrés, plusieurs Baglioni obtiennent le grade de docteurs (« in utroque jure » ; en Sorbonne, etc.) ; certains sont cités parmi les conseillers au Parlement de Paris (XVIe siècle), les membres du corps législatif (Oddi-Baglioni, 1813) et les auditeurs au Conseil d'Etat (id.), etc.

De nombreuses distinctions leur sont attribuées. *Adriano II* Baglioni, auquel les empereurs Charles-Quint et Maximilien II avaient remis chacun un collier d'or (1547 et 1566), reçoit en France le collier de Saint-Michel (1569), destiné naguère à *Malatesta IV* (1528) et conféré, par la suite, à plusieurs membres de la famille (*Pierre*, 1597 ; *Léonor*, 1635 ; *René*, 1647). Du XVe siècle à notre époque, les Baglioni sont décorés de différents ordres : Aigle Blanc (de Modène) ; Saint-Etienne (commandeur) ; le Lys (1572) ; croix de Saint-Louis ; Croix-Etoilée ; Nicham-Iftikar ; croix « Pro Ecclesia et Pontifice » ; Légion d'honneur (officier, 1904), etc. Ils occupent, près des princes, des charges honorifiques : *Michele* Baglioni est écuyer ordinaire des ducs Louis Ier et Louis II d'Anjou (XIVe siècle) ; d'autres sont gentilshommes ordinaires de la chambre des rois Henri II, François II, Charles IX, Henri IV, Louis XIII et Louis XIV. François-Marie, comte de Baglion de La Salle, est gentilhomme de la manche du roi Louis XV et Ier chambellan de Mgr le comte d'Artois (1764). Viennent encore des Baglioni, ou Baglion, gentilshommes du roi de Toscane ou du prince de Condé, pages et écuyers de la grande et de la petite écurie (1589, 1670, 1702) ; un page de l'impératrice Eléonore (XVIIe siècle). Honneurs de la Cour, en France, au XVIIIe siècle.

Les Baglioni sont comtes feudataires du Saint-Siège (érection de Bettona en comté, pour *Giovan-Paolo*, par Léon X en 1516 ; transmiss. à ses fils ; confirm. par Clément VII) ; marquis de Montalera (*Braccio II*, création de Léon X, 1527) ; cités comme vice-marquis de Castiglione (*Giovan-Paolo II*, 1591) ; marquis de Morcone (*Michel' Angelo*, cit 1635) ; marquis de Bettona, comtes de Graffignano (*Malatesta V*, 1641) ; comtes de La Salle (érection en comté, par lettres patentes, pour *François* Baglion 1654) ; comtes de La Motte (*Jacques* Baglion de La Dufferie, cité, 1691) ; barons d'Ions (érection pour *François* Baglion, 1664), de Pocé et de Marson (*Jacques* et *René* Baglion de La Dufferie, XVIIe siècle) ; cités comme marquis de Baglion, de La Dufferie et de La Salle depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle. Comtes de Schifanoia et d'Antognolla (*Oddi Baglioni*) ; comtes Oddi-Baldeschi (transmiss. par les Eugenii) ; baron de l'Empire français (*Giuseppe*, 1813) ; patriciens de Pérouse, de Rome, de Viterbe, d'Orviéto, de Florence, etc. Proclamés seigneurs

les reconstitutions faites à partir du XVIe siècle, et les diverses congrégations aux noms similaires.

par les villes d'Orviéto (*Becello*, 1331), de Borgo San Sepolcro (*Oddo*, v. 1322) et de nombreux fiefs italiens qui les reconnaissent pour leurs barons. Possesseurs d'importantes seigneuries en Italie avec Spello (concédé par Martin V à *Malatesta Ier* dès 1425) et Bettona comme chefs-lieux des principales agglomérations de fiefs. Ils ont en France de nombreuses terres dans le Maine, la Touraine, l'Anjou, le Lyonnais, le Bourbonnais, le Charolais, etc.

La maison Baglioni s'est apparentée aux noms les plus illustres d'Italie et les plus en évidence de la région pérousine. Elle a contracté en France de belles alliances. Parmi les familles, italiennes et françaises, directement alliées aux Baglioni, figurent, par ordre de dates, les Savelli, Montemellini, degli Oddi, Vincioli, Vibii, Michelotti, Ermanni della Staffa, Signorelli, d'Antignolla, Fortebracci, Ranieri, Orsini, Fregosi, Salimbeni, Paganelli, Baglioni de Stipicciano, de Acquaviva, Sforza, Varani, degli Atti, Alfani, Crispolti, de Marsciano, Bontempi, Baldeschi, della Corgna, Vitelli, del Monte, Conti, Montesperelli, Gatti, Fiumi de Sterpeto, de Bellis, Graziani, Colonna, Alviano, Petrucci, Bigazzini, Monaldeschi, Salviati, Gabrielli, Marescotti, Cancellarii, Alessi, Piccolomini, Rossi, Santa-Croce, Cesi, Eugenii, Borbone de Sorbello, Borgia, Oddi, Danzetta, Vermiglioli, Ansidei, Corsi-Salviati, Pinelli-Gentile. La branche de Baglion de La Dufferie est alliée aux : de Surcoulmont, de La Croix de Tesnières, de Chérel, de Cotteblanche, de Vaudour, de Houssemagne, de Boisbérenger, Le Cornu de La Marie, de Fontenailles, de Vahais, du Bois-Maquillé, Durant de Villegaignon, Guérin de Cicé, de Beaumanoir-Lavardin, de Mareuil, de Biars, du Guesclin, de Brisay, de Scépeaux, de Brossard, des Champs, Poret du Buat, de Giverville, d'Héliand, de Sarcé, de Boynes, de Longueval-d'Haraucourt, de La Villirouët, Perry de Nieüil, de Saint-Vulfran, de Wacquant, de Roquefeuil, de Beaufranchet.

Les alliances des Baglion de Saillant et de La Salle (en Lyonnais) sont avec les de Guibert, Cocchi-Donati, Guerrier d'Ions, Guicciardini, Henry de La Salle, de Villeneuve de La Bâtie, du Gué de Bagnols, de Persy, Aumaistre des Ferneaux, de Chaponnay, de La Grange de La Praye, d'Allonville de Louville, de Beauvoir-Grimoard du Roure, de Laizer de Siougeac, de Bessuéjouls de Roquelaure.

II

SOUVERAINETÉ DE PÉROUSE

La souveraineté des Baglioni sur Pérouse étant une question de fait (et non de prétention ou de diplôme), l'opinion des historiens est intéressante à vérifier : Matarazzo (Arch. stor. ital., XVI, II, p. 101), chroniqueur contemporain, relate le règne de Guido : « *Je vis administrer et gouverner les gentilshommes restés à Pérouse : leurs chefs furent les magnifiques Baglioni, lesquels gouvernèrent et régnèrent douze ans.* » (Souveraineté de Guido Baglioni, 1488-1500). — Frolliere (*id. id.*, p. 433-434), établit la généalogie des Baglioni en débutant ainsi : « *La très illustre maison Baglioni est toujours restée très glorieuse et renommée aussi bien par l'ancienneté que par la noblesse ; elle était célèbre et remarquée non seulement dans la cité de Pérouse, grâce aux habiles et valeureux capitaines qui en sont issus, mais, par les hauts faits de ses capitaines, elle comptait à juste titre dans la première noblesse d'Italie.* » L'auteur termine ainsi

ses notes généalogiques : « *Ainsi s'établit la Généalogie de la très illustre maison Baglioni qui a été dotée des plus remarquables personnages qu'eût maison d'Italie, et ceux qui vivent de nos jours* (vers 1540) *ne dérogent ni en force, ni en valeur de leurs devanciers. — De tout temps cette maison fut la première dans Pérouse, possédant seigneurie de fiefs et de châteaux, comme je l'ai dit ci-dessus ; des troupes nombreuses comptant dans leurs richesses, fanti bien dressés et capables de faire honneur à toute valeureuse entreprise.* » — Pellini (III, 117), au sujet de la Seigneurie exercée par les Baglioni, explique : « *bien qu'ils ne fussent pas absolument seigneurs de Pérouse, parce que le Pape en avait le véritable titre, ils s'y étaient pris de façon à la gouverner de fait à leur volonté et le Pape ne conservait plus que la suprématie nominale, avec 8000 florins qui lui étaient versés chaque année...* » — Pietro-Angelo di Giovanni (II, 472), parlant de la suprématie des Baglioni, montre que les décemvirs de Pérouse dépendaient d'eux et gouvernaient en leur nom, « *e in loro nome, governavano* ». — « *Les Baglioni qui, pendant plus d'un siècle, maintinrent leur souveraineté sur leurs concitoyens à Pérouse* » et qui, « *dans la carrière des armes adoptée par eux, donnèrent sans cesse l'exemple de leur courage*, etc. » (P. Giovio : *Elogia*, p. 216). — Giov.-Paolo « *Tyrannus* » de Pérouse (Burckhardt publ. par Thuasne : *Diarium*, III, 232). — « *Pendant l'absence de Barthélemy d'Alviano, ils* (les Vénitiens) *choisirent pour leur général Giovan-Paolo Baglioni, tyran de Pérouse.* » (Sev. Minervio : Arch. stor. ital., II, 187.) — Aug. de Thou (*Hist. univ.*, I, 365) systématiquement hostile au Pape, écrit : « *La seconde de ces deux villes* (Pérouse) *était aussi en danger de retomber sous la domination de Rodolphe Baglioni, qui n'avait pas oublié que Léon X l'avait usurpée sur ceux de sa maison.* » — Voltaire (*Œuvres*, t. XLIV, p. 341), bien entendu, donne la même note : « *Il* (Jules II) *commence par lever des troupes, il se met à leur tête, assiège Pérouse qui appartenait aux seigneurs Baglioni...* » — Varchi (*Istor. Fiorent.*, 340) montre Malatesta portant ombrage à Clément VII, lequel envoyait contre lui la faction dissidente des Baglioni, ce qui faisait courir à Malatesta « *grand risque d'en perdre la souveraineté* ». — B. Segni (*Ist. Fiorent.*, I. 132) parle de Malatesta comme étant, de fait, « *tyran* » de sa patrie (1529). Après son départ de Florence, le même Seigneur est gratifié par le Pape de tous les États que possédait la maison Baglioni sur le territoire pérousin, etc. Clément VII lui rend ses bonnes grâces et le laisse retourner à Pérouse « *comme prince de ce pays* ». — Avec son pathos ordinaire, L'Hermite-Soliers (*Toscane franc.*, p. 91) explique, à propos des Baglioni, que « *si Pérouse en fut le berceau, c'est dans ce mesme état qu'ils se sont élevés des Throsnes ; les Papes et les Roys en ont fait des généraux d'armée, les batailles des victorieux, et l'histoire des héros.* » — Ammirato (*Istor. Fiorent.*, IIe part., p. 217) cite Guido et Rodolfo Baglioni « *sous l'autorité desquels était gouvernée Pérouse* ». — « *La famille* (de Rodolfo Baglioni) *ayant dominé dans cette cité* (de Pérouse), *était chère au Peuple qui le réclama* (Rodolfo) *dans cette circonstance, pour servir sa Patrie* » (1540) (*Istor. gran. Duca di Tosc.* I., p. 19). — Amiani (*Memor. dell. c. di Fano*, II, 123) parle de Giovan-Paolo comme gouvernant en souverain Pérouse, « *che signoreggiavala...* » Il s'occupe aussi de ses fils. — Suivant Sismondi (*Hist. répub. ital.*, V, 343 ; IX, 145, 258), les Baglioni n'avaient pas acquis moins d'autorité que les Médicis à Florence ou les Bentivoglio à Bologne. Ailleurs, le même auteur écrit : « *le Duché d'Urbin confinait, au couchant, avec les deux souverainetés que s'étaient formées, dans la vallée du Tibre, Jean-Paul Baglione à Pérouse et Vitellozzo Vitelli à Città-di-Castello. Tous deux suivaient la carrière des armes.* » — Plus loin : « *La magistrature des Dix de Balie que le tyran* (Baglioni) *avait instituée et par laquelle il maintenait son autorité, fut solennellement abolie...* » Citat. de Machiavel. En fait, cette magistrature est la preuve manifeste d'un gouvernement souverain. « *La confiance du*

peuple, écrit-il encore, *transmettait au fils d'un Médicis, d'un Bentivoglio ou d'un Baglioni l'autorité que son père avait exercée ; mais cette autorité était révocable au moment où cessait la confiance ; et aucun citoyen, quelque puissant qu'il fût, n'était supposé avoir des droits indépendants de ceux de la République.* » Parlant du généralat suprême, remis par les Florentins à Malatesta IV Baglioni, Sismondi a remarqué qu'ils y avaient été contraints par l'orgueil des petits princes à leur solde, rebelles à toute autre autorité « *que celle du rang des souverains* ». Il spécifie que, dans les stipulations entre Clément VII et Malatesta au sujet de Florence (1530), la souveraineté de Pérouse fut confirmée en général. En ce qui concerne Jules II (*Hist. des Franç.*, XV, 467), « *Les premiers*, écrit cet historien, *qu'il résolut de dépouiller, étaient souverains héréditaires des deux plus puissantes villes de l'État pontifical : Jean Paul Baglioni, de Pérouse, Jean Bentivoglio, de celle de Bologne.* » — Stendhal, (*Prom. dans Rome* II, 201, 212), qui réserve à Jean-Paul Baglioni ses invectives de choix, ne relève pas moins le contraste qui s'impose entre sa valeur personnelle et la veulerie des princes florentins de l'avenir : « *L'ennemi le plus à craindre, aux yeux de chacun de ces petits princes qui ont régné de 1530 à 1796, c'était un homme de mérite... De petits tyrans tels que ce Baglioni qui régnait à Pérouse, quand Raphaël étudiait sous Pierre Vannucci, furent remplacés par des princes tels que les derniers Médicis. Ces êtres ignobles, appuyés de l'immense pouvoir de Charles-Quint, n'eurent plus besoin ni du talent de négocier, ni de celui de se battre...* » — Malatesta « *veut reconquérir son Etat* », écrit Paruta à propos de Pérouse (*Histor. Venet.*, 290). — « *Gio-Paolo Baglioni était Seigneur, ou mieux « tyran » de Pérouse.* » (L. Pignotti : *Stor. dell. Tosc.*, V, 39). — « *Tout dépendait encore à Pérouse de l'arbitrage absolu de Giovan-Paolo* ». « *La puissance de Giovan-Paolo et de ses fils était arrivée à un tel point que leur seule et unique volonté réglait les affaires de Pérouse* » (Vermiglioli : *Vita di Malat. Baglioni*, p. 12). Le même auteur parle ailleurs de Giovan-Paolo, « *Grand capitaine et « Dominator » de Pérouse* ». — Léo et Botta (*Hist. d'Ital.*, II, 246, 478, etc.) ne sont pas moins affirmatifs : « *La famille des Baglioni, à Perugia, était parvenue à une position analogue à celle qu'avaient occupée les Médicis à Florence, seulement la base de l'importance des Baglioni n'avait pas été des occupations pacifiques comme celles des Médicis*, etc. » Puis, usant de l'euphémisme appliqué aux Médicis, les mêmes auteurs prétendront que Giov.-Paolo « *n'était pas positivement seigneur de la ville* », ce qui ne les empêche pas de se contredire, lors du départ de Jules II de Pérouse (1506). « *Alors seulement*, écrivent-ils, *les bourgeois de Perugia abolirent la balia par laquelle les Baglioni, et particulièrement Giovan-Paolo, avaient régné* ». Et, au sujet des fils de ce même Giovan-Paolo : « *leurs amis s'emparèrent à leur place du pouvoir à Perugia qui avait d'ailleurs toujours été assuré à la famille de Baglioni par une balia* » (citat. de Guichardin, p. 58). — *Quoi qu'il en fût, le Pape était vaincu dans son idée républicaine par les Médicis, les Baglioni, les Bentivoglio, les Petrucci, qui détruisaient presque toutes les Républiques survivantes* » (Ferrari : *Hist. des révol. d'Ital.*, III, 394 ; IV, 116). — Bonazzi spécifie « *que les Baglioni n'avaient pas moins d'autorité dans cette République* (de Pérouse) *que les Médicis à Florence, et les Bentivoglio à Bologne* » (*Storia di Perug.* I. 700). — Nous voyons aux notes historiques des manuscrits de la Biblioth. Nation. Paris) : « *Paul Baglioni, seigneur souverain de Pérouse, se soumet au pape Jules II, et lui rend sa ville en 1503* », puis, dans la collection des Mémoires relatifs à l'histoire de France (t. XVIII, 324), que Malatesta « *parvint à rentrer dans la souveraineté de Pérouse* », son frère, Horace Baglione, étant « *d'une ancienne maison, longtemps souveraine de Pérouse* ». Jean-Paul, son père, avait « *longtemps joui de cette souveraineté* » (v. note dans les Mémoires de Du Bellay). — Cantu (*Hist. des Ital.*, VI, 73.; VII, 130, 168, etc.) cite Pérouse comme ne conservant

de République que le nom et obéissant, en réalité, aux Baglioni ; il ajoute que les Baglioni ne jouissaient pas de « *la seigneurie, mais de l autorité des plus forts* », ce qui pratiquement s'équivalait. « *Si*, ajoute-t-il, *les légats pontificaux cherchaient toujours à l affaiblir. Jean-Paul la soutint avec énergie* ». — Giovan-Paolo, « *seigneur de Pérouse* », et Orazio, « *fils de ce Giampaolo Baglioni seigneur de Pérouse* », sont cités par Ricotti (*Stor. delle comp. di Ventur* , III. 330) — « *Pérouse rentre sous la domination de l'Eglise* » (sous Jules II). « *Bentivoglio régnait à Bologne comme Baglioni à Pérouse. par la terreur et le sang*... etc. » (Audin : *Hist. de Léon X*, p. 154). — G.-P. Baglioni, « *Souverain de Pérouse* » (Haefer : *Nouv. biogr. gén.*, IV. 158). — *Seigneur de Pérouse* (La Rochelle : *Les droits du Saint-Siège*, p. 65). — «... *mais Cosme et Laurent le Magnifique représentent la même conception égoïste de l'État que les Malatesta de Rimini, les Este de Ferrare, les Gonzague de Mantoue, les Baglioni de Pérouse*... » (E. Gebhart : *Les orig. de la Renaiss.*, 110-113). — Perrens prétend (*Hist. de Flor.*, III. 242) que Malatesta abandonna Pérouse au prince d Orange. (1529,) « *pourvu que la seigneurie lui en fût laissée* ». — « *Plus loin, et jusque dans la Romagne, les descendants d'anciennes maisons illustres ou quelques nouveaux condottieri. fils de la fortune, tenaient les villes sous leurs mains et y régnaient sans partage. A Bologne, les Bentivogli ; à Pérouse, les Baglioni. . agissaient en despotes, sous la souveraineté toute nominale des papes dont ils se disaient d'ailleurs les vicaires* » (Zeller : *Ital. et Renaiss.*, I. 32, 90. etc) — L'auteur cite encore Giovan-Paolo, « *tyran* » (de Pérouse). — « *A Florence*, écrit Ph. Monnier (*Le Quattrocento* I. 10, 20, 29). *la Commune type, la Commune par excellence, il y a maintenant les Médicis ; à Milan, les Visconti*... *à Pérouse, les Baglioni*... » — Les membres du gouvernement pérousin « *ne faisaient que se conformer à la volonté des Baglioni qui se confondait avec la volonté de l'État* » (Fabretti, cité par M. Ansidei : *La pace del 6 Lugl.* 1498). — « *Comme les Bentivoglio. à Bologne, les Baglioni à Pérouse, les Médicis à Florence*... *Petrucci s'était emparé du gouvernement de Sienne* » (A. Dumesnil : *Hist. de Jules II*, p. 85). Malatesta « *devient l'un des plus célèbres capitaines de son époque*... *maintenant en même temps sa suprématie sur Pérouse, malgré la persistante opposition des papes* » (J.-A. Symonds : *Life of Michelang.* I. 184, 185). — Les Baglioni « *lesquels, depuis 1488, étaient devenus très puissants et qui dominèrent Pérouse pendant presque un siècle et demi* ». (L. Fumi : *Relaz. dello presa di Perug*, p. 6). — « *Comme les Bentivoglio à Bologne, les Baglioni exerçaient à Pérouse une autorité absolue* » (G. Clausse : *Paul III, et Ant. da San Gallo*. p. 43). — Relatant la conjuration de 1500 (organisée par Varano de Camerino), Pasolini (*Gli anni secol* , 269) remarque que ce dernier fit miroiter aux yeux de Grifonetto Baglioni « *la possibilité de régner seul* ». — Voir l'exercice de la souveraineté sur Pérouse par les Baglioni dans les études sur la Renaissance de M. A. Selwyn Brinton : (*The Master in Perug.*), etc.

III

LA BRANCHE DES BAGLION DE LA DUFFERIE

La branche française des Baglion de La Dufferie, établie au Maine à la fin du XIV[e] siècle, est constamment représentée, sous la bannière fleurdelisée, au service de la France. Ce sont des hommes d'armes qui chevauchent en Bordelais, contre les dernières bandes anglaises ; ou

passent en Bretagne pour combattre les princes révoltés. D'autres figureront dans les troupes royales opérant contre Charles-Quint, et dans la suite à l'armée de Montmorency, lors de la bataille de Saint-Quentin où fut tué Jehan Baglion. Leur place ne sera pas moins marquée dans les rangs catholiques, sous le maréchal de Matignon ; enfin, parmi les Ligueurs, et Guy Baglion de La Dufferie, fait prisonnier, paie une forte rançon sur l'ordre de Henri de Bourbon, duc de Montpensier. La trace des Baglion de la même branche se relève encore (au XVII[e] siècle) parmi les Royaux, soit en Poitou, soit au blocus de la Rochelle, puis dans l'Est, où René Baglion de La Dufferie, page de Louis de Bourbon comte de Soissons, suit son prince en Lorraine, aussi bien qu'en Champagne, et reçoit, en récompense de ses services, le collier de Saint-Michel. L'un des frères de René, Jacques baron de Pocé, lieutenant-colonel d'infanterie, après avoir pris part à la bataille d'Avein, meurt au service, en Périgord. Aux générations suivantes, les Baglion fournissent des capitaines aux régiments du Roi et de Royal-Pologne, des officiers de divers grades, l'un commandant une place en Allemagne pour Louis XIV, un autre officier de marine, etc., jusqu'à nos jours pendant la guerre de 1870, puis en dernier lieu, quand l'un des Baglion de La Dufferie était chef d'escadron de cuirassiers.

La première édition de cet ouvrage (grand in-4°) a mentionné les sources relatives à cette même branche des Baglion de La Dufferie ; elles se répartissent en notes de la p. 492 à la p. 516. Le point de jonction, entre l'auteur des Baglion de La Dufferie, Michele Baglioni, et les Baglioni historiques de Pérouse, a été établi d'après une dizaine de pièces comme un partage noble entre les deux filles de Joachim de Surcoulmont, dont l'une était Isabeau, femme de Michele, lequel est qualifié sur le parchemin (daté de 1412) : « *Messire Michel Baglion, dit Baglin, chevalier, seigneur de la Dufferye escuier ordinaire de Monseign. le duc d'Anjou, yceluy Baglin yssu dez Baglioniz seigneurs de Pérouse.* » — Un autre partage noble (1439) entre les fils de Michele Baglioni, rappelant l'origine de Pérouse. — Un aveu féodal fait à Jehan d'Anthenaise, le 8 juill. 1449, « *par Jehan Baglioni, escuyer, sy. de la Dufferye, fils aîné de Michel Baglioni, chassé de son pays pour son attachement à Loys II d'Anjou*, etc. » (Bibl. de Laval. Mss. d'Alm. Bernard, au n° 416, tome I.) — Les Lettres Royaux données en juin 1453 à Jehan, fils de Michele Baglioni. — Les preuves pour l'ordre de Malte, en faveur de François Baglion de La Dufferie (1627). — L'arrêt de la Cour du Parlement de Paris (du 7 sept. 1662) confirmé par d'autres arrêts. — Les Lettres Royales accordées (en février 1664) à René Baglion de La Dufferie (*Archiv. Nation.* X a 8663, f° 87, et double de cette pièce à la *Bibl. de la Chambre des Députés*, mss. 343 du nouv. catal. f° 154). Ces Lettres reconnaissent le nom de Baglion, sous son élision en Baglin comme « *illustre et asses cognu dans nostre Royaume par la valeur et signalés services rendus aux Roys nos prédécesseurs par ceux qui l'ont porté originairement et autrefois seigneurs de Pérouse, l'un desquels nommé Michel Baglin septième ayeul de l'exposant vint en France avec nostre cousin le duc d'Anjou, l'an mil trois cent quatre vingt cinq*, etc... » — La confirmation, par le Parlement, des Lettres patentes, le 15 mai 1664 (*Archiv. Nation.* X. 1. a 2549, f° 73) et diverses autres pièces démontrant l'origine pérousine des Baglion de La Dufferie et leur jonction avec les Baglioni seigneurs de Pérouse.

Le prénom du père de ce même Michele Baglioni, Colaccio, est spécifié par diverses pièces soit aux *Preuves* fournies par Jehan B. (le 15 janv. 1460), où il est dit «.. *issû de la famille des Baglions, que son ayeul s'appelait Colatio Baglion qui fut fait mourir par le peuple de lad. ville de Pérouze pendant les guerres civiles...* etc. » (Lyon, Bibl. de la ville, carton XVI n° 49, p. 1055) ; — soit dans la sentence pour la noblesse de

René Baglion de La Duff. rendue le 22 mars 1635, à Angers, par d'Estampes et de Bragelongne. commiss. du Roi, sur pièces authentiques vérifiées... « *le dit Jean B. issû de Mess. Michel Baglion, dit Baglin, chevalier, originaire de Pérouse*... etc., *ledit Michel Baglion issu de Colaccio* (*Nicolas*) *Baglioni, chef du parti des Nobles contre le peuple de ladite ville de Perugia*... » — etc.

J'avais fait remarquer que les *Annales Décemvirales* de Pérouse présentent une lacune, de 1351 à 1376, période dont l'étude concernerait particulièrement Colaccio Baglioni et son fils Michele. Le premier, après avoir guerroyé comme banni en 1363, fut pris et exécuté ; son nom est rappelé en 1371 ; dès lors, Michele son fils, n'habitant pas Pérouse, n'y laisse plus de traces. Je ne pouvais prétendre retrouver au cadastre pérousin les noms des gentilshommes bannis et dont les biens avaient été confisqués : pour ces deux motifs, comment les exilés eussent-ils pu faire établir leurs feuilles cadastrales, ou leurs actes chez les notaires pérousins ? Cet inconvénient n'infirme en rien la valeur des documents qui survivent et d'après lesquels il est possible d'identifier les personnes. J'en dirai autant du traité qui, peut-être, cita Michele Baglioni et son père en 1384, lors des négociations entre Clément VII d'Avignon et le duc d'Anjou d'une part et, d'autre part, les Michelotti de Pérouse. La découverte de cette pièce reste à faire.

En résumé, la question concernant les Baglion de La Dufferie se résoud sur pièces de notoriété contemporaines, prouvant que ces Baglion étaient, dès leur arrivée en France, cités et reconnus comme originaires de Pérouse, ce qui est un point essentiel. Leur auteur Michele, désigné à plusieurs reprises comme fils de Colaccio Baglioni, constitue la jonction ; car Colaccio est parfaitement signalé aux archives pérousines. Tels sont les deux points appuyés par des pièces sérieuses.

Reconnaissons que les familles, ne remontant même qu'au XIVe ou au XVe siècle, ne sauraient fournir, sans interruption, tous les actes de naissance de leurs ascendants. Il faut bien baser les recherches sur les documents de bon aloi, comme les contrats, les partages, les aveux féodaux les maintenues, etc. ; ce qui donne aux filiations le caractère exigible d'authenticité. Mes recherches sur les Baglion de La Dufferie n'ont pas eu d'autres éléments d'information. Mais l'on sait de reste que, lorsqu'il s'agit de discréditer une famille, ceux même qui se montrent les plus pointilleux et qui affectent de traiter légèrement les pièces d'une portée certaine, se contenteraient fort bien du plus mince document pour appuyer leurs contestations. En ce qui concerne les B. de La D. fixés près de Mayenne, supposons à ces derniers la prétention de s'identifier avec une famille B. de grande illustration toute française et d'origine mayennaise, alors qu'à Pérouse eussent existé de simples gentilshommes Baglioni ; aussitôt, la moindre des pièces dont le relevé a été donné ci-dessus et qui spécifient l'origine pérousine, serait déclarée accablante et démontrant absolument la jonction des B. de La D. avec les Baglioni de Pérouse.

Les Baglion de Saillant et de La Salle, en Lyonnais, ont été étudiés dans la première édition (de la p. 321 à la p. 328, et aux notes, de la p.516 à la p. 525.). — Ces Baglion lyonnais qui, peut-être, se rattacheraient aux Baglioni de Pérouse, sont connus en France depuis Blaise Baglioni, noble florentin, venu à Lyon vers 1536. Sa descendance s'est éteinte au moment de la Révolution, après avoir fourni plusieurs personnages en relief : trois prévots des-marchands de la ville de Lyon ; trois évêques (de Poitiers, de Mende et d'Arras) ; deux commandants de la noblesse du Lyonnais, Forez, Beaujolais ; plusieurs officiers et un premier chambellan du Cte d'Artois. Titre de comte par lettres patentes enregistrées au Parlement le 7 sept. 1654.

IV

NOMENCLATURE DES SOURCES DES AUTEURS

Les sources de cet ouvrage ont été indiquées et classées, en colonnes, dans la grande édition in-4° (IIe partie : de la p. 365 à la p. 540). Les érudits et les lecteurs désireux de vérifier les citations et de se rendre compte du travail des recherches, auront toute facilité pour consulter ces notes en examinant l'un des cent exemplaires de la première édition, aujourd'hui souscrite et répandue un peu partout, soit : à la Bibliothèque Nationale, à la Bibliothèque de l'Institut (Académie des sciences morales et politiques), à la Bibliothèque du château de Chantilly, à la Bibliothèque de la ville de Poitiers et à celle des Antiquaires de l'Ouest, etc.

L'auteur leur en sera très obligé.

Choix d'ouvrages historiques, citant les noms des Baglioni *ou* Baglions, *et consultés pour la présente étude. Conformément au plan de l'auteur, les sources imprimées sont signalées avant les sources manuscrites qui servirent à les contrôler.*

I°

Etudes spéciales sur la Maison des Baglioni ou sur ses membres.

(*Baglioni*). Ansidei (Cte V.) : *La Pace del 6 lugl. 1498.* Fasc. extr. du *Bolletino della Reale Deputaz. di Storia Patria per l'Umbria*, vol. V, fasc. III, n° 14. Pérouse, Unione tip. coop., 1899. — Ansidei (Cte V.) : *Nozze Manzoni-degli Oddi. Alcuni appunti per la storia delle famigl. perug. Baglioni e degli Oddi.* Id. id., 1901. — Ansidei (Cte V.): *Nozze Manzoni-Ansidei. Nuovi appunti per la stor. delle famigl perug. Baglioni e Degli Oddi.* Id. id., 1902. — Ansidei (Cte V.) : *Ricordi nuziali di casa Baglioni.* Id. id., 1908.

Fabretti (Ar.) : *Biographie dei Capitani Venturieri dell'Umbria.* Montepulciano, A. Fumi, 1842-1846 (Biographies d'*Astorre*, d'*Adriano*, de *Braccio*, de *Giovan-Paolo Ier* et de *Malatesta IV.* — Je me suis servi surtout d'une bonne traduction manuscrite qui n'avait que le tort de ne pas donner la pagination du texte original. — Giovio (P.) : *Elogia degli huomini illustri di casa Baglioni.* (Cité par Crispolti : *Perugia Augusta*, p. 284.)

(Recueil). *Privilegje grazie accordate della Santita di N.-S. PP. Clemente XIV co suoi brevi, e rescritti al Conte Francesco Baglioni, ed a Tommasa de Bourbon di Sorbello Coniugi, Patrizj Perugini, ed a loro Figliuoli.* Rome, Stamperia della Rev. Cam. Apostolica, 1772.

(Recueil) *Malatesta IV Baglioni* fit réunir en un volume les Brefs adressés à lui-même et aux siens par Léon X et Clément VII. Le relevé, établi par le notaire Bartolomeo di Giovanni Antonio, a été examiné par G. B. Vermiglioli aux Archives *Oddi* à Pérouse. (V. *La vita di Malatesta IV Baglioni*, pp. 204, 205).

(*Baglion*). Hozier (P. d') : *Généalogie des Seigneurs de la Dufferie sortis d'un Puisné de l'Illustre Maison des Baglions ou Baglioni seigneurs souverains de Pérouse en Italie*, justif. par arrêts, titres, histoires. etc. — Paris, Cl. Cramoisy, 1662. (Le Laboureur est, en réalité, l'auteur de cette généalogie qui n'a été consultée qu'à titre de complément d'information et après contrôle des pièces citées.)

(*Adriano II*). Ciatti (le P. F.) : *Vita d'Adriano II Baglioni.* Pérouse, Vagnini, 1851.

(*Astorre Ier*). Vermiglioli (G. B.) : *Le nozze di Astorre Ier Baglioni celebrate in Perugia nel 1500.* Pérouse, Bartelli, 1844.

(*Astorre II*). Brenzone (Cristof.) : *Vita et fatti del valorosiss. Capit. Astorre Baglione da Perugia.* Vérone, B. della Donna, 1591.
Ciatti (le P. Fel.) : *Vita d'Astorre Baglioni*, Pérouse, 1851.
Parini : *Résumé de la vie d'Astorre Baglioni*, cité par Bonazzi : *Storia di Perug.*, II, p. 233.
Porcarchi (Tom.) : *Vita d'Astorre Baglioni.*
Sensi : *Vita d'Astorre Baglioni.* — Ces deux ouvrages classés par G. B. Vermiglioli, dans sa *Biograf. degli Scrittori Perugini*, I, p. 78.
Anastagi (Greg.) : *Oratio in laude dell'illustriss. signore Astorre Baglioni.* — Mss. ital. du xvie siècle. (Bibl. Corvisieri), n° 71 du Catal. de 1901.
Tomitano (Bernard.) : *Vita di Astorre Baglioni.* Mss. Rome, Biblioth. Vittor. Eman. — Fds Vit. Em. Mss. 395 (570, 253), cart. X, sect. XIX, c. 302. (Cet ouvrage est indiqué aux « sources imprimées » parce qu'il en existe plusieurs copies.)
(Anonyme : *Historia della vita del Sig. Astorre Baglioni*, etc. Mss. ital. du xvie siècle Rome, Bibl. Corvisieri, n° 437 du Catal. n° 17 de 1901.
(*Atalanta*). Fabretti (Luig.) : *Atalanta Baglioni*, fasc. extrait de la « Favilla », revue de l'Ombrie et des Marches. Pérouse, G. Guerra, 1894.
(*Braccio*). Vermiglioli (G. B.) : *Narrazione intorno a Braccio II Baglioni* ; publiée en tête des « Poesie inedite di Pacifico Massimi, Ascolano, in lode di *Braccio II Baglioni*, Capit. de Fiorentini e Generale di S^a^ Chiesa ». Pérouse, Fr. Baduel, 1818. Ce même *Braccio*, classé comme deuxième par Vermiglioli parce qu'un autre *Braccio Baglioni* existait avant lui, est néanmoins connu historiquement comme le Ier. Le raccord de son prédécesseur avec la famille n'est pas établi.
(*Giovan-Paolo*). *Il lamento, col pianto d'Italia et il lamento di Rodi.* Perugia, per gli heredi di Alessandro Petrucci, 1618.
(*Grifone*). Matarazzo (Franc.) : *Oratio in funere praestantissimi adolescentis Grifonis Balionii, Perusiæ habita*, fasc. Perugia. v. 1477.
(*Malatesta IV*). Bianconi (G.) : *Narrazione istorica del IV° Malatesta Baglioni. Morte e Funerali.* Assise, Sensi, 1884.
Vermiglioli (G. B.) : *La vita e le imprese militari di Malatesta IV Baglioni.* Pérouse, Bartelli, 1839.

II° SOURCES IMPRIMÉES

OBSERVATIONS

(A) La plus importante collection consultée pour cet ouvrage est l'*Archivio Storico italiano* (Florence, G. P. Vieusseux, 1851-1853), dont les tomes intéressant l'Histoire des Baglioni ont été examinés : I, *Diario della ribellione d'Arezzo.* — II, Aless. Sozzini : *Hist. di Siena* ; Gir. Roffia : *Racconti* guerre de Sienne, 1554). — III, Cagnola : *Storia di Milano* ; Prato : *Storia di Milano.* — IV, J. Pitti : *Vita d'Antonio Giaconimi Tebalducci* ; id. : *Apologia de Cappucci.* — VII, Malipieri : *Annali Veneti* ; Barbaro : *Storia Veneta.* — XV, *Documenti per service alla storia della milizia italiana.* — XVI, Ire partie (pp. 71-750 avec supplém.) : *Diario del Graziani* (1309-1491). Chroniques de la ville de Pérouse, suivant un manuscrit appartenant aux comtes *Baglioni*. En réalité, ce fut Antonio dei Guarneglie qui rédigea cette importante chronique continuée par Pietro-Angelo di Giovanni. J'ai adopté la désignation « Graziani » pour me conformer à l'*Archivio*. — IIe partie (pp. 3 à 243) : 1° Francesco Matarazzo, alias Maturanzio : *Cronaca della città di Perugia* (1492-1503).

L'une des plus curieuses d'Italie, consultée par tous les auteurs qui se sont occupés de la Renaissance italienne. Elle a été récemment traduite en anglais par M. E. S. Morgan (J.-M Dent and C°, London). « *The Chronicles of the City of Perugia,* » voir : *The Manchester Guardian*, du 30 juill. 1905 : « *The story told by this fifteenth-century writer, for years a retainer and always an admirer of the great Baglioni family,*» etc. 2° (pp. 247-319) Teseo Alfani : *Memorie Perugine* (1502-1527) ; 3° (pp. 323-401) Cesare di Giovanello Bontempi : *Ricordi dellà città di Perugia* (1527-1550), étude continuée jusqu'en 1563 par Marcant. Bontempi ; 4° (pp. 405-476). Girolamo di Frolliere : *Racconto* (guerre du Sel. 1540) ; 5° (pp. 479-630). *Documenti.*

(B) A la Biblioth. Commun. de Pérouse, le tome III de l'*Historia di Perugia*, par Pompeo Pellini, n'est pas complet, surtout au début du volume. Les parties absentes ont été transcrites à la main. Pellini écrivait encore en 1584 La Biblioth. Nation. de Paris ne possède pas ce tome III — (C) Les *Memorie di Perugia,* par Sciro Sciri (1502 à 1544 environ), sont établis dans l'ordre chronologique, mais sans ordre de matières. Fabretti les a édités à Turin (1890). Ils sont classés comme t. III des Mémoires publiés par lui. — (D). Les *Memorie di Perugia*, par Giulio di Costantino (même époque), édités également par Fabretti (Turin, 1892, sont classés comme t. IV. Ces deux recueils ne donnent rien de bien saillant qui ne soit dans Pellini. — (E) Le professeur Oscar Scalvanti, de Pérouse, a publié (1903) une *Cronaca perugina inedita di Pietro Angelo di Giovanni* (1450-1494), chroniqueur désigné à tort, dans l'*Archivio*, sous le nom de Graziani. L'ouvrage comble d'importantes lacunes.

LISTE D'AUTEURS CONSULTÉS CITANT LES BAGLIONI OU BAGLION

— Abela (F.-G.) : *Malta illustrata*. Malte, nella stamperia, 1790. — Achon (ch^er^ Ch d') : *Les seigneurs de Courceriers*. Laval, Goupil, 1906, fasc. — Adriani (G.-B.) : *Istoria di suoi tempi*. Florence, Giunti, 1583. — Affo (le P. I.) : *Storia della città di Parma*. Parme, Carmignani, 1795. — Alberi : *L'assedio di Firenze*. Florence, tip. a l'insegna di Clio, 1840. — Alberti (F -L.) : *Descriptio totius Italiœ*. Colonia Agrippinensis, Nic. Graphaeus, 1566. — Alexius (C.) : *Elogia Civium Perusinorum*. Fulginæ, 1635. — Amiani (P.-M.) : *Memorie istoriche della città di Fano*. Fano, Gius. Leonardi, 1751. — Ammirato (S.) : *Delle Famiglie nob. fiorentine*. Florence. G. Donato et B. Giunti, 1615. — Ammirato (S.) : *Istorie fiorentine*. Florence, Am. Massi et L. Landi, 1641. — Ammirato (S.) : *Delle Famiglie nob. napoletane*. Florence, Am. Massi da Furli, 1651. — Angot (A.) : *Dictionnaire hist., topog. et biog. de la Mayenne*. Laval, A. Goupil, 1900. — Annunzio (G. d') : *La Città del Silenzio* (*Laudi L. II*), dans la *Nuova Antologia*, 1er déc. 1902. Rome, Nuov. Antolog. — Anselme (le P.) : *Histoire générale de la Mais. roy. de France*. Paris, Cie des Libraires, 1728. — Ansidei (Cte V.) et Giannantoni : *I Codici delle sommissioni al Comune di Perugia*. Pérouse, Unione tip. cooper., 1898, fasc. — Armand (A.) : *Les médailleurs italiens des XVe et XVIe s.* Paris, Plon, 1883. — *Armorial de la Noblesse*, approuvé en 1667, 1668, pour les Lyonnais, Forez, Beaujolais. Bibl. Mazarine. — Auber : *Histoire générale du Poitou*. Poitiers, Bonamy, 1893. — Auber : *Histoire de la Cathédrale de Poitiers*. Paris, Derache, 1849. — Audin (M.) : *Histoire de Léon X et de son siècle*. Paris, L. Maison, 1854. — *Augusta Perusia*. Revue, I. Pérouse, 1906. — Auton (J. d') : *Chroniques de Louis XII*, publ. par R. de Maulde La Clavière. Paris, Renouard, 1893. — Azeglio (M. d') : *Nicolas de Lapi*. Paris, Hachette, 1875. — Baedeker (K.) : *Italie septentr*. Paris, Ollendorf, 1904.—Baedeker (K.) : *Italie centrale et Rome*. Paris, Ollendorf, 1887

et 1904. — Baldi (B.) : *Della vita e de fatti de Guidobaldo, duca d'Urbino.* Milan, G. Silvestri, 1821. — Baldi (B.) : *Vita e fatti di Federigo di Montefeltro.* Rome, P. Salvioni, 1824. — Baronius (C.) : *Annales Ecclesiastici* Lucques. Léon Venturini, 1739. — Bartoli (F.) : *Storia di Perugia.* Pérouse, Vinc. Sanctucci, 1843. — Baunard : *Histoire de saint Ambroise.* Paris, Poussielgue ff., 1872. — Beauchet-Filleau et de Chergé : *Dictionnaire des familles du Poitou.* Poitiers, Oudin, 1895. — Bescherelle : *Grand dictionn. géog. univers.* Paris, 1857. — Bellevue (Cte de) : *Mémoires de la comtesse de La Villirouët.* Paris, Lamule et Poisson, 1902. — Benoist (Ch.) : *César Borgia.* Rev. des Deux-Mondes, nov. 1906. — Benoist (E.) : *Guichardin historien au XVIe s.* Paris, Aug. Durand, 1862. — Berzeviczy (A.) : *Italia.* — Bétencourt (dom) : *Noms féodaux.* Paris, Bachelin-Deflorenne, 1867. — Bianconi (G.) : *Cenni storici delle terre e castella principali nella provinc. di Perugia.* Pérouse, V. Bartelli, 1856, fasc. — Bianconi (G.) : *Documenti di storia Umbra, tratti dall'archiv. municip. di Bettona.* Pérouse, V. Sanctucci, 1868, fasc. — *Bibliografia della città e luoghi dello Stato Pontificio.* Rome, S. Giunchiana, 1792. — Bini (V.) : *Memorie istoriche della Perugina Universita.* Pérouse, Ferd. Calendri, 1816. — *Biographie générale* (N^elle^) publ. p. Firmin-Didot sous la direction du Dr Haefer. Paris, Didot, 1859. — *Biographie universelle.* Paris, Gosselin, 1829. — Bizarre (P.), traduit p. F. de Belfont : *Hist. de la Guerre entre les Vénitiens et les Turcs.* Paris, Séb. Nivelle, 1573. — *Bolletino della Societa Geograf. Italiana.* Rome, fasc. IV-V, 1903. — Bonazzi (L.) : *Storia di Perugia.* Pérouse, Boncompagni, 1879. — Borgia (S.) : *Memorie istor della città di Benevento.* Rome, Salomoni, 1769. — Bosio, traduct. Baudoin et de Nabérat : *Histoire de Malte.* Paris, J. d'Allin, 1643. — Bosio : *Dell'istoria della sacra Religione di S. Giovanni Gerosolim.* Naples, 1684. — Bouillet : *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie.* Paris, Hachette. 1863. — Brantôme : *Les grands Capitaines.* Paris, Paul Daffis, édit. elzévir.. 1878. — Breghot du Lut : *Catalogues des Lyonnais dignes de mémoire.* Lyon, 1839. — Broglie (A. de) : *L'Eglise et l'Empire romain au IVe s.* Paris, Didier et Cie, 1866. — Brosch : *Papst Jullius II und die Gruendung des Kirchenstaates.* Gotha, 1888. — Brotonne (de) : *Les Bonaparte et leurs alliances* Paris. Champion, 1901 — Broussolle (J.-C.) : *Pèlerinages ombriens.* Paris, Fischbacher, 1896. — Burckardt (J.) : *La Civilisation en Italie au temps de la Renaissance*, traduct. Schmitt. Paris, Plon-Nourrit, 1885. — Burckhardt (J.) : *Le Cicerone.* Paris, Firmin Didot. 1892. — Busini (G.-B.) : *Lettere a B. Varchi.* Pise, Nicolo Capurro, 1821. — Canestrini (G.), publ. p. Abel Desjardins : *Négociations diplom. de la France avec la Toscane.* Paris, Imp. impériale, 1861. — Cantu (C.) : *Hist. des Italiens*, traduct. A. Lacombe. Paris, Firmin-Didot, 1860. — Carré de Busserolle : *Calendrier de la Nobl. de Touraine, Anjou. Maine et Poitou.* Tours, Rouillé-Ladevèze, 1867. — Casimiro (P.-F.) : *Memorie istoriche della Chiesa et Convento di S^a^ Maria in Ara Cœli di Roma.* Rome, Rocco Bernabo, 1736. — Cauvin (Th.) : *Essai sur l'Armorial du diocèse du Mans.* Le Mans, Monnoyer, 1840. — Cellini (Ben.) : *Œuvres complètes*, traduct. L. Leclanché. Paris, Paulin, 1847. — *Cent Chefs-d'œuvre*, préface p. G. Lafenestre. Texte p. Roger-Milès. Paris, G. Petit, 1892. — Chabannes (Cte H. de) : *Hist. de la Maison de Chabannes.* Dijon, Eug. Jobard. 1892. — C. d'E.-A : *Dictionanire des Familles franç. anc. et notables.* Evreux, Ch. Hérissey, 1904. — Chambois et de Farcy : *Recherches de Noblesse dans la Général. de Tours en 1666.* Mamers, Fleury et Dangin, 1895. — Chambois (L.) : *Inventaire des minutes anc. des notaires du Mans.* Le Mans, 1898. — Charpin-Feugerolles (de) : *Les Florentins à Lyon.* Lyon, 1894. — *Chartier français* (*Le*). Orléans. P. Masson. 1868. — Chesnon (le P.) : *Oraison funèbre de Mgr F. I. de Baglion de Saillant, évêque de Poitiers*, XVIIIe s. — Chorier (N.) : *L'Etat politique de la Prov. de Dauphiné.* Grenoble, R. Philippes, 1671.

— Chiampi (J.) : *Cronache e statuti della città di Viterbo.* Florence, G.-P. Vieusseux, 1872. — Ciatti (le P. F.) : *Delle memorie annali e istoriche delle cose di Perugia.* — Ciceronis (M. T.) : — *Opera omnia.* Amsterdam, L. et D., Elzevirios. — Clausse (G.) : *Paul III et Antonio de San Gallo.* Paris, Gaz. des Beaux-Arts, 1903, fasc. — Clément : *Les Borgia.* Paris, Imp. de l'Œuvre de Saint-Paul, 1882. — Clerjon (P.) : *Histoire de Lyon.* Lyon, Th. Laurent, 1829. — Collection des Mémoires relat. à l'Hist. de France : *Mém. de Martin du Bellay* (t. XVIII). Paris, 6, rue d'Anjou-Dauphine, 1786. — Colonna de Cesari-Rocca : *Armorial corse.* Paris, H. Jouve, 1892. — Contarini : *Veneti Histor. de Bello Basileae,* etc. Pet. Pernam, 1573. — Conti (S. de) : *Le storie di suoi tempi,* 1475 à 1500. Rome, 1883. — Corlenio (Flam.) : *Ecclesias Venetas et Torcellanas.* Venise, tip. J.-B. Pasquali, 1749. — Courcelles (de) : *Dictionnaire univers. de la noblesse de France.* Paris, 1820. — Courchamp (de) ; *Souvenirs de la marquise de Créquy.* Paris, Garnier, ff, s. d. — Crescenzi (G.-P.) : *Corona della nobiltà d'Italia.* Bologne, N. Tebaldini, 1630. — Crispolti (C.) : *Perugia Augusta.* Pérouse, 1648. — Crollalanza (G. di) : *Annuario della nobiltà Italiana.* Pise, Direzione del Giornale Araldico, 1880. — Crollalanza (G. di) : *Dizionario storico blasonico.* Pise, Direzione del Giornale araldico, 1886. — Dandolo : *Rome et les Papes.* Paris, Guichardot, 1870. — Dangeau (Mis de) : *Journal,* publ. par MM. Soulié, Dussieux, etc. Paris, Firmin-Didot, 1854. — Daru (P.) : *Histoire de la Rép. de Venise.* Paris, Firmin-Didot, 1853. — Degli Azzi : *Il tumulto del 1488 in Perugia.* Pérouse, Unione tip. coop., 1905. — Delécluze (M.) : *Florence et ses vicissitudes.* Paris, Ch. Gosselin, 1837. — Denais (J.) : *Armorial général de l'Anjou.* Angers, Germain et Grassin, 1885. — Denina : *Révolutions d'Italie.* Paris, Le Jay, 1773. — Desjardins (A.) : *Négociations diplom.* (Voir Canestrini). — Dezobry et T. Bachelet : *Dictionnaire de Biographie et d'Histoire.* Paris, Delagrave, 1869. — *Dictionnaire hist. et géogr. d'Italie.* Paris, Lacombe, 1775. — Diguères (des) : *La vie de nos pères en Basse-Normandie.* Paris, Dumoulin, 1879. — Dumesnil : *Histoire de Jules II.* Paris, Renouard, Loones, 1873. — Duruy : *Histoire des Romains.* Paris, Hachette, 1885. — Eccardo (G.) : *Corpus historicum medii aevi.* Leipzig, J.-F. Gleditschii, 1723. — *Establecimientes de la sagrada Orden militar del Santo Sepulcro.* Madrid, 1893. — *Etat nominat. des pensions sur le Trésor royal.* Paris, 1791. — *L'Expédition du duc de Guise à Naples.* Orléans. Herluison, 1875. — Fabretti (A.) : *Biographie dei Capitani Venturieri dell'Umbria.* Montepulciano, 1842, 1846. — Fabretti (Luig.) : *Cuori di ferro.* Pérouse, G. Guerra, 1904. — Fallue (L.) : *Annales de la Gaule avant et pend. la dominat. romaine.* Paris, Durand, 1864. — Farcy (P. de) : *Aveux de la baronnie de Château-Gontier aux XVe et XVIIe s.* Laval, Lelièvre, 1900. — Farochon (P.-A.) : *Les Chevaliers de Rhodes et de Malte.* Tours, Mame, 1893. — Farochon (P.-A.) : *Chypre et Lépante.* Paris, Firmin-Didot. s. d. — Ferrari (J.) : *Histoire des Révolut. d'Italie.* Paris, Didier, 1858. — Fumi (L.) : *Nuova Cronaca di Perugia,* extrait du *Bollettino della R. Dep. di Storia Patria per l'Umbria,* 5e année, fasc. III, vol. V. — Fumi (L.) : *Relazione della presa di Perugia,* 6 janv. 1522, fasc. — Gallenga-Stuart (R.-A.) : *Perugia.* Bergame, Istit. ital. d'Arti grafiche, 1905. — Galletti (P.-A.) : *Inscriptiones Bononiensis infimi œvi Romae extantes.* Rome, Generosi-Salomoni, 1759. — Galletti (E.-A.) : *Inscriptiones Romanae infimi aevi Romae exstantes.* Rome, Generosi-Salomoni, 1760. — Gauthiez (P.) : *Jean des Bandes-Noires.* Paris, P. Ollendorf, 1901. — Gauthiez (P.) : *Lorenzaccio.* Paris, Alb. Fontemoing, 1904. — Gebhart (Em.) : *Les origines de la Renaiss. en Italie.* Paris, Hachette, 1879. — Gebhart (Em.) : *Moines et Papes.* Paris, Hachette, 1896. — *Généalogies historiques (Les).* Paris, P.-G. Giffart, 1736. — Gillet (L.) : *Raphaël.* Paris, Librairie de l'art, 1906. — Gobineau (Cte de) : *La Renaissance.* Paris, E. Plon, 1877. — Giovio, voir

Jovii. — Gordon (Alex.) : *Vie d'Alexandre VI et de César Borgia*. Amsterdam, P. Mortier, 1732. — Granges de Surgères (de) : *Iconographie bretonne*, Ire série. — Granges de Surgères (de) : *Registre hist. et biog. de la Gazette de France*. Paris, H. Leclerc, 1902. — Gras (P.) : *Répertoire hérald. du Forez*. Saint-Etienne, 1874. — Gratiani (Ant.-M.) : *De bello Cyprio*. Rome. — Gregorovius (Ferd.) : *Lucrezia Borgia*. Stuttgard, J.-C. Cotta, 1874. —Grimm : *Leben Michelangelo's*. Berlin. 1879. — Grimouard de Saint-Laurent (Cte de) : *Vie de la Bienh. Colombe de Rieti*. Poitiers, Oudin ff., 1879. — Grosse-Duperon : *Souvenirs du vieux Mayenne*. Mayenne, Poirier, 1900. — Grosse-Duperon : *Noms des chefs de maison des parois. de Mayenne*, 1787-88. Mayenne, Poirier, 1903, fasc. — Grosse-Duperon : *Le Duché de Mayenne*. Aveu du 11 avril 1669. Mayenne, Poirrier, 1904 — Gruyer (F.-A.) : *Essai sur les fresques de Raphaël*. Paris, Renouard, 1859. — Guardabassi (Mar.) : *Indice-Guida dei Monumenti... nella provincia de l'Umbria*. Pérouse. C. Boncompagni, 1872 — Guichardin (Fr.), traduct. par Jérôme Chomedey : *Œuvres*. Paris, B. Turrisan, 1568. — Guichardin (Fr.) : *Histoire des Guerres d'Italie*. Londres, P. et I. Vaillant, 1738. — Guigard : *Bibliothèque hérald. de la France*. Paris, Dentu, 1861. — Guigard : *Nouvel armorial du Bibliophile*. Paris, E. Rondeau, 1890. — Hammer (M. de), traduct. p. C Dochez : *Histoire de l'Empire Ottoman*. Paris, Béthune et Plon. 1844. — Hélyot (le P.) : *Histoire des Ordres monastiques relig. et milit*. Paris, J.-B. Cogniard, 1615. — Hillairet (Fr.) : *Eloge de Mgr F.-I. de Baglion de Saillant*. Poitiers, J. Fleuriau, 1694, fasc. — Horologgi (G.) : *Vita del Signor Camillo Orsini*. Venise, G. Giolito, 1565. — Hozier (d') : *Armorial gén de France*. Paris, J. Collombat, 1738. — *Indicateur général du Grand Armorial de Ch. d'Hozier*. Paris, Cabinet hist., 1866. — Infessura : *Diario romano*. — *Istoria del Granducato di Toscana sotto il governo della Casa dei Medici*. Florence, Ranieri del Vivo. 1781. — Jauna (Chev. Dom.) : *Histoire Gén. des royaumes de Chypre et de Jérusalem*. Leyde, J. Luzac. 1747. — Jean (P. Arm.) : *Les évêques et les archevêques de France*, de 1682 à 1801. Paris, A. Picard, 1891. — Joubert (A.) : *Histoire de Saint-Denis d'Anjou*. Laval, L. Moreau, 1885. — Jovii (P.) : *Elogia virorum bellica virtute illustrium*. Florence, L. Torrentini, 1551. — Jovii (P.) : *Vita di Leone X*. Florence, 1551. — Jovii (P.) : *Historiarum sui temporis*. Paris, Michel, 1558. — Jurien de La Gravière (vice-amir.) : *La guerre de Chypre et la bataille de Lépante*. Paris Plon-Nourrit 1888 — Klaczko (J.) : *Jules II*, Paris, Plon Nourrit, 1898. — Knackfutz (P.) : *Raffael* Künstler Monographien). Bielefeld et Leipzig, Velhagen et Klasing, 1899. La Chesnaye Desbois et Badier : *Dictionnaire de la Noblesse*. Paris. Schlesinger, 1876. — Lacolle (Capit. N.) : *Les Gardes-Françaises*. Paris, Charles Lavauzelle, 1902. — Lacroix (P.) : *Louis XII et Anne de Bretagne*. Paris, G. Hurtrel, 1882. — Lamio (J.) : *Sanctae Ecclesiae Florentinae Monumenta*. Florence, Deiparae ab Angelo salutatæ. 1758. — La Rochelle : *Les droits du Saint-Siège*. *Alexandre VI et C. Borgia*. Paris, Dentu, 1861. — Lavisse et Rambaud : *Histoire générale du IVe s. à nos jours*. Paris, Colin, 1901 — Legeay : (F.) : *Recherches histor. sur Aubigné*. Paris, J. Lanier, 1857. — Lellis (C. de) : *Discorse delle Famiglie nobili del Regno di Napoli*. Naples, O. Savio 1654. — Leo (H.) : *Histoire d'Italie*. Paris, Parent-Desbarres. 1838 — Leo et Botta, traduct. par M. Dochez : *Histoire d Italie*. Paris, Béthune et Plon. 1844. — Le Paige : *Dictionnaire topog., histor., généal. et bibliog. de la prov. du Maine*. Le Mans, Voutain, 1777. — Leoni (G.-P.) *Vita di Francesco-Maria, duca d'Urbino*. Venise, 1605. — Lépinois (H. de) : *Le Gouvernement des Papes*. Paris, Didier, 1865. — L'Hermite Soliers : *La Toscane française*. Paris. J. Piot. 1661. — Liberge (M.-A.) : *Le siège de Poitiers en 1569*. Poitiers, J. Thoreau, 1621. — *Liste de l'Ordre de la noblesse de la province du Maine aux Etats généraux*. Le Mans, Pivron, 1789. — Litta (Cte P.) : *Famiglie celebri ita-*

liani. Milan, 1819. — Loyal Serviteur (Le) (Lorédan Larchey) : *Histoire de Bayard*. Paris, Hachette, 1882. — Luynes (duc de) : *Mémoires*, publ. par Dussieux et Soulié. Paris, Firmin Didot, 1860. — Machiavel : *Œuvres*. La Haye, Compagnie, 1743. — Mac Quoid (K.) : *Pictures in Umbria*. Londres, T. Werner, Laurie, 1905. — Magny (de) : Premier reg. du *Livre d'Or de la Noblesse de France*. Paris, 1844. — Mandosio : *Degli archiatri Pontifici*. Rome, Pagliarini, 1734. — Marchesi (A.-R.) : *Idillio*. Pérouse, V Bartelli, 1851. — Maricourt (R. de) : *Le procès des Borgias*, Paris, Oudin, 1883. — Mariotti (A.) : *De Perugini auditori della S. Rota Romana*. Pérouse, Baduel, 1787. — Mariotti (A.) : *Saggio di memorie*, etc., *di Perugia*. Pérouse, Baduel. 1806. — Mazzuchelli (C[te] G.-M.) : *Gli Scritori d'Italia*. Brescia, G.-B. Bossini, 1758. — Menagio (Æ.) : *Vitae Petri Aerodii*. Paris, Journel, 1675. — Menestrier (le P.-F.) : *Eloge historique de Lyon*. Lyon, Coral, 1669. — Menestrier (le P. F.) : *La nouvelle méthode du Blason*. Lyon, J. Guerrier, 1701. — Michaud : *Biographie universelle*. Paris, L. Vivès, s. d. — Molini : *Documenti di storia italiana*. — Monnier (Ph.) : *Le Quattrocento*. Paris, Perrin, 1901. — Montluc (Blaise de) : *Commentaires et Lettres*, publ. par A. de Ruble Paris, Renouard, 1864. — Moreri (L.) : *Grand Dictionnaire histor*. Paris, Libraires associés, 1759. — Müntz (E.) : *Raphaël*. Paris, Hachette, 1881. — Müntz (E.) : *Histoire de l'Art. pend. la Renaiss. en Italie*. Paris, Hachette, 1891. — Muratori : *Rerum italicarum scriptores*. Societ. Palat, 1730. — Nardi (J.) : *Istorie della città di Firenze*, publ. par A. Gelli. Florence, F. Le Monnier, 1858. — *Négociations entre la France et l'Autriche* (Bibl. de Poitiers). — Nestor (J.) : *Hist. des Hommes illustres de la Maison de Médicis*. Paris, Perrier, 1564. — Oldoini (A.) : *Athenaeum Augustum*. Pérouse, L. Ciani et F. Desideri, 1678. — Ollivier (E.) : *Michel-Ange*. Paris, Garnier, 1892. — Panthéon littéraire : *Œuvres de Machiavel*. Paris, H. Desrez, 1837. — Paruta (P.) : *Historia Venetiana*. Venise, Nicolini, 1605. — Pasolini (P.-D.) : *Gli anni secolari*. Rome, Hœscher, 1903. — Passavant (J.-D.) : *Raphaël d'Urbin*. Paris, Renouard, 1860. — Pastor (L.) : *Histoire des Papes*. Paris, Plon Nourrit, 1898. — Pellini (P.) : *Dell'historia di Perugia*. Venise, G.-G. Hertz, 1664. — Péricaud (A.) : *Notes et Docum pour l'Hist. de Lyon pend. la Ligue, 1589-1594*. Lyon, Mougin-Rusand. 1844 — Pernetti (Abbé) : *Les Lyonnais dignes de mémoire*. Lyon, 1757. — Perrens (F.-T.) : *Histoire de Florence*. Paris, Quantin, 1889. — Picot (E.) : *Les Italiens en France au XVI[e] s.* Fasc. du Bulletin ital de l'Univ. de Bordeaux, I, août déc. 1901. — Pignotti (L.) : *Storia della Toscana* Pise, 1813. — Poli (V[te] O. de) : *Hist. généal. des Courtin*. Paris, Conseil hérald., 1887. Port (C.) : *Dictionnaire hist., géog., biog. de Maine-et-Loire*. Paris, Dumoulin, 1878. — Potier de Courcy (P.) : *Histoire généal. de la Maison de France*. Continuat. du P. Anselme. Paris, Firmin-Didot, 1884-86. — Poullin de Lumina : *Abrégé chronol. de l'Hist. de Lyon*. Lyon, A. Delaroche, 1767. — Quatremère de Quincy : *Hist. de la vie et des ouvrages de Raphaël*. Paris, C. Gosselin, 1824. — Rabelais : *Œuvres*, édition Jaunet. — Reiset (C[te]) : *Modes et usages au temps de Marie Antoinette*. Paris, Firmin-Didot, 1885. — *Relation des entrées solenn. dans la ville de Lyon*. Lyon, A. Delaroche, 1752. — Renesse (T. de) : *Dictionnaire des figures héraldiques*. Bruxelles, O. Schepens, 1902. — *Rerum Italicarum scriptores ex Florent. bibli codicibus*. Florence, Allegrini, 1770. — Reumont (A. de) : *La Jeunesse de Catherine de Médicis*, traduct A. Baschet. Paris, Plon, 1866. — Reumont (A. de) : *Lorenzo de Medici*. Leipzig, 1883. — Ricci (C.) : *Michel-Ange*. Florence, Alinari ff., 1902. — Ricci (C.) : *Pintoricchio*. Paris, Hachette, 1903. — Ricci. Ett. : *Storia della B. Colomba da Rieti*. Pérouse. Santucci, 1901. — Rietstap. (J.-B.) : *Armorial général*. Gouda, G.-B. van Goor Zonen. — Rio (A.-F.) : *L'Art chrétien*. Paris, Hachette, 186[illegible]. — Rio (A.-F.) *Les quatre Martyrs*. Paris, Douniol, 1862. — Rivoire

de la Bâtie (de) : *Armorial du Dauphiné.* Lyon, 1867. — Robert (U.) : *Philibert de Châlon, prince d'Orange.* Paris, Plon, 1902. — Rolland (Rom.) : *Vie de Michel-Ange.* Paris, Hachette, 1907. — Roque (L. de la) et E. de Barthélemy : *Catalogue des Gentilsh, qui ont comparu en 1789.* Paris, Dentu, 1866. — Roscoe (W.). traduct. par F. Henry : *Vie et Pontificat de Léon X.* Paris. Gide, 1713. — Roscio, Mascardi, Leonida, etc.: *Ritratti et elogii di Capitani illustri.* Rome, Mascardi, 1646. — Rosini (G) : *Luisa Strozzi.* Paris, Baudry, 1834. — Rosini (G.) : *Storia della pittura italiana* Pise, N. Capurro, 1839. — Rossi (P. de) : *Mémoires histor.*, traduct., Puy de Labastie, Lyon, Scheuring, 1867. — Rossi-Scotti (G.-B.) : *Guida illustr. di Perugia.* Pérouse, G. Boncompagni, 1878. — Rubys (C. de) : *Hist. vérit. de la ville de Lyon.* — Saint-Allais (M. de) : *Etat actuel de la noblesse de France.* Paris, 1816. — Saint-Allais (M. de) : *Nobiliaire univers. de France.* Paris, réimpr. Bachelin-Deflorenne. — Saint Martin de Préaux (Laval) : *Monographie anon.* Mamers, G. Fleury, 1884. — Saint Pern (B^on^ de) : *Tableau de la parenté de mes enfants.* Bergerac, 1901. — Saint-Simon (duc de) : *Mémoires.* publ. par Chéruel et A. Régnier Paris, Hachette, 1873. — Sammarthani : *Gallia christiana.* Paris, Palmé. 1873. — Sansovino (Fr.) : *Della origine et dei fatti delle famiglie illustri d'Italia.* Venise, A. Salicato, 1582. — Sauvage (D.) : traduct. franç. de Paolo Giovio. Paris, J. Dupuys, 1581. — Scalvanti (O.) : *Cronaca Perug. di Pietro-Angelo di Giovanni.* Pérouse, Unione tipogr.,1903. — Scalvanti (O.) : *Frammenti di Cronaca perugina inedita.* Pérouse, Unione tipogr., 1905 (fasc.). — Scalvanti (O.) : *Sulle origine della Universita di Perugia*, extrait des Annal. de l'Univ. de Pérouse, série III, vol. III, f. 3, 1905 (fasc.) — Segni (B.), pub. p. G. Gargani ; *Istorie fiorentine.* Florence, Barbera. 1857. — Selwyn-Brinton (M.-A.) : *The Renaissance in Italian art.* VIII : *The Master of Perugia.* Londres, Simpkin, Marshall, 1904. — Sereno (B.) : *Commentari della Guerra di Cipro* Mont-Cassin, 1845. — Siepi (S.) : *Descrizione top. istor della città di Perugia* Pérouse, Garbinesi et Sanctucci, 1822. — Sismondi (S de) : *Histoire des Répub. Ital. au Moyen-Age.* Bruxelles, A. Wahlen, 1826. — Sismondi (S. de) : *Histoire des Français.* Paris, Treuttel et Wurtz, 1831. — Schneider (R.) : *L'Ombrie.* Paris. Hachette, 1905. — *Société héral. et généal. de France.* Bulletins. Paris. — Sol (Abbé E.) : *Archives ombriennes.* Pérouse, D. Terese, 1903. — Stendhal : *Promenades dans Rome.* Paris, M. Levy, 1853. — Steyert (A.) : *Armorial du Lyonnais, Forez, Beaujolais.* Lyon, 1860. — Steyert (A.) : *Nouvelle histoire de Lyon.* Lyon, Bernoux et Cumin, 1899. — Symonds (J.-A.) ; *Sketches in Italy and Grece.* Londres, Smith Elder, 1874. — Symonds (J.-A.) : *Sketches in Italy.* Leipzig, B. Tauchnitz, 1883. — Symonds (J.-A.) : *New Italian Sketches.* Leipzig, B. Tauchnitz, 1884. — Symonds (J.-A.) : *Renaissance in Italy.* Londres, Smith Elder, 1902. — Symonds (Margaret) et L. Duff-Gordon ; *Perugia.* Pérouse, G. Donnini, 1901. — Tettoni et Saladini : *Teatro araldico.* Lodi. 1841. — Thibaudeau : *Histoire du Poitou.* Niort, Robin, 1840. — Thomasi (T.) : *La vie de César Borgia.* Montechiaro, J.-B. Vero, 1671. — Thou (J.-A. de) : *Histoire universelle.* Londres, 1734 — Thuasne : *Diarium sive rerum urban. commentarii.* Paris, Leroux, 1885. — Tisseron (H.) : *Annales historiques.* Paris, 1888. — Tortora (H.) : *Historia,* 1619. — *Trahison conspirée par Pierre Baillony sieur de Saillans,* etc., contre la ville de Lyon (Libelle). Paris, D. Binet, 1589. — *Umbria* (L.) : Revue d Art et de Littérat Pérouse, 1898. — Varchi (B.), traduct. p. Requier : *Hist des Révol. de Florence.* Paris, Musier, 1765. — Varchi (B.), publ. par G. Milanesi : *Storia florentina.* Florence, F. Le Monnier, 1858. — Varillas (de) : *Histoire secrète de la Maison de Médicis.* La Haye, Arnout, Leers, 1687. — Varillas (de) . *Histoire de Louis XII.* Paris, C. Barbin, 1698. — Vasari (G.) : *Ragionamenti.* Florence, Giunti, 1588, et Arezzo, 1762.

— Vasari (G.) : *Opere*. Florence, D. Passigli, 1832, 1838. — Vermiglioli (G.-B.) : *Biografia degli Scrittori Perugini* Pérouse, F. Baduel, 1829. — Vermiglioli (G.-B.) : *Nobiliss. Torneo combattuto in Perugia*. Pérouse, Bartelli, 1841, fasc. — Vermiglioli (G.-B.) : *Cenni Storici sulle antiche Biblioteche publiche di Perugia*. Pérouse, Bartelli, 1843. — Vigne (M.) : *La Banque à Lyon, du XVe au XVIIIe s.* Lyon. A. Rey, 1903. — Villari : *Nicolo Macchiavelli*. Leipzig, 1877-1883.— Vincioli (G.) : *Memorie istoriche critiche di Perugia*. — Vindry (F.) : *Dictionn. de l'état major français au XVIe s.* Lyon, chez l'auteur, 1902. — Vital de Valous : *Les origines des familles consul. de la ville de Lyon*. Lyon, A. Brun, 1863. — Volaterranus (Raphaël-Maffeus) : *Commentarii de Urbe*. Bâle, 1544. — Voltaire : *Œuvres*, publ. p. M. Beuchot. Paris, Lefèvre, 1831. — Yriarte (C.) : *Un Condottiere au XVe siècle, Rimini*. Paris, Rothschild. 1882. — Yriarte (C.) : *César Borgia*. Paris, Rothschild, 1889. — Zagata (P.), continué p. J. Rizzoni : *Cronaca della città di Verona*. Vérone, D. Ramanzini, 1747. — Zazzera (Fr.) : *Della nobiltà dell'Italia*. Naples. G.-B. Gargano, 1615. — Zeller (J.) : *Italie et Renaissance*. Paris, Didier, 1883.

SOURCES MANUSCRITES

(Italie)

L'étude spéciale des sources manuscrites n'a pu être tentée que superficiellement à Florence et à Rome ; mais il est à noter que les travaux antérieurs : dépouillements, analyses et publications d'Archives de premier ordre, permettent de classer les résultats aux « Sources imprimées ».

1. Pérouse. Archives. — Manuscrit CXXIII. *Spoglio Brunetti et Meniconi*, divisé en XXXI sections. Il classe, jusqu'en 1554, le contenu des Archives des notaires de Pérouse, depuis les plus anciens documents. Le principal compilateur, Giovan-Battista Brunetti était notaire archiviste de Pérouse ; son travail forme deux tomes. *A* et *B*. Il m'a particulièrement servi. Mes notes l'indiquent par abréviation : *Spoglio Brun.* — Bibliothèque communale : 1° *De Claritate Perusinorum*. Recueil de documents sur les familles nobles pérousines dû à un copiste officiel, Sinibaldo Tassi, de Pérouse. Les pièces émanent des Manuscrits et des Archives officiels, des Annales de la Cité, des divers Collèges d'Art, etc. Un Index complète ce recueil, qui date de 1719. L'abréviation cad. (Cadastre) est fréquemment employée comme référence. Indiqué aux notes comme : *Tassi*. — 2° *Annales Décemvirales*. Les premières années des délibérations des Décemvirs présentent des vides. Les comptes rendus des séances de ces époques reculées sont classés à part, dans le *Liber diversorum annorum Decemviralium*. De 1351 à 1376, une importante lacune paralyse l'étude des Annales. Indiquées aux notes comme : *Annal. Decemv.* — 3° *Actes des Conservateurs de l'obéissance ecclésiastique*, rédigés de 1542 à 1552. Un seul volume mss. in-4°. Pas d'index. Indiqué aux notes : *Act. Conserv.* — 4° *Manuscrit 1219*. C'est un répertoire pérousin donnant la liste des évêques, podestats, familles principales et relatant diverses conventions. Le travail, établi sur les données les plus sérieuses, date du XVIIe s. Indiqué aux notes : *Mss 1219*. — 5° *Contrats, Actes pontificaux, Bulles*, etc., diversement classés. — 6° *Archives épiscopales de Pérouse* (sommairement consultées). — 7° Manuscrits d'érudition : *Carte Vermiglioli ; Manuscrits de Carlo Baglioni ; Memorie delle cose di Perugia* par Raffaello Sozi (v. Delle gesta di Rodolfo Baglioni et della sua morte nella impresa di Chiusi ; cit. par G. B. Vermiglioli dans la *Vita di Malatesta Baglioni*, p. 208).

L'examen des Archives privées, appartenant à diverses familles de Pérouse et dont le relevé n'a pas été imprimé encore, n'intéressait que faiblement un ouvrage d'étude sur la vie politique des Baglioni. Il serait utile, néanmoins, de consulter ces archives à titre de complément d'information.

II. Florence. Archivio di Stato. Les tomes ou volumes sont désignés sous le nom de Filza (rangée). — 1° *Carteggio universale della Republica Fiorentina.* — 2° *Actes publics* de la Commune de Florence. — 3° *Carte Strozziane.* — 4° *Fonds d'Urbin.* — 5° *Manuscrit H. V. Officiales Civitatis Florent.* Noms et armoiries des officiers et dignitaires étrangers à Florence : podestats, capitaines du peuple, exécuteurs de Justice et des sentences d'Appel. etc. Ce recueil fut établi par Carlo di Tomaso Strozzi.

III. Rome. Archives Vaticanes. Documents relevés dans les sections suivantes : 1° *Miscellanea* (Mélanges). La référence 29 indique l'Inventaire du fonds Saint Ange qui, lui-même, donne une référence permettant de trouver le document. Les cotes ont été relevées dans la forme usitée sur place. — 2° *Index des évêques.* — 3° *Questions bénéficiales.* — 4° *Index des familles nobles.*

Il aurait été nécessaire d'examiner aussi les registres des Pontificats, travail de la plus grande difficulté. Les Archivistes chargés de consulter les collections de Florence et de Rome n'ont pu disposer que de quelques jours. Les Archives communales et particulières des villes où sont signalés des rameaux de la Maison Baglioni ou de familles distinctes, portant ce nom, seraient consultées avec fruit ; l'on trouverait enfin d'intéressants documents sur les Baglioni à Vérone, Ascoli-Piceno, Padoue (Archives Universitaires, XI, f° 273), etc.

(France)

I. Bibliothèque Nationale. — 1° *Pièces originales*, vol. 166, 1036, 23776. — 2° *Dossiers bleus.* vol. L. — 3° *Fonds André Duchesne* ; reg. : 37, 45, etc. — 4° *Carrés d'Hozier* ; vol. 124, 232, etc., et *Grand armorial général.* — 5° *Chérin.* — II. Archives Nationales. — III. 1° Archives départementales (Maine-et-Loire, Mayenne, Orne, Rhône, Sarthe, Seine, Vienne). — 2° Archives municipales et paroissiales. — 3° (a) *Manuscrits d'Almire Bernard* à la Biblioth. de Laval ; XVIII registres cotés n° 416 (voir t. IX). — (b) Archives de la Cour d'Appel de Lyon ; arch. locales lyonnaises. — 4° Archives particulières des châteaux de Badevillain, de Bossé, de la Cour de Sainte-Gemmes-le-Robert et de la Motte-Husson (Mayenne). Ces dernières archives constituent le fonds le plus important pour l'histoire généalogique des Baglion de La Dufferie. Leur classement, remanié à diverses reprises, n'est pas satisfaisant ; toutefois les liasses sont complètes en général et assez bien conservées (surtout en ce qui concerne d'importants documents étudiés par l'auteur de la Généalogie publiée chez Cramoisy, en 1662) A partir des dernières années du XVIIe s. le chartrier est moins bien fourni ; les états de service, aveux, etc., de Jacques Baglion de La Dufferie. marié à Louise de Beaumanoir, et de leur fils, Jacques-François, marié à Charlotte-Madeleine Du Guesclin, ayant été confiés pour en établir le classement, au comte de Malortie, de Saint-Loup-du-Gast (tuteur du comte Charles-Emile de Baglion), disparurent dans l'incendie de son château. En raison de l'origine relativement récente de ces pièces, il a été possible de reconstituer les deux générations par les actes de partage, testaments, preuves de noblesse et autres documents de notoriété. Mais l'absence des originaux incendiés ne m'a pas permis d'entrer dans de plus amples détails. Il ne reste, à

leur sujet, aux archives de La Motte, que des cotes ou des enveloppes de liasse, désormais sans intérêt.

M. A. Angot, l'érudit auteur du *Dictionnaire de la Mayenne* (couronné par l'Académie), a bien voulu m'adresser de nombreux extraits de ses dossiers ; plusieurs collections particulières de la Mayenne ont été consultées.

INDEX DES NOMS DE PERSONNES

(*Ne sont compris dans cet index, ni les noms figurant dans la Préface ou les Appendices, ni les noms d'auteurs cités comme titres d'ouvrages.*)

TABLE DES GRAVURES

(41 CLICHÉS)

Nota. — L'édition grand in-4° donnait 46 planches en phototypie, reproduisant 116 clichés.

TABLE DES MATIÈRES

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.